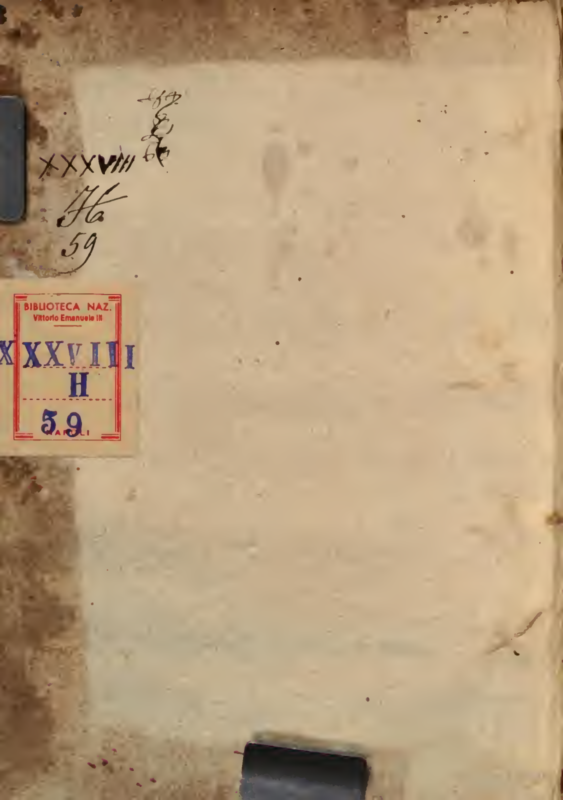



XXXVIII
H
59
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXVIII
H
59
NAPOLI

RECUEIL
DES
HARANGUES
PRONONCÉES
PAR MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE
DANS LEURS RECEPTIONS,
& en d'autres occasions differentes, depuis l'establissement de l'Académie jusqu'à present.



A PARIS,
Chez JEAN BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur ordinaire du Roy, & de l'Académie Françoise, ruë S. Jacques, à la Bible d'or.

MDCLXXXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTÉ.



AU ROY,



IRE,

L'honneur que j'ay d'estre un de vos Imprimeurs ordinaires & la bonté avec laquelle VOSTRE

MAJESTE' *m'a agréé pour Imprimeur de l'Académie Françoise dont vous voulez bien estre le Protecteur, me font esperer qu'Elle ne dédaignera pas les hommages du moindre de ses Sujets. Comme je succede à feu mon Pere dans ces Employs dont* VOSTRE MAJESTE' *l'avoit honoré, je fais gloire de luy succeder dans l'ardeur qu'il a tousjours euë pour vostre Service ; & il m'a paru que je pouvois vous marquer mon zele, en recueïllant ce que tant de fameux Académiciens ont prononcé à vostre loüange ; puisque toutes les Harangues qui composent ce Volume, sont de justes Memoires dont vostre Histoire peut estre formée. J'ay crû qu'il estoit de mon devoir de rendre publics les éloquents Recits de vos Actions immortelles, en transmettant aux Siécles à venir, par le secours de mon Art, ce qu'on a pensé de plus delicat sur ce que Vous avez fait de plus heroïque, & que comme vostre Gloire éclate dans toutes les pages de ce Recueïl, vostre grand Nom devoit faire l'ornement de son frontispice. Voila,* SIRE, *les puissants motifs qui m'ont fait prendre la hardiesse de dedier ce Volume à* VOSTRE

MAJESTE', & *qui m'obligeront d'employer tous les momens de ma vie à Vous faire connoistre que je suis avec le plus profond respect & le zele le plus soumis,*

SIRE,

DE VOSTRE MAJESTE'

Le tres-humble, tres-obeïssant, & tres-fidelle Serviteur & Sujet JEAN-BAPTISTE COIGNARD.



AVERTISSEMENT.

E succés qu'ont eu divers Recueïls donnez au public depuis quelques années au nom de l'Académie Françoise, m'a fait croire que ce seroit faire une chose agreable à tout le monde que de reduire en un corps tout ce qui a esté prononcé par Messieurs de l'Académie dans leurs receptions & en d'autres occasions differentes depuis qu'elle a esté establie par M. le Cardinal de Richelieu jusqu'à present. C'est ce que l'on trouvera dans ce Volume qui contient un grand nombre de Discours prononcez dans l'Académie & qui n'ont jamais esté imprimez dans les onze Recueïls des Pieces données au public depuis l'année 1671. jusqu'à present. Il ne faut pas s'estonner si quelques remercimens des premiers Academiciens ne sont point dans celuy-cy puisque les receptions ne se faisoient pas publiquement dans les premiers temps de l'Establissement de l'Academie, & qu'elle n'a commencé à ouvrir ses portes en ces jours

de ceremonie que depuis qu'elle a esté transferée de l'Hostel Seguier au Louvre, & qu'elle s'est veuë honorée de la protection de Sa Majesté. Comme cette Compagnie en a receu un nouvel esclat, ses Discours & ses Responses ont pris toute une autre forme que celle qu'ils avoient euë jusques alors; & tous ceux qui sont entrez dans ce Corps illustre depuis ce temps-là, se sont efforcez à l'envi de faire paroistre leur Eloquence. Les loüanges du Roy leur auguste Protecteur leur ont fourny une ample & riche matiere; & l'on ne pourra voir sans estonnement & sans admiration qu'ayant eu tous à traiter le même sujet ils ayent suivi des routes si differentes & tousjours avec succés.

TABLE DES DISCOURS CONTENUS DANS CE RECUEIL.

EXTRAIT DU PRIVILEGE DU ROY.

PAR Grace & Privilege de Sa Majesté, donné à Versailles le 2. Juillet 1693. signé BOUCHER, il est permis à JEAN BAPTISTE COIGNARD, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roy, & de l'Académie Françoise à Paris, d'imprimer, vendre & debiter *Tous les Discours prononcez par Messieurs de l'Académie Françoise dans leurs receptions & en d'autres occasions differentes, &c.* pendant le temps de VINGT ANNÉES, avec défenses à tous autres de contrefaire lesdits Discours, sur les peines portées à l'original dudit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 6. Juillet 1693. Signé P. AUBOUYN, Syndic.

Ce Recueil a esté achevé d'imprimer pour la premiere fois le 10. Janvier 1698..

DISCOURS



DISCOURS PRONONCEZ PAR MESSIEURS DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE DANS LEURS RECEPTIONS,

& en d'autres occasions au nom de l'Académie.

Depuis son établissement jusqu'à present.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR MONSIEUR PATRU, le troisiéme Septembre 1640. lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Porcheres d'Arbaud.



MESSIEURS,

Si je prétendois vous rendre icy des remercîmens dignes de la grace que vous me faites, je ne connoîtrois ni

mes forces, ni le prix d'une si haute faveur, & qui passe de bien loin mes plus hautes esperances. A peine se pourroit-on acquiter d'un devoir si juste, avec toutes vos lumieres, avec tous ces dons si precieux, dont le Ciel vous a tous si heureusement partagez. Veritablement quand je considere qu'on trouve en cette docte Assemblée tout ce que Rome & Athenes ont pû produire de plus merveilleux, je comprens assez combien la place où je suis me doit être chere. Mais pour exprimer ce que je sens en cette rencontre, pour faire voir quel est mon cœur, il faudroit avoir vieilli dans cette Ecole de bien parler, & de bien écrire; dans cette Ecole, que toute l'Europe regarde comme un nouvel Astre qui vient éclairer tout le cercle des Sciences. Je vis sans doute avec joye la naissance & l'établissement de cette illustre Compagnie. Il me sembla qu'à ce coup nos Muses Françoises s'en alloient regner à leur tour, & porter dans tout l'Univers la gloire & l'amour de nôtre Langue. Mais cette joye, je le confesse, n'étoit point sans quelque amertume. Si j'admirois ces rares Genies, ces grands Ouvriers qui travaillent tous les jours à l'exaltation de la France; je desesperois au même temps d'entrer jamais dans un lieu si renommé, dans un lieu où quelque part qu'on jette les yeux on ne voit que des Heros. J'apprens pourtant aujourd'huy, qu'on peut être vôtre Confrere, sans avoir vôtre merite. Et certainement cette obligeante condescendance, si elle n'étoit de vôtre bonté, elle seroit de vôtre sagesse. Car, MESSIEURS, n'esperez pas de trouver à l'avenir des hommes qui vous ressemblent. C'est bien assez à nôtre siecle, de s'être vu une fois quarante personnes d'une suffisance, d'une vertu si éminente. Un si grand effort n'a pu se faire sans épuiser la nature. Vos successeurs ne seront plus desormais que l'ombre de ce que vous étes, & des enfans qui n'auront que le seul nom de leurs peres. Que je me sens de confusion de paroître aux yeux de tant de grands Personnages, & de n'apporter icy, à bien dire, que de louables desirs, & des inclinations raisonnables! Aussi, MESSIEURS, mon dessein n'est autre en ce lieu, que de m'instruire, que de profiter de vos exemples & de vos enseignemens. Aujourd'huy que je me trouve en possession d'un bien que j'ay si long-temps & si ardemment desiré, je n'ay plus rien à souhaiter, que d'en être digne. Mais comment

s'en rendre digne ? Où chercher cette noblesse de Genie, qu'on ne tire que du Ciel, & qui luit si heureusement dans tous vos ouvrages ? En vain on suë, on se consume sur les livres, sans ce feu divin, on ne peut vous suivre, on ne peut monter avec vous au faîte de la Montagne. Faisons donc ce qui nous reste ; & si le Ciel, si la nature nous refuse toute autre chose, du moins travaillons à vous comprendre, à bien comprendre les merveilles qui sortent de vôtre main. Apprenons à vous réverer, à vous admirer avec connoissance. C'est, MESSIEURS, ce que je feray toute ma vie ; & je le feray avec tant de soin, avec tant d'ardeur, qu'à voir mon zele, peut-être confesserez-vous que je meritois de naître avec plus de force, ou plus de lumiere. Je vous laisse toutes les Couronnes, toute la gloire du Parnasse. Je me contente de vous applaudir, & de semer quelques fleurs sur votre route, aux jours de vôtre triomphe. C'est ainsi que je prétends justifier vôtre choix, & faire voir à toute la France, que si d'ailleurs tout me manque, vous ne pouviez pour le moins jetter les yeux sur une personne qui eut ou plus d'amour pour les Lettres, ou plus de respect & de veneration pour cette illustre Compagnie.

COMPLIMENT

FAIT A MONSIEUR LE CHANCELIER Seguier le quinziéme Decembre 1642. lorsqu'il fut fait Protecteur à la place de feu Monsieur le Cardinal de Richelieu, prononcé par Monsieur de l'Estoile, alors Directeur de l'Académie.

MONSEIGNEUR,

NOUS faisons assez connoître que toutes les grandes douleurs ne sont pas muettes, puisque celle de la mort de Monsieur le Cardinal nous laisse encore assez de voix, pour vous supplier de ne nous abandonner pas dans ce malheur. Que s'il reste encore à ce grand Genie quelque soin des choses d'icy bas, il sera bien aise que vous soyez le support

d'une Compagnie, qu'il aimoit comme son ouvrage. Il vous en prie, MONSEIGNEUR, & par l'étroite affection qui vous attachoit à luy, & par celle que vous portez aux belles Lettres. Vous ne l'avez jamais refusé de rien; & c'est ce qui nous fait esperer que la tempête nous jettera d'un port dans un autre, & qu'enfin nous recouvrerons en vous ce que nous avons perdu en luy, c'est à dire, un Protecteur, non seulement illustre par sa naissance & par sa dignité, mais par sa vertu. Nous en dirions davantage, & n'en dirions pas encore assez; mais vôtre modestie & nôtre déplaisir ne nous permettent plus de parler, que pour vous assurer, MONSEIGNEUR, qu'une protection aussi glorieuse que la vôtre, est le plus grand de nos desirs, que nous voulons nous faire des loix de vos volontez, & que nous sommes tous en general & en particulier, Vos, &c.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR MONSIEUR DE BEZONS le troisiéme Fevrier 1643. lorsqu'il fut reçû à la place d'Academicien de M. le Chancelier Seguier, qui étoit devenu Protecteur de la Compagnie.

MESSIEURS,

JE reçois la faveur que vous me faites, comme une grace que je n'osois esperer, quoyque je la souhaitasse avec passion; & si mon remerciment ne répond pas à la dignité de vôtre bienfait, c'ést que je ne trouve point de paroles qui ne soient au dessous de l'obligation que je vous en ay: & que comme les grandes lumieres éblouissent, & causent quelquefois l'aveuglement, cette faveur est telle qu'elle me fait concevoir des pensées, que je ne sçaurois exprimer. j'ay toûjours honoré cette Compagnie, & fait tres-grande estime de tous ceux qui la composent. Je l'ay considerée comme l'arbitre de la vraye éloquence, & j'ay cru que c'étoit icy où l'on pouvoit rencontrer les regles assurées d'un Art, dont plusieurs autres n'ont que des doutes. L'Acadé-

mie a eu cet avantage, que sa naissance a été illustre, qu'elle n'a point attendu sa reputation de la suite des années ; & que comme les rivieres qui sont navigables dés leur source, son origine a été aussi fameuse que son progrés. Il n'y a point eu d'intervale entre son commencement & sa perfection. Et certes, MESSIEURS, il étoit impossible que les fondemens de cet édifice ne fussent pas aussi nobles qu'ils ont été, puisqu'ils avoient été posez par celuy à qui vous êtes redevables de vôtre établissement. Ce juste estimateur des choses, sçavoit que l'on n'acqueroit pas moins de gloire par les Lettres que par les armes, & que la science de persuader les hommes n'étoit pas moindre que celle de les vaincre, parce que l'une est l'ouvrage de la force, & l'autre l'ouvrage de la raison. Il avoit donné à cette Compagnie un éclat, que les ennemis de la vertu croyoient que sa mort luy feroit perdre ; mais l'autorité de son nouveau Protecteur, & la bienveillance particuliere dont il l'honore, vous doivent assurer que ces mauvais augures demeureront sans effet, & que vôtre gloire, au lieu de souffrir de la diminution par la perte commune, se conservera toute entiere sous la faveur d'une si avantageuse protection. Pour moy, MESSIEURS, puisque je me rencontre le premier à y prendre place depuis ce changement, je voudrois pouvoir répondre à l'opinion que vôtre bonté vous a fait concevoir de moy : mais j'espere d'acquerir parmy vous les qualitez qui me manquent, & que j'y devrois apporter ; & j'attens beaucoup plus de vos enseignemens & de vôtre exemple, que vous ne devez attendre de mon industrie & de mes soins. Ce que je vous puis promettre, est une sincere affection, & une assiduité la plus exacte qu'il me sera possible ; car quand mon devoir ne m'obligeroit pas à venir prendre part à vos exercices & à vôtre travail, mon utilité & ma satisfaction m'y convieroient trop agreablement pour m'en dispenser ; & je ne suis pas assez ennemy de mon bien & de mon contentement, pour negliger les occasions de profiter dans une si belle Ecole, & de recüeillir les fruits de l'honneur que vous me faites de m'admettre en une societé si douce, & qui me donne une liaison si étroite avec tant de personnes de merite, & à qui je veux rendre toute ma vie toute sorte de déferences & de services.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR MONSIEUR SALOMON le vingt-troisiéme Aoust 1644. lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de Bourbon.

MESSIEURS,

JE souhaiterois, pour m'acquiter dignement du remerciment que je vous dois, qu'il me fût aisé de témoigner à toute cette illustre Compagnie ma reconnoissance, comme il me seroit difficile de moderer & dissimuler la joye que j'ay d'y être reçû. Je puis dire avec verité, MESSIEURS, & vous le pouvez remarquer en moy, que cette passion qui se rend visible dans les sens, & qui se represente mieux, & s'explique plus efficacement & plus intelligiblement par les yeux que par la voix, me possede en telle sorte, que j'ay presque autant de peine à trouver des paroles pour vous rendre graces, qu'il m'est impossible d'en avoir de proportionnées à l'obligation que je vous ay, & à mon ressentiment; & si cet acte de devoir & de gratitude, dont je vous suis redevable aujourd'huy, n'avoit besoin d'autre expression ou démonstration exterieure, que les desordres d'une joye excessive, ou la confusion & le silence d'un modeste respect, je croirois que vous pourriez être satisfaits, & je le serois moy-même de mon compliment. Mais puisque la coûtume & la bienséance ne me permettent pas de me taire, où j'ay un si juste sujet de parler; que mon silence passeroit peut-être pour insensibilité ou ingratitude, je croy, MESSIEURS, que vous pardonnerez à ce premier effort, si je n'y employe d'autre stile, & ne suis d'autres regles que l'impetuosité du mouvement interieur, plus capable d'affections puissantes, que d'ordre ou de préparation, qui me fait neanmoins connoître que je vous suis doublement obligé, & plus que je ne le sçaurois dire, puisque je le suis sans merite, & qu'il m'en revient tant d'honneur.

Je ne me flatte pas, MESSIEURS, seulement de la gloire d'être dorenavant partie d'une Compagnie, qui est l'abregé & le recüeil de tout ce que la raison peut produire d'excellent, & d'achevé quand elle est rectifiée par une meditation bien reglée, & qui a le plus purement découvert les regles que le bon sens doit tenir, pour chercher & expliquer convenablement toutes les belles choses, & qui a trouvé le secret de joindre la force du raisonnement aux delicatesses de l'élocution; & que je pourray me vanter d'avoir été admis dans une Assemblée, l'institution de laquelle ne doit pas être estimée un des moindres, ni des moins durables ouvrages, dont ce siecle se peut glorifier, puisqu'elle a reçû sa forme par les soins d'un Grand homme, qui durant sa vie n'a rien trouvé de difficile, & qui a laissé par tout aprés sa mort de l'admiration & de l'étonnement de ses hauts desseins; & qu'encore à present cette Compagnie est sous la protection de la même autorité, qui conserve les loix de ce Royaume, & de celuy qui d'un consentement universel est l'Arbitre souverain de la droite raison & de l'éloquence, comme il est le dépositaire de la Souveraine Justice. Je puis me prévaloir plus singulierement de cet avantage, parce que son approbation & son choix m'ont procuré une place, que sans sa recommandation je n'eusse osé prétendre aprés qu'elle a été remplie d'un homme, dont le nom celebre vaut seul un éloge tout entier. Toutes ces considerations qui me sont tres-cheres, & me touchent bien sensiblement, donnent lieu à un autre motif de la raison, duquel vous pouvez juger avec quelle estime je reconnois l'honneur que vous me faites, puisque je le mesure par ma propre utilité & par mon profit particulier. Je dis, MESSIEURS, mon interet particulier, & qui ne peut être commun à tous les autres qui sont entrez en cette societé, parce qu'il n'y en a pas un, qui dans cet agreable commerce d'esprit & de vertu qui s'y pratique, n'y porte & ne mette presque autant qu'il en peut tirer, & ne fasse une espece d'échange & de trafic des notions, dont il est éclairé avec les lumieres d'autruy qui luy sont communiquées. Mais pour moy, qui ne viens que pour y apprendre, & qui n'oserois produire qu'avec honte mes foiblesses, je me trouve en l'état de ceux qui prétendent devenir riches, en

recevant de toutes parts, & que leur indigence excuſe de ne rien donner. J'eſpere d'autant plus aiſément que cet avantage ne me ſera point envié, que c'eſt le ſeul moyen par lequel je puiſſe arriver à cette élevation & conformité d'eſprit, que la communication & participation de tous les nobles & vertueux exercices de l'eſprit a mis en ſi haut point en cette Compagnie. Je me ſens excité à préſumer cette faveur par la complaiſance, l'union, l'amitié, & la déference reciproque qui ſe font admirer parmy vous, MESSIEURS, & qui mettent dans tous les cœurs comme dans les eſprits une égalité & une correſpondance à une même fin ſi parfaite, qu'il ſemble que le Genie, qui préſide aux belles Lettres, & celuy qui forme les amitiez, ſe ſoient mutuellement établis en ce lieu, de même qu'en l'Academie d'Athenes, les Sages, qui en avoient l'entrée, érigerent & adoroient ſur un même Autel, les ſtatuës de Minerve & de l'Amour.

J'attens, MESSIEURS, & oſe vous demander cette grace, comme la continuation de celle que vos ſuffrages m'ont déja accordée, qu'étant admis dans vos Aſſemblées mes défauts ſoient excuſez par vôtre bonté; & que puiſqu'ils n'ont pas été conſiderez quand ils me devoient donner l'excluſion formelle, vous ſouffriez qu'avec docilité je m'étudie à les corriger par la connoiſſance des bonnes qualitez & perfections de ceux qui compoſent cette Compagnie; & que juſqu'à ce que le temps & le bien de vôtre converſation m'ayent appris à vous remercier de meilleure grace, je vous faſſe des proteſtations d'une façon groſſiere, mais veritable & ſincere de ma reconnoiſſance reſpectueuſe, & d'une obéiſſance ſoumiſe.

DISCOURS.

PRONONCÉ PAR MONSIEUR DE MONTREUIL, *lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de Sirmond.*

MESSIEURS,

QUAND je considere la dignité de cette illustre Compagnie, qui a remporté depuis son établissement tant de glorieuses victoires sur l'ignorance, qui a rétabli dans nôtre siecle la vertu moins severe, & la noble galanterie, & qui a enrichi la France, de ce que la vieille Grece, & l'ancienne & la moderne Italie, avoient eu de plus précieux; quand je vois d'ailleurs que le peu de merite que je possede, ne vous a pas empêchez de m'élever à la gloire d'être un de ceux qui la composent, il est bien difficile que je trouve des termes assez puissans, pour joindre des extrémitez si éloignées, & qui puissent en même temps exprimer la grandeur du present que vous m'avez fait, & satisfaire au ressentiment que j'en conserve.

Ne seroit-il donc pas plus à propos de reconnoître cet honneur par un silence plein de respect, que par des paroles qui répondront mal à ces hauts sentimens que je dois avoir de vous, & aux esperances que vous pouvez avoir euës de moy; & ne feray-je pas mieux de ne rien dire du tout, puisque je suis assuré de ne pouvoir jamais dire assez?

Il est vray, MESSIEURS, que mon silence violera les loix que vous avez établies: mais il est veritable aussi qu'il se trouvera accompagné d'exemples, & appuyé de raisons. J'imiteray ceux qui entrent dans cet éminent College, qui n'est composé que de Princes, qui ont quelque temps la bouche fermée, peut-être pour montrer que leur obligation est au dessus de leur reconnoissance; & en cachant mes défauts je couvriray encore la faute que vous avez faite, de verser vos graces sur une personne qui les a si peu meritées.

Je sçay bien que l'on peut en ma faveur donner des excuses à vôtre bonté, & dire que c'est avoir merité vôtre estime,

que d'avoir pû surprendre vos jugemens ; que je suis venu à bout par ce moyen de ce qui n'avoit pas semblé possible jusques icy, & que j'ay fait quelque chose de plus excellent que les autres, parce que j'ay fait quelque chose de moins ordinaire. Je n'ignore pas aussi ; & je le puis dire pour nôtre commune gloire, que mes défauts apportent quelque ornement à cette celebre Académie, non seulement en la maniere que les ombres donnent de la beauté à la peinture, & que les faux accords ajoutent des graces à l'harmonie, mais encore, MESSIEURS, parce qu'aprés que vous avez fait connoître en tous ceux qui ont passé devant moy, & que je n'ose esperer de suivre, ce que peut l'art pour donner la perfection aux natures excellentes & aux belles dispositions, je vous ay donné moyen de faire voir que vous ne sçavez pas seulement achever, mais que vous pouvez encore commencer un vertueux, & que vous imitez ce divin Architecte, dont le monde fut le premier ouvrage, qui produisit de rien toutes choses, & qui fit un homme de ce qui n'étoit auparavant que de l'argile.

C'est ainsi, MESSIEURS, que je desire que vous me consideriez. Je me presente devant vous comme une matiere toute prête à recevoir vos impressions, & à se former sur vos exemples. Cependant je mediteray sur la grace que vous m'avez faite, & quand j'auray été assez éclairé de vos lumieres, je feray voir mon ressentiment.

Maintenant il me semble que je le feray mieux paroître quand je le feray moins éclater ; & s'il est vray que la reconnoissance soit un des plus nobles mouvemens de nôtre ame, bien qu'il ne soit pas un des plus violens, ni un des plus ordinaires, il doit sans doute avoir les mêmes qualitez qu'ont tous les autres, qui se laissent moins exprimer quand ils se font sentir davantage, & qui ne se portent jamais dans l'excés qu'ils ne demeurent dans le silence.

J'attendray donc, MESSIEURS, qu'aprés m'avoir fait un honneur que j'ay desiré depuis une longue suite d'années, & que je n'ay jamais osé esperer, vous m'enseigniez encore le moyen de vous en remercier avec dignité, & en telle sorte que je puisse en même temps satisfaire, & à vôtre incomparable merite, & à mes extrémes obligations.

Ce que je viens de dire sur le sujet de cette illustre Aca-

démie me servira d'excuse, pour n'avoir rien dit de celuy qui en est le Chef, & personne ne pourra trouver étrange, que des yeux qui n'ont presque pû souffrir la lumiere, n'osent se porter sur le Soleil; outre que de toutes les Musiques, je sçay que celle de la loüange est la seule qui l'importune; & qu'étant juste pour tout le monde, nous pouvons l'accuser de ne l'être pas pour luy-même, puisqu'il refuse de recevoir l'encens qu'il merite, & qu'il ne veut pas qu'on luy rende l'honneur qui luy appartient si legitimement.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR MONSIEUR CORNEILLE, Avocat General à la table de Marbre de Normandie, le 22. Janvier 1647. lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Maynard.

MESSIEURS,

S'IL est vray que ce soit un avantage, pour dépeindre les passions, que de les ressentir, & que l'esprit trouve avec plus de facilité des couleurs pour ce qui le touche, que pour les idées qu'il emprunte de son imagination, j'avouë qu'il faut que je condamne tous les applaudissemens qu'ont reçû jusques icy mes ouvrages; & que c'est injustement qu'on m'attribuë quelque adresse à décrire les mouvemens de l'ame, puisque dans la joye la plus sensible dont je sois capable, je ne trouve point de paroles qui vous en puissent faire concevoir la moindre partie. Ainsi je vois ma reputation prete a être détruite par la gloire même qui la devoit achever, puisqu'elle me jette dans la necessité de vous montrer mon foible; & prenant possession des graces qu'il vous a plû me faire, je ne me dois regarder que comme un de ces indignes mignons de la fortune, que son caprice n'éleve au plus haut de sa roüe sans aucun merite, que pour mettre plus en vüe les tâches de la fange, dont elle les a tirez. Et certes, voyant cette honte inévitable dans l'honneur que je reçois, j'aurois de la peine à m'en consoler, si je ne considerois que vous rappellerez aisément en vôtre memoire ce que vous sça-

vez mieux que moy, que la joye n'eſt qu'un épanoüiſſement du cœur, & ſi j'oſe me ſervir d'un terme, dont la devotion s'eſt ſaiſie, une certaine liquefaction interieure, qui s'épanchant dans l'homme tout entier, relache toutes les puiſſances de ſon ame : de ſorte qu'au lieu que les autres paſſions y excitent des orages & des tempêtes, dont les éclats ſortent au dehors avec impetuoſité & violence, celle-cy n'y produit qu'une langueur, qui tient quelque choſe de l'extaſe, & qui ſe contentant de ſe mêler & de ſe rendre viſible dans tous les traits exterieurs, laiſſe l'eſprit dans l'impuiſſance de l'exprimer. C'eſt ce qu'ont bien reconnu nos grands Maîtres du Theatre, qui n'ont jamais amené leurs Heros juſques à la felicité qu'ils leur ont fait eſperer, qu'ils ne ſe ſoient arrêtez là tout auſſitôt, ſans faire des efforts inutiles à repreſenter leur ſatisfaction, dont ils ſçavoient bien qu'ils ne pouvoient venir à bout.

Vous êtes trop équitables, pour exiger de leur écolier une choſe, dont leurs exemples n'ont pû l'inſtruire, & vous aurez même aſſez de bonté pour ſuppléer à ce défaut, & juger de la grandeur de ma joye par celle de l'honneur que vous m'avez fait, en me donnant une place dans vôtre illuſtre Compagnie. Et veritablement, MESSIEURS, quand je n'aurois pas une connoiſſance particuliere du merite de ceux qui la compoſent ; quand je n'aurois pas tous les jours entre mes mains les admirables chefs-d'œuvres qui partent des vôtres ; quand je ne ſçaurois enfin autre choſe de vous, ſinon que vous êtes le choix de ce grand Genie, qui n'a fait que des miracles, feu Monſieur le Cardinal de Richelieu, je ſerois l'homme du monde le plus dépourvû de ſens commun, ſi je n'avois pas pour vous une eſtime & une veneration toutes extraordinaires ; & ſi je ne voyois pas que de la même main, dont ce grand homme ſappoit les fondemens de la Monarchie d'Eſpagne, il a daigné jetter ceux de votre établiſſement, & confier à vos ſoins la pureté d'une langue qu'il vouloit faire entendre, & dominer par toute l'Europe. Vous m'avez fait part de cette gloire, & j'en tire encore cet avantage, qu'il eſt impoſſible que de vos ſçavantes Aſſemblées, ou vous me faites l'honneur de me recevoir, je ne remporte les belles teintures & les parfaites connoiſſances, qui donnant une meilleure forme à ces heureux talens, dont la nature m'a fa-

vorisé, mettront en un plus haut degré ma reputation, & feront remarquer aux plus grossiers même dans la continuation de mes petits travaux, combien il s'y sera coulé du vôtre, & quels nouveaux ornemens le bonheur de vôtre communication y aura semez. Oseray-je vous dire toutefois, MESSIEURS, parmy cet excés d'honneur, & ces avantages infaillibles, que ce n'est pas de vous que j'attens ni les plus grands honneurs, ni les plus grands avantages? Vous vous étonnerez sans doute d'une civilité si étrange: mais bien loin de vous en offenser, vous demeurerez d'accord avec moy de cette verité, quand je vous auray nommé Monseigneur le Chancelier, & que je vous auray dit que c'est de luy que j'espere & ces honneurs & ces avantages, dont je vous parle. Puisqu'il a bien voulu être le Protecteur d'un Corps si fameux, & qu'on peut dire en quelque sorte n'être que d'esprit; en devenir un des membres, c'est devenir en même temps une de ses créatures; & puisque par l'entrée que vous m'y donnez, je trouve & plus d'occasions & plus de facilité de luy rendre mes devoirs plus souvent, j'ay quelque droit de me promettre, qu'étant illuminé de plus prés, je pourray répandre à l'avenir dans tous mes ouvrages avec plus d'éclat & de vigueur, les lumieres que j'auray reçuës de sa presence. Comme c'est un bien que je devray entierement à la faveur de vos suffrages, je vous conjure de croire que je ne manqueray jamais de reconnoissance envers ceux qui me l'ont procuré; & qu'encore qu'il soit tres-vray que vous ne pouviez donner cette place à personne, qui se sentît plus incapable de la remplir, il n'est pas moins vray que vous ne la pouviez donner à personne, ni qui l'eut plus ardemment souhaitée, ni qui s'en tînt vôtre redevable en un plus haut point, ni qui eut enfin plus de passion de contribuer de tous ses soins & de toutes ses forces au service d'une Compagnie si celebre, à qui j'auray des obligations éternelles de m'avoir fait tant d'honneurs sans les meriter.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR MONSIEUR BALLESDENS, lorsqu'il fut reçû en 1648. à la place de Monsieur de Malleville.

MESSIEURS,

SI la place que vous m'avez fait l'honneur de me donner dans une si celebre Compagnie, ne devoit être possedée que par des personnes d'une suffisance mediocre, la profession particuliere que j'ay toûjours faite de vous honorer, vous obligeroit peut-être d'excuser plus aisément la hardiesse que j'ay euë d'y prétendre.

Mais l'éloquence n'ayant point de Trône plus glorieux que celuy que vous avez élevé dans cette illustre Academie, l'entrée m'en devoit être plutôt défenduë que permise ; & la gloire de luy avoir rendu mes hommages, en vous saluant sur le seüil de cette porte, pouvoit être toute la recompense de mon ambition.

Cette Reine des esprits demandoit un adorateur plus digne d'elle que je ne suis, & la mort qui luy a ravy l'un de ses plus grands favoris en la personne de feu Monsieur de Malleville, a fait vacquer parmy vous une place qui devroit demeurer vuide, puisque son merite ne sçauroit trouver facilement de successeur, & que vos chaires ne peuvent jamais être remplies si dignement que de vous mêmes.

Neanmoins comme il n'y a point de Corps, qui ne soit composé de plusieurs parties, dont les fonctions ne laissent pas d'être également utiles, pour être de differente dignité, de même cette Assemblée d'esprits éminens peut sans deroger à sa reputation donner rang parmy vous à des genies moins élevez, pour exercer les divers emplois, ausquels elle est destinée.

C'est, MESSIEURS, ce qui me fait esperer, que quelque peu que je réponde au merite de la place, qu'il vous a plû m'y accorder, vous ne me trouverez pas entierement inutile,

pour servir à la structure de ce superbe Palais, que vous bâtissez à l'éloquence. Parmy les grandes richesses qu'un Roy d'Asie faisoit autrefois contribuer à ses Sujets pour le bâtiment d'un Temple, il ne rejetta pas les plumes qu'un petit oiseau luy presenta ; & si la splendeur qui brille dans le corps du Soleil paroît encore dans les plus petites étoiles, une Academie si fameuse peut sans doute faire voir son éclat jusques dans les plus petits sujets, sur lesquels elle daigne répandre ses lumieres.

Cela m'étant si connu, MESSIEURS, il ne se peut que je ne ressente parfaitement l'obligation que je vous ay de cette faveur, & que je ne reconnoisse en même temps les remercîmens que je vous en dois faire.

Ce ressentiment neanmoins ne me sçauroit donner le moyen de m'acquitter d'un devoir, qui demanderoit un homme aussi consommé qu'un chacun de vous, MESSIEURS, dans les secrets des sciences, & dans la politesse de nôtre langue.

En effet, lorsque j'ay vû Athenes & Rome rassemblées en ce lieu : lorsque j'ay consideré que vous faites entrer en conference toutes les sciences, & que j'ay découvert toutes les beautez des Langues étrangeres recüeillies dans la nôtre par vôtre travail, j'ay crû ne pouvoir pas vous remercier comme j'y suis obligé, si je n'empruntois premierement de vous-mêmes les actions de graces que je vous dois rendre.

Toutefois bien que je ne sois venu qu'à ce dessein, vôtre abord m'a reduit à la même necessité, qui contraignoit les Egyptiens de se voiler le visage, en sacrifiant au Soleil, & je ne puis que baisser les yeux, & fermer la bouche devant des personnes qu'Appollon & les Muses ont couronnées de toute leur gloire.

Que si ma vûë est trop foible, pour s'arrêter sur tant d'illustres esprits, qui forment ce Corps, comment la pourrois-je élever sur celuy qu'elle a le bonheur d'avoir pour Chef, & qui par cet honneur qu'il luy fait, l'égale aux premiers ordres du Royaume.

Vous ne vous étonnerez donc pas, MESSIEURS, de mon impuissance dans cette occasion, ni de l'aveu public que j'en fais, bien que le silence que je suis contraint de garder se pût couvrir d'une pareille défense que celle que fit autrefois

Auguste, de parler publiquement sans sa permission de la pieté & de la justice, qui ne sçauroient être trop admirées dans nôtre grand Chancelier.

Tout ce que je puis, c'est de suivre l'exemple de celuy qui se donna pour esclave à Socrate, son Précepteur ; & de vous protester, en vous suppliant d'agréer le don que je vous fais de moy-même, que je vous reconnoîtray toûjours pour mes Maîtres, & que j'emploieray le reste de mes jours à vous témoigner que je suis, MESSIEURS, Vôtre, &c.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR MONSIEUR TRISTAN, lorsqu'il fut reçû en 1648. à la place de Monsieur de Colombi.

MESSIEURS,

L'HONNEUR que vous me faites de me recevoir en vôtre illustre Compagnie, est une grace toute pure que je reçois, & je m'en trouve si peu digne que je ne sçaurois assez me loüer de vôtre bonté. On diroit qu'en cette occasion vous n'avez pas voulu vous servir de toute cette lumiere, qui vous est si naturelle, & par laquelle vous sçavez si exactement discerner le prix & le rang de toutes les choses. Il semble que vous ayez voulu prendre en ma faveur le zele pour la capacité, & la simple inclination qui porte à faire estime des beaux esprits pour l'excellence même de l'esprit. Il est vray que l'agrément, dont il a plu à Monseigneur le Chancelier de m'honorer, a pù donner le mouvement à vos suffrages, ainsi que le premier mobile donne le branle à tous les cieux: mais ce grand homme a voulu faire paroître en ce lieu que cette Justice éternelle, dont il est l'image vivante, n'est pas severe au dernier point ; & que comme elle ordonne toûjours des punitions qui sont au dessous des crimes, elle decerne bien souvent des recompenses qui sont au dessus des merites. Quoyqu'il en soit, MESSIEURS, je reçois la place que vous me donnez avec tres-grande reconnoissance & tres-grande

tres-grande satisfaction. Je me tiens même plus honoré par cet avantage, que n'étoient ceux que l'on nommoit pour le Consulat en la ville de Rome. Ceux-là ne prenoient séance qu'entre les vainqueurs des Peuples barbares, & je prens place entre les vainqueurs de l'ignorance, & de la barbarie de ce siecle; je suis mis au rang de ces grands Genies, qui s'étudient heureusement à la recherche de la souveraine raison, & qui la font paroître au jour avec tous les ornemens qui luy sont propres; qui nous representent la Theologie en sa majestueuse pureté, l'Histoire en sa curiosité grave & fidéle, & tout ce qu'on appelle les belles Lettres, avec un art pompeux & fleuri, & des graces toutes nouvelles.

Je vous remercie donc tres-humblement, MESSIEURS, d'une faveur qui pourroit pleinement contenter une ambition plus grande que la mienne, & vous proteste que je me trouve aujourd'huy vengé par les propres mains de la vertu, de tous les mauvais traitemens que j'ay reçûs de la fortune.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR MONSIEUR DE SCUDERY, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de Vaugelas.

MESSIEURS,

CELUY qui croioit que le Senat Romain fût tout composé de Rois, vous auroit apparemment pris pour des Dieux, vû la sublimité de vos esprits & l'immortalité de vos Ouvrages; car soit qu'il eût jetté les yeux sur la gloire incomparable du grand Cardinal, Instituteur de vôtre illustre Académie, soit qu'il eût regardé celle de ce fameux Chancelier, qui occupe aujourd'huy sa place en qualité de vôtre Chef, ou soit enfin qu'il eût consideré le merite extraordinaire de tous ceux qui sont d'une si celebre Compagnie, il est certain qu'il eût toûjours eu l'imagination remplie d'un objet grand & divin.

Pour le premier, MESSIEURS, c'eſt une verité qui n'eſt conteſtée de perſonne, non pas même par les propres ennemis de l'invincible Richelieu, & tout le monde tombe d'accord que cet excellent Miniſtre n'a jamais eu, & n'aura jamais d'égal. En effet, toute la terre n'a-t-elle pas remarqué en ce Grand homme une prudence infiniment éclairée, une adreſſe admirable, un jugement tres-ſolide, un eſprit tres-penetrant, un ſçavoir dont la vaſte étenduë embraſſoit tout comme le ciel, une majeſté en ſes actions toute Royale & toute divine, une éloquence qui n'ébranloit pas ſeulement les cœurs mais qui les emportoit, une magnificence qui a laiſſé cent marques publiques de ſes nobles inclinations, une generoſité hardie, qui a fait trembler ſes plus fiers ennemis, une fidelité ſans exemple, une intention droite, & une vie irreprehenſible ? En un mot, MESSIEURS, ſi Iſocrate a eu raiſon, lorſqu'il a dit que la politique étoit l'ame des Republiques & des Monarchies, je penſe que je n'ay pas tort d'aſſurer, comme je fais, que le grand Cardinal étoit l'ame de la nôtre, puiſqu'il la faiſoit mouvoir & agir avec tant de dignité, tant de grandeur, & tant de reputation. Que ſi les Grecs, en parlant d'Hermés, ce fameux Philoſophe Egyptien, l'ont appellé Triſmegiſte, trois fois grand, ne puis-je pas nommer l'immortel Richelieu, ſans exageration & ſans hiperbole, non ſeulement trois fois grand comme ce Mercure, mais quatre fois, mais cent fois ; car à dire les choſes comme elles ſont, toute l'Arithmetique n'a point aſſez de nombres pour exprimer ſa grandeur. Tout ce qui convient à un autre, quel qu'il puiſſe être, ne luy peut jamais convenir, & nous pouvons dire de luy, ce que Chryſippe diſoit du Soleil, bien qu'il le vît entre les autres Aſtres, il eſt ſeul.

Que ſi de ce divin Inſtituteur, nous paſſons au grand Protecteur qui luy a ſuccedé, & chez lequel je vous parle, quelles merveilles ne verrons nous pas en luy ? Nous y verrons, MESSIEURS, une équité incorruptible, une érudition univerſelle, une bonté qui tient de l'Ange plus que de l'homme ; & comme toutes les vertus peuvent être enſemble, quoy qu'elles paroiſſent contraires, nous y verrons encore une fermeté d'ame héroïque, & un cœur intrepide, que l'objet affreux du plus épouventable peril ne peut jamais ébranler, & que les changemens de la fortune ne changent point.

Enfin ce beau mot d'Epicharme, qui à mon avis l'avoit pris dans l'Ecriture, *le Juge est un Dieu*, est aussi propre à ce Grand homme qu'à mon sujet, & ne le peut gueres être qu'à luy.

Pour vous autres, MESSIEURS, outre que vôtre modestie m'impose silence, & me dit tacitement que vous auriez peine à souffrir vos propres louanges, si je les proportionnois à vôtre merite & à mon zele, je croy qu'il suffit que je me souvienne encore de ce mot de l'Antiquité: *Parle, afin que je te voye*; car vous avez parlé, & nous vous voyons. Tant de rares ouvrages en Vers & en Prose, en François & en Latin: tant de merveilleux Poëmes Epiques, Dramatiques, & Lyriques: tant d'excellens Traitez de Theologie, de Morale, de Politique, de Physique, & d'Histoire: tant de Volumes de belles Lettres, & d'ingenieux Romans: tant d'utiles Remarques sur nôtre Langue: tant de Chef-d'œuvres, dis-je, que ceux de vôtre illustre Compagnie ont donnez au public, ou sont en état de luy donner, disent bien mieux ce que vous étes, que je ne le sçaurois dire. Oüy, MESSIEURS, c'est par vous que les Muses Greques, & Latines sont veritablement devenuës Françoises, qu'Athenes & Rome n'ont rien eu que n'ait Paris, & que le Lycée le cede à l'Académie..

Cela étant, MESSIEURS, je ne sçay comment j'ay l'audace de venir mêler les défauts qui sont en moy aux perfections qui sont en vous, & d'oser me mettre au rang des Dieux, moy qui suis parmy le commun des hommes. Il est vray que je suis d'une profession à qui la temerité est, sinon permise, au moins tolerée: en un mot, je suis Soldat, & par consequent obligé d'être hardy. Et puis, MESSIEURS, je ne me presente pas à vôtre illustre Corps avec la croyance d'en être digne, mais avec l'intention de tâcher de me le rendre, & de vous témoigner par mes services à tous en general, & à chacun en particulier, combien je me sens vôtre redevable de l'honneur que vous me faites, en me recevant dans l'Académie Françoise; c'est à dire dans la plus fameuse qui soit aujourd'huy en toute la terre.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR MONSIEUR CHARPENTIER le septiéme Janvier 1651. lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Baudoin.

MESSIEURS,

QUAND le remercîment que je vous fais ne seroit point de la coûtume, & que l'exemple de tant d'excellens hommes, que vous avez reçûs devant moy dans cette fameuse Académie, ne m'enseigneroit point mon devoir, je me sentirois particulierement obligé de vous témoigner ma reconnoissance dans l'occasion presente, puisque le rang que vous m'accordez entre vous ne peut être consideré que comme une pure grace. Le merite & l'importance de cette Assemblée me l'ont toûjours fait regarder avec tant d'estime, ou pour mieux dire, avec tant de veneration, que je me contentois bien d'en être admirateur, sans prétendre en faire partie. Je sçavois trop bien mon foible, pour avoir la vanité de songer à une place, qui ne doit être remplie que par un homme d'un merite extraordinaire : je sçavois trop bien ce qu'il falloit être, pour s'approcher du lieu où vous êtes, & les personnes que je vous ay vû choisir, ont été toûjours si celebres, que j'avois crû que vous eussiez resolu de ne donner jamais vôtre voix qu'à ceux qui avoient eu pour eux la voix de toute la France. Aussi lorsqu'on m'a permis d'aspirer à l'honneur que vous me faites maintenant, on m'a fait naître des pensées qui ne s'étoient jamais élevées dans mon ame, que la connoissance de mes défauts ne les eût aussitôt assoupies ; on a reveillé mon ambition, qui s'étoit déja bornée à de moindres esperances, & je me suis vû assuré d'un bien, pour lequel je me reputois temeraire d'avoir autrefois formé des souhaits. Certes, si j'avois bien profité des enseignemens du grand Socrate, & si sa doctrine avoit penetré aussi avant dans mon ame, qu'il seroit à desirer pour moy, peut-être que je ne devois pas me rendre si facilement à la tentation d'u-

ne gloire si peu meritée. Je devois me défier d'une fortune qui m'emporte dans une trop vaste carriere ; en un mot, je devois craindre, comme dit ce Philosophe, de m'engager au de-là de mes forces, & de paroître ce que je ne suis pas ; Car enfin, MESSIEURS, de quelque côté que je me regarde, je ne trouve rien en moy qui réponde à la dignité de vôtre election ; Je ne me vois point de qualitez qui m'aident à soutenir celle que vous me donnez, & je ne sens que trop que cette précieuse charge m'est un poids aussi bien qu'un ornement. Mais que serviroit-il de vous le déguiser, l'amour propre l'a emporté sur la Philosophie, & sur la consideration qui eût été la plus modeste, & peut-être la plus assurée. J'ay embrassé avidement l'occasion d'entrer dans une si auguste Compagnie ; & comme je me reconnois incapable de faire ces excellens ouvrages, qui donnent une seconde vie, j'ay pensé que je trouverois icy un remede à mon impuissance, & que c'étoit un moyen pour arriver à l'immortalité, que de m'allier à tant de grands Personnages, dont la reputation sera immortelle. C'est de cette façon que nous conservons encore avec honneur les noms des amis de Ciceron & de Virgile, lesquels se sont rendus plus illustres par une familiarité si glorieuse, que pour avoir peut-être gagné quelque bataille, ou sauvé la vie à quelque Citoyen dans le Barreau, ou possedé de grandes richesses. C'est de cette façon aussi que la posterité me connoîtra.

Me quoque principibus permistum agnoscet Achivis.

Ce sera la grandeur de vôtre renom qui m'élevera, ce sera vôtre force qui me soûtiendra, ce sera vôtre lumiere qui me rendra éclatant. Si un grand politique disoit autrefois qu'il n'y avoit point de pauvres Citoyens dans une Republique riche, je puis bien dire avec raison qu'il n'y a point de particulier qui ne devienne recommandable, quand il s'unit à un Corps si celebre que le vôtre. Quelle gloire n'est-ce point à un homme comme moy de se mêler parmy ceux qui font dire, que nôtre langue n'a reçû sa perfection que par leur industrie, & que la Poësie & l'Eloquence fussent demeurées perpetuellement dans la rudesse & dans l'enfance, si la vigueur & la delicatesse de leur Genie ne leur avoit donné des graces & de la virilité ? Arriere donc de moy toutes ces défiances & toutes ces craintes : Arriere de moy tous ces mouvemens de foi-

blesse ; souffrez, MESSIEURS, que je me défasse icy des pensées qui peuvent diminuer le ressentiment de vôtre bienfait, & trouvez bon que par une joye hardie & resoluë, j'invite ma bonne fortune à me continuer sa bienveillance. Je vous remercie donc de tout mon cœur de la bonté que vous avez euë pour moy ; je reçois avec un contentement infini la faveur que vous me faites, je cours avec allegresse au lieu où vous m'appellez. Quelles graces ne dois-je point rendre aussi à Monseigneur le Chancelier, qui ayant confirmé vos suffrages par son approbation, m'a assuré la place que vous m'aviez destinée, & a levé les derniers obstacles qui m'en retardoient la joüissance ! Tout le monde avouë qu'il est doux de recevoir un bienfait : mais qui peut nier que le bienfait ne soit plus doux, lorsqu'il part d'une main sacrée, & qu'il nous lie d'obligation avec une personne, que mille autres considerations nous obligent de respecter. C'est sur ce fondement là, MESSIEURS, que je vous laisse à conclure quel sentiment je dois avoir de l'honneur que je reçois par l'agrément de ce Souverain Chef de la Justice, qui ne s'est pas moins élevé au dessus du commun des honnêtes gens par ses éminentes vertus, qu'il l'est au dessus du vulgaire par sa suprême dignité. Sa Douceur, sa Generosité, sa Modestie, sa Constance, sa Doctrine, cette Humeur obligeante & liberale, montrent bien que la veritable Philosophie est quelquefois de la Cour & du grand monde ; & c'est avec ces rares qualitez qu'il a si dignement succedé dans cette Compagnie à la place du grand Cardinal de Richelieu, & qu'il vous a aidé à vous consoler d'une perte que toute la France pleure encore. Mais qu'il ne me soit pas reproché, MESSIEURS, que j'aye passé cet endroit sans avoir rendu l'honneur qui se doit à la memoire de ce grand Cardinal, dont le nom sera éternellement en benediction dans la bouche des vertueux, & à la louange duquel il suffit de dire que ses ennemis ne sont pas dignes de parler de luy. Sans mentir ce silence seroit inexcusable dans ce lieu-cy, où vôtre presence même est une occasion pour s'entretenir de ses hauts desseins. C'est luy qui vous a assemblez, qui vous a soûtenus, qui vous a ornez de privileges ; C'est par ses soins que nôtre Patrie a été vengée de la negligence de nos Peres, qui ayant fondé tant d'Académies pour toutes sortes de Sciences, & même pour les Langues étrangeres, avoient

eu si peu de soin de leur langue maternelle : Nous avons eu enfin un Temple pour les Muses Françoises, & nous joüissons maintenant de cet établissement si desiré, & si necessaire à la gloire de cet Etat. Que ce soit là dorenavant la matiere des plus amples louanges de ce Heros, & que l'on admire éternellement la vaste étenduë d'un si noble Genie, qui durant les plus fâcheuses occupations de la guerre, jettoit les fondemens des veritables delices de la paix. Une Institution si glorieuse à toute la Republique, & si avantageuse à tous les particuliers qui en sont participans, m'engageroit sans doute à pousser plus outre l'éloge de cet homme incomparable, si je ne m'appercevois que je parle en presence de personnes, qui ayant eu l'honneur de l'approcher, & d'être témoins de ses vertus, sont beaucoup plus capables que moy d'en representer la grandeur. Aussi bien quels efforts pourrois-je faire sur ce sujet qui ne fussent inutiles, aprés ces fameux Panegyriques, & ces Odes inimitables, qui de son vivant même ont donné à ses travaux une recompense telle qu'Achille seul dans l'Antiquité l'a obtenuë pour les siens, & telle qu'Alexandre l'a depuis vainement desirée ? Il me suffira pour le present de vous assurer que l'honneur que je reçois d'entrer dans une Académie, dont ce grand Cardinal a été l'Auteur, est le plus grand honneur que je pouvois jamais obtenir, & que je ne croyois pas m'en rendre digne par tous les travaux de ma vie. Cela est cause, MESSIEURS, que je ne cesseray jamais de loüer vôtre bonté & vôtre indulgence ; Je n'oubliray jamais ce jour bienheureux, dans lequel vous m'avez paru si faciles, & dans lequel, pour avouer la verité, vous n'avez pu me traiter avec tant de faveur sans commettre quelque sorte d'injustice. Je me persuade pourtant que le zele que j'ay pour cette florissante Académie, & l'assiduité avec laquelle je desire la frequenter, me pourront tenir lieu des autres perfections necessaires pour la place que vous m'y donnez. Animé de vos exemples, secondé de vos conseils, j'ose me promettre ce que je n'eusse osé esperer auparavant. Le titre glorieux de vôtre Confrere me va donner un nouveau courage & de nouvelles forces. Je ne trouveray plus rien qui me rebute ni qui m'arréte ; Mes veilles m'obtiendront ce que la vivacité de l'esprit offre liberalement aux autres, Ma diligence vaincra ma foiblesse naturelle ; & par l'application

que j'apporteray à vos exercices, l'inclination que j'ay pour les Lettres se verra heureusement perfectionnée. Si je sçay déja quelque chose, si mes soins m'ont acquis quelque connoissance, c'est de vous que je le tiens, c'est dans vos ouvrages que je me suis instruit; il ne faut pas douter que je ne reçoive à l'avenir de plus grands avantages, & de vôtre amitié, & de vôtre conversation, & que si j'ay pû donner quelque bonne opinion de moy, lorsque vous ne m'avez été connus, que de la façon que vous l'êtes de toute la France, & des Nations étrangeres, je ne me rende beaucoup plus considerable, maintenant que j'auray l'honneur de vous appartenir, & de vous toucher de plus prés.

LETTRE

DE MONSIEUR CHARPENTIER à MONSEIGNEUR LE CHANCELIER SEGUIER, *pour le remercier de l'agrément qu'il avoit donné en qualité de Protecteur de l'Académie, à la proposition qui luy avoit été faite de la personne de Monsieur Charpentier, pour remplir la place de l'Académie, vacante par le decés de Monsieur Baudoin.*

MONSEIGNEUR,

APRES ce que Monsieur de la Chambre m'a fait voir, je n'ose plus douter de ma bonne fortune, ni croire que je sois peu de chose. Je vous confesse que s'il m'avoit simplement rapporté de vive voix ce que j'ay vû de mes propres yeux, j'aurois eu peine à m'imaginer que vous eussiez parlé de moy en des termes si avantageux, & j'aurois craint que sa courtoisie n'eût mêlé quelque chose du sien, parmy ce qu'il auroit eu à me dire de vôtre part. Mais, MONSEIGNEUR, aprés ce qu'il vous a plû d'écrire vous-même; aprés que j'ay lû ce glorieux témoignage, dont vous m'avez honoré, j'avoüe qu'il faut que je vous sois en quelque consideration,

&

& je ne vois pas qu'on puiſſe en douter ſans vous faire injure. Si vous me permettez de juger de vos actions, & d'en parler ſelon mon ſentiment, j'appelleray cela mettre tout d'un coup le comble à vos faveurs ; c'eſt ne vous être plus rien reſervé à me donner, quand je pourrois être aſſez heureux pour vous rendre quelque jour des ſervices conſiderables. En effet, MONSEIGNEUR, quelque Grand que vous ſoyez, quelque Puiſſance que vous poſſediez, vous n'avez qu'un cœur non plus que les autres hommes, vôtre amitié eſt bornée auſſi bien que celle des particuliers : La difference qu'il y a entre vous & les particuliers ſur ce ſujet, c'eſt que ceux-cy ne peuvent pas faire du bien à tous ceux qu'ils aiment, & que vous en pouvez faire à ceux même que vous n'aimez pas : de ſorte que d'avoir quelque part dans vôtre bienveillance, comme vous me faites l'honneur de m'en aſſurer, c'eſt entrer en partage d'un bien qui n'eſt pas ſi vaſte que vos honneurs, ni que vos richeſſes ; c'eſt recevoir de vous quelque choſe qui vaut mieux que ce qui tente les ambitieux & les avares. A preſent, MONSEIGNEUR, que vous êtes debaraſſé pour quelque tems de ce grand fardeau d'affaires, qui eſt attaché à vôtre éminente Dignité ; à preſent que vous joüiſſez de vous-même, & que vous prenez quelque repos, pour rentrer avec de nouvelles forces dans ce même employ, où vous êtes ſi neceſſaire au bien de toute la France ; quel bonheur eſt-ce pour moy que de pouvoir m'approcher de vous durant ce loiſir, & quelle plus grande bonté pouvez-vous me témoigner, que de me permettre l'entrée de vôtre Cabinet, lorſque vous vous y délaſſez des travaux de pluſieurs années ? Chacun explique les choſes ſelon ſa penſée ; pour moy, MONSEIGNEUR, je trouve que le Ciel vous a fait grace, en vous donnant l'occaſion de vous repoſer pour quelque temps ; & ſi l'on conſidere avec quelle Conſtance, avec quelle Generoſité, avec quelle Fermeté d'eſprit ; mais encore avec quelle Application, avec quelle Vigilance, avec quelle Promptitude vous avez toûjours exercé cette ſouveraine Charge que vous poſſedez, n'eſtimera-t-on pas qu'il falloit que vous priſſiez un peu de relâche, de peur d'uſer trop tôt une vigueur ſi précieuſe à l'Etat, & dont vous devez conſerver une partie, pour aſſiſter nôtre jeune Prince, lorſqu'il conduira luy-même cette Monarchie. Et de vray, MON-

SEIGNEUR, entre les mains de qui le Roy pourroit-il avec plus de confiance se décharger du poids de son Sceptre qu'entre les vôtres ? De qui pourroit-il plus raisonnablement esperer le rétablissement de ses affaires, que de celuy qui avoit aidé à les établir si puissamment ? Toute la terre a admiré le glorieux Regne de Loüis le Juste ; nous avons vû achever en trente ans ce qui pouvoit être l'occupation de plusieurs siecles ; nous avons vu la France en une élevation où elle n'étoit point arrivée depuis le temps de Charlemagne. Il n'y a personne qui n'ait encore l'esprit tout plein des merveilles de cet heureux gouvernement. Quelle assûrance au dedans de l'Etat, quelle crainte au dehors ; combien de Victoires remportées sur les ennemis, combien de Villes conquises, combien de Provinces subjuguées ? A qui pensez-vous, MONSEIGNEUR, que nous attribuïons tous ces grands effets, sinon aux Conseils, où vous avez eu tant de part, c'est à ces glorieux Conseils que nous devons le bonheur dont nous avons joüy ; c'est par leur moyen que nous nous sommes rendus assez forts, pour combattre maintenant la tempête qui nous agite. Aprés cela faut-il demander si le Roy jettera les yeux sur vous ? Faut-il demander s'il cherira un Ministre entre les mains de qui nôtre fortune doit devenir meilleure ? C'est avec une extréme impatience que nous attendons ce jour bienheureux, qui ramenera avec vous la paix & la prosperité dans l'Etat; Et comme il n'est point défendu de mêler les interêts des Lettres, parmy les interêts de la Republique, quelle consolation sera-ce pour les Muses affligées, quand elles verront leur illustre Protecteur retourner dans ce magnifique Palais, dont il leur a fait un azyle ? Pour moy, MONSEIGNEUR, qui n'ay point encore eu le bonheur de vous voir en ce lieu, où vous témoignez que vous étes aussi bien le Juge de l'Eloquence, comme vous faites paroître ailleurs que vous étes l'Arbitre des peuples : Quel plaisir auray-je de vous contempler avec cette douce gravité qui vous accompagne par tout, & pourray-je vous voir en cet état, sans qu'il me souvienne aussitôt de ces anciens Consuls & de ces Dictateurs Romains : (car à qui vous comparer, MONSEIGNEUR, à moins que de remonter vers les siecles où se sont faits les grands exemples, & où la vertu étoit encore toute pure ?) Pourray-je, dis-je, vous voir en cet état, sans qu'il me souvienne auf-

ſitôt de ces grands Perſonnages, qui n'étoient gueres moins zelez pour la pureté de la Langue, que pour la Majeſté de l'Empire ; & qui de la même bouche, dont ils venoient par fois de diſputer pour quelque mot, ou pour quelque ſyllabe, prononçoient le deſtin des Roys & des Provinces entieres. Ce ſera ſur cette grande idée que je m'entretiendray long-temps du bonheur dont j'auray joüi en vôtre preſence ; c'eſt ce qui fera ma plus ſenſible joye, comme c'eſt ce qui fait maintenant ma plus violente paſſion. J'eſpere que l'Ange Tutelaire de la France ne nous laiſſera pas long-tems languir en des ſouhaits inutiles. Il ne vous ſera pas permis encore long-temps de poſſeder tout ſeul vôtre vertu, qui nous eſt comptée pour une félicité publique ; & quelque reſolution que vous euſſiez priſe au contraire, il faudra que vous quittiez la tranquillité de la campagne, pour retourner dans cette grande Ville où vous étes tant deſiré. Souffrez, MONSEIGNEUR, qu'en cette occaſion je mêle mes vœux avec ceux de la plus ſaine partie de la France ; & je vous ſupplie tres-humblement de croire, que ſi ce ne ſont les plus efficaces, ce ne ſont pas les moins ardens, ni les moins deſintereſſez : Je ſuis de toute mon ame, MONSEIGNEUR, Vôtre, &c.

A Paris le 13. Mars 1651.

EPISTRE

A MESSIEURS DE L'ACADEMIE FRANCOISE par Monſieur DE RACAN, *miſe à la tête de ſes Odes Sacrées.*

MESSIEURS,

SI j'avois deſiré de la faveur au jugement que l'on fera de mes ouvrages, je les aurois adreſſez à quelqu'une de ces grandes Puiſſances, qui diſpoſent de nos biens & de nos vies, de qui les volontez font nos loix, & l'exemple les regles de nôtre langage, & qui peuvent auſſi facilement faire enterriner des graces dans l'Académie, pour les fautes de Grammaire & de Rhetorique, comme ils font dans les Parlemens pour les crimes d'Etat.

Mais, MESSIEURS, reconnoissant que toutes mes actions aussi bien que mes paroles, sont plus dignes de blâme que de loüange, & qu'il me sera plus utile d'être corrigé qu'excusé : J'ay cru que je ne pouvois mieux adresser les Vers que j'entreprens sur les Pseaumes de David, qu'à ceux qui par leur merite se sont acquis le pouvoir d'en juger souverainement, & qui n'ignorent rien de toutes les choses qui sont agreables dans le grand monde, que l'art de la flaterie.

Je vous confesse, MESSIEURS, que je m'étois si peu satisfait en cet exercice, que j'avois resolu de ne plus servir les Muses que pour le conseil ; mais Monsieur l'Abbé de Raimefort, de qui la clarté du jugement penetre en toutes les belles sciences ; & qui aprés avoir passé la plus grande partie de sa vie dans les tempêtes du monde, est venu prendre terre en nôtre voisinage, m'a redonné le courage que j'avois perdu, & m'a fait croire que j'avois assez de force en mon élocution, pour soûtenir la langueur de ma vieillesse. En effet, MESSIEURS, je suis desormais comme ces vieilles beautez, qui ayant perdu toutes les graces de la nature & de la jeunesse, sont reduites à payer dans les Compagnies de la gravité, de leur mine, & de l'agrément de leurs paroles.

Cette connoissance que j'ay de mes défauts, m'a fait choisir cette façon d'écrire sur les Pseaumes de David, où je trouve la matiere que la sterilité de mon esprit ne me peut maintenant produire, & un sujet pieux plus convenable à mon âge, que les passions de l'amour, pour qui ma jeunesse s'est trop étenduë au-de-là de ses bornes. Si j'eusse sçû plûtôt ce que j'ay appris depuis quinze jours, que Monsieur l'Evêque de Grace les a tous faits, je ne m'y fusse jamais embarqué ; cette nouvelle m'a pensé faire regagner le port dés la rade, & supprimer ce peu que j'en avois fait, & j'ay encore été bien plus refroidy de m'y engager plus avant quand je les ay vûs si achevez, qu'il ne s'y peut rien ajouter pour les rendre parfaits, selon le dessein qu'il a pris de ne quitter jamais le sens de David : Et toutefois, comme il y a plusieurs degrez de perfection, si vous me donnez la permission d'en juger, je vous diray avec ma franchise ordinaire, que je croy que ceux où il s'est égayé dans la Paraphrase, seront aussi agreables aux ignorans, dont je suis du nombre, qui ne les peuvent voir qu'en François, que ceux où il s'est restraint

dans les regles étroites de la Version, seront admirez des Gens de Lettres. Ce raisonnement que j'ay fait sur la lecture de ces excellentes Paraphrases, & ce qu'il a dit dans sa Préface, qu'il ne les a entrepris que pour les mettre en la place des chansons profanes, qui servent d'entretien à la jeunesse de la Cour, m'a fait chercher les moyens de contribuer ce que je puis à cette pieuse intention, & je n'en ay point jugé de meilleur pour les rendre agreables aux Dames & aux Personnes polies du beau monde, que de les accommoder le plus que je pourray au temps present.

C'est pourquoy, MESSIEURS, si vous y rencontrez quelques fautes en la Geographie ou en la Chronologie, je vous demande cette grace de ne les point reprendre en détail que vous n'ayez jugé en general de mon dessein, qui est d'expliquer les matieres & les pensées de David, par les choses les plus connuës & les plus familieres du siecle, & du pays où nous sommes, afin qu'elles fassent une plus forte impression dans les esprits de la Cour; & si quelquefois je m'y suis licentié d'en décrire les vices, je veux croire que ceux qui en sont entachez auront assez de prudence pour n'en pas témoigner leurs ressentimens, de crainte de faire éclater les défauts qu'ils nous veulent tenir cachez: Vous pourrez juger de mon dessein si vous prenez la peine de lire le treiziéme, *Dixit Insipiens*, & le dix-neuviéme, *Exaudiat*, ce sont ceux par où j'ay commencé depuis que j'ay pris cette resolution. Pour le premier vous y verrez avec étonnement, qu'au lieu de rendre le sens d'un Pseaume de David, j'ay fait sans y penser une Satyre contre les vices du siecle; & pour l'*Exaudiat*, je l'ay accommodé entierement à la personne du Roy & de son Regne, jusques à y avoir décrit l'Artillerie, au lieu des Chariots armez de faulx, dont David semble vouloir parler au Verset qui commence, *Hi in curribus.*

Mes amis me conseilloient de les prendre de suite, & de ne me pas tant éloigner du sens de David comme je fais; en toute autre chose leurs conseils me sont des commandemens, à quoy je ne desobéi jamais: mais en ces ouvrages, que je n'ay entrepris que pour me divertir, j'ay crû que je pouvois me donner cette liberté de commencer par ceux qui me sont les plus agreables, où je croy le mieux réüssir, & ne me point géner dans les Regles étroites de la simple Version, ni mê-

me de la Paraphrase. L'exemple d'un des plus polis esprits du dernier siecle me doit servir de leçon à éviter cette contrainte, encore qu'il m'ait autant devancé en ses autres ouvrages comme au temps qu'il m'a précedé ; neanmoins pour avoir plus affecté en celuy-cy la qualité de bon Traducteur, que de bon Poëte, il est tombé en de si déplorables défaillances, que ceux même qui loüent sa fidelité ont pitié de sa langueur.. Tous les Sceptres de la terre joints à celuy de David n'auroient jamais eu le pouvoir de me soûmettre à une si lâche servitude ; je me contenteray donc seulement de rendre ces Pseaumes un peu plus connoissables dans mes Vers, que ces Tableaux des premiers Peintres qui ne l'étoient que par le titre. Encore que je n'aye aucune connoissance des Langues étrangeres, je ne laisse pas de juger la difficulté qu'il y a de traduire des Poëtes mot à mot ; les ornemens qu'avoit cette sainte Poësie en son siecle & en sa langue, sont trop éloignez du nôtre & de nôtre idiome, pour les y pouvoir conserver en leurs graces. Il n'y a point de beautez à l'épreuve des rides d'une si extréme vieillesse ; Cette grande difference de mœurs & de façon de vivre qu'il y a euë entre la Cour de David & celle de nos Roys, y a bien autant apporté de changement que celle des paroles ; peut être que les Versets qui nous semblent foibles, & que les esprits delicats du grand monde ont peine à souffrir, étoient ceux dont les courtisans de ce temps-là faisoient leurs delices, & la créance que j'ay que ce seront les plus remarquez, me fera faire effort d'en rendre du moins les mots si je n'en puis rendre le sens. Si on avoit peint la Maîtresse de Philippes II. avec deux bons yeux, & le Grand Duc de Guise sans balafre, quelque approchans du naturel qu'ils fussent au reste, on auroit peine à les reconnoître dans leur Portrait. Ceux qui sçavent ce que c'est de faire des Vers, ne me donneront pas moins de loüange si je puis marcher assurément en ces mauvais pas que les autres évitent de peur d'y broncher, que si j'avois soutenu par mes paroles les royales pensées de ce grand Prophete ; par tout ailleurs je me donneray quelquefois la liberté d'ajouter pour l'ornement, ou pour lier les Versets, & quand je n'en pourray entendre le sens dans Messieurs de Bourges, Laval, & Guilbert, je croy avoir aussitôt fait d'y en faire un tout neuf que de consulter les Gens de Lettres, qui n'ayant pour la

plûpart l'intelligence de l'Hebreu, ne l'entendent guere mieux dans leur Latin que moy dans mon François.

Voila, MESSIEURS, le compte que j'ay à vous rendre sur le sujet de ce peu de Pseaumes que je vous envoye, & que vous considererez seulement comme un échantillon, pour juger si je dois poursuivre ce travail ; & si vous trouvez à propos que j'y donne le reste de ma vie, vous m'obligerez d'y mettre le titre de Meditation, Imitation, ou Exposition. Je vous confesse ingenument que je n'en suis pas capable, & que n'ayant aucune connoissance des Langues étrangeres, je ne puis sçavoir de quelle distance je me suis éloigné du sens de David : Je ne l'ay pris le plus souvent que dans Laval & Guilbert, qui les ayant déja Paraphrasez, je les ay encore Paraphrasez sur eux, & les eusse intitulez Paraphrase des Paraphrases, si je n'eusse point apprehendé d'avoir reprimende en vôtre Compagnie de cette nouveauté. C'est pourquoy, MESSIEURS, si vous avez quelque commiseration de l'ignorance de vôtre Confrere, vous ferez une grande charité si vous prenez la peine de mettre l'intitulation de vôtre main sur chacun de ces Pseaumes, cela augmentera les obligations que je vous ay de l'honneur que vous me faites de m'avoüer pour, MESSIEURS, Vôtre, &c.

RÉPONSE

AU NOM DE L'ACADEMIE FRANCOISE. à l'Epître de Monsieur DE RACAN *par Monsieur de Conrart en* 1651.

MONSIEUR,

L'ACADEMIE a reçû avec l'estime & la satisfaction qui est duë à tout ce qui vient de vous, la Lettre qu'il vous a plû de luy écrire, & les Pseaumes dont elle étoit accompagnée. Elle a reconnu dans vôtre Prose & dans vos Vers, ce beau tour & ce caractere de douceur & d'agrément, qui ont toûjours été admirez dans vos Ouvrages ; & m'a ordonné de vous remercier en son Nom de la communication que vous

luy avez donnée de vôtre dessein. Elle ne l'approuve pas seulement, mais elle vous exhorte d'en hâter l'execution, puisque vous n'en pouvez prendre un plus noble, qui vous acquiere plus de gloire, ni qui soit plus utile à tous ceux qui ont de l'amour pour la pieté, & pour les graces de nôtre langue; son opinion est que vous y devez d'autant moins perdre de temps, que le travail en sera long & penible, & qu'il merite que vous ne le laissiez pas imparfait. Et quant à vôtre incertitude pour le choix d'un titre convenable à l'intention que vous avez d'accommoder le sens de David aux mœurs & aux coûtumes de nôtre siecle : la Compagnie, aprés avoir examiné tous ceux que vous luy proposez dans vôtre lettre, a estimé que vous ferez mieux d'en donner un general à tous les Pseaumes, qu'un particulier à chacun. Elle croit que vous le pourrez mettre de cette sorte : *Odes sacrées, dont le sujet est pris des Pseaumes de David, & qui sont accommodées au temps present*, & que vous devez rendre compte dans vôtre Préface des raisons qui vous ont porté à faire cette application, & à vous donner plus de liberté qu'on n'en prend ordinairement dans les Paraphrases. C'est l'avis qu'elle vous peut donner sur ce sujet; car elle n'a pas crû que vous le desiriez pour le détail de vos Vers, qui ont plus de besoin d'admiration que de censure, & à qui vôtre bon goût, & le conseil de quelqu'un de vos amis, peuvent donner les derniers traits, si vous jugez qu'il y en ait quelques-uns à ajoûter. Pour mon regard, MONSIEUR, je ne dois pas finir cette Lettre, sans vous témoigner la joye que j'ay que cette occasion se soit presentée de vous rendre ce petit service, & de vous protester, que si mon bonheur m'en offroit de vous être utile en des choses plus importantes, je m'efforcerois d'en profiter. Je ne vous parle point de l'esperance que j'ay du succés de vôtre entreprise; car aprés ce que je vous viens de dire de la part de la Compagnie, dont j'ay l'honneur d'expliquer les sentimens, il ne me reste qu'à y souscrire. J'ajoûteray donc seulement icy qu'il y a long-temps qu'elle n'a donné d'approbation si entiere à aucun Ouvrage, qu'elle a fait à ce commencement du vôtre; & qu'elle a pour vôtre personne, & pour les productions de vôtre esprit, une estime & une affection toutes particulieres. Faites-moy aussi la grace de croire, que bien que je sois le moindre membre d'un Corps, dont vous faites une

des

des plus dignes parties, je n'ay pas moins de veneration pour vôtre vertu, que ceux de qui le merite a plus de proportion avec le vôtre; & que je suis avec autant de passion que personne du monde, MONSIEUR, Vôtre, &c.

DISCOURS

Prononcé le 13. May 1651.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ TALLEMANT l'aîné, Aumônier du Roy, lorsqu'il fut reçû à la place de M. de Montreüil.

MESSIEURS,

JE ne sçay comment exprimer le ressentiment que j'ay de l'honneur que je reçois aujourd'huy. Pour en parler aux termes qu'il faudroit, je les devrois avoir empruntez de vous; & il auroit été à desirer pour moy qu'au même temps que vous m'avez fait une grace si signalée, vous m'eussiez appris à la reconnoître. Mais aussi je ne sçaurois me taire quand je vois tant de raisons de vous remercier; & je me persuade que vous ne trouverez pas étrange si je parois devant une si celebre Compagnie si dépourvû d'ornemens, puisque c'est pour les acquerir que l'on souhaite avec tant de passion d'y entrer. La place que vous avez bien voulu me donner est une si grande faveur, que je ne l'osois esperer, & ma confusion n'est pas moindre d'avoir obtenu ce que je n'ay pas merité, que si j'en avois été refusé quand j'aurois pû la demander avec justice. Je m'imagine bien, MESSIEURS, que l'on pourra blâmer en moy une prétention si peu fondée: mais j'ay crû qu'à tout évenement on me pardonneroit de m'être laissé emporter à une si loüable tentation. Plus je me voyois éloigné d'un si haut rang, plus j'avois d'envie d'y parvenir; & je sçavois il y a long-tems que l'unique chemin à la perfection étoit de vous suivre, & de marcher s'il se pouvoit sur vos pas. Il est vray que le secours de quelques-uns d'entre de vous ne m'a jamais manqué, qu'ils m'ont redressé quand j'étois égaré, & m'ont empéché de m'égarer quand je tenois la bonne route. Cependant ces fideles Guides & ces sages Conducteurs m'ont

avoüé que c'eſt icy qu'ils ſe ſont perfectionnez, & que c'eſt à vos doctes entretiens qu'ils doivent la meilleure partie de leur gloire. J'ay jugé par là que ceux qui peuvent entrer en cette celebre Ecole, s'ils ne ſe rendent vos ſemblables, ſe rendent au moins beaucoup plus parfaits que les autres. C'eſt, MESSIEURS, ce qui m'a fait aſpirer à l'honneur que je reçois maintenant, à l'honneur de voir en un ſeul jour ce qu'il y a de plus rare en toute la France, & tout ce que le ſiecle le plus fécond en eſprits excellens a pû produire. Pour comble de bonheur j'ay appris que depuis peu vous avez multiplié vos ſçavantes Conferences, & que vous avez reſolu de vous aſſembler à l'avenir plus d'une fois la ſemaine. Certes, il ſemble que cette nouvelle inſtitution ne ſoit faite que pour ma foibleſſe, il ſemble que ce ſoit pour la ſecourir que vous ayez voulu redoubler vos ſoins. Auſſi je vous confeſſe que lorſque je fùs averti que vous aviez pris cette reſolution, la modeſtie qui m'avoit toujours retenu, & qui m'avoit toujours conſeillé d'être un de vos diſciples ſecrets, ne put reſiſter au deſir de profiter d'un ſi notable avantage. Que j'attens d'utilité de vos conſeils & de vos exemples! Que je dois imiter de choſes en vous, & que je dois changer de choſes en moy! C'eſt icy où les Sçavans deviennent polis, & où les polis deviennent Sçavans, où l'on apprend à penſer & à dire, & où les mœurs ſe forment auſſi bien que le langage. Pour moy, MESSIEURS, je n'y puis apporter qu'une grande aſſiduité, une application continuelle, & une parfaite veneration pour un Corps compoſé de tant de rares perſonnes. En effet, quand je conſidere quelle eſt vôtre vertu, & le fruit qu'en tirent toutes les Lettres, je ne puis aſſez admirer ce grand Cardinal vôtre Inſtituteur, qui n'a rien fait de plus beau que de ramaſſer en un lieu tant de perſonnes excellentes. Je ne puis aſſez admirer vôtre illuſtre Protecteur, ce veritable appuy des Sçavans, ce fameux Chef de la Juſtice, dont la prudence & la generoſité ſont ſi connuës. Ces deux grands Hommes nous ôtent l'eſperance d'en trouver à l'avenir, qui les égalent en de ſi nobles inclinations; j'oſe pourtant vous annoncer qu'ils auront bientôt un rival, auquel ils cederont tous deux avec honneur. Je ſuis témoin que nôtre jeune Monarque a une telle paſſion pour vos exercices, qu'il en quitte les paſſe-temps où ſon âge le convie, & où ſon adreſſe na-

turelle le fait toûjours réüssir. Il en interrompt ses repas aussi bien que ses passe-temps ; & puisqu'il a commencé à les aimer dans son enfance, nous devons croire qu'il les aimera toute sa vie, car les plaisirs que les belles Lettres apportent sont si purs, qu'ils ne sont jamais accompagnez ni de lassitude, ni de dégout. Que vôtre Prose & vos Vers me fourniront de matiere pour l'entretenir ! Que vos pensées & vos paroles m'obtiendront une favorable audience ! En effet, MESSIEURS, que peut-on proposer de beau, soit pour la Morale, ou pour l'Histoire, qui ne se trouve dans vos Ouvrages ? Et pour ce qui regarde la pieté, qui est l'entretien le plus convenable à ma profession & à l'employ, qui me fait approcher de sa personne, n'est-ce pas vous qui avez traité les sujets de devotion avec tant de force & de grace, que les plus insensibles & les plus durs en ont été touchez ? Que ce Prince amoureux des belles choses sera curieux de connoître vos noms, ces noms qui doivent rendre le sien si celebre ; & que ceux qui pourront contenter sa curiosité luy rendront un service important ! Enfin, MESSIEURS, le bon goût, la pureté, & les beautez veritables ne se trouvent point ailleurs que parmy vous ; l'on profite plus par la participation de vos études, & par vôtre conversation, qu'à passer toute sa vie dans un Cabinet & sur les Livres. C'est icy qu'on trouve l'éclaircissement de toutes sortes de difficultez ; c'est icy que l'esprit délivré d'erreur & d'inquietude goûte une satisfaction parfaite. C'est le bonheur dont j'espere de joüir bientôt, & je seray entierement satisfait si je puis vous témoigner combien la grace que je reçois aujourd'huy m'est précieuse & sensible.

COMPLIMENT

Fait le 1. Juin 1652.

PAR MONSIEUR LE MARQUIS DE COISLIN, depuis Duc & Pair de France, Chevalier des Ordres du Roy, lorſqu'il fut reçû à la place de Monſieur de l'Eſtoile.

MESSIEURS,

IL faudroit que j'euſſe été long-temps parmy vous, pour vous faire un digne remercîment, & pour trouver des paroles proportionnées à ma reconnoiſſance, & à la faveur que vous m'avez faite.

Je n'en ay point qui ſoient ſuffiſantes, mais vous ſçavez qu'il eſt des obligations comme des douleurs ; les petites parlent, & les grandes ſont muettes.

J'avoüe, MESSIEURS, que la grace dont vous m'avez prévenu ſurpaſſe mes forces : mais je ſuis perſuadé que comme vôtre bonté m'a ſervy de merite pour l'obtenir, elle ſeule auſſi ſe ſervira de langue pour s'en remercier elle-même.

Cependant je n'oublieray rien pour faire qu'au défaut de mes paroles, mes actions vous ſoient autant de remercîmens.

C'eſt en cela que je ſuivray l'exemple de ceux qui par une juſte reconnoiſſance couronnoient les fontaines dans leſquelles ils avoient puiſé.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR M. DE LA MESNARDIERE, *lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Tristan.*

MESSIEURS,

L'HONNEUR que je reçois de vous aujourd'huy est du nombre de ces graces extraordinaires, dont la maniere de les conferer augmente infiniment l'obligation. Les circonstances de celle-cy, MESSIEURS, sont fort glorieuses pour moy. Elles me font voir que la plus spirituelle & la plus celebre Compagnie de l'Europe a eu la bonté, non seulement de vouloir que j'aye part doresnavant à ces merites infinis, qui l'ont renduë si illustre par tout où il y a de quoy bien juger de la vertu, mais qu'elle a encore voulu declarer tres-obligeamment par tous ses suffrages, donnez d'une maniere si peu commune, au préjudice de ses maximes & de ses formes ordinaires, qu'elle me trouve digne d'elle. C'est à dire, MESSIEURS, qu'aprés ces marques d'une bonté si generale, je ne puis voir icy à l'avenir aucun de vous, à qui je ne sois redevable de la plus glorieuse avanture de ma vie, & des plus nobles avantages, dont les plus rares connoissances de l'esprit puissent être recompensées.

Ce seroit mal juger de la nature des choses, & peu connoître les qualitez de celle-cy, que de dire par une humilité desavantageuse au jugement de la Compagnie, que c'est à ma seule bonne fortune que je dois une couronne si précieuse. Bien que ce lieu soit fort éclatant, & que sa grande renommée n'ait pas aujourd'huy moins d'étenduë que le bon sens & les belles Lettres, dont sont composez ses ornemens, il ne peut être consideré comme le Palais de la fortune. On voit à toutes ses marques, MESSIEURS, & principalement par vôtre presence, que c'est celuy de la vertu. Il est d'autant plus glorieux d'être admis dans ce Temple auguste, que vous luy avez bâti vous-même par vos Ouvrages immortels & aux dépens de tant de veilles, que par un privilege merveilleux, & qui tient déja de cette noble indépendance des

choses purement intellectuelles, chacun peut dire icy que son seul merite y fait son bonheur, & que de se voir assis parmy vous en Corps Académique, pour decider souverainement de tout ce qui est de l'appanage de l'esprit agreable & cultivé, n'est que la recompense legitime des vertueux qui sont élevez à cette gloire.

Si j'avois plûtôt été libre, MESSIEURS, il y a longtemps que j'aurois témoigné, en la recherchant avec instance auprés de vous, qu'elle est la premiere de ces biens ausquels j'ay toûjours été sensible. On ne sçauroit trop tôt desirer ce qu'on ne peut trop tôt obtenir. Quand l'objet est estimable, l'empressement que l'on a pour luy est une espece de merite, & l'impatience une proche disposition à la vertu. Et sans mentir, cette societé fameuse de tant de personnes, les plus excellentes en leur genre qu'il y ait dans le premier Royaume du monde, n'est pas seulement une glorieuse carriere, où l'on ne se rencontre qu'avec des Concurrens illustres dans la poursuite de la Reputation & de l'Honneur, qui sont (s'il faut ainsi dire) le Nectar & l'Ambrosie de la terre, & la plus belle convenance que nous y puissions avoir avec nôtre principe immortel. C'est aussi par ses Emplois une Ecole toute céleste, où les esprits, de quelque étage qu'ils soient en y arrivant, peuvent s'élever davantage à tous momens, & par l'approche & la communication d'un Corps lumineux acquerir tous les jours des clartez nouvelles. Il faut donc, ce me semble, avoir le goût bien mauvais sur les choses qui regardent la belle gloire, & être peu touché de ces lumieres de l'ame, qui font même sa souveraine félicité dans le Ciel, pour ne point souhaiter avec passion de pouvoir profiter icy parmy vous des avantages que trouvent toûjours les plus honnêtes gens dans le commerce de leurs semblables. Et sans mentir, depuis que par l'ignorance, & par le mauvais goût de la plûpart des Puissances de la terre, les plus nobles facultez de l'esprit sont reduites à cette glorieuse necessité, de voir que leur seule vertu est elle-même sa Recompense ; depuis que les plus beaux Arts se sont avilis dans le grand monde sous des Regnes, & par des inclinations comme opposées à celles qui les y avoient rendus si florissans & si utiles en d'autres temps, que peut-il y avoir desormais de plus illustre & de plus doux pour les personnes vertueuses, que d'entrer dans l'honorable compo-

ſition d'une Compagnie de gens choiſis en pleine liberté de ſuffrages, parmy ce que la France a de plus ſpirituel & de plus fameux, que d'être les membres d'un Corps peu materiel, dont la Tête eſt ce même Auguſte Chef de la Juſtice, par lequel le Roy s'explique à ſes peuples avec autant de majeſté que d'éloquence, & de qui enfin chaque partie continuë encore tous les jours de ſe rendre recommandable par des fonctions dignes d'une éternelle memoire?

Ma vie juſques icy trop diverſifiée m'avoit donc mis comme hors d'état, MESSIEURS, de prétendre plutôt à cette grace. Avant que d'en témoigner les derniers deſirs, j'ay crû qu'il falloit renoüer durant quelque temps avec les Muſes mes premieres habitudes, que pluſieurs effets de ma mauvaiſe étoile, & particulierement certaines ſuites tres-fâcheuſes pour moy de la mort du grand Cardinal de Richelieu, avoient étrangement interrompuës.

Ce Grand homme, MESSIEURS, des dernieres penſées duquel j'ay eu l'honneur d'être dépoſitaire, pour ce qui regardoit les belles Lettres, avoit eu pour elles dans tout le cours de ſon glorieux Miniſtere, de grandes & nobles intentions dignes de ſon Genie, de ſa Vertu, & de ſon Nom, & proportionnées à ſon élevation & à ſa fortune. Lorſque toute la terre avoit les yeux ouverts ſur ſes déportemens, qui étoient devenus le premier ſpectacle du Monde Chrétien, il commença à luy marquer admirablement, & la delicateſſe de ſon goût, & la paſſion qu'il avoit tres-ardente pour la gloire immortelle de ce Royaume ſi floriſſant par ſes Conſeils, quand pour ſa politeſſe & pour ſon inſtruction il établit la Compagnie que vous compoſez.

J'eu de S. E. MESSIEURS, de longues & glorieuſes Audiences vers la fin de ſa vie durant le voyage de Rouſſillon, dont la ſerenité fut troublée pour luy de tant d'orages. Il me mit entre les mains des Memoires, faits par luy-même pour le plan qu'il m'ordonna de luy dreſſer, de ce magnifique & rare College qu'il meditoit pour les belles Sciences, & dans lequel il avoit deſſein d'employer tout ce qu'il y avoit de plus éclatant pour la litterature dans l'Europe. Ce Heros, MESSIEURS, vôtre celebre Fondateur, eut alors la bonté de me dire la penſée qu'il avoit de vous rendre Arbitres de la capacité, du merite, & des recompenſes

de tous ces illustres Professeurs qu'il appelloit ; & de vous faire Directeurs de ce riche & pompeux Prytanée des belles Lettres, dans lequel, par un sentiment digne de l'immortalité dont il étoit si amoureux, il vouloit placer l'Académie Françoise le plus honorablement du monde, & donner un honnête & doux repos à toutes les personnes de ce Genre, qui l'auroient merité par leurs travaux.

C'étoit là, MESSIEURS, dans l'intention du grand Armand, le premier & le plus noble ouvrage de la paix, que sa derniere Campagne avoit si notablement avancée, aussi bien que les bornes de ce Royaume. Mais en verité l'on diroit que certaine fatalité s'oppose aux avantages temporels des Gens de Lettres. Il semble que le Ciel, en leur donnant de quoy prétendre à des choses plus élevées que ne sont celles de la terre, veut qu'ils se contentent icy bas du précieux partage de la gloire, qui tient de luy ; & qu'il ne peut souffrir que les esprits extraordinaires soient occupez des soins qui accompagnent ces établissemens fragiles, qui sont ordinairement les presens vicieux de la fortune, & l'unique recommandation des ames basses, à qui elle est plus favorable. Comme le monde ne voit presque jamais ensemble la félicité d'un peuple, & les conquêtes de son Prince, ainsi l'on peut croire que par une disposition tres-juste de la Sagesse qui nous conduit, la recompense d'un nom glorieux se rencontre fort rarement dans les conditions privées avec les autres richesses, de qui l'espece & le Genie sont opposez directement à ceux des biens, que nous appellons immortels. La nature elle-même semble avoir travaillé sur cette idée dans ses productions. Les lauriers, & ces autres arbres qui joüissent comme eux d'une verdure perpetuelle, sont infructueux & steriles, & les livrées qu'ils portent de l'Immortalité, sont la noble raison qui les prive de la fécondité des autres plantes. La seve de ces beaux arbres, dont vos travaux les plus merveilleux, & ceux même des plus celebres Conquerans, ne se proposent que quelques feüilles pour recompense, s'en va toute à la nourriture de cette profonde couleur de leur printemps éternel : de qui neanmoins tout l'usage, c'est d'etre durant l'hiver & quand la nature semble morte, la recreation de la vûë, qui est à la verité plus spirituelle elle seule, & plus aimable que tout le reste de nos sens. De même l'esprit des gens d'étude

d'étude se donne le plus souvent tout entier à l'éternité de leurs noms, & aux autres choses de cette maniere ; qui sont presque toûjours contraires par la leur à la fortune des hommes, par ce que, selon les remarques que nous avons faites, elles sont extrémement éloignées du Genie de l'interêt, & de celuy des affaires.

Mais sans insister davantage sur cette destinée du Parnasse, dont la cause ne seroit pas mal-aisée à trouver dans le propre temperament de son Enthousiasme, & de laquelle le grand Cardinal alloit si genereusement surmonter les mauvais effets pour les Muses, j'estime, MESSIEURS, qu'il n'y a point auprés de vous de plus excellent Panegyrique pour sa memoire, que ce recit assez particulier que j'ay l'honneur de vous faire de ses dernieres pensées Académiques, connuës de peu de personnes vivantes, de partie desquelles neanmoins pourroit encore être témoin ce fameux & puissant Ministre, de qui sa place est aujourd'huy si glorieusement occupée. Mais certes, rien n'est aussi à mon sens plus avantageux pour vôtre illustre Compagnie, que cette marque honorable de la déference qu'un si Grand homme avoit pour elle. En effet, MESSIEURS, pouvoit-il mieux témoigner à toute la terre la grande opinion qu'il avoit de vous, qu'en vous établissant, s'il eût vécu un peu davantage, une espece de souveraineté perpetuelle sur ce qu'il y avoit de plus éminent dans le monde, & de plus connu pour les lumieres de l'esprit?

Quelqu'étroites que soient les bornes du mien, je vois, MESSIEURS, que dans ce rare dessein d'un si grand homme, s'il eût eu le temps de l'accomplir, vôtre bonté d'aujourd'huy m'auroit érigé en l'un de ces Arbitres du beau Sçavoir, dont l'Intendance vous alloit être donnée. Pour recüeillir soigneusement dans mon cœur tous les sujets de ma gratitude envers vous, je me remets à tous momens devant les yeux, qu'ayant l'honneur d'être de vôtre nombre, par la grace que vous me faites, j'allois devenir l'un des glorieux distributeurs de ces Couronnes, dont la mort augmente l'éclat, plûtôt qu'elle ne le ternit & ne l'efface.

Mais le Ciel en a disposé autrement. Le plus grand & le plus loüable de tous les hommes n'a pû executer un dessein noble & genereux, dont l'accomplissement sembloit devoir être la consommation de ses desirs, comme il auroit sans dou-

te ajoûté le comble à ses loüanges : mais son dernier jour, si funeste à la grandeur de ce Royaume, & aux delices de tous les honnêtes gens de l'Europe, dont la tranquillité faisoit desormais toutes les inquietudes de ce Heros, ne m'empêche point, MESSIEURS, de trouver toûjours abondamment dans cette illustre & subsistante production du grand Cardinal, je veux dire dans cette glorieuse Assemblée du Parnasse, de quoy remplir la plus noble ambition, dont une belle ame soit capable. La connoissance & le merite sont infiniment plus excellens que l'autorité & le pouvoir. Les personnes même les plus imparfaites, qui sont constituées en dignité sur la terre, y joüissent ordinairement du dernier de ces avantages : mais la supréme intelligence est un pur talent du Ciel. C'est, selon l'apparence, le plus noble & le plus éclatant attribut de la Divinité, si elle n'est Dieu elle-même.

Si je ne suis donc point desormais avec vous, MESSIEURS, le dispensateur des graces envers les gens de la plus haute érudition, je ne laisse pas de voir toûjours icy quelque chose de tres-utile pour moy, & qui me sera encore plus glorieux, puisque, si je n'y donne pas de ces recompenses passageres, il m'est permis à moy-même d'y acquerir mille Couronnes immortelles, en apprenant de vous tout ce qui les fait meriter, quand on joint les lumieres de vos Préceptes à l'imitation de vos exemples.

C'est l'esprit, MESSIEURS, avec lequel j'ay l'honneur de prendre place dans vôtre celebre Assemblée. Comme mon ambition s'y termine entierement aujourd'huy, il ne me reste plus, MESSIEURS, qu'à vous supplier tres-humblement de croire, que reglant ma reconnoissance envers vous, par les graces que j'en ay reçuës dans ce consentement si universel de vos suffrages, si glorieux par ses circonstances, pour un sujet aussi foible que je le suis, nul ne me surpassera jamais en zele pour les interêts d'une Compagnie si auguste, en respect & en amour pour les personnes illustres qui la composent, ni en déference pour les judicieux sentimens de tant d'esprits les plus éclairez & les mieux faits, qui forment dans le monde intelligent & poli, aucune societé de même espece que la vôtre.

RÉPONSE

AU DISCOURS DE MONSIEUR DE LA MENARDIERE.

MONSIEUR,

TOUTE cette Compagnie vous répond par ma bouche, & vous rend graces de vos remercîmens. Vous la devez regarder comme une Vierge, qui a non seulement de la chasteté, mais aussi de la pudeur; elle peut faire des souhaits, mais elle ne les fait que dans l'ame. Ses faveurs ne consistent pas à offrir, mais à accorder de bonne grace tout ce que son devoir luy permet. Vous sçavez comment elle a reçû vos vœux, il n'a fallu ni la contraindre, ni la persuader; elle a oublié que vous eussiez des rivaux, & n'a été partagée d'aucune raison, ni d'aucune passion contraire. Elle ne s'en repent pas; car pour ne rien dire qui vous oblige à rougir, elle voit en vous les deux choses les plus capables de luy plaire, l'amour de la vertu, sans laquelle l'esprit, le sçavoir, & l'éloquence, sont des maux, & non pas des biens; l'amour des belles Lettres, qui est le fondement de cette societé, l'ame & la vie de nos exercices. J'ay peine à me taire de tout le reste; mais les ouvrages que vous avez publiez, en parlent assez à tout le monde. Que pouvoit encore souhaiter en vous une Compagnie comme celle-cy, si ce n'est peut-être ce que vous venez de luy donner, des assurances d'une affection & d'une reconnoissance éternelle. Continuez dans ces sentimens; car ces mêmes paroles que vous venez de prononcer, plus vous avez pris soin de les choisir & de les polir, plus elles vous condamneroient un jour si vos actions étoient contraires. Que si la memoire de nôtre auguste Fondateur vous est chere & précieuse, comme vous venez de nous le dire, sçachez que c'est parmy nous qu'on la celebre à tous momens. Un ouvrage digne de loüange loüe incessamment son Auteur. Cette Académie est l'ouvrage de ce Heros. Quelque chose que nous fassions, soit en particulier, soit en public, tous nos travaux le regardent,

tous nos Livres ſont ſes Panegyriques, toutes nos Poëſies ſont des Hymnes que nous luy chantons. Si quelqu'un partage cette gloire avec luy, c'eſt cet autre grand & illuſtre Protecteur, que la bonne fortune de l'Académie nous a donné aprés luy, qui s'étant conſacré de tout temps aux ſoins de l'Etat, a cru que l'Etat même l'obligeoit à prendre ſoin des bonnes Lettres; qu'il ne ſuffiſoit pas de rendre juſtice aux particuliers dans les Conſeils, ſi on ne la rendoit publiquement à la vertu & au merite: que ce n'étoit pas aſſez d'aſſembler dans ce Palais les Livres de toutes les Nations, & de tous les ſiecles, s'il n'y recüeilloit encore avec toute ſorte d'humanité, ceux qui honorent nôtre ſiecle & nôtre Patrie par leurs écrits; comme autant de Livres parlans & animez, ſi je le puis dire aprés les anciens, comme une Bibliotheque vivante. Reverez, MONSIEUR, avec nous un ſi Grand homme. Ne vous laſſez point d'avoir dans le cœur & dans la bouche le grand Cardinal de Richelieu, obſervez les loix que vous avez entenduës. Ce ſont les trois choſes que j'exige de vous, & ſous ces trois conditions ſi aiſées, ſi douces, ſi agreables, je vous donne pour freres tous ceux qui compoſent cette Compagnie, je vous les donne pour amis; car c'eſt bien ſouvent dire davantage. Si un ſeul amy eſt un threſor, quelles richeſſes comparerez vous à tant d'amitiez honnêtes & vertueuſes?



DISCOURS

PRONONCÉ PAR MONSIEUR PELISSON le 30. Decembre 1652. sur ce que l'Académie, en considération de ce qu'il avoit composé son Histoire, avoit ordonné que la premiere place qui vaqueroit dans le Corps, luy seroit destinée, & que cependant il auroit droit d'assister aux Assemblées, & d'y opiner comme Académicien, avec cette clause, que la même grace ne pourroit plus être faite à personne pour quelque consideration que ce fût.

MESSIEURS,

Si vous avez attendu de moy un remercîment qui réponde à la grandeur de vôtre bienfait, ou à la dignité de cette Assemblée, je ne doute point que vous ne vous repentiez bientôt de m'avoir si genereusement obligé. Mais si on peut dire des graces que vous faites, comme on a dit quelquefois de celles du Ciel, qu'on les merite quand on en reconnoît parfaitement la valeur, jamais homme ne les merita mieux que moy, & vous ne fîtes jamais une élection plus judicieuse.

Je sçay combien il est glorieux d'être membre d'un si noble Corps; quelle utilité est jointe à cet honneur; de quel plaisir cette utilité est accompagnée; combien de défauts me défendoient d'aspirer à ces avantages; combien d'obstacles en la chose même vous défendoient de me l'accorder.

Ces diverses considerations se presentent à moy sans cesse. Il n'y en a pas une qui ne m'arrête, qui ne me touche sensiblement, qui ne me donne pour vous, MESSIEURS, quelque particulier mouvement de reconnoissance.

Commenceray-je par la gloire dont me comble une si rare faveur? Les Rois, les Conquerans, & quelques-uns même de ces Heros, dont l'Antiquité a fait ses Dieux, ont pris autrefois à grand honneur d'être faits Bourgeois de certaines Republiques.

Cependant, MESSIEURS, à le conſiderer comme il faut, un Etat, quelque floriſſant & quelque illuſtre qu'il puiſſe être, qu'eſt-ce autre choſe qu'un amas de gens, que l'interêt & la neceſſité ſeulement joignent enſemble, où regnent tantôt les richeſſes, tantôt la force & la violence, tantôt l'intrigue & la fourbe, & tres-rarement le merite & la vertu? Certes, ſi la pompe exterieure ne nous ébloüit, & ſi nous n'en jugeons par les yeux plûtôt que par la raiſon, autant que l'uſage eſt au deſſus de la multitude, l'eſprit au deſſus du corps, & le deſir de ſçavoir au deſſus de celuy de vivre; autant l'Académie eſt au deſſus de la Republique, autant l'honneur que vous m'avez fait ſurpaſſe celuy dont ſe glorifioient autrefois, & ces Rois & ces Conquerans, & ces Dieux même de l'Antiquité. Et quand de ces reflexions generales, je deſcens à de plus particulieres, quand je me remets devant les yeux cette celebre Compagnie, établie en la premiere Ville du premier Royaume du monde, formée par le plus grand Miniſtre qui fut jamais, & protegée encore aujourd'huy par un autre, qui pour tout dire, ne pouvoit être plus digne de luy ſucceder; quand je me la repreſente compoſée de tant d'excellens hommes, connus, eſtimez, & admirez de toute l'Europe : quand je m'imagine que j'auray à l'avenir une place au milieu d'eux, & que je verray mon nom parmy les leurs voler par tout l'Univers, & prendre part aux loüanges immortelles qui leur ſont dûës: l'oſeray-je dire, MESSIEURS? Je doute ſi je veille ou ſi je dors, & ſi ce n'eſt point icy un de ces beaux ſonges, qui ſans nous faire quitter la terre, nous perſuadent que nous ſommes dans le Ciel.

Mais, MESSIEURS, ces beaux ſonges ne laiſſent rien aprés eux, au lieu que la gloire à laquelle vous m'appellez, doit être bientôt ſuivie d'une utilité réelle & ſolide. Que ſert-il de le diſſimuler? Si dés mon enfance les belles Lettres ont été ma paſſion; ſi j'ay toûjours regardé l'art de bien écrire, comme la fin & le dernier but de tous mes travaux; il ne m'étoit ni facile, ni poſſible d'y parvenir ſans la faveur que vous me faites. Il y a veritablement un petit nombre de Genies extraordinaires, que la nature prend plaiſir à former, qui trouvent tout en eux-mêmes, qui ſçavent ce qu'on ne leur a jamais enſeigné, qui ne ſuivent pas les regles, mais qui les

font, & qui les donnent aux autres. Tels étes-vous aujourd'huy, MESSIEURS, tels ont été aux Siecles passez quelques grands Personnages de Rome & d'Athenes : mais quant à nous, qui sommes d'un ordre inferieur, si nous n'avons que nos propres forces, & si nous n'empruntons rien d'autruy, quel moyen qu'avec un seul jugement & un seul esprit, qui n'ont rien que d'ordinaire & de mediocre, nous contentions tant de differens esprits, tant de jugemens divers, à qui nous exposons nos ouvrages ? Quel moyen, que de nous-mêmes nous assemblions une infinité de qualitez, dont les principales semblent contraires ; que nos écrits soient en même temps subtils & solides, forts & delicats, profonds & polis ; que nous accordions toûjours ensemble la naiveté & l'artifice, la douceur & la majesté, la clarté & la brieveté, la liberté & l'exactitude, la hardiesse & la retenuë, & quelquefois même la fureur & la raison ? C'est beaucoup, si la naissance nous donne une partie de ce qui est necessaire pour ces grandes choses, nous devons recevoir tout le reste de l'Institution; il nous faut avoir recours aux Préceptes, aux Exemples, à des Amis, à des Maîtres ; & ces Préceptes, ces Exemples, ces Amis, ces Maîtres ; c'est parmy vous, MESSIEURS, que je me propose de les trouver. Que diray-je maintenant de la douceur que je me figure dans vos Conferences ? Ceux que vous y admettez peuvent bien representer en quelque sorte & l'honneur & le profit qu'ils en attendent ; mais pour le plaisir que vous apporte sans doute l'agreable commerce des bonnes choses, le plaisir que la vertu, jointe à l'amitié, que l'union des esprits, & la conformité de desirs loüables mêlent à toutes vos conversations, il faut, si je ne me trompe, le goûter pour le comprendre ; il se sent, & ne se peut exprimer. Je vous en prens à témoin, MESSIEURS. J'en prens à témoin ces heures qui coulent si vîte, & ces importunes tenebres, qui d'ordinaire viennent plûtôt que vous ne voudriez, vous séparer & rompre ces Assemblées.

Mais je m'arréte trop long-temps, MESSIEURS, à ce qu'il y a de moins particulier en vôtre bienfait. C'est ainsi que je devrois vous remercier, si vous aviez accordé cet honneur à mon merite, à mes instantes supplications, à la necessité de remplir vôtre Compagnie, & d'obéïr à vos Reglemens. Maintenant que vous fermez les yeux à tous mes dé-

fauts, que vous prévenez & mes poursuites & mes esperances, que vous oubliez pour moy vos coûtumes & vos loix; qu'il ne se presente point d'obstacle si grand, que vôtre bonté ne le surmonte : avec quels termes & avec quelle éloquence, fût-ce la vôtre même, vous pourrois-je dignement remercier ? Je veux bien ne point examiner icy ces défauts, que vous n'avez pas voulu considerer, & qui vous devoient empêcher de penser à moy ; & plût à Dieu que je pusse, ou m'en corriger entierement, ou vous les cacher toute ma vie ! Mais je ne sçaurois me taire de cet excés, de cette profusion de vos faveurs, de cette forme de m'obliger, pour ainsi dire, contre toutes les formes. Je crains, MESSIEURS, d'en parler trop hardiment. Vous avez fait, ce me semble, en cette rencontre, & plus que vous ne deviez, & plus que vous ne pouviez ; vous avez préferé en quelque sorte ma gloire à la vôtre, l'interêt d'un particulier sans merite à celuy de tout vôtre auguste Corps. Je pensois, MESSIEURS, & vous l'aviez crû peut-être, que ce seroit la principale matiere de mon discours : mais quelle apparence de m'étendre davantage sur un sujet, où si je veux me loüer de vôtre bonté, je me vois presque contraint de blâmer vôtre indulgence, où tous mes remercîmens seroient des reproches, où je ne sçaurois ni vous défendre sans orgueïl, ni vous accuser sans ingratitude ? A la verité, si l'Académie n'a jamais tant fait d'honneur à personne, jamais personne n'eut un si ferme & si veritable dessein de l'honorer ; si elle a violé pour moy ses propres loix, elle ne se plaindra jamais que je les viole. Mais je crains bien que toutes mes bonnes resolutions ne puissent pas excuser la sienne. Qui suis-je, MESSIEURS, pour faire qu'on ébranlât en ma faveur des fondemens posez avec tant de jugement, & affermis par l'usage de tant d'années ? Qui suis-je, que pour me donner entrée en ce sacré lieu, il fallût non pas en ouvrir les portes, mais, si je l'ose dire, en abattre les remparts & les murailles, comme on feroit pour un Roy triomphant & victorieux. La vanité m'emporteroit, MESSIEURS, si j'allois plus loin. Je sens cette douce confusion de pensées que donnent la joye, la reconnoissance, & toutes les autres passions agreables, quand elles sont au plus haut point ; & dans ce desordre de mon esprit, tout ce que je puis, c'est de reprendre mes propres paroles, de finir de même que

j'ay

j'ay commencé, & de m'écrier pour toute conclusion. Si vous avez attendu de moy un remercîment, qui répondît à la grandeur de vôtre bienfait, ou à la dignité de cette Assemblée, je ne doute point que vous ne vous repentiez déja de toutes les graces que vous m'avez faites ; mais si c'est les meriter que d'en reconnoître parfaitement la valeur, jamais homme ne les merita mieux que moy, & vous ne fites jamais une Election plus judicieuse.

DISCOURS

Prononcé le 17. Novembre 1653.

PAR MONSIEUR PELISSON, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de Porcheres.

MESSIEURS,

J'AUROIS souhaité de ne voir jamais mourir pas un de Messieurs les Académiciens, & de demeurer toute ma vie surnumeraire, ce qui ne m'étoit que trop glorieux ; mais puisqu'il en devoit arriver autrement, je me réjoüis de voir que cette illustre Compagnie me confirme aujourd'huy la grace qu'elle m'avoit déja faite, & qu'elle n'en a point été détournée, ni par les défauts qu'elle a pû remarquer en moy depuis que j'ay l'honneur d'assister à ses Assemblées, ni par les divers murmures qui ont été excitez de tous côtez contre ce miserable Livre, qui tout innocent qu'il est, n'a pas eu certainement le bonheur de satisfaire également à tout le monde. Je me sens obligé, MESSIEURS, à vous protester de nouveau, que ni en le composant, ni en le publiant, je n'ay jamais eu d'autre pensée que de servir la Compagnie, d'obliger tous les particuliers qui la composent, d'honorer la memoire du Protecteur mort, de rendre tout ce que je devois au merite & à la qualité du Protecteur vivant. A cette protestation, MESSIEURS, j'en ajoûte une autre, qui est que je n'imiteray point ceux qui ne témoignent de l'ardeur

pour leurs maîtresses que durant les fiançailles, & qui s'en dégoûtent le lendemain de leurs nôces. Vous me verrez redoubler mon assiduité & mes soins, & par les devoirs que je rendray, & à tout le Corps en general, & à chacun de vous, MESSIEURS, j'essayeray de vous faire voir, que dans une ame qui n'est pas tout à fait mercenaire, le souvenir & la reconnoissance d'un bienfait reçû ont encore plus de force que n'en avoient le desir & l'assurance de le recevoir.

DISCOURS

Prononcé en 1654.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ DE CHAUMONT, depuis Evêque d'Acqs, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Laugier.

MESSIEURS,

SI la connoissance de soy-même & la modestie pouvoient s'accorder avec la reconnoissance d'un extréme bienfait, & si dans une extraordinaire obligation, un respectueux silence se pouvoit garder sans une lâche ingratitude, j'eusse conservé dans mon ame le sensible ressentiment des graces que je reçois de Vous. Je les eusse reverées comme ces faveurs du Ciel qui se payent par le sacrifice de nos pensées, & les conservant cherement dans le secret de mon cœur, je l'eusse rendu le seul témoin de ma gratitude. Mais comme je suis persuadé qu'il n'y a pas plus de crime à soûtenir qu'on n'a point reçû de grace qu'à ne la publier pas, & qu'il n'y a pas moins de honte de la dénier que de s'en taire, j'ay beaucoup mieux aimé vous remercier mal que de ne le point faire du tout, & passer auprés de Vous pour peu habile que pour ingrat. D'ailleurs, toute la hardiesse que la reputation d'une Compagnie si considerable me peut ôter par la crainte, l'esperance de sa bonté me la redonne avec usure ; & je me flatte de la créance, que voyant dans mon Discours autant de respect

que de ressentiment, vous n'aurez pas desagreable d'entendre des paroles, qui dépourvûës des graces de l'Eloquence, auront au moins celles de la verité. En effet, MESSIEURS, lorsque je songe que j'ay l'honneur d'être reçû dans vôtre Compagnie, bien que l'éclat d'un si grand honneur m'environne, il ne m'ébloüit pourtant pas, & la lumiere qui pourroit offusquer les yeux de quelques autres, éclaire les miens, & leur faisant voir mon élevation & vos faveurs, dans un état tout plein de gloire, me fait connoître la dignité de la place que vous m'accordez. Je vois avec autant de crainte que d'étonnement, que j'entre aprés un Homme qui ne me laisse que le desespoir de le suivre, & que j'ay l'honneur d'être d'une Assemblée dont toute l'Europe revere les Ouvrages, & suit les decisions; & qui ayant même fait éclater sa lumiere parmi les glaces du Septentrion, a pu les faire admirer ou le Soleil n'ose porter la sienne, jusqu'à s'y faire rendre des hommages par les Têtes Couronnées. Outre cette lumiere qui vous est si propre, j'y remarque encore, MESSIEURS, celle de vôtre Grand Fondateur, toute vive & toute brillante, puisque la même grandeur de courage qui luy fit porter les bornes de nôtre Monarchie au delà du Rhin, des Alpes & des Pyrenées, & rompre ces barrieres que la Nature, plûtôt que les forces étrangeres, sembloit avoir établies, luy inspire le desir d'en faire regner le langage comme il en avoit fait reconnoître la puissance, & ne le fit pas moins atteindre au suprême honneur des Sciences, qu'à la plus grande gloire des Conquêtes. Mais si une clarté qui vient des tombeaux & qui demande le secours de nôtre memoire, touche les yeux avec tant de force, quelle veneration peut imprimer dans les esprits celle qui brille à nôtre vûë, & qui la frappe si puissamment, que sans interroger la fidelité de nôtre souvenir, il est impossible de ne se rendre pas à sa douce violence? A ces marques, qui ne reconnoît nôtre incomparable Protecteur, dont les perfections extraordinaires surpassant infiniment celles de tout le reste des hommes, au même tems qu'elles en attirent l'admiration, elles se derobent à leur connoissance, & leur font avoüer qu'étant de beaucoup au dessus de leurs pensées, elles sont aussi au delà de tous les res-

pects que l'on oseroit s'efforcer de leur rendre. N'ayant donc pas, MESSIEURS, la hardiesse de le considerer dans les pensées que toute la France a pour une fermeté, qui dans les tempêtes de l'Etat a tant contribué au rétablissement des affaires, sans qu'il en ait jamais quitté le timon, même durant les plus violens orages, il me permettra de ne le considerer que comme Protecteur de l'Academie Françoise, qui le revere sous ce titre glorieux, moins pour son autorité, que pour cette Eloquence qui le fait regner dans tous les Conseils & dans toutes les Compagnies du Royaume : qui le regarde plûtôt comme son modele que comme son défenseur, & qui espere que l'Eloquence de nôtre âge étant consacrée dans ses Ouvrages incomparables, elle le reconnoîtra encore pour Protecteur contre tout ce qui se pourra élever de barbarie dans les Siecles à venir. Outre cette protection generale que chacun reçoit de luy, j'ose m'en promettre une particuliere de sa bonté. Je me flatte de l'opinion que cette même main qui a soûtenu la Monarchie, ayant daigné me presenter à Vous, voudra encore me soûtenir auprés de Vous ; que ses soins infatigables pour les besoins de cet Etat, s'abaisseront quelquefois jusqu'à moy, & qu'ensuite me persuadant que sa bonté ne peut non plus être trompée que son admirable jugement, je feray quelque chose au delà de mes forces, pour justifier l'honneur qu'il m'a fait. C'est vous, MESSIEURS, que je conjure de m'en apprendre la maniere. Il y va sans doute un peu de vôtre gloire, & vous étes obligez en quelque sorte de prouver que vôtre choix regardoit l'avenir, qu'il fermoit les yeux sur le present, & que vous vouliez pouvoir dire un jour, qu'il est beaucoup plus glorieux de n'avoir pas trouvé que d'avoir rendu une personne digne d'être des vôtres. J'en mediteray les preceptes avec respect, & je tâcheray à vous faire connoître que si je n'ay pû refuser des paroles à la justice de ma reconnoissance, & à la force de mon ressentiment, je sçauray bien les resserrer dans les bornes de mon peu de merite, & dans celles de la retenuë que je dois avoir devant de si grands Hommes que vous étes.

COMPLIMENT

Fait par M. PELISSON

A M. LE CHANCELIER SEGUIER le 6. Janvier 1656. lorſque les Sceaux luy furent remis pour la troiſiéme fois.

MONSEIGNEUR,

L'ACADEMIE FRANÇOISE eſt trop ſenſible à toutes vos graces, pour ne l'être point à toutes vos proſperitez. Le reſpect que nous avons pour vôtre Grandeur ne peut à la verité, ny augmenter ny diminuer. En cela tous les temps nous ſont égaux comme ils le ſont à vôtre vertu ; mais quant à nôtre ſatisfaction & à nôtre joye, nous confeſſons, MONSEIGNEUR, qu'elle dépend de nôtre fortune. Ce que le Roy vient de rendre à vos grands ſervices, nous penſons l'avoir reçû ; vôtre gloire eſt la nôtre. Si vous la regardez ſans émotion, nous vous admirons, MONSEIGNEUR, mais nous ne ſçaurions vous imiter. Souffrez que nous en ſoyons plus touchez que vous, & qu'on reconnoiſſe à cette marque, à quel point nous ſommes tous en general & en particulier, vos, &c.

COMPLIMENT

Fait le 31. Mars 1656.

PAR M. L'EVESQUE DE LAON, à present Cardinal d'Estrées, Commandeur des Ordres du Roy, lorsqu'il fut reçû à la place de M. Du Rier.

MESSIEURS,

JE n'ay differé si long-temps à vous venir remercier de la place que j'occupe aujourd'huy dans vôtre Compagnie, qu'afin d'y entrer avec toutes les marques qui pouvoient m'en faire paroître plus digne. Lorsqu'elle me fut accordée, l'état où j'étois ne me permit point de venir dans un lieu si public & si considerable, & pour l'interêt de vôtre Corps, aussi-bien que pour celuy de mes affaires, je devois attendre la justice que je reçûs quelque temps aprés. C'est la seule raison qui m'a fait retarder les tres-humbles graces que je vous rends à cette heure ; mais ne croyez pas, MESSIEURS, que ce retardement ait affoibli ma reconnoissance. Je connois trop le prix de cette obligation, & le merite de vôtre Compagnie, pour être capable d'un tel défaut. Je sçay que nous vous devons tout ce qu'on voit de politesse & d'éloquence dans ce Royaume, & que vous ne possedez pas moins la science des choses que celle des paroles, quoi que vous ne paroissiez assemblez que pour perfectionner le langage. Rien ne me semble plus honorable que les soins & l'application de vôtre Fondateur dans la hauteur & dans l'infinité de ses desseins ; il s'est toujours proposé l'établissement de vos Assemblées comme un moyen important pour sa gloire, & avantageux à ceux de sa Nation ; & je ne trouve rien de plus heureux que d'avoir pû reparer la perte d'un tel Protecteur, par l'appui de celuy que vous luy avez fait succeder, qui n'est pas moins le Chef de l'Eloquence que de la Justice, & dont les avis ne doi-

vent pas être moins eſtimez que la protection. Cependant parmi tant de conſiderations, j'avouë que la maniere dont vous m'avez voulu choiſir eſt dans cette rencontre ce qui me touche davantage. Vous m'avez pris dans la diſgrace, & vous n'avez point redouté ce qui donnoit de la crainte à tout le monde. On diroit même que vous voulûtes alors oppoſer cette conſolation & ce remede aux maux que la fortune me faiſoit; auſſi vous puis-je proteſter que j'en conſerveray toûjours une parfaite reconnoiſſance, & que quelque place que je rempliſſe ailleurs, elle ne m'inſpirera point une ſatisfaction plus juſte & plus naturelle que celle-cy. Je rencontre dans les autres le credit de mes proches, le bonheur de ma naiſſance & les diſpoſitions favorables de la Cour; mais il me ſemble que celle-cy appartient toute à ma perſonne, & que je ne la dois qu'à la bonne opinion que vous avez conçûë de moy. Ce n'eſt pas toutefois ſans embarras & ſans inquietude que je viens parmi vous, puiſqu'avec aſſez peu de lumiere & de capacité, je m'expoſe à la vûë de tant de perſonnes ſçavantes & éclairées.

RÉPONSE

AU COMPLIMENT FAIT PAR MONSIEUR l'Evêque DE LAON, *Duc & Pair de France, à preſent Cardinal d'Eſtrées, le jour de ſa reception à l'Académie.*

MONSIEUR,

CETTE Compagnie ſe ſent tres-honorée de tant de marques, d'eſtime, & d'affection que vous luy donnez.

Lors même que vous luy étiez encore une perſonne étrangere, elle ſe réjoüiſſoit pour l'interêt du Public, & pour la gloire de nôtre Siecle, de voir également éclater en vous la naiſſance, la fortune, les inclinations nobles & vertueuſes, les lumieres, & le ſçavoir.

Aujourd'huy que vous vous donnez à Elle, jugez, MONSIEUR, quelle doit être ſa joye, & combien elle eſt touchée de tous ces riches & précieux avantages, qu'elle regarde deſormais comme ſiens.

J'ay tort pourtant de vous les faire considerer, la place que j'ay l'honneur d'occuper m'oblige, ce semble, à vous tenir un autre langage.

Non, MONSIEUR, pour être un veritable Académicien, ne considerez, s'il se peut, que ce qu'on doit estimer en l'Académie. Fermez les yeux en nôtre faveur à tout ce que vous avez de grand & de relevé; oubliez parmy nous qui vous étes, il suffit que nous ne l'oublierons jamais.

De quelque sorte que vous honoriez les belles Lettres, j'ose vous promettre que vous ne vous en repentirez pas. Elles rendent avec usure ce qu'on leur préte; il n'est rien dont elles ne soient capables: mais elles ne réüssissent jamais si bien qu'en ces glorieux Emplois, que vous aurez droit de leur donner. Quand quelqu'un en fait des instrumens de sa subsistance, & des armes contre la pauvreté, elles le soulagent autant qu'elles peuvent; mais c'est bien souvent avec moins de succés, car elles sont nées pour quelque chose de plus grand, & ces Reines ne sçavent pas faire les esclaves.

Ce qu'elles aiment, c'est de triompher dans les Conseils, de regner sur l'esprit des peuples, d'être les compagnes des premieres Dignitez, l'ornement des Cours, l'appuy des Sceptres & des Couronnes.

En voulez-vous, MONSIEUR, un illustre exemple? vous l'avez devant les yeux. Si nôtre grand Protecteur leur a fait part de son travail & de ses veilles, elles luy ont prodigué tous leurs tresors; s'il les a comblées d'honneur, elles l'ont couvert de gloire, & l'on ne peut dire si dans ce noble commerce elles ont plus donné que reçû.

Vous le voyez aujourd'huy présider à cette Assemblée, dont il est les delices, mais vous le pouvez voir tous les jours dispenser les graces & la justice du Prince; c'est à dire la félicité publique à toutes les differentes Provinces de ce grand Etat, comme cet Apollon des Poëtes, qui présidoit veritablement sur le Parnasse au milieu des Muses, mais qui ne laissoit pas cependant de distribuer incessamment la lumiere, & avec elle la joye & l'abondance à tous les peuples de l'Univers.

Mais ses propres Eloges luy pourroient déplaire; il vaut mieux ne vous parler en sa presence, que de nôtre auguste Fondateur, dont la memoire luy est si chere, & les loüanges si agreables.

Ce

Ce fameux Miniſtre, à qui la France doit tant de victoires & tant de proſperitez, le prodige de ſon Siecle, que les Siecles à venir ne pourront aſſez admirer, en même temps qu'il ouvroit les yeux ſur tout le monde Chrétien, n'y ayant point de partie en toute l'Europe qu'il ne défendît, ou dont il n'eût à ſe défendre, il tournoit ces mêmes yeux ſur les exercices de l'Académie ; & ſi ce n'étoit pas la plus grande, c'étoit peut-être la plus douce de ſes penſées.

Eſtimez toûjours tres-digne de vôtre affection, MONSIEUR, une Compagnie que ces deux Grands hommes n'ont pas eſtimée indigne de leurs ſoins.

Puiſſiez-vous marcher ſur les traces de ces deux Heros, vous ne ſçauriez vous rien propoſer, nous ne ſçaurions vous rien ſouhaiter de plus glorieux, ni de plus illuſtre.

HARANGUE

de M. PATRU faite en 1656.

A LA REINE CHRISTINE DE SUEDE, au nom de l'Académie Françoiſe.

MADAME,

SI l'Académie Françoiſe prend la hardieſſe de ſaluer vôtre Majeſté, & de luy offrir ſes reſpects tres-humbles, c'eſt vôtre ſeule bonté qui l'a pû rendre ſi hardie. Cette Lettre également belle & obligeante, vôtre Tableau dont vous l'avez honorée, ſont de ſi hautes faveurs, qu'elle a crû qu'en cette rencontre rien ne ſeroit moins pardonnable qu'un ingrat, qu'un lache ſilence. En effet, quand nous penſons qu'une grande Reine n'a pas dédaigné de jetter les yeux ſur nous, & de nous envoyer des extrémitez du Septentrion d'illuſtres marques de ſon eſtime, nous ne pouvons aujourd'huy moins faire que d'adorer les divines mains qui nous ont fait tant de graces.

C'eſt, MADAME, un devoir ſi juſte qui nous amene en ce lieu, ou nous venons pour contempler vôtre Majeſté, & pour

luy rendre ce culte religieux que le monde entier doit à sa vertu. Et certainement, si on considere les actions de vôtre vie, on y trouvera je ne sçay quoy de si élevé, qu'il obscurcit toute la gloire des Monarques les plus fameux. Jamais naissance ne fut plus heureuse que la vôtre. Il n'y a rien que de merveilleux en vôtre personne sacrée. Tout vôtre Regne n'est qu'une suite de triomphes & de succez étonnans. La nature & la fortune vous ont donné tout ce qu'elles ont de plus précieux. Toutefois, MADAME, ce n'est point là le tresor de vôtre cœur; & marchant dans ce sentier épineux où l'on ne voit que des traces de Heros, vous avez cherché quelque chose de plus rare encore que tous les dons de la nature & de la fortune. Vôtre Majesté a donc pû dans sa plus tendre jeunesse, environnée de tout ce qui peut seduire l'ame ou l'amollir; elle a pû, dis-je, resister au chant des Sirenes, & s'appliquer à l'étude de la Sagesse. Que je trouve de grandeur dans cette premiere démarche! Combien de Reines, mais combien de Rois comptera-t-on depuis la fondation du monde qui ayent brûlé d'une ardeur si noble? Qu'une Princesse, pour concevoir un si beau feu, doit être éclairée! qu'elle doit être au dessus de tout le vain faste des Diadêmes!

Mais quelle rapidité, quel progrés si prodigieux! Permettez, MADAME, que je le dise; si ce n'est pour vôtre gloire, que ce soit pour l'ornement de nôtre Siecle. La connoissance des Langues, où nous consumons les jours & les nuits, & le plus beau de nôtre âge, n'a été que le divertissement de vôtre enfance. Les Lettres humaines n'ont point de fruit, n'ont point de fleur, que vos mains Royales n'ayent cueïllie. Il n'y a rien dans tout le cercle des Sciences, que vôtre esprit, cet esprit si vaste, n'ait penetré. Vous avez fait ce que tres-peu d'hommes ont pu faire, ce que jamais fille ni femme n'osa tenter; & tout cela presque à l'entrée de vôtre vie, tout cela, MADAME, au milieu des pompes de vôtre Cour, au milieu de tous les empèchemens de la Royauté. Qu'on cherche, qu'on remuë toute l'Histoire, qu'on fouïlle dans toute l'Antiquité: on ne trouvera rien de semblable; on ne trouvera, ni cette assiduité, ni cette vigueur d'esprit, & moins encore cet amour de la Vertu, que rien ne peut ni lasser ni vaincre. Voila, MADAME, voila cet or tout divin; voila les rubis, les diamans, & les perles, dont vous faites tout vôtre tresor.

C'est de ces richesses immortelles que vôtre soif ne peut s'étancher; ce sont les biens que vos veilles, que vos travaux cherchent tous les jours, & qui ont fait tout le bonheur de vôtre Regne.

Vous avez, aux yeux de toute l'Europe, donné la Paix à vos ennemis, & couronné par une fin si triomphante & vos victoires & les victoires du grand Gustave. Le vulgaire pourra peut-être s'en imaginer d'autres causes; mais à dire vray, un évenement si memorable n'est dû qu'à la force de vos Conseils. Ce n'est ni l'experience de vos Capitaines, ni la valeur de vos soldats; c'est vôtre Sagesse seule, qui a donné de la terreur à l'Aigle Romaine: c'est cette invincible fermeté; ce sont toutes ces magnanimes habitudes que vous vous étes formées dans vôtre sçavant cabinet. Ainsi, MADAME, tandis que dans le secret de ses retraites illuminées, vôtre Majesté consultoit les morts, & s'instruisoit en la science de regner, elle faisoit plus toute seule, que ne faisoient toutes ses armées: elle achevoit en effet la guerre, & travailloit d'une maniere inouïe à l'exaltation de son Trône, au salut ou au repos de ses Peuples. Je ne diray point combien vous avez embelli vôtre Royaume, aprés l'avoir si glorieusement agrandi. Je ne diray point que Stokolm & la Suede ont changé de face; que l'air, que le Ciel y est plus doux; & que vous avez inspiré à vos Sujets, à cette belliqueuse Nation, l'amour des beaux Arts, & des connoissances honnêtes. Toutes ces choses sont grandes sans doute: mais qui ne sçait que toutes ces choses sont des fruits de ces belles heures si utilement consumées; sont des fruits de cet arbre si précieux, dont les racines sont ameres à la verité, mais ses branches sont toutes couvertes de pommes d'or? Cependant ce n'est pas là tout ce que la Suede, ce n'est pas là tout ce que vôtre Majesté doit elle-même à la Science.

Car enfin, MADAME, c'est cette divine fille du Ciel, qui a commencé en quelque façon le grand œuvre de vôtre sanctification. C'est par ses lumieres que, foulant aux pieds toutes les grandeurs humaines, vous étes si heureusement venuë à la source des lumieres. C'est dans cette voye que le Saint Esprit vous a prise, pour vous conduire au Tabernacle, & à la gloire du Saint des Saints. Une Princesse, qui toute sa vie n'a travaillé qu'à cultiver sa raison, qu'à enrichir, qu'à purifier son

ame, meritoit, si je l'ose dire, que le Ciel s'ouvrît pour elle, & que la grace du Dieu vivant vinst consacrer une vertu toute celeste. Quel vaisseau plus précieux, quelle fleur plus pure, ou plus belle, pouvoit recevoir cette éternelle rosée? Et la splendeur du Tres-haut pouvoit-elle habiter un Temple plus magnifique, plus auguste? Heureuse la Suede, si elle regarde, comme elle doit, un spectacle qui a réjoüi le Ciel & la terre; heureuse, si elle écoute le Pere des misericordes, qui l'appelle par la voix d'un si grand exemple.

Je finis, MADAME; aussi bien je crains d'abuser de vôtre bonté. Mais avant que de finir, souffrez, s'il vous plaît, que l'Académie Françoise se plaigne de sa fortune. Elle n'a rien si ardemment desiré que cette celebre journée; elle n'a rien tant souhaité que de contempler cette divine Princesse, dont la vie toute pleine de merveilles fait tout l'embellissement de nos jours. Elle vous voit veritablement, elle vous contemple; mais, bon Dieu, que d'amertume parmy cette joye, quand elle pense que dans un moment elle va perdre, & peut-être pour jamais, vôtre auguste presence! Dans cette dure extrémité, trouvez bon MADAME, qu'elle vous conjure de l'aimer toûjours; pardonnez ce mot à son transport, à sa douleur. Elle ne vous dira point que ses enfans sçavent donner l'immortalité aux actions héroïques; que ses enfans, soit qu'ils parlent le langage ou des hommes ou des Dieux, se font entendre dans tous les climats de l'Univers: en l'état où son malheur qu'elle voit si proche l'a reduite, tout ce qui peut la flâter l'offense. Vôtre Majesté se souviendra pourtant, s'il luy plaît, qu'une Compagnie qui doit sa naissance à un triomphant Monarque; qui fut élevée, qui fut nourrie comme dans le sein d'un illustre Cardinal, dont la memoire durera autant que les Siecles; qu'une Compagnie si chere autrefois à ces grandes ames, n'est indigne ni des pensées, ni peut-être de l'amour de l'incomparable Christine. Cependant, MADAME, vôtre Tableau nous consolera, si rien nous peut consoler dans nôtre infortune. Vôtre image en vôtre absence sera le plus cher objet de nos yeux; nous luy rendrons nos hommages, nos respects; nous luy ferons nos sacrifices. Elle regnera à jamais dans nos Assemblées; & si les Muses Françoises peuvent se promettre quelque chose de l'équitable posterité, la gloire de ce Portrait passera dans tout l'avenir, & le fameux *Palladium*, deviendra jaloux de vôtre auguste Peinture.

ORAISON FUNEBRE POUR MESSIRE ABEL SERVIEN, MINISTRE D'ESTAT, ET SUR-INTENDANT DES FINANCES.

PRONONCÉE A SES OBSEQUES

Faites au nom de L'ACADEMIE FRANÇOISE

En l'Eglise des Carmes du saint Sacrement des Billettes le 5. Avril 1659.

Par M. COTIN, *Conseiller & Aumônier du Roy.*

Laudavi magis mortuos quam viventes. *Eccles.* 4.

J'ay plûtôt loüé les morts que les vivans,

MESSIEURS,

NE croyez pas que l'éclat & la pompe de ce Temple, que la magnificence de ces tentures de dueil, que le concours de tant d'illustres personnes interessées aux derniers devoirs que l'on rend à la memoire de Messire Abel Servien, Ministre d'Estat, & Sur-intendant des Finances ; que l'éclatante lumiere de tant de flambeaux allumez, qui semblent dissiper la nuit & les tenebres des tombeaux ; que la douce harmonie de ces beaux concerts me donnent maintenant sujet de vous dire que les morts doivent être plûtôt loüez que les vivans. Je regarde la grandeur & la magnificence de ces obseques comme le triomphe de la mort ; je regarde tous ces appareils funebres, comme des trophées que l'on érige à l'implacable ennemie du genre humain, & à la plus terrible de toutes les choses terribles.

Non, MESSIEURS, ce ne sont pas des apparences

vaines, ce sont des raisons solides qui m'ont persuadé avec le plus sage & le plus éclairé des Souverains, que les hommes, de quelque condition, & de quelque merite qu'ils soient, ne sont pas si dignes de nôtre veneration quand ils sont vivans, que lorsqu'ils sont au nombre des morts. *Laudavi, &c.*

Cette verité, MESSIEURS, est fondée sur la religieuse coûtume du peuple de Dieu, que les Idolatres ont imitée & corrompuë : elle est fondée sur la sainteté des tombeaux, que l'envie même respecte : elle est fondée sur la justice que l'on doit rendre à ces illustres défunts. En faut-il davantage ? La veritable loüange ne doit être suspecte ni d'interêt ni de flaterie. Telle est celle que l'on donne aux morts, si toutefois on peut appeller ainsi les fidelles endormis au sein de Dieu, pour se reveiller un jour par la resurrection generale. Veritez indubitables qui font tout le plan de ce Discours.

Je loüe plûtôt les morts que les vivans, pourquoy ? parce que la Religion l'ordonne, parce que l'envie même y consent, parce que la justice le demande, parce que toute crainte & toute esperance est bannie de leurs Oraisons funebres, parce qu'il n'y a plus de basse flaterie, ni de servile interêt ; enfin, parce que leur état est un état de perfection.

Vous verrez, MESSIEURS, l'application de toutes ces raisons à mon sujet. Elle sera au moins sincere & naturelle, si elle n'est pas pompeuse & magnifique. Je n'ay pas employé les derniers efforts à faire cette piece belle, riche, & éloquente ; les grands ornemens ne s'accorderoient pas avec l'éloquence Evangelique, qui cherche moins à plaire qu'à édifier.

Je commenceray par la tradition de nos Peres, & sous ce mot de tradition j'entens non seulement celle des fidelles & de l'Eglise Catholique, mais aussi l'usage & la coûtume de nôtre Académie Françoise.

C'est un des Statuts de nôtre Compagnie de faire dire le Service des Morts pour ses Confreres, quand il a plû à Dieu de les retirer de ce monde. Monsieur Servien, passionné pour les Sciences & pour les beaux Arts, étoit entré dans l'Académie Françoise dés les premieres années de son institution. Le sçavant Prélat, entre les mains de qui la France a déposé la culture du plus beau lys qu'elle eut jamais, & qui vient de presenter la victime des pacifiques, nous a fait aussi

l'honneur d'en vouloir être ; & sa pieté n'a pû souffrir que des mains étrangeres offrissent le Sacrifice propitiatoire pour l'ame d'un si illustre Confrere.

Pour moy, j'ay entrepris ce discours, parce qu'ayant le bonheur d'être de l'Académie, je n'ay pû me dispenser raisonnablement de l'heureuse necessité qu'elle m'a si obligeamment imposée. J'ay tâché d'y satisfaire avec toute la diligence dont je suis capable, & dans la semaine même qu'on m'en a chargé, parce que j'ay crû qu'il ne falloit pas differer davantage un devoir si pieux, si juste, & si necessaire, & qu'il falloit en quelque façon reparer par la prompte déference à la volonté de mes illustres Confreres, ce qui manqueroit aussi bien toujours à la force de mon Genie.

L'Eminentissime Cardinal de Richelieu ne fit jamais rien de plus avantageux pour l'honneur des belles Lettres, pour la reputation de la France, & pour la gloire de Loüis le Juste, que l'établissement d'une Compagnie qui portât le nom François par son éloquence aux dernieres extrémitez de la terre, où la terreur de nos armes n'étoit pas encore parvenuë. Le triomphe sur l'ignorance est plus digne de l'ame raisonnable, que le triomphe sur les ennemis. L'un dérive de la partie superieure & celeste qui preside en nous ; l'autre est de la partie terrestre & inferieure qui s'irrite, & qu'on a si ingenieusement appellée le lion de l'ame. Un taureau peut vaincre par la force, mais il est de la dignité de l'homme de vaincre seulement par la raison.

Celle qu'a euë l'Académie Françoise de perpetuer la memoire des Académiciens par leurs Eloges, & d'assister leurs ames par le Sacrifice de l'Autel, est une raison qui vient d'enhaut, d'où descendent toutes les lumieres. Sa pieté me ravit en cela davantage que son éloquence ; son zele éclairé par la science des Saints me touche bien plus que l'honneur du Siecle. Ce renouvellement sacré des traditions de Moyse, des Prophetes, & des Apôtres, en l'honneur des défunts, sonne tout autrement aux oreilles Chrétiennes, que ce qu'on dit de toutes les autres circonstances de nos emplois, quoyque grandes, quoyque belles, quoyque glorieuses. Cette illustre Compagnie est persuadée que la mort ne touche que l'écorce de cet arbre admirable, lequel, selon les Platoniciens, a la racine au Ciel, & qu'ils appellent à cette occasion une plante ren-

versée. Elle sçait que l'ame est inviolable aux maladies & à la mort. Elle a appris des Livres sacrez que ce n'est pas seulement une sainte & pieuse pensée de prier pour les Morts ; mais que c'est un devoir de charité & de charité Chrétienne, de recevoir le bâtéme de penitence pour ceux qui sont decedez en la
1. Cor. c. paix de l'Eglise, *qui baptisantur pro mortuis* : c'est saint Paul.
15. v. 29. Elle n'ignore pas que par tout où il y a des Juifs il y a des prieres publiques pour les défunts. Elle a lû les Volumes entiers de leurs funebres ceremonies : elle est instruite que le Predicateur des Nations, le vase d'élection, le divin Apôtre, a re-
2. Timot. commandé au Seigneur l'ame d'Onesiphore, *det illi Dominus*
c. 1. *misericordiam à Domino in illa die*. Dans l'ancienne Loy, où tout étoit obscur, tout étoit caché du temps de Moyse, temps bien éloigné des lumieres de l'Evangile, Israël s'assemble, & pleure la mort de son Pontife Aaron. Il pleure la mort de Moyse son Souverain Legislateur : il lamente & loüe les Debora, & les Judiths. Le Prophete Jeremie fait l'Oraison funebre du Roy Josias, *cecidit corona capitis nostri*. Ces Panegyriques se sont faits dans les deserts, dans Bethulie, dans Jerusalem.

Aprés que JESUS-CHRIST a mené dans le Ciel la captivité captive, & que selon l'ancienne Prophetie il a ouvert les portes de gloire de la triomphante Jerusalem ; aprés que ses oracles ont éclaté d'un Soleil à l'autre, & remply les extrémitez de la terre de leur lumiere, serions-nous couchez encore à l'ombre de la mort, & dans la Region des tenebres? Ne ferions-nous pas ce que la Grece Payenne faisoit, à sçavoir des discours funebres & des Assemblées, afin d'instruire les vivans, par le fameux exemple des morts ? *Laudavi, &c.*

A cette premiere raison Salomon en ajoûte une seconde. Voicy comme il s'en explique au lieu même d'où j'ay pris mon texte. Voicy la raison de ce Prince, qui fut le premier Prédicateur de son peuple ; car on sçait qu'Ecclesiaste ne signifie autre chose : c'est un Prince qui parle, & un Prince pleinement instruit de la cabale & des jalousies de la Cour. *Vidi calumnias quæ sub sole geruntur*. J'ay vu dans le grand monde triompher la médisance & la calomnie. C'est comme si ce grand Monarque disoit ; entre les justes motifs que j'ay toûjours eus de loüer moins les vivans que les morts, c'est que l'ombre n'est pas plus inséparable du corps, que l'envie est
inséparable

inséparable des grandes fortunes. Le Soleil fait de l'ombre toûjours, soit qu'il se leve, soit qu'il se couche, & dans son midy même; il n'y a qu'un seul jour dans l'année & dans un seul Climat où il n'en fait point. Un homme élevé auprés du Trône est sujet à l'envie de tous ceux qui l'y regardent, & qui n'en peuvent approcher : cette mauvaise interprete des actions d'autruy censure tout ce qu'elle ne peut faire, ou tout ce qu'elle ne comprend pas. Qu'un grand Ministre fasse une dépense digne de son rang, il passe chez elle pour prodigue; s'il est œconome, il est avare; s'il donne la vie à gagner à une infinité d'artisans qui mourroient de faim, ou qui seroient inutiles autrement, ces bâtimens qui embellissent un Empire, & qui marquent la félicité d'un Regne, passent pour des entreprises sur la Majesté Royale, & semblent vouloir disputer de somptuosité avec le Temple du Seigneur & la maison du Liban; s'il aime non seulement le Roy, mais la Royauté, on le diffame pour un politique sans conscience, & pour une ame dévoüée à la faveur. Si les grands succez répondent à ses grands desseins, ce n'est, dit l'envie, que par hazard & par fortune; si ses conseils n'ont pas tous les évenemens favorables, c'est un ignorant, c'est un temeraire; s'il fait du bien à tous les hommes illustres, qui ne sont jamais en trop grand nombre, il passe pour un dissipateur, il fait ses liberalitez du sang du peuple; s'il n'en fait pas à tout le monde, c'est un inflexible, un inexorable; s'il fait donner des Ambassades extraordinaires, ou la conduite des armées aux personnes de grande naissance, on dit qu'il les veut éloigner de la Cour où ils l'offusquent, il cherche à les précipiter en les élevant; s'il ne leur offre pas tout ce qu'ils demandent, il les veut perdre par l'oisiveté, il veut ôter à leurs vertus toute occasion de paroître. Partant il faut laisser éteindre l'envie par la mort des grands hommes. Il faut jetter de la cendre sur le feu avant que de faire leur Panegyrique. Durant la vie des Ministres & des favoris, l'orgüeil, source de l'envie, comme l'envie est la source de la médisance, tâche au moins de s'élever sur la reputation des hommes puissans, s'il ne peut s'élever sur leur fortune.

Quelle infame passion, qui ne s'étudie qu'à contredire & à reprendre, jamais à faire mieux! jamais de loüable jalousie, jamais de belle émulation. Elle aspire aux plus hautes

dignitez, pour contenter son esprit superbe : elle fuit les glorieux travaux qui peuvent y conduire pour satisfaire à sa molesse ; & par un prodigieux aveuglement, elle voudroit tout pouvoir & ne rien faire. Ames ambitieuses & faineantes, que vôtre orgüeil est ridicule !

J'ajoûteray, MESSIEURS, que la malignité humaine donne créance à ces voix cruelles, inhumaines, interessées, *Vulgus magnis viris, insignes casus affingere amat*. Les ames basses & communes décrient tout ce qui est au dessus de leur portée ; tout ce qui a trop d'éclat pour leur foible vûë les éblouït ; tout ce qui les éblouït les offense. Leur ignorance même, chose épouventable ! en fait la présomption ; elles censurent tout ce qu'elles n'entendent pas. Cette rage passe du Louvre & du Trône jusqu'au Temple & à l'Autel. Ecoutez ce qu'en dit saint Jude. Dans les mysteres impenetrables de Dieu même les foibles esprits, & non pas les forts, blasphement impudemment contre tout ce qu'ils ignorent, *Blasphemant quæ ignorant. Dominationem spernunt, Majestatem autem blasphemant, &c.* Certainement je puis dire, & je le puis dire avec verité, que les envieux de Monsieur Servien durant son ministere ont fait son accusation de ce que Salomon même auroit fait sa loüange. Il a donc été plus à propos, MESSIEURS, de loüer un si grand homme aprés sa mort que durant sa vie. L'envie échouë & se brise ordinairement contre le marbre des tombeaux. Les boüillons de la colere insensée, ainsi que les flots de la mer furieuse, se crevent contre le sable & la poussiere ; l'inhumanité des plus barbares respecte les cendres des Morts ; la cruauté des plus emportez ennemis y rencontre des bornes. Leur memoire est venerable quoyque leur personne ne l'ait pas été : ils trouvent sous la tombe un azyle inviolable : ils sont, si je l'ose dire, consacrez par la mort. Ne vous étonnez donc pas s'il est plus à propos de loüer les morts que les vivans : *Laudavi magis, &c.*

Juda Ep. v. 10.

Je diray plus, il faut appaiser leurs ombres irritées contre l'envie, & la malignité du Siecle present : il faut leur faire justice, il faut leur rendre ce qui leur est dû : Et que leur doit-on, MESSIEURS ? des honneurs & des éloges, qui fassent taire la calomnie. Salomon, le plus illuminé des Monarques, m'a inspiré cette pensée. Au lieu que la vulgate porte, *Laudavi magis mortuos quam viventes*, il y a dans l'ori-

ginal, *Ego laudans & mitigans mortuos.* Le même mot, qui signifie Loüer chez les Hebreux, signifie Appaiser & Adoucir. La raison qu'en rendent les Sçavans en la Langue sainte, c'est, disent-ils, que rien n'adoucit mieux la colere, & ne l'appaise plûtôt que la loüange. Ils alleguent là-dessus le Roy des Prophetes. O Dieu, disoit-il, quand il te plaît d'appaiser la mer qui menace la terre d'un nouveau déluge; ô Sagesse profonde, qui disposes de toute chose avec douceur, & qui vas à tes fins par des voyes éloignées de force & de violence, tu loües toy-même la mer quand elle entre en fureur, & par tes divines loüanges tu desarmes son couroux, & la fais rentrer en elle-même. *Tu laudas, tu mitigas tumentes fluctus maris.* Façon de parler élegante, poëtique, & figurée. Elle fait à mon sujet, MESSIEURS, puisqu'il semble qu'on ne peut mieux appaiser les Manes des illustres morts irritez contre l'envie du Siecle present, que par des éloges & par des loüanges. C'est là cette espece de sacrifice, que les Textes sacrez appellent le sacrifice des lévres, & dont Dieu même s'est tant de fois contenté. C'est ainsi qu'on peut, en quelque maniere, reparer l'injure faite à leurs sublimes vertus durant leur vie, soit par des Satyres injurieuses, soit par un silence malicieux, ou par de malignes loüanges. O grandes ames, on vous doit cette reparation d'honneur, que de s'adresser à vos tombeaux, & aprés les avoir semez de fleurs & arrosez d'huile de parfums, en faire un theatre de gloire à la verité où elle triomphe du mensonge. C'est de-là qu'il faut confondre les esprits bas, & jaloux de vos grands noms; c'est de-là qu'il faudroit lire aujourd'huy les dépositions publiques & glorieuses des Maréchaux de France, des Ducs, des Generaux d'Armée, députez par le Roy même pour verifier l'ancienne Noblesse de Messire Abel Servien quand on le reçut Chancelier, Sur-intendant des deniers, & Commandeur de l'Ordre & Milice du Saint Esprit. C'est de-là qu'il faut faire voir à toute la France, que dans l'Assemblée des Notables tenuë à Roüen, dans l'employ d'Intendant de Guyenne & de l'armée d'Italie, de Président au Conseil Souverain au de-là des Monts, sa prudence s'est signalée au soulagement des peuples, à la protection des miserables restes du naufrage, au contentement de la Cour, & à la gloire de cet Etat. Sa grande reputation, qui ne pouvoit être renfermée dans les

Psalm. 88. v. 10. Motum fluctuum maris tu mitigas: teschibehem.

Pessimum inimicorum genus, laudantes.

bornes d'une Province, le tira ensuite de sa haute fonction de premier Président au Parlement de Bordeaux, pour luy en donner une plus necessaire auprés du Roy même. Il fut fait Secretaire d'Etat, il eut le département de la guerre. Aprés il fut envoyé Ambassadeur extraordinaire en Italie, avec plein pouvoir pour le Traité de Chierasche. Il y repara tout ce qui avoit été gâté à Ratisbonne; il apprit aux Espagnols que nous pouvions gagner quelque chose avec eux dans les traitez de paix, contre la possession où ils s'étoient mis dans tous les autres de nous surprendre toûjours, & de profiter à nos dépens. Il assura la liberté d'Italie, & luy ôta la jalousie du progrés des armes de France. Sa conduite donna satisfaction toute entiere à Urbain VIII. & aux veritables zelateurs de la dignité du saint Siege. Il negocia si heureusement, que le grand Cardinal de Richelieu ne crut pas devoir dissimuler les éloges qu'il en meritoit, ni se taire auprés du Roy des belles qualitez d'un si Grand homme. Enfin aprés tant de signalez emplois, on l'approcha du Trône par sa qualité de Ministre d'Etat & de Plenipotentiaire pour la pacification de toute l'Europe; car vous n'avez pas oublié avec quelle autorité & quelle adresse il fit glorieusement la paix de l'Empire. Les memorables effets de cette paix, avantageuse à la liberté de l'Allemagne, favorable aux Alliez de la Couronne, & glorieuse pour la France, durent encore aujourd'huy avec l'approbation, & l'applaudissement des plus entendus Politiques.

Cette paix, MESSIEURS, contient les semences de la generale; elle n'a plus besoin que de quelques douces influences du Ciel, & de quelques doux vents de la terre: elle a la racine du bonheur que nous attendons, de l'insigne bonté de nôtre genereux Monarque, qui se vaincra luy-même comme il a vaincu ses ennemis: de la pieté de la Reine, qui par ses prieres la fera descendre du Ciel, où elle s'est retirée avec la justice & l'innocence: des lumières, du plus intelligent & du plus éclairé des Ministres; il sçait unir la prudence avec la force, & joindre la fortune avec le conseil.

Quoy plus? Vous sçavez que Monsieur Servien est mort Sur-intendant des Finances. Le Roy luy avoit confié le repos des Nations, il luy met encore entre les mains la source de l'abondance & des richesses, il luy fait mouvoir la machine,

si on le peut dire ainsi, qui remuë tout dedans & dehors le Royaume, qui leve & conduit, qui fait combattre & triompher les armées.

Quelles ont été les fonctions d'une Charge si importante? ce n'est pas à moy de le dire. Les fameux sieges de tant de places imprenables à toutes autres armées qu'aux armées Françoises ; les prises de Dunquerque & de Graveline, tant de batailles gagnées l'ont publié par toute l'Europe. Je ferois valoir davantage ces importantes veritez de nôtre Histoire; mais la vûë de ces Autels, où l'on vient d'offrir la Victime des pacifiques, détourne mes yeux de ces victoires sanglantes. L'Eglise ne peut souffrir le sang versé entre des Chrétiens, qu'elle n'y mêle de ses larmes.

Disons encore que la sage administration des finances sous le ministere de Messire Abel Servien, a conservé à la France les avantages qu'elle avoit acquis par ses armes victorieuses, & par ses importans traitez. Elle a affermy nos frontieres au delà des Alpes & du Rhin, maintenu Pignerol à la Couronne avec Brisac & Philisbourg, les deux Alsaces, & l'ancien Royaume d'Austrasie. Enfin le Roy a été satisfait des grands emplois de Monsieur Servien, & de ses services. La présomption ne seroit-elle pas injurieuse & criminelle des sujets, si elle vouloit m'obliger à luy rendre compte des jugemens du Souverain ? Je ne parle point icy d'un honneur insigne, dont tout autre que moy vous parleroit ; car je ne regarde les hommes extraordinaires qu'en eux-mêmes : C'est, MESSIEURS, de la grande Alliance qu'il a prise avec la Maison de Bethune, de laquelle par Mathilde mariée à Guy de Dampierre, Comte de Flandre, sont descendus tant de Souverains. Cette Maison est alliée de toutes les Couronnes de l'Europe. Elle est illustre par cent fameux Heros, & par les grands services de ce Duc & Pair, qui apporta sous le Regne de Henry le Grand, tant de fidelité dans le ministere, & tant d'integrité dans les Finances.

Voila, MESSIEURS, la justice que l'on doit à la memoire de Messire Abel Servien : c'est l'hommage qui est rendu à la verité des choses passées. C'est-là en peu de paroles le comble des loüanges de ce Grand homme : c'est la rage & le desespoir de l'envie. Je m'abuse, elle est desarmée par sa mort : elle n'ose toucher à des cendres si précieuses : elle re-

vere la vertu qui ne peut plus luy faire d'ombrage. Certes, comme on dit que Lacedemone juroit par les ſepulchres des trois cens, qui s'étoient ſacrifiez aux Thermopiles pour le ſalut de la Grece ; la même choſe ne devroit-elle pas m'être permiſe, & ne pourrois-je pas jurer icy par les Manes d'un grand Miniſtre d'Etat, qu'en tout ce que je viens de repreſenter, je n'ay fait que luy rendre juſtice ? C'eſt encore une des raiſons pour laquelle il eſt plus à propos de le loüer aprés ſa mort, que durant ſa vie. *Laudavi magis.*

Une autre importante conſideration, MESSIEURS, c'eſt qu'aprés la mort il n'y a plus de lieu, ni à l'eſperance, ni à la crainte, ni à la flaterie, ni à l'interêt. On ne doit, ce dit-on, écrire l'Hiſtoire qu'aprés la vie des Souverains, d'autant que durant leur Regne le deſir de faire fortune, ou bien la crainte de la perdre ſont autant d'invincibles obſtacles à la verité. Il en eſt ainſi du Panegyrique des hommes puiſſans.

Auſſi n'a-t-on pas vû que durant le miniſtere de celuy dont nous parlons, l'Académie Françoiſe ait entrepris de le loüer. Elle n'a point ouvert les treſors des graces, & des beaux Arts qui ont été commis à ſa garde, pour les répandre à pleines mains ſur un Perſonnage dépoſitaire de tous les biens de l'Etat. Il ne faut pas, MESSIEURS, que je taiſe la verité par cela ſeulement qu'elle nous eſt avantageuſe, je ſerois prévaricateur en ma propre cauſe. Je repete donc que nôtre Compagnie ne s'eſt point miſe en état de profiter des faveurs du Prince, qui étoient comme en dépôt entre les mains d'un Sur-intendant nôtre Confrere. Elle ne luy a point fait acheter en ce temps-là ſes loüanges ni ſes éloges. Cette éloquente & genereuſe troupe eſt demeurée toujours dans les ſentimens de ſa premiere inſtitution. Elle a reçu des Rois & de leurs Parlemens les privileges de cet honneur, qui nourrit les Arts & enflamme les belles ames à la pourſuite de la gloire ; mais elle n'a point reçû de biens ſenſibles & palpables. Elle ne les croit pas comme fait le vulgaire, les ſeuls biens effectifs ; & cependant le vulgaire qui le croit, eſt placé quelquefois ſur les Tribunaux & prés des Trônes. L'Eminentiſſime Cardinal de Richelieu, Fondateur de l'Académie Françoiſe, a traité les Académiciens comme des eſprits ſéparez, ou des ames abſolument dégagées de la matiere, comme

de pures intelligences qui n'ont rien à démêler avec le corps. Il a pensé que le seul desir de la gloire étoit un assez puissant aiguillon à des cœurs magnanimes, & que leur vertu seroit à elles-mêmes leur recompense. Il a si avantageusement présumé du Genie de l'éloquence Françoise, qu'il a jugé qu'étant au dessus de la fortune, il n'avoit pas besoin des choses que les plus riches recherchent encore, & pour qui les plus moderez se passionnent. Il a voulu faire voir à toute l'Europe une Assemblée, non seulement sçavante & polie, mais noble, genereuse, desinteressée. Comme dans l'Etat il voyoit tant de vaillans hommes, qui tous les jours hazardoient leur vie sans se plaindre de l'injustice de la fortune, qui prostituë souvent à des imbecilles & à des lâches le prix de leur sueur & de leur sang, il n'a pas douté que de même il se trouveroit d'excellens esprits enchantez, pour ainsi dire, de l'amour des belles Lettres, qui ne desireroient rien au delà, ou qui seroient assez modestes pour ne jamais rien demander. Cette conduite de l'Eminentissime Cardinal de Richelieu a été imitée par Monsieur le Sur-intendant Servien. Sçachant comme il falloit satisfaire à l'esprit de ce grand Corps, il a laissé des marques immortelles d'honneur à l'Académie Françoise, nos Actes en font foy, & il n'est pas mal-aisé d'y lire les témoignages glorieux, les réponses obligeantes, & les assûrances de service qu'il a bien voulu nous donner. Mais quoyqu'il possedât la source de l'abondance, il s'est persuadé avec raison qu'une Compagnie celebre par tant de rares esprits, tant de Gentils-hommes, tans de Conseillers d'Etat, de Maîtres des Requêtes, d'Abbez, de Ducs, & de Prélats, subsisteroit assez par elle-même, & par la noble passion qu'aura sans doute un jeune Monarque pour les belles Lettres, seules capables d'immortaliser ses glorieuses peines, & ses illustres travaux. M. Servien contemploit l'Académie Françoise comme élevée sur quelque chose de plus saint, que ces Montagnes où les Poëtes ont placé leurs Divinitez tutelaires ; quand il la voyoit dans le même Temple où la Justice prononce ses Oracles par la bouche de son suprême Ministre.

Grave & immutabile sanctis
Pondus inest verbis, & vocem fata sequuntur.

Tant qu'il plaira au Ciel d'exaucer nos vœux pour la conservation d'une vie si précieuse, nous n'avons rien à souhaiter

davantage. Ce Souverain Magiſtrat, qui décide avec tant de ſageſſe de la bonne & de la mauvaiſe fortune des peuples, dans l'eſtime particuliere qu'il a pour les belles choſes, leſquelles il ſçait connoître & ſçait faire parfaitement ; cet illuſtre Protecteur des belles Lettres medite ſans doute je ne ſçay quoy de plus grand que n'ont jamais conçû tous les Mecenes en faveur des Muſes polies. Sa bonté, qui nous reçoit deux fois la Semaine dans ſon Palais, comme dans un ſanctuaire inviolable, s'étendra pour nous juſques aux ſiecles à venir avec l'admiration de la poſterité la plus éloignée. J'augure ces choſes, ainſi que diroit Socrate, comme par un eſprit de Prophetie, (laiſſez je vous prie paſſer un mot en faveur de la Poëſie Françoiſe) j'augure ces choſes comme par un eſprit de Prophetie qui n'abandonne point Apollon.

Luc l. 9. *Pauper adhuc Deus, & nullis violata per ævum*
Divitiis delubra tenes.

Je me promets donc de vôtre équité, MESSIEURS, que vous jugerez bien que des hommes auſſi peu intereſſez que nous ſommes, ne loüent icy Monſieur Servien, ni par interêt, ni par flaterie. Non ſans doute, c'eſt un pur hommage que nous rendons à ſes grands emplois, une reverence que nous avons pour le caractere du Prince en la perſonne d'un de ſes Miniſtres, une déference au choix du Souverain. J'eſpere encore qu'il ne ſera pas défendu à ceux qui font une particuliere profeſſion de l'éloquence Françoiſe de reverer la memoire d'un homme, qui fut un des plus éloquens de ſon ſiecle.

A la honte & à la confuſion de ſes envieux, s'il en peut avoir encore, il faut dire que la France doit aux éloquentes perſuaſions de Monſieur Servien l'execution de la paix de Ratiſbonne. L'Italie leur eſt redevable de la reſtitution de Mantouë, & de tout le Mantoüan, de la Valteline & des Griſons à leurs legitimes Seigneurs. On doit à cette bouche éloquente l'accommodement du Duc de Mantouë avec le Duc de Savoye, ſi cher à la France par tant de raiſons ; l'Italie luy doit ſa liberté par la negociation de Pignerol, qui nous ouvre le pas des montagnes, & donne aux Rois Tres-Chrêtiens, qui tant de fois ont été ſes Liberateurs, une voye ſeure & glorieuſe pour s'oppoſer à la Puiſſance redoutable qui menace d'oppreſſion toute l'Europe. Tels ont été les effets de

l'éloquence politique de feu M. Servien : non une éloquence de beaux mots, de periodes nombreuses, une éloquence qui flate l'oreille; mais une éloquence de grand sens, une éloquence de raison, une éloquence soutenuë par les choses mêmes, une éloquence pleine de nerfs, de force, & de majesté : une éloquence vive, animée, victorieuse, & triomphante. C'est donc avec raison qu'une des plus éloquentes Compagnies du Siecle revere dans les pieces memorables, que Monsieur Servien a composées comme Secretaire & comme Ministre d'Etat, ces marques immortelles de la grandeur de la Monarchie & de la Majesté du Prince. C'est-là qu'éclate cette ancienne éloquence des Loix qui prescrit, qui ordonne, & qui commande ; mais qui ne commande, n'ordonne, & ne prescrit rien, que sur les fondemens indubitables de la prudence consommée. C'est là que par les ordres donnez & reçûs, elle regne dans les Instructions des Ambassades, dans les Negociations avec nos Alliez, dans les Traitez de paix. C'est là que la plus fine intelligence démêle les interêts les plus confus, débroüille les questions d'Etat les plus embarassées, perce la nuit, & revele les mysteres d'iniquité du noir démon du midy, qui ne marche jamais qu'en silence, & n'assassine qu'en tenebres. C'est là qu'il détrompe nos amis simples, & qu'il confond nos artificieux ennemis. C'est là qu'il fait triompher la verité par tout où triomphe son éloquence.

Les Hebreux ont crû que les Etoiles étoient des Lettres lumineuses, qui faisoient du Ciel un grand Livre, où en caracteres d'or on lisoit en toute langue la bonté, la puissance, & la sagesse du Createur.

Oserois-je vous dire, que ce qui reste de cette éloquence d'Etat est un Volume plein de lumiere, où l'on voit la cause de l'heureux progrés de nos armes, & de l'avancement de nos conquêtes, les interêts de l'Etat, les destinées de nôtre Empire?

Je croirois pecher contre la memoire des morts si j'oubliois à vous dire que la supréme éloquence n'éclata jamais davantage que lorsque Monsieur Servien alla de Munster en Hollande, pour conclure avec les Etats le Traité de garantie de la paix generale. Quand il se fit écouter dans leur Assemblée, sçavez-vous, MESSIEURS, comment il s'y fit écouter ? Ce fut avec un tel ascendant, que ses ennemis en fremis-

ſent encore, & qu'il fut impoſſible de reſiſter à la force & à la vehemence de ſes raiſons. Il éleva des orages & des tempêtes; il glaça tout de frayeur & d'étonnement. Il falloit être plus immobile que les rochers des Provinces-Unies pour ne s'en pas ébranler; il falloit être plus ſourd que leur Ocean, pour n'en être pas émû. Ce n'étoit pas ſeulement des traits d'éloquence; mais comme on a dit de Periclés, c'étoit des éclairs & des foudres.

Aprés cela peut-on trouver étrange que l'Académie Françoiſe, qui fait profeſſion de l'éloquence, louë l'éloquence du grand Servien, parce que cet illuſtre Orateur étoit de l'Académie Françoiſe, parce que les genereuſes maximes de ce Miniſtre ſeront long-temps le ſecret de l'Empire & le myſtere de la Monarchie, parce qu'enfin il a couronné ſa vie d'un trépas glorieux aux pieds de ſon Maître? Pouvoit-il plus glorieuſement mourir? Diſons donc qu'il s'eſt immortaliſé par une mort ſi glorieuſe. J'acheve par cette raiſon, qui étant bien conſiderée, ſuffiroit ſeule à prouver que les vivans ne ſont pas ſi dignes de nos loüanges que les morts. *Laudavi magis mortuos quam viventes.*

Un celebre Prédicateur a repreſenté ailleurs cette ame du premier ordre, cet homme extraordinaire humilié ſous la main puiſſante du Dieu vivant, il a parlé de ſes larmes de tendreſſe qui furent le ſang de ſon cœur. Il a préché, que comme un autre David, il arroſa de ſes pleurs le lit de ſa penitence. Il luy a fait pouſſer des ſoupirs & des ſanglots, non pas comme des hommages forcez & rendus à la nature mourante; mais comme des marques de ſa douleur interieure, & de ſa parfaite contrition. Enfin, il a fait connoître à ſon auditoire, que cette voix du Seigneur qui briſe les Cedres du Liban, & déracine les fondemens des montagnes; cette voix Toute-puiſſante, qui s'eſt fait entendre au neant, & les Cieux ont été faits; cette voix, Maîtreſſe du monde, a frappé d'une ſalutaire frayeur cet eſprit intrepide dans tous les autres dangers.

Cet éloquent & religieux Panegyriſte a exalté la reverence & l'adoration que Monſieur Servien a renduë à la ſainteté de nos myſteres; les voûtes d'une grande Egliſe en ont retenty. Il ne me reſte donc rien à vous dire ſur ce ſujet, ſinon que les ames parfaitement reſignées aux ordres de la Providence

de Dieu ſur elles, ne meurent qu'aux yeux des inſenſez, qui ne portent pas plus loin leur penſée que leur vûë.

Non, non, MESSIEURS, l'ame des Chrétiens eſt pleine de l'eſpoir de l'immortalité, elle ſçait que la mort n'eſt pas l'extinction, mais la perfection de l'homme, *Dies iſte quem tanquam extremum reformidas æterni natalis eſt.* Elle comprend que depuis le peché le corps n'eſt plus que la priſon de l'eſprit. Elle comprend encore que ce corps, qui eſt ſemé dans la corruption aprés que les jours de ſa mortalité & de ſon exil ſeront écoulez, doit reſſuſciter incorruptible: que ſes parties diſperſées & confuſes avec la maſſe des élemens ſe réüniront au jour du Seigneur. Enfin elle ſçait que la peſanteur naturelle de la maſſe, qui nous précipite au centre de la terre, ſera changée en agilité, & ſes infirmitez en force & en puiſſance; elle connoît la vie de la grace par qui l'eſprit d'incorruption habite en nous; elle connoît la vie de la gloire. Tu as rompu mes liens, s'écrie au Seigneur l'ame glorifiée; tu as rompu mes liens, je te ſacrifieray une hoſtie de loüange: ô mon Dieu! tu m'as retiré de la lie des élemens & de la ſocieté des profanes, je te beniray dans les Tabernacles éternels avec les Saints. O Souverain Pontife! tu m'as par ton ſang ouvert l'entrée au Sanctuaire: j'ay dit, Nous irons en la maiſon du Seigneur, nous chercherons la celeſte Jeruſalem, qui eſt au deſſus des Etoiles: Jeruſalem, viſion de paix, & l'heritage des pacifiques. C'eſt de ce bienheureux ſejour que cet homme admirable, ou plûtôt cette Intelligence de la Monarchie; c'eſt de cette triomphante Sion que cette grande ame ne conſidere plus ſon corps, que comme une dépoüille mortelle en l'état qu'il eſt maintenant parmy la pouſſiere & les vers. Un Ancien écrit que l'ame du grand Pompée voyant ſes membres abandonnez ſur le rivage, ſervir de joüet aux vagues de la mer, tantôt découverts par les vents, & tantôt couverts du ſable, ſe mocquoit dans cet heureux ſejour que les demy-Dieux habitent entre la terre & le Ciel, des injures faites à ſon corps; regardoit avec mépris cet amas confus de pouſſiere & de bouë, que l'ambition partage en tant de Provinces & de Royaumes, & pour la domination duquel ce grand Capitaine avoit donné tant de batailles. Elle reconnoiſſoit le peu d'état qu'une ame héroïque doit faire des Couronnes & des Empires. Elle s'étonnoit de la profonde nuit qui couvre

Luc l. 9.

Vidit quanta sub nocte jaceret
Luc l. 9. *Nostra dies, risitque sui ludibria trunci.*

Aprés les pensées de ce Payen, quels seront les sentimens des fidelles, ou pour le dire plus fortement, que peut concevoir un esprit élevé au dessus des choses humaines par le passage qu'il vient de faire à l'Immortalité bien-heureuse? Qu'est-ce que le Ministre d'un Roy de la terre, & un Ministre Chrêtien doit penser à la vüë du Seigneur des Seigneurs, & du Roi des Rois; à la vuë de ce Prince de Paix, lequel ayant reconcilié la creature au Createur, & pacifié toutes choses, est la recompense éternelle des pacifiques, est la Couronne précieuse des pacificateurs de son peuple? Que ce Genie extraordinaire, qu'Abel Servien comprend bien mieux que jamais, la juste raison qu'il a euë, comme il l'a souvent protesté, de n'estimer rien de sublime dans ses importans emplois, que ce qu'au milieu des Protestans il operoit pour la sureté des Catholiques, pour l'avancement de la Religion, pour la reverence des Autels, pour la consommation du Sacrifice perpetuel, dont parlent si hautement les Propheties! Que cet intelligent, cet intrepide, cet infatigable Negociateur reconnoît bien à cette heure, que sans un si juste & si religieux motif, sans la fin qu'il se proposoit d'agir incessamment à la réünion des Princes Chrêtiens, au rétablissement de la Justice, à la gloire de Dieu, & pour la félicité des peuples, il auroit bien vainement été instruit aux grandes choses par les grands emplois de Procureur General, de premier Président, de Secretaire d'Etat, & de Plenipotentiaire! Il se seroit en vain rendu illustre par ses Ambassades, necessaire par ses negociations, fameux par la paix de l'Empire, celebre dans l'Italie, dans l'Allemagne, & dans la Hollande par la force de son Genie, & l'éclat de son éloquence. Si la faveur de la Cour, si l'élevation de sa fortune, si la gloire de son nom, si l'étenduë de sa renommée, si l'administration des finances & la possession des tresors avoient remply toutes ses pensées, & terminé tous ses desseins, il seroit aujourd'huy semblable à ces hommes possedez par les richesses dont parlerent autrefois les Oracles. Ils ont dormy leur somme, ils se sont réveillez de leur long sommeil, & se sont trouvez les mains vuides. Charges, dignitez, honneurs, grandeurs, prérogatives, reputation, pompe, & magnificence; tout cela, MESSIEURS,

visions agreables & decevantes, chimeres pompeuses, erreurs, illusions d'esprit, fables, & vanité des vanitez. Les bonnes œuvres seulement demeurent aprés le trépas, & accompagnent les fidelles : le reste s'évanoüit au deçà du sepulchre, il se perd dans le vaste abîme des siecles. Et partant Bienheureux les Pacifiques ; plus heureux, si je le puis dire, pour revenir à mon sujet, les pacificateurs des Nations. C'est en ce point qu'ils sont associez en quelque sorte à l'autorité & à la puissance du supréme Legislateur, lequel est venu apporter la paix du Ciel en terre. Celebrons cette paix avec des Hymnes doux & paisibles. Ce n'est pas moy, Chrêtiens auditeurs, c'est l'Apôtre des François qui parle ; celebrons cette paix divine, Reine & Maîtresse des Loix & de la Justice. Disons qu'elle est le lien sacré du commerce & de la societé des peuples ; qu'elle ne fait qu'un Empire de tous les Empires du monde, & que par elle chaque Climat porte toutes choses. Disons qu'elle est principe d'union, soit parmy les Anges, soit parmy les hommes, qu'elle rassemble les choses inferieures & les suprémes, maintient l'ordre du monde par l'union de ses parties, & reduit l'innombrable multitude des especes qui le composent, à la parfaite unité d'un seul. Les Platoniciens enseignent que les choses ne sont heureuses que par le retour à leur principe ; & le Lycée d'accord avec l'ancienne Académie en ce point, ajoûte que nôtre entendement, qu'il appelle passible, ne peut être parfait que par l'union avec la supréme Intelligence qui agit toûjours ; c'est à dire, selon cette maniere de philosopher, qui contemple incessamment. Les Arabes l'appellent alors l'entendement consommé, & l'Intelligence accomplie.

Opera eorum sequuntur eos. *Apoc.*

La Theologie Chrêtienne qui épure, & qui éleve la Philosophie, nous doit bien avoir appris qu'une ame capable de Dieu ne peut être remplie que de Dieu même. Son excellence est telle. O hommes, élevez-vous de la terre, reconnoissez vôtre dignité. Son excellence est telle, que tout ce qui est moins que Dieu, est au dessous de tant que nous sommes. Tout ce qui est finy & passager répond mal à nôtre naissance divine, à nôtre origine immortelle. Tout feu qui s'en va en fumée, tout ce qui paroît pour disparoître, ne peut rien nous inspirer de sublime, & n'est pas digne de nôtre choix, *Magna, & generosa res est animus humanus : nullos sibi poni nisi commu-*

Sen. Epist. 102.

nes, & cum Deo terminos patitur, humilem non accipit patriam. La terre n'eſt pas nôtre Patrie, c'eſt le Ciel.

Ce grand Perſonnage, dont nous avons eſſayé de faire icy le Panegyrique, contemple maintenant à nud ces grandes veritez, que nous ne voyons encore qu'au travers des voiles du corps. Il voit en luy-même ce qu'il eſt veritablement, & voit qu'il eſt plus vivant qu'il ne fut jamais. On ne peut avoir une autre penſée de l'état de perfection où la pieté Chrétienne le conſidere. Et pour moy, je proteſte, MESSIEURS, que je ne mettray jamais au nombre des morts celuy dont l'ame ſubſiſte éternellement, & dont la reputation eſt immortelle.

DISCOURS

Prononcé en 1661.

PAR MONSIEUR DE CASSAGNES, lorſqu'il fut reçû à la place de M. de Saint Amant.

MESSIEURS,

Comme il y a plus de gloire à faire une faveur qu'à payer une dette, je confeſſe ne pas meriter la grace que vous m'avez accordée, afin que vous en meritiez vous-mêmes plus de loüanges; & que ſi dans les autres Elections vous avez toûjours été des Juges équitables, celle dont vous m'honorez aujourd'huy vous faſſe deſormais conſiderer comme des bienfaicteurs genereux. Quelque haute pourtant que ſoit vôtre generoſité, puis qu'étant reçû dans ce lieu auguſte, je me vois obligé de vous en remercier publiquement, j'oſeray dire que vous ne deviez point avoir d'indulgence pour moy, ou que vous en deviez avoir davantage, & qu'il falloit me refuſer un honneur dont je ſuis indigne, ou me diſpenſer d'une obligation dont je me ſens incapable; & certainement il n'eſt pas de vôtre bienfait comme de ces faveurs qu'on reçoit d'ordinaire dans la ſocieté civile, car elles ne nous engagent qu'à des remerci-

mens communs, & à de ſimples témoignages de reconnoiſſance. Le ſeul deſir de nous en acquiter peut quelquefois nous en rendre quittes, & enfin de quelque main qu'on les ait reçûës, on les poſſede ſans honte, quand on les poſſede ſans ingratitude. Mais que ſert icy la tendreſſe du cœur ſans la delicateſſe de l'eſprit? Il ne ſuffit pas d'avoir de bons ſentimens, il faut avoir de belles penſées; il ne ſuffit pas d'éviter le blame d'être ingrat, il faut acquerir la gloire d'être éloquent; il ne ſuffit pas de ſe ſatisfaire ſoy-même par les ſecrets mouvemens d'une reconnoiſſance profonde & cachée, il faut encore ſatisfaire les Souverains Juges des belles Lettres par les ſolides ornemens d'un diſcours élegant & ingenieux. Cette conſideration, MESSIEURS, m'empécheroit bien de parler, ſi vous me permettiez de me taire: mais puiſque le ſilence m'eſt défendu par vos Loix, ou par vos Coûtumes, j'éprouve aujourd'huy ce que pluſieurs ont éprouvé dans les hazards de la guerre, le deſeſpoir me donne quelque eſperance. Il me ſemble que la neceſſité peut inſpirer de l'eſprit auſſi bien que du courage, & je commence à eſperer que ſi les agreables paſſions ſont naturellement éloquentes, celle que vôtre bienfait entretient dans mon ame, me le fera peut-être dépeindre auſſi vivement qu'elle me l'a fait concevoir. Quand je ſonge à cette faveur éclatante & glorieuſe, le paſſé, le preſent, & l'avenir me viennent tour à tour dans la penſée; & pour m'en bien repreſenter le prix & la dignité, j'ay déja conſideré pluſieurs fois la crainte & le deſir dont elle m'a délivrez, la joye qu'elle me fait maintenant reſſentir, & les ſuites avantageuſes que j'en puis raiſonnablement eſperer.

Comme c'eſt le plus grand de tous les malheurs, que d'avoir embraſſé une profeſſion contraire à ſon Genie, vous m'avez tiré, MESSIEURS, d'une cruelle incertitude, puiſque j'avois douté juſqu'à ce jour ſi je n'étois pas tombé moy-même dans cette infortune; & ſi en me conſacrant aux Lettres j'avois bien entendu la voix du Ciel, & le conſeil de la nature. Mon inclination n'étoit pas capable de me raſſûrer de cette crainte; car bien que l'amour de la vertu nous rende vertueux, l'amour de la Science ne nous rend pas Sçavans, & nous voyons dans le monde une infinité de perſonnes qui ſont vainement paſſionnées pour les doctes converſations, & pour les ſçavantes lectures, qui trafiquent ſans ceſſe, & avec

les vivans & avec les morts, sans retirer jamais aucun profit d'un si long & si laborieux commerce. Je n'apprehende plus d'être du nombre de ces malheureux. Vous autorisez mon choix par le vôtre, vous me faites connoître que je m'étois bien connu, & me persuadez par une illustre experience que j'avois pris le chemin qui me devoit mener à la gloire. Cette gloire, que tous les hommes desirent, doit être particulierement desirée par les gens de Lettres, parce que dans leur condition, qui pour l'ordinaire ne gagne point d'autre prix que ceux de la renommée, il n'y a point de milieu entre le blâme & la loüange; il est honteux de n'y être point illustre, & ceux qui n'y sont pas des objets d'admiration, n'y sont que des objets de mépris & de risée.

Qui ne voit maintenant que vôtre estime est toûjours suivie de l'estime publique, & que vous étes les Maîtres de la reputation, soit pour en joüir, soit pour en faire joüir les autres? Qui ne voit, dis-je, qu'en m'ouvrant les portes de ce lieu, vous m'avez ouvert celles de la gloire; & que mon nom étant mêlé parmy les vôtres, je ne dois plus craindre qu'au milieu de tant de lumieres, il retombe dans l'obscurité?

Que si d'ailleurs l'ambition, quelque belle qu'elle soit, ne laisse pas d'être incommode, & de tenir nos ames incessamment agitées, vous m'avez délivré, MESSIEURS, de cette continuelle tempête, vous avez borné le cours, & remply l'étenduë de mes desirs; & m'ayant honoré du titre le plus glorieux qu'il me fut possible de souhaiter, vous m'avez reduit à l'agreable necessité de n'en point souhaiter davantage. En effet, quels honneurs nouveaux exciteront desormais mon cœur ou à les poursuivre, ou à les desirer? Puis-je devenir membre d'un plus auguste Corps, & où trouvera-t-on une autre illustre Compagnie qui renferme en soy tant d'admirables esprits, qui doive sa naissance à un plus illustre Fondateur, & qui soit encore aujourd'huy protegée par un Genie si glorieux au Siecle, si necessaire au monde, & pour tout dire, si digne de vos Panegyriques? Je sçay que vous avez choisi ce grand Cardinal, & cet incomparable Chancelier pour les sujets de vos loüanges. Ainsi vous vous assûrez reciproquement la joüissance de la gloire; & comme vos Ecrits sont capables d'immortaliser, leurs actions seroient capables d'immortaliser

vos

vos Ecrits, aussi faut-il avoüer qu'il n'appartient qu'à vous, MESSIEURS, de sçavoir dignement recompenser les vertus héroïques ; & cette Nation, qui s'attache ambitieusement aux exercices de l'esprit, & qui a presque autant d'Académies que de Villes, doit confesser à la gloire de la France qu'elle n'a jamais produit de Genies qui vous ayent surpassez, & qu'elle n'en produit plus maintenant qui vous égalent. Elle doit, dis-je, confesser que si elle habite le pays des Romains, vous ayez herité de leur Sçavoir, & profité de leur Exemple ; que si vous n'êtes point leur posterité vous meriteriez de l'être ; & qu'enfin, pour user ici d'une de leurs pensées, s'il étoit à leur pouvoir de se choisir des enfans parmy ceux qui vivent aujourd'huy sur la terre, il ne faut point douter qu'ils ne jettassent les yeux sur vous, qui étes leurs Images animées, qui avez le caractere de leurs esprits, qui vous montrez semblables à ces grands Hommes par la grandeur, & par la noblesse de vôtre Eloquence.

Je me vois donc admis dans la societé des plus illustres Personnages du monde, j'éprouve en ce jour que mes peines passées me sont des voluptez presentes, & je suis délivré pour jamais de toutes ces pensées, qui agitant mon cœur ou de desir, ou de crainte, troubloient en quelque sorte le repos de ma vie. Vous n'eûtes pas tant de transports de joye la premiere fois que vous entrâtes dans vos Assemblées, vous, MESSIEURS, qui étiez nez ce que vous étes maintenant, qui aviez chacun vôtre place dans l'Académie avant même que de la remplir, & qui toûjours assûrez du rang que vous y deviez occuper, l'attendîtes sans esperance, & le reçûtes sans émotion. Pour ce qui est de moy, je ne sçay si vous voûs étes trompez en ma faveur, ou si je me trompe à mon desavantage: mais quoy qu'il en soit, je triomphe de mon bonheur & de ma gloire, & je m'estime également heureux, soit que vous m'ayez fait grace, ou que je me fasse injustice, soit que vous m'estimiez plus que je ne vaux, ou que je vaille plus que je ne m'estime. Ce qui redouble encore mon contentement, c'est que le glorieux bien, dont vous commencez à me faire joüir, n'est point sujet à la fragilité des choses humaines. On ne sçauroit le perdre aprés l'avoir acquis ; il excite l'envie sans la craindre ; il méprise les caprices de la fortune ; il surmonte même le pouvoir de la mort, puisque c'est luy qui nous donne

l'immortalité. Mais ne jugeons pas seulement de sa solidité par sa durée, nous en pouvons aussi juger par ses effets & par ses suites, & je devrois peut-être m'arrêter particulierement sur ce point ; car je m'assure que vous vous y êtes arrêtez vous-mêmes davantage. Oüy, sans doute, vous avez moins consideré en moy le present que l'avenir. Fermant les yeux à ce que j'étois, vous avez seulement songé à ce que je pouvois être ; & sans attendre que j'eusse merité mon bonheur, pour me rendre heureux, vous avez couronné par une recompense anticipée l'esperance favorable que vous aviez conçûë de mes travaux.

Pour bien faire voir icy mes sentimens, permettez, MESSIEURS, que je me declare contre cette erreur vulgaire, qui persuade à tant de gens qu'il n'y a point de regles, pour apprendre à bien parler, & que si on veut exprimer heureusement ses pensées, soit en Prose, soit en Vers, on n'a qu'à laisser faire son esprit, & à suivre impetueusement la pente de la nature. Chacun parle bien des choses qu'il sçait bien, disoit autrefois un Philosophe, mais il vaudroit mieux dire, ce me semble, avec un celebre Orateur, qu'on parle toûjours mal des choses qu'on ignore, & qu'on ne parlera jamais bien de celles qu'on sçait, si l'on ne sçait encore l'art de parler. Ce bel art, ou plûtôt ces deux beaux arts, dont l'un nous enseigne le langage des Dieux, & l'autre le langage des hommes, ont été connus & pratiquez par les Anciens, qui en sont également & les Maîtres & les Modeles. Mais ny leurs exemples ny leur préceptes ne sont capables de nous instruire parfaitement, parce que leur usage ne se rapporte pas tout-à-fait au nôtre ; & que maintenant pour plaire, il faut non seulement s'accommoder au Genie de la Langue, mais donner même quelque chose au goût du Siecle, & à l'humeur de la Nation. D'ailleurs, quelle apparence que ces grands hommes ayent pû laisser par écrit toute l'étenduë de leur sçavoir, & tout le fait de leurs meditations. On voit que le hazard ou le dessein font naître & resoudre mille doutes dans une longue suite de Conferences, qui ne sçauroient être ni formez ni resolus en des Ouvrages bornez & reguliers, & comme dans les choses de narration, qui dépendent de la memoire, les Livres sont toûjours plus sçavans que leurs Auteurs, dans les choses de reflexion ; qui dépendent du jugement, les Auteurs sont

toûjours plus sçavans que leurs Livres. Si donc tous ces Oracles de l'ancienne Grece & de l'ancienne Italie étoient encore vivans, ils acheveroient par leurs entretiens ce qu'ils ont commencé par leurs écrits ; ils donneroient de divers conseils selon la diversité des Coutumes, des Langues, & des Genies ; ils descendroient du general au particulier, & nous rendant propres des Préceptes communs, ils nous meneroient comme par la main sur le theatre de la Gloire. Certes, il seroit à desirer que le Ciel ne les eût point ravis à la terre aprés les luy avoir donnez ; mais cessons de déplorer leur perte, puisque nous la voyons si heureusement reparée, & que nous trouvons en vous, MESSIEURS, tout ce que nous pourrions trouver en eux ; vôtre jugement élevé au dessus de l'art l'accomplit, & le perfectionne. Vous sçavez en quoy nous devons imiter les Anciens, & en quoy nous devrons suivre une conduite ou contraire ou differente. Vous connoissez tout ce qui est naturel à nôtre Langue, & tout ce qui luy est étranger ; vous instruisez ceux que vous voulez instruire ; vous charmez ceux que vous voulez charmer, & par ces effets merveilleux vous rétablissez en nos jours la souveraineté de l'Eloquence, & la divinité de la Poësie. Que sert donc de dissimuler mes esperances ? Puisqu'elles sont plûtôt fondées sur vôtre secours que sur mes propres forces, j'ay sujet de croire que vous me rendrez digne de ce Corps auguste, où vous m'avez admis si favorablement, qu'aprés m'avoir donné de la gloire vous me donnerez même du merite ; & que si le soin & la culture, quand ils secondent l'influence du Soleil, inspirent quelquefois de la fécondité aux terres les moins heureuses, ainsi le travail & l'étude, animez par la presence de vos Assemblées, pourront fortifier la foiblesse de mon Genie, & corriger en moy les défauts de la nature.

Ce n'est pas que j'espere d'aller jamais ny aussi loin ny aussi droit que mes guides, & de remplir cette idée de perfection que vous avez fait naître dans mon esprit, mais sans pretendre de vous égaler, je croy qu'il est glorieux de vous suivre. Au dessous de vôtre rang on voit des places fort élevées, & l'on peut être surpassé de vous, & surpasser neanmoins tous les autres. Voila, MESSIEURS, les solides esperances que vôtre faveur m'a fait concevoir, & pour y mettre le comble j'y en ajoûte encore une autre qui est le plus bel objet de mes vœux,

& le plus agreable entretien de mes pensées, & qui dans la suite de ma vie me promet le bonheur d'avoir pour Amis tant de grands Hommes que j'ay maintenant pour Confreres. Je sçay que ces illustres amitiez ne sont pas les ouvrages d'un jour mais d'une épreuve de plusieurs années, & que les bonnes qualitez de l'ame servent bien plus à nous les acquerir, que les autres sortes de merite. Aussi comme la probité dépend plûtôt de nous-mêmes que ny le sçavoir ny la politesse, j'ose vous promettre, MESSIEURS, que si je ne puis imiter la grandeur de vôtre Eloquence & de vôtre Poësie, j'imiteray du moins la sagesse de vôtre conduite; que si je viole souvent les regles de l'Art, je suivray plus exactement celles de la vertu, & qu'enfin s'il m'est impossible de faire honneur à l'Académie par mes ouvrages, il ne m'arrivera jamais de luy faire honte par mes actions.

DISCOURS

Prononcé le 26. Juin 1662.

PAR MONSIEUR DE SEGRAIS, lorsqu'il fut reçû à la place de M. de Bois-Robert.

MESSIEURS,

QUAND je me represente cette celebre Académie dans la dignité avec laquelle elle s'assemble aprés la perte de quelqu'un des grands personnages qui la composent, pour deliberer qui pourra plus dignement remplir une place si glorieuse; je n'en puis concevoir une moindre idée que de ces anciens Romains, consultans aprés la mort de leur premier Monarque qui pourra être son plus digne Successeur.

Quæritur interea quis tantæ pondera molis,
Sustineat, tantove queat succedere regi.

La Renommée que cette illustre Compagnie s'est acquise dans toute l'Europe, le grand Genie, le vaste Sçavoir, & la profonde Sagesse des personnes qui l'ont renduë Souveraine de l'Empire des Lettres, tracent facilement

l'image de cet auguste Senat dans sa premiere splendeur ; & sans doute la reputation & le merite de cet homme rare, auquel j'ay l'honneur de succeder, ses Comedies pleines d'invention, ses Epîtres naïves, & spirituelles, & tant de differens Ouvrages revenant en foule à vôtre memoire, vous ont fait demander plus d'une fois.

Quis tantæ pondera famæ
Sustineat, tantove queat succedere vati.

Mais quand je viens à considerer le peu de merite qui est en moy, je me trouve si incapable de répondre à l'honneur que vous me faites, que commençant déja à m'interesser pour la gloire de cette Compagnie, j'aprehendois, si je l'ose dire, que la grace que je reçois ne vous fît quelque prejudice. Et c'est pour ce sujet qu'au lieu d'observer combien j'étois peu digne d'un si grand avantage, il me semble qu'il seroit plus à propos de convenir (puisqu'aussi bien la fortune y a quelque part) que pour cette fois vous n'avez pas tant songé à examiner si j'avois de quoy soûtenir la renommée de mon Predecesseur, qu'à vous accorder avec la destinée, qui par une autorité qui nous est inconnuë, peut-être a voulu se reserver selon son caprice la disposition d'un si glorieux heritage.

Une même Ville nous avoit donné la naissance, & comme c'est ce même Climat que les Malherbes, les Bertauts, & tant de grands Personnages ont fait juger digne de la faveur du Ciel, l'honneur que vous me faites étant d'ailleurs si fort au dessus de moy, que sçavons-nous, MESSIEURS, si ce n'est point seulement quelque effet du bon Genie de cette heureuse Contrée, qui a mieux aimé vous fournir un sujet mediocre, que de laisser prescrire le droit dont il la juge en possession, d'avoir toûjours vû jusques icy quelqu'un de nos Citoyens dans cette celebre Académie depuis qu'elle fut instituée, que de perdre ainsi la plus noble marque qui luy pouvoit conserver la reputation qu'elle a dans les belles Lettres.

Il ne faut donc pas, MESSIEURS, qu'on s'étonne, si me sentant aussi peu proportionné à l'honneur que vous me faites, je ne puis vous en témoigner ma reconnoissance que tres imparfaitement, puisque ce seroit en quelque façon le meriter, que de vous en sçavoir faire un remercîment

qui en seroit digne. Mais si je n'ay pas toutes les qualitez, & toutes les lumieres qu'il faudroit pour l'un & pour l'autre, je ne manque pas entierement de toutes celles qui sont necessaires pour me faire considerer la grace que vous me faites dans toute son étenduë.

Je ne puis ignorer que cette celebre Compagnie a été l'ouvrage, le soin, & l'amour de ce grand Cardinal, dont le nom ne mourra jamais dans la bouche des hommes, de ce fameux Ministre, qui sera l'immortel exemple des veritables amans de la gloire ; de ce divin Armand, qui fut le Pere des Muses par la protection qu'il leur donna, & qui par l'éclat de sa vie s'est rendu l'éternel objet de leurs loüanges.

Il n'y a pas d'apparence que ses grandes actions qui ont remply l'Univers, & touché le cœur même de ses ennemis, puissent être hors de la memoire de ses propres enfans, & qu'on puisse les avoir oubliées en un lieu qui en resonne incessamment; il y auroit encore à douter si je suis capable d'en parler comme il le merite. Mais sans m'engager dans une si grande entreprise, si le grand Soliman, qui avoit gagné tant de batailles, & forcé tant de Villes, ne vouloit point d'autre Inscription sur son tombeau, sinon qu'il étoit celuy qui avoit pris Rhodes, & épouvanté, comme il disoit, la superbe Italie ; pour exprimer toutes les merveilles de ce grand Cardinal, ne suffit-il pas de se souvenir qu'il a forcé la Rochelle, humilié l'Espagne, & fondé cette fameuse Académie, puisque c'est dire en peu de paroles qu'il a défendu la Religion, agrandi l'Etat, & détruit l'ignorance ?

Ce sage Ministre, qui avoit consideré que la perfection du gouvernement de la France consistoit principalement en cette juste dispensation du pouvoir & des graces à toutes sortes de conditions, qui fait qu'il n'y en a aucune qui puisse opprimer l'autre, ou manquer de recompense, considerera encore que des trois differens Etats qu'elle contient, il en resultoit comme un quatriéme ; que le vulgaire peut mépriser, n'ayant égard qu'au peu de personnes dont il est composé ; mais le plus digne, sans doute, de la consideration d'une ame héroïque, qui sçaura remarquer l'utilité que les autres en retirent, & la grandeur du merite qui le soûtient.

J'entens parler, MESSIEURS, de ces genereux esprits, dont vous étes la fleur, de ces ames celestes, qui au milieu

des emplois de ce monde ſe détachent du commerce des hommes, qui marchant ſur la terre s'élevent dans le Ciel par la ſublimité de leurs penſées, & qui bravant le pouvoir de la fortune, ne peuvent faire leur bonheur des graces qui dépendent de ſa temerité.

Ce Heros, qui avoit l'ame de cette trempe, ſongea avec raiſon qu'il étoit honteux que des perſonnes, qui ſe rendoient dignes des plus grandes recompenſes en les mépriſant, en demeuraſſent privez juſques alors par l'ignorance des Siecles qui l'avoient précedé.

Il chercha, MESSIEURS, quelles couronnes, quels titres, & quels avantages ſeroient dignes d'un merite qui s'élevoit au deſſus de tout; & ne pouvant rien trouver dans ſon vaſte pouvoir qu'il oſât luy égaler, il reſolut d'aſſembler ce qu'il y avoit de plus illuſtre en France, & d'inſtituer cette celebre Académie; c'eſt à dire de vous donner les uns aux autres, comme la ſeule choſe qui pouvoit être digne de vous, comme la vertu ſeule peut être la recompenſe de la vertu.

En effet, MESSIEURS, ſans entrer dans le dénombrement de ces illuſtres Morts, qui ont donné à cette Compagnie, & qui ont reçû d'elle l'éclat d'une vie qui les rend immortels, ſans parler des vivans, de peur d'offenſer vôtre modeſtie, en m'adreſſant particulierement à vous, quelle idée vos noms ſi glorieux ne font-ils pas concevoir de cette celebre Societé!

Quelle grandeur n'en imagine-t-on pas quand à la tête de ces noms conſacrez à l'immortalité, on remarque celuy de ce grand Chancelier, que vous avez aujourd'huy pour Protecteur, & qu'on apprend par-là qu'il a été le premier Champion, qui a conjuré ſous le grand Armand pour le maintien d'une gloire ſi pure, & pour la deſtruction de la barbarie, qui a obſcurcy l'éclat des belles actions de nos peres?

Quand on ſe repreſente que ce divin Seguier, qui a combattu la Revolte, la Fraude, & l'Injuſtice avec tant de courage, d'adreſſe, & de fermeté; que ce genereux Miniſtre, qui a plus détruit de monſtres que le vainqueur des Gerions; que ce grand Heros honore non ſeulement cette Compagnie de ſa preſence, mais a encore voulu être un de ſes membres, pour mieux meriter d'en être le Chef, peut-on entrer dans ce ſacré lieu ſans s'abbaiſſer par reſpect, ſans ſe dire avec étonnement:

Hæc quoque limina victor
Alcides subiit.

Sans que chacun de nous, superbe d'une si glorieuse égalité, ait quelque droit de se dire:

Et te quoque dignum
Finge Deo?

Certes, MESSIEURS, il est mal-aisé d'avoir des pensées basses, quand on se voit élevé au dessus des hommes, quand on se trouve admis dans un lieu si celebre, quand on se contemple au nombre des personnes qui ont fait l'admiration de leur Siecle; il seroit mal-aisé de ne pas prendre un peu de vanité, si rentrant soudain en moy-méme je ne m'appercevois combien je suis peu digne de l'honneur que vous me conferez. C'est, MESSIEURS, ce qu'il me seroit plus facile à exprimer, que la grandeur de la gloire que vous me faites recevoir; mais aussi je me mettrois peut-être en danger de vous en voir repentir, si je vous faisois trop reconnoître mon peu de merite.

Il me semble donc plus à propos de vous témoigner ma reconnoissance, de vous faire déja connoître par mon silence, que je ne viens que pour entendre & pour admirer, & de vous assûrer que si je n'ay pas les qualitez, qui me peuvent rendre digne d'être admis dans cette illustre Académie, du moins personne ne pouvoit avoir pour elle une plus haute estime, un plus profond respect, & une plus grande veneration.

DISCOURS

Prononcé le 26. Juin 1662.

PAR MONSIEUR LE CLERC, lorsqu'il fut reçû à la place de M. Priesac.

MESSIEURS,

L'AVANTAGE que jé reçois aujourd'huy, & que j'avois toûjours consideré comme le terme que se devoit proposer un homme qui a quelque amour pour les belles Lettres, & pour les douceurs d'une illustre & d'une charmante Societé, me remplit l'esprit d'une satisfaction qu'il me seroit mal-aisé de vous pouvoir exprimer. Mais, MESSIEURS, je me vois en même temps obligé de vous avoüer qu'il s'y mêle une juste crainte fondée sur la connoissance que j'ay de moy-même, qui ne me permet pas d'en joüir pleinement, & qui me fait un secret reproche d'avoir souhaité de remplir une place qui demande, & un genie plus heureux que le mien, & une experience plus consommée.

Cet aveu qui part, non d'une fausse modestie, mais du veritable sentiment de mon cœur, au lieu de me dégager de l'obligation que j'ay à vous rendre mes tres humbles actions de graces pour une faveur, qui a passé mon merite & mon esperance, m'impose ce devoir plus fortement qu'à tout autre. Mais, MESSIEURS, vouloir entreprendre d'y satisfaire, ce seroit diminuer le prix de cette même faveur, & j'aime bien mieux vous être éternellement redevable, que de travailler à m'acquiter envers vous avec si peu de succés.

N'attendez donc point de moy de longs & d'inutiles remercîmens. Permettez-moy seulement de me presenter à vous avec un cœur touché d'une parfaite reconnoissance, plein de respect pour cet illustre Corps, & de zele pour ses interêts, avec un esprit docile, & tout disposé à recevoir les impressions de ces grandes lumieres, qui remplissent d'ad-

miration toute la France, & même toute l'Europe, & qui me laissent un desir tres-ardent d'en pouvoir être éclairé.

Que si, MESSIEURS, vous m'avez fait la grace de me juger digne de cet honneur, pourquoy du moins n'espereray-je pas pouvoir le devenir quelque jour ? Pourquoy même appelleray-je de vôtre jugement, & pourquoy ne croiray-je pas en quelque façon le meriter ? Oüy, MESSIEURS, je vous l'avouë, je me trouve tout changé dans ce moment, & il me semble que c'est icy le veritable antre d'Apollon, où à peine l'on avoit mis le pied sur le seüil, qu'on se sentoit remplir du Dieu qui y presidoit, & qu'on voyoit clair dans les choses les plus obscures, & les plus impenetrables. Pardonnez à cette saillie, peut-être un peu moins modeste qu'elle ne devoit l'être, & laissez-luy trouver sa justification, sinon en moy, du moins dans le sujet qui la cause. Je ne sortiray donc point, MESSIEURS, de cette confiance, qui m'éleve au dessus de moy-même, & qui peut me porter à l'avenir à quelque chose de plus considerable ; mais je le devray toûjours bien moins à mes propres efforts, qu'au bonheur d'approcher tant de grands hommes, dont cette illustre Compagnie est toute composée, & qui sont les justes & les fidelles Arbitres de tout ce que la Science, l'Art, & la Politesse peuvent produire de delicat, de fort, & de magnifique.

C'est icy, MESSIEURS, que si je suivois mon inclination, & si je ne me défiois de mes forces, je tâcherois d'en étaler tous les avantages. C'est icy que remontant à la source, je dirois que le grand Cardinal de Richelieu, par l'établissement qu'il en a fait, n'a pas moins travaillé pour la gloire de cet Empire, & pour la sienne propre, que par l'éclat de tant de belles actions, dont sa vie est toute brillante. En un mot, je dirois que ce Genie extraordinaire, qui sera l'étonnement de tous les Siecles, a trouvé par-là l'unique & le vray secret d'y faire vivre son nom, & de s'ériger un monument plus durable que tous les superbes Mauzolées de marbre & de bronze, que nous élevons en faveur de nos Heros. C'est icy que je devrois encore parler des grandes qualitez de celuy qui est maintenant le Chef, & le Protecteur de cet illustre Corps, aussi bien que de la Justice qu'il a rappellée sur la terre. Enfin, MESSIEURS, c'est icy que je trouverois en chacun de

vous une ample & une heureuse matiere à faire un Panegyrique, & que je pourrois faire voir, que si le Siecle de nôtre jeune & de nôtre invincible Loüis a produit d'aussi grands Guerriers que celuy d'Auguste, il n'a pas été moins fertile en beaux esprits, & qu'il ne manque ni de Cicerons, ni de Virgiles; mais pour venir à bout d'un si grand dessein, il faudroit être ce que vous étes. Ce sera donc par mon silence mieux que par la foiblesse de mon discours, que vous me permettrez de vous faire connoître la veneration que j'ay pour tout ce que je ne puis qu'admirer, & la gratitude que je conserveray toute ma vie pour le bienfait que je reçois aujourd'huy, & que rien ne sera jamais capable d'effacer de mon souvenir.

Aprés que Monsieur LE CLERC *eût achevé son Discours, il lut le Sonnet qui suit.*

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

SONNET.

De l'aveugle ignorance invincible ennemie,
Qui sçais à la vertu donner son juste prix,
Delicieux concert des plus nobles esprits,
Honneur de nôtre Siecle, illustre ACADEMIE.

TU *vois du Grand* LOUIS *la Puissance affermie,*
Son bras eût tout dompté, s'il eût tout entrepris,
Et son cœur de la Gloire est tellement épris,
Qu'il ne sent qu'à regret sa Valeur endormie.

MAIS *le temps flêtriroit les superbes Lauriers,*
Que sous ses étendars ont cüeilly nos Guerriers
Sans le secours des Vers, ou celuy de l'Histoire.

L'UN *& l'autre dépend de ta sçavante main.*
C'est toy qui tiens les clefs du Temple de Memoire,
Et qui graves les noms sur l'immortel airain.

DISCOURS

Prononcé en Janvier 1665.

PAR M. LE COMTE DE BUSSY RABUTIN, Lieutenant General des Armées du Roy, & Mestre de Camp General de la Cavalerie Françoise & Etrangere, lorsqu'il fut reçû à la place de M. Perrot d'Ablancourt.

MESSIEURS,

SI j'étois à la tête de la Cavalerie, & que je fusse obligé de luy parler, pour la mener au combat, la croyance où je serois qu'elle auroit quelque respect pour moy, & que de tous ceux qui m'écouteroient, il n'y en auroit peut-être gueres de plus habile, me le feroit faire sans être fort embarassé. Mais ayant à parler devant la plus celebre Assemblée de l'Europe & la plus éclairée, je vous avouë, MESSIEURS, que je me trouve un peu étonné ; & que si quelque chose me rassûre, c'est que je croy que vous étes trop justes, pour ne pas excuser les fautes d'un homme, lequel a fait toute sa vie un mêtier veritablement qui donne de la reputation, mais qui d'ordinaire ne donne gueres de politesse. C'est dans cette confiance, MESSIEURS, que je viens vous rendre mille graces de l'honneur que vous m'avez fait, de me recevoir dans une Compagnie qui a un Protecteur aussi illustre, & d'un merite aussi extraordinaire que celuy qu'elle a, & de me donner moyen par les connoissances que je pourray acquerir avec vous, de me rendre digne de bien servir le plus grand Roi du monde. Je sçay bien, MESSIEURS, qu'il aime préferablement à toutes choses les actions où il y a du courage ; mais je sçay bien aussi qu'il estime fort les choses où il y a de l'esprit ; qu'il s'y connoît mieux qu'homme de son Royaume, & qu'il fait cas enfin des habiles gens aussi bien que des braves. Pour moy, MESSIEURS, aprés avoir fait jusques icy tout ce que j'ay pû pour meriter par la guerre l'estime de Sa Majesté, en attendant les occasions de recommencer, j'essayeray avec vous de me rendre capable d'autres emplois,

qui pour être moins brillans, ne laissent pas d'être aussi utiles à nôtre Maître. Cette esperance, MESSIEURS, me flate si fort, que je vous proteste que personne ne recevra jamais avec plus de reconnoissance que moy, l'honneur que vous me faites aujourd'huy, & qu'on ne peut être plus que je suis, Vôtre, &c.

DISCOURS

Prononcé en 1666.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ TALLEMANT le jeune, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de Gombauld.

MESSIEURS,

SI je ne sçavois me connoître, la grace que vous me faites aujourd'huy pourroit me donner beaucoup de presomption. Vous m'avez accordé la place de Monsieur de Gombault, dont le merite est connu de toute l'Europe, qui durant plus d'un demi Siecle a été l'admiration de toute la Cour, qui a même gardé dans une extrême vieillesse cette premiere vigueur qui sied si bien, & qui est si necessaire dans la Poësie, & je ne sçay si ce n'est pas vous faire tort que de vous découvrir le peu de capacité que j'ay pour remplir une si belle place. Il me semble que je devrois vous remercier par un silence respectueux, & me contenter de l'honneur que je reçois aujourd'huy, sans aller encore vous faire rougir de l'indigne choix que vous avez fait, & vous obliger, en vous exposant mon peu de merite, à vous reprocher à vous-même d'avoir été trop indulgens, & trop faciles; mais il n'est pas juste aussi, MESSIEURS, que je diminuë rien de l'obligation que je vous ay. Je devois sçavoir qu'on ne pouvoit sans beaucoup d'esprit, & sans beaucoup d'érudition aspirer justement à la place de M. de Gombault; je devois sçavoir encore qu'il falloit avoir un merite connu de tout le monde, & que la voix publique étoit quelquefois un titre pour

obtenir celle de toute vôtre illustre Compagnie. Je devois sçavoir enfin que n'ayant rien qui approche des grandes qualitez qui vous ont fait meriter le rang où vôtre vertu vous a élevez, c'étoit exiger de vous une espece d'injustice, que de vous demander une place qui étoit si dignement occupée, & qu'apparemment vous ne souffririez parmi vous que des gens capables de vous suivre de fort prés. Mais je suis jeune, MESSIEURS, & à mon âge on est dispensé de faire de si judicieuses reflexions. Ma jeunesse qui a fait ma faute doit aussi faire mon excuse. J'ay crû qu'il sieroit bien à un jeune-homme d'être temeraire dans une occasion aussi avantageuse que celle-cy; que ma hardiesse seroit peut-être un titre pour moy, & que si je n'avois pas assez de merite dans l'âge ou je suis, je pouvois impunément promettre d'en acquerir. Quoy qu'il en soit, MESSIEURS, vôtre bonté a rendu ma temerité heureuse; je joüis de ma hardiesse, & j'ay satisfait à ma glorieuse ambition. Que hazardois-je aprés tout? Quand vous n'auriez pas eu pour moy toute l'indulgence que vous avez euë, il est encore bien des degrez de merite, où je pouvois m'arréter sans honte avant que d'aspirer à quelque chose de semblable au vôtre, & la gloire d'y avoir prétendu auroit contenté en quelque maniere l'ambition de mon esprit. Mais enfin, MESSIEURS, puisque j'ay été assez heureux pour obtenir vôtre suffrage, permettez-moy de vous dire que ce n'est pas tout-à-fait sans interêt que vous me l'avez donné. Vous étes tous si également remplis & de science & d'esprit, que vous avez bien voulu souffrir quelqu'un qui pût apprendre quelque chose parmy vous, qui pût vous admirer & tirer de vos sçavans entretiens un riche fonds de doctrine, & un juste discernement pour tous les beaux Ouvrages. Voila aussi, MESSIEURS, ce que j'ay prétendu faire en occupant la place que vous m'avez fait l'honneur de m'accorder. Je veux être l'admirateur de vôtre celebre Académie, j'en respecteray la source en la memoire de Monseigneur le Cardinal de Richelieu, ce fameux Ministre, qui fut si amoureux de la gloire, que tout couvert de celle que luy donnoient l'affection d'un grand Roi, un heureux gouvernement, les triomphes de son Maître, & l'estime de tous les peuples, il ne laissoit pas de s'appliquer à la Poësie & à l'étude des belles Lettres, comme s'il eut été jaloux qu'il y eût quelque sorte de gloire

qui luy eût échapé. Je ſçay bien auſſi la veneration que je dois avoir pour Monſeigneur le Chancelier, dont le merveilleux Genie, non content de regler les affaires les plus importantes de l'Etat, & de diſpenſer la Juſtice avec une prudence ſi admirable, a daigné encore préſider ſouvent à vos doctes Aſſemblées : de ſorte qu'il ſemble par le ſoin qu'il en prend, qu'il croiroit ſa gloire imparfaite, ſi à la premiere dignité de l'Etat qu'il honore autant qu'il en eſt honoré, il ne joignoit encore le titre de Protecteur de la plus illuſtre Compagnie de l'Europe. Pour vous, MESSIEURS, le ſeul moyen de reconnoître en quelque façon l'obligation que je vous ay, c'eſt d'avoir pour tous en general & en particulier toute la déference poſſible, beaucoup d'aſſiduité, & une docilité ſi grande, qu'elle vous empêche au moins, MESSIEURS, de vous repentir de la grace que vous m'avez faite.

DISCOURS

Prononcé en 1666.

PAR MONSIEUR BOYER, lorſqu'il fut reçû à la place de Monſieur Giry.

MESSIEURS,

C'EST avec beaucoup de confuſion que je me preſente devant vous pour le tres-humble remercîment que je ſuis obligé de vous faire, dans l'impuiſſance où je me trouve de m'en acquiter dignement. Il y a des graces qui ſemblent n'obliger pas celuy qui les reçoit à une exacte reconnoiſſance, ou parce que celuy qui les fait n'en connoît pas tout le prix, ou parce qu'il croit par une genereuſe modeſtie que ſon bienfait ne vaut pas la peine d'un remerciment. Il n'en eſt pas de même de vôtre bienfait. Vous en connoiſſez tout le prix & toute la dignité ; vôtre generoſité ne ſçauroit ſe la cacher à elle-même, & vous en étes ſi convaincus, que vous nous faites une loy inviolable de la reconnoiſſance que nous vous en devons, & que le remer-

cîment, qui n'eſt d'ordinaire qu'une action de civilité & de bienſéance, devient pour nous une action de devoir & d'obligation indiſpenſable. Vous voulez même, tant vous étes jaloux de la gloire de vôtre bienfait, que le remercîment en demeure dans vos Regiſtres, pour y être la marque éternelle de vôtre grace & de nôtre gratitude.

Cependant, MESSIEURS, j'ay beau chercher dans mon eſprit de quoy répondre à vôtre attente, & à toute la ſenſibilité que j'ay pour la grace que vous m'avez faite. Cette recherche n'a produit que d'inutiles deſirs, & des penſées ſteriles. Le ſeul moyen que j'ay pour vous remercier, eſt de vous perſuader de toute ma reconnoiſſance, en vous perſuadant de la haute opinion que j'ay de l'honneur que vous m'avez fait. Je vous diray donc, MESSIEURS, que cet honneur m'a paru ſi grand, que j'ay paſſé pluſieurs années ſans oſer le demander. Une penſée ſi ambitieuſe n'oſoit ſortir de mon cœur, j'attendois que le temps luy donnât plus de force & plus de hardieſſe, & j'ay crû que ce qui me manquoit du côté des qualitez neceſſaires, pour obtenir cette place, ſeroit ſuppléé par le merite de cette retenuë & d'une longue patience. Je puis vous dire encore, que je n'ignore pas combien il m'eſt avantageux d'occuper la place de Monſieur Giry. Je ſçay que ce grand Perſonnage a fait beaucoup d'honneur à nôtre Siecle & à nôtre Langue, & qu'il a été une des premieres ſources de ſa pureté & de ſa politeſſe; & pour dire encore davantage, je ſçay qu'il a vécu avec tant de probité, avec des mœurs ſi pures & ſi belles, qu'on peut dire de luy qu'il a vécu comme il a parlé. Mais ce n'eſt pas aſſez, MESSIEURS; pour remplir mon eſprit de tout ce qu'il y a de glorieux dans la place que vous m'avez accordée dans vôtre Académie, j'ay jetté les yeux ſur tous les grands Hommes qui la compoſent, j'y ay vû des eſprits du premier ordre, qui portent leurs regards juſques dans le ſanctuaire, & qui dévelopent tous les jours les ſecrets de la Science de Dieu; j'y en ay vû d'autres à qui la nature a ouvert tous ſes myſteres, & qui ayant civiliſé la Philoſophie, ont fait d'une ſcience étrangere & barbare, une ſcience de la Cour & du monde poli. J'y vois des perſonnes de la premiere qualité, qui auroient crû leur gloire imparfaite, ſi ayant les premiers Emplois, & les plus hautes places de l'Etat, ils n'en avoient obtenu une parmy vous. J'y en vois d'autres,

d'autres, qui remplis de la ſcience des Loix, occupent avec dignité les premiers Tribunaux de la Juſtice Souveraine ; j'y vois des perſonnes d'une profonde érudition, qui ſçachant toute ſorte de Langues, ſe peuvent vanter d'être de tout le monde ; j'y en vois d'autres, que nous pouvons appeller les treſors vivans de l'Hiſtoire ; j'y vois les plus fameux Poëtes dans le genre delicat, galant, & ſublime, des Orateurs dignes de l'ancienne Rome ; j'y vois enfin les plus Sçavans & les plus juſtes Eſtimateurs des Ouvrages de l'eſprit, & tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans l'Empire des Sciences & de belles Lettres.

Ma vûë ne s'eſt pas ſeulement arrétée ſur cet amas de gloire & de merite ; j'ay voulu remonter juſques à celuy qui a fondé vôtre auguſte Académie, à ce grand Cardinal de Richelieu, qui a jetté ſi avant les fondemens de la grandeur Royale que ſon élevation fait trembler aujourd'huy toutes les Puiſſances de l'Europe. C'eſt ce grand Homme, qui a donné naiſſance à cet illuſtre Corps, & qui a crû qu'il étoit également de la gloire de ſon miniſtere d'apprendre aux François à bien obéïr & à bien parler.

Pour achever ces glorieuſes idées de la dignité de vôtre Académie, je n'ay pas oublié vôtre illuſtre Protecteur, le grand Seguier, qui n'a rien vû de ſi grand que luy parmy ſes prédeceſſeurs. Aprés cela, MESSIEURS, je penſe que je n'auray pas beaucoup de peine à vous perſuader de la grandeur & de la verité de ma gratitude, lorſque vous me donnez une place dans une Compagnie, qui renferme en elle tout ce qui fait le plus ſolide éclat, & la plus haute dignité. J'attens ſeulement de cette honorable Societé que je vais commencer avec vous, qu'en me donnant l'avantage de vous voir de plus prés, je connoîtray mieux tout ce que vous valez, & que cette connoiſſance augmentera l'eſtime & l'admiration que j'ay pour vôtre merite, & la reſpectueuſe reconnoiſſance que j'ay pour vôtre bienfait.

DISCOURS

Prononcé le 24. Mars 1670.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ DE LA CHAMBRE, Docteur en Theologie, Curé de S. Barthelemy, lorsqu'il fut reçû à la place de M. le Marquis de Racan.

MESSIEURS,

QUAND je considere la grace singuliere que vous me faites, de me recevoir aujourd'huy dans cette illustre Compagnie, je vous avouë que je sens mon cœur presque également partagé entre la joye & la douleur; entre le plaisir que me donne la jouïssance du plus violent de mes souhaits, & le regret de ne pouvoir que foiblement vous en témoigner ma reconnoissance. Mais comme ce malheur est une suite inseparable de toutes les faveurs extraordinaires, qui lient en même temps & de mêmes chaînes l'esprit & la langue de ceux qu'on oblige; j'ose me promettre, que si je ne puis porter mes remercîmens aussi haut, que meritent la grandeur de vôtre bienfait, & la dignité de cette glorieuse Assemblée, je n'en témoigneray que mieux ma gratitude; mon silence en dira plus que mes paroles; & il se pourra faire que le simple & le naturel épanchement de mon cœur, avec l'aveu de mon impuissance, ne vous plairont pas moins, que si je me répandois bien au long au dehors en complimens & en actions de graces. Je puis donc sans crainte & sans retenuë m'abandonner au ravissement & au transport de joye qu'excite dans mon ame l'honneur que j'ay d'etre admis dans la societé de tout ce qu'il y a de plus ingenieux, de plus éloquent, & de plus poli dans l'Europe, de me voir en la Compagnie des Cicerons, des Virgiles, des Tite-Lives, des Plutarques, & de tous ces excellens Esprits de l'Antiquité, dont j'admire les Genies heureusement renouvellez & reproduits dans vos illustres Personnes. Il est vray que je me sens tout-à-fait dépourvû des talens necessaires, pour faire partie d'un si grand Corps. Non seulement je

me trouve éloigné de ce haut degré d'excellence où vous étes; je n'ay même aucun des glorieux avantages, dont la Nature vous a si liberalement favorisez. Je n'ay point les richesses que vos sçavantes veilles vous ont acquises, encore moins l'industrie & l'adresse, avec lesquelles vous faites valoir avec tant d'applaudissement dans le monde les unes & les autres. Mais si l'on a dit autrefois avec beaucoup de raison, que ceux-là pouvoient se vanter d'avoir fait un progrés considerable dans l'Eloquence Grecque & Latine, qui commençoient à goûter & à lire avec plaisir les souverains Maîtres de l'Art Oratoire : ne puis-je pas dire aussi, sans trop m'avancer, que je ne suis pas tout-à-fait indigne de vôtre commerce, aprés l'extrême satisfaction que j'ay euë toute ma vie en étudiant vos inimitables Compositions. Oüy, MESSIEURS, j'ay toujours fait mes plus cheres delices de ces merveilleuses Préfaces, qui brillent de tous côtez d'esprit & d'invention, autant qu'elles brûlent, si je puis parler ainsi, d'ardeur & de zele pour les Auteurs, à la loüange desquels elles sont écrites ; qui me font ressouvenir de ces précieuses Statuës de marbre & de porphyre que j'ay vûës à Rome, & qui immortalisent également les rares Ouvriers qui les ont formées, & les Heros qu'elles representent. Combien ay-je été charmé de ces Poëmes Epiques & Dramatiques, où tout ce que l'Esprit humain a de sublimité & d'élevation, tout ce que nôtre Langue a de majesté & de delicatesse dans le stile, tout ce que l'Imagination a d'idées vives, fortes, & puissantes, est employé avec tant d'art, d'agrément, & de succés. Je ne parle point de ces Actions publiques, que chacun sçait être des chef-d'œuvres d'érudition, de politesse, & d'éloquence; de ces Traductions qui nous font voir des copies qui l'emportent pardessus les Originaux ; de ces Histoires qui ne racontent pas les choses, mais qui les peignent mieux aux yeux de l'entendement, qu'on ne les voit de ceux du corps. Et ou est l'insensible, qui n'est point touché de ces charmans & curieux Traitez, qui nourrissent tout ensemble si agreablement & si utilement l'Esprit parmy tant de varieté, & d'abondance de doctrine ? Mais pourquoy parler de vôtre éloquence, qui parle si bien d'elle-même ? Elle a merité d'être couronnée de la propre main du Cardinal de Richelieu : ce qui la met infiniment au dessus de tous les Panegyriques, aussi-bien que l'au-

gufte protection qu'elle reçoit du fouverain Arbitre des Loix, & du Chef de la Juftice. Il n'y a que vous, MESSIEURS, capables de contempler ces deux grandes Lumieres de nos jours, fans en être ébloüis. Bien loin donc d'y arrêter mes regards, je baiffe les yeux devant des objets fi éminens & fi fort au deffus de ma portée, ne pouvant auffi-bien qu'ajoûter des ombres par mon difcours aux immortelles clartez qui reluifent dans toutes les actions memorables de leur vie. Si j'ofe neanmoins donner quelque cours aux refpectueux fentimens que je renferme dans mon cœur fur un fujet fi riche & fi abondant, je pourrois d'un feul trait, & comme d'un feul coup de pinceau, tracer quelque ébauche de ces deux grands Hommes, en montrant que le premier a porté auffi loin la gloire de la France par l'établiffement de cette celebre Compagnie, que par fes fages & prudens confeils, & par les trophées des armes toûjours victorieufes & triomphantes de Loüis XIII. vôtre Inftituteur, Fils d'un fi grand Pere, mais Pere d'un plus grand Fils : en montrant que le fecond prononce les oracles du Prince avec autant de majefté que d'éloquence, imprimant encore mieux l'image facrée de nôtre invincible Monarque dans le cœur de fes fidelles Sujets par fa bouche, qu'il ne le fait de fa main fur la cire.

Il fe rencontre heureufement pour moy, que c'eft l'heritier & le fucceffeur de l'illuftre Sang, & des incomparables vertus des Richelieus, & des Seguiers, qui m'a ouvert la barriere dans cette lice d'honneur où j'entre aujourd'huy : je ne pouvois jamais arriver par une plus belle porte dans cette vafte carriere où je vas courir, y étant conduit par la main d'une perfonne, en qui fe confondent la fplendeur des dignitez, & l'éclat des vertus civiles & militaires ; qui a autant fignalé fon courage dans les hazards de la guerre à la tête des armées, qu'il a montré d'efprit en préfidant aux Etats de toute une Province affemblée dans le démêlement des interêts du Roy & de ceux de fon Peuple. Il étoit auffi de fa bonté, qu'aprés avoir bien voulu conduire la pompe funebre de mon Pere dans les derniers devoirs que nous luy avons rendus, qu'aprés avoir effuyé les larmes d'une Famille, éplorée & abîmée de douleur, il eût encore affez de generofité pour nous aider à faire revivre fon nom & fa memoire, en me mettant en poffeffion de ce que mon Pere a le plus cheri & eftimé pendant fa vie.

M. le Duc de Coiflin.

Vous ne doutez pas, MESSIEURS, que ce ne soit la place que j'occupe aujourd'huy, qu'il a toûjours regardée comme le rang le plus considerable de ceux qu'il tenoit dans le monde : & c'est aussi d'où procede cette ardente passion que j'ay euë de la remplir, & non pas d'une ambition demesurée de voir mon nom voler parmy les vôtres, dans l'esperance que quelque rayon de leur gloire se refléchiroit sur le mien. J'ay tout au contraire envisagé cette entreprise bien au dessus de mes forces, & du nombre de ces recherches où l'on ne peut s'engager que comme l'on fait dans les grandes & extraordinaires actions de la vie, où la passion dont le cœur est agité, cache la moitié du peril, & fait fermer les yeux à toute autre vûë. Voila, à dire le vray, l'effet qu'a produit en moy la tendresse que j'ay euë pour le meilleur Pere qui fût au monde ; & c'est encore pour me consoler de sa perte, & pour trouver du soulagement à ma juste douleur, dont je crains bien que ce Discours ne se ressente trop, que je le cherche dans cette Assemblée : il me semble le voir dans ce lieu qu'il a fréquenté si long-temps avec plaisir, & si je l'ose dire, avec quelque honneur. Du moins je l'apperçois vivant & animé dans vos pensées, qui me retraçant & me renouvellant à toute heure son image, me serviront de sollicitation continuelle, pour m'enflamer de plus en plus dans la poursuite de la vertu, & dans la passion violente que j'ay de courir à grands pas dans le chemin qu'il m'a frayé. Et qui sçait si cet amour paternel, fortifié de vos préceptes & de vos exemples, ne fera point d'aussi heureuses découvertes dans l'Art de bien dire, que l'amour profane, dont le feu n'est que fumée, en a fait dans les Arts de Peinture & d'Architecture, qui ont tous trois tant de rapport ensemble, veu la regularité de leurs traits, de leurs proportions, & de leurs ordonnances, dont les deux derniers n'ont été trouvez & perfectionnez qu'à la lueur de ses flammes. Aprés tout, il pourra m'arriver la même fortune qu'à cet ancien Orateur, qui fut assez heureux pour plaire à son Siecle, seulement à cause du nom fameux qu'il portoit d'un des premiers Historiens de la Republique Romaine.

Enfin, MESSIEURS, s'il m'est impossible d'imiter mon Pere, dont vous vous appercevez bien que je ne me sépare qu'à regret ; si dis-je, il m'est impossible de l'imiter

dans les productions de son esprit, je tâcheray du moins de l'égaler dans les mouvemens de son cœur plein d'estime, de reconnoissance pour cette illustre & sçavante Compagnie, qui ayant eu assez de bonté pour le faire revivre dans ma personne, sera l'objet éternel de mes loüanges, de mes respects, & de mes services.

COMPLIMENT

Fait en 1670.

PAR MONSIEUR QUINAULT, Auditeur des Comptes, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Salomon.

MESSIEURS,

VOUS ne devez pas être surpris de l'étonnement qui me saisit en entrant dans une Compagnie si celebre : il est difficile que j'occupe sans quelque trouble la place que vous me faites l'honneur de me donner ; & je crains bien que vous ne remarquiez encore plus de desordre dans mes paroles qu'il ne vous en paroît sur mon visage.

C'est l'effet ordinaire des faveurs qui touchent sensiblement le cœur, de ne pas laisser toute la liberté d'esprit qui seroit necessaire pour les graces que l'on est obligé d'en rendre en de pareilles occasions : une extrême hardiesse n'est pas si propre à bien remercier qu'un peu d'embarras ; & j'espere que vous ne compterez pas pour une faute ce qui vous doit être une marque de ma veneration.

Ne doutez pas, MESSIEURS, que je ne sois instruit parfaitement de l'excellence de vôtre illustre Académie. Elle fut formée sous les auspices de Loüis le Juste, dont le Regne commença de rendre nôtre siecle si fecond en merveilles. Elle fut l'ouvrage de l'admirable Cardinal de Richelieu, qui la voulut établir comme la dépositaire de l'Immortalité qu'il avoit si bien meritée. Elle est aujourd'huy sous la protection du grand Seguier, qui prend soin de l'ap-

puyer de la même main, dont il soûtient si hautement la majesté des Loix. Elle est composée de ce que la France a de plus achevé pour les belles Lettres, & pour la profonde érudition; elle a des Heros, en qui Minerve guerriere & sçavante a reüni les dons qu'elle ne distribuë que separément au reste des hommes; elle a choisi ce qu'elle a vû de rare dans les dignitez les plus sublimes, & les plus sacrées; elle a meme étendu son choix jusqu'aux premieres intelligence de l'Etat.

Je n'ay pas pris assez de vanité des applaudissemens dont mes Vers ont été quelquefois favorisez, pour me croire digne d'être admis dans une Societé si pleine de gloire. Je sçay, MESSIEURS, qu'il s'en faut beaucoup que le vulgaire apperçoive ce que vous pénetrez, & que souvent il y a bien loin de l'estime du peuple à vôtre approbation, aussi n'ay-je souhaité d'obtenir la grace que vous m'accordez, que pour acquerir parmy vous la perfection qui me manque, & les lumieres dont j'ay besoin.

Il en est du Royaume des Lettres ainsi que des autres Empires, il y doit avoir de la subordination, & l'harmonie ne s'y trouveroit jamais parfaite, si tous les Genies s'y rencontroient également élevez. Contentez-vous donc, s'il vous plaît, MESSIEURS, que je m'attache à vous étudier soigneusement; Ce n'est pas une étude peu considerable, & tandis que vous sacrifierez aux principales Divinitez du Parnasse, il est bon que vous ayez quelqu'un qui soit reservé pour le culte de cette dixiéme Muse, à qui Numa Pompilius fit élever des Autels dans l'ancienne Rome, & qui preside à la Science de se taire, & à l'art de bien écouter. Je puis tirer de si glorieux avantages de ces emplois que l'impatience que j'ay d'en joüir, m'oblige à précipiter les protestations que je vous dois faire, de ne perdre de ma vie le souvenir de vos bienfaits, & de ne point avoir de plus forte passion que de vous en témoigner ma reconnoissance.

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ DE LA CHAMBRE *au Compliment fait par Monsieur Quinault, le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

Vous lisez assez dans les yeux de tout le monde la joye que nous avons de vous pouvoir compter parmy les nôtres, sans qu'il soit besoin que je m'étende bien au long sur ce sujet. La reputation que vous vous étes si legitimement acquise par vos Ouvrages, qui, pour tout dire, ont merité l'estime & les liberalitez du plus grand & du plus sage des Rois, jointe à l'éloquent Discours que vous venez de prononcer, nous confirment tous dans l'opinion avantageuse que l'Académie avoit conçuë de vôtre Personne, & que nous ne pouvions pas faire une élection plus judicieuse. Il ne me resteroit donc plus qu'à vous exhorter suivant la coûtume établie en pareille rencontre, d'observer fidellement les statuts de cette Compagnie : mais je tiens cela presque inutile, aprés ce que nous venons d'entendre, puisqu'il est impossible que vous vous étant formé une aussi belle idée de l'Académie, que celle que vous nous venez de representer, vous commenciez à la rendre defectueuse par vous-même ; & qu'au contraire vous la soûtiendrez à l'avenir de vôtre propre poids, & l'éleverez, pour ainsi dire, encore par vôtre propre merite, d'autant plus que possedant comme vous faites, l'Art de toucher les cœurs & d'émouvoir les passions, vous ne sçauriez manquer d'avoir beaucoup d'admiration & de tendresse pour une Societé aussi recommandable qu'est la nôtre. Et voilà l'unique chose que je demanderois aux Particuliers qui la composent, qu'étant heritiers du sçavoir & de la politesse des anciens Grecs & Romains, ils eussent encore quelque étincelle de cet amour ardent, qu'ont eu les uns & les autres pour la gloire de leur Pays, qui, à dire le vray, a été la source feconde de toutes leurs belles actions. Je voudrois que les François fussent

leurs

leurs imitateurs en ce sens, comme ils le sont à si juste titre du côté de l'érudition & de l'esprit; que nous prissions un peu plus à cœur les interêts de la Compagnie; qu'on se proposât sur toutes choses la gloire & l'immortalité de son nom: en un mot, que ce fût là toute nôtre étude & toute nôtre ambition.

C'est ce que l'Académie Françoise espere, MONSIEUR, que nous éprouverons particulierement en vôtre Personne; & que bien loin de ralentir tant soit peu l'ardeur que vous avez témoignée de paroître icy, vôtre zele se ranimant tous les jours de plus en plus, nous produira de temps en temps de nouvelles clartez & de nouvelles lumieres.

DISCOURS

Prononcé en Janvier 1670.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ DE MONTIGNY, depuis Evêque de Leon, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Boileau.

MESSIEURS,

SI l'entrée dans cette illustre Compagnie n'étoit ouverte qu'à ces heureux Genies, que la nature a formez, pour servir de regle & de modele à tous les autres; si l'on ne pouvoit y être introduit que par le suffrage des Muses les plus sçavantes & les plus polies; s'il falloit enfin vous ressembler pour en être, quelque ambition qui m'y portât en secret, je n'aurois eu garde de m'en declarer, & j'aurois redouté en vous ces mémes choses que toute la terre y admire. Mais aussi, MESSIEURS, si dans ces conjonctures fatales, où vous devez remplir les places qui viennent à y vacquer, vous consideriez particulierement ceux qui en ont mieux compris l'importance & la dignité; si la haute opinion que l'on a conçûë de vôtre esprit étoit la meilleure marque que l'on pût donner du sien, & si vos glorieuses préferences tomboient plûtôt sur ceux qui sçavent vous ap-

plaudir, que sur ceux qui peuvent vous imiter, quelque défiance que je doive avoir de mes talens, j'ose assûrer que personne n'y auroit pû prétendre à meilleur titre que moy, & que l'estime extraordinaire que je fais de vous m'auroit justement attiré celle que vous m'avez témoignée.

Car, MESSIEURS, je ne regarde pas seulement cet illustre Corps comme l'ouvrage de l'incomparable Ministre, dont le Genie, encore plus vaste que sa fortune, & plus éminent que sa dignité, ne sçavoit rien entreprendre de mediocre; je le considere même comme le chef-d'œuvre de sa politique, qui sans livrer sa memoire à l'envie, l'a consacrée à l'immortalité, & qui sans être à charge au public, ou à sa succession, est particulierement cause qu'on peut dire de luy, aussi-bien que du plus aimable des Empereurs, qu'il a été plus loüé aprés sa mort que les autres ne l'ont été durant leur vie.

Si du haut de la gloire, où nous devons présumer qu'est ce grand Homme, il s'interesse encore à celle de ce Royaume, quelle satisfaction ne luy est-ce pas, de voir que vos travaux secondant ses instructions, les Muses qu'il a tant cheries, n'y sont plus traitées d'étrangeres; que les Graces qu'il y avoit introduites s'y sont naturalisées; que nôtre Langue qu'il avoit pris un soin si particulier de polir, n'est plus cette Gauloise, & cette Gothique, ignorée de ses voisins, méprisée en son propre pays, bannie de toute sorte de bons Livres, mais que répanduë dans toutes les Cours de l'Europe, elle y est elle-même les delices de leurs Princes & l'interprete de nos Ambassadeurs; que sans rien perdre de sa simplicité premiere, elle ait acquis de la finesse; que sans s'éloigner en rien par l'ordre de ses expressions de celuy de nos pensées, elle se soit renduë capable d'un tour ingenieux; & que disputant de delicatesse avec l'Italienne, & de majesté avec l'Espagnole, elle se soit encore enrichie par tant de fameuses Traductions, des dépoüilles de ces immortelles Mortes, la Greque, & la Latine, qui n'ont plus d'autre avantage sur elle que celuy de leur venerable ancienneté?

Toute la France, MESSIEURS, s'en glorifie, & vous en applaudit. Florissante par vôtre culture, elle vous invite à la continuer. Elle paye vos veilles gratuites par des loüanges interessées; & parce que vous étes la seule Compagnie de l'E-

tat qui travaille sans gages, elle se croit obligée de recompenser vôtre travail d'une gloire qui vaut mieux que tous les gages du monde. Ce n'en fut jamais une mediocre que de bien parler sa langue maternelle. Les plus grands Hommes de l'Antiquité, les Sylla, les Pompées, & mille autres en ont été particulierement estimez ; aprés tant de batailles gagnées, tant de Provinces conquises, ils n'ont pas dédaigné d'être loüez d'avoir bien sçû une Langue qu'ils avoient apprise de leur nourrice.

En effet, les hommes ne paroissent plus spirituels les uns que les autres, qu'à proportion qu'ils s'énoncent mieux. Tous sentent à peu prés les mêmes mouvemens, tous pensent presque les mêmes choses, les plus belles pensées sont même celles qui paroissent les plus faciles & les plus naturelles. Ce qui les distingue donc, ce qui les rehausse, ce n'est que la maniere de les dire, & le tour qu'on leur donne en les exprimant ; ce sont des diamans naturellement bruts, qui ne brillent qu'autant qu'ils sont polis, & qui ne doivent pas davantage leur prix à la Nature qui les forme, qu'à l'Art qui les met en œuvre. Desirable & ingenieux talent, qui n'orne pas seulement l'esprit d'une infinité de graces qui le rendent agreable aux autres, mais qui l'ennoblit même par l'alliance de toutes les vertus, qui le rendent utile à soy-même ; car il est constant que la beauté du langage, & la veritable éloquence, ne peut pas davantage se former sans l'innocence des mœurs, qu'une fleur éclore sans l'influence de sa tige ; & sur tout, MESSIEURS, dans un Royaume dont la Langue a ce don particulier d'être si chaste & si severe, qu'elle ne peut souffrir les moindres licences dans le discours ordinaire, qui demande tant de liberté, qu'elle ne les pardonne pas même à nôtre Poësie, qui par tout ailleurs s'en donne de si grandes ; qu'elle voile, pour ainsi dire, toutes les idées qu'elle montre au jour ; & qu'enfin elle se corrompt & s'altere bientôt, si elle n'est soûtenuë de l'honnêteté du cœur : en sorte que l'Académicien François peut être défini avec plus de justice que ne l'a été autrefois l'Orateur parfait, *un honnete homme qui parle bien.*

Il y a sans doute un admirable rapport entre l'ame & ses expressions. Ce sont ses portraits les plus naturels ; & celuy des Romains, qui en avoit autant étudié la Langue & les

mœurs, a remarqué que la Langue n'a été pure à Rome qu'autant que les mœurs l'ont été, & qu'on n'a cessé d'y bien parler que quand on s'y est laissé de bien vivre.

Allons encore plus loin sur la foy des Histoires ; il semble que par je ne sçay quelle fatalité la destinée des Empires soit attachée à celle de leur Langue.

L'Empire des Grecs n'a été florissant qu'autant que l'élegance attique, qui charmoit jusqu'à leurs ennemis, & que les Dieux mêmes, disoient-ils, auroient empruntée, s'ils avoient voulu parler, a regné parmy eux ; dés que cette divine élegance parut s'alterer, l'indépendance absoluë, dont ils étoient si jaloux, commença à décheoir, & l'on vit tomber en même temps leur Empire & leur Eloquence.

La domination Romaine n'a-t-elle pas eu aussi le même sort que la Latine ? L'une & l'autre, qui ne sont parvenuës à toute leur force, & à toute leur beauté que sous le Regne d'Auguste, n'ont-elles pas aussi paru s'affoiblir & se corrompre sous celuy de son successeur ? Mais pourquoy chercher des exemples si loin, quand nous en avons de si proches & de si illustres? N'est-il pas vray, MESSIEURS, que si jamais cette Monarchie n'a été dans un si haut comble de gloire que celuy où nôtre invincible Monarque l'a portée par la sagesse de ses conseils, & par les prodiges de sa valeur, jamais aussi nôtre Langue n'est parvenuë à un si haut point de perfection que celuy où vous l'avez mise, par la delicatesse de vos expressions, & par la justesse de vos Ouvrages.

Le lustre qui s'en répand sur cette Nation, est trop visible pour être ignoré de personne ; mais je doute que le monde ait assez compris combien il a fallu de peines & de talens pour y parvenir, & combien vôtre emploi est étendu & laborieux. Toutes les autres Sciences ont des objets limitez qu'elles n'outrepassent jamais, celle d'un Académicien est immense, est infinie ; & c'est la seule dont les vuës ne doivent point être bornées. Comme il luy appartient de juger de toute sorte de discours, il faut qu'il soit profond en toute sorte de matieres; que le Parnasse & le Lycée, la Chaire & le Barreau, la Ville & la Cour, soient pour luy des pays de connoissance, que tantôt il rappelle l'Antiquité, pour sauver certains termes qu'elle a consacrez, tantôt qu'il reprenne la mode, qui parle souvent aussi follement qu'elle agit ; en un mot, il faut

qu'il acquiere une érudition aussi universelle que sa jurisdiction ; qu'implacable aux mauvaises dictions, il aille les attaquer jusque dans leur fort ; qu'il sçache & qu'il ose quelquefois reformer des Arrêts rendus en des Cours souveraines, critiquer des Harangues faites par des Generaux d'Armées, appeller à soy-même des Ordonnances des Rois, censurer des paroles prononcées dans la Chaire de verité.

Tous les Tribunaux du Roiaume, MESSIEURS, veulent bien relever du vôtre, & sur tout tant qu'il sera sous la glorieuse protection de ce grand Personnage, aussi juste dans ses discours que dans ses actions, aussi instruit des Loix du langage que de celles de l'Etat, qui pese ses paroles comme les interêts d'autruy, & que le Ciel ne conserve dans son éminente dignité plus long-temps qu'il n'a fait aucun de ceux qui l'y ont précedé, que parce qu'il importe davantage au bonheur de la France, & à la gloire de l'Académie. L'Usage même, ce tyran des langues vivantes, qui prétendoit autrefois droit de vie, de mort, & de resurrection, pour ainsi parler, sur tous les mots, qui en ordonnoit plûtôt suivant le caprice du vulgaire, que par l'avis des Sages, écoute presentement les vôtres, & n'est jamais contesté dans le monde qu'il ne vous consulte comme ses Oracles, & qu'il ne vous défere comme à ses Juges. Vous avez trouvé le secret de regler ses bizarreries, & de fixer son instabilité par le moyen de vôtre excellent Dictionnaire, Ouvrage de tant de mains, & de tant d'années, azile éternel des expressions marquées à vôtre coin, tresor public de toutes les richesses de nôtre Langue, dont l'Edition attenduë avec impatience, vous doit attirer la curiosité des Etrangers, l'applaudissement des François, & la faveur même d'un Prince, qui faisant tous les jours tant d'actions dignes de l'immortalité, a un interêt particulier de favoriser ceux qui sont les plus capables de les rendre immortelles.

Quel avantage, MESSIEURS, pour un homme plein de doutes touchant sa Langue, & qui n'a rien en soy de recommandable que sa docilité, d'être admis dans une Ecole où il puisera dans la source de tous les éclaircissemens, & de toutes les belles choses, où il trouvera autant de Maîtres que vous avez bien voulu qu'il eût de Compagnons, où par une espece d'enchantement, il verra naître autant de fleurs que

vous y prononcerez de paroles, où il pourra s'instruire & se divertir tout ensemble.

Il n'y a point d'obscurité, point de nuages, qui ne se dissipent en vous approchant ; & comme dans l'Univers on voit certains Corps, qui tout opaques & tenebreux qu'ils sont, ne laissent pas par leur exposition au Soleil d'en emprunter assez d'éclat, pour briller eux-mêmes à nos yeux comme des astres ; ainsi, MESSIEURS, il n'y a point d'esprit si obscur qui ne s'éclaire à vos Lumieres ; point de si rampant, qui ne s'éleve à vôtre exemple ; point de si commun, qui n'emprunte assez de vôtre reputation, pour devenir luy-même illustre dans le monde.

Que j'avois d'impatience d'être en état de profiter de ces belles instructions ! que j'en ay un besoin pressant ! qu'il est toûjours agreable de sçavoir exprimer ce que l'on pense ; & qu'il est quelquefois cruel de ne le sçavoir pas, puis qu'en ce moment, tout comblé que je suis de vos bontez, je me trouve dans l'impuissance de vous en témoigner mon ressentiment! Il demeure étouffé sous son propre excés, & quelque effort que je fasse, je me vois reduit à vous laisser à penser ce que je devrois publier à toute la terre.



ORAISON FUNEBRE DE MESSIRE HARDOUIN DE PEREFIXE DE BEAUMONT, ARCHEVÊQUE DE PARIS,

Et l'un des Quarante de l'Académie Françoise;

PRONONCÉE EN MDCLXXI.

A SES OBSEQUES FAITES AU NOM de cette Compagnie en l'Eglise des Billettes.

Par Monsieur L'ABBE' CASSAGNES.

Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram Gentibus & Regibus. Act. cap. 9.

MESSIEURS,

CE n'est pas d'aujourd'huy qu'on rend des honneurs publics à la memoire des hommes extraordinaires. On a reconnu depuis long-temps qu'il faloit conserver le souvenir des grandes vertus aprés qu'elles avoient quitté la terre; & l'on a jugé même qu'on ne pouvoit prendre un temps plus favorable pour les celebrer, que ces momens de douleur, où les loüanges ne sont plus sujettes à l'envie. Aussi n'y a-t-il rien qui semble plus humain & plus raisonnable que de pleurer nos amis quand la mort nous les ravit, de justifier publiquement les larmes qu'ils nous font répandre, & de chercher plutôt nôtre consolation dans l'éloge de leur merite, que dans l'oubly de leur perte.

Quand vous n'auriez que ces raisons, MESSIEURS, pour rendre des devoirs funebres à vos Confreres, elles seroient sans doute legitimes, mais vous en avez de bien plus fortes, qui sont la certitude où nous met la Religion Chrêtienne de l'immortalité de nos ames; l'assurance qu'elle nous

donne, qu'en perdant ceux qui meurent avant nous, nous ne les perdons que de vûë; que la fin de cette vie sert de commencement à une autre qui ne doit jamais finir; que la liaison de l'Eglise est indissoluble, éternelle, independante des temps & des lieux; qu'il y a des morts qui nous peuvent secourir par leurs prieres, & qu'il y en a aussi que nous pouvons secourir par les nôtres.

Ainsi, puisque la Raison & la Foy, la Philosophie & la Religion, la Vertu Morale & la Vertu Chrêtienne vous avoient rendus debiteurs envers la memoire de Messire Hardoüin de Perefixe de Beaumont, Archevêque de Paris, & l'un des Membres de vôtre Compagnie, je ne m'étonne pas que vous ayez voulu vous acquiter de cette dette, mais je m'étonne qu'un dessein qui ne peut être que loüé, ait été suivi d'un choix qu'on peut à peine excuser, & qu'ayant parmy vous tant d'hommes qui étoient capables de cette action, vous y ayez engagé le seul qui ne l'est pas. Vous me fûtes témoins de la répugnance que j'eus de m'en charger. Je resistay longtemps à des ordres, dont j'ay accoûtumé de me faire des loix, & justement épouvanté de vos lumieres, je me representay dés-lors combien c'est une chose redoutable, que d'avoir pour Auditeurs les Maîtres de l'art & les Juges de l'éloquence. La bienseance voudroit sans doute, que devant des Esprits qui sont au-dessus du vulgaire, on ne dît point de choses communes, & je me voy dans l'impossibilité de vous en dire de nouvelles. Car en effet que puis-je apporter en ce lieu? Des raisonnemens? la science où vous avez été élevez vous les fait voir dans leurs principes. Des exemples? ceux de vôtre Confrere vous sont connus aussi bien qu'à moy. Des autoritez? vous sçavez toutes celles qui ont du poids, l'Antiquité est presente à vôtre Esprit, & d'ailleurs vos ouvrages ne pourroient-ils pas servir eux-mêmes d'autorité? Je ne suis point rassuré par une reflexion qui a été faite par le Philosophe, que si tous les hommes étoient comme ils devroient être, c'est-à-dire, s'ils étoient tous comme vous étes, l'Eloquence seroit inutile dans le monde, qu'il suffiroit alors d'exposer la verité toute nuë, & qu'il faudroit tourner son discours de telle maniere, que pour ne faire ni tort ni grace à son sujet, l'on s'abstinst de plaire & que l'on évitât d'ennuyer.

Mais il est temps de fermer les yeux à toutes ces considerations, quelque justes qu'elles puissent être. Songeons que ce doit être icy une action de pieté plûtôt que d'éclat, puis qu'elle se passe au milieu de la celebration des Mysteres, que l'Eglise appelle terribles. Respectons la grandeur du sacrifice, la presence des Autels, la sainteté de l'Evangile; & sans faire un discours profane sur un sujet Chrêtien, considerons en nôtre Prélat le rang qu'il a tenu dans les Lettres, & le rang qu'il a tenu dans l'Eglise. Ces deux vûës, si je ne me trompe, nous ouvriront un chemin pour penetrer le fond de ses loüanges, ou du moins pour en parcourir l'étenduë. Nous verrons la relation qu'il a euë avec le Prince, & celle qu'il a euë avec le Peuple. *Vas electionis est mihi iste, vt portet nomen meum coram Gentibus & Regibus.* Nous distinguerons en luy la qualité de Docteur de Sorbonne, d'Academicien, de Predicateur: l'importance de ses Emplois, la splendeur de sa Dignité, les travaux de son Ministere; & sur tout n'oubliant pas ce qu'on attend particulierement de ce discours, nous pourrons le regarder comme Precepteur du plus grand Roy de la terre, & comme Archevêque de la premiere Ville de l'Univers.

Dieu qu'il est impossible de nier, & qu'il est impossible de comprendre, qui est dedans & dehors le monde, que le Ciel ni la Terre ne renferment point, mais qui renferme l'un & l'autre, Dieu, dont tous les Anges sont les ministres & les serviteurs, dont tous les Rois sont les Lieutenans & les sujets, dont toutes les creatures generalement sont les ouvrages, ce grand Dieu n'a que luy-même pour sa fin, & il a créé le monde pour sa propre gloire, *Universa propter semetipsum operatus est Dominus.* Prov. 16. Ce n'est donc pas pour contempler le soleil, comme disoit autrefois un Philosophe, ni pour contempler le Ciel, comme disoit un autre, que l'homme a été mis sur la terre; ce n'est pas non plus pour borner en luy-même ses meditations & ses pensées; ce n'est pas enfin pour quoyque ce puisse être de créé, dont la connoissance ne pourroit jamais le rendre sage, & dont la possession ne pourroit jamais le rendre heureux, mais c'est pour la gloire de Dieu.

Un des moyens que nous avons pour arriver à cette fin, est l'étude des Sciences. Les unes nous font connoître Dieu, les autres nous servent à le faire connoître au reste des hommes;

& je les vois heureusement unies en nôtre illustre Archevêque, qui étoit en même temps un des membres ou pour mieux parler un des ornemens de la Sorbonne & de l'Académie. Comme Theologien, il avoit la connoissance des perfections de Dieu, comme Académicien il étoit capable d'en donner la connoissance aux autres; comme Theologien, il ressembloit au Reservoir qui garde les eaux, comme Académicien, il ressembloit au Canal qui les distribuë; comme Theologien, c'étoit une nuée qui renfermoit en soy la matiere des pluyes; comme Académicien, c'étoit une nuée qui répandoit ses pluyes favorables pour rendre les ames fécondes en œuvres de pieté, & en fruits de pénitence.

Ce n'est peut-être pas sans une particuliere Providence de Dieu que cette union se trouvoit en luy, & qu'il étoit le nœud de ces deux grands Corps, pour leur faire considerer qu'ils ne doivent pas se proposer deux fins differentes, mais se joindre ensemble par une sainte conspiration pour instruire le monde, pour confondre l'erreur, & pour combattre & vaincre l'iniquité.

Il y avoit autrefois une dispute continuelle entre les Philosophes & les Orateurs, qui étoit entretenuë par l'orgüeil du Paganisme. Les Orateurs disoient que les Philosophes abusoient de leurs Esprits par d'excessives subtilitez, qu'ils consumoient leurs jours en des contemplations oisives, & qu'ils étoient d'incommodes fardeaux, ou pour le moins d'inutiles membres de la Republique. Les Philosophes disoient au contraire, que les Orateurs entretenoient l'erreur des opinions populaires, qu'ils s'amusoient à une vaine affectation de langage, & qu'ils ne se proposoient que de donner aux choses des couleurs de vray-semblance, & d'arracher les suffrages des peuples en émouvant la violence de leurs passions. A Dieu ne plaise que sous la loy de la Charité je me represente une semblable dissension entre la Sorbonne & l'Académie. Elle seroit d'autant plus blâmable, que même entre les Payens, les plus sages reconnurent que leur dispute avoit un fondement bien vain, puisqu'ils ne pouvoient se passer les uns des autres; que jamais homme ne seroit veritablement Orateur s'il n'étoit Philosophe, c'est à dire, s'il ne sçavoit la morale; & que jamais Philosophe ne feroit aimer la sagesse s'il n'étoit Orateur, c'est à dire, s'il ne sçavoit l'art de parler

& d'écrire. Aussi Periclés fut disciple d'Anaxagore, & Demosthene de Platon, dont l'éloquence a été admirée de tout temps. Mais pour ne rien dissimuler, cét éloquent Philosophe semble condamner une qualité qu'il possedoit luy-même. *Plat. in Gorg.* Saint Basile versé dans la lecture de ses ouvrages, aussi bien que les autres Peres de l'Eglise, semble aussi à son exemple *Bas. de leg. lib. Gent.* rejetter l'art de l'Orateur ; & pour rendre cette objection plus forte, saint Paul dans ses divines Epîtres livre mille assauts & mille combats à la science & à l'éloquence humaine. Cependant puisque Platon dans ses écrits employe les ornemens oratoires, & quelquefois même ceux de la Poësie, puisque saint Basile a été un si grand Orateur, que Libanius, homme du métier, dit qu'il étoit le seul qui sçût inspirer une ame à ses discours; puis qu'enfin l'incomparable Apôtre allegue Aratus, Epimenide & Menandre, & qu'il s'exprime d'une maniere si admirable, que saint Chrysostome, le fidelle interprête de ses pensées, fait en mille lieux le Panegyrique de son éloquence, n'y a-t-il pas lieu de croire que l'on prend icy le change, que la difficulté vient d'une équivoque, & que l'on n'entend pas bien la signification des mots dont ces grands hommes se sont servis ? Platon & saint Basile, n'en doutons pas, en blâmant les Orateurs, ne veulent parler que des Sophistes ; & saint Paul ne s'oppose à la science & à l'éloquence qu'en les considerant du côté de l'erreur qui s'y glisse, du côté de la présomption, de l'envie, de l'opiniâtreté, de la resistance à la foy, & de tous les autres défauts que les hommes leur communiquent ; les hommes, dis-je, qui par la corruption de leur nature tournent le bien en mal, & abusent des meilleures choses.

J'ay crû d'abord être obligé d'entrer en ce raisonnement, pour aller au devant de ceux qui trouveront étrange que je loüe un Archevêque d'avoir été Académicien ; car le monde a toûjours eu & aura toûjours de certains hommes qui employent leur raison à combattre la raison même, qui languissent toute leur vie dans les premieres préventions qu'ils ont reçûës, & dont l'esprit est dans une telle disposition, qu'auprés d'eux il faut éternellement faire l'apologie des choses les plus innocentes, les plus loüables, & les plus necessaires.

Nôtre Prélat avoit donc juste raison de croire qu'on doit joindre les études qui se font parmy vous avec celles que l'on

fait dans la Theologie. Il voyoit que hors de ce chemin il n'y avoit rien à faire de solide dans les Lettres, parce que s'il est certain, comme on n'en sçauroit douter, que tous les Arts generalement, soit par la fin de leur objet, soit par celle de l'Artisan, se doivent rapporter à la Morale, il est certain aussi que la Morale ne peut être sçûë dans la perfection où l'Evangile l'a mise, sans le secours de la Theologie; comme d'un autre côté cette Theologie demeure renfermée en elle-même, si elle n'emprunte d'ailleurs la methode de se rendre intelligible au peuple, & de répandre utilement ses lumieres sur toutes sortes d'esprits. Le sage Perefixe reconnut que les travaux d'une Académie chrêtienne ne sont pas inutiles pour le salut & pour la conduite des ames. Il reconnut que les Pasteurs Evangeliques doivent être armez du glaive de la parole, aussi
Act. cap. 18. bien que du bouclier de la foy. Il se souvint que l'un des premiers hommes apostoliques est appellé en propres termes, *vir eloquens*, dans l'Ecriture, & que ces venerables Evêques de l'Antiquité ont été non seulement les plus pieux & les plus saints, mais les plus doctes & les plus éloquens hommes de leur siecle.

Qui pourroit exprimer le zele dont l'animoit sa science, & combien la science étoit desirée par son zele; quand il faisoit reflexion qu'il y a une absoluë necessité que l'Eglise soit en possession des bonnes Lettres pour les sanctifier par l'esprit de la charité, pour les consacrer à la défense de la foy, à la propagation de l'Evangile, pour en ériger des arcs de triomphe à l'honneur des conquêtes & des victoires de JESUS-CHRIST? Cela est si necessaire que rien ne l'est davantage.

J'avouë, MESSIEURS, que nous sommes éloignez du commerce des infidelles, nous vivons dans la splendeur du Christianisme, où l'Eglise paroît aujourd'huy la Mere de tant de peuples, & la Reine de tant de Souverains. On voit neanmoins beaucoup de Chrétiens en qui la Foy est morte ou mourante, qui nourrissent des sentimens contraires au Mystere de la Croix, soit pour la pratique, soit pour la croyance, & qui ont besoin de conversion, non seulement du côté de l'ame, mais du côté de l'esprit; de sorte qu'il faut necessairement prendre les armes pour combattre; il faut s'écrier avec le Pro-
Ezech. 21. phete, *mucro, mucro, evagina te ad occidendum, limà te ut interficias & fulgeas*. Ne peut-on pas dire que la puissance du dis-

cours est plus necessaire dans ces derniers temps, qu'elle ne l'étoit dans le premier âge de l'Eglise? Car c'est alors que s'accomplit cette grande effusion de l'esprit de Dieu qui avoit été predite par Joel & par Isaïe; & ceux qui recevoient le Bâtême, recevoient avec ce Sacrement la grace des guerisons, ou l'esprit de Prophetie, ou quelque autre de ces dons surnaturels qui élevoient visiblement les Disciples de JESUS-CHRIST pardessus le reste des hommes, & qui servoient de continuelles demonstrations de la verité de nos Mysteres. Comme Dieu a privé son Eglise de cette merveille, il y faut suppléer par la force du raisonnement, par l'abondance de la Doctrine, par la justification des Propheties & des Ecritures, par la suite des lumieres de la tradition Ecclesiastique, enfin par la manifestation du divin & indissoluble enchaînement de nos veritez éternelles.

Ioel. 2. 28. Is. 44. 3.

1. Cor. 12. Eph. 4.

A joûtons encore à cela pour la gloire des Lettres & pour nous enflâmer de leur amour, ajoûtons, dis-je, la grandeur où elles sont élevées par le Christianisme. Les Anciens leur ont fait un honneur qui paroît comme incroyable. Quand on parle de Scipion, de Cesar, de Caton, de Brutus, & de tant d'autres Romains celebres, on ne songe à rien moins qu'à les regarder du côté des ouvrages de l'esprit. Cependant c'étoient des hommes de Lettres; c'étoient des Philosophes, des Orateurs, qui aprés s'être servis de leur sçavoir & de leur éloquence pour plaider dans le Barreau comme Avocats, s'en servoient pour animer leurs troupes, comme Generaux d'Armée; pour haranguer le peuple comme Tribuns, & pour opiner dans la plus auguste Assemblée de la terre, ou comme Consuls, ou comme Senateurs. Voila qui est grand selon les vûës humaines. Cette grandeur n'approche pourtant pas de celle que les Lettres reçoivent du Christianisme. Jugeons-en par les suites. Il n'y a plus d'Empire Romain, ni de Republique Romaine. Les Scipions & les Cesars se sont évanouis dans la vanité de leurs pensées, au lieu que les effets des travaux spirituels ne sont point perdus, & ne le seront jamais. Les ames qui ont été conduites ou maintenuës dans la bonne voye par les saints Docteurs, leur en rendront des graces immortelles dans la patrie, & les avantages qu'on a retirez de leurs discours, ou de leurs écrits, ne seront pas seulement aussi durables que le monde, ils dureront autant que l'éternité.

Le Prélat dont nous celebrons la memoire étoit animé par ces puissantes considerations. Il connoissoit qu'il faut être ménager du temps pour acquerir une érudition solide & sainte : il croyoit devoir faire tous ses efforts pour joindre en luy, non les titres de Docteur & d'Académicien, mais les qualitez qui leur servent de fondement ; car l'Eglise a de grands Theologiens qui ne sont pas du Corps de la Sorbonne, & la France a d'excellens hommes de Lettres, que l'Académie ne possede pas, mais qu'elle souhaiteroit de posseder. Il aimoit l'étude, MESSIEURS, il aimoit l'étude qui est vôtre innocente passion. Comme un des meilleurs moyens pour apprendre, est de s'imposer le soin d'enseigner ; il a enseigné un Cours de Philosophie dans le College du Plessis. Il n'étoit pas de ces esprits dissipez qui regardent la solitude comme une captivité, & la lecture ou la composition comme une gesne. Il faisoit ses plaisirs de ses travaux, & ayant appris d'un Prophete, que les lévres du Prêtre sont les dépositaires de la science ; ayant appris d'un autre, que celuy qui en neglige l'acquisition, est exclus du Sacerdoce par le Seigneur, il vouloit acheter au prix de ses veilles cet ornement & cet appuy de sa profession.

Malach. 2.

Ag. 4.

Que si on le doit loüer d'avoir suivy cet honnête desir tant qu'il fut en liberté de le suivre, je ne le trouve pas moins loüable de s'être donné tout entier à l'emploi où il fut ensuite appellé par la Providence ; car on ne sçauroit croire combien il y a de personnes de Lettres qui perdent ou qui corrompent les plus belles occasions de se rendre utiles au monde, pour ne pouvoir se détacher des charmes de la curiosité, & se défendre contre l'intemperance de l'esprit.

Vous me voyez insensiblement arrivé, MESSIEURS, à l'endroit le plus remarquable de sa vie. Ne le passons point sans le considerer avec attention ; & pour en connoître la grandeur, souvenons-nous que la loy naturelle voudroit que tous les peres instruisissent leurs enfans, & que toutes les meres les nourrissent ; mais comme il y a de certaines meres qui sont obligées de se dispenser de ce devoir, il y a aussi des peres qui se trouvant engagez dans des occupations importantes, & ne voulant pas neanmoins oublier l'éducation des enfans qu'ils ont reçûs de Dieu, appellent des personnes capables pour les appliquer à cet emploi, & pour leur confier

le plus tendre gage de leur amour & le plus cher objet de leurs esperances. Je sçay bien que nôtre Archevêque, qu'on appelloit alors l'Abbé de Beaumont, ne fut pas choisi pour precepteur de S. M. par le feu Roy de glorieuse memoire : il fut nommé par Anne d'Austriche, grande Reine & sage Regente : mais cela ne change point le principe du droit naturel que nous venons d'établir, & il est toûjours vray de dire que les precepteurs des enfans des Rois representent auprés d'eux les Rois leurs peres à l'égard de l'instruction des lettres; & cette participation qu'on leur donne de la puissance paternelle & royale, rend ce choix si honorable, qu'il ne peut rien arriver de plus glorieux au merite d'un homme de lettres. Cependant comme cet honneur ne leur doit pas faire oublier la dépendance de leur condition, & que pour devenir maîtres ils ne laissent pas de demeurer sujets, il faut qu'ils gardent un certain temperament, qui est peut-être une des plus difficiles choses du monde, puis qu'il les oblige à joindre des qualitez differentes, contraires, & en quelque maniere incompatibles, la severité & la douceur, l'autorité & le respect, la complaisance & la fermeté, le commandement & l'obeïssance.

L'Abbé de Beaumont sembloit être né pour tenir ce milieu. Il sçavoit se conduire avec une exacte discretion ; il avoit d'ailleurs un grand usage de la Cour & du monde, un air & une civilité digne de sa noble naissance. Il avoit l'abord aussi charmant que personne l'ait jamais eu ; il avoit la presence tout ensemble agreable & majestueuse ; & il possedoit toutes ces graces qui servent d'introduction à la vertu.

Vous ne vous attendez pas, MESSIEURS, je m'assure, que j'entre dans ce détail de soin, d'attachement & d'assiduité où il est descendu. Et comme en voyant un arbre chargé de fruit on ne sçauroit marquer précisement quelles ont été les gouttes de pluye & de rosée qui l'ont fait croître, fleurir & fructifier : il ne seroit pas moins impossible de specifier en l'instruction de nôtre Roy quelles ont été les choses qui ont fait le plus d'impression dans son ame, & qui ont animé les puissantes inclinations qu'il a euës dés son enfance pour les vertus Heroïques.

Nous voyons aujourd'huy que c'est un des plus grands Monarques qui fut jamais ; qu'il sçait l'art de regner, &

qu'il le met en pratique ; qu'il se charge des plus grands & des plus petits soins de la Monarchie, & n'y trouve rien ni au dessus, ni au dessous de luy, qu'il n'a point d'autre Ministre que luy-même, ni d'autre favori que son peuple ; que la France l'occupe sans l'épuiser ; qu'il pourroit seul gouverner les divers Empires de la terre ; qu'il imite les plus parfaits modeles, & les surmonte en les imitant ; qu'il donne de plus grands exemples à ses enfans, qu'il n'en a reçû de ses ancêtres ; & que les moins passionnez pour sa gloire, s'ils ne le mettent au dessus de tous les Rois, demeurent d'accord qu'il n'en faut point mettre au dessus de luy. Nous voyons tout cela, & nous sçavons qui a été son Precepteur. A la verité il y a trouvé un fonds tres-heureux, une ame naturellement belle & magnanime, un cœur ferme & grand, un Genie vaste & sublime, qui même quand il n'auroit point eu d'éducation, étoit capable de percer & de dissiper tous ces nuages, pour nous éclairer de ses lumieres, & servir d'astre à tout l'Univers. Cela fait le bonheur de nôtre Prélat ; mais ce bonheur fait sa gloire ; & s'il y a une sorte de félicité, qui, selon le témoignage d'un Ancien, a droit d'entrer dans les Panegyriques, ce doit être sans doute celle dont nous parlons maintenant.

Cic. de Or. lib. 2.

Hé, comment est-ce, que la vie du Roy ne feroit pas la gloire de son Précepteur ? Elle fait la nôtre ; il y en a parmy nous qui n'ont point d'autre relation avec le Prince, que celle d'être ses sujets. Cependant nous nous faisons tous honneur de nôtre Souverain ; nous nous glorifions d'obéïr au plus grand Roy de la terre ; & il n'y a point de François, qui étant arrivé aux Provinces les plus éloignées, ne témoigne cette noble & juste fierté à la face des Nations, & en presence même des autres Monarques. Certainement on peut dire qu'en cela il en est des bons succés pour la loüange, comme des mauvais succés pour le blâme. Vous sçavez, MESSIEURS, quel a été le Prince dont Seneque fut Précepteur, & il ne vous sera pas difficile de rappeller en vôtre memoire ces paroles remarquables, qui ont été dites autrefois de ce Philosophe. *Arguetur rectiùs quàm prædicabitur, non erudiisse indolem Neronis, sed armasse sævitiam.*

Aus. in Grat. Act.

Seneque n'est-il pas bien malheureux, luy, qui a été la gloire du Portique, qui a porté la Morale aussi haut que la raison

raiſon naturelle la puiſſe porter, & qui par un de ſes ouvrages, a tant recommandé aux hommes la Clemence, il eſt accuſé d'avoir armé la cruauté de Neron. Qu'eſt-ce à dire, armé la cruauté de Neron ? Eſt-ce que Seneque l'avoit excité au crime ; qu'il luy avoit inſpiré l'avidité du ſang & du carnage ; qu'il luy avoit mis dans les mains le poiſon, le fer, & le feu ? Non, MESSIEURS, ce n'eſt pas ce qu'on luy reproche ; mais on luy veut reprocher de n'avoir pas aſſez fortement repreſenté à ſon diſciple, qu'un Prince cruel eſt un monſtre, que la bonté gagne l'amour, que l'amour aſſure les empires, & qu'une ame genereuſe, qui ſe trouve aſſiſe ſur le Trône, n'ordonne jamais d'injuſtes ſupplices, & ne ſe porte qu'à regret à ordonner les plus juſtes châtimens. Qui ſçait pourtant ſi Seneque ne s'étoit pas acquité de ce devoir ? Nous ſommes d'autant mieux fondez à le croire, que les cinq premieres années du Regne de cet Empereur paſſent pour avoir été ſi vertueuſes, qu'elles ſont propoſées en exemple, comme le reſte de ſa vie eſt l'horreur & l'abomination de l'Univers. Toutefois quoyque Seneque y eût peut-être pris tous les ſoins dont il étoit capable, & que bien loin de participer aux cruautez de Neron, il en ait été la victime, cet infortuné Philoſophe en a le blâme : on l'a rendu comme le complice de tant d'actions criminelles ; on lui a intenté une accuſation, qui au travers de tant de ſiecles eſt venuë juſques à nous ; on a imprimé une tâche ineffaçable à ſa reputation.

Que ſi un méchant Prince eſt la honte de ſon Précepteur, par quelle raiſon faut-il qu'un bon Prince ne ſoit pas la gloire du ſien ? Et puiſque le Regne du Roy n'eſt point taché de ſang comme celuy de tant d'autres Souverains ; que la colere eſt une paſſion inconnuë à ce grand Monarque ; qu'il trouve plus de plaiſir à pardonner, que les eſprits emportez n'en trouvent dans la vengeance ; & qu'il ſe fait autant aimer par ſa bonté, que reverer par ſa prudence, & craindre par ſa valeur ; ne réjallit-il pas quelque rayon de ſa gloire ſur ſon Précepteur, & ne ſommes-nous pas obligez d'avoir des penſées de reconnoiſſance pour celuy qui a cultivé les ſemences de vertu que le ciel avoit miſes dans cette grande ame ?

Penſons-nous que lorſqu'Alexandre faiſoit tant de choſes éclatantes, qu'il prenoit des villes, qu'il gagnoit des batailles, qu'il ſe montroit infatigable dans le travail, & intrepide

dans le peril ; pensons-nous que ces vieux Capitaines, qui avoient servy dans les armées du Roy Philippe son pere, ne fussent pas quelquefois obligez de tourner leur pensée vers la Grece ou étoit demeuré Aristote, & de reveiller les sentimens d'estime qui étoient dûs à ce Philosophe, dont leur Prince avoit été si heureusement instruit ? Ainsi lorsqu'en ses expeditions militaires, le Roy étoit l'ame de son armée ; & si l'on peut s'exprimer de la sorte, l'artisan de ses Conquêtes; qu'il partageoit le peril avec ses soldats, ou qu'il ne se distinguoit d'avec eux qu'en s'exposant davantage ; & qu'aprés avoir montré par sa victoire qu'il a toutes les vertus des Conquerans, il a montré par la paix qu'il n'en a point les vices ; qu'il n'en a ni l'ambition ni la violence ; n'auroit-il pas été bien raisonnable de mêler au moins une fois le nom de son Precepteur dans les acclamations de son triomphe ? Si nous avons oublié de luy rendre cet honneur pendant sa vie, reparons cette injustice aprés sa mort. Mais quand nous serions assez ingrats pour ne le faire point, ceux qui viendront aprés nous, ne laisseront pas de le faire ; quand nous manquerions à ce devoir, la posterité n'y manquera pas, & de tant d'Histoires qui se feront de Loüis XIV. il n'y en aura pas une qui ne marque que Hardoüin de Perefixe a été son Précepteur, & qui par ce seul mot n'engage toute la terre à la veneration de ce Prélat.

L'Empereur Antonin honora de la pourpre consulaire celuy qui l'avoit élevé dans les Lettres, & qui étoit un Orateur celebre, dont nous avons perdu les ouvrages. L'Empereur Gratien eut la même reconnoissance pour Ausone, que ses Poësies ont rendu fameux. Il y en a d'autres qui ont procuré la premiere dignité de l'Eglise à ceux qui avoient pris soin de leur instruction ; surquoy nôtre Prince a dit qu'il voudroit avoir fait pour son Précepteur ce que Charles-Quint fit pour le sien. Cette pensée est digne de vôtre generosité, ô grand Monarque : mais quand vos desirs auroient été en cela exaucez, vos actions auroient toûjours été les plus grands bienfaits dont il eût été redevable à vôtre vertu. Vôtre vie, vôtre vie même auroit été l'honneur le plus sublime où vous l'eussiez élevé ; il auroit eu non seulement plus de joye, mais plus d'éclat, de vous voir regner comme vous faites, que de porter la thiare sur la tête : & la gloire que vous luy donnez

par la vôtre est si grande, qu'elle ne peut ceder qu'à celle qu'il possede dans le Ciel.

On ne sçauroit exprimer les transports & les ravissemens qu'il ressentoit à la vûë des illustres actions de Sa Majesté; car il n'étoit pas du nombre de ces hommes perdus d'ambition, qui n'ont pour but que leur fortune, & qui n'aiment rien qu'eux-mémes. Il aimoit l'Eglise, il aimoit le Roi, il avoit le cœur chrêtien, le cœur François, il pratiquoit ce précepte: *Deum timete, Regem honorificate.* Il préferoit l'honneur méme qui luy étoit arrivé, à toutes les graces qui en avoient été les suites; il comprenoit quelle heureuse destinée c'étoit pour luy que d'avoir donné la connoissance de Dieu à celuy de tous les Princes qui en est la plus vive image, & d'avoir été le premier Prédicateur d'un Roy Tres-Chrêtien, *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram Regibus.* Oüy sans doute, l'on peut dire que les Précepteurs des Rois sont leurs premiers Prédicateurs; comme les Prédicateurs sont les Précepteurs des peuples; si bien que ces deux qualitez ayant été jointes en Messire Hardoüin de Perefixe, je dois le considerer maintenant du côté de ses prédications, & je m'y trouve d'autant plus obligé, que l'union des qualitez Theologiques & Académiques semble être encore icy necessaire: *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus.*

Je sçay que je parle devant des personnes sur qui l'exageration ne fait point d'effet, & qui sçauroient bien rabattre du prix des choses si je prétendois les augmenter. Ne craignez donc point que je m'abandonne à des hyperboles temeraires, que je songe à vous déguiser la verité, comme si vous pouviez la méconnoître, & que suivant cet excés indiscret, qui n'est que trop suivy dans ces rencontres, je tienne une conduite que je vous ay oüy blâmer tant de fois; mais il n'est pas juste aussi, que pour éviter de donner trop de loüanges à vôtre Confrere, je le prive de celles qui luy sont dûës. Le desir que j'ay de tenir un milieu raisonnable m'engage dans une reflexion que je vous prie de faire avec moy.

Aprés les Apôtres, dont les discours inspirez ne tirent pas à consequence, & ne tombent point sous les regles, il me semble que le plus grand Prédicateur qui fut jamais dans le monde a été S. Chrysostome; & il m'est venu depuis longtemps dans la pensée, que jamais deux Genies ne furent plus

ſemblables qu'étoient ce Pere de l'Egliſe & l'Orateur Romain : de ſorte que ſi S. Chryſoſtome avoit été dans le Barreau de Rome, il y auroit plaidé comme Ciceron ; & ſi Ciceron avoit été dans la Chaire d'Antioche ou de Conſtantinople, il y auroit prêché comme S. Chryſoſtome. Quoyque ces deux hommes ſoient deux prodiges, l'un pour l'éloquence profane, & l'autre pour l'éloquence ſacrée ; & quoyqu'il ſe ſoit paſſé tant de ſiecles ſans qu'il ſoit venu perſonne qui les ait égalez, n'eſt-il pas vray, MESSIEURS, que l'on a dans l'eſprit une idée de perfection, qui eſt encore plus haute que le degré d'excellence où ils ſe ſont élevez ? Cela eſt certain, Ciceron l'a avoüé luy-même à l'égard de Demoſthene, qu'il avoit choiſi pour ſon modele, & dont il étoit le perpetuel admirateur ; & il y avoit des Romains du temps de Ciceron, qui tout charmez qu'ils étoient de ſon éloquence, y auroient pourtant deſiré je ne ſçay quoy (que diray-je ?) je ne ſçay quoy de plus ſerré, de plus rempli, & de plus nerveux. Pluſieurs même aujourd'huy font un pareil jugement de S. Chryſoſtome, ils n'y trouvent pas des taches, ni des foibleſſes, ni des defauts, mais ils trouvent quelque intervalle entre luy & la perfection. Et en effet, rien ne nous empêche de concevoir qu'il auroit été un Prédicateur encore plus admirable, ſi avec ſa facilité merveilleuſe, avec ſon inépuiſable fécondité, avec ſes raiſonnemens toûjours ſages, toûjours ſolides, toûjours perſuaſifs, il avoit joint la force de S. Baſile, la penetration de S. Auguſtin, & la doctrine de S. Jerôme. Cette idée n'a jamais eu d'exemple, je le confeſſe, elle n'en a jamais eu, & vraiſemblablement n'en aura jamais. Toutefois ce n'eſt pas une imagination chimerique, elle a ſon fondement dans la nature des choſes. D'auſſi parfaites creatures ne ſont pas des ouvrages impoſſibles à la Divinité, & ſi le Ciel n'en accorde point à la terre de ſi accomplies, c'eſt aſſûrément pour humilier les hommes, en leur donnant aſſez de lumiere pour connoître la perfection, ſans leur donner aſſez de force pour y arriver.

Or quelle eſt l'application de ce raiſonnement ? Je veux dire par-là, MESSIEURS, que comme nous ne laiſſons pas d'admirer Ciceron & S. Chryſoſtome, quoy qu'ils n'ayent pas tout-à-fait rempli l'idée que nous avons conçûë de la perfection, de même nous ne devons pas laiſſer d'eſti-

mer & de loüer ceux qui ont un veritable merite dans l'éloquence, quoy qu'ils n'égalent pas l'élevation & la gloire de ces deux incomparables Genies. Si les Anciens n'en avoient jugé de cette sorte, il se trouveroit qu'entre tous les Orateurs de la Grece on ne parleroit que du seul Demosthene. Il auroit étouffé la reputation de son rival, en le surmontant dans cette fameuse cause qu'ils plaiderent l'un contre l'autre, & nous ne connoîtrions ni Eschine, ni Demade, ni Hyperide, ni ce Lysias, qui étoit recommandable pour la douceur & la netteté de son stile. Nous sommes bien plus obligez maintenant de garder cette équité dans les Lettres, car je ne sçay si c'eût été un grand malheur pour la Republique des Atheniens, de n'avoir point d'autre Orateur que Demosthene, mais je sçay bien que ce seroit une terrible infortune pour l'Eglise, si elle étoit reduite à n'avoir qu'un seul Prédicateur. Hé que feroient tant de peuples qui ne recevroient aucune instruction ? Quelle seroit la destinée d'un nombre infini d'ames, qui n'auroient point de guides pour les conduire dans le chemin du salut ? Loin d'icy donc ce dégoût superbe, cette odieuse malignité qui voudroit aneantir tout ce qui n'excelle pas absolument pardessus le reste des choses, qui croit, ou du moins fait semblant de croire, qu'il n'y a point de place d'honneur au dessous du premier rang. Il y en a sans doute, *honestum est in secundis tertiisque consistere*, & il faut assigner une de ces places honorables à celuy dont nous regretons la perte. *Cic. Or.*

C'est au moins le sentiment que m'a laissé la lecture de ses Sermons. J'en ay vû le plus grand nombre que mon bonheur me fit tomber entre les mains. J'y ay trouvé une maniere droite & saine, un caractere solide & judicieux, une sage dispensation des matieres saintes, des lumieres Ecclesiastiques, une methode propre pour instruire & pour édifier. Sans avoir l'impetuosité des foudres, il en produisoit les effets, en abattant les obstacles, où comme l'Apôtre les appelle, les hauteurs contraire à la science de Dieu. Il montroit que la douceur est quelquefois aussi forte que la force même, ou pour mieux dire, il montroit que la force n'est pas toûjours accompagnée de bruit ni de violence. Il n'employoit pas les plus grandes, les plus visibles, & les plus tumultueuses machines de l'éloquence ; mais il en sçavoit manier les ressorts *2. Cor. 10.*

les plus fins, les plus ſubtils, & les plus delicats. Ce n'étoit pas un de ces torrens qui couvrent les campagnes de leurs flots, & qui ne ſouffrent point de digues ; ce n'étoit pas, ſi vous voulez, un de ces fleuves qui rempliſſent un vaſte lit, & qui font une longue courſe. C'étoit une fontaine, comme l'on a dit d'un de ceux que j'ay alleguez, c'étoit une fontaine claire & pure, où l'on pouvoit puiſer des eaux ſalutaires. On le ſuivoit, ſinon avec une émotion inquiete, au moins avec un attachement attentif ; on entendoit ſans peine ce qu'il vouloit dire, & l'on en étoit ſatisfait aprés l'avoir entendu. Il vouloit éclairer ſans ébloüir, toucher plûtôt que plaire, combattre pour vaincre, & non pour triompher. Il imitoit le gemiſſement de la colombe, plûtôt que le rugiſſement du lion. Il n'avoit pas honte de la ſimplicité de l'Evangile ; ſimplicité mille fois plus majeſtueuſe, que toute la pompe & toute la magnificence des hommes. Il n'étoit pas de ceux qui ſongent à ſe précher eux-mêmes, en préchant JESUS-CHRIST. Jamais il ne mêloit les fumées de la vanité mondaine avec l'onction de l'Eſprit de Dieu. Jamais il ne ſe détournoit du chemin de la verité, pour courir aprés des phantômes. Il paroiſſoit veritablement élû du Seigneur pour porter ſon nom devant les Peuples & les Rois, *Vas electionis eſt mihi iſte, &c.* Il ſe montroit toûjours maître de ſa raiſon, toûjours maître de celle des autres, pour les rendre captifs de la foy, dont il ſe rendoit captif luy-même, & par tout il faiſoit luire les rayons du jugement & du bon ſens, qui ſont des dons naturels à la verité, mais que la grace ſuppoſe dans les exercices de ce miniſtere. Vous diray-je en un mot ma penſée ſur le ſujet de ſes prédications ? Elles m'ont paru conçuës de telle ſorte, qu'il ſeroit à deſirer que tous les Prédicateurs luy fuſſent ſemblables. L'Egliſe y gagneroit beaucoup, puiſque par ce moyen elle ſeroit délivrée d'un nombre infini d'eſprits inconſiderez, qui s'engagent dans cet employ ſans y être appellez, ni de Dieu, ni des hommes, & ſans y apporter aucune diſpoſition, ni de la grace, ni de la nature. Ils n'y apportent en effet qu'une aveugle temerité. Ils ſont bien ſouvent dans une profonde ignorance de toutes ſortes de Lettres. Bien loin d'avoir aſſez de lumieres pour enſeigner, ils n'en ont pas quelquefois aſſez pour apprendre, & ils ne ſçavent ni la Morale, ni l'Egliſe, ni la Religion. Comment les ſçauroient-ils ? Ils vivent dans

Nihil enim eſt inane, nihil arceſſitum, puro tamen fonti quàm magno flumini propior. *Quint. parlant de Lyſias lib. 10. cap. 1.*

un continuel éloignement de l'étude, qui eſt le canal ordinaire dont Dieu ſe ſert pour communiquer aux hommes la ſcience ; ils n'ont pas lû les titres des ouvrages les plus communs des Peres de l'Egliſe ; ils ne prennent jamais le ſoin de puiſer la doctrine Eccleſiaſtique dans les ſources que Dieu & ſes Prophetes, JESUS-CHRIST & ſes Apôtres nous ont laiſſées ; & ſans être ſoûtenus ſur aucun fond, ils viennent faire ſouffrir le Seigneur par leurs diſcours. *Laborare feciſtis Dominum in ſermonibus veſtris.* Ils viennent, dis-je, ſe joüer de la patience d'un auditoire chrêtien, & tromper la faim & la ſoif que les ames ont pour la juſtice. Que ſi l'on voit de ces eſprits hazardeux, qui oſent ſe produire dans Paris la lumiere du monde, que doit-ce être dans les villes des Provinces & dans les lieux de la campagne, & n'y a-t-il pas ſujet de craindre qu'il ne s'y commette une infinité de ſemblables attentats contre la dignité de la parole divine ? *Mal. 2.*

Voila un grand mal dans l'Egliſe, n'y a-t-il point de remede ? Le remede que nôtre Archevêque ſe propoſoit d'y apporter, étoit de faire remplir l'Année Chrêtienne de diſcours ſolides & inſtructifs, de les diſtribuer en tous les lieux de ſon Diocéſe par le ſecours de l'impreſſion, & d'enjoindre aux Paſteurs qui luy étoient ſubordonnez, de les prononcer ſans y rien changer, ou s'ils ne pouvoient les apprendre par cœur, de les lire dans les Egliſes Paroiſſiales, devant les fidelles qui s'y aſſemblent. (C'eſt une choſe qu'il m'a fait l'honneur de me dire à moy-même.) Excellent projet, ſalutaire & admirable reglement, dont la penſée, à ce que j'aprens, eſt auſſi venuë dans l'eſprit de quelques autres Prelats, qui ſe propoſent par ce moyen de conſerver l'uniformité de la Doctrine, de ſoûtenir la foibleſſe, de reprimer la temerité, de prevenir l'erreur & d'humilier l'orgueil de l'impieté, qui voudroit faire tourner au mépris de la Religion, l'ignorance de ceux qui en des-honorent le miniſtere.

Mais il ne ſeroit peut-être pas à propos de captiver dans ces fers les beaux & heureux Genies dont l'Egliſe ſe ſert ſi utilement ; & de couper les ailes, s'il faut ainſi dire, à ces Aigles qui ont dequoy être hardis dans leur vol ſans être temeraires, & qui peuvent s'abandonner à leur force ſans craindre d'en être abandonnez. Pour ceux-là, MESSIEURS, nôtre Prelat deſtinoit des regles & un art, en quoy il ſui-

voit l'esprit & l'exemple de S. Charles, qui ayant consideré qu'entre tant d'ouvrages des Peres de l'Eglise, il n'y en a point qui puisse tenir lieu d'une Rhetorique chrêtienne, se resolut à y faire travailler, & y engagea effectivement un Evêque d'Italie. Nous avons aujourd'huy ce livre sous le titre de *Rethorica Ecclesiastica*. Il seroit à desirer que l'execution en eût été aussi heureuse que l'entreprise en étoit loüable, mais comme on y a suivy servilement l'ordre commun & la division ancienne, & que d'ailleurs rien n'y est traité dans son étenduë, cela ne sçauroit être de grand usage, & n'a presque rien d'estimable que l'intention.

Il semble, MESSIEURS, que la Providence vous ait reservé ce travail, je puis dire que vous le pouvez faire, j'oseray dire que vous le devez, & permettez-moy de dire encore que vous le voulez.

Vous le voulez sans doute, puis que la Rhetorique est un de ces grands projets qui ont accompagné ou suivy vôtre institution. Il ne sera ni difficile ni necessaire de s'y étendre sur l'éloquence du Barreau, elle a été enseignée à fond par les Anciens, le genre judiciaire fait la plus grande partie de leurs livres de Rhetorique, & comme ils joignoient un jugement profond à une erudition profonde, ils ont épuisé cette matiere en la traitant. Mais c'est l'éloquence chrêtienne qu'ils n'ont pas touchée, puisqu'ils ne l'ont pas connuë; c'est-là où il faut oser & entreprendre, où il faut bâtir sur un plan qui ne soit pas emprunté, où il faut se faire un chemin pour aller à la découverte d'un nouveau monde. Un seul homme, quelque grande que fût son application, ne sçauroit venir à bout de cet ouvrage. Travaillez de concert à un si grand & si noble dessein; surmontez par vôtre perseverance les difficultez qui se rencontreront dans cette laborieuse entreprise, faites ce present au Christianisme, qui en recevra un fruit infiny, faites luy, dis-je, ce present, non seulement en vôtre langue, mais en la langue de l'Eglise, & attirez-vous par vos veilles les benedictions du Ciel & de la terre. Si vous achevez ce travail que vôtre illustre Confrere a souhaitté, il en apprendra l'execution dans le sein de la gloire, il en concevra pour vous une reconnoissance éternelle; & s'il peut arriver quelque surcroît de bonheur à la souveraine felicité, il se trouvera plus heureux en voyant, quoy qu'aprés sa mort, l'accomplissement de son desir. Mais

Mais qu'on ne s'imagine pas que sa vie ne se soit passée qu'en de simples desirs comme celle de tant de Chrêtiens. Il a mis la main à l'œuvre, il a agi, il a travaillé comme Archevêque de Paris, & soit dans cette grande Ville, soit dans le reste de son Diocese, il a fait des choses qui demanderoient un discours entier, & dont je vous parleray dans la suite de celuy-cy, aprés vous avoir priez de me donner un moment pour pouvoir reprendre mes forces.

Il n'en est pas des Prelats, comme des Princes de la terre, qui maintiennent la force des loix humaines, par la crainte des châtimens temporels; Mais quand les Evêques auroient cette sorte de puissance, ils devroient toûjours travailler à un autre dessein que celuy de la politique, qui se propose pour but d'établir le repos & la seureté dans les Etats, & d'empêcher que l'on n'y commette ni trahison ni violence; ne se mettant point en peine d'ailleurs, si l'on forme de mauvaises pensées; si l'on envie le bien d'autruy, & si l'on desire la mort de ses freres. Comme l'Evangile nous enseigne que les mauvais desirs sont criminels devant Dieu aussi-bien que les mauvaises actions, il ne suffit pas de reprimer les méchans, il faut les convertir; il ne suffit pas de leur ôter le pouvoir de mal faire, il faut leur en ôter même la volonté; il ne suffit pas de lier leurs mains par la crainte, il faut changer leurs cœurs par l'amour; il ne suffit pas enfin de les rendre semblables aux gens de bien, il faut les rendre gens de bien eux-mêmes.

On peut juger par ce raisonnement quel doit être le zele des Evêques, quelle doit être leur foy, leur charité, leur courage, leur travail, leur vigilance. La vigilance sur tout est essentielle à l'Episcopat. *Attendite vobis, & universo gregi, in quo vos Spiritus sanctus posuit Episcopos regere Ecclesiam Dei quam acquisivit sanguine suo.* Act. 20. Qui dit Evêque dit surveillant, & comme quand on parle d'un Pilote, on entend parler d'un homme qui gouverne effectivement le navire, qui a la main sur le timon, & l'œil sur la boussole, & qui n'abandonne pas son vaisseau aux passagers ni aux matelots, de peur de l'abandonner à la fureur des vents & des tempêtes. Ainsi quand on parle d'un Evêque, on entend parler d'un Chrêtien qui prend soin de son salut, & de celuy des autres fidelles, qui travaille à la sanctification de l'Eglise, & qui

n'en laisse pas la conduite à des étrangers indifferens ou mercenaires, de peur de la livrer à la cruauté des loups ravissans & à la rage de ce lion, dont parle saint Pierre, qui tourne de tous côtez pour chercher à devorer les ames.

Nôtre Archevêque persuadé, ou disons plûtôt penetré de cette verité fondamentale, s'est appliqué aux exercices de son ministere; il a fait son capital de son devoir, il en a fait son tout; il s'est ensevely, s'il faut ainsi parler, dans les fonctions Episcopales, qui se reduisent à deux, à la residence, & à la visite.

Je voy bien que la residence dans Paris ne seroit pas une loüange, si on la prenoit pour un simple sejour; & je ne pretens pas aussi le loüer d'avoir demeuré dans cette capitale du premier Royaume de la terre, mais d'y avoir veillé comme un Pasteur Evangelique, au milieu de son troupeau innombrable. *Super custodiam meam stabo, & figam gradum super munitionem, & contemplabor.* *Hab. 2.*

Vous l'avez vû, MESSIEURS, offrir publiquement au Pere celeste le sacrifice de l'Agneau sans tache: vous l'avez vû assister au concert des loüanges divines, & à la publication des veritez Chrêtiennes, & benir ensuite son peuple par la manifestation de la Victime adorable; vous l'avez vû paroître dans les sacrées solemnitez, à la tête des adorateurs du Dieu vivant, qui étoient sensiblement consolez de voir que le Seigneur present dans les Temples d'une maniere particuliere y étoit servi avec une sainte magnificence, *Præsentia Dei magnificè delectati.* *Mach. 2. 15.*

Vous sçavez d'ailleurs, ce qu'il a fait pour les droits de son siege, vous sçavez qu'il a accompli des choses qui avoient été le desir de plusieurs siecles, sans en avoir été l'esperance, & que joignant la resolution qu'il faut avoir pour les grandes entreprises, avec la perseverance qui est necessaire pour les executer, il a eu des succés avantageux à l'ordre de la Hierarchie, qui obligeront éternellement ses successeurs a reverer la memoire de son Pontificat.

Mais ce n'est pas là en quoy consiste son plus grand travail. Il consiste en cette correspondance infinie qu'un Archevêque de Paris est obligé d'avoir, en cette inconcevable multitude & diversité de soins, en ce détail prodigieux ou il faut descendre, & dont la seule imagination m'épouvante. Aussi

je ne crains pas de dire qu'il y a succombé, je veux dire, qu'il y a perdu sa santé, & abregé ses jours, qu'il est demeuré accablé sous les ardens efforts de sa charité, qu'il s'est sacrifié comme une victime aux desirs de son zele, & qu'il est mort beaucoup plûtôt qu'il n'auroit fait, s'il ne se fût engagé dans un genre de vie si occupé & si penible. *Defeci ferre non sustinens.* Si en cela nous voulons plaindre nôtre malheur, nous le pouvons, mais gardons-nous de le plaindre, luy qui est mort en travaillant pour JESUS-CHRIST. Heureux celuy qui meurt de la sorte ; heureux celuy qui a combattu le bon combat, & qui en reçoit la couronne dans le Ciel ! On le regardoit peut-être avec envie lorsqu'il possedoit sa dignité, & maintenant on le plaint : mais c'est tout le contraire des sentimens de pieté : car il faut maintenant avoir une sainte jalousie de son bonheur, & une sainte émulation pour sa vertu ; & il falloit le plaindre, il falloit en avoir pitié, lorsqu'il gemissoit luy-même sous une charge qui semble surpasser les forces humaines. *Jer. 20.*

Et certainement, MESSIEURS, cette Ville où nous sommes, que Julien appelloit encore de son temps une petite ville, est depuis parvenuë à une si prodigieuse grandeur, qu'elle seule fait le plus grand Diocese du monde : & comme S. Bernard appelle l'Episcopat un fardeau redoutable aux Anges, j'oseray presque dire que si un Ange descendoit du Ciel pour avoir la direction spirituelle de Paris, il ne pourroit s'y acquiter des obligations pastorales, dans toute la rigueur & toute la plenitude des Canons. *Quis enim potest populum tuum dignè, qui tam grandis est, judicare ?* Qui est l'homme, qui est l'Ange, qui puisse fournir aux devoirs d'une si vaste superiorité, aux differens besoins d'un si grand nombre d'ames, aux remedes & aux préservatifs de tant de maux, au reglement de tant de Paroisses, de Seminaires, d'Hôpitaux, de Communautez, à la consolation de tant de pauvres, à la correction de tant de pecheurs, à l'édification de tant de justes ; en un mot, à la conduite de tant de Chrêtiens, dont cette grande ville est peuplée ? *2. Par. 1.*

C'est une chose constante qu'il n'y a point de lieu au monde, où il se fasse tant de bien & tant de mal que dans Paris: il n'y en a point où JESUS-CHRIST soit en même temps si glorifié & si offensé ; où il ait de plus fervens adorateurs, & de

plus rebelles sujets, de plus superbes ennemis, où il voye plus d'ames dévoüées à son culte, qui font sa volonté comme on la fait dans le Ciel; & plus de cœurs éloignez de son amour qui blasphêment son nom, comme on le blasphême dans l'enfer: & ce mélange étonnant de tant de grands crimes & de tant de grandes vertus, de tant de grands exemples, & de tant de grands scandales, semble combattre par experience la pensée d'un S. Pere, qui a dit, *Sicut magna pietas paucorum est, ita & magna impietas.*

August. de verbis Dom. Serm. 10.

Le fidelle Perefixe, élû du Seigneur pour porter son Nom devant un si grand nombre de bons & de mauvais Chrêtiens, se rendoit le cooperateur de la grace pour la perfectionner dans les uns, & pour la ressusciter dans les autres. A l'égard des Justes, il travailloit à l'achevement de l'édifice spirituel; à l'égard des pecheurs, il travailloit à la reparation de ses ruines; il n'épargnoit ni priere ni soin pour délivrer de servitude les Esclaves de Satan, & pour maintenir en liberté les Enfans de Dieu. Il tâchoit par toutes sortes de moyens d'empêcher que les étoiles du Roiaume des Cieux, qui est l'Eglise, ne tombassent dans le fond de l'abîme, & de retirer des portes de l'abîme ces ames malheureuses, qui s'endorment sans crainte, ou qui courent aveuglément sur le bord d'un si épouvantable precipice.

Il est vray que pour seconder son zele il avoit d'excellens ouvriers, des Pasteurs éclairez, qui sçavent cet art des arts, cette science des sciences, dont parle S. Gregoire. Mais quoy, un General d'armée est-il exemt de soin, pour avoir sous luy de bons Officiers? N'est-il pas obligé de tenir l'œil sur eux aussi bien que sur le reste de ses troupes? Ne faut-il pas qu'il leur donne ses ordres, & qu'il prenne garde s'ils sont bien executez? N'a-t-il pas la plus grande part à la gloire & à la peine? Et n'est-il pas toûjours vray de dire, *Qui præest, in sollicitudine*?

Pour instruire son Clergé, pour animer cette sainte legion de Prêtres engagez sous sa conduite dans la milice spirituelle, il les assembloit en des Synodes, il leur enseignoit comment il faut enseigner les peuples, il leur representoit combien l'esprit sacerdotal veut d'attachement à Dieu, & de détachement du monde: il leur ouvroit son cœur tout brûlant de charité: il leur communiquoit les nobles desseins &

les tendres sentimens de sa sollicitude paternelle : il les conjuroit au nom de Jesus-Christ & de son Eglise de ne le point abandonner, mais de joindre leurs travaux aux siens, de luy aider à soûtenir le grand poids qui luy étoit imposé par sa vocation, & de luy préparer les voyes du Seigneur, pour la visite de son Diocese.

Que diray-je de cette visite qu'il a faite avec tant d'exactitude, qu'il regardoit comme le plus pressant devoir de son Episcopat, & qui n'étoit pas moins necessaire que le peuvent être les Missions dans les pays des Infidelles ? En effet, Messieurs, il n'est pas toûjours besoin de chercher le Canada dans l'Amerique, il se trouve dans l'ancienne France aussi bien que dans la nouvelle, il se trouve dans les villages qui sont aux portes des plus grandes Villes. Qu'on en fasse l'experience, on y verra des hommes, qui étant interrogez par les formules du Catechisme, n'y font pas des réponses moins sauvages que les plus barbares Indiens, *Tenebris obscuratum habentes intellectum, alienati à vita Dei, per ignorantiam quæ est in illis.* Eph. 4. 18. On y verra des hommes qui ne sçavent ni l'Oraison Dominicale, ni le Symbole ; qui ne connoissent pas Dieu, ou qui ne le connoissent que pour l'offenser ; qui joignent la malice à l'ignorance, l'orgueil à la brutalité, qui vivent comme des demons, qui meurent comme des bêtes. Ne faut-il donc pas travailler à défricher ces terres incultes qui se trouvent dans le champ de l'Eglise ? Ne faut-il pas faire tous ses efforts pour arracher ces ronces & ces épines qui deshonorent la vigne du Seigneur ? Il le faut sans doute, & c'est ce que nôtre Prélat a fait. Il s'est porté jusques dans les moindres lieux de son Diocese : les habitans de la campagne en ont la memoire presente & chere ; ils en parlent avec joye & de l'abondance de leur cœur ; & ils montrent par-là, que tant de soins n'ont pas été inutiles, qu'ils ont reçû la parole de Dieu avec avidité, *susceperunt verbum cum omni aviditate*, & Act. 17. que Jesus-Christ attache une benediction particuliere aux Visites Episcopales.

Que ne puis-je faire le dénombrement des choses qu'il y a ordonnées ou accomplies !

En ce lieu-là il a inspiré du zele à un Pasteur qui vivoit dans la negligence, & regardoit son employ sacré comme un azyle de repos & de paresse ; en un autre lieu il a soutenu le

courage d'un Pasteur laborieux, & bien intentionné, mais qui persecuté par l'envie & par la malice vouloit renoncer à la conduite des ames. En ce lieu-là il a porté des pecheurs scandaleux à faire une penitence exemplaire; en cet autre il a porté des pecheurs cachez qui déguisoient leur conscience jusques dans le tribunal de la confession, à ne plus se tenir en ce silence sacrilege. Là il a donné le pain de la Parole, icy le pain de la vie. Là il a reglé l'administration d'un Hôpital, icy l'œuvre d'une Paroisse. Là il a ordonné d'achever le bâtiment d'une Eglise, icy la clôture d'un Monastere. Là il a aboli une coûtume superstitieuse; icy il a introduit un exercice conforme aux regles de l'Evangile. C'est en ce lieu qu'il a éteint un procés, qui auroit été une cause éternelle de division entre des familles; c'est en cet autre lieu, qu'il a accordé une querelle qui auroit produit des vengeances & des meurtres. C'est en ce lieu qu'il a empêché qu'un pere & une mere ne fissent violence à leur enfant pour luy faire embrasser la vie religieuse sans y être appelé du Ciel. C'est en cet autre lieu qu'il a empêché qu'un pere & une mere n'exerçassent une tyrannie toute differente, pour retenir auprés d'eux un enfant, qu'ils cherissoient selon la chair & le sang, & pour s'opposer en luy à l'accomplissement d'une vocation veritable. Il a desabusé des ames, qui croyoient que l'usure n'étoit pas un peché. Il en a desabusé d'autres qui pensoient que les pechez d'habitude n'étoient que des pechez d'infirmité. Il a ouvert les yeux à des Chrêtiens qui s'imaginoient que l'ignorance des preceptes mettoit leur conscience à couvert. *Vas electionis est mihi iste, ut portet nomen meum coram gentibus & regibus.* Il y a des lieux où il a montré que le mal ne cesse pas d'être mal lors qu'on le fait par une bonne intention, mais que le bien cesse d'être bien lors qu'on le rapporte à une mauvaise fin. Il a d'autres lieux où il a fait connoître que la celebration du jour du Seigneur ne consiste pas en oisiveté, en jeux, & en danses, mais en prieres & en pratiques de vertu. Il y en a d'autres où aprés avoir enseigné aux Fidelles, comment ils devoient être disposez, pour recevoir le Sacrement de la Confirmation, il leur a donné ce Sacrement de la force, afin de les rendre de courageux soldats de JESUS-CHRIST, & de les animer à se défendre genereusement contre les ennemis de leur salut, ou visibles

ou invisibles. Mais qui pourroit épuiser les loüanges d'une visite Episcopale, dont la foy & le zele sont les guides, la science & la charité les compagnes, le courage & le travail les executeurs ? Quel esprit, quelle memoire, pourroit ne rien oublier de ce qui se passe dans cette expedition Apostolique où l'on fait tant de conquêtes, où l'on remporte tant de victoires, où l'on cueille tant de palmes & de lauriers ? C'ést une œuvre sainte qui en renferme une infinité d'autres; c'est plutôt la matiere d'une Histoire que d'une prédication; c'est le sujet non seulement d'un Eloge, mais de mille Panegyriques.

Icy, MESSIEURS, je reconnois que si je parlois d'un Evêque qui eut fait toutes ces choses dans un lieu, & dans un temps éloignez de notre siecle & de nôtre patrie, ce seroit un grand avantage pour ce discours. Alors je pourrois suivre pas à pas toutes les traces de sa vertu; je marquerois les diverses stations de son voyage Evangelique; il n'y auroit point de si petit hameau, dont le nom ne parut avoir de la dignité; la moindre riviere sembleroit plus majestueuse que la Seine; & cet éloignement favorable ne feroit pas moins d'effet dans l'imagination, que les perspectives en font à l'égard des yeux. Mais ay-je oublié ce que je disois au commencement de ce discours, que vous ne jugez pas des choses comme le peuple en juge? Vous estimez les actions par les actions mêmes; l'artifice ne peut rien gagner auprés de vous; la simplicité n'y peut rien perdre; vous sçavez que toutes les regions de la terre sont à une égale distance du Ciel, & que les œuvres qui ont été faites en nos jours sur les rivages de la Seine, ne sont pas moins agreables à Dieu, pourvu qu'elles soient aussi saintes que celles qui furent faites autrefois sur les rivages du Nil ou du Jourdain.

Vous n'en admirez donc pas moins nôtre Prélat; & vous l'admirerez encore davantage quand vous aurez fait reflexion, que ses charitez spirituelles étoient perpetuellement accompagnées des charitez temporelles qu'il rapportoit au salut de l'ame.

Tantôt il releve une famille qui étoit tombée dans la pauvreté par un revers de fortune, tantôt il empêche une autre d'y tomber. Tantôt il envoye rassurer un prisonnier, qui pressé de la necessité, & d'ailleurs menacé de la justice

s'abandonnoit au desespoir, & vouloit prévenir deux morts forcées par une mort volontaire. Tantôt il fait porter à un malade languissant l'esperance de sa guerison, en luy fournissant le moyen de secourir la nature par les remedes. Tantôt il calme les inquietudes d'une mere infortunée, qui venant de mettre un enfant au monde, se voit contrainte de le nourrir, & n'a point de quoy se nourrir elle-même. Tantôt il assiste ces enfans que l'on appelle trouvez, qui dés les premiers jours de leur vie se voyent abandonnez de ceux dont ils l'ont reçûë; & qui sont plus miserables que les orphelins mêmes.

J'ay appris sur ce dernier exemple qu'une femme pieuse étant allée implorer sa charité pour le secours de ces malheureux enfans, comme il n'avoit point alors d'argent, il luy fit donner un service de sa vaisselle pour la vendre, & en consacrer le prix à des aumônes si necessaires, & si agreables à Dieu.

Les Prêtres de la Mission ont rendu témoignage qu'en une seule fois ils avoient reçû de luy jusques à dix mille livres pour l'entretien de leur Seminaire; & l'on fait état qu'il donnoit tous les ans aux pauvres dix mille écus de son revenu.

Il ne se passe point de jour depuis sa mort où l'on ne découvre quelqu'une de ces œuvres saintes, qu'il tâchoit de faire *in abscondito*, & seulement aux yeux du Pere Celeste; & je ne sçay en quoy il est plus loüable, ou d'avoir fait ces actions, ou de les avoir cachées; ou d'y avoir suivy la charité, ou d'y avoir suivy l'humilité; ou d'avoir employé les biens Ecclesiastiques au secours des pauvres, dont ils sont le patrimoine, ou de ne s'être point servy de ces biens, ni de ces aumones, pour en faire des trophées d'ostentation.

O charitable & humble Prélat: *Vicisti famam v.rtutibus tuis.* Quoyque nous ayons toujours eu pour vous une haute estime, nous confessons que nous ne vous estimions pas assez. Nous faisons une reparation solennelle à vôtre memoire, & en même temps que Dieu vous fait part de la gloire éternelle dans le Ciel, nous croyons être obligez de vous offrir celle où nous pouvons contribuer sur la terre. *Vicisti famam virtutibus tuis.* Vous avez vaincu ce que les hommes appellent Renommée. Vous ne vous étes point abandonné aux desirs de la vanité, vous avez surmonté ce vice aussi bien que les autres, qui

tous

tous comme autant d'ennemis abatus, ou de captifs enchaînez suivent le triomphe de vôtre vertu.

Dans la pratique de tant d'œuvres chrêtiennes, dans la vûë de tant de bonnes intentions ; dans le fort, s'il faut ainsi dire, de sa ferveur, nous l'avons perdu, il a été ravi à nos desirs & à nos esperances, & l'Eglise de Paris son Epouse, qui croyoit en joüir encore long-temps, ne l'a possedé que peu d'années.

Mais que sa mort a été digne de sa vie ! qu'elle a été chrêtienne & sainte ! Elle a eu mille témoins qui ont été édifiez de la pieté de ce Prélat. Ils luy ont vû recevoir avec une vive foy le sacré Viatique. Ils luy ont oüi repeter d'une voix mourante, les prieres qu'on faisoit pour luy dans son agonie. Ils luy ont oüi dire en ces derniers momens, ces paroles si touchantes. *Je ne vois plus, mais j'entens encore, parlez-moy toûjours de Dieu.* Ils l'ont vû expirer en baisant la Croix de JESUS-CHRIST, & resigner humblement son ame entre les mains de celuy dont elle est l'ouvrage dans l'ordre de la Nature, & dans celuy de la Grace, & dont elle doit être à jamais le temple dans le séjour de la gloire.

Il est mort, cet homme en qui le merite étoit joint à la dignité, Archevêque d'une ville, qui est l'abregé du monde, vigilant & fidelle Pasteur des ames, Prédicateur veritablement Apostolique, Précepteur d'un Roy, l'inimitable modele de tous les Rois, Docteur de la plus celebre Faculté de la terre, Académicien dont le nom faisoit tant d'honneur à vôtre sçavante Compagnie.

L'eussiez-vous dit, MESSIEURS, l'eussiez-vous pensé, avant sa derniere maladie qui fut si prompte & si courte, que ce devoit être le premier de vos Confreres dont vous feriez le service? Il se portoit bien, au moins en apparence ; il n'étoit pas dans une extrême vieillesse, vous en avez parmy vous qui ont moins de santé & plus d'âge. Mais la mort n'a égard ni à la santé, ni à l'âge, ni à la fortune, ni au merite, ni à l'amitié, ni aux vœux & aux prieres. Elle n'entend que la voix du Seigneur, & dés qu'il luy commande de frapper son coup, elle se rend l'executrice de l'arrêt fatal qui a été depuis long-temps prononcé contre toute la race des hommes. Ainsi nous devrions être toûjours préparez à de semblables évenemens. Je vois neanmoins qu'on a été surpris de cette mort. On sera bientôt

ſurpris de quelque autre, & aprés cela d'un autre encore : & toute la vie ſe paſſe en de pareils étonnemens, ſans que l'on en faſſe la moindre application à ſoy-même, ſans que l'on forme un veritable deſſein de ſe convertir, sans que l'on profite de tant d'avertiſſemens que Dieu nous envoye pour nôtre ſalut. *Miſi in vos mortem in via Ægypti, & non rediſtis ad me, dicit Dominus.*

Am. 4.

Ces terribles coups de foudre vous étonnent moins qu'ils n'étonnent le vulgaire. Les lectures que vous faites vous rendent l'objet de la mort familier. L'Hiſtoire vous en fournit des exemples de toutes les manieres ; la Philoſophie, qui a été appellée la meditation de la mort, en fait ſon entretien le plus ordinaire, & la Morale Chrétienne qui la regarde comme l'inſtant decisif de l'éternité, y rapporte toutes ſes reflexions, & la propoſe inceſſamment à nos penſées. Il n'eſt pas poſſible que vous ne regliez vôtre vie là-deſſus : autrement, MESSIEURS, quelle ſolidité y auroit-il dans la profeſſion des Lettres ? Quel fruit pourrions-nous eſperer de nos études, & que nous ſerviroit de prendre tant de ſoins pour faire du progrés, dans la connoiſſance des plus beaux arts ? A quoy aboutiroit tout cela ? Voyons. Quoy, paſſer les jours & les nuits ſur la lecture ; apprendre des choſes, en oublier d'autres ; faire des ouvrages, les donner au public ; acquerir quelque reputation, & puis mourir ! Pour ce qui eſt de cette autre reputation qui vient aprés la mort, il n'eſt pas mal-aiſé de voir que c'eſt une chimere. Nous n'avons pas beſoin de la poſterité, & il n'importe guere pour nôtre repos & nôtre bonheur, que ceux qui viendront aprés nous ſçachent nôtre nom, ou ne le ſçachent pas.

Qu'y a-t-il donc à faire ? Faut-il abandonner tout & vivre dans l'oiſiveté, comme tant d'autres hommes ? Non, Chrêtiens. Mais donnons à l'étude une fin evangelique, & nous verrons que tout y deviendra ſolide. Suppoſons qu'un eſprit s'attache aux lettres pour aller à Dieu, pour y conduire ſon prochain, pour ſervir à l'inſtruction de ſon ſiecle & des ſiecles à venir. Il eſt certain que ſes peines ne ſeront point perduës, & que tôt ou tard on luy tiendra compte de ſes travaux, & de ſes bonnes intentions. Hors de là, point de ſolidité dans les ſciences. C'eſt bâtir ſur le ſable, c'eſt travailler ſans deſſein, c'eſt prendre de la peine ſans ſçavoir

pourquoy ; & d'ailleurs c'est attirer la haine & l'abandonnement de Dieu, dont jamais on ne perd la lumiere sans perdre la verité, & sans devenir la proye du mensonge & de l'illusion.

Diogene Laerce a fait la vie des Philosophes, & saint Epiphane l'histoire des Heresies. On connoît par ces deux ouvrages, qu'il n'y a si bizarre extravagance, qu'il n'y a si monstrueuse opinion, que les Philosophes & les Heretiques, qui n'étoient pas des genies communs, n'ayent concûë, suivie & enseignée, Dieu le permettant ainsi pour faire connoître à toute la terre la foiblesse de l'esprit humain & la défiance que les hommes doivent avoir de leurs propres forces. Aprés cela qui oseroit se fier à la raison humaine ? Ah! puisque nous en voyons les chûtes, les égaremens, les tenebres, le neant, rendons graces à la foy, & attachons-nous à en suivre les esperances.

Je sçay bien que parmy les gens de lettres il est rare d'en trouver qui s'abandonnent aux crimes punis par les loix temporelles. La pudeur, l'honnêteté, l'application à l'étude, l'amour du repos, le desir de la gloire, leur sont de puissans freins pour les éloigner de ces sortes d'actions ; mais en verité cela suffit-il pour le salut ? Les Philosophes payens n'en faisoient pas moins ; ils ont été pourtant condamnez de Dieu, parce que, comme dit l'Apôtre, ils l'ont connu sans le glorifier. Nous le connoissons mieux qu'ils ne faisoient, quel sera nôtre malheur si nous ne le glorifions pas, si à leur exemple nous mettons nôtre confiance non en luy, mais en nous ; & si nous abandonnons nôtre ame aux vaines pensées où ils se sont élevez ? *Qui gloriatur, in Domino glorietur*, Quiconque veut se glorifier, qu'il se glorifie au Seigneur ; car en effet si les hommes nous devoient juger, nous aurions raison de nous glorifier en eux. Si nous nous devions juger nous-mêmes, nous aurions raison de nous glorifier en nous ; mais nous ne devons pas être nos juges ; c'est Dieu qui doit nous juger. Ne songeons à plaire qu'à luy seul, soyons ses adorateurs fidelles, suivons dans son culte les regles qu'il nous a luy-même prescrites. Aimons sur toutes choses les vertus chrêtiennes, & donnons aux vertus morales le motif & la fin du Christianisme. Ne differons jamais l'exercice ni des unes ni des autres, dans les temps & dans les lieux où il les faut pratiquer ; profitons

1. Cor. 1.

en ce moment même de l'occasion qui s'en presente, & offrons nos prieres à Dieu pour l'ame d'un Prélat, qui étant comme nôtre Pere par sa dignité Episcopale, a bien voulu être nôtre Confrere par la societé des Lettres.

Considerate Apostolum & pontificem confessionis nostræ Jesum. *Heb.* 3.

O Sauveur du monde, Apôtre & Pontife de nôtre confession, souverain Pasteur de nos ames, qui mettez les autres Pasteurs au nombre de vos oüailles, qui leur faites rendre compte de leur administration spirituelle, & qui les jugez comme le reste des hommes, & même avec plus de severité, nous sçavons que rien n'est pur devant vôtre face, & que les plus grands Saints ont redouté la rigueur de vos jugemens.

Celuy dont la memoire nous assemble en ce lieu est mort dans la crainte de vôtre justice, comme il y avoit vécu, mais il est mort aussi dans l'esperance de vôtre misericorde. Il a évité les écueils de la présomption, & du desespoir où les malheureux pecheurs font naufrage; il a suivy le conseil qu'il avoit donné à tant de malades, qui ont fini leur vie mortelle durant le cours de son ministere; il a resserré en mourant l'union qu'il avoit contractée avec vôtre Esprit saint, & aprés avoir toûjours soûpiré pour vous, qui étes la voye, la verité, & la vie, il vous a consacré jusques à son dernier soûpir.

Ne le faites donc pas gemir loin de vôtre presence adorable; ouvrez-luy le Sanctuaire de la paix; achevez promtement la purification de son ame par l'efficace de vôtre sang. Faites que le sacrifice de vôtre corps, qui va être offert sur ces Autels, luy soit en propitiation. Daignez luy accorder la couronne, que vous luy avez préparée par la prédestination éternelle, & aprés avoir exaucé les prieres que nous vous faisons pour luy, exaucez les prieres qu'il vous fera pour nous, quand vous l'aurez introduit dans la Jerusalem celeste, & que vous l'aurez mis en possession de la souveraine félicité. Ainsi soit-il.

PANEGYRIQUE DU ROY LOUIS XIV.

Prononcé le 3. Fevrier 1671.

PAR MONSIEUR PELISSON, lorsque Monsieur de Harlay de Chanvalon, Archevéque de Roüen, depuis Archevéque de Paris, fut reçû à la place de M. Hardoüin de Perefixe.

MONSIEUR,

CETTE Assemblée extraordinaire, ce concours de nos Académiciens, leurs yeux, leur visage, leur attention, leur silence même, vous ont déja dit combien ils se sentent honorez de vôtre presence, & touchez de vos bontez; mais ils attendent de moy quelque chose de plus, & veulent que je parle beaucoup moins pour la necessité, que pour l'éclat, en un jour que nos Registres marqueront à l'avenir entre les plus grands & les plus solennels.

Je ne voy pas un de mes Confreres, maintenant ravis de se pouvoir dire les vôtres, qui par un zele tres-juste pour vous, mais trop injuste pour moy, ne s'imagine que je dois dire tout ce qu'il pense, & le dire avec son esprit, ses lumieres, & sa delicatesse, que je n'ay pas.

Les uns se promettent que pour la gloire de l'Académie, je releveray vôtre auguste caractere, plus relevé de luy-même que tous les discours humains. Les autres ne doutent pas que je ne fasse valoir le sang illustre, les alliances des Maisons souveraines, les honneurs & les emplois, & ce qu'on ne peut oublier en ce lieu, les lettres si souvent & si heureusement jointes aux armes, dans les grands hommes dont vous sortez. Ceux-cy s'arrêtent principalement aux qualitez personnelles, soit celles de l'honnête homme, soit celles du Prélat, également accomplies en vous; ceux-là en particulier au profond sçavoir à qui l'âge même n'a pas été necessaire; un

grand nombre à l'adresse judicieuse mêlée de douceur & d'autorité, qui se rend toutes les fois qu'il le faut, maîtresse des Assemblées, des Compagnies, & des Peuples même, pour leur utilité propre, & pour celle de l'Etat ; tous ensemble, à cette éloquence de toutes les sortes, tantôt privée, tantôt publique, tantôt préparée, tantôt soudaine ; toûjours assûrée de persuader ou de plaire, & dont vous venez de renouveller l'idée, si belle, si vive, & si noble dans nos esprits.

Pour moy, MONSIEUR je connois, j'admire, je sens comme eux tous ces avantages, & mille autres que nous pensons posseder nous-mêmes, en vous possedant. Mais quand ils m'auroient prêté toutes leurs voix, pour faire éclater de si grandes choses autant qu'elles le meritent, je ne sçay si le concert de tant d'éloges, quelque juste & quelque harmonieux qu'il pût être, ne blesseroit point vos oreilles, pour être trop prés de vous.

Ne pourrois-je point me soûtenir par la nouveauté, & découvrir en quelque partie de l'Art, pour ainsi dire, moins fréquentée, des loüanges que vôtre pudeur écoutât sans peine, qu'elle ne pût refuser, qu'elle fût bien-aise de publier elle-même ?

Ou je me troupe, ou j'entrevois quelque jour & quelque lumiere à ce dessein ; car quand je regarde quelle est la main qui vous donne à nous, qui nous donne à vous ; quand je vois la place la plus importante du Clergé François, celle qui demande le plus toutes les grandes qualitez, soit civiles, soit ecclesiastiques, vous être déferée à l'instant & sans hésiter, non point par l'ordre de la succession, ni de l'âge, ni par le hazard, ni par la cabale ; mais par le jugement & le choix d'un Prince sage & habile s'il en fut jamais, je me persuade que les loüanges infinies & inépuisables d'un si grand Roy, encore que vous les écoutiez toûjours avec joye, encore que vous les portiez vous-même plus haut que personne du monde, comme nous venons de l'éprouver, retombent neanmoins toutes sur vous, vous reviennent & vous appartiennent desormais ; & qu'au lieu d'abandonner vôtre éloge, je le continueray peut-être d'une maniere plus noble, si je commence le sien.

Le plus fameux des Anciens en l'art du Panegyrique, avoit à parler de la plus grande Beauté du monde, celebre par ses avantures, sortie, comme il disoit, du sang de leurs Dieux,

reçüë aprés sa mort entre les Déesses, & donnant sans cesse des marques de son pouvoir. Il passe legerement tant de grands endroits que chacun voyoit comme luy; mais il s'arrête au jugement de Thesée, qui crût devoir tout entreprendre pour elle ; puis décrivant en particulier toutès les autres actions de ce grand homme, les Monstres domptez, l'injustice & la violence reprimées, les loix établies, les villes fondées ou délivrées de la servitude ; il croit avoir assez élevé l'Heroïne, en élevant le Heros.

J'essayeray, quoy qu'avec un genie bien different, quelque chose de semblable. Vous me le permettez, MESSIEURS, Il y a des temps & des matieres au dessus des loix : il y a, vous le sçavez, des irregularitez plus heureuses que les regles mêmes. C'est d'ailleurs loüer, selon nos coûtumes, nôtre Auguste Fondateur Loüis XIII. que de parler d'un tel Fils, la plus haute & la plus durable recompense qui ait été accordée sur la terre à sa sagesse, à sa temperance, à sa justice, à sa pieté. C'est loüer sans affectation & sans envie, nôtre grand Protecteur * present, la voix, mais la digne voix d'un si grand Maître, l'interprete, aussi venerable qu'éloquent & que fidele, de ses pensées Royales, le premier dépositaire de ses volontez & de son pouvoir. C'est loüer en même temps l'illustre Confrere, dont nous reparons si heureusement la perte, qui a travaillé durant tant d'années, à former avec la nature, avec Dieu même, l'ouvrage le plus parfait que nous puissions admirer aujourd'huy. C'est vous loüer enfin, MESSIEURS, & tous les membres de ce Corps, qui partagent si diversement, & en tant de sortes, ou la confiance du Monarque, ou ses bonnes graces, ou ses bienfaits, ou son approbation & son estime.

* M. le Chancelier Seguier.

Ne pensez pas toutefois, MESSIEURS, que je veüille vous prévenir en sa faveur par cette espece d'interêt. Oubliez pour un peu de temps toutes les graces que vous en avez reçûës, & toutes celles que les belles Lettres en reçoivent tous les jours. Ne vous souvenez plus que vous êtes nez François. Effacez même de vôtre imagination, si toutefois il est possible, cette bonne mine digne de l'Empire, comme parloient les Anciens, cet air, ce port, cette majesté si douce & si redoutable, ce mélange d'humanité & de grandeur qui éclate dans ses yeux, qui échape à tous les efforts de la peinture, &

de la ſculpture, & qui s'imprime ſi vivement dans les cœurs. Il me ſuffit que vous connoiſſiez la France, & que vous l'ayez connuë autrefois. En quel lieu de cette vaſte Monarchie ne le trouverez-vous point luy-même plus grand que la Monarchie, & tel que je voudrois vous le pouvoir repreſenter ?

Je ne prétens pas cependant ne rien oublier d'une ſi ample matiere, dans un diſcours d'auſſi peu d'étenduë que celuy-cy, ni parcourir également avec toutes les parties de l'Etat. Au contraire, j'éviteray, MESSIEURS, je le declare, plûtôt que je ne chercheray dans mon ſujet tout ce qu'on y a le plus remarqué, le plus loüé juſqu'à cette heure. Je paſſe à deſſein une infinité de choſes, dont chacune à part feroit tout l'ornement d'un Panegyrique, pour un Prince moindre que le nôtre. Je laiſſe la Nobleſſe ou purifiée, ou ſoûmiſe aux ordres de la Juſtice; une partie du Tiers-Etat occupée aux travaux utiles, inconnus auparavant dans le Royaume, & le partage des Etrangers; tout ce qu'il y a de plus difficile & de plus grand entrepris pour le bien du commerce, juſqu'à la jonction des mers déja ſi avancée, & qui paſſoit auparavant pour le vain diſcours des gens de trop de loiſir; le peuple en general ſoûlagé; la fécondité recompenſée; les procés abregez; les loix reformées; l'œconomie ſervant à la magnificence & à la liberalité.

Mais ni le grand Archevêque que nous recevons aujourd'huy parmy nous, ni mes propres ſentimens ne me permettent de paſſer auſſi legerement ſur l'Egliſe, pacifiée depuis peu, floriſſante depuis long-temps par l'application du Prince, par ſes ſoins, & par ſa pieté. Vous, MESSIEURS, à qui tous les ſiecles ſont preſens comme le nôtre, & qui voyez avec douleur les viciſſitudes humaines s'étendre à tout ce qu'il devroit y avoir de plus immuable parmy les hommes, juſqu'à la Religion, juſqu'aux Autels, remontez à huit ou neuf cens ans dans nos hiſtoires, plus loin encore; preſque juſqu'au temps heureux & malheureux tout enſemble des Martyrs & de leurs miracles; vous ne trouverez point ailleurs, je ne crains pas de le dire, les premieres places de l'Egliſe, remplies en France de plus excellens ſujets, le merite plus diſtingué par la recompenſe, l'indignité plus flêtrie & plus éloignée par le mépris. Si quelqu'un en peut douter, qu'il regarde ſeulement les victoires non ſanglantes, que le travail,

que le ſçavoir, que la pieté de nos Prélats & de leurs troupes ſacrées, remportent à toute heure ſur ceux que des temps tout differens, & le malheur de nos peres, avoient ſéparez de la Foy. Heureux les captifs volontaires qui ſuivent avec joye le char de ce triomphe! mais ingrats en même temps, ou obligez de reconnoître, que ſi c'eſt l'ouvrage des Paſteurs, le choix des Paſteurs eſt l'ouvrage du Roy, comme le Roy celuy de Dieu même !

Je ne finirois point, MESSIEURS, ſi je ne me renfermois deſormais dans quelques reflexions particulieres, ſimples & abregées, ſur les travaux de nôtre Monarque. Je veux bien, & il eſt juſte, qu'on admire dans ſes Maiſons Royales la nature ſurmontée par l'art; les fontaines, les canaux, ou plûtôt les rivieres & les mers, par des conduits ſoûterrains, occuper la place des ſablons ſteriles, & des terres alterées. Mais qui ne l'admirera luy-même infiniment davantage, ſi par les voyes plus ſecretes, plus obſcures & plus inconnuës du gouvernement, dont il eſt luy ſeul l'ouvrier, le conducteur & le maître, il a ſçû corriger, ſurmonter, & changer en mieux, les mœurs, les inclinations, & le genie de ſes peuples ?

Vous avez vû, MESSIEURS, ſous la Regence d'une Reine tres-pieuſe, l'impieté ſe montrer quelquefois hardiment, aujourd'huy morte ou muette à la Cour.

Vous avez vû auparavant ſous le regne d'un Roy tres-ſobre, ce que nous ne voyons plus, l'excés oppoſé à cette vertu, paſſant du bas peuple aux perſonnes de qualité, deshonorer la France comme quelques-unes des Nations voiſines.

La fureur des duels inveterée & confirmée par tant de ſiecles, étoit en nôtre ſeule nation un mal incurable, dont la gueriſon eſt maintenant ſi parfaite, que nous commençons à l'oublier avec le mal même.

Le commerce maritime étoit impoſſible aux François, incapables, diſoit-on, de chercher un profit où l'on commence preſque toûjours par des pertes, où l'on ne s'avance que par le bon ordre, par la perſeverance, & par le travail. Ce commerce, cependant, auſſi bien que mille autres avantages, nous fait aujourd'huy autant de jaloux, que nous avons de voiſins.

En quel lieu du monde étoit-il autrefois plus permis &

plus facile aux particuliers ? En quel lieu du monde leur est-il aujourd'huy plus difficile & moins permis, de ne point faire leur charge, d'abuser de leur autorité, d'être dispensez des loix, de se dispenser eux-mêmes de leur devoir ?

Quelles histoires, quels livres, quelles Nations, & quelles Langues n'ont parlé de l'insolence du soldat François, & du peu de discipline de nos troupes ? Elles vivent maintenant ; nous l'avons vû de nos yeux en Flandre, elles vivent, même dans les villes conquises, plus regulierement que leurs propres habitans, pendant que les sujets d'Espagne, tremblans, captifs, & renfermez dans leurs murailles, n'osent les perdre de vûë, & s'écarter à la campagne par la seule crainte de leurs propres garnisons.

D'où viennent, MESSIEURS, tant de changemens à la fois, & si remarquables ? Y a-t-il quelque revolution extraordinaire, quelque conjonction & quelque constellation nouvelle dans le Ciel ? Dispensons-nous de l'observer : laissons-en le soin à ces nouvelles Académies Royales, filles ou sœurs de la nôtre, ouvrages encore de la même revolution, ou plûtôt de la même main si magnifique & si puissante. Ce qu'il y a de certain & d'indubitable, c'est que nos Rois sont nos astres ; leurs regards, nos influences ; leurs mouvemens & leur conduite, la premiere source sur la terre de nos vices & de nos vertus.

Mais peut-être que le Roy dont nous parlons, s'est borné luy-même au dedans de son Etat. Demandez-le, MESSIEURS, à toutes les Nations du monde, à qui l'on peut dire qu'il est, & qu'il a toûjours été presque aussi present qu'à nous, ou par la protection, ou par l'amitié, ou par la crainte, ou par l'hommage libre & volontaire que les plus éloignées rendent si souvent à sa reputation & à sa vertu.

Je ne puis encore, MESSIEURS, toucher icy que rapidement & comme en courant, la matiere de plusieurs volumes. Je ne diray rien des victoires & des progrés avant la paix des Pyrenées, où sa modestie luy fait prendre bien moins de part qu'il n'en doit avoir. Il commence à gouverner luy-même, ayant desormais pour premier Ministre, le genie, joint au courage, au travail, au secret, à la fermeté, à la ponctualité, à l'exactitude. L'Espagne veut usurper sur nous, dans une Cour voisine, une égalité injurieuse, &

qu'on ne luy peut jamais accorder. Elle est aussi-tôt contrainte, ce qu'on n'avoit jamais vû encore, de ceder la préseance par une déclaration solemnelle & publique. Dunquerque & la Lorraine cependant se réjoüissent de revenir à l'Empire François. On viole à Rome la dignité d'un Ambassadeur : le Roy en tire une double gloire, & de faire hautement reparer l'offense, & de l'oublier. La Pyramide, toute abbatuë qu'elle est par luy-même, subsistera deux fois dans l'histoire, monument de sa puissance, & monument de sa bonté.

Un Prince Ecclesiastique son Allié ne peut dompter une ville aussi forte que rebelle, obstinée dans sa faute par un faux amour de Religion & de liberté. Tout le parti Protestant se doit émouvoir pour elle dans l'Empire. Elle se rend toutefois à la vüë de nos troupes, ou plûtôt au seul nom de nôtre Monarque, comme si elle venoit de voir tomber ses bastions & ses murailles ; & chacun approuve ce qu'il n'a pû empêcher.

Le Turc est déja bien prés de Vienne avec cent mille hommes : il n'a plus de riviere qui l'arrête. Toute l'Allemagne tremble, presque toute la Chrêtienté. Six mille François d'une valeur heroïque la vont délivrer, & dissipent cette épouvantable armée, méprisant leur vie, par la noble ardeur d'obeïr & de plaire à leur Roy.

Les Hollandois ses Alliez se trouvent pressez par un ennemi voisin & plein de vigueur. Il les sauve avec generosité d'un peril extrême ; n'ignorant pas, mais ne mettant pas en compte ses interêts à venir. Ils sont en même temps engagez en une guerre cruelle avec l'Angleterre. Il se déclare pour eux comme il l'a promis : il conserve neanmoins le pouvoir & l'autorité d'arbitre entre les deux Nations, & se départ magnanimement de ses propres avantages pour leur donner la paix.

On refuse à la Reine ce que le sang & les loix luy donnent. Aprés avoir combattu par les raisons, le voilà qui marche à la tête de ses armées, qui étonne les plus vieux & les plus sages Capitaines par sa conduite, les plus braves & les plus determinez soldats par sa valeur ; qui force, qui gagne, qui inonde places & provinces entieres, comme un torrent que l'hiver même rend plus rapide, sans qu'il manque rien à sa

gloire, que ce qui manque toûjours à celle des Heros. C'est qu'on se resout avec peine à leur resister & à les attendre, & que leur reputation laisse beaucoup moins à faire à leurs armes.

Mais ce torrent va noyer & ravager comme l'on pense, amis & ennemis avec la même fureur. Il surprend à la verité amis & ennemis, mais d'une autre sorte. Il se retire beaucoup au deçà de ses justes bornes : le Conquerant est au dessus de ses conquêtes. Ni ces belles & grandes possessions, ni les esperances infiniment plus belles & plus grandes, ne luy persuadent ou de violer, ou d'éluder une parole donnée. Rare exemple d'honneur, de moderation, & d'équité !

Parmy tant de prosperitez & de triomphes, s'il faut que la fortune, ou plûtôt cette sagesse superieure, qui ne semble aveugle qu'à l'aveuglement humain, le traite une fois ou deux comme tout le reste des plus grands hommes, & ne se montre pas toûjours également favorable aux bons desseins, on croiroit qu'elle ne veut humilier la Nation, que pour relever davantage le merite du Prince. Aussitôt que nos troupes, & nos troupes les meilleures & les plus fortes, séparées de la France par des mers, & éloignées des yeux du Maître, manquent à executer ses ordres, ou n'en peuvent recevoir de nouveaux, ce n'est plus ce que c'étoit auparavant. L'Afrique & Candie voyent deux entreprises contre les Infidelles, grandes, genereuses, pieuses, à jamais loüables en tout ce qu'elles ont de luy, être neanmoins suivies d'un succés contraire ; comme pour faire sentir aux François, ce qu'ils sçavoient seulement jusques alors ; que leurs victoires étoient beaucoup moins un effet de leur valeur, qu'un effet de sa conduite.

Qu'ajoûterons-nous à cet éloge, MESSIEURS, ou plûtôt qu'en pourrions-nous retrancher? Ce Prince ne seroit-il point comme tant de Princes, moindre que luy-même à ceux qui l'approchent ; autre en ses discours qu'en ses actions ; tellement attaché au devoir de Roy, qu'il en oublie tous les autres, celuy de pere, celuy de particulier ; sans magnanimité pour ceux qui le servent ; sans consideration & sans bonté pour tout ce qui est au dessous de luy ; de difficile accés à ses peuples ; impatient du moins, & chagrin, par la multitude des occupations importantes ; qui est de tous les défauts le plus pardonnable, & celuy que les grands hommes surmontent peut-être le dernier ?

Rien moins, MESSIEURS. De prés plus que de loin on découvre à tous momens davantage sa veritable grandeur. Jamais que des sentimens, jamais que des expressions de Roy. J'ay crû mille fois qu'il n'étoit pas né, mais qu'il avoit été fait nôtre Maître, comme sans comparaison, plus raisonnable que pas un de ses sujets. Quelque autre par une politique basse & maligne ; mais qui n'a que trop d'exemples dans les histoires, porteroit envie à son successeur, ou se contenteroit d'avoir mis au monde, un Prince en qui la nature luy representât déja d'elle-même tous les premiers traits de ses propres vertus. Il choisit au contraire pour cette éducation Royale tout ce qu'il peut découvrir de plus éclairé, de plus sage, de plus droit, de plus ferme, de plus genereux, de plus honnéte, de plus capable, de plus sçavant, comme s'il n'y devoit plus penser luy-même. Il y pense, comme si personne ne le devoit seconder dans ce travail, jusqu'à mettre par écrit pour ce cher fils, & de sa main, les secrets de la Royauté, & les leçons éternelles de ce qu'il faut éviter ou suivre ; non plus seulement pere de cet aimable Prince, ni pere des peuples même ; mais pere de tous les Rois à venir. Quel de nos Monarques a prévenu, comme luy, par ses liberalitez & par ses graces, les desirs mêmes des siens ? En quel temps a-t-on vu les presens plus magnifiques, les recompenses plus fréquentes ou plus grandes, même du fond de son épargne, & de tout ce qu'il pourroit retenir ? Quel particulier remarquant aussi finement les défauts des autres, les a aussi humainement dissimulez ? Où est l'homme de sa Cour, qui se plaigne d'un mot un peu moins concerté, ou d'une raillerie piquante ? Qui est-ce qui n'en a point été écouté, & en tous lieux, avec patience & douceur ? Qui est-ce qu'il n'a point obligé, même dans les refus ? Qu'on me montre le malheureux & l'infortuné. Qu'ay-je dit ? Qu'on me fasse voir l'importun & le fâcheux, à qui il ait jamais dit une parole dure & fâcheuse. Qui l'a jamais vû en colere, ou gemir sous le penible fardeau qu'il porte, comme s'il le trouvoit plus grand que ses forces ; ou perdre sa tranquillité propre, pendant qu'il conserve celle de l'Etat.

Je prens à témoin cependant les mains aussi laborieuses qu'habiles, nuit & jour occupées sous luy à l'execution de ses grands desseins, s'il se passe rien, soit au dedans, soit au

dehors du Royaume, ni aux plus petites choſes, ni aux plus grandes, qui ne luy paſſe & repaſſe inceſſamment devant les yeux: ſi ce n'eſt point par luy que s'entretiennent en tous les climats du monde les negociations étrangeres ; que nos Provinces ſont calmes;queParis a tous les jours plus d'abondance, plus de ſeureté, & plus de beauté ; que les manufactures s'avancent ; que les arts liberaux fleuriſſent ; que les ſciences triomphent ; que les charges ſe rempliſſent ; que toutes les graces s'accordent ; que les revenus de l'Etat ſe diſpenſent ; que les troupes ſe conſervent & s'exercent ; que la mer ſe couvre de ſes vaiſſeaux de guerre, & voit décharger nos marchandiſes où n'alloit auparavant que le ſeul bruit de ſon nom ; que nos fortifications étonnent la Flandre ; que la multitude, que la grandeur, & que la pompe des bâtimens royaux ſurprennent également le François & l'Etranger ; que les ſpectacles paſſent l'imagination même, donnez au peuple, non comme autrefois par les Grecs & par les Romains, pour en acquerir l'Empire, mais par un pur effet de magnanimité & de bonté : s'il n'eſt pas vray enfin qu'un ſeul homme, & par conſequent le plus grand des hommes, fait avec facilité ce prodigieux nombre de choſes que nous avons peine à retenir & à compter.

Il faut, MESSIEURS, que je contienne mon admiration dans quelque ſorte de bornes. Emuë & excitée qu'elle eſt par tant de divers objets, elle oublieroit le temps & le lieu, elle paſſeroit aux figures les plus hautes & les plus hardies. J'appellerois, comme en jugement, devant vous, les Rois de toutes les Nations & de tous les Siecles. J'interrogerois, comme preſens, les plus grands de nos Rois, qui regardent ſans doute du Ciel avec plaiſir & ſans envie les merveilles de leur Succeſſeur. Je demanderois au Miniſtre même qui a tant pris de ſoin & de ſon enfance & de ſes Etats, s'il eût attendu ce fruit de ſes conſeils ; s'il eût pû prédire ce que nous éprouvons ; & ſi l'on a paſſé ſes vûës les plus éloignées & les plus grandes. Conſolez-vous toutefois, Cardinal illuſtre, vous qui pouviez ou égaler ou effacer tous les autres. Ce n'eſt pas une honte d'être effacé par luy. C'eſt aſſez pour vôtre gloire, d'avoir eu quelque part à la ſienne. Mais vous, dont nous ſommes plus particulierement obligez à celebrer les loüanges, premier Protecteur & premier Auteur de nô-

tre Societé, Genie tutelaire de ces Assemblées, fameux Cardinal de Richelieu, de qui la memoire sera venerable par toute la terre, tant que l'on parlera cette langue, tant qu'il y aura des Sçavans, tant qu'il y aura des Ministres & des peuples, & des Rois; Ame grande, Ame haute, Aigle dont je ne puis suivre le vol; pouvez-vous suivre des yeux celuy de Loüis XIV. & voir ce qu'il execute aujourd'huy sans avoüer.... Mais où m'emporte le mouvement de mon zele? Achevez, MESSIEURS, achevez, & que ce soit avec tout vôtre esprit, tout vôtre travail, toutes vos forces (car il en est besoin) achevez un jour pour l'honneur de la France & pour le vôtre, le panegyrique que je viens d'ébaucher; & puisque vous étes témoins de ma foiblesse, soyez-le de ma passion, ou si vous voulez, de mon emportement; & que s'il m'eût été possible, ébloüy des lumieres d'un si grand Roy, charmé de ses vertus, penetré de ses bontez, j'aurois fait mille & mille fois davantage.

Vous, MONSIEUR, par qui j'ay commencé & par qui je dois finir, encore qu'il n'y ait sorte de gloire où vous ne puissiez prétendre, comptez toûjours pour la plus grande de toutes, celle d'en être si particulierement estimé. Cherissez cette Compagnie, & pendant qu'elle vous cede avec respect & avec joye tous les autres avantages, sans qu'elle en excepte même celuy de bien parler, souffrez seulement qu'elle vous dispute celuy de bien connoître le Prince; c'est à dire, de le reverer & de l'aimer.



COMPLIMENT

Fait le 22. Mars 1671.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ TALLEMANT à Monsieur de Harlay de Chanvalon, sur son installation en l'Archevéché de Paris.

MONSEIGNEUR,

VOICI le comble de nôtre joye. Tous les Académiciens, jusques aux moindres, ont triomphé de se voir en quelque sorte égaler à vous par cette qualité. Tous, jusqu'aux plus grands, triomphent encore de vous voir au dessus d'eux par celle de leur Pasteur & de leur Archevêque.

Présidez heureusement, MONSEIGNEUR, à un Peuple, dont les Princes font une partie. Ce Roy luy-même, dont les loüanges sont les vôtres, & sur lequel on ne se peut épuiser, tous les jours plus grand, encore qu'il semble ne le pouvoir devenir davantage; ce Roy, maintenant l'amour des Etrangers, comme celuy de ses Peuples, l'admiration des Nations les plus reculées, aussi bien que de ses propres Conseils, qui pourroit les soûmettre toutes ensemble, à qui toutes voudroient être soûmises, n'aura point à l'avenir de plus grande gloire que celle de vous être soûmis; & sa pieté, l'ouvrage du Ciel, dont vous n'avez point jetté les fondemens, mais où vous allez avec S. Paul, * bâtir en grand Architecte, d'or & de pierreries, sera devant le Ciel même, pour parler encore comme cet Apôtre, vôtre esperance, vôtre joye, & vôtre couronne.

* Ut sapiens Architectus fundamentum posui, &c. Si quis autem superædificat super fundamentum hoc, aurum, argentum, lapides pretiosos, &c. 1. Cor. 3. 10.

Quæ est enim nostra spes aut gaudium aut corona gloriæ? Nonne vos ante Dominum nostrum Jesum Christum estis in adventu ejus? *Thess.* 2. 19.

Mais quel sentiment interessé s'oppose à des pensées si agreables? Quels mouvemens, ou de douleur, ou de crainte, les viennent troubler? L'Eglise vous a prêté à l'Académie; il faut, MONSEIGNEUR, que l'Académie vous rende à l'Eglise, qui va desormais vous occuper tout entier; & si vôtre repos nous est cher, comment pouvons-nous en conserver seulement, ou le souhait, ou l'esperance?

Quelles

Quelles veilles pourront suffire à tous ceux pour qui vous avez à veiller ? Quel patrimoine, ou public, ou particulier, à cette foule d'infortunez, qui n'en ont point d'autre que le vôtre ? Qui sera foible & infirme parmi nous, que vous ne le soyez avec luy ? A quoy vous servent vos propres lumieres & vôtre propre pureté, s'il faut que vous répondiez de nos erreurs & de nos fautes ? Qu'importe que vous ayez tant contribué à pacifier l'Eglise ? Le plus difficile vous reste à faire, si l'aigreur & la division bannies des Assemblées, ne haussant plus la voix dans les chaires, n'éclatant plus dans les livres, se cachent encore dans les cœurs & dans les esprits.

Comment accorderez-vous deux choses aussi necessaires qu'incompatibles ; la retraite, & la visite ; la priere, & l'action ; le commerce des Anges, & celuy des hommes ? Pour peu que vous soyez trop long-temps sur la Montagne avec Dieu même, ce peuple se fera d'autres Dieux. Pour peu que vos mains s'appesantissent, & cessent d'être élevées au Ciel, nous succomberons dans la bataille ; un autre Amalec plus cruel & plus redoutable, sera le vainqueur.

Toutes ces brebis vous suivent, & connoissent vôtre voix : mais chacune en particulier, par les soins dont elle vous accable, veut que vous donniez jusqu'à vôtre vie pour elle. Celles-cy vont perir si vous ne leur distinguez à toute heure l'herbe nourrissante d'avec le poison : Ces autres blessées & languissantes n'attendent pas seulement de vôtre main un appareil à leurs blessures ; mais même que vous les emporterez entre vos bras. Courez cependant aprés celles qui sont tout-à-fait perduës : ce n'est pas la centiéme partie de vôtre troupeau ; mais elles vous doivent faire quitter tout le reste. De celles-là même que le loup emporte si nous en croyons un grand Pape de l'Antiquité, il faut encore luy en disputer la toison ; il faut luy en arracher la dépoüille toute déchirée & toute sanglante.

Et qui pourra fournir à tant de divers emplois, dont le nombre, dont l'importance, dont la necessité, nous font trembler ? Vous, MONSEIGNEUR. Nous ne tremblons plus, car le passé nous en répond & nous en assure. Ce seroient des difficultez ; ce seroient des avis pour un autre ; ce sont des éloges pour vous. Ne reconnoissez-vous point

vous-même sans que je vous le dise, dans la fidelle peinture de ce que vous allez faire, tout ce que vous avez déja fait? Les actions sont les mêmes, le theatre seulement en sera plus élevé, & la gloire plus éclatante.

Quelle felicité est la vôtre, d'avoir à employer d'aussi grands talens au plus grand usage qu'on en pouvoit faire, pendant que tant d'autres (& Dieu veuille que nous ne soyons pas du nombre) cultiveront incessamment leur esprit, sans en rendre jamais, non pas la disme, non pas la disme de la disme, à celuy qui le leur a donné.

Mais si ce reproche tombe sur quelque particulier, & sans doute sur celuy qui vous parle, un Corps, qui a l'honneur de vous compter entre ses membres, ne le sçauroit plus apprehender. Par vous, MONSEIGNEUR, & par quelques autres illustres sujets, nous combattons pour la foy, nous rallumons la pieté éteinte, nous reparons les ruines de l'Eglise, nous nous dévoüons à Dieu, nous approchons de ses Autels, nous touchons à ces redoutables mysteres où les Anges n'osent regarder, nous nous offrons éternellement nous-mêmes en sacrifice.

Si ce Corps a des parties & moins nobles & moins utiles, encore serviront-elles à relever le merite des autres; encore pourront-elles le faire éclater par le discours.

C'est, MONSEIGNEUR, ce que vous devez attendre du moins de nôtre équité & de nôtre reconnoissance. Ou nous ignorons l'art de rendre un témoignage fidelle, la vertu, & le commerce des siecles passez ne nous peut rien promettre de ceux qui sont à venir; ou l'on sçaura quelque jour, & même aprés nous, ce que nous venons vous protester aujourd'huy; Qu'estimé, cheri, reveré de tout le monde, vous n'avez point trouvé ailleurs plus d'admiration, plus de respect, plus de soûmission que dans l'Académie Françoise.

DISCOURS

Prononcé le 8. Juin 1671.

PAR MONSIEUR L'EVÊQUE DE CONDOM, à present Evêque de Meaux, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur du Chastelet.

MESSIEURS,

JE sens plus que jamais la difficulté de parler, aujourd'huy que je dois parler devant les Maîtres de l'Art du bien dire, & dans une Compagnie où l'on voit paroître avec un égal avantage l'érudition & la politesse. Ce qui augmente ma peine, c'est qu'ayant abregé en ma faveur vos formes & vos delais ordinaires, vous me pressez d'autant plus à vous témoigner ma reconnoissance, que vous vous étes vous-mêmes pressez de me faire sentir les effets de vos bontez particulieres; si bien que m'ayant ôté par la grandeur de vos graces le moyen d'en parler dignement, la facilité de les accorder me prive encore du secours que je pouvois esperer de la meditation & du temps. A la verité, MESSIEURS, s'il s'agissoit seulement de vous exprimer les sentimens de mon cœur, il ne faudroit ni étude, ni application pour s'acquiter de ce devoir. Mais si je me contentois de vous donner ces marques de reconnoissance, que la nature apprend à tous les hommes, sans exposer les raisons qui me font paroître ma reception dans cette illustre Compagnie si avantageuse & si honorable, ne seroit-ce pas me rendre indigne d'entrer dans un Corps si celebre, & démentir en quelque sorte l'honneur que vous m'avez fait par vôtre choix? Il faut donc vous dire, MESSIEURS, que je ne regarde pas seulement cette Académie comme une Assemblée d'hommes Sçavans, que l'amour & la connoissance des belles Lettres unissent ensemble. Quand je remonte jusqu'à la source de vôtre institution, un si bel établissement éleve plus haut mes pensées. Oüy, MESSIEURS, c'est cette ardeur infatigable qui animoit

le grand Cardinal de Richelieu à porter au plus haut degré la gloire de la France ; c'est, dis-je, cette même ardeur qui luy inspira le dessein de former cette Compagnie. En effet, s'il est veritable, comme disoit l'Orateur Romain, que la gloire consiste, ou bien à faire des actions qui soient dignes d'être écrites, ou bien à composer des écrits qui meritent d'être lûs, ne falloit-il pas, MESSIEURS, que ce Genie incomparable joignît ces deux choses, pour accomplir son ouvrage ? C'est aussi ce qu'il a executé heureusement. Pendant que les François, animez de ses conseils vigoureux, meritoient par des Exploits inoüis, que les plumes les plus éloquentes publiassent leurs loüanges, il prenoit soin d'assembler dans la ville Capitale du Roiaume l'élite des plus illustres Ecrivains de France, pour en composer vôtre Corps. Il entreprit de faire en sorte que la France fournît tout ensemble, & la matiere & la forme des plus excellens discours; qu'elle fût en même temps docte & conquerante, qu'elle ajoûtât l'empire des Lettres à l'avantage glorieux qu'elle avoit toûjours conservé de commander par les armes. Et certainement, MESSIEURS, ces deux choses se fortifient & se soûtiennent mutuellement. Comme les actions héroïques animent ceux qui écrivent, ceux-cy reciproquement vont remuer par le desir de la gloire ce qu'il y a de plus vif dans les grands courages, qui ne sont jamais plus capables de ces genereux efforts, par lesquels l'homme est élevé au dessus de ses propres forces, que lorsqu'ils sont touchez de cette belle esperance de laisser à leurs descendans, à leur maison, à l'Etat, des exemples toûjours vivans de leur vertu, & des monumens éternels de leurs memorables entreprises. Et quelles mains peuvent dresser ces monumens éternels, si ce n'est ces sçavantes mains qui impriment à leurs ouvrages, ce caractere de perfection que le temps & la posterité respecte ? C'est le plus grand effet de l'éloquence. Mais, MESSIEURS, l'éloquence est morte ; toutes ses couleurs s'effacent, toutes ses graces s'évanoüissent, si l'on ne s'applique avec soin à fixer en quelque sorte les Langues, & à les rendre durables. Car comment peut-on confier des actions immortelles à des Langues toûjours incertaines & toujours changeantes ; & la nôtre en particulier pouvoit-elle promettre l'immortalité, elle dont nous voyons tous les jours passer les beautez, & qui

devenoit barbare à la France même dans le cours de peu d'années? Quoy donc? la Langue Françoise ne devoit-elle jamais esperer de produire des écrits qui pûssent plaire à nos descendans, & pour mediter des ouvrages immortels falloit-il toûjours emprunter le langage de Rome & d'Athenes? Qui ne voit qu'il falloit plûtôt pour la gloire de la Nation former la Langue Françoise, afin qu'on vist prendre à nos discours un tour plus libre & plus vif, dans une phrase qui nous fût plus naturelle, & qu'affranchis de la sujetion d'être toûjours de foibles copies, nous pussions enfin aspirer à la gloire & à la beauté des Originaux. Vous avez été choisis, MESSIEURS, pour ce beau dessein, sous l'illustre protection de ce grand homme, qui ne possede pas moins les regles de l'éloquence, que de l'ordre de la Justice, & qui préside depuis tant d'années aux Conseils du Roy, autant par la superiorité de son Genie, que par l'autorité de sa Charge. L'usage, je le confesse, est appellé avec raison le pere des Langues. Le droit de les établir, aussi bien que de les regler, n'a jamais été disputé à la multitude; mais si cette liberté ne veut pas être contrainte, elle souffre toutefois d'être dirigée. Vous étes, MESSIEURS, un Conseil reglé & perpetuel, dont le crédit, étably sur l'approbation publique, peut reprimer les bizarreries de l'usage, & temperer les déreglemens de cet Empire trop populaire. C'est le fruit que nous esperons recevoir bientôt de cet Ouvrage admirable que vous meditez; je veux dire, ce tresor de la Langue, si docte dans ses recherches, si judicieux dans ses remarques, si riche & si fertile dans ses expressions. Telle est donc l'institution de l'Académie, elle est née pour élever la Langue Françoise à la perfection de la Langue Grecque, & de la Langue Latine. Aussi a-t-on vû par vos Ouvrages, qu'on peut, en parlant François, joindre la delicatesse & la pureté Attique à la Majesté Romaine. C'est ce qui fait que toute l'Europe apprend vos écrits, & quelque peine qu'ait l'Italie d'abandonner tout-à-fait l'Empire, elle est prête à vous ceder celuy de la politesse & des sciences. Par vos travaux & par vôtre exemple, les veritables beautez du stile se découvrent de plus en plus dans les Ouvrages François, puisqu'on y voit la hardiesse qui convient à la liberté mêlée à la retenuë, qui est l'effet du jugement & du choix. La licence est restreinte par les préceptes; & toutefois vous

prenez garde qu'une trop ſcrupuleuſe regularité, qu'une delicateſſe trop molle, n'éteigne le feu des eſprits, & n'affoibliſſe la vigueur du ſtile. Ainſi nous pouvons dire, MESSIEURS, que la juſteſſe eſt devenuë par vos ſoins le partage de nôtre Langue, qui ne peut plus rien endurer ni d'affecté, ni de bas : ſi bien qu'étant ſortie des jeux de l'enfance, & de l'ardeur d'une jeuneſſe emportée, formée par l'experience, & reglée par le bon ſens, elle ſemble avoir atteint la perfection qui donne la conſiſtance. La reputation toûjours fleuriſſante de vos écrits, & leur éclat toujours vif, l'empêcheront de perdre ſes graces ; & nous pouvons eſperer qu'elle vivra dans l'état où vous l'avez miſe, autant que durera l'Empire François ; & que la Maiſon de S. Loüis préſidera à toute l'Europe. Continuez donc, MESSIEURS, à employer une Langue ſi majeſtueuſe à des ſujets dignes d'elle. L'éloquence, vous le ſçavez, ne ſe contente pas ſeulement de plaire, ſoit que la parole retienne ſa liberté naturelle dans l'étenduë de la Proſe, ſoit que reſſerrée dans la meſure des Vers, & plus libre encore d'une autre ſorte, elle prenne un vol plus hardi dans la Poëſie, toûjours eſt-il veritable que l'éloquence n'eſt inventée, ou plûtôt qu'elle n'eſt inſpirée d'en haut, que pour enflâmer les hommes à la vertu ; & ce ſeroit, dit S. Auguſtin, la rabaiſſer trop indignement, que de luy faire conſumer ſes forces dans le ſoin de rendre agreables des choſes qui ſont inutiles. Mais ſi vous voulez conſerver au monde cette grande, cette ſerieuſe, cette veritable éloquence, reſiſtez à une critique importune, qui tantôt flatant la pareſſe par une fauſſe apparence de facilité, tantôt faiſant la docte & la curieuſe par de bizarres rafinemens, ne laiſſeroit à la fin aucun lieu à l'art, & nous feroit retomber dans la barbarie. Faites paroître à ſa place une critique ſevere, mais raiſonnable, & travaillez ſans relâche à vous ſurpaſſer tous les jours vous-mêmes, puiſque telle eſt toute enſemble la grandeur & la foibleſſe de l'eſprit humain, que nous ne pouvons égaler nos propres idées ; tant celuy qui nous a formez a pris ſoin de marquer ſon infinité. Au milieu de nos défauts, un grand objet ſe preſente pour ſoûtenir la grandeur des penſées & la majeſté du ſtile. Un Roy a été donné à nos jours, que vous nous pouvez figurer en cent emplois glorieux, & ſous cent titres auguſtes ; grand dans la paix & dans

la guerre, au dedans & au dehors, dans le particulier & dans le public, on l'admire, on le craint, on l'aime. De loin il étonne; de prés il attache; industrieux par sa bonté à faire trouver mille secrets agréemens dans un seul bienfait, d'un esprit vaste, penetrant, reglé, il conçoit tout, il dit ce qu'il faut, il connoît & les affaires & les hommes, il les choisit, il les forme, il les applique dans le temps, il sçait les renfermer dans leurs fonctions; puissant, magnifique, juste; veut-il prendre ses resolutions, la droite raison est sa conseillere, aprés il se soûtient, il se suit luy-même, il faut que tout cede à sa fermeté & à sa vigueur invincible. Le voila, MESSIEURS, ce digne sujet de vos discours, & de vos chants héroïques. Le voyez-vous ce grand Roy dans ses nouvelles Conquêtes, disputant aux Romains la gloire des grands travaux, comme il leur a toûjours disputé celle des grandes actions? Des hauteurs orgueilleuses menaçoient ses places; elles s'abaissent en un moment à ses pieds, & sont prêtes à subir le joug qu'il impose. On éleve des montagnes dans les remparts, on creuse des abîmes dans les fossez; la terre ne se reconnoît plus elle-même, & change tous les jours de forme sous les mains de ses soldats, qui trouvent sous les yeux du Roy de nouvelles forces, & qui en faisant les forteresses, s'animent à les défendre. Vous avez souvent admiré l'ordre de sa maison, considerez la discipline de ses troupes, où la licence n'est pas seulement connuë, & qui ne sont plus redoutées que par l'ennemi. Ces choses sont merveilleuses, incroyables, inoüies, mais son Genie, son cœur, sa fortune, luy promettent je ne sçay quoy de plus grand encore. De quelque côté qu'il se tourne, ses ennemis redoutent ses moindres démarches; ils sentent sa force & son ascendant, & leur fierté affectée couvre mal leur crainte & leur desespoir. Finissons: car où m'emporteroit l'ardeur qui me presse? Il aime & les Sçavans & les Sciences; c'est à elles, pour ainsi dire, qu'il a voulu confier le plus précieux dépôt de l'Etat, il veut qu'elles cultivent l'esprit le plus vif, & le plus beau naturel du monde. Ce Dauphin, cet aimable Prince, surmonte heureusement les premieres difficultez des études; & s'il n'est pas rebuté par les épines, quelle sera son ardeur quand il pourra cüeillir les fleurs & les fruits? On vous nourrit, MESSIEURS, un grand Protecteur, si nos vœux sont exaucez, si nos soins pros-

perent, ce Prince ne ſera pas ſeulement un jour le digne ſujet de vos diſcours, il en connoîtra les beautez, il en aimera les douceurs, il en couronnera le merite.

RÉPONSE

DE MONSIEUR CHARPENTIER au Diſcours prononcé par Monſieur l'Evêque de Condom, à preſent Evêque de Meaux, le jour de ſa reception.

MONSIEUR,

APRE'S avoir remporté les applaudiſſemens de toute la France par vos celebres Prédications; aprés avoir été élevé à la premiere dignité de l'Egliſe par le concours de la puiſſance Royale, & de l'autorité du Saint Siége; aprés avoir merité le choix de nôtre Auguſte Monarque pour l'éducation du premier Prince de toute la Terre; aprés, disje, tant d'évenemens éclatans qui vous comblent de gloire de tous côtez, aviez-vous encore quelque choſe à ſouhaiter?

Cependant, MONSIEUR, vôtre arrivée en ce lieu-cy, qui apporte un ſi grand ornement à la Compagnie; ces paroles obligeantes qu'elle a ouïes de vôtre bouche; cet agreable épanoüiſſement de cœur & de viſage que vous luy faites paroître, marquent bien que vous avez regardé l'occaſion preſente, comme la matiere d'une nouvelle joye qui vous étoit offerte, & que vous avez voulu ajoûter le nom d'Académicien aux titres ſublimes d'Orateur Chrêtien, d'Evêque, & de Précepteur de Monſeigneur LE DAUPHIN.

Vous ne nous ſurprenez point, MONSIEUR, par cette penſée, qui ne fait que confirmer ce que la voix de la Renommée avoit déja publié de vôtre merite. Vous juſtifiez par là vôtre bonne fortune; & cet amour déclaré des bonnes Lettres fait connoître évidemment une des cauſes de vôtre proſperité auprés d'un Roy ſi éclairé, & qui ſe plaît à diſtribuer les plus grandes recompenſes aux plus vertueux. Il n'eſt pas malaiſé de croire, qu'un homme qui a paru avec autant

autant d'éclat que vous avez fait, MONSIEUR, ait de la doctrine & de l'éloquence, il n'eſt pas malaiſé de croire qu'avec ces talens il s'éleve aux premieres places. Mais qu'aprés avoir acquis tant de reputation & de dignité, il ſe faſſe encore un honneur d'entrer dans nos exercices Academiques, c'eſt ce qui n'eſt pas aiſé de croire, parceque peu de gens ſont capables de ces genereux ſentimens, & de cette nobleſſe d'ame.

Il en faut aſſeurément beaucoup. Il faut beaucoup d'élevation d'eſprit, & en même temps un grand diſcernement, pour enviſager la beauté de l'Etude ſous le Dais & dans les Baluſtres. Il regne parmy le grand Monde je ne ſçay quelle contagion de faſte & d'orguëil, qui combat étrangement la ſimplicité de la Philoſophie; & quiconque peut conſerver dans ſon cœur l'eſtime qu'on en doit faire parmy tant d'objets qui ſemblent en inſpirer le mépris, peut s'aſſûrer qu'il eſt au deſſus des opinions vulgaires, & que ſa raiſon eſt victorieuſe de l'erreur.

C'eſt ſans doute la connoiſſance de la Verité, & l'amour du Bien qui mettent de la diſtinction entre les hommes. La Cour a ſon Peuple, auſſi bien que la Ville. La Pourpre couvre quelquefois des ames baſſes ou mediocres; & ce n'eſt point la ſplendeur de la naiſſance, ni la grandeur des emplois, ni l'abondance des richeſſes, qui font les hommes extraordinaires. Tous ces avantages veritablement ne ſont pas inutiles; mais ce ne ſont pas ceux ſur qui roule la félicité, ni d'où ſe tire la veritable loüange. Le Merite perſonnel, ce Merite qui trouve en ſoy-même ſa recompenſe, & qui n'en voit point au dehors de ſi élevée où il n'ait droit de prétendre, eſt quelque choſe de plus excellent que les grandeurs & que les richeſſes: mais c'eſt un bien qui ſe trouve rarement, & ſi rarement, qu'il ſemble que le Ciel ſoit prodigue de tous les autres biens en comparaiſon de celuy-cy dont il eſt tres-avare. Cela veut dire, qu'il eſt plus aiſé de faire une grande fortune, que d'être un parfaitement honnête homme, parce que la fortune ſe peut preſenter par mille voyes differentes; au lieu que ce Merite perſonnel, qui fait l'honnête homme, ne ſe peut acquerir, ni ſe conſerver qu'en cultivant ſon ame par les belles connoiſſances, & en faiſant une profeſſion continuelle de la vertu; de ſorte que celuy qui prend ce ſoin de

luy-même ; qui au milieu des grandeurs en eſtime moins la poſſeſſion, que ce qui l'en rend digne ; qui en tout temps, en tout âge, en tout état, s'efforce de ſe conſerver par l'exercice ces excellentes habitudes, qui s'évanoüiroient peut-être par la negligence, de même que les Arts s'oublient faute de les pratiquer, doit être conſideré comme un homme que le Ciel a liberalement & pleinement pourvû de cette qualité ſi précieuſe, de ce merite ſi eſtimé & ſi rare. Je n'oſerois, MONSIEUR, en vôtre preſence faire l'application de cette verité ſur vôtre perſonne, mais je ſuis tres-aſſûré que l'action que vous venez de faire ne ſera point oubliée parmy vos éloges.

L'Egliſe a toûjours eu des Prélats, qui n'ont pas moins attiré de veneration ſur eux par l'éminence de leur ſçavoir, que par la majeſté de leur Sacerdoce. Le grand S. Baſile, S. Gregoire de Nazianze, S. Auguſtin, S. Ambroiſe, Syneſius Evêque de Cyrene, le Patriarche Photius, Euſebe l'amy de Pamphile, & mille autres, ont été l'admiration de leurs ſiecles ; & l'obligation immortelle que les ſtudieux ont aux ouvrages de ce dernier, fait que nous avons preſque oublié ſon héreſie, ou que nous ne nous en ſouvenons que pour déplorer ſon malheur. Vous marchez, MONSIEUR, ſur les pas de ces illuſtres Evêques de l'antiquité ; & pour vous trouver des veſtiges plus frais, vous marchez ſur les pas de l'incomparable Cardinal de Richelieu, nôtre premier Protecteur, qui nous a aſſemblez, qui nous a obtenu les premieres graces royales, & qui nous auroit laiſſé un regret éternel de ſa perte, s'il n'avoit eu pour ſucceſſeur Monſeigneur le Chancelier, qui par ſa conſtante affection envers l'Académie, l'a maintenuë, l'a aggrandie, l'a honorée. Vous marchez ſur les pas du fameux Cardinal du Perron, des Bembes, des Sadolets, des Bentivoles, & des autres ornemens du Sacré College, qui ont crû qu'il ne leur étoit pas moins glorieux de ſe parer de l'immortelle verdeur des lauriers du Parnaſſe, que de ſe diſtinguer par l'éclat ébloüiſſant de la Pourpre Romaine.

Que n'attend point de vous la France ? Que n'attend-elle point de ces nobles mouvemens de vôtre ame, dans l'employ où vous étes auprés de ce jeune Prince, qui fait aujourd'huy l'eſperance de l'Etat, & qui doit un jour en faire la félicité ? Tandis que ſon Pere, tout brillant de l'éclat de ſes victoires

& de ses vertus, visite ses Frontieres, assûre ses Conquêtes, affermit ses Alliez, & dissipe les nuages que l'envie ou l'injuste frayeur peuvent élever contre sa juste prosperité, c'est sur vous qu'il se repose de l'instruction de ce cher fils, & à qui il confie le soin de l'introduire dans les Mysteres des Muses, sans le secours desquelles on trouve quelque chose à dire dans la fortune des plus grands Princes. Une fonction si importante, & qui vous rend si necessaire auprés de sa Personne Sacrée, ne nous permet pas de croire que nous puissions souvent joüir de vôtre presence; mais elle ne nous défend pas d'esperer que nous serons souvent presens à vôtre memoire, & quelquefois même à vos entretiens, & que vous inspirerez à ce jeune Heros les bons sentimens qu'il doit avoir pour une Compagnie, qui ne souhaite que sa gloire, & qui va bientôt s'employer à la répandre par toute la Terre. J'oserois répondre, MONSIEUR, que vous en userez de la sorte. Monseigneur LE DAUPHIN n'apprendra point que son illustre Précepteur ait voulu entrer dans cette Compagnie, sans en concevoir en même temps une haute idée; & vous ne rencontrerez point une si favorable disposition dans son esprit, sans en même temps l'appuyer, & la fortifier. Le bonheur de l'Académie nous a donné vôtre estime; c'est à vous, MONSIEUR, à nous donner celle de Monseigneur LE DAUPHIN; & ainsi il se trouvera que cette heureuse journée, en nous procurant un Confrere aussi illustre que vous, nous aura procuré l'appuy d'un Prince aussi puissant que vôtre Royal Disciple.



DISCOURS

Prononcé le 23. Novembre 1671.

PAR MONSIEUR PERRAULT, lorſqu'il fut reçû à la place de Monſieur l'Evêque de Leon.

MESSIEURS,

QUAND je conſidere l'honneur que je reçois d'entrer dans cette illuſtre Compagnie, & qu'en même temps je penſe combien je merite peu cette grace, je ne ſçay laquelle eſt plus grande en moy ou de la joye que j'en reſſens, ou de la confuſion que j'en ay. Auſſi, MESSIEURS, ay-je douté longtemps ſi je ne ferois pas mieux de ne pas rechercher un avantage, qui en demande tant d'autres que je n'ay point. Mais j'ay cru que ſi je n'excelle pas dans la profeſſion des belles Lettres, la paſſion extraordinaire que j'ay pour elles me tiendroit lieu de quelque merite, & pourroit me ſuffire elle ſeule pour être reçû parmy vous, de même qu'il ſuffit pour être Philoſophe d'avoir l'amour de la ſageſſe. Ce qui pourroit encore juſtifier ma hardieſſe & vôtre choix tout enſemble, c'eſt que du moins je me puis vanter de bien connoître le prix de la grace que vous me faites. Je ſçay que j'entre en ſocieté avec les plus éloquens, les plus ingenieux, & les plus ſçavans hommes de nôtre ſiecle, que le ſeul amour des Lettres a unis enſemble, & que le ſeul merite a diſtingué des autres. Je ſçay que vous étes les veritables diſpenſateurs de la gloire, établis pour donner à la vertu la plus belle recompenſe qu'elle puiſſe recevoir hors d'elle-même, & pour immortaliſer les actions des Heros, pendant que celles de tous les autres hommes tombent dans les tenebres éternelles de l'oubly ; car, MESSIEURS, je ſuis perſuadé que la poſterité éloignée ne parlera que de vous, ou de ceux dont vous aurez parlé. Quand le Cardinal de Richelieu, cet homme dont on peut dire que la paſſion dominante étoit de faire éclater la gran-

deur de son Maître, & celle de sa Patrie; quand, dis-je, ce grand Personnage jetta les fondemens de cette Compagnie, peu de gens virent comme luy le merite de l'action qu'il faisoit. On la regarda comme une marque de son amour pour les belles Lettres; on le loüa, peut-être, d'avoir trouvé le temps d'y penser parmy ses importantes occupations, & l'on admira que ce grand Genie, chargé de tant d'affaires, & occupé à mettre l'ordre dans toutes les parties du Roiaume, étendît encore ses soins à ce qui regarde la beauté du discours & l'arrangement des paroles. Mais il avoit toute une autre pensée de l'établissement de cette Compagnie, & il le regarda sans doute non seulement comme une chose tres-glorieuse en elle-même, mais comme celle de ses actions qui conserveroit la gloire de toutes les autres. Il sçavoit que les loüanges de la Cour & les acclamations du peuple ne laissent aucune trace qui demeure aprés elles, & que la Renommée se tait avec autant de soin des grands évenemens, quand une fois ils sont passez, qu'elle prend de peine à les publier & à en faire du bruit au moment qu'ils arrivent. Il jugea donc que les seuls ouvrages de l'esprit étant immortels, il falloit élever & former des Ouvriers capables d'en faire d'excellens, qui portassent dans les siecles à venir la gloire de son Prince, & la memoire des services qu'il luy rendoit; & parce que le temps altere toutes choses, il souhaita par un effet de sa prudence, que la Compagnie s'occupât sans relâche à polir nôtre Langue, & à la fixer autant qu'il se pourroit, pour empêcher de vieillir les Ouvrages qui seroient faits de son temps, & ôter aux siecles suivans tout moyen de leur nuire, par l'impuissance de porter la pureté du langage à une plus haute perfection. Il est donc vray que ce grand Personnage regarda l'établissement de cette Compagnie comme une chose tres-importante. C'est dans cette pensée que Monseigneur le Chancelier, le veritable Nestor de nôtre siecle, moins encore par son âge que par son éloquence toute puissante & sa prudence consommée, veut quelquefois être present à vos Conferences, & donne avec joye à la direction de ce Corps une partie des soins qu'il employe si utilement au bien de tout l'Etat. C'est dans cette même vüë que les hommes de la premiere dignité & de la plus haute élevation ont ambitionné d'être vos Confreres, & ont cru que la qualité d'Académicien ajouteroit

quelque nouvel éclat aux glorieux titres dont ils sont revêtus. Et certainement, MESSIEURS, s'il y a quelque chose dans le Regne passé qui puisse être envié par le Regne present, où rien ne s'obmet de ce qui peut faire fleurir les belles connoissances & les beaux Arts, ou la liberalité du Prince se répand sur tous les gens de Lettres qui donnent quelque marque d'une suffisance extraordinaire, où nous voyons s'élever l'Illustre Académie des Sciences, en laquelle l'Astronomie, la Geometrie & la Physique ne trouvent rien ni dans les cieux, ni sur la terre qui échape à leur connoissance; où d'autres Académies encore nous forment des Apelles, des Phidias & des Vitruves; s'il y avoit, dis-je, quelque chose que le Regne present pût envier au Regne passé, ce seroit l'établissement de cette Illustre Compagnie. Mais on ne pouvoit commencer trop tôt à polir & à perfectionner une Langue qui apparemment doit être un jour celle de toute l'Europe, & peut-être de tout le monde; sur tout d'une Langue qui doit parler de LOUIS XIV. On ne pouvoit trop tôt former des Orateurs, des Poëtes, & des Historiens pour celebrer ses grandes actions. En effet, MESSIEURS, quelque riches que soient les talens que chacun de vous possede, il y a de quoy les employer tous, il y a de quoy les épuiser; car quels sujets de Poëme sa valeur & ses exploits militaires ne fourniront-ils point à tous les Poëtes, qui sans le secours de la fable & de la fiction y trouveront l'héroïque & le merveilleux. Quelle moisson de loüanges ne rencontreront point les Orateurs dans les autres vertus de ce Prince, dont le simple recit formera des Eloges & des Panegyriques? Quel amas d'évenemens memorables & de faits éclatans pour ceux qui prendront soin de l'Histoire? Quelle doit être la force de leur stile pour répondre à la dignité de leur matiere, & de quel art n'auront-ils pas besoin pour accorder la vray-semblance avec la verité, & faire croire au siecle à venir ce que nous avons de la peine à concevoir, quoyque nous le voyions. En effet, MESSIEURS, quand ce grand Prince commença à prendre luy-même le soin de ses affaires, il sembla que Dieu nous le donnoit une seconde fois, formé de sa main, & remply de cette sagesse qui fait regner les Rois; & on le vit paroître dans son Conseil avec des lumieres plus vives & plus penetrantes, que celles de tous ceux qu'il y avoit appellez. Quand la juste poursuite

de ses droits l'obligea d'entreprendre la guerre, ses Generaux & ses Capitaines les plus experimentez furent surpris de se voir moins sçavans que luy dans le métier de la guerre & dans l'exercice de la discipline militaire; & l'on sçait qu'il leur enseigna une maniere rapide de conquerir, dont leur experience, ni l'Histoire même ne leur fournissoit aucun exemple. Je ne parle point de sa valeur ni de son intrepidité dans les hazards, qui a fait trembler tant de fois, quoyque diversement, ses Sujets & ses Ennemis; ce sont des vertus ordinaires aux Heros. Mais vous, MESSIEURS, qui connoissez toutes les beautez & toutes les graces du discours, qui sçavez la peine qu'il y a de les acquerir, quelle a été vôtre surprise de le voir posseder ce précieux don de la parole en un degré de perfection, où personne n'est jamais peut-être arrivé par la voye de l'étude & des préceptes? Qu'il me soit permis d'ajoûter à ce que je viens de dire un nouveau sujet d'étonnement, parce qu'il est d'une chose qui est plus de ma connoissance que toutes les autres. C'est, MESSIEURS, qu'il n'y a rien dans les beaux Arts dont il ne voye, dont il ne penetre toutes les graces & toutes les delicatesses qui ne sont connuës que des Maîtres; tant il est vray que lorsque le bon sens, ou pour mieux dire la sagesse se trouve au souverain degré dans une ame, elle luy tient lieu de toutes les sciences que les hommes n'ont inventées que pour suppléer au defaut de cette sagesse. Ainsi donc, MESSIEURS, je regarde ce Grand Monarque comme un modele parfait & achevé, dont tous les aspects sont admirables, & qui est mis au milieu de vous pour en tirer des images fidelles qui ne perissent jamais; afin que les actions de ce Prince, qui font la félicité presente de ses peuples, deviennent encore utiles à la posterité, par les grands exemples qu'elles donneront aux Princes des siecles à venir. Voila le digne objet de vos travaux & de vos veilles. Pour moy, MESSIEURS, je m'efforceray avec le secours de vos doctes Conferences, de vous suivre de loin, & de meriter avec le temps la place qu'il vous a plû me donner aujourd'huy dans cette Illustre Compagnie.

RÉPONSE

DE MONSIEUR CHAPELAIN au Discours prononcé par Monsieur Perrault, le jour de sa reception.

MONSIEUR,

VOUS avez pû remarquer sur le visage & dans les mouvemens de Messieurs qui composent l'Académie Françoise, avec combien d'applaudissement & de joye ils ont entendu vôtre remercîment, pour la grace si bien meritée, de vous avoir fait l'un des membres de leur Corps.

Ce seroit icy le lieu de vous representer la dignité de ce Corps, les motifs qui porterent le grand Cardinal de Richelieu à en procurer l'établissement, la sagesse de sa discipline, l'utilité de son employ, l'heureux succés de ses veilles, son approbation generale, & ce qui luy est incomparablement plus glorieux, l'honneur de celle dont la daigne favoriser nôtre invincible Monarque ; mais j'employerois sans necessité beaucoup de paroles à en étaler les divers avantages, aprés vous en avoir oüy si bien parler, & avoir vû que rien n'en ayant échapé à vôtre connoissance, c'étoit l'unique raison qui vous avoit fait naître le desir passionné d'être admis dans une societé, où reluisoit un si rare merite.

Je vous diray donc seulement, MONSIEUR, que la possession que cette societé vient de prendre du vôtre, étoit il y a long-temps un de ses plus ardens souhaits ; & que si vous étes satisfait de la Justice qu'elle vous a renduë en vous aggregeant à son Corps, elle n'a pas de son côté une moindre satisfaction de s'être fortifiée d'un secours, tel que le vôtre, pour l'avancement & l'accomplissement du dessein qui a causé son institution, & duquel nôtre Langue attend sa perfection derniere.

Il vous sera doux, MONSIEUR, de pouvoir mêler vos lumieres aux lumieres de cette celebre Societé, & de meriter

meriter du public avec elle, en l'aſſiſtant de la force & de la delicateſſe qui vous ſont naturelles, & qui donnent tant de relief à vos autres ſingulieres qualitez.

Il vous ſera honorable de contribuer à ſon travail, ſous les auſpices de Monſeigneur le Chancelier, nôtre tres-illuſtre Protecteur, avec les Comtes, les Marquis, les Gouverneurs de Provinces, les Conſeillers d'Etat, & les Maîtres des Requêtes, dont elle eſt remplie, ſans compter les Cardinaux, les Archevêques, les Evêques, les Ducs & Pairs, les Miniſtres d'Etat, & les Secretaires des Commandemens, qui ajoûtent un ſi grand luſtre à l'éclat de cette Compagnie, formée d'ailleurs des ſujets les plus capables qu'ait la France, de purger ſon langage de ce que les ſiecles précedens luy avoient fait contracter d'impur, ou de ce qu'ils luy ont laiſſé encore de groſſier & de barbare. La Compagnie, MONSIEUR, eſt perſuadée qu'autant que vos indiſpenſables devoirs le permettront, vous luy preterez volontiers vôtre aſſiſtance, dont elle ſe promet un notable ſoulagement, lorſque par la facilité de vos mœurs, & par une ſincere correſpondance de veritable fraternité, vous luy communiquerez vos avis judicieux ſur les matieres qui font l'objet de ſes ordinaires exercices, pour leſquels, à certains jours de la ſemaine, elle s'aſſemble regulierement en ce lieu. Vous n'aurez pas une mediocre part à la gloire qui luy en reviendra; & comme vous allez être deſormais une des Colomnes les plus fermes, pour ſoûtenir ſa reputation dans le monde, il n'y aura auſſi pas un de Meſſieurs vos Confreres qui ne s'en trouve vôtre redevable, & qui s'uniſſant étroitement à vous, ne réponde avec fidelité & cordialité à l'attention que vous leur témoignerez à tous, & que tous vous demandent auſſi par ma bouche.

ORAISON FUNEBRE
DE MESSIRE
PIERRE SEGUIER,
CHANCELIER DE FRANCE,
ET PROTECTEUR DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Prononcée en M. DC. LXXII.

A SES OBSEQUES FAITES AU NOM de cette Compagnie, en l'Eglise des Carmes du S. Sacrement des Billettes,

Par M. l'Abbé DE LA CHAMBRE, Curé de S. Barthelemy.

Corona dignitatis senectus quæ in viis Justitiæ reperietur.

La vieillesse est une couronne d'honneur & de gloire, quand elle se trouve dans les voyes de la Justice. Ces paroles sont tirées des Proverbes de Salomon.

J'ENTREPRENS aujourd'huy, MESSIEURS, puisque vous me l'ordonnez, l'Eloge funebre de Messire PIERRE SEGUIER, Chevalier, Chancelier & Garde des Seaux de France, Commandeur des Ordres du Roy, & Protecteur de vôtre Compagnie ; & bien que l'accablement de douleur, où me reduit la perte la plus sensible qui m'arrivera de ma vie, me put legitimement dispenser d'un si triste devoir ; quand ma propre foiblesse, & la concurrence de tant d'excellens Orateurs employez à l'envi pour ce sujet, ne m'en détourneroient pas encore davantage, le desir neanmoins de donner des marques publiques de ma gratitude, & tout ensemble de mon obeïssance, étouffe pour un temps mes soupirs, & mes plaintes. L'obligation & la facilité qu'il y a de parler d'une vertu aussi rare, & aussi consommée, me font monter avec assurance dans cette chaire. Je me persuade,

que si l'amour d'inclination m'a éclairé autrefois dans le Panegyrique d'un grand Vice-Chancelier de l'Eglise Romaine, Saint Charles Boromée, l'amour de reconnoissance m'animera encore dans celuy d'un grand Chancelier de France, l'appuy de la Religion, l'exemplaire d'une pieté solide & chrêtienne, le modele vivant & animé de la Justice, l'Ange tutelaire de l'Etat, en un mot, la merveille de nos jours, & le desespoir des siecles à venir. Oüy, MESSIEURS, je le declare hautement, c'est à la simple lueur des flammes d'amour & de zele, que je nourris dans mon ame pour mon genereux bienfacteur, à qui je suis redevable de tout ce que je possede dans la vie de la grace, pour ne point parler des obligations temporelles dans la chaire de l'éternité, que j'ay trouvé un texte aussi propre & aussi particulier, que celuy que j'applique à cet excellent Homme. Ayant été l'organe & l'interprete de deux grands Rois pendant sa vie, dont l'un a merité d'être surnommé le Juste, & l'autre passe pour la Justice même, n'étoit-il pas bien digne, aprés avoir été ainsi employé dans les plus augustes fonctions de la Royauté, d'avoir Salomon pour le Herault & le depositaire de sa gloire aprés sa mort? La pouvoit-il jamais mieux marquer, que dans ce cercle de lumiere, dont nous le couronnons aujourd'huy? *Corona dignitatis senectus quæ in viis Justitiæ reperietur.* Les diamans & les pierres precieuses de sa Couronne Ducale icy exposée, jettent moins de feu, que ces paroles toutes brillantes & toutes lumineuses de Salomon. Sa pourpre, quelque vive & quelque éclatante qu'elle fût, le couvre moins de splendeur & de gloire, que cet habillement de Justice, & ce diademe d'immortalité formé de la propre main du Roy des Rois. Ne renferme-t-il pas tout d'une tissure, & son grand âge, & l'ardeur infatigable qu'il a conservée jusqu'au dernier soupir pour la Justice, pouvant dire dans un autre sens que S. Paul. *Reposita est mihi corona Justitiæ.* C'est à moy qu'appartient la couronne dûë à ceux qui ont vieilli dans l'exercice de la Justice. Attachons-nous donc, MESSIEURS, à ce texte, & sans faire icy l'Orateur, ni le Panegyriste, mais plûtôt l'Historien, & le témoin fidelle de la glorieuse vie de Monseigneur le Chancelier, suivant bien moins les sentimens de mon esprit, que de mon cœur, parcourons les trois voyes, ou, pour mieux dire, les trois sacrez tribunaux, palais, ou empi-

res de Justice, où il a presidé si long-temps avec l'admiration de toute la France, & l'étonnement de toute l'Europe. Considerons-le dans le Parlement de Paris, comme President au Mortier; à la Cour, comme Garde des Seaux; au Conseil, comme Chancelier & le premier Officier de la Couronne; trois lieux qui retentiront à jamais de l'illustre Nom des Seguiers. Là nous l'envisagerons comme l'œil du Prince, toûjours veillant au repos des miserables, perçant tous les voiles de la chicane, & les replis les plus cachez de l'imposture, & du mensonge. Plus haut il paroîtra comme la main du Prince, toûjours ouverte, toûjours prête à donner, versant sans cesse avec abondance ses bienfaits & ses graces, principalement sur les gens de Lettres, Dans le sommet des honneurs nous l'admirerons comme la bouche du Prince, prononçant à tout moment des oracles de Verité, de Prudence, & de Justice, avec autant de gravité que d'éloquence, lançant des foudres & des éclairs contre les vices, & les perturbateurs du repos public. En un mot, nous verrons dans chacun de ces trois Empires, avec quelle pieté, quelle prudence, & quelle justice il s'y est comporté; ce qu'il a operé pour la Religion, pour l'Etat, & pour son propre salut, sous les deux plus florissans regnes de la Monarchie; & pardessus tout cela, comme ses illustres emplois, ont été couronnez d'une heureuse vieillesse, & d'une aussi glorieuse mort. Ne nous lassons donc point de nous écrier en sa faveur : *Corona dignitatis senectus quæ in viis Justitiæ reperietur.* Ce seront-là, MESSIEURS, les trois trophées que je consacre aujourd'huy par reconnoissance, par inclination, & par devoir à ce grand Protecteur, & tout ensemble, souverain Arbitre des Loix, des Arts, des Sciences, & des Vertus.

Saint Jean Chrysostome fait une remarque digne de la sublimité de son esprit, expliquant l'endroit de la Genese, où il est dit de Noë : *Hæ sunt generationes Noë : Noë vir justus atque perfectus fuit in generationibus suis.* Voicy, s'écrie ce Pere qui fut dans ses premieres années l'ornement du Barreau, une maniere de genealogie bien courte, bien nouvelle, & bien extraordinaire. Il sembloit que l'Ecriture nous allât faire un dénombrement des Ancêtres de ce Patriarche, qu'elle dût foüiller dans le tombeau de ses Peres, pour nous apprendre qui ils étoient, & quel rang ils avoient tenu dans

le monde, ſuivant la methode ordinaire de ceux qui dreſſent des genealogies : mais au lieu de tous ces titres ambitieux, dont l'Ecriture ne fait aucune mention, elle ſe contente ſimplement de nous marquer, que Noë étoit un homme juſte, legal & accompli, voulant ſans doute nous inſinuër par cette conduite myſterieuſe, que la pratique de la Juſtice étoit la plus ancienne nobleſſe de l'homme, & ſon principal ornement ; cette vertu faiſant la race des Ames nobles, comme la ſucceſſion des Ancêtres fait la race des Hommes illuſtres. Vous jugez bien, MESSIEURS, qu'il ne me ſera pas mal-aiſé de verifier cette genealogie dans la perſonne de Meſſire Pierre Seguier ; non ſeulement parce qu'il a été Juſte, & Juge dés ſa premiere entrée dans le monde ; mais encore parce que tous ſes illuſtres Ancêtres l'ont auſſi été depuis deux cens ans qu'ils rempliſſent les premieres charges de la Robe : l'exercice de la Juſtice ayant été une vertu hereditaire dans la famille des Seguiers. C'eſt elle qui a donné à la France des Seneſchaux de Quercy, des Préſidens de Toulouſe, des Prevôts, & des Lieutenans Civils de Paris, des Avocats Generaux, des Maîtres des Requêtes, des Doyens de la Grand'Chambre, & des Préſidens au Mortier ; de ſorte que quand je me repreſente que cette Juſtice, aprés avoir coulé comme une ſource feconde, & s'être répanduë depuis deux ſiecles dans les veines de tant de differens Magiſtrats, comme par autant de canaux d'honneur & de gloire, s'eſt enfin venuë terminer, & s'eſt ramaſſée & reünie toute entiere dans la perſonne de Monſeigneur le Chancelier, groſſie encore du noble ſang des Tuderts, il me ſemble voir ces grands fleuves, qui aprés avoir traverſé diverſes contrées, arroſé les campagnes, enrichi les provinces, & réjoüi les nations entieres, vont enfin ſe jetter, & laiſſer la gloire de leur courſe dans la mer. Nous pouvons encore appeler ainſi la capacité, cet amas, cette vaſte étenduë de connoiſſances divines & humaines, qu'apporta Meſſire Pierre Seguier dans la charge de Conſeiller au Parlement, qu'il exerça en premier lieu, n'ayant pas voulu prendre le ſacerdoce du Droit, & ſe preſenter dans le ſanctuaire de la Juſtice, pour parler en termes de Juriſconſultes, ſans être paré de ſes plus precieux ornemens ; car il faut avoüer aprés un des grands Critiques du ſiecle paſſé, c'eſt Scaliger le Pere, que la ſcience du Droit,

quelque excellente que l'ayent renduë les François, qui ont été sans contredit les plus grands Jurisconsultes de l'Europe, comme l'a remarqué le Cardinal Du Perron, est neanmoins tres-imparfaite, & l'avorton, pour ainsi dire, de la Sagesse, dont elle se vante d'être la fille, sans le secours & la jonction des autres sciences. *Profectò vera Philosophiæ divina soboles absque orbe illo scientiarum abortiva est.* Messire Pierre Seguier fortement persuadé de cette verité, ne se contenta pas d'étudier son Code & son Digeste; il s'appliqua soigneusement aux belles Lettres, il penetra dans les parties les plus curieuses de la Philosophie & de la Theologie, il puisa bien avant dans toutes les sources sacrées & profanes; & quoyqu'on pût dire de luy ce qu'on a dit autrefois d'un Ancien, qu'il n'avoit point besoin de travail, à cause de la beauté de son esprit, ni de la beauté de son esprit, vû l'assiduité de son travail, ayant été un des plus rares & des plus merveilleux Genies pour les sciences & pour les affaires, que la France ait jamais produit, il joignit neanmoins parfaitement ces deux choses, comme s'il eut eu quelque pressentiment secret des grands & importans emplois, où il étoit destiné par la Providence. Il creusa des fondemens aussi profonds que solides, de sçavoir, d'érudition, & de doctrine, pour soûtenir mieux un jour la pesanteur & l'élevation de l'édifice, dont il devoit être le principal appuy. Mais il ne songeoit pas tant à polir & à enrichir son esprit, qu'il ne pensât encore davantage à perfectionner son ame, à la fortifier, & à l'affermir toûjours de plus en plus dans la pratique des vertus. De la charge de Conseiller, il passa dans celle de Maître des Requêtes, & fut depuis Intendant en plusieurs Provinces, employé en quantité de Commissions importantes, & admiré universellement sous le nom de Monsieur Dautry. Il laissa dans tous ces lieux des traces d'honneur, d'integrité, & de suffisance, qui luy frayerent insensiblement le chemin à de plus grandes dignitez. Je ne sçaurois taire icy avec combien d'adresse & de prudence, il se démêla de l'Intendance de Guienne; c'étoit un poste tres-delicat, à cause des differens interêts du Roy, du Gouverneur, du Parlement, & du peuple, qu'il y avoit à ménager, le Duc d'Espernon, & le Parlement étant presque toûjours opposez l'un à l'autre. Il ne laissa pas de se concilier d'abord tous les esprits, de rétablir la paix & la tranquillité

dans cette Province, pour lors si agitée. Le Duc d'Espernon luy-même, avec toute sa hauteur & sa fierté ordinaire, ne pût s'empêcher de luy donner sa confiance & son estime, quelque pressans & rigoureux ordres de la Cour que luy portât nôtre Intendant, quelque necessité qu'il luy imposât de s'y soûmettre. L'Historien de la vie de cet illustre Favori nous apprend, que son Maître conçût dés-lors une haute opinion de la capacité & du merite de Monsieur Dautry, qu'il en fit un jugement aussi avantageux, qu'on en pouvoit faire d'un homme de sa condition, augurant qu'il parviendroit à tout ce qu'il y avoit de plus éminent dans la Robe. Il eut le plaisir de voir dans la suite des temps, ses prédictions glorieusement accomplies; & on a remarqué qu'étant prés d'expirer, il rendit un témoignage fort autentique, en faveur de Monseigneur le Chancelier, se ressouvenant encore avec beaucoup de ressentiment des bons offices qu'il luy avoit autrefois rendus, par le temperament qu'il avoit sçû apporter aux affaires fâcheuses, que son esprit peu souple & peu endurant ne luy avoit que trop suscitées.

Au retour de ses Intendances, Messire Antoine Seguier son oncle, second Président au Parlement de Paris, luy resigna sa Charge, aprés avoir obtenu des Lettres, pour en continuer l'exercice pendant quatre ans, nonobstant sa demission. Ce fut alors que cet auguste Senat fit paroître combien il avoit d'estime & de consideration pour la famille des Seguiers, puisqu'il ordonna dans la verification des Lettres, qu'on remercieroit Messire Antoine Seguier d'avoir choisi un si digne successeur; qu'on le prieroit de venir prendre sa séance à son ordinaire, & que le terme accordé par le Roy étant expiré, la Compagnie députeroit vers Sa Majesté, pour la supplier de luy vouloir continuer la même grace: témoignant par-là autant de joye de la possession du neveu, que de crainte de la perte de l'oncle. Pendant neuf années entieres que Messire Pierre Seguier exerça cette Charge si considerable, & qui doit, pour dire cecy en passant, son plus bel éclat à un de ses ayeux, qui sçût maintenir par la force de son éloquence, les Présidens au Mortier dans la possession où ils étoient, de préceder les premiers Présidens des autres Parlemens, qu'on leur contestoit: ce fut, dis-je, sur ce sacré Tribunal, qu'il parut comme l'œil du Prince, toûjours ou-

vert, toûjours veillant au repos des miserables, entierement fermé à l'interêt, à l'ambition, à l'avarice, & à toutes les considerations politiques & humaines, qui fascinent les yeux des plus clairvoyans. Tous ses regards, toutes ses vûës alloient directement à la verité, à la justice, sans qu'il en pût jamais être détourné ni diverti. Il tenoit la balance droite entre ses mains; nulle faveur, nulle amitié, nulle haine, nulle esperance, ne la pouvoit faire pancher plus d'un côté que d'autre. Ce n'est pas qu'il fût trop severe, mais il n'étoit pas trop indulgent. Il avoit trouvé ce temperament si rare & si difficile entre la trop grande rigueur qui rebute, & qui desespere, & la trop grande facilité qui perd, qui corrompt, & qui relâche. *Difficillimam illam societatem gravitatis cum humanitate.* Il sçavoit se faire craindre sans se faire haïr, & il mêloit si bien la gravité de son maintien, & l'autorité de sa Charge, avec la douceur naturelle de son esprit, & avec la facilité de son abord, qu'il se rendit la terreur des méchans, l'azyle, l'appuy, & la consolation des justes. Il ne faisoit pas moins l'étonnement des Jurisconsultes. Ceux qui avoient vieilli dans le Barreau, ne pouvoient se lasser d'admirer comment il démêloit les procés les plus embarassez, comment il penetroit dans des questions où ils voyoient à peine, avec un discernement nompareil de l'incertitude du Droit, de l'ambiguité des Loix, & des collusions de la chicane. D'où pensez-vous, MESSIEURS, que luy venoient tant de clartez & tant de lumieres, sinon du Pere de la Sagesse, & du distributeur des graces? C'est, MESSIEURS, qu'il s'étoit formé dans la Magistrature sur l'idée d'un bon Juge, que Dieu donna luy-même à Moyse dans l'Exode : car il lisoit soigneusement l'Ecriture sainte & les Peres; on l'a connu, & il s'en est bien trouvé à la mort. C'est-là qu'il avoit appris, que representant la personne de Dieu, dont il occupoit la place, (d'où vient que dans la Langue Sainte, les moindres Juges sont appellez des Dieux) il y avoit un Tribunal superieur au sien, où ses Arrêts seroient revûs, son ministere examiné, & ses justices jugées. C'est-là qu'il avoit appris que Dieu, qui s'appelle le Seigneur des Seigneurs & le Roi des Rois, avoit bien voulu ajoûter à des titres si glorieux, cet autre qui ne luy est pas moins honorable, de Juge des veuves, & de Protecteur des orphelins. Il entroit donc dans leurs interêts,

terêts, il appuyoit leurs prétentions, il faisoit sa cause de la leur, bien loin d'avoir pour les miserables ces rebuts, ces chagrins, & ces amertumes, que nous connoissons. Toutes les fois qu'il avoit quelque cause d'importance à juger, ces paroles terribles de S. Jean Chrysostome luy revenoient sans cesse dans l'esprit, & plût à Dieu qu'elles fussent gravées en lettres d'or dans tous les lieux où l'on rend la Justice, & qu'elles pussent faire d'aussi vives impressions dans l'esprit des Juges, qu'elles en avoient fait dans le cœur de ce grand Homme. Ceux qui oppriment les personnes foibles, qui les cōdamnent injustement, doivent trembler, parce que s'ils ont de leur côté le credit, la puissance, les richesses, la faveur des hommes, ces personnes opprimées ont pour eux des armes bien plus fortes, qui sont les pleurs, les gemissemens, & les injustices même qu'ils souffrent, & qui attirent sur eux la grace du Ciel. Les gemissemens de ces personnes accablées, sont des armes qui renversent les maisons, qui en ruïnent les fondemens, qui détruisent les Nations toutes entieres: parce que Dieu considere la sainte disposition de leur cœur, lorsqu'en souffrant les plus grands maux, ils se contentent de gemir, sans prononcer aucune parole d'indignation, ni d'impatience. Oüy, dit ce Pere, qui nous a conduit d'abord dans le premier Palais de la Justice, & avec qui nous en allons sortir; la force des personnes opprimées, consiste dans leur oppression même; ce n'est ni la bonne vie, ni la vertu, mais la seule souffrance des maux, qui excite Dieu à la vengeance des injustices: l'affliction est la plus forte défense dont on puisse se couvrir, c'est ce qui attire le secours du Ciel sur les personnes opprimées. Voilà, MESSIEURS, comment nôtre illustre Président se garantit des écueils de l'injustice. Voilà l'étoile polaire qu'il consulta sur cette mer orageuse, si décriée par le naufrage des pilotes les plus experimentez: car nous pouvons dire de nôtre temps ce que S. Cyprien, grand Senateur, grand Evêque, & grand Martyr, disoit autrefois du Barreau, & du Senat de Carthage, qui n'étoient pas exempts, non plus que ceux d'aujourd'huy, de corruption, & d'injustice: *Inter leges ipsas delinquitur, inter jura peccatur, innocentia nec illic ubi defenditur, reservatur.* L'innocence n'est pas à couvert dans son azyle & dans son fort, les crimes la poursuivent & l'attaquent en foule, jusques dans

les Tribunaux des Juges ; & l'on ne craint pas de violer les Loix, en la presence & dans le Palais même du Legislateur. Voilà aussi ce qui redouble la gloire & le merite de l'incomparable Défunt que nous regrettons, de s'être acquis la reputation du Juge le plus accompli qui fût alors, à travers du torrent impetueux de la mauvaise coûtume. Voilà ce qui luy attira les benedictions des peuples, les loüanges & les graces de son Monarque, grand zelateur de la Justice. Voilà comment il merita de passer du Palais à la Cour, de la Charge de Président au Mortier, à celle de Garde des Seaux, ou il vous va paroître comme la main du Prince, toûjours ouverte, toûjours prête à donner, versant sans cesse avec abondance ses bienfaits & ses graces.

S'il y a quelque Charge dans l'Etat, dont la main de Justice, qui sert comme d'investiture à nos Rois, à la ceremonie de leur Sacre, aussi bien que le Sceptre & la Couronne, peut être le symbole & le hieroglyphique, c'est sans contredit celle de Garde des Seaux, puisque la principale fonction de celuy qui en est le dépositaire, est de mettre la derniere main à toutes les Lettres Patentes du Prince ; qu'il est, pour ainsi dire, le Dispensateur, le Juge, & l'Examinateur de ses bienfaits, le Ministre de ses bontez, le Canal par ou doivent necessairement couler toutes les Graces, Mais s'il y avoit personne au monde qui meritât d'être honoré de cette Charge, & à qui on dût plutôt confier cette main de Justice, c'étoit assûrément Messire Pierre Seguier, dans l'humeur genereuse & bienfaisante, dont Dieu l'avoit naturellement doüé, ses mains pures & nettes du bien d'autruy, étant une source inépuisable de liberalitez. La maniere glorieuse dont il fut appellé à un emploi aussi important, est pour luy un grand éloge. Il est certain que la France, qui est appellée par un saint Pape la mere des Heros, n'en porta jamais tant à la fois, & ne fut jamais plus féconde que de son temps, où il se rencontra une multitude infinie d'excellens hommes d'Etat, de Guerre, & de Robe, consommez dans les affaires, qui ne manquoient pas de qualitez propres pour être élevez à une si haute dignité. Cependant Loüis XIII. de triomphante memoire, aprés avoir jetté les yeux sur tout ce qu'il y avoit d'éminent dans son Royaume, s'arrêta au Président Seguier, comme au plus digne, esperant de trouver dans sa personne

une fidelité à toute épreuve, un serviteur qui se feroit une Religion de son devoir, qui fonderoit sa grandeur sur son obéïssance, & n'estimeroit rien de bas ni de petit, où il verroit la moindre marque des volontez de son Maître. Il considera d'ailleurs, qu'ayant passé par tous les degrez de la Robe, il avoit tiré de cette diversité d'emplois, & s'étoit comme imprimé par son experience & par son application toutes les formes d'une parfaite Magistrature; ce qui le rendroit plus propre à répandre l'ordre & l'harmonie sur tous les membres de l'Etat. La voix publique qui ne se trompe gueres, au jugement qu'elle rend des hommes, ajoûta son suffrage à celuy du Prince; & si nous en croyons un Historien moderne, jamais choix ne fut plus generalement approuvé, jamais Magistrat n'apporta tant de reputation acquise, & n'entra avec plus d'éloges dans une Charge. C'est tout dire, qu'on vit Loüis le Juste retiré dans son cabinet s'humilier devant la Majesté divine, & luy rendre graces de luy avoir inspiré de faire une élection si fort au gré de tous ses sujets, & à la décharge de sa conscience. Le grand Cardinal de Richelieu fut l'instrument dont Dieu se servit pour disposer le cœur du Prince en sa faveur, & il declara publiquement que le bon sens du Roi, le bien de l'Etat, & le merite du sujet, avoient conclu l'affaire, sans que le Président Seguier eût fait la moindre démarche, & aucune avance pour la faire réüssir à son avantage. Il avoit trop de modestie & de retenuë, pour s'ingerer de luy-même dans la poursuite des honneurs: on sçait que bien loin d'y prétendre, il s'étoit voulu bannir du monde pour vivre uniquement à JESUS-CHRIST dans la solitude; & ceux qui ont eu l'honneur de l'approcher de plus prés, peuvent dire qu'on n'a jamais vû tout à la fois tant de sçavoir & d'humilité, des qualitez si sublimes, & tout ensemble si rabaissées, tant d'esprit & de lumieres, & si peu de présomption de ses forces, un sentiment si bas & si ravalé de soy-même, rien de plus élevé & de moins ébloüi de sa hauteur, qui est la marque la plus certaine d'un grand Genie, la pierre de touche à quoy on reconnoît les esprits du premier ordre: Jusques-là que quand on prenoit la liberté d'élever son rare merite, bien loin de se glorifier des justes & legitimes loüanges qu'on luy donnoit, il imposoit aussitôt silence, & fermoit la bouche à ses plus familiers, leur disant qu'on ne le connoissoit pas bien, qu'il y

avoit une infinité de personnes dans Paris, & dans les Provinces, qui valoient mille fois mieux que luy ; mais qui faute de rencontrer des occasions favorables de se faire connoître, & de se produire dans le monde, demeuroient cachez, obscurs, & inconnus, citant même à ce propos, ce beau passage de Pline, qui a eu autrefois la même pensée : *O quantum eruditorum aut modestia ipsorum, aut quies operit, aut subtrahit famæ!* Dans cette vûë il prenoit à tâche de s'informer dans les fréquens voyages qu'il étoit obligé de faire de temps en temps à la suite du Roy, presque dans toutes les parties de la France, des gens doctes qui y excelloient le plus dans leur profession, & qui promettoient davantage. Il les faisoit connoître au Prince, leur procuroit des emplois & des dignitez conformes à leurs talens, & se chargeoit du soin de leur fortune. J'en appelle à témoin les Bosquets, les Sevins, les Marca, les Haberts, les Priesacs, & les la Fosse, & tant d'autres lumieres les plus éclatantes de nos jours, qui seroient peut-être demeurées ensevelies dans les tenebres de l'oubli, ou dans l'obscurité des Provinces, s'il n'avoit eu le soin de les en tirer, & de les produire aux yeux de la Cour. Il connoissoit trop bien l'excellence des fruits qui naissent sous une main ouverte & liberale, pour la tenir tant soit peu fermée. Il n'ignoroit pas ce qu'a dit il y a long-temps un saint Evêque, qu'il en est des productions des Arts & des Sciences, des fruits de l'Etude & de la Sagesse, comme de ces plantes, qui ne viennent jamais mieux que sous l'aspect d'un ciel doux & benin, & lorsqu'elles sont regardées favorablement du Soleil & des Astres : faute de ces heureuses influences, quelque main habile & industrieuse qui les cultive & les arrose de ses sueurs, quelque avantagées qu'elles soient des presens de la nature, elles séchent presque aussitôt qu'elles naissent, & arrivent rarement à terme ; aussi les Sciences meurent, les Sçavans languissent, les Ecrivains deviennent steriles, s'ils ne sont excitez & animez des liberalitez des Princes & des Magistrats. Mais qui sçait mieux que vous, MESSIEURS, la passion extrême que le grand Seguier a euë pour les gens de Lettres, qu'il a favorisez en toute sorte d'occasions, de son crédit, & de ses bienfaits ? Car pourquoy étes-vous ici assemblez ? Qui vous porte à regreter cet excellent Homme, & à celebrer ses funerailles avec tant de pompe & d'appareil, si-

non les obligations immortelles, dont vous vous reconnoissez tous redevables à sa memoire ? L'importance est qu'il n'a pas honoré vôtre Compagnie de sa protection & de sa presence, durant son loisir, & lorsque le malheur des temps l'à éloigné des affaires; mais au milieu même de sa faveur, & de ses plus grandes occupations, suivant le témoignage public qu'en a rendu en ces propres termes vôtre inimitable Historien. Avoüez donc, MESSIEURS, que si vous avez porté l'éloquence Françoise à un si haut point de splendeur, de perfection, & de gloire, qu'elle ne cedera plus desormais à celle qui a fait tant d'honneur à Rome & à Athenes. Si vous avez merité d'avoir aujourd'huy pour Directeur de vos Assemblées, celuy que la France a jugé digne de présider à ses Conciles, nôtre grand Archevêque, aussi recommandable par les charmes de son bien dire, que par l'éclat de ses dignitez; si pour comble de bonheur & contre toutes vos esperances, il vous a sçû ménager l'auguste protection du Monarque, qui sembloit n'être reservée que pour les Sceptres & pour les Couronnes. Avoüez, dis-je, MESSIEURS, que c'est que l'illustre Seguier a tenu soigneusement la main dés les premiers commencemens à l'établissement de l'Académie, qu'il l'a reçûë dans sa maison, & l'a adoptée, pour ainsi dire, dans sa famille, qu'il a paru jaloux & passionné de sa grandeur, qu'il n'a laissé passer aucune occasion de la faire éclater dans le monde: en un mot, qu'il l'a toûjours regardée comme le plus bel ouvrage du fameux Cardinal de Richelieu, vôtre premier Protecteur. Les Doctes & les Sçavans n'étoient pas les seuls à qui il donnoit à pleines mains, les pauvres & les Religieux ont ressenti abondamment des effets de sa charité & de sa magnificence : les marques en sont assez publiques, sans que je m'y arrête davantage, non plus qu'à ces aumônes secretes faites sous-main, ou pour mieux dire, dans la distribution desquelles la main gauche, comme parle l'Ecriture, ne doit pas sçavoir ce que fait la droite. Il avoit hérité cette vertu de ses Peres, & sa modestie luy faisoit attribuer tout son bonheur aux prodigieuses & immenses charitez de son Oncle. Mais j'oserois avancer que ce sont les siennes propres, qui aprés sa grande capacité, & le besoin qu'on a eü de son administration & de ses services, l'ont conservé si long-temps dans un employ, qui auparavant luy paſ-

soit presque toûjours de main en main, & où l'on voyoit chaque année de nouveaux titulaires. Il s'y est maintenu prés de quarante ans parmy les orages & les tempêtes, qui auroient mille & mille fois arraché le gouvernail des mains d'un pilote moins habile & moins experimenté. Que si la necessité des temps l'a contraint deux fois de ceder, (car je croirois trahir sa gloire que de cacher ses disgraces) il semble que Dieu n'ait permis son éloignement, que pour faire admirer davantage la solidité de sa vertu, semblable à ces astres, qui ne brillent jamais plus que dans l'épaisseur d'une nuit obscure. Une foible lumiere se fût bientôt éteinte étant exposée à tant de vents. Il a verifié dans sa retraite ce que Salomon a dit immediatement aprés les paroles que j'ay prises pour mon texte, où il semble par un heureux rencontre faire tout d'un temps son éloge & son apologie, que l'homme patient vaut mieux que le courageux, & celuy qui commande à son esprit, que celuy qui force les villes. Il fit avoüer à tout le monde que sa vertu pouvoit encore être comparée à ces arbres, qui conservent la fraîcheur & la beauté de leurs fleurs & de leurs feüilles au milieu des orages de la mer. Ce seroit-là, sans doute, un des plus nobles traits & des plus hardis qu'on pourroit ajoûter à cette partie de mon tableau, puisqu'au sentiment d'un grand Politique, le dernier effort de la prudence est de se conserver dans les Bourasques de la Cour; ce qui est aussi difficile qu'à un Pilote d'empêcher son vaisseau de s'abîmer ou de se briser contre des écueils dans le fort de la tourmente. *Quod si gubernator præcipua laude fertur, qui navem ex hieme marique scopuloso servat; cur non singularis ejus existimetur prudentia, qui ex tot tantisque civilibus procellis ad incolumitatem pervenit?* Mais je brûle, MESSIEURS, & vous aussi du desir de le contempler dans le sommet des honneurs, comme Chancelier de France; de l'admirer comme la bouche du Prince, qui prononce à tout moment des oracles de verité, de prudence, & de justice, avec autant de gravité que d'éloquence; & c'est aussi par où je vais fermer sa Couronne.

Le plus estimé des Latins en matiere de Panegyriques, faisant l'éloge d'un fameux Consul Romain, qui mourut également chargé d'années, d'emplois, d'honneurs, de gloire & de merite, en un mot, le vray portrait de Monseigneur le Chancelier, a remarqué comme un avantage bien signalé,

que pour comble du rare bonheur qui l'accompagna jusqu'au tombeau, il merita d'être loüé à ses funerailles par le Consul & l'Historien Corneille Tacite, le plus éloquent homme de son siecle : *Nam supremus felicitati ejus cumulus accessit laudator eloquentissimus.* Ce bonheur, MESSIEURS, n'a pas manqué à Monseigneur le Chancelier, non seulement parce qu'il a été loüé si dignement à ses obseques par deux des plus éloquens Prelats de la France, mais encore parce qu'il a merité dés son vivant d'avoir pour Panegyriste un des plus celebres Orateurs qu'ait jamais produit le Barreau, auquel on peut justement appliquer ce que Pline le Jeune a dit dans l'endroit que je viens de citer, qu'il étoit plein des honneurs mêmes qu'il avoit refusez : *Plenus honoribus illis etiam quos recusavit.* Comme ses actions sont entre les mains de tout le monde, & passent pour autant de chef-d'œuvres de l'art, & qu'elles sont d'ailleurs suffisamment remplies des éloges de la dignité de Chancelier, je ne m'étendray pas davantage sur l'excellence de cette Charge, que j'ay fait sur le merite de ses Ancêtres, qu'il a encore dépeint avec des couleurs si vives, de crainte qu'on ne m'accuse de bâtir sur les fondemens d'autruy, & de chercher à embellir mon sujet d'ornemens empruntez, en ayant abondance de naturels si propres, & si magnifiques. Outre qu'à dire le vray, Messire Pierre Seguier a plus fait d'honneur à la Charge, qu'il n'en a reçû. Il n'en faut point d'autre témoignage que celuy-là même qu'en a rendu Loüis le Juste dans ses Lettres de Provision, où ce grand Monarque ne feint point de declarer, aprés plusieurs éloges extraordinaires de son Chancelier, qu'il l'avoit jugé digne de tout autre plus grand employ, quoyqu'il passe neanmoins pour le plus haut faîte, & le dernier sommet des grandeurs :

Longe qui maximus eminet inter
Principis officia, atque togæ civilis honores ;

Ainsi qu'en parle si noblement le tres-renommé Chancelier de l'Hôpital dans sa belle Epître au Chancelier Olivier son predecesseur. Car s'il y a eu dans cette Charge une foule de personnes illustres par leur naissance, par leurs prelatures, par leur pourpre, & par leur sainteté même, il y en a aussi eu grand nombre de bien recommandables par leur sçavoir & leur litterature, témoin celuy dont j'ay rapporté exprés les vers, qui a égalé les Anciens dans ses Poësies Latines, &

qu'on a comparé au fameux Thomas Morus, grand Chancelier d'Angleterre, au zele de la veritable Religion prés. C'est cela même qui rehausse infiniment la gloire de celuy qui nous assemble aujourd'huy, d'avoir surpassé tous ces grands Hommes, en suffisance, en capacité, & en merite. Il est constant qu'il n'y en a jamais eu, qui ait été si long-temps dans l'exercice, & dont l'exercice ait été honoré de tant de fonctions si glorieuses, si éclatantes, & si extraordinaires. La premiere qui se presente dans l'ordre des temps, & dont il n'y a aucun exemple dans l'Histoire, est la commission qu'il eut d'aller avec la Justice armée, pour éteindre un feu devorant de rebellion, qui pouvant croître dans la suite, menaçoit toute une vaste province d'un embrasement universel. Le remede le plus prompt qu'on jugea d'y apporter pour éteindre jusqu'aux moindres étincelles de cet incendie, fut d'y envoyer Monseigneur le Chancelier, avec un pouvoir absolu, & tout-à-fait inoüi, qui ne luy confirmoit pas seulement la dispensation des graces, & la surintendance de la Justice, mais qui y ajoûtoit encore le commandement des armées, & joignoit ainsi pour un temps dans sa personne les differentes fonctions de Chancelier & de Connêtable. En effet le drapeau blanc des troupes destinées pour cette expedition, demeuroit toûjours dans sa chambre pour marque de l'obeïssance qu'elles luy devoient; & le Colonel Gassion qui les commandoit sous son autorité, étoit obligé de venir prendre tous les soirs le mot de luy, & ne pouvoit rien entreprendre que par ses ordres. Monseigneur le Chancelier n'eut pas sitôt parlé avec cette grace & cette force d'esprit, qui le rendoit maître de l'esprit de tous ceux avec qui il traitoit d'affaires, qu'il desarma incontinent cette multitude irritée, la fit heureusement rentrer en son devoir, & rétablit ainsi en moins de trois mois une profonde paix dans toute cette grande province, qu'elle n'osoit presque esperer de plusieurs années. Tellement que son éloquence victorieuse luy fit remporter dans un peril si pressant un triomphe tout semblable à celuy qu'exagere tant ce grand homme d'Etat & de Lettres, Cassiodore, lorsqu'il dit à l'avantage d'un Romain ces paroles, qui semblent faites pour mon sujet : *Triumphus fuit sine pugna, sine labore palma, sine cæde victoria.* Il a conservé à l'Empire une de ses plus riches provinces, & nous a fait

fait joüir des fruits de la paix, sans nous exposer aux hazards de la guerre. Nous avons remporté par son moyen des triomphes sans combats, des palmes sans travaux, des victoires non sanglantes. Oüy, France, avec quels transports de joye, & avec quelle effusion de cœur vîtes-vous alors renouveller, par l'adresse d'un de vos illustres enfans, ce beau triomphe, dont la maîtresse du monde se glorifioit au temps de l'Empereur Constantin ? Il n'éclata point comme ceux de l'ancienne Rome par la marche des Rois captifs, attachez au char du vainqueur ; mais les gens de bien, libres & délivrez de la servitude d'une vile populace, en furent le principal ornement. On n'y vit point comme autrefois traîner les richesses de l'Asie, les dépoüilles, & le butin pris sur les ennemis ; mais Rome elle-même, qui cessoit d'être la proye de ses enfans rebelles, qui avoient osé attenter à sa propre vie, & déchirer de leurs mains parricides ses entrailles, en forma toute la pompe, & le plus superbe appareil. Ce seroit icy, MESSIEURS, le lieu de parler de nos derniers troubles, où Monseigneur le Chancelier signala si hautement son courage, son zele, & son intrepidité dans les dangers les plus affreux, où suivant le commandement du Sage, & l'expression formelle de l'Ecriture, il agonisa pour la Justice, il combattit jusqu'à la mort pour la Justice. *Pro Justitia agonizare, & usque ad mortem certa pro Justitia.* Ce texte seul qu'il a verifié à la lettre dans toute son étenduë, luy tient lieu de tous nos Panegyriques, & est pour luy une ample moisson de palmes, de lauriers, & de triomphes. Mais je vous avoüe, MESSIEURS, qu'il m'est arrivé, en essayant de tracer l'Histoire de nos desordres passez, presque la même chose, qui arriva à Michel Ange, lorsqu'il travailloit à la statuë du malheureux Brutus. Ce marbre étoit à moitié taillé, quand il vint à se ressouvenir du crime qu'avoit commis celuy dont il representoit la figure ; ce qui le toucha si vivement, & lui fit concevoir une telle horreur de son ingratitude, qu'il jetta son cizeau de dépit, & abandonna son ouvrage, qui est demeuré imparfait, avec ces vers qu'on voit à Florence, gravez sur la base, qui serviront d'excuse au Sculpteur & au Peintre.

Dum Bruti effigiem sculptor de marmore ducit,
In mentem sceleris venit, & abstinuit.

Que la memoire de nos divisions soit à jamais étouffée.

Bannissons-là de nos pensées & de nos esprits, puisque nôtre invincible & judicieux Monarque n'a pû souffrir qu'elle demeurât inserée dans les fastes publics, voulant, comme un veritable pere de son peuple, cacher les fautes de ses enfans, & en dérober la connoissance à la posterité. Disons seulement, pour ne pas r'ouvrir une playe qui n'a que trop saigné, & dont il ne reste pas la moindre cicatrice, qu'il a été des troubles qui ont agité l'Etat, comme de ceux qui arrivent dans la nature. Ils purgent & purifient l'air ; aussi les tempêtes & les agitations que nous avons essuyées, ont été suivies d'une bonace & d'une tranquillité merveilleuse. Au lieu donc, MESSIEURS, de m'arrêter sur des objets si funestes, considerons Monseigneur le Chancelier dans un état moins perilleux, mais plus surprenant, plus digne des regards, des admirations, & des applaudissemens de l'éloquente Compagnie, devant & pour qui j'ay l'honneur de parler. Voyons-le à peine échapé du plus effroyable danger qu'on puisse s'imaginer, haranguer aussitôt pour le Roy dans le Louvre, sans que la moindre émotion parût sur son visage, ni sans qu'il fît éclater aucune autre chaleur que celle qu'un tel discours fait sur le champ, exigeoit dans une occasion si importante. Voila, au jugement des Maîtres, le plus bel endroit de la vie de nôtre incomparable Protecteur, le plus glorieux triomphe qu'ait jamais remporté l'éloquence, le plus digne, MESSIEURS, que vous l'immortalisiez dans vos écrits. Rien ne marque mieux cette grandeur d'ame, cette élevation de Genie, ce fond d'integrité & de suffisance, cette éloquence mâle & majestueuse, qui distingueront à jamais Monseigneur le Chancelier de tous les autres hommes, que le discours également fort & courageux, moderé & retenu qu'il fit sans autre préparation dans cette conjoncture fatale, pour relever les droits chancelans de la Couronne, & affermir l'autorité Roiale ébranlée. Il parut alors qu'il n'imprimoit pas moins bien l'image sacrée de nôtre invincible Monarque dans le cœur de ses sujets par sa bouche, qu'il le faisoit ailleurs de sa main sur la cire. Le Maître des Romains en l'art de parler en public, qui étoit en possession de regner dans les jugemens & les assemblées, demeura neanmoins tout surpris & tout interdit à la vüë des gens de guerre, que Pompée avoit placez contre l'ordinaire aux environs du lieu où il de-

voit haranguer. Si un accident imprévû, & la face d'un Auditoire bordé de soldats a pû déconcerter Ciceron, & jetter le desordre dans l'esprit du plus grand Orateur, qui ait jamais été, quel trouble, & quelle confusion ne devoit point produire dans l'esprit de Monseigneur le Chancelier l'image de mille morts, qui s'étoient presentées à luy, armées de tous les traits les plus horribles qu'on puisse se former. Cependant bien-loin d'en être alarmé, & de se ressentir en aucune maniere de ces funestes impressions, jamais il ne se posseda davantage, jamais il ne parla avec plus d'assûrance & de liberté d'esprit, parce qu'il étoit animé de l'heureux Genie du Prince pour qui il parloit, qu'il avoit le cœur vraîment François, que son cœur parloit par sa bouche, qu'il avoit l'ame naturellement éloquente, mais de cette éloquence sublime, & au dessus des regles, qui répondoit parfaitement à la grandeur, & à la majesté de celuy dont il a exprimé les volontez en tant de rencontres. La merveille est que sa fidelité, son zele, son application au bien de l'Etat & de l'Eglise, ne se sont jamais relâchées. On ne les a jamais vûës abattuës sous la pesanteur des affaires, ni détournées par la revolution des temps, ni ébranlées par les secousses de la fortune, encore moins affoiblies par le poids des années. Il n'a pas été de la vie de Monseigneur le Chancelier comme de ces jours qui commencent par un temps clair & serein, & qui finissent par des broüillards épais, qui chargent & troublent l'air. Son commencement & sa fin ont été de même force; une même force a regné sans interruption pendant tout le cours de sa vie; & cette vieillesse avancée, dont Dieu a beni ses longs travaux, si nous en croyons Salomon, étoit moins la derniere partie de son âge, que la derniere perfection, & le couronnement de sa gloire: *Corona dignitatis senectus, quæ in viis justitiæ reperietur.* Oüy, MESSIEURS, disons pour fermer la Couronne de nôtre illustre Chancelier par quelque riche & précieux fleuron, qu'il luy est arrivé comme au soleil, qui ne paroît jamais plus grand que quand il se couche: aussi la vie des Justes est comparée dans le même Livre à la route que tient cet astre, que l'Ecriture dit croître jusqu'au jour parfait. Quelque charmante effusion de clartez & de vertus qu'il verse en se retirant, dans laquelle il semble qu'il tempere & adoucit ses rayons, pour les rendre plus supportables à nôtre vûë; quelques traces lumi-

neuſes de Religion, de Foy vive, d'ardente Charité, de ferme Eſperance, de cuiſant regret d'avoir offenſé Dieu, qu'il ait laiſſé & fait éclater, en diſparoiſſant à nos yeux, regardées avec admiration des plus ſublimes intelligences de l'Egliſe, & des ſacrez Miniſtres des Autels, comme les diverſes & agreables couleurs, qui ſe formoient de la diſſolution d'une ſi belle vie; & les préſages infaillibles d'une reſurrection glorieuſe, n'attendez pas, MESSIEURS, dans le ſaiſiſſement où me met un tel ſouvenir, que je vous les repreſente autrement que par les ombres du ſilence. Ce ſilence criant, pour ainſi dire, & frappant l'eſprit par ſa nouveauté, fera ſans doute juger qu'il y a quelque choſe de bien grand, caché ſous ce myſtere, & deviendra ainſi, par cet innocent artifice, plus éloquent, plus ſignificatif, & d'une plus grande expreſſion, que les loüanges les plus étenduës, & que les paroles entrecoupées d'un eſprit percé de douleur. *Aliquando certi causâ myſterii aliquid prætermittitur*, dit le grand Cardinal, & tout enſemble grand ſolitaire, Pierre Damien, *ut ipſo quaſi clamante ſilentio, magnum aliquid ſentiatur.* Il en eſt auſſi de l'éloquence comme de la peinture, où le grand ſecret conſiſte à ſi bien finir un tableau, que les traits venant à ſe perdre dans les extrémitez de la toile, laiſſent imaginer à l'eſprit une ſuite de lineamens que les yeux n'apperçoivent pas. Vous trouverez, MESSIEURS, dans vos propres idées, ce que je n'ay oſé toucher que d'un trait, vous ſuppléerez par vos lumieres aux imperfections de mon ébauche; mais à quelque hauteur que vous les portiez, jamais elles n'atteindront à l'éminence de leur ſujet, jamais elles n'arriveront à la beauté de l'original. A moins que d'avoir été ſpectateurs & témoins de ces ſurprenantes merveilles, il eſt impoſſible de les bien comprendre. Sans donc m'abandonner aux regrets que je ſens, que cette repreſentation lugubre va exciter au fond de mon ame, permettez-moy, MESSIEURS, pour charmer ma douleur, de contempler Monſeigneur le Chancelier vivant & reſpirant dans vos penſées, pleines de vœux, d'admiration, de zele; & de reconnoiſſance pour ce grand homme. Je le voy vivant & reproduit en ſon illuſtre Epouſe vraïement animée de l'eſprit des Seguiers, dans les marques ſi obligeantes, qu'elle vous a données tout recemment de ſa bienveillance & de ſon eſtime. Je le vois renaître dans cette nombreuſe poſterité, qui

a infiniment plus hérité de ses vertus que de ses richesses, qui a merité d'entrer dans l'alliance de la Maison Royale, & des plus illustres du Royaume. Je l'admire glorieux & triomphant jusques dans le tombeau, d'avoir pour successeur, dans une partie de ses emplois, le successeur des Bourbons & des Charlemagnes, des Cesars & des Alexandres. Son nom fleurira dans tous les siecles, sa memoire sera à jamais en benediction à la France & à l'Eglise Gallicane en particulier, à qui il a fourni de si excellens sujets de sa propre Famille, & dont il a confirmé & soûtenu hautement les libertez & les privileges, Tant qu'il y aura des Livres, ils porteront à jamais gravez sur leur front, les marques de son sçavoir & de ses bienfaits. Tant qu'il y aura des pinceaux, les monumens éternels érigez de nos jours sous ses auspices, publieront l'amour qu'il a eu pour les beaux arts; & ce qui nous doit le plus consoler, nous esperons que ce grand Chancelier, l'œil, la main, la bouche du Monarque le plus éclairé, le plus liberal, & le plus éloquent qui fut jamais, est prêt d'être couronné du diadéme de justice dans le sein de la gloire, à la faveur des saints mysteres, que va achever de celebrer ce grand Pontife, le fidelle mediateur des graces auprés du trône de Dieu, dont je n'interrompray pas plus long-temps l'épanchement salutaire. Ainsi soit-il.



ELOGE FUNEBRE
DE MESSIRE
PIERRE SEGUIER,
CHANCELIER DE FRANCE,
ET PROTECTEUR DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

PRONONCÉ DANS L'HOSTEL SEGUIER, devant Messieurs de l'Académie Françoise.

Par Monsieur L'ABBE' TALLEMANT le jeune.

MESSIEURS,

IL semble que ce ne soit plus le temps de vous remettre devant les yeux le funeste objet de la perte que vous avez faite en la personne de Messire Pierre Seguier Chancelier de France, & vôtre illustre Protecteur; l'Académie Françoise ne doit plus être sensible qu'à la joye quand elle voit à sa tête le plus grand Roy du monde: & il n'y a gueres d'apparence, que nouvellement couverte d'une gloire qu'elle osoit à peine esperer, elle employe ses assemblées en regrets & en soûpirs. Je ne sçaurois pourtant croire, MESSIEURS, que vôtre douleur soit tout-à-fait passée; il vous sieroit mal quand tout gemit encore de ne vous signaler que par des chants de triomphe,& dans ces murs où le grand Seguier a reçû les Muses errantes,dans ces murs où pendant trente ans il a présidé à vos doctes Assemblées, dans ces murs enfin, d'où son ombre même a peine à vous laisser partir; le moins que puisse faire vôtre reconnoissance, c'est de jetter des fleurs sur son tombeau, & en attendant les Eloges que vous luy preparez, il faut que ces lieux mêmes sur le point de les quitter retentissent encore une fois de ses loüanges, & que nous nous fassions entre nous la triste confidence de tout ce que nous avons perdu. C'est vous, MESSIEURS, dont les cris doivent être les plus éclatants, parce que c'est vous qui avez l'art de vous plaindre de bonne grace, & de pouvoir rendre vos regrets &

vos pleurs honorables à celuy qui les cause. La Justice a perdu un Chef sur qui elle avoit si bien pris habitude de se reposer, que parmy tant de grands Hommes que luy fournit la France, elle semble renoncer à en trouver un qui soit digne de luy succeder; l'Etat pleure en luy son plus ferme soûtien; l'Eglise perd un défenseur de ses Decrets & de son autorité; mais ce sont autant de bouches muettes que vous devez faire parler. Tout cela contribuë à donner l'immortalité à ce fameux Chancelier de France, mais c'est à vous qu'il appartient d'en faire les couronnes, & de rendre, en donnant à Seguier les éloges qu'il merite, vôtre reconnoissance & ses vertus celebres à la posterité. Travaillez donc, MESSIEURS, à des ouvrages qui soient dignes de luy & de vous. Et cependant, puis que vous m'avez fait l'honneur de me choisir pour vous parler de ce grand homme, permettez-moy de vous faire un simple tableau de sa vie. Il ne m'appartient pas de me servir de ce grand art que demandent les beaux panegyriques: comme le plus jeune, & le moindre d'entre vous, c'est à moy seulement de mettre devant vos yeux les choses que vôtre Eloquence doit orner & embellir. Je me dédis toutefois, MESSIEURS, & j'ay déja honte de n'avoir pas eu l'art au moins de me prévaloir du bonheur de mon sujet. Oüy, si j'ay assez d'adresse pour raconter une si belle vie, dont tous les momens sont glorieux, dont toutes les actions sont autant d'éloges, le simple recit en sera si surprenant, qu'on pourra croire que j'ay eu assez d'éloquence pour embellir les choses que je n'auray fait que raconter. J'ose donc commencer, MESSIEURS, Je traite d'une matiere qui vous rendra mon discours agreable, vôtre favorable audience va m'élever au dessus de moy-même, & ces lieux tout pleins encore du plus éloquent homme du monde, vont peutêtre m'inspirer en sa faveur des choses au delà de mes forces, & que mon peu de capacité ne m'eût jamais donné lieu d'esperer.

Pierre Seguier Chancelier de France & Protecteur de l'Académie Françoise, a fourni un si grand nombre de beaux évenemens dans le cours d'une longue vie, qu'il faut necessairement, MESSIEURS, que je laisse une partie des choses, dont les autres tirent leur principale gloire. Je n'ay pas assez de temps pour faire sortir ce grand Homme d'un nombre in-

fini d'Ayeux, tous plus remarquables les uns que les autres par leurs emplois, leurs dignitez, & leurs vertus. Il faudroit un Panegyrique entier pour chacun des Seguiers, qui depuis cinq cens ans ont paru dans les plus importantes Charges de la Robe. Laissons donc à part tous ces fameux Ancestres dont nôtre Histoire est pleine : tant de Conseillers, Maîtres des Requêtes, Lieutenans Civils, Prevôts de Paris, Présidens du Parlement, & arrêtons nos regards sur luy seul, encore faut-il que je passe sous silence une partie des choses les plus memorables. Je ne diray rien de sa miraculeuse conservation au moment de sa naissance ; A peine est-il né, que la Providence de Dieu le dérobe à la fureur de la Ligue ; L'Ange tutelaire de la France prévoyant les desordres d'une autre guerre civile, & que Seguier seul en pourroit un jour moderer les seditieux transports, il garantit ses jours de la barbarie des Ligueurs, & medita même dés-lors de le faire long-temps aprés échapper dans le même lieu, à l'aveuglement d'un peuple revolté, qui vouloit, en le perdant, s'ôter à soy-même son protecteur & son appuy. Je ne parleray point de sa jeunesse, qu'il employa seulement à l'étude des belles Lettres, & à l'exercice de la vertu. Je le prens dans le premier de ses emplois ; j'ay assez de matiere dans les choses qui ont éclaté aux yeux de tout le Royaume, sans m'arrêter à celles qui sont de moindre consequence. Mais pour garder quelque ordre dans mon discours, il s'en trouve un heureusement dans le tableau de sa vie que je vous ay promis, le plus naturel que l'on puisse imaginer pour un Chef de la Justice.

Le plus Eloquent de tous les Romains dans une de ses plus belles Oraisons, voulant faire élire Pompée General d'une armée qu'on envoyoit contre Mithridate, examine d'abord les qualitez necessaires pour avoir un tel emploi, & fait voir ensuite au Peuple que Pompée possede toutes ces qualitez dans un plus haut degré, que tous ceux qui pouvoient le luy disputer. C'est ainsi, MESSIEURS, que la dignité de Chancelier étant ce qui frappe davantage les yeux dans la vie du grand Seguier, il sera aisé de montrer dans ses premiers emplois, comment il a merité ce haut degré d'honneur. Vous le verrez dans le Parlement & dans les Provinces se mettre en état d'être honoré d'un titre si glorieux, & vous le verrez

aprés dans ce haut éclat de fortune, conserver & augmenter même tous ces beaux talens qui l'y avoient élevé, & obliger tous les jours par sa conduite la Cour & le Peuple à confirmer dans leur cœur le choix qui en avoit été fait. Il faut donc convenir d'abord des qualitez que doit avoir un Chancelier: & il me semble qu'elles sont assez connuës. Comme Chef de la Justice, il doit avoir plus de lumiere que les autres, & ne doit rien ignorer; parce que l'on ne peut le recuser, il doit être dépoüillé de toutes sortes d'interêts; parce que tous les Juges du Roiaume sont au dessous de luy, il leur doit l'exemple, & doit avoir un zele inviolable pour la Justice; comme dépositaire de la plus grande autorité du Roy, il doit aimer son Prince, & conserver ses droits & son autorité aux dépens même de sa propre vie; & enfin puisqu'il en est l'Oracle, & l'Interprete, il faut qu'il le fasse parler avec éloquence.

Voila à ce qu'il me semble, MESSIEURS, quel doit être à peu prés le caractere de celuy qui est honoré du titre de Chancelier. Mais où trouve-t-on un homme qui ait tant de beaux talens ensemble? Il se trouve des gens qui possedent les belles Lettres, ou la Philosophie, ou quelque autre science; mais sçavoir tout, avoir donné également son application à toutes les connoissances humaines, vous sçavez bien, MESSIEURS, que cela n'est pas ordinaire. On voit des Juges incorruptibles; mais jaloux de leur autorité & peu de celle du Prince. On peut connoître enfin des Magistrats habiles dans la Judicature; mais ils n'ont pas l'art de s'expliquer avec grace, & de pouvoir dans les grands interêts à la tête d'un Parlement, porter la parole avec éloquence pour le bien du public & des particuliers. Et le seul Seguier avoit reçû du Ciel tous ces dons ensemble dans un plus haut degré, que tous ceux qui ont jamais paru sur le Trône de la Justice. Plus sçavant & plus éclairé que tous les Juges; les Theologiens, les Philosophes, & les Humanistes ensemble, dépoüillé de toutes sortes d'interêts, animé d'un zele inviolable pour la Justice, fidelle aux interêts de son Prince aux dépens même de sa propre vie, & le plus éloquent de tous les hommes. Voila quel étoit Seguier, & voila ce que la France pourra mal-aisément recouvrer.

Je vois dés sa premiere jeunesse tous les Sçavans de son temps occupez autour de luy. Ses bienfaits amenoient chez

luy les Sciences ; son esprit & son application les y retenoient; sa liberalité luy faisoit découvrir les tresors des Doctes anciens & modernes ; & sa penetration qui en remarquoit les beautez les livroit à une memoire fidelle, d'ou elles ne partoient jamais. Conseiller au Parlement il fut la lumiere de sa Chambre, & ses décisions étonnerent ceux qui avoient vieilli dans l'exercice de la Justice. Maître des Requêtes & Intendant, il connut mieux les finances, les droits du Roy, & les interêts de la Noblesse, que tous ceux qui avoient jusques alors paru dans les emplois. Président enfin il sçut démêler la chicane d'avec les bonnes formalitez, expedier les affaires, prononcer avec majesté ; & comme si ces importantes Charges eussent encore eu trop peu d'emploi pour un si beau Genie, il travailloit sans cesse à acquerir de nouvelles sciences, & mêloit avec les épines du Palais & l'embarras des affaires d'autruy, la douceur des belles Lettres, les consolations de la Philosophie, & la curieuse connoissance des choses naturelles.

Cet amour qu'il avoit pour les Lettres épuisoit ses revenus, & c'est ainsi, que loin d'être attaché à ses interêts, il donnoit tout avec profusion, & s'employoit à relever la fortune des Sçavans, & à inviter aux sciences ceux qui montroient avoir quelque talent pour les acquerir. Combien auroit-on vu de doctes Personnages finir leurs jours sans reputation, s'il ne leur avoit donné le moyen de se faire connoître? Que de beaux écrits dans les tenebres, si ses bienfaits ne les eussent garentis du tombeau ! Combien de rares esprits auroient langui dans l'ignorance, si sa liberalité n'avoit reparé l'injure de leur sort ?

Doutera-t-on, MESSIEURS, que Seguier ainsi habile & desinteressé n'ait extrêmement aimé la Justice, & ne l'ait heureusement exercée ? Ses Arrêts sont encore aujourd'huy les plus celebres préjugez de la Tournelle ; dans cette Chambre qui est ordinairement le Tribunal des coupables & des oppressez. Tant qu'il y présida, il fut l'appui des uns, & la terreur des autres, sçût démêler avec équité les foiblesses innocentes d'avec les malices déterminées, & fut aussi indulgent aux foibles & aux malheureux, qu'il fut severe aux veritables criminels.

Mais sans m'arrêter à un long détail de toutes ses actions

de Justice, regardons-le dans la Guyenne soûtenir avec un zele infatigable l'autorité de son Prince. Les Catholiques & les Huguenots ne peuvent s'accorder, les deux partis qu'ils forment dans toutes les Villes de cette Province mettent les armes à la main du Peuple & de la Noblesse; le Parlement est plein de factieux; le Duc d'Espernon qui est Gouverneur mêle à beaucoup de fierté un pouvoir absolu sur les Troupes. Quel autre homme que Seguier auroit pû accorder des choses si contraires? Fidelle à son Prince, son zele luy fournit toute l'adresse dont il a besoin; il flatte, il promet, il menace, il appaise, & conserve ainsi durant plusieurs années la paix & l'union dans des lieux sujets à la revolte, & dans des temps difficiles où la discorde allumée obligeoit à tout souffrir.

Je croy bien que l'amour que ce grand homme avoit pour son Roy pouvoit produire de si grands miracles: mais permettez-moy d'en atttribuer quelque chose à l'heureux ascendant de son Genie, & à cette naturelle éloquence qui soûmettoit le monde à la force de ses discours. Il en donna un fameux exemple dans le temps qu'il fut President. Vous sçavez, MESSIEURS, comme les Rois sont jaloux, & même jaloux avec justice de l'execution de leurs volontez: Vous sçavez aussi comme c'est une chose delicate de faire des remontrances à des Rois qui prennent conseil de leur sagesse, & qui recevant du Ciel plus de lumiere que les autres, ne trouvent ordinairement dans ces sortes de remontrances que ce qu'ils ont prévû, & jugé inutile ou de peu de consequence. Cependant le Parlement avoit eu le malheur de déplaire au feu Roy, & ce Prince, qui par toutes ses actions a merité le nom de Juste, voulut bien l'écouter dans ses défenses. Seguier pour lors étoit presque le plus jeune des Présidens, & fut choisi toutefois pour porter la parole. Sitôt qu'il parle la foudre tombe des mains du Roy irrité: le grand Richelieu se laisse charmer par un art dont il connoissoit toutes les adresses; Loüis admire en luy-même la force des raisons qu'il avoit jugées si foibles; & Richelieu surpris de tant d'éloquence, se laisse entraîner dans des sentimens qu'il ne vouloit point écouter; Le Roy se resout dés-lors de ne parler plus que par sa bouche, & le grand Richelieu trouve dans la resistance qu'il fait aux resolutions de son ministere, des sujets de souhaiter son amitié. Enfin, MESSIEURS, les Sceaux furent

la recompense qu'il eut pour avoir soûtenu les interêts du Parlement. A-t-on jamais vû payer ainsi des remontrances? Mais plutôt un Prince juste, un Ministre fidelle pouvoient-ils mieux choisir? C'est icy qu'il faut que mes forces redoublent, & que vous redoubliez aussi vos attentions. Seguier va paroître dans un lieu éminent, où pendant quarante ans personne ne s'est lassé de le voir. Vous avez vû par quels degrez il y étoit monté, & vous allez voir que les mêmes raisons qui l'y avoient élevé l'y ont fait maintenir, & l'ont rendu durant prés d'un demi siecle le plus ferme appui de l'Etat & de la Justice.

Les vœux du Peuple concoururent avec la protection du grand Armand, pour donner les Sceaux à Seguier. Il s'étoit montré si habile, si desinteressé, si zelé pour la Justice & pour le Roy, & en un mot si éloquent, que tout le monde le vît avec joye en possession des Sceaux, & quelque temps aprés de la Charge de Chancelier. Mais vous sçavez, MESSIEURS, qu'on a vû souvent des gens qui ont réüssi extrêmement dans les Cours Souveraines, ou dans des Emplois particuliers, & qui aprés élevez aux premieres Charges n'ont pas répondu à cette haute estime qu'on avoit conçûë de leur personne: Dans les lieux élevez les moindres défauts sont en vûë de tout le monde: & souvent même le plus rare merite n'a pas les talens que demande une dignité sur laquelle le public a toûjours les yeux, ou n'est pas propre à soutenir l'éclat qui environne les premiers emplois. Les Fleurs des bois ont leur beauté particuliere, & portent une odeur tres-précieuse; mais elles veulent naître & mourir à l'ombre, & ne peuvent soûtenir leur éclat devant la plus vive lumiere du Soleil. Il n'en est pas de même de l'illustre Seguier: une si haute dignité au lieu de l'éblouïr ne sert qu'à mettre au jour un merite que l'ombre sembloit cacher injustement: & un si vaste employ au lieu de l'étonner luy sert à étaler, dans un nombre infini d'affaires, tous les beaux & differens talens qu'il avoit reçûs du Ciel, & qu'il avoit si soigneusement cultivez. Quand il étoit dans le Parlement, ou dans les Intendances, il ne pouvoit alors faire voir qu'une partie des connoissances qu'il avoit; Mais un Chancelier doit tout sçavoir, & qu'est-ce que Seguier ignoroit? Les affaires de toutes les Jurisdictions passent devant un Chancelier; Et quel Officier a jamais paru devant

luy dont il n'ait démêlé le pouvoir, & dont il n'ait ſçû les attributions mieux que luy-même? Enfin les grands interêts de l'Etat ſont confiez au Chancelier ; & ne ſçait-on pas que Seguier les connoiſſoit mieux que perſonne ? Sçavant Hiſtorien, & grand Politique, furent les deux qualitez qui rendirent toûjours ſes conſeils tres-ſalutaires à l'Etat, & qui les firent ſuivre à nos Rois & aux Favoris les plus prudens. Qu'on interroge tous les Officiers de France : Qu'on tire du tombeau tous les ſages Miniſtres dont la faveur a paru depuis cinquante ans : Qu'on le demande enfin à tous les particuliers du Roiaume, toutes les voix s'uniront enſemble pour dire que Seguier ſçavoit tout, & que jamais la Juſtice ne ſe vît entre les mains d'un homme plus habile & plus capable de toutes ſortes d'affaires que luy.

Oublierons-nous icy, MESSIEURS, ces agreables loiſirs qu'il trouvoit parmy de ſi grandes occupations, & ces moments prétieux qu'il donnoit aux belles Lettres & à vos ſçavantes Aſſemblées? Il faut neceſſairemẹnt qu'en cet endroit je rameine la triſteſſe dans vos cœurs, en vous faiſant ſouvenir de la premiere perte que vous fites à la mort du grand Richelieu. Ce fut alors que les Muſes déſolées furent errantes long-temps avec vous : Ce fameux Miniſtre qui avoit pris ſous ſa protection l'élite des plus beaux eſprits du monde, ſembloit avoir remporté avec luy tout l'amour des Lettres & des Sciences. Des troubles inteſtins diſperſérent les Muſes & les effrayerent : Seguier ſeul les raſſemble & les raſſûre ; & recueillant chez luy la politeſſe & les beaux arts, prépare au jeune Loüis des couronnes immortelles, en cheriſſant & protegeant ceux qui devoient les former. Vous le ſçavez, MESSIEURS, l'Académie Françoiſe periſſoit s'il ne l'eût ſoûtenuë ; & elle ne peut nier, ſans ingratitude, qu'elle ne luy doive l'honneur éclatant dont elle ſe voit couverte aujourd'huy. Que l'envie ne ſe mêle point de nous faire parler, MESSIEURS, & ne nous faſſe point dire que Seguier n'a pas fait aſſez pour nous. Il a tout fait, puiſqu'il nous a cheris ; puis qu'il nous a gardez chez luy pendant trente ans ; puis que nous honorant de ſa preſence il fut auſſi digne d'être le premier de l'Académie, que d'être le premier dans la Juſtice & dans l'Etat ; & puis qu'enfin il a mis le nom de Protecteur de l'Académie dans un ſi haut lu-

ſtre, que le plus grand Roy de la terre n'a pas dédaigné de l'accepter. Pluſieurs particuliers de cette Compagnie honorez de ſes bienfaits, les Boſquets, les Marca, & tant d'autres illuſtres perſonnages ; pluſieurs Sçavants, Evêques par ſon credit ; tant de Juriſconſultes, élevez à toutes les charges de la Robe par ſa protection, rendront témoignage à jamais de ſon amour pour les ſciences, & de ſa liberalité envers les Doctes.

Il n'en faudroit pas davantage pour prouver le peu d'attachement qu'il avoit à ſes propres interêts : ceux qui donnent beaucoup ne ſont gueres ſujets à retenir. Mais je ne dois pas obmettre icy un des plus beaux endroits de la vie du grand Seguier : Le pourra-t-on croire, MESSIEURS? Mais en peut-on douter, puis que c'eſt une choſe connuë de tout le monde? Il a été quarante ans Chancelier & Garde des Seaux, & meurt moins riche qu'il n'étoit avant que de l'être. Les bienfaits du Roy, les grands établiſſemens des familles ſuivent ordinairement de pareils emplois ; Seguier content du bien de ſes peres, refuſe même de la Reine un brevet de cent mille livres de rente : & ſi ſa famille ſe trouve illuſtrée de Princes iſſus du ſang de nos Rois, & de Ducs & Pairs, on le doit autant attribuer aux merites des perſonnes qu'à ſon credit. Il n'eſt pas fort extraordinaire que la fille d'un Chancelier veuve d'un Duc & Pair, également pourvûë de beauté, d'eſprit, & de vertu, ait attiré les vœux d'un Prince : & il l'eſt encore moins que le petit-fils de Seguier, neveu du grand Cardinal de Richelieu, illuſtre par de belles actions, & recommandable par ſon merite, ait été mis au nombre des Pairs de France. Mais enfin il eſt conſtant que ſans avoir fait aucunes dépenſes que celles qui étoient convenables à ſa dignité, Seguier ſi long-temps Chancelier & Garde des Sceaux, n'a pas laiſſé à ſes heritiers plus de bien qu'il n'en avoit reçû d'un Lieutenant Civil & d'un Preſident du Parlement, dont l'un étoit ſon oncle & l'autre ſon pere. Si j'oſois me croire icy, MESSIEURS, je m'écrirois ſans ceſſe ſur un ſi beau ſujet de loüanges, & ramaſſant tous les exemples de nos derniers ſiecles & ceux de l'antiquité, je vous montrerois Seguier par cette action au deſſus de tout ce que jamais les Hiſtoires nous ont fourny. Mais ce ſeroit deshonorer une ſi belle matiere d'éloge, que d'y employer

aucun mouvement d'éloquence. Seguier fut quarante ans Chef du Conseil & de la Justice, fut tres-moderé dans ses dépenses, & ne laissa à ses enfans que ce qu'il avoit eu de son patrimoine. Voilà, MESSIEURS, dans la simplicité d'un recit, la plus belle loüange que l'on puisse jamais donner.

Il sera facile de croire aprés cela qu'il rendoit la Justice avec toute sorte d'integrité. Qui ne demande rien, n'a personne à menager. Et c'est sans doute pour le peu de complaisance qu'il eut pour ceux qui avoient quelque part au ministere, que ses envieux luy tirent ôter les Seaux pendant quelque temps. Ce fut alors que ses soins redoublerent pour rendre la Justice, tandis que les Sceaux dans l'espace de quatre ans changerent deux fois de main. Que cet intervalle fut avantageux pour Seguier! Quelle gloire pour luy de voir que les Seaux luy étoient rendus, & la Cour les luy redonner avec éloge, connoissant par experience que l'autorité du Roy ne pouvoit être confiée à personne, qui sçût mieux la maintenir que luy! Il vous souvient encore, MESSIEURS, des desordres qui arriverent en Normandie: interdire le Parlement, envoyer des troupes pour punir les rebelles & pour désoler leur païs, fut le seul remede que l'on crût propre pour étouffer cette rebellion, & pour en faire un exemple. Seguier armé de zele & de fermeté va dans toute la Province: il dépoüille cette terrible séverité, qui dans les grands maux passe pour une imprudence: il ne prend pas aussi cette douceur indulgente, qui passant pour foiblesse enhardit encore des esprits revoltez: il se rend redoutable à quelques-uns, pardonne à plusieurs, & appaise tout le monde, & réünit ainsi en peu de jours, sous l'autorité du Roy, des sujets qui sur des mécontentemens imaginaires, appuyez par des méchans, s'étoient inconsiderément soulevez contre leur Prince. Passons plus avant, MESSIEURS.

Je ne veux point icy vous remettre devant les yeux les malheurs d'une minorité dont le Regne de Loüis si heureux & si florissant nous a fait perdre la memoire. Je vous diray seulement que Paris étoit dans des seditions continuelles, où les factieux trouvoient moyen d'exposer à la colere du peuple, sous de faux prétextes, ceux qu'ils vouloient sacrifier à leur haine ou à leur ambition. Seguier fut du nombre de ces victimes. Ceux qui étoient mal intentionnez pour l'Etat, rendent

ſuſpect au peuple celuy qui étoit ſon Protecteur. Ce fameux Chancelier inébranlable au milieu de tous les dangers, ſe commet à la plus grande fureur des mutinez, de peur qu'il avoit que le deſordre general ne fût enfin préjudiciable à ſon Prince. Il s'expoſe au peuple pour reprimer ſon audace ; il eſt menacé de toutes les morts les plus cruelles, mais rien n'eſt capable d'ébranler ſon courage, ni de le détourner de ſon deſſein. Sa vertu le raſſûre contre la rage des plus revoltez : il pourſuit ſon chemin au Parlement : il vient d'éviter l'aſſaſſinat, le feu, & tout ce que la mort a de plus affreux : le peuple mutiné occupe toutes les avenuës du Palais : le deſordre de la ſedition a aliené ou effrayé la plûpart des eſprits : Seguier intrepide repreſente les interêts de ſon Roy : fidelle dépoſitaire de ſon autorité, il parle, & tout cede à la force de ſon diſcours : il ne relâche rien de ce que luy dictoit le ſervice de ſon Maître : on eût dit que le Roy même étoit dans ſon lit de Juſtice: tout ſe calme en un moment: les ſeditieux ſe retirent & ſe cachent : ſon éloquence leur fait connoître l'énormité de leur crime ; & ſa fermeté les oblige de ſe dérober à la ſeverité de ſa Juſtice.

C'eſt-là, MESSIEURS, l'avantage que donne l'Eloquence à ceux que le Ciel en a daigné favoriſer. Rien n'eſt impoſſible à ceux, qui pleins de courage & de zele, ſçavent ſe ſervir avec ſuccés de ce bel art, qui charme les cœurs & les oreilles, & qui ſçait quand il luy plaît émouvoir les paſſions & les calmer. N'avons-nous pas vû cette même éloquence luy ſervir à expliquer avec tant de grace les volontez du Roy ? N'avons-nous pas cent fois admiré la juſteſſe de ſes réponſes quand il parloit pour ſon jeune Maître ? Et ne pouvons-nous pas dire de luy ce qu'un Poëte de l'Antiquité diſoit d'un Conſul Romain ?

Claudian. de conſ. Mal. Theod.

——— Oracula Regis
Eloquio crevere tuo, nec dignius unquam
Majeſtas meminit ſeſe Romana locutam.

N'eſt-il pas conſtant que les Oracles du Roy qui ſortoient de ſa bouche étoient remplis de Majeſté ? Et la France ſe ſouvient-elle d'avoir oüy parler les Rois avec plus d'éloquence, que lorſque Seguier parloit pour le jeune Loüis ? Il eſt vray que nôtre auguſte Monarque étant l'homme du monde qui parle le plus juſte, il ſemble que dés ce temps-là même ſon

Genie

Genie inspiroit son Chancelier, afin qu'il ne parût dans ses volontez & dans ses paroles rien que de grand & de majestueux. Mais pourquoy ne dirons-nous pas aussi à la gloire du grand Seguier, que Loüis dés ses plus jeunes ans s'est si bien accoutumé à s'entendre bien parler quand cet Eloquent Chancelier expliquoit ses volontez, & répondoit pour luy, qu'il s'en est appliqué davantage à cultiver ce beau Genie, & ce précieux don de la parole, dont la nature l'avoit favorisé? Disons plus, MESSIEURS; mais disons avec verité que Seguier fut le seul qui pouvoit porter la parole pour un Prince si éloquent sans la deshonorer; aussi ce grand Monarque semble-t-il desesperer de luy pouvoir trouver un successeur, & semble se destiner à l'être luy-même.* Il faut avoüer que si l'on desiroit necessairement un Chancelier digne d'expliquer les ordres d'un Roy tout juste & tout puissant, avec une éloquence & une majesté digne de celuy qui les a donnez, il faut avoüer, dis-je, que Loüis seroit obligé d'être luy-même son Chancelier & son Interprete. Mais parmi les soins d'une guerre qui va le couvrir de gloire, s'il a confié enfin ses Sceaux à une personne d'un rare merite, c'est toûjours un assez grand honneur à Seguier d'avoir fait long-temps balancer le choix d'un si grand Roy; & c'est une gloire pour luy qui n'a point de semblable, de voir mourir avec luy le nom de Chancelier, & d'avoir excité en Loüis une jalousie dans l'art de bien dire, qui luy a fait accepter aprés luy sans repugnance, le nom de Protecteur de l'Academie. Ne vous plaignez point, illustres Ancêtres du plus grand Chancelier qui fut jamais, s'il ne vous laisse aucun Seguier, & si vôtre famille semble finir avec luy. Le plus grand des Rois vient se mêler parmi vous; pour rendre vôtre nom celebre à jamais: il unit au Trône les titres qui l'ont rendu si fameux, & marque le terme fatal de vôtre race, d'un évenement si honorable que la memoire s'en conservera éternellement dans les fastes de la France.

* Le Roy tint lui-même le Sceau pendant quelque temps, & on crût lorsqu'il donna les Sceaux à M. d'Aligre, que la dignité & le titre de Chancelier seroient supprimez.

Il est temps de finir, MESSIEURS. Tant de doctes Orateurs ont parlé de la pieté de sa vie & de sa mort, que j'ay cru pouvoir m'en dispenser. Je ne vous feray point aussi remarquer sa longue & heureuse vieillesse, qui a été l'admiration de tout le monde, & une marque visible de la benediction de Dieu. Je veux seulement en finissant vous faire souvenir

que Seguier aprés Armand, a merité d'être vôtre Protecteur. Vous pleurâtes en Richelieu un Fondateur à qui vous deviez vôtre établissement : pleurez en Seguier celuy qui le premier vous a donné une retraite honorable & assurée. Et loin de vous abandonner sitôt à la joye de voir Loüis daigner occuper sa place, pleurez en Seguier un Protecteur que ce grand Roy honoroit d'une estime particuliere : & pleurez enfin en luy une perte que Loüis seul étoit capable de reparer ; Mesurez vos plaintes à la grandeur de celuy qui peut seul les faire cesser ; & prêts d'abandonner ces lieux que cet illustre Chancelier vous a rendus si chers, songez pour les quitter encore avec plus de douleur, qu'il ne vous en laisse partir que pour vous envoier au Louvre ; qu'il ne vous a quittez que pour vous mettre en de meilleures mains ; & qu'ainsi vous devez éternellement rendre compte au public de vôtre reconnoissance envers le successeur du grand Richelieu, & le prédecesseur du plus grand Roy du monde.

COMPLIMENT

Fait en 1672.

PAR MONSIEUR CHARPENTIER au nom de l'Académie à Monseigneur l'Archevéque de Paris aprés que le Roy s'en fût declaré Protecteur.

MONSEIGNEUR,

L'ACCOMPLISSEMENT du dessein que vous avez entrepris avec tant de generosité, & conduit avec tant de prudence pour la gloire de l'Académie Françoise, ne luy laisse plus d'autres pensées que celles de la reconnoissance. Elle nous en a chargez, MONSEIGNEUR, & nous avons plus à craindre que nous ne puissions pas suffisamment remplir son intention que de la surpasser. Vous luy avez procuré l'honneur le plus éclatant qu'elle ait reçû depuis sa naissance, & une grace si signalée nous met plûtôt dans l'impuissance de trouver des remercîmens, que dans le besoin de les me-

nager. Il semble que cette Compagnie doive tenir tous ses avantages de la faveur des Princes de l'Eglise. Elle doit son établissement au fameux Cardinal de Richelieu, qui porta l'esprit de LOUIS XIII. de triomphante Memoire, à la créer par sa Toute-puissance Roiale, & à la tirer du néant, où sont toutes les choses qui ne sont pas encore. Et vous, MONSEIGNEUR, vous luy avez concilié pour Protecteur l'Incomparable LOUIS XIV. l'admiration de toute la terre; & par cet heureux effet de vôtre entremise, elle va desormais subsister sous l'appuy de ce grand Monarque, qui est l'état le plus florissant ou elle pouvoit aspirer. Vous luy donnez le moyen de se reconnoître pour la veritable Assemblée des Muses, puisque le veritable Apollon de nôtre Siecle a bien voulu l'avoüer pour sienne. Ce bonheur qui luy manquoit, & qu'elle regardoit de loin sans oser y prétendre, n'a gueres moins surpris son attente que comblé sa joie; vous avez demandé pour elle ce qu'elle n'osoit demander elle-même, & vous luy avez fait obtenir sans peine ce qu'elle n'avoit consideré d'abord que comme un souhait temeraire. Ces sortes de bienfaits, dont les suites sont de jour en jour plus avantageuses, engendrent aussi des ressentimens qui croissent de jour en jour, & ce sont ces ressentimens, MONSEIGNEUR, que vous trouverez toûjours dans nos cœurs, & que la France apprendra bientôt par nos paroles & par les témoignages les plus exprés que nous vous pourrons donner par tout, & de nôtre profond respect, & du souvenir immortel que nous avons des graces infinies, dont nous vous sommes redevables.



COMPLIMENT

Fait en May 1672.

A MADAME LA CHANCELIERE par Monsieur Perrault, lorsque l'Académie Françoise quitta l'Hôtel Seguier, où Elle s'assembloit pour aller tenir ses Conferences au Louvre.

MADAME,

QUELQUE glorieux qu'il soit à l'Académie Françoise d'être appellée au Louvre pour y tenir ses Conferences ; il est tres-vray neanmoins qu'elle ne quitte qu'avec douleur le lieu où elle les a tenuës jusqu'icy avec tant de douceur & de satisfaction. Il luy arrive, MADAME, comme à ceux qui quittent leur pays natal, pour passer en d'autres pays plus riches & plus abondans, & où la fortune leur offre un établissement considerable. Quelque beaux & delicieux que ces pays puissent être, ils ne leur ôtent point le regret de la patrie, & jamais ils ne forment dans leur esprit une idée aussi agreable que celle des lieux bien-aimez où ils ont passé les premieres années de leur vie. S'il est vray, MADAME, que ce sentiment si naturel à tous les hommes soit particulierement fondé sur le souvenir des assistances & des caresses qu'ils ont reçûes de leurs Parens, quel doit être le ressentiment de la Compagnie aprés les marques de bonté & de tendresse qu'elle a reçûës de son illustre Protecteur, qui a toûjours eu pour elle toute l'affection d'un veritable pere ? Je ne m'arrêteray point, MADAME, à exagerer les obligations que nous luy avons, moins encore à vous parler de ses vertus & de ses qualitez extraordinaires, qui seront à jamais l'admiration des siecles à venir ; cela a été traité trop dignement par ceux de la Compagnie qui ont fait son éloge pour y toucher aprés eux. Je diray seulement que pour bien connoître la grandeur de la perte que nous faisons, il ne faut que considerer quelle est la consolation que le Ciel donne à nôtre douleur. L'Académie

Françoise perd son Protecteur en la personne de Pierre Seguier, elle le retrouve en la personne de LOUIS XIV. Elle se voit obligée de quitter cette demeure bien-aimée, & on la mene au Louvre pour y continuer ses exercices Académiques, comme si la protection qu'elle perd en Monseigneur le Chancelier ne pouvoit être bien reparée, que par celle du plus grand Roy du monde, & qu'elle ne pût passer dignement de cet Hôtel en un moindre lieu que le plus superbe & le plus celebre Palais de l'Univers. Mais, MADAME, si l'Académie Françoise a le déplaisir de quitter les lieux où vous l'avez reçûë si obligeamment, même dans les jours de vôtre affliction & de la sienne, elle demande en grace qu'elle ne sorte pas de vôtre souvenir, & comme de son côté elle conservera éternellement la memoire des obligations infinies dont vous l'avez comblée, elle vous supplie, MADAME, que vous la consideriez toujours comme une Compagnie qui vous est dévoüée entierement, & dont tous les particuliers qui la composent font gloire d'être vos tres-humbles & tres-obeïssans Serviteurs.

COMPLIMENT

Fait le 13. Juin 1672.

PAR MONSIEUR CHARPENTIER, à M. Colbert, sur ce qu'il avoit obtenu du Roy que l'Académie tint ses séances au Louvre.

MONSEIGNEUR,

LORSQUE vous fites l'honneur à l'Académie Françoise de vouloir bien avoir quelque relation avec elle, elle jugea aussitôt qu'une liaison si avantageuse luy procureroit un appuy inébranlable en toutes sortes de rencontres. Elle vient, MONSEIGNEUR, d'en faire une épreuve dans la plus dangereuse tempeste, dont elle pouvoit être agitée. Elle a perdu un Protecteur tres-illustre & tres-favorable ; on sçait quel est le desordre d'un corps, dont on a osté le Chef ; quelle est la ruïne d'un édifice dont on a arraché la pierre angulaire.

Que n'auroit-elle point dû craindre dans ce rude ébranlement, si l'esperance qu'elle avoit en vous, & au glorieux zele que vous avez toûjours eu pour les belles Lettres, ne luy avoit conservé quelque rayon de lumiere au milieu des tenebres, où elle estoit plongée. Elle n'a point esté trompée, cette esperance qu'elle avoit si justement fondée sur vôtre secours, vous l'avez remplie toute entiere; & du bord du précipice où elle se trouvoit, vous luy avez aidé à en faire un degré pour monter au comble de gloire où nous la voyons. En effet, MONSEIGNEUR, le moyen de se persuader que tant de bonheur luy fût arrivé en si peu de temps, si vous ne luy aviez préparé par vôtre recommandation la place honorable qu'elle tient dans l'estime de Sa Majesté, & si vous n'aviez ensuite menagé pour elle les graces extraordinaires qu'elle en a reçûës. Qu'aprés cela nôtre bonne fortune augmente continuellement, ce sera toûjours l'effet de cette premiere impression favorable, que vous avez donné de nous à ce grand Prince. Nous sentons cette augmentation de bonne fortune par le nouvel honneur qu'il nous a fait d'introduire l'Académie dans le Louvre, & de permettre qu'elle y tienne desormais ses Assemblées. Certes, l'Alliance des Lettres & des armes n'est pas nouvelle, il s'est assez trouvé de grands Princes tres-sçavans. Les Alexandres, les Ptolemées, les Cesars, les Hadriens, les Charlemagnes, les Alphonses de Castille avoient de quoy être tres-celebres par leur doctrine, si l'ébloüissant éclat des actions Roiales n'avoit étoufé en quelque façon le merite de leurs vertus privées: mais qu'un Roy ait assez aimé les Lettres, pour loger une Académie dans sa propre Maison; c'est ce que la posterité n'apprendra gueres que parmi les actions de LOUIS LE GRAND. Il ne se contente pas de nous accorder sa protection toute-puissante, il veut nous attacher à titre de domestiques. Il veut que la Majesté Royale & les belles Lettres n'ayent qu'un même Palais, comme autrefois à Rome il n'y avoit qu'un même Autel pour Hercule & pour les Muses; c'est à dire pour le Dieu de la valeur, & pour les Déesses qui président à l'Immortalité des belles actions. Mais s'il est permis de former quelques augures de l'avenir, cecy n'est point un pur effet du hazard, & au moment que ce Monarque magnanime marche à la teste de ses armées, pour châtier ses ingrats Alliez, & remettre en possession de leurs biens

les Princes qui l'appellent à leur défense, n'est-ce pas un secret pressentiment de sa victoire, que d'interesser par de nouveaux bienfaits ces Filles immortelles qui ont accoûtumé de chanter les Triomphes. C'est dans cet esprit que les Lacedemoniens leur faisoient un sacrifice solennel, lorsqu'ils estoient sur le point de donner bataille, afin, disoient-ils, que leurs belles actions ne fussent pas ignorées; c'est dans ce même esprit qu'un General de l'armée Romaine leur voüa les dépoüilles des ennemis, & je ne sçay si par une heureuse fatalité il n'entre rien de semblable dans ce que l'invincible LOUIS fait aujourd'huy pour nos Muses Françoises, & si ce n'est point un présage du besoin qu'il aura d'elles, pour conserver la memoire de ses grands exploits. Quoyqu'il en soit, MONSEIGNEUR, comme un ordre qui nous est si glorieux nous vient par vôtre moyen, nous venons aussi pour vous en témoigner nôtre reconnoissance, & pour entrer en payement, s'il faut ainsi dire, des obligations infinies, dont nous vous sommes redevables, sans que nous esperions toutefois nous en pouvoir jamais entierement acquiter. A tant de graces, MONSEIGNEUR, joignez, s'il vous plaît, celle de croire qu'il n'y a point de Compagnie dans tout le Roiaume, du zele de laquelle vous puissiez estre plus assûré que de celuy de l'Académie Françoise, & qu'il n'y en a point dont tous les particuliers soient avec des sentimens plus respectueux & plus durables vos tres-humbles & tres-obéïssans Serviteurs.

MONSIEUR COLBERT *donna une audience tres-favorable à ce Discours, & répondit fort obligeamment, qu'il ne s'étonnoit pas si une des plus éloquentes Compagnies du Royaume faisoit des Complimens si éloquens, qu'il luy en étoit tres obligé, mais qu'il eût souhaité qu'elle l'eût traité avec moins de ceremonie, & en qualité de Confrere sans l'appeller Monseigneur, il ajoûta que le Roy donnant un si beau Champ qu'il faisoit à l'Académie pour l'exercer à celebrer les victoires qu'il remportoit sur mer & sur terre, il exhortoit tous les particuliers qui la composoient de travailler pour la gloire de ce grand Prince, & que pour luy il les assuroit qu'en toutes occasions où il pourroit servir une si illustre Compagnie il le feroit avec joye & avec plaisir.*

HARANGUE
AU ROY

A SON RETOUR DE LA CAMPAGNE DE HOLLANDE;

PRONONCÉE LE XIII. *AOUST* MDCLXXII.
par Monsieur PERRAULT.

SIRE,

Il n'y a personne qui voyant aujourd'huy l'Académie Françoise se presenter à Vôtre Majesté, ne croye qu'elle vient la remercier de la grande & illustre matiere qu'elle donne à ses Historiens, à ses Orateurs & à ses Poëtes, & luy promettre en même temps l'Immortalité qui est duë à tant de belles actions. Cependant, SIRE, l'Académie se trouve dans une disposition toute contraire : Elle vient, si elle ose le dire à Vôtre Majesté; elle vient se plaindre du trop grand nombre & de la trop grande beauté de vos exploits, qui la mettent dans l'impuissance de les égaler jamais par la parole, & bien loin qu'elle pretende leur donner l'immortalité, elle vient reconnoître sincerement que ce seront ces mêmes exploits qui donneront l'immortalité à ses ouvrages. Car s'il est vray, SIRE, que la posterité la plus éloignée recherche avec soin & lise avec plaisir ces odes, ces Eloges & ces Panegyriques qui celebrent vos loüanges, ce sera principalement parce qu'elle y trouvera le Nom auguste de Vôtre Majesté, qui fera éternellement son admiration & ses delices. Tous ces monumens élevez à vôtre gloire, bien qu'ils semblent n'être faits que pour la conserver, seront eux-mêmes conservez par vôtre gloire; semblables à ces figures que l'Achitecture employe dans ses ornemens, qui sont portées & retenuës par l'édifice même qu'elles paroissent soutenir. Il ne reste donc, SIRE, à l'Académie Françoise qu'à tacher de ne point avilir la matiere precieuse que luy fournissent vos grandes actions, & d'en tirer les images fidelles sans y employer

employer l'exageration qui luy sera desormais inutile : Elle espere d'autant plus reüssir dans ce dessein, qu'elle se voit soûtenuë de la protection toute puissante de vôtre Nom, & qu'elle se voit aussi appellée dans la demeure sacrée de Vôtre Majesté. Cette derniere grace, SIRE, a rendu les Muses bien glorieuses : Elles n'ont jamais si bien crû, ny à si bon titre être filles de Jupiter; mais il étoit juste de leur élever le courage, ayant à leur demander des choses qui en veulent tant pour être entreprises & pour être bien executées. Elles y feront, SIRE, tous leurs efforts, & si la force leur manque, du moins ne manqueront-elles jamais de zele ny de reconnoissance.

REMERCIMENT

Fait en 1672.

PAR MONSIEUR DOUJAT, à M. le Duc de Richelieu, sur ce qu'il avoit fait present à l'Académie Françoise du portrait de M. le Cardinal de Richelieu.

MONSEIGNEUR,

APRE'S les obligations essentielles que l'Académie Françoise fait profession d'avoir au grand Cardinal de Richelieu son Auteur, il ne se peut que le don de son portrait, dont il vous plaît d'honorer la Compagnie, ne luy soit extrêmement précieux. Ce present, MONSEIGNEUR, nous seroit sans doute tres-considerable par luy-même de quelque main qu'il nous vint; mais nous étant offert d'une maniere si obligeante par le seul héritier du nom & des vertus tout ensemble de nôtre tres-illustre Instituteur, & par celuy qui en est luy-même le portrait vivant, nous le recevons, MONSEIGNEUR, comme une grace singuliere, & que nous dirions sans égale si nous ne venions de recevoir le comble de toutes les graces, dont il a plû au plus grand Roy du monde de nous honorer; mais quelque éclat & quelque avantage que cette

Compagnie reçoive de cette bonté Roiale, elle ne laisse pas de regarder toûjours cet incomparable Cardinal comme celuy qui luy a donné l'être. Le souvenir de ses bienfaits ne s'effacera jamais de l'esprit de l'Académie Françoise; & s'il ne s'agissoit que d'empêcher qu'elle ne les oubliât, nous pourrions dire, MONSEIGNEUR, qu'il seroit superflu de donner son portrait à des gens qui portent dans le cœur la vive image de ce Heros. Mais parce qu'une des plus douces satisfactions qui restent aux vivans aprés la perte de ceux pour qui ils avoient de la veneration, est d'avoir quelque objet qui flate leurs yeux par la representation de ce qu'ils ont perdu, & qu'ils ne peuvent plus voir; l'Académie nous a chargez, MONSEIGNEUR, de venir vous rendre de tres-humbles graces de cette obligeante marque de vôtre estime & de vôtre affection, & en même temps vous assûrer de ses profonds respects, & du desir qu'elle conservera éternellement de répondre en quelque façon aux obligations immortelles qu'elle a, & qu'elle fera toûjours gloire d'avoir au glorieux nom de Richelieu.

DISCOURS

Prononcé le 12. Janvier 1673.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ FLECHIER, à present Evêque de Nismes, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Godeau, Evêque de Vence.

MESSIEURS,

Si j'avois reçû l'honneur que je reçois aujourd'huy, avant que le Roy vous eût honorez de sa protection, j'aurois employé tout ce discours à vous faire connoître combien je m'estime heureux d'avoir une place parmi vous, d'entrer dans un commerce que la vertu, l'amitié & le bon usage des Lettres humaines rendent si précieux & si agreable; de voir mon nom avec tant de noms illustres: de partager avec vous cette reputation que vous avez toute acquise, & que je n'aurois jamais meritée; de profiter de vos lumieres & de vos

exemples, & d'apprendre de vous toutes les graces du discours, toutes les regles de la politesse.

J'aurois rappellé dans vôtre memoire la naissance de cette illustre Compagnie, sous un Roy que la justice, la pieté, les victoires, & la grandeur des évenemens de son regne auroient pû rendre incomparable, s'il n'eût laissé un Fils qui surpasse tous ceux qui l'ont précedé, & qui trouvera à peine à l'avenir des Successeurs qui luy ressemblent. J'aurois parlé de ce grand Cardinal qui crut que ce n'étoit pas assez d'avoir employé tous ses soins, & toutes ses veilles, pour la grandeur de son Maître, s'il ne luy consacroit encore les vôtres; & que les Alpes forcées, la mer captive sous ses digues, les Forts de la rebellion abbatus avec les rebelles pouvoient laisser une grande gloire, mais que vous seuls dans vos écrits pouviez en donner une immortelle. *Loüis XIII.*

J'aurois parlé de ce Chancelier celebre, qui aprés avoir rendu ses oracles dans les Tribunaux suprêmes de la Justice, venoit présider à ceux que vous rendez dans vos assemblées; & qui se croyoit chargé de la gloire & de l'avancement des belles Lettres, comme il l'étoit de la protection des biens & de la fortune des peuples. Aprés avoir ainsi mêlé vos loüanges à celles de vos protecteurs, considerant ce que vous êtes & ce que je suis, touché d'une juste reconnoissance & d'une pudeur raisonnable, j'aurois crû m'être acquité de ce devoir en rougissant de mes défauts, & en me loüant de la grace que vous m'auriez faite. *Feu M. le Chancelier.*

Mais aujourd'huy, MESSIEURS, que vous étes sous la protection d'un Roy si grand par l'excellence de son Genie, par la gloire de ses exploits, par l'étenduë de sa puissance, souffrez que je ne parle plus de vos prosperitez passées, que j'oublie pour un peu de temps l'honneur même que vous me faites, pour penser à celuy que vous avez reçû, & que sans vous ennuyer par des sentimens d'une modestie importune je vous felicite de vôtre gloire.

Quel heureux changement dans la fortune des gens de Lettres? Autrefois ils reveroient de loin la grandeur & la majesté des Rois, qu'ils ne connoissoient que sur la foy de la renommée. A peine le son de leur voix arrivoit-il jusqu'aux oreilles de ceux dont ils chantoient les victoires. Ils entroient quelquefois dans le cabinet de quelque Mecène,

mais ils n'approchoient presque jamais des Palais d'Auguste ; soit par un mépris genereux des vaines grandeurs, soit par une juste indignation contre l'ignorance de leur siecle, ils vivoient dans leurs solitudes enveloppez dans leur propre vertu, & s'éloignoient de la Cour des Rois, où le faste l'emportoit sur la modestie, & où la fortune étoit presque toûjours plus honorée que la sagesse.

Il étoit reservé au plus grand des Rois de rétablir l'honneur des Lettres en vôtre faveur, de vous ouvrir son propre Palais, de vous faire trouver dans le Louvre même toutes les douceurs de la retraite, de vous donner un noble repos à l'ombre de son Trône, de se faire au milieu de cette Cour superbe & tumultueuse, comme une Cour paisible & modeste où regne une honnête émulation, & où des ames tranquilles & desinteressées travaillent à s'enrichir des biens de l'esprit, & cherchent une gloire plus pure que celle des ames vulgaires.

Que si vous trouvez tant de gloire dans la grace qu'il vous a faite, vous n'en trouverez pas moins dans vôtre propre reconnoissance, puis qu'en loüant vôtre Auguste Protecteur, vous pouvez meriter vous-même des loüanges immortelles. Il n'est rien de si commun que de faire l'éloge des Princes, mais il n'est rien aussi de si difficile. Comme on ne trouve pas toûjours en ce qu'ils font ce qu'ils doivent faire, on est souvent réduit à loüer en eux, non pas ce qu'on y voit, mais ce qu'on y souhaite, & à laisser la verité pour la bienseance. Il faut se jetter adroitement sur leur naissance & sur la gloire de leurs Ancêtres, & pour trouver quelque chose de grand, il faut souvent le chercher hors d'eux-mêmes.

Mais icy le Prince est au dessus de sa dignité. Sa vie fournit assez pour son éloge sans s'arrêter à sa fortune. Comme sa naissance l'a rendu le plus grand des Rois, ses sentimens & ses actions le rendent le plus grand des hommes. Ces Provinces conquises, ces desordres bannis, ces Loix rétablies, ces Arts florissans, ces Lettres que vous cultivez avec tant de succés, honorées de ses soins & de son estime, ce courage si actif dans ses expeditions militaires, cette sagesse si éclairée dans ses conseils, cette vigilance si attentive dans la multitude des affaires, ne sont-ce pas des matieres qui peuvent combler de gloire ceux qui les traitent ?

Je connois vôtre modestie, MESSIEURS, & il me semble que vous me dites que la vertu heroïque étant au dessus des loix & des maximes ordinaires, elle a certains excés glorieux qui l'élevent au dessus des paroles & des imaginations communes. Il est vray qu'il y a une grandeur naturelle où l'art ne sçauroit atteindre, que l'éloquence ne peut exprimer tout ce que la valeur peut faire, qu'elle trouve des actions plus nobles & plus hardies que ses figures, qu'elle a l'adresse de relever les petites choses, mais qu'elle a le malheur de succomber sous les grandes, & que pour travailler à la gloire d'un heros, l'orateur le plus éloquent s'expose souvent à perdre la sienne.

Mais je sçay que comme il y a des ames élevées qui se portent aux grandes actions, il y a des esprits choisis qui sçavent donner de grandes loüanges, qui sont éclairez dans leurs jugemens, solides dans leurs raisons, agreables dans leurs discours, justes dans leurs expressions, qui sont enfin ce que vous étes. Pour moy qui me trouve aujourd'huy dans les mêmes engagemens, & qui n'ay pas reçû du ciel les mêmes secours, j'espere que la grandeur même du dessein suppléera à la foiblesse de mon genie. Dans les autres éloges les actions sont soûtenuës par l'éloquence; dans celuy-cy l'éloquence est soûtenuë par les actions, l'esprit sort en quelque façon de luy-même, & s'éleve avec son sujet, & sans emprunter des couleurs & des beautez étrangeres, une si grande matiere est elle-même son ornement.

Que si la protection du Prince vous est si glorieuse, j'ose dire, MESSIEURS, qu'en vous protegeant il se fait honneur à luy-même, & que le soin qu'il prend de vôtre repos contribuë à sa propre gloire. S'il sçait l'art de regner & de conquerir, vous sçavez l'art d'écrire son regne, & de faire admirer ses conquêtes: & où peut-il trouver que dans vos ouvrages l'immortalité que ses grandes actions luy ont meritée?

Les statuës érigées dans les places publiques, les inscriptions gravées sur des colonnes, les trophées élevez sur un champ de bataille, les surnoms empruntez des Villes ou des Provinces conquises, sont de glorieux monumens qui conservent la reputation & la memoire des Princes; mais outre que ce ne sont que des éloges muets, des titres vuides & des représentations imparfaites, ils ne peuvent être qu'en peu de-

lieux, & ne durent que peu de ſiecles. Le temps conſume les metaux les plus durs, efface les caracteres les mieux gravez, & renverſe les plus beaux trophées.

Il n'y a que les ouvrages de l'eſprit qui puiſſent donner une veritable gloire. Ils tiennent de la nature & de l'excellence de leur principe, & ſont preſque auſſi vifs & auſſi immortels que l'eſprit même qui les a produits : ils recueillent tous les mouvemens du cœur & de l'ame des Heros : ils en forment de vives images qui excitent par tout l'eſtime & l'émulation ; & paſſant de memoire en memoire juſqu'à la derniere poſterité, ils leur font comme un triomphe perpetuel par tous les climats & dans tous les ſiecles.

Auſſi lors que le Roy prêt à marcher à la tête de ſes armées ſe déclara vôtre Protecteur, je comptay parmy ſes proſperitez la grace qu'il vous avoit faite. Je crûs deſlors que le Ciel qui le deſtinoit à punir l'orgueil & à rétablir les Autels, vous avoit deſtinez à loüer ſa valeur & ſa pieté, & que le même feu qui alloit animer ſon courage, devoit animer vôtre zele.

En effet, MESSIEURS, qui peut découvrir mieux que vous toutes les ſources de cette guerre ? Qui peut donner plus d'horreur de l'inſolence de ces peuples qui violoient impunément la foy des Traitez, & qui ſoulevoient par des negociations ſecrettes toutes les Cours de l'Europe contre un Roy à qui ils n'avoient rien à reprocher, ſinon qu'il leur avoit paru trop puiſſant ? Ne pouvant décrier les actions d'un Prince ſi juſte, ils tâchoient de rendre ſes intentions ſuſpectes : ils s'érigoient en arbitres de la paix & de la guerre, & ne pouvoient s'accoûtumer ni à craindre la colere des Rois, ni à reconnoître leurs bienfaits : ils s'élevoient enfin contre leurs Alliez comme ils s'étoient ſoûlevez contre leurs Maîtres, & donnant le nom de politique à leur perfidie, ils croyoient pouvoir ſe maintenir par l'ingratitude, comme ils s'étoient établis par la revolte.

Une ame moins élevée que la ſienne eût ſuivi l'impetuoſité de ſon reſſentiment, & faiſant ſervir tout ſon pouvoir à l'éclat de ſon indignation, elle eût immolé à ſa haine ou à ſa vengeance tout ce qui attaquoit ſa reputation ou ſa grandeur ; mais ce Prince moderé a vû croître l'orgueil de ſes ennemis ſans s'émouvoir & ſans ſe plaindre, & par une eſpece de

fiere clemence tenant la foudre ſuſpenduë il a mépriſé pendant trois ans leurs inſolentes railleries.

Vous ſeuls, MESSIEURS, pouvez exprimer noblement ce temperament heroïque de puiſſance ſans orgueïl, de fierté ſans emportement, de reſſentiment ſans aigreur, de juſtice ſans paſſion, de prudence ſans foibleſſe, de valeur ſans témerité.

Toute la poſterité le verra dans vos ouvrages comme nous l'avons vû, pourvoyant à tout ſans interrompre ſon repos, réglant les mouvemens de toute l'Europe ſans ſe mouvoir, agiſſant ſans relâche & toutefois ſans empreſſement : préſidant aux agitations du monde, & joüiſſant de ſa propre tranquillité. On eût dit qu'il ne penſoit qu'à ſe repoſer dans ces Palais enchantez, où l'art a mis toutes les graces de la nature. Cependant il mêloit ſes ſoins avec ſes divertiſſemens, & même en ſe délaſſant il effaçoit les mauvaiſes impreſſions qu'on avoit données de ſa puiſſance ; il retenoit ſes voiſins, tant par la crainte de ſes armes, que par l'admiration de ſes vertus ; il rompoit ces ligues qu'on croyoit éternelles, & il ôtoit l'alliance de tous les Princes à ceux qui n'avoient pas aſſez reveré la ſienne.

Mais lorſque la vengeance a été non ſeulement juſte, mais encore neceſſaire, avec quelle ardeur eſt-il allé partager les fatigues & les dangers mêmes de la guerre avec les moindres Officiers de ſes armées ? Quelques-uns ont crû que la ſageſſe étoit la vertu des Rois, & que la valeur n'étoit que la vertu des particuliers ; que c'étoit un droit de la roiauté de joüir du fruit des victoires, & de laiſſer à d'autres la peine de vaincre ; qu'un Prince devoit être immobile dans le centre de ſon Empire, ſans commettre ſa reputation à la fortune des armes ; qu'il ſuffiſoit qu'il ſe reſervât le commandement & l'autorité, & qu'il fît mouvoir de loin tous les reſſorts de la guerre.

Nôtre Heros ne connoît pas cette timide politique. Pour affermir le repos de ſes peuples, il va combattre luy-même ceux qui le troublent. Il croit que c'eſt une juſtice qu'il doit à ſes ſujets, que de leur montrer le chemin de l'honneur, de reconnoître leur valeur par luy-même, & de recompenſer le merite aprés en avoir été le témoin. Il ſçait que les yeux du Prince répandent je ne ſçay quelle influence de courage & d'ardeur dans ſes armées, & que ces grands corps ſont d'au-

tant plus forts & plus agiſſans, qu'ils reçoivent de plus prés les impreſſions de leurs mouvemens & de leur force. Il connoît enfin que ce n'eſt pas tant la pompe & la majeſté qui fait les Rois, que la grande & la ſupréme vertu; qu'il y a un honneur qu'ils ſe doivent à eux-mêmes, & qu'on ne ſçauroit jamais leur rendre, & que leur veritable gloire eſt celle qu'ils vont chercher juſques dans ſon principe par les travaux & par les difficultez qui l'environnent.

Que n'ay-je, MESSIEURS, la delicateſſe, la facilité, le tour d'eſprit de celuy de qui j'ay l'honneur de remplir la place, pour décrire les marches d'armées, les priſes des villes, les paſſages de rivieres, la rapidité des victoires de ce Conquerant, qui ſe partage & ſe multiplie en autant d'endroits qu'il a d'armées differentes, & qui parcourt les Provinces de ſes ennemis avec tant de viteſſe, qu'ils ne ſçavent preſque jamais où il eſt, & qu'ils ſçavent toûjours qu'il vient de vaincre.

Que ne puis-je exprimer comme vous feriez, ce que ſon nom ſeul vient de faire ſur nos frontieres! Les vaincus ſembloient avoir repris courage, ils oſoient attaquer nos places, eux qui n'avoient oſé défendre les leurs. Le Roy part. Au ſeul bruit de ſa marche les aſſiegeans tremblent comme s'ils étoient aſſiegez eux-mêmes. Ces deſſeins ſi infaillibles & ſi concertez, ces ſecours ſi puiſſans & ſi invincibles ſe diſſipent avec eux, & il ne leur reſte que la miſerable conſolation d'avoir montré, avec beaucoup de foibleſſe, au moins un peu de temerité.

Mais j'éleve ma voix inſenſiblement, & je ſens qu'animé par vôtre preſence, par le ſujet de mon diſcours, par la majeſté de ce lieu, j'entreprens de dire foiblement ce que vous avez déja dit, ou que vous direz avec tant de force. C'eſt à vous, MESSIEURS, à faire les couronnes du vainqueur: je ne puis que ſemer quelques fleurs ſur la route de ſon triomphe. C'eſt à vous à tirer ces traits hardis qui le repreſentent, & qui luy donnent ſon air de grandeur; je ne puis que mêler de foibles couleurs, & faire d'une main tremblante quelques copies de ces parfaits originaux. Mais ſi je ne ſuis pas aſſez heureux pour ſoûtenir l'honneur que me fait aujourd'huy cette ſçavante Compagnie, je puis dire que je ſens en moy quelque choſe qui n'eſt pas indigne d'elle, une veneration profonde

profonde pour tous ceux qui la composent, & un zele tres-ardent pour la gloire du plus grand Roy du monde qui la protege.

DISCOURS

Prononcé le même jour 12. Janvier 1673.

PAR MONSIEUR GALLOYS, ABBÉ DE CORES, lorsqu'il fut reçû à la place de M. de Bourzeis.

MESSIEURS,

APRE'S les éloquens remercîmens que vous venez d'entendre, je n'entreprendrois pas de faire un nouveau Discours; mais desesperant de pouvoir encherir sur ce qui a été dit par les deux Personnes illustres qui ont parlé avant moy, je me contenterois de répéter quelques-unes de leurs paroles; si je ne m'appercevois que leur condition étant toute autre que la mienne, nos discours doivent être aussi fort differens. Ils n'avoient qu'à vous remercier, MESSIEURS, d'avoir été reçûs dans cette Roïalle Académie; & l'un d'eux s'étant signalé par ses doctes Prédications, l'autre ayant reçû tant de fois les applaudissemens du Theatre, il n'étoit pas necessaire qu'ils rendissent raison du choix que vous avez fait de leurs personnes: Mais quand je jette les yeux sur cette Compagnie toute composée d'excellens Orateurs, de sçavans Historiens, & de fameux Poëtes; quand je considere que je succede à un Prédicateur celebre qui avoit ensemble une grande éloquence & une tres-profonde érudition; il me semble que tout le monde a sujet de demander pourquoy l'on m'a fait l'honneur de me recevoir pour remplir cette place, moy que l'on n'entend point parler en public, qui ne prétends point à la qualité d'Historien, & qui n'ay jamais fait profession de m'appliquer à la Poësie. Ainsi il est necessaire qu'avant toutes choses, MESSIEURS, je justifie aujourd'huy vôtre choix; & au lieu d'un remercîment que vous attendiez de moy, je me voy obligé de faire une apologie.

Je sçay combien il est à craindre qu'en voulant rendre raison de l'honneur que j'ay reçu, il ne semble que je parle

trop avantageusement de moy-même. Je sçay combien la vanité est odieuse : aussi suis-je tres-éloigné de ce defaut ; & si la reconnoissance qui occupe maintenant toute mon ame, pouvoit faire place à quelqu'autre passion, ce ne seroit qu'à la pudeur & à la confusion que j'aurois de me sentir si peu digne d'entrer en societé avec tant de grands hommes. Cependant j'ose dire, MESSIEURS, que j'avois droit de prétendre à l'honneur d'être reçû dans vôtre illustre Compagnie, & que vous ne fites jamais d'élection plus juste ni plus raisonnable : Et je le dis avec d'autant plus de confiance, que bien loin de diminuer par-là l'obligation que je vous ay, je croy que je ne puis rien dire qui releve davantage la grace que vous m'avez faite.

Il est vray que si vous n'eussiez eu égard qu'au merite, il y a une infinité de gens qui eussent eu plus de droit que moy de prétendre à cet honneur ; mais vous avez consideré que dans l'employ que j'ay de rediger par écrit les observations de l'Académie Roïalle de Physique & de Mathematique, j'avois plus de besoin que personne de profiter de vos sçavantes Conférences. Ce besoin m'a tenu auprés de vous lieu de merite, & l'interêt que vous prenez à l'honneur de la France, vous a portez à m'admettre dans vos Assemblées, pour y apprendre à polir les grands Ouvrages que le Roy fait faire avec tant de magnificence.

Sa Majesté, MESSIEURS, qui nonobstant les occupations que luy donnent ses Conquêtes, ne laisse pas de prendre soin de faire fleurir les Arts & les Sciences, fait vérifier toutes les fameuses experiences de Physique, que les Anciens nous ont données pour certaines, & que les Modernes tiennent pour suspectes ; que tout le monde a envie de contredire, & que personne n'ose nier, parce que personne n'a pris le soin de s'assurer si elles sont veritables. On fait par l'ordre de ce grand Prince une Histoire naturelle, ou l'on verra l'anatomie exacte de plusieurs animaux que les Naturalistes qui en ont parlé, semblent n'avoir jamais vu qu'en peinture ; ou l'on verra la description d'un grand nombre de plantes, dont on ne sçavoit pas même les noms ; ou l'on trouvera, outre des descriptions exactes, diverses Analyses chymiques de chaque plante, qui n'avoient point été encore faites jusqu'icy. Que diray-je de ces autres observations curieuses que les Mathematiques

font à l'envi de la Physique ? Sa Majesté a envoié d'un côté jusqu'aux extrémitez du Nort, & de l'autre jusques sous la Zone Torride, pour observer les astres dans ces climats opposez. Elle a fait mesurer exactement la grandeur de la terre, & elle fait compter avec soin jusqu'aux moindres étoiles du Ciel. Vous avez tous vû, MESSIEURS, ce superbe Observatoire, dont la structure magnifique fait d'abord connoître la grandeur du Prince qui la fait bâtir. C'est-là que malgré toutes les difficultez que jusqu'icy l'on avoit crû insurmontables, on apperçoit une infinité de choses qui ont été cachées à toute l'Antiquité. C'est-là que par le moien de divers instrumens faits avec une dépense Roiale, on découvre tous les jours de nouvelles étoiles fixes dans le Ciel, de nouvelles planétes à l'entour des planétes déja connuës, de nouvelles bandes dans Jupiter & dans Saturne, & de nouvelles taches dans le Soleil.

Voilà quels sont les monumens que les Sciences élevent à la gloire de Sa Majesté. J'ay l'honneur d'être le dépositaire de toutes ces belles observations : Je suis chargé de les mettre par écrit & de chercher des expressions qui répondent à la dignité du sujet. Mais où en pourrois-je trouver, si je ne les viens chercher en ce lieu, où l'on travaille si utilement à perfectionner nôtre Langue ? Il étoit donc juste, MESSIEURS, que vous me fissiez l'honneur de me préferer à tous ceux qui prétendoient à être reçûs dans vôtre celebre Assemblée ; & j'ay eu raison de dire que la justice de vôtre choix ne diminuë rien de l'obligation que je vous ay, mais même qu'elle l'augmente ; puisque cette justice est fondée sur le besoin que j'ay de vôtre secours, & qu'un bienfait est toûjours d'autant plus grand, que la necessité de celuy qui le reçoit est plus pressante.

J'ajoûte que l'Académie Françoise ayant été exprés établie par le grand Cardinal de Richelieu, pour rendre nôtre Langue capable de traiter de toutes les Sciences, elle doit un secours particulier à ceux qui sont emploiez à rédiger par écrit les observations de Mathematique & de Physique que le Roy fait faire : & il est d'autant plus necessaire qu'elle prenne soin d'embellir les Ouvrages dont j'ay l'honneur d'être chargé, que ce sera en partie par ces Ouvrages que la posterité jugera de la grandeur du Roy.

Oüy, MESSIEURS, c'est particulierement par ces Ouvrages que l'on jugera de sa grandeur. Car pour les actions héroïques qu'il a faites, j'ay peur qu'un jour elle ne passent pour incroyables. Pensez-vous que la posterité puisse s'imaginer que la Franche-Comté ait été une conquête de dix jours? Qui pourra croire que la Hollande, où les Romains n'ont jamais pû entrer, qui pendant tant d'années a resisté à toutes les forces de l'Espagne & de l'Empire, qui s'étoit renduë maîtresse de toutes les richesses du nouveau monde; Qui pourra croire, dis-je, que cette puissante Republique, qui se vantoit d'avoir toutes les Nations à sa solde, de couvrir les mers de ses vaisseaux, d'avoir autant de forteresses que de villages, autant de palais que de maisons, autant de petits Souverains que d'Habitans, ait été presque entierement subjuguée en un mois? J'ay peur qu'un jour on ne parle de ces exploits, comme l'on fait de ceux d'Alexandre, que l'on tient avoir été bien moindres que ne témoignent les Histoires; ces mêmes Histoires n'ayant pû dissimuler que l'on a pris plaisir à augmenter & grossir toutes choses, pour donner plus d'admiration à la posterité.

Si l'on doit avoir de la peine à croire la valeur du Roy, en aura-t-on moins à concevoir sa Justice? Pourra-t-on jamais s'imaginer qu'aprés avoir pris la Franche-Comté, il l'ait renduë sans autre interêt que celuy de garder sa parole? Pourra-t-on se persuader que pouvant prendre toute la Flandre dans la même Campagne dans laquelle il avoit déja dompté la Hollande, il se soit contenu dans les limites que sa Justice seule luy donnoit; de même que la mer, aprés avoir passé pardessus des rochers élevez, s'arrête aux grains de sable qui sont sur ses rivages, & suspend doucement ses flots sur le bord des Campagnes qu'elle sembloit devoir inonder. Permettez-moy, MESSIEURS, de le dire: les hommes qui sont accoûtumez à voir que l'injustice est presque inséparable de cette ambition qui fait les Conquerans, auront de la peine à croire que le plus vaillant Prince du monde ait été le plus juste, & que le plus puissant ait été le plus moderé.

Ils ne pourront se le persuader, MESSIEURS, à moins qu'ils n'en ayent d'autres preuves que le témoignage de l'Histoire. Mais quand ils sçauront que sous le Regne de ce grand Prince les Sciences alloient du même pas que ses Conquêtes; quand ils

confidereront que l'Hiſtoire naturelle qu'il aura fait faire, ſera plus parfaite que celle qui a été composée par l'ordre d'Alexandre ; quand ils verront que les Mathematiques ont été plus cultivées que du temps des Ptolemées & des Alphonſes; alors ils n'auront plus de peine à croire tout le reſte : car c'eſt-là ce que l'éloquence des Orateurs ne ſçauroit augmenter, ce que l'imagination des Poëtes ne ſçauroit feindre, & ce que toute l'adreſſe & toute la flaterie des Hiſtoriens ne ſçauroit ſuppléer : Et comme l'Antiquité a jugé de la taille héroïque d'Hercule, non pas par ce qu'en ont dit les Hiſtoriens ni les Poëtes, non pas par la grandeur des monſtres qu'il a domptez, mais par la longueur du Stade qu'il avoit meſuré en ſe promenant ; ainſi la poſterité jugera de la grandeur du Roy, non pas par l'étenduë ni par la promptitude de ſes Conquêtes, mais par les grands Ouvrages dont il a donné les ordres en ſe délaſſant.

Mais les Mathematiques & la Phyſique travailleroient inutilement à la ſubſtance des choſes, MESSIEURS, ſi vous n'enſeignez le moyen de les traiter avec élegance. Car c'eſt particulierement la beauté de l'expreſſion, qui conſervera les grands Ouvrages, & qui les fait paſſer aux ſiecles à venir. Ces élegans diſcours de Phyſique, qui ont été compoſez par Platon, ont été lûs dans tous les ſiecles ; & quoyque la doctrine qu'ils contiennent n'ait pas toûjours été approuvée, ils ont paſſé juſqu'à nous ſans qu'il s'en ſoit perdu une ſeule ligne : Cependant les fameux Livres de Phyſique faits par Democrite, qui étoient plus ſolides, mais beaucoup moins élegans, ſont perdus il y a pluſieurs ſiecles. On n'a plus que le titre des Ouvrages Aſtronomiques d'Hipparque, qui ont été admirez de toute l'Antiquité ; & cette incomparable Hiſtoire des animaux, qui a couté tant de millions au Conquérant de l'Aſie, a eu beaucoup de peine à ſe défendre de l'injure du temps. On ſçait que cette Hiſtoire, toute admirable qu'elle eſt, a été negligée & comme perduë pendant un tres-long eſpace de temps ; & ſi elle a été conſervée, elle n'en eſt peut-être pas tant redevable à la doctrine qu'elle contient, qu'à une teinture d'élegance qu'Ariſtote avoit retenuë de la diſcipline de Platon : Tant il eſt vray que l'élegance du diſcours a ſouvent plus de force, pour conſerver les Ouvrages, que la ſolidité de la doctrine.

Il est donc necessaire, MESSIEURS, que vous aidiez à embellir les Ouvrages qui se font à la gloire du Roy, & il est impossible de les garentir de l'injure du temps à laquelle toutes choses sont sujettes, si vous ne nous assistez de vos conseils, & si vous ne nous éclairez de vos lumieres. C'est cette heureuse necessité qui vous a portez à m'admettre aujourd'huy dans cette Roïalle Assemblée; & c'est ce qui me donne aussi le moien de vous remercier : car je ne puis de moy-même vous rendre graces comme un si grand bienfait le merite; mais ce que je ne suis pas capable de faire de mon chef, l'Académie des Sciences m'aidera à le faire. Comme elle participera au profit des faveurs que je recevray de vous, elle prendra aussi part aux obligations que je vous auray ; & dés-à-present elle joint ses Complimens aux miens pour vous remercier, MESSIEURS, de l'honneur que vous me faites de me recevoir dans vôtre illustre Compagnie.

COMPLIMENT

Fait le 16. Janvier 1673.

PAR MONSIEUR CHARPENTIER, à Monsieur COLBERT, *aprés qu'il eut fait sçavoir à la Compagnie que le Roy luy avoit donné ordre de faire un fonds tous les ans pour les menus besoins de l'Académie, comme bois, bougie, journées de Copiste pour transcrire le Dictionnaire, même pour faire des jettons d'argent pour être distribuez au nombre de 40. à chaque jour d'Assemblée, aux Académiciens qui se trouveroient presens.*

MONSIEUR, (Car vous nous avez ordonné de vous parler ainsi.)

LES faveurs que vous nous faites se touchent de si prés à prés, que nous n'osons pas vous en venir rendre graces à mesure que nous les recevons. Mais si la crainte de vous importuner suspend quelquefois nôtre reconnoissance, il ne seroit pas raisonnable qu'elle l'étouffât entierement, & que nous ne fissions jamais paroître des sentimens si justes, & qui nous sont même si glorieux.

En effet, MONSIEUR, ce nous est beaucoup de gloire de voir que vous pensez à nous; & qu'au milieu de vos grandes occupations, il y ait des momens que nous puissions dire nous avoir été destinez.

Si l'Académie acheve le grand dessein qu'elle a entrepris, la posterité qui en sentira le fruit mieux sans doute que nôtre Siecle même, n'ignorera pas que vous y aurez eu une grande part, puisque nous avions absolument besoin de vôtre secours, pour combattre les difficultez qui nous restent à surmonter, & qui se multiplient ordinairement lorsqu'un Ouvrage de cette nature approche de sa fin.

Il n'est pas mal-aisé, MONSIEUR, de faire l'amas des materiaux necessaires pour le bâtiment d'un grand Palais, les moindres ouvriers sont capables de tirer les pierres de la carriere, il ne faut que de la force de bras pour les charger, il ne faut que des chariots pour les conduire: mais quand il est question d'assembler tous les materiaux avec ordre; qu'il faut en faire un tout dont les parties se correspondent, & introduire parmi les informes, une symmetrie excellente qui ravit les yeux des spectateurs, & qui fait que du bois & des pierres, qui n'ont aucun agrément à les voir en l'état que la nature les a produits, s'élevent à un si haut degré de perfection par l'arrangement, que de toucher nôtre ame dans la partie la plus sensible, & luy causer presque le même plaisir que la vûë du Soleil & des Astres; c'est ce qui ne se fait qu'aprés de longues meditations, & par le dernier effort de l'industrie humaine.

Le Dictionnaire de l'Académie est quelque chose de semblable. On a jusqu'à present foüillé dans tous les tresors de nôtre Langue; on a par un travail de trente-cinq ans ramassé ce qu'il y a de plus exquis; on a fait même plus que de l'amasser; on a donné quelque ordre & quelque forme aux matieres que l'on a traitées. Mais, MONSIEUR, nous remarquons encore un intervale notable entre l'endroit où nous en sommes, & la derniere perfection où nous voulons aller; & c'est presque toûjours le trajet qui est le plus penible, & où il y a le plus d'écueils à éviter.

Nous esperons neanmoins, MONSIEUR, d'en sortir heureusement, & nous ne devons pas même en douter, puisque vous voulez bien prendre le soin de ce travail Académique, qui sans doute embellira la Langue de ce Roiaume, &

qui peut-être aux yeux de l'avenir, tiendra sa place parmi les évenemens remarquables de ce Regne miraculeux.

PANEGYRIQUE DU ROY

Prononcé le 25. Aoust 1673.

PAR MONSIEUR L'ABBE' TALLEMANT le jeune.

IL n'est pas juste, MESSIEURS, qu'en un jour de victoire comme celuy-cy, l'Académie Françoise demeure dans le silence; auroit-elle bonne grace à demeurer oisive dans le temps qu'elle couronne l'Eloquence & la Poësie? Laisseroit-elle tout l'ouvrage aux autres, & y a-t-il apparence qu'elle se taise, quand elle anime tout le monde à parler? C'est sur nous que tombe l'honneur éclatant d'être à l'abri du thrône du plus grand des Rois; ne vous semble-t-il pas qu'il y ait quelque honte à laisser entierement aux autres le soin de l'en remercier? Tout le monde dit d'une commune voix, que les Muses sont entrées avec nous dans cet auguste Palais; sauvons-les, MESSIEURS, du reproche qu'on pourroit leur faire de s'être déja abandonnées à la paresse, parce qu'elles commencent d'être à leur aise; & ne souffrons pas qu'on les accuse de s'être enorguëillies jusqu'à se reposer sur les autres des effets de leur reconnoissance. Prenons part s'il se peut aux triomphes d'aujourd'huy: les illustres Vainqueurs que nous couronnons, souffriront bien que nous cuëillions aussi quelques lauriers; & l'occasion que nous leur avons donnée de faire éclater leur zele, & leur merite, les obligera sans doute à nous laisser quelque part d'une gloire que ce partage ne peut diminuer. Souffrez donc, MESSIEURS, que je tâche en ce jour si celebre de faire ce que le public attend de vous, & ce que cette illustre assemblée semble vous demander. Je laisse les sujets que ces Messieurs ont si heureusement traittez, n'osant pas y mettre la main aprés eux. Tout est grand, tout est auguste dans le sujet que j'entreprens, puis que je pretens vous entretenir d'un Roy toujours juste, & toujours victorieux. Avoüez seulement ma temerité: Les Muses attentives autour de moy soûtiendront ma foiblesse:

Je

Je les voy déja qui se presentent, & les diverses couronnes qu'elles portent sur leurs têtes, m'inspirent déja mille desseins differens. Reünissons, s'il se peut, tant de divers éloges; Et puisque LOUIS a également paru admirable dans la guerre & dans la paix, rappellons à ces deux états toutes les vertus qui brillent dans sa personne; prudent dans les attaques, infatigable dans les veilles, terrible dans les combats, moderé dans la Victoire, toûjours vaillant & toûjours vainqueur: Tel est LOUIS dans la Guerre. Prodigue dans ses dons, superbe dans la structure de ses Palais, magnifique dans ses fêtes, aimable dans ses plaisirs, juste juge des moindres differens de ses sujets, severe pour le crime & l'insolence: Tel est LOUIS dans la Paix; Et c'est dans ces deux états qui rassemblent toute la gloire d'un vray Monarque, que je vais vous le montrer, si mon discours peut seconder le zele qui m'anime aujourd'huy.

La Guerre est la plus forte passion des grands Princes, aussi il semble que c'est par elle qu'ils puissent principalement arriver à la gloire, puisque les Heros les plus renommez y sont parvenus par la valeur, la victoire & les conquêtes. Cependant LOUIS preferant le repos de toute la terre à l'amour qu'il avoit pour la victoire & les combats, & étouffant en luy-même l'ardeur de se signaler, dont nous avons vû des effets si prompts & si étonnants, languissoit, si je l'ose dire, dans une profonde paix, & pouvant tout vaincre & tout conquerir, se contentoit de rendre la justice à ses sujets, de leur faire sentir le bonheur de son Regne, & de leur faire goûter enfin toutes les douceurs d'une Paix tranquille. Que son courage a souffert de voir passer ainsi les premiers de ses beaux jours! Combien de fois s'est-il plaint d'être trop redoutable? Combien de fois a-t-il nommé, malheur, la crainte de ceux qui luy cedoient jusqu'à ses moindres pretentions? Mais de quelle joye aussi ne fut-il point capable quand il put douter quelque temps que l'Espagne dût ceder les droits de la Reine? Quelle impetuosité fut égale à celle de son courage? Cette ardeur génée depuis si long-temps, produisit des effets incroyables. Les plus fortes villes ne resisterent que trois jours, les Provinces entieres furent reduites au bout de deux semaines, tout cede au Monarque, tout obeït au Vainqueur. Arrêtez, Grand Roy,

moderez vôtre ressentiment, toute l'Europe tremblante s'engage à vous satisfaire : Le croira-t-on, MESSIEURS? tout prêt d'assujettir la Flandre entiere, ayant un beau pretexte d'un premier refus pour poursuivre ses conquêtes, pouvant tout par la force & par sa valeur, LOUIS se contente encore de ses legitimes pretentions : Au milieu du chemin de la gloire qu'on trouve dans les combats, ce Grand Monarque arrête sa course, écoute la justice la plus severe, & content d'avoir vaincu, redonne même à ses Ennemis une partie de ses conquêtes. Faisiez-vous ainsi, fameux Conquerant de l'Asie, lors que dépoüillant Darius, ce Roy puissant & malheureux, vous refusâtes même pour satisfaire vôtre ambition, le partage d'un des plus grands Empires de la terre qu'il vous offroit, & ou vous ne deviez rien pretendre. Apprenez que si nôtre Roy triomphant n'avoit voulu comme vous que conquerir & vaincre ; dans l'état où il étoit, & dans la terreur que donnoit le bruit de ses Armes ; aprés être parti de l'autre extremité de l'Europe, on l'auroit vu plus jeune que vous encore au bord de l'Euphrate fait gemir vôtre ombre de la douleur de voir sur la terre un plus grand Conquerant que vous.

Plusieurs Rois puissans unis ensemble, effrayez par de si extraordinaires commencemens, s'empresserent pour appaiser LOUIS, ils admirerent sa sagesse & sa moderation, ils connurent par sa generosité que la raison seule guidoit ses Armes, puisque dés qu'on luy fit justice, il mit les Armes bas ; & ils calmerent enfin la crainte qu'ils avoient de sa valeur, quand ils virent qu'il ne portoit la Guerre qu'aux lieux où il devoit legitimement commander. Ainsi la Paix fut presque aussi-tôt rappellée que bannie, & sans les injurieuses ingratitudes d'une Republique imprudente, sans doute que content de ces essais de valeur qui le rendoient déja si redoutable, LOUIS n'auroit songé qu'à maintenir le plus florissant Royaume du monde. Mais que dis-je, MESSIEURS? La Guerre a-t-elle rien troublé dans la France? N'a-t-elle pas au contraire extremement contribué à sa gloire ? C'est sur vous, infortunée Republique, qu'est tombé tout le malheur de la guerre. Nos provinces sont dans le calme & le repos, les vôtres sont desolées, les François y ont fait des preuves de valeur incroyables, vos soldats n'ont

presque point montré de courage : LOUIS enfin y a acquis une gloire immortelle, & vôtre Etat y a perdu en peu de jours toute la gloire qui l'avoit rendu recommandable pendant plusieurs siecles. Mais comment pourray-je, MESSIEURS, vous bien raconter tant de sieges & de combats, plusieurs fortes villes prises ensemble en deux jours, de grands fleuves passez à la nage à la vûë des ennemis, les Provinces soumises dans moins de temps qu'il n'en faut pour les parcourir? Fiere Hollande, quel étoit donc le fondement de cet orgueil qui vous faisoit braver les Rois ? La lecture de vos histoires vous avoit sans doute donné cette confiance, & vous vous étiez cruë invincible voyant alors vôtre Etat resister à toutes les forces de l'Espagne & de l'Empire : Mais vous deviez croire que les grandes actions de ces vaillans Princes qui conduisoient vos armées, & l'éclat de vôtre gloire passée, seroient plutôt un sujet de quelque émulation pour LOUIS, qu'une raison pour vous rassurer & pour l'empêcher de vaincre. Vous en avez fait la funeste experience, quand en un mois vous vous êtes vûs reduits à un petit espace de terre, & à vous faire un rempart de l'Ocean, puis que les plus fortes murailles & les plus profondes rivieres n'empêchoient pas nôtre Roy d'aller jusqu'à vous.

Mais toutefois, MESSIEURS, j'ay tort d'insulter à la foiblesse de nos ennemis. Ils ne manquent ny de force ny de courage, & je m'étonne même qu'ils n'ayent pas entierement succombé, & qu'ils ayent l'audace de resister encore. Comment s'opposer à la rapidité de LOUIS dans ses conquêtes ? Comment tromper sa vigilance ? Comment resister à sa valeur ? Voyez-le marcher à la tête de ses Armées, voyez-le tourner ses pas vers la Hollande ; ne diroit-on pas que c'est le Maître du Monde qui se promene dans son Empire, & qui va châtier quelques insolents ? Il passe par les Etats de plusieurs Princes, il traverse des Villes & des Provinces sans presque s'enquerir si l'on veut souffrir son passage, & va droit aux lieux où est le siege de la revolte. Trente Villes bien fortifiées & bien munies se rendent à l'aspect du Vainqueur, & ceux qui les gardent semblent n'y être demeurez que pour attendre leur Maître, & avoir l'honneur de le recevoir. Point de murs abbatus, point de combats, le plus grand soin est de se soustraire à la colere du

Prince, d'implorer sa clemence, & de se separer des ingrats qu'il veut punir. Avoüez, Grand Roy, que vous avez souvent rougi des conquêtes qui vous sembloient si faciles : vous avez eu honte de la foiblesse de vos ennemis, & vous avez cru plus d'une fois qu'il n'y avoit pas assez de gloire pour vous à vaincre sans beaucoup de resistance. Mais souffrez que je vous fasse connoître toute la grandeur de vôtre destin. Un Conquerant comme vous ne trouve rien qui luy resiste, on n'attend jamais des Armées accoûtumées à vaincre, on ne dispute point la victoire à des troupes qui passent les rivieres à la nage, qui vont en arrivant se loger dans le fossé d'une place presque imprenable, & qui ne rencontrent point d'ennemis qu'elles ne poussent sans balancer. Les Villes n'etoient-elles pas remplies de fortes garnisons? N'étoient-elles pas bien fortifiées & bien munies? Vos ennemis n'avoient-ils pas des troupes & des Generaux? Et n'est-il pas encore plus glorieux pour vous, que la crainte vous prepare en tous lieux la Victoire, que de l'acheter par le sang que vous ne répandez jamais qu'à regret. Avec ces Armées nombreuses & vaillantes conduites par un tel Capitaine que vous, choisissez, Grand Prince, où vous voulez regner. Ceux que vous attaquez, sçavent que vous resister c'est se perdre; que vous ceder c'est se rendre heureux; Tout vous craint, tout vous aime; Vôtre valeur soumet les superbes, vôtre bonté gagne tous les cœurs : Où trouverez-vous des Ennemis? & la gloire n'est-elle pas plus grande de forcer tout à ceder, que de ne rien acquerir que par la peine, & par le sang?

Ce n'est pas, MESSIEURS, que nos Ennemis n'ayent resisté plus d'une fois avec opiniâtreté, mais la promptitude & le nombre des Victoires en ont, pour ainsi dire, étouffé le souvenir : Zutphen, Nimegue, n'ont ils pas tenu quelque temps? N'avons-nous pas vû les bords du Rhin rougir de sang, & d'un sang même precieux, lors que tant de braves Guerriers se firent un chemin à travers les eaux pour entrer dans les païs les plus fertiles des Ennemis? Mais enfin LOUIS n'a plus rien à desirer, il a trouvé dans le Siege fameux de Mastric toute la resistance qu'il pouvoit attendre; & c'est-là qu'il a pris plaisir à faire connoître qu'il possedoit au souverain degré toutes les grandes qualitez d'un Capitaine : Oüy, MESSIEURS, il n'y a plus aucune sorte de gloire dont ce

Grand Roy puisse être jaloux ; Mastric en est le comble. Voyez avec quelle adresse il cache son dessein à ses ennemis: regardez toutes ses marches differentes, & avec quel ordre enfin il investit cette superbe Ville. Il retient l'ardeur accoûtumée de ses soldats, & se retient luy-même pour laisser aux assiegez le temps & l'honneur de se deffendre. Je m'imagine voir à cet important siege, tous les fameux Preneurs de Villes dont les Histoires nous racontent tant de belles choses; Je m'imagine, dis-je, les voir tous attentifs autour du Roy, pour le considerer dans cette action où il devoit faire éclater son experience dans le veritable art de la guerre. Quelle confusion n'ont-ils point euë de voir sa prudence à regler seul les attaques, & son courage à les appuyer & les soûtenir? Ils ont admiré sa vigueur dans les veilles, & dans les fatigues, & sa capacité dans l'ordre du siege, & dans les travaux qu'il ordonnoit; mais sur tout ils l'ont vû avec étonnement dépoüiller une partie de sa Majesté, & de sa Grandeur, pour prendre la douceur, & la familiarité d'un General, & d'un Capitaine. Quelle consolation pour ceux qui mouroient à son service, d'être loüez & regrettez d'un si Grand Prince, & d'attirer en mourant quelques-uns de ses regards! Quelle joye pour ceux qu'on remportoit blessez, de trouver en passant les yeux de leur Maître, de recevoir des éloges de sa bouche, & de ressentir les effets de sa liberalité! Quelle douceur enfin pour ceux qui revenoient vainqueurs du combat, de se voir couronnez par les mains de LOUIS, qui avoit été le témoin & le compagnon de leurs actions de valeur, & qui daignoit leur ceder en même temps quelque partie de sa gloire. C'est icy, MESSIEURS, que j'aurois un beau champ pour m'étendre sur la valeur de ce grand Monarque, si j'osois m'y abandonner; mais j'aurois peur d'être desavoüé de tous ses sujets, qui admirent en secret son courage, & blâment hautement le peu de soin qu'il a des jours qui leur sont si precieux. La crainte que nous avons que la loüange ne semble l'autoriser encore à exposer une vie qui nous est si chere, retient les transports de nôtre joye, & nous empêche de donner à sa valeur les éloges qui luy sont dûs. Qu'il me tarde, MESSIEURS, de le voir à l'ombre des Lauriers qu'il cueille avec tant de peril pour luy, & tant de crainte pour nous! Que j'aurois de joye de le voir avec tant de gloire échappé à

tous les dangers qui nous font trembler : C'est alors que je prendrois plaisir à vous le montrer commandant les assauts en personne, visitant luy-même toutes les Gardes, ordonnant de prés tous les travaux, & l'esprit aussi present au milieu du peril, que dans la plus profonde Paix. Retirez-vous Germains, n'avancez point, troupes Imperiales, ne venez point irriter encore la valeur de LOUIS, & ne donnez point à son courage un juste prétexte pour vous perdre, & pour ranger vos Etats sous ses Loix ; Laissez venir des ingrats implorer la clemence de leur bienfacteur : laissez leur le moment favorable qui peut empêcher leur ruïne entiere : La plupart des Provinces sont déja soumises, les plus fortes Villes sont renduës, LOUIS épargne le reste par generosité, & parce que cette Republique semble vouloir se reconnoître ; au lieu de rallumer le courroux du Roy, Germains, briguez son alliance, & travaillez à la Paix. Il nous tarde aussi-bien de revoir ce grand Roy couronné des mains de la Victoire, loin de tous les perils se redonner tout entier à ses sujets, & nous avons impatience de joüir en repos de toute la gloire que ses conquêtes font réjaillir jusques sur nous. Ce fameux Heros ne perdra rien de son éclat dans la Paix, & aprés avoir acquis une si belle reputation dans les combats par la rapidité de ses progrés, il retrouvera encore de nouveaux triomphes dans les exercices de la paix, puisqu'elle a été le commencement de sa gloire, & que sa conduite dans l'art de regner l'avoit dés ses plus jeunes ans rendu si redoutable à toute la terre.

Aprés les merveilleuses actions de la Guerre, il semblera peut-être que les doux emplois de la Paix doivent avoir peu d'éclat. Quand je songe toutefois que les Histoires nous montrent plusieurs Vainqueurs, & plusieurs Conquerans, & que dans toute l'Antiquité il ne s'est trouvé qu'un seul homme qui se soit rendu fameux par une longue Paix, j'ose dire que si LOUIS a beaucoup de gloire à surpasser tous les plus grands Capitaines dans le mêtier de la Guerre, il n'en a pas eu moins à rappeller, & même effacer par sa glorieuse maniere de regner dans la Paix, la memoire du siecle d'Auguste. La justice du Ciel a bien paru dans le malheur de la Hollande, qui par son imprudence & son ingratitude étoit venuë arracher LOUIS à la plus heureuse Paix que l'Europe

eût jamais vuë. En effet, MESSIEURS, a-t-on jamais vû un Roy gouverner avec tant de sagesse, & s'appliquer avec plus de soin au repos de ses sujets. On compteroit les jours par autant d'actions ou de bonté, ou de liberalité, ou de justice. La même fatigue que LOUIS se donne pendant la guerre pour vaincre ses ennemis, il se la donnoit pendant la paix dans son Cabinet à travailler à nôtre repos. Que de biens nous ont produit ces heureuses deliberations qui occupoient presque toutes ses Journées ! La fureur des Duels éteinte, a remis le calme dans les familles ; les voleurs détruits ont rassuré le public ; la justice reformée a banni la chicane ; le commerce établi, nous a apporté les richesses & l'hommage de toutes les nations ; les diverses manufactures de tous les Arts ont conservé chez nous l'abondance. Où sont les méchans que LOUIS n'a point punis ? Ou sont les malheureux qu'il n'a point protegez ? Quelle injuste autorité n'a-t-il point reprimée ? Quelle foiblesse n'a-t-il point secouruë ? Outre tant de biens sensibles, combien d'avantages agreables avons-nous reçus de sa main liberale ? Tous nos rivages embellis; ces bâtimens d'une structure immortelle, ces jardins delicieux, toutes ces Académies differentes où tous les beaux Arts cultivez avec étude, se sont élevez à la derniere perfection.

Pour mieux juger de tant de belles choses, il faudroit se mettre en la place de quelque François, que la curiosité auroit tiré de la France depuis quelques années, pour visiter l'Europe, les Indes, & tout ce qu'il y a de plus rare dans le monde. Il auroit laissé la Capitale de ce Royaume une vraye retraite de brigands, & la plus sale de toutes les villes ; les maisons du Roy incultes, & presque inhabitables ; il auroit laissé les finances entre les mains de quelques particuliers élevez en deux jours de la poussiere ; il auroit quitté nos ports degarnis de vaisseaux hormis de quelques Etrangers qui nous enlevoient toutes nos richesses, & nous apportoient des marchandises inutiles ; il auroit enfin laissé le desordre, l'ignorance, la barbarie à l'égard des plus beaux Arts, & peut-être auroit-il alors quitté nos rivages avec quelque plaisir. Quel changement à son retour ! Il trouve nos ports presque inaccessibles par le nombre des grands vaisseaux de guerre ; Il trouve des magasins prodigieux, les rivages de la mer embellis par

de fortes citadelles & par des bâtimens superbes pour la construction des vaisseaux ; Il y voit des navires de toutes les parties du monde, un nombre infini de Matelots & de Pilotes déja sçavans dans l'art de naviger, même pour les voyages de long cours : Quel étonnement pour luy quand il avance dans la France ; il trouve les chemins élargis & rendus beaux en toute saison ; il a peine encore à se desaccoutumer de la crainte des brigans qui occupoient tous les chemins ; il est étonné de marcher seul à toute heure, & de ne trouver par tout que le repos & l'abondance ; mais enfin, quel enchantement pour luy d'arriver en ces lieux ! Il méconnoît entierement une ville qui n'a rien de ce qu'il luy avoit laissé, il la trouve nette, il ne trouve que de grandes & belles ruës, la nuit y est aussi seure & aussi brillante que le jour, & sa tranquillité n'est plus interrompuë de cris & de plaintes comme autrefois : Quelle surprise pour luy de voir le Palais superbe des Rois presque achevé, cette façade du Louvre, l'attente de tout le monde depuis si long-temps, ornée d'un nombre infini de superbes colonnes ; ces autres monumens admirables qu'on éleve à la gloire du Roy, & de se promener dans ces jardins enchantez remplis de plantes & de fleurs les plus rares, & dressez avec un art jusqu'icy inconnu aux hommes. Mais tout cela doit ceder encore à l'étonnement que luy cause le soudain progrés de tous les Arts. Il voit les Architectes, les Peintres, les Sculpteurs en peu d'années rendus aussi habiles que les plus fameux de l'Antiquité : Il voit dans Paris tout ce qu'il y a de plus riche & de plus précieux dans le monde sorti des mains seules de nos artisans : Qu'il suive sa route jusqu'à Versailles ; c'est-là qu'il voit rassemblé tout ce que l'art humain peut inventer de plus admirable, mille fontaines dont la source semble être une mer entiere, mille statuës d'un prix inestimable, les peintures les plus exquises, les marbres les plus précieux, les meubles les plus riches, & tout ce qui se peut imaginer enfin de plus beau & de plus rare. Mais aprés avoir consideré tant de belles choses, qu'il fasse reflexion sur le changement qui est arrivé dans les esprits. Il voit la moderation qui a pris la place du luxe & de la licence ; il voit les puissans sans orgueil, les peuples sans insolence ; il voit les plus dignes dans les premieres places, les plus sages dans les Prélatures, les plus justes dans les Tribunaux ; il voit

enfin

enfin le merite reconnu & couronné. Ce sont là, MESSIEURS, les veritables fruits de la paix, dont nous joüissons depuis plusieurs années. Jettez les yeux sur l'Auteur de tant de biens, & vous verrez qu'en luy tout est conforme aux avantages qu'il procure à ses sujets. Il sied bien au plus moderé de tous les hommes d'inspirer la moderation aux autres; il sied bien au plus puissant des Rois, qui n'est fier que pour ses ennemis, de reprimer l'orgueil des puissans & des riches; & le plus sage des mortels enfin a bonne grace à aimer & recompenser les sages, & punir les méchans.

Je n'ay garde icy, MESSIEURS, d'oublier les bienfaits dont LOUIS a comblé les Sçavans, & sur tout la protection auguste dont il nous a honorez. On a vû des Rois & des Empereurs caresser les gens de lettres, mais LOUIS est le seul dont la liberalité se soit étenduë sur tous les Sçavans en general. Ses bienfaits les ont cherchez jusqu'aux pays les plus éloignez: il a recompensé la vertu qui étoit cachée dans les ombres d'une nuit presque continuelle, & ses propres Palais sont aujourd'huy la retraite de toutes les Muses. Dans l'un la Peinture & la Sculpture font triompher leur Art avec magnificence. C'est là qu'on a rendu à ces deux sœurs l'éclat qu'elles avoient perdu par le peu d'estime qu'on avoit pour elles, & c'est là que de simples artisannes qu'elles étoient devenuës, elles ont repris le nom glorieux de Muses, puis qu'elles raisonnent sur les matieres, & que l'esprit & le jugement conduisent les mains qui n'étoient guidées que par quelque heureux naturel. Ecoutez en ce même lieu les sçavantes leçons d'Architecture, qui vont desormais dans la France produire autant de Palais que de maisons. Venez entendre d'un autre côté des concerts melodieux, & vous verrez triompher la Musique, avec tout ce qu'elle a de plus brillant, les spectacles pompeux, les danses ingenieuses, & les machines surprenantes. Les sciences les plus profondes ont aussi leur place dans la maison d'un si grand Roy. Les Astronomes y font les observations les plus curieuses; les Physiciens les experiences les plus utiles, & c'est-là qu'on voit de nouveaux Archimedes, dont l'étude & l'application feront l'étonnement de nos neveux. Mais parmi tant d'éclat enfin, avoüez, fameuses Academies, que nos avantages sont encore plus grands que les vôtres. Souffrez que la protection du

plus grand des Rois nous donne aujourd'huy quelque vanité. Permettez-nous de croire que LOUIS, daigne nous aimer encore plus que vous, puisqu'il nous appelle dans sa propre demeure, puisque nous sommes plus prés de sa personne, & puisque, si nous l'osons dire, enfin il est de nôtre Corps, & le premier d'entre nous. Comme Roy il protege tous les beaux Arts, parce qu'il les aime, & que sa liberalité leur donne le moyen de s'accroître; mais ce n'est point seulement en qualité de Roy qu'il est Protecteur de l'Académie. Comme c'est principalement à la pureté de la Langue que s'applique cette Compagnie, l'Eloquence naturelle de LOUIS, l'heureuse facilité qu'il a à s'expliquer, le choix & la pureté des paroles dont il se sert, & ce charme inexplicable qu'il répand dans toutes les choses qu'il dit, l'ont fait à juste titre Protecteur de l'Académie. Il nous a fait un honneur & une grace extrême d'accepter cette qualité; mais quand il l'auroit dédaignée, il eût toûjours été vray qu'il en eût été le plus digne; & ce n'est pas la moindre gloire qui brille dans sa personne, que la gloire de bien parler, qui le rend le premier d'entre nous, comme toutes ses autres grandes qualitez le rendent le premier d'entre les autres hommes. En verité, MESSIEURS, quand je songe à tous ces heureux avantages qui nous étoient donnez par la paix, j'ay bien de la peine à m'abstenir de souhaiter son retour, & je ne puis m'empêcher de murmurer contre la folle audace de cette Republique, qui est venuë partager avec nous les soins de nôtre Prince, nous ravir son aimable presence, nous alarmer par la crainte de le perdre, mêler dans son ame des desirs de vengeance avec l'amour de ses sujets, qui occupoit seul ses pensées, & qui est venuë enfin pour se ruïner & montrer sa foiblesse, troubler nôtre repos, & suspendre les grands desseins de nôtre Roy, pour l'augmentation de nôtre gloire & de nôtre félicité.

Il est temps, Prince genereux, d'arrêter le cours de vos Victoires. Vos ennemis sont trop foibles pour meriter vôtre couroux: leurs Alliez jaloux de vôtre grandeur, n'osent même les secourir; des Rois moins patiens & moins moderez que vous, pouvant ce que vous pouvez, les compteroient déja au nombre de leurs sujets. Monarque glorieux, regardez-les tous comme vos esclaves, puisqu'il ne vous faut qu'une campagne pour les soumettre; mais redonnez à l'Europe une pro-

fonde Paix. La peur de vous avoir pour ennemi la rendra generale, & tiendra tous les Etats dans une parfaite union. C'est ainsi qu'Auguste, devenu le Maître du monde dés ses plus jeunes ans, donna la Paix à l'Univers; mais une Paix si heureuse, que la renommée en dure encore aujourd'huy, & sert de modelle pour le temps le plus fortuné de toute l'Antiquité. Grand Roy, vainqueur tant de fois, Monarque du plus florissant & du plus beau Roiaume du monde, quittez les armes qui ne trouveront plus où s'occuper : revenez au cœur de vos Etats joüir de tous les biens qui vous sont reservez. Que pouvez-vous desirer? Vos tresors sont immenses, vos sujets vous adorent; quelle gloire demandez-vous? Vous avez tout vaincu par la guerre, vous avez tout charmé dans la Paix; revenez vous redonner à vos peuples, venez attendre sur vôtre trône l'hommage de toutes les Nations. Riche & sage comme Salomon, vous serez l'Arbitre de tous les differens, & la curiosité de voir un si grand Prince, amenera sur nos terres les Rois les plus éloignez. Genereux & bon comme Auguste, vous verrez grossir vôtre Cour des plus puissans Princes de l'Univers, & les Sçavans comblez de vos bienfaits, marqueront vôtre siecle comme le siecle de la félicité.

Il semble, MESSIEURS, que le ciel veüille exaucer nos vœux, & que tout se dispose à appaiser la juste colere de LOUIS. Songez donc par avance à préparer les plus beaux traits de l'Eloquence & de la Poësie. Une longue Paix vous fournira du loisir pour parler de toutes ses victoires, dont le nombre vous accable aujourd'huy: dans ce Palais si prés de son trône, vous trouverez tous les jours de nouveaux sujets de l'admirer & de le loüer. J'ay commencé, MESSIEURS, parce que j'aurois eu trop de desavantage à parler aprés tant de rares genies qui me surpassent de si loin dans l'Art de bien dire. Mon zele a été assez heureux de prévenir les ouvrages fameux qui vont naître de vos veilles, & je ne prétens tirer d'autre gloire de mon discours, que celle de vous avoir marqué une partie des belles actions de ce Monarque invincible, ausquelles vôtre Eloquence donnera toutes les couleurs qui sont necessaires pour ne rien diminuer de leur grandeur & de leur éclat.

HARANGUE AU ROY

A SON RETOUR DE LA PRISE DE MASTRIC.

PRONONCÉE LE XXX. *OCTOBRE* MDCLXXIII. *par Monsieur l'Abbé* TALLEMANT *le jeune.*

SIRE,

NOUS revoyons VÔTRE MAJESTE' encore victorieuse, & la douleur que nous avons eüe de son éloignement est heureusement dissipée par un retour triomphant & glorieux. Mastric, le plus fier espoir de vos ennemis, a succombé sous l'effort de vos Armes, & cette superbe Ville s'est vuë soûmise en peu de jours par l'impetuosité de vôtre valeur, & par les seuls conseils de vôtre prudence. Quelle joye pour tous vos sujets qui aiment vôtre gloire, & vôtre personne, de vous revoir loin des perils qui les faisoient trembler, & couvert des plus beaux lauriers qui ayent jamais couronné la tête des Heros! Mais quel honneur pour l'Académie Françoise, de se voir employée, par vos Victoires continuelles, aux plus illustres matieres qui ayent jamais occupé les Muses! Il est vray qu'elle s'est plainte plus d'une fois de la rapidité de vos Conquêtes; les Muses mêmes tout accoûtumées qu'elles sont aux Exploits surprenants, ont trouvé quelque chose de si extraordinaire dans ce que la renommée leur venoit raconter tous les jours, qu'elles ont été souvent tentées de venir s'éclaircir auprés de V. M. s'il étoit vray que vous prissiez plusieurs fortes places en trois jours & les Provinces entieres en deux semaines; s'il étoit vray que vous entrassiez dans le pays de vos ennemis à travers les profondes rivieres bordées de soldats; ne pouvant croire que vous pûssiez, ainsi qu'on le publioit, forcer les élemens, braver la rigueur des saisons, & soûmettre la nature à tous vos desseins. Mais enfin, SIRE, il est juste que tout se ressente de la grandeur de V. M. Vos soudaines Victoires, vôtre rare

valeur, vôtre ſage conduite, vos vertus enfin vous montrent à l'Univers bien au deſſus de tous les Conquerans & de tous les Rois qui ont juſques icy paru ſur la terre. Il faut auſſi que tous vos ſujets dans leurs emplois differents ſurpaſſent les autres hommes, & qu'ainſi nôtre ſiecle devienne en quelque ſorte digne du Prince qui en eſt tout l'ornement. Nous voyons déja vos Capitaines & vos ſoldats devenus autant de Heros. La grandeur de vôtre ame a élevé leur courage, & leur a fait oſer ce que la plus haute valeur n'avoit pas ſeulement imaginé. Ce Palais nous montre un nombre infini de miracles que vous avez enſeignez à tous les Arts, & dont les hommes ne ſe fuſſent jamais crûs capables, ſi vous n'en aviez le premier conçû les deſſeins, & ſi vous ne leur aviez inſpiré le courage de les entreprendre. Les Poëtes & les Orateurs, animez de ce même eſprit, vont auſſi ſe ſurpaſſer eux-mêmes; & racontant ſimplement vos actions, ils ſeront plus élevez, plus magnifiques, & plus agreables que tous ceux des ſiecles paſſez. La grandeur & la hardieſſe de vos projets fourniront le merveilleux de leurs ouvrages, & le nombre de vos Victoires en fera la diverſité. Voilà, SIRE, ce que l'Académie Françoiſe peut offrir à V. M. pour marquer une partie de la reconnoiſſance qu'elle a des bienfaits dont vous l'honorez, & c'eſt ainſi qu'elle tâchera de répondre en quelque façon à l'honneur qu'elle a d'être depoſitaire de tant d'exploits memorables, pour en rendre compte à tous les âges, & leur propoſer en vous un Heros qui ſera le modele des Princes, l'amour des peuples, & l'admiration de toute la poſterité.



HARANGUE

DE MONSIEUR DE SEGRAIS, faite à Monsieur Colbert le 4. Janvier 1674. sur le rétablissement du Committimus *de l'Académie Françoise.*

MONSIEUR,

De toutes les graces que l'Académie a obtenuës du Roy depuis que Sa Majesté l'honore de sa protection, aucune ne l'a plus sensiblement touchée que le rétablissement de ses Privileges. Cette faveur luy donne des marques d'une grande distinction ; elle la délivre de l'importunité des affaires, & luy conserve le plus beau séjour de la France : mais ce que cette Compagnie estime encore davantage, elle se voit maintenant assûrée du repos & de la tranquillité qu'elle souhaite si ardemment, pour se consacrer à la gloire d'un Roy, qui est l'honneur du monde, qui par sa valeur, sa prudence, & sa justice est digne de toutes les loüanges qu'on peut meriter. En vain, Monsieur, vous essayez de nous cacher ce que nous vous devons en cette conjoncture. L'Académie reçoit trop de faveurs de Sa Majesté pour méconnoître la main qui a accoûtumé de les répandre. Elle découvre vôtre maniere d'obliger à l'air & à la grace qui accompagnent ce bienfait, & elle voit avec joie qu'elle le doit à ce merveilleux esprit, qui au milieu des soins que vous donne le soûtien d'une grande Guerre, est encore occupé de tout ce qui peut faire l'avantage des Lettres, & la félicité du merite. Vous devriez donc, Monsieur, ne recevoir que de tres-humbles remercîmens de sa part. Cependant au lieu des graces qu'elle vous doit rendre, elle ose vous en demander une nouvelle. Elle vous conjure, Monsieur, par cette bonté toûjours prête à la soûtenir, de faire connoître à Sa Majesté sa parfaite reconnoissance, & la veneration qu'elle a pour ses admirables qualitez ; & comme elle est persuadée que le plus

ſeur moien de vous plaire, c'eſt de publier les loüanges de ce grand Roy, elle m'ordonne de vous aſſûrer que ſi elle y eſt portée par ſon inclination, & par ſon devoir, elle y eſt encore pouſſée par le deſir de meriter l'honneur de vôtre eſtime, & de témoigner le reſpect & l'attachement qu'elle a pour vous.

HARANGUE

Faite le 28. Janvier 1674.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ REGNIER, à Monſieur Daligre, ſur ſa promotion de la Charge de Garde des Sceaux, à celle de Chancelier.

MONSEIGNEUR,

Si dans la nouvelle dignité dont vous eſtes reveſtu, l'Académie Françoiſe ne conſidéroit que ce que l'on a accouſtumé d'y conſidérer le plus, ſi elle ne regardoit que la grandeur & l'importance d'une Charge qui vous rend l'arbitre ſuprême de la Juſtice & l'Oracle vivant du Prince, ce ne ſeroit point à vous à qui elle croiroit en devoir marquer principalement ſa joye. Elle chercheroit à la faire éclater dans tous les ſouverains tribunaux de la France, à qui le nom d'Aligre eſt ſaint & vénérable depuis long-temps: & elle s'efforceroit de la faire paroître à tous les Ordres de l'Eſtat, qui vous voyent avec plaiſir occuper la meſme place qui a eſté autrefois ſi dignement remplie par celuy dont vous tenez la naiſſance. Mais, MONSEIGNEUR, nous viſageons, dans l'honneur que Sa Majeſté vous a fait, quelque choſe qui eſt encore bien plus glorieux pour vous, que l'élévation où elle vous a mis. C'eſt le teſmoignage public que le Prince du monde le plus éclairé & le plus ſage vient de rendre par-là, à voſtre capacité & à voſtre merite. Il avoit deſja fait voir la haute opinion qu'il en avoit lorſque vous confiant les marques les plus ſacrées

de son authorité il n'avoit laissé dans tout son Royaume qu'un seul titre au dessus de vous : & maintenant qu'il en recompense vostre vertu, ne declare-t-il pas publiquement qu'il l'a reconnoist au dessus de toutes choses. Tous les autres advantages de la Charge dont le Roy vous a honoré sont desormais plustost les advantages de toute la France, que les vostres particuliers, & l'on ne doit s'en rejoüir avec vous, MONSEIGNEUR, que parce que vous faites vostre felicité, du bonheur public. Mais la gloire qui vous revient du tesmoignage éclatant que Sa Majesté vous donne par là de son estime, est une chose qui vous est toute particuliére, & c'est aussi de cet advantage plus que de tous les autres que l'Académie Françoise vient icy vous tesmoigner sa joye. Joüissez long-temps, MONSEIGNEUR, d'un bien si précieux & si solide, d'un bien qui est au dessus de toutes les dignitez, & au dessus de tout ce que le Roy peut jamais donner, quand il auroit des sceptres & des couronnes à distribuer. Ce sont les souhaits que fait pour vous, MONSEIGNEUR, l'Académie Françoise, & elle les fait avec d'autant plus d'ardeur qu'outre qu'elle y est obligée par l'intérest general de l'Estat, elle s'y trouve encore particuliérement engagée par les graces qu'elle a receuës nouvellement de vous, & dont elle conservera éternellement la reconnoissance.

Il avoit scellé les Lettres du restablissement de l'Académie dans son droit de Committimus.

COMPLIMENT

COMPLIMENT

Fait dans l'Archevêché le 16. Avril 1674.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ TALLEMANT le jeune, à Monseigneur l'Archevêque de Paris sur la dignité de Duc & Pair, où le Roy venoit de l'élever.

MONSEIGNEUR,

VOUS procurez tant d'honneur à l'Académie Françoise par le nouveau rang que vous venez d'acquerir, qu'il est bien juste qu'elle vienne vous témoigner en même temps sa joie & sa reconnoissance. Il luy doit être bien doux de voir les plus illustres de son Corps élevez ainsi aux premieres dignitez, & l'éclat qui tombe sur eux réjaillit infailliblement jusques sur elle. J'ose toutefois vous dire, MONSEIGNEUR, que l'Académie est moins sensible à l'honneur qu'elle reçoit qu'à la justice qu'on vous rend. Remplie comme elle est de Pairs, de Prélats, de Ministres, honorée de la protection d'un Roy glorieux ; & d'ailleurs ne prenant interêt qu'à ce qui regarde la vertu, il y a apparence que le nouveau Titre que vous acquerez ne l'eût pas si fortement touchée, si elle ne le regardoit comme une recompense du merite : & ce qui luy donne une joie sensible, c'est de voir ainsi couronner l'Eloquence dont elle fait sa principale & sa plus chere étude; & de remarquer en même temps que la main du plus grand des Rois de plus en plus semble s'accoûtumer à répandre ses bienfaits sur le sçavoir & sur la vertu ; car enfin, MONSEIGNEUR, quelque bienséance qu'il y eût à donner à la dignité d'Archevêque de Paris, le rang où vous l'élevez, elle l'auroit longtemps attendu si vous ne l'aviez possedée. Vous répandez cette marque d'honneur, qui est accordée à vôtre seule Personne sur une posterité qui vous est étrangere; & c'est une gloire toute nouvelle, & qui vous est particuliere d'acquerir de nouveaux Titres & de nouveaux hon-

neurs aux dignitez que vous possedez. Ce n'est pas ici le lieu, MONSEIGNEUR, de s'abandonner à ce que l'Académie pourroit penser & dire sur vôtre sujet : elle ne doit pas vous retenir long-temps quand tout le Royaume s'empresse de vous applaudir. Souffrez seulement qu'elle espere que ces nouvelles dignitez vous approchant davantage de la Couronne, elle va trouver en vous encore un plus fort appuy. L'Eloquence & le Sçavoir vous ont produit d'assez grands avantages, pour croire que vous aimerez toûjours ceux qui en font une profession particuliere ; & c'est de leur main aussi que vous recevrez les Eloges qui sont dûs à vôtre vertu. Oüy, MONSEIGNEUR, si l'Académie Françoise merite la reputation qu'elle a acquise, & la roïale protection que vous luy avez procurée, elle instruira la posterité des obligations qu'elle vous a, & des grandes qualitez qui vous ont si justement acquis l'estime & la confiance du plus grand Roy du monde.

DISCOURS

Prononcé le 17. May 1674.

PAR MONSIEUR DE BENSERADE, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Chapelain.

MESSIEURS,

CE seroit un mauvais debut pour un nouvel Académicien, que de vous fatiguer d'un long discours, & j'ay haste d'être quitte d'un Compliment qui sent la Harangue, & qui marque bien moins la reconnoissance que la coûtume. Souffrez cette impatience, d'autant plus excusable qu'elle est d'un homme qui jusques ici ne vous a point paru trop pressé, puisque c'est ensuite d'une reflexion de plusieurs années sur son peu de merite, qu'il se voit à la fin revêtu du glorieux Titre de vôtre Confrere. Nous avons eu de part & d'autre des mesures à garder, & des scrupules à vaincre. Vous avez prétendu peut-être que je n'y avois point apporté les formalitez &

les diligences necessaires, & j'ay crû que c'étoit faire les pas pour y parvenir, que de tâcher à m'en rendre digne.

L'Académie est illustre en son origine & en son progrés; un puissant Genie qui n'a rien fait que de grand & que de noble, en a été le Fondateur; elle est sortie de cette même Teste, d'où tant d'autres merveilles sont sorties pour l'éternelle felicité de l'Etat; elle est composée d'excellens esprits, l'érudition & la politesse y regnent, les premieres dignitez y brillent; & comme la pourpre & le ministere l'ont établie, il y entre encore aujourd'huy du ministere & de la pourpre.

Quand il ne seroit point de mon devoir par vos regles de parler de feu Monsieur le Chancelier, Protecteur de vôtre Compagnie, je n'en laisserois pas échapper l'occasion par le tendre respect que j'ay pour sa memoire, & je répandrois volontiers tout mon esprit & tout mon cœur sur un sujet qui fut l'ornement de son Siecle, & qui me sera toûjours précieux. Mais afin de le bien loüer, je n'ay simplement, & sans le secours des paroles, qu'à vous faire observer ces trois Tableaux, que vous voiez selon que je vous les nomme, RICHELIEU, SEGUIER, LOUIS, quel rang pour le second, & par consequent quel éloge!

Auguste luy-même ne dédaigne point d'être le successeur de Mecenas, & l'appuy des Muses. Il vous protege, il vous loge dans son Palais, il vous approche de sa personne sacrée, & vous donne lieu de l'examiner à loisir, vous qui êtes comptables a la posterité des moindres actions de sa vie, s'il y a du plus ou du moins en ce qui est parfait.

J'avouë ma foiblesse, & le veritable motif qui m'a fait aspirer à être de vôtre Corps. Je n'ay pû tout seul soutenir plus long-temps l'idée que j'ay conçuë de nôtre Monarque; & me sentant accablé du poids de sa gloire, j'ay pensé combien il me seroit avantageux de me joindre à vous, & de mêler une foible voix dans vos concerts, & dans vos chants de triomphe, sur tout aprés que Sa Majesté auroit mis la derniere main aux grandes choses qu'elle medite, & qui nous donneront tant à mediter.

Voilà déja ce Prince en Campagne, qui pousse bien loin devant luy sa renommée, & la terreur de ses justes armes. La fortune & la victoire le suivent de prés, & renouvellent entre ses mains leur serment de fidelité. Il marche accompagné de

son activité infatigable, de sa fermeté magnanime, de son courage intrepide, de sa prudence consommée, & du reste de ses hautes & Roiales qualitez, où nos expressions ne sçauroient atteindre.

Je finis, & n'ay garde de m'embarquer mal à propos sur une mer fameuse par ses écueils. Il faudroit que j'eusse la force héroïque de celuy dont je n'ay que la place pour m'en acquiter dignement, & pour vous obliger à vous applaudir à vous-mêmes du choix dont vous avez bien voulu m'honorer.

DISCOURS

Prononcé le 13. jour d'Août 1674.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ HUET, à present Evêque d'Avranches, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de Gomberville.

MESSIEURS,

Si je ne faisois reflexion que sur moy-même, j'aurois sujet de douter que je pusse répondre à l'honneur que vous me faites aujourd'huy de me recevoir dans vôtre illustre Académie; & j'apprehenderois même de me faire voir dés l'abord indigne de vôtre choix, en m'acquitant mal du remerciment public que je vous en dois faire, & qui est comme une premiere épreuve du merite de ceux que vous associez. Ce seroit inutilement que je chercherois en moy de quoy soûtenir la dignité du rang que vous me donnez parmi vous, Vous, dis-je, MESSIEURS, celebres par tant de marques d'esprit, de suffisance, & de politesse. La reputation même de cet excellent homme dont je tiens la place; ses beaux ouvrages également élegans & ingenieux, me font sentir ma foiblesse, & appercevoir mes défauts. Mais sur tout ce nom auguste qui releve si haut l'honneur de cette Assemblée, cette protection Royale qui la fait fleurir avec tant d'éclat, me rend timide comme elle vous

rend jaloux de vôtre gloire, & vous engage à ne souffrir personne entre vous, qui ne puisse justifier vôtre choix par sa vertu, & se rendre digne de prendre part aux faveurs que le Roy répand sur vous. Tout cela, MESSIEURS, me feroit entrer dans une juste défiance, si je ne jettois les yeux que sur moy : car n'y trouvant pour toute recommandation que quelque usage des lettres anciennes ; belles à la verité, & dignes de l'application des plus nobles esprits ; mais peu estimées en ce siecle, presque bannies du commerce du monde poli, & releguées dans la poussiere & l'obscurité de quelques cabinets ; je me retirerois dans cette obscurité même, pour y joüir sans éclat des douceurs d'une oisiveté agreablement occupée, & y chercher des plaisirs que vous connoissez, MESSIEURS, & que le vulgaire ignore.

Mais, MESSIEURS, cela même qui pourroit m'abbattre le courage me le releve, & dans ces considerations qui pourroient faire ma crainte, je trouve de justes raisons pour la bannir, & recevoir avec confiance la grace que vous m'avez faite.

Comment pourrois-je penser à l'estime que cette fameuse Académie s'est acquise, & parmi nôtre nation & parmi les nations étrangeres, sans desirer d'y prendre part? Seroit-ce entendre mes interêts, que de ne pas goûter, comme je dois, le bonheur que je tiens de vous, MESSIEURS, d'être appellé au partage de cette riche succession de gloire, que nous ont laissée tant d'hommes rares, choisis & réünis contre la barbarie par le grand Cardinal de Richelieu, & opposez aux entreprises, & au progrés de l'ignorance ? Vous-mêmes, MESSIEURS, vous me communiquez une partie de vôtre éclat, en me communiquant le titre glorieux de vôtre Confrere. J'entre avec vous dans un heureux commerce de réputation & d'honneur, où je contribuë si peu du mien, & où vous me faites une si ample & si avantageuse part du vôtre. Je deviens aujourd'huy comme vous l'auteur de tant d'excellentes productions d'esprit dans tous les genres d'écrire, qui sont parties de vos mains. J'ay droit maintenant à cette loüange qui vous est si legitimement dûë, de vous être assujetti l'Usage, cet injuste tyran des langues, d'avoir purgé la nôtre de la grossiereté & de la rudesse des siecles passez, de luy avoir donné l'abondance & l'élegance de la Latine & de la Grec-

que, dont la politesse si vantée a été l'effet seulement d'un usage arbitraire ; & de l'avoir autant relevé par dessus ces anciennes, que les reflexions des personnes intelligentes & éclairées sont au dessus des caprices du hazard. Enfin, MESSIEURS, cette couronne de laurier qui couvre vôtre teste, commence d'étendre ses branches sur la mienne, & cette immortalité à laquelle vous aspirez & que vous meritez, fait aujourd'huy ma prétention & mes desirs comme les vôtres.

Il est temps, MESSIEURS, que je me dépoüille de cette timidité scrupuleuse, qui m'a si long-temps fait apprehender de m'exposer au grand jour de cette illustre Compagnie. Vôtre choix fait ma hardiesse : je me défierois de vôtre discernement, si je me défiois de mes forces ; & j'ose esperer, aprés l'honneur de vos suffrages, de n'etre point un indigne successeur de cet homme illustre qui m'a précedé. Son merite si universellement reconnu m'inspire une ambition que je ne connoissois point. Je sens naitre en moy une violente émulation de le suivre & de l'atteindre, & j'ay lieu enfin de me promettre qu'avec le secours des lumieres que je puiseray parmi vous, je retourneray plus propre à éclairer l'esprit de ce jeune Prince, à l'instruction duquel j'ay l'honneur de contribuer : quoy qu'à dire le vray nous voyons tous les jours sortir de luy des éclats & des rayons d'un naturel si heureux, que nous ne pouvons douter qu'il n'éclaire luy-même les temps à venir par ses propres lumieres.

Ces motifs, MESSIEURS, sont puissans à la verité pour vaincre ma retenuë, mais quelque chose de plus fort encore me pousse & m'anime. Quelque idée que la magnificence de ce superbe Palais me donne de la Majesté du Prince qui vous y reçoit, il m'en donne une plus haute encore de sa vertu, lorsque je vous y vois assemblez. Les Muses, dont vous soûtenez la gloire, aprés la perte de ce celebre Chancelier, qui les avoit, pour ainsi dire, adoptées, étoient errantes & desolées. Le Roy leur tend les bras, il les reçoit dans son sein, il se les rend familieres & domestiques, il leur imprime un caractere de grandeur qui doit nous élever l'esprit & le courage, & nous faire faire de nouveaux efforts pour ne rien concevoir de bas, rien de mediocre, rien qui ne

soit digne de l'auguste protection qui fait le principal ornement de cette Académie, comme le merite du grand Roy qui nous la donne, doit faire le principal sujet de nos veilles.

A quoy me suis-je occupé jusqu'ici ? pourquoy me suis-je arrêté si long-temps à admirer dans l'antiquité des exemples de vertus que je croyois sans égales ? Nôtre âge les a toutes ramassées, plus grandes & plus pures, dans la personne du Monarque, à qui le Ciel nous a soumis pour nôtre bonheur. Je puis trouver en luy la valeur du plus vaillant des Grecs, sans y trouver ses emportemens & ses autres defauts. J'y puis trouver le même desir de gloire que dans le plus grand des Romains, mais des moiens plus équitables pour l'acquerir. J'y vois la rapidité des conquêtes de l'un & de l'autre, mais beaucoup plus de moderation pour les laisser borner par la justice. De quoy se pourra vanter l'heureux siecle d'Auguste, que nôtre Auguste ne nous fasse aujourd'huy revoir avec avantage, un grand Etat mieux reformé dans toutes ses parties, l'ordre plus solidement rétably, la licence plus fortement reprimée, le merite plus liberalement reconnu, nos frontieres plus glorieusement reculées, nos ennemis plus promptement domptez, nos voisins dans un plus grand respect, ou dans une plus grande crainte, l'abondance plus universellement répanduë, les disettes moins frequentes, par tout une plus parfaite correspondance du chef & des membres ? N'a-t-il pas même sçû nous choisir, & nous donner un Mecêne, autant ou plus appliqué que cet ancien à accroître la gloire & la puissance de son Maître ; qui travaille avec un pareil ou plus grand succés à l'ornement de cet Etat, par le rétablissement des Lettres ; à l'utilité publique en faisant refleurir les beaux Arts & le commerce ; & qui comme luy se montre sensible aux plaisirs de l'esprit, & vient se délasser de ses penibles & glorieux emplois dans les exercices Académiques ?

Toutes ces grandes & merveilleuses qualitez, qui, partagées autrefois, ont fait plusieurs Heros, & qui réünies aujourd'huy, ne font que celuy à qui nous avons l'honneur d'obéïr ; ces qualitez, dis-je, fourniront desormais un plus noble objet à mon admiration & à mes études, & un plus juste sujet à mes loüanges, que tous ceux qui m'ont occupé dans l'histoire ancienne. Tant d'éloquens Panegyriques, tant d'é-

loges ingenieux, dont elles vous ont donné la matiere, MESSIEURS, ne me font point apprehender des redites ennuieuses. Le sujet est trop vaste pour être épuisé. Nous nous abusons, si nous croyons l'égaler par le secours que nous empruntons de l'art. Quelque industrieux que soient nos soins, nôtre Prince est trop grand pour être montré tout entier à la posterité. L'idée que luy en donneront par leurs rapports defectueux toutes les voix de la renommée, & toutes les plumes mêmes de l'Académie, sera toujours imparfaite, & au dessous de la verité; mais je feray cependant suppléer la diligence à la foiblesse, & si je ne puis signaler ma force, ou mon adresse dans une si belle entreprise, j'y signaleray au moins ma volonté.

RÉPONSE

DE MONSIEUR L'ABBÉ FLÉCHIER, alors Directeur, au Discours prononcé par Monsieur l'Abbé Huet, le jour de sa reception.

MONSIEUR,

L'ACADEMIE n'entreprend pas de répondre aux loüanges que vous luy avez données, ni de vous donner celles que vous meritez vous-même. Le remercîment que vous venez de luy faire, la confirme dans l'opinion qu'elle avoit de vous; & la reconnoissance que vous luy avez témoignée si éloquemment, luy fait connoître combien vous étiez digne de la grace, que vous croyez qu'elle vous a faite.

Vous appellez ainsi, MONSIEUR, le choix qu'elle a fait de vous pour remplir une de ses places, & vous croyez tenir de sa bonté, ce que vous ne devez qu'à son jugement & à sa sagesse. Quelque desir qu'elle eut depuis long-temps de vous voir dans ses Assemblées, elle a suivi ses loix plutot que ses inclinations; rien ne l'a prevenuë en vôtre faveur que vôtre propre merite: elle a eu plus d'égard à sa dignité qu'à vos emplois, & cherchant à se faire approuver du public plutot qu'à se satisfaire elle-même, en vous associant à tant de per-

sonnes

ſonnes illuſtres qui la compoſent, elle a bien prétendu vous faire honneur, mais elle n'a pas crû vous faire grace.

Elle regretoit la perte qu'elle avoit faite, & ne penſoit qu'à la reparer, Vous le ſçavez, MONSIEUR, elle voit avec douleur ceder à la neceſſité fatale des ans ces hommes choiſis qui préſiderent à ſa naiſſance, qui formerent ſa premiere reputation, qui ont ſuivi toutes ſes fortunes, & qui l'ont élevée par leurs ouvrages juſqu'au degré de gloire où elle eſt montée ; ces hommes de ce premier âge, ou les lumieres étoient ſi pures, la ſocieté ſi douce, l'émulation ſi noble, la vie ſi tranquille, & ſi innocente ; ces hommes, qui ayant reçû, pour ainſi dire, les prémices de l'eſprit Académique, l'ont entretenu dans la Compagnie, & qui joignant la raiſon à l'uſage, & les reflexions à l'experience, ont été tout enſemble nos compagnons & nos maîtres, & nous ont laiſſé des regles & des exemples de bien parler, de bien écrire, & de bien vivre.

Tel étoit celuy dont vous occupez aujourd'huy la place. Son imagination vive & féconde, ſon diſcours pur & poli, ſa raiſon droite & éclairée, ſon genie noble & élevé, ont paru dans ces narrations ingenieuſes, ou ſous des noms de Heros ſuppoſez, il repreſente des vertus veritablement héroïques.

Ces pertes ne peuvent être que tres-ſenſibles, mais, graces au Ciel, elles ne ſont pas irreparables. Le ſiecle eſt fertile en beaux eſprits, nos ſuffrages ne peuvent tomber que ſur de bons ſujets, & nous n'avons jamais eu plus de droit d'eſperer cette glorieuſe immortalité que le deſtin ſemble avoir promiſe à l'Académie.

Vous commencez, MONSIEUR, à y partager avec nous tous les avantages qui s'y rencontrent. Juſques ici il manquoit quelque choſe à vôtre gloire & à vôtre reputation, & vous montez aujourd'huy comme d'un degré dans l'ordre des Lettres.

Quelle douceur ne trouverez-vous pas dans nos Aſſemblées ? Là, ſous les loix d'une agreable ſocieté, ſe fait un commerce d'eſprit où chacun fournit de ſon fond, & profite de celuy des autres. Chacun vient s'y décharger en commun des treſors qu'il a recueïllis dans ſes études particulieres ; il ſe forme comme un cercle brillant, ou pluſieurs penſées, comme autant de lignes de lumiere venant à ſe réünir en un

point, refléchiſſent aprés ſur le public. La communication, le conſeil, l'exemple, tout inſtruit, tout excite une loüable émulation ; on s'affermit dans ſes connoiſſances ; on s'éclaircit de ſes doutes ; on ſe défait de ſes préventions ; on regle ſes études ; on polit ſes diſcours, on redreſſe ſes jugemens.

C'eſt à ces ſoins & à ces ſecours mutuels que nôtre ſiecle doit tant d'ouvrages où l'on admire également la force & la délicateſſe de l'eſprit ; ces traductions ſi nobles & ſi naturelles, qu'on quitte ſouvent les originaux pour les copies ; ces poëſies ingenieuſes qui ont fait les délices de la Cour & de la Ville ; ces tragedies qui étalent pompeuſement ſur nos theatres les heros anciens avec toute la grandeur & la majeſté qu'ils avoient autrefois dans la Grece, & dans l'Italie ; ces traitez de phyſique ou de morale, dépoüillez des duretez & des rudeſſes d'une autre philoſophie où l'on trouve la ſolidité & l'agrément tout enſemble ; ces hiſtoires qui remettent devant nos yeux les ſiecles paſſez, ou qui préparent à la Poſterité le ſiecle preſent, les unes lûës avec plaiſir, les autres attenduës avec impatience.

Comme autrefois c'étoit aſſez pour animer les braves de Sparte, de leur montrer des Trophées d'armes, des inſcriptions & des portraits de leurs Ancêtres, ou de leur raconter en peu de mots les guerres, & les victoires de leur Republique, j'ay crû, MONSIEUR, que pour réveiller en vous l'ardeur que vous avez toûjours euë pour les Lettres, je n'avois qu'à vous faire le plan de nos aſſemblées, & a rappeller en paſſant dans vôtre memoire les travaux & la gloire de nos Confreres qui deviennent aujourd'huy les vôtres.

Si j'avois à parler à quelqu'un qui ne fuſt que médiocrement touché de l'amour des ſciences, je me ſervirois du pouvoir que donne la Compagnie à ceux qui ont l'honneur de parler pour elle. Je dirois qu'un Academicien n'eſt pas un homme ſans fonction dans la Republique des Lettres ; qu'il a ſes regles & ſes obligations ; que s'étant chargé volontairement d'une portion du travail commun il doit répondre de ſes occupations & de ſon loiſir ; qu'il s'engage en une diſcipline, qui toute douce & toute libre qu'elle eſt, ne laiſſe pas d'avoir ſes ſoins & ſes aſſujettiſſemens ; qu'il eſt d'un homme ſage de remplir juſques aux moindres de ſes devoirs ; qu'il ſeroit dur de gemir dans la ſervitude, mais qu'il n'eſt pas

ſeant d'abuſer de ſa liberté ; & qu'enfin dans toutes les ſocietez bien réglées il y a des coûtumes qui valent des loix, & des bienſeances qui ſans donner aucune contrainte ne laiſſent pas d'impoſer une eſpece de neceſſité.

Mais je ſçay, MONSIEUR, les intentions de l'Académie. Elle n'entend pas que je vous faſſe de ſa part des exhortations inutiles, elle connoît la paſſion que vous avez toujours euë pour tous les exercices Académiques. Apprendre les langues les plus difficiles, connoître les livres & les Auteurs, foüiller curieuſement dans la plus ſombre antiquité, ç'ont été vos premiers plaiſirs & comme les yeux de vôtre enfance. Les études continuées de l'un à l'autre ſoleil, les jours confondus avec les nuits, l'avidité de tout apprendre & de tout ſçavoir, les longues lectures où le travail des yeux ſuffiſoit à peine au plaiſir de l'eſprit, ç'ont été les emportemens de vôtre jeuneſſe.

Que diray-je de ces voyages entrepris, non par une vaine curioſité de voir des Cours étrangeres, ni par un deſir ambitieux de faire valoir ſes talens, & d'avancer ſa fortune, mais pour communiquer avec les Sçavans, & pour voir une Reine celebre, qui plus touchée du deſir de ſçavoir que du plaiſir de regner, établiſſoit la politeſſe dans des Provinces autrefois barbares ? Que diray-je de cette moderation qui vous fit préferer les douceurs de la retraite à l'honneur d'inſtruire ce jeune Roy qui remplit aujourd'huy le Trône du grand Guſtave ? Que diray-je de ces Académies dont vous avez été un des principaux ornemens, de celles dont vous avez été le chef ? Ne ſont-ce pas autant de gages de l'eſtime & du zele que vous aurez pour l'honneur de cette Compagnie, en un temps où ſa ferveur ſe renouvelle, & où elle acheve ce grand ouvrage qui luy a coûté tant de travaux & tant de veilles ?

Et certes, on peut croire que ce n'eſt ni la difficulté de l'entrepriſe, ni le relâchement de ceux qui la conduiſoient, qui en ont retardé ſi long-temps l'execution ; c'eſt plûtôt une certaine fatalité qui reſerve aux ſoins & aux ordres du plus grand des Rois, la fin & la perfection de toutes les grandes choſes. Il étoit juſte qu'aprés avoir deſarmé le crime, arrêté le luxe des particuliers, & les diſſipations publiques, reprimé la licence dans ſes armées, purgé la juſtice de ce qu'elle

avoit d'incommode ou de mercenaire, aboli la fureur des duels, & donné par ses Edits & par ses exemples, la veritable idée de la valeur; il étoit juste, dis-je, qu'aprés avoir reglé toutes les parties de son Roiaume, il reglât encore les belles Lettres; qu'il reformât la langue des peuples comme il en avoit reformé les mœurs; qu'il leur apprît à bien parler, aprés les avoir obligez à bien vivre; & qu'en un temps où il fait des actions si éclatantes, il fournît à ses sujets les moiens de les raconter noblement.

C'est à vous, MONSIEUR, qui partagez avec nous l'honneur de sa protection, de partager la reconnoissance que nous luy devons. Faites des portraits de luy qui puissent servir d'exemple à la derniere posterité, & pour dire quelque chose de plus, contribuez par vos soins & par vos lumieres à faire un portrait vivant de ses héroïques Vertus, dans l'esprit de ce jeune Prince, qui rempli de grandes maximes pour sa conduite, & de grands principes pour ses études, commence déja d'être le Juge de nos Ouvrages, & comme le second Protecteur de l'Académie Françoise.

DISCOURS

Prononcé dans l'Académie Françoise le 27. May 1675.

PAR MONSIEUR GUERIN, l'un des Députez de Messieurs de l'Académie de Soissons, lorsqu'ils vinrent luy faire Compliment, sur l'établissement de leur Académie.

MESSIEURS,

QUOYQUE l'Académie de Soissons vous doive d'infinies actions de graces, elle ne pense neanmoins qu'à vous donner des assurances d'un profond & inviolable respect. Vous l'avez comblée de tant de faveurs, qu'elle chercheroit en vain des paroles pour exprimer l'excés de vos bontez, & la grandeur de sa reconnoissance.

En effet, MESSIEURS, si elle se voit établie par un Prince également sage & magnanime, par un Prince digne

de commander à toute la terre, elle ne ſçauroit attribuer cet heureux évenement qu'à l'approbation que vous avez accordée à ſes exercices. Si un Cardinal, dont le merite rend à la Pourpre plus d'éclat qu'il n'en reçoit, en jette les premiers fondemens, & l'honore de ſa Protection ; ſi un Miniſtre au deſſus de tous les éloges y met la derniere main, & l'anime aux grandes choſes par de précieuſes marques de ſa bienveillance, c'eſt parmi vous, c'eſt dans cet auguſte Corps qu'elle trouve & ce Protecteur illuſtre, & ce Mecene incomparable.

Quelles aſſemblées ont pû même ſe feindre une plus noble origine ? Quelles villes, quelles Republiques ont eu plus de raiſon de ſe vanter de leurs fondateurs ? Mais quel avantage, MESSIEURS, quelle gloire pour nous d'être élevez à l'alliance d'une Compagnie, qui eſt aujourd'huy dans toute l'Europe la regle de la politeſſe & de l'éloquence ?

Lorſque les Romains aſſocioient d'autres peuples à leurs privileges, c'étoit toûjours, ou pour recompenſer quelques ſervices ſignalez, ou pour reconnoître un merite extraordinaire. Ici, MESSIEURS, où ſont nos ſervices ? Qu'y a-t-il en nous de recommandable ? Si nous avons quelque goût, quelque diſcernement pour les belles Lettres, nous le devons à l'émulation que vous nous avez inſpirée, nous le devons aux Livres inimitables & immortels dont vous avez enrichi le monde ; & cette veneration que nous avons & pour vous, & pour tout ce qui part de vos mains ſçavantes, qu'eſt-ce autre choſe qu'un tribut neceſſaire qu'on ne ſçauroit vous refuſer ſans injuſtice ?

Ainſi, MESSIEURS, nous ne pouvons aſſez admirer ni vôtre generoſité, ni nôtre bonheur. Vous comblez des deſirs que nous ne formions que dans un mêlange confus de hardieſſe & de crainte. Nous obtenons ce que nous n'aurions pu prétendre ſans préſomption. Une Compagnie protegée, cherie de nôtre invincible Monarque, une Compagnie où la vertu, le ſçavoir, où toutes les grandeurs humaines ſe réuniſſent, nous admet à la participation de ſa gloire. Des hommes en qui le divin genie du Grand Richelieu vit encore, des hommes par qui tout le monde ſçavant eſt éclairé, nous ouvrent les précieux treſors de leurs lumieres. Nous ne marcherons plus comme autrefois dans l'obſcurité, nous ne craindrons plus de nous égarer dans des routes in-

certaines & dangereuses : Nous pourrons nous purifier dans ces sources d'eaux vives. Il nous sera desormais permis de nous parer des fleurs, & de nous nourrir des fruits que produit ce champ fertile d'érudition & de politesse.

Aprés cela, MESSIEURS, faut-il s'étonner que le public régarde nos assemblées comme un nouveau Seminaire érigé pour travailler avec vous, & sous vôtre conduite à l'exaltation de ce regne, pour faire passer aux siecles à venir les prodigieux évenemens qui le relevent au dessus des regnes les plus memorables ? Faut-il s'étonner qu'il en conçoive de si hautes esperances ? La suffisance des Maîtres forme ces grandes idées de la capacité des disciples.

Et à dire vray, MESSIEURS, quels progrés ne ferons-nous point dans la science de la parole, instruits par les restaurateurs de la vraye & ancienne éloquence ? Ce que la nature nous a refusé, nous l'obtiendrons de vos enseignemens, nous l'obtiendrons de vos exemples & de nos veilles plus utilement employées. La protection du Grand Cardinal, qui dans Rome même efface le merite des plus grands hommes qu'on y admiroit autrefois ; les bontez du genereux Mecene qui daigne jetter les yeux sur nous, qui acheve nos desseins, qui excite nôtre ardeur parmi les plus importantes occupations du Ministere ; l'heureuse necessité de prendre toûjours des Protecteurs dans l'Académie Françoise, tous ces glorieux avantages nous éleveront au dessus de nous-mêmes, & nous donneront la hardiesse de tenter les plus hautes & les plus difficiles entreprises.

Mais aprés tout, MESSIEURS, oserons-nous parler d'un regne si merveilleux ? Pourrons-nous representer les actions d'un Prince, devenu l'amour & les delices de son peple, la terreur de ses ennemis, l'étonnement des Nations ? Il n'appartient sans doute qu'à vous de peindre ce Heros ; il n'appartient qu'à vous de faire voir à la posterité combien il est ferme dans ses resolutions, prudent dans ses entreprises, judicieux dans le choix de ses Ministres, moderé, bon, équitable. Sa magnanimité, sa sagesse, l'intrepidité de son cœur, son experience dans la guerre, le nombre de ses conquêtes; toutes ces merveilles passent de bien loin nôtre intelligence. Il sçait conserver la vigueur aux loix, & le repos à ses sujets parmi le tumulte des armes : il cueïlle luy-même les lauriers

dont la Victoire le couronne : il arrête, il confond, il dissipe toutes les puissances de l'Europe unies contre luy : il forme des sieges, il force des citadelles, il assujettit des Provinces, & malgré ces travaux & ces empêchemens, au milieu des perils où l'expose sa valeur, il peut penser à l'avancement des Lettres : il érige des Académies sous ses Pavillons, & dans le champ de Mars. Enfin nous ne voyons rien en luy qui ne nous étonne, rien qui ne nous éblouïsse, & si vous ne nous accoûtumez à l'éclat de tant de vives lumieres, si vous ne prenez le soin de nous fortifier, quelque effort que nous fassions pour vous suivre, nous serons contraints d'en demeurer à une sterile & impuissante admiration.

Achevez, MESSIEURS, achevez vôtre ouvrage, justifiez vos premieres faveurs, & faites que nous puissions répondre à ce que toute la France attend de nous. Rendez-nous dignes de la gloire, & de vôtre alliance, & de nôtre établissement. Vous ne pouvez accorder ces graces à des personnes qui s'appliquent plus fortement à vous étudier, & qui ayent, ou plus de docilité & de soûmission, ou plus de reconnoissance.

REPONSE

DE MONSIEUR DE SEGRAIS, alors Directeur, au Discours de Monsieur Guerin de l'Académie de Soissons.

MESSIEURS,

IL n'appartient qu'à la Gloire de faire des rivaux & de les rendre amis. Si un merite tel que le vôtre excite en nous l'émulation ordinaire entre les personnes qu'elle anime, il nous inspire aussi cette bienveillance inseparable de l'estime & de la conformité des sentimens.

Nous avons le même but, nous aurons les mêmes occupations. Vôtre Académie se veut donner au service du public & à l'étude des belles lettres : la nôtre est doucement flatée de voir que des personnes de vôtre capacité & à vôtre exemple, les plus honnêtes gens des autres villes s'efforce-

ront de l'imiter. La beauté & l'éloquence de vôtre discours marquent que vous avez acquis ce que l'art peut ajoûter à un beau genie ; mais si, comme il le paroît par le zele dont vos paroles sont animées, vôtre plus forte passion a toujours été de vous rendre dignes de publier les loüanges du Roy (vous venez de l'éprouver, MESSIEURS) en quel lieu pouviez-vous être plus agreablement écoutez que dans ce superbe Palais, où sa Majesté nous appelle par sa munificence royale ?

Ce Monarque, plus noble encore, & plus auguste par ses qualitez heroïques que par la splendeur de son sang qui n'a rien de comparable dans le monde, n'a point dédaigné d'ajouter aux titres qui luy sont si legitimement dûs, de Pere de la patrie, de Victorieux, & de Conquerant, celuy de Protecteur de cette Académie. Il souhaite de la rendre de jour en jour plus florissante, il n'y admet que les plus dignes sujets de sa Cour & de son Royaume, il la comble de graces, de faveurs, & de privileges. Où pouviez-vous donc, MESSIEURS, trouver des auditeurs plus favorables ? Vous avez l'honneur de compter de ce nombre une personne qui le seconde dans les penibles travaux que luy coûtent tant de triomphes, & le desir de donner la paix à ses peuples. Ce sage Ministre qui fuit ses propres loüanges, vous fait lire sur son visage que nous sommes naturellement touchez d'entendre loüer l'objet de nôtre admiration. C'est l'unique plaisir dont il laisse divertir les soins & les veilles de son inconcevable attachement pour la gloire & la personne de son Prince.

Que si de nôtre part, excitez par nôtre devoir, & admirant comme vous les qualitez sublimes & éclatantes de ce Grand Roy, nous nous representons les charmes, la presence, & la penetration de son esprit ; l'éloquence & la politesse qui luy sont naturelles, cet air de grandeur répandu en sa personne & en toutes ses actions, cette phisionomie plus divine qu'humaine ; si nous voulons loüer son intrepidité dans les perils, sa vigueur dans l'execution de ses entreprises, sa prudence heureuse dans le choix de ses Generaux, sa sincerité & son exactitude dans ses paroles, son équité en toutes choses, ne sommes-nous pas en droit de vous appeller à nôtre secours par l'union que vous nous offrez, & dans la juste apprehension de succomber sous un si pesant fardeau ? Sage Politique, fameux Capitaine, Grand Roy,

Roy, il est encore genereux Maître, tendre, & fidelle amy; il est le plus puissant & le meilleur de tous les hommes; à compter seulement ses vertus, la moisson est si abondante que nous n'y sçaurions être appellez en trop grand nombre.

Venez donc, MESSIEURS, entrez avec nous dans ce champ vaste & fertile; secourez-nous de vôtre activité & de vos belles connoissances : le plus seur moyen de laisser vôtre nom vivant dans la bouche des hommes est de rendre au sien les honneurs qui luy sont dûs. J'ajoûterois que comme ce Heros n'a point eu d'ennemis qu'il n'ait vaincus; il ne connoît point de vertu qu'il ne protege; mais je ne puis vous exciter à l'amour de la gloire que par ellemême. Si vous fuyez les vices & les vanitez qu'elle méprise, si libres de la fonction de vos charges, ou des devoirs de vôtre profession, vous ne donnez vôtre loisir qu'à des choses honnêtes, attendez toutes les suites heureuses d'une vie innocente; prenant la vraye sagesse & le solide honneur pour guides, vous arriverez du moins au terme des malheurs de la vie par la route la plus débarassée & la plus agreable. Soissons est celebre pour avoir donné le nom à des Princes du sang, pour avoir été la capitale d'un Royaume, & la demeure de grands Rois; il le sera encore pour être habité par des Citoyens aussi doctes & aussi parfaits que vous.

Nous ne doutons pas, MESSIEURS, que l'illustre Cardinal que vous avez choisi pour vôtre Protecteur dans cette Compagnie, ne seconde des desseins si glorieux. Son esprit occupé des grandes affaires & si capable de les soûtenir, ne negligera point les sciences pour qui la nature luy a donné tant d'inclination; il vous éclairera de ses lumieres, il vous animera par son exemple. L'Académie vous promet de l'en solliciter, & dans toutes les occasions qui pourront s'en offrir, elle tâchera de vous témoigner l'estime que vous meritez, & la consideration qu'elle a pour vous.

DISCOURS
DE L'UTILITÉ DES ACADÉMIES,
Prononcé le 27. May 1675.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ TALLEMANT
le jeune.

MESSIEURS,

IL y a eu dans tout le cours des siécles peu d'assemblées de gens de lettres, qui ayent paru sous le nom d'Académies. La premiere a été chez les Grecs, instituée par Platon, qui dans un lieu agreable aux portes d'Athenes, rassembla les plus habiles Philosophes de son temps, pour conferer des plus épineuses questions de la Philosophie. La seconde a été chez les Romains, & Ciceron fut celuy qui prit soin d'orner un lieu solitaire auprés de Rome, & c'est de là même que sont sortis ces beaux livres Académiques, & quelques-uns de ces traitez que nous admirons encóre tous les jours. On a vû dans nos derniers temps plusieurs autres Académies; mais sans pretendre rien diminuer de l'estime qui leur est dûë, je compte pour la troisiéme l'Académie Françoise, instituée, sous l'aveu du Roy LOUIS LE JUSTE, par le Grand Cardinal de Richelieu. Souffrez, MESSIEURS, que je remarque en passant les glorieuses circonstances de ces illustres Académies, instituées par les trois plus grands genies que l'on ait vû naître parmy les hommes, florissantes dans les trois siecles du monde les plus beaux & les plus renommez, & immediatement suivies du regne des trois plus grands Heros qui ayent paru sur la terre. Quels instituteurs, Platon, Ciceron, Richelieu! Quels disciples! En Grece, les Xenocrates, les Polemons, les Speusippes, les Aristotes : à Rome, les Pisons, les Lucullés, les Hortenses, les Varrons: en France, les Balzacs, les Vaugelas, les Racans, les Voitures. Quels siecles! Athenes florissante, Rome au sommet de sa gloire, la France triomphante. Quels Princes,

ou plûtôt quels Heros enfin ont paru dans ces temps si remarquables! Alexandre, Auguste, Loüis. C'est ainsi qu'il semble que lors que les lettres ont été dans le plus haut degré de leur élevation, elles ont necessairement amené avec elles tout ce que la terre pouvoit produire de plus merveilleux, & ont été accompagnées de tout ce qu'il pouvoit y avoir de plus éclatant dans le monde; ou plûtôt, c'est ainsi que lors que le Ciel meditoit de donner de grands Heros à la terre, il en preparoit l'arrivée par un amas brillant de genies admirables dans tous les Arts, & faisoit préceder leur venuë par de nouvelles lumieres, qui sembloient venir par avance éclairer les lieux où ces grands hommes devoient paroître, pour rendre ces lieux plus dignes d'être le theatre fameux de leurs grandes actions.

Ne croyez pas, MESSIEURS, que ces trois Académies doivent au hazard tout l'éclat dont elles ont brillé, & dont elles brillent encore aujourd'huy; c'est l'effet ordinaire & presque infaillible des Académies, de produire un grand nombre de personnages illustres, & de rendre ensuite un siecle celebre en toutes choses.

Mais pour bien connoître toutes les differentes utilitez des assemblées Académiques, & pour suivre quelque ordre, prenons une Académie dans sa naissance, examinons ses utilitez secrettes, & le profit qu'elle porte même à ses disciples, & ensuite nous la conduirons jusqu'au comble de sa gloire.

La premiere démarche de celuy qui veut former une Académie est d'assembler les gens de lettres, & j'ose dire, MESSIEURS, que cette premiere démarche est presque tout. Je ne m'étonne point si on a vû si peu d'Académies; je m'étonne encore moins que ces Académies ayent tant fait d'honneur à leur siecle: il n'est rien de plus difficile que d'assembler des gens de lettres, mais il est aisé de concevoir que leur union & leurs conferences peuvent faire des progrés infinis. Il faut l'avoüer, MESSIEURS, le sçavoir & le bel esprit sont ordinairement accompagnez de quelque orgueïl, de peu de complaisance, & de beaucoup de jalousie. Quand Platon voulut assembler ces Philosophes illustres qui composerent son Académie, il eut besoin sans doute, de beaucoup de déference à leurs sentimens pour ne pas choquer la deli-

catesse de leur orgueïl, d'une grande douceur pour attirer leur complaisance, & l'on doit croire enfin qu'il eut un genie extrêmement élevé au dessus d'eux, pour n'être point sujet à leur jalousie. Il faut des esprits du premier ordre, il faut de ces hommes extraordinaires que le ciel envoye si rarement, pour former de pareilles assemblées.

Il est vray que cinq ou six fameux Personnages ont commencé en quelque maniere les conferences de l'Académie Françoise, mais nous sçavons, MESSIEURS, à qui nous en devons la premiere idée & la veritable naissance; c'étoit quelque chose que cinq ou six amis se fussent assemblez, mais pour faire l'élite de ce que la France avoit de plus poli, pour établir une societé douce & civile entre tous les rivaux d'un même siecle, pour ranger des gens de lettres sous une espece de discipline, pour réünir enfin dans un ouvrage commun toutes les lumieres des esprits les plus éclairez du plus florissant Royaume du monde, il ne falloit pas moins qu'un Richelieu. Combien de fois malgré ses soins a-t-on vu chanceler un dessein si grand & si utile? Ne sçavons-nous pas que ceux mêmes qui avoient donné occasion à une si noble idée, ont gemi quelque temps de voir ainsi leur societé augmentée, leur liberté gesnée en quelque maniere, & leurs secretes assemblées devenuës publiques? Non il ne falloit pas moins qu'un Ministre plein d'autorité, & d'un esprit au dessus des envieux & des jaloux.

Mais s'il est difficile, MESSIEURS, de former une Académie, & d'assembler ceux qui en doivent être les ornemens, on peut dire aussi que dés qu'elle est formée, tout devient facile, & que ceux qui la composent y découvrent tant d'utilitez pour eux-mêmes, que les mêmes choses qui de leur part s'opposoient à son établissement, servent ensuite à sa conservation. Cette espece d'orgueïl si naturel à ceux qui par leur esprit se sont mis au dessus des autres, perd par la societé tout ce qu'il a de farouche, & ne conserve qu'une certaine fierté qui fait concevoir de grands desseins, & entreprendre de grands ouvrages: le manque de complaisance adouci par la civilité, sert à reprendre les defauts sans indulgence, mais aussi sans aigreur; & la jalousie enfin se change en une noble émulation.

Sitôt que l'Académie fut formée, quel brillant amas de

lumiere! que d'agrément & d'utilité pour ces grands hommes qui y furent appellez! Quelle douceur d'être mêlé parmi l'élite des plus beaux esprits du monde! quelle utilité de profiter de l'étude & de l'application des plus habiles en toute sorte de litterature! Car enfin, MESSIEURS, on ne peut exceller qu'en une chose. La Poësie seule, vous le sçavez, se partage entre plusieurs personnes differentes, mais la societé d'une Académie rend utiles à chacun tous les divers talens de ceux qui la composent, par ces conversations sçavantes & ingenieuses où chacun apporte de son fonds, & parle selon le genie que la nature luy a donné, & qu'il a cultivé par l'étude. Que ce fut un commerce agreable & utile tout ensemble, quand on vit dans un même lieu les Silhons, les Meziriacs, les Bourzeis, fournir ces sçavantes éruditions qui font tant de plaisir à l'esprit, & qui découvrent l'origine de toutes choses; les le Vayer, les la Chambre, apporter les plus curieuses connoissances de la Philosophie; les Duryers, les d'Ablancours, les Vaugelas, découvrir tous les avantages de nôtre langue, par ces traductions admirables qui font tant d'honneur aux Anciens! Quel profit, quelle douceur, MESSIEURS, de joüir en même temps de l'éloquence d'un Balzac, de l'agrément d'un Voiture, de la fécondité presque incroyable de Monsieur Godeau! quelle satisfaction enfin de voir ensemble tant de Poëtes fameux, les Haberts si heureux dans leurs belles & ingenieuses fictions, Chapelain si celebre par tant de beaux ouvrages, Gombaut si sçavant à tourner de beaux Sonnets, Tristan si naïf dans ses descriptions, Maynard si châtié dans son style, & si agreable dans ses Epigrammes, Racan grand disciple de Malherbe, & également admirable dans le Pastoral & dans le Lyrique, & tant d'autres enfin que la posterité n'oubliera pas s'ils échapent presentement à ma memoire.

Je ne croy pas, MESSIEURS, qu'on puisse douter que tant de grands hommes ensemble ne s'instruisent beaucoup mutuellement; les lumieres des uns augmentent celles des autres, & il arrive infailliblement, que bien qu'on n'excelle qu'en une seule chose, on devient pourtant également capable en toute sorte de styles & de litterature.

Pourray-je bien ici faire connoître à ceux qui m'entendent toutes les utilitez qu'on tire de la continuation de ces

ſortes de conferences ? C'eſt là qu'on ſe forme un goût exquis & raiſonnable par ces critiques judicieuſes qui ſe font tous les jours : C'eſt là qu'on apprend à travailler ſolidement, & à polir ſes ouvrages par le peu d'indulgence qu'on a pour les défauts, & par les ſages avis que l'on reçoit. Enfin c'eſt là qu'on cultive avec plus d'étude & de ſuccés les talens qu'on a reçûs de la nature, par la noble émulation de paroître, & de n'être pas inferieur aux autres. Vous connoiſſez la verité de ce que je viens de vous dire, & j'avouë, MESSIEURS, que je l'éprouve plus qu'aucun autre ; L'Académie eſt une Bibliotheque vivante, on apprend tout ſans peine & ſans étude ; ma bonne fortune qui m'a amené parmi vous dés ma premiere jeuneſſe, m'en a fait fait faire une plus particuliere experience qu'à vous, qui étes entrez dans l'Académie avec un jugement, & un goût tout formé, & avec toutes les belles connoiſſances que les gens de Lettres prennent ſoin d'acquerir. Si j'avois ſçû profiter de mon bonheur, que j'aurois appris de belles choſes parmi vous ; je laiſſe à juger du profit immenſe que j'aurois pû faire, ayant devant moy les plus beaux modelles, & entendant parler tous les jours les Maîtres en toute ſorte d'arts & de ſciences.

C'eſt ici, MESSIEURS, qu'il faut que je declare à tous ceux qui nous honorent aujourd'huy de leur preſence, la grandeur de l'ouvrage que nous avons entrepris : qu'il nous ſoit permis une fois de prendre un peu d'orgueil, & d'avoir quelque opinion de nos veilles, & de nos travaux. Que faiſoient aprés tout les Académiciens Grecs & Romains ? Ils étoient appliquez aux ſeules queſtions de la Philoſophie ; mais dans nôtre travail quelle diverſité, quelle abondance de matiere ! que ne trouve-t-on point dans la vaſte étenduë d'une langue ; toutes les ſciences & tous les beaux arts, les regles de la ſocieté civile, les converſations galantes, que ſçay-je enfin, la nature, & les dépendances de toutes choſes : les queſtions de la langue ſont des treſors infinis, les mots ſont comme les ſemences de tout ce qu'il y a d'agreable & de profond : qu'il faudroit de divers talens pour être un parfait Académicien ; il n'eſt rien dans la nature qu'il ne fallût connoître, il n'eſt aucune ſcience qu'il ne fallût poſſeder ; mais cette diverſité qui ſe trouve dans les mots & dans les choſes, ſe trouve heureuſement auſſi dans ceux qui compoſent cette

Compagnie. S'il faut définir & diviser, nous avons des Philosophes ; s'il faut construire, nous avons des Grammairiens; si les matieres sont d'éloquence, nous avons des Orateurs ; si elles regardent la Poësie, nous avons recours aux Poëtes : pour la politesse du style nous ne manquons point de Courtisans ; pour l'histoire les plus sçavans Historiographes de nôtre siecle sont parmi nous ; traitons-nous les matieres de Justice ou de Politique ? ceux qui par leur merite se sont élevez aux premieres places dans le Ministere & dans les Tribunaux, ont soin de nous les expliquer ; parlons-nous d'affaires Ecclesiastiques ? nos Prelats & nos Abbez nous empêchent de nous y abuser. Enfin, MESSIEURS, si je l'ose dire même, nous trouvons parmi nous de la galanterie, & c'est ce mêlange heureux, qui fait la douceur, & l'utilité de nos assemblées.

Je regarde Richelieu, ce fameux Cardinal, comme un curieux qui cherche les fleurs les plus précieuses pour orner un parterre ; il ne se contentera pas de deux ou trois sortes de fleurs, quelque rares, & quelque belles qu'elles puissent être ; il en assemblera plusieurs, & songera seulement en chaque sorte de choisir les plus belles & les plus recherchées; toutes ces fleurs differentes se servent mutuellement, leurs couleurs mêlées avec art se prêtent de l'éclat les unes aux autres ; & de leur agreable mêlange enfin, il se forme une beauté surprenante, qui rassemble en elle toutes les differentes beautez, qu'elles avoient chacune en elle-même. C'est ainsi qu'a travaillé cet homme rare qui a formé l'Académie; il ne s'est pas contenté de Philosophes, & d'Orateurs, il a fait le choix parmi les Doctes, les Grammairiens, les Poëtes, les Historiens, les Courtisans, de ceux que le merite, & la renommée avoient distinguez des autres ; A mesure que la mort cruelle nous a ravy ces grands hommes, ces places, non sans quelque heureuse fatalité qui préside à la reputation de cette Compagnie, ont été remplies dignement ; & c'est par cette heureuse suite de grands Personnages, presque tous differens dans leurs caracteres, que l'Académie s'est élevée enfin à ce degré de gloire où nous la voyons aujourd'huy.

Jusques ici, MESSIEURS, j'ay parlé des utilitez secretes d'une Académie, & du profit qu'elle porte même à ses disciples : c'est maintenant au public que je m'adresse, &

ceux qui nous écoutent seront peut-être surpris, quand ils apprendront tout ce qu'ils doivent aux veilles des Académiciens, & quand ils connoîtront tous les biens solides, qu'ils ont retirez de leurs doctes Assemblées.

C'est une commune ingratitude du vulgaire de ne rechercher jamais la premiere source du bien, & de ne s'attacher qu'à ce qui luy est le plus proche & le plus sensible : Demandez quelle est la cause de la politesse du langage & des mœurs, & d'où vient que la France est maintenant si remplie de science & d'esprit ; fera-t-on l'honneur à l'Académie de luy en attribuer quelque chose ? Cependant, MESSIEURS, il est vray de dire que tout ce qu'il y a d'éloquence dans la chaire & dans le barreau, toute cette pureté de langage qui est répanduë dans les écrits des particuliers, & cette justesse de style qui est presque universelle dans le Royaume, sont venuës insensiblement des conferences de l'Académie. Je dis encore plus, c'est elle qui bannissant les metaphores, & les pointes ridicules, a formé le goût, & donné de l'esprit presque à tout le monde ; Et enfin il est aussi vray que la politesse, & l'amour des Sciences & des beaux Arts, & mille autres biens sont dûs à l'Académie ; comme il est vray pareillement que l'Académie doit toutes ces choses, & se doit Elle-même au Monarque glorieux que le Ciel nous a donné. Car enfin, MESSIEURS, en matiere d'Académie, comme en toute autre chose, c'est aux Chefs que la principale, & la plus grande gloire est dûë. La France a été fertile en grands Capitaines & en braves soldats : mais tout le cours de nôtre Monarchie en a-t-il fourni en si grand nombre, & de tels que ceux que nôtre invincible Heros a conduits, & formez à la guerre ? Ce Royaume a de même été fertile en Sçavans & en rares esprits : mais la France, le monde ensemble en a-t-il jamais fourni de pareils à ceux que cet Auguste Monarque a inspirez, & formez aux grandes choses par le nombre surprenant de ses belles actions ?

Richelieu assembla les Muses autour du berceau du jeune Prince ; il semble qu'il prévit deslors qu'elles auroient besoin un jour de nouvelles forces pour raconter le nombre de ses victoires ; & il voulut ainsi les assembler de bonne heure, pour leur donner le temps de se perfectionner entre Elles, & de se rendre dignes de chanter un jour les loüanges du

plus

plus grand des Rois. Pendant qu'il croissoit en âge, & que la Fortune & la Vertu luy préparoient ce destin admirable qui le met au dessus de tous les Rois de la terre, ces sçavantes Filles concertoient en particulier, travailloient à se polir, & préparoient des guirlandes immortelles pour le couronner. Voilà la raison du silence de l'Académie pendant vingt années. Ses conferences étoient assiduës, ses études étoient continuelles, & par des critiques raisonnables, par le choix du bon & du mauvais usage, par une exacte recherche de l'élegance & de la politesse, l'Eloquence & la Poësie s'élevoient insensiblement à la perfection où nous les voyons aujourd'huy. Il est vray que l'ouvrage commun de l'Académie n'a point encore été donné au public : mais tant de beaux ouvrages partis de la main des particuliers ne sont-ils pas de toute l'Académie ? D'où est venuë cette élegance & cette justesse semées dans tous leurs écrits ? N'en sont-ils pas redevables à ces conferences Académiques, où les questions de la langue sans cesse agitées, ont enfin fixé le noble usage ? Mais disons tout, MESSIEURS, & avoüons que sans la protection auguste dont le Roy a honoré l'Académie, elle ne seroit pas encore élevée au degré de gloire où elle est parvenuë. La paresse & la fierté des Muses ont été surmontées par les bienfaits & par les caresses de LOUIS ; & sa presence enfin, par sa protection Roïale, a fait parmy ces doctes Filles, ce qu'elle a fait par tout où elle a porté sa lumiere. Ce grand Roy marche-t-il à la tête de ses armées ? les Villes se rendent en foule, les Provinces se soûmettent en peu de jours, la Victoire vole d'une rapidité jusqu'icy inconnuë sur la Terre. Veut-il élever des remparts & fortifier des Villes ? les pierres s'assemblent avec plus de vîtesse que celles que la fable fit assembler par la main des Dieux, ou par le charme d'une divine harmonie. Veut-il bâtir des Palais ? il semble qu'un enchantement les fasse sortir du sein de la Terre ; c'est ainsi que sa presence agit dans l'Académie. Autrefois les travaux des Muses se faisoient dans un long loisir, & les Poëtes & les Orateurs dormoient long-temps à l'ombre des lauriers en composant leurs ouvrages : maintenant tous les loisirs sont bannis du Parnasse, la Victoire ne laisse aucun intervalle, & les années suivant la rapidité & le progrés de ce fameux Conquerant, sont fertiles en beaux ouvrages autant que les siecles l'étoient autrefois.

Quelle gloire pour vous, invincible Heros! Que vôtre activité, vôtre douceur, & vôtre liberalité nous ont produit de biens; sans compter la valeur que vous avez renduë héroïque jusque dans le cœur des moindres soldats; sans parler de l'accroissement incroyable que vous avez procuré à tous les Arts, & de mille autres avantages qui ont mis la France au dessus de tous les Royaumes du monde! Que de biens nous sont venus de l'amour des Lettres que vous avez inspiré! Les plus rares esprits se polissent encore, & se rendent recommandables en vous loüant. Le grand nombre des beaux ouvrages se répandant par tout, donne de la politesse jusque parmi le peuple; l'ambition d'attirer quelques-uns de vos regards inspire le travail, & l'adresse; il renaît à tout moment de l'esprit, & des nouveautez surprenantes: tout s'anime, tout travaille. Quelle gloire pour vous, d'être vous-même l'Auteur de la grande reputation que vôtre siecle aura dans la posterité, & de voir que ceux-mêmes qui vous loüent, vous doivent la beauté des Eloges qui servent à immortaliser vos grandes actions!

Et à vray dire, MESSIEURS, ce n'est pas un des moindres avantages de l'Académie, d'avoir des matieres, nobles, diverses, grandes & merveilleuses, comme celles que nôtre Monarque luy fournit tous les jours. On lira ses histoires avec le même attachement qu'on lit celles qui sont faites à plaisir. Les poëmes faits à sa loüange fourniront autant de beaux combats, & d'illustres avantures, que ces poëmes ingenieux dont les agreables fictions ont enrichi toute la poësie. Historiens, écrivez tous les jours, afin que rien ne nous échappe. Orateurs, ne finissez point vos Panegyriques; dans le temps que vous les recitez, il s'offre encore de nouveaux sujets d'éloges. Poëtes, partagez les matieres entre vous, LOUIS se presente à vous également admirable, parmi les combats, & dans les jeux. En effet, il semble que ce grand Monarque s'applique à diversifier tous ses exploits; & on diroit qu'il s'étudie à chercher la gloire par toute sorte de chemins. Regardez-le d'un côté à la tête de cent mille hommes traversant les Etats de ses ennemis, & mettant en six semaines toute la Hollande aux abois. Voyez-le d'un autre côté avec un petit nombre de soldats, marchant comme en triomphe vers plusieurs villes d'Allemagne qui

s'oppoſoient à ſes deſſeins. La conqueſte qu'il en fit parut moins une expedition militaire, qu'une promenade, ou une feſte. Tantôt il attaque une des plus ſuperbes villes de l'Europe, & des plus renommées, par les longs ſieges qu'elle a ſoûtenus contre pluſieurs fameux Capitaines ; & malgré la garniſon nombreuſe & l'abondance des munitions, en treize jours il s'en rend le maître. Tantôt comme s'il cherchoit exprés les choſes les plus difficiles, il choiſit les temps les plus contraires pour conquerir une grande Province. Il ſemble qu'il en trouve l'expedition trop aiſée durant la belle ſaiſon, & que voyant la foibleſſe de ſes ennemis, il cherche des obſtacles dans la nature même pour trouver plus de reſiſtance, & vaincre avec plus de gloire. Choiſiſſez, MESSIEURS, parmi tant de beaux ſujets. Repreſentez ce Monarque invincible donnant la loy à toute l'Europe, malgré l'ingratitude de ſes Alliez ; peignez-le ſoûtenant ſeul l'effort de trois Puiſſances redoutables par tout le monde ; montrez-le enfin parmi tant d'ennemis remportant victoires ſur victoires.

Ceux qui n'ont pas la voix aſſez forte pour entreprendre de grandes choſes, pourront conſiderer ce Prince Auguſte au milieu de la paix, ou quand durant une ſanglante guerre, funeſte ſeulement à ſes ennemis, il vient ſe repoſer quelques jours à l'ombre de ſes lauriers. La matiere n'en ſera pas moins riche ni moins belle, & l'on pourra encore le voir ſous mille tableaux differens ; ici recevant les plaintes & les demandes de tout le monde avec douceur & patience ; là rendant la juſtice, & jugeant les differens des particuliers. D'un côté on le verra aſſidu dans ſon Conſeil, & y paſſant ſans relâche plus de la moitié de ſes journées, afin de pourvoir à tout, & pour deliberer du repos de ſes ſujets ; de l'autre on le verra au milieu des fêtes & des plaiſirs, & ſouriant d'y voir l'empreſſement & la joye de ſon peuple. Venez, envieux & jaloux, conſiderer de prés l'aimable Prince, dont la gloire vous bleſſe les yeux. Aprés avoir éprouvé la force de ſes armes, vous le trouverez ici environné de biens, & en le voyant vous le croirez encore plus que jamais invincible. Vous verrez ſes treſors inépuiſables : vous verrez ſes peuples par troupes innombrables charger les Autels de preſens, en même temps qu'ils y font de ferventes prieres. Vous apprendrez que durant que vous épuiſez vos forces, LOUIS dans ſon abondance

rend avec usure à ses sujets les presens qu'ils luy avoient faits de leur propre mouvement, & que ces mêmes sujets les répandent sur la populace, & les employent en prieres & en festins. Vous sçaurez qu'il renaît à tout moment des soldats & des Capitaines, & que tout le monde s'empresse d'attirer les regards, & de meriter l'estime d'un Roy qui sçait connoître le merite & le recompenser. Vous connoîtrez enfin que l'envie & la jalousie ne peuvent rien sur un Prince cheri du Ciel, aimé de ses sujets, & également grand, & admirable en toutes choses.

Mon zele me transporte, MESSIEURS, & j'allois peut-être en le suivant m'éloigner tout-à-fait de mon sujet. C'est assez de vous avoir proposé une partie des differentes matieres qui doivent occuper vos veilles, & qui peuvent achever de persuader le public de l'utilité de vos assemblées. La langue Françoise par vos soins est parvenuë à sa derniere perfection : c'est à vous maintenant de pratiquer le bon usage que vous avez étably. Considerez le juste rapport qu'il y a entre les trois siecles Académiques dont je vous ay parlé, & ajoutez-y que les langues Grecque & Latine avoient aussi dans ce même temps atteint leur derniere pureté. Puisque le siecle de LOUIS a le même avantage, je croy qu'avec vous, MESSIEURS, il ne manquera point de Demosthenes, d'Homeres, d'Horaces, ni de Virgiles, & il y a apparence que nôtre grand Monarque, plus vaillant qu'Alexandre, & plus aimable qu'Auguste, trouvera aussi des Orateurs, & des Poëtes, qui surpasseront ceux de l'antiquité.

HARANGUE AU ROY

SUR SES HEUREUSES CONQUESTES, prononcée le 30. Juillet 1675. par M. QUINAULT.

SIRE,

NOUS venons applaudir à vos nouvelles Conquêtes & à vôtre heureux retour. Nos vœux les plus ardens sont exaucez, & quelque avantage que nous trouvions à revoir vôtre Majesté toute brillante de gloire, nous tenons encore à plus grand bonheur de la voir éloignée des perils, qu'elle vient de chercher avec empressement. Ce n'est pas la premiere fois, SIRE, que vous avez voulu vous exposer aux plus dangereuses occasions de la guerre. L'impetuosité de vôtre courage n'a que trop souvent prévalu sur le poids de la Couronne qui vous devoit retenir. Il n'y a presque point de sorte de lauriers que vous n'ayez cueillis de vôtre propre main, jusqu'à ceux qui ne sont destinez qu'aux simples soldats ; mais nous n'avions pas crû que cette chaleur guerriere pût encore s'accroître, & ne dût jamais se moderer. S'il ne vous suffisoit pas du surprenant coup d'essay de vos armes, dont le progrés rapide abattit en si peu de temps toute la fierté de l'Espagne, emporta une des plus belles parties de ses Etats, & la reduisit à demander la paix, pour en sauver le reste, vôtre valeur ne devoit-elle pas être satisfaite du celebre passage du Rhin, de la prise fameuse du superbe Mastric, de la seconde conquête d'une Province entiere, subjuguée malgré ses nouvelles fortifications, en dépit de sa resistance obstinée, & à la vûë des plus puissans Princes de l'Europe unis & armez pour son secours ? Cependant, SIRE, ces glorieux succés n'ont servi qu'à vous animer à courir encore plus ardemment au danger. Vôtre grand cœur eut été trop resserré & trop à couvert à son gré dans des lignes & dans des tranchées vous avez compté presque pour rien Dinan, Huy, & Limbourg, dont vous vous étes rendu

Maître comme en passant ; vous avez distribué les honneurs des sieges à vos Capitaines, & vous avez dédaigné de vous reserver une entreprise moins considerable que le dessein d'une bataille. C'étoit ou vous prétendiez faire valoir hautement le privilege de vôtre rang suprême, en joüissant avec pleine liberté du droit de combattre par tout, & le premier de tous. Il faut vous l'avoüer, SIRE, les Muses que vous protegez, troublées de la crainte de ce combat que vous souhaitiez avec tant d'impatience, interrompirent les chants de triomphe qu'elles avoient commencez, & les couronnes qu'elles vous préparoient, toutes prêtes d'être achevées, tomberent plus d'une fois de leurs mains tremblantes. Elles ne doutoient pas que vôtre Majesté ne fût victorieuse ; mais, SIRE, quelle victoire peut meriter le moindre des hazards que vous courez ? La guerre est un Theatre où les plus belles vies ne sont pas exemptes de donner des spectacles funestes. La foudre qu'on y entend éclater, y frappe sans aucune distinction, & n'y respecte point les lauriers qui couvrent les plus nobles têtes. On y voit des Heros mille fois vainqueurs tomber à la fin eux-mêmes ; en élevant de nouveaux trophées & sans chercher dans des temps éloignez, nous en avons de tristes exemples qui ne sont que trop recens, & qui ne touchent vôtre Majesté que de trop prés. Nous ne déguisons point nos frayeurs SIRE, on n'en peut avoir pour vous que de legitimes. Les Rois veritablement grands, sont des biens qu'on ne sçauroit trop apprehender de perdre ; le Ciel ne les accorde que rarement aux vœux des peuples ; on n'en remarque qu'un petit nombre dans la suite de tous les âges ; & pour des regnes tels que le vôtre, c'est trop peu que des siecles entiers. L'effroy des Ennemis a trompé vôtre esperance, & nous a tirez d'inquiétude. En vain vous avez fait attaquer & forcer leurs places afin de les engager à tenter quelque effort pour les secourir. C'est en vain que vous avez détaché une partie de vôtre armée pour leur paroître moins redoutable, & pour leur inspirer la hardiesse de vous attendre ; leur fuite continuelle les a dérobez à vôtre poursuite, & rien n'a pû les faire revenir de l'épouvante dont vôtre nom les avoit frappez. Triomphez, SIRE, puisque vous le voulez, mais que ce soit au milieu de vôtre Empire. La Victoire aura soin de vous y venir trouver, elle y est ac-

coûtumée ; vous avez plus d'une armée à commander, & plus d'une Nation à vaincre. Demeurez au cœur de la France afin d'y pouvoir également animer tout ce qui doit agir pour vôtre gloire. Recueillez dans le plus beau sejour de la terre, les palmes que vous ordonnez de moissonner en differens climats. Recevez dans le plus charmant de vos palais les premiers hommages d'un Royaume, où la renommée vous éleve un nouveau Thrône que vous ne devez qu'à vôtre seule vertu ; & au même temps que vous ferez porter chez nos voisins jaloux ce que la guerre a de terrible, faites icy briller par vôtre presence tout ce qu'on voit de plus agreable & de plus magnifique dans une heureuse tranquilité. Voila ce que l'Académie Françoise s'empressera d'écrire avec plaisir. Permettez luy, SIRE, aprés tant de graces dont vous avez prevenu ses desirs, d'oser former encore un dernier souhait. C'est que vous luy laissiez, s'il est possible, celebrer desormais sans allarmes les actions admirables de son auguste Protecteur, & que cessant de hazarder en vous, la felicité dont nous joüissons, vôtre Majesté se contente d'être la terreur de ses Ennemis, l'amour de ses sujets, & l'admiration de tout le monde.

DISCOURS

Prononcé le 12. Decembre 1675.

PAR MONSIEUR ROSE lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Conrart.

MESSIEURS,

Vos Loix (que j'observeray toute ma vie) me seroient bien favorables, si elles obligeoient au silence les nouveaux Académiciens pendant les premieres années de leur reception en cette illustre Compagnie.

Je pourrois par mon assiduité à vos doctes Conferences, esperer d'acquerir une partie des talens qui me manquent pour entreprendre de parler devant les Arbitres souverains

du bien-dire, l'élite des plus rares Esprits du siecle, consommez dans les sciences & en tout genre d'érudition.

Mais puis que l'autorité des mêmes Loix, ou la coûtume qui n'est pas moins forte, ne me permet pas de me taire en entrant comme Citoyen dans cette sçavante Republique, je demande premierement à Dieu la grace de pouvoir resister aux flateuses attaques de l'amour propre dans l'état surprenant où m'éleve la place dont vous m'honorez.

J'avoüe qu'à moins d'un tel secours j'aurois peine à me reconnoître, me trouvant si soudainement transporté en un rang qui m'égale en quelque sorte *, à ce qu'il y a de plus sublime dans l'Eglise, dans la Noblesse, dans la Cour même, & dans les plus celebres professions de la vie civile.

* Cardinaux, Ducs & Pairs, Ministres d'Etat, Maîtres des Requêtes, &c.

Je sens que la modestie s'égare, quand je songe que mon nom vivra dans les mêmes fastes ou vous avez consacré le nom immortel D'ARMAND DU PLESSIS DE RICHELIEU; ce grand Cardinal qui sous les auspices d'un Roy toûjours victorieux forma vôtre premier établissement de la même main dont il venoit de relever les autels que l'heresie avoit abattus, & d'abattre les remparts que la rebellion avoit élevez.

* Digne Chancelier de France, qui succedâtes à ses tendresses pour le Corps dont j'ay l'honneur d'être reçû membre aujourd'huy, pardonnez-moy si je resserre en ce peu de paroles l'obligation que je contracte en cette nouvelle qualité de celebrer vôtre memoire.

* Pierre Seguier second Protecteur de l'Academie.

L'ordre des temps me sollicite de tourner les yeux vers un objet qui s'empare de toutes les facultez de mon ame. ** Un Monarque d'origine sans seconde à qui l'envie même n'ose contester huit cens ans de Royauté transmise du ciel à sa personne sacrée, par les seuls Mâles, d'une seule race, tous legitimes sans exception.

** Robert le Fort de qui le Roy descend en ligne masculine legitime, eut deux fils sacrez & couronnez Rois de France; Eudes en l'an 888. & Robert grand pere de Hugues Capet, en l'an 922.

Un Monarque, dis-je, formé par les graces, orné de toutes les vertus dignes d'un Prince, couronné de mille lauriers cueïllis de sa propre main, & qui (pour ne point repeter icy tout ce que vous avez dit de luy si noblement dans vos ouvrages) a déja remply le monde d'une si haute admiration de sa valeur & de ses lumieres, qu'on le voit à la fleur de son âge conduire à la guerre le plus grands

Capitaines, & employer dans ses conseils les plus sages Politiques, sans que leur reputation puisse faire ombre à sa gloire.

Enfin LOUIS XIV. nôtre Auguste Protecteur, le meilleur de tous les Maîtres, comme le premier de tout les Rois; qui m'ayant comblé de ses bienfaits, autorise encore vos suffrages à m'adopter dans une famille qu'il a comme adoptée luy-même, & pour arres de son amour paternel logée dans son propre Palais, aprés l'avoir reçûë & traitée publiquement en Souveraine.

C'est icy, MESSIEURS, je le confesse, que je succomberois aux assauts de la présomption; mais l'assistance que j'ay implorée au commencement de ce discours vient heureusement me défendre.

Elle m'avertit que la bonté avec laquelle il plaît au Roy de me souffrir auprés de luy, & peut-être le genereux souvenir * qui vous reste de quelque témoignage superflu de ma bonne volonté, ont eu beaucoup plus de part que ma propre consideration, au precieux don que vous me faites.

Elle me jette même dans une confusion qui n'est que trop juste, d'occuper la place d'un Illustre Mort, ** dont la perte vous sera tous les jours plus sensible par la comparaison de mes défauts & de ses excellentes qualitez.

Mais si une passion extrême pour la gloire du nom de sa Majesté, un ardent amour pour les lettres, un zele tout particulier pour la perfection de nôtre Langue, un respect inviolable pour toute la Compagnie, & une éternelle reconnoissance de la faveur de vos suffrages peuvent tenir lieu de merite, j'espere, MESSIEURS, que vôtre choix ne vous fera jamais rougir.

* J'eus le bonheur d'estre employé par l'Academie auprés du Roy en l'an 1667. afin qu'il plût à sa Majesté de l'admettre à luy rendre ses respects en corps, comme les autres Compagnies Souveraines au retour de ses Campagnes, & dans les occasions solemnelles; ce qui luy fut accordé.

** Monsieur Conrart ancien Academicien de la premiere Institution, Secretaire perpetuel de l'Académie, d'un tres-rare merite.

DISCOURS

Prononcé le même jour 12. Decembre. 1675.

PAR MONSIEUR DE CORDEMOY, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de Balesdens.

MESSIEURS,

C'est une espece de merite dans le public, que d'être d'une Compagnie où tout le monde a du merite ; & je dois regarder comme un grand honneur, celuy que j'ay d'être parmy tant de personnes illustres. Mais quand je pense qu'il faut leur ressembler pour être digne de cet honneur, je sens en moy toute la peine qu'un homme à qui il reste un peu de raison & de bonne foy peut ressentir, quand il se trouve dans une place qu'il ne merite pas.

L'Académie ne trouve rien en moy de ce qu'elle vient de perdre ; & toutes les fois qu'elle perdra quelques-uns de ceux qui l'ont fondée, elle doit gemir : car il est bien difficile de trouver des hommes, qui ayent aussi avantageusement, que ceux-là, toutes les qualitez propres à vos exercices.

Le commun des hommes ne s'applique pas autant qu'il le faut à toutes les choses, qui en peuvent rendre capable. Etudier scrupuleusement jusques aux moindres particules d'une langue ; en examiner soigneusement tous les mots ; & rechercher exactement leur signification dans le sens propre ou dans le figuré ; tout ce détail est trop penible, & ne leur paroît pas avoir un assez belle fin pour s'y devoir attacher.

Cependant, MESSIEURS, peut-on sans descendre à tout ce détail, devenir ce que vous êtes; grands Orateurs, grands Poëtes, grands Historiens? Peut-on sans ce travail mettre une Langue en état de conserver à la posterité tout ce qui est digne de memoire, & une Nation comme la nôtre n'est-elle pas à plaindre, quand pour apprendre à ceux qui naissent d'elle les grandes actions de leurs peres, elle est obligée d'emprunter la

Langue d'une autre nation, & d'une Nation qu'elle a soumise par les armes ?

On a veu les François quatre cens ans aprés l'établissement de la Monarchie se rendre maîtres de l'Occident ; maintenant encore ce n'est que sous leur nom que tous les Peuples de cette partie du monde sont connus à ceux de l'Orient, & ils ne peuvent avoir acquis cette grande reputation, que par un grand nombre d'actions fort memorables. Cependant que nous en reste-t-il? Quelques-unes à la verité se sont sauvées de l'oubly par ce qu'elles ont esté recueïllies en mauvais latin : mais que pouvoient exprimer nos premiers Auteurs dans une langue qu'ils entendoient à peine ; & que n'auroient-ils point dit des François s'ils eussent eu déslors une langue assez épurée, & assez abondante pour faire bien entendre tout ce qu'ils en sçavoient ?

Charlemagne qui fut sans contredit le plus grand Capitaine, le plus sage Prince, & l'un des plus sçavans hommes de son temps, avoit si bien reconnu ce défaut, qu'aprés avoir fait recueïllir tout ce que l'on avoit écrit des François, jusques alors, il commença luy même une Grammaire de leur langue, & ce fut apparemment un des sujets qui l'obligerent à former dans son Palais même cette belle Académie, où toutes les personnes de sa Cour, en qui il remarqua de la politesse & de l'amour pour les belles lettres, furent appellées.

Ce Prince sçavoit sans doute tous les chemins qui menent à la gloire, & quand on considerera qu'il entreprit ce travail dans un temps ou il avoit trois guerres à soutenir ; comme celle des Normands qu'il chassa des bords de la mer Baltique ; celle des Sarrasins qu'il chassa au delà l'Ebre ; & celle des Grecs qui luy demanderent enfin la paix pour l'empêcher d'étendre ses conquêtes au delà des deux Pannonies ; on verra qu'il jugeoit bien important pour la gloire des François, de mettre leur langue en état de servir à conserver la memoire de leurs actions.

La même raison poussoit sans doute feu Monsieur le Cardinal de Richelieu, lors qu'il engagea Loüis XIII. à accorder les Lettres qui servirent à l'établissement de cette Académie. Il regarda cet établissement comme une affaire bien plus serieuse que ne pensoient quelques personnes qui

avoient de moindres vûës que ce grand Miniſtre. Ils étoient indignez de voir qu'il penſât à ériger une Académie pour la Langue Françoiſe, dans un temps où la France leur paroiſſoit exposée aux plus grands maux qu'elle eût jamais reſſentis. Ils voyoient toute l'Europe en armes ; ils ſçavoient que feu Monſieur le Cardinal de Richelieu avoit excité la tempête, & ne penetrant pas la profondeur de ſes conſeils, ils jugeoient qu'il ne s'étoit declaré comme il avoit fait contre l'hereſie, que par ambition, & ne croyoient, pas lors qu'il faiſoit tant d'efforts pour abattre une Maiſon, qui n'a jamais vû ſans jalouſie l'éclat de la Maiſon de France, qu'il eût d'autres deſſeins que d'abattre ceux qui s'oppoſoient à ſa propre élevation. Voilà ce qu'ils penſoient : mais qu'ont-ils vû ? La France plus glorieuſe par cette guerre, & plus floriſſante que jamais : l'orgueil de ceux qui la vouloient opprimer dompté : l'hereſie abattuë ; & ce Grand homme dont la conduite n'étoit déja que trop juſtifiée par tant de ſuccés, declarer en mourant qu'il n'avoit point d'autres ennemis que ceux de la Religion & de l'Etat.

Il ſçavoit qu'en conſeillant cette guerre, il ouvroit au Roy ſon Maître le plus beau chemin par où ce Prince pût aller à la gloire ; & voyant qu'elle donneroit occaſion à mille actions éclatantes qui auroient beſoin d'excellens Ecrivains, il crut devoir également s'appliquer à ce qui devoit ſervir de matiere à tant de triomphes, & à ce qui en devoit rendre le ſouvenir éternel.

Voilà pourquoy, MESSIEURS, dans le temps qu'il méditoit ces hautes entrepriſes, il conſultoit ſi ſoigneuſement l'Académie ſur tous les moyens de rendre la Langue plus pure & plus abondante. Quelle gloire à ceux qui ont commencé ce bel ouvrage avec luy ! que ne doit-on pas à leurs veilles !

Mais, MESSIEURS, ſi ceux qui vous ont precedez ont eu de la gloire, une gloire beaucoup au deſſus de la leur vous eſt reſervée. Ils ont commencé à former nôtre Langue ſous la protection d'un grand Miniſtre ; vous la rendrez parfaite, j'oſe dire plus, vous la fixerez ſous la protection du plus grand Roy que le monde ait jamais vû. Ce qu'on a tenté vainement ſous le regne de Charlemagne, s'achevera glorieuſement ſous le regne de LOUIS XIV. Il n'y a

rien dont vous ne puiſſiez venir à bout puiſqu'il eſt vôtre Protecteur : jamais il ne porte un Titre vainement. Vous ſçavez, MESSIEURS, ce qu'il fait chaque jour pour ſatisfaire à ce qu'exigent de luy ces grands Titres de Legiſlateur, de Capitaine, de Pere du peuple, & tant d'autres noms que renferme le ſeul nom de Roy. Vous ſçavez avec quelle application il en remplit tous les devoirs : vous ſçavez enfin que c'eſt ce qui fait voir de nos jours l'accompliſſement de toutes les choſes que ſes illuſtres predeceſſeurs n'oſoient pas même ſouhaiter, parce qu'ils ne les croyoient pas poſſibles.

Et ſans faire l'enumeration de tant de merveilles, ce qu'il a fait pour empêcher les duels ſuffira pour convaincre tous les âges que rien ne luy eſt impoſſible. Une de ſes paroles plus forte que cent Edits a rompu ce charme qui ſeduiſoit les eſprits depuis plus de douze cens ans, & l'exactitude avec laquelle on a obeï à cette parole depuis qu'elle a été prononcée, marque aſſez que l'effet en doit durer autant que la Monarchie.

C'eſt le deſtin de tout ce qu'il fait & de tout ce qu'on fait ſous ſon autorité. Ainſi, MESSIEURS, travaillez avec cette aſſurance, que tout ce que vous ferez durera. Il a toûjours les yeux ſur vous, ſon Palais eſt le lieu de vos exercices, & vous avez parmy vous les perſonnes qu'il employe aux plus importantes affaires de ſon Etat. Travaillant ainſi vous travaillez pour l'éternité, & vos excellens ouvrages ſeront pour tous les temps des regles certaines de la maniere dont on devra parler.

Sur tout, ce Dictionnaire où vous definiſſez ſi bien chaque mot, & où vous diſtinguez ſi bien les differentes façons de s'en ſervir. Vous faites, MESSIEURS, en marquant avec tant de ſoin les mots & les fraſes qui ſont du bon uſage ; ce qu'ont fait ceux qui ont redigé les Coûtumes de France. Depuis qu'elles l'ont été par des perſonnes qu'on en a eſtimées capables, & qu'on a vû autoriſées par les Rois, elles n'ont plus changé. Il en ſera de même de ce riche & precieux recueïl que vous faites de toutes les façons de parler. On retiendra pour toûjours celles que vous aurez approuvées ; on comptera pour faute tout ce qui ne ſe rapportera pas aux regles, que vous aurez preſcrites ; & comme vous les prenez toutes de l'uſage, il demeurera toû-

jours le maître de la Langue : mais comme vous n'autorisez que ce qu'il a de bon, il cessera d'en être le tyran, & nôtre Langue ne sera plus sujette à ses caprices. Ouy, MESSIEURS, ce que vous écrivez presentement, & que nôtre âge admire, sera bien écrit dans mille ans. Ceux qui parleront bien alors parleront comme vous parlez, & il n'en sera pas de nôtre langue comme de celle des Romains. La France n'est pas sujette aux maux qui ont exposé l'Empire à tant de changemens, & qui l'ont fait le partage de tant de nations si differentes de langage aussi-bien que de mœurs. Ce qui a fait subsister cet Etat depuis treize siecles, semble l'asseurer qu'il n'aura point d'autre fin que celle du monde, & nôtre Langue aura sans doute la même durée.

Ce sera, MESSIEURS, l'effet de vos travaux, & sur tout de ceux que vous consacrerez à la gloire de vôtre illustre Protecteur. Sa vie étant le plus beau modele qu'on puisse proposer aux Rois, ses descendans respecteront tous les ouvrages où vous l'aurez dépeint. Je sçay bien que la peinture que vous en ferez ne pourra pas avoir toute la perfection ny tout l'éclat de son original ; mais comme vous sçavez parfaitement l'art, elle aura du moins des traits, qui seront assez bien marquez, pour le faire reconnoître à ceux de nôtre temps, & pour le faire admirer aux siecles à venir.

Il soumet les Provinces en moins de temps qu'il n'en faut pour les parcourir ; les plus rudes hivers ne l'empêchent pas d'executer les plus dangereux projets. Voilà dequoy le signaler entre les Conquerans. Mais il rend la Franche-Comté, pour ne pas manquer à une parole dont tout autre n'auroit pas crû seulement se devoir souvenir. Il s'arrête au milieu de la Flandre dont ses victoires luy ont ouvert la conquête, & il se contente d'y prendre ce qu'on luy refuse injustement. C'est dequoy le distinguer de tous les autres Conquerans ; car la justice & la fidelité sont des vertus qu'ils ne connoissent pas. Enfin, MESSIEURS, la posterité le pourra connoître par le caractere qui luy est le plus propre, lors qu'elle apprendra par vos écrits que ce Prince si retenu dans ses propres interêts, ne peut être arrêté par quoy que ce soit, quand des interêts aussi precieux que ceux de la Religion ou de l'honneur le pressent. Le Rhin, tout bordé d'escadrons ennemis, ne peut faire le moindre obstacle à sa mar-

che. Tous les canaux dont la Hollande est coupée ; ce grand nombre de places dont la plufpart ont autrefois soûtenu des sieges de plusieurs années, l'arrêtent à peine quelques mois ; & quand les ennemis qu'il pousse de la sorte, soulevent contre luy toutes les têtes couronnées, c'est alors qu'il paroît tout ce qu'il est, capable non seulement de resister à tout, mais de vaincre tout. En trois Campagnes il prend trois Provinces, commençant toûjours par des sieges pour obliger tant de Princes unis à une bataille. Mais il a beau la souhaiter, c'est un plaisir qu'apparemment il n'aura jamais. On peut l'attendre derriere des remparts à condition de se rendre bien-tôt ; mais on n'ose l'attendre en campagne. Heureux les peuples que sa conduite rend si fortunez, si de semblables occasions manquent toûjours à sa valeur ! Il est beau de faire en cette rencontre des souhaits contraires aux siens ; & puissent tous ses ennemis perir avant que leur temerité expose sa personne sacrée à une épreuve, qui pourroit être si funeste à tout le monde.

Mais où m'emporte mon zele ? J'oublie que je ne dois maintenant parler de ce Heros que comme étant la plus riche matiere que vous puissiez donner à vos écrits, & la plus capable de les faire durer. Tous ses desseins sont justes, tous les succés en sont glorieux, & vous ne trouverez rien dans ses actions ny dans sa personne qui ne soit admirable. Mais entre tant de grandes choses qu'on peut dire de luy, il en a une, MESSIEURS, dont vous êtes juges par un droit particulier. Ce Prince qui fait si bien parler de luy, parle mieux que personne du monde. Il pourroit presider en ce lieu avec autant de succés qu'il preside à tant de Conseils qu'il tient tous les jours pour procurer de nouveaux biens à la France, ou pour assurer ceux dont elle luy est déja redevable. Jamais homme de quelque profession qu'il puisse être & de quelque maniere qu'il ait été élevé, n'aura si avantageusement que luy toutes les qualitez qu'il faut avoir poûr être Protecteur d'une Académie d'Eloquence. Et certainement, MESSIEURS, deux choses doivent faire envier vôtre bonheur à toutes les societez que le desir d'avancer les sciences ou les belles lettres a formées. L'une est que ce Prince en se qualifiant vôtre Protecteur, a fait que ce titre ne peut plus convenir qu'à des Rois.

L'autre eſt, qu'il fait marcher Monſeigneur LE DAUPHIN par des voyes, qui en le menant aux plus ſolides ſciences, luy font découvrir ce qu'il y a de plus agreable dans les belles Lettres, & de plus beau dans les Langues. Il cultive ſur tout celle que vous cultivez avec tant de ſuccés, il en connoît la force, il en ſçait les delicateſſes, & il s'en ſert déja pour compoſer l'hiſtoire de ſes illuſtres Ayeuls.

Enfin, MESSIEURS, il connoît déja le merite de vos ouvrages, il ſçait l'utilité de vos aſſemblées, & il regarde tellement les places de l'Académie comme des places d'honneur, que quand il apprit la grace que vous m'aviez faite, il dit qu'il avoit bien de la joye que vous en euſſiez rempli quatre en ſi peu de temps de quatre perſonnes de ſa Maiſon. Je ſens bien que comme mon plus grand merite devant vous eſt d'avoir eu le bonheur d'être appellé auprés de luy; ce ſera dorénavant mon plus grand merite devant luy, que l'avantage que j'auray d'être parmy vous. Ainſi, MESSIEURS, je ne puis vous remercier aſſez d'un ſi grand bien, mais je puis vous aſſurer que jamais vôtre illuſtre Compagnie n'a fait part de ſes honneurs à perſonne, qui ait plus de veneration pour elle, & plus de ſoûmiſſion à ſes ordres que j'en auray toute ma vie.

RÉPONSE

DE MONSIEUR L'ABBÉ REGNIER, alors Directeur de l'Académie, aux Diſcours prononcez par Monſieur Roſe, & par Monſieur de Cordemoy.

MESSIEURS,

La perte de ceux à qui vous ſuccedez aujourd'huy eſt une des plus grandes & des plus ſenſibles que l'Academie ait jamais faites. Car pour parler premierement de celuy qu'elle a perdu le premier, elle poſſedoit en luy un homme d'un merite extraordinaire, que non ſeulement elle regardoit comme un parfait Academicien, mais qu'elle conſideroit

consideroit comme un de ses principaux Fondateurs; un homme chez qui elle avoit commencé à voir le jour, entre les bras & dans la maison duquel elle avoit esté élevée, & à qui par consequent elle estoit en partie redevable de tous les avantages dont son établissement a esté suivy.

Il est vray que comme l'estat où il estoit reduit depuis long-temps ne luy permettoit gueres d'assister à nos Assemblées, nous estions privez par-là du fruit que nous eussions pû y recevoir par sa presence; mais ce que nous perdions de cette sorte ne le pouvions-nous pas retrouver tous les jours chez luy avec usure? C'est là que se communiquant à tout le monde malgré la violence & l'opiniastreté de ses maux, il se concilioit l'estime & l'amitié de tout le monde par la douceur de ses mœurs & de sa conversation: Et c'est delà que chacun de nous pouvoit rapporter; non seulement de curieuses remarques sur les doutes de la Langue, & de judicieux avis sur l'exactitude & sur la pureté du style, mais de solides conseils sur les differentes rencontres de la vie, de grands exemples de probité, de sagesse, & de discretion, & de continuelles leçons de constance, & de fermeté.

Que si quelquefois ses douleurs luy donnoient assez de relasche pour luy laisser la liberté de venir à nos Conferences, quelle joye estoit la nostre de l'y voir prendre sa place, & quel empressement n'avions-nous point à luy en donner des marques! Vous vous en souvenez tous, MESSIEURS; mais vous ne vous en souvenez sans doute qu'avec un sensible déplaisir; si vous songez que nous ne pouvons plus esperer de l'y revoir, & que nous l'avons perdu pour tousjours.

Lors que nous avions le plus de besoin de consolation dans une si grande perte, elle a esté suivie d'une autre qui nous a rejettez dans une nouvelle affliction. Je devois peut-estre, MESSIEURS, passer plus legerement sur la premiere; & éviter de rappeller dans vostre esprit tous les sujets que vous avez de la regretter. Que sert-il de le dissimuler? Les lettres qui élevent au dessus du commun des hommes ceux qui les cultivent comme vous, n'empeschent pas que dans les choses qui vous touchent sensiblement, on ne doive vous ménager comme le commun des hommes, épargner en vous comme en eux la foiblesse de la nature, & vous

détourner les yeux de tout ce qui peut nourrir vostre douleur.

C'est pourquoy je me garderay bien de vous rien dire de cette seconde perte ; & que ne puis-je mesme vous oster en quelque sorte le souvenir de l'une, & de l'autre ! Mais non ce n'est pas à moy à tascher de vous les faire oublier ; c'est à ceux que vous avez choisis pour les reparer, & qui ont déja si bien répondu à vostre choix par la politesse, & par l'éloquence de leurs discours.

C'est donc à vous que je m'adresse, MESSIEURS, c'est à vous de faire en sorte, que quelque grandes que soient nos pertes, nous ne nous appercevions pas d'avoir rien perdu; & que ne pouvons-nous point nous promettre de tant de qualitez academiques que vous possedez l'un & l'autre ? Vous avez joint à cela l'usage, & l'experience du monde, sans quoy l'esprit non plus qu'un arbre planté à une mauvaise exposition ne peut produire que des fruits de mauvais goust ; & c'est sur toutes ces choses ensemble que l'Academie fonde à bon droit l'esperance de sa consolation.

Je pourrois m'étendre davantage sur les sujets qu'elle en a : Je pourrois parler de ces lettres si belles & si pures où le Prince du monde qui pense, & qui s'exprime le mieux, trouve tousjours ses pensées si bien prises, & si heureusement exprimées. Je pourrois parler de ces traitez de Physique où l'on apprend si bien à se connoistre soy-mesme, & à connoistre les autres ; & où l'on trouve tousjours tant de force pour le raisonnement, tant de pureté pour le style, & tant d'ordre, & de clarté pour la methode.

Que ne pourrois-je point dire enfin des divers talens que vous avez tous deux fait paroistre avec tant de succés ; l'un dans le travail des grandes affaires, & dans le commerce difficile de la Cour ; l'autre dans la juste défense des particuliers, & dans les actions éclatantes du barreau. Mais à present que vous ne faites qu'un mesme corps avec nous, je craindrois qu'il ne parust au public que ce fust nous loüer nous-mesmes que de louër nos confreres ; & qu'ainsi quelque justes que fussent les loüanges que je vous donnerois, elles ne fussent soupçonnées de vanité & d'ambition de nostre part.

Quoy qu'il en soit, vous remplirez sans doute, MES-

SIEURS, l'attente de l'Academie. Vous allez participer à ses fonctions, & vous avez tout ce qu'il faut, pour vous en bien acquitter : Vous participez dés à present à sa reputation & à sa gloire, & vous avez dequoy la bien soustenir. Il n'y a qu'une seule chose qu'elle ne se peut promettre de vous, qu'elle ne se peut promettre d'elle-mesme, & qu'elle regarde cependant comme la principale & la plus essentielle de ses obligations.

C'est de respondre à tant de graces dont la bonté du Roy l'a comblée, & d'y répondre comme le merite la grandeur de ses bienfaits. Car à quoy ne nous engagent point ces liberalitez continuelles qu'il répand sur nous & en general, & en particulier; cet asyle glorieux qu'il nous donne dans le plus superbe Palais du monde; cette protection auguste qui nous distingue de tout le reste de ses sujets ? Et par quels effets de nostre zele pouvons-nous jamais assez reconnoistre ces marques de sa bienveillance, & de son estime ?

Nous pouvons à la verité faire des portraits de luy, qui soient l'étonnement, & l'instruction de tous les siecles, & de tous les Princes. Nous pouvons le dépeindre sage, vaillant, liberal, & juste; magnifique dans les dépenses de la Paix, formidable dans les appareils de la Guerre, élevé dans ses projets, impenetrable dans ses desseins, ardent, & infatigable dans l'execution de ses entreprises, intrepide dans les hazards, doux & humain dans la victoire, & tousjours plus grand en toutes choses que sa fortune & que sa couronne.

Mais quelque beaux que puissent estre les portraits que nous ferons d'un si grand Prince, de combien seront-ils encore au dessous de l'excellence de l'original; & combien s'en faudra-t-il qu'ils ne soient assez noblement touchez pour luy ressembler parfaitement ? Cette sagesse profonde avec laquelle il gouverne; cet esprit d'équité qui est toûjours le principe, & la regle de toutes ses actions; cette hauteur d'ame, qui l'éleve au dessus de toutes choses; cette superiorité de genie, qui luy donne un empire naturel sur tout ce qui l'approche, tout cela ne surpasse-t-il pas infiniment toutes les peintures que nous en pourrons jamais faire ?

Que l'impossibilité d'y reüssir ne nous rebute pas toutefois : si nous ne pouvons pas le representer aussi grand qu'il

est, & que nous le concevons, nous pouvons du moins en donner une idée si noble & si haute, qu'il n'y ait rien d'assez grand dans toute l'histoire, pour luy pouvoir estre comparé: Et si cela est, que tardons-nous davantage à nous asseurer par ce moyen cette immortalité où nous aspirons?

Car s'il est vray que nous envisagions l'avenir comme un temps où nous prétendions quelque droit par nos écrits, quelle estime croyons-nous que la posterité doive faire de ceux où elle verra une peinture noble & vive de ce grand Prince; avec quelle ardeur, avec quel empressement ne les recherchera-t-elle point; & quelle gloire par consequent ne pouvons-nous point nous promettre?

Ce ne seront point seulement alors quelques gens oisifs qu'une curiosité vague, ou la seule avidité de sçavoir portera à lire nos ouvrages. Les plus grands Rois & les plus grands Princes les auront continuellement devant les yeux pour y apprendre par son exemple, à gouverner par eux-mesmes, à reprimer la licence, à rendre la vigueur & la majesté aux Loix, à proteger la sainteté des Autels, à faire fleurir les Arts & les Lettres, à restablir la discipline dans les armées, à recompenser, à punir, à maintenir tous les ordres de l'Estat dans les bornes du devoir, à se renfermer tousjours eux-mesmes dans celles de la raison: & ce qui est d'une si grande importance pour le salut des Empires, à se choisir des ministres d'un zele ardent, d'un courage inébranlable, d'un travail sans relasche, & d'une capacité sans bornes.

Vous, MONSIEUR, par qui ce grand Roy s'explique si souvent aux Rois, & aux Princes, & qui avez le bonheur de l'approcher de si prés, appliquez-vous à le faire connoistre aux autres, comme vous le connoissez vous-mesme. Songez que vous devez rendre compte à la posterité des moindres choses que vous aurez remarquées en luy, & que vous n'en sçauriez laisser échaper aucune, sans dérober aux hommes quelque exemple de douceur, de bonté, de modestie, ou de quelque autre vertu de la vie privée.

Et vous, MONSIEUR, qui travaillez pour le jeune Prince à l'histoire de la plus auguste Monarchie du monde, hastez-vous d'achever vostre travail. Quelques grandes actions & quelques grands évenemens que vous fournissent les Clovis, les Clotaires, les Charles, les Philippes, les Loüis,

les François & les Henris, passez rapidement sur tant de Regnes pour venir à celuy d'un Roy qui réünit en luy seul tout ce que ses predecesseurs ont de plus grand. Quelle matiere pour un Historien que le regne du grand Loüis, & quel modele pour le Fils que les vertus & la conduite du Pere!

HARANGUE
AU ROY
SUR SES HEUREUSES CONQUESTES, prononcée le 25. Juillet 1676. par M. PELISSON, alors Directeur de l'Académie.

SIRE,

Cette joye generale & publique du Retour & des Conquêtes de VÔTRE MAJESTE', ne peut éclater ailleurs, ni plus vivement, ni plus justement, que dans l'Académie Françoise. Quand chacun revoit avec un nouveau plaisir un tres-grand Roy, un tres-bon Maître, nous ajoûtons par dessus les autres, un Protecteur tres-auguste, qui n'a daigné prendre ce titre que pour nous. S'ils goûtent également le repos qu'on doit à ses travaux heroïques, nous joignons celui des Muses à celui de l'Etat. Si parmi tant d'autres biens, la gloire immortelle de VÔTRE MAJESTE' qui honore son Royaume & son siecle, touche principalement les esprits, elle ne se répand pas seulement sur nous comme sur tous les François, elle est proprement nôtre partage, l'objet de nos veilles, l'esperance de nôtre gloire même, & de cette IMMORTALITE' que nous cherchons par nos écrits. Que nous serions heureux, SIRE, si dans ces communs devoirs nos expressions nous distinguoient autant que nos sentimens! Mais c'est le propre de la grande admiration & de toutes les passions violentes, de donner la voix

A l'Immortalité est la devise de l'Academie

aux muets, & de rendre l'Eloquence muette. Le Peuple, jusqu'au plus bas jusqu'à celui qu'on prendroit pour insensible, parle en ces occasions d'une maniere si naturelle & si vive, que nulle étude ne la sçauroit imiter ; Ces Compagnies illustres, oracles de la justice qui sembloient ne se devoir expliquer que par des Arrêts, deviennent pour Vôtre Majesté fertiles en riches & brillans Panegyriques ; L'Académie aprés avoir cultivé avec tant de peine l'Art de bien parler, n'a point de paroles en un sujet si ample, presque réduite à honorer par sa confusion & par son silence, ce qu'elle ne peut ni relever, ni égaler par ses discours. Peut-être qu'une si vive lumiere éblouït davantage ceux qui comme nous n'en détournent jamais leurs regards. Peut-être que devant également le tribut de nos loüanges à toutes les grandes Actions de Vôtre Majesté, à peine nous arrétons-nous sur l'une que toutes les autres nous rappellent, & rendent nos efforts inutiles pour être trop partagez. En effet, Sire, que laisser & que choisir dans cette abondance de matiere, & cette courte étenduë de travail ! Il est vray qu'on nommera desormais Condæ' & Bouchain parmi les premieres Places du monde, par les circonstances & par les suites de leur conquête. Il est vray que nous aurons éternellement devant les yeux la justesse du projet surpassé par celle de l'execution ; l'armée ennemie deux fois accouruë, non pas au secours mais au spectacle, vaincuë sans avoir même l'honneur de combattre, contente d'admirer un Roy, soit qu'il se presente, soit qu'il se retire en Bataille, toûjours également maître de luy-même, des siens, & des Ennemis, & dont le cœur magnanime compte pour le premier fruit d'une si belle victoire, de pouvoir se rendre plus facile à la Paix. Il est vray enfin qu'on pense & qu'on sent encore, en parlant à Vôtre Majesté, tout ce qu'on pensoit, tout ce qu'on sentoit auprés d'elle en ce beau jour lorsque la voyant si libre dans un peril si proche, on condamnoit un moment avec tout l'Etat les mouvemens trop genereux de son courage, un moment aprés on les loüoit, on les admiroit, on les suivoit, on se tenoit assuré de vaincre avec elle. Mais, Sire, pour celebrer tant de grandes choses, faudroit-il oublier celles que la posterité nou-

Le Roy se relâcha aussi-tôt sur les prélimi-naires.

bliera jamais ? Le memorable paſſage du Rhin, la même journée deux ans aprés revenuë auſſi triomphante à Bezançon ; La Franche-Comté priſe, renduë, repriſe, toûjours avec plus d'éclat ; Les maximes de la Guerre changées ; L'Art inoüy, juſqu'à VÔTRE MAJESTE', d'attaquer & d'emporter preſque en même temps les Places les plus grandes & les plus fortes ; Le torrent de ſes premieres conquêtes de Flandre & de Hollande, & toute l'Europe liguée contre Elle, mais juſqu'ici pour faire trouver ſeulement à ſes Armes invincibles avec beaucoup plus de reſiſtance, beaucoup plus d'honneur.

En ſeroit-ce aſſez, & cacherions-nous dans ce Tableau le débris, encore fumant des flotes d'Eſpagne & de Hollande jointes enſemble, & l'infortune du plus fameux de leurs Capitaines digne en ſa mort d'être honoré des éloges & des genereux regrets de VÔTRE MAJESTE', Voudroit-Elle qu'on luy dérobât en cette ſeule Campagne trois combats ſur mer, qu'on peut dire qu'elle a gagnez Elle-même, Elle qui n'a pas ſeulement relevé & rétabli, mais preſque tiré de rien les forces navales des François, comme pour faire revivre en nos jours toute la magnanimité des * Romains, lorſque n'ayant encore ni flote ni experience de la navigation, inſtruits & excitez tout enſemble par un ſeul vaiſſeau de guerre que la fortune fit échoüer ſur leurs côtes, ils entreprirent de diſputer à Carthage & à toute l'Afrique l'empire de la mer qu'ils luy enleverent bien-tôt aprés ; Avec tous ces traits combien s'en faudroit-il, SIRE, que le Tableau ne fût achevé, ſi nous ne voulions, comme peintres malhabiles, ni repreſenter que du lointain, au lieu d'y faire regner, & d'y toucher principalement les objets les plus proches ; Nous le ſçavons, SIRE, on reverera long-temps aprés nous toutes les traces de LOUIS LE GRAND : on ſuivra, non ſeulement ſur la Carte & dans l'Hiſtoire, mais ſur les lieux mêmes ſes marches, ſes campemens, & les miſerables cabanes qu'il a voulu habiter ; mais on ne le trouvera pas moins grand au milieu de ſes Etats, & dans ſes Palais magnifiques. Ici ſous un air ſerein & tranquille il formoit ces foudres dont le bruit a retenti par tout le monde, & ceux qui grondent encore ſur le point d'éclater ; Il preparoit pour des fins que l'on croyoit

* *Polyb. lib. 1. ſect. 20.* ἐξ ὧν καὶ μάλιστα συνίδοι τις ἂν τὸ μεγαλόψυχον, καὶ παράβολον, τῆς Ῥωμαίων αἱρέσεως, *&c.* On peut juger par là autant que par choſe du monde, de quelle magnanimité & de quelle audace les Romains faiſoie profene &c ſſion, *Cette action luy a ſemblé ſi grande, qu'elle l'a obligé ſeule, comme il dit, à écrire beaucoup plus exactement & plus amplement qu'il n'auroit fait, tout ce qui la precede.*

impoſſibles, les moyens également ſages & cachez, également ſurprenans au commencement de chaque Campagne ? Il interrompoit ſes plaiſirs pour écrire de ſa main propre l'ordre & la ſuite de ce qu'il devoit executer ? Il choiſiſſoit ; il marquoit les poſtes qu'il alloit occuper en Flandre, plus ſçavant que ſes Ennemis même dans leur propre païs. Ici par un miracle en vain attendu, en vain demandé au Ciel ſous nos plus grands Rois durant tant de ſiecles, il réduiſoit ſa Nobleſſe à ne plus combattre que pour luy, à ne plus connoître de faux honneur ni de valeur criminelle. Ici rien ne ſe faiſoit que par ſes ordres ; & quatre vaſtes abîmes, le détail des Troupes, des Finances, des Affaires étrangeres, du dedans du Royaume, n'occupoient qu'une partie de ſon eſprit, pendant que ſes Loix (ſes Loix en effet, non ſeulement pour porter ſon Nom, mais par ce qu'il les faiſoit luy-même) redreſſoient l'Etat, & que ſa regularité dans tous ſes devoirs, plus que la peine, plus que la récompenſe, nous enſeignoit à remplir les nôtres. Ici il écoutoit tout le monde, toûjours prêt, toûjours attentif, & décidoit, plein d'équité comme de lumiere, tantôt ſeul, tantôt au milieu des plus Sages, mais toûjours avec leur admiration, les differends des particuliers, pendant que ſa Magnanimité toûjours mêlée de la même juſtice, nourriſſoit les Arts, diſtinguoit le merite, redoubloit le prix des biens & des honneurs par la maniere de les donner. Ici il ſçavoit pardonner nos fautes, ſupporter nos foibleſſes, deſcendre du plus haut de ſa Gloire dans nos moindres interêts, tout à ſes peuples, General, Legiſlateur, Juge, Maître, Bienfaicteur, Pere, c'eſt-à-dire veritablement Roy.

Nos éloges, SIRE, ſeroient toujours au deſſous de VÔTRE MAJESTE' comme nos remercimens tres-humbles au deſſous de ſes bienfaits. Que le Ciel qui nous l'a donnée prenne ſoin de nous acquitter envers Elle ; Qu'il répande ſur ſa perſonne ſacrée autant de graces qu'elle en répand ſur nous ; Qu'il abrege nos jours pour en ajouter aux ſiens, & pour rendre ſon Regne auſſi long qu'il eſt glorieux. Nous ne pouvons faire de plus grands ſouhaits, ni pour VÔTRE MAJESTE', ni pour nous-mêmes.

DISCOURS

DISCOURS.

Prononcé le 23. Decembre 1676.

PAR MONSIEUR DE MESMES Président au Mortier, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Desmarêts.

MESSIEURS,

L'honneur qu'il vous plaît de me faire m'est d'autant plus sensible, que je m'y attendois moins & que je le merite peu : Et vous avez eu trop bonne opinion de moy, si vous avez cru que je pûsse reparer la perte que vous avez faite, d'un homme dont le merite étoit si publiquement reconnu.

L'avantage d'être reçû parmy vous, doit flater tous ceux à qui vous voulez bien y donner entrée ; Mais cet avantage est d'un prix infiny, pour ceux sur tout qui reconnoissent, comme moy, la disproportion qu'il y a d'eux avec d'aussi grands personnages que ceux dont cette Compagnie est composée.

En effet, on remarque en vous toutes les qualitez qui peuvent donner de l'éclat aux hommes, & tout ce qui peut faire passer des noms illustres à la posterité. Quand je considere, MESSIEURS, toute vôtre Compagnie, j'y voy un discernement exquis répandu par tout, & cette sorte de bon gout qui est si necessaire pour les choses dont vous faites vôtre principale occupation.

Mais quand je viens à jetter les yeux sur chacun de vous en particulier, je voy parmy ceux qui se sont consacrez à Dieu, la pieté & le sçavoir dans un degré éminent, la valeur & l'intrepidité en ceux qui son nez pour commander dans les Armées, la fidelité & l'application jointes à une vertu au dessus des soupçons, en ceux que sa Majesté a appellez au Ministere, ou qu'Elle a placez dans ses Conseils.

Enfin je voy parmy ceux qui se sont plus particuliere-

ment dédiez aux Lettres, & ſur qui un établiſſement auſſi conſiderable que celuy de cette Académie ſi celebre & ſi renommée ſe fonde & ſe repoſe davantage, j'y voy, dis-je, une ſi vaſte étenduë de connoiſſances que l'on eſt aſſuré de ne rien ignorer pour peu qu'on ſoit capable de vous former des doutes.

Auſſi, MESSIEURS, quand je me trouve parmy tant de perſonnes extraordinaires, & que faiſant reflexion ſur moy-même je me trouve ſi éloigné d'avoir les qualitez qu'il faudroit pour être reçû parmy vous, je ne puis croire autre choſe ſinon que l'amour des Lettres que je tiens de mes peres, doit ſeul avoir été le motif de vôtre choix.

C'eſt cet amour pour les Lettres qui m'a toûjours fait regarder vôtre inſtitution comme un des plus beaux ouvrages du miniſtere de Monſieur le Cardinal de Richelieu, & comme une choſe qui ne le rend pas moins admirable que l'heureuſe hardieſſe de ſes projets & ſes longues vûës pour la grandeur de l'Etat.

Que ne dirois-je point icy de luy, MESSIEURS & que ne dirois-je point auſſi de Monſieur le Chancelier Seguier, qui luy a ſuccedé dans la place de vôtre Protecteur ?

Si le Roy qui a bien voulu la couvrir de lumiere & de gloire en la rempliſſant luy-même, n'attiroit à luy, & ſi j'oſe ainſi parler, n'abſorboit par ſes rares qualitez & par ſes actions heroïques, toutes nos admirations & toutes nos loüanges.

Il eſt grand dans ſes deſſeins, intrepide dans les perils, magnifique dans les bienfaits, également juſte dans la diſtribution des récompenſes & des peines, tellement appliqué à chaque fonction de la Royauté, qu'il ſemble qu'il ne ſoit occupé que d'une ſeule ; & ſuffiſant à toutes, il en remplit les devoirs ſans rien perdre de ſa tranquillité.

Tandis qu'il force les poſtes les plus importans de la Flandre, il envoye ſes Ambaſſadeurs les premiers au lieu deſtiné pour les conferences : Et tant de grands avantages remportez l'un ſur l'autre en Sicile par celuy qu'il a choiſi pour y commander, ne l'empêchent point d'offrir la paix à ſes Ennemis au même temps qu'il leur preſente

la bataille, & que pour les y obliger il marche dans le cœur de leur païs, également prêt à finir la guerre, ou par les traitez ou par la victoire.

Tout le monde ſçait juſques où ſon courage & ſa valeur le portent dans les occaſions les plus dangereuſes. J'en ay tremblé toutes les fois que j'ay eu l'honneur de le ſuivre dans ſes Armées : & quoy que j'y fuſſe ſans peril, je n'ay jamais vû ſans une frayeur mortelle, les dangers où il expoſoit avec ſa perſonne ſacrée, le bonheur public & la fortune de l'Etat.

Tout le monde ſçait avec quelle ſageſſe & quelle capacité il gouverne luy-même toutes choſes, la penetration & la profondeur de ſon eſprit font tous les jours l'étonnement de ceux qui l'entendent decider dans ſes Conſeils, & la gloire & la felicité de ſon regne apprennent aſſez à tous les autres dans quel degré il poſſede les qualitez qui font les grands Rois.

Mais il n'y a que ceux qui ont le bonheur de luy être attachez domeſtiquement, qui puiſſent ſçavoir à quel point excellent en ſa perſonne toutes les vertus des particuliers. C'eſt là dans le domeſtique & dans le ſecret que temperant par ſa douceur & par ſa bonté le vif éclat de la Majeſté ſouveraine, il ſe fait voir à ſes Courtiſans le meilleur de tous les Maîtres, auſſi bien que le plus grand de tous les Rois.

Mais je ne ſonge pas qu'en parlant du Roy devant vous, MESSIEURS, je fais une choſe que vous ſeuls pouvez bien faire : c'eſt vous ſeuls qui pouvez donner à ſa valeur, à ſa pieté, à ſa ſageſſe & à ſa juſtice, tous les grands éloges qui leur ſont dus : & je dois me tenir trop heureux de pouvoir meſler ma voix parmy les vôtres.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE BENSERADE alors Directeur de l'Académie, au Discours prononcé par Monsieur le President de Mesmes, le jour de sa Reception.

MONSIEUR,

Il feroit à fouhaiter pour vous, & pour l'Académie, qu'un autre que moy eût l'honneur d'y préfider : vous n'en découvririez pas le foible d'abord, & vous ne la verriez point par fon mauvais côté; fur tout en un jour de ceremonie & de fefte, où il eft important qu'elle foit dans fon luftre, qu'elle étale fa magnificence, & qu'elle fe pare afin de vous recevoir. Ainfi n'allez pas juger de ce Corps illuftre par fa Tefte, & n'en préfumez rien qui foit à fon defavantage, puis que ce n'eft nullement par la voye des fuffrages qu'on arrive à la place où je fuis, que le merite n'y contribuë en rien, & que c'eft un pur effet du hazard. La Fortune qui ne fe regle pas toûjours felon ce que nous voudrions, & felon ce qui nous feroit propre, en cela même a fuivy fon train ordinaire à mon égard, je veux dire, qu'en me donnant le rang que je tiens icy, elle n'a pas tant fongé à me faire un plaifir qu'une affaire, ny une grace, qu'un embarras. C'en eft un d'avoir à vous répondre au nom d'une fi celebre Compagnie, & à vous bien exprimer de fa part quelle eft fa confolation & fa joye, de vous avoir trouvé aprés ce qu'elle a perdu.

Feu Monfieur Desmarêts étoit un de fes premiers ornemens. Ce vafte & inepuifable genie a produit des ouvrages qui honorent fon fiecle, où l'on voit briller un feu qu'il a confervé jufqu'à l'extréme vieilleffe, & qui éclairera fans doute bien loin dans la fçavante & jufte Pofterité. Le Cardinal de Richelieu, ce Miniftre admirable dans fes projets, & à qui nous devons l'idée de nôtre inftitution, eut pour luy une eftime, & une amitié particuliere. Ce noble fentiment

ayant depuis passé à son digne Heritier, comme un bien de la succession, qui luy a toûjours été d'autant plus cher, qu'il en connoissoit le prix par la finesse de son goût, & à la privation duquel il s'est montré si sensible, par la bonté de son cœur tendre & genereûx.

La difficulté de réparer une perte si considerable avoit répandu dans nos esprits un nuage qui s'est dissipé dés que vous avez paru, & que vous avez parlé. Ces Noms fameux Davaux & de Mesmes, ces lumieres de la Politique, ces Oracles du Senat, cette passion pour les belles Lettres, tout cela, dis-je, si heureusement confondu & réüny en vôtre personne, joint à tant d'élegance & de politesse, nous prouve & nous confirme le merite de nôtre nouvelle acquisition. Et comme vous êtes scrupuleusement attaché à tous vos devoirs, vous irez de temps en temps d'un Tribunal à un autre & aprés avoir décidé de la vie & des biens vous viendrez en ce lieu pour y prononcer avec nous sur le bon & le mauvais usage de la Langue, & pour condamner ou absourdre les paroles.

Jugez de la dignité de ce travail par la dignité de ceux qui y concourent, & qui l'appuyent de ces mêmes soins dont ils veillent à la grandeur, & à la subsistance de l'Etat avec un zele ardent, une fidelité exacte, & une application infatigable. Examinez quels sont les autres sujets qui composent ce tout dont vous devenez une partie : il y entre de ce que l'Eglise a d'auguste & d'éminent, de ce que la Cour & le reste du Royaume ont de Tîtres éclatans, & de Charges principales, de ce qu'il y a de sçavant & de poly parmy les gens de Lettres ; ce mélange de conditions & d'esprits formant une espece de societé entre nous, où tout est égal, & sans aucune distinction de rang ny de presseance.

Mais regardez infiniment au delà, & voyez quel honneur c'est pour Elle que le Maître du monde s'en soit declaré le Protecteur ; quel relief à la memoire du grand Seguier déja si précieuse d'elle-même, que ce Prince incomparable en tout ait bien voulu luy succeder dans cette qualité ! Aussi luy convient-elle mieux qu'à personne, puis qu'il est doublement interessé en la perfection de la Langue. Et parce qu'il veut qu'on la fasse aller aussi loin, s'il se peut, que sa renommée, & parce que luy-même la possede à un si haut point,

non moins correct en tout ce qu'il dit, qu'en tout ce qu'il fait, & avec la même exactitude qu'il ne souffriroit pas un soldat hors de son rang, il ne se permet pas un mot qui ne soit en sa place.

C'est à son immortelle loüange qu'il faut consacrer toutes nos veilles, c'est à sa gloire proprement qu'il faut employer toutes nos paroles, toutes nos paroles peuvent suffire & atteindre à sa gloire : N'est-elle pas parvenuë à un comble où ne vont point les choses humaines ? Et n'a-t-il pas donné les dernieres preuves de tout ce que la vertu heroïque peut faire, quand elle est accompagnée de la bonne fortune, & même sans elle ? Il ne luy reste plus qu'à pacifier l'Europe ; c'est son projet, c'est sa pensée. Que l'Allemagne se ligue & se reünisse pour empêcher le progrés de ses Armes victorieuses, il ira droit à son but, malgré l'Allemagne liguée & reünie. Ces Souverains qu'elle entraîne, devenus esclaves d'une Puissance qu'ils ont faite, & qu'ils ont trop laissé croître, toujours à la veille d'être accablez sous leur propre ouvrage, à la fin ouvriront les yeux, & lassez de s'armer en faveur d'un interêt mal entendu ils penseront à eux, & ils tourneront encore leurs regards du côté d'une Protection Royale, qui les a tant de fois maintenus dans leur ancienne liberté, & qui ne manque jamais à ceux qui sont opprimez. Témoin Messine, soutenuë des puissantes forces qu'il y envoye, gouvernée sous ses ordres par un Chef aussi prudent que brave, n'ayant rien entrepris ou il n'ait réüssi, & la mer fume encore des Vaisseaux qu'il a brûlez, & qui venoient à pleines voiles dans le dessein de la foudroyer & de la détruire.

A des secours si frequens & si reguliers, qui multiplient de jour en jour ses conquêtes surprenantes, diroit-on pas que le Monarque n'a autre chose à faire ? Cependant il parle à l'Espagne, il répond à l'Empire, il est par tout, il voit tout, il fournit à tout, les ennemis en conviennent, ou s'ils ne l'avoüent ils le sentent. Et pour finir par une verité qui ne sçauroit être contestée, disons en un mot, que nôtre Roy est le modele de tous les autres Rois, & qu'entre ces vivantes images de la Divinité, c'est la premiere, la mieux ressemblante, & la plus parfaite.

DISCOURS

PRONONCÉ PAR MONSIEUR L'ABBÉ TALLEMANT *le jeune.*

le même jour 23. Decembre 1676.

Pour servir de réponse à celuy du R. P. Lucas Jesuite, qui soûtenoit que les Monumens publics doivent avoir des Inscriptions Latines.

Mirari non queo unde hoc sit tam insolens rerum domesticarum fastidium. de fin. bon. & mal. lib. 1. Cic.

Res bonas verbis electis graviter ornateque dictatas quis non legat, nisi qui se plane Græcum dici velit? ibid.

Venimus ad summum fortunæ: pingimus atque psallimus. Horat. epist. ad Aug. totâ.

JE croy, MESSIEURS, qu'il est peu de personnes parmi vous, qui n'ayent entendu un Discours Latin plein d'érudition, & d'Eloquence, qu'un celebre Orateur a recité depuis peu de jours. La langue Latine y fut loüée si élegamment, & la Françoise fut bannie avec des raisons si puissantes, des endroits honorables où elle vouloit se placer, que moy-même je me sentis ébranlé, & prêt à croire qu'elle ne devoit avoir aucune part aux monumens publics. Mais je ne demeuray gueres dans ce sentiment, je démeslay bien-tost l'addresse & la force de l'Orateur d'avec la verité, & j'eus même, si je l'ose dire, une espece d'indignation, de voir la langue Françoise si injustement dégradée. Je tremblay d'abord, il est vray, du succés d'une opinion si éloquemment soûtenuë; Je crus voir le travail de quarante années perir en un quart d'heure, & cette langue qui occupe depuis si long-temps vos veilles, entraîner avec elle tous ceux qui prétendoient avoir heureusement travaillé à l'immortaliser. Mais que cette crainte étoit vaine & mal fondée! Ne sçavois-je pas que vos doctes & ingenieux écrits répondent à la langue Françoise, de cette Immortalité qu'on tâche de luy ravir? & j'ay cru toutefois ne me devoir pas dispenser de suivre le zele qui m'étoit inspiré pour la gloire de ma patrie. J'entre donc temerairement, peut-être, dans la lice pour une question si fameuse:

mais tout ſemble auſſi favoriſer mon deſſein, & vouloir ſoûtenir ma foibleſſe : Les deux éloquens Diſcours que l'on vient d'entendre, ont déja, ſi je ne me trompe, attiré dans mon parti la pluſpart des auditeurs : Ce ſuperbe Palais deſtiné pour la demeure éternelle des Rois de France, eſt un champ favorable pour moy, & ce lieu même où l'élite des plus beaux Eſprits vient avec tant de ſoin, & d'aſſiduité rechercher la beauté, & la politeſſe de nôtre langue, ſervira ſans doute à augmenter le reſpect qu'on a pour elle. C'eſt ainſi que j'ay cru ne devoir negliger aucun de mes avantages, contre un ſi éloquent adverſaire ; & je garderois peut-être encore le ſilence, ſi outre l'occaſion & le lieu qui me ſont favorables, la verité, la raiſon, les exemples n'étoient encore de mon côté. C'eſt avec un ſi puiſſant ſecours que je vay tâcher de perſuader à ceux qui m'entendent, que la langue Françoiſe doit ſeule être employée aux inſcriptions des Monumens publics.

Pour bien entendre l'état de la queſtion, il eſt bon que j'inſtruiſe cette celebre Aſſemblée de ce qui s'eſt paſſé, il y a déja quelques années, au ſujet de cette Propoſition. Quand nôtre grand Monarque prit en main les reſnes de ce floriſſant Empire, & qu'il vit par la paix & par le bon ordre de ſes Finances, les immenſes treſors que luy produiſoient ſes revenus, il ne ſongea qu'à reparer les deſordres que les diſſentions civiles, & de longues guerres avoient preſque neceſſairement introduits, & à répandre utilement dans ſon Royaume les richeſſes que ſa liberalité, & ſa magnificence luy deffendoient de retenir. C'eſt icy, MESSIEURS, que je pourrois vous faire ſouvenir avec joye, de tous les biens que vous ont produits les ſoins de ce ſage Monarque : Mais ce ſeroit m'éloigner un peu trop ; outre qu'il me ſieroit mal peut-être d'entreprendre un Eloge en langue Françoiſe, tandis qu'on luy diſpute le glorieux avantage, de pouvoir loüer ſon Prince, & d'apprendre à la Poſterité ſes grandes actions, & les merveilleux évenemens de ſon regne. Pour revenir donc à mon ſujet, je diray que ce Roy également grand en toutes choſes, voulut joindre à tant de deſſeins heureux qu'il avoit pour le bien de ſes ſujets, un ſoin particulier pour tous les beaux Arts : c'eſt dans cette vûë qu'il entreprit ces bâtimens ſuperbes qui paſſent en magnificence tout ce qu'on nous a jamais dit

dit de l'antiquité ; Et ce fut alors qu'un Ministre infatigable, chargé des plus importantes affaires de l'Etat & de la conduite de tout ce qui regardoit les Arts, fit l'honneur à certaines personnes fameuses dans l'Empire des lettres, de les appeller auprés de luy, afin que la raison & le sçavoir étant joints à l'adresse & à l'industrie des Architectes, des Peintres & des Sculpteurs, tous ces ouvrages & ces grands Monumens fussent dignes du Prince qui les ordonnoit, & du siecle dans lequel on les avoit entrepris. ([a]) L'Académie Françoise qui avoit fourny ces excellens hommes, entre plusieurs également capables de cet employ, regrettera toûjours la perte des deux que la mort luy a ravis, & joüit encore tous les jours avec joye de la presence des deux autres. C'est parmy eux qu'on agita en même temps plusieurs questions importantes, & entr'autres ; sçavoir si dans les Tableaux, Bas-Reliefs & Tapisseries, representant l'Histoire du Roy, les habits devoient être à l'antique ou à la moderne ; si les trophées d'armes devoient être embellis de fléches, de javelots, de haches, & de faisceaux Romains ; ou de canons, de piques, de drapeaux, & de mousquets ; & si enfin les inscriptions de tous les Monumens publics devoient se faire en langue Françoise, ou en Latin. Les Peintres, & les Sculpteurs qui dés leur jeunesse se sont accoûtumez à dessigner d'aprés les anciens, songeant plus à leur soulagement, qu'à leur gloire, vouloient des vêtemens, & des trophées à l'antique. Ils ne manquoient pas de raisons pour soutenir leur sentiment : & les changemens de mode, beaucoup plus frequens que ceux de la langue, sembloient un puissant obstacle au dessein de se servir d'habits à la moderne : Mais sans faire icy le détail de toutes ces contestations pleines d'érudition, & d'esprit, & dans lesquelles on fit dés ce temps-là de part & d'autre des écrits dignes d'une memoire éternelle ; il suffit de dire qu'on rejetta de tout ce qui regarde nôtre Histoire, les vêtemens, & les trophées à l'antique. On trouva qu'il y avoit trop d'esclavage à emprunter des ornemens étrangers, tandis que les nôtres peuvent avoir leurs graces : on crut qu'il n'y avoit ny honneur, ny raison, ny bienséance à representer, par exemple, le Roy dans son mariage, les bras, & les jambes nuës, empruntant l'habit d'un Empereur Romain ; la Reine habillée en Cleopatre, ou en Amazone ; l'Evêque au milieu, faisant une des plus saintes

(a) Messieurs l'Abbé de Bourzeis, Chapelain, Perrault, Charpentier.

ceremonies de nôtre Religion, vêtu comme un Prêtre idolatre, & toute l'assistance moitié Romaine & moitié Grecque, tandis que la Cour & le peuple de France en étoient injustement bannis: Et on ne crut pas enfin qu'il y eût rien, qui pût obliger à representer une chose autrement qu'elle n'est en effet, & à faire une mascarade des plus serieux & des plus glorieux évenemens de nôtre Monarchie. Cette question étant ainsi décidée on parla des Inscriptions? (a) Un des plus sçavans hommes de nôtre siecle prit le party du Latin, & (b) un autre non moins profond, ny moins sçavant prit le party du François. Ils épuiserent de part & d'autre tout ce que le sçavoir, & l'éloquence peuvent fournir sur ce sujet; Mais enfin pour l'Inscription de l'Arc-de-Triomphe, il fut resolu qu'elle seroit Françoise: & c'est long-temps aprés cette décision que l'on a fait part au public d'un livre qui contient les raisons profondes & solides qui ont donné cet avantage à nôtre langue. Si on y avoit bien remarqué les raisons favorables à la langue Latine, on y auroit vû cette matiere tellement épuisée, qu'on auroit eu lieu de s'en contenter; Mais puisque ce probléme a fait un nouveau bruit dans l'Empire des Lettres, j'ay été bien-aise de faire cette petite narration à mes Auditeurs, afin de donner bonne opinion du parti que je soûtiens, & afin de n'être point obligé de redire les raisons qu'un autre a mieux traitées que je ne pourrois faire, j'y joindray seulement quelques pensées que j'ay euës, pour avoir l'honneur d'être mêlé dans une si fameuse dispute.

(a) M. l'Abbé de Bourzeis.
(b) Monsieur Charpentier.

C'est une erreur bien inveterée, & qui ne sortira jamais des vulgaires esprits, de n'estimer rien de ce que l'on possede, d'estimer toûjours ou ce qu'on n'a plus, ou ce qui est aux autres. Un bien passé acquiert une beauté qu'il n'avoit pû jamais obtenir dans le temps qu'on le possedoit, & ce qui est entre les mains d'autruy est selon nous d'un prix inestimable. Cette erreur est generale par toute la Terre, toutes les nations estiment plus les ouvrages, & les marchandises de leurs voisins, que ce qui croît, ou se fait chez eux; & dans le gouvernement politique, dans la morale, dans la vie civile, dans les plaisirs même, les choses dont quelquefois on s'est plaint dans le temps, paroissent lors qu'elles sont passées, sous des images si douces, & si belles, qu'on ne manque jamais de les regretter. Ne se défera-t-on point de cette cou-

tume grossiere, de croire que le siecle dans lequel nous vivons, est inferieur aux autres ? Ira-t-on toujours au peril de sa vie sur la foy d'autruy, & souvent sans connoissance, chercher au bout du monde une statuë à demy-brisée, & admirer les Tableaux des Peintres anciens, tandis qu'on n'a point cette même ardeur pour voir les Tableaux inimitables de le Brun, qui sont entre nos mains ; tandis que l'Apollon, les Nymphes, les Chevaux, & les Tritons de la grotte de Versailles, Acys & Galatée, la statuë de Latone, ouvrages excellens, sont choses inconnuës à plusieurs, & regardées indifferemment par les autres ? Combien de gens sur la foy de leurs ayeuls ont été au delà des Monts voir un Arc ruiné, des Palais & des Cascades, & qui n'ont jamais regardé l'étonnante & admirable structure de la Façade du Louvre, non plus que le superbe & majestueux modele de l'Arc-de-Triomphe ; qui n'ont point jetté les yeux sur l'agreable Architecture du Palais de Versailles, & qui n'ont fait aucune reflexion sur la prodigieuse & magnifique diversité de ses Fontaines.

Monumens éternels de la magnificence de mon Prince, ne murmurez point contre cette commune erreur des hommes : Il viendra un temps que de tous les coins du monde il partira des curieux pour vous admirer : vous serez l'estude de ceux qui cultivent les beaux Arts, & vous serez même à vôtre tour l'objet de l'idolatrie, dans les temps où l'on aura peut-être sujet, comme aujourd'huy, d'admirer de nouveaux Ouvrages.

Cette erreur s'étend encore avec plus de tyrannie sur les ouvrages de l'esprit : & pour en montrer l'abus, on n'a qu'à lire Ciceron, & Horace, qui dans leur siecle avoient pour leur langue, le même chagrin que nous pouvons avoir aujourd'huy pour la langue Françoise. On n'estimoit alors que les ouvrages Grecs ; Ciceron en colere dit, que ce dégoût est bigearre & extravagant ; Horace s'en plaint à Auguste même, & je ne puis m'imaginer par quel caprice on trouve tant de raison dans le chagrin de ces grands hommes, & tant d'injustice dans le nôtre : Ils étoient au même état que nous sommes aujourd'huy ; Avant eux il y avoit eu peu de politesse dans les ouvrages de l'esprit : & alors les Virgiles, les Ovides, les Varius travailloient comme eux avec succés. Ces grands Genies regardant les choses en elles-mêmes, &

jugeant ſainement, & ſans préoccupation, de la beauté de leurs écrits, crûrent bien que leur langue étoit aſſez diſerte & aſſez noble, pour n'avoir pas beſoin d'en emprunter une à des Etrangers : & ils prévirent bien, que quelque ſort que dût avoir le Latin, les bons ouvrages ne mourroient jamais & fixeroient la langue, plûtôt que de perdre aucune de leurs graces par ſon changement. En effet, MESSIEURS, chaque langue a ſes beautés & ſes agréemens, & Dieu a donné également à tous les peuples des paroles pour faire connoître leurs penſées. Il y a un orgueïl mal fondé à croire une langue plus diſerte qu'une autre ; en France même il y a des langages particuliers, dans leſquels il y a des manieres de s'exprimer qui ſont inimitables : & quoy qu'on puiſſe dire que les langues ſont ſujettes à changer, & qu'enfin il en eſt de plus univerſelles, & de plus eſtimées que les autres & qui ne ſont plus ſujettes au changement ; tout cela bien expliqué ne ſert qu'à mieux établir la beauté de la langue Françoiſe. D'où vient qu'une langue eſt plus univerſelle, & plus connuë qu'une autre ? C'eſt qu'elle a été dans un certain ſiecle la langue du plus floriſſant Empire. D'où vient qu'on en fait plus de cas & qu'on y trouve des graces qu'on ne rencontre point dans les autres ? C'eſt que la victoire, l'abondance & la paix ont amené plus de politeſſe dans un Royaume, & ont donné aux Arts le moyen de s'accroître. D'où vient enfin qu'une langue demeure dans un certain degré de beauté, & ſemble avoir atteint ſa derniere perfection ? C'eſt que de grands genies l'ont conſacrée par des ouvrages immortels, qui demeurent les modeles deſquels ſans faillir on ne peut s'écarter : & quoy qu'elle ne laiſſe pas de changer dans la ſuite, ce changement s'appelle corruption; & on eſtime qu'elle a été parfaite dans le temps auquel elle a le plus fleury. C'eſt ainſi que l'Hebreu, mettant à part la religion qui nous le rend ſacré, a reçû des victoires des Juifs, & des incomparables ouvrages de Moyſe, de David & de Salomon, une immortalité que les Grecs, & les Latins ne luy ont point ôtée. C'eſt ainſi que la Grece floriſſante dans ſes Royaumes, & dans ſes Republiques, donnant la loy à toute l'Aſie, & joüiſſant d'une longue Paix, a été la mere des beaux Arts, & a vû la langue Grecque fixée par les écrits inimitables des Homeres, des Heſiodes, des Demoſthenes, des Iſocrates, & de tant d'autres. Et c'eſt ainſi enfin que Rome

étant devenuë la maîtresse du monde, on a vû les Cicerons, les Virgiles, les Ovides, les Horaces, par des ouvrages qu'on ne peut assez admirer, fixer la langue Latine, & luy donner des beautez qui nous charment encore aujourd'huy. Toutes ces langues ont changé dans la suite, l'Hebraïque n'est plus connuë dans l'Asie, la Grecque est si corrompuë qu'on ne l'entend plus, la Romaine est tout-à-fait abolie : Mais ces grands ouvrages qui sont demeurez, leur ont conservé toute leur gloire : De tous les siecles où elles ont été en vigueur, on ne compte que celuy auquel elles ont été fixées par les admirables Genies qui les ont employées ; & pour les bien parler, on se conforme aux Auteurs de ce temps-là, & jamais à ceux qui les ont precedez, ou suivis.

Il n'est pas mal-aisé, MESSIEURS, de tirer de tout ce que je viens de dire, une consequence infaillible, pour la beauté, & la durée de nôtre langue. La France est le plus florissant Royaume de l'Europe, un Prince aussi vaillant que juste en a étendu les limites par sa valeur, & y a fait fleurir les Arts par sa magnificence. Les Malherbes, les Voitures, les Racans ont commencé à travailler avec succés pour la langue Françoise, & j'ay autour de moy les garans assurez de son Immortalité. Je voy dans nôtre siecle toutes les mêmes circonstances qui ont accompagné ces siecles les plus fameux : Nous sommes les conquerans, & les vainqueurs : c'est chez nous que se trouvent les Architectes, les Sculpteurs, les Peintres, les Musiciens ; mais pour dire encore plus, nous avons des Tacites, des Demosthenes, des Euripides, & des Terences. Qu'on ne parle plus de changement dans nôtre langue, elle est fixée à jamais par tant de rares ouvrages, & le ciel preserve ceux qui nous suivront, de la voir changer, car elle auroit le même sort que les autres, qui durant plusieurs siecles n'ont fait que se corrompre de plus en plus. Oüy, MESSIEURS, la raison humaine me fournit assez de lumiere pour pouvoir assurer que les bons ouvrages de ce siecle dureront éternellement. Quand je les compare aux anciens, je leur trouve les mêmes graces & les mêmes beautez qui leur ont fait meriter de venir jusqu'à nous ; quand j'en veux juger par le bon sens naturel, j'y voy tout conforme à la nature & à la raison, j'y trouve cette politesse & ce je ne sçay quoy qui plaît tant, & qu'on ne peut exprimer ; quand j'y cher-

che la noblesse, & la douceur du langage, j'y trouve des expressions magnifiques & éloquentes, une netteté inimitable, une douceur qui charme l'oreille; & quoy que j'admire du moins autant que les plus zelés, les écrits venerables des Grecs & des Latins, ma préoccupation n'est pas assez forte pour m'empêcher d'admirer ce qui est bon ailleurs; Je regarde autant que je le puis les choses par elles-mêmes, & suis persuadé que ce qui est bien travaillé, ne perira jamais en quelque langue qu'il puisse être, & que le langage employé dans les excellens ouvrages demeurera toûjours le modele de la politesse, & du bien dire.

Il semblera peut-être que je me suis jetté dans une question trop generale, n'ayant à parler que de ce qui regarde les Inscriptions; mais je ne fais en cela que suivre l'exemple qu'on m'a donné, & je ne croy pas d'ailleurs que les raisons qu'on a alleguées puissent être particulieres pour les Inscriptions, qui tiennent à peine quelque rang entre les ouvrages de l'esprit. L'Inscription n'est qu'une courte narration d'un évenement remarquable qui a servy de motif à la construction de quelque Monument public. Tous les Arcs Triomphaux des Anciens, avoient des Inscriptions de deux ou trois lignes; tantôt c'étoit pour avoir étendu les limites de l'Empire Romain, tantôt pour avoir rétably les affaires de la Republique, & presque toûjours simplement pour avoir vaincu telles & telles Nations: point de longs discours, de figures de Rhetorique, ny de moralitez; il suffit de compter nettement & en tres-peu de paroles les victoires remportées, ou les biens reçûs, qui ont obligé les Magistrats, & le peuple à élever un Monument, à la gloire d'un Prince: & quoy qu'il faille du bonheur, & de l'application pour bien faire ces sortes d'ouvrages, il est neanmoins vray de dire, qu'il en est qui peuvent davantage immortaliser, & le Conquerant, & celuy qui travaille à sa gloire. C'est l'Histoire, ce sont les Poëmes ingenieux, ce sont les beaux Panegyriques qui appuyent chez la posterité ces marques exterieures de l'estime du peuple, & qui faisant connoître les grandes actions d'un Roy vaillant, & juste, rendent sa memoire celebre à jamais. S'il est donc vray que les Inscriptions doivent être Latines, à plus forte raison l'Histoire, les Panegyriques & les Poëmes doivent être Latins; & si le langage des Inscriptions vieillit &

devient ridicule, comme celuy des vieilles Epitaphes des Paroiſſes de village; il s'enſuit infailliblement que les ouvrages des Hiſtoriens, des Orateurs, & des Poëtes de ce ſiecle iront dans peu de temps ſe ranger auprés des douze Pairs de France, auprés du Roman de la Roſe, & des Trouvaires Provençaux.

Quand la langue viendroit à changer en mieux & à s'embellir, ce que je ne puis croire, je ne tombe pas d'accord que les Inſcriptions faites en François dûſſent paroître ridicules, comme les malheureuſes Epitaphes auſquelles elles ont été comparées : Etant faites par des gens ſpirituels, & ſensés, & portant le nom auguſte du plus grand de nos Rois, elles attireroient toûjours la veneration de tout le monde, & on auroit au moins pour elles le reſpect qu'on a pour les Capitaines, & les Magiſtrats vieillis dans l'honneur, qui portent encore avec grace des habits à la mode du temps paſsé. Nous ne trouvons rien de ridicule dans les Epigrammes, & dans le Rondeaux de Marot, juſques-là même que l'on croiroit leur ôter quelque grace, ſi l'on vouloit y changer quelques phraſes, & quelques mots qui ne ſont plus en uſage parmy nous; mais enfin je maintiens avec juſtice que nous n'avons plus à craindre d'inconſtance dans nôtre langue; Nôtre travail Académique n'aura pas un ſort moins avantageux que le Dictionnaire de la celebre Académie de Florence : Nôtre langue a acquis ſa derniere perfection dans les ouvrages de ce ſiecle, auſſi bien que l'Italienne l'a acquiſe par les ouvrages des Bocace, du Dante, de Petrarque, du Taſſe & des autres, & on n'a plus rien à alleguer contre les langues vivantes, puis que l'Italienne a pû ſe fixer par les mêmes voyes dont nous nous ſervons pour fixer la nôtre aujourd'huy.

Mais ce n'eſt pas aſſez de détruire cette prétenduë inconſtance, il nous reſte une plus forte raiſon à examiner, qui eſt l'interêt de la gloire du Prince que nous ſervons; on dit que ſes grandes actions & ſes vertus innombrables doivent être connuës par toute la terre, & que le Latin y eſt plus propre comme étant plus univerſellement entendu des Etrangers. Ne croiroit-on pas, MESSIEURS, qu'on dût conclure de ce raiſonnement, que l'Hiſtoire, que les Panegyriques, & les Poëmes qui ſe font à la gloire du Roy doi-

vent êtreLatins? Cependant toute cette publication importante des Conquêtes du Roy se termine à une Inscription de deux lignes faites sur un Art de Triomphe qui est élevé dans la capitale de la France. Si l'interêt de la gloire de ce Monarque invincible demande du Latin, il est à croire que c'est principalement dans les ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde, & qui se transportent chez toutes les Nations, & non pas dans l'Inscription d'un Arc de Triomphe, qui étant de marbre, & de pierre, ne va qu'en estampe chez les Etrangers, & plutôt pour leur faire connoître la magnificence, & la beauté d'un pareil Monument, que pour leur faire lire une Inscription tres-simple, & qui ne contient qu'une petite partie des actions qu'on apprend mieux dans l'Histoire, parce qu'elle a soin d'en déduire toutes les circonstances. Mais cette These étoit un peu trop generale & trop difficile à soûtenir : le moyen de dire que la gloire du Roy est en peril entre les mains de nos Historiens, de nos Orateurs & de nos Poëtes ? il a fallu se restreindre aux Inscriptions.

Cependant, comme on ne peut pretendre que le Latin est plus propre à publier les actions admirables de nôtre auguste Monarque, sans donner quelque atteinte aux ouvrages François : je diray d'abord, sans avoüer que le Latin soit plus universellement entendu, ce qui merite une grande discussion & une dissertation entiere, que la gloire du Roy n'a point besoin de ce secours, & que les actions des grands hommes n'échapent jamais à la Posterité. Nous lisons encore aujourd'huy les victoires de Cyrus & d'Alexandre. Nous sçavons ce qui s'est fait dés le commencement du monde ; nous avons appris même les merveilleuses actions des Rois Indiens, qui n'avoient été confiées qu'à des filets de soye faute de connoître l'écriture : & maintenant que l'Impression est venuë au secours des écrits, on ne peut croire qu'il y ait rien qui manque d'être publié. Nous écrirons en nôtre Langue, toutes les Nations traduiront nos Ouvrages. Foible précaution pour la gloire de mon Roy ! d'avoir recours au Latin, qui n'est entendu que de quelques gens de Lettres, dans une petite partie de l'Europe : Succés peu fortuné pour un si grand Prince ! si le Latin seul publioit ses vertus : On na déja veu un de ses Panegyriques traduit en Arabe jusques dans Alep : nos Ouvrages ont passé

par

par les mains des Italiens, des Espagnols, des Anglois & des Allemans; nôtre ambition va bien au delà des lieux où l'on parle Latin. Les Peuples les plus éloignez liront en leur langue les exploits de ce Prince auguste, & admireront ses vertus civiles & militaires; & j'ose croire même, que nôtre langue consacrée par ses hauts faits, fera l'étude de toutes les Nations dans la posterité. Qui sçait? si on ne prendra pas quelque jour bien de la peine durant dix ans pour la sçavoir, comme on en prend aujourd'huy pour le Grec & pour le Latin. Mais sans percer si loin dans l'avenir, il suffit de dire que nous aurions mauvaise grace de confier à d'autres langues le soin de loüer nôtre vaillant Monarque. Que le Peuple, que les femmes, quelque mépris qu'on en veüille faire, puissent apprendre avec tout le monde les éloges qu'on donne à un si grand Prince. Par quelle maxime étonnante & nouvelle veut-on nous faire croire aujourd'huy, qu'il n'y a que ceux qui entendent le Latin, qui doivent sçavoir les Titres glorieux qu'on donne à un Roy si digne de regner? Peut-on être assez aveugle, pour ne pas voir que le dessein de faire connoître ses glorieux travaux à une poignée d'Etrangers qui les sçauront d'ailleurs, les cache en même temps à un nombre infini de personnes, & sur tout à ses Sujets? Pourquoy ôter au Peuple la douceur de lire tous les jours ce qu'on fait pour son bien, & pour son avantage? Pourquoy ravir au soldat le plaisir de s'applaudir en passant, de l'honneur d'avoir accompagné son Maître? Servons-nous, MESSIEURS, pour raconter tant de merveilles, de la même Langue, dont ce fameux Heros s'est servy pour gagner des batailles, & pour prononcer des oracles, & laissons aux Traducteurs, qui ne nous manqueront pas, le soin d'expliquer nos écrits à toutes les Nations. Je ne veux point icy insulter à ceux qui écrivent en Latin, ny leur reprocher que se servant d'une langue qu'ils ne peuvent sçavoir assez pour la bien parler, leurs écrits sont dépoüillez de cette grace naturelle qui fait la principale beauté d'un Ouvrage. Je ne veux point les faire souvenir que leur prononciation étant fausse, cette douceur, & cette majesté qui leur charme les oreilles, est une pure illusion. Il me faudroit trop de temps pour leur faire voir l'impossibilité même, de mettre fidellement en Latin les noms des Peuples vain-

cus, des Villes & des Provinces soûmises & mille autres choses qui entrent necessairement dans les Inscriptions. Je ne fais aussi aucune comparaison entre ces deux langues ; je croy qu'elles ont chacune également leurs beautez & leurs graces ; mais je diray seulement, que s'il est vray, que toute la jeunesse recherche le Grec, & le Latin comme les sources de la science ; il est encore plus veritable, qu'aprés avoir appris toutes les langues, & cultivé toutes les Sciences avec soin, les Auteurs les plus fameux briguent ardemment l'honneur, d'étudier la langue Françoise à l'Académie, & d'y venir puiser à la source, la politesse, & le bien dire. Qu'on ne se mette donc point en peine de la gloire du Roy, qui pourroit sans doute courir plus de risque dans les écrits Latins. Quand il n'y auroit ny Ecrivains ny Imprimeurs ; les murailles des villes, les campagnes, les fleuves parleroient pour publier ses victoires. Mais enfin sans craindre de m'abuser, j'avance hardiment que nôtre langue est assez noble, & assez diserte pour ne point faire deshonneur aux vertus d'un si grand Monarque. Moins présomptueux que les Latins, nous avoüerons que nos expressions sont encore trop foibles pour bien dire tant d'actions éclatantes, & dans la paix, & dans la guerre : mais nous aurons assez d'orgueïl, pour leur disputer la gloire de le pouvoir dire aussi bien que nous. Vous serez mes garans, MESSIEURS, & je pense même voir parmy mes autres Auditeurs de celebres Ecrivains qui prouveront à jamais cette verité. Oüy sans doute, nous dirons aussi noblement en François qu'en Latin, que LOUIS est le Pere de la Patrie, l'appuy des Innocens, la terreur des coupables, genereux, invincible, hardy dans ses projets, grand dans ses entreprises, rapide dans ses Conquêtes, toujours heureux, toûjours vainqueur. Mais tous ces titres honorables feront la moindre partie des éloges qui sont deus à un si grand Monarque, & le détail immense de ses grandes actions se verra dans l'Histoire, dans les Poëmes & les Panegyriques. Posterité fortunée de joüir de tant beaux Ouvrages : C'est alors que pour connoître à fonds de si belles choses, & pour les lire avec toutes les graces des originaux ; toutes les Nations feront gloire d'apprendre la langue Françoise. C'est alors que les ouvrages ayant acquis leur derniere

perfection par un peu d'antiquité, & l'envie & la jalousie ne vivant plus entre des rivaux, on leur rendra à tous la justice qui leur est deuë.

Ce siecle sera marqué comme le siecle du meilleur Prince qui fut jamais, comme un temps heureux, d'abondance, & de gloire pour la France, comme le Regne des beaux Arts, & de la politesse dans le langage, & il sera enfin comme ces siecles fameux de Grece & de Rome, l'admiration de la posterité.

COMPLIMENT

Fait le 24. Avril 1677.

A MONSEIGNEUR LE CARDINAL D'ESTRÉES, *à son retour de Rome, par M.* CHARPENTIER, *alors Directeur de l'Académie.*

MONSEIGNEUR,

EN nous approchant de VOSTRE EMINENCE, nous sentons une douce émotion qui n'est pas toutesfois sans quelque meslange d'amertume. Nous vous revoyons avec les marques de la plus haute dignité de l'Eglise; Quel plus agreable spectacle à nos yeux; Quelle plus sensible joye a nostre cœur? Mais quand nous nous representons que cette eslevation vous separe de nous, & vous arrache de nos exercices, qui ont autrefois partagé les heures de vostre loisir; nous ne sçaurions penser qu'avec douleur à une absence qui nous paroît irreparable. A vostre départ, MONSEIGNEUR, tous nos vœux vous accompagnerent; Nous ne souhaitasmes rien avec plus d'ardeur que de vous voir bien-tost revestu de l'éclat deu à vostre Merite, à vostre Naissance, & à la grandeur de vos Alliances Royales. A vostre retour nous voyons en VOSTRE EMINENCE l'accomplissement de nos vœux, mais nous ne vous trouvons plus à l'Academie. Hé

bien, MONSEIGNEUR, n'en murmurons point ; Nous vous perdons d'une maniere trop noble, pour nous en fascher. Nous souhaitons mesme de vous perdre encore davantage, & que la Pourpre Romaine qui vous associe à la premiere Compagnie de l'Univers, vous place quelque jour, du consentement de toutes les nations, dans ce Throsne fondé sur la Pierre, que toutes les puissances de l'Enfer ne sçauroient esbranler. Mais pourquoy vous compter perdu pour nous, MONSEIGNEUR, dans l'augmentation de vostre gloire, puis que le plus grand Roy du monde, LOUIS, le Vainqueur mais le Vainqueur rapide, le Terrible, le Foudroyant, a bien trouvé des momens pour songer à nous parmy la pompe & le tumulte de ses Triomphes. Que dis-je, pour songer à nous ? Ah c'est trop foiblement s'expliquer pour tant de graces extraordinaires ! Disons plustost pour nous appeller à luy par une adoption glorieuse ; Disons pour nous établir un repos inesbranlable à l'ombre de ses Palmes. VOSTRE EMINENCE, MONSEIGNEUR, n'a-t-elle pas admiré cet évenement, & quoyque vous fussiez au pays des grands exemples, quoy que vous respirassiez le mesme air que Scipion & que Pompée, pustes-vous apprendre sans surprise qu'un si grand Monarque se declarast le Chef de l'Academie, & voulust mettre son nom Auguste à la teste d'une liste de gens de Lettres ? Vostre Rome n'en fut-elle pas estonnée, & ne jugea-t-elle pas alors que le Ciel preparoit à la France, la mesme prosperité dont l'Empire Romain avoit joüy sous les Augustes, sous les Adriens, & sous les Antonins ? Vous nous avez quittez, MONSEIGNEUR, dans l'Hostel Seguier, dans l'Hostel d'un Chancelier de France, illustre veritablement par sa suprême Magistrature, plus illustre encore par ses grandes actions. VOSTRE EMINENCE, nous retrouve dans le Louvre, dans la Maison sacrée de nos Rois, & nos Muses n'ont plus d'autre séjour que celuy de la MAJESTE'. Il faut ne vous rien celer encore de tout ce qui peut tenir rang parmy nos heureuses avantures, puis que VOSTRE EMINENCE y prend quelque part. Un Archevesque de Paris qui honore sa Dignité par sa Vertu, par son Eloquence, & par la noblesse de sa conduite ; Un Evesque d'une Erudition consommée, & que mille autres rares qualitez ont fait choisir pour

cultiver les eſperances d'un jeune Heros, de qui tout l'Univers attend de ſi grandes choſes; un Duc & Pair également recommandable par ſon Eſprit & par ſa valeur, & avec qui toutes les Graces ont fait une alliance éternelle; des Gouverneurs de Province; un Preſident du Parlement; pluſieurs perſonnages celebres en toutes ſortes de ſciences, ſont les nouveaux Confreres que nous vous avons donnez, Sans parler de ce Grand Homme, que l'intime Confiance du Prince, un Zele infatigable pour le bien de l'Eſtat, & une Paſſion ardente pour l'avancement des belles Lettres, diſtinguent aſſez pour n'avoir pas beſoin d'être nommé plus ouvertement. L'Academie a fait la pluſpart de ces precieuſes acquiſitions, tandis que VOSTRE EMINENCE défendoit nos droits à Rome, & s'oppoſoit aux brigues de nos ennemis. C'eſt ſur vos ſoins & ſur ceux de M. le Duc voſtre frere, que la France s'eſt repoſée avec ſeureté de ſes intereſts, en un pays où desja depuis long-temps le Courage, l'Intrepidité, & l'Amour de la Patrie, ont rendu fameux les noms de Cœuvres & d'Eſtrées. C'eſt avec la meſme Fermeté que VOSTRE EMINENCE a ſouſtenu l'honneur de la Couronne, contre les injuſtes défiances que la proſperité des armes du Roy faiſoit naiſtre dans des ames trop timides. Quels Eloges, Quels applaudiſſemens n'a-t-elle point meritez encore au dernier Conclave, cette Fermeté courageuſe & ſalutaire, qui dans une occaſion ſi importante n'a pas moins enviſagé les avantages de la Republique Chreſtienne, que ſuivy le plan des pieuſes intentions de ſa MAJESTE'? Toute la Terre ſçait combien ces grandes veuës ont donné de part à VOSTRE EMINENCE dans l'Exaltation de ce PONTIFE incomparable, à qui la Pureté des mœurs, le Meſpris des Richeſſes, la Tendreſſe cordiale envers les Pauvres, l'Humilité magnanime des anciens Eveſques, & le parfait Dégagement des choſes du Monde, avoient acquis la reputation de SAINTETE', avant que d'en obtenir le titre attaché à la Chaire Apoſtolique. Il eſt mal-aiſé aprés cela, MONSEIGNEUR, que nous ne nous flattions de quelque ſecrette complaiſance, en voyant qu'il ſort de l'Academie, des Princes du Sacré Senat, & que voſtre ſuffrage, que nous avons compté quelquefois parmi les noſtres, concoure maintenant avec le Saint Eſprit, au gouvernement de ſon Egliſe. Avancez

donc toûjours, MONSEIGNEUR, dans une si belle route, & permettez-nous de croire que VOSTRE EMINENCE conservera quelques sentimens d'affection pour une Compagnie sur qui LOUIS LE GRAND jette de si favorables regards; Pour une Compagnie, qui aprés la veneration toute singuliere qu'elle doit avoir pour son ROYAL PROTECTEUR, n'aura point de mouvement plus fort que celuy du zele qui l'attache à VOSTRE EMINENCE, & qui trouvera toujours une des principales occasions de sa joye dans l'accomplissement de toutes vos glorieuses entreprises.

HARANGUE AU ROY

Prononcée le 12. Juin 1677.

SUR SON HEUREUX RETOUR & sa glorieuse Campagne, par M. QUINAUT, *alors Directeur de l'Académie.*

SIRE,

A la veuë de VÔTRE MAJESTE' triomphante & comblée de gloire, nous sommes saisis d'un excés de joye qui nous interdit presque la parole, & qui ne permet à nostre zele de s'exprimer qu'imparfaitement. Mais, SIRE, ce n'est point dans cette occasion que l'Academie Françoise doit apprehender de ne paroistre pas assez éloquente; il suffit qu'elle vous parle de vous meme pour estre assurée de ne rien dire que de merveilleux. On n'a jamais rien imaginé de si grand que les entreprises que vous venez d'executer, & le simple recit de vos Actions est le plus parfait de tous les Eloges.

VÔTRE MAJESTE' s'est dérobée aux douceurs du repos pour courir aux fatigues & aux dangers: Elle n'a pas attendu que le Printemps luy revinst ouvrir le Champ

où tous les ans Elle va cueillir des Palmes nouvelles ; l'ardeur de son Courage a surmonté les obstacles d'une saison rigoureuse ; sa prevoyante Sagesse a reparé par d'innombrables précautions la sterilité de l'Hyver, & sa Prudence a disputé avec sa valeur à qui se signaleroit par de plus grands Prodiges.

Du moment, SIRE, que la Renommée eust annoncé le jour de vostre départ, la victoire s'empressa pour vous accompagner, & la Terreur devança vostre marche. Le premier éclat de la foudre dont vous estiez armé est tombé sur une Ville superbe dont rien n'avoit pû abbatre l'orgueil, & toute fiere qu'elle estoit, d'avoir bravé les efforts unis de deux celebres Capitaines, elle ne vous a resisté qu'autant qu'il le falloit pour vous donner l'avantage de l'emporter de vive force. Ce fut alors que vous esprouvastes heureusement jusques à quel point vous avez porté l'exactitude de la Discipline militaire : vos soldats combattirent en Heros, tant ils furent tous animez par vostre presence ; mais aprés avoir renversé tout ce qui s'étoit opposé à l'impetuosité de leur Courage, ils s'arresterent par vos ordres dans la chaleur de la victoire, & n'oserent toucher aux riches despoüilles que le droit de la guerre leur avoit livrées. Il ne vous en cousta qu'une parole pour empescher l'affreuse desolation d'une Ville florissante ; vous eustes le plaisir de la prendre & de la sauver en mesme temps, & vous fustes bien moins satisfait de vous en rendre le Maistre, que d'en devenir la Conservateur.

Ce grand succés a esté suivi d'un autre encore plus grand, & qui paroissoit au dessus de nos plus hautes esperances : vos Peuples sont accourus en foule à ce spectacle ; ils ont esté transportez de joye en voyant sortir les Ennemis que vous avez chassez d'une redoutable Retraite, & ils benissent tous les jours la main victorieuse qui les a delivrez des courses, des ravages, des incendies, dont ils estoient souvent surpris, & continuellement menacez. Ce n'estoit qu'à vous, SIRE, que le Ciel avoit reservé l'honneur de forcer la barriere fatale qui donnoit des bornes trop estroite à vostre Empire, & de faire du plus fort Boulevard de l'Espagne un des principaux Remparts de la France.

Cependant, comme si c'eust esté encore trop peu pour VÔTRE MAJESTE' de voir que tout cedoit où vous estiez present, vous avez entrepris de vaincre mesme où vous n'estiez pas. Vous avez separé vos Troupes pour estendre vos progrés en divers lieux; une partie de Vostre Armée a suffit pour gagner une Bataille, & pour achever la Conqueste de l'Artois; & vous avez pris soin qu'un Prince qui a partagé avec vous la gloire de vostre auguste Naissance, eust aussi part aux honneurs de vostre Triomphe.

Ce n'est pas seulement sur la Terre que la Victoire accompagne vos Armes, elle a volé pour les suivre jusques sur les Mers les plus éloignées. Une Flotte ennemie qui avoit sur la vostre toute sorte d'avantages, excepté celuy de la valeur, vient d'estre attaquée, & detruite, & ses debris flottants portent la terreur du Nom de VÔTRE MAJESTE' sur les bords les plus reculez du nouveau Monde.

Quel bonheur pour nous d'avoir un Protecteur si glorieux, & qui nous donne à celebrer des évenements si memorables! Nous n'avons pas besoin de chercher ailleurs qu'en luy-mesme un modele parfait de la Vertu heroïque, & nous sommes certains que l'éclat immortel de sa gloire se répandra sur nos Ouvrages, & leur communiquera le privilege de passer jusqu'à la derniere Posterité. Quand nous décrirons vos travaux, SIRE, nous ne serons point dans l'embarras de n'avoir souvent à Vous offrir que les mesmes loüanges que nous vous aurons desja données, quoy que vous ne cessiez point d'estre Conquerant, chacune de vos Conquestes est tousjours achevée d'une maniere nouvelle & surprenante; & les images fidelles que nons en ferons, seront autant de differents Tableaux dont chacun aura sa beauté singuliere.

Aprés avoir connu si avantageusement combien vous estes redouté de vos Ennemis, reconnoissez avec quel excés de tendresse & de veneration Vous estes aimé & presqu'adoré de vos sujets. Voyez le ravissement qui se montre dans tous les yeux qui vous regardent; écoutez les acclamations qui retentissent de toutes parts à vostre veuë. Il faut toutefois, SIRE, ne vous rien déguiser; la joye publique n'éclate point tant encore pour le succés de vos entreprises qu'en

faveur

faveur de voſtre retour. C'eſt ce retour ſi ardemment ſouhaité qui diſſipe nos allarmes;que nous ſerions heureux s'il les diſſipoit pour tousjours! Nous n'avons encore pû conſiderer voſtre grand cœur qu'avec une admiration inquiete ; nous n'oſons preſque vous faire voir de brillants portraits de la Gloire qui vous engage ſi ſouvent dans le peril ; elle ne vous paroiſt que trop belle, & ne vous emporte que trop loin.

Mais, graces à vos Exploits, nous devons eſperer que toutes nos craintes ſeront bientoſt finies ; Cette Ligue qui ſe croyoit ſi formidable eſt frappée elle-meſme de la conſternation qu'elle prétendoit jetter juſques dans le cœur de voſtre Royaume ; les plus fieres Puiſſances de l'Europe armées, & réünies, ne peuvent s'empeſcher d'eſtre convaincuës de leur foibleſſe contre une Nation que vous rendez invincible : plus elle vous ont opposé d'Eſtats, de Princes, de Roys, plus elles ont fourny d'ornements à vos Trophées ; & leurs diſgraces & vos Triomphes doivent leur avoir aſſez appris que le deſſein de vous faire la guerre leur fut bien moins inſpiré par leur jalouſie que par la bonne fortune de VÔTRE MAJESTE'.

On n'en doit point douter, SIRE, il n'y a plus rien qui puiſſe ſauver vos Ennemis que le ſecours de la Paix. Vous voulez bien leur laiſſer encore cet unique & dernier moyen d'arreſter les progrés eſtonnants de vos armes, & nous applaudiſſons avec plaiſir à voſtre moderation. La France n'a plus beſoin que vous eſtendiez ſes limites ; ſa veritable grandeur eſt d'avoir un ſi grand Maiſtre. Le Ciel à qui nous vous devons, nous a donné dans un ſeul bien tous les biens enſemble : nous ne luy demandons rien de nouveau ; c'eſt aſſez qu'il nous laiſſe paiſiblement joüir de la felicité de voſtre Regne ; il ſuffit qu'il ait ſoin de conſerver une Vie glorieuſe où noſtre bonheur eſt attaché, & qui vaut plus mille fois que la conqueſte de toute la Terre.

HARANGUE
A L'ACADEMIE FRANÇOISE,
Prononcée le 17. Aoust 1677.

PAR MONSIEUR ROBIN, de l'Académie d'Arles, au nom de ladite Académie d'Arles en presentant à l'Académie Françoise l'Obelisque trouvée sous la Ville d'Arles.

MESSIEURS,

L'Académie Royale d'Arles qui me procure aujourd'huy l'honneur de paroistre dans cette illustre Assemblée, composée de ce qu'il y a de plus grand & de plus auguste dans la Republique des Lettres, veut en user auprés de la vostre comme une fille bien née qui vient de temps en temps rendre compte de ses occupations, & de sa conduite à sa mere, afin de se conserver dans l'honneur de sa bien-veillance. C'est pour cela, MESSIEURS, qu'elle m'a chargé de vous faire part de ce superbe & majestueux monument qui vient d'estre erigé par ses soins à l'honneur de nostre invincible Monarque; & qu'elle croit avec justice pouvoir compter au nombre de ses Ouvrages, puisque c'est elle qui en inspira le premier dessein, qui en a sollicité l'exécution, & conduit enfin si heureusement l'entreprise, qu'elle a merité non seulement les acclamations du public & les applaudissements de la Cour, mais (ce qui luy est encore plus glorieux) les complaisances mesme du plus grand Roy de la Terre. Jusques icy, MESSIEURS, je l'avouë nos Muses timides & tremblantes, se défiant de leurs propres forces, n'avoient rien encore entrepris de considerables à sa gloire & cedant aux vostres l'honneur de celebrer ses victoires par tout le monde, se contentoient seulement de chanter en secret quelques hymmes à

sa loüange ; de brusler à son honneur quelques grains d'encens & de venir de temps en temps semer quelques fleurs sur le marche-pied de son Throsne. Mais aujourd'huy, Messieurs, elles portent bien plus haut leur ambition, & voulant donner des marques plus éclatantes de la grandeur de leur zele à cet incomparable Monarque, elles viennent de luy consacrer un Ouvrage, qui malgré l'injure des temps, & la violence mesme des élemens, est assuré de pouvoir durer autant que le monde. Ne croyez pas neanmoins, Messieurs, qu'il soit de la nature de ceux que vous enfantez tous les jours, à qui la beauté du stile, la sublimité des pensées, la force de l'Eloquence, la reputation enfin, & le merite de leurs autheurs sont comme autant de garands d'Immortalité. Non, Messieurs, celuy dont je parle icy doit estre regardé plustost comme un effort de nos mains que de nostre esprit où par un heureux artifice ayant fait suppléer la nature à l'Art & la matiere à la forme, nous avons trouvé le secret de sauver éternellement de l'oubli l'auguste nom de Louis le Grand, en le gravant sur le marbre & sur la granite, avec des caracteres ineffaçables. C'est en quoy, Messieurs, je ne sçaurois m'empescher de m'applaudir en secret de cette loüable précaution que nous avons euë pour sa gloire : quand je considere sur tout à combien de malheureux accidens sont souvent exposés les Ouvrages mesme des plus grands Hommes. N'est-ce pas en effet une déplorable coustume ? ou plustost une malheureuse necessité que celle de confier (comme on fait tous les jours) les veritez les plus importantes de nostre histoire à la bonne foy d'un depositaire aussi foible, aussi leger & aussi perissable que le papier qu'un enfant déchire : que le vent emporte, que les vers rongent, que l'eau pourrit, & que le feu consume avec tant de facilité. En verité, Messieurs, je tremble pour l'interest des Muses de nostre France toutes les fois que je m'imagine qu'il ne faudroit qu'une petite étincelle pour embraser & réduire en cendres toute la Bibliotheque du Louvre, & priver ainsi malheureusement la posterité du fruit précieux de tant de sueurs & de tant de veïlles que vous consacrés au public, & qui

devroient immortaliser vos illustres noms dans la memoire des hommes aussi bien que celuy de nostre auguste Monarque. Graces au Ciel, MESSIEURS, nous avons trouvé le moyen de le mettre à couvert de ces injustices de la fortune, & l'Académie Royale d'Arles peut dire maintenant avec raison de ce grand & superbe Livre qu'elle vient de consacrer à sa gloire ce que le Poëte n'a dit autrefois du sien que par vanité.

Exegi Monumentum ære perennius.
Quod non imber edax non aquilo impotens. . .

Et le reste. Vous en allez juger, MESSIEURS, par les exemplaires que je suis chargé de vous en offrir, & que vous aurez, s'il vous plaist, la bonté de recevoir avec complaisance de la part d'une Compagnie toute remplie de sentiments de respect & de veneration pour la vostre, & qui ne souhaitte rien tant au monde que de se pouvoir rendre digne par ses services de cette adoption glorieuse dont il vous a plû l'honorer.



PANEGYRIQUE DU ROY

SUR LA CAMPAGNE DE FLANDRE De l'année 1677.

PRONONCÉ PAR MONSIEUR L'ABBÉ TALLEMANT *le jeune, le 25. Aoust de la mesme année.*

NOus lisons dans les Anciens que lors qu'on celebroit des jeux, on avoit accoustumé de chanter les loüanges des Dieux en l'honneur de qui ils avoient esté instituez; & on a veu souvent mesme y mesler les Eloges des grands hommes, qui par leur sage politique, ou par des actions memorables s'estoient distinguez des autres, & avoient contribué à la felicité publique. Comme ces sortes de jeux ne se faisoient proprement que pour encourager la jeunesse à s'addonner à tous les exercices du corps; La distribution des prix que nous faisons aujourd'huy ramene en quelque sorte l'idée de ces fameux spectacles, puis qu'elle sert à donner de l'émulation à ceux qui cultivent les belles lettres; & puis que par l'espoir de meriter le prix, la jeunesse s'addonnant à l'étude, l'Eloquence & la Poësie deviennent familieres à tout le monde, & montent insensiblement à cette perfection qui nous fait regarder avec respect les escrits venerables des Anciens; je croy que nous ne pouvons de mesme dans un jour si celebre nous dispenser sans ingratitude d'offrir nostre encens au Heros qui fait fleurir les beaux Arts, avec tant de succés. Dans les temps que nous couronnons les Orateurs, & les Poëtes, souvenons-nous de couronner aussi le Prince qui les protege, & qui les aime; & quand nous donnons les prix d'Eloquence & de Poësie, n'oublions pas de donner aussi le prix de la Vertu.

Nous le pourrons donner à l'invincible Monarque de la France, aussi justement, que nous avons donné les autres aux illustres Athletes que nous couronnons, quand nous

aurons mis avec luy en concurrence tous les Heros de l'antiquité, de mesme que nous avons veu plusieurs nobles rivaux disputer icy les prix que nous avons si justement distribuez.

Et en effet, MESSIEURS, si nous regardons dans les siecles passez, nous y verrons une haute valeur dans un Cesar, ou dans un Alexandre; une prudence consommée dans un Nestor; beaucoup d'adresse & d'éloquence dans un Ulisse; une sagesse & une bonté presque sans exemple dans Auguste. Mais s'il est vray que la souveraine vertu naisse de l'assemblage entier de toutes les vertus particulieres, la couronne ne balancera guere entre nos mains, quand nous jetterons les yeux sur le glorieux Monarque, sous l'Empire duquel nostre bonheur nous a fait naistre; vaillant plus qu'il ne faut mesme pour nostre repos, prudent dans ses desseins, engageant dans tous ses discours, sage dans ses conseils, accessible à tous, juge équitable, pere commun du peuple, juste dispensateur des biens: tel est l'invincible LOUIS, rassemblant en luy seul toutes les grandes qualitez, dont une seule suffisoit autrefois pour meriter des autels.

Nous pouvons donc hardiment, MESSIEURS, donner à ce Prince incomparable le prix qui est si justement deu à sa vertu: Ce prix c'est la loüange, & c'est icy qu'il la doit recevoir; icy, où à l'abri de son throsne les Muses tiennent leur empire; icy, où par ses liberalitez elles joüissent de cet heureux loisir qui les fait tousjours, & bien penser & bien dire. Puis que le sort me met aujourd'huy à vostre teste, quoy que le plus jeune & le moindre de tous, c'est à moy à vous donner l'exemple; & sans rapeller icy ces actions innombrables qui ont déja esté si vantées, quoy que toutefois elles ne le puissent estre assez, je m'arreste aux seules merveilles de cette Campagne, dont la matiere est si riche, & si noble, qu'elle est capable d'elle mesme de donner grace à mon discours, & de me faire escouter avec plaisir.

N'admirez-vous point, MESSIEURS, le soin qu'il semble que le Roy prenne tous les ans de diversifier les estonnantes actions qui le rendent si redoutable à toute la Terre; le Printemps ramene tous les ans les mesmes fleurs, LOUIS fournit tous les ans de nouvaux sujets d'Eloges; le soleil n'a parcouru aucun espace dans le Ciel, d'où il n'ait veu LOUIS vainqueur & glorieux; & nous connoissons

plus que jamais en le voyant se mettre en toutes choses au dessus de la nature, & des coûtumes, que le sage n'est asservi ny aux saisons, ny aux regles ordinaires, & que les grandes ames se font par tout des chemins pour arriver à la gloire. Tantost il prend les villes de vive force, tantost il les prend en se promenant avec toute sa Cour; quelquefois il en attaque plusieurs en même temps, souvent par la terreur de son nom il les emporte, mesme sans les attaquer; mais quelque grandes que soient toutes ses actions, on peut dire qu'elles ne peuvent égaler celles de cette Campagne, où les plus fortes villes de la Flandre ont cedé en peu de temps à sa valeur; mais où sur tous les peuples de plusieurs Provinces ont trouvé leur repos, & ont veu leurs maisons, & leurs biens à couvert des insultes des ennemis. Car pourquoy croyez-vous, MESSIEURS, qu'on ait veu ce Roy magnanime se mettre de si bon heure en campagne, se dérober aux charmes d'un repos ordinaire à tous les Guerriers, & attaquer dans une saison si contraire des remparts que nos vieux soldats ne devoient regarder qu'en fremissant? Ce grand Prince vouloit sans doute faire admirer sa prévoyance dans le soin qu'il a eu de faire trouver l'abondance dans son Camp, malgré l'ingratitude de la saison, & il vouloit assurément, en prenant trois fortes Villes, y adjouster encore la gloire de les soumettre au milieu des neiges, & des frimats. Il y a apparence encore que cette extraordinaire diligence se faisoit pour prévenir les ennemis, & pour avoir le temps d'emporter quelques-unes de leurs places avant qu'ils pussent estre assemblez. Mais, MESSIEURS, que les pensées de cet incomparable Monarque sont bien plus nobles & plus judicieuses que nous ne pouvons encore nous l'imaginer! Tant de conquestes faites au milieu des hivers, les ennemis tant de fois surpris & prévenus nous doivent faire croire que LOUIS avoit encore de plus puissans motifs. Adorez, Peuples, les pas de ce Prince Auguste: ce n'est pas sans raison qu'à son retour vous semiez son chemin de fleurs, & qu'il trouvoit par tout des acclamations & des marques extraordinaires de vostre joye. Il ne marchoit de si bonne heure que parce qu'il meditoit de vous donner un repos assuré: dans le dessein qu'il avoit de vous faire un rempart de ces mesmes villes, d'où les ennemis insolens venoient tous les

jours bruſler vos maiſons ; & ravager vos campagnes. Il les attaque, & les prend avant meſme que la premiere verdure ſoit venuë couvrir la terre, afin que dés cette meſme année, vous puiſſiez reſſentir l'effet du bien qu'il vous a preparé ; un mois plus tard voſtre bonheur eſtoit retardé de toute une année ; la diligence du Conquerant met dés aujourd'huy vos moiſſons à couvert ; ce que vous n'avez ſemé qu'en tremblant, vous le recueillez ſans crainte ; LOUIS croiroit ne vous avoir ſauvez qu'à demi, s'il avoit retardé d'un moment, & voſtre joye, & ſa conqueſte. Quel changement en effet, MESSIEURS, ces champs touſjours déſolez ſont aujourd'huy pleins de moiſſonneurs, le laboureur ſerre en chantant les bleds que le ſoldat impatient ne laiſſoit jamais meurir ; & les danſes & les jeux ſe font dans les meſmes boccages, qui depuis quelques années n'avoient veu ſous leur ombre que des brigandages, & des larcins.

Il n'appartient qu'à noſtre genereux Maiſtre de concevoir de ſi hauts deſſeins : mais il n'appartient qu'à luy ſeul auſſi de les executer. Qui auroit peu croire que Valenciennes, ou nos armes ont échoüé, tant de fois, puſt eſtre attaquée au milieu des glaces ? mais pour dire encore plus, qui auroit peu croire que cette Ville ſi ſuperbe duſt eſtre emportée en un quart d'heure ? Il ſemble qu'on n'ait fait des lignes & des tranchées que pour ne pas deshonorer tout-à-fait ceux qui la deffendoient ; qu'elle maniere eſtonnante & inoüye d'attaquer des places : en plein jour, l'eſpée à la main, entrer dans une ville entourée de baſtions, & de mille autres travaux que l'Art a inventez pour ſe deffendre long-temps ! Qu'il faiſoit beau voir nos François racourcir ainſi le chemin de la victoire, & franchir en un moment tant de foſſez, & tant de differentes fortifications ! Quelle merveille ! MESSIEURS, le Vainqueur court plus viſte que celuy qui fuit ! les ailes de la victoire ſont plus fortes que celles que donne la peur ! & les vaincus alarmez trouvent juſqu'à leur propre retraite occupée par ceux qui les pourſuivent ! Jugez de la ſurpriſe des aſſiegez, qui ſe voyoient encore derriere un grand nombre de puiſſans remparts, & qui voyent en un inſtant les Vainqueurs entrer peſle-meſle avec leurs ſoldats, & le ſabre à la main menacer leur Ville de toutes ces miſeres que les loix de la guerre autoriſent en de pareilles occaſions.

Ne

Ne craignez rien, Peuples trop fortunez, le comble de voſtre diſgrace eſt pour vous la ſource de toute ſorte de biens. Si LOUIS aime à vaincre, il aime encore plus à pardonner. Ouy, MESSIEURS, la bonté du Vainqueur les délivre du mal avant qu'ils ayent eu le loiſir de le craindre. Valenciennes eſt priſe, abandonnée au pillage, & ſauvée, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le raconter; & le Prince couvert de gloire nous laiſſe à décider ce que nous devons le plus admirer en luy dans ce moment, de ſa valeur, de ſon autorité, ou de ſa clemence. Cette ſuperbe place eſt à luy doublement, & parce qu'il l'a conquiſe, & parce qu'il l'a ſauvée. Il l'attaque, & la deffend en meſme temps, il la gagne par les armes & par les bienfaits, & les Habitans le voyent en un ſeul matin, & leur ennemi, & leur Protecteur.

Il y avoit lieu de ſe contenter d'une telle conqueſte, & il y avoit peu d'apparence que devant une ſi puiſſante armée qui approchoit, on puſt encore entreprendre quelque choſe. Cependant, MESSIEURS, loin que l'approche des ennemis détourne LOUIS de ſes deſſeins, il ſemble qu'elle luy donne de l'emulation pour oſer encore davantage. Lors que l'armée des Confédérez eſt eſloignée, il n'attaque qu'une ville; lors qu'elle paroiſt il ſepare ſes troupes & en attaque deux. Cambray, le formidable Cambray, n'occupe qu'une petite partie de ſes forces, & toutefois ſuccombe en peu de jours. Ne vous ſemble-t-il pas, MESSIEURS, à voir la promptitude, & la facilité avec laquelle ce Heros emporte les places, ou qu'il les prend par quelque eſpece d'enchantement, ou que la renommée nous a trompez, en les faiſant paſſer pour imprenables ? Toutes ces villes qui rendoient, diſoit-on, la Hollande inacceſſible ſe ſoûmettoient pluſieurs à la fois. Nimegue ſe fit remarquer par une reſiſtance de cinq journées. Le fameux fort de SKIN fut inſulté. Le terrible Maſtric, où l'art des ingenieurs s'eſtoit eſpuiſé, ne tint que treize jours; & Cambray enfin, entouré de demi-lunes, de travaux avancez, de baſtions, muni d'une citadelle, dont l'abord ſeul eſt effroyable, ſe voit au bout d'une ſemaine à la merci du Vainqueur. Ceſſons toutefois, MESSIEURS, de nous eſtonner de ce que LOUIS prend les villes les mieux fortifiées en ſi peu de temps. Sa grande Ame en con-

çoit le hardy dessein, sa prudence en trouve les moyens, sa valeur execute. Bien maintenir la discipline parmy ses troupes, recompenser la valeur, joindre une sage prevoyance à beaucoup de hardiesse, estre par tout, passer les jours & les nuits à cheval, partager la peine & le travail avec les moindres soldats, c'est le secret infaillible dont nostre grand Monarque se sert pour soûmettre tout à ses armes, & c'est avec ces grandes qualitez, que si la paix ne l'arreste, nous le verrons dans peu maistre de toute l'Europe. Que j'aurois de choses à vous faire admirer dans le siege important du redoutable Cambray, s'il m'estoit permis d'entrer dans le curieux détail qui doit enrichir l'histoire! Je vous montrerois LOUIS infatigable, tousjours dans le peril; & ne confiant qu'à ses yeux le soin de tous les travaux. Je vous ferois remarquer sa judicieuse conduite dans tout l'ordre des attaques, & dans la diposition de ses troupes. Vous y verriez enfin avec plaisir sa genereuse bonté faire une honneste retraite aux ennemis rendus à discretion, loüer leur valeur, & honorer leur sortie de toutes les circonstances qu'ils eussent peu souhaiter dans la composition la plus avantageuse.

C'est aprés un si heureux succés que LOUIS croit devoir donner quelque repos à ses troupes, & aller rejoindre ce genereux Frere, qui venoit de prendre S. Omer, & de gagner une bataille. Il me semble quand je les considere, que je voy ces deux freres fameux que la fable a mis au nombre des constellations, & dont l'amitié estoit si belle, que celuy qui estoit immortel voulut partager toutes choses avec l'autre, & luy ceda une partie de son immortalité. C'est à LOUIS qu'appartient la gloire de toutes les grandes actions, & parce que c'est luy qui en conçoit les desseins, & parce qu'il donne tous les ordres necessaires pour y reüssir. Il peut luymesme aller cueïllir les lauriers qu'il a semez. Cependant il y envoye son Frere, il luy cede les honneurs de cette victoire, & partage avec luy les douceurs du triomphe. De quatre couronnes il veut que son vaillant Frere en emporte deux; & c'est ainsi que l'amitié l'oblige à luy faire part de son immortalité.

Il seroit difficile d'imaginer rien de plus grand que ces quatre évenemens, à les regarder dans toutes leurs circonstances. Il n'est aucune sorte de gloire que LOUIS n'y ait

acquise ; la grandeur de son Ame a paru dans le dessein, sa prudence s'est fait voir dans l'abondance des vivres, & des munitions, son intrepidité s'est monstrée dans les perils qu'il a courus, sa clemence & sa pieté ont esté remarquées dans le soin qu'il a eu de sauver Valenciennes ; sa generosité a brillé dans l'honneste composition qu'il a faite à la garnison de Cambray, l'amour qu'il a pour son peuple a esclaté dans le choix qu'il a fait de ses conquestes. Enfin nous luy devons toutes les couronnes dont les anciens ornoient la teste de leurs Heros. Le laurier & l'or luy sont deus comme au Vainqueur ; les couronnes murales, obsidionales, & tant d'autres doivent luy estre apportées ; mais sur tout ces peuples qu'il a sauvez, & qui se voyent par ses heureux progrés à l'abry de la foudre qui grondoit tousjours sur leur teste, luy doivent cette couronne civique, qui estoit la marque d'un bon Prince, & qui fut donnée tant de fois à Auguste comme au meilleur Empereur qui fut jamais.

Les entreprises où nostre vaillant Prince commande en personne, sont si nombreuses & si belles, qu'on ne compte presque pas celles qu'il acheve par ses Lieutenans. Cependant c'est la force de son divin Genie qui va porter la victoire juqu'au nouveau monde, & les flottes bruslées dont les esclats nagent encore sur les deux mers, ne sont pas moins son ouvrage que la prise de Valenciennes & de Cambray. LOUIS est la teste qui fait mouvoir tant de bras, & qui accable les ennemis de tant de costez. Les Poëtes racontant que tous les Dieux estoient un jour conjurez contre Jupiter, pour figurer sa puissance, feignirent qu'il se servit d'un certain Briarée, qui seul avec cent bras dardoit cent rochers à la fois, & mit tous les Dieux en fuite. Ce Briarée represente assez bien la puissance du redoutable Roy des François. Toute l'Europe est liguée contre luy, & seul avec plusieurs armées, il combat, & soumet en mille lieux, mille differents ennemis. Nouveau Jupiter il lance la foudre, & tous ses Lieutenans, comme autant de bras, font sentir les effets de sa colere en tant de climats differents, que tout l'Univers en resonne ; en Flandres, en Allemagne, en Catalogne, en Sicile, à Cayenne, à Tabago ; la victoire vole incessamment d'un bout du monde jusqu'à l'autre ; & luy rapporte sans cesse de nouveaux lauriers.

Ce ſont là les heureux effets d'une ſage conduite, & c'eſt ce que produit l'aſſiduité infatigable de LOUIS dans ſon Conſeil. On n'entendoit parler cet hiver dans ſa Cour que de jeux, de danſes, & de ſpectacles ; cependant il travailloit ſans relaſche, & meditoit ce grand deſſein qu'il a ſi heureuſement executé. Il ſe dérobe enſuite à tous les plaiſirs de la ſaiſon pour s'expoſer à tout ce qu'elle a de rigueurs, il emporte des places, il gagne une bataille, & voyant qu'il n'y a plus rien à redouter, & que ſes ennemis ſont hors d'eſtat de rien entreprendre, il vient ſe redonner à ſon Conſeil, & travailler au bien de ſon Eſtat, qui ne connoiſt de la guerre que le plaiſir d'entendre d'agreables nouvelles, & qui devient tous les jours plus floriſſant par les ſoins aſſidus de cet Auguſte Monarque. Que de biens nous produiſent ces heureuſes deliberations ! C'eſt de là que partent les foudres qui vont juſqu'aux Indes bruſler les vaiſſeaux Hollandois, & c'eſt de là en meſme temps, que viennent ces douces roſées qui tombent ſur le merite & ſur la vertu. C'eſt de là que vient le malheur des ennemis, & le bonheur de la France ; & c'eſt de là enfin que la gloire eſt toute chez les François ; la valeur au ſupréme degré, & tous les Arts dans leur derniere perfection. Nous gouſtons en meſme temps les douceurs de la victoire, & les douceurs de la vie civile ; l'eſprit de la guerre ne diminuë rien de la politeſſe ; l'eſprit de douceur, & de paix ne diminuë rien de la valeur. Siecle de grandeur, & de gloire pour la France, qui répandra ſur tout l'avenir, la memoire immortelle du plus vaillant, du plus ſage, du plus juſte, & du plus magnifique de tous les Rois.

HARANGUE AU ROY APRÉS LA PRISE DE CAMBRAY

Prononcée le 25. Avril. 1678.

PAR MONSIEUR PERRAULT, alors Directeur de l'Académie.

SIRE,

Quelque grandes que ſoient les nouvelles conqueſtes de VOSTRE MAJESTE', il ſemble que vos Peuples devroient en eſtre moins tranſportez de joye & d'admiration, accouſtumez qu'ils ſont à vous voir revenir tous les ans victorieux de vos ennemis. Mais les biens les plus ordinaires, lorſqu'ils ſont univerſels, ne manquent jamais de cauſer une allegreſſe univerſelle, & la nature ſe rejoüit tousjours également au retour du Printemps, quoy qu'il revienne couronné des meſmes fleurs. Il faut conſiderer encore qu'on ne s'accouſtume point aux miracles, ſur tout quand ils ont quelque caractere particulier de grandeur qui les diſtingue. Tous les exploits de VOSTRE MAJESTE' ont eſté des prodiges de valeur, de prudence, de vigilance, & des autres vertus heroïques,qui aprés avoir acquis la victoire ont combattu entr'elles ſur la part qu'elles y avoient, & dont il y en a eu tousjours quelqu'une qui a remporté de l'avantage ſur les autres. Elles recommencent aujourd'huy cette meſme diſpute où l'on peut dire que ſi l'on ne ſçauroit trop admirer les effets ſurprenans de la plus haute valeur qui fut jamais, & cette maniere rapide de conquerir qui n'a point d'exemple, l'eſprit ſe perd & ſe confond dans la profondeur de la ſageſſe qui a conceu, qui a préparé & qui a conduit à leur fin tant de ſi grandes choſes. Quelque attention qu'ait

eu toute l'Europe sur les desseins de VOSTRE MAJESTE',
elle ne les a connus qu'au moment de leur exécution.
Les politiques consommez qui pretendent voir les effets dans le sein de leurs causes, & qui croyent que leur prudence penetre tout l'avenir, de mesme que leur ambition embrasse toute la terre, n'ont sceu prevoir ces prodigieux évenements qui se preparoient & se formoient en leur Païs mesme & sous leurs yeux; semblables aux Philosophes, qui malgré l'estude continuelle qu'ils font de la nature, n'en connoissent ni les secrets ni les ressorts cachez dont elle opere ses merveilles.

Les troupes marchent sans quelles sçachent où elles vont, ny quelle est l'expedition qu'on leur demande, contentes de sçavoir qu'elles vont vaincre en quelque part que l'on les mene. Mais lorsque le temps marqué pour faire éclater vostre puissance est accompli, cinq Villes sont investies toutes à la fois par des troupes innombrables qui semblent estre sorties de terre avec l'abondance des vivres & des munitions qui les accompagnent. La surprise des ennemis est incroyable lorsqu'ils voyent que la capitale mesme de la Flandre est attaquée, leur étonnement n'a plus de bornes, & il est tel que la Ville est preste à se rendre qu'ils ne conçoivent pas bien encore qu'elle soit assiegée. VOSTRE MAJESTE' ne tarde gueres d'en achever la conqueste, pour passer à une place plus digne encore, quoy que moins grande, d'exercer ses armes invincibles. Les assiegez forts d'hommes & de remparts, font toute la resistance que de braves soldats peuvent faire, mais les attaques sont si vives, & les actions de valeur des assiegeants si extraordinaires & si frequentes, qu'ils trouvent quelque sorte d'honneur à en estre surmontez; & en effet la gloire du Vainqueur est si grande qu'elle se répand mesme sur ceux qu'il a vaincus. Cette gloire, SIRE, vous doit estre d'autant plus precieuse qu'elle vous appartient toute entiere, & qu'elle ne peut estre legitimement partagée par ceux mesmes que VOSTRE MAJESTE' a employez dans ses conquestes, puisqu'il est vray que ce sont des Instruments qu'elle a faits & formez elle mesme, & que la prudence des uns & la valeur des autres n'est que le fruit de son exemple & de ses instructions. Les Princes font beaucoup quand ils choi-

fissent des hommes capables des emplois qu'ils leur donnent. VOTRE MAJESTE' fait davantage. Elle leur donne & les emploits & les qualitez necessaires pour y reüssir : elle a une vertu qui les esleve au dessus d'eux-mesmes, & qui les transformant en d'autres hommes, leur fait faire de si grandes choses, qu'ils ont peine à croire aprés l'execution que ce soient eux qui les ayent faites. Il est aisé de juger quelles seront les suites d'une campagne si glorieusement commencée. Cependant, SIRE, nous sommes persuadez que si Dieu ouvroit les yeux à vos ennemis, & qu'en leur faisant voir leur perte prochaine & inevitable dans la continuation de la Guerre, il disposast leur cœur à la Paix, nous sommes, dis-je, persuadez que VOSTRE MAJESTE', bien qu'elle voye la victoire qui l'appelle de tous costez & qui luy prépare des Couronnes en tous les lieux où elle voudra tourner ses armes, auroit neantmoins la force de s'arrester au milieu du cours rapide de ses conquestes, capable d'entraisner toute ame moins grande que la sienne. VOSTRE MAJESTE' sçait que la gloire dont brillent les Conquerans, lors mesme qu'elle est parvenuë au plus haut point de sa splendeur, & telle qu'elle éclatte aujourd'huy en son auguste personne, n'est pourtant qu'une portion de la gloire des grands Rois. Elle sçait que si la Paix impose quelque repos à sa valeur, elle permettra un plus libre exercice à ses autres vertus; à sa justice qui fera mieux encore entendre sa voix lorsque le bruit des armes sera cessé; à sa magnificence, qui toute Royale & incomprehensible qu'elle est au milieu de la Guerre, pourra plus facilement encore laisser des monumens éternels de la grandeur de son Regne; & sur tout à cette vertu bienfaisante qui fait le veritable caractere des Rois, je veux dire la desir ardent qu'à VOSTRE MAJESTE' de rendre ses peuples parfaitement heureux par une entiere tranquillité & une pleine abondance. Voila, SIRE, quelle est l'idée que l'Académie Françoise se forme de VOSTRE MAJESTE'. Elle vous regarde comme un modele parfait & achevé dont tous les aspects sont admirables, & dont elle s'efforce sans cesse de tirer des Images fidelles qui ne perissent jamais, non seulement pour satisfaire à la reconnoissance qu'elle doit à vos bienfaits & à vostre protection glorieuse,

mais afin que ces mesmes vertus, qui font la felicité presente de vos peuples, deviennent encore utiles à la posterité par les grands exemples qu'elles donneront aux Princes des siecles à venir.

DISCOURS

Prononcé le 30. Octobre 1678.

PAR MONSIEUR L'ABBE COLBERT, à present Archevesque de Roüen, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur l'Abbé Esprit.

MESSIEURS,

Quelque grande que soit la joye que je dois avoir de l'honneur que je reçois aujourd'huy, elle ne laisse pas d'estre accompagnée de beaucoup de crainte & d'une juste confusion de me trouver à vostre illustre Compagnie. Cette confusion seroit encore plus grande si je ne penetrois les raisons que vous avez eües de me donner une place qui m'est si glorieuse; car je n'ay pas la presomption de croire que vous ayez jetté les yeux sur moy pour contribuer à ces grands Ouvrages que vous avez entrepris, & qui porteront la gloire de nostre Nation & de nostre langue dans les siecles les plus éloignez. Si vous n'aviez pas eu d'autres vûës en me choisissant on auroit droit de vous reprocher que vous avez mal rempli la place du sçavant Homme que vous avez perdu, & qui par la politesse de ses écrits a si bien soutenu l'honneur qu'il avoit d'estre un des membres de cette sçavante Académie; mais, MESSIEURS, on ne sçauroit blâmer vostre choix sans injustice, c'est un effet de vostre sagesse ordinaire & du zele que vous avez tousjours eu de maintenir cette Compagnie dans l'éclat où nous la voyons. Vous ne vous contentez pas de luy donner une reputation immortelle en perfectionnant la langue Françoise,

&

& en la rendant la plus accomplie de toutes les langues vivantes ; vous voulez qu'elle soustienne dans la suite cette reputation en perfectionnant des ouvriers, qui puissent tousjours continuer avec vous le travail que vous avez si utilement commencé, & je me trouve assez heureux pour estre le premier que vous avez creu capable de profiter de vos instructions. Jusqu'à present vous n'avez choisi que de grands Maistres, leur profond sçavoir les mettoit en estat de concourir avec vous à ces grands projets que vous avez formez. Vous n'avez plus besoin que de disciples, & je puis vous asseurer que j'en ay les qualitez ; c'est-à-dire une grande docilité & une parfaite soumission ; & certes, MESSIEURS, il me semble que je la fais assez paroistre aujourd'huy, puisque pour satisfaire aux Loix j'ose surmonter la crainte que me doit inspirer cette Assemblée composée de ce qu'il y a de plus illustre dans tous les ordres de l'Estat. Que ces Loix me seroient favorables si elles m'obligeoient à ne vous parler qu'aprés vous avoir écoutez long temps ! je serois animé par vos exemples, je me servirois des pensées nobles & élevées que vous m'auriez fournies. Ce seroit alors que mon remerciment pourroit répondre à la place que vous m'avez accordée ; ce seroit alors que je pourrois parler dignement de nostre auguste Monarque. En effet, MESSIEURS, ce lieu ne doit retentir que du nom de LOUIS LE GRAND, de LOUIS le Conquerant, de l'Invincible LOUIS, qui à tous les titres augustes qu'il s'est acquis, a voulu joindre celuy de Protecteur de l'Académie Françoise. Ce n'est plus le temps de s'estendre sur les loüanges des vos premiers Protecteurs. Ils me fourniroient à la verité la matiere de plusieurs éloges. J'admirerois le vaste genie de cet illustre Cardinal, qui dans le temps mesme qu'il se servoit avantageusement de la confiance de son Maistre, qu'il formoit le glorieux dessein d'abbattre l'heresie sans craindre les desordres qui auroient suivi une longue minorité ; dans le temps mesme qu'il ostoit aux heretiques leurs forces & leurs places de seureté, & qu'il se servoit des heureux succés des armes de la France presque tousjours victorieuses, pour ruiner les pretentions injustes de la Maison d'Autriche ; employoit ses heures de loisir à l'étude des belles let-

tres, se delassoit de ce qui fait nostre travail, & de ce qui est l'objet de nos plus serieuses occupations.

Que ne dirois-je pas de Monsieur le Chancelier Seguier, qui par sa profonde capacité & par la parfaite connoissance qu'il avoit des fondemens de la Justice, s'est fait admirer dans toute l'Europe pendant l'espace de trente trois années, qu'il a employées si utilement au bien de la France dans l'exercice d'une des plus importantes Charges de l'Estat?

Que si, MESSIEURS, vous vous estes acquis une si grande reputation sous ces illustres Protecteurs, que ne devons nous pas attendre de vous à present que vous estes sous la protection de nostre auguste Monarque? Il ne vous pouvoit arriver rien de plus avantageux : mais j'ose assurer que ce Prince invincible avoit aussi quelque interest de faire cet honneur à l'Académie Françoise. Il protege une Compagnie qui contribuera à donner à ses grandes actions l'immortalité qu'elles ont si justement meritée. Mais je me trompe, MESSIEURS, ce sont les exploits de LOUIS LE GRAND, c'est cet assemblage de vertus militaires & politiques qui donnera l'Immortalité à vos ouvrages. La derniere posterité, aprés avoir esté prevenuë par la renommée, les recherchera avec soin pour y trouver les recits veritables de la vie du plus grand Roy du monde. Que ces recits seront éloquens s'ils sont simples, & qu'il y aura d'art à ne point employer tout l'artifice qui soustient l'éloquence dans les autres matieres! Tirez seulement, si vous le pouvez, des images fidelles des actions de ce grand Monarque : il vous a fourni des miracles & des prodiges qui feront naistre dans vostre esprit des pensées & des expressions extraordinaires. Et c'est ainsi que vous porterez l'éloquence Françoise au dessus de la Grecque & de la Romaine, moins soustenuë par la dignité de leur sujet que par l'esprit des Orateurs qui estoient souvent obligez de loüer dans leurs Heros des vertus qu'ils leur souhaittoient, plustost que celles qu'ils y voyoient. Ils faisoient sous des noms empruntez des modeles fabuleux où tous les Princes pouvoient apprendre l'Art de regner : mais quelque belles que fussent leurs idées, elles seront surpassées par la verité de vos écrits. Les Rois les auront tousjours entre les mains; ils y apprendront à se bien conduire dans la paix, à

restablir l'ordre dans la Justice, & à réformer les Loix, à procurer l'abondance par le commerce, à faire fleurir les Arts, à reprimer fortement la licence, à recompenser liberalement le merite. Ils y apprendront le dur mestier de la guerre, à surmonter les obstacles des élemens, à dompter les Nations les plus fieres, à forcer les places qui paroissoient imprenables, à commander en grands Capitaines, & à s'exposer mesme quelquefois en braves soldats; car enfin, MESSIEURS, à present qu'à l'ombre des lauriers nous allons joüir d'une Paix que nostre Prince victorieux va imposer à toute l'Europe, nous ne sommes plus retenus par la juste crainte qui nous empeschoit de donner à sa valeur les éloges qu'elle merite. Nous n'osions, au milieu de la guerre & pendant le cours de ses victoires, vous faire connoistre l'estonnement où estoit tout l'Univers de voir reünies en sa personne toutes les vertus d'un grand Conquerant. Nous devions plustost appliquer nos soins à luy cacher l'éclat de sa gloire, il ne l'avoit que trop devant les yeux, elle ne l'emportoit que trop loin, & elle estoit pour nous une source trop feconde de craintes & d'inquiétudes: mais nous sommes à present dans une pleine liberté. Publions hardiment la reputation qu'il s'est acquise en marchant luy-mesme à la teste de ses troupes, en soustenant luy seul la guerre contre toute l'Europe liguée. Faisons-le voir partant du milieu de sa Cour, la plus florissante de l'Univers, dans la saison la plus fâcheuse, dans le temps destiné au repos, & jettant la terreur dans toutes les places ennemies, attaquant les mieux fortifiées, lors mesme que la seule Puissance qui estoit demeurée neutre se disposoit à se declarer contre luy, & qu'elle prestoit des forces à ses Ennemis. Faisons-le voir ordonnant luy mesme les travaux, les visitant jour & nuit dans les temps les plus incommodes, profitant souvent de l'ardeur que son exemple inspiroit à ses soldats, de la terreur de ses ennemis, pour passer par dessus les formes ordinaires des sieges, & emporter en peu de jours des villes qui avoient occupé pendant plusieurs mois les armées les plus nombreuses.

Mais que fais-je, MESSIEURS? Dois-je entreprendre de parler devant vous de ce Prince qui epui-

ſera toutes vos ſçavantes meditations ? C'eſt à vous à nous faire le détail & à nous découvrir tout l'éclat de ſes actions heroïques. C'eſt dans vos écrits pleins d'eloquence & de politeſſe que nous le verrons mediter, reſoudre & executer l'attaque de quatre grandes places qu'il inveſtit & emporte en meſme temps, aprés avoir traversé plus de cent lieuës de païs eſtrangers qu'il laiſſoit entre-luy & ſes Eſtats. Ceſt-là que nous le verrons ſur les bords du Rhin animer par ſa preſence ſes eſcadrons, qui ſans ſe rompre ſe jettent dans ce grand fleuve, le paſſent à la nage, & forcent en meſme temps une armée ennemie, qui ſe croyoit en ſeureté ayant un tel rempart devant elle. Vous le repreſenterez attaquant & enlevant aux ennemis dans la ſuite de cette meſme Campagne trente de leurs plus fortes Places, & les reduiſant par la terreur de ſes armes victorieuſes à la neceſſité d'appeller à leur ſecours le plus fier de tous les élements, & d'abandonner tout ce qui leur reſte de terres à ſes ravages, par le renverſement de ces digues prodigieuſes que la nature, l'art & le travail de deux cens ans avoit eſlevées pour le contenir. Vous le ferez voir entreprenant les deux celebres Conqueſtes de la Franche-Comté dans les plus rudes temps de l'hiver, emportant avec une rapidité incroyable toutes les Places de cette Province, dont une ſeule avoit arreſté longtemps le plus renommé de tous les Capitaines Romains.

Vous parlerez de l'entrepriſe eſtonnante de ſon Regiment des Gardes qui choiſit l'heure de midy, pour eſcalader la Citadelle de Beſançon. Vous deſcrirez l'intrepidité de ſes ſoldats, qui ſe ſouſtenant les uns les autres, s'attachent des pieds & des mains contre ce rocher inacceſſible, forcent en peu d'heures toutes les deffences, & ſe rendent enfin les maiſtres, nonobſtant la reſiſtance des meilleures troupes ennemies qui le deffendent, avec toute l'opiniaſtreté imaginable. Vous retracerez l'image de ce fameux ſiege, où par un effet de ſa clemence digne de toutes nos admirations & de toutes nos loüanges, il a fait voir en garantiſſant du pillage une ville riche & abondante, exposée à l'inſolence du ſoldat victo-

rieux, qu'il ne sçait pas moins se faire obeïr par les siens que redouter par ses ennemis : qu'il ne fait la guerre que pour rendre heureux les peuples en se les assujetissant, & qu'il a trouvé dans sa victoire quelque chose de plus glorieux que la victoire mesme. Enfin aprés que vous aurez couronné ses exploits, & que vous aurez fait l'éloge de toutes ses qualitez Royales, vous acheverez son Panegyrique en publiant cette grandeur d'ame qui luy fait oublier sa propre gloire, & qui l'arreste au milieu de ses conquestes pour faire sentir pleinement à ses sujets la felicité de son regne dans les douceurs de la paix. Content d'avoir fait connoistre qu'il peut tout vaincre par sa valeur, il veut faire voir aussi qu'il se peut surmonter luy-mesme ; & ne craignez point de dire que cette paix qu'il donne à ses ennemis est un plus beau trophée que celuy qu'il auroit elevé aprés les avoir entierement subjuguez. Mais, MESSIEURS, attendez que ce grand ouvrage soit achevé ; il ne faut rien d'imparfait dans l'Eloge d'un Monarque que le Ciel a fait naistre pour accomplir le bonheur de toute la terre, d'un Monarque inimitable dans la guerre, inimitable dans la Paix, luy seul comparable à luy mesme. Pour moy, MESSIEURS, je tascheray de me former sur vos exemples, je profiteray de l'avantage que j'ay d'entrer dans vostre sçavante Compagnie ; trop heureux si je puis me rendre capable de publier un jour avec vous les loüanges de nostre fameux Conquerant.

DISCOURS

Prononcé le 4. May 1679.

PAR MONSIEUR L'ABBE GALLOIS, lorsque Monsieur l'Abbé de Lavau fut receu à la place de Monsieur de Montmor.

QUAND l'Academie a jetté les yeux sur vous, MONSIEUR, pour remplir la place de Monsieur de Montmor, que la delicatesse de son esprit & le soin particulier qu'il a pris de l'avancement des belles Lettres, feront tousjours mettre au rang des hommes illustres de ce siecle; le choix qu'elle a fait n'a pas moins esté un effet de sa prudence que de sa justice.

Il estoit de la justice de cette Compagnie d'avoir esgard dans ce choix à la charge que vous exercez dans le Palais où elle a l'honneur de s'assembler; car puisque vous estes le Bibliothequaire de ce Palais, c'est à dire l'hoste & le favory des Muses, le gardien des pretieux monumens de l'antiquité, & le depositaire des thresors des sciences, nous ne devions pas aller chercher ailleurs ce que nous trouvions dans le lieu mesme de nos assemblées, & il estoit raisonnable que les Muses de l'Academie Françoise ayant esté receuës dans le Louvre, les Muses du Louvre fussent aussi receuës dans l'Academie Françoise.

La prudence vouloit, MONSIEUR, aussi bien que la justice, que l'Académie vous receust au nombre des siens. Il estoit de l'interest de cette Compagnie d'unir les belles lettres qui avoient été jusqu'icy separées, & de ne pas souffrir plus long-temps qu'elles eussent deux tribunaux differens dans le Louvre. La jalousie que les langues sçavantes que parlent tous les anciens Auteurs de vostre Bibliotheque portoient à la langue Françoise, rendoit auparavant cette union presque impossible. Ces langues ambitieuses ne pouvoient souffrir que nostre langue qu'elles traittoient autrefois de barbare, entrast en comparaison avec elles. Fieres d'avoir esté les langues des Vainqueurs du monde, elles pre-

tendoient avoir ſeules le privilege, non ſeulement de traitter de toutes les ſciences, mais encore de faire l'éloge des Heros. Mais comme la fortune des langues ſuit tousjours celle des Eſtats, depuis que les armes de LOUIS LE GRAND ont porté la reputation des François auſſi loin que celle des Romains; depuis que toute la terre a veu que ce grand Prince auroit meſme pû pouſſer ſes conqueſtes plus loin que les Ceſars, s'il ne les ſurpaſſoit en juſtice comme il les ſurpaſſe en valeur; ces langues, toutes preſomptueuſes qu'elles ſont, ſe ſont deſiſtées de la meilleure partie de leurs pretentions, & ſont au moins contraintes d'avoüer que les victoires de LOUIS le Conquerant ne ſe peuvent mieux expliquer que dans la langue meſme qu'il parle. Que la langue Grecque & la Latine ſe vantent tant qu'il leur plaira d'exprimer mieux qu'aucune autre langue les myſteres des nombres, les proprietez des lignes, le mouvement des aſtres, & les cauſes des meteores: mais qu'elles cedent à la langue Françoiſe la gloire de faire à la poſterité le recit des actions heroïques de noſtre Prince, qui ſerviront doreſnavant de leçon aux Rois pour apprendre à gouverner leurs ſujets, & à vaincre leurs ennemis. Vous eſtes bien eſloigné, MONSIEUR, de la préoccupation de ces ſçavants injuſtes qui n'eſtiment que ce qui n'eſt pas de leur pays ny de leur ſiecle. La paſſion que vous avez pour ces langues anciennes ne vous a pas empeſché de donner une partie de voſtre application à l'eſtude de la noſtre; & l'eloquent diſcours que nous venons d'entendre nous a confirmé ce que nous ſçavions aſſez d'ailleurs, que vous avez une parfaite connoiſſance de cette langue qui eſt le ſujet des Conferences de l'Academie. Puis qu'il n'y a plus rien qui mette de la diviſion entre les Muſes du Louvre, il ne falloit pas attendre plus long-temps à les unir pour travailler de concert aux eloges de noſtre auguſte Protecteur.

Joignez donc vos ſoins aux noſtres, MONSIEUR, pour trouver des expreſſions proportionnées à la dignité du ſujet que nous avons à traitter. Celebrons cette valeur qui a vaincu toutes les Puiſſances de l'Europe conjurées contre la France. Celebrons cette prudence qui a mis la diſcipline dans les armées, le ſecret dans les conſeils, la bonne-foy dans les affaires, la police dans les villes, & le bon ordre dans tout le Royaume. Celebrons

ces glorieux travaux qui ont produit le repos & la tranquillité de l'Europe. Ne nous lassons point de parler de cette paix qui va achever la felicité des peuples, & qui doit porter les beaux Arts au plus haut point de leur perfection. Le progrez que les Romains firent dans les lettres au temps d'Auguste, fut le fruit de la paix que cet Empereur donna à l'Europe, ce fut cette paix qui produisit ces grands genies qui font tant d'honneur à son siecle. Quand la vertu Romaine n'eut plus d'occasion de se signaler dans les combats, elle ne demeura pas oisive; mais changeant seulement d'objet, elle ne se fit pas moins admirer dans les exercices de la paix, qu'elle avoit fait dans ceux de la guerre. A present, MESSIEURS, toutes choses ne sont pas moins heureusement disposées à la perfection des beaux arts. Nous avons la paix; nous avons un Auguste; nous avons un Mecenas; & cette heureuse disposition doit faire esperer que nous ne manquerons pas d'Horaces ny de Virgiles.

HARANGUE
AU ROY
SUR LA PAIX.

Prononcée le 23. jour de May 1679.

PAR MONSIEUR ROSE, alors Chancelier de l'Académie.

SIRE,

L'ACADEMIE Françoise, dont les veilles sont consacrées à l'immortalité du nom de son Auguste Protecteur, felicite VOSTRE MAJESTE' du supréme degré de gloire ou la Paix que toute l'Europe vient de recevoir de sa main, éleve ce nom triomphant.

Elle avouë, SIRE, qu'elle croyoit que la guerre l'eust déja mis en son plus haut point de splendeur, sans le secours mesme

mesme de tant de victoires remportées sous ses auspices dans les commencemens de son regne [a].

Il estoit bien difficile qu'elle n'en fust pas persuadée, voyant, aussi-tost que VOSTRE MAJESTE' eut pris les resnes de son Empire, la Hongrie sauvée [b], la Turinge soumise, [c], & la Hollande délivrée [d] par vostre seule protection.

Et lors qu'elle parut en personne à la teste de ses Armées, la moitié de la Flandre conquise dés la premiere campagne.

La Franche-Comté subjuguée en quinze jours au cœur de l'hiver [f], & depuis renduë & reprise avec une égale magnanimité [g].

La Meuse, le Rhin, le Vahal & l'Issel, & toutes les places qui deffendoient ces climats inaccessibles, forcez en moins de cinq semaines [h].

Quarante autres places des Pays-Bas, de l'Allemagne, & de l'Espagne, dont la pluspart estoient tenuës auparavant pour imprenables, insultées plustost qu'assiegées en toute sorte de saisons [i].

Des batailles gagnées, des marches, des campemens, des retraites & des combats, qui ne seront pas d'un moindre éclat dans l'Histoire, que les batailles [l].

Les flotes de VOSTRE MAJESTE' victorieuses sur l'Ocean & sur la Mediterranée favorisoient aussi cette impression .

a Sous la Regence d'Anne d'Austriche, & pendant le ministere de M. le Cardinal Mazarini.

b En 1664. les Turcs défaits sur le Raab par les François.

c Erford réduit à l'obeïssance de M. l'Electeur de Mayence, à la veuë des Troupes du Roy.

d De l'invasion & des ravages de l'Evêque de Munster.

e En 1667. Charleroy, Ath, Tournay, Doüay, Bergue, Oudenarde, Lille, &c.

f Le Roy partit de S. Germain en Laye le 2. de Fevrier 1668. Il y revint le 28. du mesme mois aprés avoir pris toute la Franche-Comté.

g Il la rendit pour le bien de la Paix par le Traité d'Aix la Chapelle; & aussi-tost que les Espagnols luy eurent declaré la guerre, il la reprit entierement.

h En 34. jours le Roy se rendit maistre de tous ces fleuves, & de 38. places considerables, quatre à la fois.

i Mastrick, Condé, Aire, S. Omer, Cambray, Valenciennes, Bouchain, Gand, Ypres, Puicerda, Fribourg, &c

l Cassel, Senef, Zinzein, &c. Le campement de la Cense Ortebie prés Valenciennes sous le mousquet des Ennemis & rien entre deux, pour couvrir le siege de Bouchain; Et aprés la place prise, la retraite en plein jour tambour battant le Roy en personne à l'arrieregarde, sans qu'un seul parti des Ennemis osast nous suivre.

m Nostre Armée navale jointe à celle de Hollande a battu les Anglois dans la Manche, ensuite défait les Hollandois, estant jointe à celle d'Angleterre; & depuis encore estant seule, à Messine & à Tabago, &c.

Tous ces Trophées de sa valeur, de la justesse de ses ordres, de ce fond de science guerriere qui supplée à tous ces Heros que la mort luy a ravis, ou que l'âge & les infirmitez ont retirez du service ; tous ces Trophées, dis-je, qui sont propres à VOSTRE MAJESTE', & uniquement à Elle, ne laissoient rien imaginer au delà de cet amas de gloire qu'Elle s'est fait par les Armes.

Mais la Paix découvre à nos yeux des choses encore plus merveilleuses.

Un jeune Monarque intrépide, infatigable, entraisné par les plus rapides mouvemens d'une noble ambition & d'une juste vengeance, guidé par la fortune mesme, toûjours esclave de sa vertu, à de nouvelles conquestes & à la destruction entiere de ses ennemis, qui s'arreste au milieu de sa course pour sacrifier au repos public ses ressentimens & ses interests, à la veuë (si je l'ose dire) de la Victoire qui l'appelle pour luy mettre sur la teste la couronne de l'Univers.

Que diray-je de plus ? Un triomphe où le char du Vainqueur n'est pas suivi comme autrefois de quelques malheureux captifs, & des representations de succés la pluspart chimeriques ; mais un Triomphe dont la pompe est ornée d'une illustre foule de grands Princes & de Potentats, soûmis aux conditions qu'il vous a pleu de leur prescrire. Un Triomphe où vostre grand cœur est le premier au rang des Vaincus, où toute la Chrestienté vous comble de benedictions; & au lieu de ces vaines images dont on avoit accoustumé de repaistre le Peuple Romain, nous avons le spectacle réel d'Estats valant des Royaumes [n], ajoustez à vostre Couronne, ou qui seront au premier jour restituez à vos amis [o], ou déja rendus [p] liberalement à ceux que vos faits heroïques ont contraints à le devenir.

Que l'on cherche dans tous les temps s'il y a rien de comparable à ce chef-d'œuvre de puissance & de moderation.

Pouvant conquerir toute la Terre, vous avez borné

n Toute la Franche-Comté, Cambray, Valenciennes, Condé, Aire, S. Omer, Ypres, &c.

o La Pomeranie aux Suedois.

p Gand, Charleroy, Ath, Oudenarde, Leau, &c. aux Espagnols, & Maestrix, &c. aux Hollandois.

voſtre pouvoir à la délivrer des maux qui l'accablent.

Vous n'avez porté le fer & le feu dans le ſein de vos Aggreſſeurs, que pour les rendre ſenſibles aux calamitez publiques.

Vous n'avez foudroyé tant de baſtions, que pour relever mille & mille Autels.

Vous n'avez dompté ces fieres Nations qui s'étoient liguées contre vous, que pour leur donner moyen de s'unir contre les Infidelles.

Vous n'avez bravé les perils, les ſaiſons, & les elemens, eſſuyé tant de fatigues & de dures incommoditez, que pour mettre en ſeureté nos vies & nos fortunes, nous faire joüir des douceurs d'une profonde tranquillité, ranimer l'autorité des Loix, bannir l'impunité des crimes, pourvoir avec un amour paternel au ſalut de nos familles, exterminer la violence, l'oppreſſion, & la tyrannie, ramener l'innocence & la bonne foy, & porter la felicité de noſtre ſiecle au deſſus de tout ce qu'on a dit de celle du ſiecle d'Auguſte.

Quelle eſtenduë de merite envers Dieu & envers les hommes!

Quel exemple! quels engagemens pour le digne Fils d'un tel Pere q!

Ma voix que le ſort a mal choiſie eſt trop foible pour exprimer tout ce que l'Académie Françoiſe penſe ſur un ſi grand ſujet.

Elle a de meilleurs interpretes des hautes idées dont elle eſt remplie, qui ſçauront donner une plus digne forme à ces précieuſes matieres.

Ces fameux Auteurs qui d'un trait de plume font des éloges plus durables que n'eſt le marbre ny le bronze, employeront à l'envi toute la force de l'Eloquence, tout le feu divin de la Poëſie, toute l'exactitude de l'Hiſtoire, pour celebrer dans leurs ouvrages ce concours inoüy de tant de vertus militaires & pacifiques en voſtre perſonne ſacrée.

Heureux de pouvoir porter juſqu'au ciel les loüanges de leur bienfaicteur ſans eſtre ſoupçonnez de flaterie!

Cependant nous redoublerons nos vœux pour la conſervation du genereux Vainqueur de ſoy-même, de l'Arbitre ſouverain de la Republique Chreſtienne, du Reſtaurateur de

q Monſeigneur le Dauphin eſtoit preſent.

la Religion & de la Justice, du Pere du Peuple & des Lettres, enfin de LOUIS XIV. ce Roy donné de Dieu par miracle pour estre l'honneur, les delices, & (si sa modestie peut souffrir ce terme) le Maistre du genre humain.

DISCOURS

Prononcé le 24. Juillet 1679.

PAR MONSIEUR BOYER lorsque Monsieur Verjus Comte de Crecy fut reçû à la place de Monsieur de Cassaignes.

AGRE'EZ, MONSIEUR, qu'au lieu d'applaudir d'abord à l'éloquent discours que vous venez de faire; au lieu de nous applaudir nous-mesmes du merite de nostre choix, je vous plaigne de ne voir pas à la teste de l'Academie Monsieur de Bezons qui en est presentement le Directeur. Les obligations indispensables de l'emploi que le Roy luy a confié auquel il doit tous ses momens, & la promptitude de vostre départ que les ordres de SA MAJESTE' pressent incessamment, luy ayant osté l'honneur de vous recevoir, honneur qu'il se devoit & qu'il souhaitoit avec ardeur, il se trouve obligé de s'en décharger subitement sur moy qui suis le moindre de ses Confreres, & que le sort aveugle a fait le second Officier de cette Compagnie.

Il est fâcheux & pour vous & pour nous, qu'une action aussi celebre que celle-cy, & à laquelle il ne manque rien de vostre part, perde en ma personne une partie de son éclat & de sa dignité,

Mais comme ces occasions si rares & si souhaittées sont consacrées à la loüange du Roy nostre Auguste Protecteur, le moyen de resister à la violente tentation de parler sur une matiere si riche & si agréable? Ne dois-je pas faire quelque effort pour me rendre digne de la place que j'occupe, & pour surmonter la malheureuse necessité qui fait dépendre ordinairement les ouvrages de l'esprit, du secours du temps?

Si le temps me manque, n'ai-je pas d'autres secours qui

ne me manqueront pas ? Le courage & les lumieres de ceux qui m'ont précedé, & qui m'ont tracé un si beau chemin ; ce Genie d'Eloquence qui regne dans l'Académie, la majesté de ces lieux qui nous parlent sans cesse de la grandeur de leur Maistre, la faveur de mes Auditeurs dont les yeux & la memoire sont tellement remplis des merveilles de son Regne, que je n'aurai qu'à leur presenter les choses que j'ay à dire, sans ordre, sans art, & sans étude ; sur tout ne puis-je pas attendre du zele ardent qui me brusle pour la gloire du Roy, une de ces promptes & heureuses saillies, qui nous élevant audessus de nous-mesmes, nous font aller quelquefois où les plus longues meditations ne sçauroient atteindre ? Mais avec tous ces secours, ai-je le temps de faire un choix dans un champ si vaste, dans une matiere si abondante, dans cette foule d'images & de grandes actions qui se presentent à mon esprit ? De quel costé, & par quel endroit toucherai-je cette matiere précieuse, que des mains si adroites & si sçavantes ont maniée avec tant de bonheur & avec tant de succés.

C'est vous, MONSIEUR, qui devez m'aider à trouver quelque route nouvelle qui me distingue de ceux qui m'ont devancé. La conjoncture presente, vostre nouvel emploi qui regarde des negotiations tres-importantes, vostre départ précipité qui fait mon desordre & mon inquiétude, m'inspirent de nouvelles idées de la gloire de nostre Roy. C'est vous qui pouvez me les faire connoistre par des endroits qui échapent à la vuë des autres hommes. LOUIS LE GRAND, l'Auguste, le Victorieux, est connu de tout le Monde. Je me garderai bien de tomber dans ces redites ennuieuses qui gastent les sujets qu'on traite, au lieu de les embellir. Je ne parleray point des exploits inoüis de nostre invincible Monarque, de cette estenduë & prodigieuse prudence qui fournit à tant de besoins differens, & semblable à la providence éternelle, est presente à tout & par tout. Je laisse à toute la terre à parler de la rapidité de ses Conquestes, du nombre incroyable de ses Victoires, dont le miracle trouvera à peine quelque foi parmi nos Neveux. Tout parle du grand ouvrage de la Paix qu'il a consommé avec tant de force, avec tant de sagesse, avec tant de patience. Je ne dirai rien de la beauté de son Triomphe,

où le Vainqueur ne traisne point aprés luy des Princes opprimez, des Rois enchaisnez, des Peuples couverts de larmes & de sang, mais où le Vainqueur mene avec lui des Princes délivrez, des Rois secourus, des Peuples réjoüis.

Ce sont d'autres merveilles, c'est un autre Loüis que nous ne connoissons qu'à demi, & qui se montre à vos yeux, dont je voudrois parler. C'est vous, MONSIEUR, & vos pareils, à qui dans les conversations dont il vous honore, & dans les instructions qu'il vous donne, il fait remarquer la sagesse de ses conseils, la force de sa raison, l'adresse des ressorts dont il se sert pour mouvoir toute l'Europe. Cette science des divers interests des Princes, cette connoissance de leur puissance, & de leurs caracteres, qui sert à donner le contrepoids à ce qu'il trouve en eux, ou de trop fort, ou de trop foible pour la conservation de la tranquilité publique, cette pénétration avec laquelle il démesle les plus délicats interests de sa gloire & de sa grandeur; en un mot, cette politique superieure à la politique de tous les autres Estats qui le fait trompher par tout, & luy donne un aussi grand ascendant dans toutes les Cours de ses Voisins, que ses Armes en ont eu dans toutes les parties de l'Europe.

Que vous auriez, MONSIEUR, de grandes choses à nous dire sur ce sujet, si le secret qui couvre les misteres d'Estat, n'estoit une des principales obligations de vostre Charge & de vostre Emploi!

Mais que fais-je? J'oublie insensiblement que je vous dérobe les momens que vous devez à l'execution des ordres du Roy qui vous presse de partir. C'est assez que de vous estre donné le temps de prendre icy vostre place. Allez satisfaire aux volontez d'un Roy qui vous demande cette mesme promptitude qu'il apporte heureusement dans toutes ses entreprises. Mais souvenez vous, MONSIEUR, que ce beau zele qui vous fait travailler avec tant de succés pour les interests, & pour la gloire de nostre incomparable Monarque, doit prendre icy une nouvelle chaleur, puisqu'avec les titres de Sujet fidelle, de Secretaire du Cabinet, & de Plenipotentiaire de Sa Majesté, le titre d'Academicien que vous prenez aujourd'huy, vous doit faire regarder dans la personne de vostre Roy & de vostre Maistre, celle de nostre Protecteur.

PANEGYRIQUE
DU ROY
SUR LA PAIX.

Prononcé le 24. Juillet 1679.

PAR MONSIEVR CHARPENTIER, le mesme jour que Monsieur le Compte de Crecy fut reçû à l'Académie Françoise.

MESSIEURS,

Si l'Academie Françoise, qui garde assez estroitement le secret dans ses exercices ordinaires, ouvre ses portes à tout le monde en des jours pareils à celuy-cy, elle y est excitée par deux raisons, qui ont autorisé l'establissement de cette coustume.

La premiere, c'est qu'elle veut bien en ces occasions rendre compte de sa conduite à toute la France, parce qu'elle est persuadée que le merite de ceux qu'elle reçoit, luy en fera tousjours un dans le public.

La seconde & la plus importante, c'est que les loüanges de son AUGUSTE PROTECTEUR faisant le principal entretien de ces Assemblées extraordinaires, elle iroit contre son devoir, si elle renfermoit en elle-mesme les eloges de ce grand Monarque, elle qui doit autant qu'il luy est possible les publier par toute la Terre.

Or si cela est ainsi, comme je le croy, jamais ces deux raisons n'ont eu plus de lieu qu'aujourd'huy ; car combien l'Académie doit-elle estre contente & glorieuse du choix qu'elle vient de faire ; & quelle plus noble & plus ample matiere peut-elle jamais trouver pour parler de LOUIS LE GRAND, que cette Paix miraculeuse qu'il a donnée luy seul à toute l'Europe ? Vous me pardonnerez cependant, Monsieur, si en vostre presence je ne m'estens point sur

toutes les raisons que nous avons euës de vous souhaiter. Aussi-bien si j'ay quelque voix, je la dois reserver toute entiere, & encore n'en auray-je pas assez, pour exprimer toutes les merveilles qui se rencontrent dans cette derniere action de nostre HEROS.

Mais, MESSIEURS, vostre esprit qui n'est pas moins rempli que le mien de ces mesmes merveilles, viendra au secours de ma foiblesse, & bien loin que j'apprehende vos lumieres qui me feroient trembler en une autre occasion, j'en tireray cet avantage en celle-cy, que vous suppléerez par l'abondance de vostre imagination à la sterilité de mon Discours, & que vous acheverez par vos pensées, ce que je n'auray fait qu'esbaucher par mes paroles.

Il vous souvient, MESSIEURS, des evenemens de nos dernieres Campagnes qui ont esté si surprenans, & qui n'ont pas moins causé d'estonnement aux Nations esloignées & indifferentes, que jetté de frayeur parmi nos Voisins & nos Ennemis. Les changemens de Climat, la rigueur des Hivers, ne faisoient plus d'obstacle à nos troupes animées par la presence de LOUIS LE GRAND, & nous l'avons veu lancer ses Foudres, dans la saison mesme où le Jupiter de l'Olympe & du Capitole estoit contraint de laisser reposer les siens. Tout a cedé, tout s'est rendu, à ses Armes invincibles, & il semble que le Ciel n'eust permis l'union de tant de Puissances contre la sienne, que pour luy preparer des matieres de Triomphe dans toutes les parties de l'Univers.

Si je regarde du costé de l'Allemagne, quel soulevement, quelle conspiration universelle contre la France, quelles menaces de desolation à nos Provinces ! Mais quel en a esté l'effet ? Une Armée composée de toutes les forces de l'Empire, levée avec tant de faste, entretenuë avec tant de despense, & à la ruine mesme des Peuples qu'elle devoit proteger ; aprés des fatigues incroyables, occupe un Fort sur le bord du Rhin, tandis qu'une partie de nos troupes prend à la veuë de cette Armée formidable, dans le cœur mesme de l'Allemagne, une Ville riche & importante, laissant à regretter à ces vainqueurs infortunez la perte qu'ils faisoient dans un change si inégal.

Si je me retourne du costé du Nort, je vois un nuage qui

qui s'esleve du milieu de la Mer, & qui commence à border nostre Horison, comme s'il devoit apporter quelque retardement à nos conquestes. LOUIS, l'Invincible LOUIS n'en marche pas avec moins d'asseurance. La justice de sa cause luy respond de l'accomplissement de ses desseins, & dans l'espace d'un mois il subjugue deux grandes villes, qui à la maniere de faire autrefois la guerre, pouvoient tenir lieu d'un succés glorieux pour deux campagnes.

Si je porte la veuë vers le nouveau Monde, que vois-je encore? Les flotes de nos ennemis embrasées; leurs meilleurs vaisseaux pris ou coulez à fonds; leurs Forts attaquez & emportez; leurs troupes vaincuës & fugitives; la Mer & la Terre couvertes de leurs depoüilles.

Si je jette les yeux sur les Pyrenées, je vois nos Trophées eslevez jusques dans le centre de la Monarchie Espagnole, & le Genie de LOUIS par tout victorieux & redoutable.

Tant de gloire, tant de prosperitez ne doivent-elles pas donner sujet de douter de ce que nous voyons, & nos Descendans pourront-ils croire un jour que le Vainqueur ait bien voulu luy-mesme arrester le cours impetueux de ses Conquestes?

Une Statuë de la Victoire fut autrefois frappée du Feu du Ciel dans la ville de Rome, & le coup fut si extraordinaire qu'il n'emporta que les ailes de la figure, sans rien gaster de tout le reste, ce qui fit dire que la Victoire n'avoit perdu ses ailes que pour n'abandonner jamais les Romains. La bonté de LOUIS, sa clemence, son equité, ont allumé un nouveau Feu celeste que vient encore de faire tomber les ailes à la Victoire; & l'on peut dire aujourd'huy qu'elle s'en est veu dépoüiller sans déplaisir, puisqu'elle n'auroit jamais pû trouver de Palme à luy offrir qui ne fust moins precieuse que celle qu'il a remportée en se surmontant luy-mesme.

C'est là, MESSIEURS, de toutes les qualitez Heroïques la plus rare & la plus excellente, que d'estre moderé dans l'excés de la Grandeur, & de garder les mesures de la Raison quand la Fortune n'en garde point à ses faveurs.

Le Siecle passé vit une conduite bien opposée dans

une eslevation moins seure & moins éclatante. Avec quelle dureté, ou plustost avec quel oubly du nom Chrestien, un Prince trop sensible à ses interests, profita-t-il de la disgrace où l'excessive Valeur de François Premier l'avoit malheureusement exposé? LOUIS estoit en droit de faire valoir aussi hautement ses avantages & il le pouvoit; Mais de quelle Temperance a-t-il honoré sa Prosperité? Il n'a point voulu imiter ces Vainqueurs impitoyables, qui par un Traité de Paix font de nouvelles Conquestes, & qui mettant les armes bas achevent de dépoüiller les Vaincus. Dans le temps mesme où la Guerre luy laissoit tout à esperer, il ne s'est point caché du penchant qu'il avoit pour ce Repos si souhaité de tout le Monde. Il ne s'est pas contenté de le dire; il l'a escrit publiquement & declaré en termes formels *Qu'il mettroit toujours sa principale Gloire à faire tous les pas qui pouvoient conduire à la Paix.* O paroles dignes du fils aisné de l'Eglise, Paroles qui doivent estre éternellement proposées en exemple à tous les Princes!

Lettre du Roy aux Estats Generaux du 18 May. 1678.

Si nos Ennemis eussent parlé de la sorte, le mauvais estat de leurs affaires, auroit diminué une partie du merite de cette resolution, qui n'auroit pas laissé d'estre loüable, quoy qu'elle n'eust pas esté tout à fait libre. Mais que LOUIS LE GRAND ait tenu le mesme langage à la teste de cent mille hommes; Quand tout fuyoit à son approche; Quand les Portes des Villes tomboient devant luy, c'est un mouvement de Vertu toute pure, & qui n'a pû estre excité que par le desir de faire du bien à tous les Hommes.

Toute la Terre est pleine des Monumens de sa Valeur, il en faloit aussi un de sa Moderation, & il l'a dressé luy-mesme de ses propres mains, par cette Lettre glorieuse qui quelque jour contribuera plus à son Eloge, que le gain de quatre Batailles.

C'est cette Moderation qui a jetté la discorde parmi nos Ennemis, & qui a fait souhaiter d'abord aux Estats Generaux des Provinces Unies, les conditions de Paix que ce Vainqueur genereux leur avoit offertes, & qu'ils avoient trouvées non seulement justes & raisonnables; Mais mesme si avantageuses, qu'ils protesterent solemnellement contre

tous ceux qui s'y opposeroient, comme contre les seuls & veritables ennemis de leur Estat.

C'est ce qui excita cette Allegresse universelle dans toutes leurs villes, à l'arrivée du Trompette de sa Majesté; Allegresse si grande & si extraordinaire, qu'il falut que les Magistrats prissent soin de sa personne, de crainte qu'il ne fust accablé de la joye des Peuples, à qui les Livrées de la Maison Royale paroissoient d'un aussi heureux presage, que les couleurs de l'Arc Celeste, quand il annonce le Calme aprés une longue Tourmente.

C'est ce qui produisit encore ce soulevement inopiné, dans la ville Capitale du Pays-bas Espagnol, contre un Ministre qui ne tesmoignoit pas assez de chaleur pour profiter de ces heureuses dispositions. Quoy donc, MESSIEURS, est-ce un Songe? Est-ce une illusion? Est-ce un Enchantement? Quoy ce Guerrier foudroyant, ce Conquerant rapide, qui estoit il y a si peu de temps, la Terreur de la Flandre, du Brabant, de la Hollande; Qui de son Nom seul faisoit trembler tous les habitans de ces Provinces, & qui leur a donné quoy qu'à regret, tant de veritables sujets de larmes; Ce mesme Prince, dis-je, est aujourd'huy consideré de tous ces Peuples, comme leur unique Appuy, comme leur Restaurateur, comme leur Ange tutelaire? Que dire plus? L'Empereur, le Roy d'Espagne, tous les Electeurs de l'Empire, tous les Princes & Estats de ce vaste Corps Germanique, tant de Souverains confederez contre la France, convaincus de la Justice & de la grandeur d'Ame de LOUIS LE GRAND, ne demandent point d'autre Arbitre que luy-mesme, dans ce fameux different qui depuis dix ans a partagé toute l'Europe; Ils ne veulent que luy pour Juge, & il est leur partie; LOUIS parle, Et la Paix est faite. Non certes cela ne se peut comprendre. Nostre raison se revolte en cette occasion contre nos Sens. Cette maniere de terminer une Guerre si fascheuse & si eschauffée, ne tient rien du cours ordinaire des choses possibles; Il y entre du Surnaturel & du Divin; On y reconnoist une Sagesse dont l'esprit Humain ne demesle point les ressorts; Et quoy que vous sçachiez bien, MESSIEURS, quelle main a fait ce Miracle, permettez-moy

de vous dire, que vous ne le pouviez prevoir & que perſonne n'oſoit l'eſperer.

Les choſes s'eſtant ainſi paſſées à la veuë de l'Univers, pour le ſalut commun de la Republique Chreſtienne, oublierons-nous ce qui s'eſt paſſé dans le ſecret du cœur de LOUIS, pour le ſoulagement de ſes ſujets ? Qu'elle eſt noble, qu'elle eſt Royale, cette impatience qu'il a euë de leur faire ſentir les effets de la Tranquillité naiſſante ! A peine ont-ils entendu proferer le nom de Paix, qu'il leur en a voulu faire gouſter les fruits. Les feux de joye n'en avoient pas encore eſté allumez dans nos ruës ; les actions de grace n'en avoient pas eſté renduës dans nos Temples ; ce Bonheur n'eſtoit encore qu'en eſperance, & ſa Bonté l'avoit desja rendu certain & conſommé pour eux. Il leur remet ſix millions lorſqu'il pouvoit encore en avoir beſoin. Nos Armées demeuroient ſur pied, & les Peuples ſe voyoient desja déchargez des deſpenſes de la guerre. La Politique dont les demarches ſont ſi lentes & ſi concertées, n'auroit-elle pas demandé plus de temps pour ſe reſoudre ? Mais qu'il ſied bien à un Prince Heroïque d'eſtre moins precautionné ! Je diray meſme, qu'il y a de prudence & de bon ménage dans ce prompt eſpanchement de graces ſur ſes Sujets ! En ſe privant pour eux d'une partie de ſes revenus, il s'eſt acquis tout le reſte de leurs biens. En renonçant à des Droits dont la valeur ſe peut eſtimer, il s'eſt rendu maiſtre de leurs Cœurs dont la poſſeſſion eſt ineſtimable ; & il nous va faire voir qu'il n'y a point d'Empire plus abſolu que celuy de la Vertu, parce qu'il enchaiſne la Liberté par la Raiſon, parce qu'il oſte juſqu'à l'envie de s'affranchir ; parce qu'il eſt le ſeul eſtat dont la felicité ſoit aſſeurée.

Mais, MESSIEURS, laiſſez-moy oublier que je ſuis en voſtre preſence. Laiſſez-moy joüir de la douce imagination que je parle à ce grand Prince, & accordez à mon emportement un honneur que la fortune a refuſé à mon zele. C'eſt donc à vous, ô GRAND ROY, que j'adreſſeray deſormais ma parole, & peut-eſtre que vous l'entendrez du haut de voſtre Thrône.

Toute la France comblée de gloire & de bonheur par vos grands Exploits & par les heureux ſoins de voſtre Gouvernement, applaudit à vos Vertus incomparables, &

l'ACADEMIE FRANÇOISE ſent avec toute la reconnoiſſance poſſible, l'honneur extréme que VOSTRE MAJESTE' luy fait, en recevant de bon œil, les Feſtons & les Couronnes de fleurs qu'elle luy preſente en ces jours de Triomphe. Il n'y a rien de plus ſacré parmi les Hommes que la relation des Sujets envers leur Souverain, & cette relation nous eſt commune avec tous les François. Mais il n'y a rien dont les droits ſoient plus tendres que l'Hoſpitalité, & cette raiſon nous devient particuliere. Dans le temps qu'on vous a veu quitter le ſejour de vos Maiſons Royales pour aller en perſonne commander vos Armées, & poſer des fondemens ineſbranlables à la Felicité publique, dans ce temps-là meſme vos ordres ſacrez nous ont ouvert les portes de ce Palais, & nous ont permis d'y faire nos Exercices, qui ne doivent plus avoir d'autre objet que le recit de vos actions miraculeuſes. Agréez donc le ſacrifice que nous vous faiſons de nos plus profonds reſpects, non ſeulement comme à noſtre grand Monarque; mais encore comme à noſtre tres-magnifique & tres-favorable PROTECTEUR. Tant que nous vivrons, rien ne ſera capable de ralentir l'ardeur dont nous bruſlons pour voſtre Gloire, & ſi noſtre Voix ſe peut faire entendre auſſi loin & auſſi long-temps que nous le deſirons, il n'y a point aujourd'huy d'homme ſur la Terre; il n'y en viendra point à l'avenir, qui n'envie le bonheur que nous avons d'eſtre ſous l'Empire de VOSTRE MAJESTE', c'eſt-à-dire, ſous la domination d'un Prince, qui aprés avoir obſcurci par ſa valeur les plus hauts faits d'armes de ces Guerriers, que l'on a appellez les Lions, les Foudres, les Preneurs de villes, a ſurpaſſé en meſme temps par ſa Juſtice, par ſa Clemence, par ſa Liberalité, tout ce qui s'eſt dit de ces Rois bien-faiſants, à qui l'on a donné les noms aimables, de Bons, de Sauveurs, & de Peres de la Patrie.

HARANGUE
A LA REINE D'ESPAGNE
Prononcée en 1679.

PAR MONSIEUR BOYER, alors Chancelier de l'Académie.

MADAME,

L'Académie Françoise qui s'est toute dévoüée à la gloire du Roy son Auguste Protecteur, doit prendre part à celle de V. M. Comme il y a entre vos deux personnes sacrées une étroite liaison, une communication mutuelle de gloire & de grandeur; nous ne pouvons pas ignorer quels sont les respects & les hommages que nous sommes obligez de vous rendre.

Tout cet éclat qui environne nostre Grand Monarque, rejallit sur vostre personne par le privilege de vostre naissance qui vous rend la premiere Princesse de son Sang, la Fille d'un Prince tres-accompli, d'un Prince l'Unique & digne Ferere de LOUIS LE GRAND, d'un Prince admirable dans tous les temps, intrepide dans la Guerre, aimable dans la Paix: & aujourd'huy, V. M. fait rejallir sur la personne du Roy, les honneurs que vous recevez en devenant la Reine d'une des plus belles parties de l'Europe, & l'Epouse d'un des plus puissans Roys de la Terre.

Mais ce n'est pas assez, MADAME, pour rendre à nostre Roy la gloire que vous luy devez: il ne faut pas s'arrester à ce titre de Reine tout éclatant & tout auguste qu'il est. Nous contemplons V. M. sous une idée plus avantageuse, nous la regardons comme le precieux lien des deux premieres Couronnes du Monde, comme la depositaire du grand thresor de la tranquilité publique.

C'est vous MADAME, qui devez contribuer plus que toute autre à la conservation de cette Paix, achetée par tant de larmes, & par tant de sang; de cette Paix qui est le chef-d'œuvre de nostre invincible Monarque, le plus

grand miracle de ſon Regne, la felicité de tant de peuples, & l'étonnement de toutes les Nations.

Aprés cela MADAME, que nous reſte-t-il à vous dire? pourra-t-on ſe l'imaginer, & V. M. elle-meſme le pourra-t-elle croire, qu'il y a dans ſon deſtin quelque choſe encore de plus grand & de plus admirable?

Niéce du plus Grand Roy du Monde, Reine d'un des plus vaſtes Empires de la Terre, & le gage les plus aſſuré de la réunion de deux Couronnes; Ces titres ne ſuffiſent pas pour remplir voſtre eloge: il faut vous regarder, MADAME, comme le prix dont la France veut recompenſer l'Eſpagne du preſent qu'elle nous a fait de la Mere & de l'Epouſe de noſtre Grand Roy.

L'Eſpagne nous a preſté le ſang d'Autriche, qui s'uniſſant avec le Sang de Bourbon, a formé noſtre Heros, & un Fils digne de luy: la France preſte à l'Eſpagne le Sang de Bourbon, pour donner des Heros à la Maiſon d'Autriche.

LOUIS le Grand, LOUIS le Magnifique ne ſe contente pas de donner la Paix à la Terre, & de donner en meſme temps avec elle à la Hollande, à l'Allemagne, & à toutes les parties de l'Europe, la ſeureté, la liberté, & l'abondance; il a voulu auſſi, MADAME, vous donner à l'Eſpagne, comme un preſent plus grand que la Paix meſme, & comme le dernier effort de ſa Magnificence.

Que d'honneurs, que de grandeurs répanduës & ramaſſées ſur V. M. C'eſt ce que l'Academie Françoiſe, n'oubliera jamais; c'eſt ſous ces traits admirables, MADAME, qu'elle vous fera voir à tout l'Univers dans une des premieres places de ce Temple auguſte, de ce monument eternel que nos Poëtes, nos Hiſtoriens, & nos Orateurs, éleveront à la gloire immortelle de noſtre Protecteur.

PANEGYRIQUE DU ROY. SUR LA PAIX.

Prononcé le 25. Aoust 1676.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ TALLEMANT le jeune.

MESSIEURS,

L'avantage que j'ay eu plus d'une fois de vous entretenir en pareil jour qu'aujourd'huy, des merveilleux évenements du regne de nostre Auguste Protecteur, m'a paru un si grand engagement, que dans cette Feste consacrée à la gloire de son nom, j'ay crû ne pouvoir me dispenser, de vous parler de cette heureuse Paix, qui couronne si glorieusement toutes ses Victoires. Depuis quelques années je ne vous l'ay fait voir que le foudre à la main. Aujourd'huy qu'il s'est desarmé luy-mesme, il est juste de celebrer cette bonté paternelle, cette clemence magnanime, cette moderation incroyable qui pacifie toute l'Europe en un moment, & qui change en d'heureuses alliances, des guerres, que mille differents engagements sembloient devoir rendre eternelles.

C'est à present; MESSIEURS, qu'on va voir sortir de vos mains mille beaux eloges, que la rapidité du Vainqueur vous empeschoit toujours d'achever. Ses plus grandes actions estoient surpassées par d'autres, avant que l'on eust eu le temps de les publier; & l'hiver mesme qui donnoit ordinairement aux Escrivains, & aux Autheurs quelque loisir pour celebrer les grands succés de la guerre, fournissoit encore de nouvelles matieres pour vous accabler. Une Paix glorieuse, que rien desormais n'est capable de troubler, puisque le Conquerant, & le Vainqueur consent au repos de tout le monde, vous va donner

ner le temps de repasser sur tant d'actions esclatantes, qui estoient comme estouffées par le nombre, & moy je vais selon ma coustume vous prévenir, & vous tracer les chemins. J'éviteray prudemment de me donner tout le loisir necessaire aux grands hommes, & inutile pour moy : J'amuseray la voix de la Renommée, en attendant que vous luy fournissiez des choses plus dignes de l'occuper ; Heureux ! si mon discours, soûtenu par la seule ferveur de mon zele, peut servir d'agreable prelude aux chants immortels que l'Academie prepare, à la gloire éternelle du plus grand Prince qui fut jamais.

Il y avoit desja plusieurs années, comme vous sçavez, MESSIEURS, que les Ministres des Rois, & des Princes estoient assemblez pour la Paix, & que les Mediateurs perdoient en conferences inutiles, un temps qu'ils devoient employer au seul bien de l'Europe, & à la reconciliation de tant de Princes Chrestiens. Si nostre invincible Monarque eust voulu profiter de la force, & du bonheur de ses Armes; quelle vaste carriere s'offroit à son ambition ! La prudence & la raison sembloient avoir abandonné ses ennemis ; tousjours refusants la Paix, & tousjours vaincus, ne pouvoit-on pas croire que leur aveuglement estoit d'accord avec la gloire de LOUIS ? Il n'avoit en effet qu'à suivre le rapide cours de ses victoires, & attendre, en cueillant tousjours de nouveaux lauriers, les effets d'une mediation qui ruinoit ses ennemis en les voulant favoriser. Ce Roy magnanime en a usé ainsi durant quelque temps, mais la suite nous a fait connoistre qu'il voyoit avec douleur l'obstination des Confederez, puis qu'il s'est fait luy-mesme le Mediateur de la Paix, & d'une maniere si genereuse, & si extraordinaire. Il avoit seul fait la guerre, il voit qu'il n'appartient qu'à luy seul de faire la Paix, & pour luy en laisser tout l'honneur, les Mediateurs mesme prennent les armes contre luy. C'est dans cette occasion capable d'exciter son juste courroux, qu'il conçoit l'estonnant dessein de forcer ses ennemis à se procurer un repos, qui les sauvoit d'une perte presque certaine. Mais admirez, MESSIEURS, la maniere surprenante & nouvelle dont il crut qu'il devoit se servir, & qui en effet luy a reüssi si heureusement. Toutes les

Provinces de la Flandre ſe trouvent en deux ou trois jours couvertes de ſoldats, les places les plus fameuſes ſont toutes à meſme jour, à meſme heure inveſties; il ſemble que tout le pays ne ſoit devenu qu'une grande Ville bloquée de tous coſtez; les Chefs ſe demandent tous inutilement du ſecours les uns aux autres, leurs troupes diviſées ſe trouvent à peine aſſez fortes pour ſe deffendre peu de jours, dans quelques Places où elles attendoient la belle ſaiſon, tandis que les noſtres accouſtumées à vaincre au milieu des glaces, tiennent toute la Campagne, qui par un miracle inoüy fait voir les richeſſes de l'eſté, & de l'automne au milieu de l'hiver, & l'abondance des vins, & des bleds, au milieu des neiges & des frimats.

Le Heros des François, parmi toutes ces Places, choiſit d'abord la plus éloignée, & la plus importante: l'attaquer, c'eſt augmenter, encore la jalouſie des Mediateurs. Trois Fleuves profonds qui l'environnent, & ſon immenſe grandeur la rendent preſque imprenable, à peine ſoixante mille hommes ſuffiſent pour l'entourer: Voilà les puiſſantes raiſons qui la font preferer aux autres. Noſtre Prince infatigable vole en trois jours au travers de toute la Flandre, & ſe trouve à la teſte de ſon armée; Gand reſiſte peu de jours, Ypres ſuit bien-toſt aprés, Mons eſt aux abois par la cruelle famine; Levv eſt ſurpris en un matin, & la victoire par ces nouvelles conqueſtes tend desja la main au Roy, ſur les murs de ces meſmes Villes, dont la priſe nagueres ne luy avoit couſté qu'une Campagne de ſix ſemaines. Auroit-on crû que tous ces évenements dûſſent eſtre les commencements d'une Paix? La nouvelle Alliance de l'Angleterre flattoit la Hollande & l'Eſpagne, qui d'ailleurs aigries par le malheur ſembloient ne pouvoir eſtre appaiſſées, & d'un autre coſté les charmes de la victoire offroient mille douceurs à un Prince jeune, & plein de courage.

A ces obſtacles preſque inſurmontable, LOUIS oppoſe deux vertus qui pacifient tout, en un moment: ſa valeur, & ſa moderation. La premiere le rend ſi redoutable, qu'il ne doute point que ſes ennemis n'acceptent la Paix de peur de perir; la derniere le rend ſi juſte, qu'il croit devoir préferer le repos du monde, au ſenſible plaiſir de

vaincre, & de conquerir ; l'une luy permet de renoncer avec honneur à une partie de ses avantages ; l'autre sert à appaiser ce loüable desir de conqueste si naturel aux grands cœurs : Parce qu'il peut tout, il luy est glorieux de donner ce qu'il peut conserver sans peine ; & par ce qu'il est moderé, il luy est facile de quitter les delices de la victoire, pour delivrer l'Europe des malheurs de la guerre. Voilà, MESSIEURS, les vrais motifs de la Paix ; qu'il est beau sur les dernieres limites de la Flandre, à la teste de cent mille hommes accoustumez à vaincre, lors que tout tremble, & que tout est soumis, de redonner des Villes & des Provinces, d'offrir la Paix à des conditions honorables aux vaincus, & par une generosité sans exemple, de leur épargner mesme la honte de la demander. Car enfin, MESSIEURS, il est naturel aux malheureux d'avoir de l'orgueil, & il est dur aux grands cœurs, de s'avoüer soûmis, & de se mettre en estat de suppliants. LOUIS, dont l'ame est grande, & qui voit en mesme temps ses ennemis assez foibles pour devoir souhaiter la fin de la guerre, mais assez fiers pour ne vouloir point avoüer leur foiblesse & leur impuissance, est assez genereux pour relever leur misere, sans blesser leur fierté. Il propose luy-mesme la Paix, il y joint des conditions avantageuses qui honorent ceux qu'il a soumis, il leur rend comme s'ils estoient en estat de reprendre, & les sauve ainsi de la perte entiere de leurs Estats, & de la honte de supplier, & de demander graces.

Cette fierté, & cette honte occupoient si fort les cœurs des Alliez, que malgré la bonté infinie de LOUIS, on les a veu long-temps encore balancer à signer des Traitez, qu'ils avoüoient eux-mesmes estre si justes, & si raisonnables; ils trouvoient dur aprés avoir esté vaincus par les armes, d'estre encore vaincus en generosité, & de prendre enfin la loy du vainqueur, quoy qu'elle fust honorable pour eux : Et c'est là l'effet d'une magnanimité inoüie dans nostre Monarque, inimitable en toutes choses, de leur laisser le chimerique honneur de contester vainement, dans le temps qu'ils luy devoient rendre des graces infinies du repos qu'il leur donnoit si liberalement.

Que ne puis-je, MESSIEURS, vous faire voir

une si grande action dans toute son estenduë ! Que de differentes vertus en mesme temps. Les grandes qualitez d'une ame si peu commune, se soûtiennent & se moderent les unes par les autres ; sa valeur soustient sa bonté, sa bonté modere sa valeur ; sa force & son pouvoir maintiennent sa douceur, & sa douceur tempere son pouvoir & sa force ; parce qu'il est le Maistre, il est raisonnable, il est bon, il est juste, & parce qu'il est raisonnable, & qu'il est juste, il oublie en quelque maniere qu'il est le maistre : & c'est de ce mélange admirable de vertus, & de cette mutuelle déference qu'elles ont entre elles, que se forme le Heros parfait, tel que celuy, sous le regne duquel le ciel favorable nous a fait naistre.

Il est vray toutefois, que parmi tant de rares perfections il y a tousjours un caractere de noble fierté qui prédomine. Et en effet, MESSIEURS, en mesme temps qu'on le voit attendre, avec une patience honneste, les differentes resolutions de ses ennemis, on le voit d'un autre costé avec une magnanime tranquillité, joüir par avance d'une Paix, que leur orgueil sembloit vouloir tenir encore douteuse. Il les laisse débattre l'un aprés l'autre leurs differents interests, seur que tant de vaines contestations n'empescheront pas l'effet de ce qu'il s'est proposé ; prodige ! qui paroistra quelque jour incroyable ; LOUIS au milieu d'une sanglante guerre, ayant toute l'Europe liguée & armée contre luy, propose la Paix, en dresse seul tous les articles dans son cabinet, en envoye le projet, juste & sage, à la verité, mais tel enfin qu'il l'a voulu, & sans se mettre en peine si ses propositions seront acceptées, & si les Alliez en seront satisfaits. Il diminuë les subsides, il regle les reformes de ses Troupes, songe à policer son Royaume, à élever des monuments dignes de sa magnificence, & commence enfin les exercices d'une Paix profonde, dans le temps que les nœuds de l'alliance semblent estre plus resserrez que jamais. C'est ainsi (s'il est permis de comparer l'Image du Tout-puissant avec le Tout-puissant mesme) que les hommes s'efforcent de prendre des mesures contraires à ce qui a esté preveu, & ordonné de toute éternité ; tandis que, du haut de sa gloire, le

ſouverain Maiſtre du monde, les voit malgré tous leurs efforts entraiſnez, & obligez de ſe ſoûmettre aux decrets immuables de ſa Providence.

Auſſi, Messieurs, comment euſt-il eſté poſſible de ne ſe rendre pas aux volontez d'un Prince juſte, & equitable, qui renonce à ſes propres intereſts, & qui a plus de ſoin de la ſeureté, de l'honneur, & de la ſatisfaction de ſes ennemis, que de ſes propres avantages. On diroit qu'il eſt le Pere commun de toute l'Europe. Il eſt vray qu'il a agy avec fermeté pour ſes amis opprimez; il a rompu les injuſtes fers des Princes; il a mis Cologne à la raiſon; il a ramené ce vaillant, mais que l'on peut dire ingrat, Electeur dans ſes propres Eſtats, qu'il avoit depuis peu ſi liberalement augmentez du fruit de ſes propres Conqueſtes; il a ouvert les portes de Stetin, & rendu la Pomeranie à la Suede. Mais conſiderez d'un autre coſté, avec quelle bonté il s'oublie ſoy-meſme, pour ſonger à guerir la jalouſie des uns, & à reparer les pertes des autres. Il ſe remet en deçà des limites qu'il avoit paſſée de ſi loin; il redonne des places, & rend tout un pays, que ſes conqueſtes avoient traverſé d'une maniere que ce qui en reſtoit ne pouvoit ſubſiſter que par luy. Il offre de reſtablir le Duc de Lorraine; il laiſſe à l'Empereur le choix entre deux places: & c'eſt ainſi que fidelle à ſes amis, juſte & plein de bonté pour ſes ennemis, deſintereſſé & facile pour ce qui le touche, il trouve le ſecret d'appaiſer une cruelle guerre, en reparant les dommages des uns, en donnant tout aux autres, & ſe contentant pour luy d'une partie de ſes Conqueſtes, mais ſe reſervant ſur tout la gloire qui ſuit une action ſi noble & ſi genereuſe.

Elle vous demeurera toute entiere cette gloire, Prince ſage & valeureux, & la memoire n'en perira jamais. On verra pluſieurs differents Traitez, on y lira les noms des Mediateurs, des Plenipotentiaires, & des Miniſtres; on y remarquera les differentes ratifications de pluſieurs Souverains; mais l'Hiſtoire, mais les Panegyriques apprendront à nos neveux avec admiration, que tous ces Traitez, ces noms, ces ratifications, ſont de vains titres que voſtre bonté a tolerez, que vous ſeul avez eſté le Mediateur, & le Plenipotentiaire, que

tant de Princes n'ont ſigné que pour reconnoiſtre les dons de voſtre main liberale, & pour ſe raſſeurer davantage de la crainte de vos armes; Et qu'enfin ce grand ouvrage de la Paix a eſté conceu, & achevé par voſtre valeur, voſtre generoſité, voſtre ſageſſe, & voſtre patience.

Nous en jouïſſons, MESSIEURS, de cette Paix, & la jalouſie, & la haine rendent enfin hommage à la ſouveraine vertu, nos ennemis reconciliez trouvent chez nous toutes ſortes d'avantages, & y viennent chercher les fruits de la Paix que nous avons tousjours conſervée: ils partagent avec nous nos vendanges, & nos moiſſons, & tout ce que nos fertiles terres ofirent de delicieux & de neceſſaire, & ils nous enlevent encore quelque choſe de plus precieux, puiſque nous leur donnons une Reine, qui eſt la gloire du ſang de nos Rois, & l'ornement de noſtre Cour. Que de biens vont ſuivre de ſi heureux commencements! que de peuples ſoulagez! que de miſerables ſecourus! que de ſçavans recompenſez! Chaque jour nous va faire voir de nouvelles merveilles; cependant pour conſacrer les hauts faits d'armes d'un Roy tousjours vainqueur, & pour celebrer cette Paix qu'il a bien voulu donner à la Terre, les Hiſtoriens, les Poëtes & les Orateurs vont faire de nouveaux efforts, & les Peintres & les Sculpteurs nous feront revoir ſur la toile & ſur le marbre, toutes ces grandes actions qui luy ont acquis tant de gloire.

Desja je voy s'élever un ſuperbe Arc de Triomphe, & dans ſon immenſe grandeur, à peine peut-il contenir une partie de tant d'exploits memorables, qui y ſeront repreſentez en mille manieres ingenieuſes, poëtiques, & agreables. Je m'imagine voir à l'entour tout le peuple amoureux, & attentif à regarder avec admiration la vive image de tant d'extraordinaires evenements: icy on verra la Hollande éplorée ſe faiſant un rempart de l'Ocean, & Neptune qui luy avoit cedé quelque partie de ſon heritage pour tant de richeſſes dont chaque jour elle embellit ſon Palais, rompt avec ſon Trident, pour la ſauver, les digues qu'il avoit reſ-

pectées : Là on verra des troupes qui passent le Rhin à la nage, les Nayades alarmées se sauvent dans des roseaux, d'où toutefois curieuses elles considerent le jeune Heros, qui a la noble audace d'executer un pareil dessein. D'un costé l'on remarquera la fameuse Ville de Mastrich, on tremble encore à l'aspect de ses remparts, tandis qu'aux pieds du Conquerant elle vient implorer sa misericorde. D'un autre costé l'on reconnoistra les agreables rivages du Doux, & le fleuve plein de joye montre à la Saone à qui il porte le tribut de ses eaux, son urne nouvellement enrichie de fleurs de Lis ; Mais ce qui charmera sur tout, sera de voir la Victoire qui amene aux pieds du Roy mille peuples differents, & qui luy offre un monde comme, luy en promettant la conqueste assurée, & ce genereux Prince luy presentant la Paix, luy fait connoistre qu'il trouve plus de gloire à pacifier le monde qu'à le conquerir. Mille nobles inscriptions accompagneront ces magnifiques Monuments, & apprendront à la posterité la plus éloignée, que lors que la Fortune & la Victoire offroient à LOUIS LE GRAND toutes les couronnes de ses ennemis, par une bonté une moderation sans exemple, il a donné liberalement la Paix à toute l'Europe.

HARANGUE A MADAME LA DAUPHINE

Faite en 1680.

PAR MONSIEUR LE DUC DE S. AIGNAN alors Chancelier de l'Académie.

MADAME,

Il restoit encore pour comble des graces que le Ciel a faites à la France, celle qu'elle en reçoit aujourd'huy. Aprés les Triomphes de LOUIS LE GRAND: Aprés avoir veu arriver par sa valeur des merveilles si surprenantes, qu'elles sont à peine croïables, il falloit encore voir arriver une autre merveille en vostre Personne. J'abuserois de vos bontez, MADAME, par un trop long discours en venant au détail des grandes Actions de nostre invincible Monarque, & à celuy des perfections dont vostre illustre Naissance est accompagnée. Ce n'estoit pas assez pour devenir la Belle-Fille de leurs Majestés, & l'Epouse de MONSEIGNEUR, d'avoir beaucoup de Vertus, il falloit les posseder toutes en un souverain dégré, & avoir comme Vous, MADAME, beaucoup d'esprit, de charmes & de sagesse. Il estoit mesme assez juste que l'on se vit si fort occupé au discernement de tant de rares qualitez ensemble, que cét agréable embaras fust capable d'interdire les plus Eloquens. Que ne fera-t-il point en moi, MADAME, qui, outre l'admiration & le respect qui me devroient oster la parole, me vois choisi pour un honneur auquel raisonnablement je ne devois jamais m'attendre? Moy qui ay tousjours plus aspiré à cüeillir les Lauriers de Mars, que ceux d'Apollon, & que ma profession devroit avoir instruit à monter plustost à l'assaut, qu'au Parnasse. Mais, MADAME,

DAME, ce genereux Sang, dont vous êtes sortie, me fait esperer, que malgré la douceur si naturelle à vostre sexe, vous tiendrez quelque chose de la noble fierté des braves Ayeux qui vous ont donné l'Estre. Ainsi j'ose me flatter que vous écouterez, avec quelque indulgence, le peu de politesse du discours d'un Soldat, à qui son Auguste Protecteur a permis d'essaïer sa plume lorsque ce glorieux Vainqueur, par la Paix qu'il a donnée à l'Europe, luy a osté l'esperance de le pouvoir servir de son épée. C'est ici, MADAME, que je crois devoir terminer un discours qui peut avoir lassé la favorable attention d'une grande Princesse qui attendoit apparemment du celebre Corps, dont je ne suis qu'une des moindres parties, quelque chose de plus achevé, & de plus digne de la belle reputation que ce Corps s'est si justement acquise. Il vous assure par moy, MADAME, qu'il fera tousjours des Vœux pour la prosperité de la haute & sublime Alliance qui vient de s'accomplir, & pour une felicité qui fasse dire à toute la Terre, que quand on a l'honneur de Vous regarder on voit tousjours la Fortune & la Vertu dans une parfaite intelligence. Elle n'est pas moindre entre nostre inclination & nostre devoir qui nous engagent à vous assurer, MADAME, que nous ne perdrons jamais les favorables occasions de vous donner des marques de nostre profond respect, & de nostre parfaite obéïssance.

DISCOURS
PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇOISE
pour la distribution des Prix le jour de S. Louis 1681.

PAR MONSIEUR DOUJAT, alors Directeur.

MESSIEURS,

NOUS entrons dans la dixiesme année de la glorieuse Protection dont il a plu au Roy d'honorer l'Academie Françoise. Pour celebrer la memoire d'un avantage si precieux, nous avons choisy la Feste de saint LOUIS, qui est tout ensemble le digne Patron de nostre Auguste PROTECTEUR, & l'heureuse tige, qui par une longue suite d'illustres Descendans a produit ce grand Prince pour la felicité de nostre siecle.

L'Academie partage cette journée entre les devoirs de la pieté Chrestienne, & les entretiens honnestes, qui conviennent à sa Royale institution. Nous avons employé la matinée à rendre à Dieu les graces que nous luy devons, pour avoir donné à la France en des siecles differents ces deux grands Rois de mesme nom, si dignes de gouverner le premier Royaume du monde. Nous avons en mesme temps imploré l'intercession du Saint pour la Personne sacrée de son incomparable Successeur, qui marchant sur ses glorieuses traces, ne souhaitte l'accomplissement de nos vœux que pour la gloire du Tout-puissant; & dont le Regne a tant de conformité avec celuy de ce modele des Rois.

En effet, MESSIEURS, y a-t-il quelqu'un qui ne sçache que ces deux Heros sont nez avec tout ce qu'on pouvoit desirer de nobles inclinations & d'excellentes qualitez dans une ame vrayment Royale? Tous deux n'ont-ils pas fait éclater dés leur enfance ces qualitez heroïques? Tous deux estant montez presque du berceau sur le Thrône, n'en ont-ils pas soustenu la majesté avec la derniere vigueur, & le

pouvoir qu'ils ont eu tous deux sur eux-mesmes, ne les a-t-il pas toujours empeschez d'abuser de celuy que le Ciel leur avoit donné sur les autres ?

Ils ont d'abord trouvé des obstacles à leur authorité naissante ; mais ils les ont surmontez hautement sous la sage conduite de deux pieuses Meres, que l'Espagne avoit données pour Reines à la France; & qui furent assistées des fideles conseils de deux celebres Cardinaux. Pour venir à ce qui regarde de plus prés leurs personnes, la juste défense des droits de leur Couronne contre l'invasion de leurs Voisins, a exercé la valeur de l'un & de l'autre ; mais une generosité, dont peu de Souverains ont esté capables, leur a fait toujours preferer le repos general de la Chrestienté à leurs propres interests, & dans leur ame, la moderation a toujours esté victorieuse des mouvemens flateurs de l'ambition.

Leur zele pour la Religion a mis perpetuellement la pieté à la teste de leurs entreprises. Si saint LOUIS dompta par la force des armes les Heretiques de son temps qui commençoient à prendre racine dans une partie de son Royaume, LOUIS LE GRAND, qui a trouvé de nouveaux Heretiques establis dans tous les endroits de son Estat, & tolerez mesme par les Edits de ses Predecesseurs, travaille avec le succes que l'on voit, à les ramener dans le sein de l'Eglise par des voyes, qui pour n'avoir rien de violent, ne sont pas moins efficaces.

Si S. LOUIS, suivant la pieté de son siecle, alla chercher les ennemis de la foy jusques aux extremitez de l'Orient & du Midy, pour essayer d'arracher de leurs mains impies la possession des pays consacrez par les mysteres de nostre salut, ce que LOUIS LE GRAND a déja fait, & ce qu'on luy voit faire tous les jours avec tant d'avantage contre les Pirates, ennemis jurez du nom Chrestien, n'est-il pas comme un gage assuré, qu'aprés qu'il aura achevé de rendre à la France ses anciennes limites, la Providence reserve à la gloire de son Regne ces conquestes lointaines, que par des secrets, qu'il ne nous est pas permis de penetrer, elle a refusé dans les siecles passez aux efforts de tant de Rois & de tant d'Empereurs ?

Les vastes mers qui sont entre les Infidelles & nous,

ſont-ce des obſtacles qui les puiſſent dérober au courage de noſtre invincible Monarque ? Celuy qui a trouvé l'art de joindre deux mers éloignées, à travers les terres qui s'opposoient à ce deſſein, ſi ſouvent, mais ſi vainement tenté avant luy, ſçaura bien avec ſes flottes nombreuſes, ſi bien armées & ſi bien conduites, aborder les terres les plus reculées, & les approcher par les meſmes mers qui les ſeparent.

Je croy, MESSIEURS, que le rapport de ces deux Regnes fameux vous paroiſtra juſqu'icy aſſez juſte. Que ſera-ce ſi nous y ajouſtons cette conſtante Egalité d'eſprit, qui eſtant à l'ame ce que le temperament exquis eſt au corps, accorde enſemble une continuelle Activité avec une Tranquillité parfaite, que rien ne ſçauroit troubler ? Cette vertu ſi rare, pluſtoſt vantée que poſſedée par les anciens Philoſophes, mais inconnuë à noſtre ſiecle hors de l'ame du GRAND LOUIS, eſt ſans doute ce qui fait le veritable Heros, & qui le rend Maiſtre de tout ce qui eſt hors de luy en le rendant Maiſtre de ſoy-meſme. Cette Tranquillité que S. LOUIS conſerva ſi admirablement dans tout le cours de ſa vie, ne regne pas moins dans celle de LOUIS LE GRAND. Elle eſt la compagne inſeparable, & l'ornement de ſes autres vertus, & fait le plus haut point de ſa veritable Grandeur.

Par cette merveilleuſe qualité, qui en ſoy a quelque choſe de divin, ce Prince incomparable, agiſſant continuellement, jouït d'un repos auſſi profond que ceux qui languiſſent dans une molle oiſiveté. Il garde un calme parfait dans une action ſans relaſche : ou pluſtoſt il ne trouve du relaſche que dans l'enchaiſnement perpetuel de ces projets ſurprenans, & de ces grandes actions, qui font la deſtinée de l'Europe, & l'eſtonnement de l'Univers. Il eſt toujours occupé, il travaille inceſſamment, il prend ſoin de tout par luy-meſme : mais ſes occupations ſont ſans embarras, ſon travail ſans empreſſement, ſes ſoins ſans inquietude. Auſſi quel trouble pourroit entrer dans une ame ſi grande, qu'une prevoyance à qui rien n'eſchappe, & une magnanimité affermie mettent hors de toute ſurpriſe & au deſſus de toute ſorte d'évenemens ? Son eſprit élevé au deſſus de la portée des hommes, & participant à la condition

des celestes Intelligences, voit sans s'emouvoir, le mouvement qu'il imprime, comme il luy plaist, à tout ce qui merite son application. Il est toujours le mesme, parce que, quoy qui puisse arriver, il n'arrive rien qui luy soit nouveau. Enfin cet esprit ferme & égal ne change jamais de situation, tandis qu'il fait changer de face à tous les Estats qui l'environnent ; comme s'il estoit fixe hors de nostre sphere, & qu'il eust trouvé ce point fatal qu'Archimede demandoit hors du monde, pour en remuër à son gré toute la vaste machine.

Mais où m'emporte l'ardeur de mon zele ? où m'emgage insensiblement le plaisir d'un si agreable entretien ? Il me fait oublier que c'est icy l'heure de la distribution des Prix dont l'Academie est chargée, & que le temps qui nous reste est destiné à la lecture des Pieces qui les ont remportez, & à celle de bien d'autres ouvrages, qui vaudront incomparablement mieux, que tout ce que je pourrois dire.

L'Academie avoit marqué cette année pour sujet de Prose les paroles sacrées que l'Ange dit à la Vierge, lors que luy annonçant la grande nouvelle de la Redemption des hommes, il la salua *Pleine de grace* : Eloge qui en deux mots comprend le comble de toutes les vertus & de toutes les saintes & solides grandeurs. Le sujet de Poësie estoit que, suivant ce que je viens de dire, *on voit le Roy toûjours tranquille, quoy que dans un mouvement continuel.*

Ces deux grands sujets nous ont produit chacun trente-neuf pieces. Il seroit difficile d'en trouver de plus relevez, soit dans les matieres de Religion, soit dans celles de Morale, mais il est bien plus difficile de les traitter dignement. Car enfin comment parler de ce Mistere ineffable qui abbaisse un Dieu jusques à luy faire embrasser les foiblesses de l'humanité ; & qui unissant dans le sein de Marie deux natures infiniment éloignées, allie ensemble les qualitez les plus incompatibles, & confond les noms les plus opposez ? Le Createur se met au rang des creatures, l'Eternel naist dans le temps, un Esprit tres-pur & tres-simple se joint à un corps mortel & visible ; & une Vierge, sans rien perdre de sa pureté, devient en mesme temps la Mere & l'Espouse de son Auteur. Autant de mots, autant de paradoxes, & autant de nouveautez qui renversent toute la

nature pour reparer celle de l'homme. Ou sera donc l'Eloquence capable de descrire ces adorables merveilles, a moins que l'on ne soit penetré des puissantes inspirations du mesme Dieu qui les a produites ?

Mais si entre les saints Misteres, il n'y en a gueres de plus estonnant que celuy de *l'Incarnation*, qui est le fondement de tous les autres, ne pouvons-nous pas dire qu'entre les vertus infinies du GRAND LOUIS, il n'y en a point qui le distingue plus particulierement d'avec le reste des hommes, & dont il soit plus mal-aisé de former une juste idée, que cette Tranquillité tousjours égale, & constante, & pour ainsi dire, toute unie ? Certainement s'il en est de la Poësie à l'égard des qualitez de l'ame, comme de la peinture pour celles du corps, plus il y a d'uniformité dans le sujet que l'on entreprend, plus il est difficile d'y réüssir. Ce qui fait l'excellente beauté d'un visage, ce teint uny par tout & par tout également vif & fleury, ou l'œil ne peut descouvrir ny tache ny ride, c'est ce qui fait le desespoir du Peintre qui s'efforce de transporter toutes ces beautez sur la toile.

Les difficultez inseparables de ces deux matieres si sublimes pouvoient sans doute rebuter les Escrivains les plus habiles. Cependant cela mesme a si bien animé quelques-uns des Aspirans, & les a portez à des efforts si extraordinaires, que leurs pieces ont long-temps balancé les avis de l'Academie. Chacun des ouvrages qui ont concouru les derniers pour emporter le prix, avoit de grandes beautez avec le meslange de quelques legeres taches. Enfin la pluralité des voix a esté pour le discours marqué par ces paroles de S. Pierre : *Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam.* Pour le prix de Vers, quoy que jusques icy on ne l'eust adjugé qu'au style Heroïque, on a trouvé à propos de donner pour cette fois la preference à une Eclogue, qui porte pour sentence les mots : *Super aspidem ambulabis.* Il y a des choses qui ont pleu dans la bouche des Bergers, qui peut-estre n'auroient pas eu le mesme agréement dans la personne d'nn Poete parlant de son chef. Quelque merite que l'on ait reconnu dans les autres pieces, il faut croire que celles qui ont eu plus de suffrages, ont aussi, à tout prendre, quelque relief par-dessus les autres.

DISCOURS

Prononcé le 26. Février 1682.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ GALLOYS, Directeur, lorſque Monſieur l'Abbé de Dangeau fut reçû à la place de Monſieur l'Abbé Cotin.

MONSIEUR,

Il n'eſt pas neceſſaire d'employer beaucoup de paroles pour vous faire connoiſtre la joye que l'Académie Françoiſe reſſent de vous voir au nombre des ſiens ; puiſque vous la pouvez beaucoup mieux voir vous-meſme dans les yeux & ſur le viſage de tout le monde, que je ne ſçaurois l'exprimer par mon diſcours. Il ne ſeroit pas moins inutile de vous en expliquer la cauſe. Le merite dont vous ſouſtenez voſtre naiſſance eſt ſi generalement connu, & ce qu'on a déja veu de vos ouvrages a une approbation ſi univerſelle, qu'il eſtoit de noſtre intereſt de vous offrir la place que vous avez demandée. Il eſt bien glorieux à l'Académie Françoiſe que les perſonnes qui ſont diſtinguées par leur naiſſance & par leur merite, faſſent paroiſtre tant de deſir d'y eſtre receus. Je ne ſçay ſi le zele que j'ay pour la gloire d'un corps dont j'ay l'honneur d'eſtre, me trompe : mais je ſuis perſuadé que comme ce deſir eſt un effet de la conſideration que le Roy a pour cette Compagnie, & de la protection particuliere qu'il luy donne ; auſſi cette bonté du Roy eſt un effet & une marque aſſurée de la prudence de ſa Majeſté. Car *il eſt de la ſageſſe d'un grand Prince d'apporter une application particuliere à faire cultiver la Langue naturelle de ſes Peuples :* Rien ne fait mieux valoir les belles actions des Rois : rien ne contribuë davantage à en rendre la memoire immortelle. C'eſt ce que je veux faire voir en peu de mots, & ce qui paroiſtra évidemment ſi l'on fait réflexion ſur les moiens par leſquels s'eſt conſervée la memoire des grands Hommes dont nous avons aujourd'huy connoiſſance.

Ce ne sont pas les bastimens superbes, ny les arcs-de-triomphe, ny les trophées, qui immortalisent le nom des grands Hommes. Y a-t-il jamais eu de plus superbes monumens que ces fameuses Pyramides que l'on met au rang des merveilles du monde. Les Rois qui les ont élevées, ont crû que leur memoire dureroit autant que ces monumens qu'ils croyoient ne devoir jamais perir : & ils ne se sont pas entiement trompez. Ces masses énormes ont resisté au temps qui a destruit tout le reste : Elles subsistent depuis plus de trois mille ans, & elles sont en estat de subsister encore plusieurs siecles. Mais qu'ont-elles servy à la gloire des Princes ? Comme elles ne sont accompagnées d'aucune inscription, qui puisse faire connoistre en quel temps, à quelle occasion, & par qui elle ont esté construites ; on n'a aucune connoissance des actions des Rois à la memoire de qui elles ont esté eslevées ; & si l'on sçait leurs noms, ce n'est pas à ces monumens que l'on en est redevable, mais à quelques Historiens Grecs dont les ouvrages ont tiré de l'oubli la memoire de ces Princes, que leurs somptueuses Pyramides n'en avoient sceu garentir.

Mais s'il est vray que le secours des langues est necessaire pour perpetuer la memoire des grands Hommes ; il n'est pas moins certain que les langues étrangeres n'y doivent pas estre employées. Je ne dis pas seulement (ce que personne ne peut raisonnablement contester) qu'il n'est pas de l'honneur d'un peuple d'avoir recours à des langues étrangeres pour leur confier le precieux dépost de sa gloire : je passe plus avant, & je soustiens qu'il n'y a que les langues naturelles qui puissent donner à la posterité une connoissance parfaite de l'histoire de chaque peuple, & que les langues mortes sont incapables de le faire.

Chaque Nation, MESSIEURS, a une infinité de choses qui luy sont particulieres, & qui ne peuvent estre expliquées que dans sa propre langue. Quelque riche que soit la langue Latine & la Grecque, combien avons nous de choses qu'elles ne peuvent exprimer ? Comment parler en ces langues de nos fortifications, de nos armes, & de nostre artillerie ? Comment parler des vaisseaux de guerre, de leur équipage, & de tout ce qui regarde les inventions modernes de la navigation ?

Comment

Comment exprimer nos dignitez, nos charges, nos habillemens, nos monnoies, une infinité d'autres choses, sans quoy il est impossible de donner à la posterité une exacte connoissance de ce qui s'est passé de memorable dans ce siecle? Nostre langue a des termes exprés pour les signifier: mais dans ces langues mortes on n'en peut parler que par circonlocution, ou en termes generaux, ou en empruntant les noms des choses anciennes qui ont quelque rapport avec les modernes que nous voulons exprimer, mais qui n'en donnent jamais qu'une fausse idée.

Je ne m'arresteray point à faire voir que l'on ne doit pas se servir pour traiter nostre Histoire des Langues estrangeres qui sont encore vivantes; puis qu'il est évident qu'il n'y a aucune raison de les preferer à la nostre. J'adjousteray seulement qu'il n'est mesmes pas seur de les y employer. Car il est facile de justifier que la pluspart des peuples qui se sont attendus aux Langues estrangeres pour transmettre leur nom a la posterité, ont esté trompez dans leurs esperances.

Que ne donneroient point les Sçavans pour avoir l'histoire des Egyptiens, celle des Assyriens, & celle des anciens peuples des Indes. Toutes ces histoires ont esté écrites par de fameux Auteurs. Manethon avoit fait celle d'Egypte, Berose celle d'Assyrie, & Megasthene celle des Indes. Mais comme les Grecs en la langue desquels estoient ces Histoires, occupez seulement des grandes actions de ceux de leur nation, avoient peu de curiosité, & peut-estre beaucoup de jalousie, pour les peuples estrangers que par mespris ils appelloient Barbares; ils ont laissé perir ces precieux monumens de l'antiquité, qu'il eust bien mieux vallu nous conserver que l'histoire de tant de petites bourgades Grecques que nous nous passerions bien de connoistre.

Et se faut-il estonner que ce qui est escrit en une Langue estrangere soit de peu de durée? puisque l'experience nous fait connoistre qu'ordinairement on ne se met en peine ny des ouvrages que l'on n'entend point, ny de ceux ausquels on ne prend aucun interest. Or quand l'histoire de quelque peuple est escrite en une Langue estrangere; ceux qui y ont interest, ne l'entendent point; & ceux qui l'entendent, n'y ont point d'interest. Ainsi negligée des uns & des autres,

elle ne peut manquer de périr en peu de temps.

Mais la jalousie des Estrangers est encore bien plus à craindre que leur indifference. Croyez vous, MESSIEURS, qu'ils souffrent volontiers que la posterité sçache que LOUIS LE GRAND a attaqué toutes les Puissances de l'Europe liguées contre luy, qu'il a vaincu tout ce qui a osé resister à ses armes, & qu'il a enfin forcé ses ennemis à recevoir la Paix aux conditions qu'il leur a proposées ? Il est de leur interest d'ensevelir dans l'oubly la memoire des choses qui leur sont si desavantageuses ; & il est de nostre prudence de ne nous pas abandonner à leur discretion.

Il est donc important de se servir de la Langue du païs dans les monumens qui doivent éterniser la memoire d'un peuple. Mais autant qu'il est necessaire d'y employer les Langues naturelles lorsqu'elles ont esté portées à un certain degré de perfection ; autant est-il dangereux de le faire lorsqu'elles n'ont pas esté suffisamment cultivées. Car les Langues que l'on n'a pas pris la peine de cultiver estant sujettes à un changement perpetuel, sont de peu de durée ; & enfin elles perissent entierement, en sorte que l'on n'en a plus aucune connoissance. Tesmoin ces fameux Obelisques, qui aprés avoir long-temps servy a l'embellissement de l'Egypte, sont aujourd'huy le principal ornement de Rome. On les voit encore gravez d'une infinité de figures dont les Curieux ont un extrême desir de sçavoir la signification. Ammien Marcellin nous a conservé dans son histoire l'interpretation d'un de ces Obelisques qu'il pretend contenir un long éloge du Roy Ramessés. Mais plusieurs doutent avec raison de la verité de cette interpretation ; & tout ce qu'il y a de certain, c'est que les Rois d'Egypte eussent beaucoup mieux fait pour l'interest de leur gloire, de travailler à faire entendre leur Langue à la posterité, & d'y employer une partie du soin qu'ils ont mis à eslever ces prodigieux Obelisques.

Que diray-je des fameuses ruines de cet ancien palais de Perse que les voyageurs appellent vulgairement Chilminar, qu'il semble que le temps a respectées pour faire honte à tous les édifices des Grecs & des Romains. Les Rois de Perse par qui l'on croit que ce Palais a esté basty,

y ont fait graver des inscriptions qui subsistent encore: mais comme ils ont negligé de faire cultiver leur Langue, on en a entierement perdu la connoissance, & personne ne comprend plus rien à ces inscriptions.

Mais je passe ces exemples pour m'arrester à la Langue qui se parloit en France du temps de Charlemagne. Il est certain que l'histoire de ce Prince meritoit mieux de passer à la posterité que l'histoire d'aucun Empereur que Rome ait jamais eu. Imaginons-nous que l'on ait trouvé depuis peu dans quelque coin de Bibliotheque une histoire de sa vie escrite par quelque Autheur contemporain en la Langue vulgaire de ce temps-là, & que cette histoire contienne une relation exacte & fidelle de toutes les choses memorables que ce Prince a faites, dont nous n'avons qu'une legere connoissance. A quoy nous serviroit cette descouverte, & quel honneur feroit à ce grand Prince une histoire qu'il seroit peut-estre impossible d'entendre? Car enfin la langue de ce temps-là n'ayant pas esté cultivée, s'est perduë de telle maniere qu'il n'en resteroit aucun vestige, si un Auteur qui a escrit peu de temps aprés, n'en avoit inseré sept ou huit lignes dans son Histoire. Et comment entendroit-on la Langue qui se parloit du temps de Charlemagne? puisque celle qui estoit en usage en France il n'y a pas cinq cens ans, est tellement changée, que pour faire entendre l'histoire de Vilhardoüin qui vivoit du temps du Roy Philippe Auguste, il a fallu la traduire de son vieux François, en François moderne.

C'est donc une verité incontestable, MESSIEURS, que la memoire des choses remarquables n'est pas en sureté lors qu'on la confie ou à des Langues estrangeres, ou à des Langues vulgaires qui n'ont pas esté suffisamment cultivées. Mais quand on a pris soin de polir les Langues naturelles, comme ont fait les Grecs & les Romains; c'est alors que l'on peut s'asseurer que les choses memorables qu'on leur confie, passeront jusques a la posterité.

C'est principalement à ce soin que les Grecs sont redevables de leur gloire. Car aprés tout, qu'ont-ils fait plus que les Egyptiens? Si nous tenons des Grecs les principes des sciences & des arts; les Grecs tenoient des Egyptiens la plus grande partie de ce qu'ils nous en ont appris: & si les

Grecs ont porté leurs conqueſtes juſques à l'extremité de l'Aſie ſous la conduite d'Alexandre; les Egyptiens ont porté leurs victoires plus loin ſous la conduite de Séſoſtris. En un mot ces deux peuples alloient d'un pas égal à la gloire;mais ils ont pris des routes differentes. Les Egyptiens, pour faire valoir ce qu'ils avoient fait de memorable, ſe ſont entierement appliquez à eſlever des Pyramides, à tailler des Obeliſques, à ériger des Statuës, à baſtir de ſuperbes Palais; & ils y ont mieux reuſſi qu'aucune autre Nation du monde: Les Grec sau lieu de s'arreſter à ces monumens muets, ſe ſont appliquez à polir leur Langue & à la rendre plus belle & plus riche que toutes celles de leurs voiſins. L'experience a fait connoiſtre que les Grecs ont choiſi un moyen bien plus ſeur que les Egyptiens pour parvenir à la gloire que les uns & les autres s'eſtoient proposée pour but de leurs travaux. Car nous ſommes mieux inſtruits des jeux Olympiques & des Athlétes qui y ont remporté le prix, que du gouvernement de l'Egypte, & des Princes qui y ont regné: nous avons plus de connoiſſance de la moindre ville de Gréce, que de Memphis & de Thebes, capitales de l'Egypte: enfin nous ſçavons le detail de toutes les campagnes du moindre Capitaine Athenien; & nous ne ſçavons pas une ſeule circonſtance de la conqueſte que Séloſtris a faite de toute l'Aſie & d'une partie de l'Afrique & de l'Europe.

Les Romains ſe ſont bien trouvé d'avoir ſuivy la maxime des Grecs. Leurs Arcs-de-triomphe, leurs Statuës, & leurs Palais ont eſté ruinez par la jalouſie des Gots qui ont pris plaiſir à détruire tous les monumens de la grandeur Romaine. Il n'y a que la Langue des Romains que ces Barbares n'ont pû abolir; & cette Langue eſtant devenuë la Langue de l'Egliſe, elle fera durer la memoire des Romains autant que la Religion Chreſtienne, à laquelle Dieu a promis une durée égale à celle du monde.

Il ſeroit à ſouhaitter que les François euſſent ſuivy l'exemple des Grecs & des Romains. Combien de grandes choſes ſont enſevelies dans l'oubli, dont la memoire ſe ſeroit conſervée, ſi cette vaillante Nation avoit eu autant de ſoin de perfectionner ſa Langue que de faire de belles actions? Mais ç'a tousjours eſté le foible des François de faire cas des

langues estrangeres, & de mespriser la leur propre. Escoutez, MESSIEURS, le reproche que leur fait un sçavant Auteur qui vivoit au siecle de Charlemagne. C'est une chose estrange, dit-il, que des gens si sages composent tous leurs ouvrages en latin ; qu'ils renoncent à l'usage de leur langue naturelle pour se servir de celle d'un autre peuple ; & que comme s'ils avoient honte d'estre nez François, il dedaignent d'employer dans leurs escrits le langage de leurs peres : *Res mira, viros sapientià claros facta sua in alienæ linguæ gloriam transferre, & usum scripturæ in propriâ linguâ non habere.*

Les plus grands Roys de nostre Monarchie se sont particulierement attachez à remedier à ce desordre. On sçait que Charlemagne avoit une si forte passion de perfectionner sa Langue naturelle, qu'il s'appliqua luy mesme à suppléer les termes dont elle avoit besoin ; qu'il en fit pour signifier tous les mois de l'année ; & que les mots d'*Est*, *Ouest*, *Nord* & *Sud*, dont nous nous servons encore aujourd'huy, sont de son invention. Mais cette langue qui se parloit de son temps au de-là de la Meuse, estoit si sauvage & si imparfaite, qu'il ne faut pas s'estonner qu'elle ait eu peu de cours. Celle que l'on parloit au deça & qui est proprement la langue Françoise, étoit incomparablement plus douce & plus agreable. Elle fut neanmoins si fort negligée qu'on ne trouve aucun livre escrit en cette langue avant l'onziéme siecle. Mais les Rois de la troisiéme race estoient trop grands politiques & aimoient trop la gloire pour laisser plus long temps la langue Françoise sans la faire défricher. Elle commença pour lors d'estre employée dans les escrits de plusieurs auteurs, & les grands exploits de Louis le Gros, les victoires de Philippe Auguste, & les vertus heroïques de S. Loüis, ayant donné matiere à plusieurs beaux ouvrages, la mirent en reputation. Elle ne laissa pas de demeurer fort imparfaite jusqu'au glorieux regne de Charles V. qui n'a pas moins merité le surnom de Sage pour avoir fait cultiver sa Langue naturelle, que pour avoir calmé les troubles de son Estat. Ce grand Prince fit traduire en François les meilleurs livres ; il recompensa avec une magnificence Royale ceux qui s'y appliquerent ; & par l'estime qu'il tesmoigna pour leurs ouvrages, il excita dans les esprits de ses Sujets une forte passion de travailler à la perfection de leur Langue.

Si neanmoins on veut distinguer les divers âges de la Langue Françoise ; il faut demeurer d'accord que comme l'âge de son enfance comprend les quatre siecles qui ont precedé le regne de Charles V. tout le temps qui a suivy jusques au regne de François I. ne peut passer que pour l'âge de son adolescence. Jusqu'au regne de Charles V les auteurs François n'avoient fait, pour ainsi dire, que bégayer: Dans les temps qui suivirent, ils se contenterent de parler nettement & de se faire entendre : Mais depuis que la magnificence du grand Prince à qui tous les beaux arts doivent leur restablissement, eut excité les Sçavans à travailler à l'envy à enrichir nostre langue ; ils entreprirent de parler élégamment : & si l'on eust continué à cultiver la langue Françoise avec la mesme ardeur, elle eust peut-estre esté portée dessors au point de sa perfection. Mais cette gloire estoit reservée à un autre temps. Les guerres civiles qui déchirerent la France sous les regnes suivans, arresterent le progrez des lettres : Et neanmoins dans le fort de la guerre il ne laissa pas de se trouver des genies extraordinaires, qui allerent au delà de ce que l'on pouvoit esperer dans un temps si peu favorable aux Muses. De ce nombre fut le fameux Philippe de Mornay vostre ayeul, MONSIEUR, dont la valeur & la fidelité meriterent la confiance du plus grand Roy de son temps, & dont l'éloquence auroit aussi merité les applaudissemens de tout le monde, si elle avoit esté employée à deffendre une meilleure cause.

Jusques-là divers particuliers avoient travaillé separément à cultiver la langue Françoise : mais pour luy donner sa derniere perfection, il falloit que plusieurs personnes y travaillassent de concert. C'est ce que le grand Cardinal de Richelieu jugea si necessaire, qu'au milieu des plus grandes occupations ou l'engageoit le Ministere, il forma le dessein d'establir l'Académie Françoise.

C'est aussi ce que le Roy a jugé si important, qu'il a bien voulu joindre aux titres de Grand & de Conquérant celuy de Protecteur de cette Compagnie ; & par l'autorité de ce jugement il a bien mieux confirmé que je ne le pourrois faire par toutes mes raisons, qu'*il est de la sagesse d'un grand Prince de s'appliquer à faire cultiver la Langue naturelle de ses Peuples.*

Puiſque nous avons l'honneur, MESSIEURS, d'eſtre choiſis pour travailler a cette glorieuſe entrepriſe; efforçons nous de donner à noſtre Langue toute la beauté & toute l'abondance neceſſaire pour pouvoir expliquer à la poſterité les grandes actions de Sa Majeſté. Si les Langues ſervent à immortaliſer les choſes memorables; il eſt certain que les choſes memorables ſervent auſſi à immortaliſer les Langues. Il ne tient plus qu'à nous que la noſtre ne ſoit immortelle: car pour des choſes memorables, il y en a aſſez dans l'hiſtoire de LOUIS LE GRAND, pour faire l'eſtonnement de tous les ſiecles. On admirera à jamais cette prudence qui a ſceu deſcouvrir les deſſeins les plus cachez de toutes les Cours, & cacher les ſiens à toute la terre: On admirera cette juſtice qui ſçait maintenir l'authorité des grands, ſoutenir la foibleſſe des petits, & accorder avec l'inegalité des états une eſpece d'égalité qui entretient ſes Sujets dans un parfait repos: On admirera cette valeur incomparable qui luy a fait entreprendre la guerre contre toute l'Europe conjurée, lorſqu'il ſembloit eſtre de ſon intereſt d'entretenir la Paix; & cette moderation ſans exemple qui luy a fait faire la Paix au milieu de ſes victoires, lorſque ſon intereſt demandoit qu'il continuaſt la guerre. C'eſt maintenant à nous, MESSIEURS, à chercher des expreſſions qui répondent à la dignité du ſujet ſur quoy nous devons travailler: C'eſt à nous à faire enſorte que la Poſterité en admirant dans nos ouvrages les actions heroïque du plus grand Roy du monde, ſoit ſatisfaite de la maniere dont nous les aurons traitées.

REMERCIMENT

Prononcé en Avril 1682.

DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE

par Monsieur LE COMTE DE BUSSY.

MESSIEURS,

Quoyque je sçache bien que le Compliment dont vous m'avez honoré, est une suite de la grace que j'ay receuë du Roy, je ne laisse pas de vous en estre extrémement obligé, parce que je sçay que vous ne feriez pas cet honneur à tous ceux de vostre corps qui sortiroient de disgrace. Soyez donc persuadez, s'il vous plaist, MESSIEURS, que je sens cette distinction comme je dois & qu'il n'y a rien dans mon cœur au dessus de l'obligation que je vous ay, que la reconnoissance du retour à la misericorde de sa Majesté sur mon sujet. Ce seroit icy un bel endroit, MESSIEURS, pour vous parler de ce grand Roy, dont les ennemis mesmes parlent avec éloge ; mais dix sept ans d'absence de l'Académie m'ont fait perdre les dispositions que je pouvois avoir à ces beaux tours & à ces nobles expressions qu'on apprend si bien avec vous, & qui sont si necessaires pour traiter un aussi grand sujet que celuy-là. Je n'ay pas oublié d'admirer & si je l'ose dire, d'aimer le plus grand Roy du monde : mais j'ay oublié la maniere de le dire comme il le merite. Vous me l'apprendrez, MESSIEURS, & cependant je vous asseureray qu'on ne peut estre avec plus de verité que je le suis &c.

DISCOURS

DISCOURS

Prononcé le 19. Novembre 1683.

PAR MONSIEUR DAUCOUR, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de Mezeray.

MESSIEURS,

Permettez-moy de vous dire, que n'ayant jamais rien tant souhaité que l'honneur de prendre la place que vous m'avez fait la grace de m'accorder dans vostre illustre Assemblée ; jamais aussi je n'ay esté plus affligé que du malheur qui m'a empesché jusqu'ici de profiter d'un si grand avantage.

Ce retardement, qui est un effet de ma douleur, doit vous convaincre, MESSIEURS, qu'elle a esté extrême : mais vous sçavez d'ailleurs qu'elle ne pouvoit pas estre moindre, puis que vous en connoissez la cause, & que dans la perte que j'ay faite, toutes les Académies des Arts & des Sciences ont perdu un sage Mecêne, qui avoit pour elles une estime & une affection particuliere.

Je suis persuadé, MESSIEURS, qu'aprés les honneurs publics que vous avez rendus à sa memoire, je ne sçaurois mieux suivre vostre intention, ni entrer plus favorablement dans cette illustre Compagnie, qu'en vous parlant de ce grand homme, qui en a esté un des principaux ornemens.

Tout ce qu'il y a de grand dans le Royaume en parle aujourd'huy, & nous represente l'importance de la perte que nous faisons.

Si l'on regarde la gloire de la France, & la prosperité de ses armes, c'est luy qui formant sa conduite sur la sagesse du Roy, trouvoit les moyens de payer & d'entretenir des Armées tousjours victorieuses.

Si l'on considere l'ordre admirable de la police dans toutes ses parties ; l'air devenu plus pur par la netteté des ruës ; la nuit presqu'aussi claire que le jour ; la seureté publique dans la ville & à la campagne, au lieu qu'autrefois à peine on estoit en seureté dans sa maison. C'est luy qui par son application à executer les ordres du Roy, a fait cet heureux changement, que tant d'autres Ministres avant luy avoient tousjours promis de faire.

Si l'on jette les yeux sur la pompe & la magnificence des Maisons Royales ; si on les trouve toutes remplies de ces meubles précieux qui representent avec tant d'éclat aux Ambassadeurs de tous les Rois du monde, la Grandeur & la Majesté de l'Estat. C'est luy qui excité par l'amour que le Roy a tousjours eu pour les beaux Arts, les a fait fleurir dans ce Royaume, & l'a rendu riche en toutes sortes d'excellens Ouvrages & de sçavans Ouvriers ; estant certain qu'il y en a plus aujourd'huy dans la France que dans tout le reste de l'Univers.

Ce grand homme n'avoit pas plus de plaisir que de voir travailler tous les Arts, à immortaliser la gloire des grandes actions du Roy. Il vouloit mesme que la grandeur incroyable de ses actions fust en quelque sorte marquée par la grandeur prodigieuse des marbres qu'il faisoit tailler pour les representer. Et c'est dans ce dessein que depuis quelques années il employoit toute la force & la hardiesse de l'art à former un groupe de figures collossales, si prodigieusement grand que l'Antiquité n'a rien veu de pareil, & ne luy peut rien comparer que la grandeur imaginaire du dessein de ce fameux Sculpteur qui offrit à Alexandre de luy faire sa statuë d'une montagne toute entiere.

Mais ce fidelle Ministre a porté son zele encore plus avant. Et n'estant pas satisfait d'avoir gravé en cent manieres differentes les victoires de son Roy, sur le marbre & sur les métaux ; il a voulu encore, pour ainsi dire, écrire son auguste nom jusques sur le front des étoiles par les sçavantes observations Astronomiques qu'il a fait faire, & qui portant le nom de LOUIS comme celle qui porte le nom de Cesar, serviront de loy à toutes les nations de la terre, à cause de leur extrême justesse ; de sorte qu'il sera dit à la gloire de la France, suivant l'intention de ce grand homme, que les

François donnent des loix à tous les peuples du monde, ou par la force de leurs armes, ou par la force de leur genie.

Tant de grandes choses si avantageuses à l'Estat, & en tant de manieres differentes, sont les effets d'une vertu encore plus grande & plus rare : Je veux dire de cette fidelité incorruptible & incomparable avec laquelle il a manié les finances pendant plus de vingt années. Il est le premier qui ait trouvé le fil de ce labyrinthe ; il est le seul qui ait eu le courage d'en chasser les monstres qui s'y estoient retirez ; la fraude, l'ambition, le peculat. Il l'a fait avec un travail & une constance qu'on ne sçauroit jamais representer ; & au lieu de ces faux détours ou l'on s'égaroit à chaque pas ; au lieu de ces sentiers obscurs, ou l'on perdoit le jour à chaque moment, il a ouvert de grandes routes qui découvrent par tout, & laissent voir le plus beau & le plus riche Domaine qu'il y ait dans le monde.

Le Roy mesme y est entré, & ce fidelle Ministre luy a fait voir des choses qu'aucun des Rois ses prédecesseurs n'a jamais veu ; le fonds & le secret des Finances. Ce qui doit estre compté parmi nos triomphes, & comparé à nos plus grandes conquestes ; estant certain que l'ordre établi dans les Finances du Roy vaut davantage à la France, que la conqueste des Indes ne valut jamais à l'Espagne.

Par cet ordre admirable des Finances, qui est une imitation de la sagesse du Roy, ce grand homme qui les a maniées a pu y trouver les moyens de soûtenir pour la gloire de l'Estat des dépenses ausquelles on ne sçauroit penser sans étonnement. Des armées de deux cens mille hommes qui portoient par tout la pompe & l'abondance, aussi-bien que la terreur & la victoire : Ces immenses Fortifications qui sont comme autant de montagnes artificielles qui entourent tout le Royaume ; Ce nombre prodigieux de Vaisseaux qui commandent toutes les mers : Ces Arsenaux & ces Magasins de guerre que les Etrangers ne sçauroient regarder sans frayeur ; Ces bâtimens qu'on voyoit s'élever avec une magnificence & une promptitude qui tenoit de l'enchantement ; Ces lieux de plaisance où l'on trouve toutes les sortes d'arbres, de plantes, & d'animaux que la nature ne sçauroit produire qu'en des climats tout differens ; Ces sçavantes

Académies où se forment tant d'excellens hommes dans tous les beaux arts ; Ces royales Manufactures, où la soye, l'argent, l'or, & les pierreries sont la matiere d'une forme qui est encore infiniment plus précieuse. Avec cela les charges ordinaires de l'Estat, les frais des Ambassades & des Negociations, les gages des Officiers, les gratifications des gens de Lettres, que la liberalité du Roy va chercher jusques dans le fond du Nort. Toutes ces choses subsistoient avec une magnificence digne de l'Empire du monde, par les soins de ce grand homme, qui a fait ainsi un sacrifice perpetuel de sa vie à la gloire de son Prince, & à la grandeur de l'Estat. Sacrifice heureux! mais que je puis aussi appeller sanglant, par toutes les peines & les fatigues qu'il a souffertes. Jamais homme n'a travaillé avec tant de force, tant de constance, tant d'expedition. Tout son Ministere n'a esté qu'une action continuelle, sans distinction de jour & de nuit. Le sommeil n'entroit que dans ses yeux, & jamais dans son cœur; ses paupieres se fermoient, sa main cessoit d'écrire ; mais son esprit ne cessoit point de travailler. Et combien de fois ay-je eu l'honnenr de recevoir de luy avant le jour, des ordres dont la suite, le nombre & le détail faisoient voir qu'il y avoit pensé toute la nuit. Pourquoi faut-il que des hommes d'un merite si rare soient sujets au sort commun de tous les autres ? Et pourquoi la durée de leur vie n'est-elle pas au moins proportionnée au nombre des grandes actions qu'ils ont faites ? Je sçay bien que c'est par une juste loy de la Providence ; mais cependant quand je vis tout d'un coup cette grande lumiere éteinte, & ce grand mobile arresté, mon étonnement fut extrême ; & je me trouvay saisi d'une douleur qui ne ma pas laissé la liberté de me presenter plustost devant vous. Il est vray, MESSIEURS, qu'elle est cause aujourd'huy que j'y parois avec moins de timidité ; & j'avouë qu'ayant à parler à une Compagnie toute composée des plus éloquens hommes qui soient dans la republique des Lettres, si je n'avois pas eu l'esprit plein de douleur, je l'aurois eu tout plein de crainte ; & je ne puis encore sans trembler, penser à l'obligation où je me trouve de vous faire un remerciment qui devroit meriter par sa beauté & son élegance la faveur que vous m'avez faite de m'accorder la place de cet illustre Academicien qui s'est

rendu celebre par ses livres d'Histoires, & qui a travaillé avec tant d'application au grand ouvrage de vostre Dictionnaire. *M. De Mezeray.*

Je connois trop, MESSIEURS, la grandeur de ce bienfait pour entreprendre d'y répondre par un discours; mais puis qu'il ne m'est pas permis de me taire, je ne parleray seulement que pour montrer par quelques-uns des avantages de vostre illustre Académie, qu'au moins je conçois parfaitement combien est grand l'honneur d'y estre associé.

Je ne m'arresteray point à y considerer les premieres & les plus hautes dignitez du Royaume qui en relevent encore le merite; je passe tous ces titres d'honneur pour dire que c'est une assemblée d'esprits choisis, qui travaillent à mettre nostre langue dans sa derniere perfection. Et comme aprés la raison, qui est l'essence de l'homme rien ne luy est si propre ni si utile que la parole, sans laquelle la raison mesme ne sçauroit se faire connoistre; Je dis, MESSIEURS, que l'application que vous donnez à polir & à perfectionner cette parole est un des plus importans usages de la raison, & qui contribuë davantage à la gloire & à la prosperité des Estats.

Nous voyons en effet que de toutes les nations de la terre il n'y en a point eu de plus heureuses ni de plus renommées que celles qui ont eu sur les autres l'avantage de bien parler. Et quand nous regardons les Grecs & les Romains, ces deux peuples autrefois les plus florissans comme les plus éloquents de l'Univers, il semble que leur éloquence ait esté la regle & la mesure de leur prosperité. Car enfin parmi les Grecs, ces fameuses villes qui ont surpassé toutes les autres en splendeur, les ont aussi surpassées en éloquence. Et parmi les Romains, l'heureux siecle d'Auguste n'a pas moins esté le comble de l'éloquence Romaine, que le comble de la grandeur & de la majesté Romaine.

Mais on ne s'étonnera pas de cette liaison du bien public avec l'éloquence, si l'on considere que l'éloquence qui recompense le plus magnifiquement ceux qui travaillent pour le bien public; rien n'estant comparable à cette glorieuse immortalité qu'elle donne, & qu'elle seule est capable de donner.

Car il eſt vray, MESSIEURS, (& c'eſt ce qu'on ne peut aſſez admirer) qu'il ne s'eſt trouvé juſqu'ici que la ſeule force d'une parole éloquente qui ait pû ſurmonter les efforts du temps, & ſe défendre de la neceſſité de perir. Tout ce que les Arts ont fait durant les premieres Monarchies, eſt entierement détruit, l'Empire des Grecs & des Latins eſt aneanti depuis pluſieurs ſiecles ; mais l'Empire des Lettres Grecques & Latines ſubſiſte encore aujourd'hui, & s'eſtend par toute la terre.

Voilà, MESSIEURS, quelle eſt la gloire que produit cet Art de parler dont voſtre Académie fait profeſſion ; une gloire qui n'eſt bornée, ni par les temps, ni par les lieux, & dont la beauté immortelle a tousjours eſté le plus cher objet des plus grands Heros, & de ceux meſme qui ont fait la conqueſte du monde..

J'en prends à témoin Alexandre & Ceſar, qui tous deux ont eſté ſi touchez, ou pluſtoſt ſi tranſportez de l'amour de cette gloire qu'on peut dire que tout ce qu'ils ont fait de grand & de merveilleux, ils ne l'ont fait que pour elle.

Qui ne ſçait que la paſſion qu'Alexandre avoit que ſon Hiſtoire fuſt bien écrite,eſtoit une paſſion ſi forte & ſi violente qu'il en pleura publiquement ſur le tombeau d'Achille, en s'écriant : O Achille, que vous eſtes heureux d'avoir eſté loüé par Homere ! Et une autre fois eſtant ſur les bords de l'Hydaſpe, dans la nuit & dans l'orage, il s'écria encore : O peuple d'Athenes, à quels perils je m'expoſe pour meriter que tu me louës ! Tant il eſt vray, que ce qu'il deſiroit davantage dans la conqueſte du monde, c'eſtoit cette gloire qui eſt l'ouvrage de la parole.

Mais en cela Ceſar n'a pas moins fait qu'Alexandre ; & il avoit tant de paſſion que la poſterité ſceuſt ſon Hiſtoire, qu'il a voulu eſtre luy-meſme le Heros & l'Hiſtorien ; & nous a laiſſé dans une admirable pureté de ſtile cette excellente Hiſtoire de ſes guerres, qui eſt aujourd'hui le ſeul reſte de toute ſa grandeur. Il écrivoit regulierement chaque nuit les exploits de chaque jour, comme s'il n'euſt entrepris de les faire que pour avoir la gloire de les écrire. Et auſſi quand il ſe jetta dans la mer pour éviter une conjuration qui eſtoit ſur le point d'eſtre executée, il ne penſa

qu'à ses Commentaires, les tenant tousjours d'une main, & nageant de l'autre ; bien moins pour sauver sa vie qui demandoit qu'il nageast des deux mains, que pour sauver son Histoire, qui ne luy permettoit de nager que d'une seule.

Combien donc ces deux grands Empereurs auroient-ils estimé & cheri une Académie comme la vostre, qui leur eust asseuré la possession de cette gloire qu'ils aimoient si passionnément.

Combien auroient-ils loüé la sage politique d'avoir assemblé tant de sçavans hommes, pour travailler de concert à former une solide & veritable éloquence, qui est le plus riche tresor du public ; puis que c'est le seul où il peut prendre de quoy recompenser tant de braves hommes dont la valeur est au dessus de toutes les récompenses, & qui les ont mesme toutes méprisées, en voulant bien perdre la vie pour le service de l'Estat.

Mais ce n'est pas là tout ce qu'on doit attendre de vostre Académie ; & si elle encourage & recompense les grands hommes qui défendent l'Estat par les armes, elle peut encore en former d'aussi grands qui le défendront sans armes. Car, n'est-ce pas ce qu'a fait une infinité de fois, & dans les Conseils & dans les negotiations, cet art de parler dont vous estes les Maistres ? Et n'a-t-on pas vû en divers temps un homme seul, étranger, desarmé & sans autre secours que de la parole, vaincre un puissant Monarque au milieu de ses Estats, & luy enlever tout d'un coup ses armées, son estime & sa protection ?

Joignons à cette éloquence des Ministres & des Ambassadeurs celle des Historiens, des Orateurs & des Poëtes. Ce sont de tous les Esprits ceux qui ont plus de dispositions naturelles pour former une Académie comme la Vostre, & ce sont aussi les meilleurs & les plus considerables sujets de la societé Civile.

On sçait que les Orateurs & les Poëtes ont esté les premiers Politiques du monde. Ce sont eux qui ont civilisé les hommes, qui les ont retiré des forests, qui ont adouci leurs mœurs, qui leur ont appris à vivre en societé ; qui enfin ont esté les premiers fondateurs des Estats, comme les Historiens en ont esté les premiers observateurs. Et on peut dire aussi que les excellens Ouvrages des uns & des au-

tres, outre l'honneur qu'ils font à leur Nation, sont encore ceux dont la Politique peut tirer de plus grands avantages.

L'histoire est comme un conseil perpetuel de guerre & de police, ou toutes les affaires publiques sont traitées, où les plus fortes veritez sont écrites, ou les Rois mêmes sont jugez, & reçoivent les noms de honte ou de gloire qu'ils ont merité, & qu'ils portent dans toute la suite des siecles; ce qui est en politique d'une importance & d'un consequence infinie.

Le theatre d'ailleurs qui est le principal sujet de la poësie est aussi une des plus sages & des plus heureuses inventions de la Politique pour se rendre maistre de l'esprit des Peuples. Car le discours y estant soûtenu par les spectacles dont le peuple a tousjours fait ses délices, il est aisé de luy inspirer par cette voye tous les sentimens qu'il doit avoir; L'amour de la patrie, la fidelité envers les Rois, l'obeïssance aux Magistrats, la bonne foy avec tous les particuliers; de sorte que le Theatre est comme une Ecole publique ou le plaisir mesme enseigne la vertu. Et il ne resteroit que peu de chose à y reformer pour faire qu'on ne l'accusast plus d'estre contraire à la Religion; puis que la vertu morale qu'il inspire est desja une disposition naturelle à la vertu Chrestienne; ce qui a fait dire à un des plus sçavans Peres de l'Eglise, que les honnestes gens estoient naturellement Chrestiens.

Je ne dois pas m'étendre ici davantage sur ce sujet, & c'en est assez pour dire qu'une Assemblée comme la vostre, qui est toute composée de personnes illustres ou en poësie ou en histoire ou en quelqu'autre genre d'éloquence, est sans doute une des plus politiques & des plus celebres Assemblées que le monde ait jamais veu, & dans laquelle se trouvent les Maistres des peuples, les Conseillers des Rois, les Gouverneurs des Princes, & plus encore les dispensateurs de cette gloire, qui est l'ambition des plus grands Heros, & le plus beau prix que la vertu puisse trouver hors d'elle-mesme.

Il estoit donc bien juste, MESSIEURS, que le dessein d'établir une telle Compagnie fust conceu & formé par le plus grand Ministre que la France ait jamais eu.

Une

Une idée auſſi belle ne pouvoit pas manquer d'eſtre dans l'eſprit du grand Cardinal de Richelieu avec celles de tant d'évenemens heroïques, puis que l'amour de la vertu eſt naturellement uni avec le deſir de la gloire, & que rien n'approche tant du merite de faire les grandes actions, que l'avantage de les bien écrire.

Mais comme il eſt glorieux à l'Académie Françoiſe d'eſtre l'ouvrage de ce puiſſant Genie, qui donnoit le mouvement à toute l'Europe, il ne luy eſt pas moins glorieux à luy-meſme d'en eſtre le premier Auteur; car outre que c'eſt une ſeureté publique pour l'immortalité de ſon nom; c'eſt encore une illuſtre preuve de la ſublimité de ſes lumieres qui luy faiſoient voir dans l'avenir, que ſes grands deſſeins pour la France ſeroient un jour executez, & qu'il viendroit un temps heroïque dont les merveilles ne trouveroient jamais aſſez d'Hiſtoriens, de Poëtes & d'Orateurs.

Ce temps eſt venu, MESSIEURS, & ce qui eſt encore pour vous un ſingulier avantage, c'eſt que le Heros qui fait ce temps admirable, doit ſa naiſſance au meſme Roy à qui voſtre Académie doit la ſienne; comme s'il eſtoit de l'ordre de la Providence, que l'heureux Prince qui a eſté le Pere de LOUIS LE GRAND, à la gloire duquel cent Académies ne ſuffiroient pas, fuſt au moins le Fondateur & l'Inſtituteur de la voſtre. Il ſemble auſſi qu'il euſt manqué quelque choſe au titre de Juſte que ce meſme Prince a merité par tant de vertus, s'il n'euſt pas fondé une Académie qui exerce la plus belle partie de la juſtice, puis qu'elle rend à la vertu heroïque la gloire immortelle qui luy eſt duë.

C'eſt peut-eſtre auſſi par cette meſme raiſon qu'un illuſtre Chancelier, qui n'eſtoit pas moins le Chef de la Juſtice par la grandeur de ſon merite que par l'éminence de ſa Charge, receut l'Académie Françoiſe avec amour, & la logea dans ſon Palais, qui eſtoit le premier Tribunal du Royaume. Heureux préſage, qu'elle devoit un jour approcher du troſne, & loger dans cette auguſte maiſon de nos Rois, ou elle eſt depuis pluſieurs années par la faveur incomparable du plus grand Roy qui fut jamais.

C'eſt-là, MESSIEURS, le comble de gloire pour l'Académie Françoiſe, (& ce le ſeroit pour le monde en-

tier,) que LOUIS LE GRAND s'en soit déclaré le Protecteur, & qu'il ait bien voulu prendre pour elle un nom qui ne marque pas moins de bonté que de puissance.

Que vous estes heureux, MESSIEURS, de pouvoir appeller vostre Protecteur, celuy que toutes les bouches de la Renommée appellent le Vainqueur des Rois, le Maistre des Mers, l'admiration de toute la Terre! Que ne puis-je vous representer les heroïques vertus qui luy ont merité ces noms glorieux qu'il porte seul entre tous les Rois du monde? C'est par là que je me rendrois digne de la grace que vous m'avez faite, & que j'acheverois parfaitement l'éloge de l'Académie Françoise, en faisant voir toute la grandeur de son auguste Protecteur. Souhaits inutiles, autant qu'agreables, vous ne serez jamais accomplis, par ce qu'il est de la nature de toutes les choses qui sont extrémement grandes, de ne pouvoir estre representées.

Mais comme il n'y a point de veuë assez forte pour découvrir toute l'étenduë de la mer, & qu'il n'y en a point aussi d'assez foible pour ne pas voir qu'au moins c'est la mer, de mesme on peut dire que les plus sublimes Genies ne sçauroient jamais exprimer toute la grandeur du Roy; mais que les plus mediocres esprits peuvent tousjours en marquer assez pour montrer au moins que c'est luy, & pour le distinguer de tous les autres Rois de la terre.

J'oseray-donc, MESSIEURS, dans cette pensée, vous nommer seulement quelques-unes des grandes actions qui remplissent tout son regne, & qui en font un siecle aussi merveilleux que le siecle mesme des Fables.

Quelle nation n'a point esté estonnée du bruit, de l'éclat, du nombre, & de la rapidité de ses victoires? Tant de villes prises en moins de temps qu'il n'en faudroit pour en lever les plans! Mais encore quelles villes! Il ne faut que les nommer pour jetter la terreur dans les esprits. Dole, Besançon, Nimegue, Mastric, le Fort de Schink, Saint-Omer, l'Isle, Valencienne, Cambray, & cent autres dont la moindre pouvoit soutenir un siege de plusieurs

années. Le Roy les a toutes prises en moins de trois Campagnes, renversant tous les remparts, surmontant tous les obstacles; passant à la nage les plus grands fleuves, & prévenant tousjours la Renommée par des coups aussi prompts que les coups de foudres, où le feu paroist tousjours avant le bruit; de sorte que la plus part des villes estoient prises, avant qu'on pust seulement sçavoir si elles estoient assiegées.

Voilà, MESSIEURS, ce que toute l'Europe a veu, mais la posterité le croira-t-elle? Y aura-t-il une éloquence qui puisse persuader ce que cette valeur a peu faire, & une gloire si grande n'aura-t-elle point le mesme effet qu'une trop grande lumiere qui obscurcit au lieu d'éclairer? C'est à vous, MESSIEURS, avec cet Art de la parole où vous excellez, de donner de la vraisemblance à ces estonnantes veritez; & peut-estre sera-t-il necessaire d'en diminuer l'éclat pour n'en perdre pas la créance.

En quoy il faut avoüer que la gloire de LOUIS est bien au dessus de celle d'Alexandre; puisque ce vainqueur de l'Asie fit répandre sur les bords du Gange des armes beaucoup plus grandes que la taille naturelle des hommes, afin que par cette fausse grandeur il pust faire paroistre ses exploits plus grands & plus dignes de la posterité: au lieu que les exploits du Roy sont si grands par eux-mesmes, que pour faire que la posterité les croye, il faudra peut-estre les amoindrir.

Et si elle ne jugeoit que par eux de la force & de la taille des soldats dont il s'est servi, elle ne s'imagineroit pas moins que des geans, & n'auroit que des idées d'enchantemens & de metamorphoses; rien n'estant plus propre à fonder le merveilleux de la fable, que la verité d'une Histoire, telle que le passage du Rhin à la nage, la prise de Mastric en treize jours, & celle de Valencienne en une heure.

Il en est de mesme de cette fameuse & triple Alliance dont il a rompu le nœud, plus fatal sans doute que cet autre, au dénouëment duquel les anciens Oracles disoient que l'Empire du monde estoit attaché.

Je ne m'arresteray point à tant d'autres exploits qu'il a faits par la seule force de son nom prononcé au milieu

de ses armées. En Hongrie où il a sauvé l'Allemagne de la tyrannie des Infidelles ; en Sicile où il a bruslé devant Palerme une Flotte qui estoit la plus belle esperance des ennemis ; en Barbarie où les Pirates d'Alger qui se vantoient de tenir toutes les mers captives, sont eux-mesmes enchaisnez & foudroyez dans leur ville, qui sera bien-tost leur tombeau, s'ils ne recoivent la paix & la vie aux conditions qu'il voudra leur imposer.

Mais ce qui est encore au dessus de tout ce que je viens de dire, & ce qui fait sans doute le comble de la toute-puissance d'un Monarque, c'est la prompte & incroyable soumission de Strasbourg. Cette ville si jalouse de sa prétenduë liberté, & si fiere par la force de ses remparts & de son canon, estoit regardée de toute l'Europe, & se regardoit elle-mesme comme devant servir d'une borne éternelle entre la France & l'Allemagne ; mais le Roy dont la puissance n'est plus borneé que par sa justice, ayant consideré que cette place luy appartenoit par un Traité de Paix, & ne voulant point troubler cette paix par le bruit des armes, il a seulement prononcé : Que Strasbourg se soumette, & Strasbourg s'est soumis. Puissance plus qu'humaine ! & qui ne peut estre comparée qu'à celle qui en créant le monde, a dit : Que la lumiere soit faite, & la lumiere fut faite.

Il faut l'avoüer, MESSIEURS, jamais Potentat sur la terre n'a porté si haut la Majesté royale ; & en quelque estat que ce Prince puisse estre, quoy qu'il fasse ou qu'il ne fasse pas, il paroist tousjours avec une grandeur infinie. S'il parle, c'est une parole effective qui semble produire les choses mesmes qu'elle signifie. S'il ne parle pas, c'est un silence qui étonne, & dans lequel on sçait bien que se forme le destin des Estats. S'il fait la moindre démarche, son action donne le mouvement à toute l'Europe ; s'il n'en fait aucune, son repos tient tout l'Univers en suspens. Enfin quoy qu'on regarde en luy, parole, silence, mouvement, repos, tout y est grandeur, gloire, puissance, autorité.

Mais ce qui merite encore d'estre admiré parmi tou-

tes ces merveilles également visibles & incroyables, c'est la moderation du Heros qui les a faites, c'est de voir qu'aprés tant de grands évenemens il soit aussi peu ému que s'il ne luy estoit rien arrivé d'extraordinaire, & comme s'il avoit un cœur à qui il fust aussi naturel de vaincre, qu'il est naturel aux autres de respirer. Combien une si rare moderation nous fait-elle voir que son ame est grande & élevée ? Car puis qu'elle est capable de concevoir toutes ses victoires & ses triomphes, sans qu'elle en soit plus émeuë, ce ne peut-estre qu'à cause de sa grandeur infinie ; de mesme que la Mer reçoit tous les Fleuves, sans en estre plus enflée, à cause de son immense étenduë.

Il ne faut donc pas s'estonner si dans une ame si grande & si haute il se trouve des vertus qui sont encore au dessus de cette valeur & de cette puissance dont les coups prodigieux ont estonné tout l'Univers. Et en effet avoir rendu la Bourgogne pour ne pas manquer à sa parole, c'est plus que de l'avoir conquise en huit jours d'hiver. Avoir sauvé Valencienne du pillage & de la violence des soldats ; c'est plus que de l'avoir emportée dans une heure. Avoir offert & donné la paix à des ennemis cent fois vaincus, c'est plus que de leur avoir cent fois enlevé la victoire.

Mais comment pouvoir dire tant d'autres actions qui rendent son regne incomparable, & qui valent plus encore que la prise des villes & que le gain des batailles ?

Comment representer son admirable assiduité dans ses Conseils, une assiduité aussi réglée que le lever & le coucher du Soleil, une assiduité telle qu'on peut dire, qu'il n'y a point d'Officier dans le Royaume qui ait plus d'attachement à faire sa charge ; puisque mesme dans le temps des plaisirs, lors que toute la Cour est au theatre, ce Prince est retiré dans son Cabinet où il pense & prepare les causes de ces grands desseins que nous ne connoissons que par leurs heureux évenemens ?

Comment exprimer son amour pour la Justice, ce divin amour qui est l'unique Loy de ceux qui sont au

dessus des Loix, & qui a tant d'empire sur luy, qu'il l'a obligé en plein Conseil de juger contre luy-mesme? Heureux jugement où le Roy préferant les interests de ses Sujets aux siens propres, nous donne lieu de redire aujourd'hui ce qui fut dit autrefois à la gloire de l'Empereur Titus: Que jamais la cause du Prince n'est mauvaise, que lors que le Prince est bon. Disons donc pour reconnoistre la souveraine bonté d'un si grand Prince, que la perte volontaire d'un Procés luy est plus avantageuse que le gain de plusieurs batailles; qu'il en sera parlé avec plus d'honneur dans toute la posterité; que c'est une action vraiment royale, n'y ayant que le Roy seul, qui puisse juger contre le Roy; & que cette sorte de victoire luy est d'autant plus glorieuse, qu'elle est toute entiere à luy & qu'il ne la partage point comme les autres avec ses Capitaines & ses soldats.

Jamais on ne peut assez loüer de telles actions, qui sont en effet les plus illustres aussi bien que les plus saintes, parce que leur eclat n'est point terni par le sang ni par les larmes; & que c'est un bien tout pur & sans aucun mélange de mal. L'Eglise mesme les louëra éternellement, & élevera sur cette pierre solide que l'enfer ne peut détruire, de sacrez monumens à la Pieté & à la Religion du Roy, pour avoir fait de ces actions si saintes, & si dignes de la Majesté tres-Chrestienne.

Pour avoir aboli le duel qui estoit tousjours condamné, & tousjours triomphant.

Pour avoir enchaisné ce demon, à qui une fausse idée de gloire sacrifioit le plus beau sang du Royaume.

Pour avoir destruit cette funeste erreur dans l'esprit de ses sujets, en leur montrant par ses actions en quoy consiste la veritable gloire.

Pour avoir donné la paix à l'Eglise aprés des troubles de vingt années, d'autant plus dangereux que la cause en estoit inconnuë & incertaine.

Pour avoir nourri & sauvé son peuple dans le temps d'une famine mortelle.

Pour avoir retiré de captivité un nombre infini de Chrestiens qui gemissoient dans les prisons des Infidelles.

Enfin pour avoir eu toutes ces divines vertus, qui le font

autant aimer de ses sujets qu'il est redouté de ses ennemis, & qui luy donnent un Empire aussi grand que l'Univers ; car il est vray que cet auguste Prince regne generalement sur tous les hommes, ou par le droit de sa naissance, ou par la terreur de ses armes, ou par l'admiration de ses vertus.

Je n'ose, MESSIEURS, entrer plus avant dans un sujet de loüanges qui est infini. Je sens que tant de grandeur, de gloire & de Majesté commence à jetter de la confusion dans mes pensées, & je ne pourrois pas empescher qu'il n'en parust dans mes paroles, si je ne finissois tout d'un coup en vous protestant, MESSIEURS, que je conserveray tousjours pour la grace dont vous m'avez honoré une parfaite reconnoissance dans un cœur tout plein d'estime, de respect & de soumission pour vostre illustre Compagnie.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DOUJAT, au Discours prononcé par Monsieur Daucour, le jour de sa reception.

MONSIEUR,

L'ACADEMIE Françoise aura tousjours des sentimens de veneration & de reconnoissance pour la memoire du grand Ministre dont la perte ne luy est pas moins sensible qu'à vous. Comme c'est un malheur qui nous est commun, il me seroit difficile de trouver des termes propres pour vous donner la consolation dont nous avons nous-mesmes besoin. Nous avions fait un peu auparavant une autre perte considerable en la personne de Monsieur de Mezeray. La Compagnie se tenoit honorée de sa profonde érudition & de la beauté de son esprit ; tout le monde sçait ce que luy doit nostre histoire, & nous sommes tesmoins de la grande part qu'il a eüe à nos travaux ordinaires par une continuelle application & par une estude particuliere des Langues qui peuvent servir à rendre la nostre plus parfaite. On trouvoit tousjours de quoy s'instruire dans sa conversation, & l'on voyoit aisément qu'il

y avoit peu de choses dans l'estenduë des belles lettres, qui eussent eschappé à sa connoissance.

Vous pouvez juger, MONSIEUR, par le choix que l'Académie Françoise a fait de vous pour remplir la place d'un homme de ce merite, quelle estime elle fait de vostre personne. Elle a consideré vos talens, qui malgré le soin que vous avez pris de les cacher ne peuvent estre inconnus qu'à ceux qui n'ont aucune connoissance du monde. Comme elle a beaucoup de satisfaction de vous voir entrer dans ses exercices, elle espere que par vostre assiduité vous respondrez à son attente & que vous contribuerez beaucoup par les lumieres de vostre esprit à la perfection des ouvrages qu'elle a voulu entreprendre. Elle espere mesme que vous joindrez vos nobles efforts à ceux de ces grands & beaux genies qui taschent de se prevaloir des incomparables actions de nostre auguste Protecteur, pour relever par leur prose ou par leurs vers la gloire de nostre nation & la beauté de nostre langue.



HARANGUE

HARANGUE AU ROY SUR LA MORT DE LA REINE,

Prononcée le 28. Aoust 1683.

PAR MONSIEUR CHARPENTIER.

SIRE,

Il est arrivé enfin dans la vie de VOSTRE MAJESTE', un évenement dont il nous seroit plus avantageux de nous taire que de parler. La Sagesse de vos conseils, la prosperité de vos Armes, vos Victoires, vos Triomphes, ont servi jusqu'à present de matiere à nos discours ; nous n'avons esté en peine que de trouver des paroles assez nobles pour respondre à la dignité de nostre sujet. Aujourd'huy, SIRE, nous n'en sçaurions trouver qui respondent à l'excés de nostre douleur, & l'occasion qui nous amene devant VOSTRE MAJESTE' semble ne demander que le silence. Il faut étouffer dans le fonds de nos cœurs nos plus tendres ressentimens, pour ne point aigrir la playe dont toute la France vient d'estre frappée. Il faut dérober à l'incomparable Reine que nous pleurons, les Eloges qui luy son deus, de crainte de retracer à vos yeux les funestes images de sa mort precipitée. Pardonnez-moy donc, Divine Princesse, qui m'entendez du Ciel où vous serez desormais un des Anges tutelaires de la France, si parlant dans un Palais dont vous avez esté le bonheur & l'ornement, je ne dis rien, ni de vostre Auguste Naissance, ni de vostre fervente Pieté, ni de vostre Tendresse cordiale envers les pauvres (Qualité si rare dans les personnes de vostre rang) ny de vostre heureuse fecondité qui a affermi le bonheur de l'Estat, ni de tous les autres avantages perissables que la Chair & le Sang vous avoient donnez, ni de toutes les Couronnes que vous avez portées, puisque vous en possedez une dans

le ſein de la Divinité qui efface l'eſclat de toutes les autres; Pardonnez-moy ſi je ne m'attache point à tant de titres ſublimes, qui vous avoient eſlevée preſque au deſſus de la condition humaine. Auſſi-bien dans quel eſprit pourrois-je l'entreprendre en preſence de voſtre Auguſte Eſpoux ? Si c'eſt pour exaggerer la grandeur de noſtre perte, ne l'a-t-il pas ſentie plus vivement que nous ? Si c'eſt pour l'en conſoler, Eſt-ce de nous qu'il attend les grandes reſolutions qu'il ſçait prendre ? Non, SIRE, voſtre Conſtance ne doit point eſtre l'effet des exhortations d'un Orateur, Elle ne peut eſtre que le fruit de voſtre propre courage. Tout eſt original dans les Heros comme vous. Ils font les grands exemples, ils ne les imitent point. Leurs actions ſont les idées de nos preceptes, nos preceptes ne ſont point les motifs de leurs actions. Le Ciel qui veille ſi viſiblement ſur voſtre Perſonne ſacrée, & qui vous a fourni les occaſions d'exercer tant de Vertus de Magnificence & d'Eclat, vous devoit auſſi faire naiſtre une occaſion pour exercer voſtre patience & voſtre Force. Il l'a fait, SIRE, en un temps que VOSTRE MAJESTE' ne s'y attendoit pas. Il vous a ſurpris par cette viſite douloureuſe; Eh ! combien de fois vous a-t-il ſurpris par des victoires & par des conqueſtes au delà de voſtre eſperance ? Peut-eſtre qu'en ce moment meſme il vous prepare quelque nouvelle gloire que toute la Prudence humaine ne ſçauroit deſcouvrir. C'eſt par ces coups impréveus, qu'il diſtingue du commun des Rois, ceux ſur qui il imprime plus efficacement le ſceau de ſa toute-puiſſance. Il ne faut rien que de ſurprenant, il ne faut rien que d'extraordinaire dans une vie toute pleine de Miracles.

HARANGUE
A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN SUR LA MORT DE LA REINE,
Prononcée le mesme jour.

PAR MONSIEUR CHARPENTIER.

MONSEIGNEUR,

L'ACADEMIE FRANÇOISE auroit fort desiré que la premiere fois qu'elle vous rend ses tres humbles respects, c'eust esté pour un sujet moins triste que celuy-cy. Mais son devoir ne luy laissant pas la liberté du choix, elle se tient tousjours tres-honorée de paroistre devant vous, en un temps où les premieres Compagnies du Royaume s'empressent de vous témoigner la part qu'elles prennent à vostre douleur. Les faveurs que nous avons receuës de LOUIS LE GRAND, ont surpassé nos esperances; Et nous devrions vous en parler, si nous osions mesler nostre Reconnoissance avec la Tristesse, & si vous pouviez maintenant escouter autre chose que des soupirs & des plaintes. La mort de nostre Auguste Reine occupe aujourd'huy toutes vos pensées & toutes les nostres; Et nous croirions mesme faire un effort injuste, si nous voulions nous opposer aux mouvemens de vostre Tendresse & de vostre Pieté. Il faut, MONSEIGNEUR, vous laisser le temps de vous accoustumer à une separation si amere & si peu attenduë. Il faut vous laisser le temps de profiter des secours que vous pouvez tirer de la Philosophie & de l'Estude des belles Lettres. Veritablement, MONSEIGNEUR, à vous regarder de ce costé là, vous paroissez invincible aux Passions, aprés vous estre fortifié avec tant de soin contre toutes leurs attaques. Mais à dire la verité, la Philosphie n'a point pour but, d'esteindre dans un bon cœur, tous les sentimens que la Nature inspire. Elle ne défend point au Sage de s'affliger quelquefois; Elle ne pretend pas le transformer en une Plante insensible,

ou en une Statuë qui marche. Il eſt juſte il eſt honneſte, de ſentir vivement ces grandes pertes, qui ne ſe peuvent jamais reparer. Permettez-nous ſeulement de vous dire, MONSEIGNEUR, que le Fils de LOUIS LE GRAND ne doit point avoir de douleur inconſolable, tandis que le Ciel nous conſervera ſon Auguſte Pere.

HARANGUE A MADAME LA DAUPHINE SUR LA MORT DE LA REINE,

Prononcée le meſme jour.

PAR MONSIEUR CHARPENTIER.

MADAME,

LA perte que la France vient de faire vous doit avoir eſté tres-ſenſible. Vous avez perdu la meilleure de toutes les Meres, nous avons perdu la plus vertueuſe de toutes les Reines. Ceux qui s'approchent des perſonnes de voſtre rang en de pareilles occaſions, ſemblent avoir deſſein de les conſoler. Oſeray-je dire, MADAME, que c'eſt aujourd'huy tout le contraire, & que c'eſt vous qui nous conſolez. Le Prince que vous nous avez donné, celuy que nous attendons de vous, ſont les remedes infaillibles à noſtre douleur. Par ces gages precieux le Sang de LOUIS LE GRAND eſt aſſeuré à nos Deſcendans. Il n'y a point de Triſteſſe qui puiſſe tenir contre cette penſée. D'ailleurs, MADAME, qui peut nier que la Divine THERESE en diſparoiſſant à nos yeux, ne ſoit entrée dans la Gloire ? C'eſt delà qu'elle obtiendra de nouveaux Triomphes à ſon Auguſte Eſpoux, à ſon cher Fils, & à toute voſtre Royale Poſterité. Donnons donc à la Nature & à la Couſtume, ces Larmes, ces Creſpes, & tout cet appareil funebre ; Mais gardons-nous bien de pleurer à la maniere ordinaire, une Princeſſe dont le Nom ſera reveré ſur nos Autels, & dont la Mort ſera quelque jour une de nos Feſtes.

ELOGE FUNEBRE
DE MESSIRE
JEAN BAPTISTE COLBERT
CONTROLEUR GENERAL DES FINANCES,
Ministre & Secretaire d'Estat, Surintendant des Bastimens du Roy Arts & Manufactures de France, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ TALLEMANT le jeune.

SI j'ay pu estre capable de quelque consolation aprés la perte qui m'a esté si sensible, & que la France avec nous pleurera long-temps, je vous avouë, MESSIEURS, que je vous en suis redevable par l'honneur que vous m'avez fait de me choisir pour faire l'Eloge de vostre illustre Mecene, vous m'avez cru sans doute le plus interessé & le plus zelé de tous à publier ses Loüanges, & vous avez pensé avec justice que l'éloquence la plus vive, estoit celle qui partoit du cœur. Que ce choix m'est honnorable, qu'il m'est doux de rompre le dur silence que la modestie de ce grand homme nous imposoit si injustement. Jugez par les sentimens que vous croyez gravez au fond de mon ame de la joye dont je pourrois estre capable si ma voix secondant mon zele, & répondant dignement à ce que vostre choix semble demander de moy, je pouvois contribuer à donner à mon genereux bienfacteur, cette glorieuse immortalité que ses grandes qualitez luy ont si justement acquise, & dont son amour pour les lettres sembloit devoir l'asseurer. Car enfin, MESSIEURS, ce ne sont point les superbes Tombeaux ny les pompeuses funerailles qui rendent les grands personnages recommandables aprés leur mort. Ce magnifique Mausolée qu'éleva la triste Artemise,

ne nous a laissé que le nom du Prince dont la perte luy estoit si douloureuse, les apotheoses n'ont point mis les meschants Empereurs au rang des bons Princes, bien loin de les mettre au rang des Dieux. C'est la loüange qui consacre le nom des Heros, & c'est icy qu'on la distribuë à ceux qui s'en sont rendus dignes, Eh! qui la merita jamais mieux que le sage Ministre à la memoire duquel vous avez consacré ce Panegyrique? Quand toutes ses vertus civiles & politiques, quand tout ce qu'il a fait pour l'Estat ne suffiroit pas pour meriter vos Eloges, la protection auguste qu'il vous a procurée, cette retraitte honnorable qu'il a obtenuë pour vous dans le magnifique Palais de nos Roys, ces liberalitez continuelles qu'il a attirez sur l'Académie, l'amour enfin qu'il avoit pour les lettres, seroient des titres assurez pour obtenir de vostre reconnoissance & de vostre justice, tous les traits dont l'éloquence & la Poësie se servent pour mener à l'Immortalité.

Je vais donc, MESSIEURS, sur la foy de vostre choix, ébaucher le Panegyrique de Messire JEAN BAPTISTE COLBERT, Ministre & Secretaire d'Estat, Contrôleur General des finances, Surintendant des Bastimens du Roy, & l'un des Quarante de cette Compagnie. Animé par vostre presence, dans ces lieux qui ne respirent que l'éloquence & la politesse, il me semble que tout m'encourage pour reüssir dans un dessein qui surpasse mes forces, & je ne crains point que les bienfaits que j'ay receus me rendent suspect de flatterie, la mort a levé le voile qui cache ordinairement les sentimens des hommes, & qui les engage à de honteuses adulations, je pouvois avec beaucoup d'autres m'imposer sans crainte un éternel silence, c'est la verité seule qui ouvre mes lévres aujourd'huy, & je crains plus qu'on ait lieu de se plaindre de la foiblesse de mes expressions, que d'une exageration flateuse que la richesse de la matiere me peut faire aisément éviter.

Si vous vouliez vous former une veritable idée d'un Ministre d'Estat, je me persuade, MESSIEURS, que vous luy souhaitteriez toutes les grandes qualitez qui distinguent du commun des hommes; vous voudriez qu'il eust un bon sens exquis, & une droiture d'esprit en toutes choses; une connoissance generale de toutes les matieres qui peu-

vent se traiter dans les conseils pour la justice ou pour la politique; vous luy demanderiez de la fermeté en de certaines occasions, souvent de la bonté, & tousjours de la raison & de la justice; enfin sans faire icy un long détail de tout ce qu'on pourroit luy souhaitter, il est certain qu'on voudroit qu'il fust intelligent, laborieux, juste, liberal, desinteressé, & pour en achever le portrait, il faudroit qu'il fust uniquement attaché à la gloire de son maistre, & au bien de l'Estat.

A tout ces traits MESSIEURS, ne reconnoissez-vous pas celuy que nous avons perdu? quel bon sens plus exquis! quelle droiture d'esprit plus admirable! s'il nous estoit permis de penetrer dans les conseils les plus secrets, nous l'y verrions épuisant les plus importantes matieres, prenant les affaires jusques dans leur source, & tousjours instruit à fond de tout qui s'y traitte de plus relevé; nous l'avons veu d'une fermeté inesbranlable dans tout ce qui regarde les interests ou l'autorité du Roy, d'une bonté facile & indulgente pour ceux qui se distinguoient par la bonne foy, par le merite ou par la vertu, & tousjours prest à escouter la raison & à rendre justice à tous; intelligent & esclairé, laborieux au delà de ce que l'on peut imaginer, dépoüillé de toute sorte d'interest, magnifique dans tous les desseins qu'il concevoit pour son Prince, severe pour le vice & pour l'oisiveté, plein d'humanité & de douceur pour les bons, & pour les vertueux. Enfin nul Ministre jamais n'eut plus d'attachement pour son maistre, ny plus de zele pour le bien de l'Estat, car c'est là, MESSIEURS, que doivent se rapporter tous les talens de ceux que nos Rois appellent auprés de leurs personnes pour administrer les plus importantes affaires, s'ils aiment leur Maistre, ils ne luy inspirent que ce qui peut contribuer à sa gloire, & s'ils aiment l'Estat, ils cherchent avec soin ce qui peut servir à l'embellir, à l'estendre, à l'enrichir. Combien avons-nous veu de Ministres qui n'ont songé qu'a amasser des Richesses, à s'attribuer toute la gloire des grandes entreprises, sans se mettre en peine si cette conduite deshonoreroit leur Prince. Combien nos histoires en fournissent-elles, qui par leur lascheté, ou par leur avaricé ont causé la perte entiere des Estats, ou en ont du moins

banny la valeur, la politesse & l'abondance. Que le cœur de cet illustre Ministre fut éloigné de ces sentimens, que d'amour pour son Roy, que d'amour pour l'Estat. C'est dans ces deux parties que je renfermeray toute l'Eloge de Monsieur COLBERT, heureux si je puis ne rien oublier de ce que je voy semé dans la plus part des cœurs de ceux qui m'escoutent.

I. POINT. POUR bien servir il faut bien aimer, ceux qui aiment ne trouvent rien de difficile, & cherchent en toutes choses l'avantage & la satisfaction de ceux pour lesquels ils ont de l'attachement, les Rois plus malheureux en cela que les autres hommes trouvent peu de ces sujets fidelles qu'un veritable amour attache à leur service, les grands establissemens qui accompagnent les premiers emplois, obligent les ames ambitieuses à se déguiser & à tout faire pour y parvenir, & l'empressement de l'ambitieux ressemble si fort à l'empressement de celuy qui aime, qu'il est bien malaisé aux Rois de pouvoir demesler le veritable motif qui fait agir ceux qui grossissent leur Cour: je croy toutesfois, MESSIEURS, que je n'auray pas grand peine à vous faire remarquer dans toute la conduite de Monsieur COLBERT des traits d'un attachement où l'ambition & l'interest n'avoient aucune part. Il est bien vray qu'il estoit malaisé, ayant la confiance du plus grand de tous les Rois, & du plus aimable de tous les hommes, qu'il ne fust penetré d'une passion extraordinaire. Il n'est gueres surprenant qu'on aime un Prince qui est l'admiration de l'Univers, & dont la sagesse & la vertu semblent avoir emprunté les traits, pour habiter parmy nous, & cette activité continuelle, cette assiduité au travail, qualitez si rares dans les Rois, estoient mesme des motifs particuliers qui seuls eussent esté capables de toucher sensiblement l'ame du Ministre vigilant & laborieux; mais il est aprés tout, fort rare, de voir ceux qui sont dans les premiers emplois s'oublier eux-mesmes & estre occupez uniquement à ce qui regarde les interests & la gloire de leur Maistre; lorsque Monsieur COLBERT fut appellé au Ministere par la connoissance qu'on avoit de sa grande capacité, & sur tout pour cet admirable esprit d'Oeconomie qu'on avoit remarqué en luy, chacun sçait le déplorable

rable estat où estoient les finances, ceux qui les gouvernoient les convertissoient à leur usage, en faisoient largesse à leurs creatures, en bastissoient des Palais. Les Estrangers n'estoient occupez qu'à voir les superbes maisons & les meubles somptueux des particuliers. Disparoissés avares harpies, fuyez injustes ravisseurs des richesses que les peuples consacrent à la splendeur de l'Estat, & à la magnificence de leur Prince ; le severe, le fidelle, l'incorruptible COLBERT vient découvrir vos larcins, & debroüiller cet horrible chaos qui sembloit devoir faire vostre seureté ? en effet, MESSIEURS, quel changement, tout l'or des Indes n'a pas enrichy l'Europe au point qu'un seul homme a enrichy son Maistre, les mesmes revenus menagez avec fidelité mettent dans les mains du Roy de quoy composer cette puissance formidable à la quelle rien ne peut resister. Nous voyons des armées innombrables, la Mer couverte de Vaisseaux, plus de cent villes munies & fortifiées, qui sont un rampart à ce Royaume plus redoutable que les deux Mers, les Alpes & les Pyrenées; nous voyons des Palais enchantez, des meubles dont le travail est encore plus precieux que l'or & l'argent dont ils sont composez, les pierreries les plus rares se trouvent icy sans nombre, tout ne subsiste que des liberalitez du Prince qui donne avec largesse & ne s'epuise jamais ; la Magnificence regne dans tout ce qui l'environne, & dans tout ce qui le suit. Vous le sçavés, MESSIEURS, c'est la ce qu'on a veu en peu d'années. Il semble que le Roy ait eu prés de luy quelqu'une de ces Fées qui distribuoient des Tresors immenses, élevoient en un moment des Palais superbes, faisoient paroistre des jardins delicieux, tout cela sans qu'on pust connoistre la source de tant de richesses ; la fortune sans doute pour se reconcilier avec la vertu fit present à nostre Monarque jeune encore, d'un si habile Oeconome afin qu'il pust executer sans peine tous les grands desseins que sa propre gloire, & le bien de ses sujets sembloient exiger de luy. Oüy, MESSIEURS, c'est un effet de ce bonheur qui accompagne LOUIS en toutes choses, que Monsieur COLBERT fut choisi dans ce premier temps auquel prenant le gouvernement de son Estat, & épris d'une noble ardeur pour la gloire, il fit tous ces grands projets dont le

ſuccés heureux a élevé la France au deſſus de toutes les Nations ; car il eſt certain, MESSIEURS, qu'il eſt des détails dans leſquels les Rois ne peuvent entrer, & ſur tout, il ſeroit en quelque maniere indigne d'eux de s'occuper aux moyens d'augmenter leurs revenus & leurs finances ; c'eſt à eux à concevoir de grands deſſeins, à les executer ; à reſpandre des bienfaits ; à donner, à remettre à leurs ſujets, lors qu'il les croyent trop preſſés ; & c'eſt à leurs Miniſtres à ſouſtenir leurs droits dans la rigueur, à y maintenir l'ordre, à prevenir les beſoins, & c'eſt la veritable loüange qu'on peut leur donner, & qui ne leur peut eſtre oſtée ; & c'eſt celle que Monſieur COLBERT a meritée tres-juſtement ; ſon ombre gemiroit & s'eleveroit peut-eſtre icy contre moy, ſi ma langue indiſcrete luy donnoit d'autres Eloges que ceux d'un ſerviteur fidelle ; mais ces éloges ne laiſſent pas d'eſtre d'un prix ineſtimable, les finances ſont l'ame de tous les grands deſſeins. Les Anglois occupent un port, & une place conſiderable dans la France ; les millions ſont preſts pour les obliger à en ſortir & à ſe renfermer dans leurs Iſles ; une Republique attire l'indignation du Roy, il prend le deſſein de ſortir de ſes Eſtats & d'aller porter chez eux la terreur de ſes armes, les Chariots pleins d'or marchent au milieu des troupes ; faut-il emplir des magaſins pour faire des conqueſtes, dans les ſaiſons les plus contraires ? faut-il élever de Citadelles ? couvrir les deux mers de Galeres & de Vaiſſeaux ? rien ne manque jamais pour l'execution de toutes ces entrepriſes, faut-il en meſme temps baſtir des Palais magnifiques ? le Roy veu-t-il répandre des dons ? gratifier quelques uns des ſiens ? faire des feſtes ? tout ſe trouve pour contribuer à ſa gloire & meſme à ſes plaiſirs ; il me ſemble que je ioüis encore de la veuë de ce grand homme, & que je l'entens parler plein de cette ardente paſſion qu'il avoit de voir ſon Maiſtre au deſſus de tous les Princes de la terre. Donnez, grand Monarque, à vos deſſeins toute l'eſtenduë dont la grandeur de voſtre ame eſt capable, ne bornés point les nobles deſirs de voſtre cœur, ne ſongez qu'à vaincre & à vous rendre redoutable à vos voiſins, exercez avec confiance tous les admirables talens dont la prodigue nature vous a favoriſé ; les moyens ne vous manqueront jamais, vous aurez ponctuellement & ſans

peine tout ce qui pourra servir à executer avec éclat tout ce que vous entreprendrez : c'est ainsi, MESSIEURS, que le veritable amour s'explique. Bien different de ceux dont la triste œconomie est un frein continuel aux grandes actions. COLBERT aimoit son maistre, parce qu'il luy voyoit toutes les qualités d'un vray Monarque, & l'admirant sans cesse, il ne pouvoit luy voir faire à son gré de trop grandes choses, persuadé que toutes ses entreprises estoient justes, que tous ses desseins estoient judicieusement conceus, que la magnificence mesme contribuoit à sa grandeur ; il veilloit sans cesse, & travailloit sans relasche pour fournir à tout : qu'on ne me dise point que peut-estre ce zele a esté trop loin ; à present que nous voyons le succés de tant de grands desseins, peut-on croire qu'il y ait eu rien que de necessaire & d'utile dans tout ce qu'on a entrepris ? & c'est de là que vous me permettrez de tirer un grand sujet de loüange pour Monsieur COLBERT ; car c'est ainsi qu'il s'est sacrifié luy-mesme à la gloire & aux interests de son Roy. On sçait asses que l'on ne peut lever de grandes sommes sans faire quelques mécontens. Les particuliers qui ordinairement n'ont pas grand égard au bien public ne manquent jamais de murmurer ; mais comme les idées de Monsieur COLBERT estoient grandes, & que ses veuës alloient mesmes jusqu'a l'avenir, il prevoyoit avec raison que le public enfin luy rendroit justice, & que sa memoire un jour seroit chere à tout l'estat, mais il n'a pas eu mesme ce motif de gloire dans aucune de ses actions, il se regardoit tousjours comme une victime devoüée à la gloire de son Prince ; que les uns se plaignent de sa grande severité, que les autres murmurent contre son exactitude, & y donnent tous ces noms que l'exageration trouve tousjours aisément, il demeurera constant & ferme dans ses resolutions, ne se laissera esbranler ny par la flatterie ny par les menaces, & n'ecoutera que son zele pour la grandeur du Roy ; quelle joye eust esté la sienne, MESSIEURS, s'il eust pu inspirer cette mesme ardeur à tout le monde, il n'a jamais cru qu'on pust assez faire pour un Prince qu'il jugeoit digne des vœux de tous les hommes, s'il encourageoit sans cesse les Sçavants au travail, c'estoit pour rendre plus illustre le siecle d'un si auguste Monarque, s'il excitoit la plume des

Orateurs & des Poëtes, c'estoit pour immortaliser ce grand nom; s'il cultivoit avec soin tous les beaux arts, c'estoit pour élever des monuments dignes de ses grandes actions & pour laisser des marques éternelles de sa grandeur & de sa magnificence, tout alloit à ce Maistre, gloire, honneur, & enfin la vie mesme: vie, que l'heureuse constitution de son temperament a plus long-temps conservée que le travail continuel dont il s'accabloit luy mesme ne le devoit permettre, vie trop courte selon nos vœux; mais si l'on la considere par les labeurs immenses plus longue qu'aucune de celles des premiers hommes. C'est vous, Zele inimitable d'un sujet envers son Roy, c'est vous qui avez abregé une vie si glorieuse, le peu de relasche qu'il s'est donné pour s'occuper tout à vous, tant de nuits derobées au sommeil, cette application incroyable &continuelle l'ont fait enfin succomber, vous avez long-temps soustenu la nature & l'avez enfin accablée, c'est ainsi que ce grand homme vouloit mourir, Mort illustre & digne d'envie, mais dont l'exemple toutefois sera suivi de peu de personnes. Achevons MESSIEURS, le tableau de ce fameux Ministre, & aprés vous avoir fait voir ce qu'il a fait pour son Roy, considerons ce qu'il a fait pour l'Estat, c'est mon second point.

II. POINT. PUisque nous avons le bonheur de vivre sous un Prince qui ne veut rien que de juste, & qui travaille avec tant de succés au bien & à l'avantage de la France, il me suffiroit, MESSIEURS, de vous faire connoistre que Monsieur COLBERT n'a fait que suivre ses ordres en toutes choses pour vous donner des preuves certaines de son zele pour le bien de l'Estat. Le Roy connoist tout & voit tout par luy mesme. Les Ministres qu'il choisit avec tant de prudence & entre lesquels il partage les differens emplois qui regardent le gouvernement de son Royaume, luy proposent tout ce que leur zele leur peut suggerer d'avantageux, mais c'est luy qui decide, c'est luy qui plus clair-voyant que les autres, discerne avec un juste choix ce que la necessité des affaires demande; ainsi toute la loüange qu'on doit donner à un Ministre de LOUIS LE GRAND, c'est d'avoir proposé dans l'estenduë de ses emplois tout ce qui peut contribuer au bien public, & servir à la gloire de la Nation.

Nostre sage Monarque connoissant la vaste estenduë du genie de Monsieur COLBERT luy avoit confié l'administration de ses finances, & y avoit joint avec la Marine & le Commerce, le soin de ses Bastimens, des Lettres & des beaux Arts ; ce seroit assez, MESSIEURS, pour voir le progrés de toutes ces choses, de vous faire souvenir de l'Estat où elles estoient quand il en prit la conduite, & de vous faire considerer en quelle splendeur il les a laissées. Les finances qui sont l'ame d'un Estat, & que l'on ne doit pas considerer simplement comme le revenu du Prince, mais comme un tresor dont il se sert pour deffendre les Provinces, & les mettre à couvert des entreprises de ses ennemis, pour satisfaire à toutes les charges publiques, pour recompenser la vertu, pour pourvoir à tous les besoins, & enfin pour maintenir son Royaume dans la grandeur & dans l'éclat ; ces finances, dis-je, qu'estoient-elles devenuës? peu de trouppes sur pied, les charges de l'Estat mal acquittées, le Roy accablé de dettes & presque sans credit, & avec si peu de despense, les peuples gemissants dans la pauvreté & dans la misere, voila, MESSIEURS, le déplorable estat où estoit la France, de quels malheurs n'est-on point menacé lors qu'on se voit ainsi sans force & sans aucune ressource, n'en voyons nous pas des exemples surprenans chez nos voisins dont la puissance autrefois formidable n'est capable d'aucune resistance, & ne doit son salut qu'à la jalousie des autres & à la moderation du Roy ; n'est-ce pas tout faire pour un Estat que de luy faire connoistre ses forces, d'y trouver sans peine & sans nouveauté des tresors incroyables, plus de deux mille millions en vingt deux ans de Ministere n'ont ny appauvri ny accablé la France, laissons murmurer quelques particuliers qui ont rendu avec douleur une partie de leurs larcins ou de ceux de leurs ancestres, & regardons avec admiration l'éclat & la splendeur de ce Royaume. La France fut-elle jamas plus florissante, ne sont-ce pas ces tresors qui entre les mains du plus juste & du plus sage de tous les Rois enrichissent tout l'Estat, les Officiers, les soldats, les courtisans, les Juges, les artisans, les pauvres, tout enfin ne subsiste-il pas de ces immenses revenus dont le Roy fait largesse à ses sujets. De vous dire, MESSIEURS, par quel estonnant miracle s'est fait ce pro-

digieux accroiſſement de finances, c'eſt ce qu'on a peine à comprendre, & ce qu'un moindre genie que celuy de Monſieur COLBERT auroit eu peine à conduire avec ſuccés.

Mais ce que perſonne n'a pu voir ſans ſurpriſe & ſans eſtonnement, c'eſt l'application continuelle qu'il avoit à pourvoir à tout, ſa penetration pour demeſler toutes les adreſſes, & pour ſe deffendre des ſurpriſes, l'ordre admirable qu'il tenoit dans la recepte & dans la diſtribution, & la facilité enfin avec laquelle il travailloit à tant de choſes enſemble. On entend aſſez de ces diſcours du vulgaire, ſi communs & ſi ſouvent rebattus, que tout eſt pouſſé à bout, que la miſere eſt extréme ; on ne juge pas des forces d'un Royaume par des murmures ſi ordinaires & ſi mal fondés. Qu'on demande à toutes les Nations de la terre en quel eſtat eſt la France, qu'on interroge nos voiſins qui regardent comme une grace la treve que le plus moderé de tous les Princes veut bien leur accorder ; non, MESSIEURS, lorſque nous voyons la France triomphante, lorſqu'elle donne la loy à toute la terre, quand nous la regardons magnifique & abondante comme elle eſt, quand nous y voyons fleurir avec éclat tout ce qui peut ſervir à l'elever au deſſus de tous les Royaumes du monde, quand tout la craint, la recherche & l'admire, pourrons-nous croire que Monſieur COLBERT l'ait eſpuiſée, diſons pluſtoſt qu'il a travaillé ſans ceſſe à l'enrichir, & que ſi tout avoit ſecondé ſes deſſeins elle auroit encore par le commerce, eu toutes les richeſſes de l'Europe : mais ſi l'avidité des financiers, ſi la malice des marchands qui ne veulent pas que l'on connoiſſe leur negoce pour mille mauvaiſes raiſons toutes prejudiciables au public, ſi le genie de la nation qui fait touſjours plus de cas des marchandiſes eſtrangeres, ſi tout cela enſemble s'eſt opposé en quelque ſorte à des eſtabliſſemens conſiderables & tres-judicieuſement conceus, il eſt touſjours vray que nous en avons receu mille advantages ; les draps de Hollande, d'Angleterre & d'Eſpagne ſortent de Carcaſſonne & de Sedan ; Lyon & Tours fourniſſent l'Europe & le Levant de riches eſtoffes ; ces dentelles precieuſes dont le prix faiſoit autrefois paſlir les maris & les peres, enrichiſſent nos

Hospitaux & n'appauvrissent personne ; ces glaces qui rendoient encore Venise si fameuse, se font icy sans peine & sont presque aussi communes que le verre. Mais ce que nous avons veu de plus admirable dans nos jours, c'est l'establissement de la navigation, quelle plage si lointaine n'a point veu nos Vaisseaux ? quelle contrée si éloignée a pu estre cachée aux François. Les deux Indes leurs sont aussi connuës qu'à tous ces peuples qu'un pays ingrat & sterile a forcé de recourir à l'industrie & de s'establir au bout du monde pour se tirer de la misere ; si par une pardonnable negligence, nez dans le plus beau climat de la terre, & dans un pays abondant en toutes choses, nostre Nation n'a pas cette mesme ardeur pour le commerce que celle à qui la necessité impose cette loy, il nous suffit de connoistre toutes ces routes, de les frequenter sans peine, de pouvoir aller triompher de nos ennemis jusques dans les Isles les plus reculées, & d'avoir des matelots, & des Pilotes, dont les plus longs voyages n'estonnent ny le courage ny le sçavoir. Monsieur COLBERT n'a-t-il pas beaucoup fait pour l'Estat quand il a proposé des choses si utiles & si glorieuses, & quand il a donné ses soins pour les executer. Ces flottes si lestes & si nombreuses, qui dans nos dernieres guerres ont eu des journées si éclatantes dans l'un & l'autre monde, qui sont aujourd'huy la terreur de tout l'Univers, & qui sous la conduite de son genereux fils ont depuis peu reprimé l'audace d'une Republique * d'une maniere si estonnante & si terrible ; ces flottes dis-je, ne doivent-elles pas leur naissance & leur accroissement à la passion qu'il avoit de voir la Nation Françoise sous un si auguste Monarque, victorieuse & couverte de gloire dans tous les climats de la terre ; ce sonr là, MESSIEURS, les veritables marques d'un zele inviolable pour l'Estat, de fournir aux peuples dans toutes les differentes conditions de quoy se signaler, & de quoy s'occuper avec utilité. Il y a presque dans toutes les Villes, ou des travaux publics, ou des Manufactures pour les artisans ; toutes les places maritimes occupent un nombre infini de matelots, de pilotes & d'ouvriers ; le Roy par des bastimens magnifiques dans la frontiere, dans les Ports, dans Versailles, & dans Paris enrichit un nombre infini de personnes. Où seront les malheureux en France, s'ils ne sont amoureux

* Genes.

de l'ofiveté? Confiderez de combien de manieres ceux qui ont quelque genie peuvent s'élever par l'inftitution de toutes ces Academies, combien avons-nous desja veu de fameux Peintres, de fçavants Architectes, & d'habiles Sculpteurs fortir de ces efcoles? que d'ouvrages immortels ont embelli la Ville! que de merveilles fe voyent dans ce fuperbe Palais que le plus magnifique des Roys a choifi pour fa demeure, que de rares peintures, que de belles Statuës, que de nobleffe dans l'architecture, que de varietez dans les jardins & dans les fontaines, tout cela, MESSIEURS, n'eft-ce pas l'effet des foins de Monfieur COLBERT, qui appliqué fans ceffe au bien public, veilloit fur toutes ces chofes, encourageoit tout le monde au travail, affiftoit fouvent aux Conferences, y mefloit de l'émulation, & procuroit des bienfaits continuels pour les maintenir; c'eft par nous, MESSIEURS, que je vais finir ce foible éloge, c'eft par nous, qui comme vous fçavez luy devons toutes chofes, il a toufjours creu que les Lettres eftoient les principales forces d'un Eftat, & fur cette idée que n'a-t-il point fait pour les voir fleurir en France au plus haut point qu'elles ayent jamais efté, il a mefme envié aux autres Nations les grands hommes qu'ils poffedoient pour avoir tout parmy nous, & les plus rudes guerres n'ont ny arrefté ny fufpendu les liberalitez du Roy: le plus feur moyen d'attirer fa complaifance eftoit de luy faire voir quelque nonveau progrés dans l'Aftronomie, dans la Phyfique, & en quelque autre genre de litterature, ou de luy faire connoiftre quelque perfonne d'un genie fuperieur en quelque art ou en quelque fcience. Vous l'avez veu, MESSIEURS, dans ces doctes Affemblées, & vous avez fans doute remarqué avec quelle eftime il efcoutoit vos éloquents difcours: & avec quelle joye il fe mefloit à vos ingenieufes difputes: c'eftoit là les nobles plaifirs dont il entremefloit les penibles occupations aufquelles il facrifioit toutes les journées, & une partie des nuits, content quand il pouvoit fonger que le fiecle de fon Maiftre feroit par ce moyen l'admiration de toute la pofterité.

Ce grand homme a fini fa penible & glorieufe courfe; & nous laiffe à regretter en luy, un des plus fages Miniftres que la France ait eu depuis long-temps, le Roy perd

perd un serviteur fidelle, & l'Estat un de ses plus grands ornemens, & c'est desormais le temps que les Muses reconnoissantes rendent à sa vertu le tribut qui luy est deu. Manes illustres, Manes glorieux., si cette modestie qui vous faisoit refuser les loüanges, & qui regne encore peut-estre avec trop d'injustice dans les nobles rejettons d'une tige si vertueuse, a jusqu'icy retenu les Muses dans un profond silence autour de vostre tombeau, ne craignez point qu'elles manquent de gratitude envers leurs genereux Mecene, elles en garderont tousjours le precieux souvenir, le temps n'en effacera jamais la memoire, & mille & mille éloges la rendront recommandable à la Posterité, cependant recevez ce peu d'encens qui ma debile voix que vous avez tant de fois daigné encourager à publier les loüanges de nostre auguste Maistre, ose aujourd'huy vous offrir, recevez par mes foibles accens les regrets de toute cette illustre Compagnie, & le témoignage qu'elle rend à tout le public de sa reconnoissance & de vostre vertu.

ORAISON FUNEBRE
DE
MARIE THERESE D'AUSTRICHE REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Prononcée le 24. Janvier 1684.

DANS LA CHAPELLE DU LOUVRE, par Monsieur L'ABBÉ DE LA CHAMBRE.

Et erat hæc in omnibus famosissima, quoniam timebat Dominum valde, nec erat qui loqueretur de illa verbum malum. *Judith. cap. 8.*

Elle s'étoit renduë tres-recommandable en toutes choses, parce qu'elle craignoit grandement le Seigneur, & personne n'en disoit le moindre mal.

Ces paroles sont tirées du 8. Chapitre du livre de Judith.

DANS le deüil universel qui couvre toute la France, dans la consternation generale de tous les Ordres du Royaume sur la perte irreparable que nous avons faite de la meilleure & de la plus vertueuse de toutes les Reines; L'ACADEMIE FRANÇOISE a esté toute plongée dans l'amertume & dans la tristesse, par l'attachement respectueux qu'elle a pour son auguste Protecteur, par son zele ardent pour le bien de l'Estat, & par l'amour constant qu'elle fait profession d'avoir pour la vertu: la passion qui l'anime pour les belles Lettres, ayant pour fondement de ses exercices la probité; l'estude ne luy servant que d'aiguillon & de motif, pour tendre & arriver plustost au comble de la perfection & de la sagesse Chrestienne; sans quoy l'esprit, le sçavoir & l'éloquence sont des maux, & non des biens, sont plus à craindre qu'à rechercher.

Ce vous estoit donc, MESSIEURS, une obligation indispensable de donner dans cette triste & deplorable conjoncture, des marques publiques de vostre douleur, de mesler vos larmes avec celles de tous les bons François & de tous les fideles Chrestiens, d'offrir un sacrifice de prieres & de loüanges tout ensemble, de payer un tribut &

de rendre vos hommages à la memoire d'une Princesse doublement vostre Souveraine & par sa Couronne & par sa vertu ; puisqu'on n'en sçauroit faire un juste éloge qu'on ne trace à mesme temps une idée parfaite de la vertu mesme, qu'elle a sceu rendre & plus aimable & plus aisée à pratiquer. Aussi vous n'estes les derniers à luy rendre ces devoirs funebres, qu'afin d'avoir l'honneur de clorre la ceremonie de ses obseques avec plus de splendeur, de pompe & d'appareil.

Mais, MESSIEURS, comment avez-vous bien daigné me prendre pour vostre Interprete parmi tant d'excellens sujets que vous aviez à choisir au dedans & au dehors? N'est-ce point que vous avez jugé, qu'il n'y a rien de plus touchant que la verité, qu'il n'y a rien de plus éloquent que les larmes, qu'elles penetrent le ciel & amollissent les cœurs sans parler? Ouy, MESSIEURS, quelque glorieux que me soit vostre choix, je n'eus jamais la présomption de croire que je ne peusse en quelque sorte soustenir les interests & la dignité de la Compagnie, respondre à ses souhaits & à son attente. Vous n'avez pas oublié la repugnance que je vous tesmoignay à me charger d'un si penible employ, que vous me forçastes pour ainsi dire d'accepter. Toutes les suites d'une action si perilleuse se presenterent en foule à mon esprit, & me firent perdre presque courage. Cependant, aprés avoir bien consideré l'honneur qu'il vous a pleu de me procurer quasi malgré moy, je me sentis comme hausser le cœur & relever mes esperances. Il me sembla que la loy indispensable que vous m'imposiez de vous obeïr, m'applanissoit toutes les difficultez qui m'avoient paru d'abord insurmontables & me mettoit dans l'heureuse necessité de le faire. C'est ainsi que vostre bonté m'a voulu persuader qu'il m'estoit déja arrivé une autrefois sous vos auspices, dans ce jour à jamais memorable pour les belles Lettres, où aprés avoir rendu vos derniers devoirs au fameux Chancelier SEGUIER, vous passastes de son Hostel dans ce Palais de l'Honneur & de la Gloire, où vous estes depuis assemblez sous la protection du plus grand Roy qui fut & qui sera jamais.

Ah! MESSIEURS, oserois-je vous avoüer qu'il en-

tre encore quelque chose d'aussi fort & d'aussi touchant dans mon obeïssance ! Le cœur me dit que je vais ranimer par ce moien les cendres d'un pere & d'un frere morts dans le service actuel de Sa Majesté, domestiquement attachez à sa personne Royale. N'est-ce pas en quelque maniere leur rendre la vie, que d'essayer à faire revivre une Princesse qui les a honorez de sa confiance & de son estime ? S'ils ont sacrifié leurs jours, pour tascher d'augmenter les siens, puis-je mieux faire que de les imiter ? puis-je rien faire de plus agreable à une memoire qui me doit estre si precieuse & si chere ?

Enfin, MESSIEURS, ce qui a achevé entierement de me déterminer, c'est que tout est grand, tout est Chrestien dans le sujet que vous m'avez confié : la verité y brille de son propre éclat, sans qu'il soit besoin de la revestir ny de la parer.

Comme nous avons à celebrer une Princesse, qui ne faisoit point trophée ny montre de sa vertu ; ce seroit mal la loüer que de faire ostentation & parade d'éloquence. Nous en ferions une image pompeuse & magnifique, & nous n'en ferions point une image fidele & ressemblante.

Comme les larmes que nous avons repandues sur son tombeau, n'estoient point estudiées, mais veritables, qu'elles partoient du cœur, alloient droit au cœur, nos loüanges doivent estre de mesme sans pompe & sans affectation : elles doivent couler de source, elles doivent naistre de l'abondance du cœur. Loin d'icy ces ambitieux deguisemens, dont l'on colore des actions douteuses & équivoques ; helas ! que trop souvent criminelles.

S'il y a des tours & des ménagemens à prendre, il faudra s'en servir pour chercher à amoindrir le bien, & non pas à le faire valoir & à l'augmenter : tout au contraire de la plupart des autres Discours funebres, ou le grand art consiste à éloigner ou à approcher les objets, à les grossir, ou à les diminuer, selon le mal qui s'y rencontre, ou le bien que l'on y suppose.

S'il y a des adoucissements & des voiles à mettre, il faudra s'en servir pour temperer le trop vif éclat des veritez que nous avons à representer, qui paroistroient incroyables & audessus de nostre portée ; & non pas pour cacher des

defauts, pour couvrir quelques foiblesses, ou pour ménager des jours favorables, & donner de fausses lueurs à des vertus apparentes & superficielles.

En un mot, jamais Orateur n'eut tant de besoin de l'adresse si fort vantée de ce Peintre ingenieux qui travailloit egalement pour les yeux de l'esprit & pour ceux du corps, qui donnoit tousjours quelque chose à deviner & à entrevoir; dont les ouvrages laissoient plus à penser aux intelligens, que l'on n'en découvroit effectivement sur la toile.

Afin donc de m'ouvrir une nouvelle route dans un chemin si difficile, & pour ne pas marcher sur les pas de tous ces Heros sacrez de l'Evangile, qui ont déploré nostre perte commune avec tant d'honneur, de consolation & de gloire, dans les premieres Eglises du Monde Chrestien, d'une maniere si touchante & si pathetique : je me renfermeray dans mon texte qui m'a frappé d'abord, & qui m'a semblé remplir parfaitement l'idée qui nous reste à tous des vertus Chrestiennes & morales, publiques & privées de cette Auguste Princesse. Je me contenteray de faire un fidéle recit & un simple dénombrement de tout ce que nous avons vû & admiré pendant le cours d'une si belle vie. Je ramasseray de costé & d'autre les épics épars, qui ont plustost laissé, que fui la main des moissonneurs, qui ont travaillé avant nous dans un si beau champ, ce qui arrive tousjours dans une grande recolte.

Sur ce principe, n'attendez point de division plus recherchée que l'ordre simple & naturel que me fournissent ces paroles : *Et erat hæc in omnibus famosissima, quoniam timebat Dominum valde, nec erat qui loqueretur de illa verbum malum.* Elle s'estoit acquis une reputation immortelle, parce qu'elle craignoit grandement le Seigneur, & personne n'en disoit le moindre mal.

Eloge bien rare de tout temps! plus rare encore dans un siecle où la calomnie n'épargne personne, où par une licence effrenée & par un déchaisnement terrible, cette ennemie mortelle de la charité Chrestienne jette indifferemment son venin sur tout ce qui éclate & qui brille.

Je suis d'autant plus volontiers cette route, qu'elle me conduit insensiblement à ce qu'il y a de plus remarquable dans nostre grande Reine : soit qu'on la regarde

du costé de Dieu ; soit qu'on la considere du costé des hommes.

Elle a mené une vie fort extraordinaire dans une vie commune & ordinaire. Il y a quelque chose de simple & de commun en apparence dans sa conduite, mais qui cache dans le fond quelque chose de bien grand & d'heroïque. Une vie exterieure, tumultueuse & agitée ; une vie interieure recueïllie & nullement dissipée. Point de singularité, nulle affectation, mesme train de vie, & de vie constante & uniforme, & cependant distinguée, singuliere & inouïe ; & cela l'espace de quarante ans, sans intervalle, sans relasche & sans discontinuation, avec autant de ferveur au dernier jour qu'au premier. Caractere particulier de nostre Auguste Princesse, qui la distinguera à jamais de toutes les autres. Exemple unique qu'elle a donné à son siecle, & qui fera l'étonnement des siecles à venir.

Elle a servi Dieu comme s'il n'y avoit point de creatures au monde : elle a regardé les creatures, comme si elles luy avoient tousjours representé Dieu : satisfaisant regulierement à ces deux devoirs capitaux & indispensables du Christianisme, la crainte de Dieu & l'amour du prochain ; ne manquant jamais aucune occasion de servir le Createur & la creature.

Ces deux veües du Ciel & de la Terre, des Anges & des Hommes, rarement d'accord quand il s'agit de juger du merite de quelqu'un, & de le couronner ; & qui se reünissent neanmoins parfaitement en faveur de la Reine, pour la combler à l'envy & à jamais de benedictions & de loüanges, & pour luy procurer une double immortalité dans l'éternité & dans le temps : ces deux considerations, dis-je, de la crainte de Dieu & de l'amour du prochain, formeront les deux parties de l'Eloge Funebre que je consacre par obeïssance, par inclination & par devoir à la memoire eternelle de TRES-HAUTE, TRES-PUISSANTE, TRES-EXCELLENTE, & TRES-CHRETIENNE PRINCESSE MARIE THERESE D'AUSTRICHE, INFANTE D'ESPAGNE, ESPOUSE DE LOUIS LE GRAND, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, PROTECTEUR DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

C'est une chose fort surprenante & bien digne de nos estonnemens & de nos admirations, quoy-qu'on n'y ait quasi point fait de reflexion, de voir que la premiere qualité que Dieu a prise dans le monde, & le premier titre de grandeur qu'il s'est donné, est celui de Juge, suivant ce que l'on a remarqué dans la langue originale du Texte sacré de la Genese, ou il est expressément porté que le Juge créa le ciel & la terre, au lieu que nous lisons ordinairement dans la vulgate, Dieu créa le ciel & la terre. La suite de l'Histoire de la Genese confirme merveilleusement bien cette verité: car Dieu n'eut pas si-tost establi l'homme dans la possession du Paradis Terrestre, qu'il lui défendit l'usage du fruit de vie, & qu'il le menaça de cet arrest épouventable de condamnation & de mort, s'il en mangeoit contre sa défense: luy montrant bien par cette Loy primitive, comme l'appelle Tertullien, qu'il estoit veritablement son Souverain & son Juge, faisant ainsi du Paradis Terrestre un Palais & un Tribunal de Justice.

Il semble, MESSIEURS, que Dieu ait voulu tenir la mesme conduite, & se conserver le mesme droit dans la reparation de l'homme, qu'il avoit fait voir & qu'il s'estoit acquis dans la création. En effet, si vous prenez garde à ce qui se passe, quand nous commençons l'année Ecclesiastique, & que nous comptons les premiers fastes sacrez de la grace, l'Eglise ne nous propose pas plustost le premier avenement de JESUS-CHRIST dans l'Incarnation du Verbe, qu'elle nous remet à mesme temps & presqu'auparavant devant les yeux son dernier avenement dans le jugement universel, qu'il doit faire à la fin du monde. Son tribunal & son berceau, sa chréche & son trosne, l'estable de Bethleem & son lit de justice, la rosée & l'influence d'un ciel benin & favorable dans l'un, l'aspect d'un ciel irrité & en courroux dans l'autre, font tout ensemble l'objet de ses regards, de son culte & de sa devotion. Comment accorder cette rigueur & cette severité de JESUS-CHRIST juge, avec cette bonté & cette mansuetude de JESUS-CHRIST enfant? C'est, MESSIEURS, que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, & le fondement de toutes les instructions necessaires à salut. Aussi voyons-nous que le Saint Esprit voulant donner une idée parfaite d'un hom-

me de bien dans la perſonne de Job, dit de luy pour tout éloge, que c'eſtoit un homme ſimple & craignant Dieu. Le Panegyrique du bien-heureux Simeon eſt dreſſé ſur le meſme plan, c'eſtoit un homme juſte & de conſcience timorée, remarque le Texte ſacré. La Femme forte n'eſt point autrement exaltée. L'Heroïne Judith, de qui les paroles de mon Texte ont eſté dites originairement, n'eſt pas tant celebrée pour ſa grandeur de courage, que par la crainte qu'elle a eüe pour le Seigneur. *Et erat hæc in omnibus famoſiſſima, quoniam timebat Dominum valde, nec erat qui loqueretur de illa verbum malum.*

Mulier timens Dominum, ipſa laudabitur. *Proverb.* 31.

C'eſt donc loüer MARIE THERESE D'AUTRICHE de la maniere du monde la plus Chreſtienne & la plus avantageuſe, que de luy attribuer ces meſmes paroles : d'autant plus qu'elle a craint le Seigneur dans un temps, dans un lieu & dans un eſtat où il eſt bien difficile de le faire, & rien de plus ordinaire que d'y manquer : trois circonſtances qui relevent infiniment le prix de cette vertu. Et pour commencer par la premiere, diſons qu'elle a craint Dieu depuis le berceau juſqu'au tombeau, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, pendant tout le cours de ſa vie.

Mais il eſt neceſſaire de remarquer icy, avant toutes choſes, que quand je parle de la crainte du Seigneur par rapport à la Reine ; c'eſt bien moins de la crainte ſervile qui procede de la ſeule apprehenſion du chaſtiment, qui fait enviſager Dieu comme un juge ſevere ; que de la crainte filiale, qui naiſt d'amour & de reſpect, & qui le fait regarder comme un pere clement & miſericordieux.

Moyſe diſoit au peuple de Dieu pour l'exciter à la crainte, qu'il n'avoit qu'à ſe reſſouvenir de ſes anceſtres, auſquels il le renvoye, pour l'obliger à ſe contenir dans ſon devoir. *Conſultez*, dit ce Legiſlateur admirable dans ſon livre du Deuteronome, *toutes le Generations qui vous ont precedé, elles vous tiendront toutes le meſme Langage : interrogez voſtre pere, & vous verrez ce qu'il vous répondra ; remontez juſqu'à vos majeurs, & ils vous avoüeront tous unanimement que voſtre premiere obligation eſt de vous attacher à Dieu par préference à toutes choſes, que vous devez craindre le Seigneur, le ſervir & l'adorer.*

Memento dierum antiquorum. Cogita generationes ſingulas : interroga patrẽ tuum, & annuntiabit tibi, majores tuos, & dicent tibi. *Deut.* 32. 7.

Voila,

Voilà, MESSIEURS, ce qu'a fait MARIE THERESE D'AUSTRICHE. Elle s'est constamment appliquée à recevoir des regles d'une vie Chrestienne & édifiante, de ceux-là mesme dont elle avoit receu une vie d'éclat & de gloire. Elle a envisagé cette longue suite de Rois & d'Empereurs, dont elle est descenduë, non point pour s'en orgueïllir, mais pour s'humilier, pour prendre d'eux des Leçons de piété & de Religion. Elle a sçû tirer de la grandeur humaine, qui est la chose du monde, selon saint Paul, la plus opposée au veritable esprit du Christianisme, un antidote merveilleux, un preservatif assûré contre la contagion du siécle, je veux dire la crainte du Seigneur.

Je dois donc plus par necessité, que pour satisfaire à la coustume, marquer quelques traits d'une naissance, qu'elle a sçû sanctifier & si bien faire valoir pour son salut, vu mesme que Dieu l'a consacrée jusques dans sa racine en la personne du fameux Rodolfe, dont la pieuse histoire est connuë de tout le monde.

Dans cette foule de Heros & d'Heroïnes, qui se presentoient incessamment à l'esprit de la Reine, pour luy servir de miroirs & de modéles; je ne parlerai point de Philippe IV. son pere, ny d'Isabelle de France sa mere, la memoire en est toute recente, & en benediction à tous les peuples pour leur singuliere piété. Je remonte plus haut tirant vers la source, & rapporte un seul exemple de l'un & de l'autre sexe, de l'une & de l'autre branche d'Espagne & d'Allemagne.

Le premier est de Maximilien, Archiduc d'Austriche, descendant de ce Rodolfe. Son aventure n'a pas tant fait de bruit, mais en verité elle n'a pas moins d'éclat, & elle merite bien d'estre tirée des tenebres du silence & de l'oubli ou elle a esté ensevelie.

Ce Prince s'estant égaré à la chasse, tomba malheureusement dans un précipice affreux, d'où il paroissoit impossible de le pouvoir retirer sans une assistance visible du Ciel. En vain toute sa Cour fondit sur le bord, & s'empressa de le secourir, il en cousta inutilement la vie à plusieurs de ses sujets, qui se precipitérent eux-mesmes dans cét abysme se hazardant de le sauver. Le Prince voyant qu'il n'en pouvoit pas humainement rechapper, au lieu de murmurer de la rigueur de son sort,

& de s'abandonner au desespoir, fit entendre qu'il demandoit pour toute consolation & avec grande instance, qu'on luy apportast de la plus prochaine Eglise du voisinage, le saint Sacrement, seulement pour l'adorer, puisqu'il ne le pouvoit pas recevoir en effet & de bouche. Si-tost que le Curé du premier village luy eut montré nostre Seigneur d'enhaut, Maximilien se prosterna incontinent au fond de son abysme & plus humilié de cœur & d'esprit, qu'il ne l'estoit de corps, il adore son Createur & la profondeur de ses jugemens, entiérement dévoüé à ses ordres les plus rigoureux. Dieu pour recompenser une si grande foy, suscita un paysan qui par des routes secrettes & inaccessibles à tout autre, dégagea miraculeusement l'Archiduc.

Voyons si l'Espagne nous produira rien d'approchant, & si la Reine a recüeilli une portion aussi considerable de l'héredité en matiere de foy, du costé des Rois Catholiques, que de la succession des Empereurs d'Allemagne.

Oüy sans doute, MESSIEURS, ce n'est-là qu'un fait solitaire & particulier ; voici un bien universel répandu dans tout le monde, dont les influences s'étendront dans tous les siécles, & jusqu'a la derniere posterité.

C'est Isabelle de Castille, cette grande, genereuse & devote Princesse, que les Ecrivains Espagnols élevent au dessus de toutes les Heroïnes des siecles passez. Elle eut tant de foy, elle fut tellement penetrée de la crainte du Seigneur, que par un pur motif de zele & de devotion, elle obligea Ferdinand d'Arragon son époux de chasser tous les Maures du Royaume de Grenade ; ce qui luy valut & a ses successeurs le glorieux surnom de Catholiques. Elle ouvrit la porte dans le Nouveau Monde à la Foy Catholique, en y envoyant sous la conduite de Christophe Colomb des Missionnaires zélez, pour y planter l'Evangile au Mexique & au Perou. Non contente de tous ces admirables progrés, elle fit imprimer ces belles Bibles de Complute, les premieres & les plus correctes qui ayent paru en ce genre dans l'Europe, en plusieurs Langues Orientales, & que toutes les Editions qui ont paru depuis, n'ont fait que copier. Le zele de la gloire de Dieu & du salut de tant d'ames qui

Alcala de Henares.

se perdoient dans le Levant, faute d'instruction, l'obligea uniquement de contribuer de son autorité & de ses finances à une si sainte œuvre. Elle donna jusqu'à quatre mille écus d'or de quelques manuscrits Arabes pour en perfectionner l'Edition, par les mains du Cardinal Ximenés son premier Ministre, le Cardinal de Richelieu d'Espagne, Fondateur d'une Académie celebre, comme celui-cy.

Faut-il s'étonner si l'auguste Sang, qui a coulé dans les veines de MARIE THERESE D'AUSTRICHE, luy a inspiré de la pieté; si elle a sucé avec le lait la crainte de Dieu; si elle avoit jetté de si bonne heure de profondes racines dans son cœur? Elle cultiva soigneusement ces précieuses semences; elle pratiqua toute sorte de vertus dés ses plus tendres années; elles crurent à mesure qu'elle s'avançoit en âge, fortifiée par l'excellente éducation qu'on luy donna.

L'Infante Catholique courut à grands pas dans la voie du salut & avec une extréme ardeur. La priere, la lecture, la frequentation des Sacremens, la retraite dans les Monasteres, furent les premiers & les plus continuels exercices de sa jeunesse. Elle cherchoit de plaire à Dieu en mille manieres differentes, qui est le partage ordinaire de ceux qui le craignent; elle s'étudioit de remplir tous ses devoirs avec autant d'empressement que les autres s'étudient de plaire au monde, pouvant bien dire avec le Prophete: *J'avois tousjours la crainte de Dieu devant les yeux, & je ne le perdois jamais de vuë.* En un mot, elle fit pendant prés de vingt ans à la Cour de Madrid, ce que nous luy avons vû pratiquer pendant tout le temps que nous avons eu le bonheur de la posseder en France. Le theatre & les spectateurs changerent, mais ce fut tousjours le mesme spectacle, ce fut tousjours un continuel applaudissement de deçà, & de delà les Monts.

Qui timet Dominum, in mandatis ejus volet nimis. *Ps.* 111.

Providebā Dominum in conspectu meo sēper: quoniā à dextris est mihi, ne commovear. *Ps.* 15.

Admirons icy la conduite de la divine Providence sur ses Elûs. Dieu veut sauver cette Princesse & se l'approprier, il la fait naistre, vivre & mourir à la Cour. Grand Dieu! Que vos conseils sont secrets & incomprehensibles! Que vos misericordes sont infinies & adorables, & que vous sçavez bien tout faire contribuer au salut de vos predestinez! La Cour est le lieu de la sanctification de cette Princesse:

cependant il est si difficile de s'y sauver que S. Chrisostome ne feint point d'avancer, que le miracle que Dieu opera en faveur des trois enfans de Babylone qui marcherent au milieu des flammes de la fournaise ardente, sans en estre consumez, quelque grand qu'il fust, n'estoit qu'une figure d'un autre infiniment plus surprenant qu'il avoit fait éclater en lours personnes, en conservant leur innocence toute pure au milieu des perils, des piéges & des tentations de la Cour.

Si la demeure en est si dangereuse aux simples Courtisans, qui ont tant de sujets de mortification d'ailleurs, tant d'occasions de s'humilier & de rentrer en eux-mesmes : que sera-ce donc à l'égard de ceux qui y sont assis sur le Trosne ? Comment pouvoir conserver au milieu de cet éclat exterieur qui les environne, une dépendance du premier Estre ? Comment pouvoir se retenir, dans la licence de tout faire impunément, ayant mille occasions de satisfaire sa cupidité, à moins que d'avoir la crainte de Dieu bien avant dans le cœur comme MARIE THERESE D'AUSTRICHE? Nous pouvons dire aussi que cette vertu y faisoit l'office de Cherubin posté à l'entrée du Paradis-terrestre, avec une épée flamboyante, pour en écarter jusqu'aux ombres & aux moindres apparences du peché.

Le frequent usage du Sacrement de l'Eucharistie estoit encore un excellent remede, dont cette Princesse se servoit contre toute sorte de tentations. Il la faloit voir au pied des Autels recevoir son Createur, prendre cette nourriture sacrée que le Psalmiste appelle si bien *l'aliment de ceux qui le craignent*; pour estre fortement persuadé de la verité que je preche.

Escam dedi timentibus se. Ps. 110.

S. Thomas nous enseigne qu'une des principales raisons pour lesquelles la Communion nous défend avec tant de force contre les illusions du malin esprit, nous délivre des perils & des cheutes où nous sommes continuellement exposez, c'est que JESUS-CHRIST l'a establie pour estre le monument perpetuel de sa Passion, par laquelle toutes les puissances de l'enfer ont esté vaincuës. La presence du Corps & du Sang adorable de ce divin Sauveur, dont les démons nous voyent penetrez & revestus au sortir de la sainte Table, nous rend terribles à cet esprit d'iniquité & de ma-

lice ; car si le sang de l'Agneau qui n'estoit que la figure de cet Auguste Sacrement, faisoit que l'Ange qui frapoit toutes les autres maisons, épargnoit celles dont les portes en estoient teintes, quelle force ne doit pas avoir ce Sacrement, mesme dans ces bouches si souvent teintes du sang de l'Agneau immaculé, sur ces lévres si souvent empourprées du sang precieux de JESUS-CHRIST?

Que si la Reine n'a point maceré son corps par des mortifications exterieures & par l'austerité de sa vie, qui est un autre effet de la crainte de Dieu & de l'apprehension de ses jugemens (car je ne pretends point luy attribuer des vertus qu'elle n'a pas pratiquées ; nous sommes assez riches de nostre propre fonds, sans recourir aux emprunts & sans nous parer de faux diamans) Si, dis-je, la Reine n'a pas maceré son corps par des mortifications exterieures, elle brisoit son cœur par une douleur continuelle de ses moindres fautes. C'est dans le secret & au fond de son oratoire, qu'on l'a veuë souvent verser des larmes en abondance devant Dieu. C'est-là qu'elle soupiroit, qu'elle gemissoit, qu'elle se déconfortoit, qu'elle s'immoloit toute vivante au Seigneur. C'est-là qu'elle s'écrioit souvent avec le Roy Prophete : *Domine, ante te omne desiderium meum, & gemitus à te non est absconditus* ; ou avec le grand S. Augustin : *Tu nosti gemitum cordis mei, & flumina oculorum meorum.*

A le bien prendre, cette penitence est mille fois plus rude que celle des jeusnes, des haires & des cilices. Cette vie commune qu'elle a menée, est plus difficile à pratiquer, que la vie la plus austere des Anachoretes de la Thebaïde : car celle-cy est dans une extrémité qui oste à l'appetit charnel de l'homme tout sujet de se satisfaire, en luy ostant les occasions ; outre que le corps se forme & s'habituë insensiblement à ces observances & à ces rigueurs, & n'en est presque plus touché dans la suite, par la force de l'accoustumance : au lieu que celle-là est tousjours exposée à de nouveaux piéges, si l'on n'est bien sur ses gardes, & si l'on n'a sans cesse la crainte de Dieu devant les yeux, comme MARIE THERESE D'AUSTRICHE.

De ſorte que ſçavoir ſe conſerver dans le ſiecle ſans en eſtre corrompu, c'eſt, à proprement parler, courir ſur le bord des precipices ſans y tomber, marcher au milieu des flammes devorantes ſans en eſtre atteint, manger du poiſon ſans s'empoiſonner, reſpirer un air mortel & contagieux ſans en mourir.

Une des choſes qui a le plus contribué à faire connoiſtre le neant de la grandeur humaine à la Reine, & cette importante verité que Dieu eſt terrible ſur les Rois, & à l'affermir par conſequent de plus en plus dans la crainte du Seigneur, eſt la reflexion qu'elle a ſouvent faite ſur l'eſtat & la qualité des Patrons & des Protecteurs des deux premieres Villes du monde qui ont partagé ſa vie, & dont elle a également fait la joye & les délices par ſa preſence & par ſa demeure; la deſolation & le deſeſpoir par ſon abſence & par ſa perte.

Madrid lieu de ſa naiſſance, la capitale des Rois Catholiques, le berceau & le centre de leur Monarchie, cet abregé du monde ſoumis à leur Empire, ainſi qu'elle eſt qualifiée dans une inſcription Latine faite pour Philippe II. reconnoiſt pour Patron un pauvre Laboureur, ſaint Iſidore. Paris la premiere ville de l'Univers, qui eſt en effet ce que l'autre n'eſt qu'en idée, reclame pareillement pour Patronne une petite Bergere, Sainte Geneviéve.

La Majeſté des Rois Tres-Chreſtiens, la Majeſté des Rois Catholiques ſi fort oppoſez en tout le reſte, conviennent & s'accordent dans le choix commun qu'ils ont fait de l'eſtat & de la qualité des Protecteurs de la capitale de leurs Royaumes, dans la veneration commune qu'ils ont pour un Payſan & pour une Payſanne. Ils n'ont point de ſecours plus aſſeuré dans leurs plus preſſans beſoins, que de venir implorer leur aſſiſtance à leurs tombeaux, & ils en ont tousjours reſſenti des effets tres-ſalutaires.

Grande & importante leçon pour contrepeſer la vanité humaine! Grande & importante leçon, pour faire apprehender aux Souverains le Roy des Rois qui les humilie de la ſorte juſqu'à mettre au deſſus de leurs teſtes ce qu'ils ont foulé aux pieds! Belle leçon pour nous faire toucher au doigt,

combien la devotion de la Reine estoit éclairée, combien sa crainte estoit ingenieuse !

Pourroit-on douter aprés tant de preuves que MARIE THERESE D'AUSTRICHE n'ait demeuré fixe & immobile dans la crainte de Dieu, ainsi que l'Ecriture l'a observé de Tobie, & qu'elle n'ait perseveré jusqu'à la fin de sa vie, dans un exercice continuel de cette vertu ?

Immobilis in timore Dei permansit. *Tob.* 2 14.

La crainte de Dieu & l'amour du prochain sont deux preceptes si étroitement unis & enchaisnez ensemble, que ce m'est une necessité de passer à ma seconde Partie, pour achever de mettre la derniere main à la premiere, afin de pouvoir verifier dans toute leur étenduë, les paroles de mon texte à Sa Majesté, en vous faisant voir que cette Princesse a joüi pleinement de la recompense que Dieu a promise à ceux qui le craindront.

Timor Domini sanctus permanens in sæculum sæculi. *Ps.* 18.

David nous apprend quelle est l'abondance du bien, quelle est la douceur merveilleuse que Dieu a reservée quelquefois icy-bas sur la terre, à ceux qui auront esté penetrez de cette crainte salutaire.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te ! *Ps.* 30. 20.

C'est qu'il les cache dans le secret de sa face, pour parler aux termes du Prophete ; il les conserve comme à l'abri dans le secret de son cœur ; il les met à couvert de la contradiction, des murmures & des reproches sanglans des hommes ; il les preserve & les garantit du venin & des morsures de leurs langues médisantes ; ils sont les seuls hors des atteintes de la censure & de la calomnie. La crainte du Seigneur leur sert d'un baume précieux & incorruptible, qui maintient leur reputation en son entier, & leur communique une sorte d'immortalité.

Abscondes eos in abscondito faciei tuæ à conturbatione hominum. Proteges eos in tabernaculo tuo à contradictione linguarum. *Ps.* 30. 21.

Voilà justement, MESSIEURS, ce que je me suis engagé de vous faire voir dans mon second point : voilà ce qui est precisément porté dans les dernieres paroles de mon texte. Non seulement il ne s'est trouvé personne qui ait osé ternir l'éclat d'une si belle vie du moindre soufle de son haleine médisante ; mais elle s'est fait autant d'admirateurs & de panegyristes de sa bonté, de sa douceur & de sa charité, qu'il y a eu de glorieux témoins de son regne & de sa vie. *Nec erat qui loqueretur de illa verbum malum.*

IL n'y a rien de plus contraire que la lumiere & les tenebres, rien de plus incompatible que le Soleil & la nuit. Cependant si nous en croyons le Prophete David, il s'en est fait une union & un assemblage merveilleux, pour former le Trosne de Dieu ; car si vous demandez à ce grand Prophete, où Dieu a placé son Tabernacle, il vous répondra que c'est dans le Soleil ; & dans un autre endroit, il vous dira que c'est dans les tenebres. Ne seroit-ce point là un trait de cette éloquence sacrée & divine de l'Ecriture Sainte, dont il ne se rencontre aucune trace ny aucun vestige dans l'éloquence profane des Orateurs d'Athenes & de Rome ? le Saint Esprit nous apprenant par là, mais d'une maniere figurée, que la clarté qui environne l'Essence divine, est si grande, & qu'elle jette des rayons si purs & si vifs, qu'elle couvre de ténebres l'entendement de ceux qui en approchent, comme le Soleil éblouït par la splendeur de sa lumiere les yeux de ceux qui le regardent. *In Sole posuit tabernaculum suum.*

Disons plustost, MESSIEURS, que Dieu a mis son Trosne dans le Soleil à l'égard des Justes, qui s'élevant jusqu'à luy par les lumieres de la Foy touchent & voyent à découvert les veritez les plus cachées ; au lieu que les pecheurs & les infidelles qui ne se conduisent dans la recherche qu'ils font de Dieu, qu'à la faveur des lumieres troubles & confuses de la raison humaine, ne sçauroient percer les ténebres, & dissiper les nuages dont son Trosne est envelopé. *Posuit tenebras latibulum suum.*

Essayons d'appliquer à MARIE THERESE D'AUSTRICHE ce que le Prophete a dit de Dieu. Ne craignons point de verifier en sa personne ces deux passages du Psalmiste dans un autre sens & tout different. Pourquoy ne pas attribuer a une image vivante de la Divinité, ce qui a esté dit de la Divinité mesme ? Faisons-le d'autant plus hardiment, que cette Princesse a esté partagée des deux plus glorieux attributs de la Divinité, la grandeur & la bonté ; & qu'elle s'est renduë mille & mille fois plus recommandable par sa bonté que par sa grandeur, quelque immense & quelque infinie que celle-cy ait esté.

Dieu a mis son Trosne dans le Soleil, puisqu'il l'a fait naistre

naistre d'une Maison que le Soleil voit par tout où il se leve, & qu'il ne se couche jamais pour elle. Dieu a mis son Trosne dans le Soleil, puisqu'il l'a placée sur le Trosne d'un Prince qui a le Soleil pour symbole & pour hieroglyfe; d'un Prince qui voit tout, qui fait tout, qui est present à tout, infatigable comme le Soleil, environné de rayons aussi éclatans & aussi éblouïssans que ceux de ce belle astre. *In Sole posuit tabernaculum suum.*

Mais d'un autre costé, ne pouvons-nous pas dire que Dieu a mis son Trosne dans les ténebres, puisqu'elle a fait souffrir une éclipse & une défaillance à ce Soleil; qu'elle l'a couvert de nuages par sa mort? puisqu'il est bien difficile de representer une vertu qui semble se dérober à la veuë, & par sa propre grandeur, & par la modestie dont elle se couvre, qui a tousjours fuï les regards & les applaudissemens des hommes. *Posuit tenebras latibulum suum.* Comment entrer dans le détail de sa vie privée & domestique? Comment descendre dans le particulier de certaines actions qui paroissent mediocres & sans éclat, & qui ne laissent pas d'estre d'un grand poids & tres-difficiles à pratiquer dans le commerce du monde? Si c'est un jardin tout rempli de roses & de lis; c'est un jardin fermé, *hortus conclusus.* Si c'est une fontaine qui porte l'abondance & la fecondité par tout où elle coule; c'est une fontaine seellée, *fons signatus.* Enfin, si c'est la fille du Roy; c'est une fille dont toute la gloire est interieure & cachée, *filia patris abscondita.* Comment parlerons-nous donc de ces merveilles? *Quid faciemus in die quando alloquenda est?* Je me trompe, MESSIEURS, ce qui fait ma crainte & mon inquietude, doit faire mon asseurance & mon repos, puisque si je ne vous montre pas aujourd'huy toutes les grandeurs de MARIE THERESE D'AUSTRICHE, j'entreray du moins par là en quelque sorte dans l'esprit de son humilité, qui les a voulu dérober à nos yeux: mon silence en dira plus que mes paroles; & il se peut faire que la mesme Providence qui a tendu, pour ainsi dire, comme autant de rideaux & de voiles sur ses grandes qualitez, ne permette pas encore aujourd'huy que les Predicateurs les levent & les découvrent entierement.

Omnis gloria filiæ Regis ab intus.

Voyons donc comme en les entr'ouvrant tant soit peu, de quelle maniere MARIE THERESE D'AUSTRICHE a rempli ses principaux devoirs à l'égard du prochain, en qualité de Fille, d'Epouse & de Mere : & nous trouverons que bien loin qu'on en ait dit du mal dans quelqu'un de ces differens états, elle s'est attiré par tout mille benedictions & mille loüanges. *Nec erat qui loqueretur de illa verbum malum.*

Le devoir des enfans envers leurs parens est le plus ancien & le plus naturel de tous. Aussi le precepte nous en a esté enjoint d'une maniere toute particuliere, si nous en croyons l'observation curieuse de Philon Juif. Ce grand Homme nous assure que de tous les preceptes qui estoient contenus dans les deux Tables de la Loy que Dieu donna à Moyse sur la Montagne, il n'y avoit que celuy qui ordonne d'honorer ses parens, qui fust écrit dans l'étenduë des deux Tables, & qui en remplist l'espace d'un bout à l'autre, au lieu que tous les Commandemens estoient reduits à part sur une colomne, en sorte que ceux qui regardoient le prochain, fussent distinguez & separez par une Table differente de ceux qui avoient Dieu pour objet : afin sans doute de nous insinuer par cette distinction misterieuse, que ce precepte est divin & humain tout ensemble ; & que c'est la plus ancienne dette que nous ayons contractée par nostre naissance, aussi privilegiée que celle dont nous sommes redevable à Dieu mesme.

J'ose dire que peut-estre jamais personne ne s'en acquitta mieux que l'Infante Catholique. Jamais enfant n'eut tant d'attache, de veneration, de complaisance & de respect pour son Pere. En voicy une belle preuve, dont il n'y a guere d'exemple dans l'Histoire, quoy qu'il y en ait une infinité du contraire.

Nostre Princesse ayant atteint l'âge de seize à dix-sept ans, Philippe IV. son Pere fut attaqué d'une maladie tres-dangereuse. Les Grands d'Espagne, particulierement la Noblesse des Royaumes de Valence & d'Arragon, fort mécontens & indignez de voir leur Monarchie autrefois si florissante, qui avoit esté portée au plus haut point de splendeur & de gloire par Charles-Quint ; qui avoit continué dans ce premier lustre sous Philippe II. mais qui avoit commen-

cé à décliner ſous les deux autres Rois ſuivans ; prirent occaſion de la maladie du Prince pour aller en corps ſaluër l'Infante ; & la prier de vouloir prendre en main les reſnes du Gouvernement, & luy déclarer qu'ils avoient reſolu de la proclamer pour leur Souveraine. Au lieu de les écouter & de conſentir à une telle propoſition, l'Infante s'irrite, elle s'emporte d'une noble colere, elle les chaſſa de ſa chambre, aprés avoir traité leur demande de ſacrilege & d'impieté, dont la ſeule penſée luy cauſoit de l'horreur. Bien éloignée de donner dans la manie de ce fils dénaturé de David, qui prévenoit les grands de ſon Eſtat & les careſſoit, afin de pouvoir plus aisément par leur moyen détroſner ſon pere.

Elle montra dans cette occaſion qu'elle eſtoit veritablement fille d'Iſabelle de France ſa Mere ; qui dans une conjoncture toute ſemblable d'un ſouſlevement general de ces meſmes Provinces naturellement fougueuſes & remuantes, & qui ſe reſſouviennent tousjours de leurs anciens privileges, qui les mettoient meſme audeſſus des Rois : Cette Princeſſe, dis-je, voyant avec une extréme douleur que Philippe IV. ſon époux ſortoit de Madrid pour aller chaſtier ſes rebelles, & qu'aucun des Grands ne ſe mettoit en devoir de l'accompagner, elle monta auſſi-toſt à cheval, ſe fit voir dans les ruës de Madrid, alla chez tous les Grands leur reprocher leur lâcheté, & leur repreſenta avec une force heroïque, que c'eſtoit une grande honte, qu'ils laiſſaſſent ainſi partir le Roy pour une expedition auſſi dangereuſe & contre ſes propres Sujets, ſans qu'ils en vouluſſent partager les hazards avec leur Souverain ; que ce n'eſtoit pas là la couſtume de la Nobleſſe Françoiſe qui eſtoit tousjours preſte de verſer juſqu'à la derniere goutte de ſon ſang pour le ſervice de ſon Prince. Elles les encouragea de maniere qu'ils partirent tous pour l'armée, & en ramenerent le Roy glorieux & triomphant.

J'ay un bon garant de ces deux faits hiſtoriques, qu'il me ſemble que perſonne n'a touchez, & qui meritoient bien neanmoins qu'on les relevaſt : principalement le premier qui regarde en particulier noſtre Princeſſe, & qui fait tant à ſon honneur ; puiſque le meſpris d'une Couronne eſt plus glorieux que la Couronne meſme, & qu'il eſt plus

difficile de la rejetter que de la ſouſtenir. Il faloit bien qu'on la jugeaſt capable de gouverner, puiſque le ſouverain commandement luy eſtoit deferé par ceux-là meſme, qui ſe diſent Maiſtres en l'art de regner.

Si MARIE THERESE D'AUSTRICHE a eu tant d'attache & d'amour pour ſon Pere ; bon Prince, à dire le vray, mais peu agiſſant & peu fortuné : quelle doit avoir eſté ſa paſſion pour LOUIS LE GRAND ſon Eſpoux ? Elle a eſté ſi forte, qu'elle la fit éclater dés ſon jeune âge. L'Infante Catholique donnoit à tout moment des marques du penchant & de l'inclination qu'elle avoit conceuë pour ce Prince, qu'elle a tousjours regardé comme luy devant eſtre ſoumiſe un jour. Quand on vouloit obliger l'Infante de faire quelque choſe ou elle ſembloit avoir de la repugnance, on n'avoit qu'à luy dire que le Roy de France le luy commandoit, elle obeïſſoit auſſi-toſt aveuglément & avec un extreme plaiſir : teſmoin ce qui luy arriva une fois, lorſque Philippe IV. ſon Pere ſe promenoit en gondole *al Buen Retiro*, Maiſon de plaiſance aux portes de Madrid, toute environnée de pieces d'eau. On ne put jamais engager l'Infante de s'y embarquer, parce qu'elle apprehendoit fort cet element, ſans que le Roy s'aviſa de luy dire qu'elle ne ſeroit donc point mariée à LOUIS XIV. parce qu'il faloit paſſer la mer pour entrer en France. Quoy qu'elle euſt à peine cinq à ſix ans, elle ſe jetta incontinent dans la barque avec une hardieſſe ſurprenante, tant le Ciel luy avoit inſpiré de penchant & d'inclination pour ce Prince qui luy eſtoit deſtiné. J'ay balancé quelque temps ſi je rapporterois ces particularitez, de crainte qu'en les regardant d'un certain coſté, on ne les traitaſt de minuties indignes de la majeſté de la Chaire ; mais S. Auguſtin m'a determiné, en m'apprenant qu'il ne faut point meſpriſer ce qui paroiſt bas & abjet en apparence, puiſque ces petites choſes qui ſemblent legeres ont eſté les ſemences & les fondemens, la ſource & le principe de toutes les grandes que l'on a veuës & admirées dans la ſuite. *Noli contemnere quod abjectum eſt, inde proceſſit quod miraris.*

S. Auguſt. Hom 36. tom. 10.

Me voicy enfin arrivé au plus bel endroit de la vie de noſtre Grande Reine, qui demanderoit un Panegyrique

regulier, un Eloge tout entier. Mais je vous avouë, MESSIEURS, ma foiblesse; je ne me sens pas assez de force pour soustenir un tel poids; je ne me trouve pas assez d'adresse, pour déployer, comme il le faudroit, toutes les voiles de l'Eloquence. Deux excellens Orateurs de la Compagnie l'ont fait avec tant de delicatesse dans les superbes Mausolées du Corps & du Cœur de la Reine, que ce seroit une temerité de vouloir retoucher à des tableaux faits de si bonne main. Mais que dis-je, MESSIEURS? le tesmoignage que le Roy luy-mesme a rendu de la conduite soumise & respectueuse de cette Auguste Princesse, de son attache & de sa complaisance pour sa Personne sacrée, ne tient-il pas lieu de tous les Eloges qu'on en pourroit faire? Ne nous degage-t-il pas de ceux que nous en ferions effectivement, si Sa Majesté ne nous avoit pas prévenus? Son tesmoignage ne vaut-il pas mieux, & ne l'emporte-t-il pas sur toutes ces masses de pierre, sur ces statuës d'airain, de marbre & de porphyre, qu'on ne manquera pas d'eslever à sa memoire. Pour moy je n'y voudrois point d'autre inscription sepulcrale pour les animer, que ces paroles du Sage: *Vir ejus laudavit eam.* *Proverb. 31.*
Elle a esté loüée par LOUIS LE GRAND *son Espoux.* *28.*
Tout ce qu'on y mettra ensuite, bien loin d'ajouster quelque chose à sa gloire, ne fera rien que la diminuer & l'affoiblir. Sa plus grande loüange vient de LOUIS LE GRAND, l'amour & les delices de ses Peuples, la terreur & l'effroy de ses Ennemis, l'estonnement & l'admiration de tout l'Univers, l'Arbitre souverain de la Paix & de la Guerre, le Destructeur des Duels & de l'Heresie, le Vangeur de l'Innocence opprimée, le Protecteur des Loix & des Arts, le Remunerateur des Sçavans, Vainqueur & Triomphateur de luy-mesme, Moderateur & Emulateur de sa propre gloire.

Fasse le Ciel qu'il soit tousjours grand, tousjours bienfaisant, tousjours semblable à luy-mesme; qu'il puisse voir pousser ces tendres surgeons des Lis, les voir croistre & multiplier à l'infini, les voir transplantez jusqu'aux extremitez de la Terre, par tout ou a volé la gloire de son Nom.

Fasse le Ciel qu'il puisse joüir du privilege que nous

ne liſons point qui ait eſté jamais accordé qu'à un ſeul Roy de l'ancien Teſtament, grand zelateur de la gloire de Dieu & de la religion de ſes Peres, le portrait au naturel de noſtre Prince; puiſqu'on a dit d'Ezechias, qu'il n'y en eut point devant & aprés luy un ſemblable. Que ſes jours ſoient prolongez aux deſpens meſmes des noſtres. Que ce qui a eſté retranché de ceux de la Reine, ſoit ajouſté aux ſiens. Enfin que LOUIS LE GRAND puiſſe eſtre long-temps dans la ſituation admirable ou il paroiſt aujourd'huy.

La Reine a encore eſté loüée par ces Aſtres naiſſans, par ces Anges qu'elle a auſſi-toſt donnez au Ciel qu'à la Terre, dans le genereux ſacrifice qu'elle a fait de cinq Enfans, que la mort luy a enlevez. Aprés avoir imité Clotilde dans les prieres ferventes & aſſiduës qu'elle faiſoit au pied des Autels, pendant que ſon Eſpoux combattoit à la teſte de ſes Armées, elle l'a encore parfaitement imitée dans la reſignation Chreſtienne qu'elle teſmoigna à la mort de ſon Fils, qui luy fit dire dans le tranſport d'une foy vive & animée, qu'elle ne pouvoit s'affliger de la perte d'un Enfant, dont Dieu avoit fait un Roy dans le Ciel.

Poſt eum non fuit ſimilis ei de cunctis Regibus Juda, ſed neque in his qui ante eum præceſſerunt. 4. *Reg.*

Dediſti hereditatem timentibus nomen tuũ. Dies ſuper dies Regis adjicies. *Pſ.* 60 6.7.

Cùm me ſimul laudarent aſtra matutina; & jubilarẽt omnes filii Dei. *Job.* 38. 7.

L'Auguſte Heritier de la Couronne, ce Fils unique, dont Dieu a beni le mariage de ſes plus ſaintes benedictions, ne fait-il pas auſſi le Panegyrique de la Reine? Pour bien juger du preſent qu'elle a fait en le donnant à l'Eſtat, voyons quels Heros nous tenons de deux autres Reines Eſpagnoles, Blanche de Caſtille & Anne d'Auſtriche. L'une nous a donné S. LOUIS & l'autre LOUIS LE GRAND. Quel ſera donc ce noble Rejetton qui vient du meſme Plan? Quel glorieux avenir n'en devons-nous pas eſperer?

N'attendez pas, MESSIEURS, que je m'explique davantage ſur la bonté, la douceur & la charité que la Reine a teſmoignée en toutes occaſions à ſes Sujets. Tous juſqu'aux moindres ont reſſenti des effets de ſon humeur tendre & bien-faiſante; & ils n'auroient pas tous eſté abyſmez de douleur à ſa perte, (il y en a qui en ſont morts) ſi elle ne les avoit pas touſjours traitez en veritable Mere. Pour bien juger de ſa charité, je vous renvoye au portrait que Saint Paul a tracé de cette vertu, tableau qui ſemble

uniquement pour nostre Princesse, & qui est comme l'abregé de sa vie. *La charité est patiente, elle est douce. La charité n'est point envieuse, elle n'est point temeraire & précipitée, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle n'est point dédaigneuse, elle ne cherche point ses propres interests, elle ne se pique point, elle ne s'aigrit point, elle n'a point de mauvais soupçons. Elle ne se réjoüit point de l'injustice, mais elle se réjoüit de la verité, elle tolere tout, elle croit tout, elle espere tout, elle souffre tout.*

Charitas patiens est, benigna est: Charitas non æmulatur, non agit perperam: non inflatur, non est ambitiosa: non quærit quæ sua sunt: non irritatur, non cogitat malũ: non gaudet super iniquitate; congaudet autem veritati: omnia suffert; omnia credit; omnia sperat, omnia sustinet. *1. Cor. 13.*

Nous en avons encore un portrait vivant & animé dans cette Auguste Princesse, qui vient d'assurer le bonheur de la France, par les nouveaux & precieux gages de sa fecondité. L'on peut voir en la regardant comme dans une glace fidele, une image de cette grandeur accommodante & aisée, de cette grandeur civile & obligeante, qui compatit à toutes les miseres du prochain, qui les envisage comme les siennes propres, qui entre dans tous leurs besoins, qui ne cherche qu'à les soulager & à se rendre utile & necessaire à tout le monde. Mais helas! MESSIEURS, ces draps mortuaires qui couvrent de deuïl & de tenebres un Palais tout couvert de gloire, tout ombragé de palmes & de lauriers, me rappellent ailleurs, & m'avertissent qu'il faut necessairement finir par le dernier periode de la vie de MARIE THERESE D'AUSTRICHE: ce qui va faire la morale & la conclusion de ce Discours.

Et arram laureatis foribus induet vestẽ. *Senec. de Consol. ad Polyb.*

COMME la Reine avoit tousjours extremement apprehendé la mort, ce qu'elle a eu de commun avec les plus grands Saints: Dieu a permis que sa derniere heure luy ait esté entierement cachée, & qu'elle soit morte, pour ainsi dire, sans le croire & sans le sentir. Il y avoit beaucoup à craindre, que cette triste pensée l'ayant souvent inquietée pendant sa vie, l'approche de la mort ne la troublast encore davantage; que ce lugubre appareil n'attendrist son cœur & n'augmentast ses allarmes. Mais la Providence divine veillant tousjours au bien de ses Elûs, fit en sorte de luy dérober un spectacle plus douloureux que la mort mesme. Non seulement elle ne vit point venir cette affreuse ennemie du genre humain, elle ne sentit pas mesme ce coup terrible que nous avons tous ressenti si vivement, & dont le simple ressouvenir nous perce

le cœur. Elle a passé par la commune loy du trépas ; mais ç'a esté sans aucun sentiment & sans aucune connoissance. Les craintes, les frayeurs, les ombres pleines d'horreur qui environnent & assiegent en foule le lit des autres mourans, ne se sont point approchées du lieu de son repos.

Bien au contraire, Dieu luy suscita un Ange, un Envoyé du Ciel. N'est-ce pas le nom que S. Jean donne dans son Apocalypse aux Evesques ? Peut-on autrement appeller son propre Pasteur ? Il survint là comme s'il avoit esté mandé exprés ; quoy qu'il fust venu fortuitement & en apparence pour les besoins communs de toute l'Eglise, dont il est le continuel & fidele Mediateur auprés du Prince. Pourrois-je, MESSIEURS, oublier icy un des principaux ornemens de nostre Compagnie, cet heureux Genie qui a le plus contribué à nous approcher du Trosne, à nous introduire dans cet auguste Palais ?

Quoy que nostre Seigneur n'eust pas besoin du secours des Anges dans son agonie ; l'Ecriture neanmoins marque expressément qu'un Ange luy apparut du ciel, pour le conforter : en quoy il nous a voulu donner l'exemple de nous faire assister au lit de la mort, par quelqu'un de ces Anges visibles préposez à la conduite du petit monde, figures des Intelligences qui donnent le mouvement au grand. Ce secours n'avoit donc garde de manquer à la Reine : une des personnes de tout le Royaume la plus capable de la rassurer, se trouva là à point nommé, pour luy rendre ses derniers devoirs comme son Archevesque, & pour écarter, s'il en eust esté besoin, par ses vives, profondes & penetrantes lumieres, tous ces vains phantosmes que nous ne voyons que trop souvent s'emparer de l'esprit des autres moribonds. Il accourut aussi-tost, il la munit du S. Viatique, il luy administra le Pain des Anges, le Pain des forts. Il luy dit sans autre preparatoin ces paroles qui sont trop belles & trop Chrestiennes pour n'avoir pas esté recueillies, & qu'on me sçaura gré d'inserer icy.

Apparuit ei Angelus de cælo, confortans eum. *Luc.* 22. 4.

Dieu vous a visité, MADAME, *par une douloureuse maladie, & vous l'avez receu avec un respect & une patience, qui a donné de l'édification à tout le monde. Il s'approche de vous à ce moment d'un maniere bien plus avantageuse, puisque*

que c'est pour s'unir à vous, & pour vous unir avec luy : ce precieux gage de son amour qu'il vous a laissé sur la terre, ne vous a esté accordé que pour vous rendre immortelle dans le Ciel. Il ne faut plus songer, MADAME, *qu'à cette couronne precieuse ; il l'a preparée pour ses Elûs, & la terre entiere vous seroit nuisible, si elle vous empeschoit d'estre mise dans ce nombre. Ce Dieu fait humble jusqu'à l'aneantissement, demande à vostre esprit & à vostre cœur de vous humilier devant luy. Les Souverains ne luy plaisent jamais mieux qu'en cet estat. Croire en luy, l'aimer uniquement, s'offrir en sacrifice à sa majesté divine, sçavoir se conformer entierement à ses ordres. Voilà,* MADAME, *la preparation qu'il demande de vous, & sans laquelle vous devez tout craindre, & n'avez aucun bien à esperer. Faites,* MADAME, *reflexion sur ces sentimens, vous n'avez aucun temps à perdre ; & songez, que de la bonne ou de la mauvaise disposition que vous apporterez à cette derniere action Chrestienne, depend peut-estre le bonheur de vostre eternité.*

Oserois-je prendre la liberté d'avancer icy par forme de pieuse conjecture, qu'il semble que Dieu ait permis qu'on n'eust pas le temps d'administrer à cette Princesse la sainte Onction des mourans ; comme s'il nous avoit voulu monstrer par là visiblement en quelque sorte l'innocence & la pureté de ses mœurs ; la bonne odeur & l'onction miraculeuse de sa vie veritablement Chrestienne, suppleant en quelque sorte au défaut de celle-cy.

Car il paroist par la recherche de la plus haute antiquité Ecclesiastique, que l'on ne donnoit gueres le Sacrement de l'Extreme-Onction aux personnes de mœurs irreprochables & de sainte vie. Tesmoins les Athanases, les Chrysostomes, les Naziânzes, sans parler d'une infinité d'autres Saints rapportez par Gregoire de Tours, où il n'en est fait aucune mention dans leur Histoire, si exacte & si circonstantiée d'ailleurs.

La raison de cette conduite est fondée sur ce que l'Eglise a tousjours regardé l'Huile sacrée des Infirmes, comme la consommation de la Penitence, comme un baume salutaire qui sert à consolider les playes, qui sert à expier les restes des pechez ; c'est-à-dire, la langueur & l'infirmité que l'ame a contractée par l'habitude du peché, com-

me l'explique le Catechisme du Concile de Trente. *Etsi in peccatis sit, remittentur ei*, dit formellement l'Apôtre S. Jacques : d'où vient qu'on la donnoit autrefois avant le saint Viatique ; coustume que l'on observe encore aujourd'huy en quelques Dioceses ; & elle tient lieu pour lors de preparation à la divine Eucharistie.

Il est certain que l'usage constamment estably en plusieurs Provinces, porte de ne point administrer ce Sacrement aux enfans qui n'ont pas atteint l'âge de discretion ; l'Eglise ne jugeant pas qu'il y ait rien à nettoier des fautes contractées en Adam dans ces ames tendres & timorées, qu'elle présuppose avoir conservé leur innocence baptismale.

La voix du peuple, qui est si souvent la voix de Dieu, ne dit-elle pas quelque chose d'approchant de la Reine ? Ce consentement unanime de tous les Fideles sur le bruit qui s'est respandu de sa sainteté, n'est-il pas d'un heureux presage ? N'a-t-il pas accoustumé de devancer l'Oracle de l'Eglise, emané du centre de la Verité ; de la Chaire Apostolique, qui ne fut jamais plus en droit de regler l'objet du culte des Fideles, qu'aujourd'huy qu'elle est si dignement remplie par un Souverain Pontife qui est la sainteté mesme.

Quoy qu'il en soit de ce raisonnement que je soumets à la décision de mes Superieurs, estant fortement persuadé avec toute l'Eglise, que ce Sacrement a esté institué par JESUS-CHRIST pour relever nostre courage, & pour nous faciliter l'entrée du Ciel au sortir de cette vie, & que tout Chrestien doit souhaiter d'estre en estat de le recevoir, autant qu'il est possible, avec toute la religion & la pieté requises. S'il est permis de presumer de la sorte, de la privation de ce Sacrement à l'égard de nostre Princesse, nous pouvons dire avec bien plus de fondement & d'assurance de la privation de sa vie, arrivée dans le plus florissant estat de son âge, ce que S. Basile de Seleucie a dit du premier exemple de la mort, qui a paru dans le monde. *O res inopinatas ! in mortis vestibulo tabula resurrectionis legitur.* O merveille surprenante & inouïe ! l'on voit dans le vestibule du temple de la mort, un tableau vivant & animé de la resurrection. Comment un tel prodige est-il possible ? &

cela n'enveloppe-t-il pas contradiction ? N'en doutons point, MESSIEURS, puisque l'innocent Abel, la premiere & la plus expresse figure de JESUS-CHRIST, a subi le premier la commune loy du trepas. Il semble qu'une loy faite pour des coupables, qui s'estoient attiré eux-mesmes ce chastiment par leur prevarication criminelle, devoit estre premierement executée sur leurs personnes, & qu'ils en devoient subir les premiers la peine. Cependant l'innocent Abel est immolé; assurément que Dieu nous a voulu donner par là un arrhe & un gage certain de la resurrection : en faisant que la mort servist de passage à la vie, & qu'elle devinst pleige & caution de l'immortalité.

C'est que Dieu qui est misericordieux dans le plus fort mesme de sa colere, a voulu nous faire luire au travers & au milieu mesme des ombres de la mort & de ses plus épaisses tenebres un rayon d'esperance & de resurrection: *Et mortis primam viam, mortis dissolutionem fore spondet.*

Cette mort prematurée prouve manifestement qu'il y a une autre vie meilleure que celle-cy, pour recompenser les justes: & comme un Pere a dit, parlant du sacrifice d'Abraham, que c'estoit une sorte d'engagement que Dieu prenoit pour immoler un jour son propre Fils, afin de ne se pas laisser vaincre en magnanimité & en grandeur de courage par les hommes : aussi la mort avancée d'Abel, est une autre sorte d'engagement que Dieu prenoit d'une resurrection glorieuse, pour le dedommager dans l'eternité de ce qu'il avoit perdu dans le temps. *O rés inopinatas! in mortis vestibulo tabula resurrectionis legitur.*

Disons donc de nostre auguste Princesse, enlevée au milieu de sa course par un jugement de Dieu, qu'il ne nous est pas permis de sonder, ce qui a esté dit autrefois d'une grande Imperatrice, qu'elle n'a quitté le Royaume de la Terre, que pour entrer en possession de celuy du Ciel; qu'elle n'a perdu qu'une Couronne corruptible, pour acquerir la Couronne d'immortalité & de gloire: (la couronne des Rois, quelque fermée qu'on la fasse, estant à jour, tousjours entr'ouverte aux traits funestes que la mort y decoche à toute heure) en un mot, qu'elle n'a fait que passer d'un Trosne à un autre.

Si cette mort avancée de la Reine est un signe & un

Regina Austri surget in judicio cum generatione illa, & condemnabit eam: quia venit à finibus terræ audire sapientiam Salomonis: & ecce plus quàm Salomon hic. *Matth. 12. 42.*

presage de resurrection glorieuse pour elle : ne devons-nous pas au contraire apprehender qu'elle ne devienne un signe de reprobation pour tant de mauvais Chrestiens, & qu'elle ne s'esleve au jour du Jugement, comme une autre Reine de Saba, pour leur reprocher leur peu de foy & de religion, le peu de cas & de profit qu'ils ont fait de tant de grands exemples qu'elle a donné à son siecle. Je n'entre point dans le détail des merveilleux rapports qui paroissent icy : je sçay trop bien devant & pour qui j'ay l'honneur de parler. Nous sommes trop vivement penetrez de reconnoissance pour nostre genereux Bienfacteur, pour le perdre tant soit peu de veuë.

Quelle opposition des vertus de MARIE THERESE D'AUSTRICHE à nos defauts ! Quel esloignement de sa conduite à la nostre ! Nostre corps a esté plongé dans les eaux salutaires du Baptesme ; mais nostre cœur est tousjours plongé dans l'amour du siecle. Nostre front a esté marqué du signe de la Croix, du seau & du caractere des Prédestinez ; mais nostre cœur l'abhorre, nostre front en rougit, nostre bouche le desavouë ; nous ne sommes pas dignes de porter un si beau nom, en menant une vie si peu conforme à nostre estat.

La raison de ce desordre vient de ce que la crainte de Dieu est entierement bannie du cœur des hommes, qu'ils errent sans cesse au gré de leurs desirs, qu'ils se laissent aller au torrent du siecle, au poids de la cupidité qui les entraisne. Le panchant qu'ils ont pour les choses caduques & perissables, est si grand, qu'ils se laissent seduire par leurs moindres attraits.

Comment ferons-nous donc, pour nous garantir de tant d'écueils ? Comment ferons-nous, pour nous mettre à couvert de tant d'ennemis ? Courons au tombeau de nostre Princesse ; c'est une escole ouverte, où elle nous enseigne un moien infaillible de nous tirer de tous ces pieges. Ecoutez-la, MESSIEURS. *Venite, filii, audite me, timorem Domini docebo vos.* Venez, mes enfans, venez, mes fideles sujets, je vous apprendrai à craindre le Seigneur, à honorer le Roy, & à aimer vostre prochain. Ne courez point aprés ces imaginaires grandeurs du monde, qui nous eschappent au moment que nous commençons à en jouïr. Ne courez

Ps. 33. 12.

point aprés ces richesses, qui traisnent tost ou tard l'injustice aprés elles, si l'injustice ne les devance. Ne courez point aprés ces plaisirs détrempez de tant d'amertumes, qui ne laissent que des remords cuisans & des repentirs éternels. Ne courez point aprés cette vaine gloire, qui n'est rien; si vous avez à vous glorifier, glorifiez-vous comme moy dans le Seigneur. Voilà tout ce qui m'est resté de ma grandeur: voilà tout ce qui fait le sujet de ma joye & de ma felicité éternelle: voilà l'effet qu'a produit en moy la crainte de Dieu: *Venite, filii, audite me, timorem Domini docebo vos.*

Qui gloriatur, in Domino glorietur. 1. Cor. 31.

Qu'un tel exemple nous confonde d'une sainte honte: apprenons dans nostre bassesse à craindre le Seigneur, aprés avoir veu une telle Majesté soumise si genereusement à Dieu. Tremblons à la veuë d'une si profonde humiliation dans le premier Trosne du monde; c'est le vray moyen de ne point apprehender un jour à l'article de la mort, la rigueur des jugemens de Dieu, dans ce jour de calamité & de misere, dans ce jour décisif de nostre bienheureuse ou malheureuse éternité. C'est le conseil que nous donne S. Augustin, de chasser la crainte par la crainte. *Metuamus, ut non metuamus.*

Pourquoy ne craindrions-nous pas, MESSIEURS? Pourquoy ne serions-nous pas frappez d'une crainte salutaire sur l'incertitude de nostre destinée? puisque nous ne sommes pas tout-à-fait exempts d'apprehension & de crainte pour le salut de cette grande Reine, quelque remplie de vertus qu'elle nous ait paru. Dieu nous enseigne qu'il découvre des fautes dans les ames les plus pures & les plus innocentes, qu'il apperçoit des taches dans les Anges mesmes. Prions donc la divine Bonté, qu'il luy plaise vouloir expier ce que la fragilité humaine n'auroit peu éviter dans cette religieuse Princesse. Unissons nos vœux & nos prieres à celles de toute l'Eglise, afin d'obtenir de sa misericode infinie, que la Reine, aprés avoir esté l'exemple & l'édification de tous les Fidéles icy-bas sur la terre, puisse estre encore réverée bien-tost sur ces mesmes Autels, comme l'Ange tutelaire, & la Protectrice de la France dans le Ciel.

DISCOURS

Prononcé le 2. May 1684.

PAR MONSIEUR DE LA FONTAINE, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Colbert Ministre & Secretaire d'Estat.

MESSIEURS,

JE vous supplie d'ajouster encore une grace à celle que vous m'avez faite : c'est de ne point attendre de moy un remercîment proportionné à la grandeur de vostre bienfait. Ce n'est pas que je n'en aye une extrême reconnoissance ; mais il y a de certaines choses que l'on sent mieux qu'on ne les exprime : & bien que chacun soit éloquent dans sa passion, il est de la mienne comme de ces vases qui estant trop pleins, ne permettent pas à la liqueur de sortir. Vous voyez, MESSIEURS, par mon ingenuité, & par le peu d'art dont j'accompagne ce que je dis, que c'est le cœur qui vous remercie & non pas l'esprit.

En effet, ma joye ne seroit pas raisonnable si elle pouvoit estre plus moderée. Vous me recevez en un Corps, où non seulement on apprend à arranger les paroles, on y apprend aussi les paroles mesmes, leur vray usage, toute leur beauté & leur force. Vous declarez le caractere de chacune, estant, pour ainsi dire, nommez afin de regler les limites de la poësie & de la prose, aussi bien que ceux de la conversation & des Livres. Vous sçavez, MESSIEURS, également bien la langue des Dieux & celle des hommes. J'éleverois au dessus de toutes choses ces deux talens, sans un troisiéme qui les surpasse ; c'est le langage de la pieté, qui tout excellent qu'il est, ne laisse pas de vous estre familier. Les deux autres langues ne devroient estre que les servantes de celle-cy. Je devrois l'avoir apprise en vos compositions, où elle éclate avec tant de majesté & de graces. Vous me l'enseignerez beau-

coup mieux lors que vous joindrés la conversation aux preceptes.

Aprés tous ces avantages il ne se faut pas estonner si vous exercez une autorité souveraine dans la republique des Lettres ; quelques applaudissemens que les plus heureuses productions de l'esprit ayent remportez, on ne s'assure point de leur prix, si vostre approbation ne confirme celle du public. Vos jugemens ne ressemblent pas à ceux du Senat de la vieille Rome ; on en appelloit au peuple ; en France le peuple ne juge point aprés vous ; il se soumet sans replique à vos sentimens. Cette jurisdiction si respectée, c'est vostre merite qui l'a establie ; ce sont les ouvrages que vous donnez au public, & qui sont autant de parfaits modeles pour tous les genres d'écrire, pour tous les stiles.

On ne sçauroit mieux representer le genie de la Nation, que par ce Dieu qui sçavoit paroistre sous mille formes ; l'esprit des François est une veritable Protée ; vous luy enseignez à pratiquer ces enchantemens ; soit qu'il se presente sous la figure d'un Poëte, ou sous celle d'un Orateur ; soit qu'il ait pour but ou de plaire, ou de profiter, d'émouvoir les cœurs & sur le theatre & dans la tribune : enfin quoy qu'il fasse il ne peut mieux faire que de s'instruire dans vostre école. Je ne sçais qu'un point qu'il n'ait pû encore atteindre parfaitement : ce sont les loüanges d'un Prince qui joint aux titres de Victorieux & d'Auguste celuy de Protecteur des sciences & des belles Lettres. Ce sujet, MESSIEURS, est au dessus des paroles ; il faut que vous-mesmes vous l'avoüyez. Vous avez beau enrichir la langue de nouveaux tresors, je n'en trouve point qui soient du prix des actions de nostre Monarque : quelle gloire me sera-ce donc de partager avec vous la protection particuliere d'un Roy, que non seulement les Académies, mais les Republiques, les Royaumes mesmes demandent pour protecteur & pour maistre.

Quand l'Académie Françoise commença de naistre, il ne sembloit pas que l'on pust ajouster du lustre à celuy que le Cardinal de Richelieu luy donna. C'estoit un ministre redoutable aux Rois, il avoit doublement triomphé de l'heresie, & par la persuasion & par la force : il avoit détruit

ses principaux fondemens, & se proposoit de renverser ceux de cette grandeur, qui ne se promettoit pas moins que l'Empire de tout le monde, je veux dire, de la Monarchie d'Espagne. Quand il n'auroit remporté de son ministere que la gloire d'un tel projet, ce seroit encore beaucoup; il alla plus loin; il sçût ménager des associations & des ligues contre le Colosse qu'il vouloit que l'on abbatist: il luy donna des atteintes qui l'esbranlerent: mais ce dessein dans la suite n'en fut que plus malaisé à executer; car la jalousie & la crainte firent tourner contre nous ces mesmes armes, & ce que nous avions entrepris avec l'ayde des autres Princes, il a falu que LOUIS LE GRAND l'ait achevé malgré eux.

Aprés la mort de vostre premier Protecteur, vous luy fistes succeder un Chancelier consommé dans les affaires aussi bien que dans les loix; amateur des Lettres, grand personnage, & de qui l'esprit a conservé sa vigueur jusques aux derniers momens, quelques attaques que la fortune qui en veut tousjours aux grands hommes luy eust données.

Enfin nostre Prince a mis cette Compagnie en un si haut point, que les personnes les plus élevées tiennent à honneur d'estre de ce Corps. Moy qui vous en fais le remerciment je n'y puis paroistre sans vous faire regreter celuy à qui je succede dans cette place; homme dont le nom ne mourra jamais, infatigable Ministre qui a merité si long-temps les bonnes graces de son Maistre; combien dignement s'est-il acquité de tous les emplois qui luy ont esté confiez? combien de fidelité, de lumieres, d'exactitude, de vigilance? il aimoit les Lettres & les Sçavans, & les a favorisez autant qu'il a pû.

J'en dirois beaucoup davantage s'il ne me faloit passer au Monarque qui nous honore aujourd'huy de sa protection particuliere: tout le monde sçait de quel poids elle est: n'a t'elle pas fait restituer des Estats dans le fond du Nord dés la moindre instance que nostre Prince en a faite? Le nom de LOUIS ne tient-il pas lieu à nos Alliez de legions & de flotes? quelques-uns se sont estonnez qu'il ait bien voulu recevoir de vous le mesme titre que des souverains tiendroient à honneur qu'il eust receu d'eux; mais pour moy je métonnerois

nerois s'il l'eust refusé : y a-t-il rien de trop élevé pour les Lettres ? Alexandre ne consideroit-il pas son precepteur comme une des principales personnes de son Estat ? ne s'est-il pas mis en quelque façon à costé de Diogene ? n'avoit-il pas tousjours un Homere dans sa cassette ? je sçais bien que c'est quelque chose de plus considerable d'estre l'arbitre de l'Europe que celuy d'une partie de la Grece ; mais ny l'Europe ni tout le monde ne reconnoist rien que l'on doive mettre au dessus des Lettres.

Je n'entreprends ny ce parallelle, ny tout l'éloge de LOUIS LE GRAND ; il me faudroit beaucoup plus de temps que vous n'avez coustume d'en accorder, & beaucoup plus de capacité que je n'en ay. Comment representerois-je en détail un nombre infini de vertus morales & politiques ; le bon ordre en tout, la sagesse, la fermeté, le zele de la Religion & de la Justice, le secret & la prevoyance, l'art de vaincre, celuy de sçavoir user de la victoire, & la moderation qui suit ces deux choses si rarement, enfin ce qui fait un parfait Monarque ? Tout cela accompagné de majesté & des graces de la personne ; car ce point y entre comme les autres ; c'est celuy qui a le plus contribué à donner au monde ses premiers maistres : nostre Prince ne fait rien qui ne soit orné de graces, soit qu'il donne, soit qu'il refuse ; car outre qu'il ne refuse que quand il le doit, c'est d'une maniere qui adoucit le chagrin de n'avoir pas obtenu ce qu'on luy demande : s'il m'est permis de descendre jusqu'à moy contre les preceptes de la Rethorique qui veulent que l'oraison aille tousjours en croissant, un simple clin d'œil m'a renvoyé, je ne diray pas satisfait, mais plus que comblé.

C'est à vous, MESSIEURS, que je dois laisser faire un si digne éloge : on diroit que la providence a reservé pour le regne de LOUIS LE GRAND des hommes capables de celebrer les actions de ce Prince : car bien que tant de victoires l'assurent de l'immortalité, ne craignons point de le dire ; les Muses ne sont point inutiles à la reputation des Heros : quelle obligation Trajan n'a-t-il pas à Pline le jeune ? les Oraisons pour Ligarius & pour Marcellus ne sont-elles pas encore à present honneur à la clemence de Jules Cesar ? pour ne rien dire d'Achilles & d'Enée qu'on n'a alleguez que trop de fois comme redevables à Virgile & à Home-

re de tout ce bruit qu'ils font dans le monde depuis tant d'années.

Quand LOUIS LE GRAND feroit né en un fiecle rude & groffier, il ne laifferoit pas d'eftre vray qu'il auroit reduit l'Herefie aux derniers abois; accrû l'heritage de fes Peres; replanté les bornes de noftre ancienne domination; reprimé la manie des duels fi funeftes à ce Royaume, & dont la fureur a fouvent rendu la paix prefque auffi fanglante que la guerre; protegé fes alliez, & tenu inviolablement fa parole, ce que peu de Rois ont accouftumé de faire. Cependant il feroit à craindre que le temps qui peut tout fur les affaires humaines ne diminuât au moins l'éclat de tant de merveilles s'il n'avoit par la force de les eftouffer; vos plumes fçavantes les garentiront de cette injure; la pofterité, inftruite par vos écrits, admirera auffi bien que nous un Prince qui ne peut eftre affez admiré.

Quand je confidere toutes ces chofes je fuis excité de prendre la lire pour les chanter; mais la connoiffance de ma foibleffe me retient: il ne feroit pas jufte de deshonorer une fi belle vie par des chanfons groffieres comme les miennes: je me contenteray, MESSIEURS, de goufter la douceur des voftres, s'il m'eft impoffible de les imiter: la feule chofe dont je puis refpondre, c'eft de ne manquer jamais pour vous ny de refpect ny de gratitude.

RÉPONSE

DE MONSIEUR L'ABBÉ DE LA CHAMBRE au difcours de Monfieur de la Fontaine le jour de fa Reception.

MONSIEUR,

L'Académie Françoife n'avoit pas encore effuyé fes larmes fur la mort de la Reine, perte la plus fenfible qu'elle pouvoit jamais faire, puifqu'elle l'a partagée avec fon Au-

guste Protecteur ; qu'elle s'est veuë presqu'aussi-tost replongée dans une nouvelle affliction, en regretant un Ministre qu'elle a tousjours regardé comme son support & son appui.

Elle a encore esté depuis frappée d'un coup bien funeste dans la personne du plus ancien de la Compagnie, sans compter qu'elle avoit desja changé ses lauriers en cyprés par le retranchement d'un de ses principaux Officiers que la mort lùy a ravi.

Tellement que cette année a esté pour elle un année de deüil & d'affliction par la triste & fatale conjoncture de tant de funerailles ; & elle ne ressentit jamais coup sur coup tant de surcharges de deplaisir & de douleur.

Jugez, MONSIEUR, combien elle doit estre sensible à la joye qu'elle a de vous posseder aprés tant d'agitations & de tempestes, puisque vous luy faite quitter ses habits de deüil, & qu'elle commence à réparer ses pertes par une acquisition nouvelle, qui luy plaist d'autant plus, qu'elle en a fait tout d'un temps une autre tres-considerable, telle que la Compagnie doit souhaiter d'en faire tousjours de pareilles & pour son utilité particuliere, & pour l'attente du Public, à qui elle est comptable de son choix.

L'Académie reconnoist en vous, MONSIEUR, un de ces excellens Ouvriers, un de ces fameux Artisans de la belle Gloire, qui la va soulager dans les travaux qu'elle a entrepris pour l'ornement de la France, & pour perpetuer la memoire d'un Regne si fecond en merveilles.

Elle reconnoist en vous un genie aisé, facile, plein de delicatesse & de naïveté, quelque chose d'original, & qui dans sa simplicité apparente & sous un air négligé, renferme de grands tresors & de grandes beautez.

Si ma profession ne m'avoit point sevré de bonne heure des douceurs de la Poësie, si j'estois plus versé dans la lecture de vos Fables, j'en ferois ici des esloges proportionnez à leur merite.

A vous dire le vray MONSIEUR, nous avions besoin d'un bon Sujet pour adoucir les amertumes d'une separation aussi douloureuse à nostre égard, qu'est celle de Mon-

sieur COLBERT, auquel vous succedez. Nous avions besoin de quelque illustre qui le remplaçast, pour nous aider à nous consoler de la perte d'un Confrere, dont la memoire nous sera à jamais chere, dont les bontez ne s'effaceront jamais de nos cœurs.

Vous devez, MONSIEUR, l'oublier moins que personne: Car je suis en droit de vous dire avec toute l'autorité que ma Charge me donne (Charge que le sort qui ne fut jamais plus aveugle m'a imposée bien loin de mes desirs, & qui convenoit mieux à tout autre dans une Reception comme celle-cy.) Vous devez, dis-je, MONSIEUR, vous souvenir sans cesse de celuy dont vous occupez la place, pour remplir parfaitement vos devoirs, & pour satisfaire aux obligations que vous contractez indispensablement en prenant séance dans cette Assemblée, aujourd'hui que vous entrez en societé vous nous.

Il a aimé passionnément les belles Lettres, il a aimé avec autant d'ardeur les beaux Arts, il a aimé le travail jusqu'à l'excés; & il a rapporté ces trois choses à la gloire de son Prince. Il s'en est servi comme d'autant d'instrumens & de moyens pour porter le nom de nostre invincible Monarque à ce haut faiste de grandeur où nous l'admirons, & ou nous le perdons si souvent de veuë.

Ne sont-ce pas là, MESSIEURS, toutes les qualitez requises dans un veritable Académicien François? N'est-ce pas là tout nostre emploi & toute l'occupation de nostre vie.

Car si le travail en general distingue l'homme des animaux presque autant que la parole, puisqu'il est le seul qui travaille dans quelque veuë particuliere poussé par un autre motif que celuy de la necessité: travailler pour la gloire du Prince, consacrer uniquement toutes ses veilles à son honneur, ne se proposer point d'autre but que l'éternité de son nom, rapporter là toutes ses estudes? Voilà l'ame & la vie de nos exercices. Voilà ce qui nous distingue de tous les autres gens de Lettres. Voilà ce qui nous met au dessus de l'envie. Voilà le comble de nostre joye. Malheur à nous, si nous y manquons.

Ne comptez donc pour rien, MONSIEUR, tout ce que vous avez fait par le passé. Le Louvre vous inspirera de

plus belles choses, de plus nobles & de plus grandes idées que n'auroit jamais fait le Parnasse. Songez jour & nuit que vous allez dorénavant travailler sous les yeux d'un Prince qui s'informera du progrés que vous ferez dans le chemin de la Vertu, & qui ne vous considerera qu'autant que vous y aspirerez de la bonne sorte. Songez que ces mesmes paroles que vous venez de prononcer, & que nous insererons dans nos Registres, plus vous avez pris peine à les polir & à les choisir, plus elles vous condamneroient un jour, si vos actions se trouvoient contraires; si vous ne preniez à tâche de joindre la pureté des mœurs & de la doctrine, la pureté du cœur & de l'esprit, à la pureté du stile & du langage qui n'est rien, à le bien prendre, sans l'autre. Les Payens mesme en sont convenus.

Que si un grand Capitaine estranger disoit il n'y a pas long-temps; Qu'il envioit le bonheur de la Noblesse Françoise accoustumée à combattre sous un Prince belliqueux, tesmoin oculaire, spectateur assidu de ses services: Qu'il n'avoit jamais pu arriver là, quelques Sieges qu'il eust faits, quelques batailles qu'il eust données: Que c'estoit la seule chose qui manquoit à sa fortune: Et qu'il mourroit content, s'il luy estoit arrivé de mettre une seule fois l'espée à la main sous les yeux de son Maistre: Quelle plus glorieuse récompense peut jamais esperer un homme de Lettres, que d'estre admis dans ce sacré Palais, sous la protection du plus grand Roy du monde, à l'ombre de ses palmes & de ses lauriers.

Le voila encor eluy-mesme une autre fois en personne à la teste de ses armées à la veille de faire de nouvelles moissons dans le champ de la Gloire. Pourrions-nous demeurer simples spectateurs? Pourrions-nous languir dans une molle & lâche oisiveté, pendant que nostre Chef, nostre Pere & nostre Maistre se montre tousjours de plus en plus infatigable au travail, qu'il sacrifie son repos, qu'il consume ses plus florissantes années dans le rude & penible mestier de la Guerre pour le bien de son Estat, pour assurer le repos de ses Peuples?

Non, MESSIEURS, une négligence si criminelle ne nous sera jamais imputée. Rien de pareil n'est à craindre du Genie Académique, tout bruslant d'ardeur pour SA MAJESTE', & qui ne respire qu'aprés les occasions de signaler son zele.

Travaillons donc, MESSIEURS, à luy faire de nouvelles couronnes. Préparons-nous pour aller au devant de ſon Char. Soit qu'il revienne Vainqueur ou Pacifique, il ſera tousjours Triomphant. Le paſſé nous eſt un bon garant de l'avenir.

Toutes ſes démarches, ſoit pour la Paix, ſoit pour la Guerre, ſe feront tousjours dans un ſentier éclatant & lumineux. Elles laiſſeront par tous les lieux de ſon paſſage une trace continuelle de ſplendeur & de lumiere auſſi durable que le chemin des Dieux de la Fable marqué dans le Ciel. Cette voye lactée, ce chemin brillant formé de l'amas & du concours de tant d'étoiles, fait le ſujet ordinaire des obſervations des Aſtronomes ; & les voyes de LOUIS LE GRAND toutes marquées d'un nombre infini de prodiges & de hauts faits, feront l'objet éternel des regards, des acclamations & des applaudiſſemens de l'Académie Françoiſe.

COMPLIMENT

Fait le 9. Juin 1684.

PAR MONSIEUR CHARPENTIER, à Monſieur le Duc de Richelieu ſur la mort de Madame la Ducheſſe de Richelieu.

MONSEIGNEUR,

Tout ce qui porte le nom du Grand Cardinal de Richelieu ſera tousjours en veneration à l'Académie Françoiſe. Elle luy eſt redevable de la premiere idée de ſon eſtabliſſement auſſi bien que des premieres faveurs de LOUIS LE JUSTE, & à juger de ſa deſtinée par le cours ordinaire des choſes, elle ne ſeroit point parvenuë à la gloire ou nous la voyons, ſi ce Miniſtre incomparable ne luy en avoit préparé les voyes. C'eſt donc, MONSEIGNEUR, par un engagement de devoir & de reconnoiſſance que je viens vous aſſurer au nom de cette Compagnie la part qu'elle prend en

la perte que vous avez faite. Elle est entrée dans vostre douleur par tous les endroits qui vous la pouvoient rendre plus sensible, & elle a compris qu'une union que le merite & la vertu avoit formée ne pouvoit se rompre sans vous remplir le cœur d'amertume. Vous luy ferez la justice, MONSEIGNEUR, que la sincerité anime ses paroles & que vous trouverez tousjours dans les particuliers qui la composent un zele veritable pour vostre personne, & un respect infini pour la memoire de son illustre Fondateur.

DISCOURS

Prononcé le 3. Juillet. 1684.

PAR MONSIEUR BOYLEAU DESPREAUX lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de Bezons Conseiller d'Estat.

MESSIEURS,

L'honneur que je reçois aujourd'huy est quelque chose pour moy de si grand, de si extraordinaire, de si peu attendu ; & tant de sortes de raisons sembloient devoir pour jamais m'en exclure, que dans le moment mesme où je vous en fais mes remercimens, je ne sçay encore ce que je dois croire. Est-il possible, est-il bien vrai que vous m'avez en effet jugé digne d'estre admis dans cette illustre Compagnie, dont le fameux establissement ne fait guere moins d'honneur à la memoire du Cardinal de Richelieu, que tant de choses merveilleuses qui ont esté executées sous son ministere ? Et que penseroit ce grand Homme ? Que penseroit ce sage Chancelier qui a possedé aprés luy la dignité de vostre Protecteur, & aprés lequel vous avez jugé ne pouvoir choisir d'autre Protecteur que le Roy mesme ? Que penseroient-ils, dis-je, s'ils me voyoient aujourd'hui entrer dans ce Corps si celebre, l'objet de leurs soins & de leur estime, & où par les loix qu'ils ont establies, par les maximes qu'ils ont maintenuës, personne ne doit estre receu qui ne soit d'un merite

sans reproche, d'un esprit hors du commun, en un mot, semblable à vous? mais à qui est-ce encore que je succede dans la place que vous m'y donnez? N'est-ce pas à un Homme également considerable, & par ses grands emplois, & par sa profonde capacité dans les affaires; qui tenoit une des premieres places dans le Conseil, & qui en tant d'importantes occasions a esté honoré de la plus étroite confiance de son Prince, à un Magistrat non moins sage qu'éclairé, vigilant, laborieux, & avec lequel, plus je m'examine, moins je me trouve de proportion.

Monsieur de Bezons Conseiller d'Estat.

Je sçai bien, MESSIEURS, & personne ne l'ignore, que dans le choix que vous faites des Hommes propres à remplir les places vacantes de vostre sçavante Assemblée, vous n'avez égard ni au rang ni à la dignité: que la politesse, le sçavoir, la connoissance des belles lettres, ouvrent chez vous l'entrée aux honnestes gens, & que vous ne croyez point remplacer indignement un Magistrat du premier ordre, un Ministre de la plus haute élevation, en lui substituant un Poëte celebre, un Ecrivain illustre par ses ouvrages, & qui n'a souvent d'autre dignité que celle que son merite luy donne sur le Parnasse. Mais en qualité mesme d'Homme de lettres, que puis-je vous offrir, qui soit digne de la grace dont vous m'honorez! Seroit-ce un foible recueïl de Poësies qu'une temerité heureuse, & quelque adroite imitation des Anciens ont fait valoir, plustost que la beauté des pensées, ni la richesse des expressions? Seroit-ce une traduction si éloignée de ces grands chefs-d'œuvres que vous nous donnez tous les jours, & où vous faites si glorieusement revivre les Thucydides, les Xenophons, les Tacites, & tous ces autres celebres Heros de la sçavante Antiquité? Non, MESSIEURS, vous connoissez trop bien la juste valeur des choses pour payer d'un si grand prix des ouvrages aussi mediocres que les miens, & pour m'offrir de vous-mesmes, s'il faut ainsi dire, sur un si leger fondement, un honneur que la connoissance de mon peu de merite ne m'a pas laissé seulement la hardiesse de demander.

Quelle est donc la raison qui vous a pû inspirer si heureusement pour moy en cette rencontre? Je commence à l'entrevoir, & j'ose me flater que je ne vous feray point souffrir, en la publiant. La bonté qu'a eû le plus grand Prince du monde en voulant bien que je m'employasse avec un de

vos

vos plus illustres Ecrivains à ramasser en un corps le nombre infini de ses actions immortelles, cette permission, dis-je, qu'il m'a donnée, m'a tenu lieu auprés de vous de toutes les qualitez qui me manquent. Elle vous a entierement déterminé en ma faveur. Oüy, MESSIEURS, quelque juste sujet qui dust pour jamais m'interdire l'entrée de vostre Académie, vous n'avez pas crû qu'il fust de vostre équité de souffrir qu'un Homme destiné à parler de si grandes choses, fust privé de l'utilité de vos leçons, ny instruit en d'autre Ecole qu'en la vostre. Et en cela vous avez bien fait voir que lorsqu'il s'agit de vostre auguste Protecteur, quelqu'autre consideration qui vous pust retenir d'ailleurs, vostre zele ne vous laisse plus voir que le seul interest de sa gloire.

Permettez pourtant que je vous desabuse, si vous vous estes persuadez que ce grand Prince, en m'accordant cette grace, ait crû rencontrer en moy un Ecrivain capable de soustenir en quelque sorte par la beauté du stile & par la magnificence des paroles, la grandeur de ses exploits. C'est à vous, MESSIEURS, c'est à des plumes comme les vostres, qu'il appartient de faire de tels chef-d'œuvres, & il n'a jamais conceu de moy une si avantageuse pensée. Mais comme tout ce qui s'est fait sous son regne tient beaucoup du miracle & du prodige, il n'a pas trouvé mauvais qu'au milieu de tant d'Ecrivains celebres qui s'apprestent à l'envi à peindre ses actions dans tout leur éclat, & avec tous les ornemens de l'éloquence la plus sublime, un Homme sans fard, & accusé plustost de trop de sincerité que de flaterie contribuast de son travail & de ses conseils à bien faire mettre en jour, & dans toute la naïveté du stile le plus simple, la verité de ces actions, qui estant si peu vraisemblables d'elles-mesmes, ont bien plus besoin d'estre fidellement écrites que fortement exagerées.

En effet, MESSIEURS, lorsque des Orateurs & des Poëtes, ou des Historiens mesme aussi entreprenans quelquefois que les Poëtes & les Orateurs, viendront à déployer sur une matiere si heureuse toutes les hardiesses de leur Art, toute la force de leurs expressions: Quand ils diront de LOUIS LE GRAND, à meilleur titre qu'on ne l'a dit d'un fameux Capitaine de l'Antiquité, qu'il a lui seul plus fait d'exploits que

les autres n'en ont leu, qu'il a plus pris de villes que les autres Rois n'ont souhaité d'en prendre : Quand ils asseureront qu'il n'y a point de Potentat sur la terre, quelque ambitieux qu'il puisse estre, qui dans les vœux secrets qu'il fait au Ciel, ose lui demander autant de prosperitez & de gloire que le Ciel en a accordé liberalement à ce Prince : Quand ils écriront, que sa conduite est maistresse des évenemens, que la Fortune n'oseroit contredire ses desseins : Quand ils le peindront à la teste de ses armées, marchant à pas de Geant au travers des fleuves & des montagnes, foudroyant les remparts, brisant les rocs, terrassant tout ce qui s'oppose à sa rencontre ; ces expressions paroistront sans doute grandes, riches, nobles, accommodées au sujet : mais en les admirant, on ne se croira point obligé d'y ajoûter foy, & la verité sous ces ornemens pompeux pourra aisément estre desavoüée ou méconnuë.

Mais lorsque des Ecrivains sans artifice se contentant de rapporter fidelement les choses, & avec toute la simplicité de témoins qui déposent, plustost mesme que d'Historiens qui racontent, exposeront bien tout ce qui s'est passé en France depuis la fameuse Paix des Pirenées, tout ce que le Roy a fait pour rétablir dans ses Estats l'ordre, les loix, la discipline : Quand ils compteront bien toutes les Provinces que dans les guerres suivantes il a ajoûtées à son Royaume, toutes les villes qu'il a conquises, tous les avantages qu'il a eûs, toutes les victoires qu'il a remportées sur ses ennemis, l'Espagne, la Hollande, l'Allemagne, l'Europe entiere trop foible contre lui seul, une guerre tousjours feconde en prosperitez, une paix encore plus glorieuse. Quand, dis-je, des plumes sinceres, & plus soigneuses de dire vrai que de se faire admirer, articuleront bien tous ces faits disposez dans l'ordre des temps, & accompagnez de leurs veritables circonstances ; qui est-ce qui en pourra disconvenir, je ne dis pas de nos Voisins, je ne dis pas de nos Alliez, je dis de nos Ennemis mesmes ? Et quand ils n'en voudroient pas tomber d'accord, leurs puissances diminuées, leurs Estats resserrez dans des bornes plus étroites, leurs plaintes, leurs jalousies, leurs fureurs, leurs invectives mesme ne les en convaincront-

ils pas malgré eux? Pourront-ils nier que l'année mesme où je parle, ce Prince voulant les contraindre d'accepter la paix qu'il leur offroit pour le bien de la Chrestienté, il a tout à coup, & lors qu'ils le publioient entierement épuisé d'argent, & de forces, il a, dis-je, tout-à-coup fait sortir comme de terre dans les Païs-bas deux armées de quarante mille hommes chacune, & les y a fait subsister abondamment malgré la disette des fourages, & la secheresse de la saison. Pourront-ils nier que tandis qu'avec une de ces armées il faisoit assieger Luxembourg, lui-mesme avec l'autre tenant toutes les villes du Haynaut & du Brabant comme bloquées; par cette conduite toute merveilleuse, ou plustost par une espece d'enchantement semblable à celui de cette Teste si celebre dans les fables, dont l'aspect convertissoit les hommes en rochers, il a rendu les Espagnols immobiles spectateurs de la prise de cette place si importante où ils avoient mis leur derniere ressource: Que par un effet non moins admirable d'un enchantement si prodigieux, cet opiniastre ennemi de sa gloire, cet industrieux Artisan de ligues & de querelles, qui travailloit depuis si long-temps à remuer contre lui toute l'Europe, s'est trouvé lui-mesme dans l'impuissance, pour ainsi dire, de se mouvoir, lié de tous costez, & reduit, pour toute vengeance, à semer des libelles, à pousser des cris & des injures? Nos Ennemis, je le repete, pourront-ils nier toutes ces choses? Pourront-ils ne pas avoüer, qu'au mesme temps que ces merveilles s'executoient dans les Pays-bas, nostre armée navale sur la mer Mediterranée, aprés avoir forcé Alger à demander la paix, faisoit sentir à Genes, par un exemple à jamais terrible, la juste punition de ses insolences & de ses perfidies, ensevelissoit sous les ruines de ses Palais & de ses Maisons cette superbe ville plus aisée à détruire qu'à humilier? Non sans doute, nos Ennemis n'oseroient démentir des verités si reconnuës; sur tout lorsqu'ils les verront écrites avec cet air simple & naïf, & dans ce caractere de sincerité & de vrai-semblance, qu'au défaut des autres choses, je ne desespere pas absolument de pouvoir, au moins en partie, fournir à l'Histoire.

Mais comme cette simplicité mesme, toute ennemie

qu'elle est de l'ostentation & du faste, a pourtant son art, sa methode, ses agrémens ; où pourrois-je mieux puiser cet art & ces agrémens que dans la source mesme de toutes les delicatesses, dans cette Académie qui tient depuis si long-temps en sa possession tous les trésors, toutes les richesses de nostre langue? C'est donc, MESSIEURS, ce que j'espere aujourd'hui trouver parmi vous, c'est ce que j'y viens estudier, c'est ce que j'y viens apprendre. Heureux ! si par mon assiduité à vous cultiver, par mon adresse à vous faire parler sur ces matieres, je puis vous engager à ne me rien cacher de vos connoissances & de vos secrets. Plus heureux encore ! si par mes respects, & par mes sinceres soûmissions je puis parfaitement vous convaincre de l'extrême reconnoissance que j'auray toute ma vie de l'honneur inesperé que vous m'avez fait.

RÉPONSE

DE MONSIEUR L'ABBÉ DE LA CHAMBRE, au Discours prononcé par Monsieur Boyleau Despreaux le jour de sa reception.

MONSIEUR,

CE concours extraordinaire de tant de Personnes de qualité & de merite, que vostre grande reputation nous a attirées icy ; ce doux & agreable murmure d'applaudissemens & de loüanges sur l'éloquent discours que vous venez de prononcer ; cette demonstration de joye si bien peinte sur le visage & dans les yeux de la Compagnie, marquent assez que vous estiez tres-digne d'entrer dans cette lice d'honneur où nous courons tous à l'envi ; que vous meritiez que l'on vous en applanist le chemin, & que l'on vous en ouvrist sans plus differer toutes les barrieres ; que nous ne pouvions mieux ny plus avantageusement remplir la place de celuy de nos Athletes qui a fourni avec tant de succés la carriere la plus longue, & qui se trouvoit par son ancienneté à la teste de l'ACADEMIE FRANÇOISE.

Monsieur de Bezons Conseiller d'Estat.

Sa personne nous estoit chere par bien des endroits &

par plusieurs considerations publiques & particulieres. Il s'estoit rendu recommandable parmy nous, par l'alliance & la liaison estroite qu'il avoit contractée de longue main avec l'illustre Monsieur Conrart, que l'on doit regarder comme le premier Instituteur & le premier Fondateur, non pas de cette ACADEMIE glorieuse & triomphante qui a pris un si grand vol, revestuë de la pourpre des Cardinaux & des Chanceliers; protegée par le plus grand Roy de la Terre, logée dans son propre Palais, remplie de Princes de l'Eglise & du Senat, de Ministres, de Ducs & Pairs, de Conseillers d'Estat, de Plenipotentiaires, de Gouverneurs de Provinces, de Chevaliers de l'Ordre, qui se dépoüillant tous de leur grandeur, & quittant leurs qualitez à la porte de cette Salle, se trouvent heureusement confondus pesle-mesle dans la foule d'une infinité d'excellens Auteurs, Historiens, Poëtes, Philosophes, Orateurs, sans distinction & sans preséance quelconque. Nous ne reconnoissons point, dis-je, cet homme incomparable pour Fondateur de cette celebre & florissante Académie: nous n'avons garde de démentir nostre origine qui est toute celeste: elle descend des Dieux, pour parler leur langage & le vostre, MONSIEUR; mais nous l'avoüons pour Instituteur de cette petite ACADEMIE naissante, formée seulement de sept ou huit personnes d'élite, que l'amour des Lettres avoit rassemblez pour conferer ensemble des productions de leur esprit, & pour se perfectionner mutuellement.

Dans cette Ecole d'honneur, de politesse & de sçavoir, l'on ne s'en faisoit point accroire, l'on ne s'entestoit point de son pretendu merite, l'on n'y opinoit point tumultuairement & en desordre; personne n'y disputoit avec altercation & aigreur, les defauts estoient repris avec douceur & modestie, les avis receus avec docilité & soumission: bien loin d'avoir de la jalousie les uns des autres, l'on se faisoit un honneur & un merite de celuy de ses Confreres, dont on se glorifioit plus que du sien propre. Au lieu d'insulter aux foiblesses inseparablement attachées à l'humanité, (disons-le hardiment, pourquoy le dissimuler?) & encore plus à la profession des Lettres humaines qui semble en devoir estre plus exempte que les autres, & qui l'est

moins en effet par un malheur déplorable, par une estrange fatalité que Dieu a permise pour nous humilier tous tant que nous sommes; l'on se faisoit une loy expresse de cacher les défauts de son prochain, de les étoufer dans le sein de la Compagnie, d'en dérober la connoissance aux estrangers, sans s'estudier à en regler ceux de dehors, ou à en divertir le Public par de sanglantes railleries aux despens des particuliers & de ses plus chers amis : jamais semblables à ces arbres sauvages qui ne croissent que sur les ruines des grands édifices.

Là chacun s'efforcoit de devenir de jour en jour plus sçavant & plus vertueux, l'on aspiroit sans cesse au sommet de la perfection & de la sagesse, sans s'imaginer faussement que l'on y estoit desja parvenu, sans se flater d'une douce & agreable réverie causée par les illusions de l'amour propre, qu'on laissoit les autres bien loin derriere, hors d'estat d'y pouvoir jamais atteindre. Aveugle & maudite prévention! qui a perdu de tout temps une infinité de bons Esprits, & qui regne aujourd'huy plus que jamais, à la honte d'un siecle aussi poli & aussi éclairé que le nostre.

Là chacun estoit maistre & disciple à son tour, chacun donnoit & recevoit, tout le monde contribuoit à un si agreable commerce; inégaux, mais tousjours d'accord: celuy qui estoit repris & corrigé, s'estimoit plus heureux que celuy qui corrigeoit; le vaincu s'en retournoit plus glorieux, plus satisfait, & plus chargé de dépouïlles, que le vainqueur.

Monsieur Pelisson Maistre des Requestes. *Heureux temps!* *où* (pour me servir des propres termes tousjours si élegans de nostre fidele Historien) *comme dans un âge d'or, avec toute l'innocence & toute la liberté des premiers siecles, sans bruit & sans pompe, & sans autres loix que celle de l'amitié; l'on goustoit ensemble tout ce que la societé des esprits & la vie raisonnable ont de plus doux & de plus charmant.*

Nous ne sçaurions trop le reconnoistre & le publier, nous ne sçaurions trop faire valoir un Homme qui dans son genre n'aura peut-estre jamais son pareil. C'est à Monsieur Conrart, Fondateur de cette Ecole, la source de tout ce qui a paru depuis de grand dans l'empire des Lettres Françoises, que nous devons la premiere idée

de nostre establissement ; que nous sommes encore redevables de l'illustre Confrere auquel vous succedez, MONSIEUR. Il avoit pris plaisir de le former, de luy donner du goust pour les belles Lettres, de luy inspirer de l'ardeur pour les exercices de l'Académie ; il luy en avoit menagé l'entrée & ouvert toutes les portes ; & il l'estimoit tant, qu'il l'a choisi à sa mort pour l'interprete de ses dernieres volontez, & l'arbitre des differends de sa Famille. Tellement que ce n'est pas tout-à-fait sans raison, & en m'écartant beaucoup de mon sujet, que j'en ay parlé icy un peu trop au long, à la verité, je le sens bien ; mais par un excés d'amour & de tendresse, que vous me pardonnerez d'autant plus volontiers, MESSIEURS, que vous en auriez tous esté coupables comme moy.

Si la main qui nous a donné Monsieur de Bezons, estoit si precieuse, la place qu'il a occupée, nous estoit tout d'une autre consideration, puisque c'estoit celle-là mesme qu'a remplie pendant prés de huit ans Monseigneur le Chancelier SEGUIER, lorsqu'il voulut bien faire l'honneur à la Compagnie d'y prendre seance, comme simple ACADEMICIEN, quoy qu'il fust déja Garde des Seaux, & qu'on eust parlé de le faire Comprotecteur avec le Grand Cardinal de RICHELIEU ; pour distinguer en quelque sorte un merite si fort élevé au dessus des autres, à quoy sa modestie naturelle & sa reconnoissance pour son bienfacteur s'opposerent formellement.

Vous vous appercevez sans doute, MESSIEURS, que je me fais icy une grande violence, & que j'ay toutes les peines du monde à me retenir sur la pente naturelle de mon cœur, qui me porteroit à dire quelque chose à la loüange de ce Grand Chancelier, dont je me confesseray éternellement redevables, quelques marques que je luy aye données de ma gratitude. Mais il sieroit mal à un Directeur de l'ACADEMIE d'en enfraindre les loix, & de ne se pas contenir dans les bornes qu'il prescrit aux autres. Ainsi je me renferme dans moy-mesme, sans me répandre au dehors sur un sujet qui fait la plus douce de mes pensées, & je rentre dans ma matiere sans en plus sortir.

Cette place fut d'un bon augure, d'un heureux présage, & porta bonheur à nostre illustre Confrere. Le Chef de

la Justice goûta son esprit ; le prit en amitié, fit valoir ses services auprés du Prince suivant la passion dominante qu'il a toujours euë pour le vray merite, & pour contribuër à son élevation, d'Avocat General au Grand Conseil, il fut envoyé Intendant en Languedoc. A son retour, il fut nommé Conseiller d'Estat ordinaire, employé dans les plus delicates Commissions de la Couronne. Il soûtint merveilleusement bien ce choix. Il avoit un talent tout particulier pour démesler les affaires, quelque embarassées & quelque épineuses qu'elles fussent. Ses lumieres vives & penetrantes le faisoient d'abord entrer jusques dans les replis les plus cachez, percer d'un clin d'œil dans ces antres tenebreux & profonds du cœur humain & de la chicanne.

Ce Palais retentit encore des oracles qu'il y a rendus alternativement, & comme Assesseur du Prince, & comme Membre & Directeur de l'ACADEMIE FRANÇOISE: passant d'un Tribunal à un autre, aprés avoir jugé des differends des Parties, de la destinée des hommes, fixé par ses Arrests le repos des familles ; il venoit décider des differentes façons de parler, du bon & du mauvais usage des phrases & des mots, fixer & embellir nostre langue : car il eut le plaisir de voir dans la suite des temps cette Salle metamorphosée en Parnasse ; de Temple de Themis devenir le Temple d'Apollon & des Muses, par la destination d'un Prince qui agit toujours avec tant de discernement & de sagesse.

LOUIS LE GRAND a ordonné dans le fort de la guerre, que ce mesme lieu où l'on avoit de tout temps rendu la justice aux particuliers, dans le souverain & le plus auguste Tribunal de son Royaume, fust publiquement consacré à rendre justice doresnavant à la vertu, au sçavoir & à l'éloquence ; qu'on n'y intentast plus de procez que contre l'ignorance & la barbarie, que Sa Majesté voudroit pouvoir bannir de son Royaume, comme tant d'autres monstres qu'elle a glorieusement exterminez. Pour cet effet LOUIS LE GRAND a fait assembler sous un mesme lambris ces Morts immortels, ces Precepteurs perpetuels du Genre humain, les Auteurs de toutes les nations & de tous les siecles les plus élegans & les plus polis, avec ceux qui honorent nostre Siecle & nostre Patrie

par

par leurs conferences & par leurs écrits, & qui sont, si je l'ose dire, autant de livres parlans & animez.

Nous voyons, MONSIEUR, avec plaisir une partie de ces belles qualitez reünies en vous, & d'autres d'aussi grand poids & de plus d'usage pour nostre commerce : vos seuls Ouvrages nous peuvent tenir lieu de tout. C'est-là qu'on trouve un genie libre & heureux, de la sublimité & de l'élevation, un tour incomparable de vers, un stile nombreux & periodique, plein de grace & de majesté, quelque chose d'harmonieux qui transporte & qui ravit l'ame, par de beaux accords plus durables & aussi touchans que ceux de la Musique ; par tout un grain de ce sel Attique qui seul a preservé de la corruption les Ouvrages des Anciens, sur lesquels vous avez encheri par une noble & loüable émulation. Bien loin de tomber dans une imitation basse & servile, qui n'oseroit porter ses pas quasi qu'en tremblant sur les vestiges d'autruy, vous redressez souvent vos conducteurs & vos guides, par une heureuse hardiesse, qu'il vous plaist qualifier de temerité ; vous les ramenez dans le bon chemin, quand ils s'en sont égarez.

De sorte que nous n'eusmes jamais tant sujet de nous consoler & d'essuyer nos larmes, à la cheute, helas ! trop frequente de ces Etoiles de la premiere grandeur, de ces Astres bien-faisans, qui tost ou tard sont confinez dans un climat obscur, dans les tenebres du tombeau, quoy qu'ils deussent briller pour toûjours sur nostre hemisphere, & nous communiquer sans cesse leurs influences & leurs lumieres.

C'est sur ce parallele de ce que nous avons perdu, & de ce que nous recouvrons aujourd'huy, MONSIEUR, en vous, que je me serois reserré avec une extrême satisfaction, si vous m'eussiez donné plustost part de vostre arrivée, si vous m'eussiez laissé plus de temps pour me reconnoistre, pour me preparer à vous recevoir, pour prendre nos habits de ceremonie, & faire les honneurs du Louvre, à quoy je ne m'attendois nullement à la veille de sortir de Charge : mon temps mesme est expiré, & m'a esté prolongé par tolerance & par grace speciale.

Un excellent Ouvrier comme vous, devoit bien penser que l'on ne met pas en œuvre du soir au lendemain, le

Marbre, le Bronze & le Porphyre; qu'il est plus mal-aisé d'employer ces matieres precieuses, que les communes. Les grands sujets sont plus difficiles à traiter, & demandent plus de temps que les mediocres & les vulgaires. Prenez-vous-en donc à vous-mesme, MONSIEUR, si je réponds si mal à vôtre attente, si je me tais dans une si belle occasion qui s'est offerte trop tard à moy de parler. C'est un sacrifice qui me couste beaucoup plus qu'une harangue préméditée & dans les formes.

Je me contente de suivre les sentimens de mon cœur, aussi plein de passion & d'estime pour vostre rare merite, que feu mon Pere en avoit pour un autre vous-mesme, pour ce cher Frere, à qui il a servi autrefois, par une heureuse conjoncture, d'Introducteur dans cette Assemblée : nous en conservons cherement le souvenir, quoy que nous en ayons si peu joüi. Vous l'allez faire revivre à nos yeux avec plaisir, & en renouveller sans cesse l'agreable idée.

Monsieur Boyleau.

Permettez-moy donc de finir, en vous disant pour tout éloge, quelque ennemy déclaré que vous soyez des loüanges, qu'il vous est bien doux, & bien glorieux, d'estre en partie cause que nostre nouvel Alexandre ne tombera point dans la jalousie que prit l'ancien contre Achille, de ce qu'il n'avoit pas un Homere comme luy pour décrire ses beaux faits, & pour trompette de ses loüanges.

Nous en comptons heureusement plusieurs dans nostre Corps, qui animez d'une noble & genereuse ardeur se joindront à vous dans un si beau dessein, & qui tous ensemble, s'ils ne peuvent égaler leurs éloges à ses vertus heroïques, comme nous en desesperons, feront du moins connoistre à toute la Terre, par leurs efforts impuissans, que LOUIS LE GRAND n'a jamais pû estre égalé par qui que ce soit; pas mesme par le sublime & le merveilleux de la Poësie qui n'y aura pû atteindre : qu'il a glorieusement surmonté tout le Monde, & qu'il s'est encore rendu aussi maistre absolu de luy-mesme, que des autres, par une moderation sans exemple inconnuë à tous les Conquerans.

DISCOURS

Prononcé le 2. Janvier 1685.

PAR MONSIEUR DE CORNEILLE lorſqu'il fut reçû à la place de Monſieur de CORNEILLE *ſon frere.*

MESSIEURS,

J'ay ſouhaité avec tant d'ardeur l'honneur que je reçois aujourd'hui, & mes empreſſemens à le demander, vous l'ont marqué en tant de rencontres, que vous ne pouvez douter que je ne le regarde comme une choſe, qui en rempliſſant tous mes déſirs, me met en eſtat de n'en plus former. En effet, MESSIEURS, juſqu'où pourroit aller mon ambition, ſi elle n'eſtoit pas entierement ſatisfaite ? M'accorder une place parmi vous, c'eſt me la donner dans la plus illuſtre Compagnie, où les belles Lettres ayent jamais ouvert l'entrée.

Pour bien concevoir de quel prix elle eſt, je n'ay qu'à jetter les yeux ſur tant de grands Hommes, qui élevez aux premieres Dignitez de l'Egliſe & de la Robe, comblez des honneurs du Miniſtere, diſtinguez par une naiſſance qui leur fait tenir les plus hauts rangs à la Cour, ſe ſont empreſſez à eſtre de voſtre Corps. Ces Dignitez éminentes, ces honneurs du Miniſtere, la ſplendeur de la naiſſance, l'élevation du rang, tout cela n'a pu leur perſuader, que rien ne manquoit à leur merite. Ils en ont cherché l'accompliſſement dans les avantages que l'eſprit peut procurer à ceux, en qui l'on voit les rares talens qui ſont voſtre heureux partage : & pour perfectionner ce qui les mettoit au deſſus de vous, ils ont fait gloire de vous demander des places qui vous égalent à eux. Mais, MESSIEURS, il n'y a point lieu d'en eſtre ſurpris. On aſpire naturelle-

ment à s'acquerir l'mmortalité ; & ou peut-on plus ſeurement l'acquerir que dans une Compagnie, où toutes les belles connoiſſances ſe trouvent ramaſſées, pour communiquer à ceux qui ont l'honneur d'y entrer, ce qu'elles ont de ſolide, de délicat, & de digne d'eſtre ſceu ? Car dans les ſciences meſmes il y a des choſes qu'on peut négliger comme inutiles, & je ne ſçay ſi ce n'eſt point un défaut dans un ſçavant homme que de l'eſtre trop. Pluſieurs de ceux à qui l'on donne ce nom, ne doivent peut-eſtre qu'au bonheur de leur memoire ce qui les met au rang des Sçavans. Ils ont beaucoup leu, ils ont travaillé à s'imprimer fortement tout ce qu'ils ont leu, & chargez de l'indigeſte & confus amas de ce qu'ils ont retenu ſur chaque matiere, ce ſont des Bibliotheques vivantes, preſtes à fournir diverſes recherches ſur tout ce qui peut tomber en diſpute ; mais ces richeſſes ſemées dans un fond qui ne produit rien de ſoy, les laiſſent ſouvent dans l'indigence. Aucune lumiere qui vienne d'eux, ne débroüille ce cahos. Ils diſent de grandes choſes, qui ne leur couſtent que la peine de les dire, & avec tout leur ſçavoir eſtranger, on pourroit avoir ſujet de demander s'ils ont de l'eſprit.

Ce n'eſt point, MESSIEURS, ce qu'on trouve parmi vous. La plus profonde érudition s'y rencontre, mais dépoüillée de ce qu'elle a ordinairement d'épineux & de ſauvage. La Philoſophie, la Theologie, l'Eloquence, la Poëſie, l'Hiſtoire, & les autres Connoiſſances qui font éclater les dons que l'eſprit reçoit de la nature, vous les poſſedez dans ce qu'elles ont de plus ſublime ; tout vous en eſt familier ; vous les maniez comme il vous plaiſt, mais en grands Maiſtres, tousjours avec agrément, tousjours avec politeſſe ; & ſi dans les Chef-d'œuvres qui partent de vous, & qui ſont les modeles les plus parfaits qu'on ſe puiſſe propoſer dans toute ſorte de genres d'écrire, vous tirez quelque utilité de vos lectures ; ſi vous vous ſervez de quelques penſées des Anciens pour mettre les voſtres dans un plus beau jour, ces penſées tiennent tousjours plus de vous, que de ceux qui vous les preſtent. Vous trouvez moyen de les embellir par le tour heureux que vous leur donnez. Ce ſont à la verité des diamans, mais vous les taillez, vous les enchaſſez avec tant d'art, que la

maniere de les mettre en œuvre passe tout le prix qu'ils ont d'eux-mesmes.

Si des excellens Ouvrages dont chacun de vous choisit la matiere selon son genie particulier, je viens à ce grand & laborieux travail qui fait le sujet de vos Assemblées, & pour lequel vous unissez tous les jours vos soins, quelles loüanges, MESSIEURS, ne doit-on pas vous donner pour cette constante application avec laquelle vous vous attachez à nous aider à développer ce qu'on peut dire qui fait en quelque façon l'essence de l'homme ? L'homme n'est homme principalement que parce qu'il pense. Ce qu'il conçoit au dedans, il a besoin de le produire au dehors, & en travaillant à nous apprendre à quel usage chaque mot est destiné, vous cherchez à nous donner des moyens certains de montrer ce que nous sommes. Par ce secours, attendu de tout le monde avec tant d'impatience, ceux qui sont assez heureux pour penser juste, auront la mesme justesse à s'exprimer, & si le Public doit tirer tant d'avantages de vos sçavantes & judicieuses décisions, que n'en doivent point attendre ceux, qui estant receus dans ces Conferences où vous répandez vos lumieres si abondamment, peuvent les puiser jusques dans leur source ?

Je me voy presentement de ce nombre heureux, & dans la possession de ce bonheur, j'ay peine à m'imaginer que je ne m'abuse pas. Je le repete, MESSIEURS, une Place parmi vous donne tant de gloire, & je la connois d'un si grand prix, que si le succés de quelques Ouvrages que le Public a receus de moy assez favorablement, m'a fait croire quelquefois que vous ne desaprouveriez pas l'ambitieux sentiment qui me portoit à la demander, j'ay desesperé de pouvoir jamais en estre digne, quand les obstacles qui m'ont jusques ici empesché de l'obtenir, m'ont fait examiner avec plus d'attention quelles grandes qualitez il faut avoir pour réüssir dans une entreprise si relevée. Les illustres Concurrens qui ont emporté vos suffrages toutes les fois que j'ay osé y prétendre, m'ont ouvert les yeux sur mes esperances trop présomptueuses. En me montrant ce merite consommé qui les a fait recevoir si-tost qu'ils se sont offerts, ils m'ont fait voir ce que je devois tascher d'acquerir pour estre en estat de leur ressembler. J'ay rendu justice à vostre discer-

nement, & me la rendant en mesme temps à moy-mesme, j'ay employé tous mes soins à ne me pas laisser inutiles les fameux exemples que vous m'avez proposez.

J'avoüe, MESSIEURS, que quand aprés tant d'épreuves, vous m'avez fait la grace de jetter les yeux sur moy, vous m'auriez mis en péril de me permettre la vanité la plus condamnable, si je ne m'estois assez fortement étudié pour n'oublier pas ce que je suis. Je me serois peut-estre flatté, qu'enfin vous m'auriez trouvé les qualitez que vous souhaitez dans des Academiciens dignes de ce nom, d'un goust exquis, d'une penetration entiere, parfaitement éclairez, en un mot tels que vous estes. Mais, MESSIEURS, l'honneur qu'il vous a plu de me faire, quelque grand qu'il soit, ne m'aveugle point. Plus vostre consentement à me l'accorder a esté prompt, & si je l'ose dire, unanime, plus je voy par quel motif vous avez accompagné vôtre choix d'une distinction si peu ordinaire. Ce que mes défauts me défendoient d'esperer de vous, vous l'avez donné à la memoire d'un Homme que vous regardiez comme un des principaux ornemens de vostre Corps. L'estime particuliere que vous avez toûjours euë pour luy, m'attire celle dont vous me donnez des marques si obligeantes. Sa perte vous a touchez, & pour le faire revivre parmi vous autant qu'il vous est possible, vous avez voulu me faire remplir sa place, ne doutant point que la qualité de Frere qui l'a fait plus d'une fois vous solliciter en ma faveur, ne l'eust engagé à m'inspirer les sentimens d'admiration qu'il avoit pour toute vostre illustre Compagnie. Ainsi, MESSIEURS, vous l'avez cherché en moy, & n'y pouvant trouver son merite, vous vous estes contentez d'y trouver son nom.

Jamais une perte si considerable ne pouvoit être plus imparfaitement reparée, mais pour vous rendre l'inégalité du changement plus supportable, songez, MESSIEURS, que lors qu'un siecle a produit un homme aussi extraordinaire qu'il estoit, il arrive rarement que ce mesme siecle en produise d'autres capables de l'égaler. Il est vray que celuy où nous vivons est le siecle des miracles, & j'ay sans doute à rougir d'avoir si mal profité de tant de leçons que j'ay receuës de sa propre bouche par cette pratique continuelle que me donnoit avec luy la plus parfaite union qu'on

ait jamais veuë entre deux freres; quand d'heureux genies, qui ont esté privez de cet avantage, se sont élevez avec tant de gloire, que tout ce qui a paru d'eux a esté le charme de la Cour & du Public. Cependant, quand même l'on pourroit dire que quelqu'un l'eust surpassé, luy qu'on a mis tant de fois au dessus des Anciens, il seroit tousjours tres-vray que le Theatre François luy doit tout l'esclat où nous le voyons. Je n'ose, MESSIEURS, vous en dire rien de plus. Sa perte qui vous est sensible à tous, est si particuliere pour moy, que j'ay peine à soustenir les tristes idées qu'elle me presente. J'ajousteray seulement qu'une des choses qui vous doit le plus faire cherir sa memoire, c'est l'attachement que je luy ay tousjours remarqué pour tout ce qui regardoit les interests de l'Académie. Il montroit par là combien il avoit d'estime pour tous les Illustres qui la composent, & reconnoissoit en mesme temps les bienfaits dont il avoit esté honoré par M. le Cardinal de Richelieu qui en est le Fondateur. Ce grand Ministre, tout couvert de gloire qu'il estoit par le florissant estat où il avoit mis la France, se respondit moins de l'éternelle durée de son nom pour avoir executé avec des succez presqu'incroyables les ordres receus de LOUIS LE JUSTE, que pour avoir establi la celebre Compagnie dont vous soustenez l'honneur avec tant d'éclat. Il n'employa ni le bronze, ni l'airain pour leur confier les differentes merveilles qui rendent fameux le temps de son Ministere. Il s'en reposa sur vostre reconnoissance, & se tint plus assuré d'atteindre par vous jusqu'à la posterité la plus reculée, que par les desseins de l'heresie renversée, & par l'orgueil si souvent humilié d'une Maison, fiere de la longue suite d'Empereurs qu'il y a plus de deux siecles qu'elle donne à l'Allemagne. Sa mort vous fut un coup rude. Elle vous laissoit dans un estat qui vous donnoit tout à craindre, mais vous estiez reservez à des honneurs éclatans, & en attendant que le temps en fust venu, un des plus grands Chanceliers que la France ait eus, prit soin de vous consoler de cette perte. L'amour qu'il avoit pour les belles Lettres luy inspira le dessein de vous attirer chez luy. Vous y receûtes tous les adoucissemens que vous pouviez esperer dans vostre douleur d'un Protecteur zelé pour vos

avantages. Mais, MESSIEURS, jusqu'où n'allerent-ils point quand le Roy luy-mesme vous logeant dans son Palais, & vous approchant de sa Personne sacrée, vous honora de ses graces & de sa protection ? Vostre fortune est bien glorieuse, mais n'a-t-elle rien qui vous estonne ? L'ardeur qui vous porte à reconnoistre les bontez d'un si grand Prince, quelque pressée qu'elle soit par les miracles continuels de sa vie, n'est-elle point arrestée par l'impuissance de vous exprimer ? Quoy que nostre langue abonde en paroles, & que toutes les richesses vous en soient connuës, vous la trouvez sans doute sterile, quand voulant vous en servir pour expliquer ces miracles, vous portez vostre imagination au de-là de ce qu'elle peut vous fournir sur une si vaste matiere. Si c'est un malheur pour vous de ne pouvoir satisfaire vostre zele par des expressions qui égalent ce que l'Envie elle-mesme ne peut se deffendre d'admirer, au moins vous en pouvez estre consolez par le plaisir de connoistre que quelque foibles que pussent estre ces expressions, la gloire du Roy n'y sçauroit rien perdre. Ce n'est que pour relever les actions mediocres qu'on a besoin d'éloquence. Ses ornemens si necessaires à celles qui ne brillent point par elles-mesmes, sont inutiles pour ces Exploits surprenans qui approchent du prodige, & qui estant crus, parce qu'on en est témoin, ne laissent pas de nous paroistre incroyables.

Quand vous diriez seulement, LOUIS LE GRAND *a soumis une Province entiere en huit jours, dans la plus forte rigueur de l'Hiver. En vingt-quatre heures il s'est rendu Maistre de quatre Villes assiegées tout à la fois. Il a pris soixante places en une seule Campagne. Il a resisté luy seul aux Puissances les plus redoutables de l'Europe, liguées ensemble pour empècher ses Conquestes. Il a rétabli ses Alliez. Aprés avoir imposé la Paix, faisant marcher la justice pour toutes armes, il s'est fait ouvrir en un mesme jour les portes de Strasbourg & de Casal, qui l'ont reconnu pour leur Souverain.* Cela est tout simple, cela est uni ; mais cela remplit l'esprit de si grandes choses, qu'il embrasse incontinent tout ce qu'on n'explique pas, & je doute que ce grand Panegyrique qui a cousté tant de soins à Pline le Jeune, fasse autant pour la gloire de Trajan, que ce peu de mots,

tout

tout desnuez qu'ils sont de ce fard qui embellit les objets, seroit capable de faire pour celle de nostre Auguste Monarque.

Il est vray, MESSIEURS, qu'il n'en seroit pas de mesme si vous vouliez faire la peinture des rares vertus du Roy. Ou trouveriez-vous des termes pour representer assez dignement cette grandeur d'ame, qui l'eslevant au dessus de tout ce qu'il y a de plus noble, de plus heroïque & de plus parfait, c'est à dire de luy-mesme, le fait renoncer à des avantages, que d'autres que luy rechercheroient aux dépens de toutes choses? Aucune Entreprise ne luy a manqué. Pour se tenir asseuré de réüssir dans les Conquestes les plus importantes, il n'a qu'à vouloir tout ce qu'il peut. La Victoire qui l'a suivi en tous lieux, est tousjours preste à l'accompagner, elle tasche de toucher son cœur par ses plus doux charmes. Il a tout vaincu, il veut la vaincre elle-mesme, & il se sert pour cela des armes d'une moderation qui n'a point d'exemple. Il s'arreste au milieu de ses triomphes; il offre la Paix; il en prescrit les conditions, & ces conditions se trouvent si justes, que ses Ennemis sont obligez de les accepter. La jalousie où les met la gloire qu'il a d'estre seul Arbitre du destin du monde, leur fait chercher des difficultez pour troubler le calme qu'il a restabli. On luy declare de nouveau la guerre. Cette declaration ne l'ebranle point. Il offre la paix encore une fois, & comme il sçait que la Treve n'a aucunes suites, qui en puissent authoriser la rupture, il laisse le choix de l'une ou de l'autre. Ses Ennemis balancent long-temps sur la resolution qu'ils doivent prendre. Il voit que leur avantage est de consentir à ce qu'il leur offre. Pour les y forcer, il attaque Luxembourg. Cette Place, imprenable pour tout autre, se rend en un mois, & auroit moins resisté, si pour épargner le sang de ses Officiers & de ses Soldats, ce sage Monarque n'eust ordonné que l'on fist le Siege dans toutes les formes. La victoire qui cherche tousjours à l'ébloüir, luy fait voir que cette prise luy respond de celle de toutes les Places du Païs-Bas Espagnol. Elle parle sans qu'elle puisse se faire écouter. Il persiste dans ses propositions de Treve, elle est enfin acceptée, & voilà l'Europe dans un plein repos.

Que de merveilles renferme cette grandeur d'ame, dont j'ay osé faire une foible esbauche ! C'eſt à vous, MESSIEURS, à traiter cette matiere dans toute ſon eſtenduë. Si noſtre Langue ne vous preſte point dequoy luy donner aſſez de poids & de force, vous ſuppléerez à cette ſterilité par le talent merveilleux que vous avez de faire ſentir plus que vous ne dites. Il faut de grands traits pour les grandes choſes que le Roy a faites, de ces traits qui montrent tout d'une ſeule veuë, & qui offrent à l'imagination ce que les ombres du tableau nous cachent. Quand vous parlerez de ſa vigilance exacte, & touſjours active pour ce qui regarde le bien de ſes Peuples, la gloire de ſes Eſtats, & la Majeſté du Troſne; de ce zele ardent & infatigable, qui luy fait donner ſes plus grands ſoins à deſtruire entierement l'Hereſie, & à reſtablir le culte de Dieu dans toute ſa pureté; & enfin de tant d'autres qualitez auguſtes, que le Ciel a voulu unir en luy pour le rendre le plus grand de tous les Hommes, ſi vous trouvez la matiere inépuiſable, voſtre adreſſe à executer heureuſement les plus hauts deſſeins, vous fera choiſir des expreſſions ſi vives, qu'elles nous feront entrer tout d'un coup dans tout ce que vous voudrez nous faire entendre. Par l'ouverture qu'elles donneront à noſtre eſprit, nos reflexions nous meneront juſques où vous entreprendrez de les faire aller, & c'eſt ainſi que vous remplirez parfaitement toute la grandeur de voſtre ſujet.

Quel bonheur pour moy, MESSIEURS, de pouvoir m'inſtruire ſous de ſi grands Maiſtres ! Mes ſoins aſſidus à me trouver dans vos Aſſemblées pour y profiter de vos leçons, vous feront connoiſtre, que ſi l'honneur que vous m'avez fait paſſe de beaucoup mon peu de merite, du moins vous ne pouviez le reſpandre ſur une perſonne qui le receuſt avec des ſentimens plus reſpectueux & plus remplis de reconnoiſſance.

DISCOURS

Prononcé le mesme jour 2. Janvier 1685.

PAR MONSIEUR BERGERET lorsqu'il fut receu à la place de Monsieur de Cordemoy.

MESSIEURS,

La grace que vous avez eu la bonté de m'accorder, me fait bien sentir dans ce moment ce que j'avois souvent pensé : que comme il n'est rien de plus avantageux pour un homme qui aime les Lettres, que d'avoir une place dans vôtre illustre Compagnie, il n'est rien aussi de plus difficile que de vous en remercier par un Discours, & de parler publiquement devant ceux que toute la France écoute comme les Oracles de nostre Langue.

J'ay desja esprouvé plus d'une fois que dés qu'on veut penser avec attention à l'Académie Françoise aussi-tost l'imagination se trouve remplie & estonnée de tout ce qu'il y a de plus beau dans l'Empire des Lettres; dans ce vaste Empire qui n'est borné ni par les montagnes, ni par les mers, qui comprend toutes les Nations & tous les siecles; dans lequel les plus grands Princes du monde ont tenu à honneur d'avoir quelque place, & où, MESSIEURS, vous avez l'avantage de posseder le premier rang.

J'avouë que si j'entreprenois de parler de toutes les sortes de merites qui font la gloire de l'Académie Françoise, je tomberois bien-tost dans le desordre; & il ne me serviroit de rien d'avoir quelque habitude de parler en public, & d'en avoir fait le ministere plusieurs années, en parlant pour le Roy dans un des Parlemens de son Royaume.

Mais je sçay, MESSIEURS, que dans les occasions comme celle où je me trouve, vous n'aimez pas qu'on parle de vous en vostre presence : & que pour suivre vos

intentions, il faut, au lieu de vos loüanges, ne vous faire entendre que les éloges des Protecteurs de l'Académie, & de la personne à qui vous donnez un successeur. Et alors la consideration que vous avez pour eux, vous fait écouter favorablement tout ce qu'on en dit; quoy que bien au dessous de leur merite, & de la maniere éloquente dont vous le diriez vous-mesmes.

J'avois l'honneur de connoistre l'Illustre Academicien dont j'occupe aujourd'hui la place; & je souhaiterois, MESSIEURS, d'en avoir encore le merite, & de pouvoir ainsi vous consoler de sa perte en la reparant. Il avoit joint toutes les vertus morales & Chrestiennes aux plus riches talens de l'esprit. Il estoit sçavant dans la Jurisprudence, dans la Philosophie, dans l'Histoire; & ce qui estoit encore en luy au dessus de toutes ces sciences qui s'acquierent par le travail, c'estoit une certaine presence d'esprit qui ne s'acquiert point, & qui le rendoit capable de parler sans preparation, avec autant d'ordre & de netteté qu'on peut en avoir en escrivant avec le plus de loisir.

Mais je ne sçaurois rien dire qui lui fasse plus d'honneur, que ce qu'il a écrit luy-mesme. Ces beaux & sçavans Traitez de Physique, cette belle & grande Histoire de nos Rois, sont des monumens qui ne periront jamais. La mort ne luy a pas laissé achever ce dernier ouvrage; mais quoy qu'il y manque pour estre entier, il ne manquera rien à la reputation de l'Auteur. On estimera tousjours ce qu'il aura écrit; & on regrettera tousjours ce qu'il n'aura pas eu le temps d'écrire.

Combien est-il glorieux à la memoire du grand Cardinal de Richelieu, que des hommes si illustres se soient, ou formez, ou achevez dans l'Académie Françoise, qui est son dessein & son ouvrage! Ce sera tousjours pour luy un honneur tout particulier, & qui fera dire dans tous les temps, que non seulement il a fait les plus grandes choses pour la gloire de l'Estat, mais qu'il a fait aussi les plus grands hommes pour celebrer perpetuellement cette gloire; car il est vray que tous les Academiciens luy appartiennent, par le titre mesme de la naissance de l'Academie; & ils sont tous comme la posterité sçavante & spiri-

tuelle de cet incomparable Genie, qui a tant contribué à tout ce qui s'est fait de plus grand & de plus heureux dans le dernier Regne. La Politique des Espagnols renduë inutile; la Ligue des Imperiaux rompuë; la flote des Anglois arrestée; la fureur mesme de la mer enchaisnée & retenuë par cette digue prodigieuse qui estonnera tous les siecles; & dans le mesme temps la rebellion domptée, l'Heresie convaincuë, l'honneur des Autels reparé. Tous ces heureux évenemens sont les sages conseils de ce grand Ministre d'Estat, qui a conceu, formé, eslevé, protegé l'Académie Françoise.

Le celebre Chancelier qui luy a succedé dans cette protection, aura tousjours part à la mesme gloire: & parmi toutes les vertus qui l'ont rendu digne d'estre le Chef de la justice, on relevera tousjours l'affection particuliere qu'il a euë pour les Lettres, & qui l'a obligé d'estre simple Academicien, long-temps avant qu'il devinst Protecteur de l'Academie; ce qui luy est d'autant plus glorieux que ces deux titres ne peuvent plus estre reünis dans une personne privée, quelque éminente qu'elle soit en dignité; le nom de Protecteur de l'Academie, estant devenu comme un titre Royal, par la bonté que le Roy a euë de le prendre, & de vouloir bien en faveur des Lettres, que le Vainqueur des Rois, & l'Arbitre de l'Univers fust aussi appellé le Protecteur de l'Academie Françoise.

C'est ici, MESSIEURS, où je devrois vous parler de cet Auguste Protecteur: mais à peine ay-je voulu prononcer son nom, que je me suis trouvé tout ébloüi de sa gloire. Comment donc oserois-je tenter de faire son éloge?

Il ne sert de rien pour cela d'avoir l'honneur de l'approcher quelquefois; car comme il paroist encore plus grand à ceux qui le voyent de plus prés, il est aussi par cette raison plus difficile encore à loüer pour eux que pour les autres.

On peut dire seulement que tout ce qu'il fait voir au monde n'est rien en comparaison de ce qu'il luy cache; que tant de Victoires, de Conquestes & d'évenemens prodigieux qui estonnent toute la terre, n'ont rien de comparable à la Sagesse incomprehensible qui en est la

cause. Et il est vray que lors qu'on peut voir quelque chose des conseils de cette sagesse plus qu'humaine, on se trouve, pour ainsi dire, dans une si haute region d'esprit, que l'on en perd la pensée, comme quand on est dans un air trop eslevé & trop pur, on perd la respiration.

Mais cependant les grandes choses qu'il a faites, n'estant pas moins l'objet des yeux que l'estonnement de l'esprit; il n'y a personne qui à la veuë de tant de merveilles également visibles & inconcevables, ne puisse au moins s'écrier & se taire.

C'est-là, MESSIEURS, tout ce que j'oserois entreprendre, & me tenant renfermé dans les termes de l'admiration & du silence, je ne cesseray de me taire que pour nommer seulement les souveraines vertus que j'admire. Une prudence qui penetre tout & qui est elle-mesme impenetrable; une Justice qui prefere l'interest du sujet à celuy du Prince; une Valeur qui prend toutes les villes qu'elle attaque, comme un torrent qui rompt tous les obstacles qu'il rencontre; une Moderation qui a tant de fois arresté ce torrent & suspendu cet orage; une Bonté qui par l'entiere abolition des duels prend plus de soin de la vie des sujets qu'ils n'en prennent eux-mêmes; un Zele pour la Religion qui fait chaque jour de si grands & de si heureux projets. Mais ce qui est encore plus admirable dans toutes ces vertus si differentes, c'est de les voir agir toutes ensemble, & dans la Paix, & dans la Guerre, sans difference ni distinction de temps.

Qui ne sçait que la Paix a tousjours esté pour le Roy un exercice continuel de toutes les vertus Militaires? N'ont-elles pas éclaté jusques dans ces Jeux heroïques, dans ces Campemens, ces Sieges, ces Combats qui se faisoient au milieu de sa Cour, où il accoustumoit ses Soldats à la veille, au soleil, au feu, à la poussiere; & où il formoit luy-mesme ses Guerriers intrepides avec lesquels il a pris toutes ces redoutables villes, qui avoient esté la terreur des plus grandes armées?

C'est principalement par la maniere dont il a usé de la paix, qu'il s'est eslevé au dessus de la reputation des plus grands Capitaines; tousjours agissant dans le repos public; sçachant prevenir le temps, & ne le perdant jamais;

fortifiant les Places qu'il avoit prises, & les rendant imprenables, exerçant regulierement ses Troupes, & les tenant tousjours en haleine; remplissant toutes les Provinces de son Royaume par ses soins & par ses ordres. Là se faisoient des Magazins & des Arsenaux, sources inépuisables de toutes sortes de munitions de guerre. Ici se formoient des Academies Militaires, establissemens admirables, pour ne manquer jamais de Soldats ni d'Officiers. Là se bastissoient des Ports d'une beauté & d'une grandeur extraordinaire. Ici se fabriquoient des vaisseaux dignes de la Conqueste du monde; & par tous ces paisibles exploits de sa sagesse, il répandoit parmi les Nations une terreur de sa puissance, qui luy tenoit lieu d'une Victoire perpetuelle.

Ainsi quoi qu'il ait donné plusieurs fois la paix à l'Europe, & autant de fois que ses ennemis vaincus ont voulu la recevoir, jamais le repos, jamais le loisir ne luy ont rien fait perdre de la gloire ni de la vertu d'un Prince guerrier & conquerant.

Pour luy la Paix a tousjours esté non seulement agissante, mais encore victorieuse; & par un bonheur incomparable, elle faisoit cesser nos craintes, & n'arrestoit pas ses conquestes; puisqu'il est vray que les trois plus importantes villes du Royaume, & pour sa gloire, & pour sa seureté, Dunkerque, Strasbourg & Cazal, sont des conquestes qu'il a faites au milieu de la Paix; & ces trois Villes, qui sont les Clefs de trois Estats voisins, & dont la prise auroit signalé trois Campagnes, ayant esté conquises sans combat & sans armes, font bien voir que la sagesse du Roy sçait faire naistre dans le plus grand calme de la Paix, les plus heureux succez de la Guerre; de mesme que dans les plus grandes fureurs de la Guerre il fait regner toutes les Vertus de la Paix.

N'avons-nous pas veu l'Europe entiere conjurée contre la France? Tout le Royaume n'a-t-il pas esté environné d'armées ennemies? Et cependant est-il jamais arrivé qu'un seul de tant de Generaux estrangers, ait pris seulement un quartier d'hiver sur nos Frontieres? Tous ces Chefs ennemis se promettoient d'entrer dans nos Provinces en vainqueurs & en conquerans; mais aucun d'eux ne les a veuës que ceux qui y ont esté amenez prisonniers. Tous

les autres ſont demeurez autour du Royaume, comme s'ils l'avoient gardé, ſans troubler la tranquillité dont il jouïſſoit. Et c'eſt un prodige inouï que tant de Nations jalouſes de la gloire du Roy, & qui s'eſtoient aſſemblées pour le combattre, n'ayent pû faire autre choſe que de l'admirer, & d'entendre d'aſſez loin le bruit terrible de ſes foudres qui renverſoient les murs de quarante Villes en moins de trente jours, & qui cependant par une eſpece de miracle n'ont point empeſché que la voix des loix n'ait tousjours eſté entenduë, tousjours la Juſtice également gardée, l'Obeïſſance renduë, la Diſcipline obſervée, le Commerce maintenu, les Arts floriſſans, les Lettres cultivées, le Merite recompensé, tous les Reglemens de la Police generalement executez; & non ſeulement de la Police Civile, qui par les heureux changemens qu'elle a faits, ſemble nous avoir donné un autre Air, & une autre Ville; mais encore de la Police Militaire qui a civilisé les Soldats, & leur a inſpiré un amour de la Gloire & de la Diſcipline, qui fait que les Armées du Roy ſont en même temps la plus belle & la plus terrible choſe du monde. N'eſt-ce pas là faire regner la Paix juſques dans le ſein de la Guerre? Car enfin ces formidables Armées de cent & de deux cens mille hommes ont paſſé & repaſſé dans les Provinces, auſſi paiſiblement que ſi ce n'euſt eſté qu'une ſeule famille. Point de rapine, point de violence, point d'inſulte, le Soldat payant comme le Bourgeois, & l'argent ſe répandant par ce moyen dans toutes les parties du Royaume; de ſorte que des troupes ſi nombreuſes & ſi reglées, eſtoient la richeſſe des païs par où elles paſſoient : ſemblables à ces heureux débordemens du Nil, qui rendent fertiles toutes les Campagnes ſur leſquelles ils ſe répandent.

Quelle gloire pour un Prince Conquerant, que l'on puiſſe dire de luy, qu'il a tousjours eu un Eſprit de paix dans toutes les guerres qu'il a faites, depuis la premiere Campagne juſqu'à la derniere ; depuis la priſe de Marſal juſqu'à celle de Luxembourg. Car enfin cette derniere & admirable Conqueſte, qui en aſſurant toutes les autres, vient heureuſement de finir la guerre, fera dire encore plus que jamais, que le Roy eſt un Heros, tousjours Vainqueur,

Vainqueur, & tousjours Pacifique, puisque non seulement il a pris cette place, une des plus fortes du monde, & qu'il l'a prise malgré tous les obstacles de la Nature, malgré tous les efforts de l'Art, malgré toute la resistance des Ennemis; mais ce qui est encore plus, malgré luy-mesme, car il est vray qu'il ne l'a attaquée qu'à regret, & aprés avoir pressé long-temps ses Ennemis cent fois vaincus, de vouloir accepter la paix qu'il leur offroit, & de ne le pas contraindre à se servir du droit des armes. De sorte que par un évenement tout singulier, cette fameuse Ville sera tousjours pour la gloire du Roy, un monument éternel, non seulement de la plus grande valeur, mais aussi de la plus grande moderation dont on ait jamais parlé. Et il faut avoüer, MESSIEURS, que de pouvoir ainsi exercer en mesme temps des Vertus si opposées, c'est avoir une grandeur d'Ame toute extraordinaire, & bien au dessus de l'idée qu'Homere a voulu donner de la grandeur de ses Dieux, quand il a dit que d'un seul pas ils franchissoient toute l'estenduë des mers; cette grandeur estant encore trop bornée, pour bien representer celle d'une Ame heroïque, qui est en mesme temps dans l'extremité de la Valeur, & dans l'extremité de la Clemence; deux termes plus esloignez l'un de l'autre que ne sont les deux rives de l'Ocean.

Mais je ne puis soustenir plus long-temps la veuë d'une si extreme grandeur de gloire & de vertu, ni en parler davantage; & je rentre encore plus avant dans un profond silence d'admiration, dont je ne suis pas mesme sorti; puisqu'il est vray, que tout ce que j'ay dit du Roy n'est rien en comparaison de ce qui s'en peut dire, & de ce qu'en dira cette illustre & sçavante Académie, à laquelle je rends une infinité de graces pour l'honneur qu'elle m'a fait, en luy protestant que j'auray tousjours pour elle une parfaite reconnoissance & une entiere soumission.

RÉPONSE

DE MONSIEUR RACINE, aux Discours prononcés par Monsieur de Corneille, & par Monsieur Bergeret le jour de leur reception.

MESSIEURS,

Il n'eſt pas beſoin de dire ici combien l'Académie a eſté ſenſible aux deux pertes conſiderables qu'elle a faites preſque en meſme temps, & dont elle ſeroit inconſolable, ſi par le choix qu'elle a fait de vous, elle ne les voyoit aujourd'hui heureuſement reparées.

Elle a regardé la mort de Monſieur de Corneille, comme un des plus rudes coups qui la puſt frapper ; car bien que depuis un an, une longue maladie nous euſt privez de ſa preſence, & que nous euſſions perdu en quelque ſorte l'eſperance de le revoir jamais dans nos aſſemblées, toutefois il vivoit, & l'Académie, dont il eſtoit le Doyen, avoit au moins la conſolation de voir dans la Liſte, où ſont les noms de tous ceux qui la compoſent, de voir, dis-je, immediatement au deſſous du nom ſacré de ſon Auguſte Protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudiſſoit pas en luy-meſme, & ne reſſentoit pas un ſecret plaiſir d'avoir pour confrere un homme de ce merite ? Vous, MONSIEUR ; qui non ſeulement eſtiez ſon frere, mais qui avez couru long-temps une meſme carriere avec luy, vous ſçavez les obligations que luy a noſtre poëſie, vous ſçavez en quel eſtat ſe trouvoit la Scene Françoiſe, lorſqu'il commença à travailler. Quel deſordre, quelle irregularité ! Nul gouſt, nulle connoiſſance des veritables beautez du theatre. Les Auteurs auſſi ignorans que les Spectateurs. La pluſpart des ſujets extravagans & denuez de vraiſemblance. Point de mœurs, point de caracteres. La diction encore plus vicieuſe que l'action, & dont les pointes & de miſerables

jeux de mots, faisoient le principal ornement. En un mot toutes les regles de l'art, celles mêmes de l'honnesteté & de la bienseance par tout violées.

Dans cette enfance, ou pour mieux dire dans ce cahos du poëme dramatique parmi nous, vôtre illustre Frere, aprés avoir quelque temps cherché le bon chemin, & lutté, si j'ose ainsi dire, contre le mauvais goust de son siecle, enfin inspiré d'un genie extraordinaire, & aidé de la lecture des Anciens, fit voir sur la Scene la Raison, mais la Raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornemens dont nostre langue est capable, accorda heureusement le Vrai-semblable, & le Merveilleux, & laissa bien loin derriere lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la pluspart desesperant de l'atteindre, & n'osant plus entreprendre de luy disputer le prix, se bornerent à combattre la voix publique declarée pour luy, & essayerent en vain par leurs discours & par leurs frivoles critiques, de rabbaisser un merite qu'ils ne pouvoient égaler.

La Scene retentit encore des acclamations qu'exciterent à leur naissance, le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chef-d'œuvres, representez depuis sur tant de theatres, traduits en tant de langues, & qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vray, où trouvera-t-on un Poëte qui ait possedé à la fois tant de grands talens, tant d'excellentes parties? L'art, la force, le jugement, l'esprit. Quelle noblesse, quelle œconomie dans les sujets! Quelle vehemence dans les passions! Quelle gravité dans les sentimens! Quelle dignité, & en mesme temps quelle prodigieuse varieté dans les caracteres! Combien de Rois, de Princes, de Heros de toutes nations nous a-t-il representez, tousjours tels qu'ils doivent estre, tousjours uniformes avec eux-mesmes, & jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela une magnificence d'expression proportionnée aux Maistres du monde qu'il fait souvent parler, capable neanmoins de s'abbaisser quand il veut, & de descendre jusqu'aux plus simples naïvetez du Comique, ou il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est sur tout particulier, une certaine force, une certaine eslevation, qui surprend,

qui enleve, & qui rend jusqu'à ses deffauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres. Personnage veritablement né pour la gloire de son pays, comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellens Tragiques, puisqu'elle confesse elle-mesme qu'en ce genre elle n'a pas esté fort heureuse; mais aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athenes ne s'honore pas moins, que des Themistocles, des Periclés, des Alcibiades qui vivoient en mesme temps qu'eux.

Oüy, MONSIEUR, que l'ignorance rabbaisse tant qu'elle voudra l'éloquence & la poësie, & traite les habiles Ecrivains de gens inutiles dans les Estats, nous ne craindrons point de le dire à l'avantage des Lettres, & de ce Corps fameux dont vous faites maintenant partie. Du moment que des Esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chef-d'œuvres comme ceux de Monsieur vostre Frere, quelque estrange inégalité que durant leur vie la Fortune mette entre eux & les plus grands Heros, aprés leur mort cette difference cesse. La Posterité qui se plaist, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissez, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considerable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent Poëte, & le grand Capitaine. Le mesme siecle qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guere moins d'avoir produit Horace, & Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges suivans l'on parlera avec estonnement des victoires prodigieuses, & de toutes les grandes choses, qui rendront nostre siecle l'admiration de tous les siecles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra avec plaisir, que sous le regne du plus grand de ses Rois a fleuri le plus celebre de ses Poëtes. On croira mesme ajouster quelque chose à la gloire de nostre auguste Monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent Genie; que mesme deux jours avant sa mort, & lorsqu'il ne luy restoit plus qu'un rayon de connoissance, il luy envoya encore des marques de sa liberalité; & qu'enfin les dernieres paroles

de Corneille ont esté des remercimens pour LOUIS LE GRAND.

Voilà, MONSIEUR, comme la posterité parlera de vostre illustre Frere. Voilà une partie des excellentes qualitez, qui l'ont fait connoître à toute l'Europe. Il en avoit d'autres, qui bien que moins éclatantes aux yeux du Public, ne sont peut-estre pas moins dignes de nos loüanges; je veux dire, homme de probité, de pieté; bon pere de famille, bon parent, bon ami; vous le sçavez, vous qui avez tousjours esté uni avec lui d'une amitié, qu'aucun interest, non pas mesme aucune émulation pour la gloire, n'a pû alterer. Mais ce qui nous touche de plus prés, c'est qu'il estoit encore un tres-bon Académicien. Il aimoit, il cultivoit nos exercices. Il y apportoit sur tout cet esprit de douceur, d'égalité, de déference mesme, si necessaire pour entretenir l'union dans les Compagnies. L'a-t-on jamais vû se préferer à aucun de ses Confreres? L'a-t-on jamais vû vouloir tirer icy aucun avantage des applaudissemens qu'il recevoit dans le Public? Au contraire aprés avoir paru en maistre, & pour ainsi dire, regné sur la scene, il venoit disciple docile chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissoit, pour me servir de ses propres termes, laissoit ses lauriers à la porte de l'Academie, tousjours prest à soûmettre son opinion à l'avis d'autruy, & de tous tant que nous sommes le plus modeste à parler, à prononcer, je dis mesme sur des matieres de poësie.

Vous auriez pû bien mieux que moy, MONSIEUR, lui rendre icy les justes honneurs qu'il merite, si vous n'eussiez peut-estre apprehendé avec raison, qu'en faisant l'esloge d'un Frere, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblast que vous faisiez vostre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eüe en veuë, lorsque tout d'une voix nous vous avons appellé pour remplir sa place; persuadez que nous sommes que nous trouverons en vous, non seulement son nom, son mesme esprit, son mesme enthousiasme, mais encore sa mesme modestie, sa mesme vertu, son mesme zele pour l'Académie.

Je m'apperçoy qu'en parlant de modestie, de vertu, &

des autres qualitez propres pour l'Académie, tout le monde songe icy avec douleur à l'autre perte que nous avons faite; je veux dire à la mort du sçavant Monsieur de Cordemoy, qui avec tant d'autres talens possedoit au souverain degré toutes les parties d'un veritable Academicien; sage, exact, laborieux, & qui, si la mort ne l'eust point ravi au milieu de son travail, alloit peut-estre porter l'Histoire aussi loin que M. de Corneille a porté la Tragedie. Mais aprés tout ce que vous avez dit sur son sujet, * vous, Monsieur, qui par l'éloquent Discours que vous venez de faire, vous estes montré si digne de luy succeder, je n'ay garde de vouloir entreprendre un éloge qui sans rien ajouster à sa loüange ne feroit qu'affoiblir l'idée que vous avez donnée de son merite.

* M. de Bergeret.

Nous avons perdu en lui un homme, qui aprés avoir donné au barreau une partie de sa vie, s'estoit depuis appliqué tout entier à l'étude de nostre ancienne Histoire. Nous lui avons choisi pour successeur un Homme, qui aprés avoir esté assez long-temps l'organe d'un Parlement celebre, a esté appellé à un des plus importans emplois de l'Estat, & qui, avec une connoissance exacte, & de l'Histoire, & de tous les bons livres, nous apporte encore quelque chose de bien plus utile & de bien plus considerable pour nous, je veux dire, la connoissance parfaite de la merveilleuse Histoire de nôtre Protecteur.

Et qui pourra mieux que vous, nous aider à parler de tant de grands évenemens, dont les motifs & les principaux ressorts ont esté si souvent confiez à vostre fidelité, à vostre sagesse? Qui sçait mieux à fond tout ce qui s'est passé de memorable dans les Cours étrangeres, les Traittez, dans les Alliances, & enfin toutes le importantes Negociations, qui sous son regne ont donné le branle à toute l'Europe?

Toutefois, disons la verité, MONSIEUR, la voye de la Negociation est bien courte, sous un Prince, qui ayant tousjours de son costé la puissance & la raison, n'a besoin pour faire executer ses volontez, que de les declarer. Autrefois la France facile à se laisser surprendre par les artifices de ses Voisins, autant qu'elle estoit heureuse & redoutable dans la guerre, autant passoit-elle pour estre

infortunée dans les accommodemens. L'Espagne sur tout, l'Espagne son orgueilleuse ennemie se vantoit de n'avoir jamais signé, mesme au plus fort de nos prosperitez, que des Traittez avantageux, & de regagner souvent par un trait de plume, ce qu'elle avoit perdu en plusieurs campagnes. Que luy sert maintenant cette adroite politique dont elle faisoit tant de vanité ? Avec quel estonnement l'Europe a-t-elle vû, dés les premieres démarches du Roy, cette superbe Nation contrainte de venir jusques dans le Louvre reconnoistre publiquement son inferiorité, & nous abandonner depuis par des Traittez solemnels tant de Places si fameuses, tant de grandes Provinces, celles mesme dont ses Rois empruntoient leurs plus glorieux titres! Comment s'est fait ce changement ? Est-ce par une longue suite de negociations traisnées ? Est-ce par la dexterité de nos Ministres dans les pays estrangers ? Eux-mesmes confessent que le Roy fait tout, voit tout dans les Cours où il les envoye, & qu'ils n'ont tout au plus que l'embarras d'y faire entendre avec dignité ce qu'il leur a dicté avec sagesse.

Qui l'eust dit au commencement de l'année derniere, & dans cette mesme saison où nous sommes, lorsqu'on voyoit de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, & cet Esprit de discorde & de défiance qui soufloit la guerre aux quatre coins de l'Europe; qui l'eust dit qu'avant la fin du Printemps tout seroit calme ? Quelle apparence de pouvoir dissiper si-tost tant de ligues ? Comment accorder tant d'interests si contraires ? Comment calmer cette foule d'Estats, & de Princes, bien plus irritez de nostre puissance, que des mauvais traittemens qu'ils prétendoient avoir reçûs ? N'eust-on pas crû que vingt années de Conferences ne suffisoient pas pour terminer toutes ces querelles ? La Diette d'Allemagne, qui n'en devoit examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y estoit appliquée, n'en estoit encore qu'aux préliminaires. Le Roy cependant, pour le bien de la Chrestienté, avoit resolu dans son Cabinet, qu'il n'y eust plus de guerre. La veille qu'il doit partir, pour se mettre à la teste d'une de ses armées, il trace six lignes, & les envoye à son Ambassadeur à la Haye. Là dessus les Provinces déliberent,

les Miniſtres des Hauts-Alliez s'aſſemblent ; tout s'agite tout ſe remuë ; les uns ne veulent rien ceder de ce qu'on leur demande, les autres redemandent ce qu'on leur a pris ; mais tous ont reſolu de ne point poſer les armes. Mais lui, qui ſçait bien ce qui en doit arriver, ne ſemble pas meſme preſter d'attention à leurs Aſſemblées ; & comme le Jupiter d'Homere, aprés avoir envoyé la Terreur parmi ſes ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont beſoin de ſes regards, d'un coſté il fait prendre Luxembourg, de l'autre il s'avance luy-meſme aux portes de Monts ; icy il envoye des Generaux à ſes Alliez, là il fait foudroyer Génes ; il force Alger à lui demander pardon ; il s'applique meſme à regler le dedans de ſon Royaume, ſoulage ſes peuples, & les fait joüir par avance des fruits de la Paix ; & enfin, comme il l'avoit préveû, voit ſes Ennemis, aprés bien des conferences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces meſmes conditions qu'il leur a offertes, ſans avoir pû en rien retrancher, y rien ajoûter, ou pour mieux dire, ſans avoir pû, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un ſeul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plû de leur tracer.

Quel avantage pour tous tant que nous ſommes, MESSIEURS, qui chacun ſelon nos differens talens, avons entrepris de celebrer tant de grandes choſes ! Vous n'aurez point pour les mettre en jour, à diſcuter avec des fatigues incroyables une foule d'intrigues difficiles à développer. Vous n'aurez pas meſme à foüiller dans le cabinet de ſes Ennemis. Leur mauvaiſe volonté, leur impuiſſance, leur douleur eſt publique à toute la terre. Vous n'aurez point à craindre enfin tous ces longs détails de chicanes ennuyeuſes, qui ſechent l'eſprit de l'Ecrivain, & qui jettent tant de langueur dans la pluſpart des Hiſtoires modernes, où le Lecteur, qui cherchoit des faits, ne trouvant que des paroles, ſent mourir à chaque pas ſon attention, & perd de veuë le fil des évenemens. Dans l'Hiſtoire du Roy tout vit, tout marche, tout eſt en action. Il ne faut que le ſuivre ſi l'on peut, & le bien étudier lui ſeul. C'eſt un enchaiſnement continuel de faits merveilleux, que lui-meſme commence, que lui-meſme acheve, auſſi clairs, auſſi intelligibles quand ils ſont executez, qu'impénetrables

qu'impénetrables avant l'execution. En un mot le miracle ſuit de prés un autre miracle. L'attention eſt tousjours vive, l'admiration tousjours tenduë ; & l'on n'eſt pas moins frappé de la grandeur & de la promptitude avec laquelle ſe fait la Paix, que de la rapidité avec laquelle ſe font les Conqueſtes.

Heureux ceux qui comme vous, MONSIEUR, ont l'honneur d'approcher de prés ce grand Prince, & qui aprés l'avoir contemplé avec le reſte du monde dans ces importantes occaſions où il fait le deſtin de toute la Terre, peuvent encore le contempler dans ſon particulier, & l'eſtudier dans les moindres actions de ſa vie, non moins grand, non moins Heros, non moins admirable, plein d'équité, plein d'humanité, tousjours tranquille, tousjours maiſtre de lui, ſans inégalité, ſans foibleſſe, & enfin le plus ſage & le plus parfait de tous les hommes.

HARANGUE

Faite en 1685.

PAR MONSIEUR BOYER, A MONSEIGNEUR BOUCHERAT *ſur ſon élevation à la dignité de Chancelier.*

MONSEIGNEUR,

L'ACADEMIE FRANÇOISE, tousjours attentive à tous les pas & à toutes les démarches que fait ſon Auguſte Protecteur, ne ſçauroit aſſez loüer aujourd'huy ſa Sageſſe & ſa Juſtice dans le choix qu'il a fait de voſtre Perſonne, pour remplir la plus haute Dignité de l'Eſtat, & pour nous conſoler en meſme-temps de la mort de voſtre Illuſtre Predeceſſeur. Ce n'eſt point une de ces eſlevations precipitées qui ſurprennent l'attente publique, & qui cauſent quelquefois moins de joye que d'eſtonnement. Il y a long-temps que nous vous ſuivions des yeux dans le chemin que vous vous eſtes tracé vous-meſme pour arriver à

la place où vous estes. Nous avons vû par quels degrez vous y estes monté : une application infatigable à tout ce qui fait le Magistrat achevé ; un Sçavoir à qui rien n'est échapé de ce qui sert à l'administration de la Justice, une Probité incorruptible, une Experience consommée, une Sagesse nourrie des plus solides connoissances de la Politique & de la Jurisprudence. Mais pourquoy s'engager dans un détail qui seroit trop long ? pour voir dans toute son estenduë son Merite que vostre Modestie a pu vous cacher à vous-mesme, & qu'elle n'a pu dérober aux yeux de toute la France. Ne suffit-il pas de voir la Grandeur que ce Merite vous a procuré ? Souffrez pour cela, MONSEIGNEUR, que l'Académie Françoise qui sçait l'Art de définir les choses, & d'en faire des images vives, vous represente à vous-mesme, avec cette nouvelle Gloire qui vous environne : Souffrez qu'elle vous contemple sur le plus auguste & le plus glorieux Tribunal de l'Univers, où vous estes devenu la premiere Intelligence de l'Estat, sous le plus grand Roy de la Terre ; l'Organe de sa Justice souveraine, l'Oracle de ses Loix, le Dispensateur de ses Graces, & le Dépositaire de son Authorité.

Il est mal-aisé, MONSEIGNEUR, d'ajouster quelque chose à de si grands noms : mais au moins vous sçavez que dans le regne de LOUIS XIV. si la Grandeur peut avoir des bornes, la Gloire n'en a point. Luy-mesme en donne l'exemple. S'il a borné ses conquestes par la Paix, on voit en mesme-temps quelle abondante moisson de Gloire il s'est fait au milieu de cette Paix. Tant de milliers d'ames égarées, & ramenées au sein de l'Eglise font plus d'honneur à sa Pieté, que tant de Places conquises sur ses Ennemis n'en ont fait à sa Valeur. C'est à cette Gloire plus solide & plus durable que toute autre, que vous allez contribuer par vos soins & par vos conseils, & c'est par là que la vostre s'augmentera tous les jours.

Cependant, MONSEIGNEUR, agréez qu'aprés vous avoir regardé dans ces importantes occupations sous cette idée de Grandeur, pour nous rassurer contre cette Majesté si severe & si terrible qui est presque inseparable de vostre Dignité, nous regardions en vous cette charmante politesse qui vous gagne les cœurs de tout le monde ; cette

noble facilité qui vous rend tousjours accessible au Merite & à la Vertu; cette Bonté bienfaisante & genereuse, qui est le Refuge des foibles & des malheureux. Agréez sur tout que l'Académie Françoise, qui vous regarde comme le Chef & le second Protecteur des Sciences & des belles Lettres, se flatte de cette douce pensée que vous voudrez bien jetter quelquefois vos regards sur une Compagnie qui travaille à polir une Langue que vous parlez si bien, qui doit estre la Langue de toutes les Nations, & qui servira mieux à immortaliser LOUIS LE GRAND que ces bronzes, & que ces marbres qu'on luy prepare avec tant de magnificence.

PANEGYRIQUE

SUR L'HEUREUX RETOUR DE LA SANTÉ DU ROY,

Prononcé le 27. Janvier 1687.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ TALLEMANT le jeune.

MESSIEURS,

AUJOURD'HUY que toute la France s'abandonne à la joye, & que l'on n'entend par tout que des Cantiques d'Action de graces pour l'entiere guerison du plus grand Monarque qui fut jamais. Aprés avoir à nostre tour remercié la Divine bonté de ce bien inestimable que le souverain maistre du Ciel & de la Terre a bien voulu accorder à nos vœux ardens : Il nous reste encore, MESSIEURS, de tesmoigner nostre allegresse par des Chants de victoire qui nous sont tous particuliers ; c'est à nous à déposer entre les mains de la Renommée les tendres alarmes de tout un Peuple tremblant aux pieds des Autels

pendant le cruel mal qui attaquoit une si belle vie, & les justes transports de joye ou ce mesme Peuple se livre tout entier par le retour de cette santé si necessaire & si desirée. Que tout l'Univers jaloux du bonheur de la France, & des vertus d'un Roy qu'on ne peut assez admirer apprenne que LOUIS est autant aimé de ses Sujets qu'il est craint de tous ses Ennemis. Que ces faux Politiques qui repaissent toute l'Europe de Chimeres, lesquelles n'ont de fondement que dans leurs souhaits ou dans leur imagination melancolique & chagrine, sçachent qu'un mal sensible, mais peu dangereux a donné de si vives alarmes, & de si mortelles craintes, que tous les François ont gemy dans tous les Temples, ont fait profusion de dons, ont prié, ont invoqué toutes les saintes Puissances pour détourner de dessus eux une disgrace qu'ils n'avoient pas mesme trop sujet d'apprehender. Mais qu'ils apprennent encore, que la guerison de ce Roy si cheri cause des mouvemens de joye, dont il n'y a jamais eu d'exemple. Tant il est vray, que le violent amour s'alarme de peu de chose, tombe aisément dans l'apprehension qu'on ne luy enleve ce qui luy est le plus cher, & le plus precieux, & se réjoüit aussi avec excez & avec emportement, quand il conserve & qu'on luy rend ce que sa délicate inquietude luy representoit desja comme perdu. Vous allez vous signaler, MESSIEURS, suivant les rares talens de vos puissans genies, moy selon ma coustume peut-estre un peu trop temeraire, mais excusable au moins par mon obeïssance & par mon zele, j'entre le premier dans la carriere que vous m'avez marquée ; encouragé par l'honneur d'un tel choix, animé par vostre presence dans ces lieux où vostre éloquence a si souvent triomphé, il me semble que l'esprit universel de cette Compagnie me va inspirer tout ce que je dois dire, & m'empeschera de m'égarer dans un si vaste & si noble sujet.

Il n'y a pas lieu de s'estonner, MESSIEURS, de l'extreme affection des Peuples, ny des vœux extraordinaires qu'on leur a vû faire pour la conservation de leur Roy, si nous faisons reflexion sur tout ce qu'il a fait pour nous, & sur les soins assidus qu'il prend pour la gloire & pour le bonheur de la nation ; ainsi je ne croy pas m'esloigner de la matiere que vous avez prescrite à

mon Discours si, laissant à part un nombre infiny de choses dont la memoire sera eternelle, je vous retrace seulement en peu de mots les nouveaux biens que la France a receus de nostre Auguste Monarque depuis cette heureuse Paix qu'il imposa si glorieusement à ses Ennemis.

Nous avions tousjours eû de tout temps l'avantage du costé des armes, la victoire secondoit assez la valeur de nos Soldats, mais cette franchise honneste & cette noble confiance qui nous sont si naturelles nous faisoient souvent relascher par des negociations ce qui estoit à nous par le sort de la Guerre; dans ce fameux Traité de Munster, entre-autres par des subtilitez tout-à-fait indignes de testes couronnées, dont les droits ne doivent point estre équivoques, ni dépendre de l'explication d'un mot ou du tour d'une Periode embarassée; on avoit trouvé le moyen de ceder & de retenir; on cedoit la souveraineté de la haute & basse Alsace, & par une adresse qu'entre particuliers on nommeroit chicane, on pretendoit excepter Strasbourg qui en estoit la capitale, & dix autres des principales villes, laissant au Roy un titre imaginaire de Prefecture qu'on n'a jamais sceu expliquer. Ce n'est pas avec LOUIS LE GRAND, que ces ruses peuvent avoir quelque succez; appuyé de la raison, seur de la Justice, dés que la Paix luy donne le temps d'exercer ses droits, il s'asseure de cette Ville si fiere qui avoit tant de fois donné passage à nos Ennemis pour venir inonder nos Provinces: Strasbourg ouvre ses portes, & heureuse aprés toutes ses infidelitez elle ne reçoit que des recompenses, elle entre sous la douce domination de la France, elle obeït à un Roy digne de commander à tout l'Univers, & voit chez elle refleurir la Religion, par le restablissement de son veritable Pasteur. Dans ces Diettes où les Plenipotentiaires de tous les Estats ont tant de peine à se trouver ensemble; où le commencement d'un écrit & l'examen d'un pouvoir occupent les années entieres, on a beau traiter d'infraction une si juste entreprise, LOUIS ne passera point d'un seul pas les veritables bornes que les Traitez luy ont accordées, mais il n'attendra pas tousjours inutilement & sans fruit qu'on luy vienne livrer ce qu'il ne

ſçait que trop que l'on voudroit luy retenir avec injuſtice ; l'Eſpagne aura beau luy declarer imprudemment la guerre, il ne refuſera point de delais raiſonnables, il ne profitera point de la foibleſſe des autres ; par grandeur d'ame & par principe de Religion ; il retirera meſmes ſes troupes, & differera de s'emparer de Luxembourg de peur qu'on ne l'accuſe d'avoir pris un temps où toute la Chreſtienté étoit en alarmes, mais il n'attendra pas toujours la fin des ceremonies de Ratiſbonne, & ſçaura bien ſe faire raiſon luy-meſme quand ſa patience laſſée ne voit rien en eſtat d'eſtre executé.

C'eſt par là que Luxembourg eſt venu couronner nos Frontieres, & c'eſt par cette fameuſe priſe que noſtre Invincible Monarque ſemble avoir borné ſes deſſeins de conqueſtes & de guerre ; bien different de ces Princes qui croyent pouvoir entreprendre tout ce que leur puiſſance & leur courage les met en eſtat d'executer ; bien eſloigné de ces Conquerans qui ne ſçavent d'autre chemin pour aller à la gloire que celuy d'envahir les Eſtats, de ſubjuguer des Provinces, & d'entaſſer victoire ſur victoire, noſtre Roy tousjours ſage, tousjours juſte, croit que la veritable gloire conſiſte à bien conſerver ſon Etat & ſes Peuples, sa raiſon lui a fourni aſſez d'occaſions de ſignaler ſes vertus guerrieres, & la Hollande, la Flandre & l'Allemagne verront long-temps dans leur ſein de funeſtes effets de ſa valeur ; où n'auroit-il point porté ſes armes s'il n'avoit cherché qu'à vaincre & à conquerir ; content de s'être rendu redoutable à tout l'Univers, & d'avoir reduit ſes Ennemis à le craindre, il ſemble qu'il veüille deſormais s'appliquer au bonheur de ſes Peuples ; par le ſoin qu'il prend de rendre la France inacceſſible, on voit qu'il a moins combatu pour la gloire que pour l'éternelle ſureté de ſon Royaume ; il n'a fait que des conqueſtes neceſſaires au bien de ſon Eſtat, moins pour l'agrandir que pour le mettre à couvert des inſultes où il ſe voyoit ſouvent exposé : le Rhin voit ſes bords remplis de Forteresſes qui ſont ſorties de terre comme par enchantement ; la Meuſe, la Moſelle, la Sambre, l'Eſcaut & la Lis coulent aux pieds d'un nombre infiny de Baſtions, & au milieu de tous les murmures dont l'envie ſe ſert pour alarmer noſtre bon-

heur ; à l'abry de ces remparts, qu'avons-nous desormais à apprehender ? LOUIS veille pour nous, nos biens & nos vies sont dans une parfaite sûreté.

Le zele tousjours agissant de ce Prince incomparable ne s'est pas borné à assurer son Royaume au dehors, il a voulu assurer sa tranquillité au dedans, & a creu avec raison, que pour oster toute semence de division il falloit y establir une unité de foy qui réünist tous les esprits dans un seul culte : la Politique ordinaire se seroit contentée d'affoiblir peu à peu cette nouvelle Secte de Calvin, qui avec le temps auroit eû le sort de toutes les Heresies, & se seroit évanoüie comme tant d'autres erreurs qui ne se soutenant que par leur nouveauté tombent enfin d'elles-mesmes, & cedent à la verité qui est éternelle & immuable ; LOUIS LE GRAND avoit long-temps écouté cette politique privant de ses graces ceux que l'obstination retenoit, & comblant de bienfaits ceux qui curieux de leur salut embrassoient la foy Catholique. Mais ce n'est pas ainsi qu'il a accoustumé d'agir & de vaincre ; sa pieté ne peut s'accommoder de cette lenteur, & sa genereuse impatience ne peut souffrir qu'il y ait aucun Heretique dans son Royaume, il parle & les Temples de l'erreur tombent en peu de jours, les Ministres fuïent de tous costez, les Villes entieres courent aux pieds de nos Autels, & il se trouve à peine quelques esprits rebelles qu'une fausse reputation de constance retient encore, mais que la patience & la bonté du Roy forceront enfin de se réünir. Tous les évenemens de ce Regne ont de l'air des miracles, plus de deux millions d'ames renoncent en mesme temps à des opinions dans lesquelles ils ont esté eslevez, & embrassent une Religion pour laquelle on a tousjours eû soin de leur inspirer de l'horreur. D'où peuvent venir ces prodiges, MESSIEURS, si ce n'est de la confiance extreme des Peuples en l'amour de leur Prince pour eux, ils ne peuvent s'imaginer qu'il exige d'eux aucune chose qui ne soit pour leur bien & pour leur avantage, ils ne peuvent croire qu'un Prince si juste, si moderé, si sage soit dans la voye de l'erreur, & sur cette pensée ils courent sans balancer où sa voix les appelle, cedent sans peine à tout ce qu'il luy plaist de leur inspirer, & Dieu voit ainsi le Fils

aîné de son Eglise, triomphant de l'heresie & du mensonge, & la France ne faisant plus qu'un troupeau, & ne connoissant qu'un seul Pasteur. Vous qui les armes à la main poursuivez avec ardeur l'Ennemi commun de la Chrestienté, & qui vous couvrez de gloire en triomphant avec tant de secours, & en prenant avec tant de peine une Place que nos François auroient peut-estre insultée, vous pouvez bien penser que nostre Prince religieux & remply de pieté, comme nous le voyons, a quelque regret de ne point partager les perils avec vous, & de ne point contribuer à la destruction de ce puissant Empire; & c'est par là sans doute que vous luy faites le plus sentir l'envieuse jalousie qui s'attache à sa gloire, puisque vous aimez mieux vous passer d'un secours qui vous assure du succez que d'associer Louis à vostre gloire par la crainte que vous avez qu'il ne l'emportast encore une fois toute entiere. Mais vous ne devez pas croire que son zele pour la Religion demeure oisif quoy que vous luy ostiez une belle occasion pour se signaler: il déracine l'heresie du sein de la France, & lorsqu'un petit nombre de mécontens heretiques que vous n'avez pû subjuguer vous a presque reduits à l'extremité de voir la capitale de l'Empire entre les mains impies des Musulmans, nostre Monarque sans effort rameine à l'Eglise tous ceux qui s'en estoient separez; cent mille bras vous aident à esloigner les Turcs de quelques journées, la seule volonté de Louis chasse l'erreur du Royaume pour jamais.

Devions-nous croire, Messieurs, que dans le temps qu'il travailloit si utilement pour les interests de l'Eglise, Dieu se plairoit à luy envoyer diverses attaques de maladie, & à alarmer ainsi ses sujets lorsqu'ils attendoient de nouvelles benedictions du Ciel pour la recompense d'un si beau zele. Cette divine providence dont les secrets ne peuvent être penetrez se plaist ainsi quelquefois à confondre la prudence humaine qui veut se mesler de donner des regles & des bornes à la volonté d'un Dieu indépendant, & mesurer sa justice au gré du cours des actions exterieures des hommes. Nostre bonheur croissoit tous les jours, la France plus florissante que jamais ne voyoit que grandeur & prosperité, & voilà que la main de

de Dieu ſemble s'appeſantir ſur elle, tantôt un mal leger ſe découvre qui finit & puis recommence, tantoſt l'ardente fiévre vient troubler le plus beau ſang du monde, on ne voit rien de dangereux. Cependant l'Europe attentive ſemble n'avoir d'yeux & d'oreilles que pour le mal de LOUIS LE GRAND. Les François alarmez, tantoſt preſumant tout de leur fortune & de la vigueur du temperament de leur Maiſtre, tantoſt abbatus & tremblans ſemblent avoir perdu tout courage. On craint, on eſpere, eſtat plus ſenſible & plus douloureux ordinairement que ſi l'on éprouvoit le malheur meſme que l'on apprehende, mais c'eſt icy peut-eſtre la premiere fois que l'incertitude a paru plus douce que le mal. Les uns vouloient que ce fuſt une maladie tres-legere, les autres la croyoient incurable, effets contraires d'un meſme principe, & où l'inquietude de ceux qui aiment ſe découvre aiſément, cette tendre paſſion ne s'attachant qu'aux choſes extremes, & diminuant le mal à celuy qui eſpere, & l'augmentant conſiderablement à celuy qui craint.

Ou eſtiez-vous reduite, France malheureuſe? Je vous voy desja tremblante & deſeſperée, il ſemble que tout vous abandonne. Eſt-ce en vain qu'un ſi grand Roy vous a ſi bien fortifiée contre toutes les entrepriſes de vos Ennemis? eſt-ce en vain qu'il vous a miſe en eſtat de ne rien craindre? Ah, MESSIEURS, elle ſçait aſſez qu'elle peut ſe deffendre. Elle ne manque ny de Chefs, ny de Troupes, ny de moyens, mais elle ſçait encore mieux qu'en un ſeul homme conſiſte toute ſa force & toute ſa fortune. LOUIS eſt parmy nous plus que le Palladium ne fut à Troye. Mais ce n'eſt pas encore là ſa plus grande inquietude, elle aime ſon Prince, & la ſeule penſée de le perdre lui eſt une peine inſupportable. Elle ne peut endurer qu'une vie que les ſouhaits rendent éternelle, ſouffre la moindre attaque; c'eſt la bleſſer mortellement que de lui faire ſentir qu'on luy peut enlever ce qu'elle cherit le plus. Je m'arreſte peut-eſtre trop, MESSIEURS, à vous peindre ces momens de douleur & d'affliction lorſque nous n'avons plus que des ſujets de joye, mais il eſt neanmoins bien doux de ſe ſouvenir des dangers que l'on a courus, & ce n'eſt pas une des moindres marques de

nostre satisfaction que le plaisir que nous prenons à nous faire confidence de nos alarmes, & à nous redire les peines extremes ou l'inquietude nous avoit reduits. C'est maintenant que sans trouble & sans agitation il nous est permis de considerer LOUIS plus grand encore au milieu de tous ses maux qu'à la teste de ses armées. Là suivy de ses braves sujets, la pluspart instruits & eslevez de sa main, il court à la victoire; icy il s'exerce seul avec la douleur, & n'y voit qu'une suite incertaine qu'il ne peut prevoir. Là il combattoit avec tous les avantages que sa prudence luy suggeroit par la connoissance qu'il avoit des forces de ses Ennemis; icy, ses Ennemis sont cachez, sont difficiles à destruire; là enfin il se servoit de ses Soldats pour vaincre, icy il faut qu'il surmonte le mal par son propre courage & par sa seule intrepidité. En effet, MESSIEURS, pendant le cours d'un mal si douloureux, a-t-on veu la tranquillité de nostre Heros un seul moment alterée? Sa tendre bonté a épargné à tout le monde la peine de sçavoir tout ce qu'il alloit souffrir; il n'a pas osté un seul jour la consolation de le voir. Au milieu des prosperitez dont le Ciel l'a comblé, a-t-il paru qu'il y eust aucune attache? Quel autre eut jamais plus de sujet de desirer la vie, & quel autre jamais tesmoigna plus d'indifference pour elle? Paisible dans les plus sensibles maux, il tient ses conseils à l'ordinaire, il fait continuer les innocens plaisirs de sa Cour, & attend avec patience du Maistre éternel de l'Univers ce qu'il luy plaira d'ordonner sur ses jours. Je m'égare, MESSIEURS, & je vois icy tant de vertus à loüer, que je ne sçay à laquelle m'attacher; grandeur d'Ame dans le mespris de la vie, constance dans les douleurs, tranquillité heroïque dans la longueur du mal, pieté solide dans la resignation à la volonté de Dieu, bonté paternelle en ne changeant rien dans l'ordre de ses conseils de peur d'alarmer les siens. Avoüons, MESSIEURS, puisque toutes nos craintes sont passées, avoüons que la gloire de LOUIS avoit encore besoin de ce dernier trait pour achever sa couronne, & que la menace d'une adversité & d'une disgrace luy a servy à déveloper à l'Univers la plus belle partie de son Ame, nous le connoissons vaillant & intrepide dans les combats. Nous connoissions sa prudence dans tou-

tes les affaires, nous l'avions veu juste, bon, liberal, magnifique, & cette derniere épreuve enfin nous donne en luy un Heros parfait. La fortune tousjours favorable luy avoit offert toutes sortes d'occasions de faire connoistre les hautes qualitez qu'il a receuës du Ciel, & lorsqu'elle a paru l'abandonner, ce n'est peut-estre pas la moindre faveur qu'elle luy ait faite, puisqu'elle luy a fourni par là dequoy se montrer par l'endroit le plus avantageux, en éprouvant sa patience & sa fermeté.

Reprenez donc courage, braves François, heureux Sujets d'un Roy si aimable & si digne de nos vœux. Respirez desormais en liberté. Ce n'est pas sans raison que vous faites éclater vostre joye de tant de manieres, & que vous vous signalez à l'envy pour marquer vostre zele. Qu'avons-nous desormais à faire que des Festes & des jeux dans les beaux jours dont nous allons joüir ? Je voy vostre impatience, MESSIEURS, il est temps de me taire, je ne dois plus differer à ceux qui m'écoutent le plaisir que vous leur preparez. L'Eloquence & la Poësie vont s'exercer avec émulation, & nous peindre la joye des Peuples en cent manieres differentes, & toutes agreables. Veüille le Ciel nous faire gouster long-temps les douceurs d'un si beau Regne, & les continuer long-temps aprés nous. C'est peu des ans de Nestor, nos vœux peuvent aller jusqu'à la durée des jours de nos premiers Peres, & il n'y a point de miracles que l'on ne puisse esperer pour le Prince le plus sage & le plus parfait qui soit jamais monté sur le Throne des Rois.

DISCOURS SUR LE RETABLISSEMENT DE LA SANTÉ DU ROY.

Prononcé le mesme jour 27. Janvier 1687.

PAR MONSIEUR DAUCOUR.

MESSIEURS,

Quand nous aurions autant de voix, qu'on en donne à la Renommée, ce ne seroit pas encore assez pour nos cœurs dans cet heureux jour, où nous voudrions pouvoir exprimer toute la joye, que Nous ressentons de la parfaite guerison du Roy, de cette nouvelle Victoire plus avantageuse infiniment, que toutes celles qui ont reculé si loin nos frontieres, & qui ont porté la gloire de nos Armes jusqu'aux extremitez de la Terre.

Il importe peu, qu'un Estat soit plus ou moins grand; puisqu'il peut estre heureux ou malheureux, avec plus ou moins de Païs; & l'on ne doit pas comparer les Victoires qui ont agrandy le Royaume, avec celle-cy, qui en luy conservant son Auguste Prince, luy conserve sa force, son bonheur, sa gloire, & le remplit d'une joye qui ne se peut contenir.

Il n'est rien de plus charmant, que de voir tout le Peuple, comme transporté hors de luy-mesme. Jamais la Magnificence des Rois n'a fait un spectacle si beau, ny si digne de la Majesté Royale, que cet empressement universel des Artisans & des Marchands, qui laissent leurs ouvrages, ferment leurs Boutiques, & courrent aux Eglises, y loüer Dieu de la Santé du Roy. Ils ne sçavent quelles marques donner, d'une joye extraordinaire qu'ils n'ont point encore sentie. Il leur semble qu'ils ne sçauroient

assez allumer de feux Sacrez sur les Autels pour faire connoistre l'ardeur & la pureté de leur zele. Ils ne se contentent pas de leur propre voix, pour exprimer la tendresse de leur amour; ils empruntent les plus belles & les plus sçavantes, qui retentissent de toutes parts en Cantiques de loüanges & d'actions de graces. Il est vrai cependant, que rien n'est si beau, que ce qu'ils font eux-mesmes sans preparation; ces cris naturels qui ne sçauroient estre imitez par une fausse joye; ces concerts de cœurs & d'affections, ou l'on ne prelude point; cette voix du Peuple, qu'un Prophete appelle la voix de Dieu, parce qu'elle ne peut, ny feindre, ny tromper.

Que ferons-nous, MESSIEURS, dans cette joye publique, pour témoigner celle que nous ressentons en particulier? Il faut qu'elle éclate de toutes parts, & en toutes manieres. Tout est bon, hors le silence, dans une occasion si favorable, & plustost que de nous taire, il faudroit battre des mains. La vraye joye ne veut point d'estude, elle n'a ny precepte, ny regle. Réjoüissons-nous, comme nous nous sommes affligez, sincerement, naturellement, sans art.

Je m'en souviendray toute ma vie, MESSIEURS; Quand on nous vint dire icy l'estat où le Roy s'estoit trouvé, la seule idée du peril nous saisit tellement l'esprit, que ne pensant point d'abord au succez du Remede, & n'en voyant que la violence, nos cœurs furent touchez d'une crainte, dont la vive expression parut long-temps sur nos visages.

Quelles auroient donc esté nos frayeurs, & nos alarmes, si au lieu de nous dire, que ce Remede extreme & dangereux avoit réüssi, on nous eust dit seulement qu'on estoit resolu de l'éprouver? Quel abbatement de cœur! Quelle consternation d'esprit! Quel tremblement dans toutes les parties de l'Estat, si ce bruit avoit esté répandu! Et que ne devons-nous point à la bonté plus qu'heroïque de Nostre Auguste Prince, qui a voulu nous épargner ces mortelles inquietudes, en nous cachant le peril où il estoit?

N'est-ce pas une chose admirable, & que nous ne sçaurions jamais dire avec assez de reconnoissance? Il n'a pas

esté moins secret dans sa Maladie, que dans ses Guerres ; & comme nous n'avons connu le dessein de ses Conquestes, que par le bruit de ses Victoires, nous n'avons sceu aussi, qu'il devoit s'exposer à une operation si perilleuse, qu'aprés qu'elle a esté heureusement faite.

C'est ainsi que dans les estats de la vie les plus contraires, ce grand Prince a tousjours la mesme conduite, parce que c'est tousjours la mesme grandeur d'Ame : tousjours la mesme fermeté d'esprit, tousjours le mesme amour pour ses Peuples. Oüy, cet amour, qui n'a pas voulu que nous ayions sceu combien il souffroit, de peur de nous faire souffrir avec lui, c'est le mesme qui nous a donné tant de part dans la joye de ses Triomphes, sans nous faire entrer dans les alarmes de ses Combats.

C'est le mesme qui a nourry les Peuples durant la famine, & qui a pris tant de soins pour ne leur pas manquer, dans un temps où la nature leur manquoit.

C'est le mesme, qui n'a jamais pardonné au Duel, d'avoir répandu le sang de ses Sujets.

Admirable conduite d'un Roy, qui est persuadé que Dieu a fait les Rois, non seulement pour estre les Ministres de sa Puissance, mais encore de sa Bonté ; & qui veut remplir toutes les fonctions de ce Divin ministere !

Je ne sçaurois oublier, ce que j'ay cent fois oüy dire à un grand Ministre d'Estat, qui a esté un des principaux Ornemens de cette Académie où sa memoire sera tousjours en veneration. Il est vray, disoit-il souvent, en parlant du Roy, je ne connois personne dans tout le Royaume, qui aime tant à faire son devoir que nostre Maistre : & rien au monde ne peut empescher, qu'il ne fasse tousjours tout le bien qu'il se croira obligé de faire.

Heureux Peuples qui luy estes soumis, vous pouvez tout esperer d'un si Grand Prince. Vous l'aimez, & il vous aime ; il est invincible en tout. Il ne se laissera pas surpasser en amour par ses Sujets, non plus qu'en valeur par ses Ennemis. Asseurez-vous, que vous joüirez d'un bonheur accompli, & que s'il reste encore quelque chose à faire pour l'achever, ce n'est rien en comparaison de ce qui est fait.

Il ne s'agit plus de passer a la nage les plus grands Fleuves ; de vaincre les obstacles des Elemens ; de camper sur la

glace & dans les neiges ; de prendre chaque jour des Villes qu'on estimoit imprenables. Toutes ces choses les plus grandes qu'on se puisse imaginer dans la Vertu Heroïque, ont esté faites avec un succez incroyable.

L'Heresie mesme qui estoit un sujet perpetuel de trouble & de crainte, cette Heresie qui se croyoit invincible, est entierement vaincuë. Elle qui se glorifioit d'avoir plus d'un million d'Hommes dans son parti, s'est veuë tout d'un coup abandonnée. Elle n'a plus dans le Royaume, ny de Ministres, ny de Temples. Nous avons veu abattre celuy qu'elle avoit élevé à la veuë de Paris, & qui faisoit le plus grand scandale de l'Eglise. Nous avons foulé aux pieds le comble qui le couvroit. Nous avons marché sur ses ruïnes. Heureuses ruïnes, qui sont le plus beau Trophée que la France ait jamais veu ! Ouvrage admirable de LOUIS LE GRAND ! Ouvrage immortel & incomparable, qui est infiniment au dessus, & des Statuës, & des Obelisques, & de tous les autres Monumens qui publient les Vertus de ce Grand Prince ! Cent Arcs de Triomphe élevez à sa Gloire ne la porteront pas si haut, que ce Temple de l'Heresie abbatu par sa Pieté ; & jamais rien ne luy fera tant d'honneur que ce qu'il a fait luy-mesme.

Jamais on ne loüera que tres-imparfaitement une action si admirable, qui est au dessus des loüanges, & dont la grandeur infinie ne se laisse pas comprendre.

Qui est-ce en effet qui comprend bien la Victoire, ou plustost le Miracle de l'extirpation de l'Heresie ? Quelque esprit d'homme a-il bien conceu, comment cette Heresie, qui dans les derniers Regnes, a fait tant de Guerres sanglantes & plusque-civiles, a pu estre deffaite au milieu d'une profonde Paix, sans qu'il ait paru aucun signe de Guerre ? Quoy, ce mal-heureux Schisme, qui dans un petit nombre de ses Partisans, & dans une seule de ses retraites, avoit esté plus difficile à vaincre, que la Mer n'avoit esté difficile à enchaisner, est entierement aboly, sans qu'il en ait cousté le moindre Combat ! Quoy, ce formidable Party qu'on avoit veu se multiplier dans le sang & le carnage, est entierement dissipé, sans qu'il ait esté répandu une seule goutte de sang ? *La Digue & la prise de la Rochelle en 1628.*

Divine Victoire ! Victoire sainte, dont l'Eglise fera une de ses plus grandes Festes, & qu'elle chantera dans toutes les

parties du monde! Mais disons au moins icy, qu'on ne pourra plus entendre nommer l'invincible Heros qui a remporté cette Victoire, sans penser en mesme temps à l'Heresie qu'il a détruite. On s'imaginera tousjours le voir, ayant sur ses Armes triomphantes, l'Image de cette Hidre qu'il a étouffée; de mesme que la Minerve des Anciens avoit sur son Bouclier, la Teste de ce Monstre, qui changeoit en pierre tous ceux aux yeux desquels ce Bouclier étoit presenté.

Il n'y a que cette Fable qui puisse nous aider à exprimer en quelque sorte, l'estonnante verité que nous admirons. Et il paroist en effet, tant de Sagesse & tant de Force dans le Vainqueur de l'Heresie, que la seule idée de cette Victoire, jette dans l'ame de ses Ennemis, une terreur qui les arreste, & qui semble les rendre immobiles.

Il n'y a plus de Nations sur la Terre, qui veulent éprouver la Valeur de LOUIS LE GRAND. Tout l'Univers, ou luy obeït, ou l'admire; & c'est dans la gloire de cette Paix, qui est pour luy un Triomphe perpetuel, qu'il a plu au Ciel, de ne pas laisser sans action les Vertus Heroïques d'une Ame si grande; & de vouloir l'exercer par cette maladie, dont la parfaite guerison est le sujet de nostre joye.

Nous en avions tousjours esperé un heureux évenement, parce que nous l'avions tousjours souhaité avec une ardeur extreme; mais cette esperance ne pouvoit pas nous oster la crainte. Et il est vray, que la maladie du Roy nous a fait plus de peur au milieu de la Paix, que n'avoient fait au milieu de la Guerre, toutes les Armées ennemies qui environnoient le Royaume. Nous avons eu plus d'inquietude, sur la moindre circonstance de son mal, que sur toutes les assemblées des Princes d'Allemagne: & comme il est naturel de craindre autant que l'on aime, nous trouvions par tout des sujets de crainte. Nous en trouvions dans nostre amour; nous en trouvions dans sa Vertu; nous en trouvions dans le nombre prodigieux de ses grandes Actions, qui font penser, qu'il a vécu plus que cent Rois; & nous ne sçavions pas, comment le Ciel avoit resolu de compter sa Vie, ou par ses jours, ou par par ses Victoires.

Mais enfin nous voyons heureusement, que cette maladie, qui nous a fait trembler, n'estoit dans l'ordre de la Divine Providence qu'un nouveau moyen de faire connoistre le merite

extraordinaire

extraordinaire du Heros qu'Elle a choisi, pour executer ses plus grands desseins; ce qui est arrivé de la maniere la plus glorieuse qu'on se puisse imaginer.

Car au premier bruit de la maladie du Roy, on vit tous ces Princes qu'il a tant de fois vaincus, se remuer, s'agiter, s'émouvoir, courir aux assemblées, former de nouvelles ligues, écouter les conseils & le desespoir des Ministres de l'Heresie, signer de nouveaux traitez, renouveler d'anciennes plaintes, parler publiquement de vengeance & de Guerre. Mais que faites-vous, Princes jaloux de la gloire de mon Roy? Que faites-vous autre chose, que d'augmenter cette gloire, que de témoigner hautement, que vous le craignez plus luy seul, que toutes ses Armées; que vous redoutez plus sa Prudence, que la fureur de ses Soldats; qu'il vous paroist plus terrible, que la foudre des Bombes & du Canon, & que s'il n'eust pas esté malade, vous n'auriez pas seulement pensé aux déliberations inutiles que vous avez faites?

Ils ne s'imaginoient pas alors, tous ces Princes, que la maladie du Roy, dust estre une des plus belles avantures de sa Vie; ny qu'il pust y faire des choses qui estonneroient également, quoy que d'une maniere bien differente, l'amour de ses Sujets, & la jalousie de ses Ennemis.

Nous sçavions bien, qu'il y feroit paroistre cette admirable fermeté d'Ame, qui ne luy est pas moins naturelle, que cet air de Grandeur & de Majesté qui le distingue de tous les hommes. Nous sçavions bien, qu'ayant resisté avec une force invincible au plus grand de tous les plaisirs, qui est le plaisir de vaincre, il ne se laisseroit pas abbattre par la douleur; mais nous ne pensions pas (il faut l'avoüer) nous ne pensions pas, qu'il deust tenir Conseil, le jour mesme qu'il souffrit cette operation douloureuse dont le seul souvenir nous effraye.

Pardonnez, Grand Prince, pardonnez à nostre zele s'il ne vous a pas conceu aussi grand que vous estes. Nous voyons bien maintenant qu'il pouvoit estre plus éclairé; mais il ne sçauroit estre plus ardent. Nous publierons au moins avec une ardeur extreme, ce merveilleux évenement, que nous n'avons pû prevoir. Nous dirons que c'est le plus auguste Conseil qui se soit jamais tenu sur la terre. Nous dirons qu'il

n'y est entré que des vertus Heroïques, dans un degré souverain : une souveraine prudence, une souveraine bonté, une souveraine force, un amour souverain pour les Peuples, toutes vertus Souveraines & Heroïques ; estant certain que des vertus d'un rang au dessous, n'auroient pas esté capables de traiter d'affaires politiques dans un estat de souffrance & de douleur.

Mais toutes les circonstances de ce Conseil admirable, veulent estre considerées avec une profonde meditation, qui ne convient point à cette joye publique, dans laquelle nous sommes. Il suffit seulement de marquer icy, qu'il se tint ce jour-là mesme, qui fut un jour de crise pour tout l'Estat, & qui par l'importance infinie des choses, dont il s'agissoit, fera une des plus grandes Epoques de nostre Histoire.

Le Roy voulut aussi le mesme jour, se faire voir à ses Courtisans. Ils le virent en effet, tousjours semblable à luy-mesme ; tousjours avec cette douce Majesté, qui inspire également l'amour & le respect. Les marques de sa douleur ne paroissoient que sur leurs visages, & le sien n'estant ny alteré, ny émeu, avoit une serenité qui dissipa en un moment ce qu'il y avoit de sombre & de triste sur tous les autres. Il leur parut encore plus grand dans cet estat que sur le Trosne, & ils avouoient avec admiration, que l'éclat du Trosne qui fait souvent toute la grandeur des Rois, n'avoit fait que cacher une partie de la sienne.

C'est un spectacle digne du Ciel (disoit autrefois Seneque) qu'un homme qui lutte contre la mauvaise fortune. Mais qu'auroit-il dit ? qu'auroit-il pensé, s'il avoit vu, non pas un homme d'une condition privée, mais le plus grand, mais le plus heureux de tous les Rois, souffrir si long-temps un mal si sensible ; & porter la constance jusqu'à cette extremité, que d'avoir pu, le jour mesme d'un perilleux redoublement de douleur, voir toute sa Cour, & tenir son Conseil ? Il se seroit recrié, ce Philosophe de l'ancienne Rome, il se seroit recrié, qu'il avoit trouvé le sage qu'il cherchoit par tout, & qu'il l'avoit trouvé dans un Roy ; ce qui est encore plus heureux & plus admirable.

Pour moy, je ne sçay plus que dire à force de penser sur des choses si nouvelles & si inoüies. Mais je diray au moins,

n'ayant pas d'autre expression, je diray que le Roy a esté malade en Roy, c'est à-dire en exerçant toute la puissance souveraine; car il est certain que tout autre que le plus grand Roy du monde, à qui personne ne veut déplaire, n'auroit point, dans un jour si fatal & si douloureux, entendu parler en aucune maniere, ny de complimens, ny d'affaires. Mais il ne voulut pas que ce jour fust distingué de tous les autres; & par là il en a fait un des plus beaux jours de sa Vie, & qui sera marqué avec un Caractere de gloire dans toute la Posterité.

Mais voicy encore de nouveaux sujets d'admiration. Le Roy n'a pas mesme voulu, que pendant sa maladie, les divertissemens de la Cour, ayent esté interrompus. Il a fait ouvrir ces magnifiques Appartemens, où sont rassemblez tous les jeux, & les plaisirs qui peuvent charmer l'esprit sans le corrompre. C'est une feste perpetuelle, que sa magnificence & sa sagesse ont inventée, pour apprendre aux Courtisans à joüer avec moderation, à se divertir innocemment, & encore pour connoître leurs inclinations & leurs mœurs, par le moyen le plus seur, & le plus digne de la Majesté Royale.

Il commanda que ces divertissemens fussent continuez, parce que la joye de ses Sujets estoit le plus grand soulagement qu'il trouvoit à son mal.

Il faut l'avoüer, MESSIEURS, cette bonté, cette humanité, est une vertu bien rare dans les Princes qui se voyent si élevez au dessus des autres hommes; mais les moindres actions du Roy sont accompagnées de cette bonté souveraine qu'il a receuë du Ciel en naissant. Il en donne des marques à toute heure, en toute occasion; dans les affaires, au jeu, à la promenade mesme, où il a souvent la bonté de commander à ceux qui ont l'honneur de le suivre, de se couvrir devant luy. Mais combien cette dispense du respect exterieur qui est deu à sa dignité, augmente-elle la profonde veneration, & la sincere estime que l'on ne peut refuser à sa vertu? Qui ne voit en cela une grandeur d'Ame par laquelle il s'éleve au dessus des autres Rois, & se conforme à la conduite de Dieu mesme, qui a peu d'égard au culte exterieur & veut estre servy en esprit & en verité?

Quelle difference de mon Roy, à ces autres Rois de la

terre, que leurs Sujets n'oseroient jamais regarder en face, & devant lesquels ils sont tousjours prosternez & rampans ! LOUIS LE GRAND se laisse voir au moindre de son peuple, & sa plus grande gloire est d'estre veu ; parce qu'on ne peut le voir sans l'aimer ; & rien ne luy plaist davantage. Il sçait qu'on ne manque jamais de reverer un Prince, quand on l'aime, mais qu'il n'est pas tousjours seur qu'on l'aime, quand on le revere ; & qu'ainsi l'importance est d'avoir l'amour des Peuples, parce que cet amour est infailliblement suivy du respect, de l'estime, de l'obeïssance, de la soumission & de tous les autres sentimens qui font également la gloire du Prince, & le bonheur de l'Estat.

Le Roy n'a qu'à se laisser voir, pour inspirer tous ces sentimens, qui sont les effets naturels de l'amour, & il importe peu pour cela, en quel estat il soit veu, ou dans les prosperitez de la fortune, ou dans les infirmitez de la nature ; aussi admirable estant malade en son lit, que commandant a la teste de ses Armées ; & tout le cours de sa maladie, n'ayant esté qu'une suite continuelle d'actions Heroïques ; car depuis qu'il eut tenu ce Conseil dont j'ay parlé, & qu'on ne sçauroit assez admirer, il continua reglément tous les autres jours, avec une exactitude incroyable. Et qui le croiroit en effet, qu'un Prince malade fist autre chose que penser à son mal, s'en plaindre, & chercher du repos ? Mais le Roy malade a bien d'autres pensées & d'autres soins. Il porte dans son esprit toutes les affaires de son Estat. Il entend ses Ministres, il decide, il ordonne, il pourvoit à ce qu'il faut dans les Provinces du Royaume les plus éloignées. Il fait bastir au delà du Rhin pour la seureté des Frontieres, un Fort a la teste du pont d'Huning. Il en fait bastir un autre dans l'Isle de Gesenhem : deux Forts, dont la construction est plus importante que la prise de plusieurs Villes. Et dans le mesme temps, à une autre extremité du Royaume, il regle les limites de ses Conquestes, obligeant l'Espagne de reconnoistre tout de nouveau la justice de ses Armes, & de luy ceder encore une estenduë considerable de païs.

Voilà quelques-uns des effets, & si je l'osois dire, des simptomes de la maladie du Roy. C'est ainsi que ce Heros malade a fait de son lit comme un Champ de Victoire. C'est là, où il a surmonté la douleur avec une constance qui le met

au dessus des Philosophes. C'est là, où il a fait mourir l'Envie que ses autres Victoires avoient fait naître. C'est là, où il a triomphé des cœurs de ses ennemis, comme il avoit triomphé de leurs Armées. Ils reconnoissent maintenant, aprés l'avoir veu souffrir, qu'il estoit digne de les vaincre. Ils avouënt que tant de grands évenemens de sa Vie ne sont que les effets naturels d'une force d'esprit encore plus grande; qu'il n'a esté heureux que parce qu'il est sage; & qu'il n'est redevable de toute sa gloire, qu'à sa seule Vertu.

Nous ne pouvons pas nous-mesmes en dire davantage, mais nous souhaitons de tout nostre cœur, qu'il puisse encore l'entendre dire un Siecle entier; & qu'il plaise au Ciel de retrancher de nos jours, pour adjouster aux siens. Que je serois heureux, si quelque preference estoit donnée à celuy qui a l'honneur de parler pour les autres. Quel avantage pour nous, MESSIEURS! Quelle gloire, si une partie de nos années pouvoit entrer dans la suite d'une si belle Vie; d'une vie si Illustre, si merveilleuse, si Heroïque! Ce seroit sans doute le plus seur & le plus beau moyen de parvenir à cette immortalité, à laquelle nous aspirons: & c'est aussi la grace que nous demandons au Ciel, en le loüant, & en invitant toutes les creatures de le loüer avec nous, d'avoir conservé nostre Auguste Prince.

La Devise de l'Academie, est une branche de Laurier en couronne, avec ce mot, A L'IMMORTALITÉ.

Soleil, qui avez tant de fois éclairé ses Victoires, & qu'il a pris pour simbole des grandes & magnifiques Vertus, ausquelles il a consacré sa Vie, loüez le Seigneur qui l'a conservé.

Astres de la nuit, qui l'avez trouvé tant de fois veillant seul avec vous, pour le bien du monde, loüez le Seigneur qui l'a conservé.

Mers qui estes estonnées de vous voir jointes l'une à l'autre, par son ordre, & pour le bien de ses Estats, loüez le Seigneur qui l'a conservé.

Fiers Pirates qui estiez les ennemis declarez de toutes les Loix, & qu'il a heureusement reduits à suivre celles qu'il vous a données, loüez le Seigneur qui l'a conservé.

Rois de la Terre, qui avez admiré avec quel courage & quelle prudence il a vengé la Majesté Royale, que des Republicains avoient offensée, loüez le Seigneur qui l'a conservé.

Les Soldats Invalides, nourris, entretenus & logez dans un Palais Magnifique.

Six mille jeunes Gentilhommes, elevez dans les Citadelles.

Quatre cens jeunes Damoiselles, dont l'education est fondée dans la Maison Royale de S. Cyr.

Braves Soldats, que sa bonté rend heureux, lorsqu'un malheureux sort vous a rendus inutiles, loüez le Seigneur qui l'a conservé.

Jeune & florissante Noblesse, qu'il fait élever avec tant de soins, dans tous les exercices Militaires, & qui commencez desja d'estre la terreur de nos ennemis, loüez le Seigneur qui l'a conservé.

Troupe de jeunes Vierges, que vostre infortune rend heureuses en vous attirant sa protection, & qui trouvez dans sa Pieté Royale les soins & les tendresses de vos meres, loüez le Seigneur qui l'a conservé.

Sçavantes Academies des beaux Arts, que sa Magnificence a fondées, & qui devez à ses Heroïques Vertus, les plus excellents sujets de vos immortels ouvrages, loüez le Seigneur qui l'a conservé.

Nous, MESSIEURS, qui sommes particulierement consacrez à sa Gloire, par ce titre si glorieux pour nous, par lequel il veut bien que le plus Grand Roy du monde, soit appellé le Protecteur de l'Academie Françoise, louons le Seigneur qui l'a conservé, & demandons au Seigneur qu'il le conserve. Que tous nos vœux ayent pour objet la conservation & la durée de sa vie. C'est la gloire de l'Estat, c'est la felicité des Peuples, c'est l'honneur de la Religion, c'est la Paix de l'Eglise, c'est la source de tout le bien public. Vive le Roy, que le Roy vive, & nous sommes heureux.

DISCOURS

Prononcé le 25. Aoust 1687.

PAR MONSIEUR L'ABBE' DE CHOISY, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur le Duc de Saint Aignan.

MESSIEURS,

Si les loix de l'Académie me le permettoient, je garderois aujourd'hui un silence respectueux. J'imiterois les nouveaux Cardinaux, qui en prenant leur place dans le sacré College ont quelque temps la bouche fermée ; & je ne songerois qu'à me taire jusqu'à ce que vous m'eussiez appris à bien parler. Mais il faut obeïr à la coustume, il faut que ma reconnoissance paroisse. Et de quelles expressions pourray-je me servir pour vous la montrer toute entiere ? Comment vous marquer la joye dont je me sens penetré en me voyant associé à ce qu'il y a de plus grand & de plus illustre dans ce Royaume ?

C'est icy que les premiers hommes de l'Estat se dépoüillent de tout le faste de la grandeur, & ne cherchent de distinction que par la sublimité du Genie & par la profonde capacité ; car MESSIEURS, ce n'est ni la naissance seule, ni les seules dignitez qui rendent vostre Compagnie si celebre. Il ne suffiroit pas pour entrer chez vous, d'avoir passé par les plus grands emplois ; l'Esprit & le Sçavoir vous ont ouvert la porte de l'Académie. C'est ce qui vous distingue du reste des hommes, & qui fait admirer parmi vous des Theologiens sublimes, des Philosophes pénetrans, des Poëtes & des Orateurs du premier ordre, & des Historiens qui feront passer à nos neveux les merveilles de nostre siecle.

Quand je me vois placé entre tous ces grands hommes, que desormais j'appelleray mes Confreres, je me sens exci-

té par une noble émulation à ſuivre des exemples qui me vont eſtre familiers. L'aſſiduité à vos Aſſemblées me tiendra lieu de merite, & peut-eſtre m'en donnera. Je croy déja ſentir en moy l'eſprit de l'Académie qui m'éleve au deſſus de moy-meſme, & j'en ay beſoin pour reparer la perte que vous avez faite. Elle eſt grande, MESSIEURS, celuy dont je remplis la place merite vos regrets & nos loüanges.

A peine eſt-il ſorti de l'enfance, qu'il marche aux combats & à la gloire ſur les traces de ſes Anceſtres. Il eſt bleſſé au combat de Vaudrevange, au ſiege de Dole, & plus dangereuſement à celuy de Graveline ; & ſi dans la ſuite il cherche par tout les occaſions de faire éclater ſa valeur, c'eſt que cette valeur, cette ardeur de gloire qui fait les Heros, rempliſſoit ſon cœur, & que trop grande & trop vive pour s'y contenir, elle ſe répandoit au dehors.

Qui de vous, MESSIEURS, n'a pas connu l'élevation & la vivacité de ſon eſprit ? Il en laiſſoit à tous momens échapper des traits perçans. Gouverneur de Province, Duc & Pair, premier Gentil-homme de la Chambre, il trouvoit encore du temps à donner aux Muſes, & ſe ſentoit honoré du titre d'Académicien.

La bonté de ſon cœur l'engageoit à ſervir tout le monde. C'eſtoit aſſez d'eſtre homme d'eſprit, ou malheureux pour avoir ſa protection particuliere ; mais ce qui ſeul feroit ſon éloge, il avoit eu tousjours un attachement inviolable & tendre à la perſonne du Roy, & ce grand Prince l'honoroit de ſa bienveillance.

Tant d'avantages qui le diſtinguoient dans la premiere Cour du monde, ne l'ont point exempté de la loy commune. Il eſt mort ; mais il a laiſſé à la France un Fils, digne heritier de ſon grand cœur & de ſes vertus, qui dés ſa plus tendre jeuneſſe, au milieu de la Cour & de la guerre, de la faveur & des plaiſirs, a conſacré toutes ſes vertus morales par une pieté Chreſtienne, pieté ſinguliere, univerſellement reconnuë & reſpectée.

C'eſt à vous, MESSIEURS, à marquer par des traits immortels les actions de ce grand homme, dont la perte vous ſera long-temps ſenſible. Vous le ferez,

ſa

ſa memoire vivra à jamais dans vos ouvrages ; tout ce qui part de vos mains ſe ſent du genie ſublime de voſtre Fondateur.

Si l'on a dit autrefois que comme Ceſar par ſes conqueſtes avoit augmenté l'Empire de Rome, Ciceron par ſon éloquence avoit étendu l'eſprit des Romains, ne pouvons-nous pas dire que le Cardinal de Richelieu ſeul a fait en France ce que Ceſar & Ciceron avoient fait à Rome, & que ſi par les reſſorts d'une Politique admirable il a reculé nos frontieres, il nous a eſlevé, poli, & ſi je l'oſe dire, agrandi l'eſprit par l'eſtabliſſement de l'Académie ?

Mais, MESSIEURS, s'il a tant fait pour l'Eſtat en formant voſtre Compagnie, il a encore plus fait pour luy-meſme. En vain pour ſa gloire euſt-il trouvé le moyen d'abbaiſſer la fierté de cette Maiſon orguëilleuſe, qui oſoit ſe comparer à la Maiſon de France ; en vain par la priſe de la Rochelle euſt-il donné le premier coup au monſtre qui vient d'expirer à nos yeux ; ſon Nom pouvoit perir encore, & la pluſpart de ſes actions, quoy que marquées à un caractere ſingulier de grandeur, euſſent pû eſtre ignorées des âges ſuivants, ſi en fondant l'Académie, il n'euſt fondé en meſme-temps le ſouvenir éternel de ſa gloire.

A ſa mort l'Académie éperduë trouva un aſyle chez un illuſtre Chancelier, dont la memoire vous ſera tousjours chere, & qui pendant plus de trente-cinq années, premier Chef de la Juſtice, a tousjours paſſé pour le plus éclairé des Magiſtrats.

Mais quand vous l'euſtes perdu, retombez en de nouvelles alarmes, incertains de vos deſtinées, quelle joye pour vous, & quelle gloire ! Un Roy, le plus grand des Rois, ſe déclare voſtre Protecteur, vous reçoit dans ſon Palais, & vous égale aux premieres Compagnies de ſon Royaume. Par là, MESSIEURS, par là vos noms devenus immortels marcheront à la ſuite du ſien, & vous pouvez vous reſpondre à vous-meſme de l'immortalité que vous ſçavez donner aux autres. Vous la ſçavez donner ſeurement, & vous la donnerez à LOUIS ; il ſe fait entre ce Prince & vous un commerce de gloire ; & ſi ſa protection vous

fait tant d'honneur, vous pouvez vous flater de n'estre pas inutiles à sa gloire. Oüy, MESSIEURS, ce Prince si necessaire à tous ; à ses sujets qu'il a déja rendus les peuples les plus redoutables du monde, & qu'il va achever de rendre les plus heureux ; à ses Alliez, à qui il accorde par tout une protection si puissante ; à ses ennemis mesmes, dont il fait le bonheur malgré eux, en les forçant à demeurer en paix ; ce Prince, qui à l'exemple de Dieu, dont il est l'image vivante, semble n'avoir besoin que de luy-mesme, il a besoin de vous pour sa gloire ; & son nom, tout grand qu'il est, auroit peine à passer tout entier à la derniere posterité sans vos Ouvrages.

Vous y travaillez, MESSIEURS. Déja plus d'une fois vous l'avez montré aux yeux des hommes également grand dans la paix & dans la guerre : mais qu'est-ce que la valeur des plus grands Heros comparée à la pieté des veritables Chrestiens ? Il regne, ce Roy glorieux, & tousjours attentif à la reconnoissance qu'il doit à celuy dont il tient tout, il songe continuellement à faire regner dans son cœur & dans son Royaume ce Dieu qui depuis tant d'années répand sur sa personne une si longue suite de prosperitez. N'a-t-il pas fait taire ces malheureux, qui malgré les lumieres naturelles de l'ame, affectent une impieté à laquelle ils ne sçauroient parvenir ? N'a-t-il pas reprimé cette fureur du blaspheme assez audacieuse pour aller attaquer Dieu jusques dans son trosne ?

Il fait plus, il s'embrase du zele de la Maison de Dieu ; il n'épargne ni soins, ni dépense pour augmenter le Royaume de JESUS-CHRIST. Son zele traverse les mers, & va chercher aux extrémitez de la terre des peuples ensevelis dans les tenebres de l'idolatrie. Les premieres difficultez ne le rebutent point, il suit avec constance un dessein que le Ciel luy a inspiré ; & si nos vœux sont exaucez, bien-tost sous ses auspices la foy du vray Dieu sera triomphante dans les Royaumes de l'Orient.

Que diray-je encore ? Ce Heros Chrestien attaque ouvertement ce Parti formidable de l'heresie, qui avoit fait trembler les Rois ses prédecesseurs ; il acheve en moins

d'une année ce qu'ils n'avoient osé entreprendre depuis prés de deux siecles, & le monstre infernal reduit aux abois rentre pour jamais dans l'abysme d'ou la malice des Novateurs & les mœurs corrompuës de nos ayeux l'avoient fait sortir. Heureuse France, tu ne verras plus tes enfans déchirer tes entrailles ! Une mesme Religion leur fera prendre les mesmes interests, & c'est à LOUIS LE GRAND que tu es redevable d'un si grand bien. Parlons plus juste, c'est à Dieu ; & le mesme Dieu, pour assurer nostre bonheur vient de nous conserver ce Prince, & de le rendre aux prieres ardentes de toute l'Europe : car, MESSIEURS, les François ne sont pas les seuls qui s'interessent à une santé si précieuse ; & si quelques Princes jaloux de la gloire du Roy, ont tesmoigné par de vains projets de ligues, vouloir profiter de l'estat où ils le croyoient, leurs sujets mesmes, & tous les peuples de l'Europe faisoient des vœux secrets pour luy, sçachant bien qu'en sa seule personne reside la tranquillité universelle.

Mais où m'emporte mon zele ? A peine placé parmi vous, j'entreprends ce qui feroit trembler les plus grands Orateurs, & sans consulter mes forces j'ose parler d'un Roy dont il n'est permis de parler qu'à ceux, qui comme vous, MESSIEURS, le peuvent faire d'une maniere digne de lui.



RÉPONSE

DE MONSIEUR BERGERET au discours prononcé par Monsieur l'Abbé de Choisy le jour de sa reception.

MONSIEUR,

L'éloquence, l'esprit & la politesse du remerciement que vous venez de faire à l'Académie, luy renouvellent le sentiment de tout ce qu'elle a perdu en la personne de Monsieur le Duc de Saint Aignan : & je puis vous dire aussi, MONSIEUR, qu'elle ne pouvoit pas vous donner une marque plus honorable de l'estime qu'elle fait de vous, qu'en vous recevant à la place d'une homme de ce merite, dont elle honorera tousjours & cherira la memoire.

Il est bien juste que les Lettres respondent à l'amour qu'il a eu pour elles ; & que par des marques éternelles de leur reconnoissance, elles fassent voir qu'il n'y a point d'homme, en quelque rang que la fortune l'ait élevé, à qui il ne soit glorieux de les avoir aimées.

Monsieur le Duc de Saint Aignan les aimoit de la mesme passion dont il aimoit la gloire, & il avoit pris tous les soins necessaires pour avoir ce qu'elles ont de plus utile & de plus agreable. Il estoit bien éloigné de la vaine erreur de ceux qui s'imaginent que tout le merite consiste dans le hazard d'estre né d'une ancienne Maison, & il ne regardoit l'avantage d'avoir tant d'illustres Ayeux, que comme une obligation indispensable d'augmenter l'éclat de leur nom par un merite personel.

Dés qu'il put lire nostre Histoire, il y vit avec une noble émulation son Tris-ayeul le Comte de saint Aignan, Gouverneur du Berry & Chef du Conseil du Duc d'Alençon. Il resolut aussi-tost, ou de mourir jeune dans la carriere de l'honneur, comme le Comte de saint Aignan

son Pere, ou d'y aller plus loin que son Tris-ayeul, comme il a fait en meritant l'estime & la confiance du Roy.

Il jugea que le meilleur moyen de parvenir à ce comble d'honneur, estoit de joindre les Lettres avec les Armes, par une alliance qui n'est pas moins naturelle que celle de l'esprit avec le cœur ; & se voyant attaché au service d'un Prince dont les vertus heroïques donneront plus d'employ aux Lettres, que n'ont fait tous les Heros de l'Antiquité, il en prit encore plus d'affection pour elles. Il s'acquit une maniere de parler & d'écrire noble, facile, élegante, & fit voir à la France cette urbanité Romaine, qui estoit le caractere des Scipions & des plus illustres Romains.

C'est à l'exemple de ces Vainqueurs des nations, qui au retour de leurs campagnes chargez des dépoüilles de leurs ennemis, s'en venoient travailler avec Terence, & sçavoient aussi-bien conduire les intrigues de la Scene, que les stratagemes de la Guerre ; c'est à leur exemple, dis-je, que Monsieur le Duc de saint Aignan a fait voir tant de fois qu'un Lieutenant General des armées du Roy, pouvoit estre Poëte, Orateur & Historien ; que faisant luy-mesme des actions de la plus grande valeur, il sçavoit encore les loüer dans les autres ; & qu'avec ce mesme cœur qui ne demandoit qu'à se sacrifier pour le service du Roy, il formoit chaque jour des sentimens exprimez de la maniere la plus délicate & la plus éloquente.

Par ces qualitez veritablement Academiques, il obtint dans cette Compagnie la place qu'il y a si dignement occupée, & il merita aussi d'estre nommé Protecteur d'une illustre Académie que nous avons receuë dans nostre alliance ; ce qui est pour luy un honneur qui ne perira point, & d'autant plus grand que le Roy veut bien porter un semblable titre, & le joindre à ceux que ses vertus & ses conquestes luy ont acquis.

Mais non seulement Monsieur le Duc de saint Aignan estoit le Protecteur d'une celebre Académie par un titre particulier, on peut dire encore qu'il l'estoit generalement de tous les gens de Lettres, par une generosité qui n'exceptoit personne. Le merite, quelque estranger qu'il fust, de quelque part qu'il pust venir, estoit seur de trouver en

luy de l'appuy & de la protection. Il recevoit avec des témoignages d'amitié tous ceux qui avoient quelque talent d'esprit; & il ne leur faisoit sentir son rang & sa dignité que par les bons offices qu'il se plaisoit à leur rendre. Il aimoit aussi tous nos exercices, & y venoit bien plus souvent qu'on n'eust osé l'esperer d'une personne qui ne pouvoit y venir sans quitter tous les agrémens de la Cour.

Il me semble que je le vois encore dans ce beau jour, où nous nous assemblasmes pour tesmoigner nostre joye du restablissement de la santé du Roy. On y lut une Ode magnifique qu'il avoit faite sur ce sujet, où l'esprit & le zele paroissoient également, & qui brilloit par tout de ce feu de la plus vive jeunesse, qu'il a tousjours conservé par un privilege que la nature n'accorde qu'à des Genies extraordinaires.

Enfin aprés une longue & heureuse vie, il est mort dans tous les sentimens de la pieté Chrestienne, comblé des honneurs & des récompenses qu'avoient merité son courage, son zele & sa fidelité dans le service du Roy; & il a eu en mourant la consolation de laisser aprés luy un Fils qui augmentera encore cette succession de gloire & de vertu.

Cet illustre Fils qui le fera revivre, s'est tousjours distingué avec honneur & sans affectation. On a tousjours veu en luy beaucoup de courage avec beaucoup de douceur, une admirable pureté de mœurs, une parfaite uniformité de conduite, de la penetration, de l'application, de la vigilance, un amour constant pour la verité & pour la justice, & sur tout une solide pieté qui le fait agir en secret aux yeux de Dieu seul, comme s'il estoit veu de tous les hommes.

Tant de vertus qui ont merité que dans un âge si peu avancé, il ait esté fait Chef du Conseil des Finances, justifient chaque jour un si bon choix, & font voir que le Roy, juste dispensateur de ses graces, a le don suprême de discerner les esprits. Heureux celuy dont nous honorons la memoire, d'avoir un si digne heritier de son nom & de ses vertus!

Mais nous n'aurons pas esté moins heureux à luy don-

ner un ſucceſſeur parmy nous, & vous ayant choiſi, MONSIEUR, pour reparer une ſi grande perte, nous eſperons que vous ferez loüer publiquement noſtre choix, & que vous reſpondrez parfaitement à noſtre attente.

L'Académie ne vous demande rien pour elle, que vous ne ſoyez obligé de faire pour vous-meſme. Vous le devez à la reputation que vous vous eſtes acquiſe par vos ouvrages; vous le devez au Sang dont vous ſortez, au grand Chancelier de l'Hoſpital voſtre Tris-ayeul, plus illuſtre encore par ſes excellens écrits que par l'éminence de la premiere Charge du Royaume. Vous le devez enfin à cette illuſtre Mere, comparable aux Cornelies qui parloit ſa langue avec tant de grace & de pureté, & qui vous ayant fait ſuccer l'éloquence avec le lait, nous a donné lieu de penſer que vous eſtiez né pour l'Académie, & que vous aviez eſté élevé pour elle, entre les bras & dans le ſein des Muſes meſmes.

Mais quelque talent que vous ayez pour l'éloquence, la nouvelle obligation que vous avez de conſacrer vos veilles à la gloire de LOUIS LE GRAND noſtre Auguſte Protecteur, vous fera ſentir de plus en plus combien il eſt difficile de parler dignement d'un Prince, dont la vie eſt une ſuite continuelle de prodiges.

Les Poëtes ſe plaignent de n'avoir point d'expreſſions aſſez fortes pour repreſenter le merveilleux de ſes exploits, & les Hiſtoriens au contraire de n'en avoir point d'aſſez ſimples, pour empeſcher que tant de merveilles ne paſſent pour autant de fictions. Quel art, quelle application, quelle conduite ne faudra-t-il point pour conſerver la vray-ſemblance avec la grandeur des choſes qu'il a faites?

Je ne parle point de cette valeur eſtonnante, qui a pris comme en courant les plus fortes Villes du monde, & devant qui les armées les plus nombreuſes ont tousjours fuï de peur de combattre. Je ne penſe maintenant qu'à cette glorieuſe Paix dont nous joüiſſons, & qui a eſté faite dans un temps où l'on ne voyoit de toutes parts que des Puiſſances irritées de nos victoires, que des Eſtats ennemis déclarez de nos intereſts; que des Princes jaloux de nos avantages, tous avec des prétentions differentes & incompatibles. Comment donc parut tout d'un coup cette

paix si heureuse ? C'est un miracle de la sagesse de LOUIS LE GRAND, que la politique ne sçauroit comprendre : & comme luy seul a pu la donner à toute l'Europe, luy seul aussi peut la luy conserver.

Combien d'action, de penetration, de prévoyance pour faire que tant d'Estats libres, & dont les interests sont si contraires, demeurent dans les termes qu'il leur a prescrits ? Il faut voir également ce qui n'est plus, & ce qui n'est pas encore, comme ce qui est : il faut avoir un Genie d'une force & d'une étenduë extraordinaire, que nulle affaire ne charge, que nul objet ne trompe, que nulle difficulté n'arreste ; tel enfin qu'est le Genie de LOUIS LE GRAND, qui est répandu dans toutes les parties de l'Estat, & qui n'y est point renfermé, agissant au dehors comme au dedans avec une force inconcevable.

Il est jusques dans les extremitez du monde, où vous avez veu, MONSIEUR, tant de saintes Missions soustenuës par les secours continuels de sa puissance & de sa pieté.

Il est dans les Cours estrangeres, où il conduit & éclaire ses Ministres, qui n'ont qu'à lire & à faire entendre ce que sa prudence a dicté.

Il est sur les Frontieres du Royaume qu'il fait fortifier d'une maniere qui déconcerte & desespere tous nos Ennemis.

Il est sur les ports, où il fait construire ces Vaisseaux prodigieux qui portent par tout le monde la gloire du nom François.

Il est dans les Académies de Guerre & de Marine, où la noble éducation jointe à la noblesse du Sang, forme des esprits & des courages également capables du commandement & de l'execution dans les plus grandes entreprises.

Il est enfin par tout, qui fait que tout est reglé comme il doit l'estre : les garnisons tousjours entretenuës, les magasins tousjours pleins, les arsenaux tousjours garnis, les troupes tousjours en haleine, & aprés les travaux de la guerre, maintenant occupées à des ouvrages magnifiques qui sont les fruits de la paix. C'est ainsi que ce grand Prince agissant en mesme-temps de toutes parts, & faisant des

des choses qui inspirent continuellement de la terreur à ses ennemis, de l'amour à ses sujets, & de l'admiration à tout le monde, il peut malgré les haines, les jalousies & les défiances conserver la paix qu'il a faite, parce qu'il n'y a point d'Estat qui ne voye combien il seroit dangereux de la vouloir rompre.

Quelques Princes de l'Empire sembloient en avoir la pensée, & commençoient à former des ligues nouvelles, mais le Roy tousjours également juste & sage, ne voulant ny surprendre, ni estre surpris, fit dire à l'Empereur que si dans deux mois du jour de sa Declaration, il ne recevoit de luy des assurances positives de l'observation de la tréve, il prendroit les mesures qu'il jugeroit necessaires pour le bien de son Estat. Ses troupes en mesme-temps volent sur les frontieres d'Allemagne, & l'Empereur luy donne toutes les assurances qu'il pouvoit souhaitter. Ainsi l'Europe luy doit une seconde fois le repos & la tranquillité dont elle jouït.

D'autre part l'Espagne avoit fait une injustice à nos Marchands, & les contraignoit de payer une taxe violente, sous pretexte qu'ils negocioient dans les Indes contre les Ordonnances. Le Roy pour arrester tout d'un coup ces commencemens de division, a jugé à propos d'envoyer devant Cadix une flote capable de conquerir toutes les Indes. Aussi-tost l'Espagne allarmée a promis de rendre ce qu'elle avoit pris; & le Roy qui s'en est contenté, a paru encore plus grand par sa moderation que par sa puissance; car il est vray que rien n'est si admirable sur la terre que d'y voir un Prince qui pouvant tout ce qu'il veut, ne veuille rien qui ne soit juste.

Mais c'est le caractere naturel de LOUIS LE GRAND, c'est le fonds de cette ame heroïque où toutes les vertus sont pures, sinceres, solides, veritables, & font toutes ensemble par une admirable union, qu'il est non seulement le plus grand de tous les Rois, mais encore le plus parfait de tous les hommes.

DISCOURS

Prononcé le 8. Mars 1688.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ TESTU DE MAUROY, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de Mesmes President au Mortier.

MESSIEURS,

Voicy le jour heureux, où il m'est permis d'entrer dans le Temple de Minerve, de participer aux misteres des Muses, & de me voir dans le Sanctuaire de l'Eloquence. Voicy la premiere fois, que je puis sans profanation, envisager en vos personnes ses plus fideles Ministres; me regler selon vos Loix, & escouter vos Oracles. Jour plein de gloire; Jour remarquable entre tous les jours de ma vie; Jour qui remplit mes desirs, & qui couronne mon esperance.

Que cet honneur doive s'attribuer purement à vostre grace, MESSIEURS, & non pas à mon merite, ce sera tousjours le sentiment de ceux qui sçauront connoistre la grandeur de vostre bien-fait, & celle de mes deffauts.

Car de quel droit oserois-je pretendre d'estre admis parmy tant de celebres Personnages, dont les doctes veilles, & les rares escrits, transmettent l'art de bien penser, de bien parler, & de bien escrire, à une longue posterité; qui conservent dans sa pureté une Langue, que nostre grand Roy, parle mieux qu'aucun homme de son Royaume; qu'il a renduë par ses estonnantes Conquestes, la Langue generale de l'Europe; qui sert si utilement à escrire les faits incroyables, que sa sagesse luy a fait entreprendre, & que son courage luy a fait executer; en un mot, la Langue dont vous vous servez si heureusement, MESSIEURS, à l'avantage de nostre Nation, & à la gloire de nostre Auguste Monarque?

Certes, quand je me voy placé entre tant d'excellens Ecrivains, tant de fameux Orateurs, tant de Poëtes illustres, qui disposent si sagement de l'immortalité qui est le partage des plus grands hommes ; quand je me represente l'egalité judicieuse, qui est establie entre les membres de vostre illustre Corps ; quand je conçois qu'elle fait oublier, du moins pour un temps, la difference de la fortune des hommes, les prerogatives du sang, les avantages des premieres dignitez de l'Eglise & de l'Estat ; & que je remarque, que de toutes les Assemblées qui sont au monde, le Corps de la Religion, & celuy de l'Académie, sont les seuls, dont les membres sont si heureusement confondus, je ne puis que je ne m'escrie, en admirant cette surprenante égalité : Qui suis-je, pour me voir entre tous ces grands Hommes ?

Et veritablement, MESSIEURS, le rang que tenoit parmy vous feu Monsieur le President de Mesmes, pouvoit estre deferé à un sujet plus digne que je ne suis de luy succeder. Sa famille peut estre nommée comme celle de Brutte, une veine de pourpre, & le Seminaire de la premiere Magistrature. Son nom, que je ne puis prononcer sans renouveller vostre douleur, est également venerable dans le premier Senat du monde, & chez les Nations Estrangeres. L'integrité, la fermeté, & la penetration, estoient ses vertus de Tribunal : le zele, la politesse, & la discretion, estoient ses talens de la Cour : l'amour des Lettres & des Sçavans, la douceur & l'honnesteté, estoient ses qualitez de l'Academie. La perte du Senat vient d'estre réparée en la personne de son digne Fils ; mais comment reparer en la mienne, celle que vous avez faite ?

Si vos graces, MESSIEURS, estoient de la nature de celles du Ciel, qui changent les Sujets qu'elles enrichissent, je deviendrois tel, que vous n'auriez point de regret à vostre choix. Je ne serois pas en peine de vous remercier de l'honneur que vous me déferez ; & lorsque je sens en moy le concours mutuel de la joye & du respect, je ne me trouverois pas entre la crainte & la temerité ; car s'il ne s'agissoit que de respondre à vostre grace, par une tendre reconnoissance, je pourrois satisfaire à ce juste devoir. Mais je me voy dans l'obligation de m'en-

expliquer publiquement ; c'est à dire, dans le peril de passer pour ingrat, ou de paroistre peu disert.

Car quel discours peut meriter, je ne dis pas vostre approbation, MESSIEURS, mais vostre seule attention, fust-il digne de l'applaudissement des autres hommes, si vous n'oubliez dans ce moment, que vous estes les despositaires de l'Eloquence, & que la force aussi bien que la politesse de nostre Langue, sont des talens qui vous sont naturels, tandis qu'ils sont aux autres, le fruit de l'art, & d'une application laborieuse?

Et ce qui augmente la difficulté du devoir dont je voudrois m'acquiter, c'est que je me represente que je n'ay pas seulement à parler devant vous, mais que je suis environné des Genies du grand Armand, & du sage Seguier, qui ont protegé vostre sçavante Compagnie ; de sorte que je suis reduit à craindre, & ce que je voy, & ce que je ne voy pas.

Car je me suis bien apperceu d'abord que je suis entré dans ce lieu, qu'il y a quelque chose de plus qu'humain qui y reside. Et que seroit-ce, sinon les Genies de ces deux personnages presque divins, qui vous assistent invisiblement dans la distribution que vous faites de l'immortalité ? Tous deux au dessus des eloges qui leur ont esté donnez pendant leur vie, & qui ne sçauroient estre mieux loüez aprés leur mort, que par l'honneur que leur a fait ce Grand Roy que voilà *, de se declarer leur successeur dans la protection de l'Académie.

* Il montre le Portrait du Roy.

Ah ! que cette gloire redouble le respect que j'ay eu toute ma vie pour vostre illustre Corps ! & je ne puis vous dissimuler, MESSIEURS, que lorsque j'ay le plus passionnément souhaitté de me voir un de ses membres, j'en ay esté retenu par une pudeur digne de son prix.

Car bien que j'aye consumé un bon nombre de mes meilleures années, à l'instruction de deux des plus grandes Princesses de la Terre, dont l'une fait desja la felicité de ses Estats ; quoy qu'en la personne de l'autre, je cultive un esprit qui va plus viste que mes desirs, de qui je puis dire ce que disoit saint Augustin de celuy de son fils, qu'il me cause un estonnement qui va jusqu'à la frayeur ; l'esprit

dis-je, d'une Princeſſe, dont les inclinations toutes royales, animées d'un certain air de Majeſté répandu dans toute ſa perſonne, luy donnent droit d'aſpirer, que ſçais-je? ſans doute au choix des Couronnes de l'Europe. En un mot, quoy que ces ſoins eſclatans me peuſſent faire pretendre aux honneurs qui reſultent des belles lettres, je n'aurois neanmoins jamais oſé demander d'eſtre receu dans vos Aſſemblées, ſi le Vainqueur de Caſſel n'euſt daigné m'en ouvrir la porte, de la meſme main, dont il a ſi glorieuſement triomphé des ennemis de la France.

Oüi, Messieurs, c'eſt Monsieur qui a animé voſtre choix, & le comble de mon bonheur a permis que je luy doive la place que vous m'accordez, afin que je ne poſſede nul avantage dont je ne luy ſois redevable.

Et pourquoy me diſpenſerois-je de cette loy, moy qui ſuis ſa creature, tandis que l'Eſtat meſme luy doit ſon repos? Car ſi ce repos conſiſte dans l'amour & dans l'obeïſſance des Sujets envers leur Souverain, n'eſt-ce pas luy qui montre par ſon exemple, non ſeulement aux Princes comme aux Peuples, le reſpect, l'obeïſſance, & la tendreſſe qu'ils doivent au Roy; mais encore, qui en fait la principale maxime de l'éducation ſi importante de ce Fils precieux, qui eſt ſi-toſt devenu le favory de la raiſon? Qui a porté plus loin que Monsieur & en ſi peu de temps, la bonne fortune de l'Eſtat, & ce qui eſt rare, la modeſtie d'un Vainqueur? Qui de ceux qui l'ont veu triomphant, l'a jamais oüi parler de ſes victoires? Tout comblé de gloire, tout chargé de triomphes, autant au deſſus des plus grands Princes par l'excellence de ſa perſonne, que par ſon auguſte naiſſance, ne confond-il pas toutes ſes qualitez heroïques dans les deux ſeuls caracteres du plus excellent Frere, & du plus fidelle Sujet qui fut jamais?

Rare exemple, certes, & digne de l'admiration des ſiecles à venir! C'eſt ce ſage Frere, qui apprend leur devoir à tous les ordres du Royaume; & ce ſont ceux-cy qui l'enſeignent aprés luy aux autres Nations de la terre.

Car ſans parler des droits du troſne, l'amour & l'obeïſſance de toute la France pour la perſonne du Roy, vont aujourd'huy ſi loin, que ſes Peuples, qui le tiennent

pour une seconde divinité, estiment que leur amour & leur fidelité sont pour eux une seconde religion, & qu'ils ne sçauroient manquer à leur devoir, sans commettre un second sacrilege.

Ah ! si le peu de temps qui est prescrit à mon discours, me permettoit de parler amplement de ce grand Roy, les délices de ses Peuples, combien d'exploits incroyables qui se presentent en foule à mon esprit, entreroient dans son éloge ? Le nombre surprenant & la rapidité de ses conquestes, la sagesse de ses conseils, le bonheur de ses entreprises; le genereux usage de ses victoires, son autorité par tout si reconnuë & si redoutée; ses troupes si bien disciplinées, leurs Chefs si passionnez pour sa gloire; les vaincus si soumis, les vainqueurs si moderez; le bonheur de ses Peuples si envié; tant de Villes heureuses de s'estre renduës, tant d'Estats tranquilles sous sa protection, & ce qui le touche plus que le reste, la Religion triomphante, l'Heresie destruite, la Pieté sur le trosne : Grand Dieu ! quelle richesse ! quelle abondance pour un éloge !

Je m'asseure, MESSIEURS, que ces fidelles * Ecrivains des prodiges de sa vie, vos illustres Confreres, qui ont entre leurs mains le precieux dépost de sa gloire, n'en obmettront pas la moindre circonstance; mais je doute que la posterité ajouste une foy sincere à leurs écrits.

* Messieurs Racine & Despreaux.

Non, elle ne croira jamais qu'un seul Roy en ait pû tant accomplir; & comme la Fable attribuë les travaux d'Hercule à un seul Heros, quoy que ce soient les actions de plusieurs qui avoient le mesme nom; aussi ceux qui liront l'Histoire de nos jours, ne pourront croire, qu'un seul de nos Rois ait fait ce nombre prodigieux de merveilles que nous avons veuës; & attribuëront, en renversant l'ordre des temps, à treize de nos Monarques qui ont porté le nom de LOUIS, ce qui n'appartient qu'au Regne, & à la Personne de LOUIS LE GRAND.

Regne glorieux, puisses-tu durer autant que nos desirs ! Roy incomparable, puissiez-vous vivre autant que vostre gloire ! Heureuse la condition de nostre Langue, de pouvoir vous loüer sans flaterie ! Plus heureuse celle de nos cœurs, de pouvoir vous aimer sans moderation.

Quelles obligations ne vous ay-je pas, MESSIEURS,

de m'associer à vos doctes Ouvrages qui tendent tous à l'immortalité de son nom ? Certes, je ne comprens que trop pour mes forces le prix de vostre bien-fait, qui n'a rien d'égal, que la necessité qu'il m'impose de justifier vostre choix. Devoir, à la verité, pour moy également difficile & indispensable ; car je reconnois les bornes de mes lumieres. Cependant, comme tous les Astres qui sont attachez à un mesme Ciel, n'ont pas une égale vertu, ni une mesme splendeur, je ne présumerai jamais que mon peu d'érudition puisse approcher de vos sublimes connoissances. Trop heureux, si ne pouvant aussi dignement respondre à la grace que me fait aujourd'huy vostre illustre Compagnie, il n'y a aucun de ceux qui la composent, qui ne soit persuadé que je la reçois avec un respect, & une reconnoissance qui dureront autant que la grace mesme.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DAUCOUR, au Discours prononcé par Monsieur l'Abbé Testu de Mauroy le jour de sa Reception.

MONSIEUR,

Vous venez sous d'heureux auspices reparer la perte que nous avons faite, & qui nous est extremement sensible ; mais plus l'Académie Françoise regrette feu Monsieur de Mesmes, plus elle honore sa memoire ; plus aussi elle marque la consideration qu'elle a pour vous, en vous recevant à la place d'une personne qui luy estoit si chere par toutes sortes de raisons.

Il a porté dignement dans la Cour des Pairs la pourpre & l'hermine qu'il avoit heritée de ses Ancestres : & ce qui nous doit toucher davantage, il a creu faire honneur à la Charge de President au Mortier, d'y ajouster le nom d'Académicien, & d'entrer dans une Compagnie de gens de Lettres où personne n'a droit de presider, & où il n'y a

point de place distinguée pour les dignitez les plus éminentes.

Ce sentiment est une des preuves de la solidité d'esprit que doit avoir un homme pour estre digne de juger les autres ; car on voit par là que ne se laissant point ébloüir à l'éclat exterieur, & ne faisant point acception des personnes, il peut, en suivant la seule raison, preferer le merite des Lettres aux avantages de la fortune.

Qui ne sçait aussi que ce noble sentiment est le caractere naturel de toutes les belles ames qui sont nées pour la gloire de leur patrie ; & qu'au contraire un esprit qui méprise les Lettres, n'est point capable d'aimer la vertu, parce qu'il n'est rien que la vertu considere tant parmy les hommes, que cette reputation immortelle que les Lettres seules peuvent donner.

Combien donc a esté heureuse la naissance de Monsieur de Mesmes, puisque cet amour des Lettres qui a fait les plus grands hommes dans tous les temps, a esté en luy comme une vertu hereditaire, & comme une impression du sang qu'il a receu de ses illustres ayeux?

Car depuis que cette Maison, sortie d'une ancienne Noblesse d'Ecosse, eut passé en France, & qu'elle eut commencé sous le regne de Loüis X I I. à joindre aux avantages de la naissance, l'estude & la connoissance des Lettres, elle a tousjours eu jusqu'à nous des hommes celebres, qu'un merite extraordinaire a eslevez aux premieres Magistratures, & aux plus importans emplois. C'est une foule de Maistres des Requestes, de Lieutenans Civils, de Conseillers d'Estat, de Presidens au Mortier ; & ce qui est encore plus loüable, une continuelle succession d'Ambassadeurs.

On en voit de ce nom, qui sous les Rois François I. Henry I I. & Charles I X. dans les temps les plus difficiles, ont esté envoyez en Allemagne, en Suisse, en Espagne, en Italie, à Rome. On en voit sous le dernier Regne dans tous les Estats du Nort. On en voit ensuite dans la fameuse Assemblée de Munster, où fut fait cet important Traité dont la sagesse du Roy tire tous les jours de si grands avantages. Et n'avons-nous pas encore aujourd'huy un Ambassadeur de ce nom, & qui soustient si dignement

gnement son caractere & sa mission auprés des Estats de Hollande, où la politique est aussi habile qu'en aucun endroit du monde.

Une si belle succession dans cette Famille, n'est point le droit d'un mesme sang, mais l'effet d'une mesme vertu, & principalement du merite des Lettres, qui est le plus propre pour les Ambassades, & le plus capable de traiter avec les Estrangers, parce que les Lettres ne sont estrangeres nulle part; estant, pour ainsi dire, de tous les temps & de tous les Païs.

Mais il y a dans la Maison des de Mesmes une autre succession qui en releve encore l'éclat, c'est la suite continuelle de tant de gens de Lettres qu'on y a veus successivement depuis le celebre Passerat jusqu'au celebre Voiture, & qui tous y ont esté comme adoptez; car je puis nommer une espece d'adoption, l'amitié & la tendresse avec laquelle ils y ont esté receus. On les consideroit dans cette Famille comme s'ils eussent esté du mesme sang, parce qu'ils avoient le mesme esprit, & on leur y faisoit de si grands avantages, que plusieurs ont écrit que c'estoient des patrimoines plustost que des presens.

Monsieur de Mesmes que nous avons perdu, estoit le digne heritier de tant d'illustres & sçavans Protecteurs des Lettres. Il avoit comme eux cet esprit & ce cœur, dont la passion dominante a esté de servir leur Prince, & d'aimer la vertu. C'est pourquoy son zele extraordinaire pour la personne du Roy, n'estant pas satisfait de ne le servir qu'au Parlement de Paris, & croyant que c'estoit le servir encore de trop loin pour un sujet qui ne trouvoit rien de plus souhaitable au monde que de le voir & de l'approcher, il voulut par cette raison devenir son domestique en devenant son Lecteur. Il eut de l'ambition pour cette Charge de Litterature, parce qu'avec le droit de lire devant le Roy, il y trouvoit encore l'avantage de l'entendre, & le plaisir de l'admirer.

Monsieur de Mesmes estant de ce caractere d'esprit, ne pouvoit pas manquer d'avoir de l'estime pour l'Académie Françoise. Il avoit aussi tousjours eu, avant que d'y entrer, une amitié particuliere avec plusieurs Académiciens,

& leur avoir tesmoigné en diverses rencontres, qu'il tiendroit à honneur d'estre leur confrere.

Un sentiment si loüable & si genereux, joint à un merite universellement reconnu, le fit recevoir dans cette Compagnie, où il apporta avec la pourpre de President & le Cordon de l'Ordre, toutes les vertus de l'ancienne & sçavante Famille dont il est sorti. Il aimoit nos exercices Académiques, & se faisoit un plaisir d'y venir aussi souvent que le pouvoient permettre les pressantes & importantes fonctions de sa Charge. Il n'y a personne de nous qui n'ait eu la joye de l'y voir plusieurs fois, & il y a parlé sur differens sujets, suivant que dans l'ordre du Dictionnaire, les mots amenoient les choses; il y a parlé, dis-je, avec la sagesse des plus grands Magistrats, avec la politique des plus habiles Ambassadeurs, & avec tous les autres talens d'esprit de ses illustres Ancestres.

J'ay quelque honte aprés cela, MESSIEURS, de me voir si au dessous des excellens Ecrivains qui ont fait leur éloge & honoré leurs tombeaux; mais je puis me rassurer par une circonstance que je vay dire, & qui est d'elle-mesme un éloge si achevé, que la plus haute éloquence ne sçauroit l'égaler. C'est, MESSIEURS, que LOUIS LE GRAND, ce Prince si au dessus de tout ce qu'ont veu les Grecs & les Romains, a aimé, estimé & regretté feu Monsieur de Mesmes. Il l'a tesmoigné publiquement en luy donnant son fils pour son successeur par une bonté toute Royale, & qui estoit la plus grande marque d'estime que Monsieur de Mesmes auroit pu souhaiter, quoy que prévenu par une mort trop prompte il ne l'ait pas seulement demandée.

Que dire aprés cela, MESSIEURS? Et qui ne sçait que l'estime d'un si grand Prince est le supresme degré d'honneur pour un Sujet; que c'est l'éloge le plus magnifique & le plus durable qu'on puisse faire de son zele, de son merite, de sa fidelité & de ses services?

Pour vous, MONSIEUR, qui luy succedez en la place d'Académicien, vous avez un merite Académique qui esbloüit également l'esprit & les yeux. C'est l'heureuse éducation de deux Princesses les plus accomplies que l'on

puiſſe voir. L'une qui eſt Ducheſſe de Savoye, fait l'honneur de la France au de-là des Alpes, en faiſant le bonheur du Prince ſon eſpoux, & des Eſtats qui luy obeïſſent. L'autre, qui à cauſe de ſa tendre jeuneſſe, ne regne encore ſur aucun Eſtat, regne desja ſur tous les cœurs, & charme tous les eſprits par la beauté naturelle du ſien, & par les belles connoiſſances dont vous l'avez enrichi.

Il m'eſt impoſſible d'exprimer les ſentimens extraordinaires que l'Académie a conceus pour vous, par le rapport heureux que vous avez à ces deux Royales perſonnes; & ſi l'on veut en avoir quelque idée, il faut s'imaginer comment les Muſes meſmes recevroient un homme qui leur ſeroit preſenté par les Graces.

Nous voyons auſſi que le Prince qui vous a confié ces deux belles ames plus precieuſes que toutes les Couronnes, vous accorde ſi publiquement l'honneur de ſa protection & de ſon eſtime, qu'il a bien voulu en faire aſſurer l'Académie lorſqu'elle eſtoit aſſemblée, en quoy il a fait pour vous une choſe qui n'avoit encore eſté faite pour perſonne, & qui eſt une preuve infaillible du merite qu'il a trouvé en vous.

Et qui peut mieux juger du merite, & meſme du merite Académique, qu'un Prince qui a donné aux Lettres un des plus beaux ſujets d'hiſtoire qu'elles ayent jamais eu; un Prince, Frere Unique du Roy, & qui ayant tous les avantages de ſa naiſſance, & toutes les vertus de ſon Sang, s'eſt encore acquis l'honneur de la fameuſe victoire de Caſſel, qu'il a remportée en combattant luy-meſme en perſonne, & dont il augmente chaque jour l'éclat & la gloire, par le merite d'une fidelité inviolable, en monſtrant à tous les autres Sujets du Roy, comment il faut obeïr, aprés leur avoir montré ſi glorieuſement comment il faut combattre & vaincre?

C'eſt ce meſme Prince qui a rendu de vous, MONSIEUR, un teſmoignage ſi public & ſi avantageux, que l'Académie en eſtant toute remplie, & comme inſpirée, vouloit y répondre d'une maniere extraordinaire, en vous nommant d'une commune voix par une acclamation publique, & ſans s'aſſujettir à la lenteur du Scrutin; ce qui ſans doute auroit eſté fait, ſi quelqu'un n'avoit repreſen-

té qu'on ne devoit pas avoir moins d'égard à vostre modestie qu'à un si grand tesmoignage de vostre merite.

Nous ne doutons point, MONSIEUR, que vous ne le sousteniez avec honneur, & nous voyons desja par la beauté de vostre Discours, que l'Académie acquiert aujourd'huy en vostre personne un sujet qui peut contribuer beaucoup pour l'acquitter de ce qu'elle doit à LOUIS LE GRAND, son auguste Protecteur.

Nostre obligation en general, est de former un langage qui puisse exprimer avec dignité la gloire de ses grandes actions, mais c'est ce que nous ne ferons jamais parfaitement, quelque obligation que nous ayons de le faire, & quelque soin que nous prenions d'y réüssir. Sa gloire est desja trop grande pour estre exprimée, & chaque jour elle augmente encore par l'éclat des plus heroïques vertus, qui sont en luy dans un degré d'éminence où elles n'avoient jamais esté veuës.

Je ne parle point de cette valeur extresme qui n'a fait que des prodiges, tant qu'elle a esté forcée d'agir, & qui enfin a cedé librement à une moderation plus glorieuse encore, & plus digne d'un esprit souverain, qui est né pour rendre les hommes heureux en leur commandant.

Dés qu'il eut resolu de donner la paix à ses Ennemis pour le bien de la Chrestienté, ils furent tous obligez de l'accepter, quelque resolution qu'ils eussent prise de n'y pas consentir; & c'est ce qui fait voir en luy cette superiorité, de genie, contre laquelle les autres esprits s'émeuvent & s'irritent inutilement.

La paix fut faite comme il l'avoit resolu, & aux mesmes conditions qu'il avoit écrites en deux mots à ses Ministres. En vain l'on délibera pendant plusieurs mois; en vain l'on chercha tous les détours des negotiations, il fallut enfin revenir, & s'arrester à ce qu'il avoit escrit, comme au dernier terme de la raison & de la sagesse politique.

Mais ce qu'il y a de plus admirable dans cette paix si heureuse pour tout le monde Chrestien, c'est de voir que si elle subsiste encore aujourd'huy, c'est parce que le mesme Genie qui l'a faite, a tousjours agi avec la mesme force pour la conserver; & comme on verroit tomber en

confuſion toute la machine de la nature, ſi les ſpheres celeſtes perdoient quelque choſe de la rapidité de leur mouvement, on verroit auſſi tout ce grand ouvrage de la paix, composé de tant de parties contraires, ſe deſtruire en peu de jours, ſi le Roy laiſſoit ralentir ſes ſoins & ſa prévoyance.

Mais avec quelle force, avec quelle attention n'agit-il pas continuellement dans le repos public dont il eſt la ſeule cauſe ? Et n'avons-nous pas veu avec le dernier eſtonnement que la violence meſme d'un mal tres-ſenſible, & qui dura pluſieurs mois, ne put l'empeſcher un ſeul jour d'eſtre preſent à ſon Conſeil ?

C'eſt ainſi que depuis vingt-ſept ans il a une application infatigable à toutes les affaires de ſon Royaume, de quelque nature qu'elles ſoient ; affaires d'Eſtat, de Finance, de Guerre, de Commerce, de Police, de Juſtice & de Religion. C'eſt ainſi que par une continuelle experience jointe au plus heureux naturel qui fut jamais, il a formé cette prudence conſommée qui eſtonne ſes Miniſtres en les inſtruiſant, & qui a fait réüſſir tous ces deſſeins prodigieux que la prudence ordinaire n'oſoit pas ſeulement concevoir. C'eſt ainſi que par une longue ſuite de grands évenemens il eſt enfin parvenu à celuy qui eſt le couronnement de tous les autres, & le comble de la gloire pour un Prince Chreſtien.

On ne peut entendre par là que l'extirpation de l'hereſie, ce triomphe de toutes les vertus Royales animées par la pieté ; triomphe d'autant plus glorieux au Vainqueur, qu'il eſt le ſalut meſme des vaincus, & que ſans combat & ſans carnage il a ramené heureuſement à l'Egliſe plus d'un million d'ames, par un prodige auſſi grand que celuy qui tira autrefois plus de ſix cens mille hommes de la ſervitude d'Egypte. Et ne devons-nous pas dire aujourd'huy, comme il fut dit alors, que c'eſt là veritablement le doigt de Dieu ? Oüy, c'eſt le doigt de Dieu qui a ſouſtenu noſtre auguſte Prince dans une expedition ſi heureuſe & ſi chreſtienne, pour laquelle l'Hiſtoire de l'Egliſe le mettra au deſſus des Conſtantins & des Theodoſes ; comme la Renommée, pour tant d'autres actions

l'a desja mis tant de fois au dessus des Alexandres & des Cesars.

DISCOURS

Prononcé le 12. Juillet 1688.

PAR MONSIEUR DE LA CHAPPELLE, Conseiller du Roy, Receveur general des Finances de la Rochelle, le jour de sa Reception.

MESSIEURS,

Si les mouvemens du cœur pouvoient suppléer aux lumieres de l'esprit, l'honneur que vous me faites aujourd'huy ne jetteroit pas dans mes pensées le desordre & la confusion dont je ne puis les développer. Je sçay que cet honneur est d'un prix infiny ; & s'il suffisoit de le connoistre pour le meriter, je ne rougirois pas à la veuë de ceux à qui j'en suis redevable, honteux de ne pouvoir donner des expressions à ma reconnoissance.

Eh ! comment en pourrois-je trouver ? A peine initié dans les misteres du Parnasse, s'il m'est permis de me servir de ces termes, par quelques Ouvrages que je n'ose pas mesme avouër, tant ils me paroissent peu dignes du rang que je viens occuper ; & connu seulement par les bontez d'un grand Prince que je n'ay pas meritées, je me trouve eslevé au plus haut degré d'honneur ou la vertu sincere, l'érudition profonde, l'éloquence parfaite, puissent élever ceux que l'estude des belles Lettres distingue du reste des hommes. Je m'y regarde exposé aux yeux de toute la France comme sur un Théatre magnifique, ou tout ce qui frappe mes yeux estonne mon esprit & glace ma voix.

Ce silence profond que gardent autour de moy tant d'hommes illustres, accoustumez à se faire admirer lorsqu'ils parlent, ce concours extraordinaire de toutes sortes de personnes à qui vous ouvrez aujourd'huy les portes de cet auguste Tribunal

des Muses, tous ces regards attachez & confondus sur moy, qui presentent aux miens autant de Juges que j'ay d'auditeurs, Juges inflexibles & prests sur ce qu'ils vont entendre, à approuver ou à condamner vostre choix, enfin la dignité de ces lieux, & plus encore la majesté de celuy qui, quoy qu'absent, les remplit tousjours, dont l'image sacrée preside à toutes vos Assemblées, les échauffe, les anime de cet esprit de grandeur & de droiture qui éclate dans toutes ses actions. Quel spectacle pour un homme qui connoist sa foiblesse, & à qui vostre gloire est encore plus chere que la sienne !

J'ose le dire, MESSIEURS, il estoit de vostre interest que sur le pretexte specieux des occupations que me donne, sur tout en ce temps-cy, mon attachement assidu auprés du Prince que j'ay l'honneur de servir, je fusse dispensé de la Loy commune, qui m'oblige aujourd'huy à vous parler en public.

Mais puisqu'il ne m'est pas permis de violer un usage observé depuis si long-temps avec tant d'éclat, puisse le genie de ce fameux Cardinal, à qui cet auguste Corps doit sa naissance, m'inspirer ce qu'il faut que je dise, de mesme que long-temps aprés sa mort il a encore conduit les affaires de cet Empire florissant, & donné le mouvement à celles de toute l'Europe, tant les mesures qu'il avoit prises estoient longues & justes, & les fondements qu'il avoit jettez estoient solides & assurez.

Son nom audessus de tous les Eloges, imprime à ce qu'il a fait un caractere de gloire, qui par ce seul titre attire avec justice à cette illustre Compagnie la veneration de tous les esprits ; mais vous n'estes point de ces enfans oisifs, qui fiers de la dignité de leur naissance & ensevelis dans un honteux loisir, pensent succeder à la reputation de leurs peres, comme à un heritage, sans imiter leurs vertus.

Vous avez encore plus acquis qu'on ne vous a laissé ; vous avez mesme augmenté la gloire de vostre Fondateur, en meritant que l'invincible Monarque qui regne aujourd'huy, ne dédaignast pas d'estre vostre Protecteur, ny de remplir une place que deux de ses Sujets ont occupée avant luy, comme si ce grand Prince aprés avoir porté la Fran-

ce à un degré de puiſſance, auquel le Cardinal de Richelieu luy-meſme, tout vaſte & tout eſlevé qu'il eſtoit dans ſes projets, n'a jamais porté ſes eſperances ny ſes veuës ; comme ſi, dis-je, il s'eſtoit fait un plaiſir de donner la perfection à tout ce que ce celebre Miniſtre n'avoit fait que ſouhaiter, pour couronner en meſme temps la vertu d'un grand homme, & faire connoiſtre la ſuperiorité du genie des Rois ſur celuy de leurs ſujets.

Aprés tout, quelque éclatant que ſoit l'eſtat où ſe voit aujourd'huy l'Académie, ſouffrez que je vous rappelle avec quelque plaiſir celuy où elle eſtoit en naiſſant ; ſouffrez que je vous faſſe ſouvenir de ces premiers temps, dont voſtre hiſtoire a fait une ſi agreable peinture. Temps heureux où l'eſtime reciproque, l'amitié deſintereſſée, l'eſtroite union des cœurs faiſoient le principal ornement de l'Académie !

Alors nulle infidelité n'avoit encore obligé l'Académie à retrancher aucun de ſes membres, & nul autre avant moy en prenant ſa place parmy vous, n'avoit eſté reduit à déplorer les égaremens de ſon predeceſſeur, au lieu de donner des loüanges à ſon merite, & des pleurs à ſa memoire. Alors un meſme eſprit animoit tous les membres de ce grand Corps, un meſme cœur les faiſoit mouvoir ; nulle intrigue ſecrette, nulle crainte, nulle deffiance, nulle jalouſie ne les diviſoit. Chacun regardoit les intereſts des autres comme les ſiens propres, & les affaires de chaque particulier devenoient celles de tout le Corps.

Je ne ſçay ſi mes expreſſions reſpondent à mon idée, mais j'avouë qu'il ſe forme dans mon eſprit une image ſi parfaite & ſi gratieuſe de ces premiers temps, que j'ay peine à l'en détacher.

Cependant, qu'on ne croye pas que je ne vous la preſente icy cette heureuſe image, que comme une de ces admirables antiques, dont le gouſt a peri avec ceux qui les ont faites, & dont ceux qui ont travaillé d'aprés, n'ont donné que des Copies plus propres à faire admirer les anciens Ouvriers qu'à nous conſoler de leur perte.

Non MESSIEURS, cette ſimplicité noble de nos Peres,

Peres. Cet esprit d'union & de concorde n'est point esteint parmy vous, il est environné de mille autres qualitez plus brillantes, qui en quelque maniere le dérobent aux yeux; mais il n'en est pas moins réel ny moins effectif, & vous conservez encore au Louvre la mesme pureté que vous aviez dans le Temple de Thémis.

C'est ainsi que j'appelle la Maison qui vous servit de retraite aprés la mort du Cardinal de Richelieu; le Palais d'un des plus illustres Chefs que la Justice ait jamais eus en France n'est pas indigne d'un titre si auguste.

Combien estoit-il au dessus des autres Hommes, cet Homme merveilleux, que la multitude des affaires dans la distribution de la Justice commune, ne lassa ny ne dégousta point, que le poids des grandes choses dans le Conseil de nos Rois n'accabla ny ne déconcerta jamais; également sublime, également admiré dans les plus éclatans & dans les moindres emplois? Jugez de ce que fut M. Seguier par ce qui a suivy sa mort, & reparé sa perte. LOUIS, l'invincible LOUIS, a bien voulu estre son successeur.

Qu'il me soit permis icy, MESSIEURS, quoy que je connoisse mon peu de force pour une si haute entreprise, qu'il me soit permis de rendre à cet auguste Protecteur le juste tribut d'admiration & de loüanges que luy rendent ses ennemis mesme, si toutefois il est encore des hommes sur la terre à qui on puisse donner ce nom, assez aveugles & temeraires pour ne pas respecter sa puissance formidable, assez pervers & barbares pour ne pas adorer ses vertus.

N'attendez pas que je vous entretienne de ses Conquestes ny de ses autres actions encore plus éclatantes que ses Victoires. N'attendez pas que rassemblant tous les traits de sa gloire en un seul Tableau, je vous represente les bornes de son Estat poussées au delà des pretensions de ses Ayeux, les Peuples nouveaux acquis à son Empire, les Estats les plus éloignez humiliez & tremblans, les Voisins estonnez & sousmis, la terreur de son nom portée aux deux bouts du Monde, les Païs inconnus à l'Europe avant luy pleins du bruit de ses Exploits, & de

l'admiration de sa Grandeur ; la Paix, l'Abondance & la Tranquillité affermies dans son Royaume, tandis que les horreurs de la guerre menacent ou desolent les autres Empires ; le Commerce rendu libre à ses Sujets dans toutes les parties de l'Univers, la Justice & les Loix restablies, la Religion protegée, l'Heresie destruite.

Sans entreprendre de parcourir toute cette suite de merveilles, je tascheray seulement de vous faire remarquer en luy un caractere de perfection qui m'a tousjours frappé, & qui me semble élever sa gloire infiniment au dessus de tout ce qui a fait le comble de celle des autres.

En effet, d'autres ont esté Conquerans avant luy, mais ils ont borné leurs veuës & leurs projets à gagner des Batailles & à prendre des Villes. LOUIS va plus loin.

Considerez encore aujourd'huy plusieurs siecles aprés la mort de ces fameux Vainqueurs, les Pays où ils se sont signalez. Ce ne sont que ruines affreuses, que restes épouvantables de carnage & d'incendie, que deserts d'autant plus horribles qu'ils ont esté autrefois habitez ; & qu'on n'y trouve plus que quelques miserables refugiez sous de tristes masures ou ils gemissent & n'entendent prononcer qu'en fremissant le nom de ces Conquerans, qui ne sont loüez & admirez que dans les lieux ou ils n'ont jamais esté. Et regardez les Pays que LOUIS a conquis ; Villes florissantes, Bastimens superbes qui les embellissent, Fortifications magnifiques qui les ornent & qui les deffendent, Peuples heureux & enrichis qui benissent à toute heure le moment où ils ont esté sousmis à sa domination.

On diroit qu'il a voulu faire pour chaque Place adjoustée à son Empire, ce dont un des premiers Maistres du Monde faisoit sa principale gloire pour Rome seule, qu'il se vantoit d'avoir trouvée de Brique, & d'avoir renduë de Marbre.

La mesme singularité glorieuse se trouve dans tout le reste de ses actions. S'il destruit par la juste rigueur de ses Loix la fureur des Duels jusques alors impunie en France, il en imprime en mesme temps l'horreur dans les cœurs par l'ardeur de luy plaire, que ses bontez inspirent à ses Sujets ; & il attache la honte à ce qui faisoit autrefois la gloire des plus braves.

Si ses Vaisseaux vont sous un autre Ciel porter la gloire de son Nom, il entreprend aussi-tost d'y faire connoistre & adorer celuy du vray Dieu.

Enfin s'il destruit entierement une Heresie également fatale à l'Estat, & pernicieuse à la Religion, également forte par le nombre de sectateurs & par la subtilité de ses faux principes, il cherche en mesme temps, il déracine des semences d'erreurs presque imperceptibles, qui cachées aujourd'huy sous des apparences specieuses deviendroient un jour de veritables Heresies, si sa Sagesse n'estouffoit ces monstres en naissant, tant il est vray que le Ciel luy a donné d'agir, d'ordonner, de voir au delà des lumieres des autres hommes.

Je m'imagine, MESSIEURS, qu'en ce moment où l'idée de la grandeur de ce ROY tousjours victorieux, honorant cette Compagnie de sa protection, se presente toute entiere à vos esprits, vous me croyez plus accablé de vostre gloire, & plus penetré que jamais du peu de raison que j'avois d'aspirer à l'honneur que vous m'avez fait.

C'est au contraire en ce moment que je deviens plus hardy, & que je trouve qu'il m'est permis de vous dire que j'ay merité la place que vous m'avez accordée. Je me souviens que le Prince à qui je dois vos bontez, a l'honneur d'appartenir à LOUIS LE GRAND, & delà me vient cette espece de presomption qui sied bien quelquefois & au vray merite & à la vraye vertu. Oüy, MESSIEURS, quand je songe à celuy qui me donne à vous, je suis digne de vous.

Au lieu des talents que vous cherchez & que vous ne trouvez point en moy, je vous apporte l'amitié de ce grand Prince dont il m'a ordonné de vous asseurer; Amitié precieuse, qui faisoit autrefois la joye & les delices du fameux Heros son Oncle, dont la France pleure encore la perte, & dont tous les siecles publieront la gloire sans la pouvoir jamais égaler.

Il estoit, vous le sçavez, un des plus chers objets de l'estime & des tendres affections de cet Oncle si admirable; & qu'il souffre que je le dise, cette estime ny cette affection n'estoient point aveugles. Il a paru digne en effet

des soins & de l'attachement du grand Prince de Condé.

Quand j'oserois entreprendre de vous faire son Eloge, & de m'abandonner aux mouvemens de mon cœur, aprés la deffense qu'il m'en a faite, je ne sçay si je pourrois rien ajouster à ce que je viens de vous dire, ny de plus glorieux pour luy, ny de plus universellement avoüé de tout le monde.

Mais il ne m'a permis, MESSIEURS, de vous parler de luy que pour vous faire des remercimens, & pour vous asseurer qu'il veut bien prendre part à l'obligation que je vous ay, dont je ne perdray jamais le souvenir, & dont la reconnoissance sera aussi longue que ma vie.

RÉPONSE

DE MONSIEUR CHARPENTIER au Discours prononcé par Monsieur De la Chappelle le jour de sa Reception.

MONSIEUR,

L'Académie Françoise vous voit avec joye en ce lieu-cy pour plusieurs raisons sur lesquelles je crois devoir m'arrester. La premiere regarde vostre personne & vostre merite. La bonne opinion qu'elle en a conceuë est cause qu'elle vous adopte aujourd'huy, & comme elle n'a point de grace plus importante à vous faire, elle ne peut pas aussi vous donner une marque plus certaine de la consideration qu'elle a pour vous.

Vos Ouvrages, MONSIEUR, ont fait naistre son estime. Ce qu'elle en a veu luy a fait souhaitter que vous ne luy fussiez pas tout à fait indifferent, & vous avez soustenu avec tant de reputation, les emplois qui vous ont depuis esté confiez par deux grands Princes, que l'Académie auroit deu avoir quelque chagrin, si le desir que vous avez tesmoigné d'y occuper une place, n'eust respondu au dessein qu'elle avoit de vous l'accorder. J'aurois voulu que vous y eussiez trouvé un peu plus de difficulté pour

vous en rendre la possession plus agreable ; mais ce que vous avez demandé vous estoit destiné, & vous n'avez point eu de rivaux que pour honorer vostre Election.

Vous n'avez plus à craindre, MONSIEUR, que la Fortune qui se declare si favorablement pour vous, & qui presente ordinairement au cœur humain des douceurs qui l'emportent sur les charmes de l'esprit. On n'a veu que trop de gens qui aprés s'estre élevez par le secours des Muses, se sont vantez de les avoir quittées lorsqu'elles ne pouvoient plus contribuer à leur aggrandissement. Un si mauvais apophtegme ne sera pas la partie la plus honorable de leur éloge, & ne servira qu'à faire voir que leur esprit estoit fort borné, puisqu'il n'aura pû en mesme temps se donner aux Lettres & aux affaires. Les grands Genies ont tousjours fait l'un & l'autre. Les exemples en sont infinis, & nous en avons un qui nous touche particulierement en la personne du fameux Cardinal de Richelieu, Fondateur de cette Compagnie. Ce grand homme chargé de tous les soins de la Monarchie, accablé d'affaires tres-difficiles, exposé aux embusches secrettes des mauvais François, & aux entreprises descouvertes des Ennemis de l'Estat, ne laissoit pas de se desrober à luy-mesme pour ne pas rompre entierement avec les belles Lettres qu'il a passionnément aimées toute sa vie.

Nous pouvons dire la mesme chose du Grand Chancelier Seguier, à qui cette Compagnie est redevable de sa conservation, puisqu'il l'a mise en estat d'attendre le bonheur dont elle joüit. D'abord simple Académicien, depuis Protecteur, tousjours également zelé pour nos exercices qu'il a si souvent honorez de sa presence. Combien de fois l'avons nous veu, nous que l'antiquité du service a approchez de la Teste de l'Académie ; combien de fois, dis-je, l'avons nous veu se venir delasser dans nos Conferences du poids de sa Dignité ? Serez-vous fasché, MONSIEUR, d'apprendre qu'il a souvent opiné avec nous sur l'explication & sur l'usage des mots de la Langue Françoise, & qu'il y a telle ligne dans le Dictionnaire qui a esté dictée par cette mesme bouche, dont la Justice s'est servie pendant plus de quarante ans pour rendre ses Oracles ? Tant il est vray qu'un Genie excellent & facile, joint en-

semble des choses qui paroissent incompatibles au commun des hommes. L'Académie espere bien trouver en vous cette facilité de Genie, & que vous satisferez à toutes nos obligations, sans abandonner le service du Prince auprés de qui vous estes. J'ose respondre, qu'il ne vous sçaura point mauvais gré d'estre assidu parmy nous, puisqu'ayant montré quelque empressement pour vous y voir, il doit estre en quelque façon garand de vostre fidelité à l'observation de nos loix.

C'est l'attention que ce Prince a fait paroistre pour l'Académie en cette rencontre qui me fournit une seconde reflexion. En effet, quelle plus grande marque d'amitié pouvoit-il nous donner, que de vous partager avec nous, & cesser d'estre Maistre de vostre temps tout entier, en voulant bien que vous nous en donnassiez une partie? Je sçay, MONSIEUR, que ce ne sera pas sans peine que vous vous éloignerez de luy pour quelque peu de temps que ce soit; car le moyen de perdre de veuë un Prince qui vous aime, & qui merite tant d'estre aimé, un Prince en qui toutes sortes de vertus esclatent, une penetration d'esprit infinie; une bonté extraordinaire, une grandeur d'ame digne de sa naissance? A peine est-il en âge de porter les armes, qu'il va faire la fonction de Soldat sous des Officiers qui bien-tost tiendront à gloire de luy obeïr. Le siege de Luxembourg se forme; cette place si fiere de sa situation naturelle, de sa nombreuse garnison, de l'abondance de ses munitions, il y court avec empressement, tousjours le premier à l'attaque; tousjours le dernier à la retraite. La treve suspend-elle dans la France toutes les operations de la guerre, il va chercher dans un autre climat l'Ennemy du nom Chrestien, il y vole avec le Prince son frere, tous deux animez de la mesme passion, & se rendent dans l'armée qui devoit faire teste aux Infidelles. Vous avez esté tesmoin, MONSIEUR, de ce qu'ils ont fait en cette occasion, & que ne leur avez-vous point veu faire? sur tout dans cette grande journée, ou la fortune de l'Asie lutta contre celle de l'Europe? Je me souviens de vous avoir oüy dire, que vous n'aviez jamais rien veu, ny leu qui vous eust remply l'esprit de si grandes idées que l'appareil formidable de ces deux puissances.

D'un costé une armée de six vingt mille hommes accompagnée de tout le faste des Peuples barbares ; un nombre infiny de bataillons & d'escadrons tres-lestes, une varieté surprenante de couleurs, d'habillemens, d'estendars, de drapeaux ; derriere tout cela, une ville entiere de tentes & de pavillons d'une magnificence merveilleuse. D'autre costé une armée à peine de quarante mille hommes ; mais où se voyoit la fleur de toute la Noblesse Allemande, & je ne sçay combien de Braves de toutes les Nations Chrestiennes, que le desir de la Gloire y avoit attirez. Il n'y avoit point de corps de Cavalerie ny d'Infanterie où l'on ne trouvast quelque Souverain. Enfin une armée où estoient deux Princes du Sang de LOUIS LE GRAND, dont le nom seul est un presage de victoire.

A raisonner sur les apparences, auroit-on dit que ces nombreuses troupes Ottomanes auroient deu estre les victimes de leurs Ennemis, & que les richesses de leur Camp seroient la proye du Soldat Chrestien ? Cependant c'est ce qui arriva précisément. Ces orgueilleux qui deux ans auparavant s'estoient promis la Conqueste de l'Allemagne & de l'Italie, & qui aprés avoir élevé depuis plus de cent ans leur fatal croissant sur la principale Eglise de Vienne, se vantoient de le venir planter sur les bords du Rhin & du Tibre, tomberent en ce jour d'une cheute dont ils n'ont pu se relever, & par mille malheurs effroyables qui depuis les ont poursuivis, ont commencé à payer avec usure les crimes de leurs Ancestres.

Cette bataille pleinement gagnée, l'armée victorieuse retombe sur la ville de Neuhausel qu'elle avoit laissé assiegée. Vos Princes y courent, la place est forcée, ils y entrent l'espée à la main, non pour augmenter le carnage, ni favoriser la fureur du soldat qui n'estoit que trop animée, mais pour s'opposer autant qu'il leur estoit possible, aux desordres affreux de ces cruelles victoires, & pour sauver la vie à quelques malheureux, qui rencontroient en eux des Dieux Tutelaires, lorsque leur Ville tomboit en cendres, & que le sang de leurs Concitoyens regorgeoit de toutes parts. Hors de là, est-il quelques vertus dont il n'ayent encore donné des exemples ? S'est-il jamais presenté à eux quelque Officier, quelque Soldat, qui fust dans le be-

ſoin, à qui ils n'ayentfait ſentir les effets de leur liberalité? C'eſt là le devoir indiſpenſable d'un grand Prince à l'armée. Il ne ſuffit pas qu'il ſoit brave, qu'il ſoit intrepide, il faut qu'il ſoit magnifique, & bien-faiſant; il faut que ſon quartier ſoit le refuge des affligez & des miſerables; & ſi l'on a tousjours regardé comme un ſujet de gloire, en la perſonne meſme d'un Empereur, d'avoir ſauvé la vie à un Citoyen dans un combat, combien eſt-il encore plus glorieux de donner le meſme ſecours par ſa liberalité, non pas à un Citoyen ſeul, mais à un nombre infini de braves gens que l'indigence feroit perir? Eh, que pouvoient moins faire deux Princes, que la naiſſance & les droits du ſang attachent de ſi prés à la Perſonne Auguſte de LOUIS LE GRAND; deux Princes qui ont eſté élevez dans ſa Cour; & preſque ſous ſes yeux? De qui pouvoient-ils tenir ces ſentimens de bonté, de generoſité, & de liberalité, que de ce Roy, qui eſt le meilleur, le plus genereux & le plus liberal de tous les Rois? De qui pouvoient-ils tenir cette intrepidité dans les perils, cet amour de la gloire au mépris de ſa propre vie, que de ce meſme Monarque, qui eſtant le Reſtaurateur de la Diſcipline Militaire, en a ſubi toutes les loix, en a eſſuié toutes les fatigues & tous les dangers, dans les marches, dans les campemens, dans les attaques, dans les ſieges de villes, ſans meſnagement pour ſa ſanté ny pour ſa Perſonne ſacrée, ce qui a tant de fois attiré ſes Sujets aux pieds des Autels, pour demander à Dieu la conſervation d'une Teſte ſi precieuſe? Un Roy peut aimer la guerre, parce qu'il aura envie d'augmenter ſes Eſtats, parce qu'il cherchera à occuper ſes troupes, parce qu'il voudra ſe rendre terrible à ſes ennemis. Cependant il peut aimer la guerre ſans approcher jamais du peril, il peut de ſon Cabinet aſſieger des Villes, razer des Fortereſſes, ranger des Armées en bataille. Il peut faire des conqueſtes par ſes Lieutenans, il peut deffaire des ennemis qu'il n'aura jamais veus. Mais pour remplir le caractere de LOUIS LE GRAND, il faut qu'il paroiſſe en campagne, il faut qu'il affronte les hazards, il faut que la Majeſté cede à l'impetuoſité de la valeur. La flaterie n'a encore rien établi au contraire, & l'Hiſtorien le plus proſtitué ne s'eſt jamais aviſé de faire trouver ſon Maiſtre en une

une occasion où il n'estoit pas. Il faut meriter par des actions éclatantes cette reputation de courage, que les richesses ne sçauroient acheter, & que les faiseurs de Panegyriques ne sçauroient vendre. C'est l'amour de cette gloire si sensible aux cœurs Heroïques, qui priva d'un œil Philippe de Macedoine, & qui le fit blesser au col, à la main & à la cuisse, resolu qu'il estoit, dit un Ancien, d'abandonner à la fortune une partie de son corps, pourveu qu'il pût vivre comblé de gloire avec le reste. C'est cette mesme passion qui fit tomber Alexandre à demy mort sur les remparts d'une Ville où il estoit monté le premier à l'escalade. C'est un mesme emportement qui de nos jours a cousté la vie au Grand Gustave ; & si l'Ange Protecteur de la France a preservé LOUIS LE GRAND dans ces mortelles occasions, il n'a pas tenu à sa valeur qu'elle ne nous ait fait verser des torrens de larmes. Ce cheval emporté d'un coup de canon à demy pas de luy, a laissé une idée dans nos esprits sur laquelle on ne sçauroit repasser sans horreur. C'est sur ce grand modele que le cœur de ces deux Princes s'estoit formé, & nous devrions en attendre de nouveaux miracles, si la mort qui se joüe de nos esperances ne nous avoit emporté l'un des deux dans les plus agreables momens d'une florissante jeunesse. Il est allé joüir de la recompense de ses actions heroïques, & de la pieté signalée & si peu imitée du Prince & de la Princesse dont il avoit receu le jour. Ce trepas precipité, qui selon les regles du Christianisme est un bonheur pour luy, sera tousjours regardé comme un malheur pour nous. C'est par cette perte que la personne de son frere nous est devenuë encore plus precieuse, semblable à ces miroirs qui ramassent en un point toute la lumiere respanduë dans l'air, & dont l'activité fortifiée par ce concours de rayons, produit des effets surprenans & presque incroyables. C'est de la main de ce jeune Heros que nous vous tenons, MONSIEUR, c'est luy qui vous donne à l'Académie, & qui nous aide à remplir le vuide fatal qui a si long-temps interrompu sa symmetrie, & c'est la troisiéme de mes observations avec laquelle je finis.

Cette affaire a trop éclaté pour n'en rien dire aujourd'huy. N'attendez pas toutefois, MONSIEUR, que

je vous fasse un long recit de la conduite odieuse de cet Académicien, qui succombant à la violence d'une ambition dereglée, & à la tentation d'un interest sordide, avoit projetté de s'attribuer à luy seul le travail de toute la Compagnie. Les circonstances de son action sont trop publiques, pour avoir besoin que je vous en entretienne; mais je dois vous informer pourquoy ayant esté interdit il y a plus de trois ans, il arrive neanmoins que ce n'est qu'en ce jour que l'Académie pourvoit à sa place, & que celles de deux Académiciens decedez depuis son exclusion ayent esté remplies, la sienne demeurant tousjours vacante. Et je croy estre obligé d'autant plus de vous en informer, que de là vous pourrez tirer un nouveau sujet d'admirer la prudence de LOUIS LE GRAND, & le bonheur de l'Académie.

Je ne vous diray donc point que s'estant preparé depuis long-temps à ce dessein, il fut assez malheureux pour trouver quelque ouverture à l'executer, & qu'il obtint par surprise une permission d'imprimer ce qui n'estoit pas à luy. Mais ayant bien preveu que feu Monsieur le Chancelier ne souffriroit pas qu'il eust abusé de la Religion du Sceau, il precipita la publication de certains Essais d'un Dictionnaire universel, pour faire regretter, du moins aux Esprits credules, l'inexecution de son dessein chimerique, à qui il donna le titre fastueux d'Encyclopedie. Les ignorances grossieres & les inepties qui se rencontrent dans le peu qu'il en a fait imprimer de son vivant, ne l'ont que trop convaincu de son incapacité, & ont donné lieu de dire que cet ouvrage ne vaudroit rien, ou qu'il ne seroit pas de luy; & c'est ce qui se verifiera quand l'édition qui s'en fait hors du Royaume, à ce qu'on dit, sera devenuë publique; car si les mesmes absurditez qui ont paru dans les imprimez de Paris n'y sont plus, il faudra conclure que d'autres y auront mis la main, & alors je laisse à penser si ce Dictionnaire universel, reformé, augmenté, perfectionné, sera son Dictionnaire, ou celuy de quelques personnes plus habiles, de l'industrie desquels le Libraire se sera servy, pour ne pas faire des frais inutiles à l'impression d'un mauvais livre, & auquel on ne laissera le nom de nostre adversaire, que pour profiter du bruit qu'il a fait

dans le monde par ſon infidelité envers l'Académie Françoiſe. Sur quoy l'on peut dire que la maniere d'agir du Libraire eſtranger, n'eſt gueres plus honneſte ny plus legitime que celle de l'Academicien perfide. Je ne vous diray donc point encore qu'il mit à la teſte de ces Eſſais une Epiſtre dedicatoire au Roy, & un avertiſſement au Lecteur, qui ne pouvoient paſſer que pour de ſanglantes Satyres contre l'Académie. Avoüez la verité, MONSIEUR, ne diriez-vous pas qu'il auroit eu quelque grand ſujet de ſe plaindre de cette Compagnie, puiſqu'il s'emportoit contr'elle avec tant de fureur ? Rien moins, elle avoit touſjours veſcu avec luy comme avec tous les autres Académiciens. Elle ſçavoit bien qu'il faiſoit imprimer ſecretement ſes Eſſais, elle en avoit veu quelques feüilles, & ne luy ouvrit pas moins ſes portes. Cette patience dura plus de quatre mois, pendant leſquels il n'y a moyen qu'elle n'employaſt pour taſcher à le deſtourner d'une entrepriſe qui ne pouvoit eſtre pernicieuſe qu'à luy meſme. Monſieur le premier Preſident du Parlement qui devint Directeur de l'Académie à la maniere ordinaire, voulut auſſi tenter de le reduire par la douceur ; mais inutilement, & ce grand Magiſtrat ſera touſjours un témoin irreprochable de l'avance que l'Académie fit de ſon coſté pour engager cet eſprit farouche à rentrer dans ſon devoir. Que pouvoit-elle donc faire contre un aggreſſeur ſi dangereux, & qui refuſoit toute ſorte d'accommodement, ſinon de ne vouloir plus avoir de commerce avec luy ? C'eſt ce qui ſervit de fondement à la deliberation du vingt-deuxiéme Janvier 1685. où cette Compagnie aſſemblée dans toute la rigueur de ſes formes, prit enfin la reſolution de l'interdire de ſes exercices ſelon le pouvoir qui luy eſt attribué par ſes Statuts, quand un des Académiciens fait une action indigne d'un homme d'honneur. La Compagnie ne manqua pas de rendre compte au Roy, ſon Auguſte Protecteur, de ce qu'elle avoit fait, & de demander permiſſion à Sa Majeſté de nommer un nouvel Académicien à la place de celuy qui s'en eſtoit rendu ſi indigne. Et c'eſt icy, MONSIEUR, qu'il faut avoüer qu'un Monarque tel que LOUIS LE GRAND a des veuës beaucoup plus eſtenduës que les autres hommes, & que les routes que tient ſa prudence nous

Article 17. des Statuts de l'Académie Françoiſe. Si un des Académiciens fait quelque action indigne d'un homme d'honneur,

il sera interdit ou destitué selon l'importance de la faute.

sont le plus souvent inconnuës, mais sont tousjours admirables & tousjours seures. L'Académie Françoise en vengeant l'honneur de ses Loix violées, avoit fait ce qu'elle avoit droit, & ce qu'elle estoit obligée de faire, en demandant au Roy la permission d'élire un nouvel Académicien. C'estoit consommer, s'il faut ainsi dire, l'ouvrage de sa vengeance, & fermer pour jamais la porte à la reconciliation; mais sa Majesté qui dans ce moment jugea assez favorablement de nostre partie adverse pour croire qu'il pourroit, comme il le devoit, par une sousmission raisonnable & sincere, engager l'Académie à luy pardonner sa faute & à le restablir, ne voulut pas que les choses allassent plus outre, & ne fit point de réponse à l'Académie sur sa derniere demande. Qui n'auroit creu que ce silence estoit un prejugé contre nous, & cependant c'est ce mesme silence qui a justifié tout le procedé de l'Académie, & qui a mis le dernier sceau à la condamnation de son ennemy; car au lieu de profiter d'une si heureuse circonstance, au lieu de faire quelque tentative pour effacer la honte de son exclusion, & pour se rejoindre à une Compagnie qui avoit tousjours les bras ouverts pour le recevoir, il prend un chemin tout opposé. Il soustient son action avec des Satyres & des Factums infames, & fait voir luy-mesme par cette conduite, qu'il meritoit un chastiment plus rude, qu'une simple interdiction, & que l'Académie avoit nourry vingt-deux ans durant un serpent dans son sein qu'elle ne connoissoit pas, & dont elle ne s'estoit deffaite que trop tard. Il a bien compris luy-mesme qu'on pourroit luy reprocher ce torrent d'injures dont il a inondé ses écrits, & il a voulu se preparer une réponse contre ce reproche; mais elle n'a servi qu'à faire voir qu'il est aussi foible Orateur en matiere d'Apologie, qu'il a paru peu diligent Grammairien en matiere de Dictionnaire. N'admirez-vous pas qu'il allegue comme une maxime incontestable : *Que de tout temps l'Empire des Lettres a joüy de cette agreable franchise de resjoüir quelquefois le Lecteur aux despens de son prochain, quand il est tombé dans le ridicule.* Qu'on luy accorde cette proposition, il adjoustera que les Académiciens qu'il appelle ses ennemis sont tombez dans le ridicule, & aprés cela, ne le voila-t'il

pas en liberté de les déchirer sans qu'on y puisse, trouver à dire ? N'avoit-il pas raison de se tout permettre sous l'autorité d'un syllogisme si pressant, & ne pouvoit-il pas en estendre plus loin les consequences s'il l'eust voulu ? Qui sçait s'il ne s'est point applaudi de moderation de s'en estre tenu aux paroles, & de n'avoir point fait quelque chose de plus violent contre ceux qui n'avoient pas l'honneur de luy plaire ? Mais parlons plus serieusement, MONSIEUR, y a-t-il une morale plus empestée que celle qui resulte de cette maxime ? Un homme qui ne se refuse pas le plaisir de se resjoüir aux despens de son prochain, se refusera-t'il le plaisir de s'enrichir, de se venger, ou de satisfaire une autre passion aux despens d'autruy ? Quelle image me puis-je faire d'un esprit nourry dans des sentimens si opposez au Christianisme ? Mais que dis-je ? n'est-ce que parmy les Chrestiens que cette maniere criminelle de se resjoüir a esté condamnée ? La Republique Athenienne, où la licence a esté de tout temps si effrenée, parce que le peuple estoit le Maistre, avoit neanmoins une loy qui deffendoit de railler personne en le nommant ; ce qui fut ordonné pour remedier aux desordres arrivez par le libertinage de l'ancienne Comedie qui avoit attiré des vengeances cruelles sur les Poëtes, quelques-uns ayant esté assommez, d'autres jettez dans la Mer. Et cette deffense fut observée si exactement que non seulement ils ne nommerent plus personne ; mais comme les Comediens joüoient sous le masque, ils firent faire des masques chargez, & de figure bizarre, de peur qu'il ne s'en trouvast quelqu'un par hazard qui eust de la ressemblance avec le visage d'un Magistrat. Et c'est pour cela, dit Platonius, que les personnages des Comedies de Menandre ont des sourcis effroyables, & qu'ils s'habillent d'une maniere qui leur fait paroistre le corps contrefait, & tel que naturellement on n'en voit point. La Loy des douze tables avoit pareillement deffendu les vers injurieux * sous peine de la vie. Horace est l'interprete de cette Loy, dans son Epistre à Auguste ; où il raconte : *Que les anciens habitans de la Campagne de Rome avoient accoustumé aprés la recolte des fruits de la Terre de faire des sacrifices & des festins. C'est là*, dit-il, *qu'ils commencerent à prendre la liberté de se railler. Mais insensiblement*

μὴ κωμῳδεῖν ἐξ ὀνόματι.

* Si quis occentasit malum carmen sive condidisit quod infamiam faxit flagitiumve alteri capital esto.

ce jeu se tourna en fureur, la medisance attaqua les familles les plus considerables. Ceux qui se trouverent offensez s'en plaignirent, & les autres qui avoient esté espargnez entrerent dans les mesmes interests & s'en firent une affaire commune.. Ainsi cette licence fut refrenée par la loy, & on ordonna une peine contre les autheurs des écrits injurieux. Cela fut cause qu'on changea cette coustume, & la crainte du baston imposa la necessité de parler avec retenuë, & de se contenter de dire des choses agreables.. Jusqu'icy c'est le texte d'Horace. Et quand il dit la *crainte du baston*, ce n'est pas du baston des particuliers qui auroient pû se venger eux-mesmes ; mais des coups de baston donnez par l'executeur de la Justice, quelquefois jusques à la mort. C'est ce que Porphyrion nous apprend distinctement sur cet endroit d'Horace ; *Les coups de baston*, dit-il, *sont le supplice establi par les loix contre les auteurs des vers injurieux* Et un autre ancien interprete d'Horace, dit, *que la coustume de punir de ce supplice les médisans, estoit tirée des chiens, que la crainte du baston empesche de mordre.* Et c'est ce que Plutarque appelle *faire devenir sage à coups de baston.* Nous lisons dans Aulugelle, que Nevius, Poëte Romain, avoit esté fort longtemps prisonnier pour avoir composé quelques ouvrages contre l'honneur des particuliers, & qu'il ne fut mis en liberté qu'aprés leur avoir fait une reparation authentique. C'est ainsi que nostre adversaire a eu raison de dire qu'il a esté permis de tout temps dans l'empire des Lettres de se resjoüir aux despens de son prochain quand il est tombé dans le ridicule ; car enfin qui sera juge de ce ridicule, & ne tiendra-t'il qu'à un escrivain melancholique & quelquefois fou, à decider dans son cerveau creux, qu'un homme est tombé dans le ridicule pour se faire un droit de diffamer son nom & de l'exposer à la risée publique ? Aussi un raisonnement fondé sur un principe si faux n'a pas derobé ses écrits à la censure de la Justice, qui les a declarez injurieux & diffamatoires, avec deffense de les debiter sous les peines portées par les Ordonnances ; ce qui a esté executé en la personne d'un malheureux qui a payé par quatre ou cinq mois de prison, le peu de scrupule qu'il avoit fait d'entrer dans ce commerce criminel. Depuis cela il a encore esté moins traitable qu'auparavant

Fustuarium supplicium constitutũ erat in autorem carminum infamium. *Porphyr.*

A canibus tractam nam cum fustes metuunt mordibus se abstinent.

ῥάβδοις νουθετεῖν.

La correction n'a fait qu'éloigner son repentir, & il s'y est meslé de certaines circonstances que je ne reveleray point par le respect que l'on doit avoir pour les choses sacrées. En un mot ny le silence favorable du Roy, ny la moderation de l'Académie, ny la severité du Magistrat, ny les prieres de ses meilleurs amis, n'ont pû luy ouvrir les yeux sur ses égaremens, ny le retirer de cet aveuglement obstiné, dans lequel il a esté envelopé jusqu'à la mort. Voilà, MONSIEUR, ce que vous avez pû ne pas sçavoir, & ce que j'ay creu vous devoir dire.

Quant aux Reflexions differentes que cet évenement a fait naistre dans le Public, sans en excepter mesme cette maligne joye qui s'est respanduë de tous costez à la lecture de tant de medisances, l'Académie n'en a conceu ny chagrin ny inquietude. Elle se fait justice là dessus, elle ne pretend pas que le cœur de l'homme change à son égard. Le moyen qu'une Compagnie establie sur le merite de l'Esprit soit sans ennemis, ou du moins sans jaloux ? L'esclat que le nom du Roy y a adjousté, fait mal aux yeux à tous ceux qui n'y peuvent aspirer. Le nom d'Académie sonne mal aux oreilles de plusieurs personnes, & particulierement de ces nobles imaginaires, qui demeurant sans vertu & sans action, pretendent autoriser leur oisiveté par la vaine ostentation de leur naissance, ou de ces riches Plebeïens & de ces hommes nouveaux, qu'un caprice de la fortune éleve en des places qu'ils n'occupent que pour se rendre mesprisables. Il leur déplaist qu'on se puisse distinguer par quelque autre moyen que par les richesses, par ce qu'ils ne reconnoissent que celuy-là, & le menu peuple qui leur est soumis par la necessité du commerce, ou par le secours qu'il tire de leurs grands biens, entre assez ordinairement dans leurs sentimens, & se laisse conduire à leur exemple. De là vient cette revolte presque universelle contre ceux que l'on appelle Gens d'Esprit, & c'est ce qui fait qu'on a plus de repugnance à les honorer que les riches, parce que quiconque rend honneur à une personne, il s'abaisse en quelque façon devant elle, & se reconnoist son inferieur. Or l'inferiorité la plus difficile à avoüer, c'est celle de l'esprit, parce que rien ne peut reparer ce deffaut, & celuy qui demeure d'accord dans son

cœur qu'un autre a plus d'esprit que luy, il fait un aveu qui luy est honteux, au lieu qu'en demeurant d'accord qu'un autre est plus riche, & en luy rendant honneur en cette qualité, il ne demeure d'accord d'autre chose sinon qu'il a plus de fortune; ce qu'il n'est point honteux d'avoüer, parce que la fortune ne suit pas tousjours le merite. Ainsi l'honneur que l'on rend à un homme d'esprit, ne peut manquer de causer quelque degoust à celuy qui le rend; l'honneur qu'il rend à un riche ne luy reproche rien qui le chagrine; & si cela n'est pas tousjours de la sorte; si au milieu de la corruption generale, il ne laisse pas d'y avoir quelques gens raisonnables qui conservent un amour & un respect sincere pour les belles Lettres & pour ceux qui les cultivent avec succez, il est certain que le plus grand nombre est de l'autre costé; & aprés cela il ne faut pas s'estonner si nostre adversaire a trouvé tant de gens qui ont applaudy à ses Satyres & à ses Factums scandaleux, c'est le merite de l'Académie qui luy a donné du nom. On l'a regardé comme un homme extraordinaire, parce qu'il a eu la hardiesse de s'élever contre une Compagnie si illustre. Ainsi tous les grands coupables se sont rendus celebres par leurs propres crimes, & l'Antiquité auroit laissé perir les noms d'Anytus & de Melitus parmy la vile populace d'Athenes, s'ils n'avoient esté les accusateurs de Socrate. C'est pourquoy les Philosophes ont reconnu qu'il y avoit quelque gloire à estre heros en meschanceté; & Platon ne craint point de dire que si l'on proposoit des recompenses aux grands crimes, comme aux grandes vertus, la distribution seroit aussi rare des uns comme des autres. Quoy qu'il en soit, il n'y a point d'homme d'honneur & de probité, quelque ennemy qu'il soit des Lettres & de l'Académie, qui ayant esté informé de la trahison qui nous a esté faite, n'en ait detesté l'Autheur dans le fonds de son ame, & n'ait souscrit à cet Arrest fameux prononcé contre ses pareils, par un celebre Ecrivain du siecle d'Auguste, je veux dire Vitruve, qui dans la Preface de son septiéme Livre, aprés avoir loüé ceux qui sont les premiers Autheurs des beaux Ouvrages, comme Messieurs de l'Académie le sont de ce riche & élegant Dictionnaire qui sera l'admiration de nostre siecle & des siecles

à

à venir, finit par ces termes. *Mais comme il faut rendre graces à ces grands Personnages, aussi ne peut-on trop blasmer ceux qui aprés avoir volé leurs escrits s'en disent les Autheurs, & qui n'osant s'appuyer sur leurs propres pensées s'abandonnent à l'envie qui leur est naturelle, & font gloire de mettre la main sur les Ouvrages d'autruy, parce que dans ce crime il y a une espece d'impieté.*

Venez donc, MONSIEUR, nous aider à finir cet excellent Ouvrage qui soustiendra dignement la longue attente qu'on en a euë. Nous pouvons dire de vous, mais nous le dirons sans en murmurer & sans nous en plaindre: Ce dernier ne travaillera qu'une heure & sera esgal à nous qui avons porté tout le poids du jour & de la chaleur. Mais ce travail finira & finira bien-tost, & nous sommes chargez d'un autre qui ne finira jamais: C'est, MONSIEUR, ce que nous sommes obligez de faire pour marquer incessamment nostre reconnoissance, mais d'une maniere digne de nous, à nostre Grand, à nostre Auguste, & à nostre Magnifique PROTECTEUR.

DISCOURS

Prononcé le 7. Février 1689.

PAR MONSIEUR DE CALLIERES, lorsqu'il fut reçû à la place de feu Monsieur Quinaut.

MESSIEURS,

L'honneur que je reçois aujourd'huy excite en moy des passions bien differentes, il me comble de joye de me voir admis dans une Compagnie aussi celebre que la vostre, & il me donne une juste crainte de ne pouvoir remplir dignement tous les devoirs que vous m'imposez par un si grand bien-fait.

Vous m'avez choisi pour succeder à un Académicien illustre par la beauté & la fecondité de son genie, par

le tour heureux & naturel de ses productions, par sa douceur, par sa politesse & par ses autres bonnes qualitez personnelles qui vous le font justement regretter.

Vous m'avez associé aux premiers Hommes de l'Estat, & aux plus sublimes genies de nostre siecle ; & vous m'avez, pour ainsi dire, adopté dans la famille des Muses, pour me faire part de leurs thresors, dont vous estes les proprietaires legitimes & les justes dispensateurs.

Comment pourray-je, MESSIEURS, vous tesmoigner toute la reconnoissance que je vous dois pour des graces si grandes & si peu meritées ? Je n'en apperçois qu'un seul moyen qui est de vous persuader que j'en connois le prix.

Permettez-moy donc, MESSIEURS, pour satisfaire en quelque sorte à mes obligations, de rendre icy le tesmoignage qui est deu au merite extraordinaire de vostre illustre Compagnie, & de vous renouveller le souvenir agreable des grandes utilitez que la France a tirées de son institution.

L'Académie a esté instituée pour perfectionner l'Eloquence & la Poësie Françoise, en travaillant à la pureté & à l'élegance de nostre langue.

Avant son establissement le stile de nos Peres tenoit encore de la rudesse & du mauvais goust des siecles precedens, les uns cherchant à s'exprimer dans le genre sublime, affectoient des discours guindez & enflez par des figures outrées & par des termes tirez des langues mortes qui les jettoient dans l'obscurité.

Les autres pensant égayer leur maniere de parler & d'escrire, remplissoient leurs discours & leurs ouvrages de jeux, de mots, d'équivoques, de proverbes, & d'autres puerilitez fort éloignées de l'éloquence majestueuse des anciens Orateurs grecs & latins.

L'Académie a purgé l'éloquence Françoise de ces deffauts differens qui regnent encore chez les Nations voisines, elle l'a formée sur le modele de ces grands originaux de l'antiquité, qui sont la regle certaine du bon goust & de la vraye éloquence, elle l'a reduite dans les bornes de la droite raison, dont il ne luy est plus permis de sortir pour courir

aprés les pointes, & pour se parer du brillant de quelques fausses pensées.

Elle l'a renduë simple, naturelle, aisée, & cependant vive, noble & élevée dans la simplicité, & elle a enfin atteint ce point de justesse & de perfection, si difficile à trouver dans ce bel Art, le plus utile & le plus excellent de tous les Arts, qui ayant pour but de plaire & de persuader, dispose à son gré des cœurs & des volontez des hommes, qui les a tirez des forests pour les faire vivre heureusement sous de justes loix, qui aprés avoir fondé les Societez, les Villes & les Estats, a poli leurs mœurs, a élevé leurs sentimens & leurs pensées, qui est l'organe & l'interprete de la raison, & qui instruit & perfectionne la raison mesme.

La Poësie encore plus élevée que l'Eloquence, doit aux excellens Ouvrages de plusieurs de vos celebres Académiciens, cette beauté, cette justesse, & cette perfection où nous la voyons aujourd'huy en France.

Il n'y a presque point d'especes de Poësie dont leurs Ouvrages ne soient de parfaits modeles, les uns ont porté la gloire du Theatre François au plus haut point où elle puisse jamais monter; les autres ont excellé dans la plus fine raillerie & dans le tour ingenieux des pensées, dans la delicatesse, la tendresse & la naïveté des sentimens, dans la beauté & la vivacité des descriptions; & ces excellens Ouvrages sont également élevez & solides, sçavans & polis.

La Poësie a esté appellée par toute l'Antiquité, le langage des Dieux, pour faire connoistre qu'elle a quelque chose de divin; elle éleve l'esprit, elle touche, elle eschaffe le cœur par ses enthousiasmes, ces hommes saints animez de l'esprit de Dieu, & sur tout le Roy Prophete s'en est servi utilement pour nous annoncer les plus grandes veritez, & pour nous exciter à la Penitence par son exemple.

L'Esprit de tenebres a emprunté les charmes de ce bel art pour tromper les hommes plus efficacement par les Oracles qu'il attribuoit, à leurs fausses Divinitez, & les grandes actions des Heros se sont perpetuées dans la memoire des hommes par les excellens Poëtes qui les ont celebrées.

C'eſt ce qui fit regretter à Alexandre le Grand de n'avoir pas un Homere pour immortaliſer ſa gloire, de meſme qu'Homere avoit immortaliſé celle d'Achilles ; & c'eſt ce qui donna à ce Maiſtre de l'Univers une veneration ſi parfaite pour les eſcrits de ce grand Poëte, qu'il les portoit par tout avec luy dans cette riche caſſette qu'il avoit trouvée parmy les deſpoüilles de Darius, diſant qu'il ne pouvoit placer aſſez richement le plus precieux & le plus parfait ouvrage de l'eſprit humain.

Le Cardinal de Richelieu, ce ſublime Genie, qui a fait de ſi grandes choſes pour la gloire de l'Eſtat & pour ſa propre gloire, a parfaitement conneu l'importance & la neceſſité de cultiver l'éloquence & la Poëſie Françoiſe.

Il a creu à l'exemple du grand Alexandre qu'il ne ſuffiſoit pas de faire des actions dignes d'une éternelle memoire, s'il ne formoit des eſprits capables de les faire paſſer à la Poſterité, il a travaillé avec ſuccez à former des Homeres & des Demoſthenes, en créant l'Académie.

Vous eſtes, MESSIEURS, les dignes ſucceſſeurs de ces grands Hommes, & vous rempliſſez heureuſement par vos differents talens l'attente de voſtre Fondateur, ainſi que celle de ce ſage Chancelier qui luy a ſuccedé dans la protection de voſtre Compagnie, & dont la memoire vous eſt encore ſi vive & ſi precieuſe.

Les Politiques ont judicieuſement remarqué que les Eſtats conſervent d'ordinaire l'eſprit de leurs Fondateurs, que ceux qui ont eſté eſtablis par des Conquerans ont continué aprés eux à eſtendre leurs conqueſtes ; vous juſtifiez, MESSIEURS, la verité de cette maxime, vous avez non ſeulement herité de l'eſprit & des lumieres de ces deux excellens Miniſtres qui ont eſté les Inſtituteurs de l'Académie, mais vous avez eſtendu conſiderablement ſes limites.

Oüy, MESSIEURS, je le puis dire à voſtre gloire, & les Manes de ces deux grands Hommes n'en ſeront point jaloux, ils n'ont veu l'Académie que dans ſon enfance, ils luy ont appris, pour ainſi dire, à marcher dans le

chemin de l'Eloquence ; mais les excellens ouvrages de plusieurs membres de vostre illustre Corps ont asseuré ses pas, & luy ont acquis cette vigueur, cette force & cette grandeur qui ne se trouve que dans l'âge parfait.

C'est à cette perfection où vous l'avez élevée qu'elle doit le comble de la gloire dont elle joüit depuis que le plus grand des Rois l'a jugée digne de la loger dans son propre Palais, & qu'il a joint à tous ses glorieux Titres celuy de PROTECTEUR DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Vous avez trouvé, MESSIEURS, en cet Auguste Protecteur tout ce qui pouvoit exciter vos desirs & remplir vos plus ambitieuses esperances ; vous y avez trouvé un Monarque accompli qui vous donne une ample & illustre matiere d'espuiser toutes les forces de l'Eloquence & de la Poësie, pour raconter à la posterité ses actions inimitables.

Heureux de pouvoir élever vos idées au plus haut point de perfection où elles puissent jamais monter, en les formant sur un Prince donné du Ciel pour faire l'admiration & les delices de la terre ; un Prince tousjours victorieux, & tousjours moderé, tousjours clement, genereux & équitable, qui en s'élevant au dessus des autres Princes par ses heroïques vertus, a au mesme temps élevé & perfectionné toute la Nation Françoise, qui l'a renduë si celebre non seulement dans la guerre par ses victoires surprenantes, mais encore dans les sciences & dans les beaux arts, où nos François par ses soins & par ses bienfaits excellent aujourd'huy sur toutes les Nations.

C'est icy, MESSIEURS, qu'estant animé par le souvenir d'une approbation aussi glorieuse que celle que vous avez donnée à mon Panegyrique du Roy, je me sens excité à vous faire un nouveau crayon des vertus de ce Heros.

A vous peindre sa valeur semblable à un torrent impetueux qui entraisne, qui ravage, qui destruit tout ce qui s'oppose à ses efforts.

A vous representer tous ses ennemis vaincus, les uns captifs ou soumis, les autres effrayez & esperdus chercher follement leur salut dans l'inondation de leur propre païs,

& ne le trouver que dans la clemence du vainqueur.

A vous le representer avec un visage aussi tranquille & aussi serain au milieu des plus grands perils & dans la chaleur de ses plus grandes victoires, que lorsqu'aprés son retour de ses glorieuses campagnes il a receu les tesmoignages de vostre admiration & de vostre joye pour des succez si surprenans.

A vous montrer cet Arbitre de la paix & de la guerre, preferant le plaisir d'estre l'autheur du bonheur public, à l'avantage de sousmettre tant de Nations intimidées par le bruit de ses exploits; & à vous le montrer enfin par cette preuve si extraordinaire de sa moderation, de mesme que par toutes ses autres vertus, le seul digne de donner des loix à toute la terre.

Que s'il vient de reprendre les armes, ce n'est que pour restablir le repos public que des esprits inquiets & jaloux de sa gloire ont troublé par de noirs artifices, par des desseins injustes, & par des entreprises odieuses; ils ne les ont pas plustost fait paroistre, que sans sortir de la tranquillité dont il joüit, à l'ombre de ses lauriers, il leur a fait sentir la pesanteur de sa main.

Un Heros naissant animé de son esprit & de son courage prend au milieu de l'hyver les places les plus imprenables; il sousmet en moins d'un mois de grandes & riches Provinces, & semblable à cette vive image que le Soleil imprime de luy-mesme dans la nuë, & qui fait paroistre à nos yeux un second Soleil, il montre à la terre un autre Louis.

Un grand & vertueux Monarque est opprimé par d'infames trahisons, & par la revolte desnaturée de ses propres enfans, le Roy luy tend les bras, il le reçoit avec toute la tendresse d'un veritable & genereux frere, & il est prest d'employer sa main tousjours victorieuse pour le relever.

Mais, Messieurs, puisque vous avez bien voulu me recevoir dans vostre illustre Compagnie, je dois avant toutes choses travailler à profiter de vos sçavantes instructions & de vostre exemple, pour me rendre digne de publier avec vous les vertus de nostre Heros.

Quel bonheur pour moy de pouvoir desormais joindre

ma voix à vos sçavans concerts, pour chanter les actions heroïques de L'AUGUSTE LOUIS; mais quelle gloire pour vous d'estre seurs d'immortaliser vos noms en eternisant le sien.

Vos excellens Ouvrages qui raconteront à la posterité les merveilles de son Regne, seront des titres authentiques de la politesse dont la France joüit, & des beaux & feconds genies qu'elle a produits en ce siecle si esclairé, siecle seul digne d'estre comparé au siecle d'Auguste.

Je crois, MESSIEURS, que vous avoüerez sans peine que c'est à la protection que le Roy donne aux belles Lettres que la France a la premiere obligation de cette politesse que vous respandez sur toute la Nation Françoise, de mesme que nous devons à sa sagesse, à sa valeur & à son humeur bien-faisante toutes les prosperitez de l'Estat.

Pour moy, MESSIEURS, qui ay tant de raisons de m'interesser en vostre gloire, je publieray tousjours avec autant de joye que de sousmission, que c'est à vostre seule generosité que je dois le choix dont vous m'avez honoré; & que quelques tesmoignages que je puisse jamais vous donner de ma reconnoissance, ils seront tousjours au dessous du prix & de la grandeur de vostre bienfait.



DISCOURS

Prononcé le mesme jour 7. Février 1689.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ RENAUDOT, lorsqu'il fut reçû à la place de feu Monsieur Doujat.

MESSIEURS,

L'honneur que vous me faites estoit tellement au dessus de mes esperances; que comme je croirois m'en estre rendu indigne, si j'avois osé y pretendre, j'en suis encore confus ; & j'ay peine à trouver des termes capables de vous exprimer mon extreme reconnoissance. La haute reputation de l'Académie, & tout ce qu'elle a d'éclat exterieur, sont à la verité des motifs assez puissants pour inspirer à ceux qui se sentent quelque merite, une noble ambition de se voir unis à un Corps, qui a produit tant d'excellens hommes, que nous considerons comme les ornemens de nostre siecle. Mais ceux qui comme moy n'ont à vous offrir que des qualitez fort mediocres, ne peuvent, à mon avis, se flater d'une pensée si avantageuse sans manquer au respect qui vous est deu. C'est ce qui m'a fait croire que je devois regarder cet honneur, comme une obligation que vous m'imposez de remplir dignement la place de celuy auquel vous voulez que je succede, & par consequent d'imiter les plus grands hommes qui ont orné vostre illustre Corps depuis son establissement. Ce sont, MESSIEURS, des choses trop difficiles à executer, & que je n'ose vous promettre, puisque toute l'esperance que je puis avoir d'y réüssir, est qu'il me paroist impossible de travailler sous de si excellens Maistres, sans acquerir au moins une mediocre capacité.

En effet, l'Académie est plus en estat que jamais de repandre ses lumieres sur ceux qu'elle honore de son choix, ayant surmonté tous les obstacles qui avoient retardé ses

progrez.

progrez. Elle est fixe & establie sur des fondemens aussi solides que la Monarchie, depuis que le Roy son Protecteur l'a mise dans cette Maison Royale, non pas pour la rendre particuliere & domestique, comme fit Auguste, à l'égard d'un fameux Grammairien qu'il retira dans son Palais, mais pour la mettre en estat de servir plus utilement le public. Les Assemblées sont plus frequentes, & cette liberté de conversations familieres qui donna occasion à son establissement, est changée en un travail agreable, mais reglé & serieux. Les Sçavans ne sont plus barbares, la politesse n'est contée pour rien sans les belles Lettres; elles brillent dans tous les travaux de l'Académie. Elle imite noblement les Anciens, & elle en connoist si bien le merite, que ceux qui les ont le plus heureusement imitez, ne peuvent souffrir les loüanges de les avoir esgalez ou surpassez. Elle s'est utilement servie de ce que Rome & Athenes florissantes ont produit de plus excellent, mais en y joignant le bel usage à l'exemple de ces sçavans Romains, parmy lesquels les Lettres de Cornelie Mere des Graques, avoient une autorité esgale à celle de leurs plus fameux Autheurs.

C'est ainsi que l'Académie est parvenuë à ce bon goust, qui a porté la Langue, l'Eloquence & la Poësie Françoise au souverain degré de perfection, où nous pouvons dire qu'elles sont arrivées. La perfection d'une langue ne consiste pas dans cette abondance de mots inutiles ou estrangers, qui fait la richesse imaginaire de la pluspart des autres langues vivantes; non plus que l'éloquence dans cette fecondité importune de paroles & de pensées; qui n'a distingué le stile Asiatique, que pour le faire éviter. Une langue est assez riche, quand avec tous les termes necessaires des Sciences & des beaux Arts, elle fournit abondamment des expressions heureuses, faciles & nobles selon la varieté des sujets. On connoist assez la richesse de la nostre, puisqu'elle réüssit esgalement dans les matieres les plus differentes, & que les autres n'en peuvent representer toutes les beautez. Elle seule ne peut souffrir ce faux sublime, autant admiré autrefois, que mesprisé presentement, & qui ne subsiste plus que parmy ceux qui n'ayant aucun commerce d'esprit avec la France, peuvent estre conside-

rez comme barbares. Enfin, elle est ennemie de tout ce qui est contraire au bon sens, & cette perfection qui luy est toute particuliere, fait que la politesse & le choix des paroles ne font pas l'éloge d'un Autheur François, si le bon sens ne regle ses pensées & ses expressions. Ainsi, comme Ciceron disoit autrefois que l'élegance Attique consistoit à escrire & à parler juste ; nous pouvons dire que l'élegance, & mesme la pureté de la Langue Françoise ne peuvent subsister sans la justesse, sans la netteté & sans tous les autres avantages du bon stile.

Ces veritables beautez n'ont jamais esté mieux connuës que par les excellens Ouvrages de tant d'illustres Académiciens, qui comme de parfaits modeles ont formé & forment tous les jours des Orateurs, des Poëtes, & toute sorte de bons Escrivains : Et en cela l'Académie a non seulement accomply, mais surpassé les souhaits du Cardinal de Richelieu son Fondateur. Une mort prematurée par un sort assez ordinaire aux grands hommes, l'empescha de gouster les fruits qu'il esperoit d'un si bel establissement. Elle priva trop tost la France de ce Ministre qui luy estoit encore fort necessaire; de sorte qu'il ne put voir les commencemens d'un regne sous lequel estant soulagé du fardeau de toutes les affaires, il auroit pu parvenir à une aussi heureuse vieillesse, que ce sçavant Chancelier que l'Académie considere comme son second pere. Mais il ne pouvoit avoir cette satisfaction sans estre penetré d'une joye à laquelle l'amour du bien public, l'auroit rendu incomparablement plus sensible. Il auroit veu regner ce Prince, accordé aprés vingt-quatre ans, aux vœux de la France, mais qu'il vit naistre trop tard, pour croire qu'il pust la maintenir dans cet estat, que les miseres passées faisoient considerer comme florissant. Il pouvoit encore moins esperer que ce Prince naissant, pust executer ces vastes projets compris dans son testament politique, qui paroissoient les seuls moyens de rendre le Royaume paisible, heureux, abondant & redoutable à toute l'Europe.

Il semble que ces projets qui peuvent estre considerez comme le dernier effort de l'esprit humain, aprés estre demeurez dans l'oubly plus de quarante ans, n'ayent paru depuis peu que pour faire mieux esclater la gloire de

noſtre grand Roy. Car on ne les peut comparer, à ce qu'il a fait depuis qu'il a pris le gouvernement en main, ſans avoüer que ſes lumieres & la force de ſon genie ont eſté fort ſuperieures à celles de ce Miniſtre, ſes moyens plus ſimples, ſes voyes plus courtes, & le ſuccez plus grand pour le bien de l'Eſtat & l'eſtabliſſement ſolide de l'autorité Royale.

La France bornoit alors ſes ſouhaits à des avantages beaucoup moindres que ceux dont elle joüit ſous ce Regne. Elle ſouſtenoit vigoureuſement les guerres, qu'elle n'avoit peu prevenir par des negociations adroites. Des armées mediocres faiſoient la ſeureté de ſes Frontieres, & une ou deux Villes conquiſes rempliſſoient dignement une Campagne. Le deſordre des Finances & de la Juſtice, les Duels, les Brigandages & tant d'autres maux eſtoient ſoufferts comme inveterez & ſans remede. Il paroiſſoit impoſſible de reformer tous les corps. L'hereſie, diſoit-on, avoit pris de trop fortes racines pour pouvoir eſtre extirpée. Vous vous ſouvenez, MESSIEURS, qu'on parloit ainſi avant l'Année 1661. année remarquable, & qui doit tousjours eſtre diſtinguée comme une des plus glorieuſes de noſtre Hiſtoire. Car c'eſt alors que nous avons commencé à mieux connoiſtre noſtre grand Roy en meſme temps qu'il commençoit à jetter ces nouveaux fondemens de grandeur & de puiſſance où nous voyons la Monarchie élevée. Ces armées nombreuſes qui font la terreur de toute l'Europe, ces puiſſantes flotes occupées preſque tousjours contre les ennemis du nom Chreſtien : cette exacte diſcipline qui fait mouvoir ces grands corps en un inſtant : ces places imprenables qui ferment l'entrée du Royaume : ces conqueſtes qui en ont eſtendu ſi loin les limites, ces beaux eſtabliſſemens pour élever la jeune Nobleſſe, & pour faire ſubſiſter ceux qui ont vieilli dans le ſervice, tant de loix ſalutaires pour la reformation de tous les corps, la ſuppreſſion des Duels, l'extirpation de l'hereſie : cet ordre admirable & neceſſaire, mais inconnu dans l'adminiſtration des Finances : enfin tant d'autres merveilles ont autant ſurpaſſé les lumieres du Politique le plus eſclairé de ſon ſiecle, que celuy-cy ſurpaſſoit le commun des hommes. Ses projets feront connoiſtre à la poſterité la grandeur de

son genie, & son zele pour le bien public ; quoy que le temps en eust presque fait perdre la memoire, & qu'une longue minorité & divers autres obstacles en ayent empesché l'execution : Mais il falloit en quelque maniere qu'ils disparussent comme n'estant plus si necessaires, aussitost que Dieu donnoit à la France un Roy capable d'entreprendre & d'executer à l'âge de vingt-trois ans, de plus grandes choses, que ce Genie extraordinaire n'en avoit pensé, aprés l'avoir gouvernée presque aussi long-temps, avec cette authorité que nous ne connoissons plus.

Si le zele & les meilleurs sentimens d'un bon sujet pouvoient m'inspirer de l'Eloquence je hazarderois, MESSIEURS, de m'estendre davantage sur cette inépuisable matiere. Mais puisque les plus parfaits Orateurs, les Poëtes & mesme les Historiens avoüent qu'elle est au dessus de leurs forces, je ne pourrois m'y engager sans une grande temerité. Ainsi je me reduis à faire avec vous & avec toute la France, des vœux pour la conservation de nostre incomparable Monarque & pour la prosperité de ses desseins, autant impenetrables qu'inévitables à ses ennemis dont les principaux sont aussi les plus cruels ennemis de la Religion Catholique. Qui peut douter que Dieu qui a mis entre les mains du Roy toute la protection visible de son Eglise, ne combatte pour son illustre deffenseur, qu'il n'a, ce semble, comblé de gloire & de puissance que pour s'en servir à la faire triompher, lorsque tant d'autres Princes demeurent dans un assoupissement inexcusable ?

Cette malheureuse politique qui leur a fait abandonner les interests communs de la Religion, & des Testes couronnées doit les faire trembler, puis qu'elle n'a servi qu'à faire reüssir des entreprises abominables contre un Grand Prince qui n'a trouvé de consolation que dans l'amitié du Roy. Qui pourra dignement exprimer ces vives inquietudes, & ces soins employez avec tant d'empressement & de succez, pour mettre en seureté la personne de ce Prince, & pour luy conserver l'heritier de sa Couronne & de sa foy ? Les cris de ce jeune Prince, victime innocente d'une ambition denaturée, qui souffre en naissant une rude persecution pour la foy ; dont on craint qu'il ne soit quelque jour le veritable deffenseur : ces cris comme

ceux de ces enfans ſacrifiez pour JESUS-CHRIST, percent le Ciel & montent juſqu'au Throſne de Dieu. Ils luy demandent juſtice & vengeance des ennemis de ſon ſaint Nom, qui n'ont renverſé ſes Autels, que pour renverſer les Throſnes des Rois, qui ſont l'image vivante de ſa divine puiſſance. Mais quelle peut eſtre cette vengeance & cette juſtice, ſinon de nouvelles victoires pour le Roy, dont le bras invincible a tousjours eſté le plus ferme appuy de la Religion & de l'innocence opprimée ?

Si le malheur de la Chreſtienté a ſuſcité d'autres ennemis à la France : ils ont desja connu par une campagne courte, mais fort glorieuſe, ce qu'ils doivent attendre de cette guerre qu'ils ont allumée. Ils ont perdu en moins de trois ſemaines, une place importante qui leur avoit couſté un ſiege de plus de quatre mois.

Ils ne craignoient que le Roy, & ils ont appris à craindre un autre luy-meſme, dans lequel ils ne voyoient que l'eſclat de la naiſſance, ſans découvrir une image parfaite des vertus de ſon Auguſte pere. Cette premiere campagne leur a fait voir que ſi l'experience ſeule forme les autres Capitaines, l'exemple & les inſtructions du Roy ſuffiſoient pour former ce jeune Heros au milieu d'une profonde paix. Admirons en cela, MESSIEURS, les ſentimens tendres d'un bon pere, quoy qu'ils ayent aſſez paru dans toute la ſuite de cette belle éducation, qui a preparé Monſeigneur le Dauphin à faire d'abord des coups de Maiſtre. Mais admirons encore plus le veritable caractere d'un pere de la Patrie, qui applique tous ſes ſoins à imprimer dans le cœur de ſon ſucceſſeur tant de vertus heroïques, qui luy ont attiré d'abord l'amour, & le reſpect des troupes, & rendu ſon nom redoutable à nos ennemis. Que ne devons-nous pas donc eſperer, lorſque ces trois jeunes Princes, qui dans un âge ſi tendre, font desja connoiſtre ce qu'ils ſeront quelque jour, commenceront à marcher ſur les traces de leur pere ſous la conduite de leur Ayeul. Ce ſera alors, MESSIEURS, que l'Académie aura encore de nouvelles matieres pour exercer ſon éloquence. Je m'eſtimerois fort heureux, ſi juſqu'à ce temps-là, je pouvois aſſez profiter

de vos exemples pour avoir part à de si nobles travaux. J'espererois d'y réüssir, si je pouvois imiter l'illustre Monsieur Doujat, dont je dois remplir la place. Il estoit connu dans toute l'Europe par un grand nombre de beaux ouvrages. Il excelloit non seulement dans la connoissance du Droit, mais aussi dans toutes les parties de la belle litterature. Ses occupations continuelles & l'assiduité de sa profession, ne diminuoient pas celle qu'il avoit à toutes les fonctions Académiques. Sa vertu, & particulierement sa grande charité envers les pauvres, qu'il cachoit avec tant de soin, estoient encore d'un plus grand prix. Vous ne pouviez, MESSIEURS, me proposer un plus bel exemple, ny plus difficile à imiter. Tout ce que je puis faire est de tascher d'acquerir par un travail assidu les qualitez qui me manquent, pour remplir dignement sa place : de suppléer par ma sousmission & par ma docilité, celles qui ne peuvent s'acquerir par le travail, & enfin de n'oublier jamais que je tiens de vostre pure grace, la place que vous voulez bien me donner parmy vous.

RÉPONSE

DE MONSIEUR CHARPENTIER, aux Discours prononcez par Monsieur De Cállieres, & par Monsieur l'Abbé Renaudot, le jour de leur Reception.

MESSIEURS,

SI vostre reputation estoit moins establie, les deux excellens Discours que vous venez de prononcer, feroient assez connoistre, ce que l'on doit penser de vous, & justifieroient pleinement le choix de l'Académie. Mais la grande opinion que toute la France a conceuë de vostre merite avoit desja prevenu nos vœux, & la voix publique vous avoit nommez depuis long-temps aux places dont aujourd'huy vous prenez possession. Ce grand concours de personnes distinguées accouruës pour vous oüir ; Ce silence qui n'a esté interrompu que par des exclamations; Cette joye

universelle respanduë sur tous ceux qui forment cette Compagnie, vous en sont un tesmoignage indubitable. C'est par vos celebres escrits que vous vous estes attirez un semblable succez. Vous, MONSIEUR, par cet excellent Panegyrique que vous avez consacré aux vertus heroïques du grand Roy qui nous assemble dans ce Palais, & qui nous y maintient à l'abry de sa Protection toute puissante. Vous avez donné un second au Panegyrique de Pline, qui n'en avoit point eu encore, soit pour l'estenduë, soit pour la splendeur du discours; & l'on peut dire de vostre Heros & de vous, ce qu'on a dit autrefois d'Alexandre & du portrait qu'en avoit fait Appelle, que l'Alexandre de Philippe estoit invincible, & que l'Alexandre d'Appelle estoit inimitable. C'est cette Piece d'Eloquence si universellement estimée, qui vous a acquis les premiers vœux de l'Académie, & qui vous a fait, s'il faut ainsi dire, recevoir Académicien par acclamation. Vous pouvez vous en souvenir, MESSIEURS, vous qui estiez presens à la lecture qui s'en fit icy. Il y avoit alors une place vacante dans la Compagnie. Charmez de la noblesse de la matiere, de la varieté des pensées, de la richesse des expressions, quelques-uns dirent qu'il ne falloit plus s'embarasser du choix d'un Académicien, & que l'Autheur d'un si bel Ouvrage vous l'ayant adressé, vous ne pouviez vous dispenser de le recevoir parmy vous pour l'en remercier; Et je suis persuadé, MONSIEUR, que cela auroit esté fait alors, si l'engagement qui avoit esté desja pris pour celuy qui remplit si dignement cette place, & si la recommandation d'un Prince qui a fait paroistre en cette occasion tant d'amitié, & tant d'estime pour l'Académie, eussent pû permettre de s'abandonner à ce premier mouvement. Voila, MONSIEUR, de quelle maniere vous devenez Académicien. Ce sont ces sortes d'élections où n'ont point de part, ny les sollicitations ouvertes, ny les cabales secretes; où celuy qui donne son suffrage est moins porté par son inclination, qu'emporté par la dignité du sujet, & où celuy qui obtient ce qu'il desire s'en doit la meilleure partie?

Il en est de mesme de vous, MONSIEUR, toute la France qui vous lit depuis si long-temps, & qui vous lit avec applaudissement, a demandé pour vous ce que l'Académie fait

gloire de vous accorder. Je considere ce grand Ouvrage que vous conduisez avec tant de capacité & de prudence comme le Berceau de la Verité. Vous la recevez au moment de sa naissance, & vous luy donnez des forces pour voler par toute la terre. Vous faites une Image de LOUIS LE GRAND qui n'est pas moins precieuse que celles des Orateurs, & des Poëtes, quoique vous y employiez moins d'or & de pierreries. Vous l'exposez à nos yeux avec la mesme adresse que ceux qui nous donnent un moyen pour regarder le Soleil sans qu'il nous ébloüisse. Vous jettez les plus solides fondemens de l'Histoire, qui consiste principalement dans la fidelle narration des faits. Tout ce rafinement de Motifs & de Politique, dont quelques-uns veulent tirer tant de gloire, ne sont le plus souvent que des matieres de contestations. Les Motifs changent selon les Estats & selon les occasions, & ceux qui ont excité le commencement d'une affaire ne sont pas tousjours ceux qui la conduisent à sa fin.

Mon Dieu, le beau siecle que vous avez à peindre! Les beaux materiaux que vous preparez pour ceux qui travailleront aprés nous aux monumens immortels de la gloire de LOUIS LE GRAND! Combien de fois nous l'avez-vous fait voir à la teste de ses armées, jettant la terreur dans le cœur de ses ennemis, mettant leurs armées en fuite, renversant leurs Forteresses, subjugant leurs Provinces. Tantost vous l'avez fait paroistre en Legislateur donnant de nouvelles Loix à ses peuples, reformant les abus, punissant les coupables autorisez, soulageant l'innocence opprimée. Si les Barbares de l'Afrique ont eu recours à sa Clemence pour obtenir le pardon de leurs brigandages: Si les Nations les plus reculées de l'Orient sont venuës se prosterner devant luy, estonnées du bruit de sa Valeur & de sa Magnificence; de qui avons-nous mieux appris que de vous la verité de ces évenemens singuliers? Tantost vous nous l'avez dépeint secourant ses Alliez, protegeant l'Empire contre l'invasion des Turcs, & renonçant luy-mesme au progrez asseuré de ses victoires pour restablir la paix dans l'Europe. Aujourd'huy vous nous racontez avec quelle generosité il tend les bras à un Roy persecuté par des Enfans dénaturez, par des Sujets infidelles, par des Voisins ingrats.

ingrats. Il y a peu de jours que vous nous l'avez representé faisant partir son fils à la teste de ses armées pour asseurer le repos de la France contre les secretes ligues de nos ennemis. Ce grand Roy, dont la penetration est admirable en toutes choses, sçavoit bien à qui il commettoit un soin si important. Allez, dit-il, mon fils & soyez vainqueur. Qu'il y a de grandeur dans cette façon de commander ! Que de sublimité dans ce peu de parole ! Et à qui appartient-il de parler de la sorte qu'à celuy qui peut procurer la victoire en ordonnant de vaincre ? Mais que cet ordre a esté executé fidellement. Le Dauphin part dans un temps où les pluyes de l'Automne sembloient s'opposer à ses desseins. Il surmonte à l'exemple de son Pere les obstacles des saisons. Il attaque une Place reputée imprenable, & s'en rend maistre en peu de jours. En ce Siege le Fils de LOUIS LE GRAND fait la fonction de Soldat. Il visite la Tranchée ; Il s'expose au feu des ennemis, & hazarde une vie pour qui nous devons prodiguer la nostre. Trente autres Forteresses luy ouvrent ensuite leurs portes, & le Palatinat entier soumis à ce jeune Vainqueur, ne tient plus à son Prince, que par le regret qui luy reste d'avoir attiré les armes du Roy dans ses Estats, par l'injustice de son procedé. LOUIS DAUPHIN ne pouvoit pas moins faire pour venger les droits d'une Princesse, de la tres-Glorieuse, tres-Haute, & tres-Illustre Maison de Baviere, avec qui la France a depuis quelque années pris deux alliances qui contribuent si avantageusement à la prosperité de l'Estat.

La premiere nous a donné cette mesme Princesse, par l'heureux mariage de laquelle avec Monsieur le Duc d'Orleans, la Maison Royale se trouve augmentée d'un Prince, dont on ne peut assez loüer la noblesse des inclinations, la vivacité de l'Esprit, la diversité des connoissances, & la grandeur du courage qui luy a desja fait regarder avec douleur son âge trop peu avancé pour estre admis aux penibles fonctions de la Guerre. C'est du mesme Mariage que nous tenons encore une charmante Princesse, en qui toutes les graces sont rassemblées. Beauté, Esprit, Vertu, Amour du bien, Sentimens

dignes de la Couronne. Princeſſe que toute l'Europe regarde comme l'unique & l'infaillible moyen de rejoindre dans une bonne & ſincere concorde la Maiſon de France avec la Maiſon d'Autriche d'Allemagne. Ce ſont-là les biens que nous a procuré cette premiere alliance.

Que diray-je de la ſeconde ? Quel Orateur ne ſeroit eſbloüy de l'éclat de ſa matiere ? En quels termes peut-on parler d'un Mariage, dont l'Epoux eſt le Fils unique de LOUIS LE GRAND. Fils tout couvert de gloire, moins par la ſplendeur de ſa Naiſſance que par la grandeur de ſes vertus. Qui par ſon attachement aux volontez de ſon Pere, a fait voir une Sageſſe dont tous les ſiecles paſſez auroient peine à nous fournir un exemple. Prince doüé de toutes les qualitez neceſſaires à un grand Roy, Soldat, Capitaine, General, Vaillant, Magnanime, Vigilant, Liberal, plein de tendreſſe pour les Soldats, ſenſible à tous leurs beſoins. L'Epouſe eſt une Princeſſe iſſuë du Sang Royal de France, & du Sang Imperial, en qui la Majeſté, la Bonté, la Nobleſſe d'ame, l'Humeur bien-faiſante, ſe font remarquer éminemment, & de qui l'heureuſe Fecondité a donné à la France trois gages aſſurez de l'Eternité de l'Empire François.

Grands & Magnifiques Princes de qui le nom a fait autrefois tant de bruit dans le monde, & qui ſous le titre de Ducs avez poſſedé une des plus redoutables puiſſances de l'Europe. Cadets de la Maiſon de France qui avez ſi ſouvent fait trembler vos Aiſnez, Vaillans & Intrepides Ducs de Bourgogne, regardez de l'eſtat de gloire où vous eſtes, ce tendre rejetton de tant de Rois, ce jeune Duc de Bourgogne, qui réünit à la tige de l'Auguſte Maiſon de France, ce Titre qui en avoit eſté détaché, & qui demeuroit enſevely dans vos tombeaux. Réjoüiſſez-vous de voir encore un Prince de voſtre nom, & que vous pouvez regarder comme de voſtre Sang aprés les frequentes alliances de la Maiſon de France avec les deſcendans de voſtre Heritiere. N'appercevez-vous point en luy, vous de qui les ames dépoüillées de la matiere penetrent plus aiſément que les noſtres aux travers des ombres de l'avenir ; N'appercevez-vous rien, dis-je, en ce Royal Enfant, qui vous donne lieu de croire qu'il raſſemblera quelque jour vo-

ſtre ſucceſſion diſperſée & qu'il rejoindra ſous une meſme domination vos fameuſes dix-ſept Provinces, ſi ſon Ayeul ou ſon pere ne le previennent.

Et vous puiſſants Rois qui avez tenu le Sceptre de Naples & de Sicile, genereux Princes de la Maiſon d'Anjou, réjoüiſſez-vous de révoir en France un fils de LOUIS DAUPHIN, un nouveau Duc d'Anjou, digne de ſucceder à vos Couronnes, quand la Providence divine aura marqué le temps au Sang Royal de France de remonter ſur voſtre Troſne.

Enfin Braves & Magnanimes Ducs de Berry, dont la bonté a eſté ſi ſignalée, tournez vos regards ſur la France, que vous n'avez jamais quittée, & voyez y renaiſtre un jeune Duc de Berry, qui va faire revivre avec éclat la memoire de vos vertus. Ce ſont-là, MESSIEURS, les precieux fruits de l'Auguſte Mariage de LOUIS DAUPHIN, & de la Sereniſſime Princeſſe VICTOIRE DE BAVIERE, Nom fortuné, Nom qui porte avec ſoy l'augure des victoires de ſon Eſpoux & de ſes Enfans. Vous entrez, MESSIEURS, dans l'Académie Françoiſe, lorſque tous ces grands ſujets s'offrent à vos ſçavantes plumes, & cela ne vous fait-il point penſer que c'eſt une autre cauſe qu'un heureux hazard qui a mis cette Compagnie ſous la protection ſpeciale de LOUIS LE GRAND. Laiſſez-le moy dire, MESSIEURS,

Non hæc ſine numine Divum.

Le Ciel ne fait point naiſtre des Princes extraordinaires, qu'il ne prenne le ſoin d'en conſerver la memoire. Ce ſont des Modeles qu'il propoſe aux Souverains, non pour arriver neceſſairement au meſme degré de vertu par une imitation parfaite; mais du moins pour empeſcher qu'ils ne s'en éloignent trop, par une non-chalance vicieuſe. Il falloit donc que LOUIS LE GRAND euſt des teſmoins tels que vous de ſes actions heroïques, pour le mettre en eſtat de faire du bien dans d'autres ſiecles que le noſtre. C'eſt dans vos Ouvrages que les Rois viendront eſtudier ſon exemple. C'eſt-là que vous repreſenterez ce Regne de Grandeur, de Pieté, de Juſtice, ce Regne de Bonheur pour la France; que dis-je pour la France? il faut dire pour toute la Chreſtienté,

si les saintes & salutaires intentions de ce Monarque incomparable sont suivies, à la confusion de ceux qui par leur ambition dereglée s'efforcent d'y apporter des obstacles.

Mais, MESSIEURS, quand vous aurez parlé de LOUIS le Triomphateur, le Vainqueur perpetuel, le Destructeur des Puissances injustes, ne le suivrez-vous point sous des idées plus tranquilles & plus convenables à vos exercices ? Ne le representerez-vous point aussi sous l'Image de l'Apollon du Parnasse François, & tel qu'il paroist à vos yeux dans cet auguste tableau dont il a voulu honorer l'Académie ? Il n'est point revestu de ses armes terribles dont l'aspect fait tomber ses ennemis à ses pieds. Il n'a point son foudre à la main prest à lancer ; Il tient son Sceptre qui est une marque pacifique de sa Dignité ; Il tient la main de justice, & selon les Poëtes anciens, Astrée, où la Justice est la sœur des Muses. De quelque costé que vous le consideriez vous le trouverez tousjours Grand, tousjours Magnifique, tousjours cause de quelque bien qu'on n'auroit osé esperer.

Quel changement dans le Royaume depuis que les favorables influences de ce grand Astre se sont respanduës sur les beaux arts ! La Peinture, la Sculpture, l'Architecture tant civile que militaire, l'art du Jardinage, la Culture des plantes, la Conduite des eaux, les Manufactures des étoffes precieuses, la belle Entente des Habits & des Meubles ; Tout s'est perfectionné. On a veu la France prendre une face nouvelle. Paris est devenu le centre de la Politesse & de l'Elegance. C'est d'icy que toutes les Cours estrangeres tirent ce qu'elles veulent avoir de plus exquis, soit pour des Festes galantes, soit pour les plus importantes Ceremonies. Les Arts plus spirituels, l'Eloquence, la Poësie, la Musique ont receu encore une augmentation presque incroyable. On parle mieux que jamais, soit au Barreau, soit dans la Chaire. On a banni du Barreau ces Eruditions superfluës, ces Citations inutiles, qui faisoient perdre tant de temps aux Juges, & qui contribuoient si peu à l'éclaircissement de la Cause. On a banni de la Chaire les Amplifications importunes, cette vaine Ostentation d'une lecture mal digerée des Auteurs

profanes, & le plus souvent indignes d'estre alleguez dans un discours Evangelique. Les Orateurs de l'un & de l'autre Tribunal ont esté plus fidelles à leur sujet, & s'y sont attachez de meilleure foy. La Poësie a esté plus austere, plus pure, plus chastiée. Elle n'a pas seulement renoncé au libertinage des mœurs, mais mesme au libertinage des expressions; Toutes ces hardiesses outrées à qui on donnoit faussement le nom d'Enthousiasme, ont esté releguées dans le pais du Cacozele, & l'on a reconnu que la Poësie pour estre le langage des Dieux, n'en devoit pas estre moins raisonnable. La Musique s'est encore distinguée infiniment; au lieu de ces Concerts languissans, qui endormoient nos peres par l'uniformité de leurs symphonies, & par la froideur de leurs mouvemens, elle est devenuë vive & animée, elle est entrée dans le caractere de toutes les passions; elle les a toutes imitées; elle a causé de l'émotion & du trouble dans l'esprit des Auditeurs, & les fameux spectacles dont elle est le principal ornement, ont montré qu'elle estoit capable de produire encore de nos jours ces miracles de l'harmonie que l'Antiquité nous a tant vantez. Que diray-je, MESSIEURS, de ce qui nous regarde de plus prés, de ces Compagnies de gens de lettres, qui à l'imitation de la vostre, ont pris le nom d'Académie, & se sont attachées à cultiver les Lettres Françoises. Les Villes d'Arles, de Soissons, de Nismes, d'Angers, de Ville-Franche, de Grenoble, se souviendront éternellement des avantages que ces loüables Institutions leur apporteront. Paris en a desja recueilly le fruit; & de quelle utilité pensez-vous que sont encore ces Prix d'éloquence & de Poësie que vous distribuez de temps en temps? Car il n'y a rien qui échauffe, qui anime, qui pique davantage l'esprit que l'émulation. C'est donc à la veritable affection que LOUIS LE GRAND a conceuë pour les beaux Arts; c'est à sa liberalité, ou pour mieux dire à son discernement & à son bon goust qu'ils sont redevables de leur perfection & de leur esclat. C'est à sa glorieuse protection que nous devons attribuer aussi l'heureuse destinée de l'Académie, qui sans son secours ne seroit peut-estre plus rien, ou seroit indubitablement beaucoup moins florissante. Ce n'est pas que le grand Cardinal de Richelieu

n'eust cherché tous les moyens d'en asseurer la durée ; mais il est mort trop tost aprés en avoir jetté les fondemens, & les dernieres années de sa vie n'ont pas esté assez paisibles pour pouvoir donner à ce nouvel édifice son entier accomplissement. C'est un Pere qui a laissé son enfant en bas âge, & qui ne luy a laissé que des biens douteux. Veritablement le grand Chancelier Seguier luy a servi de tuteur dans sa minorité. Mais enfin nul ne peut dire ce que l'Académie seroit devenuë aprés cette seconde perte. C'est vous seul, ô grand Roy ! qui avez donné un establissement seur & inébranlable à cette Compagnie, & qui l'attachant à vostre sacrée Majesté par une espece d'adoption, avez fait qu'il n'y a plus de personnes de si grand merite ou dignité qu'elles puissent estre, qui ne se doivent faire un honneur de s'y joindre.

Mais, MESSIEURS, je ne m'apperçois pas, que j'irrite l'envie en parlant du bonheur de l'Académie comme je fais. Il me semble que j'entens desja dire que c'est trop faire de cas des Minuties Grammaticales qui composent le premier fonds de ce Dictionnaire qu'on regarde comme vostre principal ouvrage. Je veux bien, MESSIEURS, qu'on le dise ; Je ne m'en estonneray point ; il n'y a rien de si beau dans le monde qui ne puisse estre l'objet d'un mespris injuste. Mais que l'envie ou l'ignorance en fremissent ; je ne craindray point d'avancer que ce que ces gens-là appellent Minuties de Grammaire, est à le bien prendre la partie de la Litterature la plus necessaire & la plus excellente. C'est ce qui nous fait entrer dans la connoissance des plus secrets ressorts de la raison, qui a tant de rapport avec la parole, que dans la Langue la plus sçavante de l'Univers, la parole & la raison n'ont qu'un mesme nom. Les plus stupides d'entre les hommes sçavent bien qu'ils marchent, qu'ils voyent, qu'ils entendent ; mais il n'y a que les grands genies qui veulent connoistre la structure & l'entrelassement admirable des os, des nerfs, & des muscles, par qui se font tant de mouvemens & de sensations differentes. Ainsi l'homme le plus grossier sçait bien qu'il parle, & qu'il se fait entendre aux autres ; mais il n'y a que les esprits du premier ordre, qui veulent connoistre les differentes idées sur lesquelles nos paroles se forment,

ce qui en fait la justesse ou l'irregularité, la beauté ou l'imperfection, la certitude ou le doute. Il n'est pas donné à tout le monde de demesler les mouvemens presqu'infinis de cette Faculté toute divine qui agit en nous, qui nous fait faire tant de reflexions, & qui se manifeste en tant de manieres. Cependant c'est ce que font ceux qui s'appliquent à ces pretenduës Minuties. Leur occupation n'est qu'une attention continuelle sur les premiers & les plus intimes organes de la raison, & tandis que le vulgaire s'imagine qu'ils perdent leur temps à des speculations frivoles & inutiles, les sages admirent ces profondes meditations qui les font penetrer dans l'artifice du plus merveilleux ouvrage de la Divinité. Ainsi nous voyons les plus grands personnages, s'estre tres-serieusement attachez à l'estude des mots. Le Fondateur de l'Empire Romain Jule Cesar, au milieu de ses plus importantes affaires, fit deux Livres de remarques sur la Langue Latine qu'il adressa à Ciceron, & dont il paroist encore quelques fragmens. Charlemagne ce fameux Roy de France de qui la grandeur s'est incorporée avec le nom propre, travailla pareillement à l'embellissement de sa Langue qu'il reduisit sous de certaines regles, & dont il composa luy-mesme une Grammaire. Aprés cela faut-il s'estonner si vostre travail trouve de l'appuy & de l'agrément sous un Roy du sang de Charlemagne, & qui se montrant si digne heritier de ce grand Empereur, par sa valeur & par l'estenduë de sa domination, n'est pas moins son successeur dans cet amour de sa Langue naturelle.

C'est sous les auspices de ce Pere de la Patrie que l'Académie acheve ce fameux Dictionnaire, dont on ne peut assez loüer la beauté & l'utilité. Athenes ny Rome ne nous ont rien laissé de si parfait en ce genre. Car les Dictionnaires de leurs Langues que nous avons aujourd'huy, n'ont point esté composez par les anciens dans les bons siecles; dans les siecles à faire autorité; mais par des Modernes, ou bien par des Auteurs qui ont veritablement vescu en des temps où l'on parloit encore Latin & Grec; mais c'estoit en des temps où l'on avoit desja perdu le bel usage de ces Langues. L'Académie au contraire nous donne une image de la Langue Françoise, en son estat de perfection; non

point comme elle estoit autrefois ; c'est pourquoy elle rejette les mots qui sont entierement hors d'usage, ny comme elle est dans la bouche des Artisans ou de ceux qui enseignent les Sciences ; c'est pourquoy elle rejette les mots d'Arts & de Sciences, la pluspart desquels mesme ne sont pas François ; mais Grecs ou Arabes. Elle s'est retranchée à la Langue commune telle qu'elle est dans le commerce ordinaire des honnestes gens, & telle que les Orateurs & les Poëtes l'employent. Par ce moyen elle embrasse tout ce qui peut servir à la noblesse & à l'élegance du discours. Elle definit les mots les plus communs, dont les idées sont fort simples, ce qui est infiniment plus mal-aisé que de definir les mots des Arts & des Sciences dont les idées sont fort composées. Ainsi il est bien plus aisé de definir le mot de *Telescope*, qui est une Lunette à voir de loin, que de definir le mot de *Voir*. Chacun en peut faire l'experience. Cela laisse à juger quelle prodigieuse entreprise a esté celle de l'Académie quand elle s'est chargée de definir tous les mots communs de la Langue Françoise ; & quand elle n'auroit pas réüssi en tous, ne luy est-ce pas une grande gloire que d'avoir réüssi en plusieurs ? Le Dictionnaire de l'Académie n'est pas seulement estimable par les definitions de tous les mots, mais par la quantité des belles façons de parler, où chaque mot est employé, & par l'explication des divers sens qu'il peut recevoir. De sorte qu'il n'y a point de François qui ne soit estonné & ravy de trouver tant de richesses dans sa Langue. Il y a mesme un agrément infiny respandu par tout. Quand on cherche un mot dans les autres Dictionnaires, on ferme le livre dés qu'on s'en est éclaircy. Il n'en est pas de mesme du Dictionnaire de l'Académie ; on n'entame gueres un mot tel qu'il puisse estre, qu'on ne soit tenté de le lire tout entier, parce qu'on voit l'histoire du mot ; s'il faut ainsi dire, & qu'on en remarque la naissance & le progrez. Mais, MESSIEURS, qu'ay-je affaire de vous entretenir plus long-temps d'un travail dont vous allez estre tesmoins. Il ne me reste qu'à vous exhorter de respondre à l'attente de l'Académie, qui vous ayant donné tous ses suffrages, ne peut pas vous dissimuler qu'elle s'est promis un grand secours de vostre assiduité & de vos lumieres.

PANEGYRIQUE DU ROY

Prononcé en l'année 1689.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ TALLEMANT le jeune, Directeur, le jour de la distribution des Prix.

LE croira-t-on dans toute l'Europe, MESSIEURS, qu'on ne s'occupe icy que de festes & de distributions de prix ? tous les Potentats armez contre nous sont dans des agitations continuelles ; ce ne sont que conseils, qu'assemblées, que marches de troupes de tous costez : & nous tranquilles, & sans inquietude, nous regardons à loisir le progrés des beaux Arts, nous disputons d'éloquence, & de Poësie, & ne connoissons la guerre que dans les Relations qu'on nous fait de l'embarras de nos Ennemis, & des avantages continuels que nous remportons sur eux. Uniquement attentifs au Sage qui nous gouverne, nous vivons dans une pleine confiance ; semblables à ceux qui dans un vaisseau au milieu de la mer agitée, mesprisent le vent & l'onde, tant qu'ils voyent le Pilote tranquille ; bien informez que la tourmente mesme sert souvent plus qu'un zephyr favorable qui n'enfle les voiles que foiblement. En effet, MESSIEURS, nostre Auguste Monarque sur la bonne foy des Traitez vivoit dans une tranquillité profonde, cet ordre admirable estably dans tous ses Estats, l'erreur bannie pour jamais, ne luy laissoient presque plus de nouveaux sujets de gloire à esperer ; & voilà que de toutes parts des Ligues formées l'obligent à reprendre les armes, vont luy fournir de nouveaux sujets de victoire, & donner lieu à de nouveaux Triomphes. Qu'il me soit permis aujourd'huy que la Poësie vient d'estre couronnée d'en emprunter quelques traits & quelques couleurs pour vous peindre mieux la noirceur du complot formé par tant de nations contre la prosperité de la France. Il me sem-

ble de voir la jalouse Envie dans l'Antre malheureux où elle fait sa retraite ? comment pourroit-elle souffrir le bonheur dont nous joüissons ? la felicité d'autruy fait toute sa peine, & elle n'en a jamais veu de si parfaite que la nostre ; la gloire & la vertu luy blessent les yeux, & elle ne les a jamais veuës si heureusement rassemblées ny briller avec tant d'éclat qu'en la personne de LOUIS LE GRAND. Elle s'afflige donc avec excez, elle secouë ses horribles serpens, & se promet nostre ruine asseurée, tant est violent le desir qu'elle a de noüs accabler. Elle part furieuse, le flambeau à la main, & sçavante dans l'art de persuader elle se déguise dans les differentes Cours où elle aborde. Icy elle paroist sous le masque de l'ambition, Elle ne promet pas moins que des couronnes, & reveille toute la noire Politique d'un Prince, par les plus superbes esperances qui puissent flatter sa vanité ; là elle prend tout l'éclat de la Gloire, elle anime la vaillante ardeur d'un jeune Heros par tout l'honneur qu'offrent les armes en se mesurant avec le plus grand Roy de l'Univers, chez la plus-part de ces foibles Souverains dont l'Allemagne est remplie, elle inspire une crainte effroyable, chez d'autres un noble desir de se signaler & peut-estre de s'agrandir, ou au moins un espoir de mieux subsister dans le trouble, & dans le commun embarras ; elle en entraisne des plus puissants par des liaisons inévitables dans le déplorable estat de leurs affaires, & la malheureuse qu'elle est se sert mesme du voile de la pieté pour aveugler les plus saints, vous avez peine à vous imaginer sans doute, MESSIEURS, sous quelle apparence de bien elle a pû armer contre nous un Prince que la main de Dieu sembloit mener à la réünion des deux Empires. Il quitte une gloire certaine, il neglige des advantages presque incroyables, il redonne aux Ennemis du nom Chrestien le temps de se reconnoistre, pour revenir peut-estre avec plus de succez le faire fuir encore de sa Capitale, c'est là, MESSIEURS, ce qui a le moins cousté à l'Envie, elle n'a pas pris la peine mesme de se déguiser, elle n'a fait que souffler son venin, & peindre avec de vives couleurs tout l'éclat de la Gloire qui environne le plus parfait des Monarques : C'en est assez pour allumer la guerre : tant de differents interests s'unissent ensemble pour

noſtre perte, & la jalouſe s'applaudit de voir toute l'Europe en fureur & armée uniquement pour nous nuire. Que cet appareil terrible alarme peu les François ! La Providence éternelle reſpand toutes ſes benedictions ſur nous, & donne à un Roy plein de pieté, un eſprit de prevoyance qui nous met dans une ſeureté toute entiere.

La Ligue ſe forme depuis pluſieurs années, LOUIS en deſtruit tous les projets en un moment, le Dauphin vole vers la Frontiere, prend Philiſbourg, ſoûmet toutes les villes du Rhin en trois ſemaines, coup d'eſſay ! digne du Fils d'un tel Pere; desja la pluſpart de ces Princes qui ont émû la querelle ont ſenty la peſanteur de nos coups, plus d'un Electeur cherchera ſous les herbes les magnifiques débris de ſes Palais; la Juſtice de Dieu a fait tomber ſur eux les horribles calamitez qu'ils nous preparoient. Et lors qu'avec grand bruit enfin nous les voyons aſſemblez, nous les laiſſons ſans crainte errer long-temps inutilement, & borner toutes leurs fieres menaces à ſe conſumer au ſiege d'une Ville qui craint peu leurs attaques, & qui leur prepare une longue & vigoureuſe reſiſtance. Qui n'auroit crû que tant de Nations jointes enſemble devoient nous faire trembler ? & qui auroit crû que la France ſeule pût ſouſtenir tant d'Ennemis, & les reduire meſme à la neceſſité de ſe deffendre ? au bruit de la trompette, des troupes innombrables de ſoldats ſe rangent ſous les Drapeaux, plus de quatre cens mille hommes ſont ſous les armes en peu de temps, la diſcipline s'y eſtablit ſans peine, & tout eſt preſt pour vaincre par tout : ſous mille differents Chefs, mille differentes armées ſe preſentent avec grand appareil, on les attend de tous coſtez ſans embarras, & meſme avec joye; nos places ſont bien munies, nos armées ſont leſtes & nombreuſes, & il reſte encore des Troupes qui bruſlent du deſir de s'y joindre & de ſe ſignaler. Venez braves Allemands, tous couverts des lauriers que vous avez moiſſonnez avec beaucoup de gloire; plus vous avez eu de force contre le formidable Ennemy du Chriſtianiſme, moins vous en aurez contre le deffenſeur de la Religion; la juſtice de vos armes, eſtoit la ſource de vos victoires, l'injuſtice de la guerre où vous eſtes engagez ſera la ſource de voſtre perte. Quel changement incroyable ! un Empereur Chreſtien

devient le chef des Protestants ! les Souverains favorisent les revoltes & l'usurpation ? Il semble que Dieu ait permis au demon de troubler tout l'Univers, & on voit en mesme temps que sa main toute puissante par une protection visible éloigne de nous le trouble & les alarmes, & laisse la fureur & la guerre chez nos Ennemis. Ne craignez rien, Peuples qui vivez sous l'auguste Empire de LOUIS LE GRAND, Dieu qui voit la droiture de son cœur n'assemble tant de Nations contre luy que pour le faire triompher avec plus de gloire, il n'abandonnera pas un Roy dont la Justice conduit tous les desseins, & dont la pieté regle toutes les démarches. Quel est en effet le sujet de tous ces mouvemens ? Un Prince nommé Electeur est injustement opprimé; Une illustre Princesse ne peut obtenir les biens qui lui appartiennent par les droits les plus sacrez du sang & de la nature. Un Roy malheureux est chassé de ses Estats par une noire trahison; voilà ce qui nous met les armes à la main. Que veulent tous ces Peuples liguez contre nous ? favoriser l'injustice, chasser un Electeur legitimement élû, confirmer un Usurpateur dans un Throsne ; Ce sont à la verité bien des Ennemis ; mais les Rois sont les Protecteurs des opprimez, Dieu sera nostre force : nostre Monarque armé de la justice de sa querelle mesprise tant de troupes ramassées ; rien n'ébranslera sa fermeté, & il ne cedera ny au temps ny au nombre puisque la raison est pour luy. Politique humaine, vous demanderiez quelques ménagements; c'est ce que LOUIS croit tout-à-fait indigne de la grandeur de son ame & de sa generosité. L'injustice se déclare par tout, & en mesme temps ; il faut tout soustenir avec force, il faut pourvoir à tout, rien n'est impossible au cœur de ce Heros, nous ne pouvons douter que Dieu ne daigne benir de si sages entreprises.

Voyez avec quelle dignité, avec quelle joye, avec quelle magnificence il reçoit ce Prince infortuné qui n'a aucun azile dans le monde. C'est en vain que ce Monarque plein de vertu a tout hazardé pour la vraye Religion, il ne trouve que des Ennemis dans tous les Princes Chrestiens, à peine a-t-il receu quelque froide loüange de son zele par celuy qui devoit interesser tous les Catholiques à le soustenir, & il n'y a que la France qui luy tend les bras,

qui environnée d'Ennemis ne craint point de s'en faire encore de nouveaux pour le restablir. Ce jeune rejetton que la calomnie a vainement voulu dégrader, est aussi precieux à LOUIS que ses propres enfans, la Reyne sa mere ne s'apperçoit guere de son exil, contente au moins dans son infortune de pouvoir élever sans crainte un fils qui luy est si cher, & de respirer en liberté loin des revolutions tragiques & soudaines, dont son Royaume est le continuel theatre. Le beau spectacle, MESSIEURS, & bien digne de la grandeur de nostre Monarque! lorsqu'on vit ces deux Rois courir aux embrassemens; quel cœur ne fut point touché de voir le malheur de l'un, & la generosité de l'autre; l'un prest à courber les genoux devant son unique deffenseur, l'autre l'embrassant avec tendresse, & donnant des larmes à son infortune. Vertus peu connuës des grands, Amitié, Bonté, Compassion, vous triomphez dans le cœur de LOUIS: jugeons de la peine que luy a donné le déplorable estat d'un Roy trahy & déthrosné par tout ce qu'il a fait pour luy donner quelque consolation, a-t-il rien oublié de tout ce que l'amitié la plus tendre pouvoit imaginer, les plus petits soins qui ne sont pas les moindres signes d'une veritable tendresse y ont esté employez; & si quelque chose pouvoit faire oublier la perte d'une couronne, c'est sans doute, un si noble & si genereux accueïl; mais ce n'est pas là que se borne la protection de LOUIS LE GRAND: Il faut restablir ce Roy dans son Throsne, tout semble s'y opposer, un petit nombre de sujets fidelles manquent mesme d'armes pour se pouvoir declarer, tous les Thresors publics ont esté pillez: Marchez vers vos Estats, vaillant Prince, allez rassembler ceux qui vous attendent, & qui vous aiment, & rien ne vous manquera pour soustenir leur zele, on pourvoit à tout avec profusion, vos Troupes auront tous les secours qu'elles peuvent attendre, mille vaillans Officiers François vont aider de leur prudence & de leur valeur les braves soldats qui sont à vous, une flotte invincible favorisera tous vos desseins, le Dieu vengeur mettra la main à ce grand Ouvrage.

A voir l'application incroyable, de nostre Roy, & les despenses qu'il fait pour rendre une couronne à son legiti-

me maiſtre, diroit-on que toute l'Europe armée cherche à percer la Frontiere de ſon Royaume. Quelle generoſité ! de s'oublier preſque ſoy-meſme, & s'employer entierement pour autruy ! quelle noble fierté ! qui dédaigne le nombre des Ennemis ! quelle pieté enfin ! qui s'attache à la juſtice, & qui fait toutes choſes pour elle ? Eſperons tout, MESSIEURS, de la divine bonté ſous un Prince ſi ſage & ſi grand en toutes choſes ; desja ces flottes terribles dont on nous menaçoit ont plié devant nos vaiſſeaux, Ces imaginaires Roys de la Mer joints enſemble ſe mettent à l'abry de leurs ports, & fuyent devant nous ; desja un des Royaumes de la grande Bretagne, eſt tout fidelle à la Religion & à ſon Roy ; la crainte & la deffiance s'emparent de l'Uſurpateur, le deſordre regne par tout ; desja toute cette multitude qui devoit inonder nos Provinces & porter le feu & la flamme dans le ſein de nos Eſtats, eſt obligée de chercher la ſubſiſtance dans ſon propre païs. Voilà de grands efforts bien inutiles, de grands projets bien mal ſouſtenus ; nous en attendrons la ſuite ſans inquietude. Cependant, MESSIEURS, continuons nos exercices avec plus d'aſſiduité que jamais, & applaudiſſons-nous ſans ceſſe du bonheur que nous avons de vivre ſous un Regne ſi fecond en miracles, & où nous voyons croiſtre à tout moment & le vray culte de Dieu, & la gloire de la Nation.

HARANGUE AU ROY SUR LA MORT DE MADAME LA DAUPHINE,

Prononcée le 12. May 1690.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ DE LAVAU.

SIRE,

Le zele qui nous fait nous devoüer à VOSTRE MAJESTE', & consacrer nos veilles à cette gloire où il n'a esté permis qu'à vous d'arriver, nous fait regarder la perte des personnes que la mort vous arrache, & tout ce qui peut troubler ou alterer vostre repos, avec autant de peine que nous avons eu de joye quand nous avons appris vos victoires. Ces victoires que vous avez deux fois sacrifiées à la paix du monde Chrestien, pour joüir d'une gloire & plus grande & plus pure où la fortune ne peut pretendre aucune part. Un sentiment si extraordinaire & si digne de celuy qui est au dessus de tous les Heros nous remplissoit d'admiration au moment que vous restablissiez par là les affaires de tant d'Ennemis tousjours liguez contre vous, & tousjours accoustumez par la multitude de vos conquestes à souhaitter la fin des guerres qu'ils s'estoient attirées, où il estoit aisé de voir à tant de prodiges, que vous estes veritablement ce Roy qui est selon le cœur de Dieu, & par un si precieux avantage superieur à tous les Monarques de la terre; aussi n'avez-vous peu avoir d'émulation que pour vous-mesme, parce qu'il n'y avoit que vous au dessus de qui vous pûssiez vous élever : mais quand nul des hommes ne peut arriver à l'immense grandeur de VOSTRE MAJESTE', nous sommes asseurez qu'il n'y en peut avoir qui ne cede au fils de LOUIS LE GRAND. Qu'il a

desja donné de la matiere à ceux qui doivent occuper nos places dans l'Académie Françoise, & que n'en doit-on point attendre puisque vous luy remettez entre les mains la foudre que le Ciel a déposée dans les vostres pour arrester l'audace & reprimer la fureur de tant de Potentats qui violent les droits les plus sacrez. Il part, & vous l'avez instruit. Nous le verrons vainqueur de ces Nations qui ont si-tost oublié vos bienfaits, ses conquestes qui ne peuvent estre douteuses puisque vous les guidez, & que par là vous engagez la fortune à les suivre, feront tarir les pleurs que nous versons pour la perte qu'il vient de faire, & aprés qu'il aura executé les ordres du Ciel par les vostres, nous retournerons aux pieds de VOSTRE MAJESTE', vous entretenir de ses triomphes.

HARANGUE A MONSEIGNEUR LE DAUPHIN SUR LA MORT DE MADAME LA DAUPHINE,

Prononcée le mesme jour

PAR MONSIEUR L'ABBÉ DE LAVAU.

MONSEIGNEUR,

L'ACADEMIE qui ne croyoit devoir estre occupée que des actions prodigieuses de son auguste Protecteur, ou pour les admirer sans cesse, ou pour faire passer son admiration aux siecles à venir, penetrée de la perte que vous venez de faire, n'a pas une mediocre douleur de se voir obligée pour vous marquer son profond respect, de venir vous rendre le témoin de ses larmes : qu'il nous eust esté agreable, MONSEIGNEUR, de venir vous dire les glorieuses esperances où nous a confirmez la prise de Philisbourg avec tant de fameuses circonstances! Ce Roy invincible à qui vous devez vostre naissance, & à qui les Peuples doivent cette longue felicité dont ils ont joüi, avoit porté la gloire de la France si haut, qu'à l'avenir on auroit craint pour elle dés qu'on l'auroit perdu de veuë, si vous ne nous aviez entierement r'asseurez! On attend rien que de grand de vous, MONSEIGNEUR, & nous esperons que vous ressouvenant des soins qu'on a eus de vostre enfance, vous aurez celuy de conduire aux grandes choses les Princes que la Providence vous a donnez pour faire naistre les maistres du monde du sang de LOUIS LE GRAND. Le Ciel s'est déclaré pour la France par des marques esclatantes, il vous ouvre la route que vous avez à suivre : le plus grand des hommes & le seul à qui vous pouvez ceder vous la tracée. Allez

venger le mesme Ciel qui a donné ce Prince Auguste à la terre, par un signe certain de son amour ; ce Ciel outragé par tant de Potentats qui protegent le plus noir des crimes ; que l'envie arme contre leurs propres interests, aussi-bien que contre leur gloire, & qui troublent par leur ambition le repos des Nations si solidement estably par tant de victoires, par le sacrifice de ces mesmes victoires, & par celuy des droits les plus legitimes. Le succez de vostre Campagne ne peut estre douteux, & nous vous reverrons bien-tost vainqueur faire tarir nos larmes par vos triomphes. Vous portez avec vous le destin de LOUIS LE GRAND.

DISCOURS

Prononcé le 5. May 1691.

PAR MONSIEUR DE FONTENELLE, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de Villayer, Doyen du Conseil d'Estat.

MESSIEURS,

Si je ne songeois aujourd'huy à me défendre des mouvemens flateurs de la vanité, quelle occasion n'auroit-elle pas de me séduire, & de me jetter dans la plus agréable erreur où je sois jamais tombé ! En entrant dans vostre illustre Compagnie, je croirois entrer en partage de toute sa gloire ; je me croirois associé à l'immortelle renommée qui vous attend ; & comme la vanité est également hardie dans ses idées & ingenieuse à les autoriser, je me croirois digne du choix que vous avez fait de moy, pour ne vous pas croire capables d'un mauvais choix.

Mais MESSIEURS, j'ose assurer que je me garantis d'une si douce illusion ; je sçais trop ce qui m'a donné vos suffrages. J'ay prouvé par ma conduite que je connoissois tout ce que vaut l'honneur d'avoir place dans l'Académie Françoise, & vous m'avez compté cette connoissance pour un merite ; mais le merite d'autruy vous a encore plus fortement sollicitez en ma faveur. Je tiens par le bonheur de ma naissance à un grand Nom, qui dans la plus noble espece des productions de l'esprit, efface tous les autres noms à un nom que vous respectez vous-mesmes. Quelle ample matiere m'offriroit l'illustre Mort qui l'a ennobli le premier ! Je ne doute pas que le Public, penetré de la verité de son Eloge, ne me dispensast de cette scrupuleuse bien-séance, qui nous défend de publier des loüanges où le sang nous donne quelque part, mais je me veux épargner la honte de ne pouvoir, avec tout le zele du sang,

parler de ce grand Homme, que comme en parlent ceux que sa gloire interesse le moins.

Vous, MESSIEURS, à qui sa memoire sera tousjours chere, daignez travailler pour elle en me mettant en estat de ne la pas deshonorer. Empeschez que l'on ne reproche à la Nature de m'avoir uny à luy par des liens trop estroits. Vous le pouvez, MESSIEURS, j'ose croire mesme que vous vous y engagez aujourd'huy. Seurs que vos lumieres se communiquent, vous m'accordez l'entrée de l'Académie ; & pourriez-vous me recevoir parmy vous, si vous n'aviez formé le dessen de m'élever jusqu'à vous ? Oserois-je moy-mesme, si je ne comptois sur vostre secours, succeder à un grand Magistrat, dont le genie, quelque distance qu'il y ait entre les caracteres de Conseiller d'Estat & d'Académicien, embrassoit toute cette étenduë ?

Je sens que mon cœur me sollicite de m'estendre sur ce que je vous dois, & je resiste à un mouvement si legitime, non par l'impuissance où je suis de trouver des expressions dignes du bienfait, je n'en chercherois pas, mais parce que je vous marqueray mieux ma reconnoissance, lors que j'entreray avec une ardeur égale à la vostre dans ce qui vous interesse le plus vivement. Un grand spectacle est devant vos yeux, une grande idée vous occupe, & vous rendroit indifferens à d'autres discours ; je suspens mes sentimens particuliers, je cours au seul sujet qui vous touche.

Mons vient d'estre soûmis. Tandis qu'un Prince qui tire tout son éclat d'estre jaloux de la gloire de LOUIS LE GRAND, assemble avec faste des Conseils composez de Souverains, & que son ambition s'y laisse flater par des hommages qu'il ne doit qu'à la terreur que l'on a conceuë de la France, tandis qu'il propose des projets d'une Campagne plus heureuse que les precedentes, projets qu'a enfantez avec peine une sombre & lente meditation ; c'est aux portes de ce Conseil, c'est dans le fort des déliberations, que LOUIS entreprend de se rendre maistre de la plus considerable de toutes les Places ennemies.

A ce coup de foudre l'Assemblée se dissipe ; le Chef court, vole où il se croit necessaire, remuë tout, fait les

derniers efforts, assemble enfin une assez grande Armée pour ne pas estre témoin de la prise de Mons sans en rehausser l'éclat. La fortune du Roy avoit appellé ce spectateur d'au de-là des Mers. Conqueste aussi heureuse que glorieuse, si au milieu du bonheur dont elle a esté accompagnée, elle ne nous avoit pas cousté des craintes mortelles. Il n'est pas besoin d'en exprimer le sujet ; sous le regne de LOUIS nous ne pouvons craindre que quand il s'expose.

Dans le mesme temps Nice, qui dans les Estats d'un autre Ennemy décide presque de leur sureté, Nice est forcée de se rendre à nos armes, & la Campagne n'est pas encore commencée. Quelle grandeur, quelle noblesse dans les entreprises du Roy ! Rien ne peut nuire à leur gloire, que la promptitude du succez, qui peut-estre aux yeux de l'avenir cachera les difficultez du dessein, & fera disparoistre tous les obstacles qui ont esté ou prévenus ou surmontez. Il manque à des entreprises si vastes & si hardies la lenteur de l'execution.

Quand nous vismes, il y a quelques années, s'élever l'orage que formoit contre nous un Esprit né pour en exciter, ambitieux sans mesure, & cependant ambitieux avec conduite, enorgueilli par des crimes heureux ; quand nous vismes entrer dans la Ligue jusqu'à des Princes, qui malgré leur foiblesse pouvoient estre à redouter, parce qu'ils augmentoient un nombre déja redoutable, nous esperasmes, il est vray, que tant d'ennemis viendroient se briser contre la puissance de LOUIS, mais ne dissimulons pas que l'idée que nous en avions, quelque élevée qu'elle fust, ne nous promettoit rien au delà d'une glorieuse resistance. Apprenons que la resistance de LOUIS ; ce sont de nouvelles Conquestes, il ne sçait point asseurer ses frontieres sans les estendre, il ne deffend ses Estats qu'en les aggrandissant.

Il avoit renoncé par la Paix à se rendre maistre de l'Europe, & l'Europe entiere rallume une guerre qui le restablit dans ses droits, & l'invite à reparer les pertes volontaires de sa moderation. Il tenoit sa valeur captive, ses Ennemis eux-mesmes l'ont dégagée, & l'Univers luy est ouvert.

Que ne pouvons-nous rappeller du tombeau, & rendre spectateur de tant de merveilles, le grand Ministre à qui l'Académie Françoise doit sa naissance ! Luy qui sous les ordres du plus juste des Rois, a commencé l'élevation de la France, avec quel estonnement verroit-il ses propres desseins poussez si loin au de-là de son idée & de son attente ! Luy qui nous fut donné pour preparer le chemim à LOUIS LE GRAND, auroit-il crû ouvrir une si belle & si éclatante Carriere ?

Surpris de tant de gloire, il pardonneroit à cette Compagnie, si elle ne remplit pas sous ce Regne le devoir qu'il luy avoit imposé de celebrer dignement les Heros que la France produiroit. Il verroit avec un plaisir égal, & nostre zele, & nostre impuissance. Ceux qui voudroient entreprendre l'éloge de LOUIS, sont accablez sous ce mesme poids de grandeur, de valeur, & de sagesse, qui accable aujourd'huy tous les Ennemis de cet Estat. Une sincere soûmission est le seul parti qui reste à l'Envie, & une admiration muette est le seul qui reste à l'Eloquence.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE CORNEILLE au discours prononcé par Monsieur De Fontenelle le jour de sa reception.

MONSIEUR,

Nous sommes traitez vous & moy bien differemment dans le mesme jour. L'Académie a besoin d'un digne sujet pour remplir le nombre qui luy est prescrit par ses statuts. Pleine de discernement, n'ayant en veuë que le seul merite, & dans l'entiere liberté de ses suffrages, elle vous choisit pour vous donner, non seulement une place dans son Corps, mais celle d'un Magistrat éclairé, qui dans une noble concurrence ayant eu l'honneur d'estre declaré Doyen du Conseil d'Estat par le jugement mesme de Sa Majesté, faisoit

ſon plus grand plaiſir de ſe dérober à ſes importantes fonctions, pour nous venir quelquefois faire part de ſes lumieres ; que pouvoit-il arriver de plus glorieux pour vous ? Dans le meſme temps, cette meſme Académie change d'Officiers ſelon ſa couſtume. Le Sort qui decide de leur choix, n'auroit pû qu'eſtre applaudy s'il l'euſt fait tomber ſur tout autre que ſur moy, & quoy qu'incapable de ſouſtenir le poids qu'il impoſe, c'eſt moy qui le dois porter. Il eſt vray qu'il a fait voir ſa juſtice par l'illuſtre Directeur qu'il nous a donné. La joye que chacun de nous en fit paroiſtre, luy marqua aſſez que le hazard n'avoit fait que s'accommoder à nos ſouhaits, & je n'en ſçaurois douter ; vous ne le puſtes apprendre ſans vous ſentir auſſi-toſt flaté de ce qui auroit ſaiſi le cœur le plus détaché de l'amour propre. La qualité de Chef de la Compagnie, l'engageant dans la place qu'il occupe, à vous répondre pour elle, il vous auroit eſté doux qu'un homme dont l'éloquence s'eſt fait admirer en tant d'actions publiques, vous euſt fait connoiſtre ſur quels ſentimens d'eſtime pour vous l'Académie s'eſt déterminée à ſe déclarer en voſtre faveur. Son peu de ſanté l'ayant obligé à s'en repoſer ſur moy, vous prive de cette gloire, & quand le deſir de répondre dignement à l'honneur que j'ay de porter icy la parole à ſon défaut, pourroit m'animer aſſez pour me donner la force d'eſprit qui me ſeroit neceſſaire dans un ſi glorieux poſte, ce que je vous ſuis me fermant la bouche ſur toutes les choſes qui ſeroient trop à voſtre avantage, vous ne devez attendre de moy qu'un épanchement de cœur qui vous faſſe voir la part que je prens au bonheur qui vous arrive ; des ſentimens, & non des loüanges.

M'abandonneray-je à ce qu'ils m'inſpirent ? La proximité du ſang, la tendre amitié que j'ay pour vous, la ſuperiorité que me donne l'âge, tout ſemble me le permettre, & vous le devez ſouffrir ; j'iray juſques à vous donner des conſeils. Au lieu de vous dire que celuy qui a ſi bien fait parler les Morts, n'eſtoit pas indigne d'entrer en commerce avec d'illuſtres Vivants ; au lieu de vous applaudir ſur cet agreable arrangement de differens Mondes dont vous nous avez offert le ſpectacle, ſur cet art ſi difficile, & qu'il me paroiſt que le Public trouve en vous ſi naturel, de donner de l'agrément aux matieres les plus ſeches, je vous

diray, que quelque gloire que vous ayent acquise dés vos plus jeunes années les talens qui vous distinguent, vous devez les regarder, non pas comme des dons assez forts de la nature pour vous faire atteindre, sans autre secours que de vous-mesme, à la perfection du merite que je vous souhaite, mais comme d'heureuses dispositions qui vous y peuvent conduire. Cherchez avec soin pour y parvenir les lumieres qui vous manquent. Le choix qu'on a fait de vous, vous met en estat de les puiser dans leur source.

En effet, rien ne vous les peut fournir si abondamment, que les Conferences d'une Compagnie, où si vous m'en exceptez, vous ne trouverez que de ces Genies sublimes à qui l'immortalité est deuë. Tout ce qu'on peut acquerir de connoissances utiles par les belles Lettres, l'Eloquence, la Poësie, l'Art de bien traiter l'Histoire, ils le possedent dans le degré le plus éminent, & quand un peu de pratique vous aura facilité les moyens de connoistre à fond tout le merite de ces celebres Modernes, peut-estre serez-vous autorisé, je ne dis pas à les preferer, mais à ne les pas trouver indignes d'estre comparez aux Anciens.

Ce n'est pas, que quelque juste que cette loüange puisse estre pour eux, ils ne la regardent comme une loüange qui ne leur sçauroit appartenir. Ils ne l'écoutent qu'avec repugnance, & la veneration que l'on doit à ceux qui nous ont tracé la voye dans le chemin de l'esprit, s'il m'est permis de me servir de ces termes, prévaut en eux contre eux-mesmes en faveur de ces grands Hommes, dont les excellens Ouvrages, tousjours admirez de toutes les Nations, ont passé jusques à nous malgré un nombre infiny d'années : comme des Originaux qu'on ne peut trop estimer. Mais pourquoy nous sera-t'il deffendu de croire que dans les Arts & dans les Sciences, les Modernes puissent aller aussi loin, & mesme plus loin que les Anciens, puisqu'il est certain, en matiere de Heros, que toute l'Antiquité, cette Antiquité si venerable, n'a rien que l'on puisse comparer à celuy de nostre siecle ?

Quel amas de gloire se presente à vous, MESSIEURS, a la simple idée que je vous en donne ! N'entrons point dans cette foule d'actions brillantes dont l'éclat trop vif ne peut que nous ébloüir. N'examinons point tous ces surprenans-

prodiges, dont chaque année de son Regne se trouve marquée. Les Cesars, les Alexandres ont besoin que l'on rappelle tout ce qu'ils ont fait pendant leur vie, pour paroistre dignes de leur reputation; mais il n'en est pas de mesme de LOUIS LE GRAND. Quand nous pourrions oublier cette longue suite d'évenements merveilleux qui sont l'effet d'une intelligence incomprehensible, l'Heresie destruite, la protection qu'il donne seul aux Rois opprimez, trois Batailles gagnées encore depuis peu dans une mesme campagne, il nous suffiroit de regarder ce qu'il vient de faire pour demeurer convaincus, qu'il est le plus grand de tous les hommes.

Seur des Conquestes qu'il voudra tenter, il donne la paix à toute l'Europe. L'Envie en fremit; la Jalousie qui saisit des Puissances redoutables, ne peut souffrir le triomphe que luy asseure une si haute vertu. Sa grandeur les blesse, il faut l'affoiblir. Un nombre infiny de Princes, qui ne possedent encore leurs Estats que parce qu'il a dédaigné de les attaquer, osent oublier ce qu'ils luy doivent pour entrer dans une Ligue, où ils s'imaginent que leurs forces jointes seront en estat d'ébranler une Puissance qui a jusques-là resisté à tout. Que les Ennemis de la Chrestienté se resaisissent de tout un Royaume qu'ils n'ont perdu que par cette Paix qui a donné lieu aux avantages qu'on a remportez sur eux, n'importe, il n'y a rien qui ne soit à préferer au chagrin insupportable de voir ce Monarque jouir de sa gloire. Les Alliez se resolvent à prendre les armes, & des Princes Catholiques, l'Espagne mesme que sa severe Inquisition rend si renommée sur son exactitude à punir les moindres fautes qui puissent blesser la Religion, ne font point difficulté de renouveller la Guerre, pour appuyer les desseins d'un Prince, à qui toutes les Religions paroissent indifferentes pourveu qu'il nuise à la veritable, d'un Prince, qui pour se placer au trosne ose violer les plus saintes Loix de la nature, & qui ne s'est rendu redoutable, que parce qu'il a trouvé autant d'aveuglement dans ceux qui l'élevent, qu'il a d'injustice dans tous les projets qu'il forme.

Voyons les fruits de cette union; des pertes continuelles, & tous les jours des malheurs à craindre plus grands

que ceux qu'ils ont desja éprouvez. Il faut pourtant faire un dernier effort pour arrester les gemissements des Peuples à qui de dures exactions font ouvrir les yeux sur leur esclavage. On marque le temps & le lieu d'une Assemblée. Des Souverains, que la grandeur de leur caractere devroit retenir, y viennent de toutes parts rendre de honteux hommages à ce temeraire ambitieux, que le crime a couronné, & qui n'est au dessus d'eux qu'autant qu'ils ont bien voulu l'y mettre. Il les entretient d'esperances chimeriques. Leur formidable puissance ne trouvera qui luy puisse resister. S'ils l'en osent croire, le Roy qui veut demeurer tranquille ne se fait plus un plaisir d'aller animer ses Armées par sa presence, & dés que le temps sera venu d'entrer en Campagne, ils sont asseurez de nous accabler.

Il est vray que le Roy garde beaucoup de tranquillité, mais qu'ils ne s'y trompent pas. Son repos est agissant, son calme l'emporte sur toute l'inquietude de leur vigilance, & la regle des saisons n'est point une regle pour ce qu'il luy plaist de faire. Nos Ennemis consument le temps à examiner ce qu'ils doivent entreprendre, & LOUIS est prest d'executer. Il n'a point fait de menaces, mais ses ordres sont donnez; il part, Mons est investy, ses plus forts remparts ne peuvent tenir en sa presence, & en peu de jours sa prise nous délivre des alarmes où il nous jettoit en s'exposant.

Que de glorieuses circonstances relevent cette Conqueste ! C'est peu qu'elle soit rapide. C'est peu qu'elle ne nous couste aucune perte qu'on puisse trouver considerable; elle se fait aux yeux mesmes de ce Chef de tant de Ligues qui avoit juré la ruine de la France. Il devoit venir nous attaquer; on va au devant de luy, & il ne sçauroit deffendre la plus importante Place qu'on pouvoit oster à ses Alliez. S'il ose approcher, c'est seulement pour voir de plus prés l'heureux triomphe de son Auguste Ennemy.

Nos avantages ne sont pas moins grands du costé de l'Italie. Une des Places qui vient d'y estre conquise, avoit bravé, il y a cent cinquante ans, les efforts de deux Armées, & dés la premiere attaque de nos Troupes, elle est forcée de capituler. Gloire par tout pour le Roy. Confusion par tout pour ses Ennemis. Ils se retirent tout cou-

verts

verts de honte, le Roy revient couronné par la Victoire, & la Campagne s'ouvrira dans sa saison. Quelles merveilles n'avons-nous pas lieu de croire qu'elle produira, quand nous voyons celles qui l'ont precedée !

Voilà, MESSIEURS, une brillante matiere pour employer vos rares talens. Vous avez une occasion bien avantageuse de les faire voir dans toute leur force, si pourtant il vous est possible de trouver des expressions qui respondent à la grandeur du sujet. Quelques soins que nous prenions à chercher l'usage de tous les mots de la langue, nous ne sçaurions nous cacher que les actions du Roy sont au dessus de toutes sortes de termes. Nous croyons les grandes choses qu'il a faites, parce que nos yeux en ont esté les témoins, mais sur le rapport que nous en ferons, quoy qu'imparfait, quoy que foible, quoy qu'infiniment au dessous de ce que nous voudrons dire, la Posterité ne les croira pas.

Vous nous aiderez de vos lumieres, vous, MONSIEUR, que l'Académie reçoit en societé pour le travail qu'elle a entrepris. Elle pense avec plaisir que vous luy serez utile; je luy ay respondu de vostre zele, & j'espere que vos soins à dégager ma parole luy feront connoistre qu'elle ne s'est point trompée dans son choix.

COMPLIMENT
FAIT AU NOM
DE L'ACADEMIE FRANCOISE,

Pour estre prononcé devant LE ROY à son retour de la Conqueste de Mons.

PAR MONSIEUR CHARPENTIER.

SIRE,

Tempore quo solent reges ad bella procedere. Reg. 2. 11. Id est. In vere quando pulsa frigoris asperitate pabula reperiuntur jumentorum.

VOSTRE MAJESTE' revient Victorieuse d'une entreprise, qui jette la consternation parmy vos Ennemis; qui comble de joye vos fideles sujets; que les Nations éloignées n'apprendront qu'avec estonnement; & que la Posterité trouvera presque incroyable. Vous partez, SIRE, devant le temps où l'Ecriture Sainte dit, Que les Rois ont accoustumé d'aller à la Guerre. Vous mettez vos Armées en Campagne dans la saison la plus aride de toute l'année; mais vostre Prevoyance fait naistre la fertilité dans les Deserts, & vos Soldats trouvent dequoy subsister abondamment sur les terres des Ennemis, où ils ont peine à subsister eux-mesmes. Tant de Princes conjurez contre VOSTRE MAJESTE' ne se sont assemblez que pour suivre le Char de vostre Triomphe. La multitude, le Faste, la Dignité de ces Testes Couronnées, n'ont servi qu'à rendre vostre Conqueste plus éclatante. Tandis qu'ils tiennent des Conseils où la Jalousie a plus de part que la Prudence, VOSTRE MAJESTE' attaque à leur veuë la plus importante de leurs Places, & la soumet en moins de temps, que d'autres n'en auroient consumé aux preparatifs du Siege. Par là vous rompez toutes les mesures qu'ils avoient prises, & vous les mettez hors d'estat d'en prendre de nouvelles. Dans ce desordre universel de leurs affaires, ils proposent des remedes dont ils apprehendent l'usage, & celui qui preside à leurs deliberations,

n'a osé s'approcher du Foudre vengeur dont il redoute la Justice. Ce n'est point, SIRE, dans l'Histoire qu'il faut chercher un évenement pareil à celuy-cy. En quel siecle, en quelle partie du Monde trouvera-t'on un Roy, qui ait soustenu luy seul l'effort de tous les autres Potentats, & qui les ait vaincus, non point separément, mais tous ensemble, & dans leur propre Païs? Je m'imagine voir le Jupiter d'Homere contre qui tous les Dieux se sont unis pour troubler la tranquillité de son Empire. Aprés leur avoir reproché la vanité de leur dessein, il leur fait voir par experience que sa force est inébranlable, & tandis qu'ils tirent contre luy pour donner quelque secousse à l'immobilité de son Throsne, il les enleve tous avec le Globe de la Terre & de la Mer; tant il est vray que la supréme Vertu n'a rien à redouter du Nombre. Vostre Moderation, SIRE, ne s'offensera point, si je le compare à celuy que toute l'Antiquité a reconnu pour le souverain des Dieux, & si je compare aux autres Divinitez tant de Puissances unies contre la Vostre. Le langage du vray Dieu que nous adorons, & devant qui VOSTRE MAJESTE' se prosterne tous les jours, ne refuse point ce titre aux Rois qu'il a establis sur la terre: *Je l'ay dit, vous estes des Dieux, & les enfans du Tres-Haut.* C'est ainsi que s'explique l'Oracle Eternel, & c'est ce qui m'a donné la liberté d'appliquer cette Image mysterieuse du Ciel fabuleux, à la verité des merveilles que nous voyons. Avec vos seules forces, SIRE, vous dissipez cette fameuse Ligue qui a moins eu pour objet d'arrester le progrés des armes de VOSTRE MAJESTE', que de s'opposer à l'avancement de la Religion Catholique. La fumée du puits de l'Abisme s'est élevée dans l'air & l'a obscurci. Elle a caché le Soleil à une partie des hommes, & ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que les deux branches de la Maison d'Autriche, cette Maison qui a tiré tant d'avantages du titre de Catholique, se sont laissées aveugler à ces Tenebres fatales, & n'ont point eu de repugnance à s'engager dans un parti où l'on suit des maximes si opposées à celles qui ont fait l'establissement de leur grandeur & de leur gloire. On a mieux aimé introduire les Ennemis de la Foy dans des villes Catholiques, que de restituer à VOSTRE MAJESTE', le Patrimoine de ses enfans. Mais enfin, Dieu a prononcé

Iliad. 8.

Ego dixi Dii estis & filii excelsi omnes. *Ps.* 81.

Ascendit fumus putei abyssi sicut fumus fornacis magnæ, & obscuratus est sol & aër de fumo putei *Apoc.* 9.

ſur ce grand differend. Il s'eſt expliqué par vos Victoires, & tant d'avantages remportez en divers endroits, ont eſté la recompenſe de voſtre Pieté, & de voſtre Juſtice. De voſtre Pieté, SIRE, pour avoir relevé tant d'Autels, rebaſti tant d'Egliſes, & renverſé juſqu'aux plus creux fondemens, les Temples d'un Culte Etranger. De voſtre Juſtice, pour avoir tendu les bras à un Roy trahi & perſecuté par ſes Sujets, & par ſes propres Enfans, & avoir eſté le ſeul Monarque de toute la Chreſtienté, qui n'avez pû ſouffrir qu'il fuſt dépoüillé de ſes Royaumes, parce qu'il a trop de ferveur pour la pureté de l'ancienne Religion de ſes Peres, & trop d'averſion pour l'impieté des Sectes nouvelles. Il n'en faut pas douter, SIRE, Dieu couronnera l'ouvrage de ſa Providence. Il ne laiſſera point imparfaits les deſſeins qu'il vous a inſpirez pour ſa gloire & pour le bonheur de tout le Genre humain. Vous le venez d'éprouver. Il a marché à la teſte de vos armées. Il a fait fuir les Rois en voſtre preſence. Il a humilié devant vous les Superbes de la Terre. Il a briſé les portes d'airain & les verroux d'acier, & a accompli de nouveau en voſtre Perſonne ſacrée, ces grandes & magnifiques promeſſes qu'il fit autrefois par ſon Prophete, à un Roy qu'il avoit choiſi pour finir l'oppreſſion de ſon peuple, & l'affranchir du joug d'un Uſurpateur. L'Académie Françoiſe, SIRE, qui s'occupe toute entiere de la grandeur de vos actions Heroïques, voit bien qu'elle n'a pas aſſez de Palmes ny de Lauriers pour offrir à VOSTRE MAJESTE', qu'elle n'a pas aſſez de voix pour chanter vos loüanges, Mais ſi l'impuiſſance d'égaler la nobleſſe de ſon ſujet, la retient en deça de la perfection, elle oſe du moins ſe promettre que perſonne ne pourra égaler ſes efforts, ny aller au delà de ſon zele pour celebrer la gloire de voſtre Nom, & pour conſacrer à L'IMMORTALITE' les miraculeux évenements de voſtre Regne.

Ego ante te ibo & glorioſos terræ humiliabo, portas æreas conteram & vectes ferreos confringam Iſaye 45.

DISCOURS

Prononcé le mesme jour 5. May 1691.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ DE LAVAU, à l'occasion de la Reception de Monsieur De Fontenelle.

POUR contribuer à la solemnité de cette Journée, MESSIEURS, je voudrois bien, je l'avouë, faire quelqu'autre chose que de lire les ouvrages des autres. Il est vray qu'il n'est pas aisé de parler, comme il conviendroit, de ce qui fait aujourd'huy l'estonnement de toute l'Europe, ce qui est cependant le sujet ordinaire de nos entretiens. Les productions de tant de rares Genies qui ont paru jusques icy, loin d'en frayer le chemin le font paroistre plus difficile, & il le paroist encore davantage quand on a entendu ces Messieurs, & Monsieur de Fontenelle, desja parfaitement instruit du principal devoir d'un Académicien. Il vient de parler de nostre auguste Protecteur d'une maniere qui donne de grandes idées de ce qu'il sçaura faire à l'avenir. On s'apperçoit mesme aisément qu'il n'y aura pas un mediocre plaisir, digne neveu des Corneilles ! ses Ouvrages aussi ne feront pas d'un mediocre goust pour la posterité. On y verra cet agréement qu'on trouve dans sa conversation, & dans ce qu'il écrit, quelque épineuse & sterile qu'en soit la matiere; de sorte qu'on pourra justement dire de luy, ce que rapporte Ciceron, que disoit Crassus d'un des plus heureux Genies de son temps, de Cesar *, qu'il sçavoit donner aux choses les plus tragiques tout l'agréement que le genre comique peut fournir, répandre de la douceur sur les sujets les plus tristes, & mettre de l'enjoüement dans les choses les plus relevées, sans leur rien faire perdre de leur poids, & de leur force. Monsieur DE FONTENELLE a aussi de grands exemples dans sa famille, & il vient de nous renouveller la memoire du fameux Corneille son oncle, un des principaux ornements du siecle, & de cette Compagnie, generalement estimé & honoré chez les Nations où l'on trouve des gens qui connoissent

Monsieur de Corneille, & Monsieur Charpentier.

* Ce n'estoit pas le Grand Cesar, mais Cesar frere de Catulus le pere.

les Lettres. Qu'il nous manque aujourd'huy cet excellent Homme ? & qu'il auroit bien ſçeu faire paſſer à la poſterité noſtre Monarque incomparable, ſinon tel qu'il eſt, au moins tel qu'il eſt poſſible aux hommes de le concevoir ! Nous en avons de ſeurs garands dans les Heros des ſiecles paſſez qu'il a fait revivre d'une maniere ſi glorieuſe pour l'antiquité, & qu'il ſemble n'avoir ramenez juſqu'à nous avec tout leur éclat, que pour faire paroiſtre encore davantage la gloire de ſon Souverain.

J'aurois à parler icy de la priſe de Mons, de celle de Villefranche, de celle de Nice, toutes ſi conſiderables par leur importance, & par les conjonctures ; mais connoiſſant par experience combien il eſt difficile d'en parler convenablement, je croy qu'il eſt à propos de ſe retrancher à ce que j'oüis dire ces jours paſſez à un des plus grands Prelats du monde. Nos voix en doivent eſtre étouffées, diſoit-il, elles ſont trop foibles ; laiſſons agir nos cœurs & noſtre joye, & levons les mains au Ciel pour le remercier de tant de prodiges.

L'éloquence de ce Prelat, ſon profond ſçavoir qui a ſouvent ſurpris & confondu ſes envieux, & ſon zele pour ſon Prince, ne ſont pas des ſecrets pour ceux qui m'écoutent. Les limites du Royaume ne renferment point ſa reputation, elle eſt ſans bornes, & l'on ne le ſçauroit connoiſtre ſans ſouſtenir que c'eſt avec raiſon qu'il occupe le premier rang dans l'Egliſe de France, c'eſt-à-dire le ſecond de l'Egliſe univerſelle. Seroit-il meſme poſſible d'en douter ? C'eſt LOUIS LE GRAND qui l'y a placé. Combien de témoignages d'eſtime & de preference ne luy a point donné ce Prince, dont les qualitez inimitables font aſſez voir le ſoin que le Ciel prend de la France, & dont la conduite perſuade ſuffiſamment qu'il ne ſe peut tromper dans ſes choix ! Que n'a t'il pas penſé de cet illuſtre Archeveſque, quand il l'a deſtiné à l'honneur de la pourpre, pour le mettre dans la route qui mene à la premiere place du monde ; & cela ſans en avoir eſté ſollicité ſans aucune raiſon d'Eſtat que celle de faire le meilleur choix, & ſans y avoir eſté porté par aucune autre conſideration que celle du merite & de la vertu ! Or puiſqu'un ſi grand Homme qui a ſçeu ſi ſouvent & ſi excellemment parler de ſon

maiſtre, & des évenements de ſon regne, fait entendre qu'en cette derniere occaſion, il eſt bon de prendre le party du ſilence, & de s'abandonner à la joye, ſouvent plus éloquente que les paroles, c'eſt à moy plus qu'à un autre de ſuivre un tel conſeil.

Il faut attendre que le Ciel, à qui l'on ne peut douter que LOUIS ne ſoit precieux, donne de ces Hommes admirables, dont il ſe plaiſt quelquefois à enrichir les ſiecles, qui ſçachent peindre cet évenement extraordinaire auſſi grand qu'il l'eſt, & recueïllir tout ce que fait, & ce que dit ce Roy invincible pour l'apprendre à nos neveux d'une maniere qui les perſuade ; ouvrage difficile, & qui n'appartient pas à des hommes ordinaires ; car enfin nous voyons depuis pluſieurs années des prodiges ſucceder continuellement les uns aux autres, & tous les jours nous ſommes ſurpris, nous ne les croyons qu'avec peine, quoy que nous en ſoyons convaincus. Que feront ceux qui verront tout d'un coup tant de merveilles dans toute leur eſtenduë, ſans y avoir eſté preparez par des évenements pareils ? L'antiquité ne les aura prevenus par aucun exemple, qui ait pû diſpoſer à croire ce que la valeur, la juſtice, la ſageſſe, la moderation, la magnificence, la bonté, la clemence, la gloire enfin, & plus que tout cela la Religion font executer chaque jour à LOUIS, le plus grand des Rois.

Je le dis encore, le Ciel eſt trop intereſſé à ſa gloire & à celle de la France ; il feroit pluſtoſt un nouveau miracle pour donner des hommes propres à un ſi grand Ouvrage, & ſans doute ce miracle eſt desja fait. Mais j'abuſe de voſtre patience, MESSIEURS. Il faut revenir à la fonction qui m'eſt impoſée, & taſcher par la lecture des belles choſes qu'on me vient de mettre entre les mains, à reparer le temps que je vous ay fait perdre à m'écouter.

DISCOURS

Prononcé le 17. Decembre 1691.

PAR MONSIEUR PAVILLON lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur De Benserade.

MESSIEURS,

Comme la grace que vous me faites n'a point de prix, ma reconnoissance n'a point de bornes. Pour deffendre le jugement que vous avez rendu en ma faveur, je suis presque resolu à demeurer d'accord du merite que vous avez creu trouver en moy, & à sacrifier aux interests de vostre gloire cette modestie si loüable dans les grands hommes, si necessaire dans les autres, & à laquelle seule je suis peut-estre redevable de la place que vous m'accordez aujourd'huy. Que la vanité de l'homme seroit excusable si elle ne se reveilloit jamais qu'en des occasions pareilles à celles-cy, & que la Philosophie auroit de peine à nous desabuser des douces illusions de l'amour propre, s'il avoit tousjours un aussi juste sujet de nous flatter! Je sçay bien, MESSIEURS, qu'en me recevant parmy vous, vous ne m'avez pas rendu digne de vous. Il n'appartient qu'à Dieu de changer les sujets qu'il luy plaist d'élire, & de joindre à la grace de sa vocation celle qui les rend capables des emplois où sa providence les appelle. Mais je sçay bien aussi que le public justement prévenu pour vos décisions, emporté par vostre exemple, & sur la foy de vos oracles, ne sçauroit refuser son estime à ceux que vous honorez de vostre choix. Si donc quelqu'un de ceux qui sont presens à cette ceremonie s'estonne de voir aujourd'huy Saül entre les Prophetes, je le supplie de respecter en ma personne l'authorité de vos suffrages & de me permettre de luy dire, que revestu de la gloire de vostre choix, il est bien plus aisé que je passe dans le monde pour tel que vous m'avez supposé, que de faire douter du discernement d'une Compagnie

Compagnie qui n'a jamais erré jusqu'à present. Enfin, MESSIEURS, soit qu'ayant tousjours rendu justice, vous ayez creu qu'il vous estoit permis de faire une fois grace, soit qu'aprés avoir donné tant de preuves de la delicatesse de vostre goust dans les élections precedentes, vous avez jugé à propos de ne songer en celle-cy qu'à faire éclater la liberté de vos suffrages, permettez-moy en ce jour le plus beau de ma vie de ne penser qu'à ce qui peut exciter mon courage, & redoubler ma joye; que sans penetrer vos raisons je regarde seulement quels Juges m'ont choisi, à quels hommes ils m'ont preferé, & quelle est la reputation de celuy dont ils me font le successeur.

Ce n'est pas icy le lieu où l'on doive faire valoir la noblesse du sang de cet illustre mort, icy le hazard de la naissance ne fait estimer, ni mépriser personne, aussi dans la pompe funebre des deffunts on n'y fait point marcher devant, les images de leurs ancestres, on n'y expose que leurs talens, on n'y montre que leurs ouvrages. Que par tout ailleurs on pare l'éloge du deffunt du nom des anciens Seigneurs de Maline, que l'on compte entre ses ayeuls celuy qui dans le commencement du siecle passé fut Grand Maistre de l'Artillerie, on ne doit parler icy que de ce qui le fit admirer pendant sa vie, & de ce qui le doit faire revivre aprés sa mort. Quelle adresse de faire également souffrir des railleries aux plus impatiens, des loüanges aux plus modestes, de dire des veritez au milieu de la Cour sans nuire à sa fortune, & de divertir ceux mesme ausquels il reprochoit quelque deffaut. Aimable censeur dont les vers ingenieux, purgez de la bile & du fiel de la satire, ont trouvé cet art admirable de reprendre tout le monde, & de n'offenser personne. Quelle dexterité à manier les sujets les plus delicats, quelle fecondité pour suppléer à la sterilité des autres. Tout devenoit or en ses mains, & les matieres les plus communes recevoient de luy des beautez dont on ne les croyoit pas capables. En un mot vous avez veu dans ce digne Confrere le fruit des soins que le Grand Cardinal de Richelieu avoit pris de son éducation; celuy qui donna la naissance à vostre docte Compagnie fit élever sa jeunesse, & comme ce n'est que du costé de l'esprit qu'on regarde les hommes parmy vous, avant mesme que vous

l'euſſiez aſſocié il pouvoit ſe vanter que vous eſtiez enfans du meſme pere.

Aprés que cet incomparable Miniſtre ſous les auſpices de ſon Maiſtre eut gueri la France de ſes vieilles playes envenimées par de longues ſeditions ; aprés qu'il eut fait changer de face à toute l'Europe, deſarmé l'hereſie, ſecouru nos Alliez, battu nos Ennemis, reculé noſtre Frontiere, reſtably les legitimes heritiers ſur le throne de leurs Anceſtres, & fait trembler à ſon tour la Maiſon d'Autriche juſques dans Vienne & dans Madrid. Aprés tant d'heureux ſuccez voyant qu'il luy reſtoit encore plus à faire pour l'honneur & la ſeureté de ſa patrie, je crois que ce grand homme éclairé par ſon genie connut enfin, s'il eſt permis de parler ainſi, qu'il n'eſtoit né ſeulement que pour préparer les voyes à celuy qui devoit venir ; je crois que dans cette veuë, comme ſi le deſtin meſme l'euſt fait lire dans l'avenir, ſeur du Heros qui devoit bien-toſt paroiſtre, de toutes les actions de ſa vie, celle dont il s'applaudit davantage fut d'avoir fondé cette celebre Académie, où l'on trouveroit dans le temps des Poëtes, des Orateurs & des Hiſtoriens dignes de rendre compte à la poſterité des merveilles qui devoient ſuivre ſon miniſtere.

Cependant ce bel ouvrage alloit perir avec ſon autheur, ſi ce ſçavant Chancelier, comme plus prez des évenemens n'euſt encore mieux connu que luy la neceſſité de proteger vos aſſemblées, & de recueillir les Muſes errantes & deſolées dont il prévoyoit qu'on alloit avoir ſi grand beſoin.

En effet, MESSIEURS, quelle difference de ce que nos Peres ont veu à ce que nous voyons aujourd'huy. Nos Peres ont veu la France mandier des Alliez dans toutes les Cours de l'Europe pour reſiſter aux ſeules forces de l'Eſpagne, & nous voyons la France à preſent compter à peine cette ancienne ennemie entre les Puiſſances que la jalouſie arme contre elle. Ils ont veu la fougueuſe valeur des François ſortir impetueuſement de leurs Frontieres pour aller dans les Pays eſtrangers faire des conqueſtes mal aſſeurées. Nous voyons la meſme valeur, mais mieux conduite, ne tirer jamais l'eſpée que pour unir inſeparablement à la Couronne des Provinces toutes entieres. Ils ont veu les con-

ſeils évantez, les finances diſſipées, faire avorter tous leurs deſſeins, nous voyons l'ordre & le ſecret faire réüſſir tous les noſtres. Enfin ils ont veu ſouvent la honte des Traitez ternir la gloire de leurs Armes, & nous voyons tousjours nos victoires couronnées par la gloire de nos Traitez.

Nous ſçavons tous à qui nous devons ce merveilleux changement, mais que le glorieux eſtat où il nous a mis ne nous faſſe pas meconnoiſtre; nous ſerions encore le meſme peuple, ſi nous avions encore les meſmes Maiſtres, & il n'eſt point de Nation qui ne fuſt devenuë ce que nous ſommes, ſi elle avoit eu le bonheur d'avoir un Prince comme le noſtre. Quand la fortune de temps en temps nous a fait perdre de grands hommes, a t'elle interrompu le cours de nos victoires? A t'elle retardé nos entrepriſes? ou pluſtoſt n'a-t'elle pas prouvé par là que le deſtin de la France ne dépend uniquement que de la Teſte qui la gouverne? Ces meſmes vertus que nous admirons, que les peuples les plus éloignez reverent, & que nos voiſins n'ont pû voir ſans crainte, ou ſans envie; c'eſt à vous, MESSIEURS, à les couronner, & quand vous m'appellez pour partager avec vous ce noble employ, animé par voſtre preſence, ravy de l'honneur que je reçois, j'oublie ma foibleſſe dans ce glorieux moment, & j'oſe meſme eſperer de marcher un jour ſur vos traces, quand vos lumieres, voſtre exemple & vos leçons m'auront donné aſſez de force pour vous ſuivre.

RÉPONSE

DE MONSIEUR CHARPENTIER au Discours prononcé par Monsieur Pavillon le jour de sa reception.

APRE'S la dangereuse maladie dont je fus frappé l'Esté dernier, je ne croyois pas, MONSIEUR, me trouver aujourd'huy en estat de vous introduire dans l'Académie Françoise, à la place vacante par le deceds de Monsieur de Benserade. La Compagnie a perdu en luy un de ses ornemens. C'estoit un esprit original, & qui ne devoit qu'à luy seul toute sa reputation. Sans rien emprunter des Anciens, ny mesme les avoir trop bien connus, il les a égalez, & si l'on apperçoit dans ses Ecrits quelques-unes de leurs pensées; c'est un effet du hazard plustost que de l'imitation. Il a montré qu'il se pouvoit faire encore quelque chose de nouveau sous le Soleil, & ce caractere de nouveauté luy a esté si naturel, que si-tost qu'il la voulu abandonner, il n'a plus esté le mesme, & le commerce qu'il avoit avec les Graces, demeuroit interrompu quand il travailloit sur d'autres idées que les siennes. Cette perte, MONSIEUR, est reparée par l'union que vous prenez avec l'Académie. L'estime que vous vous estes acquise fait remarquer en vous des talens qui ne sont pas moins précieux que ceux de cet illustre mort, quoy qu'ils soient assez differens. Vous avez joint à la vivacité de l'esprit, & au brillant de l'invention, la varieté d'une profonde Litterature; & la comparaison qu'on peut faire entre vous deux justifie ce que Ciceron a pensé de l'Eloquence, quand il a dit que deux Orateurs pouvoient estre parfaits sans se ressembler. La Charge d'Avocat General au Parlement de Mets, que vous avez exercée avec un applaudissement universel; Les excellentes Pieces de Vers & de Prose qui vous sont depuis échappées dans le repos de vostre Cabinet, ont mis hors de doute, qu'il n'y a pas de genre d'écrire où vous ne réüssissiez parfaitement. Comme c'est à ce merite que l'Académie est uniquement attentive dans

ſes Elections, je ne m'arreſteray point, MONSIEUR, à conſiderer en vous l'étroite affinité que vous avez avec un Miniſtre, dont l'intelligence & l'integrité connuës, font que le Roy ſe repoſe ſur luy de ſes plus importantes affaires, & particulierement de la conduite de ſes Finances, qui ſont les nerfs de la guerre, ou pour mieux dire, les principaux reſſorts de la machine politique. Il ne faut point chercher hors de vous-meſme les choſes qui vous rendent eſtimable. Cependant, MONSIEUR, je ne puis m'empeſcher de reflechir ſur la memoire d'un ſaint Eveſque, avec qui vous avez eſté ſi étroitement uny par les liens du ſang. L'éclat de ſa pieté, & de ſes autres vertus, rejallira éternellement ſur vous; & tout le Clergé de France, qui le regarde comme une de ſes plus vives lumieres; le Dioceſe d'Alet, qui a eſté l'heritage que le Seigneur luy avoit donné à cultiver; en un mot, le Royaume entier qui a ſi ſouvent profité de ſes inſtructions & de ſes exemples, auront toujours une ſinguliere veneration pour luy, & une eſtime tres-ſincere pour tout ce qui porte ſon nom. Vous ſçavez, MONSIEUR, que le Cardinal de Richelieu, qui l'avoit engendré en l'Epiſcopat, a auſſi jetté les premiers fondemens de l'Académie, & à moins que les choſes d'icy-bas ne ſoient tout à fait indifferentes à ces Ames bienheureuſes qui ſont en poſſeſſion de la Gloire, il ſemble que le Grand Armand ne peut s'empeſcher de ſe réjouïr, en voyant entrer dans cette Compagnie, qui a eſté ſon Ouvrage chery, le neveu d'un Homme qu'il avoit élevé à la premiere dignité de l'Egliſe, & qui a fait tant d'honneur à ſon choix. N'oſerois-je dire, MESSIEURS, que ce grand Cardinal s'applaudit juſques dans le Ciel, d'une ſi noble & ſi utile inſtitution que la voſtre, quand il ſe repreſente les avantages que toute la France en retire, ſoit pour la prédication de l'Evangile, ſoit pour la défenſe de la juſtice & des Loix? Quel ſpectacle pour luy de vous voir occuper une partie de ce Palais auguſte, & qu'il vous ſoit permis deſormais de philoſopher ſous le Dais & dans la Pourpre? Mais avec quel eſtonnement remarque-t-il que le Fils de l'Heritier de ſon cher Maiſtre, & de ſon magnifique Bienfacteur, a bien voulu prendre aprés luy la qualité de Protecteur de l'Académie Françoiſe, & ſe declarer par un ef-

fet de l'amour des Lettres, le Successeur d'un de ses Sujets? N'est-ce pas par un effet de ce mesme amour qui ne s'éteindra jamais dans son cœur, que s'interessant à l'honneur de vos Elections, dont il vous laisse la liberté toute entiere; il vous exhorte de jetter tousjours les yeux sur les personnes d'un merite le plus distingué, sans vous abandonner ny au torrent des brigues, ny au penchant de vos propres inclinations; Et ne s'en est-il pas expliqué de la sorte, lorsque le Scrutin de cette derniere Election luy fut presenté? C'est ainsi que l'Authorité supreme, qui decide de tout absolument, & qui ne parle que pour estre obeïe, veut bien vous declarer ses volontez, plustost par maniere de conseils qu'en termes de commandement, ce qui marque pour vous de certains esgards qui vont, s'il faut ainsi dire, jusqu'à la délicatesse. Trouvera-t-on rien de pareil dans cette longue suite de Monarques, qui depuis plus de douze cens ans se sont assis sur le Throne des François? Il faut l'avoüer, MESSIEURS, nos ancestres ont eu peu de goust pour les exercices de l'esprit. Nos premiers Rois les ont totalement negligez. Les uns ont retenu long-temps je ne sçay quelle teinture de barbarie, qui n'a que trop paru par les cruautez qu'ils ont exercées sur leur propre Sang. D'autres, au contraire, se sont plongez dans une molesse qui à la fin leur a esté fatale, & leur a fait perdre une Couronne dont leur faineantise les rendoit indignes. La premiere alliance des Armes & des Lettres a paru parmy nous sous le regne d'un grand Roy & grand Empereur, dont les glorieuses inclinations auroient eu sans doute tout le succés qu'on en devoit attendre, si les guerres qui s'éleverent entre ses propres Enfans, n'eussent empesché ces heureuses semences de germer. D'ailleurs la matiere mesme de l'Eloquence n'estoit pas encore bien disposée à produire de grands effets. La Langue des François, à qui je n'aurois pas osé pour lors donner le nom de Langue Françoise, n'estoit composée que d'un bon Allemand & d'un méchant Latin; & que pouvoit-il sortir d'excellent de ce mélange? Il estoit reservé à LOUIS LE GRAND, de bastir le Temple de l'Eloquence Françoise, qui est un Ouvrage d'autant plus admirable, que c'est un pur Ouvrage de la Raison. Ce lieu cy, MONSIEUR, ne retentit que des

loüanges de ce Prince, qui est l'Autheur de tant de merveilles, & en qui nous trouvons toutes les causes de nostre bonheur. Tantost on y celebre son nom sous le titre de Vainqueur perpetuel ; Tantost sous celuy de Legislateur. D'autrefois nous le regardons comme le Défenseur de la Religion, le Vengeur des Rois, l'unique recours de l'Innocence persecutée, l'infaillible support du merite infortuné. Penetrez de ses vertus nous en parlons incessamment, & nous n'en parlons qu'avec transport. Vous le verrez, MONSIEUR, toutes les fois que vous vous rendrez icy. Vous ne nous prendrez point au dépourveu. L'experience vous fera connoistre que LOUIS LE GRAND est le principal objet de nos entretiens, & que tout ce qui ne nous parle point de luy, nous semble indigne de nous occuper.

DISCOURS

Prononcé le 14. Février 1692.

PAR MONSIEUR DE TOURREIL, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Le Clerc.

MESSIEURS,

QUAND la nouvelle grace dont il vous plaist de m'honorer aujourd'huy recompenseroit en moy tous les talens qu'elle demande, vous ne feriez que couronner vos dons, & vos bienfaits. Vous ne pouvez me desavoüer pour vostre éleve, si vous n'avez oublié ce que je dois à l'ambition que j'ay tousjours eüe de vous plaire. Elle denoüa ma langue en un âge, où la raison condamne les plus sages au silence, & me transporta tout à coup dans la carriere, que vous ouvrez de temps en temps aux Orateurs. J'y courus plus d'une fois, l'éloquence que j'avois sucée avidement dans vos ouvrages me soustint ; & vainqueur contre mon attente je parvins à l'immortelle gloire de glisser déja mon nom dans vos annales. Mais, le diray-je, MESSIEURS, ce genie

que vous formastes, & qui seconda si bien mes projets ambitieux m'abandonne, quand j'ay à remplir les devoirs de la plus vive & de la plus juste reconnoissance. Je ne reviens pas de l'estonnement ou me jette la nouveauté du spectacle, je tremble devant mes anciens Juges, & je ne m'accoustume point à me croire en possession de m'asseoir auprés d'eux. Cette timidité heureusement a son langage, & remercie peut-estre mieux que la joye éloquente. N'attendez donc de moy, MESSIEURS, que des sentimens, & permettez au cœur d'acquiter l'esprit. Il me reste encore assez dequoy l'occuper pour vous, j'ay à deffendre les suffrages qui ont comblé mes desirs. Quelle necessité ? Il faut que je justifie mes bienfaicteurs, & mon remerciment va se terminer à leur apologie.

En vain, MESSIEURS, je connois le respect qu'impriment vos jugemens, & l'étenduë du pouvoir qu'ils ont sur les opinions. Je ne laisse pas (tant je deviens delicat sur vos interests) je ne laisse pas de craindre, que le public pour la premiere fois ne se dispense de la soumission, dont il se pique envers vous, & ne murmure en faveur des illustres concurrens, à qui j'ay honte de me voir preferé. Ne me trompay-je point ? j'entends dire, je me le dis à moy-mesme, qu'ils vous auroient mieux consolez de la perte d'un homme nourri dans la familiarité des Muses, & vieilli dans le sein des Sciences ; d'un homme qui sceut faire parler nostre langue à ce Poëte, par qui l'Italie moderne ose disputer d'Enthousiasme avec l'ancienne, & pour tout dire, MESSIEURS, de vostre Collegue. Vous le regretez encore ; à quoy bon jetter des fleurs sur son tombeau ? vos regrets seuls immortalisent. Mais plus ils rehaussent l'idée des hommes, que vous perdez, moins on peut se promettre, que vous en retrouviez qui vous ressemblent. Vostre sagesse, & vostre bonté de concert vous sollicitent de vous humaniser quelquefois avec les esprits mediocres. La conjoncture vous a paru favorable. Vous veniez de signaler la delicatesse de vostre goust, & la justesse de vostre discernement. Pouviez-vous temperer plus à propos la rigueur de vostre justice ? J'ay surpris le moment de grace, ce moment où vostre dernier choix vous dédommage abondamment de ce qui manque à celuy-cy. Peut-estre encore que las de ne porter ja-mais

mais vos yeux qu'à costé de vous, vous avez pris plaisir à les baisser une fois, au hazard de vous relascher sur l'austerité des loix, que vostre fondateur vous prescrit. A la plus legere idée du fameux Armand, vastes desseins, penetration profonde, entreprises heureuses se presentent, & rappellent en nostre memoire, cette diversité de ressorts qui faisoient mouvoir à son gré l'Univers; cette multiplicité de dons excellens qui concourent au destin des Rois & des Royaumes.

Cependant, MESSIEURS, au milieu d'une vie si feconde en merveilles brille un jour qui les éternise toutes, ce jour qu'Armand vous donna au monde. Il ne suffisoit pas d'avoir jetté les fondemens de nos prosperitez, il eust manqué encore à l'honneur de la nation des Panegyristes de ses exploits. Peut-estre mesme qu'elle n'eust pas pris tant de goust aux vertus militaires, si l'on ne leur avoit asseuré en vous les garans d'une récompense, que les grandes ames ne croyent jamais trop achepter. Nos descendans du moins se loüeront de la prévoyance qui vous commit le soin de perpetuer les évenemens memorables, & d'exposer à l'admiration des siecles à venir les prodiges qui ont usé la nostre. Ces prodiges fabuleux en apparence, & qui de plus en plus affermissent nostre bonheur couroient risque de ne se transmettre à la posterité, que sur la foy de la renommée, ou de quelques autheurs épars, si le Chef des Magistrats, interessé au sort des belles actions ne vous avoit redonné un pere en sa personne; s'il n'eust du haut de son tribunal tendu la main, & ouvert aux Muses éplorées un azile pour se reconnoistre, & pour se rassembler. C'est sous ce nouveau genie tutelaire que sa dignité plaçoit aux pieds du Trosne, qu'elles conceurent l'esperance de s'en approcher bien-tost, & qu'elles eurent le loisir d'attendre, qu'on les appellast dans le Temple auguste qu'elles habitent. Ce Temple asseure, il consacre leur repos. Elles y joüiront de la profonde tranquillité qu'elles aiment. Vos doctes, vos paisibles exercices ne s'interromppront jamais, que par des acclamations de joye & de triomphe..

Que l'envie fremisse, qu'elle dechaisne les enfers, l'avenir le plus éloigné apprendra par vous, MESSIEURS, qu'elle n'aura redoublé tous ses efforts, que pour les voir

briser avec plus d'éclat contre la sagesse de son Vainqueur. Je demesle dans cette foule d'intrigues & d'alliances le bras invisible qui nous protege. Ne diroit-on pas, que la providence qui se jouë de la temerité des hommes, & qui se plaist à la confondre par elle-mesme, verse à toute heure de mauvais conseils dans l'ame de nos ennemis, & nourrit en eux les folles esperances dont elle a besoin, pour remplir les destinées d'un Roy tousjours prest à la venger. C'est d'elle que luy vient l'art de se frayer au travers des montagnes & des rochers les plus inaccessibles un chemin à de nouvelles conquestes, & de foudroyer des places que leur situation sembloit mettre au dessus des foudres. * C'est d'elle qu'il tient son ascendant sur les obstacles, son independance des saisons, sa superiorité sur le nombre, cet esprit de force & de confiance universellement répandu dans ses armées, cette longue suite d'exploits & de succés qui l'eussent deïfié dans les siécles idolatres. Pourquoy la plus reculée de nos frontieres nous cousteroit-elle la moindre inquietude? Ne contons pas nos soldats, reposons-nous sur le veritable Chef qui les guide & qui les anime. Son intrepidité seule m'allarme, & je doute, que les liberalitez inesperées qu'il a si tost aprés vostre choix répanduës sur moy, puissent rien adjouster dans mon cœur aux tendres sentiments que les perils de cet auguste bienfaicteur ont déja mis à de si rudes, à de si frequentes espreuves. Oüy, MESSIEURS, le Maistre à qui nous avons la gloire d'obeïr, ne nous laisse d'ennemi redoutable, que son courage. Qu'il cesse d'exposer sa personne sacrée, il ne cessera pas de vaincre. Sa prudence nous donnera des lauriers, que sa valeur nous vend trop cher. Les projets que medite & concerte cette multitude de Potentats obstinez à partager leurs disgraces, s'évanoüiront comme les fantosmes que l'imagination égarée enfante, & que la raison destruit; comme les vapeurs que l'hyver assemble, & que le printemps dissipe. Politiques, vous murmurastes contre cette moderation qui se fit une loy de negliger des conjonctures trop avantageuses, & dedaigna des conquestes trop faciles. Ignorez-vous encore, que les puissances les plus jalouses de la France sont en possession de la desarmer par leur foiblesse, & que le Heros qui dispose de la victoire,

* Montmelian pris peu de temps auparavant.

lá suspend, la precipite, la renvoye, la rappelle, & la fixe comme il luy plaist. Le beau champ qu'il tient tousjours ouvert à tant de celebres Historiens, Orateurs, & Poëtes. Leurs noms redoublent si bien les sentimens de mon indignité, qu'il s'en faut peu, que je ne laisse échaper quelque plainte contre vostre condescendance. Elle m'approche trop de vous. Vostre merite mesure de trop prés les disproportions que l'amour propre avec tous ses artifices n'a jamais pû me cacher. Je donne sans effort, à cette inégalité l'aveu public que j'en fais, seur qu'en peu de temps vous avoüerez aussi, MESSIEURS, que dans l'impuissance d'adopter des collegues dignes de vous, & dans la necessité de vous les former vous-mesmes, vous avez choisi le disciple le plus sensible à vos faveurs, le plus fidele à vos loix, le plus attentif à vos exemples.

RÉPONSE

DE MONSIEUR CHARPENTIER, *au discours prononcé par Monsieur De Tourreil le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

VOUS entrez heureusement dans l'Académie Françoise, immédiatement aprés que nostre Auguste Protecteur nous a exhortez de jetter tousjours les yeux dans nos élections, sur des personnes d'un sçavoir distingué ; Nous ne pouvions pas luy donner une marque plus prompte ni plus precise de nostre obéïssance.

En remportant par deux fois le Prix de l'Eloquence au jugement de l'Académie mesme, vous vous en estes ouvert les portes par cette douce violence que le Merite fait à l'Honneur. Vostre version françoise de quelques-unes des plus belles harangues de Demosthene, où vous soustenez si-bien ce stile nerveux & cette force de raisonnement, qui s'y sont tousjours fait admirer, a brigué nos voix pour vous en cette occasion, & ce sont-là les brigues

où LOUIS LE GRAND ne trouvera jamais rien à redire. Eh ! que ne doit-on point attendre à l'avenir de vostre érudition & de l'âge florissant où vous estes. C'estoit un usage estably dans l'Académie de n'y recevoir personne, qui n'eust imprimé quelque ouvrage, pour répondre de son heureuse application aux belles Lettres, & nous nous souvenons tousjours d'un celebre Conseiller d'Estat, qui souhaitant ardemment une place de cette Compagnie, fit mettre sous la Presse un Traité de sa composition, qu'il ne laissa sortir de son Cabinet, que pour satisfaire à une coustume si loüable ; Car qui est-ce qui pourroit avec honneur se dispenser d'un Noviciat si illustre. C'est ce qui attire les suffrages du Public que nous devons regarder comme le plus redoutable Critique de nos élections, & qui ne reconnoist point ces merites cachez, qui par crainte ou par orgueïl évitent de se sousmettre à son Tribunal. Ne faut-il pas admirer, MESSIEURS, la sage Prévoyance de LOUIS LE GRAND, qui prenant à cœur la gloire de cette Académie, Nous montre luy-mesme l'unique voye que nous devons tenir pour la faire subsister avec splendeur ; toute autre route nous meneroit à sa ruïne. Le Cardinal de Richelieu l'avoit bien senti, quand il assembla les premiers Académiciens ; Souvenez-vous-en, MESSIEURS, & rappellez la memoire des grands hommes, qui contribuerent de leurs soins & de leur reputation à l'establissement de la Compagnie. Representez-vous le grand Chancelier Seguier, de qui l'on peut dire, mettant à part sa dignité, qu'il a esté un des plus excellens Orateurs de son siecle, & je ne doute point que s'il me pouvoit entendre, il ne se tint honoré de ce que je dis de luy, puisque l'Empereur Numerien voulut bien qu'on luy élevast une statuë sous le titre du plus éloquent Orateur de son temps. Representez-vous les Gombauts, les Chapelains, les Boursés, les Voitures, les Vaugelas, les Racans, les la Chambres, les Corneilles, les d'Ablancourts, les Saint Amants, les Godeaux, les Balsacs, quels noms, MESSIEURS ! Et figurez-vous que c'est l'intention de Sa Majesté, que vous donniez des Successeurs à ces grands Personnages, non seulement pour occuper leurs places, mais pour les remplir. Je les ay tous connus ces hommes incomparables que je viens de vous nommer,

Numeriano Cæsari oratori temporibus suis potentissimo. *Vopiscus.*

& c'est par leurs suffrages que je me suis veu élevé en un rang dont je ne m'estime pas encore digne. Je ne diray point comme quelques-uns ont fait, que c'estoit le Siecle d'or de l'Academie ; car c'est un nom qu'il faut reserver tout entier au siecle où nous vivons sous la protection du plus magnanime Roy du monde. Je ne vous diray point encore, car vous le sçavez tous, les places de cette illustre corps n'estoient recherchées qu'en veuë de se procurer une vie tranquille dans un commerce perpetuel de l'Esprit & de la Raison. On ne connoissoit point l'amour de la Presseance, dont les esprits foibles & les merites mediocres font leur capital. On fuïoit les occasions de se donner le moindre deplaisir l'un à l'autre avec le mesme soin que l'on évite la rencontre des Serpens & des Scorpions. Ce n'estoit qu'Honneur, qu'Amitié, que Deference reciproque ; je ne sçaurois m'empescher de l'avoüer, ce souvenir ne me revient jamais à l'esprit que je n'en ressente de la joye, c'est ainsi que LOUIS LE GRAND donne sa voix pour l'Election des Académiciens, dont il abandonne le détail à vostre Prudence & à vostre Discernement. La France ne manque point de sujets illustres, & je prévois que vous allez estre plus embarrassez par l'abondance que par le deffaut ; Mais souvenez-vous, MESSIEURS, & permettez-moy de vous en avertir puisque j'ay l'honneur d'estre à la teste de vostre Compagnie, par l'antiquité de mes services ; Souvenez-vous, dis-je, que le veritable Merite est tousjours accompagné d'une fierté honneste qui ne luy permet pas de demander avec trop de sousmission ce qu'il croit pouvoir obtenir avec justice. Le faux Merite au contraire ne trouve rien indigne de luy ; Il n'y a point de sollicitations qu'il trouve trop basses ; Il n'y a point de longueurs qui luy paroissent ennuyeuses ; Il n'y a point de froideur qui le rebute. Cependant il le faut avoüer, la foiblesse de la Nature humaine est telle, qu'on ne sçauroit presque rien refuser à cet Importun qui poursuit tout avec empressement, & que rien n'est presque accordé à ce Vertueux qui demande avec pudeur. Je veux croire, que l'Académie Françoise n'aura jamais rien à se reprocher de cette nature ; Elle comprend trop bien qu'il y va du service

de LOUIS LE GRAND, qu'il y va de l'intereſt de ſa gloire qu'elle doit avoir devant les yeux ſur toutes choſes. Car comme il n'y a point d'occupation plus excellente pour un Orateur François, que de celebrer les Actions de ce Grand Monarque, & que c'eſt meſme un devoir indiſpenſable à un Académicien, il faut, MESSIEURS, que vous preniez garde, que des mains inhabiles ne ſoient admiſes à toucher à des matieres ſi precieuſes. Alexandre le Grand ne voulut eſtre peint que par Apelle, & il ne permit qu'au ſeul Lyſippe de jetter ſa Figure en bronze; Si ce Roy de Macedoine eſtoit ſi difficile au choix de ceux qui devoient repreſenter les traits de ſon viſage, croyez-vous, que LOUIS LE GRAND doive eſtre moins difficile au choix de ceux qui entreprendront de peindre les mouvemens de ſon Ame, & de travailler au recit de ſes faits heroïques? quelle force de Genie, quelle Elegance de ſtile pour faire des copies d'aprés ces grands originaux? Un Eſcrivain froid & languiſſant, & qui ne ſentira point en luy-meſme quelques eſtincelles de ce feu qui a animé LOUIS LE GRAND, lorſqu'il a remporté tant de victoires, pourrat-t'il en parler avec dignité & avec ſuccez? Jugez-en, MESSIEURS, en vous repreſentant une partie de ce qui eſt arrivé à la France depuis qu'il eſt monté ſur le Throſne. Eſt-il permis de ſouhaitter plus de Proſperité, plus de Grandeur. Il n'y a point d'année qui n'ait eſté remarquable par la conqueſte d'une ou de pluſieurs Villes, ou par le gain de quelque Bataille ſignalée ſur Mer ou ſur Terre. La Fortune ne s'eſt point laſſée de le ſuivre, ou pour mieux dire, la protection que Dieu a accordée à la juſtice de ſes Armes ne l'a jamais abandonné. Il a juſtifié par la ſeverité de ſes conqueſtes la raiſon pour laquelle les Anciens ont donné des ailes à la Victoire, parce qu'elle doit, diſent-ils, pluſtoſt voler que marcher. Il n'a pas ſuivy l'exemple de tant d'autres Princes, qui ont pris des Villes & gagné des Batailles dans leur cabinet. Il n'a point eſté Victorieux oiſif; il a marché à la teſte de ſes Armées, il a eſſuyé toutes les fatigues de la Guerre; Il ne s'eſt point tenu dans ſon Palais tandis que l'Arche du Seigneur eſtoit en campagne. Combien de fois a-t'il preſenté la bataille à ſes Ennemis, qui n'ont pas oſé tenir ferme devant luy. Il a attaqué des Villes, il a reduit leurs remparts en pou-

dre, & bien en a pris à quelques-unes qu'il fust present à sa victoire, pour les sauver par un effet de sa clemence des malheurs où demeure exposée une Ville emportée d'assaut. Les feux allumez pour la prise de Mons ne sont pas encore éteints; Les actions de grace & les Cantiques de joye en resonnent encore dans nos Temples, il n'est pas besoin de vous en dire davantage pour vous en faire ressouvenir. Quelle intrepidité n'a-t-il point fait voir en conduisant luy-mesme les travaux de ce fameux siege? Avec quelle fermeté de cœur a-t-il répondu aux prieres des principaux Officiers de son armée, quand ils luy ont representé que la tranchée n'estoit pas le poste d'un Roy de France? En vain toutes les Puissances de l'Europe se sont unies pour luy faire abandonner cette entreprise, ou pour la rendre plus difficile. Cette Ville qui présumoit tant de ses forces à peine a soustenu dix-sept jours de tranchée ouverte, LOUIS a frappé de son foudre cette Montagne orgueilleuse, & la resolution de ses deffenseurs s'en est allée en fumée. Pour couvrir la honte de leur impuissance, ils tiennent leurs troupes en campagne, comme s'ils eussent voulu tenter le hasard d'une bataille. L'Etoille dominante de LOUIS les poursuit, & ne permet pas qu'ils joüissent long-temps de cette vaine ostentation de leur courage. A la premiere rencontre soixante & douze de leurs Escadrons sont taillez en pieces par vingt-huit des nostres, & l'épouvante qu'en prend toute leur armée les contraint de se retirer. L'Antiquité nous vante avec raison ces braves Lacedemoniens qui arresterent au Pas des Thermopyles toutes les forces du Roy de Perse. Il n'est pas mal-aisé de croire qu'un petit nombre de vaillans soldats, postez avantageusement en un passage fort estroit, ayent long-temps resisté à une armée entiere parce qu'ils ne pouvoient estre attaquez que de front. Il est vray que comme il venoit incessamment contre eux de nouveaux combatans, & qu'à la fin ils furent enveloppez, ils y demeurerent tous sans qu'il en échapast un seul. Ainsi ce fait d'armes, quoy que tres-glorieux, est plus remarquable par le mépris de la mort, que par l'utilité du combat. Mais dans l'action des François où vingt-huit Escadrons en attaquent soixante & douze en rase campagne, & les mettent en déroute, c'est tout ce

Tangit montes & fumigant. Ps. 103.

que l'Art militaire & la force du Courage peuvent faire sans prendre de resolution desesperée.

Que dire encore ; Tandis que tout succede à Louis du costé de la basse Allemagne, & que l'armée des Confederez se dissipe presque à sa vûë, il soûmet par ses Lieutenans toute la Savoye, & fait connoistre à son Souverain combien il est dangereux de prester l'oreille aux conseils de ses ennemis. La chûte de Montmelian acheve, mais trop tard, de l'en convaincre. Cette place qu'il croyoit inexpugnable, & qui estoit sa derniere Esperance, est investie, est assiegée, est forcée malgré les rochers qui l'environnent, & dans une saison où l'on peut dire que les troupes Françoises n'avoient pas moins à souffrir de la rigueur du froid des Alpes, que du feu continuel d'une garnison nombreuse & qui se croyoit invincible. Vous voyez bien, Messieurs, que j'ay passé ce nombre infiny d'évenemens glorieux, dont le Regne de Louis le Grand est remply pour ne m'attacher qu'aux derniers, car qui pourroit suffire à parler de tous, quand on ne feroit que les nommer. Ce sont là les sujets qui s'offrent à vos plumes immortelles, tandis que d'autres prendront le soin de les representer, par des images mysterieuses, sur les metaux les plus precieux & les plus durables. Mais vous en tiendrez-vous là, Messieurs, & ne cueillerez-vous des couronnes pour Louis le Grand, que dans cette forest de Trophées qui se trouvent élevez à sa gloire? Seriez-vous persuadez qu'on n'estudiera sa vie que pour chercher des exemples de cette Vertu foudroyante qui renverse les Empires, qui transporte les Sceptres & les Diademes ; Un Roy qui du consentement de tous les Peuples & de ses Ennemis mesmes, a merité le titre de Grand, doit l'estre en toutes sortes de Vertus, & c'est ce qui fournira mille sujets d'admiration à ceux qui attacheront fixement leurs regards sur ce Prince miraculeux, soit qu'ils le contemplent en Philosophes, pour avoir le seul plaisir de voir jusqu'où peut aller la souveraine Raison jointe à la souveraine Puissance ; Soit qu'ils le considerent en Politiques, pour tirer de ses actions des enseignemens avantageux pour la conduite des autres Monarques.

Faudra-t-il trouver un exemple de la Moderation d'un Vainqueur,

Vainqueur, quand il peut tout se promettre de sa prosperité ; Ils le trouveront dans la magnanimité de LOUIS LE GRAND, qui pour donner la Paix à l'Europe, arreste luymesme le progrez de ses victoires.

Voudra-t-on establir que le Prince ne doit jamais manquer de parole ? On le prouvera par la fidelité avec laquelle il restitua la Franche-Comté aux Espagnols en execution de sa promesse.

Soustiendra-t-on qu'il est quelquefois glorieux au Souverain de ceder de son droit ? On alleguera en preuve l'action celebre de ce grand Roy, qui dans un fameux Conseil où les voix se trouverent partagées à l'occasion d'une affaire de finance, dont la proposition n'estoit pas sans difficulté, il les départagea par sa voix seule, aimant mieux se condamner que de se donner gain de cause par son suffrage, & comptant contre soy-mesme l'autorité de sa presence. Rencontre merveilleuse, de pensées & de sentimens entre luy & le grand S. LOUIS, qui dans ces instructions toutes celestes, toutes divines, qu'il donna en mourant à son fils, luy recommanda principalement qu'en toutes les occasions où l'on contesteroit contre luy pour quelque interest, il eust tousjours plus mauvaise opinion de son droit, que de celuy de ses parties adverses, jusqu'à ce qu'il connust clairement la verité ; que par ce moyen ceux qu'il appelleroit dans ses conseils, diroient leurs avis avec plus de liberté, & rendroient des jugemens plus équitables.

Sera-t-il besoin de faire voir que l'épreuve d'un grand courage, ne se fait pas seulement à s'exposer aux perils d'une Bataille ou d'un Siege de ville, mais encore à souffrir constamment la violence d'une maladie aiguë, & à voir la mort s'approcher de sens froid & à pas lents dans son appareil le plus terrible ? Ils representeront LOUIS LE GRAND, atteint de cette dangereuse maladie dont la France fut si allarmée, & qu'il supporta avec tant de fermeté & de tranquillité d'esprit, qu'au milieu mesme de ses plus aspres douleurs, il ne laissoit pas de tenir Conseil & de donner ses ordres.

C'est sur l'exemple de ce Roy vrayement Tres-Chrestien, qu'il passera pour constant qu'un Prince doit avoir un zele ardent pour la Religion ; & l'on racontera sur ce sujet

tout ce qu'il a fait pour étouffer l'Heresie qui avoit si long-temps infecté la France de son poison. On parlera de tant de Missions establies par sa pieté dans les Indes & dans le nouveau Monde, pour abolir l'empire des Demons, & faire connoistre le vray Dieu à tant de Nations qui l'ignoroient.

Voudra-t-on soustenir qu'un grand Prince doit prendre luy-mesme le soin de l'education de ses enfans. On se servira de son exemple, & de ce qu'il a estimé ne pouvoir donner un témoignage plus précis de son amour envers ses Peuples, que d'entrer dans une obligation si importante au bien de l'Estat. Il n'y a point d'affaires, quelles qu'elles soient, qui puissent servir d'excuse à un Souverain quand il manque à ce devoir indispensable; & c'est un reproche qu'on a fait à deux des plus grands Rois du monde, quoy que d'ailleurs tres-vertueux & tres-estimables, lorsqu'emportez par les longues guerres qui les éloignoient de leurs Estats, ils ont negligé leurs propres enfans. Y a-t-il un Prince plus illustre que le grand Cyrus, le Fondateur de la Monarchie des Perses? C'est un Roy Payen, mais c'est un Roy que le vray Dieu avoit choisi pour estre le Liberateur de son Peuple, à qui il l'avoit promis, non point obscurément & sous des termes enigmatiques, mais distinctement par son Nom propre deux cens ans avant sa naissance. C'est un Roy que Dieu dit avoir suscité pour la Justice, & qu'il appelle son Pasteur, son Christ, son Oinct, voulant faire entendre que c'estoit luy-mesme qui l'avoit sacré Roy d'une des plus grandes parties de l'Univers. Cependant ce Roy si merveilleux, si chery du Ciel, n'a pû se garentir de la censure des Sages, qui l'ont blasmé de n'avoir pas pris assez de soin de l'instruction de son fils, dont le Regne fut aussi malheureux & méprisable, que celuy de son pere avoit esté glorieux & fortuné. C'est ce que dit Platon au troisiéme Livre des Loix, où il l'accuse fort serieusement d'avoir mal élevé son fils; car, ajoûte-il, tandis qu'il s'occupoit à faire la guerre, il avoit laissé ses enfans entre les mains des femmes & des courtisans, qui les avoient nourris avec trop de complaisance, & il n'avoit pas songé à faire instruire dans l'austerité de l'ancienne discipline des Perses, celuy qu'il devoit avoir pour Successeur en tant de

Et vocavi te nomine tuo. Is. 45.

Royaumes. Il en dit autant de Darius qu'il reprend encore d'avoir mal élevé Xercés son fils & son heritier, & qui tomba dans les mesmes desordres de Cambyse, parce qu'il avoit esté nourry comme luy au milieu des Flatteurs, surquoy il fait cette exclamation, *O Darius c'est une honte que l'exemple de Cyrus ne t'ait point rendu sage, & que tu ayes fait la mesme faute à l'occasion de Xercés que Cyrus à l'occasion de Cambyse.* Contentons-nous de ces deux exemples, appuyez de la reflexion de ce divin Philosophe, pour conclure, que si cette negligence a esté une tache à la memoire de ces deux grands Monarques, la raison des contraires veut que ce soit un juste sujet de loüange à tous les Souverains qui ont veillé eux-mesmes à l'Institution de leur enfans. Graces à la Providence divine, nous en faisons aujourd'huy l'experience. Nos descendans regarderont avec estonnement le Regne de LOUIS LE GRAND. Que de Bonheur, que de Justice, que de Magnificence! Mais admireront-ils moins cette prevoyance qu'on ne peut assez loüer, ce soin vrayement Royal, vrayement Paternel, qu'il prend de former l'esprit & les mœurs des trois jeunes Princes que l'heureux mariage de son fils nous a donnez? La pluspart de ceux qui sentiront les influences de ces nouveaux Astres, ne sont pas dans l'Estre des choses, & LOUIS LE GRAND commence à jetter les fondemens de leur felicité. Peut-on porter plus loin sa bonté que de l'estendre sur un Peuple qui n'est pas encore? C'est pour le bonheur de ce Peuple à venir, que LOUIS prend desja des mesures quand il s'applique à l'éducation de Monseigneur le Duc de Bourgogne & de Messeigneurs ses Freres.

Dieu qui veut que celuy qui le craint en reçoive quelque récompense dés ce Monde-cy, & qui promet de le rendre heureux par l'estat florissant de ses enfans, a desja fait cueïllir à ce grand Monarque les fruits qu'il pouvoit esperer de l'attention qu'il a eüe à la jeunesse de Monseigneur le Dauphin. Il en fait l'heureuse épreuve par ce respect sincere, par cette tendresse veritable que ce Prince a tousjours eüe pour luy. C'est cette obeïssance filiale qui fait une partie de nostre repos, & de nostre felicité. Vainqueur du Rhin & de l'Allemagne, Capitaine non moins heureux que vaillant, en un estat si proche de l'independance,

Filii tui sicut Novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ. Ecce sic benedicetur homo qui timet Dominum. *Ps. 27.*

il fait consister sa gloire à demeurer attaché aux volontez de son pere. Effet admirable de l'éducation excellente qu'il a receuë en son temps de ce grand Monarque à qui il doit le jour! Quel exemple pour tous les Princes! Quel exemple pour tous les autres hommes! Quel agreable spectacle de voir le plus puissant Roy du monde, avoir le fils le plus vertueux, & particulierement en ce genre de Vertu, si rare parmy les enfans des Grands, & qui a esté recompensée autrefois d'une benediction si estenduë & si constante parmy ces anciens Patriarches, qui ont esté les ancestres du Fils de Dieu selon la chair!

Mais où me porteroit mon discours, MESSIEURS, s'il falloit considerer en particulier toutes les autres qualitez heroïques de ce Monarque incomparable? Charité envers les malheureux; Inclination à pardonner; Liberalité vrayement royale; Application constante à tous ses devoirs, Douceur, Affabilité, Moderation & Retenuë, qualitez si rares dans les Souverains, mais de tout temps admirées dans LOUIS LE GRAND, à qui il n'est jamais échappé un seul mot équivoque, dont quelqu'un de ses Sujets pûst estre affligé.

Je me tais donc, MESSIEURS, & il faut que mon silence ouvre la bouche à nos illustres Académiciens, qui selon la coustume vous ont apporté quelques fruits de leurs sçavantes Meditations. Mon devoir, mon zele, l'occasion de cette Assemblée, le lieu où nous sommes, l'Image auguste de ce Prince que nous avons devant les yeux, tout m'a adverty de parler de luy; mais j'ay bien experimenté qu'il estoit plus aisé de commencer à le loüer que de finir.

Peut-estre aussi auriez-vous desja pensé que j'ay trop long-temps occupé vostre audience, si la dignité du sujet ne m'avoit justifié dans vostre esprit.

L'Académie Françoise qui doit tout à LOUIS LE GRAND, ne doit jamais se lasser d'oüir ses loüanges. J'adjousteray qu'elle ne doit point aussi se lasser de faire des vœux, pour attirer d'enhaut la continuation des graces que Dieu a versées jusqu'à present sur sa personne sacrée, sur sa maison Royale, sur son florissant Empire. Fasse le Ciel qu'il force encore un coup ses ennemis d'estre heureux, & de recevoir de sa main la tranquillité qu'ils ne sçauroient se donner à eux-mesmes. Enfin qu'il remplisse pleinement son tres-glorieux & tres-singulier caractere, qui est, d'estre NÉ POUR LE BONHEUR DE TOUT L'UNIVERS.

DISCOURS

Prononcé le 30. Octobre 1652.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ BEGAULT l'un des Deputez de Messieurs de l'Academie Royale de Nismes, lorsqu'ils vinrent remercier Messieurs de l'Académie Françoise de l'association qu'ils leur avoient accordée.

MESSIEURS,

De toutes les Compagnies qui ont receu l'honneur que vous nous faites aujourd'huy, il n'en est point qui l'ait desiré avec plus d'ardeur, & recherché avec plus d'empressement que l'Académie Royale de Nismes. Les premiers Titres de nostre fondation, où SA MAJESTÉ en nous accordant les mesmes Privileges dont vous joüissez, approuve si authentiquement l'émulation que nous avons euë de cultiver à vostre exemple les Sciences & les belles Lettres; l'heureux & libre choix que nous avons fait dans vostre Académie d'un illustre Protecteur qui en fait un des plus beaux ornemens; l'admiration que vous excitez dans tout le monde par ces écrits, si dignes de l'immortalité; la veneration profonde que nous avons tousjours euë pour vous, tribut necessaire que vous doivent tous ceux qui ont quelque goust pour tout ce qui forme & qui polit l'esprit; l'exemple de plusieurs celebres Académies; le desir d'estendre les limites de vostre Empire: tout cela, MESSIEURS, estoit de puissants motifs, pour nous faire souhaitter avec passion une union estroite avec vous.

Monseign. l'Evêque de Nismes.

Aussi depuis plusieurs années, & nous pouvons dire dés l'origine de nostre establissement, nous avons souspiré aprés ce bonheur. Un de nos premiers Fondateurs, à qui l'Histoire de l'Académie Françoise est dédiée, avoit esté chargé de nous procurer ce glorieux avantage; mais les troubles qu'excita depuis dans le Languedoc la diversité de Re-

ligions ſuſpendirent pour quelque temps l'accompliſſement de nos vœux, & l'execution de noſtre deſſein. Aujourd'huy que par la protection d'un Roy, auſſi grand par ſa pieté, que par ſa valeur, les eſprits & les cœurs eſtant réünis, les Muſes joüiſſent dans nos Provinces à l'ombre de ſes Lauriers, d'un parfait repos, nous vous avons redemandé cette grace; & enfin nous l'obtenons par voſtre genereuſe bonté.

Quel avantage pour nous, MESSIEURS, d'eſtre aſſociez à tant de grands hommes, en qui la vertu ſincere, le veritable merite, l'erudition profonde, la grandeur & la gloire de tous les Ordres de l'Egliſe & de l'Eſtat ſe réüniſſent; de pouvoir entretenir un commerce d'eſprit avec un illuſtre Corps, qui eſt comme le centre de la pureté, de la delicateſſe, de la politeſſe & de l'éloquence de noſtre langue! Quel bonheur d'entrer en quelque partage de la gloire qui vous environne, d'eſtre admis quelquefois dans ce Sanctuaire & d'y recueïllir vos Oracles!

Deſormais pour relever la gloire de noſtre Origine, nous ne compterons plus noſtre Eſtabliſſement que du jour que vous nous avez adoptez: car comme les Anciens jugeoient que les Enfans qui naiſſoient depuis que leur Pere eſtoit parvenu à l'Empire, eſtoient plus nobles que ceux qu'il avoit eus dans une fortune privée; ainſi, MESSIEURS, ſi nous pouvons conſiderer noſtre Académie en differents âges, & par rapport à de differentes naiſſances, nous pouvons dire qu'elle aura quelque choſe de plus grand & de plus noble depuis l'adoption que vous en avez faite.

Mais pour ſouſtenir cette Alliance avec quelque merite, nous travaillerons avec plus de zele & d'application à profiter de vos ſçavantes inſtructions, & de vos grands exemples, que nous eſtudierons de plus prés. Par une noble émulation nous nous croirons plus obligez d'imiter, s'il eſt poſſible, chacun en noſtre maniere & ſuivant nos talens, cette élevation dans les penſées, cette fineſſe dans les tours d'eſprit, cette pureté & cette élegance dans l'expreſſion, qui vous ſont ſi naturelles. Nous nous appliquerons avec plus de ſoin & avec plus de fruit à la recherche des richeſſes infinies, cachées dans les anti-

quitez de noſtre Ville, ſuperbes monuments de la grandeur & de la magnificence des Romains. Perſuadez que vos lumieres & que voſtre éloquence ſe communiquent, nous oſerons meſme avec plus de ſeureté entreprendre de celebrer les vertus & la gloire d'un Roy, dont les actions immortelles peuvent occuper toutes les Académies du monde.

Je devrois m'étendre ſur la reconnoiſſance infinie que je dois vous marquer de la part de noſtre Compagnie, pour la grace que vous nous faites ; mais de plus nobles idées vous occupent & vous rempliſſent, & le recit des exploits glorieux de voſtre Auguſte Protecteur, doit, ce ſemble, vous rendre indifferents à tout autre diſcours.

LOUIS LE GRAND, dont le nom ſeul eſt un préſage de victoire, Vainqueur ſur les Terres de tous ſes Ennemis, quoyque pour rehauſſer l'éclat de ſa gloire, il devroit luy ſuffire de vaincre par les mains de tant de braves Guerriers qu'il a formez ſur ſes exemples, veut encore cueïllir luy-meſme les Lauriers dont la Victoire doit le couronner. Il part, il ſe met à la teſte d'une armée formidable ; toute la Flandre tremble au ſeul bruit de ſa marche ; les Nations aſſemblées fremiſſent aux approches de ce Heros ; une nüée pleine de tonnerres groſſit ſur leur teſte, l'orage ſe forme, la foudre gronde & menace : tout le monde attentif ſur ſes vaſtes deſſeins, dont le ſecret eſt reſervé à luy ſeul, qui les a conceus, & qui ſeul peut les executer, attend en ſuſpens l'évenement de ces grands projets ; ils éclatent enfin. Namur eſt aſſiegé, Namur cette Place ſi fiere de ſa ſituation naturelle, de l'abondance de ſes munitions, de ſa nombreuſe garniſon, de la force de ſes baſtions & de ſes remparts, des armes qui la défendent & des rivieres qui l'environnent.

Cette Citadelle qu'on n'oſoit attaquer, parce qu'on la croyoit imprenable ; qui ſeule a reſiſté aux efforts de pluſieurs Puiſſances ; cette Place, la terreur des plus grandes Armées, enveloppée d'un aſſemblage de toutes les eſpeces de fortifications ; que des rochers eſcarpez, que des precipices affreux, en un mot, que l'Art & la Nature rendoient preſque inacceſſible ; Namur, le plus fier eſpoir des Alliez ; la premiere Place de l'Europe par l'im-

portance & par la ſuite de ſa Conqueſte, eſt aſſiegée par l'Auguſte LOUIS, & reduite en peu de jours à ſa puiſſance.

En vain un Prince ambitieux, en qui une infinité de Nations mettent leur confiance, enflé par des crimes heureux, ſouſtenu par les forces de pluſieurs Rois, & de l'Europe entiere liguée contre nous : en vain un nombre prodigieux de Bataillons & d'Eſcadrons, commandez preſque tous par des Souverains, s'efforcent au dehors de la délivrer, tandis qu'une armée entiere, animée par l'eſperance du ſecours la défend au dedans. LOUIS LE GRAND force ſes remparts, entre dans les tranchées, s'expoſe au feu des ennemis, eſt preſent aux attaques, anime par ſa valeur ſes genereux Guerriers ; & en moins d'un mois, malgré l'inconſtance des élemens, malgré le renverſement des ſaiſons, il ſouſmet la Place à ſon pouvoir, il y entre victorieux, & il confond les vains projets de ſes Ennemis, qui ſemblent n'eſtre venus ſur les bords de la Meuſe & de la Sambre, avec ces Legions infinies, que pour eſtre ſpectateurs des prodiges de l'Invincible LOUIS, & comme les témoins de ſes victoires & de ſes triomphes.

Le combat de Steenkerque.

En vain ce Prince artificieux, pour couvrir la honte de ſes pertes, livre-t'il un combat dans des conjonctures qu'il croit dans les fauſſes veuës de ſa politique, luy devoir eſtre favorables. Les troupes du Roy, animées par les exemples recents de ſa valeur intrepide, pleines encore de cet eſprit de force, & de cette noble ardeur qu'il vient de leur inſpirer par ſa preſence, ſouſtenuës par la ſageſſe & par le courage de ſes Generaux, font voir aux Ennemis de la France, que les Armes de LOUIS ſont tousjours preſtes à vaincre, quand elles combattent pour luy.

Que ne puis-je, MESSIEURS, exprimer comme vous feriez, à la gloire de ce grand Roy, la ſageſſe de ſes Conſeils, la grandeur & la hardieſſe de ſes projets, le bonheur de ſes entrepriſes, ſa valeur dans les combats, le nombre & la rapidité de ſes conqueſtes, cet intrepidité dans les plus grands périls ; cette grandeur d'ame, ce caractere de perfection, qui l'éleve autant audeſſus des autres Rois, que

que les Rois sont élevez audessus de leurs sujets, cette superiorité de Genie & de puissance qui le fait dominer sur tous les Empires de l'Europe; cette prudence consommée qui étonne & qui instruit les plus habiles politiques, son discernement dans le choix de ses Ministres; ses sentimens de bonté, de moderation, de clémence, de generosité, de liberalité, de magnificence; son amour pour la pieté & pour la justice; son zéle constant pour la Religion & pour les interests de l'Eglise!

Mais il n'appartient qu'à vous, MESSIEURS, de faire un éloge qui remplisse parfaitement l'idée que nous avons de tant d'heroïques Vertus, de soustenir sa gloire dans la situation & dans l'éclat où elle est, & de luy donner l'Immortalité qu'il merite : car comme sans luy, vous ne trouveriez point de sujet qui fust digne de vous, aussi sans vous, il ne trouveroit point d'éloquence qui fust digne de luy.

C'est donc à vous seuls, MESSIEURS, de celebrer dans vos sçavants écrits les faits prodigieux que la sagesse de ce grand Roy luy a fait entreprendre, & que son courage luy a fait executer. Il vous donne tous les jours de nouvelles matieres d'exercer la plus magnifique Eloquence, & la Poësie la plus feconde. Vous avez entre vos mains le precieux dépost de sa gloire, & vous estes chargez de rendre compte aux siecles à venir des évenemens miraculeux qui rendent son regne si florissant.

Pour nous, sur de si beaux modeles, & formez par les instructions de cet illustre Prélat, dont je loüerois bien volontiers les vertus extraordinaires, le sublime genie, & cette Eloquence plus qu'humaine, qui fait l'admiration, & si je l'ose dire, le desespoir de tous les Orateurs François, si sa presence, & sa modestie aussi grande que son merite, ne m'imposoient un silence respectueux, contre mon inclination, & peut-estre contre le devoir de ma juste reconnoissance : asseurez que par luy les influences de la pureté de vostre esprit nous seront communiquées plus immédiatement, nous nous efforcerons de suivre vos grands exemples. Nous emprunterons de vous les termes dont nous nous servirons pour loüer nostre auguste Monarque : & nous tascherons par nos veilles, par nostre travail, par nostre ap-

Monsieur l'Evesque de Nismes.

plication, par l'aſſiduité à nos conferences Académiques, de remplir voſtre attente, & de répondre à l'eſtime que vous avez de nous, & à l'honneur que vous nous faites aujourd'huy.

Maintenant pénetrez d'un bienfait dont nous connoiſſons parfaitement la valeur, nous n'avons plus qu'à vous aſſeurer que noſtre reconnoiſſance durera autant que le bienfait meſme.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE TOURREIL alors Directeur, au Diſcours de Monſieur l'Abbé Begault de l'Académie Royale de Niſmes.

MESSIEURS,

LES paroles vagues & flateuſes que la politeſſe prodigue indifferemment dans les occaſions de ceremonie, répondroient mal aux teſmoignages éloquens & ſinceres de voſtre reconnoiſſance. Ils demandent, & ils le meritent bien, que nous parlions auſſi de noſtre coſté le langage du cœur, tel que l'entendit l'illuſtre Prélat témoin de nos premiers mouvemens ſur la propoſition qu'il nous fit en voſtre faveur. Il eut, quand il nous ſollicita pour vous, un plaiſir qui luy eſt aſſez familier, de ſe voir univerſellement applaudi; mais à dire le vray, voſtre reputation, MESSIEURS, luy laiſſa ſi peu à faire, que je doute, qu'il ait alors ſenti le doux aſcendant qu'il a ſur nos ſuffrages.

Monſieur l'Eveſque de Niſmes.

Et quel mediateur n'euſt pas réüſſi à ſerrer des nœuds que les Muſes elles-meſmes avoient formez; quelle ſympatie plus forte que le rapport d'inclinations, & l'uniformité d'exercices? L'Amour des belles Lettres met une convenance parfaite entre nos gouſts, & pleins du meſme zele, nous conſacrons nos veilles à l'objet de noſtre commune admiration. Comme nous, MESSIEURS, vraiſemblablement vous aviez cru, que les évenemens paſſez d'un Regne ſi fecond en miracles l'avoient entierement epuiſée. Comme nous, les nouveaux prodiges qui la redoublent, vous ont detrompez.

Cette haute entreprise, où les plus invincibles obstacles ont paru ne se multiplier que pour l'honneur du succés; cette derniere conqueste, où l'on a veu le Ministre, l'ame des conseils, le General des Armées réünis en la personne du Souverain, & lui seul ordonner tout, pourvoir à tout, animer tout, en un mot faire tout concourir au plus grand de ses chef-d'œuvres; ces combats frequens, & marquez par autant de victoires, où les envieux de ce Heros ne cessent de le retrouver dans des Generaux conduits par ses ordres, & instruits par ses exemples; des places foudroyées à la veuë de ces legions innombrables, dirai-je d'Ennemis ou de spectateurs? tel surcroist de merveilles frappe également nos esprits; il ranime nos Orateurs, nos Poëtes, & ce que vous ferez pour sa gloire va de plus en plus justifier ce que nous avons fait pour la vostre. Je resiste au charme qui me transporte dans la belle & vaste carriere, qu'ouvre à mes yeux le vainqueur des Nations conjurées contre la France; il n'a déja que trop souffert de mes foibles expressions. Elles n'atteindroient pas ici à mes idées, quand mesme j'aurois toute l'éloquence, tout le genie, tous les talens du negotiateur de nostre alliance. Les doux fruits de sa mediation il les cultivera sans doute, il éternisera, je m'asseure, la nouvelle union qu'il a menagée, quoiqu'il paroisse plus propre qu'un autre à la rompre par la diversité de vos interests & des nostres sur le sejour où le fixe la Providence. Vous ne pouvez posseder un si digne Protecteur, que nous ne perdions en quelque sorte un si digne Confrere. Cependant, MESSIEURS, les avantages, que vous allez tirer de nostre perte nous disposent à la souffrir plus constamment, & dans l'impuissance d'oublier ce qu'elle nous oste, nous nous reservons la consolation de penser à ce qu'elle vous donne. Sacrifia-t-on jamais tant à l'amitié naissante?

Namur.

Charleroi.

DISCOURS

Prononcé le 31. Mars 1693.

PAR MONSIEUR L'ABBE DE FENELON, à present Archevesque Duc de Cambray, Precepteur des Enfans de France, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Pelisson Maistre des Requestes.

J'AUROIS besoin, MESSIEURS, de succeder à l'éloquence de Monsieur PELISSON aussi-bien qu'à sa place, pour vous remercier de l'honneur que vous me faites aujourd'huy, & pour reparer dans cette Compagnie la perte d'un homme si estimable.

Dés son enfance il apprit d'Homere, en le traduisant presque tout entier, à mettre dans les moindres peintures & de la vie & de la grace. Bien-tost il fit sur la Jurisprudence un Ouvrage, où l'on ne trouva d'autre deffaut que celuy de n'estre pas conduit jusqu'à sa fin. Par de si beaux essais, il se hastoit, MESSIEURS, d'arriver à ce qui passa pour son chef-d'œuvre; je veux dire l'Histoire de l'Académie. Il y monstra son caractere qui estoit la facilité, l'invention, l'élegance, l'insinuation, la justesse, le tour ingenieux. Il osoit heureusement, pour parler comme Horace, ses mains faisoient naistre les fleurs de tous costez; tout ce qu'il touchoit estoit embelli. Des plus viles herbes des champs, il sçavoit faire des couronnes pour les Heros; & la regle si necessaire aux autres de ne toucher jamais que ce qu'on peut orner, ne sembloit pas faite pour luy. Son stile noble & leger ressembloit à la démarche des Divinitez fabuleuses qui couloient dans les airs, sans poser le pied sur la terre. Il racontoit (vous le sçavez mieux que moy, MESSIEURS,) avec un tel choix des circonstances, avec une si agreable varieté, avec un tour si propre & si nouveau jusques dans les choses les plus communes, avec tant d'industrie pour enchaisner les faits les uns dans les autres, avec tant d'art pour transporter le Lecteur

dans le temps où les choses s'estoient passées, qu'on s'imagine y estre, & qu'on s'oublie dans le doux tissu de ses narrations.

Tout le monde y a leu avec plaisir la naissance de l'Académie. Chacun pendant cette lecture croit estre dans la maison de Monsieur CONRART, qui en fut comme le berceau ; chacun se plaist à remarquer la simplicité, l'ordre, la politesse, l'élegance qui regnoient dans ses premieres assemblées, & qui attirerent les regards d'un puissant Ministre ; ensuite les jalousies & les ombrages qui troublerent ces beaux commencements ; enfin l'éclat qu'eut cette Compagnie par les Ouvrages des premiers Académiciens. Vous y reconnoissez l'illustre RACAN, heritier de l'harmonie de MALHERBE, VAUGELAS dont l'oreille fut si délicate pour la pureté de la Langue, CORNEILLE grand & hardy dans ses caracteres, où est marquée une main de Maistre, VOITURE tousjours accompagné des graces les plus riantes & les plus legeres. On y trouve le merite & la vertu joints à l'érudition & à la délicatesse, la naissance & les dignitez avec le goust exquis des lettres. Mais je m'engage insensiblement au de-là de mes bornes ; en parlant des morts je m'approche trop des vivants, dont je blesserois la modestie par mes loüanges.

Pendant cet heureux renouvellement des lettres, Monsieur PELISSON presente un beau spectacle à la posterité. ARMAND, Cardinal de Richelieu, changeoit alors la face de l'Europe, & recüeillant les débris de nos guerres civiles posoit les vrais fondements d'une Puissance superieure à toutes les autres. Penetrant dans le secret de nos Ennemis, & impenetrable pour celuy de son Maistre, il remuoit de son cabinet les plus profonds ressorts dans les Cours Estrangeres, pour tenir nos voisins tousjours divisez. Constant dans ses maximes, & inviolable dans ses promesses, il faisoit sentir ce que peuvent la reputation du gouvernement, & la confiance des Alliez. Né pour connoistre les hommes, & pour les employer selon leurs talents, il les attachoit par le cœur à sa personne & à ses desseins pour l'Estat. Par ces puissants moyens il portoit chaque jour des coups mortels à l'imperieuse Maison d'Austriche qui menaçoit de son joug tous les païs Chrestiens. En mesme temps

il faisoit au dedans du Royaume la plus necessaire de toutes les Conquestes, domptant l'heresie tant de fois rebelle. Enfin (ce qu'il trouva le plus difficile,) il calmoit une Cour orageuse, où les Grands, inquiets & jaloux, estoient en possession de l'indépendance. Aussi le temps, qui efface les autres noms, fait croistre le sien, & à mesure qu'il s'éloigne de nous, il est mieux dans son point de veuë. Mais parmy ses penibles veilles il sceut se faire un doux loisir, pour se délasser par le charme de l'éloquence & de la poësie. Il receut dans son sein l'Académie naissante, un Magistrat éclairé & amateur des lettres en prit aprés luy la protection. LOUIS y a adjousté l'esclat qu'il répand sur tout ce qu'il favorise de ses regards. A l'ombre de son grand Nom, on ne cesse point icy de rechercher la pureté & la délicatesse de nostre langue.

Depuis que des hommes sçavants & judicieux ont remonté aux veritables regles, on n'abuse plus comme on le faisoit autrefois, de l'esprit & de la parole ; on a pris un genre d'escrire, plus simple, plus naturel, plus court, plus nerveux, plus précis. On ne s'attache plus aux paroles, que pour exprimer toute la force des pensées, & on n'admet que les pensées vrayes, solides, concluantes, pour le sujet où l'on se renferme. L'érudition autrefois si fastueuse ne se monstre plus que pour le besoin ; l'esprit mesme se cache, parce que toute la perfection de l'art consiste à imiter si naïvement la simple nature, qu'on le prenne pour elle. Ainsi on ne donne plus le nom d'esprit à une imagination ébloüissante ; on le réserve pour un genie réglé & correct qui tourne tout en sentiment, qui suit pas à pas la nature tousjours simple & gracieuse, qui ramene toutes les pensées aux principes de la raison, & qui ne trouve beau que ce qui est veritable. On a senti mesme en nos jours que le stile fleuri, quelque doux & quelque agreable qu'il soit, ne peut jamais s'élever au dessus du genre mediocre, & que le vray sublime dédaignant tous les ornemens empruntez, ne se trouve que dans le simple.

On a enfin compris, MESSIEURS, qu'il faut escrire, comme les Raphaëls, les Carraches, & les Poussins ont peint, non pour chercher de merveilleux caprices, & pour faire admirer leur imagination, en se joüant du pin-

ceau, mais pour peindre d'aprés nature. On a reconnu aussi que les beautez du Discours ressemblent à celles de l'Architecture. Les ouvrages les plus hardis & les plus façonnez du Gothique ne sont pas les meilleurs. Il ne faut admettre dans un édifice aucune partie destinée au seul ornement, mais visant tousjours aux belles proportions, on doit tourner en ornement toutes les parties necessaires à soustenir un édifice.

Ainsi on retranche d'un discours tous les ornements affectez qui ne servent ni à démesler ce qui est obscur, ni à peindre vivement ce qu'on veut mettre devant les yeux, ni à prouver une verité par divers tours sensibles, ni à remuer les passions qui sont les seuls ressorts capables d'interesser, & de persuader l'auditeur; car la passion est l'ame de la parole. Tel a esté, MESSIEURS, depuis environ soixante ans le progrez des Lettres que Monsieur PELISSON auroit dépeint pour la gloire de nostre siécle, s'il eust esté libre de continuer son Histoire de l'Académie.

Un Ministre attentif à attirer à luy tout ce qui brilloit, l'enleva aux Lettres, & le jetta dans les affaires. Alors quelle droiture, quelle probité, quelle reconnoissance constante pour son bien-faicteur! Dans un emploi de confiance il ne songea qu'à faire du bien, qu'à découvrir le merite, & à le mettre en œuvre. Pour monstrer toute sa vertu, il ne luy manquoit que d'estre malheureux. Il le fut, MESSIEURS. Dans sa prison éclaterent son innocence & son courage: la Bastille, devint une douce solitude, où il faisoit fleurir les Lettres.

Heureuse captivité, liens salutaires, qui réduisirent enfin sous le joug de la foy cet esprit trop indépendant. Il chercha pendant ce loisir dans les sources de la tradition dequoy combattre la verité; mais la verité le vainquit, & se monstra à luy avec tous ses charmes. Il sortit de sa prison honoré de l'estime & des bontez du Roy; mais ce qui est bien plus grand, il en sortit estant déja dans son cœur humble enfant de l'Eglise. La sincerité & le desinteressement de sa conversion luy en firent retarder la ceremonie, de peur qu'elle ne fust recompensée par une

place que ses talents pouvoient luy attirer, & qu'un autre moins vertueux que luy auroit recherchée.

Depuis ce moment il ne cessa de parler, d'escrire, d'agir, de répandre les graces du Prince pour ramener ses freres errants. Heureux fruit des plus funestes erreurs ! Il faut avoir senti par sa propre experience tout ce qu'il en couste dans ce passage des ténebres à la lumiere, pour avoir la vivacité, la patience, la tendresse, la délicatesse de charité, qui éclattent dans ses escrits de controverse.

Nous l'avons veu malgré sa défaillance se traisner encore aux pieds des Autels jusqu'à la veille de sa mort, pour celebrer, disoit-il, sa feste, & & l'anniversaire de sa conversion. Helas ! nous l'avons veu seduit par son zele & par son courage, nous promettre d'une voix mourante qu'il acheveroit son grand ouvrage sur l'Eucharistie. Oüy, je l'ay veu les larmes aux yeux, je l'ay entendu, il m'a dit tout ce qu'un Catholique nourri depuis tant d'années des paroles de la foy, peut dire, pour se preparer à recevoir les Sacrements avec ferveur. La mort, il est vray, le surprit, venant sous l'apparence du sommeil ; mais elle le trouva dans la preparation des vrais fidelles.

Au reste, MESSIEURS, ses travaux pour la Magistrature & pour les affaires de Religion que le Roy luy avoit confiées, ne l'empeschoient pas de s'appliquer aux belles Lettres pour lesquelles il estoit né. Sa plume fut d'abord choisie pour escrire le Regne present. Avec quelle joye verrons-nous, MESSIEURS, dans cette Histoire un Prince qui dez sa plus grande jeunesse acheve par sa fermeté ce que le grand Henry son ayeul osa à peine commencer ? LOUIS étouffe la rage du Duel alteré du plus noble sang des François. Il releve son autorité abbatuë, regle ses Finances, discipline ses troupes. Tandis que d'une main il fait tomber à ses pieds les murs de tant de Villes fortes aux yeux de tous ses Ennemis consternez, de l'autre il fait fleurir par ses bien-faits les Sciences & les beaux Arts, dans le sein tranquille de la France.

Mais que vois-je, MESSIEURS ? Une nouvelle conjuration de cent Peuples qui fremissent autour de nous pour assieger,

aſſieger, diſent-ils, ce grand Royaume comme une ſeule place. C'eſt l'Hereſie preſque deracinée par le zele de Louis qui ſe ranime, & qui raſſemble tant de Puiſſances. Un Prince ambitieux oſe dans ſon uſurpation prendre le nom de Liberateur. Il réünit les Proteſtants & il diviſe les Catholiques.

Louis ſeul pendant cinq années remporte des Victoires & fait des Conqueſtes de tous coſtez ſur cette Ligue qui ſe vantoit de l'accabler ſans peine & de ravager nos Provinces. Louis ſeul ſouſtient avec toutes les marques les plus naturelles d'un cœur noble & tendre, la Majeſté de tous les Rois, en la perſonne d'un Roy indignement renverſé du Troſne ; qui racontera ces merveilles, Messieurs?

Mais qui oſera dépeindre Louis dans cette derniere Campagne, encore plus grand par ſa patience que par ſa conqueſte. Il choiſit la plus inacceſſible place des Païs-bas, il trouve un rocher eſcarpé, deux profondes rivieres qui l'environnent, pluſieurs places fortifiées dans une ſeule, au dedans une armée entiere pour garniſon, au dehors la face de la terre couverte de troupes innombrables d'Allemands, d'Anglois, de Hollandois, d'Eſpagnols ſous un Chef accouſtumé à riſquer tout dans les batailles, la ſaiſon ſe deregle, on voit une eſpece de deluge au milieu de l'Eſté. Toute la nature ſemble s'oppoſer à Louis. En meſme temps il apprend qu'une partie de ſa Flote invincible par ſon courage, mais accablée par le nombre des Ennemis a eſté bruſlée, & il ſupporte l'adverſité, comme ſi elle luy eſtoit ordinaire. Il paroiſt doux & tranquille dans les difficultez, plein de reſſource dans les accidents impréveus, humain envers les Aſſiegez, juſqu'à prolonger un ſiége ſi perilleux pour épargner une Ville qui luy reſiſte & qu'il peut foudroyer. Ce n'eſt ny en la multitude de ſes Soldats aguerris, ny en la noble ardeur de ſes Officiers, ny en ſon propre courage, reſſource de toute l'armée, ny en ſes victoires paſſées qu'il met ſa confiance, il la place encore plus haut dans un azile inacceſſible qui eſt le ſein de Dieu meſme. Il revient enfin victorieux, les yeux baiſſez ſous la puiſſante main du Tres-haut, qui donne &

qui oste la victoire comme il luy plaist ; & ce qui est plus beau que tous les triomphes, il deffend qu'on le loüe.

Dans cette grandeur simple & modeste, qui est au dessus non seulement des loüanges, mais encore des évenements, puisse-t-il, MESSIEURS, puisse-t-il ne se confier jamais qu'en la vertu, n'écouter que la verité, ne vouloir que la justice, estre conneu de ses Ennemis (ce souhait comprend tout pour la Felicité de l'Europe) devenir l'Arbitre des Nations, aprés avoir gueri leur jalousie, faire sentir toute sa bonté à son Peuple dans une paix profonde, estre long-temps les delices du genre humain, & ne regner sur les hommes, que pour faire regner Dieu au dessus de luy.

Voilà, MESSIEURS, ce que Monsieur PELISSON auroit éternisé dans son Histoire. L'Académie a fourni d'autres hommes dont la voix est assez forte pour le faire entendre aux siecles les plus reculez ; Mais une matiere si vaste vous invite tous à escrire. Travaillez donc tous à l'envi, MESSIEURS, pour celebrer un si beau Regne. Je ne sçaurois mieux tesmoigner mon zele à cette Compagnie que par un souhait si digne d'elle.

RÉPONSE

DE MONSIEUR BERGERET

Secretaire du Cabinet du Roy, au discours prononcé par Monsieur l'Abbé De Fenelon le jour de sa reception.

MONSIEUR,

LE Public qui sçait combien l'Académie Françoise a perdu à la mort de Monsieur Pelisson, n'a pas plustost oüy nommer le Successeur qu'elle luy donne, qu'en mesme temps il l'a loüée de la justice de son choix, & de sçavoir si heureusement reparer ses plus grandes pertes.

Celle-cy n'est pas une perte particuliere qui ne regarde que nous. Toute la Republique des Lettres y est interessée, & nous pouvons nous asseurer que tous ceux qui les aiment regreteront nostre illustre Confrere.

Les ouvrages qu'il a faits en quelque genre que ce soit, ont tousjours eu l'approbation publique qui n'est point sujette à la flatterie, & qui ne se donne qu'au merite.

Ses poësies, soit galantes, soit morales, soit heroïques, soit Chrestiennes, ont chacune le caractere naturel qu'elles doivent avoir, avec un tour & un agrément que luy seul pouvoit leur donner.

C'est luy aussi qui pour faire naistre dans les autres, & pour y perpetuer, à la gloire de nostre Nation, l'esprit & le feu de la Poësie qui brilloit en luy, a tousjours donné depuis vingt ans, le prix des Vers qui a esté distribué par l'Académie.

Tout ce qu'il a escrit en Prose sur les matieres les plus differentes, a esté generalement estimé.

L'Histoire de l'Académie Françoise par où il a commencé, laisse dans l'esprit de tous ceux qui la lisent, un desir de voir celle du Roy qu'il a depuis escrite; & que dés lors on le jugea capable d'escrire.

Le Panegyrique du Roy qu'il prononça dans la place

où j'ay l'honneur d'estre, fut aussi-tost traduit en plusieurs langues, à l'honneur de la nostre.

La belle & éloquente Preface qu'il a mise à la teste des Oeuvres de Sarazin, si connuë & si estimée, a passé pour un chef-d'œuvre, en ce genre-là.

Sa Paraphrase sur les Instituts de Justinien, est escrite d'une pureté, & d'une élegance, dont on ne croyoit pas jusqu'alors que cette matiere fust capable.

Il y a dans les Prieres qu'il a faites, pour dire pendant la Messe, un feu divin, & une sainte Onction, qui marquent tous les sentimens d'une veritable pieté.

Ses ouvrages de Controverse, éloignez de toutes sortes d'emportemens, ont une certaine tendresse qui gagne le cœur de ceux dont il veut convaincre l'esprit, & la foy y est par tout inseparable de la charité.

Il avoit fort avancé un grand Ouvrage pour deffendre la verité du Mystere de l'Eucharistie, contre les faux raisonnements des Heretiques, c'est sur un Ouvrage si Catholique & si saint, que la mort est venuë le surprendre. Heureux d'avoir expiré, le cœur plein de ces pensées, & de ces sentimens!

Le plus grand honneur que l'Académie Françoise luy pouvoit faire, aprés tant de reputation qu'il s'est acquise, c'estoit, MONSIEUR, de vous nommer pour estre son Successeur, & de faire connoistre au Public que pour bien remplir la place d'un Académicien comme luy, elle a jugé qu'il en falloit un comme vous.

Je sçay bien que c'est faire violence à vostre modestie, que de parler icy de vostre merite; mais c'est une obligation que l'Académie s'est imposée elle-mesme, de justifier publiquement son choix : & je dois vous dire en son nom, que nulle autre consideration que celle de vostre merite personnel, ne l'a obligée à vous donner son suffrage.

Elle ne l'a point donné à l'ancienne & illustre Noblesse de vostre Maison, ny à la dignité & à l'importance de vostre employ; mais seulement aux grandes qualitez qui vous y ont fait appeller.

On sçait que vous aviez resolu de vous cacher tousjours au monde, & qu'en cela vostre modestie a esté trompée par

vostre charité ; car il est arrivé que vous estant consacré tout entier aux Missions Apostoliques, où vous ne pensiez qu'à suivre les mouvements d'une charité chrestienne, vous avez fait paroistre, sans y penser, une éloquence veritable, & solide, avec tous les talents, acquis & naturels qui sont necessaires pour la former.

Et quoy que ny dans vos Discours ny dans vos escrits, il n'y eust rien qui ressentist les Lettres profanes, on ne pouvoit pas douter que vous n'en eussiez une parfaite connoissance, au dessus de laquelle vous sçaviez vous élever, par la hauteur des Mysteres dont vous parliez, pour la conversion des Heretiques & pour l'édification des fidelles.

Ce ministere tout Apostolique par lequel vous vous éloigniez de la Cour, a esté principalement ce qui a porté le Roy à vous y appeller, ayant jugé que vous estiez d'autant plus capable de bien élever de jeunes Princes, que vous aviez fait voir plus de charité pour le salut des Peuples ; & dans cette pensée, il vous a joint à ce sage Gouverneur, dont la solide vertu a merité qu'il ait esté choisi pour un si grand employ.

Le Public apprit avec joye la part qui vous y estoit donnée ; parce qu'il sçait que vous avez toutes les vertus necessaires pour faire connoistre aux jeunes Princes leurs veritables obligations, & pour leur dire de la maniere la plus touchante, que rien ne peut leur estre plus glorieux, que d'aimer les Peuples & d'en estre aimé.

L'obligation de vous acquitter d'une fonction si importante, fit aussi-tost briller en vous, toutes ces rares qualitez d'esprit, dont on n'avoit veu qu'une partie dans vos exercices de pieté : Une vaste estenduë de connoissance en tout genre d'érudition, sans confusion & sans embarras : Un juste discernement pour en faire l'application & l'usage : Un agrément, & une facilité d'expression, qui vient de la clarté, & de la netteté des idées : Une memoire dans laquelle comme dans une Bibliotheque qui vous suit par tout, vous trouvez à propos les exemples, & les faits historiques, dont vous avez besoin : Une imagination de la beauté de celle qui fait les plus grands hommes dans tous les Arts, & dont on sçait par experience que la force, & la vivacité, vous rendent les choses aussi presentes,

qu'elles le sont à ceux mesmes qui les ont devant les yeux.

Ainsi vous possedez avec avantage tout ce qu'on pouvoit souhaiter, non seulement pour former les mœurs des jeunes Princes, ce qui est sans comparaison le plus important; mais encore pour leur polir & leur orner l'esprit, ce que vous faites avec d'autant plus de succés que par une douceur qui vous est propre, vous avez sceu leur rendre le travail aimable, & leur faire trouver du plaisir dans l'estude.

L'experience ne pouvoit estre plus heureuse qu'elle l'a esté jusques icy, puisque ces jeunes Princes, si dignes de leur naissance, la plus auguste du monde, sont avancez dans la connoissance des choses qu'ils doivent sçavoir, bien au-delà de ce qu'on pouvoit attendre, & ils sont desja l'honneur de leur âge, l'esperance de l'Estat, & le desespoir de nos Ennemis.

Celuy, de ces jeunes Princes que la providence a destiné à monter un jour sur le Throne, est un de ces genies superieurs qui ont un empire naturel sur les autres, & qui dans l'ordre mesme de la raison, semblent estre nez pour leur commander.

On peut dire que la nature luy a prodigué tous ses dons, vivacité d'esprit, beauté d'imagination, facilité de memoire, justesse de discernement, & c'est par là qu'il est admiré chaque jour, des Courtisans les plus sages, principalement dans les reparties vives & ingenieuses qu'il fait à toute heure, sur les differents sujets qui se presentent.

Jusqu'où n'ira point un si heureux naturel aidé & soustenu d'une excellente éducation? Il est desja si au-dessus de son âge, qu'en ne jugeant des choses, que par les choses mesmes, on ne croiroit jamais que les traductions qu'il a faites, fussent les ouvrages d'un jeune Prince de dix ans; tant il y a de bon sens, de justesse & de stile.

Quel sujet d'esperance & de joye pour tous ceux qui suivent les Lettres, de voir ce jeune Prince, qui se plaist ainsi à les cultiver luy-mesme, & qui dans un âge si tendre semble desja vouloir partager avec Cesar, la gloire que ce Conquerant s'est acquise par ses escrits.

Vous sçaurez, MONSIEUR, vous servir heureusement d'une si belle inclination, pour luy parler en faveu des Lettres ; pour luy en faire voir l'importance & la necessité, dans la politique ; pour luy dire que c'est en aimant les Lettres qu'un Prince les fait fleurir dans ses Estats ; qu'il y fait naistre de grands hommes, pour tous les grands emplois, & qu'il a tousjours l'avantage de vaincre ses Ennemis par le discours & par la raison ; ce qui n'est pas moins glorieux, & souvent beaucoup plus utile, que de les vaincre par la force & par la valeur.

Vous luy parlerez aussi quelquefois de l'Académie Françoise. Vous luy ferez entendre, qu'encore qu'elle semble n'estre occupée que sur les mots, il faut pour cela qu'elle connoisse distinctement les choses dont les mots sont les signes : Qu'il n'y a que les esprits naturellement grossiers, qui n'ont aucun soin du langage ; Que de tout temps les hommes se sont distinguez les uns des autres par la parole commo ils sont tous distinguez des animaux par la raison ; & qu'enfin l'establissement de cette Compagnie dans le dessein de cultiver la langue, a esté l'un des plus grands soins du plus grand Ministre que la France ait jamais eu ; par ce qu'il comprenoit parfaitement combien les choses dépendent souvent des paroles, & des expressions, jusques-là mesme que les choses les plus saintes & les plus augustes, perdent beaucoup de la veneration qui leur est deuë, quand elles sont exprimées dans un mauvais langage.

Ce seroit donc un grand avantage pour nostre siecle, audessus de tous ceux qui l'ont precedé ; si l'Académie Françoise, comme il y a lieu de l'esperer, pouvoit fixer le langage que nous parlons aujourd'huy & l'empescher de vieillir.

Ce seroit avoir servi utilement l'Eglise & l'Estat, si avec le secours d'un Dictionnaire, que le Public verra dans peu de mois, la langue n'estoit plus sujette à changer, & si les grandes actions du Roy, qui pour estre trop grandes, perdent beaucoup de leur éclat par la foiblesse de l'expression, n'en perdoient plus rien dans la suite, par le changement du langage.

Il est vray, que quoy qu'il arrive de nostre langue, la gloire de LOUIS LE GRAND ne perira jamais.

Le monde entier en est le depositaire ; & les autres Nations ne sçauroient escrire leur propre Histoire, sans parler de ses vertus & de ses conquestes.

On ne peut pas douter que sa derniere campagne ne soit desja escrite dans chacune des langues, de tant d'Armées differentes, qui s'estoient jointes pour le combattre, & qui l'ont veu triompher.

Il n'est pas non plus possible que l'histoire la plus estrangere & la plus ennemie, ne parle avec éloge, je ne dis pas seulement des grands avantages que nous avons remportez, je dis mesme de la perte que nous avons faites : car si les vents ont esté contraires au projet le plus sage, le mieux pensé, le plus digne d'un Roy, Protecteur des Rois ; & si quelques-uns de nos Vaisseaux sont peris faute de trouver un Port, ç'a esté aprés estre sortis glorieusement d'un Combat, où ils devoient estre accablez par le nombre, & aprés l'avoir soustenu avec tant de courage, tant de fermeté, tant de valeur, que la plus insigne victoire meriteroit moins d'estre loüée.

Le prodige de la prise de Namur peut-il aussi manquer d'estre escrit dans toutes ses admirables circonstances ? Desja long-temps avant que ce grand évenement estonnât le monde, nos Ennemis qui le croyoient impossible, avoient dit tout ce qui se pouvoit dire, pour le faire admirer encore davantage, aprés qu'il seroit arrivé. Ils avoient eux-mesmes publié par tout, que Namur estoit une Place imprenable ; ils souhaittoient que la France fust assez temeraire pour en entreprendre le Siege, & quand ils y virent le Roy en personne, ils crurent que ce sage Prince n'agissoit plus avec la mesme sagesse. Ils se réjoüirent publiquement d'un si mauvais conseil, qui ne pouvoit avoir, selon eux, qu'un malheureux succez pour nous.

C'estoit le raisonnement d'un Prince, qui passe pour un des plus grands Politiques du monde, aussi bien que de tous les autres Princes qui commandoient sous luy l'Armée ennemie. Et il faut leur rendre justice. Quand ils raisonnoient ainsi sur l'impossibilité de prendre Namur, ils raisonnoient selon les regles. Ils avoient pour eux toutes les apparences, la situation naturelle de la Place, les nouvelles deffenses que l'art y avoit ajoustées, une forte garnison au dedans, une

puissante

puissante Armée au dehors, & encore des secours extraordinaires qu'ils n'avoient point esperez : car il sembloit que les saisons dereglées, & les élemens irritez fussent entrez dans la Ligue. Les eaux des pluyes avoient changé les campagnes en marais, & la terre dans la saison des fleurs n'estoit couverte que de frimats. Cependant malgré tant d'obstacles, ce Namur imprenable a esté pris sur son rocher inaccessible, & à la veuë d'une armée de cent mille hommes.

Peut-on douter aprés cela que nos Ennemis mesmes ne parlent de cette Conqueste avec tous les sentiments d'admiration qu'elle merite ? Et puisqu'ils ont dit tant de fois qu'il estoit impossible de prendre cette Place, il faut bien maintenant qu'ils disent, pour leur propre honneur, qu'elle a esté prise par une Puissance extraordinaire qui tient du prodige, & à laquelle ne peuvent resister ny les hommes ny les élemens.

Mais de toutes les merveilles de ce fameux Siege, la plus grande est sans doute la constance heroïque & inconcevable, avec laquelle le Roy en a soustenu & surmonté tous les travaux. Ce n'estoit pas assez pour luy, de passer les jours à cheval, il veilloit encore une grande partie de la nuit ; & aprés avoir commandé à ses principaux Officiers d'aller prendre du repos, luy seul recommençoit tout de nouveau à travailler. Roy, Ministre d'Estat, & General d'Armée tout ensemble, il n'avoit pas un seul moment sans une affaire de la derniere importance ; ouvrant luy mesme les Lettres, faisant les responses, donnant tous les ordres, & entrant encore dans tous les détails de l'execution.

Quelle ample matiere a cette agissante vertu qui luy est naturelle, avec laquelle il suffit tellement à tout, que jusqu'à present l'Estat n'a rien encore souffert, par la perte des Ministres ! Ils disparoissent, & quittent les plus grandes places, sans laisser aprés eux le moindre vuide. Tout se suit, tout se fait comme auparavant, parce que c'est tousjours LOUIS LE GRAND qui gouverne.

Il revient enfin aprés cette heureuse conqueste au milieu de ses Peuples ; il revient faire cesser les craintes & les allarmes où ils estoient d'avoir appris qu'il entroit chaque jour si avant dans les perils, qu'un jeune Prince de son sang avoit esté blessé à ses costez.

Apeine fut-il de retour que les Ennemis voulurent profiter de ſon éloignement, mais ils connurent bien-toſt que ſon armée toute pleine de l'ardeur qu'il luy avoit inſpirée eſtoit une armée invincible.

Peut-on en avoir une preuve plus illuſtre & plus éclatante que le Combat de Steinkerque ? Le temps, le lieu, tout favoriſoit les Ennemis, & desja ils nous avoient enlevé quelques pieces de Canon, quand nos ſoldats indignez de cette perte, courant ſur eux l'eſpée à la main, renverſerent toutes leurs deffenſes, entrerent dans leurs rangs, y porterent l'épouvante & la mort, prirent tout ce qu'ils avoient de Canon, & remporterent enfin une Victoire d'autant plus glorieuſe, que les Ennemis avoient creu d'abord l'avoir gagnée.

Tous ces merveilleux ſuccés ſeront marquez dans l'Hiſtoire, comme les effets naturels de la ſage conduite du Roy, & des heroïques vertus par leſquelles il ſe fait aimer de ſes Sujets, d'un amour, qui en combattant pour luy, va tousjours juſqu'à la fureur : mais luy-meſme par un ſentiment de pieté & de Religion, en a rapporté toute la gloire à Dieu. Il a voulu que Dieu ſeul en ait eſté loüé, & il n'a pas meſme permis que ſuivant la couſtume, les Compagnies ſoient allées le complimenter ſur de ſi grands évenemens. Je dois craindre aprés cela de m'expoſer à en dire davantage, & j'adjouſteray ſeulement que plus ce grand Prince fuit la loüange, plus il fait voir qu'il en eſt digne.

DISCOURS

Prononcé le 15. Juin. 1693.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ BIGNON lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur le Comte de Bussi.

MESSIEURS,

La premiere grace qu'il vous a plû de me faire vous engage aujourd'huy à m'en accorder une nouvelle. Je sçay que pour me donner la place où je me voy, vous n'avez pas attendu ces longues, ces esclatantes preuves qui sollicitent d'ordinaire vos suffrages, & je me persuade aussi que vous n'attendez pas de moy un de ces Discours, dont l'éloquente reconnoissance doit faire esclater la justice de vostre choix. Comment apporterois-je icy des talens que je viens y chercher ? Je ne sçais encore que les admirer, & je ne veux me parer que de cette admiration vive & sincere qui m'a tenu lieu de merite auprés de vous. Me trompay-je, MESSIEURS ? N'est-ce pas à l'amour qui m'est naturel pour les Lettres que je dois l'honneur où vous m'appellez ? Vous avez sans doute voulu me recompenser de ce titre hereditaire, vous avez fait grace à la personne en faveur du nom. Peut-estre avez-vous apperceu que desja la juste ambition de ne pas degenerer m'engageoit en quelque commerce avec les sciences, & vous voulez bien ne me pas laisser ignorer plus long-temps celle qui donne la vie & la parole à toutes les autres.

Souffrez donc que je conçoive de douces esperances, que je m'occupe d'agreables idées. C'est en ces lieux où je me vois admis que je puise, pour la perfection des beaux Arts, l'esprit qui les anime, les tresors qui les enrichissent, des lumieres fecondes, des recherches polies, un sçavoir utile. Desormais je me verrai assis au milieu de cette élite de Sçavans, nouveaux Heros de l'empire des Lettres, qui

font revivre en nos jours ce qu'Athénes & Rome ont eu de plus merveilleux ; & qui par l'heureux assemblage de tant de genies differemment inspirez, presentent à la fois tout ce que nous pourrions envier à d'autres climats, à d'autres siecles. Icy se forme ce beau concert de Muses, serieuses, enjoüées ; severes, badines ; sçavantes, agreables, où tous les caracteres doivent entrer, où toutes les voix peuvent se faire entendre.

Vous le sçaviez, MESSIEURS, lorsque sans craindre l'ancienne antipathie des Lettres avec les Armes, avec la Cour, vous allastes y choisir l'illustre Académicien à qui j'ay l'honneur de succeder. Jamais Sçavant nourri dans le doux repos du Parnasse, eut-il plus de goust & plus d'érudition ? On a mille fois entendu vanter à la Renommée la politesse de son esprit, la delicatesse des pensées, un noble enjoüement, une naïveté fine, un tour tousjours naturel & tousjours nouveau, une certaine Langue qui fait paroistre toute autre langue barbare. Pour achever son éloge, dois-je adjouster qu'il a gemi de la gloire qu'il s'estoit acquise ? Et les loüanges que d'autres donneroient à ses ouvrages, dois-je les donner à l'Heroïque repentir qu'il en a marqué ? ou plustost ne puis-je pas esperer qu'un jour nous admirerons ces travaux qu'un âge plus meur luy conseilla ; & que cette Histoire, digne, s'il se peut, de l'auguste sujet à qui il consacroit ses veilles, luy conservera dans les siecles à venir une reputation aussi pure, que ses talens estoient singuliers ?

C'est parmi vous, MESSIEURS, qu'il découvrit ces routes qui menent à la solide gloire. Et qui peut mieux en instruire ? La monstrer aux hommes, l'asseurer aux Heros, voilà vostre partage & le noble employ que vous a destiné celuy, qui le premier forma cette celebre Compagnie. Comme il connoissoit le prix de l'Immortalité, il en voulut establir de fidelles depositaires. Qu'il joüisse à jamais de la part qu'il s'est si legitimement acquise dans les honneurs qu'il vous a chargez de rendre à la vertu. De ces mesmes mains dont il jettoit les fondemens de la grandeur de l'Estat, il éleva ceux de l'Académie. Depuis ces temps, nous avons veu leurs destinées marcher, si j'ose le dire, d'un pas égal, & les beautez de la Langue respondre aux prosperitez de la Nation.

Aujourd'huy, MESSIEURS, quel dépost vous est confié ! Que

Louis multiplie ses exploits, qu'il étende ses conquestes, c'est de vous que la Posterité exigera le sincere recit qui luy en est deu. Combien de Victoires signalées, combien de Paix plus glorieuses encore que les Victoires! combien d'entreprises reservées à sa Sagesse! combien de succez asseurez par ses vertus! Combien de grandeur! combien de bonté! Vous devez, Messieurs, raconter toutes ces merveilles. Pour moy, qu'il me soit permis de m'arrester à celle qui me touche de plus prés, à ces graces tousjours soustenuës par de nouvelles graces qu'il prodigue aux Muses; à cette tranquillité inesperée qu'il leur donne. Quand elles se verroient negligées aujourd'huy, seroient-elles en droit de se plaindre? Tant d'Ennemis, tant de Triomphes, justifieroient assez Louis envers elles. Mais quoy? Les titres pompeux de Conquerant luy feroient-ils oublier celuy de nostre Protecteur? (car je me haste de partager avec vous un tel honneur.) Pourroit-il oublier un nom qu'il ne dédaigna pas d'heriter d'un de ses Sujets? Sujet veritablement illustre, mais qui tiroit son plus grand esclat de sa fidelle obeïssance aux Loix de son maistre. Non, Messieurs, l'Europe entiere liguée contre Louis ne peut l'occuper tout entier. Il a des soins encore à donner à la protection des Lettres, & le seul trouble que leur puisse causer la guerre allumée de toutes parts, le seul qu'il ne leur peut épargner, c'est l'embarras de répondre à ses bienfaits.

Mais où me suis-je laissé emporter? Charmé de vostre bonheur, éblouï de vostre gloire; peut-estre trop sensible au plaisir nouveau de me trouver associé à l'un & à l'autre, j'ay presqu'oublié ma foiblesse, & tenté des sujets dignes de toute vostre élequence. Pardonnez, Messieurs, ces premiers transports. Le desordre où me jette l'honneur que vous m'avez fait, est le plus fidelle interprete des sentimens que vos bontez m'inspirent.

DISCOURS

Prononcé le mesme jour 15. Juin 1693.

PAR MONSIEUR DE LA BRUYERE, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur l'Abbé de la Chambre.

MESSIEURS,

IL seroit difficile d'avoir l'honneur de se trouver au milieu de Vous, d'avoir devant ses yeux l'Académie Françoise, d'avoir leu l'Histoire de son establissement, sans penser d'abord à celuy à qui elle en est redevable, & sans se persuader qu'il n'y a rien de plus naturel, & qui doive moins vous déplaire que d'entamer ce tissu de loüanges qu'exigent le devoir & la coustume, par quelques traits où ce grand Cardinal soit reconnoissable, & qui en renouvellent la memoire.

Ce n'est point un personnage qu'il soit facile de rendre ny d'exprimer par de belles paroles ou par de riches figures, par ces discours moins faits pour relever le merite de celuy que l'on veut peindre, que pour montrer tout le feu & toute la vivacité de l'Orateur. Suivez le regne de LOUIS LE JUSTE, c'est la vie du Cardinal de Richelieu, c'est son éloge, & celuy du Prince qui l'a mis en œuvre. Que pourrois-je ajouster à des faits encore recens & si memorables ? Ouvrez son testament politique, digerez cet ouvrage, c'est la peinture de son esprit, son ame toute entiere s'y développe, l'on y découvre le secret de sa conduite & de ses actions, l'on y trouve la source & la vray-semblance de tant & de si grands évenemens qui ont paru sous son administration, l'on y voit sans peine qu'un homme qui pense si virilement & si juste, a pû agir seurement & avec succés, & que celuy qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais escrit, ou a deu escrire comme il a fait.

Genie fort & superieur, il a sceu tout le fonds & tout le mystere du Gouvernement, il a connu le beau & le sublime du Ministere; il a respecté l'étranger, menagé les Couronnes, connu le poids de leur alliance. Il a opposé des alliez à des ennemis, il a veillé aux interests du dehors, à ceux du dedans, il n'a oublié que les siens. Une vie laborieuse & languissante, souvent exposée, a esté le prix d'une si haute vertu. Dépositaire des trésors de son Maistre, comblé de ses bienfaits, ordonnateur, dispensateur de ses Finances, on ne sçauroit dire qu'il est mort riche.

Le croiroit-on, MESSIEURS? Cette ame serieuse & austere, formidable aux ennemis de l'Estat, inexorable aux factieux, plongée dans la negociation, occupée tantost à affoiblir le parti de l'heresie, tantost à déconcerter une Ligue, & tantost à mediter une conqueste, a trouvé le loisir d'estre sçavante, a gousté les belles Lettres, & ceux qui en faisoient profession. Comparez-vous, si vous l'osez, au grand Richelieu, hommes dévoüez à la fortune, qui par le succez de vos affaires particulieres, vous jugez dignes que l'on vous confie les affaires publiques, qui vous donnez pour des genies heureux & pour de bonnes testes, qui dites que vous ne sçavez rien, que vous n'avez jamais leu, que vous ne lirez point, ou pour marquer l'inutilité des sciences, ou pour paroistre ne devoir rien aux autres, mais puiser tout de vostre fonds. Apprenez que le Cardinal de Richelieu a sceu, qu'il a leu, je ne dis pas qu'il n'a point eu d'éloignement pour les gens de Lettres, mais qu'il les a aimez, caressez, favorisez, qu'il leur a menagé des privileges, qu'il leur destinoit des pensions, qu'il les a réünis en une Compagnie celebre, qu'il en a fait l'Académie Françoise. Ouy, hommes riches & ambitieux, contempteurs de la vertu & de toute association qui ne roule pas sur les establissemens & sur l'interest, celle-cy est une des pensées de ce grand Ministre, né homme d'Estat, dévoüé à l'Estat, esprit solide, éminent, capable dans ce qu'il faisoit des motifs les plus relevez, & qui tendoient au bien public comme à la gloire de la Monarchie, incapable de concevoir jamais rien qui ne fust digne de luy, du Prince qu'il servoit, de la France à qui il avoit consacré ses meditations & ses veilles.

Il sçavoit quelle est la force & l'utilité de l'éloquence,

la puiſſance de la parole, qui aide la raiſon & la fait valoir, qui inſinuë aux hommes la juſtice & la probité, qui porte dans le cœur du ſoldat l'intrepidité & l'audace, qui calme les émotions populaires, qui excite à leurs devoirs les Compagnies entieres, ou la multitude. Il n'ignoroit pas quels ſont les fruits de l'Hiſtoire & de la Poëſie, quelle eſt la neceſſité de la Grammaire, la baſe & le fondement des autres ſciences, & que pour conduire ces choſes à un degré de perfection qui les rendiſt avantageuſes à la Republique, il falloit dreſſer le plan d'une Compagnie où la vertu ſeule fuſt admiſe, le merite placé, l'eſprit & le ſçavoir raſſemblez par des ſuffrages. N'allons pas plus loin; voila vos principes, MESSIEURS, & voſtre regle, dont je ne ſuis qu'une exception.

Rappellez en voſtre memoire, la comparaiſon ne vous ſera pas injurieuſe, rappellez ce grand & premier Concile, où les Peres qui le compoſoient eſtoient remarquables chacun par quelques membres mutilez, ou par les cicatrices qui leur eſtoient reſtées des fureurs de la perſecution, ils ſembloient tenir de leurs playes le droit de s'aſſeoir dans cette Aſſemblée generale de toute l'Egliſe. Il n'y avoit aucun de vos illuſtres Predeceſſeurs qu'on ne s'empreſſaſt de voir, qu'on ne montraſt dans les places, qu'on ne deſignaſt par quelque ouvrage fameux qui luy avoit fait un grand nom, & qui luy donnoit rang dans cette Academie naiſſante qu'ils avoient comme fondée. Tels eſtoient ces grands Artiſans de la parole, ces premiers Maiſtres de l'éloquence Françoiſe; tels vous eſtes, MESSIEURS, qui ne cedez ny en ſçavoir, ny en merite, à nul de ceux qui vous ont precedez.

L'un auſſi correct dans ſa langue que s'il l'avoit appriſe par regles & par principes, auſſi élegant dans les langues eſtrangeres, que ſi elles luy eſtoient naturelles en quelque idiome qu'il compoſe, ſemble touſjours parler celuy de ſon pays. Il a entrepris, il a fini une penible traduction, que le plus bel eſprit pourroit avoüer, & que le plus pieux perſonnage devroit deſirer d'avoir faite.

L'autre fait revivre Virgile parmi nous, tranſmet dans noſtre langue les graces & les richeſſes de la Latine, fait des Romans qui ont une fin, en bannit le prolixe & l'incroyable,

croyable, pour y substituer le vray-semblable & le naturel.

Un autre plus égal que Marot, & plus Poëte que Voiture, a le jeu, le tour & la naïveté de tous les deux; il instruit en badinant, persuade aux hommes la vertu par l'organe des bestes, éleve les petits sujets jusqu'au sublime; homme unique dans son genre d'écrire, tousjours original, soit qu'il invente, soit qu'il traduise, qui a esté au-delà de ses modeles, modele luy-mesme difficile à imiter.

Celuy-cy passe Juvenal, atteint Horace, semble créer les pensées d'autruy, & se rendre propre tout ce qu'il manie; il a dans ce qu'il emprunte des autres toutes les graces de la nouveauté, & tout le merite de l'invention; ses vers forts & harmonieux, faits de genie, quoy que travaillez avec art, pleins de traits & de poësie, seront leus encore quand la langue aura vieilli, en seront les derniers débris; on y remarque une Critique seure, judicieuse, & innocente, s'il est permis du moins de dire de ce qui est mauvais, qu'il est mauvais.

Cet autre vient aprés un homme loüé, applaudi, admiré, dont les vers volent en tous lieux & passent en proverbe, qui prime, qui regne sur la scene, qui s'est emparé de tout le theatre: il ne l'en dépossede pas, il est vray, mais il s'y establit avec luy, le monde s'accoustume à en voir faire la comparaison; quelques-uns ne souffrent pas que Corneille, le grand Corneille luy soit preferé, quelques autres qu'il luy soit égalé; ils en appellent à l'autre siecle, ils attendent la fin de quelques vieillards, qui touchez indifferemment de tout ce qui rappelle leurs premieres années, n'aiment peut-estre dans Oedipe que le souvenir de leur jeunesse.

Que diray-je de ce Personnage qui a fait parler si longtemps une envieuse Critique, & qui l'a fait taire, qu'on admire malgré soy, qui accable par le grand nombre & par l'éminence de ses talens; Orateur, Historien, Theologien, Philosophe; d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire; un deffenseur de la Religion, une lumiere de l'Eglise, parlons d'avance le langage de la posterité, un

Pere de l'Eglise, que n'est-il point? Nommez, MESSIEURS, une vertu qui ne soit pas la sienne.

Toucheray-je aussi vostre dernier choix si digne de vous? quelles choses vous furent dites dans la place où je me trouve! Je m'en souviens, & aprés ce que vous avez entendu, comment ose-je parler, comment daignez-vous m'entendre? Avoüons-le, on sent la force & l'ascendant de ce rare esprit, soit qu'il presche de genie & sans préparation, soit qu'il prononce un Discours estudié & oratoire, soit qu'il explique ses pensées dans la conversation: tousjours maistre de l'oreille & du cœur de ceux qui l'écoutent, il ne leur permet pas d'envier ny tant d'élevation, ny tant de facilité, de delicatesse, de politesse; on est assez heureux de l'entendre, de sentir ce qu'il dit, & comme il le dit; on doit estre content de soy si l'on emporte ses reflexions, & si l'on en profite: quelle grande acquisition avez-vous faite en cet homme illustre! à qui m'associez-vous!

Je voudrois, MESSIEURS, moins pressé par le temps & par les bien-seances qui mettent des bornes à ce discours, pouvoir loüer chacun de ceux qui composent cette Académie par des endroits encore plus marquez & par de plus vives expressions: toutes les sortes de talens que l'on voit répandus parmy les hommes, se trouvent partagez entre vous. Veut-on de diserts Orateurs qui ayent semé dans la chaire toutes les fleurs de l'éloquence, qui avec une sainte morale ayent employé tous les tours & toutes les finesses de la langue, qui plaisent par un beau choix de paroles, qui fassent aimer les solemnitez, les temples, qui y fassent courir, qu'on ne les cherche pas ailleurs, ils sont parmy vous: admire-t-on une vaste & profonde litterature qui aille foüiller dans les archives de l'antiquité, pour en retirer des choses ensevelies dans l'oubly, échappées aux esprits les plus curieux, ignorées des autres hommes; une memoire, une methode, une précision à ne pouvoir dans ces recherches s'égarer d'une seule année, quelquefois d'un seul jour sur tant de siecles, cette doctrine admirable vous la possedez, elle est du moins en quelques-uns de ceux qui forment cette sçavante Assemblée: si l'on est curieux

du don des langues, joint au double talent de sçavoir avec exactitude les choses anciennes, & de narrer celles qui sont nouvelles avec autant de simplicité que de verité, des qualitez si rares ne vous manquent pas, & sont réünies en un mesme sujet : si l'on cherche des hommes habiles, pleins d'esprit & d'experience, qui par le privilege de leurs emplois fassent parler le Prince avec dignité & avec justesse ; d'autres qui placent heureusement & avec succez dans les negociations les plus délicates, les talens qu'ils ont de bien parler & de bien écrire ; d'autres encore qui prestent leurs soins & leur vigilance aux affaires publiques, aprés les avoir employez aux judiciaires, tousjours avec une égale reputation ; tous se trouvent au milieu de vous, & je souffre à ne les pas nommer.

Si vous aimez le sçavoir joint à l'éloquence, vous n'attendrez pas long-temps, reservez seulement toute vostre attention pour celuy qui parlera aprés moy : que vous manque-t-il enfin ? vous avez des Ecrivains habiles en l'une & en l'autre Oraison, des Poëtes en tout genre de poësies, soit morales, soit chrestiennes, soit heroïques, soit galantes & enjoüées ; des imitateurs des anciens, des critiques austeres ; des esprits fins, délicats, subtils, ingenieux, propres à briller dans les conversations & dans les cercles ; encore une fois, à quels hommes, à quels grands sujets m'associez-vous ?

Mais avec qui daignez-vous aujourd'huy me recevoir, aprés qui vous fais-je ce public remerciment ? Il ne doit pas neanmoins, cet homme si loüable & si modeste, apprehender que je le loüe, si proche de moy il auroit autant de facilité que de disposition à m'interrompre, je vous demanderay plus volontiers à qui me faites-vous succeder ? à un homme qui avoit de la vertu.

Quelquefois, MESSIEURS, il arrive que ceux qui vous doivent les loüanges des illustres morts dont ils remplissent la place, hesitent, partagez entre plusieurs choses qui meritent également qu'on les releve, vous aviez choisi en Monsieur l'Abbé de la Chambre un homme si pieux, si tendre, si charitable, si loüable par le cœur, qui avoit des mœurs si sages & si chrestiennes, qui estoit si touché de Religion, si attaché à ses devoirs, qu'une de ses moin-

dres qualitez estoit de bien écrire ; de solides vertus qu'on voudroit celebrer, font passer legerement sur son érudition ou sur son éloquence ; on estime encore plus sa vie & sa conduite que ses ouvrages ; je préfererois en effet de prononcer le Discours funebre de celuy à qui je succede, plustost que de me borner à un simple éloge de son esprit : le merite en luy n'estoit pas une chose acquise, mais un patrimoine, un bien hereditaire, si du moins il en faut juger par le choix de celuy qui avoit livré son cœur, sa confiance, toute sa personne à cette famille, qui l'avoit renduë comme vostre alliée, puisqu'on peut dire qu'il l'avoit adoptée, & qu'il l'avoit mise avec l'Académie Françoise sous sa protection.

Je parle du Chancelier Seguier : on s'en souvient comme de l'un des plus grands Magistrats que la France ait nourri depuis ses commencemens. Il a laissé à douter en quoy il excelloit davantage, ou dans les belles Lettres, ou dans les affaires ; il est vray du moins, & on en convient, qu'il surpassoit en l'un & en l'autre tous ceux de son temps : homme grave & familier, profond dans les déliberations, quoy que doux & facile dans le commerce, il a eu naturellement ce que tant d'autres veulent avoir, & ne se donnent pas, ce qu'on n'a point par l'étude & par l'affectation, par les mots graves ou sententieux, ce qui est plus rare que la science, & peut-estre que la probité, je veux dire de la dignité ; il ne la devoit point à l'éminence* de son poste, au contraire, il l'a annobli, il a esté grand & accredité sans ministere, & on ne voit pas que ceux qui ont sceu tout réünir en leurs personnes, l'ayent effacé. Vous le perdistes il y a quelques années, ce grand Protecteur, vous jettastes la veuë autour de vous, vous promenastes vos yeux sur tous ceux qui s'offroient, & qui se trouvoient honorez de vous recevoir : mais le sentiment de vostre perte fut tel, que dans les efforts que vous fistes pour la reparer, vous osastes penser à celuy qui seul pouvoit vous la faire oublier, & la tourner à vostre gloire : avec quelle bonté, avec quelle humanité ce magnanime Prince vous a-t-il reçûs ! N'en soyons pas surpris, c'est son caractere, le mesme, MESSIEURS, que l'on voit éclater dans toutes les actions de sa belle vie, mais que

les ſurprenantes revolutions arrivées dans un Royaume voiſin & allié de la France, ont mis dans le plus beau jour qu'il pouvoit jamais recevoir.

Quelle facilité eſt la noſtre pour perdre tout d'un coup le ſentiment & la memoire des choſes dont nous nous ſommes veus le plus fortement imprimez ! Souvenons-nous de ces jours triſtes que nous avons paſſez dans l'agitation & dans le trouble, curieux, incertains quelle fortune auroient couru un grand Roy, une grande Reine, le Prince leur fils, famille auguſte, mais malheureuſe, que la pieté & la Religion avoient pouſſées juſqu'aux dernieres eſpreuves de l'adverſité, helas ! avoient-ils peri ſur la mer, ou par les mains de leurs ennemis, nous ne le ſçavions pas : on s'interrogeoit, on ſe promettoit reciproquement les premieres nouvelles qui viendroient ſur un évenement ſi lamentable ; ce n'eſtoit plus une affaire publique, mais domeſtique, on n'en dormoit plus, on s'éveilloit les uns les autres, pour s'annoncer ce qu'on en avoit appris : & quand ces Perſonnes royalles, à qui l'on prenoit tant d'intereſt, euſſent pû échapper à la mer, ou à leur patrie, eſtoit-ce aſſez ? Ne falloit-il pas une terre eſtrangere où ils puſſent aborder, un Roy également bon & puiſſant qui puſt, & qui vouluſt les recevoir ? Je l'ay veuë cette reception, ſpectacle tendre, s'il en fut jamais ! On y verſoit des larmes d'admiration & de joye : ce Prince n'a pas plus de grace lorſqu'à la teſte de ſes Camps & de ſes Armées il foudroye une Ville qui luy reſiſte, ou qu'il diſſipe les troupes ennemies du ſeul bruit de ſon approche.

S'il ſouſtient cette longue guerre, n'en doutons pas, c'eſt pour nous donner une paix heureuſe ; c'eſt pour l'avoir à des conditions qui ſoient juſtes, & qui faſſent honneur à la Nation, qui oſtent pour tousjours à l'ennemy l'eſperance de nous troubler par de nouvelles hoſtillitez. Que d'autres publient, exaltent ce que ce grand Roy a executé ou par luy-meſme, ou par ſes Capitaines, durant le cours de ces mouvemens dont toute l'Europe eſt ébranlée, ils ont un ſujet vaſte, & qui les exercera long-temps ; que d'autres augurent, s'ils le peuvent, ce qu'il veut achever dans cette campagne ; je ne parle que de ſon cœur, que de la pureté & de la droiture de ſes intentions ; elles ſont

connuës, elles luy échappent; on le felicite ſur des titres d'honneur dont il vient de gratifier quelques Grands de ſon Eſtat; que dit-il? qu'il ne peut eſtre content quand tous ne le ſont pas, & qu'il luy eſt impoſſible que tous le ſoient comme il le voudroit. Il ſçait, MESSIEURS, que la fortune d'un Roy eſt de prendre des Villes, de gagner des Batailles, de reculer ſes frontieres, d'eſtre craint de ſes Ennemis, mais que la gloire du Souverain conſiſte à eſtre aimé de ſes peuples, en avoir le cœur, & par le cœur tout ce qu'ils poſſedent. Provinces éloignées, Provinces voiſines! ce Prince humain & bien-faiſant, que les Peintres & les Statuaires nous défigurent, vous tend les bras, vous regarde avec des yeux tendres & pleins de douceur, c'eſt là ſon attitude: il veut voir vos Habitans, vos Bergers danſer au ſon d'une fluſte champeſtre ſous les ſaules & les peupliers, y meſler leurs voix ruſtiques, & chanter les loüanges de celuy qui avec la paix & les fruits de la paix leur aura rendu la joye & la ſerenité.

C'eſt pour arriver à ce comble de ſes ſouhaits, la felicité commune, qu'il ſe livre aux travaux & aux fatigues d'une guerre penible, qu'il eſſuye l'inclemence du ciel & des ſaiſons, qu'il expoſe ſa perſonne, qu'il riſque une vie heureuſe: Voila ſon ſecret, & les veuës qui le font agir; on les penetre, on les diſcerne par les ſeules qualitez de ceux qui ſont en place, & qui l'aident de leurs conſeils: je menage leur modeſtie, qu'ils me permettent ſeulement de remarquer, qu'on ne devine point les projets de ce ſage Prince, qu'on devine au contraire, qu'on nomme les perſonnes qu'il va placer, & qu'il ne fait que confirmer la voix du peuple dans le choix qu'il fait de ſes Miniſtres: Il ne ſe décharge pas entierement ſur eux du poids de ſes affaires, luy-meſme, ſi je l'oſe dire, il eſt ſon principal Miniſtre, tousjours appliqué à nos beſoins, il n'y a pour luy ny temps de relaſche, ny heures privilegiées: Desja la nuit s'avance, les Gardes ſont relevées aux avenuës de ſon Palais, les Aſtres brillent au ciel, & font leur courſe; toute la nature repoſe, privée du jour, enſevelie dans les ombres, nous repoſons auſſi; tandis que ce Roy retiré dans ſon baluſtre, veille ſeul ſur nous & ſur tout l'Eſtat: tel eſt, MESSIEURS, le Protecteur que

vous vous estes procuré , celuy de ses peuples.

Vous m'avez admis dans une Compagnie illustrée par une si haute protection : je ne le dissimule pas, j'ay assez estimé cette distinction pour desirer de l'avoir dans toute sa fleur & dans toute son integrité, je veux dire de la devoir à vostre seul choix, & j'ay mis vostre choix à tel prix, que je n'ay pas osé en blesser, pas mesme en effleurer la liberté par une importune sollicitation : j'avois d'ailleurs une juste deffiance de moy-mesme, je sentois de la repugnance à demander d'estre preferé à d'autres qui pouvoient estre choisis; j'avois crû entrevoir, Messieurs, une chose que je ne devois avoir aucune peine à croire , que vos inclinations se tournoient ailleurs, sur un sujet digne, sur un homme remply de vertus, d'esprit & de connoissances, qui estoit tel avant le poste de confiance qu'il occupe, & qui seroit tel encore s'il ne l'occupoit plus ; je me sens touché non de sa déference, je sçais celle que je luy dois, mais de l'amitié qu'il m'a tesmoignée, jusques à s'oublier en ma faveur : Un pere mene son fils à un spectacle, la foule y est grande , la porte est assiegée , il est haut & robuste, il fend la presse, & comme il est prest d'entrer, il pousse son fils devant luy qui sans cette précaution ou n'entreroit point , ou entreroit tard : Cette démarche d'avoir supplié quelques-uns de vous , comme il a fait, de vouloir détourner vers moy leurs suffrages , qui pouvoient si justement aller à luy, elle est rare, puisque dans ses circonstances elle est unique, & elle ne diminuë rien de ma reconnoissance envers vous, puisque vos voix seules tousjours libres & arbitraires donnent une place dans l'Académie Françoise.

Vous me l'avez accordée, Messieurs, & de si bonne grace avec un consentement si unanime, que je la dois & la veux tenir de vostre seule magnificence : Il n'y a ny poste, ny credit, ny richesses, ny titres, ny authorité, ny faveur qui ayent pû vous plier à faire ce choix , je n'ay rien de toutes ces choses , tout me manque. Un ouvrage qui a eu quelque succez par sa singularité, & dont les fausses, je dis les fausses & malignes applications pouvoient me nuire auprés des personnes moins équitables & moins éclairées que vous, a esté toute la mediation que j'ay employée

& que vous avez receuë, quel moyen de me repentir jamais d'avoir escrit.

RÉPONSE

DE MONSIEUR CHARPENTIER aux Discours prononcez par Monsieur l'Abbé Bignon, & Monsieur de la Bruyere, le jour de leur reception.

MONSIEUR,

Monsieur l'Abbé Bignon.

QUOY que nos applaudissemens vous puisse faire connoistre combien nous avons esté touchez de vostre éloquence, je doute qu'ils soient suffisans pour vous découvrir tout ce que nous pensons du bonheur de l'Académie, quand elle s'allie à un Nom aussi celebre que le vostre, & qu'elle entre en partage des grandes & glorieuses esperances où le merite doit vous élever. Nous vivons dans un siecle où il n'est pas permis à une Vertu extraordinaire de demeurer dans une fortune mediocre; Ce ne sera pas inutilement que vous possederez toute la Science qu'un homme puisse acquerir, sans en estre redevable à une vieillesse precipitée par les travaux assidus, & par les longues veilles. L'élevation & la facilité de vostre genie vous ont donné liberalement ce que les autres acheptent aux dépens de leur repos & de leur santé. Mais que dis-je, MONSIEUR, de vostre genie, c'est celuy de toute vostre Maison d'aimer les belles Lettres, & d'y exceller. Vostre Illustre Pere, aprés avoir esté longtemps l'Oracle du Parlement, est aujourd'huy l'un des Oracles du Sanctuaire du Prince; digne Fils & digne Successeur de Monsieur Bignon vostre ayeul. Il faudroit estre tout-à-fait étranger dans la litterature, pour ne pas connoistre le grand JEROSME BIGNON, ce celebre Avocat General au Parlement de Paris, si fameux par sa Sagesse, par son integrité, & par sa profonde Erudition. Ce fut dans un âge à peu prés pareil au vostre, qu'il publia ses excellentes Notes

Notes sur les Formules de Marculfe, que tous les Sçavans de l'Europe leurent avec admiration. Il n'avoit que dix neuf ans lorsqu'il presenta au Roy Henry IV. son Traité de l'Excellence des Rois & du Royaume de France : & ce sage Monarque qui receut son present avec de grandes marques d'estime, luy commanda de voir Monseigneur le Dauphin, qui depuis a esté Louis XIII. jugeant que les entretiens d'un jeune homme qui estoit desja si éclairé, ne pouvoient estre que tres-utiles au Prince que Dieu destinoit à la premiere Couronne de l'Univers. Toute sa vie a dignement répondu à ces grands commencemens. Il ne luy falloit pas un moindre Theatre que le Parlement de Paris, pour mettre en évidence les merveilleux talens dont le Ciel l'avoit pourveu. Il succeda en la Charge d'Avocat General à Monsieur Servin, qui s'y estoit acquis un grand nom. Ce qui arriva en cette rencontre, fit bien voir en quelle consideration Monsieur Bignon estoit alors. Messieurs du Clergé tenoient leur Assemblée à Paris, & ils pretendoient qu'un des Avocats Generaux devoit estre tousjours Ecclesiastique, pour avoir soin des interests de l'Eglise dans une Place si importante. Ils avoient à ce dessein preparé une Requeste pour presenter à Sa Majesté ; mais ayant sceu que Monsieur Bignon avoit esté pourveu de la Charge, ils n'en voulurent plus parler ; pleinement persuadez de sa probité & de son zele pour les droits de l'Eglise, dont il avoit donné tant de tesmoignages durant les cinq années qu'il avoit esté Avocat General au Grand Conseil. On a remarqué encore qu'il fut receu dans cette autre Charge avec une circonstance tout-à-fait honorable. Sa Doctrine & son Eloquence qui avoient merveilleusement éclaté lors qu'il avoit suivi le Barreau, & plaidé pour les particuliers, furent cause que Messieurs du Grand Conseil le receurent sans examen ; privilege que les Compagnies superieures accordent tres-rarement, & jamais qu'à des personnes tres-distinguées. L'éminence de sa nouvelle Dignité sembloit avoir augmenté ses forces. Que de penetration dans les affaires ; Que de justice dans ses decisions ; Que d'application à tous ses devoirs ? Peut-on donner assez de loüanges à un homme qui a bien voulu pour faire du bien aux autres, se devoüer tout entier à un employ si laborieux,

tandis qu'il pouvoit joüir en repos de sa propre vertu, qui est asseurément l'estat le plus proche de la supréme felicité. Et de vray, MESSIEURS, quel homme a jamais eu plus de sujet que luy de souhaiter de se posseder en paix; Son esprit estoit éclairé des lumieres de toutes les Sciences; il avoit leu tous les beaux Autheurs de l'une & de l'autre Langue; il n'y a point de parties de Mathematiques où il ne fust tres-profond; il estoit mesme entré dans tous les secrets de la Physique, au de-là de ce qu'on pourroit se l'imaginer. Un de nos plus celebres Jurisconsultes, & que la voix publique met parmi nos Scævoles & nos Papiniens, m'a dit qu'il avoit esté present à la premiere visite que Monsieur Descartes, ce fameux Autheur d'une nouvelle secte de Philosophie, rendit à Monsieur Bignon. L'entreveuë des hommes extraordinaires est tousjours accompagnée de circonstances memorables. Il m'a raconté que Monsieur Bignon l'ayant receu avec beaucoup de civilité & d'estime, ils entrerent en conversation sur ce nouveau systême de Monsieur Descartes, qu'il appelloit luy-mesme *son Roman de la Nature*. Il fut estonné que Monsieur Bignon au milieu de ses affaires eust leu ses Ecrits avec tant d'attention; mais quand il vit qu'il avoit penetré toutes les subtilitez de sa Geometrie, qu'il jugeoit luy-mesme la partie de ses Ouvrages la plus difficile, il ne put dissimuler sa surprise, & avoüa qu'il n'auroit jamais crû que personne eust pû si bien comprendre ses pensées, & s'en expliquer avec tant de netteté. Aprés cela, il est inutile de parler de la vaste connoissance qu'il avoit de l'Histoire ancienne, tant Profane qu'Ecclesiastique; de celle de nos derniers temps; des interests des Princes, de leurs Genealogies, de leurs Confederations; des mœurs des Peuples, & de leur Jurisprudence; car s'il sçavoit tant de choses, qu'il auroit pû se dispenser d'apprendre avec combien plus de soin s'estoit-il appliqué à celles qu'il estoit obligé de sçavoir; C'est pourquoi il n'avoit pas son pareil quand il falloit traitter à fonds des matieres de la Religion, des immunitez de l'Eglise, des prerogatives de la Couronne, resoudre les difficultez du Droit Civil & Canonique, concilier les differentes dispositions de nos Coustumes, & ramener toutes les questions aux premiers principes d'équité, qui sont les fondemens de toutes les Loix. C'est en ces occasions qu'il se faisoit un plaisir de répandre

Monsieur Isali.

les tresors de sa science ; & que l'on pouvoit dire de luy selon l'expression de l'Ecriture, *Qu'il n'avoit point travaillé pour luy seul ; mais pour tous ceux qui recherchent la verité.* Il n'y a jamais eu deux opinions sur son sujet, & le Grand Cardinal de Richelieu, dont le tesmoignage ne peut estre allegué dans cette Compagnie qu'avec veneration, & s'il faut ainsi parler, avec une espece de pieté, disoit, qu'il n'avoit connu que trois Hommes d'un sçavoir exquis, & d'une érudition surprenante, & il mettoit Monsieur Bignon dans ce Noble Triumvirat. Avec tant d'admirables qualitez, il en possedoit encore une incomparablement plus rare ; c'estoit une profonde Modestie, qui luy donnoit des sentimens de soy-mesme, assez semblables à ceux du Divin Socrate, qui aprés avoir esté declaré par l'Oracle d'Apollon le plus sçavant de tous les hommes, faisoit profession publique de ne rien sçavoir ; & c'est à peu prés dans ces mesmes termes que Monsieur Bignon s'estoit expliqué dans une Lettre qu'il écrivit à Monsieur de Marca, pour lors Archevesque de Thoulouse, & qui se trouve imprimée dans les Prologomenes de la seconde édition de Marculfe. *Mais*, dit-il, *Monsieur, pour me renfermer dans le neant de mon ignorance, je vous diray*, & le reste. Tant il est vray que les ames du premier ordre sont les moins enflées de leur merite, parce qu'elles se forment tousjours une idée de perfection où elles se défient de pouvoir jamais parvenir. Mais que puis-je adjouster, MESSIEURS, dans vostre esprit, à la reputation de ce grand Homme ? Il ne vous deviendra pas plus estimable par mon Discours, il me semble seulement qu'il vous doit devenir plus cher, & que quelques rayons de sa gloire vont rejaillir sur cette Compagnie, au moment que son petit Fils y vient prendre place. Il eust esté à souhaitter, MONSIEUR, que vous y fussiez venu plustost, afin que nous eussions pû profiter de vos Lumieres, en composant LE DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇOISE, qui vient d'estre achevé. C'est un Tresor inestimable pour les Estrangers & pour la France mesme. C'est l'Ouvrage cheri de l'Académie, s'il n'est point plustost vray de dire, que c'est l'Ouvrage de la Liberalité, de la Magnificence, & de la Protection toute-puissante que LOUIS LE GRAND a accordée à cette Compagnie, qui a eu besoin de tous ces secours pour con-

Vide quoniam non soli mihi laboravi, sed omnibus exquirentibus veritatem. *Eccli. c. 24. v. 47.*

duire à sa perfection une entreprise si difficile. SA MAJESTE' l'a bien voulu penser comme nous, puisqu'Elle ne s'est point lassée de nos retardements, & qu'Elle ne les a point imputez à nostre negligence. Veritablement, il nous seroit tres-desavantageux si l'on comparoit la rapidité des conquestes de ce Monarque, à la lenteur de ce travail. LOUIS LE GRAND a conquis plus de Villes en sept ou huit ans, que nous n'avons expliqué de mots en cinquante. Nous reprochera-t-on de n'avoir pû le suivre? Nous estoit-il permis de l'imiter? On a dit d'un ancien Orateur qu'il avoit esté plus long-temps à composer le Discours qu'il fit pour exhorter les Grecs à entreprendre la guerre contre le Roy de Perse, qu'Alexandre n'en avoit employé à conquerir les Estats de ce Prince, qui occupoient la meilleure partie de l'Asie. Les alleures des Heros & celles des autres hommes ne se ressemblent point. Les Heros passent, foudroyent, ravagent; ils volent plustost qu'ils ne marchent. Le commun des hommes vont pied à pied, c'est assez pour eux qu'ils arrivent au but où ils s'estoient proposez d'aller. Nous y voicy arrivez, MESSIEURS, malgré les malins augures de nos envieux, & c'est sous l'incomparable regne de LOUIS LE GRAND, que la Langue Françoise si long-temps & si faussement accusée d'estre inconstante & douteuse, va devenir fixe & asseurée. Ce Dictionnaire qui va paroistre en public en est un Portrait fidelle, qui en conservera éternellement la beauté, & qui l'empeschera de changer & de perir. Il y a une certaine fatalité qui joint ordinairement ensemble l'excellence des Armes & celle des Lettres, & qui fait que la Langue des Peuples est dans sa plus haute splendeur sous les regnes de leurs plus grands Rois. La Langue Grecque a esté dans son plus vif éclat sous l'Empire d'Alexandre; la Latine sous la Monarchie d'Auguste; cela ne nous doit-il pas faire conjecturer que la Langue Françoise est parvenuë aujourd'huy au dernier degré de sa perfection, sous le regne de LOUIS LE GRAND, qui est l'Alexandre & l'Auguste de la France. Mais, MESSIEURS, cette conjecture ne devient-elle pas une verité, quand on considere les precieux Ouvrages en tout genre de Litterature qui partent tous les jours de vos mains; tant de Traitez de Morale, de Politique, de Philologie; tant de Poëmes ingenieux, tant de

sublimes Panegyriques, où l'Eloquence étalle toutes ses richesses? L'agreable Satyre, MONSIEUR, que vous avez publiée depuis quelques années sur les mœurs de nostre siecle, est aussi un tesmoignage évident de l'excellence de nostre Langue. Vous nous donnez d'abord la traduction d'un Autheur celebre, qui nous a tracé une fidelle Image des vices & des vertus de l'Homme. Le style de vostre version est noble, facile, coulant, & répond bien aux graces de l'Autheur, que l'élegance de son Discours avoit fait surnommer le divin Parleur. On ne peut pas s'empescher, MONSIEUR, de vous admirer l'un & l'autre, luy pour avoir si bien representé les inclinations de la nature humaine, quoy qu'il ne soit pas l'Inventeur de cette maniere de peindre, dont il avoit trouvé un fameux essay dans le second livre de la Rhetorique d'Aristote; Vous, MONSIEUR, pour avoir manié le mesme sujet d'une façon toute nouvelle, & pour avoir exprimé des Caracteres qui ne sont point imitez des siens. Il a traité la chose d'un air plus Philosophique; il n'a envisagé que l'Universel, vous estes plus descendu dans le particulier. Vous avez fait vos portraits d'aprés Nature; luy n'a fait les siens que sur une idée generale. Vos Portraits ressemblent à de certaines personnes, & souvent on les devine; les siens ne ressemblent qu'à l'Homme. Cela est cause que ses Portraits ressembleront tousjours; mais il est à craindre que les vostres ne perdent quelque chose de ce vif & de ce brillant qu'on y remarque, quand on ne pourra plus les comparer avec ceux sur qui vous les avez tirez. Cependant, MONSIEUR, il vous sera tousjours glorieux d'avoir attrapé si parfaitement les graces de vostre modele, que vous laissiez à douter si vous ne l'avez point surpassé. C'est ainsi qu'il falloit examiner la question qui s'est émeuë depuis peu touchant les Anciens & les Modernes. Loin d'affecter une preference ambitieuse en faveur des Autheurs de nostre siecle, il falloit se contenter de les comparer avec les Autheurs des siecles passez, suivant les regles d'une Critique desinteressée, & appuyée de toutes les qualitez necessaires pour y réüssir; je veux dire d'une érudition profonde, d'une parfaite connoissance des Langues des Anciens, de leur histoire, de leur politique, de leurs mœurs, & de leur goust. Ainsi, au lieu de s'amuser à chercher dans leurs plus fameux Poëtes, & dans leurs plus cele-

Monsieur de la Bruyere.

bres Orateurs, des deffauts qui n'y sont point, il falloit chercher la perfection où elle se rencontre parmy les nostres, & en faire la comparaison; & peut-estre auroit-on trouvé que les Anciens ne nous laissent pas si loin derriere eux, que quelques-uns se l'imaginent. Car sans parler de mille inventions admirables qui ont esté descouvertes depuis deux cens ans, & qui ont échappé à la curiosité des Anciens : A ne considerer que les choses qui nous environnent dans ce moment mesme, & qui nous frappent les yeux; est-ce que ce magnifique bastiment du Louvre n'est pas aussi beau que leurs plus superbes bastimens? Est-ce que l'on n'entend pas presentement l'Art militaire aussi bien qu'eux? Est-ce que les Sieges de Luxembourg, de Mons & de Namur, ne sont pas aussi remarquables que ceux de Tyr, de Sagunte, ou de Carthage? Pourquoy n'y auroit-il que l'Eloquence & que l'Art de bien escrire où nous serions leurs inferieurs? C'est peut-estre parce que nous parlons une autre Langue que la leur? Mais cette objection n'est gueres à craindre, aprés que nous avons prouvé ailleurs, non seulement par raisonnement, mais par exemple, que nostre Langue peut donner aux Ouvrages de l'Esprit autant de force & de delicatesse que celle des Grecs où des Romains. C'est donc parce que nous concevons quelquefois les choses d'une autre maniere qu'eux, & que nous ne suivons pas servilement toutes les routes qu'ils nous ont tracées; mais cette objection est encore moins raisonnable, & jette quelque soupçon d'ignorance sur ceux qui s'en servent, puisque les Maistres mesmes de l'Eloquence ont enseigné que la perfection de cet Art n'est pas uniforme. *Y a-t-il rien de si different*, disoit Ciceron, *que Demosthene, Lysias, Hyperide, Eschine, Pourrez-vous vous attacher à l'un plustost qu'aux autres, puisqu'ils sont tous Eloquens? Pourrez-vous vous attacher à tous, puisqu'ils sont si dissemblables? O merveille de cet Art*, s'écrie-t-il, *où deux personnes peuvent estre dans le souverain degré de perfection sans se ressembler.* S'il est donc vray, MESSIEURS, que le but de l'Eloquence soit de persuader, de plaire, d'enlever l'esprit par le Discours; & s'il est vray encore, comme on l'experimente tous les jours, que nos Orateurs font la mesme chose, il est inutile de revoquer en doute s'ils sont éloquens, & plus inutile encore de disputer, s'ils le sont plus ou moins que les Anciens. J'aimerois autant

Dans le Livre intitulé *Deffense de la langue Françoise pour l'inscription de l'Arc de Triomphe.*
Et dans les deux volumes *de l'Excellence de la Langue Françoise.*

Ciceron Brut.o.

demander, si la Mer est aussi salée aujourd'huy que du temps de la Republique Romaine. Si le Soleil est aussi lumineux, si les Astres sont aussi brillans. Aprés quoy il faudra mettre en question, si les ressorts qui servent au mouvement des Globes celestes ne se sont point usez avec le temps, & si la machine du monde ne menace point ruine. Il n'y a rien de nouveau sous le Soleil. Les Siecles se suivent & se ressemblent. Il y a eu dans l'Antiquité des Siecles steriles en grands Personnages. Avant la guerre de Troye, la Grece estoit à demy barbare. Depuis Homere, le bel esprit y est entré, & y a regné long-temps; il est passé de-là en Italie, & s'y est conservé jusqu'à la ruine de l'Empire Romain. Aprés cela, il y a eu des Siecles d'aneantissement; point de Sciences, point de beaux Arts; ce n'a esté que confusion & que tenebres. Les vertus en un autre temps ont repris le dessus, tout ce qui a donné de l'esclat à l'Antiquité Illustre, s'est reproduit parmy nous par une Resurrection miraculeuse. L'esprit humain s'est réveillé de ce profond sommeil avec des nouvelles forces; il a eu honte de son assoupissement; il a esté chercher dans les bons Siecles des matieres dignes de son imitation; il les a trouvées; il en a senty la beauté, & a souvent esté plus loin que ce qu'il vouloit suivre. Il arrivera peut-estre une autre revolution, où nous retomberons dans nostre premier neant; où toutes les beautez qui nous charment s'évanouïront, où toutes les clartez qui nous environnent s'esteindront, & cette succession de lumiere & d'obscurité, image en grand de ce que la vicissitude du jour & de la nuit est en petit, durera peut-estre autant que le monde. Quoy qu'il en soit (car qui peut penetrer dans les abysmes de la Providence Divine) tandis que les belles Lettres fleurissent en France avec tant d'esclat; qu'elles sont cultivées avec tant de succez, qu'elles sont aimées des Peuples, honorées des favorables regards du Prince, mocquons-nous de ce vain dégoust des adorateurs de l'Antiquité, qui ne sont point encore contens de nostre Siecle, & qui luy preferent tousjours des Siecles évanoüis. D'ailleurs, soyons tousjours en garde contre l'injustice d'une préoccupation contraire, qui tend à payer de mespris ces fameux Anciens qui nous ont laissé dans leurs Ouvrages une idée de perfection accomplie, & qui ont eu jusqu'icy tant d'admirateurs, que c'est en quelque façon se revolter contre le genre humain, que de

se revolter contre l'authorité qu'ils ont acquise à si juste titre. C'est en gardant ce temperament entre les uns & les autres, qu'on peut mettre en paralelle les Anciens & les Modernes, & que ce qui auroit pû dégenerer en contestations odieuses & pleines d'aigreur, se peut tourner en Dissertations agreables, utiles, & mesme necessaires. Car enfin, MESSIEURS, il nous importe de connoistre par la comparaison avec les temps les plus heureux, quelle est la beauté du Siecle de LOUIS LE GRAND; de ce Siecle où nous voyons par tout de la grandeur, de la noblesse, de la vertu, un air de superiorité heroïque. Mais la marque la plus précise de nostre felicité, c'est l'avantage que nous avons de posseder ce grand Monarque, & de vivre sous son regne. Il est presentement à la teste de ses armées, pour asseurer le repos de la France, & achever d'enchaisner le demon qui s'oppose à la Paix de l'Univers; qui pourra resister à la Justice de ses Armes? Desja la Victoire se declare pour luy. L'Allemagne tremblante, reconnoist la main qui l'a tant de fois foudroyée. La prise de Heydelberg n'est que le prelude de ses Conquestes. Commencez donc de bonne heure, MESSIEURS, à cueillir les Lauriers dont vous luy devez faire des Couronnes. Faites un amas de ce qu'il y a de precieux pour honorer la vertu d'un Heros. N'espargnez rien dans un si juste devoir; que n'attend-on point de la varieté & de la magnificence de vos Concerts, quand vous entonnerez les Cantiques de son Triomphe?

DISCOURS

DISCOURS

Prononcé le 25. Aoust 1693.

PAR MONSIEUR DE LA LOUBERE, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur l'Abbé Tallemant l'aisné.

MESSIEURS,

L'ESPERANCE d'estre écouté favorablement, dont il est naturel de se flatter, quand on remercie, ne me rasseure point aujourd'huy. Je sçay que je parle dans le Sanctuaire de l'éloquence, & que je dois y remplacer un homme d'esprit & d'érudition, qui aimoit l'estude des langues, qui en sçavoit plusieurs, & qui s'estoit long-temps appliqué à l'élegance de la nostre.

Cependant je n'ay que des expressions simples pour vous remercier de l'honneur que vous m'avez fait. Elles demeureront également au dessous de ma reconnoissance, & de l'idée que j'ay de l'Académie Françoise, illustre par son origine, par elle-mesme, & plus encore par l'auguste protection du Roy.

L'eloquence, que vous vous estes proposée pour vostre objet principal, a esté dans tous les temps le charme & l'admiration des hommes. Mais je ne toucheray point à une matiere si riche, & qui perd son éclat en des mains moins habiles que les vostres. Il est aussi difficile de la connoistre, qu'il est rare de la posseder : Il n'appartient qu'aux genies les plus sublimes de bien dire ce qu'elle est : de définir ce goust délicat & sur, qui fait que nostre esprit est touché des ornemens & de l'élegance, mais qu'il ne se nourrit que d'une substance vraye & solide, & ne se laisse jamais surprendre par un son harmonieux de vaines paroles : de prescrire les bornes au de-là desquelles le feu de l'imagination n'a que de fausses lueurs ; & en un mot de nous apprendre quel

privilege portent avec eux les ouvrages, que le temps n'ose détruire.

L'Académie Françoise n'a pû se proposer un moindre but : toutes vos veilles, MESSIEURS, sont deuës à l'Immortalité. De quelle ambition plus noble & plus juste peut se flatter un homme de Lettres, dont les talens font honneur à sont siecle, & sont utiles à sa patrie, que de celle de faire vivre ses pensées & ses sentimens long temps aprés luy, à l'envi de ces hommes celebres de l'antiquité, dont les écrits n'ont peu estre emportez par le torrent des années ?

Ils nous instruisent, ces grands hommes, ils nous conseillent, ils nous plaisent, lors mesme qu'ils ne sont plus. Ils se mettent en possession de toute de nostre estime, de toute nostre créance. Nous nous imaginons les voir & les entendre. Ils nous racontent leur histoire, leur religion, leurs mœurs, leur politique, leurs estudes. Nous voyons jusques dans leurs Poësies, leurs opinions, & leurs affaires, aussi bien que leurs plaisirs. Les richesses qu'ils nous ont laissées sont immenses : les graces vivent & parlent dans leur stile.

L'art qui a produit ces chef-d'œuvres precieux, est vostre art : vous en possedez, MESSIEURS, tous les secrets ; & la plusgpart de vous en ont donné des preuves publiques, que l'antiquité la plus sçavante & la plus polie auroit avouées, & que la posterité la plus reculée fera gloire d'imiter.

C'est à vous à donner les regles de cet art sublime suivant vos anciens projets ; & toute la France impatiente vous les demande. Mais les plus justes proportions de l'Architecture, ses colomnes, ny ses voutes ne sçauroient empescher la chûte d'un edifice, dont les fondements sont mal posez : & les leçons qui forment les Orateurs & les Poëtes, seroient inutiles, si elles n'estoient preparées par celle de la Grammaire.

Sa simplicité apparente cache beaucoup de capacité & de profondeur. La seule explication des mots, qui n'en est qu'une partie, est une entreprise presque sans bornes. De combien de Langues mortes ou vivantes ne demande-t-elle pas la connoissance ? Quel goust exquis ne faut-il pas, pour sentir les graces & le pouvoir qu'un mot acquiert dans les

differentes manieres de le placer ? Et ce goust si rare de quelle attention sur le bon usage, de combien de lecture, de combien de compositions n'est-il pas le prix ? de combien de traductions ? car en traduisant nous enrichissons nostre langue de belles expressions, que les ouvrages que nous traduisons nous fournissent, & qui peuvent aisément perdre l'air étranger.

Representons-nous les soins d'un Jardinier habile & laborieux. Il arrache les plantes inutiles ; il conserve les bonnes, & les distribuë selon leur nature en des terroirs bas ou élevez : celles qu'il n'a pas, il les fait venir d'ailleurs : il ente les arbres, dont le fruit auroit naturellement un goust sauvage. C'est, MESSIEURS, une image imparfaite du grand & penible ouvrage que vous finissez.

Il est aisé de croire qu'une Compagnie moins éclairée que l'Académie Françoise, & moins asseurée de sa gloire, auroit rejetté une occupation beaucoup plus laborieuse qu'éclatante : mais vous sçaviez que la Grammaire est necessaire à tout le monde, que personne ne la neglige impunément, qu'une partie de l'opinion qu'on prend de nous, dépend de nostre langage, & que la connoissance exacte du fonds de la langue fournit à la Rhetorique & à la Poëtique les expressions propres, qui sont si essentielles à la beauté des Vers & de la Prose. De quoy serviroit une adresse singuliere à faire des Guirlandes, si l'on manquoit de fleurs, ou si l'on ne sçavoit faire le choix des plus belles ?

Mais j'oublie, MESSIEURS, que ce n'est pas à moy à relever l'utilité & la dignité de vos occupations ? Que ne puis-je faire parler les Nations qui ont le plus aimé la gloire, chez qui l'Eloquence & la Poësie faisoient l'ambition des plus habiles, & la Grammaire l'estude de tous ? Cesar mesme & Charlemagne n'ont-ils écrit de la Grammaire ? N'ont-ils pas eu l'ambition d'estre aussi grands Orateurs, que grands Capitaines ? Et le Cardinal de Richelieu, quelle passion n'a-t-il pas tousjours tesmoignée pour l'éloquence, & pour tout ce qui appartient à l'éloquence ?

Parmy les soins les plus vifs, & les succez les plus éclatans d'un Ministere, dont la réputation croistra tousjours, ce grand homme crut ne travailler qu'imparfaitement pour la gloire de cette puissante Monarchie, si par l'establissement

de l'Académie Françoise, il n'asseuroit pour jamais la beauté de nostre langue. Il sçavoit qu'un certain degré d'élegance marque dans une nation une superiorité de genie, que les Etrangers reverent, & par où les vaincus mesmes ont captivé souvent leurs fiers Vainqueurs.

Il sçavoit qu'une Langue qui plaist, s'insinuë aisément chez les Etrangers; & que les Nations estant plus separées l'une de l'autre par la diversité des Langues, que par les plus grands fleuves & par les plus hautes montagnes, c'est estendre en quelque maniere sa nation, qu'estendre sa Langue: Que si ce n'est faire des Conquestes, c'est peut-estre les preparer; comme c'est affermir & naturaliser ses nouveaux sujets. Mais comment nostre Nation de tout temps plus glorieuse par les choses qu'elle a executées, que par celles qu'elle a écrites, pouvoit-elle acquerir la vraye éloquence, & porter la Langue Françoise à toute la perfection dont elle est capable, s'il n'y avoit un corps tousjours subsistant, composé de personnes choisies, qui nous donnassent non seulement de bons preceptes, mais encore de bons modelles?

Dois-je dire de quel succez ces veuës ont esté desja suivies? personne ne l'ignore, MESSIEURS, le bruit en est répandu par tout où les belles Lettres sont estimées. La naissance de l'Académie Françoise fit naistre d'abord dans les meilleurs esprits du Royaume le zele de leur Langue naturelle. On écrivit moins en Latin: les sciences les plus relevées devinrent Françoises: les excellens Ecrivains de l'antiquité, & les meilleurs Autheurs étrangers commencerent à parler éloquemment en François.

Ces avantages achevoient de faire oublier à cette Compagnie les traverses, parmy lesquelles elle estoit née, & qui sont inévitables aux establissemens les plus utiles, lorsqu'ils ont de l'éclat: ils la rendoient tous les jours plus florissante, quand la mort trop prompte du Cardinal de Richelieu luy fit envisager de prés sa ruine entiere. Dans cet ébranlement dangereux, je la voy, MESSIEURS, qui cherche un appuy, & qui le trouve heureusement dans son propre sein. Ce fut le celebre Chancelier Seguier l'un de ses enfans, qui estant d'ailleurs la parole vivante, par laquelle l'autorité Royale s'expliquoit alors, sembloit avoir un droit naturel de recueïllir, & de proteger les Maistres de l'art de parler.

Mais un plus grand Protecteur estoit dû enfin à l'Académie Françoise. Il merite plus que personne cette loüange qui semble vous estre plus propre que toutes les autres, je veux dire, celle de bien parler : & personne n'a plus d'interest que luy à proteger non seulement l'éloquence, puisqu'elle luy est si naturelle, mais encore tous les autres arts, qu'on employe à conserver la memoire des grands hommes.

C'est sous ces yeux, c'est dans ce Palais auguste que vostre application s'est redoublée. En mesme temps l'émulation s'est reveillée jusqu'aux extremitez du Royaume : les Académies se sont multipliées dans les Provinces, & la Langue Françoise est aujourd'huy en un si haut lustre, qu'on se fait honneur de la parler dans la pluspart des Cours de l'Europe, & que nos Livres sont avidement recherchez, mesme parmy les Nations les plus jalouses, & les plus ennemies de la nostre.

Tels sont les progrez que nostre Langue doit desja à l'establissement de cette illustre Compagnie, & que cette Compagnie elle-mesme fait gloire de devoir principalement à la protection du Roy. C'est au Roy, MESSIEURS, que vous rapportez toutes les loüanges qu'on vous donne. Eh ! à quoy ne m'engageroient aujourd'huy ses vertus heroïques, ses actions immortelles, & l'attention que vous me donnez, si j'avois assez de force pour suivre en cela & vostre zele & le mien ? Mais soit que je regarde ce grand Prince portant au dehors & de toutes parts la terreur de ses Armes contre une Ligue formidable, soustenant seul les droits des Rois, & ceux des Autels : soit que je le regarde au dedans gouvernant un grand Royaume, comme une seule famille, aimant ses Sujets autant qu'il en est aimé : Soit que je le considere en luy-mesme, juste, pieux, genereux, moderé, tousjours prest à cesser de vaincre & de conquerir, pour embrasser une paix équitable, tousjours plus grand que sa fortune ? je le perds bientost de veuë, mes foibles regards ne le peuvent suivre. Loüeray-je en luy le Roy, le Capitaine, l'honneste homme, l'homme religieux, ou ce tout ensemble qui fait le grand homme? Tesmoin du bruit de son nom jusqu'à l'autre extremité de la terre, diray-je la haute opinion que les Nations les plus éloignées, comme les plus proches, ont de sa puissance & de ses vertus ? Je sens, MESSIEURS, je sens combien mon ambition seroit flattée d'une si belle entreprise, mais je sens

aussi combien ma foiblesse s'en trouveroit accablée. A peine toute vostre éloquence y suffira-t-elle.

RÉPONSE

DE MONSIEUR L'ABBÉ DE DANGEAU, au Discours prononcé par Monsieur de la Loubére, le jour de sa reception.

MONSIEUR,

Il y a long-temps que nous souhaitions de vous voir parmi nous, vous le sçavez, & c'est avec beaucoup de joye que nous vous y recevons aujourd'huy : Nous connoissons en vous toutes les qualitez qui peuvent faire un bon Académicien, & un Confrere d'un commerce aisé & agreable, toutes les qualitez necessaires pour nous consoler de la perte d'un homme d'esprit, d'érudition & de merite, dont vous remplissez la place.

Nous nous souvenons avec plaisir de ces Vers tant chantez vos premiers amusemens, où la vivacité & la delicatesse des pensées nouvelles estoient soustenuës par la noblesse de l'expression.

Et lorsque pour executer les Ordres du Roy, vous avez esté jusques aux extremitez de la terre, avec quel soin, quelle exactitude, n'avez-vous pas remarqué tout ce qui merite la curiosité ? vos observations sont si exactes, si justes, que quiconque lira vos Ouvrages avec attention, apprendra des choses bien ignorées, & connoistra parfaitement la Religion, le gouvernement, les mœurs de la pluspart de ces Nations, que tant de Mers separent de nous.

Vous vous estes estudié particulierement à discerner les differentes manieres de penser des hommes ; & pour y mieux réüssir, vous avez approfondi leurs differentes manieres de parler. Nous en profiterons, MONSIEUR, & par vostre moyen nous ferons servir à la perfection de nostre Langue, les beautez & mesme les deffauts des Langues les plus étrangeres.

L'Académie en vous associant, s'approprie tout ce

qui vous appartient, & les connoissances que vous avez acquises luy aideront à se bien acquiter de ses devoirs. Elle est chargée de tout ce qui regarde l'art de la parole; & pendant que les Conquestes du Roy & l'éclat de sa Gloire, donnent à nostre Langue une si grande estenduë, qu'elle est à present la Langue de presque toutes les Nations, il veut que nous travaillions à tout ce qui la peut perfectionner, à tout ce qui en peut donner une connoissance exacte & parfaite.

Dans ce dessein nous taschons à bien faire connoistre l'idée qu'un mot, qu'une façon de parler presente à l'esprit, ses veritables sens & les justes bornes de sa signification. Nous remarquons ces differences délicates, qui se rencontrent quelquefois entre deux mots qui paroissent signifier la mesme chose. Nous distinguons avec soin les manieres de parler, qui sont de l'usage ordinaire de la Langue, les propres, les figurées, celles qui sont reservées pour la Chaire ou pour le Barreau, pour la Poësie ou pour le stile élevé; celles qui passent dans la conversation, celles mesmes qui n'ont d'usage que parmy le peuple. Car pourquoy banirions-nous de la Langue, des mots qui en sont veritablement, sous pretexte qu'ils ne sont pas assez nobles pour paroistre dans les Poëmes, dans les Sermons ou dans les Panegyriques.

Voila, MONSIEUR, quelles sont nos occupations, toute l'Europe est en armes, & nous vivons tranquilles dans le Palais de nostre Auguste Protecteur. Au titre le plus grand que la naissance puisse donner, au titre de Roy de France, il pouvoit joindre tous les titres que ses Vertus luy ont acquis, de Vainqueur des Nations, de Pacificateur du monde, d'appuy des Rois, de deffenseur de l'Eglise; il y a bien voulu joindre celuy de Protecteur de l'Académie Françoise, & nous le voyons dans ses Medailles.

Il veut bien estre nostre Protecteur, ayons la hardiesse de le prendre pour nostre modele, imitons en luy le juste usage qu'il sçait faire de la parole; il ne dit jamais rien d'inutile; il n'obmet jamais rien de necessaire; il proportionne si heureusement les termes dont il se sert, aux temps, aux lieux & aux personnes, qu'il paroist que la Langue Françoise est tousjours preste à luy fournir toutes ses richesses & toutes ses graces.

Nous aurions besoin de la force & de la justesse de ses ex-

pressions, pour parler dignement des grands objets qui se presentent à nous de toutes parts.

Un Prince ambitieux sçait reünir les interests les plus opposez, sçait allier toutes les Religions ; & pour soustenir son crime, sçait mettre en œuvre de grandes Vertus : Vaincu en tant d'occasions, il veut faire de nouveaux efforts cette campagne. Il rappelle des extrémitez de la Hongrie, un General fameux contre les Ottamans, & le regarde comme la ressource de l'Allemagne. Il fait marcher cent mille hommes en Flandre : Ses Flottes formidables doivent en même temps porter le fer & le feu sur toutes nos Costes. Il fait passer en Italie les Trésors de l'Angleterre, & promet d'envoyer une Flotte à ce jeune Prince qu'il a seduit, à qui il a fait oublier la sage Politique de ses ayeuls, qui ne voyoient leur grandeur que dans leur attachement à la France.

Ces mesures paroissent bien prises, mais le Roy les a bientost déconcertées. Aprés avoir fait par luy-mesme tant d'heroïques actions, il fait la guerre par ses Lieutenans ; il est dans le centre de son Estat, pour donner le mouvement à un si grand Corps.

Semblable au Soleil, qui placé dans le centre du monde, selon la sage & ingenieuse Philosophie des derniers siecles, sans se mouvoir, donne à tout ce qui l'environne le mouvement & la vie.

C'est dans ce repos tousjours agissant, que le Roy donne des Ordres qui sont tousjours suivis de la victoire : C'est de-là qu'il répand son esprit d'activité & de valeur sur ses Generaux & sur ses Soldats ; il met toutes nos Costes en seureté, & dissipe les Projets d'une Descente que nos Ennemis attendent depuis si long-temps. Nous emportons des Places en Espagne, en Allemagne : Le Vainqueur de Philisbourg paroist sur le Rhin, rien ne s'oppose à son passage, la terreur marche devant luy, & les Peuples estonnez viennent implorer sa clemence & demander sa protection.

Une Flotte chargée des richesses de ces deux puissantes Nations, qui chacune en particulier prétendoit autrefois l'Empire de la mer. Cette Flotte, l'esperance de tant de familles ennemies, est prise, brullée, dissipée, & tous les jours nous apprenons les suites heureuses d'une victoire qui ne nous a point cousté de sang.

Les

Les rives de la Meuse que le grand évenement de la derniere Campagne rendra celebres dans tous les siecles, servent encore de theatre à nos Exploits ; la difficulté des lieux, la force des retranchemens, animent nos Generaux & nos Soldats. En vain nos ennemis se croyent en seureté ; on les attaque de toutes parts, les Princes du Sang de France donnent l'exemple, tout est forcé, tout est renversé, la Victoire est complette, & la Flandre effrayée craint encore un nouveau coup de foudre.

Mais où m'emporte la veuë de tant de grands succez ? J'oublie que plus ce grand Prince merite les loüanges, plus il les évite. C'est, MESSIEURS, le sujet que l'Académie avoit donné pour le prix de Poësie ; vous allez entendre la lecture des Pieces de Prose & de Vers qui ont remporté les Prix.

DISCOURS

Prononcé le 12. Novembre 1693.

PAR MONSIEUR DU BOIS, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de Novion Premier President au Parlement.

MESSIEURS,

S'IL est vray que rien n'est plus capable de flatter la vanité des hommes, que ce qui peut donner quelque opinion de leur esprit, à quoy m'exposez-vous aujourd'huy ; & qui pourroit ne se pas laisser prevenir en ma faveur, lors qu'on me voit élevé par vos suffrages, à ce qui est regardé de tout le monde, comme la plus haute récompense du merite de l'esprit ? Moy-mesme, quoy que je n'aye que trop de quoy opposer, en cette occasion, aux illusions de l'amour propre, je sens qu'elles me seduisent ; & j'oublie ce que je suis, pour peu que je laisse aller mon attention à l'honneur que vous me faites.

J'en connois tout le prix, MESSIEURS, & qui pourroit ne le pas connoiſtre ? Vous m'aſſociez à tout ce qu'il y a de plus diſtingué, par la ſublimité du genie, par tous les talens de l'Eloquence, par toutes les graces de la Poëſie, par tous les treſors de l'Erudition. Vous m'admettez dans une Compagnie illuſtrée par les plus éminentes dignitez de l'Egliſe & de l'Eſtat, dont les déciſions paſſent par des bouches dignes de prononcer les Oracles des Conciles ; & où vous voyez à coſté de vous, ce que l'Egliſe de France ſe tient honorée d'avoir à ſa teſte.

Tel eſt aujourd'huy, MESSIEURS, l'éclat de l'Académie Françoiſe ; & l'on ne pouvoit moins augurer de l'eſtabliſſement d'une Compagnie, receuë dés ſa naiſſance dans le ſein du grand Cardinal de Richelieu, dont elle a partagé avec l'Eſtat l'application & les ſoins, recuëillie, aprés ſa mort, par un Chancelier d'un merite égal à ſa dignité ; & enfin adoptée par le Roy meſme, qui a bien voulu s'en declarer le Protecteur, & qui en a eſtabli le ſiege juſques dans le ſanctuaire de la Majeſté Royale ; & c'eſt où je me trouve au milieu de vous.

Il ſemble, MESSIEURS, qu'on ne pouvoit rien adjouſter à un tel honneur : mais vous le rehauſſez encore, en me donnant une place où à peine puis-je ſouſtenir de me voir ; quand je penſe que vous l'avez veuë remplie par un illuſtre Magiſtrat, d'un merite qui l'avoit élevé juſqu'au faiſte du plus Auguſte tribunal de la Juſtice, d'un nom en poſſeſſion des plus hautes dignitez de l'Epée, auſſi-bien que de la Robe ; d'une fidelité hereditaire * & inviolable pour ſon Roy, dans les temps les plus difficiles ; d'un eſprit aiſé ; d'une éloquence vive & conciſe ; d'une capacité proportionnée à la grandeur de ſes emplois ; & dont les changemens de fortune n'ont ſervi qu'à faire voir, qu'il poſſedoit également, & les vertus de la vie privée, & celles de la Magiſtrature.

* Mr le Preſident de Blanc-Meſnil, ayeul de M. de Novion, fut ſur le point d'eſtre immolé à la fureur de la ligue, avec M. le Preſident Briſſon.

Voilà, MESSIEURS, ce que vous faites aujourd'huy pour moy, & à quoy l'unité de vos ſuffrages adjouſte encore un prix, qu'à peine le plus haut merite auroit oſé ſe promettre ; & qui me rend redevable à chacun de vous en particulier, de l'honneur que je reçois de cette illuſtre Compagnie.

Mais autant qu'il est aisé de voir ce que je vous dois, autant est-il difficile d'exprimer ce que je sens. Ce n'est que de vous, MESSIEURS, qu'on peut apprendre à s'expliquer dignement sur un tel sujet ; & pour le faire d'une maniere qui eust quelque proportion avec ma reconnoissance, il faudroit que j'eusse esté parmi vous assez de temps, pour prendre quelque chose de vostre esprit, & que par vos sçavantes instructions, j'eusse desja fait quelque progrés dans cet art dont vous estes les maistres, qui sçait égaler la force des paroles à toute la vivacité des sentimens, aussi-bien qu'à la hauteur des pensées les plus sublimes.

Jusques-là, MESSIEURS, n'attendez rien de moy, qui puisse, ny respondre à ce que vos bontez me font sentir, ny justifier vostre choix. On n'en devient digne que parmy vous, & ce sont vos leçons & vos exemples, qui achevent le merite de ceux que vous élevez jusqu'à vous ; comme c'est la main du Statuaire, qui donne le dernier prix à la matiere sur quoy il travaille, quelque riche qu'elle pust estre par elle-mesme.

Contentez-vous donc, MESSIEURS, d'un esprit docile, & attentif à toutes les rares productions qu'on voit partir de vos mains ; & au soin que vous prenez de cultiver cette éloquence, qui vous a esté confiée pour la porter à sa plus haute perfection.

Combien avez-vous desja fait pour elle, & que ne vous doit-elle point ? Vos premiers soins ont esté employez à perfectionner nostre Langue ; & comme tout l'art de l'Eloquence ne sçauroit non plus rien tirer d'une langue informe & grossiere, que le plus excellent Musicien, d'un instrument ingrat & sans harmonie, vous y ayez pourveu, MESSIEURS ; & non contens d'avoir purgé la Langue Françoise de tout ce qu'elle avoit encore de grossier, vous en avez fait une Langue de ressource, & capable de soustenir toutes les entreprises de l'éloquence. La preuve en est dans vos Ouvrages ; & c'est là qu'elle se fait voir dans ce haut point de pureté, de force, de noblesse & de delicatesse, où vous l'avez portée ; & qui luy fait rendre par toutes les Langues vivantes, un hommage qui ne pouvoit estre mieux marqué que par l'hon-

neur qu'on se fait dans toutes les Cours de l'Europe, de la sçavoir & de la parler.

Que restoit-il aprés cela, que de la fixer dans l'estat où vous l'avez mise, & de luy assurer l'immortalité? Et c'est ce que vous avez trouvé moyen de faire; en opposant pour barriere à tout ce qui auroit pû l'alterer, ce fameux Dictionnaire qui est sur le point de voir le jour, & qui n'a rien de vulgaire que le nom.

Mais ce que vous avez fait pour la langue, n'est que la moindre partie de ceque l'Eloquence vous doit.

Vous en avez banny ces affectations pueriles, qui estoient comme ses jouëts dans l'enfance où vous l'avez trouvée, & tout ce faste d'érudition, qui n'estoit qu'un supplément à la disette des pensées.

Vous luy avez osté cette vaine parure de grands mots, qui entretenoit la fausse idée qu'on s'en estoit faite au commencement de ce siecle; & vous l'avez reduite à cette noble simplicité, qui seure de son prix & de son merite, dédaigne tous les ornemens estrangers.

Enfin vous nous avez appris, que pour parler éloquemment, il ne faut que sçavoir la Langue, & bien penser; & que le discours le plus parfait, est celuy ou la sublimité & la continuité des pensées, laisse le moins faire d'attention aux paroles; & que la seule necessité de passer par les sens, pour aller à l'esprit, rend different du langage des Anges.

Voilà, MESSIEURS, ce qu'on attendoit de l'establissement de cette sçavante Académie; & à quoy vous ayez si parfaitement respondu.

Aussi n'y avoit-il qu'une éloquence toute de choses, qui fust digne d'estre employée pour la gloire d'un Roy, dont les grandeurs réelles, solides & naturelles n'ont pas besoin que les paroles leur prestent rien; & dont le panegyrique le plus achevé est le simple narré de sa vie.

Bien loin de chercher à relever l'éclat de ses actions, par les secours de l'éloquence, on n'est en peine que de le temperer jusqu'à la portée de nos yeux. Et quels yeux ne seroient éblouïs, de ce que le zele & l'amour de sa Religion, autant que le soin de la gloire & de son Estat luy font faire, pour rompre les efforts d'une ligue, qui par une espece d'en-

chantement a ſceu réünir tant d'intereſts oppoſez & de Religions differentes, & ſoûlever contre luy preſque toutes les Puiſſances de l'Europe ? Mais à quoy a-t-elle ſervy, qu'à tirer la valeur du Roy de la contrainte où ſa moderation la tenoit depuis long-temps, & à faire voir par les Conqueſtes qu'il fait ſur tant d'Ennemis aſſemblez, ce qu'il pouvoit contre chacun?

Combien de ſuccez ſur Terre & ſur Mer dans cette derniere Campagne ? Combien de Villes conquiſes ? Combien de Batailles gagnées ? Et quelle Victoire plus glorieuſe & plus complette, que celle que le Roy vient de remporter en Piedmont ? En quel eſtat reduit-elle un Prince, qui fier d'une Puiſſance empruntée, a oſé ſe meſurer à celle de noſtre Maiſtre ? Heureux, ſi ſes diſgraces pouvoient luy faire comprendre, qu'il n'y a de ſalut pour luy que dans les bonnes graces du Roy.

Toute la vie de ce grand Monarque eſt pleine de pareils miracles : mais j'oſe dire, que ce qui fait toute la gloire des autres Princes nuit à la ſienne ; & qu'il y a touſjours à perdre pour luy, lorſque par le bruit de ſes exploits, il détourne noſtre attention de ſes vertus interieures.

Quel ſpectacle offrent-elles aux yeux de l'eſprit ! Quel prodige que l'alliance qu'il a ſceu faire dés ſes premieres années, du ſouverain pouvoir, & de la ſouveraine moderation ! Quel ſpectacle, encore une fois, qu'un pouvoir ſans bornes, ſous le joug de la raiſon ; & ſi parfaitement aſſujetty aux Loix les plus ſeveres, je ne dis pas de l'humanité, mais de l'honneſteté meſme & de la politeſſe, que dans toute la vie du Roy, il ne luy eſt pas échappé une ſeule parole, qui puſt contriſter le moindre de ceux qui ont l'honneur de l'approcher.

Voilà ce qui acheve dans le Roy, le caractere du veritable Heros ; & qui le diſtingue ſi noblement de ces faux Heros, dont toute la vertu n'eſt que hauteur & ferocité.

Si l'on tient compte aux autres hommes, de ce qu'il paroiſt de moderation en eux, quoy que ce ne ſoit dans la pluſpart que l'effet de leur foibleſſe & de leur impuiſſance, qui peut jamais aſſez admirer celle d'un Prince, qui n'a qu'à vouloir ; & en qui elle n'a point d'autre frein que ſa ſageſſe.

Quelle autre vertu s'y ſouſtiendroit, ſi elle eſtoit miſe à une telle eſpreuve ? & qui eſt-ce qui ne ſuccomberoit pas quelquefois à l'envie trop naturelle de faire ſentir, aux deſpens meſme de l'humanité, qu'on eſt le maiſtre.

Quelles graces n'avons-nous donc point à rendre au Ciel, de nous avoir donné un Prince qui n'oublie point qu'il est encore plus *Pere* qu'il n'est *Maistre*, & qui mesme ne le veut estre que de cette sorte, non plus que Dieu, qui en nous ordonnant de l'appeller *Nostre Pere*, nous fait voir à quoy il reduit le souverain pouvoir qu'il a sur nous par tant de titres!

Quel tresor pour les Peuples, qu'un Prince qui se regle sur un tel modele; & qui se souvenant qu'un Pere doit la subsistance à ses enfans, pourvoit à celle de ses Sujets, comme Dieu aux besoins de ses creatures; & dresse, jusques dans son Palais, ce qui est necessaire pour la leur fournir.

Vous devez à la posterité, MESSIEURS, le portrait de cette grande ame. Ses exploits y passeront par la seule voix de la Renommée, quand vous ne prendriez pas soin de les luy conserver; mais c'est à vous à luy transmettre, pour l'instruction des Rois, ce que nous admirons le plus dans le nostre.

Par là, vous leur apprendrez ce qu'ils doivent estre; & qu'en vain ils aspireront à la gloire, par le brillant de la valeur, & de la magnificence, s'ils n'ont encore, comme LOUIS LE GRAND, de l'amour pour leurs Peuples, de l'attention à leurs besoins, & de l'application à les rendre heureux.

Puisse-t-il estre tousjours de plus en plus penetré de ces nobles sentimens! Puisse-t-il faire sans cesse de nouveaux progrez dans cette sorte de gloire, bien plus pure & plus solide, que celle qu'il peut acquerir par toute autre voye! Puisse-t-il jusqu'à la centiesme année de son Regne, faire luire de tels exemples aux yeux des Princes, en qui il a fait passer avec le sang les semences de tant de vertus; & puisse vostre Eloquence suivre sur un si grand sujet les mouvemens de vostre amour & de vostre zele.

RÉPONSE

DE MONSIEUR L'ABBÉ TESTU DE MAUROY, *au Discours prononcé par Monsieur Du Bois le jour de sa reception.*

MONSIEUR,

L'ACADEMIE FRANÇOISE, également sensible à la perte, & à l'acquisition des sujets qui la composent, ouvre aujourd'huy ses portes, pour témoigner publiquement sa joye, & sa douleur. Elle a cet avantage, que soit qu'elle celebre le merite de l'illustre deffunt à qui vous succedez, soit qu'elle couronne le vostre, elle trouvera autant d'approbateurs, qu'il y a de personnes distinguées dans la Republique des Lettres.

Vous venez de parler de feu Monsieur de Novion, en des termes éloquens, convenables au rang qu'il tenoit, & au titre que vous avez de son Successeur. Tout le monde est instruit de la Noblesse de son sang, & de celle de ses actions, de l'heureuse fecondité de son genie, de la vaste estenduë de ses lumieres, de la justesse de son discernement, & sur tout, de la dignité avec laquelle il a prononcé si longtemps les oracles de la Justice.

Mais si ces rares qualitez ont esté les degrez par où il est monté à la teste du plus auguste Senat du monde, quel prix donnerons-nous à la sagesse qui l'en a fait descendre? Il n'est pas ordinaire de trouver des personnes capables des grands emplois; il l'est moins encore de leur voir garder une juste moderation, lorsqu'ils y sont une fois establis; mais il est surprenant qu'ils renoncent à l'authorité, aprés en avoir gousté les charmes. Le poids des années a beau survenir à celuy des grandes affaires, ils traisnent les liens d'or & de pourpre qui les attachent, sans avoir la force de les rompre; & si par un bonheur qui n'arrive presque jamais, ils entrevoyent l'innocence & la douceur de la vie

privée, c'est tousjours si inutilement & si tard, que la seduction de cette mesme authorité qui leur a fait tout entreprendre, ne leur sçauroit permettre de la quitter.

Il a fallu que Monsieur de Novion ait merité du Ciel, pour avoir renoncé si à propos à une dignité qui luy mettoit entre les mains la fortune des hommes. Il a sçû par une prudente abdication, rentrer dans la possession de son cœur; il l'a heureusement rappellé de la dissipation où l'avoient jetté les grandes occupations; en un mot, il a tres-utilement employé ses dernieres années, à meriter de pretendre par une innocente presomption, à ces biens solides, & à ces honneurs immortels que l'on possede par avance dés cette vie, par l'amour & par le desir.

Voilà, MONSIEUR, comment a fini ses jours le sage Magistrat que nous regrettons. Il y a long-temps que l'Académie qui vous fait aujourd'huy son Successeur, vous auroit fait son Confrere, si les souhaits l'eussent emporté sur vostre modestie, & vous avez connu la joye qu'elle a de vous avoir acquis par son choix unanime, qui ne vous auroit pas manqué, quand la Compagnie auroit esté plus nombreuse. Le Roy mesme, son auguste Protecteur, par l'esprit de qui elle est animée; le Roy, dis-je, qui n'a jamais oublié le merite, quand il l'a connu une fois, a approuvé qu'elle ait choisi pour Académicien, celuy qu'il avoit agréé il y a plusieurs années pour Gouverneur d'un jeune Prince, dont le sang, aprés avoir coulé dans les veines de tous les Souverains de l'Europe, s'estoit glorieusement réüni au sien, en la personne d'une des plus vertueuses Princesses de la terre.

Mais, MONSIEUR, si pour le malheur de sa Maison, vos soins ont fini avec les jours de cet illustre Pupille, vostre prudence, ni vostre probité, n'ont pas esté pour cela des vertus oisives. La genereuse Princesse sa tante, j'entens Mademoiselle de Guise, dont le nom est trop beau pour le taire, vous a demandé vos conseils. Et que pouvoit desirer une ame aussi grande, & aussi elevée que la sienne, sinon les conseils d'un homme sage? Et quels ont esté ceux que vous luy avez donnez? Noblesse indigente, tant de fois relevée par ses bien-faits! Gens de Lettres peu fortunez

fortunez ses illustres Pensionnaires, vous l'avez ressenti. J'en attesterois les Manes de ceux qui ne sont plus & la reconnoissance de ceux qui vivent encore, si je n'épargnois vostre modestie.

Je ne parleray donc plus des belles qualitez de vostre ame; mais comment ne parler pas de l'excellence de vostre esprit? En verité, je ne m'en dois pas dispenser, puisque les productions de vostre genie ne sont plus entierement à vous, & qu'elles appartiennent à l'Académie, qui vous en peut disputer la proprieté. Non, MONSIEUR, je ne vous impose point. Ces fidelles traductions des Lettres, des Confessions & des autres Ouvrages de saint Augustin, que le Public a desja receuës avec tant d'applaudissement; ce qu'a fait ce mesme Pere sur les Evangelistes, qui est prest de satisfaire l'impatiente avidité des Sçavans; les Offices de Ciceron, ses beaux Traitez de l'Amitié, de la Vieillesse, & des Paradoxes, si ingenieusement enrichis de Remarques également pieuses & sçavantes; enfin tout le fruit de vos veilles, dont il y a de quoy faire plusieurs illustres, tout cela, dis-je, est un bien que l'Académie a droit de partager avec vous. Il est vray que ce partage n'est pas une division, & que vous l'enrichissez sans vous appauvrir, semblable à ces fils de famille, qui sans se faire tort, ennoblissent toute leur race.

C'est ainsi, MONSIEUR, que vous entrez dans l'Académie. Vous la trouverez appliquée à composer une Grammaire de nostre Langue, & sur le point de publier son Dictionnaire, qui est imprimé. Ce doit estre vostre premier travail, mais non pas le plus penible, ny le plus important, car ce qui nous occupe avec plus d'attention, c'est le soin de travailler à la gloire du plus grand Roy du monde. Que le Prince ambitieux qui a desja seduit la plus grande partie des Puissances de l'Europe, acheve de multiplier les forces de ses Alliez, LOUIS LE GRAND a trois puissances, avec quoy il reduira toutes celles de la terre; sa teste, le bras de ses Generaux, & le cœur de ses Peuples. Avec cela, point de conseils qu'il ne dissipe, point de Forteresse qu'il ne foudroye, point de Victoire qu'il ne remporte. Roches escarpées, que la situation rend audacieuses, vous n'estes plus imprenables. Fameuses jour-

nées de Staffarde, de Steinkerque, de Nervvinde, de Marsaille, vous serez éternellement memorables par la honte, & par la deffaite entiere de ses Ennemis. Voiles innombrables, qui occupiez tout l'Ocean pendant cette derniere campagne, & qui menaciez si fierement nos Costes, fuyez, rentrez dans vos Ports, LE FRERE DE LOUIS LE GRAND est trop prés de vous.

Aidez-nous donc, MONSIEUR, à immortaliser ces grands Exploits, & lorsque vous prenez possession de la place que l'Académie vous accorde, souvenez-vous qu'un Académicien est un homme consacré à la gloire de LOUIS LE GRAND; que si nous avons tant de peine à publier dignement les prodiges du Regne du plus grand des Rois, la posterité n'en aura pas moins à les croire.

DISCOURS

Prononcé le 8. May. 1694.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ DE CAUMARTIN, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur l'Abbé de Lavau.

MESSIEURS,

ELEVÉ par vous à un honneur que je n'osois esperer, me sera-t-il permis de me plaindre d'un usage ancien dans vostre Compagnie, & pratiqué par tous les grands hommes qui la composent? On vous doit un remerciment, mais qui peut s'en acquitter d'une maniere digne de vous? Le bienfait est tel que pour en parler dignement, il faudroit vous faire parler vous-mesmes, ou du moins il faudroit attendre le secours de quelques années, & que le commerce avec les maistres de la parole m'eust donné quelque legere teinture de l'Eloquence. Jusques-là, MESSIEURS, je devrois me taire. Vous commencez des-ja à vous appercevoir que mon silence honoreroit le choix que vous avez fait

de moy, beaucoup plus que mes paroles; mais comment pouvoir se taire au milieu de tant de sujets de loüanges qui s'offrent ici de toutes parts ?

Le Cardinal de Richelieu par l'establissement de l'Académie, s'est asseuré l'immortalité à laquelle il avoit droit de prétendre par tant de grandes actions. Arrivé au ministere dans des temps de trouble & de confusion, il avoit restabli l'ordre dans les differens corps de l'Estat, inspiré la crainte à nos Voisins & la confiance à nos Alliez, abbattu cette espece de Republique, que l'Heresie, profitant de la foiblesse des Regnes precedens, avoit formée au milieu du Royaume, & par tant de grandes choses, il avoit moins fait pour sa gloire qu'en rassemblant les Muses dispersées, animant luy-mesme leurs concerts, & par ses bienfaits les encourageant à chanter les merveilles qui se faisoient par ses conseils, & les preparant à en celebrer de plus grandes, qui devoient venir aprés luy.

Le Chancelier Seguier fut vostre second Protecteur. A ce nom vous vous souvenez, MESSIEURS, de ce grand Magistrat, qu'une naissance distinguée dans la Robe, que des alliances avec ce qu'il y a de plus illustre dans le Royaume, que les titres les plus glorieux dont nos Rois puissent recompenser la vertu dans toutes les professions, que les premiers emplois de la Justice & de la Guerre rëünis pour la premiere fois dans sa personne : vous vous souvenez, dis-je, de celuy que tant de grandes qualitez rendoient moins digne d'estre vostre Protecteur, que des talens cultivez dans l'Académie mesme, qu'une éloquence qui soustenoit tousjours la majesté de la parole du Prince dont il estoit l'organe; qu'un discernement admirable, qui dans vos assemblées le faisoit décider aussi sainement sur les ouvrages d'esprit, qu'il le faisoit dans les conseils sur les fortunes des particuliers.

Sous ces illustres Protecteurs vous estes parvenus à ce haut rang que vous possedez avec justice. On voit icy de ces Genies superieurs qui dans les premiers postes de l'Estat, à la teste du Clergé, dans la deffense de l'Eglise contre les Heretiques, dans la Chaire de verité, au milieu de la Cour, dans les negotiations avec les Estrangers, font sentir ce que peut un homme de l'Académie Françoise,

pour plaire, pour persuader, & pour convaincre. J'y vois des Poëtes, des Orateurs, des Historiens, qui font douter si nous regretterons encore ceux dont les grands noms ont esté consacrez par tant de siecles.

Si l'Antiquité est arrivée à un point de perfection où nous ne puissions plus esperer d'atteindre, quoy que nous devions faire tous nos efforts pour y parvenir, ou si les esprits de leur nature égaux en tous les temps, aidez par le travail de ceux qui les ont precedez, se formant sur de meilleurs modeles, peuvent arriver à la mesme perfection, c'est ce qui partage aujourd'huy nos meilleurs Critiques, entre lesquels il ne m'appartient pas de prendre parti, ou si j'en prends un, de le dire. Il me sera au moins permis de remarquer que differents siecles, differents pays, ont produit les grands Personnages qui sont le juste sujet de nos admirations. Icy dans un mesme Royaume, dans une mesme Ville, dans un mesme lieu, l'Académie nous fait voir d'un coup d'œil des hommes, que pour le Poëme dramatique on peut comparer à Sophocle & à Euripide; pour la Poësie lyrique & satyrique à Horace & à Juvenal; pour la Poësie naïve & galante à Anacreon & à Ovide; à Demosthene & à Ciceron pour l'Eloquence; pour l'Histoire à Thucidide & à Tite-Live. Heureux assemblage, inouï dans les siecles passez, qu'on n'a pas vû dans celuy d'Auguste, & qui fera dans la suite des temps le caractere du siecle de LOUIS LE GRAND!

Ce Prince ne réünit-il pas en sa Personne les qualitez des Heros qui l'ont precedé, comme vous rassemblez celles des Sçavans qui ont esté avant vous? Le Macedonien a-t-il eu plus de rapidité dans ses Conquestes, & le Romain plus de sagesse dans la conduite de ses Armées? Ceux qui se sont fait un surnom des Villes qu'ils ont forcées, en ont-ils pris en plus grand nombre & en apparence plus imprenables? L'Eglise a-t-elle trouvé plus de zele pour son agrandissement dans Constantin, plus d'attachement à ses regles dans Theodose? Icy nous voyons nostre siecle vengé de ces zelez deffenseurs de l'Antiquité. Ils ne contestent plus son avantage sur les autres siecles; s'ils doutent qu'il ait celuy de donner des loüanges, ils sont forcez d'y reconnoistre celuy de les meriter; s'ils sont trop modestes pour avoüer l'un, la verité a trop de force pour ne les pas faire convenir de l'autre. En vain

chercheroit-on dans les temps passez, quel exemple trouver d'un Prince que toute l'Europe conjurée ne peut ébranler, qui seul environné d'Ennemis innombrables, force des Places, gagne des Batailles, fait dans une seule Campagne des Conquestes dignes d'acquerir le titre de Conquerant à des Princes qui en feroient autant dans tout le cours de leur vie. Approchez-en de plus prés, MESSIEURS, ne craignez rien. Par tout il est dans son point de veuë. Ce ne sont point de ces fausses grandeurs dont l'éloignement cache les imperfections. Ce ne sont point de ces foibles beautez dont la distance confond les traits, vous le verrez par tout le mesme : dans ses conseils où la justice preside tousjours, au milieu de ses Courtisans, écoutant leurs prieres, rendant les uns heureux en leur accordant des graces; les autres contents, mesme en les refusant ; à la teste de ses Armées faisant trembler ses Ennemis, tournant les yeux de pere sur un peuple qui souffre tous les maux inseparables de la Guerre, trouvant la gloire bien chere à ce prix, & disposé dans son cœur à donner pour le soulagement de ses Sujets, ce que tant de Princes liguez contre luy ne pourroient jamais luy arracher.

Voilà, MESSIEURS, un leger crayon du Prince qui a bien voulu se declarer vostre Protecteur. Vous n'aspiriez pas à un si grand honneur, mais son juste discernement pour la gloire luy fit connoistre qu'une qualité possedée par ses Sujets estoit parvenuë à luy pouvoir estre glorieuse; & c'est ce qui asseure l'Académie dans l'éclat où nous la voyons. On n'aspire plus à quelque distinction dans les Lettres, qu'on ne fasse des vœux pour y estre admis. Vous faites souvent de grandes pertes, mais vous les reparez aussi-tost ; & quand le public attentif à ce qui se passe parmy vous, les a jugées irreparables, il voit avec surprise, que vos Assemblées publiques, la distribution des Prix que vous faites avec tant d'équité, la lecture de vos Ouvrages; plus encore le noble desir d'entrer dans vostre Compagnie, ont formé des sujets capables de vous consoler de vos pertes.

Je n'espere pas qu'il en soit de mesme à mon égard. Mon Predecesseur avoit beaucoup, & je vous apporte peu. La noblesse de son cœur répondoit à sa naissance. Amy

vif, empressé, qui ne connoissoit pas les bornes étroites qu'une santé foible & une fortune mediocre prescrivoient à son zele. Heureux pourtant de s'estre abandonné à ce zele charitable & Chrestien ! Plus heureux (nous le devons dire) d'avoir trouvé la mort en s'y abandonnant. Il avoit une grande connoissance des Langues estrangeres, une heureuse facilité à s'exprimer dans la sienne, une ame desinteressée qui luy faisoit prendre icy autant de plaisir à attirer des applaudissemens aux Ouvrages des autres, qu'un Autheur remply de luy-mesme en a d'ordinaire à faire admirer les siens. Il avoit une vivacité surprenante & tousjours nouvelle pour tout ce qui luy paroissoit vostre gloire; il avoit enfin un attachement extréme pour cette Compagnie; & j'avouë, MESSIEURS, que je serois tenté de faire de cette derniere qualité, le principal sujet de son éloge, par une secrete complaisance de trouver à loüer dans mon Predecesseur, ce que je me flate d'avoir aussi bien que luy, & ce qui me fera meriter un jour l'honneur que je reçois aujourd'huy.

RÉPONSE

DE MONSIEUR PERRAULT, au Discours prononcé par Monsieur l'Abbé De Caumartin, le jour de sa reception.

MONSIEUR,

VOUS avez loüé avec justice l'illustre Académicien que nous regrettons. Il est vray que son amour pour cette Compagnie luy a fait préferer à toutes choses l'honneur d'y avoir place, & que la Compagnie de sa part luy a donné toute les marques d'estime qu'elle devoit à son merite; mais, MONSIEUR, aprés nous avoir parlé si éloquemment de nostre douleur, vous n'avez rien dit de nostre consolation. Cependant comme dans un jour de joye tel que celuy où nous sommes, il est plus convenable de jetter les yeux sur

les biens que l'on acquiert, que sur ceux qu'on a perdus, permettez-nous de gouster à loisir nostre bonheur, & de le considerer, si cela se peut, dans toute son estenduë. Nous ne pouvons, MONSIEUR, vous regarder, sans nous souvenir de ces illustres Ancestres, dont vous avez herité si heureusement toutes les vertus; sans voir ce sage Garde des Seaux que son merite seul éleva à une si haute dignité, & cette foule d'autres grands hommes, qui revestus des plus belles Charges, leur ont tous donné plus d'esclat qu'ils n'en avoient receu. Je parlerois de ceux de vostre nom qui continuënt à rendre service à l'Estat avec la mesme suffisance & le mesme zele, si je n'estois emporté par l'impatience d'en venir à vous. Nous trouvons dans vous seul ce qui suffiroit à plusieurs pour meriter nostre choix, un sens exquis qui ne se trompe point dans ses jugemens, une vaste & profonde érudition, & enfin une vive éloquence, dont les premiers essais surpassent les chef-d'œuvres des plus habiles, & viennent de charmer une Compagnie, où il n'y a gueres plus d'auditeurs que de maistres dans ce bel Art. L'Histoire & la Chronologie n'ont esté que les amusemens de vostre enfance, & il y a long-temps que tous les siecles sont presens à vostre memoire. Il a fallu que ces connoissances se soient hastées de se placer dans vostre esprit pour le préparer à la plus noble & à la plus divine de toutes les Sciences, qui estant presque sans bornes, ainsi que son objet qui n'en a point, a pris plaisir à trouver une ame capable de la contenir toute entiere. Cette espece de prodige a fait l'admiration de tous les Sçavans. J'en appelle à témoin ces hommes doctes, ces sages viellards, dont les paroles sont des oracles qui ne trompent jamais, & qu'on vient consulter des extremitez de la Terre. Ils n'ont pas seulement admiré la profondeur de vostre sçavoir; & la penetration de vostre esprit à demêler les difficultez les plus embarrassées; ils ont entreveu ce qu'on devoit esperer d'une capacité si estenduë, & les biens qui pourroient en revenir un jour à l'Eglise & à l'Estat. Ce fut dans ces mesmes lieux & dans ces mesmes combats de Doctrine, que celuy à qui nous devons ce que nous sommes, le grand Cardinal de Richelieu, fit paroistre les mesmes talens, & donna les premiers augures de son élevation. Vous venez de celebrer les vertus de ce grand hom-

me avec tant de force & de delicatesse, que je me garderay bien d'y toucher, ny d'aller obscurcir par la foiblesse de mes expressions les idées nobles & lumineuses que vous avez tracées. Il est vray qu'en le loüant de l'establissement de cette Compagnie, comme de l'effet d'une prudence consommée, vous n'avez point remarqué que par-là il s'estoit asseuré une suite éternelle d'Eloges dans les receptions des Académiciens, & je ne puis dissimuler qu'en moy-mesme je vous ay reproché cette obmission, quand j'ay vû de quelle sorte & en quelles especes vous avez payé ce tribut de loüanges. Cet éloge m'auroit tousjours paru incomparable, s'il n'avoit point esté suivy de celuy de nostre auguste Protecteur, où vostre Eloquence s'est en quelque sorte élevée à la hauteur de son sujet. Il est vray que la matiere est abondante, & que LOUIS LE GRAND est un de ces modeles achevez, dont tous les profils sont également beaux, également dignes d'estre imitez, & également inimitables. Quel plaisir ne trouvent point ceux qui sont appellez à l'éclatante profession des armes, à le contempler du costé des vertus militaires, & à raconter ses exploits, dont l'Histoire n'a presque point d'exemples? Combien nous-mesmes sommes-nous sensibles à ce plaisir? Mais laissons cet employ aux vaillans hommes qui l'ont suivy dans ses Conquestes, & sur qui s'est répanduë une portion de la gloire dont ils ont vû le Heros tout environné. C'est à eux à dire la sagesse & la beauté de son commandement qui porte par tout l'ordre, la confiance & le courage; son intrepidité qui croist à proportion des dangers, qui marquée vivement sur son visage se communique jusqu'à ses moindres soldats, & ne leur permet point de se menager quand ils voyent où s'expose la plus precieuse de toutes les vies.

Laissons à ceux qui ont le bonheur de le servir dans des emplois qui les approchent de sa Personne, la joye de publier sa bonté, sa douceur, & son affabilité, qui font trouver plus de charmes à luy obéïr qu'à commander par tout ailleurs, qui dans le mesme temps qu'elles semblent l'abbaisser au rang de ses Sujets le rendent encore plus auguste, & l'élevent audessus de tous les autres hommes. Que chacun admire en luy les vertus dont il a le plus de connoissance, & puisque nous sommes destinez à cultiver le bel Art de la parole,

&

& que nous parlons devant une Assemblée qui en fait & son estude & ses delices, contentons-nous de le regarder aujourd'huy du costé de ce precieux & sublime avantage. Ne croyons pas avoir choisi l'endroit le moins glorieux à un grand Prince : car bien que la puissance souveraine que le Ciel donne aux Rois soit le caractere le plus visible de la Divinité, il est vray neanmoins que la superiorité de la Raison qui agit sur les esprits par la parole, exerce sur l'homme tout entier un empire encore plus absolu, plus noble, & plus inviolable. Quand cette Reine que la sagesse de Salomon attira des extremitez du Midy, eut veu la magnificence de ses bastimens, la richesse de ses thresors, la somptuosité de ses tables, le nombre innombrable de ses Officiers, & sur tout lorsqu'elle eut ouï les discours de ce grand Prince; estonnée de tant de merveilles, jusqu'à en perdre la respiration, comme parle l'Ecriture, elle s'écria : Heureux ceux qui vous servent, ceux qui sans cesse sont devant vous & qui écoutent vostre sagesse ! Son admiration excitée par tant d'objets admirables, s'arresta toute sur le don de la parole, comme sur l'avantage par où Salomon luy parut le plus grand, le plus puissant & le plus digne des loüanges que luy donnoit la Renommée. Ce que je dis icy pourra sembler un paradoxe hazardé par un homme de Lettres pour honorer sa profession. C'est cependant une verité qui n'a pas esté avancée seulement par des Orateurs & par des Philosophes, mais que les plus grands Princes ont reconnuë. Un de nos Rois c'est Charles IX. qui se délassoit quelquefois à lire les Vers que luy adressoit le celebre Ronsard, & mesme à luy répondre par d'autres Vers presque tousjours meilleurs que ceux du Poëte, s'est expliqué de la sorte sur ce sujet dont nous parlons.

Ta Lyre qui ravit par de si doux accords,

T'asservit les esprits dont je n'ay que le corps;

Elle t'en rend le Maistre & te sçait introduire

Où le plus fier Tiran ne peut avoir d'empire.

Si le glorieux avantage de regner sur les esprits par la

force de la parole a jamais esté donné à un Monarque dans toute sa plenitude, c'est à celuy à qui nous obeïssons. Ses discours tousjours dans les bornes d'une brieveté majestueuse & dont on ne sçauroit rien retrancher, comme on le disoit de ceux de Demosthene, de mesme qu'on n'y peut rien ajoûter, comme on l'a dit de ceux de Ciceron, renferment en peu de mots, plus de choses, plus de sens & plus de substance que tout l'ambitieux amas de periodes nombreuses des Orateurs. Il n'y entre de paroles qu'autant qu'il en faut pour exprimer la pensée, de mesme qu'on n'employe autour des pierres precieuses qu'autant d'or qu'il en faut pour les mettre en œuvre. Telle est l'Eloquence, lorsqu'elle part d'une ame du premier ordre, lorsqu'elle est le fruit de la Sagesse, ou plustost qu'elle en est la fleur qui s'épanche au dehors. Qu'on regarde toutes ces profusions de graces qui tombent sans cesse de ses mains liberales sur la vertu & sur le merite, on n'en verra point, quelques grandes qu'elles soient, qui vallent la maniere dont elles sont faites, & qui ne soient accompagnées de paroles cent fois plus precieuses que le bien-fait mesme. Qu'on interroge ceux qui reçoivent ses instructions sur les affaires dont il les charge, ils diront qu'aprés les avoir receuës, ils se sont trouvez comme changez en d'autres hommes, tant les paroles du Prince avoient répandu de lumiere dans leur esprit, & y avoient fait germer de grandes & de nobles pensées. Consultons ceux que le merite fait entrer dans ses conseils, ils avouëront que leur surprise, loin de diminuer, augmente tous les jours à la veuë de sa sagesse qui prevoit tout & y pourvoit en mesme temps, dont les projets ne manquent jamais leur effet aux momens qu'il leur a marquez, & que leur seule execution découvre aux yeux des hommes. Ils confesseront qu'estonnez de la facilité avec laquelle il penetre les affaires les plus obscures & demesle les plus embarassées, ils comprennent encore moins avec quelle netteté, & avec quelle précision il les décide. Que si le tesmoignage de ses Sujets nous estoit suspect, nous n'aurions qu'à écouter celuy de tant d'Ambassadeurs qui venus avec des instructions pleines d'adresse politique ont esté deconcertez dés la premiere audience, qui se sont veus doucement contraints de quitter leur propre volonté

pour prendre celle du Prince qui leur parloit, & qui retournez en leurs Païs ne se lassent point de redire les merveilles qu'ils ont ouïes de sa bouche, sans estre jamais contents de l'idée qu'ils en donnent. Aprés avoir remarqué l'usage merveilleux que nostre Prince sçait faire de la parole, n'oublions pas de dire qu'il ne luy arrive jamais d'en abuser, & que jamais (parce qu'il en connoist trop & la force & le poids) il ne l'a prestée ny à sa colere ny à son mespris. Si mon Discours n'a pas formé une assez grande idée de ce Heros, il ne faut que jetter les yeux sur la situation où il se trouve. Le Ciel a permis que toute l'Europe se soit soulevée contre luy, que la sterilité mesme soit venuë encore le combattre, & il ne l'a permis que pour faire voir qu'il l'a comblé de vertus superieures, & à tant d'ennemis & à toute l'inclemence des saisons. C'est un spectacle que le Ciel donne à l'Univers pour faire éclater le merite & la grandeur de son chef-d'œuvre; spectacle qui sera bien-tost suivy d'un autre plus glorieux encore, où nous verrons la Paix accompagnée de l'abondance, couronner ses travaux heroïques, & répandre sur nous tous les biens qu'elle peut donner à la terre.

DISCOURS

Prononcé le 19. Aoust 1694.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ BOILEAU, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Du Bois.

MESSIEURS,

Je reconnois que c'est un effet de vostre sage prévoyance d'avoir voulu que celuy qui entre dans cette illustre Compagnie, commençast par un remerciment public qui fust la preuve du merite & de la reconnoissance. Je sens que rien ne seroit plus capable d'inspirer des pensées de vanité, sans la difficulté de faire un discours qui réponde, je ne dis pas aux lumieres de vos esprits, mais aux sentimens de mon cœur; & dont on trouve icy pour Juges les Arbitres souverains de l'Eloquence. Vous avez prevenu les mouvemens d'orgueïl que peut donner une place si honorable. Les Personnes les plus éminentes n'y ont que des égaux, & les plus habiles y trouvent des Maistres. La dignité ne donne pas de rang, ny la reputation de superiorité. La litterature ennoblit, la critique égale, l'esprit brille, & le bon sens décide.

Tel qui croit triompher dans les Assemblées, ne sçait que bégayer dans la vostre; il conçoit qu'il y a bien loin de l'estime populaire à vostre approbation; & lorsque l'on pense approcher de la perfection du stile, on est surpris de se voir éloigné de la pureté du langage.

Je vous declare, MESSIEURS, que je ne demande pas à partager vos honneurs, mais à profiter de vos lumieres. Oserois-je dire que je renoncerois à la gloire de vostre societé pour l'avantage de vos censures? S'il ne m'est pas permis d'imiter vos chef-d'œuvres, il ne vous sera plus permis aussi de souffrir mes fautes. Si la grace que je re-

çois me donne la facilité de m'instruire ; l'honneur que vous me faites vous met dans la necessité de me redresser. Il est vray que c'est tousjours une assez grande gloire, quand on se borneroit à celle d'estre vostre Disciple ; car enfin c'est s'élever parmi les gens d'esprit, que de venir se corriger parmi vous.

C'est le but de l'establissement le plus celebre qui ait jamais esté dans l'Empire des Lettres d'assembler une élite de beaux Esprits pour former les uns, pour perfectionner les autres, pour les rendre dignes de parler ou à la Posterité ou aux Tribunaux & dans les Chaires. C'étoit le dessein du grand RICHELIEU, ce genie si vaste, je dirois sans bornes, si l'esprit humain pouvoit n'en point avoir ; en qui la nature a voulu faire voir tout ce que peut un grand Homme dans une haute fortune ; mettant en œuvre tout son merite, faisant celuy des autres tributaire du sien pour rendre l'Estat heureux, la Religion triomphante & son nom celebre ; faisant fleurir les belles Lettres par goust & par interest. Il en affectoit l'empire ; mais il estoit deu à l'ascendant de sa penetration ; aimant l'Eloquence pour elle-mesme, & les Hommes éloquens pour luy ; superieur à ses emplois ; propre à remuer tous les ressorts, à trouver tous les expedients, à cacher tous les artifices ; ayant tousjours dans ses desseins la Posterité en vûë, & dans ses ouvrages l'immortalité, la Religion pour fondement, & la gloire pour motif.

Ayant basty la Sorbonne & fondé l'Académie, il a donné un Temple à la Religion & un Thrône à l'Eloquence. Il a conservé à la langue de l'Eglise ce qu'elle a de plus majestueux & de plus sacré, & a procuré à celle de l'Estat ce qu'elle peut avoir de plus poly & de plus agreable. Je parle de ce Cardinal si fameux par les services qu'il a rendus à la France, qu'il gouvernoit comme il auroit gouverné une famille ; capable de gouverner l'Univers comme il gouvernoit la France. On n'ose découvrir tout son éloge par respect de l'authorité qu'il partageoit. Mais y a-t-il rien pour un Monarque de plus heureux que de trouver un tel Ministre, rien de plus sage que de le sçavoir choisir, & rien de plus merveilleux que de n'en avoir pas besoin ?

C'estoit donc le dessein du grand Armand de former des

Orateurs, & sur tout pour la profession de mon ministere qu'il a eu luy-mesme l'honneur d'exercer.

Aprés sa mort ses intentions furent expliquées par l'illustre SEGUIER, qui aprés avoir rendu des Arrests venoit écouter les vostres; aprés avoir prononcé des oracles & des prodiges mesme d'Eloquence, venoit parmy vous en prendre des leçons. Dans le mesme Palais où il présidoit au Conseil du Roy, plus par sa sagesse que par sa dignité, il assistoit à vos conferences, où il ne l'emportoit que par la force de sa raison. Mais ce qui faisoit voir la force de sa raison, c'est que souvent il ne l'emportoit pas. Il avoit le plaisir de disputer & la gloire de se soumettre.

Seule gloire à laquelle il m'est permis de prétendre, sur tout succedant à un Ecrivain celebre, fidele Traducteur, non seulement de la Morale payenne, mais de la sagesse Evangelique. C'eust esté trop peu pour moy qu'il nous eust appris ce qu'un Homme de bien doit faire dans la vie civile en traduisant les Offices de Ciceron. Ce n'eust pas esté assez de nous instruire sur ce qu'il doit pratiquer dans la vie Chrestienne, en traduisant les Epistres de saint Augustin. Mais en nous donnant ses Sermons il nous a appris dans une sçavante Préface de quelle maniere un Predicateur doit annoncer l'Evangile.

Vous m'avez choisi, MESSIEURS, pour remplacer un si excellent Homme. Son merite me fait sentir ma foiblesse, & son ouvrage me fait appercevoir mes deffauts. Si je ne puis remplir sa reputation, vous avez creu que je pourrois executer son idée; que si je ne puis marcher sur ses traces, je m'attacheray du moins à ses regles; estant en peine de luy chercher un successeur, vous estes convenus de luy trouver un Disciple. C'est l'unique moyen par où je puisse succeder à son merite que de suivre ses préceptes, & le seul endroit par où je prétens avoir part aux vôtres. Mais comme la mort l'a empesché de profiter de vos avis, permettez-moy de vous dire que je consulteray les Peres de l'Eglise, pour sçavoir si les regles qu'il nous a dictées sont conformes à leurs principes pour la Religion: & je vous consulteray, MESSIEURS, pour sçavoir si elles sont conformes aux vostres pour l'Eloquence, vous à qui est confié le soin de sa perfection.

Quelle eſpece d'Eloquence s'étoit emparée de la Chaire avant voſtre établiſſement ? Nous n'oſons lire les ouvrages de ceux qui y excelloient ; nous en rougiſſons pour nos Peres. Nul gouſt, nulle onction : l'Ecriture citée à contre ſens, & ce contreſens eſtoit leur eſprit : des applications tirées qui paſſoient pour ingenieuſes. Ce n'eſt pas ainſi que parle la nature, encore moins la grace. On ne pouvoit ſouffrir un ſtile aiſé, & ſi je l'oſe dire raiſonnable. Vous avez long-temps lutté avec le mauvais gouſt ; c'eſt vous qui avez fait monter la raiſon dans la Chaire ; & il a fallu des genies ſuperieurs pour reconcilier le Siecle avec le bon ſens. Alors furent bannies les citations inutiles, l'ennuyeuſe parade d'érudition, les ornemens qui ne ſervent qu'à faire eſtimer l'Orateur, ces pointes qu'on voudroit dérober bien viſte aux ſages reflexions. Vous avez introduit la politeſſe & la ſimplicité. Vous avez laiſſé au langage de Dieu toute ſa force, & rendu à celuy des Hommes toute ſa raiſon.

Il eſt vray que l'Evangile n'eſt pas ſervilement attaché aux regles humaines ; qu'on auroit droit de blaſmer une ſcrupuleuſe ſtructure de paroles. L'eſtude des Hommes ne convertit pas. Une certaine nobleſſe de ſtile qui ſemble meſpriſer l'Eloquence ; un mouvement irregulier de l'eſprit de Dieu touche plus que la préparation des Orateurs ; & quelquefois ce qui ſeroit une negligence pour eux eſt une beauté pour nous.

Mais comme dans ces heureuſes impetuoſitez on parle d'habitude, quel avantage d'avoir commerce avec ceux qui parlent purement ! Je ſçay bien qu'il n'eſt pas permis de s'accommoder à la delicateſſe des Auditeurs pour la Morale ; mais il eſt permis de flatter leurs oreilles pourveu qu'on ne flatte pas leurs conſciences ; & s'il n'eſt pas neceſſaire de choiſir les beaux termes, au moins eſt-il important de rebuter les mauvais. Quelle gloire à un homme de cette profeſſion d'intereſſer les Maîtres à l'honneur de ſon ſuccez, d'eſtre en droit de demander leurs lumieres, ſur tout eſtant chargé d'annoncer les veritez chreſtiennes à la Cour la plus polie qui fut jamais ! Je demande, MESSIEURS, vos ſecours unanimes, comme j'ay eu vos ſuffrages, vous qui eſtes occupez des vertus du plus grand Roy du monde. Il eſt vray que ce ne ſera pas ma fonction de le loüer. Il veut que dans

la Chaire nous luy parlions de la part du Monarque immortel, & Ministres du Dieu vivant il veut que nous soustenions auprés de luy le caractere de ses Ambassadeurs ; sa pieté met un voile qui luy cache sa gloire. Heureux qui ne pouvant l'ignorer devant les hommes, en connoist le neant devant Dieu.

Vous estes, MESSIEURS, les dépositaires de cette gloire ; non qu'il vous charge du soin de la publier ; la modestie ne cherche pas des Panegyristes. Mais parce que le Public vous regarde comme les Arbitres de l'usage des paroles ; c'est assez que vous nous appreniez les termes pour fournir ses loüanges. Le seul embarras est le choix des expressions. Il suffit à un François de sçavoir bien parler sa Langue pour bien loüer son Roy ; & c'est assez que vous soyez chargé de nostre langage pour l'estre de son éloge.

Quel moyen de le faire comme on le souhaite ? Vous vous assemblez, & vous confessez que le sujet est au dessus de vostre Art. Toute l'Europe est conjurée pour le combattre, & toute l'Europe est trop foible. L'Académie s'assemble pour le loüer, & l'Académie avoüe son impuissance. Tant d'Ennemis ne peuvent le vaincre : tant d'Orateurs ne peuvent le loüer. C'est que l'Envie ne peut plus obscurcir sa Gloire, ni l'Eloquence la relever. Comme vous avoüez vostre impuissance, ses Ennemis avoüeront leur foiblesse. Mais Vous ne cesserez pas de le loüer, ils cesseront de le combattre : leurs forces s'épuisent, vostre sujet ne s'épuise pas. Il domptera leurs efforts, il redoublera vostre zele ; ses Ennemis periront, & vos Eloges ne periront pas.

Pour moy, MESSIEURS, peu accoustumé à faire celuy des Mortels, permettez-moy de Vous communiquer ma pensée. Je voudrois quitter le sublime, pour prendre le stile simple. Laissons les expressions pompeuses ; ne songeons pas à montrer le merveilleux : mais à persuader le vray. Faisons comme si nous parlions, non à des Sujets prevenus, mais à des Ennemis sinceres. Laissons ces manieres de parler que la Rhetorique fournit ; prevenons ce que nous pourroit contester un Jaloux scrupuleux sur la force des termes.

On dit que la Posterité ne pourra jamais croire ce que Vous dites du Roy. On nous répondra qu'il faut bien qu'elle le

le croye sur le rapport de tant de témoins. Elle le croira sur la foy de l'Univers. Disons seulement que l'exemple du Roy est cause que les hauts faits des Alexandres & des Cesars ne nous paroissent plus incroyables.

On adjouste qu'on ne peut jamais dire le nombre de ses victoires ; & j'avoüe qu'on peut parvenir à en sçavoir le compte. Mais on n'en peut faire un si exact qu'il n'en eschape ou qu'on n'en neglige quelqu'une ; & celle qu'on neglige ou qui eschape, peut faire seule un Heros.

Ne disons pas qu'il n'y a point de termes pour exprimer ses vertus. Il faut bien qu'il y en ait pour les perfections de Dieu ; mais pour LOUIS LE GRAND il n'y en a point qui surpassent nos idées : ou ils ne conviennent plus aux Hommes.

On publie tous les jours qu'il faudra diminuer ses prodiges pour les rendre vray-semblables. Decouvrez ce qui est vray dans son cœur, vous ferez trouver le vray-semblable dans ses prodiges : commencez à depeindre sa personne ; on adjoustera foy à ses conquestes : & dites bien ce qu'il est ; on croira ce qu'il a fait.

L'on adjouste que la Poësie n'a plus de fiction, ni la Rhetorique de figures. Avoüons que l'imagination de l'homme fera bien plus de mensonge que le jugement ne peut faire d'entreprises. Mais il faut aussi que tout le monde convienne que pour trouver le merveilleux de son histoire, il ne faudra emprunter ni l'artifice de l'Orateur ny le mensonge du Poëte.

Que le premier Genie des Romains dise de Pompée qu'il a gagné plus de batailles que les autres n'en ont leües ; cette expression allarme le Lecteur. Je demande simplement qui a jamais leu qu'un Prince attaqué tout à la fois par tant de Puissances, ait pris tant de Villes ou gagné tant de batailles, luy seul contre tous, & luy seul vainqueur ?

Sur tout il y a un mot sur lequel je commence à Vous consulter. Il n'accommode pas mes idées dans le Panegyrique du Roy ; c'est ce mot de Bonheur. On dit tous les jours le Bonheur du Roy, sa Bonne Fortune, son Heureuse Etoile. Tous ces termes, je l'avoüe, ne me paroissent pas luy convenir. Son Bonheur est son travail, c'est l'applica-

tion au travail, c'est son Genie qui prevoit tout, qui pourvoit à tout ; un secret impenetrable, une exacte vigilance. Son Bonheur, si Vous voulez, c'est la bonté de sa cause que Dieu favorise ; c'est la sincerité de ses intentions ; c'est son habileté pour la guerre, son desir pour la Paix, cette Prevoyance qui fait échoüer les entreprises de ses Ennemis, & réüssir les siennes; sa constance dans ses maux, sa sensibilité pour les nostres, la tendre affection qu'il a pour ses Peuples, & que ses Peuples ont pour luy. Voilà l'Etoile qui preside à ses Conseils ; voilà ce qui le rend le plus heureux & le plus grand des Rois.

C'est ce Bonheur qui ne dépend pas du caprice de la Fortune, qui semble disposer de la Victoire, qui domine sur la bizarrerie des évenemens, qui fait trouver des ressources dans les mauvais. Son Bonheur est sa Sagesse, & le nostre est sa conservation. Son Bonheur est sa Sience de regner, d'inspirer le courage à ses Soldats, la Justice aux Juges ; l'art de connoistre les hommes, le digne choix pour leurs places. Trouvez le merite de LOUIS, Vous trouvez sa Fortune ; & je permettray de dire son Etoile quand on m'aura prouvé que l'Etoile forme la Vertu. En ce sens je diray qu'il y a eu des Princes plus fortunez, mais non pas plus heureux que luy.

Il y en a eu qui ont poussé plus loin leurs conquestes : mais c'estoit une espece de gloire inconnuë pour eux que celle de la moderation. Il y en a qui ont eu un Empire plus estendu, mais il n'en fut jamais qui en eut un plus souverain sur les cœurs des Peuples.

Laissons ce que cherche l'Art : prenons ce que trouve la Nature. Vous trouvez, MESSIEURS, qu'il est difficile de publier sa Gloire ; mon devoir est de la luy faire mépriser. Vous avez tout l'Univers pour Vous : mais j'ay sa Pieté pour moy. Trop glorieux dans mon ministere, si je pouvois inspirer à ses Sujets le mesme zele pour Dieu, qu'ils ont pour luy.

RÉPONSE

DE MONSIEVR DE TOVRREIL, au Discours prononcé par Monsieur l'Abbé Boileau, le jour de sa reception.

MONSIEUR,

LES acclamations si constantes à vous suivre en tous lieux semblent ne vous avoir ici tant de fois interrompu, que pour faire mieux entendre combien le Public se louë & s'applaudit de son choix. Peut-estre aussi, que dans ce murmure confus il vous reproche une espece d'ingratitude, & qu'il demande pour lui les sentimens de reconnoissance que vous avez crû nous devoir. Ils lui sont dûs, détrompez-vous, MONSIEUR, & cessez de nous prendre pour vos bien-faicteurs. Nous n'avons agi qu'en Juges accoustumez à peser scrupuleusement le merite, & sujets à deferer aux témoignages éclatans de la Renommée.

C'est elle qui la premiere vous a declaré digne successeur d'un homme, * que ses talens acquis & naturels exposerent continuellement & sans danger à l'admiration universelle. Seculier en apparence il les dévoüa tous à l'usage, qui sanctifie les vostres. Penetré de ce zele, qui ne se lasse ni d'instruire, ni d'édifier, il en fit le principal objet de ses occupations, & jusqu'aux derniers momens de sa vie, il le signala par tout ce que peuvent ensemble la facilité du genie, l'assiduité du travail, l'autorité de l'exemple. Traducteur par qui les beautez originales acqueroient de nouvelles graces. Esprit d'un autre ordre que ces Echos de l'Antiquité, je dis certains Echos souvent faux, & tousjours muets, si quelque Grec ou quelque Latin ne leur preste les sons qu'ils ne repetent qu'à demi : que ces Compilateurs, ou si l'on veut ennoblir leur metier, ces Commentateurs perpetuels, qui toutes les fois, qu'ils osent penser de leur chef, nous font

* M. Du Bois.

bien ſentir le beſoin qu'ils ont de s'aſſervir fidellement à des genies étrangers. Homme d'une affabilité, d'une condeſcendance, d'une politeſſe que beaucoup de Sçavans ignorent; auſſi pur dans ſon ſtyle que dans ſes mœurs; également concerté, mais ſans étude, & dans ſes penſées & dans ſes actions. Homme qui portoit en lui le modele des vertus dont il traçoit de ſi vifs, de ſi riches portraits; & pour n'obmettre aucun de ſes rapports eſſentiels avec vous, MONSIEUR, docte
S. Auguſtin. Interprete d'un Pere de l'Egliſe, que vous faites revivre dans vos diſcours. On reconnoiſt, on retrouve en vous ce ſaint Orateur; c'eſt le lire que de vous entendre : tant vous ſçavez remuer les paſſions humaines en faveur de la raiſon, & par le charme autant que par la force de la parole, établir puiſſamment dans nos cœurs les veritez qui poſſedent le voſtre.

Cette éloquence ſi perſuaſive, MONSIEUR, & marquée au coin de la verité, tousjours empreinte & dans ce que vous dites & dans ce que vous faites, vient de ſe déployer librement ſur un ſujet que l'on peut appeller tout Chreſtien, quoique le comble des proſperitez, & des grandeurs humaines qu'il renferme, paroiſſe de loin y meler quelque idée profane. On ne peut s'y méprendre, & je ne ſçay pourquoy je dis, que c'eſt le regne du Souverain que toutes les Nations nous envient. Son nom preſente d'abord l'image de toutes les perfections réünies : Image que le temps ne fait qu'imprimer plus avant dans tous les eſprits, que l'amour grave de plus en plus dans tous les cœurs, & que les derniers efforts de l'art peuvent embellir, mais non par d'autres traits ni par d'autres ornemens que ceux de la reſſemblance.

Vous le ſçavez, MONSIEUR. Vous-meſme en ce jour avez ſenti le poids d'un ſi haut ſujet. La profeſſion qui vous deſtine particulierement à celebrer les vertus Evangeliques, vous ſoulageoit pourtant, & ſembloit preparer voſtre encens pour l'unique deffenſeur que les Autels & leurs Miniſtres ayent ſur la terre; pour le Heros en qui une Religion pure, une ſincere pieté, le deſir d'une ſolide paix conceu & nourri dans le ſein de la victoire conſacrent tout ce qui peut flater l'orgueil ou l'ambition des Conquerans. Tant de merveilles qui ſe ſuivent de ſi prés dans le cours

de sa vie, & qui en forment le veritable caractere, il ne cesse de les rapporter à leur origine. Elles rehaussent chacune le prix & l'éclat de l'hommage continuel qu'il en rend à la main invisible qui le couronne. Fidele à renvoyer ainsi sa gloire toute entiere au supreme dispensateur des graces, il en attire chaque jour de nouvelles; & pour tout dire, il remplit la mesure des titres qu'il porte de GRAND, & de TRES-CHRESTIEN.

Des titres si augustes, & si legitimes ne lui font pas dédaigner celui de nostre Protecteur : & pendant qu'il se partage, pendant qu'il se multiplie sans relâche au gré de nos besoins; seul autheur de ses projets, seul garant de ses entreprises, seul chef de ses Conseils & de ses Armées, il veille encore sur la Republique des Lettres, & veut bien luy donner les momens d'attention necessaires pour la maintenir. Cette attention, MONSIEUR, pouvoit-elle mieux se manifester que dans le plaisir qu'il eut, & qu'il témoigna publiquement d'autoriser mesme par avance, l'heureuse adoption, qui va nous faire gouster toute la douceur, & recueillir tout le fruit d'un commerce tel que le vostre.

DISCOURS

Prononcé le 13. Decembre 1694.

PAR MONSIEUR L'EVESQUE COMTE DE NOYON, Pair de France, Conseiller ordinaire du Roy en son Conseil d'Estat, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur d'Aucour.

MESSIEURS,

S'IL y avoit quelque rapport entre la foiblesse des paroles, & la force des sentimens, ma bouche deviendroit aujourd'huy le fidele organe de mon cœur, & vous feroit connoistre aisément tout ce que je ne puis assez reconnoistre. Il est vray, je l'avouë, & qui ne le sçait pas? Le sublime Genie qui anime & soustient cet illustre Corps, m'a seul inspiré le glorieux dessein d'en estre Membre; & comme estant superieur à tout, il n'a que de grandes veuës, j'en reçois heureusement celles, que je n'aurois osé prendre de mon chef, & que vous avez bien voulu rendre effectives. Telles sont les graces de LOUIS LE GRAND; graces semblables aux influences du plus beau des Astres, & qui me donnent droit de dire avec plus de justice, à l'honneur du Roy, que Tertullien n'écrit pour flatter les Princes de l'Afrique; L'Estat & le Ciel ont le mesme sort, & doivent leur bonheur à deux Soleils; L'un surveillant à tous nos besoins, ne se repose jamais icy-bas, l'autre agit tousjours au dessus de nous, & l'Empire est aussi content de son Soleil, que le Ciel l'est du sien. Cependant, MESSIEURS, toutes ces Royales protections conservent la liberté de vostre choix sans aucune atteinte. La seconde Majesté garde les mesmes mesures que la premiere; prepare les cœurs, & ne les force pas, pour n'en point blesser la delicatesse, par le pouvoir absolu de ses ordres.

Mais ſuivons la loüable couſtume de cette celebre Compagnie ; entrons dans noſtre ſujet & remarquons les âges differens de l'Académie Françoiſe, Née ſous les auſpices du Cardinal Duc de Richelieu Fondateur ; élevée par les ſoins du Chancelier Seguier Conſervateur : Fortifiée des doctes écrits de mon Predeceſſeur ; conſommée & comblée de toute la gloire de LOUIS LE GRAND, ſon Auguſte & Magnifique Protecteur. Ouvrages dignes de leurs Auteurs ! Auteurs dignes de leurs ouvrages. Voilà, MESSIEURS, les temps fortunez de l'enfance, de l'adoleſcence, de la jeuneſſe, & de la perfection, qui ont formé ſucceſſivement ce venerable Corps, qui eſtant un chef-d'œuvre, n'a pû eſtre achevé tout d'un coup.

Il eſt certain, MESSIEURS, que le merite eſt au deſſus de tout ; la fortune domptée ou mépriſée le reconnoiſt pour ſon Maiſtre, & ſi la jalouſie combat quelquefois, la verité triomphe tousjours. L'Ecriture Sainte appelle Moïſe à ce propos, le Dieu de Pharaon, pour nous apprendre que l'homme juſte eſt par excellence, le Dieu de l'Impie, & que l'eſtime particuliere de la Vertu, eſt une preuve publique de la Divinité. Tel a eſté le ſort de Joſeph, dont la Gerbe myſterieuſe & élevée, eſtoit le ſymbole de ſon merite éclatant, & de ſon autorité abſoluë, exprimée par le titre glorieux de Sauveur de l'Egypte. Vous me prévenez, MESSIEURS, & vous faites par avance l'heureuſe application de cette belle figure en faveur de noſtre incomparable Fondateur, aimé, craint, eſtimé & admiré de tout le monde, malgré les vains efforts de l'envie tant de fois déchaiſnée. Oüy, MESSIEURS, la ſeule Académie Françoiſe peut faire dignement l'éloge de ce rare Perſonnage, l'Homme de tous les talens, & qui connoiſſoit ſi parfaitement les talens de tous les hommes. C'eſt d'elle que nous apprendrons que la meſme Providence qui donna pour Miniſtres le Patriarche de Joſeph à l'Egypte, & le Prophete Nathan à David, avoit reſervé Armand Cardinal à LOUIS LE JUSTE, & à la France, pour y reſtablir le pouvoir du Prince, la tranquillité de l'Eſtat, & la fidelité du peuple. Tant il eſt vray que le Miniſtere Eccleſiaſtique & ſacré n'eſt pas incompatible avec le Politique & le Civil ; qu'il en releve & conſacre les emplois ; qu'aprés avoir formé des De-

crets dans les Conciles, il prononce des Arrests dans les Conseils, & qu'estant le canal propre & le plus prés de la source des eaux vives & celestes, il les verse avec plus d'abondance & de succez sur les Monarques & sur les Monarchies Chrestiennes. L'Eglise & l'Estat en seront les fideles tesmoins; & qui pourroit en douter aprés tant de favorables experiences?

Interrogez l'Eglise particuliere de Luçon, elle vous répondra que le precieux souvenir des vertus & des fonctions Apostoliques, Episcopales & Hierarchiques de son cher Armand est tousjours present à sa memoire, & n'en sera jamais effacé. Consultez l'Eglise Universelle qui ne souffre aucune exception de personnes, de lieux & de temps; elle retentit par tout des services signalez que ce religieux Cardinal luy a rendus. Remontons encore plus haut, suivons, s'il est possible, le vol de cet Aigle, lorsqu'il s'éleve de la Terre au Ciel; qu'il s'adresse à Dieu dans l'amertume de son cœur, luy represente le pitoyable estat de l'Eglise, & en reçoit des ordres que l'homme ne peut executer sans Dieu. C'est là qu'ont esté formez les saints projets de l'extirpation des nouvelles heresies, & de la restitution des droits sacrez de la divine Epouse dont l'unité estoit divisée par le schisme, la sainteté profanée par le crime, l'estenduë abregée par la desertion, & la succession interrompuë par la desobeïssance. C'est dans le sein du Pere des lumieres qu'ont esté puisées celles de tant de Livres admirables, que le saint Esprit qui est le doigt de Dieu, a dictez & écrits. C'est sur la Montagne de la sainte Sion, que le plan de la Sorbonne a esté tracé & donné par le divin Architecte à son digne Ministre, de mesme que le crayon du tableau de la Loy fut laissé à Moïse sur la Montagne de Sinaï. Sorbonne le chef-d'œuvre de nostre siecle, l'ornement de l'Eglise Gallicane, le Sanctuaire de la Religion, l'Azile de la Foy, le fleau de l'Heresie, & le Monument éternel du zele & de la pieté du grand Richelieu.

L'Estat jaloux & impatient veut aussi parler, & appelle pour tesmoin de sa gloire, la honte de tout le monde soumis, l'Empire humilié, l'Allemagne vaincuë, l'Angleterre intimidée, la Hollande allarmée, le Portugal affranchy, l'Espagne despoüillée, l'Alliance de nos Ennemis déconcertée, celle de nos amis affermie, la nostre recherchée; l'Europe desabusé-

desabusée de la fausse prevention de l'invincible pouvoir de la Maison d'Austriche reduite aux abois, & à la veille de tout perdre. Les Elemens mesmes ont esté assujettis sous le joug & le poids d'un genie Maistre & Superieur. Et n'a-t-on pas veu le feu de la Rebellion éteint avec celuy de l'Heresie dans le sein du Royaume, l'eau de la Mer retenuë par la force d'une digue insurmontable, l'air plus serein, & la Terre estonnée de tant de prodiges? Mais helas! nostre joye n'a pas assez duré. La douleur d'une perte irreparable la suit de trop prés. Je me trompe, MESSIEURS; Armand ne peut mourir, son esprit & son cœur vivent encore, & survivront tousjours à son corps. Moïse le Legislateur d'Israël pourveut avant sa mort à tous les besoins du peuple de Dieu, & donna des benedictions propres à chacune des douze Tribus, en regla les fonctions, retrencha les abus, & fit une espece de Testament general sur le modele de celuy de Jacob en faveur de ses enfans. Voilà, MESSIEURS, la noble idée du Testament Politique d'Armand le Legislateur de la France, où il a prevû & prescrit tous les devoirs des Ordres & des Emplois de l'Estat. Le Prince doit estre tel que celuy que Dieu nous a donné, la Maison Royale unie, le Clergé parfait, la Noblesse genereuse, la Justice inflexible, le Peuple fidele, le Conseil secret, le Ministere éclairé, le fonds des Finances asseuré; l'abondance procurée, la Cour modeste, la Guerre juste, la Milice disciplinée, la Paix honorable, la Vertu récompensée, le vice puny, le merite estimé, la science cultivée, & l'Académie florissante. Testament dont la divine Providence avoit reservé l'execution au seul Regne de LOUIS LE GRAND, qu'on peut dire justement avoir plus & mieux fait en qualité de Maistre, qu'Armand n'a pensé & écrit en celle de Ministre.

Que n'ay-je assez de temps pour le consacrer à la memoire de l'illustre Seguier, & à nostre reconnoissance? Je dirois qu'il a esté le Conservateur & le Tuteur de l'Académie Françoise, errante d'abord & depuis fixée en son Hostel, où il est devenu l'hoste genereux des Anges visibles de la science. J'adjousterois que ce digne Successeur du grand Cardinal estant le parfait Elizée de ce veritable Elie, en a receu & fait paroistre le double esprit, de zele pour l'Eglise, & de fidelité pour l'Estat. Je n'oublierois pas aussi qu'un Chancelier

de France n'a pas dédaigné les moindres fonctions de fils & de simple auditeur avant que d'estre le Pere & le Chef de cette celebre Compagnie ; & qu'il nous y a laissé un gage precieux de son estime & de son amour en la personne de son Petit-fils nostre illustre Confrere, honoré des premieres Dignitez & encore plus honorable.

J'avouë, MESSIEURS, que les talens de mon Prédecesseur me seroient necessaires, pour expliquer tous ceux qui l'ont rendu si recommandable à l'Académie. Son Eloquence grave & facile dans les Ouvrages de prose & de vers, son merite estimé par un Ministre estimable, sa reconnoissance dans une Harangue qui marque autant de cœur que d'esprit, sa charité victorieuse pour la défense d'un innocent prest à subir le dernier supplice d'un coupable, & son attachement inviolable à tous les interests de son Corps. C'est, MESSIEURS, en ce point seul que je ne luy cede pas, que je pretends l'égaler, & que mesme j'espere de le surpasser.

Vous le voyez, MESSIEURS, & je le sens encore plus ; Je tremble de peur & je suis transporté de joye. Je connois comme vous, que l'Esprit est trop borné pour appliquer une forme convenable à la matiere infinie qui me reste ; mais s'il avoit autant d'estenduë que le cœur, & si le talent répondoit à l'amour, je pourrois tout ce que je desire. L'objet étonne & ravit l'Orateur, & sur tout un Orateur ébloui des lumieres, convaincu des merites, penetré des bontez, & mesme prévenu, s'il estoit possible, en faveur de son Roy, de son Heros, & de son Bienfaicteur. L'Histoire des Heros est au dessus des Historiens, les paroles n'en peuvent égaler les actions, & les Peintres manquent de couleurs ; cependant nous tenterons l'Eloge de nostre grand Monarque, & sans le charger de titres inutiles, il suffira de dire simplement, & de l'aveu de tout le monde, que LOUIS est aussi aimable par le charme de sa Personne, qu'il est estimable par la gloire de son Regne.

Il y a deux personnes dans un mesme homme, lorsque la Providence l'éleve aux premieres Places. La Personne particuliere, & la Personne publique. Tertullien distingue d'abord l'Homme & Cesar, & forme ensuite des vœux proportionnez à ces deux estats. Mais ne cherchons point d'autre exemple que celuy que nous trouvons & que nous admirons

en noſtre Auguſte Prince, dont la Perſonne particuliere ſouſtient, releve, & meſme ſurpaſſe la Perſonne publique ſi glorieuſement, qu'il vaudroit mieux eſtre LOUIS ſans eſtre Roy, que d'eſtre Roy ſans eſtre LOUIS. Rare & inimitable Original. Son air charmant & majeſtueux ſe répand ſur toutes ſes actions, ſa maiſon Royale emprunte quelques rayons de ſa gloire, ſon âge eſt meur & parfait, le travail infatigable luy eſt devenu naturel, ſa ſageſſe n'a point eu d'exemple dans les ſiecles paſſez, & les ſiecles à venir ne pourront jamais luy donner de Rivaux. Son auguſte viſage n'eſt pas moins connu & reveré des Eſtrangers que de ſes Sujets; il partage ſouvent les deux Saiſons, de l'Eſté en Campagne, & de l'Hyver en ſes Palais, pour faire également la terreur de ſes Ennemis, & les délices de ſes Peuples. Son amour extréme pour nous ſacrifie toutes ſes veilles à noſtre repos, & s'il abrege & mépriſe le temps du ſommeil, c'eſt parce qu'il le paſſe ſans nous. Son merite perſonnel épuiſe le fonds de la plus riche Eloquence, ou ingrate à ſa vertu, ou onereuſe à ſa modeſtie.

Ne vous eſtonnez pas, MESSIEURS, du zele de ce Diſcours; chaque mot eſt un trait de flâme. La langue & le cœur ſont de concert, & il ſeroit facile de les excuſer par l'exemple de ſaint Gregoire de Nazianze tousjours preſt à parler, & inſatiable ſur les loüanges de ſaint Baſile le Grand. Dieu meſme ne condamne pas les tranſports de David, qui appelloit Dieu, le Dieu de ſon cœur. Quel honneur auſſi & quelle joye à un fidele Sujet attaché par tant de liens, de ſermens, & de charges, de mettre ſon cœur entre les mains d'un Roy, dont le cœur eſt entre les mains de Dieu !

A peine avons-nous veu LOUIS ſi aimable par le charme de ſa Perſonne, que LOUIS ſi eſtimable par la gloire de ſon Regne, ſe preſente à nous. Regne religieux que la pieté conſacre dans le ſaint exercice des divines vertus. Foy vive de LOUIS, qui ne porte ſi loin les bornes de ſon Empire, que pour donner plus d'étenduë au Royaume de JESUS-CHRIST. Eſperance ferme de LOUIS qui releve l'Egliſe, dont il eſt le Fils Aiſné ſur les ruines de l'Hereſie, qui en eſt la Fille rebelle. Ardente Charité de LOUIS, qui épargne le ſang de ſa plus pure Nobleſſe, que l'aveugle fureur des Duels immoloit à celle des Demons. Eſt-il forcé par la neceſſité des

temps, d'impoſer de nouveaux ſubſides ? il en porte le poids ; ſes épaules ſont plus chargées, que celles de ſes Peuples, & ſes mains liberales accouſtumées au plaiſir de donner, ont beaucoup de peine à recevoir. Qui pourroit s'imaginer avec quelle impatience un Roy ſi ſage & ſi patient d'ailleurs, ſoupire aprés le retour des temps paiſibles & fortunez, pour reconnoiſtre les grands ſecours que ſes Sujets luy donnent auſſi volontiers, que les Enfans d'Iſraël offrirent à Moïſe, plus qu'il n'eſtoit neceſſaire ? Regne glorieux & redoutable à tout l'Univers. La Victoite aſſervie, & inſeparablement attachée au Char de noſtre Conquerant, luy doit encore plus que le tribut qu'elle paye, & ne peut eſtre aſſez reconnoiſſante. Son Trophée eſt formé des armes des Ennemis de LOUIS LE GRAND; ſon front n'eſt couronné que de Lauriers qu'il a luy-meſme cueïllis; ſes mains ſont pleines de nos palmes; la France ſeule empeſche la preſcription de ſa gloire, oubliée dans les autres Nations, & le Vainqueur a plus fait pour la Victoire qu'il a renduë conſtante, que la Victoire ne fait pour le Vainqueur qu'elle rend heureux. Je paſſe tous les détails de tant d'exploits ſignalez, que la voix & la plume de l'Académie ont relevez avec autant d'éloquence que de zele. Nul deſſein ſans ſuccez, nul ordre ſans execution, nul ſiege ſans priſe de Villes, nul combat ſans triomphe. Je ſçay bien, MESSIEURS, le magnifique éloge que le Texte ſacré fait à l'honneur du Grand Alexandre, & je ſçay encore mieux que la gloire de LOUIS LE GRAND l'emporte ſur celle de ce Prince ſi fameux. Alexandre retenoit la Terre ſoumiſe, comme une Eſclave enchaiſnée qui gardoit le ſilence; LOUIS s'oppoſe, & fait teſte à l'Europe déchaiſnée. Alexandre a ſceu affermir l'obeïſſance; LOUIS a pû vaincre la reſiſtance. Le Pilote conduit ſon vaiſſeau facilement au milieu d'une mer calme & tranquille, mais le chef-d'œuvre de la navigation conſiſte à le préſerver du naufrage, malgré la tempeſte. Jugez, MESSIEURS, de la difference des Eloges, par celle du ſort des Heros, & des actions. Regne heureux, & dont la durée devroit eſtre auſſi longue que celle des temps. La nombreuſe Poſterité a touſjours eſté le caractere viſible de l'une des plus grandes proſperitez des perſonnes, des Familles & des Eſtats. Dieu la promit au Patriarche Abraham, l'eſten-

dit en faveur de sa race, & la porta depuis Isaac jusqu'à JESUS-CHRIST, le principe, & le centre de toutes les benedictions. David demanda plusieurs fois, & receut les mesmes graces consommées en la divine Personne du Messie. Le sçavant Affricain adjouste les vœux ardens d'une perpetuelle succession de la Maison Imperiale à ceux de la santé du Prince, des armées victorieuses, & du Monde paisible, & saint Augustin flatte les enfans de l'Empereur Constantin, du partage hereditaire de l'Empire universel. Pouvons-nous moins esperer, MESSIEURS, de la glorieuse posterité du Roy, de Monseigneur, & de nos trois augustes Princes, nez si heureusement, élevez si dignement, & instruits si chrestiennement, que nous voyons desja les semences de la gloire qui leur est preparée. Regne paisible, s'il plaist à Dieu de faire succeder la Paix de Salomon aux Victoires de David, & d'adjouster des couronnes d'Olives à celles des Lauriers. Toute la Terre est estonnée des grands orages qui se forment en l'air, & le Ciel est si couvert de nuages, qu'il y a plus de sujet d'en craindre la colere que d'en esperer le secours. Tous les Peuples sont armez, les Fideles & les Infideles sont aux mains, les Catholiques & les Heretiques entrent dans le mesme party, les Israëlites & les Egyptiens ne se reconnoissent plus, & la France seule soustient la pureté de sa Foy, marquée par celle de ses Lys.

Mais parmy tant de troubles & d'agitations, que ne fait pas le plus religieux aussi bien que le plus glorieux de tous les Rois, pour rétablir l'union des Princes Chrestiens, representée dans l'alliance d'Israël & de Juda, qui estoit toute la force du Peuple de Dieu? Cependant comme le point capital de cette grande affaire dépend du moyen d'accorder les differens interests de tant de Princes conjurez; fasse le Ciel qu'enfin ils ouvrent les yeux, les jettent sur LOUIS, le rendent l'arbitre de la Paix, & prennent ce sage party, suivant l'exemple des douze Tribus d'Israël, qui convinrent unanimement de Josué, pour estre seul le maistre de leur sort. Le succez n'en sera pas moins heureux; & si Josué aprés avoir divisé, partagé, & prescrit à chaque Tribu les limites de la Terre promise, procura une Paix juste, solide & generale; l'experience du Traité de Nimegue, dont LOUIS LE GRAND a reglé les principaux articles, fonde les mesmes esperan-

ces ; & les Alliez doivent avoir autant de confiance en sa Justice, qu'ils ont fait paroistre de crainte pour sa Puissance.

Il ne me reste plus, MESSIEURS, qu'à vous marquer avant que de finir, ce qui me restera tousjours, & ne finira jamais ; l'estime pour l'Académie Françoise, la reconnoissance de ses bontez, le desir de la servir, & la joye de concourir à la gloire immortelle de LOUIS LE GRAND. Je n'oublieray pas aussi le respect particulier pour nos illustres Confreres. Les uns relevent l'éclat de la Pourpre Romaine, ou font revivre dans l'Episcopat les grands Basiles de la nouvelle Cesarée, les Augustins zelez pour la défense de la Foy, les Ambroises éloquens dans les Chaires, & les sçavans Origenes. Les autres sont distinguez par les honneurs de la Cour, ou choisis pour des Emplois dignes de leurs plumes ; & tous sont justement parvenus au plus sublime degré du merite.

DISCOURS

Prononcé le 3. Mars 1695.

PAR MONSIEUR L'ABBE DE S. PIERRE premier Aumosnier de S. A. R. MADAME, *lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur Bergeret Secretaire du Cabinet du Roy.*

QUELQUE grand que soit un bienfait, MESSIEURS, il peut estre égalé par des sentimens de reconnoissance: & heureusement pour ceux qui par leur situation sont obligez de recevoir, ils ont dans leur cœur de quoy rendre, si leur cœur est assez sensible. Admis aujourd'huy par vos suffrages dans une Compagnie qui tient le premier rang dans le monde pour les Lettres; quel peut estre mon devoir, MESSIEURS, si ce n'est d'employer toutes mes forces pour vous persuader que quelque considerable que soit la grace que vous m'avez faite, j'en connois parfaitement le prix, & que mes sentimens sont tels, qu'ils peuvent m'en acquiter.

L'amour des Lettres aussi grand peut-estre en moy que dans ceux qui leur ont le plus fait d'honneur par leurs Ecrits, la haute idée que j'ay des beaux Arts, & une veneration qui m'est naturelle pour tout ce qui en porte le caractere, me font sentir le bonheur d'entrer dans une Societé dont les belles Lettres ont formé les liens & dicté les loix; qu'elles animent sans cesse de leur esprit, & à qui elles ouvrent tous leurs thresors.

Presque toutes les occupations des hommes portent la marque ou de la misere de leur condition, ou de l'aveuglement de leurs passions; mais les connoissances qui servent à perfectionner la raison, sont exemptes de ces deux taches. Les plaisirs qu'on y trouve sont purs, personne ne nous les dispute, il s'en presente tous les jours de nouveaux, ils sont de tous les âges & de toutes les heures: enfin ils ne nous éloignent que des plaisirs trop vifs & tousjours pernicieux. Independans on n'a besoin de personne pour les gouster; innocens ils ne sont

jamais sujets au repentir. Diray-je encore plus ? Ils conduisent à des plaisirs plus parfaits, aux plaisirs de la vertu ; & jamais l'ame n'y est mieux preparée que lorsque les sciences y ont répandu des lumieres, & estably la tranquillité.

En vain la nature s'efforce de former de grands Hommes, en vain elle les pare de ses dons & de ses richesses : son ouvrage demeurera tousjours défectueux, si les Lettres n'y mettent pour ainsi dire la derniere main. Que l'on jette les yeux sur les differents theatres où s'exercent les talens, sur les divers emplois de la Societé civile ? je le diray sans crainte ; ceux qui y apportent la plus heureuse naissance, sont tousjours vaincus quand ils rencontrent des rivaux qui ont fortifié du secours des Lettres leurs avantages naturels.

Tel a esté, MESSIEURS, celuy dont j'occupe la place, & que vous regrettez avec tant de justice. Aprés avoir passé plusieurs années à soustenir avec gloire les droits de son Prince dans un auguste Parlement, employé dans des affaires encore plus importantes, admis dans les secrets que la Politique semble ne confier jamais qu'à regret ; il porta dans ses emplois un esprit d'application & de suite, source la plus seure du succez des affaires : il fit sentir dans ses Ecrits une sorte de force que donnent l'ordre, la netteté du discours, & une justesse qui retranchant severement les ornemens superflus, ne presente à l'esprit, que ce qu'il luy importe de bien voir.

Si je parlois icy de sa droiture, de son inclination bienfaisante, du goust qu'il avoit pour la Vertu, peut-estre cet éloge qui luy est deu si legitimement, paroistroit-il estranger à mon dessein, & inutile à la gloire des Lettres : Il est certain cependant qu'elles servent à élever les sentimens, & que de l'esprit où elles brillent avec tout leur éclat, elles répandent jusques sur le cœur une salutaire influence.

Les exemples de leurs plus grands effets, sont tous icy des exemples domestiques, ils sont tous tirez du sein de l'Académie Françoise ; si ce grand Homme qui a si long-temps protegé cette Compagnie, si ce Chef de toute la Magistrature donna au Conseil une plus belle forme, si sous luy les Loix du Royaume prirent une vigueur nouvelle ; d'où nous vint à nous un si grand bonheur, & à luy une si grande gloire, si ce n'est de l'autorité qu'il s'estoit acquise par la force, la douceur, l'insinuation & l'agrément de son esprit : & toutes ces qualitez

qualitez si solides & si aimables, qui doute qu'il ne les dust pour la plus grande partie aux belles Lettres? Aussi leur en marqua-t-il sa reconnoissance, par l'application qu'il eut à les favoriser, par les honneurs qu'il leur rendit, sur tout par le desir qu'il témoigna que son illustre heritier obtinst comme un avantage considerable la place qu'il occupe dans cette Compagnie avec tant de distinction.

Je vois, MESSIEURS, le souvenir que ces grands noms vous rappellent: l'idée de vostre Fondateur se presente à vous brillante de l'éclat de l'immortalité. Quels talens pour les plus grandes affaires, c'est-à-dire, pour le gouvernement des hommes? quelle capacité, quelle étenduë, quelle force? Il formoit sans confusion & suivoit sans lassitude un nombre presque infiny de projets d'une nature toute differente; il voyoit tout d'un coup dans chaque affaire, plus loin & plus distinctement que ceux qui eussent employé beaucoup de temps à la penetrer, il en découvroit toutes les faces, & aprés s'estre determiné avec seureté, il avoit l'art de porter les autres à son point de veuë, & de leur faire voir les choses comme il les voyoit. Il persuadoit, & quelle superiorité que de sçavoir persuader!

De si grands talens percerent au travers des obstacles les plus difficiles, & éleverent une fortune éclatante qui excitoit l'envie des ames vulgaires; mais ce qui estoit en luy veritablement digne d'envie, ce fut le noble usage qu'il fit de cette grande fortune. Il ne s'en servit qu'à mettre la France à ce haut point d'élevation qui nous estonne encore; nous qui avons veu cette grandeur portée incomparablement plus loin par une main plus ferme, plus sage & plus hardie. Avec la puissance de ce Ministre s'accroissoit incessamment celle de sa Patrie; & ce qui n'est donné qu'aux grandes ames, il put avoir de l'ambition par vertu.

Que l'on donne au genie, à la nature tout ce que l'on voudra: on ne peut disputer aux Lettres l'honneur d'avoir contribué à former cet homme extraordinaire: les obscuritez qui rebuttent dans les Sciences, redoubloient son ardeur; & jamais il ne sentoit mieux ses forces, que là où les autres éprouvoient leur foiblesse. De là ces progrez surprenans dont il nous a laissé des monumens éternels: ces Ouvrages où il donne des leçons à tous les hommes sur les devoirs

les plus essentiels de la Religion & à tous les Princes sur les maximes les plus profondes de la Politique : également instruit & dans la Sagesse qui conduit vers le Ciel, & dans la Sagesse qui rend les hommes heureux sur la Terre.

Voilà, MESSIEURS, ce que peuvent les Lettres pour le bonheur & pour l'élevation des Particuliers qui les cultivent : Mais que l'on interroge encore ces celebres tesmoins des siecles passez, que l'on consulte ses propres yeux, & l'on sera persuadé qu'elles ne contribuënt pas moins à l'élevation & au bonheur des Estats où elles fleurissent.

Nous ne verrons pas toûsjours nos voisins réünis contre nous, saisis comme par contagion & violemment agitez des fureurs de la Guerre ; nous n'aurons pas tousjours à les vaincre, abbatus de leurs pertes, las de se faire du mal pour la seule esperance de nous en faire ; convaincus de l'inutilité de leurs efforts, instruits de leurs veritables interests, ils souhaiteront bien-tost ardemment la Paix, & l'obtiendront.

Le calme rappellera leur raison égarée : & avec des yeux que l'envie ne troublera plus, ils verront enfin que cette grande Puissance du Roy, dont ils ont esté si long-temps allarmez, a pour bornes insurmontables cette mesme sagesse & ces mesmes vertus qui l'ont formée. Heureux de n'avoir pû l'affoiblir, ils ne la regarderont plus que comme la tranquillité de l'Europe, & comme l'unique azile contre l'oppression & l'injustice des ambitieux.

Alors, MESSIEURS, que pensez-vous qui distinguera la France des autres Estats : Il est une superiorité plus digne de l'homme, que celle que nous tenons de la valeur & de l'art de la Guerre ; c'est la superiorité que donne la beauté & l'agrément de l'esprit. Heureusement pour nous, & graces à la prudence de celuy qui nous gouverne, nous en sommes en possession, & loin que les autres peuples songent à nous la disputer, la curiosité qu'ils auront tousjours pour nos Arts, les charmes qu'ils trouveront à gouster la douceur & la facilité de nos mœurs, l'estude qu'ils viendront faire parmy nous de nostre Langue & de nos manieres, seront une espece de tribut & d'hommage que nous recevrons d'eux ; & au lieu de nos armes si long-temps victorieuses, nos Ouvrages iront faire des Conquestes dans l'Europe, en assujettissant insensiblement les autres Nations à nos opinions, à nos sentimens, & à nos gousts.

Là ne se bornent pas les avantages que produisent les belles Lettres, j'en vois encore de plus solides. L'homme n'est attiré, n'est retenu que par le plaisir, c'est la porte du cœur & la seule qu'il tienne tousjours ouverte. La Verité, la Vertu elles-mesmes ont besoin de parure, & n'est-ce pas à l'éloquence à les parer ? Plus cet Art sera porté à un haut point de perfection, plus elles seront en estat de plaire, plus elles se feront aimer. Et quelle felicité est plus grande que d'aimer la verité & la vertu, si ce n'est celle qui doit estre la recompense de cet amour ?

Vous l'avez bien reconnu, MESSIEURS, de quelle importance il estoit pour nos mœurs, pour le bonheur & pour la gloire de la France, de perfectionner l'éloquence : vous avez judicieusement pensé que pour élever ce bel édifice, il falloit poser des fondemens fermes & durables, & pour cela fixer la valeur des termes, & faire connoistre les constructions les plus simples & les plus naturelles de ces termes. Vous avez finy un de ces Ouvrages, & vous travaillez à l'autre. Ce sont à la verité de ces travaux dont les esprits vulgaires n'ont garde de tenir aucun compte, mais dont les esprits du premier ordre voyent la beauté, l'importance & la necessité.

C'est ce qu'a veu ce Genie que la Providence a mis sur nos testes : Il sçait qu'une partie du bonheur de son Estat tient à des choses peu importantes en apparence, & y tient par des liens tres-forts, quoy qu'imperceptibles pour les esprits superficiels. Il sçait, ce Prince distingué entre les Princes Chrestiens par une pieté pleine de raison, que les vices, les crimes & les malheurs de la societé sont des suites necessaires de la barbarie & de l'ignorance : que le Christianisme aussi spirituel, aussi pur & aussi élevé qu'il l'est, ne trouvera jamais plus de soumission que parmy les esprits les plus éclairez & les plus solides; & qu'en faisant fleurir les Lettres, en augmentant la lumiere des esprits, on affermit l'Empire de la Religion, & on luy ouvre le chemin à de nouvelles conquestes.

Remply de ces veuës il recompense liberalement ceux qui excellent dans les beaux Arts & dans les Sciences. Il comble de ses bienfaits ces hommes rares qui ont merité par leurs Ouvrages la plus grande reputation d'éloquence. Il a pris le nom de Protecteur de l'Académie Françoise, nom qui la distingue de toutes les Compagnies du Royaume, & qui vous

donne un droit plus particulier d'attendre des marques de sa bonté.

C'est ainsi, MESSIEURS, que sont estimées les belles Lettres par un Prince qui a receu du Ciel le caractere du Sage, le don precieux de mettre le juste prix à chaque chose. Pourrois-je craindre aprés cela de m'estre trompé sur le rang que j'ay creu qu'elles meritoient dans le monde ? Pourrois-je n'avoir pas une haute idée de cette Compagnie qui en est le premier Tribunal ? Et lorsque vous me donnez part à vos honneurs, à vos glorieux travaux, & à vos avantages, pourrois-je n'estre pas extrémement sensible à cette grace ? Et vous, MESSIEURS, pourriez-vous douter de la grandeur de ma reconnoissance ?

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE LA CHAPELLE, Conseiller du Roy, Receveur General des Finances de la Rochelle, au Discours prononcé par Monsieur l'Abbé de saint Pierre, le jour de sa reception.

MONSIEUR,

Il n'est pas besoin que la sensibilité, que la probité si connuë de vostre cœur nous répondent de vos sentimens pour un bienfait dont vous nous recompensez en le recevant, puisque c'est payer une grace que de la meriter.

Je ne sçay mesme si déja on ne vous doit point icy des remercimens, vous y venez consoler une juste douleur, vous l'avez presque dissipée; ce n'est pas que vous effaciez le souvenir de celuy à qui vous succedez, vous n'ostez pas tout le regret de sa perte, mais vous la reparez. Que dis-je ? vous faites revivre cet illustre mort, vous nous le rendez en vous.

Ces mœurs douces & aimables, cette conversation aisée, cette exacte connoissance des hommes, ces veuës droites, ce juste discernement, cette fidelité religieuse pour les secrets confiez; cette sagesse consommée sans laquelle on ne peut

estre fidele ; rare & heureux assemblage qui l'avoit fait entrer dans la plus auguste des confidences, & qui pour ainsi dire avoit mis entre ses mains les ressorts qui font mouvoir l'Europe entiere, toutes ces qualitez admirables nous les retrouvons en vous telles qu'il les possedoit ; heureux si nous avions pû vous acquerir & le conserver.

Voilà, MONSIEUR, ce qui vous acquite envers nous, & ce qui vous fait obtenir une place, au dessus de laquelle la belle litterature n'a rien à souhaitter, l'esprit cultivé ne peut rien imaginer.

On ne vous soupçonne point d'en ignorer l'éclat, vous l'avez souhaitée avec trop d'empressement pour ne l'avoir pas connu. Mais le témoignage involontaire de vostre conscience, qui vous force sans doute de vous avoüer à vous-mesme que vous en estes digne, vous a fait craindre les secrets reproches de vostre modestie, & vous a obligé de cacher, dans l'éloge que vous venez de faire des belles Lettres, une partie de cet éclat qui rejallit sur vous.

Il vous a esté beau de vous taire sur ce sujet, il me seroit honteux de n'en pas parler, puisque c'est faire vostre éloge que de montrer tout l'honneur accordé à vostre merite.

Si je regarde l'Académie comme le Temple de l'immortalité, où tous ceux qui y sont receus trouvent une source inepuisable de la plus pure & de la plus venerable gloire ; ce n'est point parce qu'un Roy digne de servir de modele à tous les Rois, a bien voulu se déclarer nostre Protecteur ; ce n'est point parce que, s'il m'est permis de parler ainsi, il nous a élevé luy-mesme un Tribunal dans ces lieux augustes, tousjours remplis de Sa Majesté ; ce n'est point parce que nostre establissement a esté formé par un homme dont tous les desseins, dont tous les ouvrages ont esté au dessus de l'homme : enfin ce n'est point parce que nous rassemblons en un seul Corps ce que toutes les conditions differentes ont de grand & de respectable, & que tant de dignitez parmy nous confonduës relevent d'autant plus celle de cette Compagnie, qu'elles y sont sans rang & comme ignorées : une idée plus haute & plus flatteuse m'éclaire ou m'éblouït, quoy-qu'il en soit m'entraisne, & me force de la suivre.

Cette inſtitution d'une Aſſemblée d'hommes choiſis entre tout ce qu'un vaſte Empire en peut produire d'illuſtres pour les Lettres, deſtinez, & ſans ceſſe occupez à polir, à perfectionner, à mettre une Langue en eſtat de vivre long-temps meſme aprés les Peuples à qui la nature l'a donnée, ſi ce n'eſt pas le ſupréme degré de la ſuperiorité ſur les autres Peuples, le plus haut point de grandeur & de puiſſance, le comble de la gloire pour une Nation: c'en eſt du moins le ſigne le plus éclatant, la marque la plus certaine; c'en eſt, pour ainſi dire, le ſceau irrevocable, & il ſemble que la Providence qui gouverne l'Univers, n'ait donné le gouſt & l'idée des Académies qu'aux Nations qu'elle a formées pour commander aux autres.

Rappellez pour en eſtre convaincu; rappellez & parcourez l'Hiſtoire de tous les Peuples qui ſe ſont ſignalez ſur le theatre du Monde. Examinez quelle a eſté la deſtinée magnifique, quelle eſt encore aujourd'huy la gloire de ces Grecs, & de ces Romains auſquels nous devons l'eſtabliſſement des premieres Académies; quelle a eſté au contraire la fortune differente de tant d'autres Peuples qui n'ont ſceu que combattre & vaincre.

Conquerans plus redoutables par leur barbare ignorance que par leurs armes, ils n'ont ſongé qu'à détruire les Arts & les Lettres, & à fonder de ſuperbes dominations que le temps a bien-toſt ruinées. Leur Empire, leur nom, leur langage, tout a peri auſſi bien qu'eux.

Pareils à de furieux incendies, ils ont paſſé, ils ſe ſont eſteints auſſi-toſt qu'ils ont ceſſé d'agir; ou comme d'impetueux torrens, qui aprés avoir ravagé les campagnes ne ſont plus que de petits ruiſſeaux, à peine remarquez par les voyageurs; ils n'ont laiſſé que des debris malheureux & des deſcendans indignes de leur nom.

La vraye gloire, immortelle dans le ſouvenir des hommes, n'a eſté donnée qu'aux Peuples qui ont eu des Académies, & le temps que ces Peuples ont choiſi pour les eſtablir a touſjours eſté celuy où ils ſe ſont trouvez plus grands que les autres.

J'en atteſte encore ces premiers Maiſtres de l'Univers; que de travaux? que de combats? que de victoires remportées? combien de Rois dethronez? combien ont-ils

voulu faire voir de triomphes dans la Capitale du monde, avant que d'y montrer une Académie ! Ce n'a esté que dans le plus florissant âge de leur Empire, au milieu du plus beau de leurs Regnes, sous le plus grand de leurs Empereurs.

Quel spectacle s'offre icy à mon esprit, & m'écarte de mes premieres pensées pour m'arrester sur d'autres objets ? Vous en seriez frappé comme moy, si je pouvois les representer. En effet, MONSIEUR, quelle devoit estre cette Académie formée par Auguste ? quels Genies sublimes ? quels Hommes celebres ? quels grands Personnages la composoient ? Un tableau si magnifique demanderoit un pinceau plus sçavant que le mien ; mais si vous voulez concevoir ce que je ne puis exprimer, jettez les yeux sur ceux au nom de qui je vous parle : il me doit estre permis de le dire, & je contribuë si peu à tant de lumiere, qu'une pudeur fausse ne doit pas m'empescher de rendre justice. Ils vous fourniront des ressemblances si vives & des rapports si heureux, que soit que vous consideriez les Sujets, soit que vous regardiez le Souverain qui les honore de sa protection, tout accoustumé que vous estes à ne point confondre vos idées, vous vous tromperez souvent, souvent vous prendrez le Siecle de LOUIS LE GRAND pour celuy d'Auguste, & le Siecle d'Auguste pour celuy de LOUIS LE GRAND.

N'en doutons donc plus, & ne craignons plus de le dire ; l'Académie est comme le gage & le sceau de l'Immortalité assurée au Nom François. Sa fortune a marché d'un pas égal avec celle de la Monarchie ; le mesme Ministre a jetté les fondemens de la puissance de l'une, & a donné la naissance à l'autre. Le mesme Monarque invincible a achevé l'un & l'autre ouvrage, & les a portez tous deux à ce point de grandeur, & de perfection où les vûës du Ministre n'avoient pû atteindre.

Quelle source infinie de reflexions magnifiques ! Quelle abondance de gloire ! Vous la venez partager avec nous ; vous devez entrer dans nos obligations & contribuer à nostre reconnoissance.

Peut-estre qu'elle est assez remplie à l'égard du fameux Cardinal de Richelieu, peut-estre que la memoire & les

manes de ce grand Homme en sont satisfaits : car ne pouvons-nous pas penser qu'il nous doit, sinon une partie de sa renommée, du moins une partie de cette attention vive, que le monde conserve tousjours pour luy ? Cette Loy que nous nous sommes faite de parler de luy dans les occasions les plus éclatantes, son nom tousjours placé avec de pompeux éloges dans nos plus celebres Discours, reveillent sans cesse pour luy l'estime & l'applaudissement des hommes ; & aprés tout qu'y a-t-il de plus propre à flatter, à remplir la plus noble ambition mesme des Rois, que ce tribut éternel de loüanges que nous payons à un Sujet ?

Mais qui nous acquittera envers ce Prince, sans qui nous ne serions pas mesme en estat de nous souvenir de nostre Fondateur ? L'Eloquence ne nous fournit plus d'ornemens qui ne soient trop au dessous des nouveaux sujets d'admiration & de loüanges qu'il nous fournit tous les jours ; & ce seroit trop abandonner le soin de nostre gloire que d'entreprendre de relever la sienne par nos paroles : que nos esprits ne tentent donc plus d'inutiles efforts, n'employons desormais pour luy que le langage de nos cœurs, c'est le seul que ses vertus heroïques ne nous rendent pas inutile.

Puissent ses armes estre tousjours victorieuses, puisse le Dieu des Armées, le vray Dieu dont il defend la cause, le combler d'autant de prosperitez qu'il luy a donné de vertus. Puisse son Regne par le nombre des années surpasser autant les plus longs Regnes, que par l'eclat des actions il surpasse les plus glorieux.

DISCOURS

Prononcé le 3. Juin 1695.

PAR MONSIEUR L'ABBE DE CLERAMBAULT, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de la Fontaine.

MESSIEURS,

QUELQUE penchant que les hommes ayent à se flatter, rien ne pouvoit excuser le desir que j'ay eu d'estre receu parmy vous, si le sentiment de quelques-uns de cette sçavante Compagnie trop prevenus en ma faveur par une ancienne amitié ne m'eust soustenu dans la juste défiance de ma foiblesse.

Et comment pouvoir esperer de remplir dignement une de ces places illustres, destinées à recompenser le merite le plus éclatant dans les Lettres ? Comment vous faire oublier cet homme incomparable, dont la simplicité & la douceur estoient encore plus estimables que l'esprit & la capacité! Cet homme singulier, qui n'ayant jamais compté les biens de la fortune parmy les veritables biens, sçeut avec ce tour naïf & ingenieux qui luy estoit si propre, élever jusqu'au sublime les choses les plus abjectes de la nature, sans neanmoins leur faire rien perdre de leur caractere; Genie seul semblable à luy-mesme, qui surpassant ses modelles avoit saisi l'air original avec tant d'avantage, & d'une maniere inimitable aux siecles suivans. Heureux d'avoir expié dans les dernieres années de sa vie, par les larmes sinceres de sa penitence, le scandale qu'il avoit pû causer par des écrits qu'un naturel trop facile avoit produit, sans aucune mauvaise intention, & presque sans y avoir pensé. Mais ne parlons icy que de ces Ouvrages immortels, où toute la finesse de la Morale se presente sous les images les plus simples, ouvrages qui luy euf-

sent merité le choix de ce fameux Ministre qui forma cette Compagnie.

Ce grand homme appellé au Gouvernement dans une de ces tristes conjonctures de foiblesse & de desordre, veritables infirmitez des Corps Politiques, soustint neanmoins, & augmenta par ses rares & sublimes talens, la gloire & la felicité de cet Estat. Rien ne fut capable de resister à ce puissant Genie superieur aux difficultez les plus insurmontables. D'un costé l'impuissance & la division au dedans du Royaume causées par les troubles precedens & par les Guerres de Religion, luy refusoient l'esperance d'aucun succez ; & de l'autre, la force & la puissance de nos anciens Ennemis accruë & cimentée par l'union de l'Angleterre avec les François rebelles, & par les nouvelles prosperitez de la Maison d'Austriche, sembloient mettre un obstacle invincible à ses desseins.

Mais avec quelle grandeur de courage & quelle profonde capacité vint-il glorieusement à bout de se soumettre, s'il est permis de parler ainsi, cette impossibilité apparente. Aprés avoir mis l'ordre dans le Gouvernement, selon que la necessité du temps le permettoit. Aprés avoir vaincu & desarmé l'heresie par la prise de la fameuse Place qui en estoit le principal azile, reprimé pour jamais l'audace & les cabales des Grands. Aprés avoir jetté nos ennemis par les armes victorieuses de nos Alliez, dans la necessité de deffendre leurs propres Estats, il entreprit enfin de les vaincre en les attaquant dans leur pays ; & ce fut dans ces dernieres & glorieuses années par la prise de leurs Villes, par le ravage de leurs Provinces, par ces surprenantes intrigues qui leur furent si fatales ; il les reduisit à ce point incroyable de desordre & d'aneantissement, de ne pouvoir presque profiter de nos divisions domestiques. Auroit-on pû croire, MESSIEURS, qu'un Ministre aussi appliqué, & comme livré necessairement aux occupations les plus épineuses de la Guerre & de la Politique, pust encore meriter les loüanges, qui semblent estre reservées à la tranquillité d'un Gouvernement paisible ; il ne laissa pourtant pas de remporter encore cette nouvelle espece de gloire aussi éclatante, & plus durable à la posterité, dont il s'asseura par là le souvenir. Le restablissement de la seure-

té publique, l'ordre remis dans les Finances, la puiſſance maritime renduë par ſes ſoins formidable à nos ennemis, cette nouvelle vigueur qu'il a ſemblé redonner à la plus haute des Sciences, ſoit par la reſtauration magnifique de la plus celebre Ecole de l'Univers, ſoit par la protection ſinguliere qu'il donna touſjours aux Lettres ſacrées ; les beaux Arts & l'éloquence remis dans le brillant éclat des ſiecles les plus fameux, & aſſeurez contre leur décadence par l'eſtabliſſement de l'Académie en ſont les perpetuels & illuſtres témoignages.

Enfin il merita par tant de faits memorables de preparer l'execution des merveilles que nous voyons, ſans que ſa gloire diminuë en rien celle de LOUIS LE GRAND, la maligne poſterité ne s'eſtant jamais aviſée de rien oſter à Alexandre, parce que Philippe eſtoit ſon Predeceſſeur.

Comme il ſçavoit que les reglemens les plus prudens ne peuvent ſubſiſter, ſans l'appuy & le ſecours des Loix, il en voulut rendre l'authorité vive & durable, en procurant le choix du plus digne ſujet qui en puſt eſtre le depoſitaire.

Je rappelle icy la memoire de ce grand Magiſtrat, qui ſceut joindre en ſa perſonne, & pendant un ſi long-temps, le merite conſommé dans ſon Miniſtere avec celuy des belles Lettres, & qui aprés avoir eſté voſtre Confrere, eut l'honneur de preceder le Heros qui a bien voulu ſe declarer vôtre Protecteur.

Quoy que l'éclat des actions de ce grand Prince luy répondiſt aſſez d'une reputation éternelle, il euſt ſemblé neanmoins manquer quelque choſe à ſa gloire, ſi ces faits incroyables euſſent eſté annoncez par des ouvrages vulgaires. Il n'a plus à craindre ce malheur, vous eſtes chargez, MESSIEURS, du ſoin de ſon immortalité ; voſtre éloquence ſincere le mettra à couvert de l'incredulité des âges ſuivans ; & peut-eſtre que ſans vous, la poſterité ſoupçonneuſe auroit pû s'imaginer que les prodiges de ſon Regne ſeroient pluſtoſt racontez par le langage ordinaire, & uſé de la flaterie, que par les expreſſions ſimples de la verité.

Car qui pourroit jamais ſe perſuader ſans une autorité comme la voſtre, qu'un Prince né le Maiſtre en prenant l'adminiſtration du Gouvernement, au lieu d'écouter l'oiſiveté & la moleſſe, écueils preſque inévitables aux grandes for-

tunes, se soit d'abord formé ce merveilleux & utile principe, de preferer à quoy que ce fust le bien de son Estat, & l'interest de sa gloire.

Hé quelle habileté, & quelle scrupuleuse exactitude à ne s'écarter jamais en rien d'une si noble resolution ! le desordre extréme des Finances, qui paroissoit irremediable, pour jamais arresté par ses soins ; cette importante Place retirée des mains de nos anciens ennemis, par une negociation aussi prudente qu'heureuse ; cette fureur des combats singuliers, inveterée dans la Nation, pour jamais esteinte par ses Edits aussi severes que justes, en furent d'abord les éclatantes preuves, qui nous ordonnerent de tout esperer.

Mais de quelle maniere surpassa-t-il nostre attente, par cette foule de vertus, qu'il montra au monde, réünies pour la premiere fois dans un seul homme. Leur nombre seul empesche d'en faire icy le magnifique détail ; vertus qui semblent tousjours disputer entre elles, à qui le rendra plus accomply ; mais qui en mesme temps estant possedées dans un éminent degré, ne peuvent s'empescher quelquefois de se faire obstacle.

On a veu sa profonde penetration dans les affaires Politiques, ceder par une generosité sans exemple, au zele de voir la Religion accroistre son Empire sur l'infidelité, & sa moderation marquer des bornes à cet esprit de Conquerant qui l'animoit, en le forçant pour assurer le repos du monde, & le bonheur de ses Sujets, à donner trois fois la paix à ses ennemis vaincus & consternez. Bien au dessus de ces Princes vulgaires qui ont seulement attention à la gloire qu'on remporte par les armes, sçachant bien que les autres grandes qualitez leur manquent ; il s'est comporté tousjours de sorte que sa gloire militaire n'a jamais effacé aucune de ses autres perfections. Plus admirable par cette merveilleuse sagesse, & par cette profondeur inimitable dans l'art de regner, ignorée de tous ceux qui l'ont precedé, que par ses victoires & par ses conquestes. Il ne peut plus connoistre de veritable ennemy que l'Europe entiere, qui malgré l'union constante de tant de peuples differents d'humeur & d'interest, malgré les élemens qui ont semblé combattre contre nous, ne peut encore qu'à peine resister à ce Heros.

Mais je ne m'apperçois pas, MESSIEURS, qu'empor-

té par mon zele, & séduit par l'éclat du sujet dont je parle, je ne me souviens plus de l'inégalité de mes forces; peut-estre que la confiance prochaine d'estre receu parmi vous me fait oublier que ces nobles matieres sont reservées à vostre seule éloquence. Heureux si profitant de vos exemples, & instruit par vostre commerce, je puis un jour par mon application à imiter vos glorieux travaux, justifier le choix dont vous avez voulu m'honorer.

RÉPONSE

DE MONSIEUR ROSE CONSEILLER du Roy ordinaire en ses Conseils, Secretaire du Cabinet de Sa Majesté, President en sa Chambre des Comptes de Paris, au Discours prononcé par Monsieur l'Abbé De Clerambault, le jour de sa reception.

MONSIEUR,

VOUS devez estre persuadé de la pleine correspondance de toute l'Académie Françoise, aux marques d'estime & d'amitié que vous venez de luy donner par vostre éloquent Discours.

Je puis mesme vous asseurer, que quelque sensible qu'elle soit à la perte d'un Confrere, qui n'estoit pas moins original ny moins celebre dans nostre Langue, que Phedre l'estoit dans la sienne, elle a une consolation fort peu distante de la joye, de luy avoir sceu choisir un successeur tel que vous.

Quel heureux choix qui rend justice à tous les talents académiques réünis en vostre personne! & quel agrément de les avoir rencontrez dans un Sujet dont les illustres Ayeux ont eu tant de part à la gloire du Ministere de ce grand Cardinal qui forma nostre Compagnie, & de si nobles liaisons avec ce sage Chancelier qui la sauva du naufrage!

Mais quel comble de bonheur pour elle de trouver de

plus dans le mesme Sujet une creature hereditaire de nostre Auguste Protecteur !

Le Fils d'un Pere qu'il honora du Baston de Mareschal de France pour ses memorables services, & d'une Mere qu'il jugea digne de luy confier le sacré dépost d'une Princesse Royale qui luy tenoit lieu de Fille, pour la conduire jusqu'au Throsne, le Frere, le Neveu, enfin le pur sang de parents tous dévoüez à nostre commun Bienfaicteur, & tous les mains armées ou levées au Ciel pour sa conservation, & pour l'augmentation du nombre de ses victoires.

Vous contractez, MONSIEUR, en entrant icy, une obligation de les celebrer, & (s'il estoit possible) de les souhaiter, encore plus précise qu'auparavant, & nous n'avons pas de peine à croire que vous la remplirez bien.

L'abregé que vous nous avez fait des merveilles de son Regne, nous en est un gage suffisant. C'est un Chef-d'œuvre trop accompli, pour entreprendre d'y rien adjouster.

Nous remarquerons seulement, qu'Alexandre le Grand dans ses guerres ne suivit que son ambition, sans se soucier beaucoup de ses Dieux; & que LOUIS LE GRAND dans les siennes n'a jamais eu d'autres guides que la raison & la justice, ny aucune fin plus ambitieuse, que de secourir ses Alliez, faire valoir ses droits legitimes, reprimer l'audace de quelques voisins, couvrir ses Frontieres, affermir le repos de ses Peuples, soustenir la Majesté des Rois, & sacrifier tout ce qu'il est à la deffense de nos Autels; tout le reste au prix n'estant rien à cet incomparable Monarque, plus encore de cœur que de titre, veritable Roy Tres-Chrestien.

DISCOURS
DE L'EXCELLENCE ET DE L'UTILITÉ DES EXERCICES ACADEMIQUES.

PRONONCÉ DANS L'ACADEMIE FRANÇOISE par Monsieur Charpentier Doyen de l'Académie, le jour de la Reception de Monsieur l'Abbé de Clerambault.

A MONSEIGNEUR L'EVESQUE Comte de Noyon, Pair de France, Conseiller ordinaire du Roy en son Conseil d'Estat, à l'occasion de sa Reception dans l'Académie Françoise.

L'Honneur, que vous avez fait à l'Académie Françoise, Monseigneur, d'en vouloir occuper une Place, a rendu memorable dans nos Fastes, le 13e. jour de Decembre de l'année derniere. * Mais si vous avez fait honneur à cette Compagnie, permettez-moy, Monseigneur, de vous dire, que vous vous en estes fait aussi beaucoup à vous-mesme. Ce n'est pas que nous puissions empescher le vulgaire de demander ; Que fait le Titre d'Académicien à un Homme d'une Naissance illustre ; Qui est revestu de la plus haute Dignité de l'Eglise, qui a rang parmy les Pairs de France ; Qui occupe une des premieres Places dans le Conseil du Roy, Et qui est aimé & consideré de ce Grand Monarque ? Non, Monseigneur, nous ne sçaurions empescher qu'on ne parle de la sorte, ou du moins qu'on ne le pense ; Et je ne pretends point aller au devant de ces idées, qui s'élevent dans des Esprits prévenus des opinions populaires. Mais si quelqu'un meritoit qu'on luy fist response, je luy demanderois à mon tour, Qu'adjouste le Titre de Protecteur de l'Académie Françoise en la personne de Louis le Grand, aux Noms augustes de Monarque, de Roy Tres-Chrestien, de Conquerant, de Legislateur, d'Invincible, de Sage, de Pere du Peuple ? Qu'adjouste cette nouvelle Qualité à tant d'Epithetes glorieuses, dont quelques-unes luy sont acquises par

* 1694.

la Naiſſance, & les autres par ſa Vertu ? S'il a bien voulu ſe dire Protecteur de l'Académie, pour quoy s'eſtonnera-t-on que Vous ayez voulu eſtre Académicien ? Je diray plus ; Peut-on s'imaginer que ce ſoit ſans de tres-fortes raiſons que SA MAJESTÉ & Vous ayez bien voulu prendre une relation ſi eſtroite avec cette Compagnie. Cela ne m'entrera jamais dans l'eſprit, tandis que je vois ſi clairement le contraire. Vous avez voulu eſtre Académicien, MONSEIGNEUR, pour faire voir la paſſion que vous avez euë de tout temps pour les belles Lettres ; Et LOUIS LE GRAND s'eſt declaré Protecteur de l'Académie, pour monſtrer l'eſtime qu'il a touſjours faite de ces Arts illuſtres, qui mettent tant de difference entre les Eſtats d'un Roy Tres-Chreſtien, & les vaſtes Empires des Princes Mahometans. En effet, qu'eſt-ce que cet amas de Peuples, de Provinces, de Republiques, de Royaumes, enveloppez ſous une meſme Domination, qu'une confuſion de Puiſſance, embaraſſante au Maiſtre, onereuſe aux Sujets, douloureuſe aux Vaincus, principalement quand les belles Lettres, qui ſont les fruits de la Raiſon la plus épurée, ne meſlent point leurs douceurs aux amertumes d'une ſoumiſſion forcée ? Cela n'eſt arrivé que trop veritablement dans cette belle Partie du Monde, qui eſtoit autrefois le ſejour des Muſes & des Graces. L'Empire des Turcs ne s'eſt point rendu ſi odieux, par l'uſurpation de tant de Thrones enlevez à leurs Princes legitimes, que de ce qu'ils ont chaſsé tous les beaux Arts de la Grece, où ils avoient pris naiſſance. Le Parnaſſe n'eſt plus qu'une foreſt peuplée de beſtes farouches ; L'eau d'Hippocrene ne coule plus, ou ne ſert qu'à former quelque vilain mareſcage au pied de la Montagne autrefois ſacrée ; Tout ſe reſſent de la barbarie du Peuple dominant, Et c'eſt-là une des lamentables ſuittes du malheur de cette Ville, qui avoit eſté ſi long-temps honorée du Titre de la Nouvelle Rome. Veritablement la Politique des Ottomans n'a pas peu contribué à cette deſolation. Une Politique toute guerriere comme celle-là, a meſpriſé les Arts & les Sciences ; Et je ne puis m'empeſcher de croire, que Dieu a permis que ce mauvais gouſt regnaſt parmy eux, ſans quoy il auroit eſté à craindre, qu'ils n'euſſent eu trop d'avantage ſur nous.
&

& que leur Secte ne devinst trop puissante, si elle avoit esté appuyée de la force de la Parole, aussi-bien que de la Puissance du Glaive. Que seroit-ce si le bel Esprit regnoit sous le Turban, & si les descendans de ces anciens Grecs, si superieurs aux autres Peuples par leur Sçavoir, & par leur Eloquence, s'estoient conservez cette prérogative, en changeant de Maistre, & le plus souvent de Religion. La Providence Divine a tenu une conduite bien differente, en establissant autrefois la Religion Chrestienne dans cette mesme Partie de l'Univers. Cette Religion toute pure, toute sainte, adopta dans ses commencemens l'Eloquence & la Poësie Grecque; Et en renversant les Autels des Dieux d'Homere & d'Hesiode, elle ne se fist point un scrupule de laisser entre les mains des Fidelles les inimitables productions de ces grands Personnages, qui sembloient n'estre nez, que pour esclairer l'esprit humain. Elle ne voulut pas que tant d'excellens Ouvrages devinssent en abomination parmi ses enfans à qui l'on enseignoit à en profiter avec les précautions necessaires pour ne s'en pas laisser corrompre. De-la vient qu'il n'y a eu que les Ennemis déclarez des Chrestiens, qui ayent voulu leur en interdire la lecture. Je ne vous dis rien, MONSEIGNEUR, que vous ne sçachiez parfaitement, par la profonde connoissance que vous avez de l'Histoire Ecclesiastique; Vous sçavez dans quel desordre estoit tombé l'Empereur Julien, lorsqu'il abandonna la foy de Constantin, pour retourner aux erreurs du Paganisme. C'estoit un Prince d'un esprit sublime, d'une érudition infinie, d'un merite qui donnoit de l'admiration à ses Ennemis mesmes; cependant avec tous ces grands talens, Dieu permit qu'il se plongeast dans le plus profond de de tous les abismes, je veux dire l'Apostasie, qui a pour jamais diffamé son nom dans l'Univers. Durant la chaleur de son emportement contre les Chrestiens, il leur fit deffense d'expliquer publiquement dans leurs Ecoles les Livres d'Homere; Nous avons encore son Edit parmy ses Ouvrages, où il dit avec une amere raillerie, * Que les Chrestiens se devoient contenter d'enseigner à leur jeunesse, les Evangiles de Mathieu & de Luc, sans toucher aux Ouvrages de ce Poëte, puisqu'ils méprisoient les Divinitez dont il avoit parlé. On regarda cette deffense comme une verita-

* Βαδιζόντων εἰς τὰς τῶν Γαλιλαίων ἐκκλησίας ἐξηγησόμενοι, Ματθαῖον καὶ Λου-

χῶν. Juliani Imp. Epist. 42.
Μὴ διδάσκειν ἃ μὴ νομίζουσι σπουδαῖα. Ibid.

ble perſecution, & on ne creut pas que cet Empereur puſt donner des marques plus expreſſes de ſa haine contre les Chreſtiens, que de vouloir leur empeſcher de ſe cultiver l'eſprit, par la lecture de cet Auteur admirable où l'on trouve les ſemences de toute ſorte d'Erudition & de Politeſſe. Rien n'eſt plus précis pour faire voir que nos aiſnez en la Foy, n'ont pas voulu renoncer aux belles Lettres, & que l'Egliſe naiſſante a profité des dépoüilles du Paganiſme, de meſme que les Enfans d'Iſraël profiterent des precieuſes richeſſes des Egyptiens. Cela paroiſt manifeſtement dans les Ecrits des premiers Peres de l'Egliſe, de Saint Juſtin Martyr, d'Athenagoras, de Tatian, de Tertullien, de Clement Alexandrin, d'Origene, d'Arnobe, de Lactance, d'Euſebe, qui ſe ſont ſervis ſi avantageuſement pour noſtre Religion de leur Erudition & de leur Eloquence; Et ſi le grand Apoſtre a dit qu'il ne s'eſtoit point acquitté de ſa Miſſion par le ſecours des paroles perſuaſives de la ſageſſe humaine, il n'y a pas lieu de croire qu'il ait voulu rejetter abſolument de la fonction du Miniſtere Evangelique, ces inſinuations adroites, ces raiſonnemens convaincans, que l'eſprit humain a trouvez, pour perſuader, puiſque luy-meſme dans le Diſcours qu'il fit au milieu de l'Areopage, pour preſcher aux Atheniens la connoiſſance du vray Dieu, & les principaux Articles de noſtre Foy, il prend d'abord occaſion de les entretenir de ce qu'en paſſant par leur Ville, il avoit remarqué un Autel dedié au Dieu Inconnu, aprés quoy il leur allegue encore un Vers d'un de leurs Poëtes comme un teſmoignage domeſtique, pour les preparer à écouter plus favorablement ce qu'il leur vouloit deſcouvrir, & leur dire enſuite avec plus d'efficace, que ce Dieu qu'ils adoroient ſans le connoiſtre, eſtoit ce Dieu là meſme qu'il venoit leur annoncer. Ainſi la pluſpart des Chreſtiens qui ont ſuccedé aux Diſciples des Apoſtres, ont preſque tous eu commerce avec les Philoſophes, & entr'autres avec Platon, pour qui ils ont eu une conſideration & une eſtime ſinguliere. Ils ont eſté perſuadez que la Doctrine de ce Philoſophe où ils trouvoient tant d'élevation & tant de vertu, n'eſtoit point contraire à la Doctrine de JESUS-CHRIST, & meſme de JESUS-CHRIST crucifié; ſur tout aprés avoir leu dans le ſecond Livre de ſa Republique, que quand

le Juste se trouveroit dans le Monde, sans paroistre tel aux yeux des hommes, il seroit lié, battu, flagellé, & enfin mis en Croix ; car n'est-ce pas là en abregé l'Histoire de JESUS-CHRIST, qui estant le Juste par excellence, & se rencontrant parmi des hommes corrompus, & qui ne le connoissoient pas, eut une fin si conforme à ce que Platon avoit preveu en la personne du Juste en general ? Qui nous empesche donc de penser que Dieu a bien voulu élever jusques là l'idée de ce Philosophe, pour confondre par ce raisonnement ceux à qui la Croix paroistroit un scandale ou une folie, puisque c'estoit une suite de la sainteté du Sauveur du Monde, & de l'iniquité des Juifs. Et il ne faut point que le Nom de Payen, qui nous est si odieux en matiere de Religion, milite contre Platon en cette rencontre, puisque les Saints Peres ont bien creu que les Sibylles qui estoient Payennes avoient esté inspirées, & que l'Eglise dans ses Prieres, ne fait pas difficulté d'associer le tesmoignage d'une d'entr'elles, avec l'autorité du Roy Prophete. On en peut dire autant de cet ancien Roy des Medes Hystaspes, dont parle saint Justin Martyr, Clement Alexandrin, & Lactance, lequel quoy que Payen avoit dit des choses si conformes à nostre Religion, que Clement Alexandrin * y renvoye les Idolatres pour se laisser convaincre. C'est pourquoy les Prestres des faux Dieux, en deffendoient la lecture au Peuple sur peine de la vie, ** ce qui est attribué par saint Justin, à la malice des Demons, qui vouloient tousjours retenir le genre humain sous leur tyrannie. Ainsi quoy que la voix des Tonnerres qui se firent entendre au Mont Sinaï, soit suffisante pour convaincre les Athées, & pour prouver l'existence d'un Dieu, s'ensuit-il qu'il ne faille pas insinuer cette verité aux hommes, avec les raisonnemens de Socrate sur cette matiere. Raisonnemens si admirables, si precis, si convaincans, qu'aprés l'autorité de la Revelation, les Peres de l'Eglise n'en ont point employé d'autres ; & bien loin que cela soit au mépris de ces Saints Docteurs, qu'au contraire il se tire de-là un argument incontestable de l'évidence de leur Doctrine, & de la necessité de s'y soûmettre. Car si un Philosophe par le seul effort de la raison, a pu donner des notions si claires de la Divinité, avec combien plus de soûmission doit-on écouter ceux qui par le secours de la lumie-

ὁ δίκαιος μαστιγώσεται, στρεβλώσεται, δεδήσεται, ἐκκαυθήσεται τὠφθαλμώ, τελευτῶν πάντα κακὰ παθὼν ἀνασχινδυλευθήσεται. Plat. πολιτειῶν. β.

Apol. 2. pro Christianis. Stromat. l. 6. Lactant. l. 7. c. 15.

* Καὶ τὸν ὑστάσπην λαβόντες ἀνάγνωτε. Clē. Alex.

** Θάνατος ὡρίσθη κατὰ τῶν τὰς ὑστάσπου βίβλους ἀναγινωσκόντων. Justinus Marti

re revelée, ont esté si loin au-de-là des bornes de la lumiere naturelle. Ainsi, quoy que nous apprenions dans l'Ecole de Jesus-Christ que bienheureux sont ceux qui souffrent persecution pour la Justice, est-ce manquer au respect qu'on doit avoir pour cet Oracle, que de reconnoistre que les Philosophes Grecs ont pensé quelque chose de semblable, quand ils ont dit, qu'il valloit mieux souffrir l'injustice que de la commettre; parce que celuy qui souffre l'injustice peut estre un homme de bien, au lieu que celuy qui la fait est tousjours un méchant homme. Ainsi quand on lit dans l'Evangile ce terrible Arrest prononcé contre les Riches, qu'il est plus aisé qu'un Chameau passe par le trou d'une Aiguille, que non pas qu'un Riche entre dans le Royaume des Cieux. N'oseroit-on dire que les mesmes Philosophes, n'ont pas esté plus favorables à ces dangereuses Richesses, quand ils ont décidé si hardiment, que la bonne fortune estoit plus redoutable que la mauvaise. Un Jugement qui repugne si fort à la Nature, n'a pas esté rendu sans connoissance de cause, ny par la seule envie de faire un paradoxe. Il est fondé sur une exacte consideration de l'infirmité humaine. En effet l'homme a plus à se craindre dans le bonheur que dans l'adversité. Son cœur est presque tousjours en garde contre l'affliction, au lieu qu'il est presque tousjours desarmé dans la prosperité. Quand tout luy rit, quand tout succede à ses vœux, quand les vents ne soufflent qu'à son gré, il est bien difficile qu'il ne se neglige, & qu'il ne s'endorme sur la foy d'un si grand calme. Ce n'est pas tout, il y a quelque chose de plus difficile à surmonter qu'une langueur oiseuse, & qu'une pesanteur endormie. Cette dangereuse bonne fortune l'attaque par des endroits plus sensibles. S'il est voluptueux elle luy propose des plaisirs, qu'en mesme-temps elle luy amene; s'il est vindicatif, elle met ses Ennemis à ses pieds, & luy en offre une vengeance aisée; s'il a de la pente à la vanité, elle luy decerne des honneurs divins, & brusle de l'encens devant luy. Dans un estat si perilleux, que peut-il faire? comment peut-il parer aux coups d'une Ennemie qui ne manque jamais de trouver son foible, & qui l'attaque avec des armes, dont la piqueure le chatoüille plus qu'elle ne le blesse? C'est par cette raison que le Grand Cyrus, qui a esté sans contestation le premier Homme de l'Antiquité, non

ſeulement à en juger ſur l'Hiſtoire que Xenophon en a eſcrite, mais ſur le portrait glorieux que nous en a tracé le Prophete Iſaye, declare dans cet Hiſtorien en preſence de ſes Enfans, & de ſes Amis, à l'heure de ſa Mort, que toutes choſes luy ayant réüſſi ſelon ſes ſouhaits pendant ſa vie, il avoit neanmoins tousjours eu une deffiance ſecrete de l'avenir, & une certaine crainte qui l'avoit perpetuellement retenu dans la modeſtie, & qui ne luy avoit pas permis de s'emporter dans une joye diſſoluë. Et cette deffiance ou cette crainte, ſi j'en ſçais juger, n'eſtoit autre choſe, que la reflexion d'une raiſon ſuperieure, qui s'oppoſoit inceſſamment aux flateuſes careſſes d'une trop grande proſperité, qui enſorcelle le plus ſouvent ceux qui n'écoutent que ſa voix. Ce ſont-là auſſi quelques uns des ſentimens de Socrate, de Platon & de leurs Diſciples, dont les Dogmes ont approché ſi prés de ceux du Chriſtianiſme. C'eſt ſans doute ce qui fut cauſe que le fameux Simplicien, Preſtre de l'Egliſe Romaine, & que ſaint Ambroiſe conſideroit comme ſon Pere, teſmoigna tant de joye à ſaint Auguſtin, quand il apprit de luy-meſme, qu'il avoit leu quelques Livres de Platon, ſur la verſion qu'en avoit faite Victorin, celebre Rheteur de ce temps-là, & à qui on avoit eſlevé une Statuë dans la principale Place de Rome; eſtimant, adjouſte-t-il, que cette lecture luy ſeroit beaucoup plus avantageuſe, que celle des autres Philoſophes, qui ne s'arreſtant qu'aux choſes corporelles, ſans porter plus loin leurs connoiſſances, ſont pleins de menſonges & de tromperies, au lieu que Platon par ſes raiſonnemens, tend à eſlever l'eſprit à la connoiſſance de Dieu & de ſon Verbe Eternel. C'eſt ce que ſaint Auguſtin meſme raconte dans ſes Confeſſions, où il ne fait point de difficulté d'avouër, qu'il avoit leu dans les Livres de Platon, & de ſes Diſciples, * non pas en propres termes, mais dans un ſens tout ſemblable, appuyé d'un tres-grand nombre de raiſons, que le Verbe eſtoit dés le commencement, que le Verbe eſtoit en Dieu, & que le Verbe eſtoit Dieu, que toutes choſes ont eſté faites par luy, & le reſte, qui eſt viſiblement le commencement de l'Evangile de ſaint Jean; & c'eſt encore ce qui luy a fait dire dans ſon Livre de la veritable Religion, que pluſieurs Philoſophes de l'Ecole de Platon, avoient volontiers embraſſé la Religion Chreſtienne, parce qu'il n'eſtoit pas

Iſ. c. 45.

Conf. l. 8. c. 2.

* Incidit in quoſdam Platonicorũ Libros ex Græca lingua in Latinam verſos, & ibi legi non quidem his verbis, ſed hoc idẽ omnino multis &

besoin d'un grand changement, ny de termes, ny d'opinion ; pour faire un Chrestien d'un Platonicien ; ce qui arriva en la personne de ce mesme Victorin, si versé dans la lecture de Platon, lequel se convertit à la Foy Chrestienne dans sa vieillesse, avec un zele si admirable, qu'il ne voulut jamais faire sa Profession de Foy en secret, comme il luy avoit esté proposé par les Prestres mesmes ; mais qui se fit une gloire de s'enroller sous l'estendard de JESUS-CHRIST, à la veuë de toute l'Eglise, qui en fut merveilleusement édifiée. Il ne faut donc point s'imaginer qu'il n'y ait que de la vanité dans l'Estude de la Philosophie & de l'Eloquence, & que tout ce que nous appellons belles Lettres, ne soit d'aucun secours aux Ouvriers employez à la Moisson de l'Evangile. Veritablement il y a eu des temps où il a suffit de dire, que toute la Maison d'Israël sçache donc certainement, que ce JESUS que vous avez mis en Croix estoit le Seigneur & le CHRIST choisi de Dieu, pour operer tout d'un coup la conversion de trois mille hommes. Il y a eu des temps ou une goutte du Sang des Martyrs engendroit une Armée de Fideles ; mais ces grands évenemens estoient des effets de la Toute-puissance Divine, & de la Grace victorieuse. Ces coups merveilleux partoient de la mesme main qui a formé le Ciel & la Terre, qui a fendu la Mer pour ouvrir un passage à son Peuple, qui a fait pleuvoir la Manne dans le Desert, & qui de la secheresse des Rochers a tiré des Sources d'Eau rafraichissante. Il y a d'autres temps où la Sagesse Eternelle a suivy les routes ordinaires, & où elle a voulu que ceux qui parloient en son nom, se servissent de toutes les addresses de la parole pour gagner le cœur de l'Homme, & le mettre dans les voyes du Salut. C'est cette Eloquence sublime des Athanases, des Basiles, des Gregoires, des Ambroises, des Augustins, des Chrysostomes, qui entraisnoit aprés eux les Peuples enyvrez du Nectar sacré qui couloit de leurs levres, non moins abondamment que de celles du Nestor d'Homere. C'est cette mesme Eloquence qui tonne & qui foudroye encore tous les jours dans les Chaires Chrestiennes. C'est-là que se trouvent dans toute leur splendeur les trois genres de Discours qui ont esté si celebres parmy les Orateurs d'Athenes & de Rome. C'est là que le Ministre de la Parole de Dieu propose à ses Auditeurs les plus importantes déliberations qui puissent estre agitées parmi

multiplicibus suadertationibus, quod in principio erat Verbũ, & Verbum erat apud Deum, & Deus erat Verbum, hoc erat in principio apud Deum, omnia per ipsum facta sunt, &c. *Aug. Conf. l. 7. c. 9.*

Paucis mutatis Verbis atque se tentiis Christiani fierent sicut plerique recentiorum nostrorumque temporum Platonici fecerunt. *Aug. de vera Relig.*

Act. c. 2.

les Hommes, quand il veut leur persuader d'embrasser les exercices d'une sainte Vie, & d'abandonner les fausses maximes du Monde. C'est-là que le mesme Orateur employe quelquefois la vehemence du Genre Judiciaire, quand il constituë pour Juges ceux à qui il parle, & qu'il accuse devant eux ces grands coupables, qui attaquent à force ouverte la Doctrine de Jesus-Christ, ou qui la prophanent par hypocrisie. Enfin c'est-là qu'il trouve la matiere d'exercer toute la Magnificence du Style Demonstratif, en loüant les vertus des gens de bien, & en celebrant la constance des Martyrs, & les Trophées de leur Foy victorieuse. En faut-il davantage pour faire voir que c'est entrer dans l'esprit des Heros du Christianisme que de cultiver l'Eloquence qui rend de si grands services à l'Eglise. Je ne sçay si j'oserois adjouster, que ce n'est pas encore s'esloigner du mesme Esprit, que de cultiver la Poësie, qui est l'autre Pôle de nos Exercices Academiques. Et qu'on ne fasse point un scrupule sur la derniere de ces deux Sœurs immortelles; elle est aussi Noble & aussi Chaste que l'autre, & l'on ne peut plus luy disputer sa Dignité, depuis qu'elle a esté admise au Culte de nos Autels. C'est là qu'elle s'est purifiée des taches de son Origine, & comme l'Eglise Catholique a sanctifié dans nos Temples l'usage des Images, qui avoient introduit dans le Monde le Culte d'Abomination, de mesme elle a sanctifié la Poësie qui avoit esté d'abord consacrée à la loüange des faux Dieux, & qui avoit servy à exprimer des Passions impures, ou à publier des Medisances. Il ne faut donc point que l'abus qu'on peut avoir fait de la Poësie luy tourne à crime puisqu'en elle mesme elle est toute divine, toute charmante, & qu'elle se trouve presque tousjours animée d'un certain feu qui tient de l'Inspiration. De là vient que tous ceux qui ont fait Profession d'enseigner les belles Lettres, & qui ont esté le plus souvent de Doctes & de Pieux Ecclesiastiques ont tousjours joint l'Estude de la Poësie à celle de l'Eloquence; ce qui est encore pratiqué par cette celebre Compagnie, née dans le Siecle de nos Peres, qui s'estant particulierement dévoüée à la Predication de l'Evangile parmy les Infideles, au mespris des fatigues & des perils, qui ont souvent conduit ses Enfans à la Couronne du Martyre, & qui ont acquis à un des premiers Saints de cette Compagnie, le Titre inestimable d'Apostre

des Indes, donne encore une partie de ses soins à l'Education de la Jeunesse, avec tant de fruit pour la Religion, & tant de gloire pour l'Estat. Ainsi nous voyons que de tout temps de grands Saints, & de grands Evesques, bien loin de negliger la Poësie l'ont estimée, l'ont cherie, l'ont cultivée. Saint Gregoire Evesque de Nazianze, à qui la profondeur de sa Doctrine a fait donner le surnom de Theologien, a esté celebre par les Poësies qu'il a composées en grand nombre, & parmy lesquelles se trouve une Tragedie sous le nom de *Jesus Souffrant*; & je fais cette remarque d'autant plus volontiers que ce mesme Sujet & sous le mesme Titre, a esté traité en nostre Langue, non pas veritablement en Style Dramatique, mais en maniere de Poëme Heroïque, par un Illustre Evesque, qui fait aujourd'huy un des principaux ornemens de l'Académie Françoise. Nous lisons pareillement avec fruit les Poësies de Synesius Evesque de Ptolemaïde; celle de saint Paulin Evesque de Nole; celles du Fameux Sidonius Apollinaris Evesque de Clermont en Auvergne; & pour se rapprocher de nos jours, combien de Cardinaux ont fait gloire d'exceller dans ce Genre d'écrire? J'en appelle à tesmoins le Cardinal Bembo, le Cardinal Sadolet, le Cardinal Adrien du Titre de saint Chrysogone, qui d'ailleurs par ses sçavantes Observations sur la Langue Latine, a le plus contribué à restablir parmy nous la pureté de cette Langue, autrefois Maitresse de l'Univers. Mais, que dis-je, des Cardinaux? Deux souverains Pontifes que nous avons veus, Urbain VIII. & & Alexandre VII. ont souvent cherché dans les innocentes recreations de la Poësie quelque delassement aux travaux immenses de leur Apostolat. Aprés cela n'est-ce pas une matiere de loüange à nos Prelats François, de s'estre signalez par de semblables Ouvrages? & pourra-t-on dissimuler ce merite, dans les Eloges du Cardinal du Perron, de Monsieur Bertaut Evesque de Seés, de Pontus de Thiart de Bissi, Evesque de Châlons sur Saone, de Jacques Amyot Evesque d'Auxerre, ce celebre Traducteur de Plutarque, qui s'estant proposé de rendre en Vers François ce nombre infiny de Vers Grecs qui sont respandus dans cet Autheur, s'en est acquité avec toute l'Elegance que l'estat de la Langue Françoise le pouvoit alors permettre; du celebre Guillaume du Vair, Evesque de Lysieux, & Garde des Sceaux de France, qui

Χριστὸς πάσχων.

nous

nous a donné à la fin de ses Eloquens Ouvrages, une Paraphrase en Vers du Pseaume *Super flumina Babylonis*, si noble & si excellente, qu'il est aisé de juger que ce n'estoit pas un coup d'essay, & que pour estre parvenu jusques-là, il falloit qu'il se fust exercé sur plusieurs autres Sujets; de Mr Godeau Evesque de Grace & de Vence; de Mr Desportes Abbé de Tiron; je ne sçay pas mesme si l'on ne doit pas comprendre en ce nombre le Grand Cardinal de Richelieu nostre Fondateur, qui ayant tenu un rang si relevé parmy les Ministres d'Estat, n'en a pas esté moins sensible aux douceurs des Muses, & generalement à tous les agrémens des belles Lettres. C'est luy qui a renouvelié en France l'amour de l'esprit, qui s'estoit fort diminué depuis le Regne des Princes de la Maison de Valois, & qui seroit peut-estre aujourd'huy totalement aneanty, sans les favorables regards de LOUIS LE GRAND, qui le soustient & qui l'anime. La Noblesse de la Cour & de la Ville, ces heureux mortels nez dans l'opulence, nourris dans la mollesse, accoustumez à l'oysiveté, ne cherchent que les voluptez presentes & faciles, & ne connoissant pas assez les charmes infinis des belles Lettres, les negligent dans leur jeunesse, sans prevoir qu'il leur arrivera plus d'une fois de se repentir avant la mort, de s'estre volontairement privez de la plus douce consolation dont ils auroient pû joüir, quand la foiblesse de leurs corps, & l'alteration de leur santé ne leur permettront plus de fournir à la fatigue de leurs plaisirs.

Il est donc necessaire que de temps à autre, il s'éleve dans les premieres places de ces esprits sublimes, qui aiment ce qu'ils doivent aimer, & qui ne rougissent point de l'avoüer, afin de laisser de bons exemples à ceux mesmes qui ne sont pas capables de les suivre.

C'est dequoy, je vous felicite, MONSEIGNEUR, & d'avoir bien voulu à l'imitation de tant de grands Prelats, allier à la severité des fonctions Episcopales, l'amœnité des estudes Académiques. Vostre zele s'est assez distingué par des Ecrits dignes de la ferveur des premiers temps de l'Eglise, par vos Statuts Synodaux, par vos Reglemens Hierarchiques, par vos Mandemens receus avec tant d'applaudissement, par vostre Catechisme qu'on ne peut jamais assez loüer, où vous avez rompu de vos propres mains le Pain de

l'Evangile à vos Peuples, & où toute la ſcience du Chreſtien eſt renfermée en ſi peu d'eſpace. Je ne dis rien de ces excellens Ouvrages que vous n'avez point encore divulguez, & entr'autres de ce Commentaire Myſtique & Moral ſur l'un & ſur l'autre Teſtament, dont le Titre ſeul porte à l'eſprit l'idée d'une entrepriſe, non ſeulement immenſe, mais d'une utilité infinie, & que par cette raiſon vous avez eſté exhorté de donner au Public par le Bref Apoſtolique d'Innocent XI. L'Académie, MONSEIGNEUR, ne pretend point mal-à-propos entrer en partage de voſtre temps avec ces occupations importantes attachées à voſtre ſacré Miniſtere; mais il ne faut pas auſſi diſſimuler que vous nous avez mis en droit de vous demander compte des heures de voſtre loiſir, de ces heures tranquilles, où il vous eſt permis d'eſtre à vous-meſmes; car que n'en devons-nous point attendre aprés ce que nous vous avons oüy dire le jour de voſtre reception? Quelle heureuſe fertilité, quelle foulle de penſées exquiſes, quel choix de parolles, quelle richeſſe d'expreſſion? A peine eſtes-vous entré dans l'Académie que vous en rempliſſez tous les devoirs; l'Eloge de LOUIS LE GRAND, qui fait la meilleure partie de voſtre Diſcours, eſt digne des bienfaits que nous avons receus de ce Monarque, & s'il ne nous acquitte pas entierement envers luy, du moins fait-il voir que l'eſprit d'ingratitude ne regne point parmy nous. Vous l'avez loüé de courage, de bonheur, de juſtice, de prudence, d'activité, d'amour pour ſes peuples, en un mot de toutes les vertus Royales; cela ſied bien à un Homme d'Eſtat comme vous; ſouffrez qu'aprés vous, MONSEIGNEUR, je le louë d'Eloquence; cela ſied bien à un Académicien comme moy, & c'eſt un avantage qui n'eſt pas ſi peu conſiderable, qu'un Empereur Romain ne ſe ſoit tenu honoré de ce qu'on
Vopiſcus. luy avoit élevé une Statuë, avec cette Inſcription; A L'EMPEREUR NUMERIEN, LE PLUS ELOQUENT ORATEUR DE SON TEMPS. Peut-eſtre eſtoit-ce aller trop loin, les Rois ne ſont pas faits pour perſuader par le Diſcours. L'uſage de la puiſſance ſouveraine que Dieu leur a miſe entre les mains, eſt plus utile aux peuples meſmes, quand cette puiſſance abſoluë eſt reglée par la juſtice, que ſi le Monarque eſtoit obligé de perſuader ceux dont il ſe doit faire obeïr; mais ce ſera tousjours une loüange à LOUIS LE GRAND,

qu'on puisse publier avec verité, qu'il n'y a personne dans son Royaume, qui parle avec plus de justesse, plus d'élegance, plus de grace, plus de dignité, plus d'energie. J'ay tousjours compté pour beaucoup l'honneur que j'ay receu d'avoir esté appellé dans l'Académie, * par ceux-là mesme qui ont assisté à sa naissance. J'en ay fait les délices de toute ma vie; j'ay preferé le Titre d'Académicien aux autres establissemens que j'ay pû me procurer, par les voyes permises dans l'Estat. Mais je ne l'ay jamais tant estimé, MONSEIGNEUR, que depuis qu'il m'a donné quelque liaison plus particuliere avec vous. Principalement aprés avoir esté le depositaire des parolles de Sa Majesté, si pleines d'estime & d'affection pour l'Académie, quand je fus chargé de luy demander son agrément, pour la place que nous vous avions destinée, & que vous remplissez aujourd'huy si dignement. Joüissez long-temps, MONSEIGNEUR, de cette nouvelle dignité, que vous trouverez desja alliée avec la pourpre Romaine, & laissez-nous esperer que vous honorerez souvent la Compagnie de vostre presence, pour nous aider à y faire fleurir plus que jamais, cet esprit d'ordre & de discipline, qui vous accompagne par tout.

* *Au mois de Janvier de l'année 1651.*

DISCOURS

Prononcé le 9. Decembre 1695.

PAR MONSIEUR DACIER, lorſqu'il fut reçû à la place de M. De Harlay Archeveſque de Paris.

MESSIEURS,

Si les plus grands & les plus ſolides de tous les biens ſont ceux qui enrichiſſent l'eſprit, qui tous les jours ſe renouvellent, & qui ne finiſſent jamais, quels ſentimens ne dois-je pas avoir du bonheur dont je commence à joüir ? Mais comment vous les exprimer par mes paroles ? Comment égaler par les teſmoignages de ma reconnoiſſance un bienfait qui m'aſſeure un nom immortel, en m'appellant au partage de voſtre gloire ? N'eſperez pas, MESSIEURS, que je juſtifie icy voſtre choix par un diſcours qui reſponde à la grandeur de voſtre preſent, à la reputation de voſtre Compagnie, à la majeſté de ce Lieu, & à l'attente de ce grand nombre d'Hommes choiſis, que vous attirez par voſtre éloquence, & qui dans ces jours ſolennels, qui ont tousjours eſté pour vous des jours de triomphe, viennent vous rendre en public, par leur admiration, les hommages qu'ils rendent en particulier à vos écrits. J'aurois meſme pris aujourd'huy le parti de me taire ſi contre l'ancienne maxime, qui nous apprend que les Dieux enſeignent le ſilence aux hommes, vous ne m'ordonniez de parler. Je vous obeïs donc, MESSIEURS, non pas dans la vaine confiance de pouvoir égaler ceux qui ont eu l'honneur de parler icy avant moy, mais ſeulement pour vous faire connoiſtre que l'amour propre, tout armé qu'il eſt de vos ſuffrages, qui le rendent ſi dangereux, ne m'a pas ſeduit, & que les Grands Hommes qui ont composé voſtre illuſtre Corps depuis ſa naiſſance, & les nobles travaux que vous avez entrepris, ne me laiſſent pas oublier un ſeul

moment que je ne meritois pas la grace que vous me faites.

Contre l'ordre des choses humaines, dont les plus grandes n'ont d'ordinaire que de foibles commencemens, cet illustre Corps parut si considerable dés son berceau qu'il attira les yeux du Grand Armand de Richelieu. Ce Ministre, qui faisoit mouvoir avec tant de force & d'adresse tous les ressorts de l'Estat, & qui par sa vigilante activité, & par sa prévoyance secondoit si heureusement un Maistre qu'il humilioit l'orgueïl des Couronnes trop superbes, étouffoit la Rebellion, & par des coups aussi glorieux qu'utiles preparoit les merveilles, dont la Providence avoit reservé l'accomplissement à ce Regne, ce Ministre, dis-je, fut ravy que sa Fortune l'eust prévenu en lui presentant un objet si digne de son attention, & si necessaire à ses grandes veuës. Persuadé qu'inutilement il auroit jetté les fondemens d'une Puissance superieure à toutes les autres, s'il ne luy asseuroit par les Lettres, seules capables d'éterniser la grandeur des Empires, une gloire qui ne finist jamais, il embrassa avec ardeur la protection de cette Académie naissante, afin que comme la France avoit herité de la valeur des Grecs & des Romains, elle succedast aussi à leur éloquence, & qu'elle trouvast dans son sein des Hommes capables de publier dignement ses grands exploits. L'application qu'il eut à calmer les orages qu'excita ce nouvel establissement, l'attention qu'il apporta à perfectionner ses Statuts & ses Regles, & le soin qu'il prit de vous procurer des tesmoignages honorables de la bienveillance de LOUIS LE JUSTE, sont pour vous des titres bien glorieux. Mais il fit davantage, il voulut animer tous vos desseins. Cette ame remplie des idées immortelles qui ont produit ce grand ouvrage de Politique, où tous les Estats pourroient puiser les regles d'un heureux Gouvernement, & qui serviroit encore à nous conduire si Dieu n'avoit mis sur nos testes un Genie superieur, qui dans l'art de regner ne peut avoir de Maistre que luy-mesme; cette Ame, incapable de s'occuper que de choses proportionnées à sa Grandeur, devient l'Ame de vostre Compagnie, & cet Esprit qui, comme une Divinité, changeoit à son gré la face de l'Europe, travaille de concert avec vous à changer nostre Langue, & à la tirer du nombre des Langues barbares, en la dépoüil-

lant de tout ce qu'elle avoit de bas & de rude, & en luy donnant de l'harmonie, de la force, de l'élegance & de la majesté.

La mort de ce grand Ministre auroit dissipé ou ébranlé un Corps establi sur des fondemens moins solides, mais elle ne causa dans le vostre aucun changement. Vous trouvastes parmy vous un Confrere capable de remplir ce vuide; un illustre Chancelier, plus grand encore par ses vertus, par sa capacité & par son éloquence, que par ses emplois, & dont l'esprit semble revivre aujourd'huy dans celuy qui remplit si heureusement sa place, fut digne de succeder à ce premier Ange tutelaire de vostre Compagnie, & ce qui est infiniment plus glorieux, de preparer les voyes au Grand Prince qui aprés luy a daigné vous honorer de sa Protection auguste, & qui vous reçoit dans son Palais. Icy s'accomplit veritablement cette idée de l'ancienne Rome qui consacra les Muses dans le Temple d'Hercule leur Protecteur. Quelle gloire pour vous MESSIEURS! mais quelle gloire pour vostre Fondateur! & si dans la jouïssance de la souveraine felicité, il estoit sensible à ce qui se passe sur la terre, quelle joye n'auroit-il pas de voir que le plus sage des Rois a adopté son ouvrage; que la Majesté de ce Prince, comme une flamme vive & pure, a consumé ce qu'il luy avoit laissé de mortel; que tous les traits de son origine sont effacez par des traits plus éclatans & plus augustes, & s'il m'est permis d'emprunter icy l'expression d'un Poëte *, qu'il ne conserve plus que les caracteres de Jupiter.

* *Tantumque Jovis vestigia servat.* Ovide dans le IX. Liv. des Metamorph.

A considerer les hommes qui furent d'abord choisis pour composer cette Compagnie, on eust dit qu'il n'estoit pas possible de les remplacer aprés leur mort. Cependant on a veu des Genies sublimes prendre la place des premiers, & les derniers enrichis des lumieres de leurs Predecesseurs & de leurs Maistres sont aujourd'huy plus capables de renouveller par leurs écrits dans tous les siecles les triomphes de LOUIS LE GRAND, & d'atteindre par leur art à la grandeur des actions dont ils sont les depositaires. Il n'y a jamais eu de Compagnie où l'on ait veu tant d'Hommes éclairez se succeder avec des talens differens, mais tousjours sans aucune interruption de lumiere. On pourroit

comparer cette suite continuelle de grands Hommes à *cette course celebre où celuy qui quittoit la lice donnoit son flambeau à son successeur.

Aujourd'huy, MESSIEURS, pour la premiere fois vous interrompez cette succession si heureusement continuée. La grandeur de la perte que vous avez faite vous a sans doute ravi l'esperance de la reparer. Aussi, MESSIEURS, quel Confrere avez-vous perdu ! un homme dont le nom donne depuis tant de siecles & particulierement aujourd'huy l'idée de tant de vertus. Un homme qui appuyé d'une grande naissance, & precedé par les services signalez que ses Ayeux ont rendus à nos Rois dans les plus grands emplois civils & militaires, n'a pourtant deu toute sa grandeur qu'à luy. Son merite & ses travaux ont esté, pour ainsi dire, les seuls parens qui l'ont élevé aux premieres dignitez de l'Estat & de l'Eglise, & qui l'ont placé sur le Siege le plus important de ce Royaume, & auquel le plus grand des Rois est soumis. Ils l'ont seuls appellé à la pourpre sacrée, dont la mort l'a empesché de se voir revestu, & dont à l'âge de vingt-huit ans il avoit esté jugé digne par un Grand Ministre.

* C'étoit une course que l'on faisoit à Athenes trois fois l'année, & qu'on appelloit la course des flambeaux, parce qu'on couroit avec un flambeau allumé. *Plat. Aristoph.*

Sa politesse n'estoit pas une superficie sans profondeur, mais le dehors éclatant de plusieurs qualitez interieures également solides, veritables sources de la moderation, de l'affabilité, de l'humanité, des Graces, qui pour le rapprocher de ses inferieurs cachoient ou temperoient sa superiorité, & qui faisoient que ceux qui l'approchoient estoient tousjours contens de luy, & d'eux-mesmes. Sa douceur estoit accompagnée de toute la sage fermeté que donne une raison saine qui ne veut que maintenir l'ordre & que conserver sa dignité.

Les differens talens de la parole n'ont jamais paru avec plus d'éclat que dans ses Discours publics, & dans ses Conferences particulieres. Dans celles-cy il plaisoit par sa solidité & par la noble simplicité avec laquelle il expliquoit les plus grandes difficultez de la Theologie, & sans opiniastreté, sans entestement, sans envie, faisoit servir les lumieres des autres, comme les siennes, à l'éclaircissement de la verité.

Dans ses Discours publics il égaloit tousjours la grandeur

de son sujet avec une facilité si merveilleuse, qu'on ne pouvoit distinguer ses actions faites sur le champ, d'avec celles que la reflexion avoit travaillées, & qu'on trouvoit dans les unes comme dans les autres, la grace & la force, l'abondance & l'arrangement.

Cette Eloquence soudaine ou preparée, tousjours suivie de la persuasion, n'estoit pas seulement l'effet d'un heureux naturel : mais aussi le fruit d'une longue estude qui faisoit que
Ecclesf. 21. 16. 20. sa science, pour me servir des paroles de l'Ecriture, ressembloit à un débordement ; que l'on regardoit ses conseils comme une source vive, & que sa bouche estoit recherchée dans les Assemblées. Fortifié par des qualitez si solides, avec quel succés n'a-t'il pas presidé à neuf Assemblées du Clergé, & avec quelle force n'a-t'il pas soustenu les interests de l'Eglise, ceux du Roy, & ceux de l'Estat, interests qui ne sont jamais differents sous un bon Prince.

Les Evesques sont appellez des Anges de paix. Jamais Evesque n'a mieux rempli ce caractere. C'est peu de dire qu'il a maintenu la Paix, il l'a restablie. A son avenement, combien d'Eglises divisées ! Ces heureux champs de la Paix estoient desolez par des guerres, & par des dissentions qui étouffoient la semence divine. Ce Prelat paroist, les guerres cessent ; la douceur, la grace, & la persuasion ramenent l'esprit de Paix & de Justice, & restablissent l'ordre, la dépendance & la soumission.

Quel service ne vient-il pas de rendre à l'Eglise, en découvrant les illusions, & le poison funeste d'une doctrine de tenebres qui sappe les fondemens que la Verité mesme a posez, & qui bannissant la crainte, unique thresor du salut, jette les hommes dans un criminel abandon, & dans une securité mortelle.

L'Eloquence de ce grand Homme, & les rares qualitez de son esprit ont esté glorieusement recompensées par vostre Assemblée qui seule peut juger souverainement du genie des hommes, & leur déferer les honneurs capables de remplir toute leur ambition. Mais j'ose vous dire, MESSIEURS, qu'il a encore plus merité de vous. Par quels soins, par quels monumens de vostre reconnoissance éterniserez-vous ce qu'il a fait pour cette Compagnie, en obtenant pour elle l'auguste protection dont elle jouit, & qui a esté suivie de

la

la glorieuse distinction qui l'égale en quelque maniere aux premieres Compagnies de ce Royaume, à ces Compagnies ausquelles le Roy confie sa Justice, & une partie de son autorité ? Les Muses ne peuvent plus estre regardées comme inutiles ou méprisables, LOUIS LE GRAND les traite en Souveraines, il leur a rendu toute leur Majesté, reconnoissant que leur origine n'est pas moins divine que celle des Loix, & que celle des Rois mesmes.

Quand le juste desir de donner un plus digne Successeur à un Confrere si illustre, & que vous devez regarder comme la principale source de vostre Grandeur, n'auroit pas dû vous obliger à me fermer l'entrée de cet auguste Lieu, les grands travaux que vous avez entrepris, & qui ne demandent pas des Ouvriers moins grands que vous, devoient m'en exclure.

Vous vous estes proposé, MESSIEURS, de fixer nostre Langue dans le point de perfection où vous l'avez mise; d'enseigner ce qui fait la grandeur, la force, la beauté, & la grace de l'élocution; de découvrir les merveilleux secrets de la Poësie, & de former l'Eloquence, cette Reine des Esprits, à qui Rome & Athenes n'ont pû donner toute la majesté qu'elle demande.

Ce dessein, quelque grand qu'il soit, est devenu encore plus grand par la fin que vous vous estes proposée d'employer toutes vos richesses à immortaliser la gloire de vostre Protecteur. C'est MESSIEURS, consacrer l'Eloquence à son veritable usage, c'est la rendre digne de son origine, elle est Fille de la Verité.

Jamais on ne luy a donné d'objet plus digne d'elle qu'un Roy qui est persuadé que les hommes ne sont grands qu'à mesure qu'ils sont justes; qui regarde la soumission qu'il a pour Dieu, comme la source & la borne de l'autorité qu'il a sur les hommes, & qui dans une puissance supreme est tousjours lié par les Loix, & par la Sagesse, dont les liens luy deviennent, comme parle un Sage, une protection de force, & une baze de vertu. Quel spectacle plus admirable, & plus digne de vos éloges qu'un Homme dont Dieu a rempli l'ame de splendeurs, pour me servir de l'expression d'un grand Prophete, & qui estant

Eccl. 6. 30.

Isai. 58. 11.

le plus grand des Rois par ſa naiſſance, par la dignité de ſa Couronne, par ſes Victoires, & par l'eſtenduë de ſes Eſtats, eſt encore plus grand par les exemples qu'il donne. C'eſt luy qui rempliſſant tout le devoir d'un veritable Roy, qui eſt proprement le Miniſtre de Dieu pour rendre heureux ſes Peuples, a briſé les chaiſnes d'une erreur hereditaire qui lioient une grande partie de ſes Sujets, & a fait tomber une roſée de lumiere ſur ceux qui eſtoient couchez dans les tenebres.

Cent peuples irritez de ſes vertus ſi éclatantes, & conjurez pour le plus horrible des attentats, fondent ſur ce Royaume avec un bruit effroyable de tourbillon, de tempeſte & de feu.

LOUIS LE GRAND ſouſtenu par le bras inviſible qui a tousjours eſté ſon bouclier & ſon azyle, s'oppoſe ſeul à cette foule d'ennemis; à meſure que cette hydre croiſt, la force & le courage de ce Prince ſe multiplient. Ç'auroit eſté un triomphe tres-glorieux de reſiſter à tant de Puiſſances unies, mais ſa pieté obtient du Dieu des Armées des Victoires pleines de merveilles qu'il n'attendoit pas de ſon bras.

La huitiéme année de cette guerre, qui devoit embraſer la France, trouve par tout des trophées de batailles gagnées. Nos Ennemis qui en prenant les armes partageoient desja ce Royaume, nous trouvent maiſtres de pluſieurs de leurs Provinces, & d'une infinité de leurs Places que nous avons de tous coſtez à leur oppoſer. Voilà ce que peut la ſageſſe ſecondée par le courage, par la patience, & par la magnanimité. Voilà ce que peut un Prince que rien n'abat, qu'aucune tempeſte n'eſtonne, qui eſt le Genie de ſes Conſeils, & des ſes Armées, dont la vie eſt une ſuite continuelle de travaux, & qui ſçait adoucir par ſa prudence les loix de la neceſſité la plus imperieuſe, ces loix ſeveres que la Guerre fait.

Ce que la fortune vient d'entreprendre contre ce Prince, ce n'eſt que pour ne pas luy oppoſer tousjours des armées vaincuës, & que pour faire éclater davantage ſes nombreuſes proſperitez, par le mélange de quelque adverſité, comme les Peintres relevent les lumieres de leurs tableaux par les ombres. C'eſt ainſi qu'elle a ſervy le premier des Ceſars, & les plus grands Capitaines qui ont remply la terre du bruit de leur Nom. Plus la Ligue s'efforce de ranimer ſon courage

pour avoir repris une seule de ses places aprés sept années de mauvais succez, plus elle nous fait voir la fierté & l'asseurance que doivent nous donner tous nos avantages.

Quelles esperances ne devons-nous pas concevoir d'une guerre signalée par tant de miracles ? d'une guerre sanctifiée, qui a esté entreprise pour dissiper une Ligue injuste, pour proteger un Roy precipité du Throsne, & pour asseurer le triomphe de la Religion ?

Le Roy veritablement touché des miseres de l'Europe, ausquelles il ne contribuë que malgré luy, & qu'en s'opposant à l'iniquité, pour luy redonner la paix qu'il luy a desja si souvent donnée, offre depuis long-temps à nos Ennemis des conditions justes; mais par une confiance aveugle ils s'opiniastrent à les refuser. Cette fureur durera jusqu'à ce que Dieu, content des travaux & de la fidelité du Roy, qui ne sert que luy, pendant que tant de Princes & de Rois Catholiques servent un homme, & un homme qui opprime leur Religion; cette fureur, dis-je, durera jusqu'à ce que Dieu pose les instrumens de vengeance dont les crimes de la Terre ont armé son bras, qu'il guerisse les Nations, & que versant son esprit sur leurs Princes, il dissipe leur aveuglement. Alors, selon la prédiction d'un grand Prophete, prédiction d'une verité immuable, & qui embrasse tous les temps, la Justice succedera à l'Iniquité; la Paix sera l'ouvrage de la Justice, & le culte de la Justice sera le silence & la seureté. Alors heureux d'avoir pû donner au Roy des marques de nostre amour & de nostre reconnoissance, aprés en avoir tant receu de ses soins, & de ses bontez; heureux d'avoir tesmoigné, par un zele tousjours ardent, que nous faisons consister nostre veritable gloire à nous rendre dignes Sujets d'un si digne Roy, nous jouïrons tranquillement de sa sagesse, & aprés avoir veu de nos yeux tant de choses qui font la grandeur de la France, & qui attirent nostre admiration, nous en verrons encore qui feront nostre felicité, & qui attireront nos benedictions & nos loüanges.

Isai. 32. 17.

Voilà, MESSIEURS, le riche sujet de vos veilles, & voilà ce qui peut encore augmenter vostre éclat, car la vive lumiere des grandes actions rejaillit sur ceux qui les écrivent. En conservant à la posterité l'Histoire de ce Regne, vous deviendrez dans tous les âges, les bienfaicteurs de tous les

peuples, & de tous les Rois. Vous laisserez aux uns des leçons éternelles d'amour, de fidelité, de zele; & aux autres des exemples immortels de bonté, de justice, de grandeur d'ame & de generosité. Mes Ouvrages, trop inferieurs à ceux que vous avez donnez dans le mesme genre, ne vous ont pas promis que je partagerois vos travaux, vous n'avez compté sans doute que sur mon zele; comme il est sans bornes pour la gloire du Roy, il ne peut estre que tres-grand pour vostre Compagnie qui luy est particulierement dévoüée. Ma reconnoissance n'est pas plus limitée; elle durera, MESSIEURS, autant que ma vie, & si j'avois vos talens, je la rendrois aussi immortelle que vostre bienfait.

REPONSE

DE MONSIEUR L'ABBÉ DE CLERAMBAULT, au Discours prononcé par Monsieur Dacier, lorsqu'il fut reçû à la place de M. De Harlay Archevesque de Paris.

MONSIEUR,

Vous dissipez par vostre presence la juste crainte qui nous occupoit depuis long-temps, de ne pouvoir remplir d'une maniere convenable, la place de l'illustre Académicien que nous regretons, & qui par tant de raisons estoit si digne de nostre estime.

Car si les hommes meritent de grandes loüanges lorsqu'engagez par leur mauvaise fortune, & comme forcez par le malheur de leur estat, à tout entreprendre pour l'adoucir, ils tachent par leurs travaux à faire valoir les avantages qu'ils ont receus de la nature: quels éloges ne sont pas deus à celuy qui dés sa premiere jeunesse, accompagné de la prosperité, sans pouvoir en estre seduit, a tousjours suivy les mesmes routes, avec cette ardeur & ce noble desir de se distinguer, si necessaire à former les grands Personnages? Le succez fut tel qu'on le pouvoit attendre d'une pareille application, secondée par un beau naturel; il sceut mettre dans tout leur jour,

& d'une maniere presque inimitable, les grands talens dont son esprit estoit orné, également profond & facile dans la plusspart des genres d'érudition ; il estoit tellement maistre des diverses matieres proposées, que ses réponses servoient souvent d'instructionà ceux qui croyoient les avoir épuisées par leur estude particuliere ; les graces de l'Eloquence inseparables de ses discours, quoy que sans préparation, brilloient jusques dans les choses qui en paroissoient le moins susceptibles ; il joignoit à cet esprit superieur & capable des plus grandes affaires toutes les autres qualitez propres à cimenter la societé civile, ces manieres fines & liantes qui concilioient les esprits les plus opposez, cette affabilité qui luy fut tousjours si singuliere par la seule envie de rendre, s'il eust pû, tout le monde heureux, & cette bonté si rare, dont il a donné tant de marques à l'égard de ses ennemis, non seulement par le genereux oubly des injures, mais mesme jusqu'à leur imposer par ses bienfaits, la necessité de la reconnoissance.

Quelle perte & pour l'Académie que celle d'un Homme si excellent, & pour l'Eglise que celle d'un Prelat si distingué par tant de qualitez éminentes. Si la sagesse du Prince vient de reparer pleinement la perte de l'Eglise par le choix d'un Sujet, dont le merite & la vertu ne luy laisse rien mesme à souhaiter ; nous pouvons dire, MONSIEUR, que celle de l'Académie n'est pas moins heureusement reparée par un Confrere aussi fameux dans les Lettres que vous ; formé au bon goust par de grands Maistres, vous sçavez enrichir tous les jours nostre Langue par tant de doctes écrits ; vous avez par vostre application estably entre elle & les précieux restes de la sçavante Antiquité, cet estroit commerce qu'on jugeoit presque impossible ; vos traductions élegantes ont souvent fait voir que ces excellents Ouvrages n'estoient pas encore assez connus pour un siecle aussi éclairé que le nostre ; vos sçavantes Remarques nous ont comme familiarisé avec cette érudition espineuse, mais pourtant necessaire, ayant trouvé l'art merveilleux de rendre faciles & aimables ces connoissances abstraites, recueïllies des monumens de ces âges celebres, ou renfermées jusqu'icy dans les escrits negligez de quelques sçavans obscurs : heureux dans les recherches si laborieuses d'avoir pour compagne une Personne qui fait tant d'honneur à son sexe & à nostre siecle.

Il est aisé de juger, MONSIEUR, quelle joye l'Académie Françoise peut ressentir du choix qu'elle vient de faire, puisque vous estes si propre à concourir à la durée, & à l'estenduë de sa reputation ; & quel plaisir pour elle de se conformer au dessein du grand Ministre à qui elle doit son origine. Il voulut bien mettre au nombre de ses plus importantes occupations le soin de la former des plus beaux esprits de son temps. Il fit par-là bien paroistre avec quelle profondeur il excelloit dans le merveilleux don de connoistre les hommes : veritable fondement des succez incroyables dont il embellit son Ministere & nostre Histoire, & sembla marquer ainsi quelle attention l'Académie devoit tousjours avoir à donner de dignes Successeurs à ces grands Hommes.

Comme nous commençons à nous interesser à ce qui vous regarde, nous vous felicitons, MONSIEUR, de l'heureux engagement où vous vous trouvez d'asseurer la perpetuité de vostre Nom, en exerçant vostre éloquence sur un sujet veritablement digne d'elle. Ce ne peut estre que LOUIS LE GRAND nostre auguste Protecteur, si élevé au dessus des autres hommes par le rare concours de tant de perfections ; & quoy que la grandeur, & s'il faut ainsi dire, l'immensité de la matiere soit redoutable aux plus grands Maistres, soustenu neanmoins de cette longue habitude contractée par vos veilles avec tant de Heros, vous pourrez plus aisément instruire la posterité des merveilles de son Regne, la parfaite connoissance de leurs differents caracteres, vous donnera lieu d'en tracer de plus vives images en sa Personne ; & si la superiorité avec laquelle ce Prince possede toutes les vertus de ces grands Personnages, vous empesche de le faire connoistre avec assez d'exactitude, ce sera du moins de la maniere la plus approchante de la verité.

DISCOURS

Prononcé le 16. Juillet 1696.

PAR MONSIEUR L'ABBÉ FLEURY, Sous-Precepteur de Monseigneur le Duc de Bourgogne, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur de la Bruyere.

MESSIEURS,

Si ce Discours, au lieu d'estre un simple remerciement, estoit une épreuve d'Eloquence, je ne sçay qui oseroit se flatter d'estre admis en vostre illustre Compagnie. Qu'y a-t-il de plus difficile que de renfermer en peu de paroles tant de grands sujets, dont l'usage oblige à vous parler; & de les traiter dignement, aprés tant de grands Hommes qui les ont traittez en vostre presence? Qu'y a-t-il de plus difficile que de parler de soy-mesme, sans choquer la droite raison ny la bien-seance? Si je louë vostre choix, je semble m'en juger digne, par une presomption qui suffiroit pour m'en exclurre: si je parle de mon indignité, pour relever la grandeur de vostre bienfait, il semble que je blasme vostre choix, & que j'oste à vostre jugement ce que j'attribuë à vostre indulgence.

Si toutefois on pouvoit se faire un merite des inclinations naturelles, j'oserois dire que j'ay senty toute ma vie une forte passion pour tout ce qui fait la matiere de vos nobles travaux. J'ay reconnu depuis long-temps que puisqu'on ne peut vivre en societé sans parler, il est raisonnable de bien parler: que chacun doit principalement cultiver sa Langue naturelle; & que l'estude mesme des langues mortes doit nous servir à l'enrichir & à la rendre plus correcte. J'ay tousjours pris un plaisir singulier à creuser dans les origines de nostre Langue, à la suivre dans ses differents estats; & à observer le progrez qu'elle a fait depuis cinq cens ans, pour arriver à la perfection où vous l'avez amenée. Je me suis plû à considerer la

proprieté des significations, l'analogie & la convenance des mots, la construction des phrases; à estudier la diversité des stiles proportionnés aux sujets & aux occasions. J'ay admiré ces Grands Hommes, principalement de vostre Corps, qui dans nostre Langue si long-temps negligée, & par là sterile & grossiere, ont sceu trouver tant de richesses auparavant inconnuës; demesler les expressions de tant d'especes differentes, simples, nobles, tendres, passionnées, fortes, agreables, harmonieuses : Qui nous ont appris à mettre tousjours pour fondement d'un Discours, le bon sens, le jugement droit, les sentimens vertueux; à s'expliquer nettement, à retrancher les ornemens superflus, affectez, embarassants; à parler, non pour les oreilles, mais pour le cœur, & pour la raison. De-là sont venus ces escrits qui ne vieillissent point, que la Posterité lira tousjours avec plaisir: car le public fait tost ou tard justice aux Autheurs; & un Livre lû de tout le monde, & souvent redemandé, ne peut estre sans merite.

Tel est l'Ouvrage de cet Ami dont nous regrettons la perte, si prompte, si surprenante, & dont vous avez bien voulu que j'eusse l'honneur de tenir la place; Ouvrage singulier en son genre, & au jugement de quelques-uns, au dessus du grand Original que l'Auteur s'estoit d'abord proposé. En faisant les caracteres des autres, il a parfaitement exprimé le sien : on y voit une forte meditation, & de profondes reflexions sur les esprits & sur les mœurs; on y entrevoit cette érudition qui se remarquoit aux occasions dans ses conversations particulieres, car il n'estoit estranger en aucun genre de doctrine; il sçavoit les langues mortes & les vivantes. On trouve dans ses Caracteres une severe critique, des expressions vives, des tours ingenieux, des peintures quelquefois chargées exprés, pour ne les pas faire trop ressemblantes. La hardiesse & la force n'en excluënt ny le jeu ny la delicatesse : par tout y regne une haine implacable du vice, & un amour declaré de la vertu : enfin, ce qui couronne l'Ouvrage, & dont nous qui avons connu l'Autheur de plus prés, pouvons rendre un tesmoignage certain, on y voit une Religion sincere.

Cet ouvrage sera donc du nombre de ceux que vous avez en quelque maniere adoptez, en recevant les Autheurs parmy vous; du nombre de tant d'Ouvrages si beaux, si utiles,

utiles, que vous consacrez à l'Immortalité. Tant de fidelles Traductions, qui découvrent les thresors de l'Antiquité à ceux qui ne sçavent que nostre Langue : en sorte que ce n'est plus une excuse pour l'ignorance, de n'avoir pas appris les Langues sçavantes. Tant de Poësies ingenieuses, principalement dans le genre dramatique : tant de Discours éloquents, soit du Barreau, soit de la Chaire : tant d'Histoires. Enfin cet Ouvrage si long-temps attendu, non plus le travail de quelque particulier, mais du Corps entier, ce fameux Dictionnaire ; où nous connoissons si bien la Langue que nous avons succée avec le lait où nous voyons l'usage si exactement observé ; & par où nous esperons que la Langue Françoise sera fixée à l'avenir, ou seulement sujette aux changements imperceptibles, inevitables dans une longue suite de siecles.

Faut-il donc s'estonner qu'une Compagnie si glorieuse à la Nation, & si utile à tout le monde, ait trouvé de si puissants Protecteurs ? Que dés sa naissance elle ait esté receuë à bras ouverts par ce Grand Cardinal, sans qui rien de grand ne pouvoit alors se former en France ; qui ne negligeoit aucune sorte de gloire ; qui favorisoit le merite en tout genre & en tous estats ; & qui sçavoit d'autant mieux estimer les Lettres, qu'il s'y estoit appliqué luy-mesme avec grand succés. Je ne parle point icy de ses autres talents : de sa profonde politique, de ses vastes desseins si habilement conduits, & si heureusement executez : de ce qu'il a fait pour abbattre au dehors la puissance excessive de la Maison d'Austriche, au dedans l'heresie tousjours rebelle, & les factions domestiques. Je ne regarde en luy que l'homme de Lettres ; & ces doctes escrits qui luy auroient donné place parmi vous, quand il n'auroit esté que simple particulier. Pour bien estimer les Arts il faut les avoir cultivez, & sçavoir par sa propre experience ce qu'il en couste, pour y réüssir. Les Sciences & les belles Lettres reprirent un nouveau lustre sous son ministere, & la vigueur qu'il leur donna a duré jusques à nous. Voilà le secret qu'il a trouvé pour immortaliser son nom. C'est peu qu'il soit gravé en tant de lieux sur le bronze & sur le marbre : ce n'est pas mesme assez que ce grand nom soit attaché à une illustre Famille, que nous voyons avec plaisir se perpetuer par un nouveau rejetton ;

il est plus seurement conservé dans cet auguste Corps, où ses loüanges sont si souvent renouvellées par les bouches les plus éloquentes.

Un grand Magistrat formé dans son esprit & dans ses maximes, receut aprés luy l'Académie orpheline ; & la retira dans sa maison, ornée de cette riche Bibliotheque, où, dans la curiosité de ma premiere jeunesse, j'ay passé des heures si delicieuses. Cette maison estoit l'azile des Muses ; & les premiers Magistrats du Royaume, à l'exemple de leur Chef, se faisoient honneur de la plus profonde érudition, & de la plus pure politesse dans leurs discours & dans leurs escrits.

Enfin l'Académie est arrivée au comble de sa gloire, lorsque le Prince l'a jugée digne de la loger dans son Palais, & d'en prendre la Protection par luy-mesme. Vous attendez icy, MESSIEURS, l'éloge de LOUIS LE GRAND, la coustume, le devoir, l'inclination, la reconnoissance, tout le demande. Mais comment y satisfaire ? Tout est dit ; l'Eloquence est épuisée. Que pourroit dire le Genie le plus fertile & la langue la plus diserte, que vous n'ayez oüi cent fois : & par tout ailleurs, & dans cette mesme place, que vous n'ayez dit vous-mesme ? Ne vaut-il pas mieux ne point entamer un si noble sujet, que de le traiter d'une maniere vulgaire, & redire tousjours les mesmes loüanges tant de fois repetées ? Aussi-bien, quoi que nous puissions faire, nostre zele nous rendra tousjours suspects. Sujets de ce grand Roy, ses domestiques, comblez de ses bienfaits ; on dira qu'il nous est bien facile de le loüer, au milieu de la France dans son Louvre, dans un Compagnie qui luy est si particulierement devoüée. Laissons ses loüanges à la Posterité, qui juge les Souverains comme les autres hommes. On croiroit peut-estre à present, que son exterieur nous impose, que l'on est estonné de la majesté de son visage, & de cette auguste presence qui le feroit juger digne du Throsne, mesme aux hommes les plus barbares. Vous estes gagnez, diroit-on, par la douceur de ses regards, par son affabilité, par ses paroles obligeantes, qu'il sçait employer si à propos, pour tesmoigner de l'estime & de la bien-veillance, pour orner les bienfaits ou adoucir les refus. Mais quand on n'aura plus à attendre ny recompenses de sa justice, ny faveurs

de sa liberalité : quand on ne craindra plus sa puissance absoluë, ses Armées innombrables, l'estenduë de sa domination : c'est alors que ceux qui viendront aprés nous, considerant dans l'Histoire tout le cours d'un si beau regne, pourront le loüer hardiment, & en porter un jugement, qui ferme la bouche à l'envie la plus envenimée.

Cependant le Roy reçoit dés-à-present des loüanges non suspectes. Il n'y a qu'à écouter ce qu'en disent les Nations estrangeres. Je ne dis pas seulement ces Ambassadeurs, que nous avons veu venir des extremitez de l'Orient, se prosterner devant son Throne, & luy rendre des respects qui nous paroissent des adorations : tous ceux qui parlent en France pourroient estre soupçonnez de s'accommoder au lieu & à l'occasion. Je parle de ce que les Estrangers disent chez eux, & en pleine liberté. J'en prends à tesmoin ceux qui ont veu Rome, Venise, les Royaumes du Nort ; les Nations qui sont demeurées dans nostre amitié. Je dis plus : que l'on passe en Allemagne, en Hollande, en Angleterre : dans les païs les plus ennemis, au milieu de la passion & de la prevention ; on trouvera l'estime & les loüanges de LOUIS LE GRAND. Mais il n'est pas necessaire d'observer les Discours quand les actions parlent. Pourquoy cette puissante Ligue, ces efforts de tant de Nations conjurées, inutiles jusqu'à present, & plus nuisibles pour eux que pour nous ? Quel est le principe de ce furieux mouvement qui ébranle toute l'Europe ? sinon la jalousie de nos longues prosperitez, la crainte du pouvoir immense de nostre Grand Monarque, l'impression de ses Conquestes & de ses Armes tousjours victorieuses ; sur ceux qui ne le voyant que de loin, ne connoissent pas comme nous sa justice, sa bonté, la droiture de ses intentions. Voilà, MESSIEURS, sa loüange la plus solide. Je laisse à ses Ennemis à faire son Panegyrique : je le laisse à ces mauvais François, qui ont mieux aimé renoncer à leurs Patrie qu'à leur fausse Religion. Quel est le pretexte de leurs murmures ; & la matiere de tant de libelles dont leurs Docteurs les repaissent ? C'est que le Roy Tres-Chrestien, le Fils Aisné de l'Eglise a voulu purger son Royaume des nouveautez prophanes, introduites depuis le dernier siecle ; & réü-

nir tous ses Sujets dans la Religion de leurs peres. C'est qu'il a mieux aimé exposer son Estat aux incommoditez d'une guerre passagere, que d'y souffrir à jamais, une secte establie par la revolte, & pour ne rien dire de plus, tousjours politique & inquiete. C'est qu'il a suivi les mouvements de cette pieté sincere, dont il donne tous les jours tant de preuves éclatantes, par son assiduité aux devoirs de la Religion, par son exactitude à en observer les regles, & par le digne choix de ses principaux Ministres.

C'est dans cet esprit qu'il fait élever ces jeunes Princes, qui sont dés à present la joye des Peuples, & en feront un jour le bonheur. Rien n'est tant recommandé à ceux qui ont l'honneur de les approcher, que de leur inspirer la Religion & la Justice. Et nous avons desja la consolation d'en voir des marques sensibles, principalement en celuy que la Providence prepare de loin à la premiere place, autant par les talents naturels que par l'ordre de la naissance. Il sera mieux à d'autres de le peindre tout entier : je diray seulement ce qui convient à ce Discours, que depuis long-temps on n'a veu en aucun Prince tant de disposition aux belles Lettres & aux beaux Arts; tant de curiosité, de penetration, de droiture d'esprit, de fertilité d'imagination, de seureté de memoire, d'adresse & de facilité pour l'execution. En un mot, il y a lieu d'esperer que rien ne luy manquera pour estre, en son temps, le digne Protecteur des Gens de Lettres, & particulierement de cette sçavante Compagnie.

Cependant l'honneur que j'ay d'estre attaché à ce jeune Prince me privera quelque temps, MESSIEURS, des avantages que je devrois retirer de vostre Societé. Je ne pourray si-tost profiter de vos instructions pour mes travaux particuliers, ni prendre part aux vostres, quand mesme vous m'en jugeriez capable. J'aurois lieu toutefois de tout esperer de vous; puisque de quelque costé que je jette les yeux, je trouve des personnes dont j'honore depuis long-temps le merite, & qui depuis long-temps me favorisent d'une affection singuliere. Avant que d'estre Citoyen de cette sçavante Republique, j'ose dire que je n'y estois pas tout-à-fait estranger par tant d'illustres amis. Que n'au-

rois-je droit d'esperer ? quand je ne compterois pour protecteurs que ces deux grands Prelats, qui ont presidé successivement à l'éducation des Princes, & dont j'ay receu tant de graces, que je ne puis jamais assez les publier. C'est leur appuy, & celuy de tant d'autres personnes d'un si grand merite qui me fait entrer en ce lieu avec confiance : asseuré que je suis d'avoir envers les autres de si bons garants de ma docilité, de ma soumission, & de ma reconoissance.

REPONSE

DE MONSIEUR L'ABBE REGNIER, au Discours prononcé par Monsieur l'Abbé Fleury, le jour de sa reception.

MONSIEUR,

IL y a desja long-temps que vostre merite vous a acquis une place, dans l'estime de la Compagnie, où vous estes receu aujourd'huy. Que s'il nous estoit permis de nous aggrandir, il n'y a point de nom celebre dans aucun genre de litterature, qu'en tout temps nous ne fissions gloire d'ajouster aux nostres : mais renfermez dans des bornes estroites, nous n'avons pas le pouvoir de faire des acquisitions, pour nous accroistre ; nous n'avons que la liberté de reparer nos pertes, à mesure qu'elles arrivent.

Celles que nous avons faites de l'excellent Académicien à qui vous succedez est grande : c'estoit un genie extraordinaire : il sembloit que la Nature eust pris plaisir à luy reveler les plus secrets mysteres de l'interieur des hommes, & qu'elle exposast continuellement à ses yeux ce qu'ils affectoient le plus de cacher à ceux de tout le monde. Avec quelles expressions, avec quelles couleurs ne les a-t'il point dépeints ! escrivain plein de traits & de feu, qui par un tour fin & singulier, donnoit aux paroles plus de force qu'elles n'en avoient par elles-mesmes ; peintre hardi & heureux, qui dans

tout ce qu'il peignoit, en faisoit tousjours plus entendre, qu'il n'en faisoit voir.

Nous retrouvons en vous, MONSIEUR, des talents non moins heureux, dans un genre encore plus noble & plus élevé. Vous ne vous estes pas attaché à peindre, d'aprés la Nature, les deffauts & les foiblesses des hommes; instruit par un plus grand Maistre, vous vous estes appliqué à peindre, pour ainsi dire, d'aprés la Grace mesme: les effets de la Grace, dans les anciens Israëlites, & dans les premiers Chrestiens; & quels portraits admirables ne nous en avez-vous point donnez!

Il a paru à tout le monde que c'estoit en mesme temps le vostre que vous aviez fait, sans y penser. La candeur & l'innocence de leurs mœurs, leur probité, leur droiture, leur zele, leur pieté, tout cela ne se trouve pas moins fidellement representé dans vostre personne, qu'il est naïvement exprimé dans vos escrits.

Messieurs les Princes de Conti, & M. le Duc de Vermandois.

Vous avez fait voir dans celle des Princes, à l'instruction desquels vous avez esté autrefois employé, ce que des qualitez si loüables & des sentimens si vertueux, joints à une érudition profonde, peuvent sur de jeunes Plantes, qu'on s'attache à cultiver; & on en voit encore tous les jours d'illustres marques, dans celuy de ces Princes qui nous est resté; Prince appliqué à tous ses devoirs, sçachant obeïr, sçachant commander, plein de douceur, de bonté, de justice, de valeur, & de fermeté; & enfin aussi distingué par son merite personnel, que par sa naissance.

Quelles esperances aprés cela, ne peut point donner la part que vous avez maintenant à l'instruction des trois jeunes Princes, qui doivent faire un jour le destin public, & sur l'exemple desquels le premier Royaume du monde doit se conformer! Et que ne faut-il point en mesme temps se promettre, soit du merite & de la vigilance des excellents Hommes, qui ont esté choisis, pour presider à une éducation si précieuse, soit de la capacité & de l'application de ceux qui ont esté appellez, pour y travailler avec vous.

Ce qui respond du succez plus que toute chose, c'est cette attention continuelle, que le Roy y apporte luy-mesme, au milieu de tant de soins, qu'il donne sans relasche, aux divers besoins de l'Estat, dont il est l'Ame & le Maistre. Mais quoy?

mille qualitez, qui brillent dans ces jeunes Princes, ne nous promettent pas seulement des fruits, elles nous en donnent : Et cela estant, quelle obligation n'a point toute la France au grand Prince qui les éleve de la sorte pour la felicité publique ! & quelles actions de graces ne luy sont-elles point deuës, par la Religion & par la Vertu, qu'il leur apprend à reverer ; par le merite, qu'il leur enseigne à recompenser ; & par les Lettres, dans l'amour desquelles il les fait instruire !

Cette derniere obligation nous regarde particulierement, MESSIEURS ; & le meilleur moyen que nous ayions d'y respondre, c'est de nous exciter nous-mesmes, & d'exciter les autres, par nostre exemple, à les cultiver de plus en plus ; ensorte que la Posterité puisse avoir un veritable sujet de dire, qu'elles n'ont jamais plus fleuri, que sous le regne de LOUIS LE GRAND. Par là nous entrerons, en quelque façon, dans ses veües & dans ses desseins ; & autant qu'il est possible, nous aurons trouvé une digne maniere de le remercier de ce qu'il fait pour les Lettres.

Car du reste, quand nous employerions continuellement à sa loüange, ces mesmes Lettres qu'il a tousjours si magnifiquement protegées, & ausquelles il prepare une si haute protection pour l'avenir ; & quand nous ferions retentir incessamment du bruit de ses éloges, ce mesme Palais qu'il preste à nos Assemblées, que ferions-nous par-là pour sa gloire ? Tout l'Univers en est remply, tous les temps à venir ne peuvent manquer d'en estre instruits ; reposons-nous-en sur ses grandes actions & sur les merveilles de sa vie, elles y ont donné bon ordre.

Vous avez, sans doute pris soin, MONSIEUR, de les proposer pour modele aux jeunes Princes. De toutes les estudes où on peut les appliquer, c'est la plus digne d'eux ; de toutes les leçons qu'on peut leur donner, c'est la plus propre à leur concilier la veneration des Peuples, & l'admiration de toute la Terre. Quel avantage pour eux, de n'avoir besoin d'aucun exemple estranger, pour estre un jour par leur merite, ce qu'ils sont desja par la prerogative de leur origine, les plus grands Princes de l'Univers !

Ils sçauront, en estudiant ce grand Roy, ce que les Princes doivent à la majesté du maistre des Rois qui les a formez, à la

dignité du rang ſupréme où il les a élevez, & au gouvernement des Peuples pour le bien deſquels il les a fait naiſtre. Ils ont en luy de grands exemples de tout ; d'une valeur que rien n'eſtonne, d'une fermeté que rien n'ébranle, d'une ſageſſe qui prevoit tout, qui pourvoit à tout, & qui atteignant par tout en meſme-temps, donne le mouvement & la regle à toutes les parties du vaſte Eſtat qu'elle gouverne.

Il n'y a qu'une choſe dont ils ne trouveront point de modele pour eux dans leur Ayeul. Maiſtre de tout dés ſon plus bas âge, il n'a rien veu qui ne fuſt au deſſous de luy, & qui ne dût eſtre ſoumis à ſes volontez : Et ils ont à qui obeïr ; ils ont à ſe former ſur la ſienne, & ſur celle de l'auguſte Prince à qui ils doivent la naiſſance.

Mais en cela meſme ils ne manqueront pas encore d'un illuſtre exemple domeſtique : ils en ont un grand en ſa perſonne, & d'autant plus grand & plus conſiderable, qu'il le donne tous les jours, aprés avoir donné tant de marques éclatantes de ce qu'il eſt capable de faire en commandant.

Ce qu'il eſt pour le Roy, par une noble application à luy plaire, leur apprend ce qu'ils doivent eſtre & pour le Roy, & pour luy ; & leur apprendra en meſme-temps, que la force & le bonheur des Eſtats conſiſtent dans la parfaite union des principales Teſtes, & dans une juſte ſubordination de toutes les autres à la premiere.

C'eſt par cette union, c'eſt par cette ſubordination, & par ce concert de volontez, qui concourent toutes à une meſme fin, ſous les meſmes ordres, que la France, environnée d'ennemis, & attaquée de toutes parts, fait teſte, elle ſeule, à un ſi grand nombre d'ennemis liguez contre elle. Et c'eſt auſſi par là ſeulement qu'elle peut s'en promettre une glorieuſe victoire, s'ils ne ſe portent enfin à accepter une Paix, qui leur a eſté tant de fois offerte, au milieu de nos ſuccés, & que des eſperances mal fondées leur ont tant de fois fait refuſer.

Le ſouverain Arbitre de la Paix & de la Guerre, Dieu qui tient le cœur des Rois & les volontez des Nations entre ſes mains, qui commande aux vents & aux orages, & qui ſouleve & appaiſe les flots de la mer, quand il luy plaiſt, ſçait dans quel temps il a reſolu de rendre le calme à toute l'Europe, épuiſée par une guerre ſi generale & ſi longue.

Mais je m'engage inſenſiblement dans des matieres qui ne

ſont

sont pas de nostre ressort. Je reviens donc à ce qui concerne uniquement l'Académie, & l'acquisition qu'elle vient de faire. Vous apportez parmy nous, MONSIEUR, tout ce qu'on peut souhaiter dans un excellent Académicien, un sçavoir qui a tout embrassé, une intelligence admirable des Livres saints dans leur source, un goust exquis, consommé dans la lecture de ces grands Originaux Grecs & Latins, que leur merite & le consentement de tant de grands hommes & de tant de siecles, a consacrez : enfin, ce qui nous touche encore de plus prés, vous y apportez une connoissance parfaite de nostre Langue, & une pureté de style merveilleuse, qui fait le caractere particulier de tous vos Ouvrages.

Vous n'en avez point donné au Public, qui ne fust digne de luy & de vous, soit par le choix des matieres, soit par la maniere de les traitter : mais l'ouvrage immense que vous avez entrepris en dernier lieu, & dont les premiers volumes font desirer les autres avec ardeur, l'Histoire Ecclesiastique, matiere veritablement digne de vostre profession, & de l'attention de tout le monde, ne demandoit pas un moindre fonds de courage, de pieté, & d'érudition, que vous en avez.

Quel secours ne pourrions-nous point tirer de vos lumieres, MONSIEUR, si l'assiduité que vous devez à vostre employ auprés des jeunes Princes, vous pouvoit permettre d'assister quelquefois à nos Exercices. Mais nous n'oserions ni l'esperer, ni presque le souhaiter ; & ainsi nous vous perdons, en quelque sorte, dans le mesme-temps que nous venons de vous acquerir. Je me trompe; l'Academie ne peut compter comme une perte pour elle, ce qui tourne à l'avantage des Lettres & du Public. Elle ne se considere pas seulement dans ceux qui forment d'ordinaire ses Assemblées, & de la presence desquels elle joüit tous les jours ; elle se regarde également dans ceux de son corps, que des fonctions importantes appellent ailleurs ; & si elle sent leur absence, comme une Mere tendre, elle trouve de quoy s'en consoler, dans les differents sujets qui les éloignent d'elle, pour le service de l'Estat, ou de l'Eglise, & dans la part qui luy revient de leur gloire.

DISCOURS

Prononcé le 15. Juin 1697.

PAR MONSIEUR COUSIN, President en la Cour des Monnoyes, lorsqu'il fut reçû à la place de Monsieur l'Evesque d'Acqs.

MESSIEURS,

Si pour m'acquiter de ce que vous attendez de moy aujourd'huy je n'avois qu'à vous faire un remerciement, je ne manquerois pas de paroles ; elles se presenteroient d'elles-mesmes pour vous tesmoigner ma reconnoissance. Mais la coustume de vostre illustre Compagnie, & l'exemple de ceux qui y sont entrez avant moy m'engageant, soit par devoir, ou par bien-séance, à parler de ceux qui ont eu le bonheur de l'establir, ou la generosité de la proteger, j'apprehende avec raison que ce que j'en pourray dire ne réponde pas à la dignité du sujet, & ne vous fasse reconnoistre que vostre choix ne repare pas vostre perte.

Tout estoit recommandable dans l'Academicien que vous regrettez ; illustre naissance, heureux naturel, érudition, politesse. Son profond sçavoir, & son fidelle attachement à tout ce qu'enseigne la Morale la plus pure ; à tout ce que prescrit la discipline la plus exacte le firent élever au plus haut rang de l'Estat Ecclesiastique.

La necessité de ses fonctions le priva pour quelque-temps des avantages de vostre Societé, aprés quoy déchargé du poids de l'Episcopat, & delivré des soins qui en sont inseparables, il employa son loisir à recueillir ce qu'il y a de plus éclatant, & de plus solide dans les preuves sur lesquelles d'anciens Peres, & mesme de celebres Ecrivains de ce temps-cy ont establi les preuves de la Re-

ligion Chrestienne, & à les fortifier de nouvelles Reflexions qui en découvrent de plus en plus l'évidence & la certitude.

Assidu à vos Assemblées, il y rechercha avec vous la perfection du langage, & y trouva des armes capables de rendre son Eloquence invincible, & de la faire triompher du mensonge, & de l'erreur.

On ne sçauroit assez estimer l'importance de ces exercices. Lorsque d'excellens esprits resolurent sous le regne precedent de s'en faire une occupatiou ordinaire, les plus éclairez prirent leur dessein pour un presage de l'accroissement des Sciences dans le Royaume, & le Cardinal de Richelieu qui prevoyoit mieux que nul autre les fruits qui en devoient naistre, en favorisa l'execution, & l'appuya des marques de l'authoriré plublique. Aussi estoit-ce un genie du premier ordre qu'un desir ardent, & insatiable de gloire portoit sans cesse au plus hautes entreprises.

L'Europe avoit changé de face depuis qu'il avoit esté appellé au Ministere, ses Conseils avoient dompté la Rebellion, desarmé l'Heresie, abbatu les Ennemis de la France, reculé ses Frontieres, secouru ses Alliez, augmenté l'Autorité du Roy, & imprimé la terreur de son nom à toutes les Nations.

Il sembloit n'avoir plus rien à souhaiter, si ce n'est que tant d'exploits surprenans ne fussent pas ensevelis dans l'oubly, comme l'avoient esté les plus belles actions des anciens François, qui ayant surpassé les Grecs, & les Romains en valeur, ne les avoient pas égalez en reputation, pour n'avoir pas possedé comme eux les Arts qui conservent la memoire des plus grands évenemens.

Ce fameux Ministre qui n'avoit jamais épargné ny peine ny dépense, quand il s'estoit agi de les rendre florissans, n'eut garde de laisser échaper une aussi favorable occasion que celle que luy offroit l'Académie naissante, de porter à la derniere perfection l'art de bien parler qui pouvoit le mieux transmettre à la posterité ce qu'il avoit fait de plus grand pour l'interest de sa Patrie, & pour le service de son Prince.

Il crut que si ses actions avoient place dans vos Livres,

elle s'y conserveroient plus seurement que sur le marbre, & sur le bronze, & que les Ouvrages que vous consacreriez à son nom seroient des monumens plus durables que les Palais, les Temples, & les Villes qu'il avoit basties.

Le Chef de la Justice suivit les sentimens, & les inclinations du premier Ministre, entra dans la Compagnie qu'il avoit formée, & en fut aprés luy le Protecteur. Souvent il descendoit de son Tribunal pour assister à vos Conferences, & aprés avoir prononcé des Arrests dans le Conseil il alloit vous proposer ses doutes, & écouter vos décisions.

La France voit revivre aujourd'huy toutes ses grandes qualitez dans le celebre Magistrat qui remplit sa place, & qui preste comme luy au Roy des paroles dignes de la majesté de l'Empire. Les Lettres reçoivent en toutes occasions des marques de son estime, & les sçavans en toutes professions ressentent des effets de sa bienveillance.

Quelque sensibles que vous ayez esté, MESSIEURS, à la perte de Monsieur le Chancelier Seguier, Vous avez deu en estre consolez par la generosité de LOUIS LE GRAND. Quand vous avez cessé de vous assembler dans l'Hostel du premier Officier de la Couronne; vous avez commencé à le faire dans le Palais du plus puissant Roy de la terre. La gloire de cette seconde Maison est plus grande que celle de la premiere. Les Personnes les plus distinguées dans l'Eglise, dans l'Epée, & dans la Robe s'empressent à l'envi d'y entrer, & suspendent les fonctions les plus éclatantes de leurs Charges pour n'y exercer point d'autre empire que celuy de la raison, & pour n'y employer point d'autre autorité que celle de la parole. La fortune de l'Académie suit celle de l'Estat, & le progrés de la Langue répond au cours des prosperitez publiques. Animez par les évenemens extraordinaires du Regne de SA MAJESTÉ, vous redoublez vostre zele pour en instruire le siecle present, & la posterité la plus éloignée, & pour leur apprendre qu'elle a aboli les combats singuliers, reprimé le luxe, refrené la licence, reformé les Loix, restably le Commerce, banny l'Heresie, assuré le bonheur de ses Sujets, & rendu plusieurs fois la Paix à l'Europe.

Nous jouïrions encore de cette Paix, si elle n'avoit esté troublée par la fureur d'une Ligue qui remplit de confusion le monde Chrestien. Mais les desordres qu'elle y cau-

se, vous sont un nouveau sujet, MESSIEURS, de relever les incomparables vertus du Prince qui la deconcerte, & qui soustient seul contre elle les droits de la Royauté, & les interests de la Religion.

Les Ennemis vaincus sur Mer & sur Terre, sentent la vanité de leurs projets, & la foiblesse de leurs efforts, & semblent ne se plus assembler que pour estre spectateurs de la prise de leurs Villes, & des autres succés de nos entreprises.

La moderation du Vainqueur, met seul des bornes à ses Conquestes, & luy fait preferer le repos aprés lequel l'Europe soûpire aux triomphes que luy promet la justice de sa cause, la sagesse de ses Conseils, la valeur de ses Armées, & la fidelité de ses peuples. L'équité des conditions qu'il propose, fait esperer une heureuse conclusion des Conferences commencées, dans lesquelles vous avez la satisfaction, MESSIEURS, de voir que de trois Ambassadeurs qui portent la parole pour la France, il y en a deux de vostre Corps.

Fasse le Ciel, que leur prudence concilie les interests opposez de tous les Partis, & ramene aprés de si furieuses tempestes le calme que nous desirons. Pendant que vous l'emploirez, MESSIEURS, à rendre le juste hommage de vos loüanges à l'invincible Monarque qui le procure; je chercheray les occasions de vous marquer combien je suis sensible à la grace que vous me faites, de me donner part à ce glorieux employ, & pour m'en rendre digne je tâcheray de vous imiter, & de suivre vos avis, & vos exemples.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DACIER, au Discours prononcé par Monsieur Cousin, le jour de sa reception.

MONSIEUR,

POUR reparer la perte que nous avons faite, il falloit donner un Successeur de vostre merite à l'illustre Confrere que nous regretons, & voir sa place aussi heureusement remplie. La voix publique vous y avoit appellé avant nous; nos suffrages n'ont fait qu'adopter son choix & que remplir l'attente de tout le monde. Il estoit juste que l'Académie Françoise couronnast l'Historien François des Muses & le Heraut de tous les Sçavans. Elle ne pouvoit travailler plus utilement pour sa propre gloire qu'en honorant de cette recompense celuy à qui elle doit elle-mesme quelque partie de sa reputation. Jusqu'où, MONSIEUR, n'avez-vous pas porté son Nom & ses escrits dans ce Journal immortel dont l'Europe sera tousjours redevable à la France à qui les Muses l'ont inspiré, & dont aprés un celebre Académicien vous avez fait une des plus éclatantes voix de la Renommée. Cet ouvrage n'estoit pas le seul qui dust vous procurer l'avantage que vous recevez; vous vous en estiez rendu digne il y a longtemps par des productions encore plus estimables & plus utiles. Que ne meritoient point les fideles Traductions de tous ces Historiens Grecs à qui vous avez fait parler nostre Langue avec tant de simplicité & d'élegance. Quel plaisir & quel profit n'auroit-ce pas esté pour l'Académie d'associer à ses travaux l'Auteur de tant d'Ouvrages qui honorent nostre siecle, & qui mettent entre les mains de tous les François une Histoire suivie depuis la mort de César jusqu'à la prise de Constantinople, & également utile aux Lettres, à la Politique & à la Religion. Mais vous estiez

reservé, MONSIEUR, pour nous consoler de la mort d'un Académicien, qui dans une grande jeunesse fit paroistre tant de merite que le Grand Chancelier SEGUIER, nostre second Protecteur, voulut le donner à cette Compagnie, & le jugea capable d'estre associé à ces Genies du premier ordre, qui furent d'abord choisis pour la composer. Ce present, qui venoit d'une main si precieuse, devoit estre remplacé par une autre main qui ne l'est pas moins. Oüy, MONSIEUR, nous prenons plaisir à publier que c'est Monsieur le Chancelier qui vous a donné à nous en vous forçant à nous demander la justice que nous vous avons renduë. Il est également glorieux & pour vous & pour nous que ce Depositaire des Loix du plus sage des Princes, fasse connoistre si publiquement qu'aprés qu'un homme a couru avec un tres-grand succés dans cette carriere des Lettres, il manque tousjours quelque degré à sa gloire pendant qu'il n'est pas receu dans ce Corps. En nous y demandant une place, j'ose dire, MONSIEUR, que vous avez travaillé à consommer le merite qui vous l'a fait obtenir : car vous ne venez pas seulement recevoir ici la recompense qui vous est deuë, vous venez y chercher de nouvelles forces, & une nouvelle vigueur pour vous surpasser vous-mesme. Icy vous acheverez d'aiguiser les armes dont Arnobe s'est servi pour rendre l'Afrique victorieuse de Rome, & celles avec lesquelles son disciple Lactance, rival de Ciceron, a fait triompher la Religion Chrestienne de toutes les fausses Religions, & de la fausse sagesse des Philosophes. Dés qu'un homme a paru comme vous avec reputation dans cette milice, il ne luy est pas permis de laisser vieillir la gloire de ses premieres actions ; mais comme un genereux Athlete, qui, dans le mesme moment qu'il estoit couronné, meditoit de nouveaux combats & de nouvelles victoires, il doit par de nouveaux chef-d'œuvres utiles au public incessamment entretenir & renouveller la beauté des premiers pour la rendre tousjours plus vive & plus durable. Cette avidité ne ressemble en rien à celle des ambitieux, qui semblables à la Mer, quand elle entasse des monceaux de sable les uns sur les autres, & que les derniers cachent les premiers, voyent de mesme leurs premiers progrés cachez & ensevelis sous les derniers, les seuls qui soient exposez à leurs yeux & dont ils fassent quelque compte.

L'ambition d'un Favori des Muses a un succés bien different, tous ses ouvrages, tous les honneurs que luy deferent l'estime & la reconnoissance publique subsistent separément, & jettant chacun leur éclat sans se confondre, ils composent ensemble cette lumiere qui le distingue si glorieusement parmy les autres hommes, & qui distingue mesme le siecle où il a vécu.

C'est la sage ambition que vous ferez paroistre. Vous ne travaillerez pas moins à annoblir cette Place, que vous avez travaillé à la meriter, & vous donnerez tousjours un nouveau lustre à vostre gloire, qui est desormais la nostre. Voilà les acquisitions veritablement avantageuses à cette Compagnie; en participant à ses richesses vous les augmenterez. Vostre predecesseur animé du zele d'un veritable Evesque, & excité par le souvenir de ses nobles Ayeux qui avoient l'honneur de porter l'Oriflamme dans les guerres sous nos anciens Rois, a porté l'étendard dans une guerre plus sainte, il a attaqué les ennemis de la Religion Chrestienne avec toutes les armes de la verité, & vous, Monsieur, vous renouvellez tout ce qu'ont opposé à ces mesmes ennemis les Eusebes, les Socrates, les Sosomenes, les Theodorets, & vous nous rendez leurs écrits encore plus utiles par les sçavantes & judicieuses reflexions dont vous les accompagnez pour nous nourrir plus salutairement de leur doctrine.

Je serois desavoüé de mes Confreres, si me servant du pouvoir que me donne l'honneur que j'ay de parler pour eux, je m'arrestois à vous donner des avis & à vous informer de nos regles. La Compagnie est persuadée que vous estes instruit de tous nos devoirs, & que vous obeïrez avec plaisir à des Loix qui ont esté comme dictées par le grand Armand de Richelieu, & ausquelles une bonne partie de ce qu'il y a eu de plus éminent dans le Royaume a tenu à honneur de se soumettre. Vous, Monsieur, qui avez sceu si bien accorder le service des Muses avec les fonctions d'une Charge considerable & necessaire à l'Estat, ne trouverez-vous pas aussi le temps de venir assister à nos Assemblées & nous aider à mettre la derniere main à ce fameux Dictionnaire qu'une seconde Edition rendra encore plus parfait. Vous sçavez que le choix des mots est le premier fondement de l'éloquence. Ce sont les paroles bien choisies qui donnent aux choses une espece d'ame

d'ame & de vie, elles sont la lumiere propre & naturelle de nos pensées. Cette lumiere est éteinte ou obscurcie quand ce choix est mal fait; on ne peut le bien faire que par la connoissance de leur nature & de leur usage, & par consequent un Dictionnaire où tous les termes sont definis & leur differents usages marquez est le secours le plus naturel pour conduire à cette éloquence parfaite, qui embrassant tout, & servant pour ainsi dire, au commerce du Ciel & de la Terre a esté appellée par un ancien Orateur le lien de l'Univers.

Un excellent Historien a esté blasmé avec justice d'avoir gasté par la bassesse de quelques expressions une magnifique peinture qu'il avoit faite de la descente du Roy de Perse en Egypte, car parmy des mots lumineux, il mesle tout d'un coup des termes obscurs & vulgaires qui fletrissent sa description & y font des taches honteuses. Ce qui est un vice dans un discours éloquent, où tout doit estre noble & majestueux, est une vertu dans un Dictionnaire, qui doit renfermer tous les mots & toutes les façons de parler de la Langue, & que l'Usage a receus, comme un Arcenal doit estre muny de toutes les armes necessaires à une Armée. Le plus grand défaut où l'on puisse tomber, c'est de confondre le bon & le mauvais usage, & de prendre pour des façons de parler receuës celles qui ne sont que dans la bouche du peuple & dont tous ceux qui parlent purement ne se servent jamais, non pas mesme dans la conversation la plus familiere. Comme lors qu'une riviere aprés un furieux débordement est rentrée dans son lit où elle roule ses eaux pures, on ne prend plus pour ses veritables eaux celles dont elle s'est déchargée & qu'elle a laissées dans des lieux bas où elles croupissent, de mesme on ne prend plus pour des phrases du bon usage celles que la Langue a rejettées, & qui se sont arrestées dans le peuple comme dans un fond, d'où elles ne sortent jamais.

Theopompus dans Longin

Les reflexions qu'un long travail vous a donné lieu de faire sur nostre Langue, nous promettent de grands secours, & nous profiterons avec plaisir de vos lumieres. Mais ce n'est pas la plus importante de nos fonctions. Dans ce Palais auguste, à l'abry des Lauriers d'un Roy qui a tant d'estime pour les Lettres qu'il a bien voulu adjouster à tous ses glorieux Titres celuy de nostre Protecteur, nous rendons des hommages continuels à des vertus qui seront tousjours la source

de nostre felicité. Par quels monumens, par quels nouveaux honneurs ne devons-nous pas nous efforcer d'éterniser les vertus d'un Prince qui a refrené la licence, protegé & reformé les Loix, ranimé la pieté, rétabli la Religion, rappellé les bonnes mœurs & aboli ou proscrit le vice? Le plus grand Philosophe de l'Antiquité & celuy qui a le plus approfondi la Nature a dit en parlant de la Medecine, qu'il faut aimer les hommes pour y réüssir. Cette maxime, qui se trouve si vraye presque dans tous les Arts, est encore plus vraye dans l'Art de regner; Nul Prince ne peut bien regner s'il n'aime ses peuples. LOUIS LE GRAND n'a perfectionné cet Art que par ces soins qu'il a pris de nous, & qui sont les veritables gages de l'amour d'un Roy. Et aujourd'huy quelles marques ne nous en donne-t-il pas encore! sa vertu proportionnée aux plus grands desseins, soustenuë par sa pieté, & secondée par la victoire, luy promet par tout de nouveaux succés, & insensible à ces promesses qui s'accomplissent, il ne travaille qu'à nous donner la Paix, & qu'à faire le bonheur de ses ennemis comme le nostre. Desja ont éclaté à nos yeux les premiers rayons de cette Paix qui éclairera bien-tost tout le monde Chrestien, & qui achevera de dissiper les tenebres où il est plongé.

Hipocrate.

Periclés.

Un des plus fameux Capitaines Grécs, & le seul à qui Athenes ait donné le magnifique surnom d'Olympien, surnom le plus grand qui ait jamais relevé la gloire d'un Prince, est moins loüé de ses victoires que d'avoir sacrifié à la Paix plusieurs Villes qu'il avoit prises sur les Lacedemoniens. LOUIS LE GRAND sera tousjours loüé du mesme sacrifice qu'il fait à ses Peuples. Il ne veut pas se prevaloir des avantages qu'il pourroit tirer de la desunion qui a commencé à confondre les projets trop audacieux de la Ligue, & lorsque comme le Jupiter d'Homere il pourroit attirer plus facilement à luy cette chaisne, & faire voir à ses ennemis que rien n'est capable de luy resister, il est prest à poser les foudres qu'il vient encore de lancer sur une de leurs plus fortes Places, il s'offre tousjours à guerir leurs playes, & à leurs épargner de nouveaux malheurs. Triompher & ne conserver que des pensées de Paix au milieu de ses triomphes c'est le dernier effort de la vertu des plus grands Heros.

Venez donc, MONSIEUR, celebrer avec nous cette magnanimité & cette veritable gloire qui n'appartient qu'aux Princes qui rendent leurs Peuples heureux. Nous ne pourrons nous souvenir de vostre reception sans nous souvenir de nos victoires ; elle sera dattée dans nos fastes d'un des jours de triomphe de LOUIS LE GRAND. Car pendant que nous vous ouvrons les portes de ce Palais, tout retentit encore du bruit des acclamations & des applaudissemens qu'attirent les nouveaux progrés de ses Armes, & on ne vient que d'ouvrir nos Temples pour remercier Dieu de la protection visible dont il accompagne tous ses desseins. Mais ce qui rend encore vostre entrée parmy nous tres-heureuse & à jamais memorable, ce sont les nouveaux tesmoignages qu'elles nous a attirez de l'attention que le Roy daigne avoir pour nous au milieu de ses grands projets qui doivent faire le destin de l'Europe. Cette attention a paru glorieusement dans les termes dont le Roy s'est servi en approuvant nostre choix, lorsque j'ay eu l'honneur de luy en rendre compte. Qu'il me soit permis de rapporter icy publiquement ces paroles comme je les ay entenduës de cette bouche sacrée que la douceur & la majesté ne quittent jamais ; Vous le sçavez, MESSIEURS, le Roy m'a ordonné de vous dire qu'il aime beaucoup mieux les Sujets que l'Académie choisit elle-mesme que ceux qu'elle prend par complaisance & par deference pour des recommandations. Ce Prince, qui fait regner dans tous ses Estats la Justice & la Liberté, vous rend entierement Maistres de vos suffrages. Il n'y a point d'ordre que vous deviez regarder comme souverain, & vous ne devez reconnoistre d'autre pouvoir que celuy du merite. Jusqu'icy les recommandations, ausquelles vous avez quelquefois deferé, n'ont fait que vous soulager du choix en vous presentant des Sujets que vous auriez choisis vous mesmes ; mais le Roy qui par sa prudence & par sa sagesse prevoit tout & pourvoit à tout, sçait bien qu'un si grand bonheur ne peut pas durer ; le vray merite ne sera pas tousjours l'objet de la protection & de la faveur ; ny le juste discernement le fidele compagnon du credit & de la puissance. Ne vous servez donc jamais que de vos lumieres, MESSIEURS, pour appeller à vous des hommes qui soient dignes de vous, & qui puissent vous aider à soustenir le grand poids dont vous estes chargez. Comme le Roy s'est

eslevé au dessus de son Art par la grandeur de son genie, sa gloire ne peut estre seurement qu'entre les mains de ceux qui s'esleveront aussi au dessus du vostre par leur esprit : car dans tous les Arts les grands Hommes ne sont pas ceux qui les exercent en suivant les regles que leurs Maistres leur ont enseignées ; mais ceux qui les surpassent, & qui s'éloignant des routes ordinaires trouvent des chemins que leurs guides n'ont pas connus.

FIN.



